GEN

Digitized by the Internet Archive
in 2014

https://archive.org/details/archivesheraldiq1618schw

ALLEN COUNTY PUBLIC LIBRARY
3 1833 00674 3949

GENEALOGY
929.794
AR2,
1902-1904

ARCHIVES HÉRALDIQUES

SUISSES

Schweizerisches Archiv

für Heraldik

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ SUISSE D'HÉRALDIQUE

1902

Mit XI Tafeln und 73 Textbildern

ZURICH
IMPRIMERIE SCHULTHESS & Co.
1902

193

Inhaltsverzeichnis.

TABLE DES MATIÈRES.

1778855

pag.

La République helvétique et les armoiries, par André Kohler . . 1
Heraldische Skulpturen aus Regensburg, II., von Lorenz M. Rheude 6
Alte Regensburger Wappenscheiben, von Lorenz M. Rheude (Tafel III, V, VI) 9
Bündnerische Heraldik, von Pietro v. Salis (Tafel I) . . . 11
Das Junker-Geschlecht der Scherer aus der Stadt St. Gallen, sein Erlöschen und seine Erbschaft, von Wilh. Tobler-Meyer (Tafel II) 13
Begleitschreiben des Niklaus von Fleckenstein an den Johanniterorden, von G. v. Vivis 28
Aus dem Album des Johann Rudolf Sonnenberg von Luzern, von Dr. Th. von Liebenau 41
Die Junker Murer von Basel, von Rudolf Wackernagel . . . 48
Über einen Frienisberger Wappenstein, von Dr. G. Simon . . 64
Die spanische Ampel zu Einsiedeln, von E. A. Stückelberg . . 69
Die Wappen der Herren von Liebegg und Trostberg, von Dr. jur. Walther Merz 77
Nachtrag zu dem Artikel „Über das Geschlecht von Scherer, sein Erlöschen und seine Erbschaft", von Wilh. Tobler-Meyer . 81
Zwei Kupferstiche von Conrad und Johann Meyer, von R. N. . 85
Ahnentafeln berühmter Schweizer, III 87
Les sceaux communaux vaudois, par Ch. Ruchet, pasteur (Pl. IX—XI) 93
Die Entstehung der schwedischen Adelsnamen aus den Wappen, von Dr. E. Weydmann 111
Italienische Schildformen, von E. A. Stückelberg 115
Les ancêtres du général Dufour, par Dr E. Weydmann . . . 119
Der Grabstein der letzten Äbtissin von Klingental, von E. A. S. . 122
Über das Schweizer-Panner, von Th. v. Liebenau 123
B. Walchs Miscellanea Luciscellensia, von E. A. S. . . . 125
Heraldik in Kunst und Kunstgewerbe (Tafel IV) 30, 70
Kleinere Nachrichten . . . . 30—33, 70—73, 89—91, 126—129
Bücherchronik (Tafel VII, VIII) . . . 33—37, 73—76, 92, 129—133
Gesellschaftschronik . . . . . 37—40
Mitglieder-Verzeichnis . . . . . 134—140

Beilagen: Genealogisches Handbuch zur Schweizergeschichte, I. Bd. p. 97—160 und Siegeltafeln IX—XIX.

Inhaltsverzeichnis.

TABLE DES MATIÈRES.

La République helvétique et les assemblées, par André Kohler . . . 1
Heraldische Skulpturen aus Freienstein, II., von Lorenz M. Hlaude . 6
Alte Ofenkachelmuster, von Lorenz M. Hlaude (Tafel III, IV, VI) . . . 9
Bündnerische Heraldik, von Pietro V. Sutz (Tafel I) . . . 11
Das Junker-Geschlecht der Schurer aus der Stadt St. Gallen, von Ed. Jeder und seine Schenkung, von Wilh. Tobler-Meyer (Tafel II) . . . 18
Siegelstreiflein des Stiftes von Fischingen an den Johanniterorden, von G. v. Vivis . . . 24
Aus dem Album des Johann Rudolf Schmutzer von Luzern, von Dr. Th. von Liebenau . . . 41
Die Junker Meyer von Basel, von Rudolf Weckerstaal . . . 46
Über einen Friedensbecher Wappenstein, von Dr. G. Simon . . . 61
Die spanische Angel zu Einsiedeln, von J. A. Stammler . . . 69
Die Wappen der Herren von Hildegg und Tiefenau, von Dr. jur. Walther Merz . . . 77
Nachtrag zu dem Artikel „Über die Grenzlinien von Schweiz, von Reisen und seine Schicksale“, von Wilh. Tobler-Meyer . . . 81
Neues Emporenbild von Conrad Joh. Johann Meyer, von R. N. . . . 85
Altmenzlerisch bernischer Schweizer . . . 87
Les armes communaux vaudois, par Ch. Rudel, pasteur (Pl. IX—XI) . . . 93
Die Einsiedlung des schweizerischen Adelsmanns aus dem Wappen, von Dr. E. Wyssbrod . . . 111
Italienische Schildformen, von R. A. Stückelberg . . . 115
Les armoiries de général Dufour, par Dr E. Weyermann . . . 119
Der Grabstein des letzten Abtissin von Königsfeld, von R. A. S. . . . 122
Über das Schwarzenhorner, von Th. v. Liebenau . . . 125
R. Wahlen Alleodium Lucerniensis, von R. A. S. . . . 129
Heraldik in Kunst und Kunstgewerbe (Tafel IV) . . . 36, 70
Ofenerne Kachelform . . . 36—38, 70—73, 89—91, 126—129
Bischofsstab (Tafel VII, VIII) . . . 36—37, 18—70, 92, 129—133
Gleiche Inschriftenbrik . . . 37—39
Mitgliederverzeichnis . . . 134—140

Beilagen: Genealogisches Handbuch zur Schweizergeschichte, I. Bd. p. 97—100 und Siegeltafeln IX—XIX.

Verzeichnis der Tafeln.

TABLE DES PLANCHES.

		Heft
I.	Wandgemälde am Dom von Chur und Wandgemälde in Lenz	1
II.	Wappen der Scherer von Scherburg	1
III.	Alte Regensburger Wappenscheiben (Von L. M. Rheude)	1
IV.	Glasgemälde von R. A. Nüscheler in Villa Hoepli, Mailand	1
V—VI.	Alte Regensburger Wappenscheiben (Von L. M. Rheude)	2
VII.	Illustrationsprobe aus dem „Calendrier héraldique vaudois“ (zur Bücherchronik)	2
VIII.	Wappen des Michael von Eggenstorf (zur Bücherchronik)	2
IX—XI.	Les sceaux communaux vaudois (par Ch. Ruchet)	4

Beilagen: Siegeltafeln IX—XIX zum Genealogischen Handbuch zur Schweizergeschichte, I. Bd.

Schweizer Archiv für Heraldik.
Archives Héraldiques Suisses.

1902 Jahrgang / Année XVI Heft 1.

La République helvétique et les armoiries.

Par André Kohler.

«Il n'y a pas eu en Suisse comme dans d'autres pays, lors de l'introduction des idées démocratiques, une animosité absurde et bête contre les insignes et symboles héraldiques» écrit Maurice Tripet dans une brochure où il retrace à grands traits l'histoire du blason en Suisse[1]. Puis, citant Mr Ad. Gautier, il ajoute: «A Genève, par exemple, il a fallu que ce fussent les Français eux-mêmes qui, en s'emparant brutalement de la petite République, décrétassent l'abolition des armoiries et, comme ils le firent aussi ailleurs, détruisissent les rôles des bourgeois et le recueil de leurs armoiries. Dans le reste de la Suisse, ce sont les mêmes envahisseurs qui vinrent établir de force une république unitaire et éphémère, calquée sur la leur, et contraignirent les Suisses à renoncer à leurs vieux emblèmes, lesquels, même auprès des libéraux les plus avancés, n'excitaient aucune antipathie; on était tellement habitué à considérer les armes comme la propriété de chacun et à les voir figurer sur les actes officiels que, bien souvent, même sous le régime oppresseur des Français, on fabriqua des sceaux sur lesquels on grava un écusson héraldique portant, à défaut d'armes, les couleurs que les conquérants avaient imposées à la République helvétique; les archives d'un grand nombre de localités renferment des pièces de l'époque, où l'écusson est tiercé en fasce ou en bande, sinople, or et gueules».

En thèse générale, Mr Gautier peut avoir raison; cependant, lorsqu'il affirme que les «libéraux les plus avancés» n'avaient aucune antipathie pour les emblèmes héraldiques, il exagère quelque peu, comme le montrera la suite de ce travail. Dès le début de la Révolution il se trouva des «iconoclastes», car en date du 22 février 1798 nous lisons dans le Journal du professeur lausannois Pichard[2]: «Reymond[3] s'étant rendu dans la maison De la Potterie pour en ôter les girouettes et les armoiries, le commandant français Dumoulin a demandé

---

[1] La Suisse héraldique (Extrait de la Feuille centrale de Zofingue) Lausanne, G. Bridel, 1892.

[2] Journal du Professeur Pichard sur la Rév. helv., publié et annoté par Eug. Mottaz Lausanne, Mignot, 1891.

[3] Reymond, fougueux démagogue; rédacteur du *Régénérateur*, fut, à cause de ses idées, subversives, emprisonné sur ordre du Directoire; chef de l'insurrection des Bourla-Papay en 1802.

Schweizer Archiv für Heraldik.
Archives héraldiques Suisses.

1902 Jahrgang XVI Rath 1.

La République helvétique et les armoiries.

Par André Rosset.

«Il n'y a pas en en Suisse comme dans d'autres pays, lors de l'introduction des idées démocratiques, une animosité absolue et sans rémire les insignes et symboles héraldiques», écrit Maurice Tripet dans une brochure où il retrace à grands traits l'histoire de blason en Suisse[1]. Non, ajoute-t-il, il n'en a point; «à Genève, par exemple, il a fallu que, ce faisant les Français des mêmes qui, en s'emparant brutalement de la petite République, décrétaient l'abolition des armoiries et, comme ils le firent sous allions, déterminaient les rôles des bourgeois et le travail de leurs armoiries. Dans le reste de la Suisse, ce sont les mêmes enthousiasmes qui vivent Bâtiée de force une République unitaire et éphémère, rattachée au la lion, et contribuèrent en les Suisses à rendre à leurs vieux emblèmes, lesquels, même après des liberté les plus grandes, n'éprouvaient aucune antipathie; en dépit [illegible] à considérer les armes comme la propriété de chacun et à les voir figurer sur les autres objets que bien communs, même sous le régime républicain de Fribourg, on l'abrégea des armes au lesquels on grava un chasseur héraldique portant, à défaut d'armes, les couleurs que les compétent-armoirs [illegible] à la République helvétique les archives d'un grand nombre de localités [illegible] de l'Angleterre où l'écusson est figuré en faisceau ou en [illegible], simples, or et gravées.

Par ailleurs générale, M. Tripet [illegible] pas [illegible], [illegible] affirme que les «Hélvétiques les plus avancés» n'avaient [illegible] pour les emblèmes héraldiques, il exagère quelque peu [illegible] la suite de ce travail. Dès le début de la République et en [illegible], en date du 24 février 1798 nous lisons dans le Journal du professeur [illegible] Pidhard: «Il [illegible] s'élève [illegible] la Diète pour en ôter les armoiries et les armoiries, le [illegible] Lausanne a demandé

[1] La [illegible] de la Suisse, [illegible] 1902.
[2] Journal du Professeur [illegible] sur le [illegible], publié et annoté par [illegible], Lausanne, Mignot, 1891.
[3] [illegible], [illegible] de Mandeyeux, tel, à cause de ses [illegible] [illegible], [illegible] de Bourbon-Lancy en 1789.

de quel droit et par l'ordre de qui il voulait faire cela. Il a répondu qu'il venait de la part de l'Assemblée populaire de St-Laurent. Le commandant Dumoulin lui a alors défendu d'exécuter son projet, l'a vertement tancé et lui a dit entre autres: «Vous m'avez l'air d'un sans-culottes; vous pourriez bien finir comme eux».

«Il faut croire, remarque Mr Mottaz, qui a publié le Journal de Pichard, que le général Brune était plus «sans culottes» que son lieutenant, le général Pouget, car, deux jours plus tard, il ordonna d'effacer les armoiries et d'enlever les girouettes de toutes les maisons où il en restait encore».

Quelques semaines de plus, et Reymond aurait pu faire valoir comme excuse l'article 8 de la «*Première constitution helvétique*»:

«Il n'y a aucune hérédité de pouvoir, de rang et d'honneur. L'usage de tout titre ou institution quelconque qui en réveillerait l'idée, sera interdit par des lois pénales. Les distinctions héréditaires engendrent l'orgueil et la paresse, et pervertissent l'opinion sur les choses, les évènements et les hommes».

Le 12 juin 1798 déjà, Gapani[1], en séance du Grand Conseil, demande par motion d'ordre que l'on mette cet article en rigueur. «La constitution, dit-il, rejette tout ce qui peut rappeler à nos yeux l'hérédité des titres et cette aristocratie féodale qui faisait la honte de l'humanité. Je demande donc que l'Assemblée prononce l'abolition de tous les titres quelconques, ainsi que des armoiries gravées sur les maisons et sur les cachets». Et la discussion s'engage; la voici d'après le *Bulletin officiel* du 7 juin 1798: *Escher.* Au moment où des objets plus importants nous appellent, nous ne pouvons nous occuper de ces misères-là.

Treusch. Eh! ce ne sont point des misères..... Je demande même que toutes les lettres de noblesse soient rendues par leurs propriétaires. Le tout est renvoyé à une commission.

Mais si les Conseils s'agitaient, la population en général ne paraissait pas pressée de faire disparaître les armoiries, ni même les couleurs et les écussons des anciens gouvernements, comme il appert de la pièce suivante publiée par le *Bulletin officiel* du 16 août 1798:

Bureau du Préfet national. Henri Polier, Préfet national du Cton du Léman, aux Citoyens Lieutenant du Préfet et sous-préfets. Salut Républicain et fraternel. Le décret du Corps Législatif du 12 juin dernier, émané à l'occasion des manteaux aux couleurs de ci-devant gouvernements de Berne et de Fribourg, *ordonne de faire disparaître ces vestiges de l'ancien ordre de choses;* cependant le Directoire Exécutif a été informé qu'il en existe encore en Helvétie, et j'ai reçu la lettre suivante du Ministre de l'Intérieur.

Citoyen Préfet!

«Ensuite d'un ordre du Directoire, je dois vous inviter à faire disparaître peu à peu les armoiries de canton que l'on rencontre encore, et qui, comme des monuments d'un ordre de choses aboli, ne doivent plus exister.

[1] Gapani fut préfet national à Fribourg sous le gouvernement helvétique.

de quel droit et par l'ordre de qui il voulait faire cela. Il a répondu qu'il voulait de la part de l'Assemblée législative de S.-I.-Amour. Je commandant Pa mandia lui a alors détourné d'exécuter son projet, l'a représenté Lazare et lui a dit cette autre : « Vous n'avez l'air d'un conventionnel, vous pourriez bien finir comme eux.

« Il faut croire, commente M. Molière, qui a publié le Journal de Thélème, que le général Firme était plus sensible, que son lieutenant, le général Tongal, car, deux jours plus tard, il ordonne d'arrêter les arandoires et d'enlever les gingembres de toutes les maisons au Hem réalité encore.

Quelques scénaires de plus, et Heyrouni aurait pu faire valoir comme excuse l'article 8 de la « Déclaration conventionnelle des droits ».

« Il n'y a aucune hérédité de pouvoir, de rang et d'honneur. L'usage de tout titre ou institution quelconque qui en rétablirait l'idée, sera interdit par des lois pénales. Les distinctions nécessitées occasionnées Tongal et la parenté et pervertissent l'opinion sur les choses, les événements et les hommes.

Le 12 juin 1795 déjà, Gagnant, en séance du Grand Conseil, demanda par motion d'ordre que l'on mettre cet article en dépendre « la constitution, dit il, réjouissons-nous, ce qui peut rapporter à nos vues l'hérédité des titres et cette aristocratie féodale qui hossait la haute de l'humanité. Je demande donc que l'Assemblée prononce l'abolition de tous les titres quelconques, ainsi que des armoiries gravées sur les tuiles et sur les cachets. » Et la discussion s'engagea ; le vote d'après le Moniteur du 7 juin 1795 : Assez. Ils mettent au des objets plus importants nous appellent, nous ne pouvons nous occuper de ces minces.

Pressé. Eh ! ce ne sont point des minces..... de demandes même que toutes les lettres de noblesse seront rendues par leurs propriétaires. Je tout cet renvoyé à une commission.

Mais si les conseils s'agitaient, le peuple en général ne paraissait pas prêtée de faire disparaître les armoiries, ni même les cachets et les cassons des anciens gouvernements, comme il ressort de le rédée suivante publiée par le Moniteur officiel du 10 août 1795 :

Bureau du Zèle à Neffiers. Saint Tolère, Frère national du Cœ du Lazare, aux Citoyens Lieutenant du Cœ et sous-prêtres. Salut Républicain et fraternel. La direct de Corps Législatif du 12 juin dernier, rangé à l'assemblée des municipaux aux conditions de ci-devant gouvernementale de Firme et de Tongal, ordonne de Jetter dès-lors, les armoiries des cachets de l'Assemblée, requérant le Directoire Exécutif à vous faire savoir qu'il en existe encore en Helvétie, et j'ai reçu la lettre suivante du Ministre de l'Intérieur.

Citoyen Préfet !

Ensuite d'un ordre du Directoire, je dois vous inviter à faire disparaître peu à peu les armoiries de notre ancien gouvernement, et qui, comme des monuments d'un ordre de choses abolit, ne doivent plus exister.

Cependant le préfet national à fait savoir sur le gouvernement helvétique.

L'article 8 de la Constitution, réprouvant tout signe de distinction héréditaire, vous répondrez, Citoyen Préfet, aux intentions du Directoire Exécutif, en rendant une proclamation motivée sur cet article, qui invite les populations à faire disparaître toutes les armoiries particulières exposées aux regards du public, sur le portail des maisons ou ailleurs».

Salut républicain,

Le Ministre de l'Intérieur, (signé) Rengger.

En conséquence il vous est enjoint d'ordonner, chacun dans votre District, une recherche exacte de toutes les armoiries et couleurs des ci-devant gouvernements de Berne et de Fribourg, qui peuvent encore exister extérieurement, en peinture, en relief ou sculpture, sur les bâtiments publics, les temples, les ponts, les bornes et partout ailleurs, sans se contenter, comme cela s'est pratiqué en plusieurs lieux, de couvrir les dites armoiries de plâtre ou de mortier. Il est aussi très expressément enjoint à tous les particuliers de se conformer exactement et dans le plus court terme à la lettre du Ministre, en obéissant à l'article 8 de la Constitution, et au serment de fidélité qu'ils prêteront le 17 de ce mois.

Mon Lieutenant et les Sous-Préfets sont spécialement chargés, sous leur responsabilité, de veiller à l'exacte exécution de la présente, dont ils me rendront compte dans le terme d'un mois dès la date ci-dessous. Elle sera publiée et affichée, lue dès la chaire par les Proposants ou Régents avant le service divin, et insérée dans le Bulletin officiel et la Gazette des Campagnes.

Donné à Lausanne, sous mon sceau et signature près celle de mon secrétaire, le 15 août 1798.

H. Polier, Préfet national.
Fr. Ballif, Secr. du Préfet.

* * *

Quelques mois plus tard, le Directoire helvétique, dans sa préoccupation fébrile de détruire tout vestige du passé, ordonne au ministre de la guerre, par un arrêté du 13 février 1798, de prendre les mesures les plus promptes pour que tous les drapeaux aux armes et couleurs des anciens gouvernements soient déposés aux chefs-lieux de canton et «le taffetas vendu au profit de la Nation». (Recueil officiel des actes de la Rép. helvétique. T. III p. 1086).

Sur ces entrefaites la commission nommée le 12 juin 1798 et chargée de s'occuper «des titres de noblesse et autres titres de distinction» fait son rapport, en séance du Grand Conseil (Corps Législatif), le 25 février. Nous ne relevons du Bulletin officiel (1er mars 1799) qui relate cette séance que ce qui peut intéresser l'héraldiste.

Art. 5 (de la loi proposée). Toutes les armoiries qui se trouvent dans les salles et places publiques, dans les églises, devant les maisons, ainsi que les girouettes sur les toits, ou autres marques distinctives de l'ancien régime, enfin tout ce qui pourrait avoir rapport, soit au royalisme, soit au fédéralisme, doivent être abattus.

L'article 8 de la Constitution, rigoureusement tout signe de distinction hiérarchique, vous rappelant, Citoyen Préfet, aux instructions du Directoire, l'invitant en rendant une proclamation relative sur cet article, qui invite les populations à faire disparaître toutes les armoiries particulières existantes aux regards du public, sur le portail des maisons ou ailleurs.

Salut républicain.

Le Ministre de l'Intérieur, (signé) Bourgeon.

En conséquence il vous est enjoint d'ordonner, dès ce dans votre District, une recherche exacte de toutes les armoiries et emblèmes de ci-devant gouvernements de Bourbon et de Fribourg, qui pourraient encore exister extérieurement, en peinture, en relief ou sculpture, sur les bâtiments publics, les temples, les ponts, les bornes et portant milliaires, sans se contenter, comme cela s'est pratiqué en plusieurs lieux, de couvrir les dites armoiries de plâtre ou de mortier. Il est aussi très expressément enjoint à tous les propriétaires de se conformer extrêmement et dans le plus court terme à la lettre du Ministère, en obéissant à l'article 8 de la Constitution, et au sommant de l'Abbé qu'il particulier le 17 de ce mois.

Mon Lieutenant et les Sous-Préfets sont spécialement chargés, sous leur responsabilité, de veiller à l'exacte exécution de la présente, dont ils me rendront compte dans le terme d'un mois dès la date ci-dessus. Elle sera publiée et affichée, lue dès la Sainte par le Tribunal ou Municipalité avant le service divin, et insérée dans le Bulletin officiel et la Gazette des Campagnes.

Donné à Lausanne, sous mon seing et signature pris ville de nos secrétaires, le 15 août 1798.

M. Mayor, Préfet national.
Ev. Monney Sous. du Préfet.

* * *

Quelques mois plus tard, le Directoire helvétique, dans sa préoccupation d'unité de détruire tous vestiges du passé, autorise du monitre de la guerre, par un arrêté du 12 février 1798, en prévoit les moyens les plus propres pour que tous les étrangers, non-nobles et soldats des anciens gouvernements soient déposés aux chefs-lieux de cantons et de districts vendu au profit de la Nation. (Recueil officiel des actes du Sénat, helvétique, T. III p. 1098).

Sur ces entrefaites la commission nommée le 12 juin 1798 et chargée de s'occuper «des titres de noblesse et autres titres de distinction» fait son rapport, en séance du Grand Conseil d'après l'assistalité, le 23 février. Nous en relevons du Bulletin officiel (1er mars 1798) qui relate cette séance que ce qui peut intéresser l'heraldiste.

Art. 5 de la loi proposée. Toutes les armoiries qui se trouvent dans les salles et places publiques, dans les églises, devant les maisons, soient qui les ellonentes sur les toits, ou autres marques distinctives de l'ancien régime, sont tout ce qui pourrait avoir rapport, soit au vassalisme, soit au féodalisme, doivent être abattus.

Huber, en votant pour l'article, voudrait en différer l'exécution. Il prévoit que cette opération coûtera de l'argent, et il voudrait qu'on épargnât les monuments qui peuvent intéresser les beaux-arts. — *Kuhn* cite la cathédrale de Berne dont la voûte est couverte de trois à quatre cents armoiries, et où l'échafaudage nécessaire pour les atteindre coûterait seul quatre à cinq mille francs. — *Huber* appuye cette opinion. On connaît assez l'histoire de la Suisse pour savoir qu'il s'y trouvait peu de noblesse. A Bâle on l'avait chassée, et cependant on avait conservé ses divers monuments.

L'assemblée renvoie l'article à un nouvel examen.

Art. 6. Il sera défendu à tout citoyen de se servir d'un cachet portant empreinte de ses ci-devant armoiries.

Legler demande le retranchement de l'article, on voudrait au plus défendre de se servir d'un cachet surmonté d'une couronne. — Il ne nous reste donc plus, dit *Secretan,* qu'à conserver les armoiries. Alors, à côté des décrets des Républiques qui ont proclamé l'Egalité, la postérité verra celui que nous avons rendu. — Je ne me crois point, dit *Nucé,* responsable devant Dieu, du temps que j'aurai perdu à étudier le blason. Cependant je vote pour l'article. Il ne faut point marchander avec la Constitution. Les armoiries sont un signe de supériorité. Il faut les abolir. — L'article est adopté.

Art. 7. Tout ci-devant noble qui contreviendra à la présente loi, sera pour la première fois privé pendant 5 ans du droit de citoyen, pendant 10 pour la seconde, et déporté à la troisième du territoire de la République.

Cet article est renvoyé à la Commission, les peines étant énormes.

* * *

On le voit, si l'on excepte quelques enragés adeptes des idées nouvelles, l'assemblée avait peine à s'échauffer pour une question qui lui paraissait secondaire au regard de la malheureuse situation où se débattait la patrie. L'arrivée des Autrichiens et des Russes fit relever la tête aux partisans de l'ancien régime: à Zurich, pendant l'occupation autrichienne, on remplaça le sceau national par l'ancien sceau. (Bulletin officiel du dir. helvétique du 5 juillet 1799). Des manifestations analogues se produisirent en divers endroits. Aussi les autorités durent-elles prendre des mesures pour réfréner ce mouvement; dans cet ordre d'idées le Bulletin officiel (30 juillet) contient un «Message» du Directoire exécutif fort intéressant:

Message du 26 juillet 1799.

Hier, 25 courant, la garde bourgeoise d'Aarberg a arboré les anciens drapeaux de Berne, et déjà ils flottaient sur la maison commune, lorsque la municipalité les a fait enlever. Des ordres sont donnés pour que les coupables qui sont connus, soient interrogés; et peut-être découvrira-t-on par leur moyen, un des fils de la trame que nos ennemis ourdissent contre la cause de la liberté.

Cet évènement, Cit. Représentants, doit appeler votre attention sur les effets désastreux que des démonstrations de cette nature pourraient avoir sur

Alors, en valant pour l'article, coupant en différer l'opération. Il prévoit que cette opération contraire de Parsons, et il vendrait qu'en que les moins mets qui peuvent improvoqueur les sources sans. — Aussi, cette la satisfaite de Berne dont la vente est nouvelle de trois à quatre cent. Semaines et au l'électrodoque nécessaire pour les articles contenant seul quatre à cinq mille francs. — Alors applique cette opinion. Le cement sauce l'industrie de la raison pour savoir qu'il s'y trouvent peu de malfaiteurs à Bale ou l'avait dessous, et cependant on avait concerné ses divers mouvements.

L'assemblée réunie l'article à un nouvel examen.

Art. 6. Il sera défendu à tout citoyen, de se servir d'un vocalon portant empêchée de ses ci-devant armoiries.

Angyer commande le rétablissement de l'article, en voulant au plus difficile de se servir d'un cachet surmonté d'un couronne. — Il ne nous reste donc plus, dit Sprenger, qu'à conserver les armoiries. Alors, c'est des travils des les publiques qui ont produisé l'égalité, la position serait valal que nous avons rendu. — Je ne me crois point, dit Sauf, responsable devant Dieu, du temps que j'aurai perdu à étudier le blason. Cependant je vote pour l'article. Il se faut point mutilonder avec la Constitution. Les armoiries sont un signe de supériorité. Il faut les abolir. — L'article est adopté.

Art. 7. Tout citoyen public qui contrevientra à la présente loi, sera pour la première fois puni d'un petit paulant à aux du droit de citoyen, pendant 10 jour la seconde, et déporté à la troisième du territoire de la République.

Cet article est renvoyé à la commission les jeunes dont dimanes.

*

On le voit, si l'on excepte quelques sources adoptées des pièces ignorées, l'assemblée avait prise à s'occuper pour mécontentement qui la paraissait secondaire au regard de la multiplicité situation et de détresse et en petite. L'activité des Autrichiens et des Russes ne relâche en rien aux puissances de l'ancien régime à Zurich, pendant l'occupation autrichienne, on rétablissa le "vieux national" de l'ancien ancien. Philippin obtient du chef hélvétique en janvier 1799. Les autre festivités analogues, se produisaient en divers endroits. Aussi les autorités nouvelles prendre des mesures pour retrancher ces usages, et on lit dans d'idées le Bulletin officiel (N° janvier) rendant au "Sic" de l'invertiste avec vault tout intéressant.

DÉCRET DU 20 JANVIER 1799.

Hier, 20 courant, la garde bourgeoise d'Arbroug a saisi les armes dérapant de Berne, et déjà ils dortient sur la maison commune, lorsque la municipalité les a fait enlever. Des ordres sont donnés pour les coupable qui sont connus, soient intéressés; et pendant demeurant tout les lieux ensemble des fils de la Liberté que nous connaît ou nous connaissant contre la mère de la Liberté.

Cet événement, les représentants, doit apporter toute attention aux affaires désastreuses que des démonstrations de cette nature pourraient avoir sur

l'esprit du peuple. Il vous prouvera qu'un objet urgent de vos délibérations est une loi prohibitive de toutes démonstrations, de tous signes extérieurs qui rappelleraient les anciens gouvernements. C'est dans la conviction de cette nécessité que le Directoire Exécutif vous invite à décréter:

1° Une peine contre ceux qui arboreraient les couleurs de l'ancien gouvernement, soit en portant une cocarde, soit en exposant un drapeau.

2° Que les armoiries et blasons rappelant les anciens gouvernements seront enlevés dans chaque commune, aux frais de la commune même, et cela dans l'espace de quinze jours.

3° Que les couleurs de ces mêmes gouvernements, seront également effacées dans chaque commune, et dans le même temps.

4° Que si ces armoiries et couleurs se trouvaient sur des bâtiments nationaux, ils devront être enlevés aux frais de la nation.

5° Enfin une peine pécuniaire contre tous ceux qui enfreindraient la défense contenue dans les trois articles précédents.

* * *

Ce décret ne fut certainement pas exécuté partout avec un grand empressement, et les réfractaires ne furent sans doute pas punis bien sévèrement, car on trouve encore plus d'un écu à l'ours dans les cantons de Vaud et d'Argovie, anciens sujets de Berne et fervents soutiens du nouvel ordre de choses.

Nous avons vu qu'à Lausanne le général Brune avait ordonné d'effacer les armoiries et d'enlever les girouettes: on respecta cependant les armoiries des évêques et celles de la commune; des armoiries de familles échappèrent également au marteau destructeur, ainsi celles des Polier dans la cour de leur maison à la rue de Bourg; dans le reste du pays des armoiries se voient encore en grand nombre. D'où l'on peut inférer que la Commission chargée de s'occuper de l'article 8 de la Constitution n'arriva point à rédiger une loi acceptable. En tout cas nous avons eu beau parcourir d'un bout à l'autre le «*Recueil des lois et décrets*» de la République helvétique, nous n'y avons trouvé aucune disposition visant les armoiries.

Sans doute des préoccupations plus graves firent oublier cet objet. D'ailleurs en 1802 déjà fut adoptée la seconde constitution helvétique, beaucoup plus modérée que la première sous tous les rapports. Au titre III (État politique des citoyens) elle se borne à dire:

Art. 6. La naissance ne produit en Helvétie aucune distinction entre les citoyens.

Art. 7. Nuls titres autres que ceux qui sont attachés à des fonctions publiques, nulle autre supériorité que celle qui résulte de ces fonctions, ne sont reconnues.

l'esprit du peuple. Il vous prouvera qu'un objet urgent de vos délibérations est une loi prohibitive de toutes innovations, de tous signes calomnieux qui rappellent aux uns des opinions contrarieuses. C'est dans la convulsion de cette nécessité que le Directoire Exécutif vous invite à décréter :

1° Que pour toutes venues vues ou délivrances les coutumes de l'ancien gouvernement, soit en portant une cocarde, soit en sonnant un drapeau.

2° Que les armoiries et blasons représentant les anciens gouvernements seront enlevés dans chaque commune, aux frais de la commune même, et mis dans l'espace de quinze jours.

3° Que les coutumes de ces mêmes gouvernements, seront également effacées dans chaque commune, et dans le même temps.

4° Que si ces armoiries et coutumes se trouvaient sur des bâtiments nationaux, ils devront être enlevés aux frais de la nation.

5° Enfin que pour peine pécuniaire contre tous ceux qui enfreindraient la défense contenue dans les trois articles précédents.

*

Ce décret, on dit catégoriquement, fut accueilli tentant avec un grand empressement, et les réfractaires ne furent sans doute pas moins sévèrement, car on trouva encouragées d'un cœur à faire dans les cantons de Vaud et d'Argovie, nombre sujets de lisons et tryrants antiques du nouvel ordre de choses.

Nous avons vu qu'à Lausanne le général Brune avait ordonné d'enlever les armoiries et d'enlever les glissettes, en renvoyant cependant les armoiries des évêques et celles de la commune, ainsi armoyées de l'aquilles qu'apparaissent également au nouveau désattelage, ainsi celles des Ducs dans la cour de la maison à la rue de Bourg; dans le reste du pays des armoiries ont volées en grand nombre. Il est bien peut-être que la Commune en chargée de s'occuper de l'article 3 de la constitution n'arrive point à réaliser une loi acceptable. En tout cas nous avons en bien heureusement d'un haut à l'autre le Général de Lausanne et désirée de la République helvétique, nous n'y avons trouvé aucune dépendition vient les nouvelles.

Sans doute des préoccupations plus graves bien oublier cet objet. D'ailleurs on lisait déjà lot inondée la seconde constitution helvétique, beaucoup plus modérée que la première sous tous les rapports. Au titre III (Droit politique des citoyens) elle se borne à dire :

Art. 6. La naissance ne produit en Helvétie aucune distinction entre les citoyens.

Art. 7. Nulle titres autres que ceux qui sont attachés à des fonctions publiques, nulle autre supériorité que celle qui résulte de ces fonctions, ne sont reconnues.

Heraldische Skulpturen aus Regensburg. II.

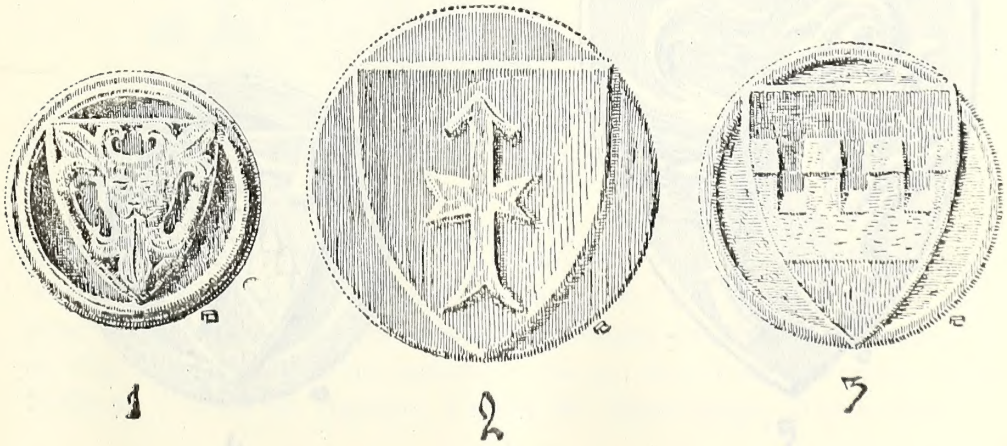
Von Lorenz M. Rheude.

Nach einem alten Spruch gab es in Regensburg so viele Kapellen wie Tage im Jahre. Wenn es sich auch damit verhalten mag, wie beispielsweise mit den 365 Türmen der alten Nürnberger Stadtbefestigung oder mit den 365 Weihern um die ehedem freie Reichsstadt Dinkelsbühl, so ist doch soviel gewiss, dass in Regensburg eine ungewöhnlich grosse Anzahl von Kapellen vorhanden war. Noch jetzt kennt man deren über sechzig, von denen ein Teil allerdings nur noch dem Namen nach existiert. Die Mehrzahl dieser Kapellen, welche in den Häusern der angesehenen Bürger und Geschlechter lagen, stammt aus dem Ende des 13. und Anfang des 14. Jahrhunderts, also aus einer Zeit der höchsten Blüte des städtischen Gemeinwesens. Nach Einführung der Reformation wurden im Jahre 1542 durch den Rat die Profanierung sämtlicher Hauskapellen angeordnet. Dieselben wurden im Laufe der Zeit in Kaufläden, Gast- und Wohnzimmer, Einfahrten, ja sogar in Ställe umgewandelt.

Die Gewölbe einiger der baulich erhalten gebliebenen Kapellen zeigen wappengeschmückte Schlußsteine, von welchen ich diejenigen zeichnerisch aufgenommen habe, welche ihrer teilweise eigenartigen heraldischen Gebilde wegen allgemeines Interesse beanspruchen dürfen.

Die Kapelle St. Simonis et Judae.

Ecke der Grüb und der untern Bachgasse, dient gegenwärtig als Schnittwarenladen und ist in architektonischer Hinsicht völlig intakt. Ein Schlussstein trägt den Wappenschild Fig. 1. — Zwar ist durch eine Kruste von



Tünche die Schildfigur etwas undeutlich geworden; ich glaube aber mit ziemlicher Bestimmtheit dieselbe als das Wappen des Regensburger Ratsgeschlechtes der Löbel ansprechen zu dürfen: in rot ein goldener Löwenkopf im Visier, die Ohren und der Rachen je mit einer silbernen (?) Lilie besteckt. (Das gleiche

Heraldische Skulpturen aus Regensburg. II.

Von Lorenz M. Mayer.

Noch einem alten Sprichwort soll es in Regensburg so viele Kapellen wie Tage im Jahre. Wenn es sich auch dann verhalten mag, wie beispielsweise mit den 365 Türmen der alten Nürnberger Stadtbefestigung oder mit den 365 Wellenen an die ehemalige freie Reichsstadt Dinkelsbühl, so ist dies sicher gewiss, dass in Regensburg eine ungewöhnlich grosse Anzahl von Kapellen vorhanden war. Noch jetzt kennt man deren über sechzig, von denen ein Teil allerdings nur noch dem Namen nach existiert. Die Mehrzahl dieser Kapellen, welche in den Häusern der ausgestorbenen Bürger- und Geschlechter lagen, stammen aus dem Ende des 15. und Anfang des 16. Jahrhunderts, also aus jener Zeit der besonderen Blüte der städtischen Gemeinwesens. Nach Einführung der Reformation wurden in Jahre 1542 durch den Rat die Profanierung sämtlicher Hauskapellen angeordnet. Diese durften nunmehr im Laufe der Zeit in Kaufläden, Gast- und Wohnräumen, Kutschereien, ja sogar in Ställe umgewandelt.

Die Gewölbe einiger der heutzutage noch bestehenden Kapellen zeigen wappengeschmückte Schlussstein, von welchen ich diejenigen abbildungsweise zur genauen Liste, welche über reformierte organisierten Innungsbuch (Gedenkbuch) wegen allgemeinen Interesse bekanntmachen dürfen.

Die Kapelle St. Simonis et Judae.

Beim der Stadt und der unteren Isarlegenen, dient gegenwärtig als Schmiedwerkstätte und ist in architektonischen Hinsicht sehr einfach. Ein Schlussstein trägt den Wappenschild (Fig. 1 — Zeno ist durch eine Krone von

1 2 3

Tiaraba die Schildigen etwas modernisch gezeichnet; ich glaube aber mit einem hohen Bestimmtheit diesellbe als das Wappen des Regensburger Hofgesellschlusses der Lobel ansprechen zu dürfen: in rot ein goldener Löwenkopf im Schild, die Oberen und der Kleinen, ja sich einer gilbenen (?) Lilie besetzt. Eine gleiche

Wappen führte auch die ebenfalls sehr alte Regensburger Familie der Leche). Da ein „Friedrich Löbel des Rates“ bereits 1284 genannt wird und der Baustil der Kapelle auf das Ende des 13. Jahrhunderts hinweist, könnte der eben erwähnte Löbel der Erbauer derselben sein.

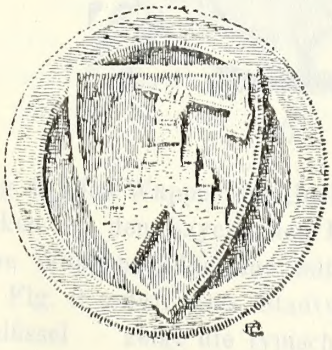
Die Kapelle St. Alexii,

im sog. „hohen Laden“ am Domplatz, wird heute als Handelsgewölbe verwendet. Auf dem mittleren Schlußstein ist das Wappen Fig. 2 angebracht, dessen Schildinhalt Professor Pohlig in seiner lesenswerten Abhandlung über „Hauskapellen und Geschlechterhäuser in Regensburg, Verlag von Hermann Bauhof, Regensburg 1890“ als „gefiederten Pfeil“ bezeichnet. Von einer Befiederung vermochte ich hingegen nichts zu entdecken, bin vielmehr der Ansicht, die Figur möchte nur eine Hausmarke darstellen. Haus und Kapelle soll gegen Ende des 14. Jahrhunderts Ott dem Graner gehört haben.

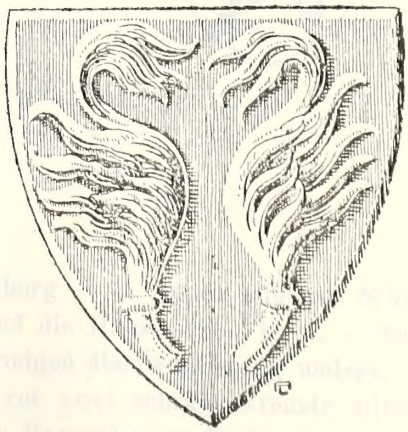
Die Thomaskapelle

am Römling, heute Bierwirtschaft, dürfte wohl die bedeutendste und architektonisch interessanteste der Regensburger Hauskapellen sein. Dieselbe gehört zu einem Gebäudekomplex, der im 13. und 14. Jahrhundert im Besitze des ritterlichen und hochangesehenen Geschlechtes der Auer war (siehe meine Abhandlung in Heft 4 dieser Zeitschrift, Jahrgang 1901).

Ihr Wappen zeigt ein Schlußstein der jetzt den Saal im ersten Stockwerke bildenden oberen Hälfte der Kapelle (Fig. 3). Ein weiterer Schlußstein zeigt den Schild Fig. 4, welcher Pohlig (s. oben) als Wappen des Baumeisters bezeichnet: ein abgetreppter Sparren, aus dessen oberen Zinne eine hammerschwingende Faust hervorwächst.



4



5

Die Dorothea-Kapelle

am Frauenbergel, heute zum Café-Restaurant Central gehörig, ist verhältnismässig klein. Die kräftig profilierten Rippen des Spitzbogengewölbes sind durch

Wappen führte auch die ehemalige, seit alte Regensburger Familie der Leeder. In ein „Priederlein Zedel der Fürter" bereits 1471 genannt und die Leu auf der Kapelle und das Grab des 16. Jahrhunderts ignorierte, konnte sie schon erwähnte Lehel der Erkenner-Gesellschaft sein.

Die Kapelle St. Alexii.

Im sog. „hohen Chorl" am Dompfarr, wird heute als Hauptkapelle verwendet. Auf dem mittleren Schlußstein ist das Wappen Fig. 2 angebracht, dessen Schildinhalt Professor Pöhlig in seiner lesenswerten Abhandlung über „Hauptkapellen und Gesellschaftshäuser in Regensburg, Verlag von Hermann Bentel, Regensburg 1890" als „geschwungen Teil" bezeichnet. Von einer Bedachung verwandte ich bisherigen nicht zu entdecken, bin vielmehr der Ansicht, die Figur meinte nur eine Hausmarke der edlen Sippe und Kapelle soll gegen Ende des 14. Jahrhunderts Ort dem Gesang gedient haben.

Die Thomaskapelle

am Dömling, heute Bierwirtschaft, dürfte wohl die bedeutendste und erhaltenste unsich interessanteste der Regensburger Hauskapellen sein. Ursprünglich gehört zu einem Gesellschaftsgebäude, der im 13. und 14. Jahrhunderte in Besitze der ritterlichen und bedeutenden Geschlechter der Auer war. Siehe meine Abhandlung in Heft 4 dieser Zeitschrift, Jahrgang 1901.

Ihr Wappen zeigt ein Schlußstein der Jahr. Im Saal im ersten Stockwerk bildendes ovaren Platte der Kapelle (Fig. 3). Ein weiteres Schlußstein zeigt den Schild (Fig. 4), welchen Schultz in ähnlich als Wappen des Dominikaner bezeichnet, ein abgerundeter Sparren, aus diesem ragen Zinne eine heraldischen schwangende Fahne hervorwächst.

3

4

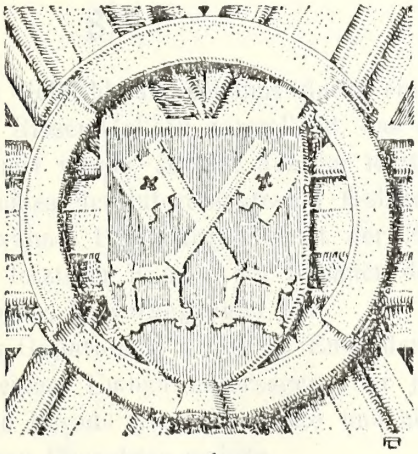
Die Thurnhers-Kapelle

am Fischmarkt, heute zum Café-Restaurant Central gehörig, ist verhältnismäßig klein. Die heutige prächtigen Stiegen des Spitzbogenportales sind durch

einen Schlußstein verbunden, den Fig. 5 zeigt. Derselbe stellt das Wappen des reichen Patriziergeschlechtes der Sarchinger dar, deren Stammsitz das gleichnamige Schloss donauabwärts von Regensburg, war. Pohlig beschreibt das Wappen (a. a. O.) als zwei silberne Roßschweife in rotem Schilde. Dieser Ansicht vermag ich mich nicht unbedingt anzuschliessen. Die beiden ring- oder knopfartigen Anschwellungen am unteren Ende der beiden Wappenfiguren ähneln sehr den charakteristischen Verdickungen des Schweifes des heraldischen Löwen der Frühgotik. Das gleiche Wappen mit genau demselben Schildinhalte findet sich am Westportale des Regensburger Doms. Der Stifter dieses Portales war Gamered (Gamerit) III. von Sarching, der als der letzte seines Geschlechtes 1395 starb und wahrscheinlich auch der Erbauer der Dorothea-Kapelle war.

Die Salvator-Kapelle,

auch die Kapelle zu „Unserm lieben Herrn" genannt, bildet heute das Bierlokal des Hôtels zum „Weissen Hahn" in der Schwibbogenstrasse. Dieselbe ist nächst der Thomaskapelle die in architektonischer Hinsicht bedeutendste Hauskapelle in Regensburg und wurde im Jahre 1476, als Sigmund Widmann Besitzer des Hauses war, erbaut. Die Schlußsteine zeigen das Regensburger Stadtwappen



6

7

(Fig. 6), das Wappen des Hochstiftes Regensburg — in rot ein silberner Schrägbalken —, den bayerischen Rautenschild und die Hausmarke Fig. 7. — Sämtliche Wappenschilde sind mit einer kreisförmigen Bandverzierung umlegt, wie sie Fig. 6 zeigt. Das Stadtwappen — in rot zwei schräggekreuzte silberne Schlüssel — zeigt die typischen Formen der Regensburger Wahrzeichen.

Das Goliathhaus,

an der Goliathstrasse gelegen, enthält zwar auch eine Hauskapelle, die aber nicht mit Wappen geziert ist und auch wohl aus späterer Zeit stammt, wie die vorgenannten Kapellen. Dagegen tragen die Schlußsteine des gotischen Kreuz-

einem Schlusstein verbunden, den Fig. 5 zeigt. Derselbe trägt die Wappen des redenden Burggrafengeschlechtes der Sarachinger dar, dessen Stammsitz der gleichnamige Schloss donaunahwärts von Regensburg, war. Sonst beschreibt das Wappen (s. a. O.) als zwei silberne Rabenbeine in roten Schilde. Dieser Ansicht vermag ich mich nicht unbedingt anzuschliessen. Die beiden dicke oder knopfartigen Anschwellungen am unteren Ende der beiden Wappenbeinen dürfte mehr den charakteristischen Verrenkungen der Schwerfüsse des berüchtigten Tatzen der Fehlgeschlt. Das gleiche Wappen mit geringen derselben Abänderungen findet sich an Westerpforte des Regensburger Doms. Der Stifter dieses Portals war Gunterad (Gunzerd) III. von Sarachinger, der als der Erste seines Geschlechtes 1340 starb und wahrscheinlich auch der Erbauer der Dreifaltigkeitskapelle war.

Die Salvator-Kapelle.

Auch die Kapelle zu „Unserm lieben Herrn" genannt, bildet heute das Hauptobjekt des Hotels zum „Weissen Lamm" in der Schwibbogenstrasse. Dieselbe ist nächst der Thomaskapelle die in architektonischer Hinsicht bemerkenswerte Hauskapelle in Regensburg und wurde im Jahre 1170, als Königmuß Wimmann Besitzer des Hauses war, erbaut. Die Schlusssteine zeigen das Regensburger Stadtwappen

7

6

(Fig. 6), das Wappen des Hauptstifters Regensburg — in 3/4 ein silberner Schlüssel — den bayerischen Löwenschild und die Hausmarke (Fig. 7). — Sonst liefe Wappenschilde sind noch einer kreisförmigen Platte eingemeißelt, wie sie Fig. 6 zeigt. Das Stadtwappen — in der Mitt schwarzgekrönte silberne Schlüssel — zeigt die typischen Formen der Regensburger Wappenschilde.

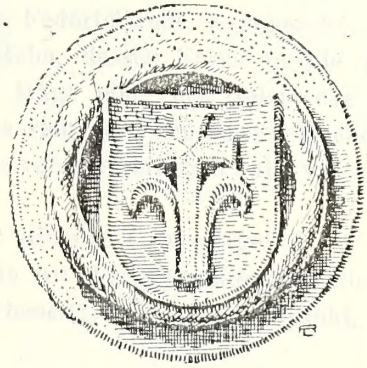
Das Hollitzhaus.

an der Gollitzstrasse gelegen, enthält zwar auch eine Hauskapelle, die aber nicht mit Wappen geziert ist und auch wohl aus späterer Zeit stammt, wie die vorgenannten Kapellen. Dagegen tragen die Schlusssteine der gotischen Kreuz-

gewölbes im ersten Stocke Wappen. Fig. 8 stellt das Wappen der Zandt dar; wieder eine andere Darstellung, als ich in meiner oben erwähnten ersten Abhandlung gebracht habe. Durch vielfaches Übertünchen ist leider die originelle, sicher aus früher Zeit stammende Form allzusehr vergröbert worden.

Fig. 9 zeigt den zweiten Schlußstein, der aber im Gegensatz zum vorigen spätgotisch ist: ein aufrecht stehendes Kreuz, an dessen Stamm sich zwei palmettenartige Blätter anlegen. Ich bin geneigt, diese Figur als Hausmarke anzusprechen.

8



9

Das Goliathhaus, bekannt durch ein Kolossalfresko, den Kampf Davids gegen den Riesen Goliath darstellend, das erstmalig 1573 gemalt und im Jahre 1900 erneuert wurde, stammt aus der letzten Hälfte des 13. Jahrhunderts und ist wohl eines der interessantesten Gebäude der Stadt. Als Besitzer werden das vorerwähnte Patriziergeschlecht der Zandt, dann die Tundorfer genannt, aus welch letzterer Familie der Erbauer des Regensburger Doms, Bischof Leo der Tundorfer, hervorgegangen ist.

Das Goliathhaus wurde zu Ende der 90er Jahre des abgelaufenen Jahrhunderts einem Umbau unterzogen, der jedoch in pietätvoller Weise die ursprüngliche Façade wiederherstellte und auch im Innern, soweit eben möglich, den früheren Charakter wahrte.

Alte Regensburger Wappenscheiben.

Von Lorenz M. Rheude.

Hiezu die Farben-Tafeln III, V, VI dieses Jahrgangs.

Der Dom zu Regensburg, dessen Bau 1275 begonnen wurde, enthält im südlichen Seitenschiffe eine Anzahl von grösstenteils noch wohlerhaltenen Glasgemälden aus dem 14. Jahrhundert. Die mittlere Abteilung dieser Glasmosaiken (wie sie wohl richtiger zu bezeichnen sind) im Triforium ist von verschiedenen

zweiteiles im ersten Stiefe Wappen. Fig. 8 zeigt das Wappen der Zeuft dir; wieder eine andere Darstellung, als ich in meiner oben erwähnten ersten Abhandlung gebracht habe. Durch vielfaches Übertreiben ist leider die ursprüngliche, sicher aus Fülle Zeit stammende Form allzusehr verändert worden.

Fig. 9 zeigt den zweiten Schildstein, der aber an Gegenseite zum vorigen spiegelbildlich ist, ein aufrecht stehendes Kreuz, an dessen Stamm sich zwei palmstammartige Blätter anlegen. Ich ist gewiss, diese Figur als Hausmarke zu ansprechen.

8

9

Das Geschlechtes, bekannt durch ein Kolossalwerke, den Kampf Dargids gegen den Eibsen Dolinth darstellend, das erstmalig 1575 gemalt und im Jahre 1600 erneuert wurde, stammen aus der letzten Hälfte des 13. Jahrhunderts und ist wohl eines der interessantesten Gebäude der Stadt. Als Besitzer werden das vorerwähnte Patriziergeschlecht der Zeuft, dann die Tunderfer genannt, aus welch letzterer Familie der Erbauer des Regenshurger Stoms, Theodor Ion der Tunderfer, hervorgegangen ist.

Das Gebäudeinnere wurde in Folge der Mitte Jahre des abgelaufenen Jahrhunderts ebenso Zuhöf umgestaltet, der jedoch in pietätvoller Weise die ursprüngliche Façade wiederherstellte und auch im Innern soweit dies möglich den früheren Charakter wahrte.

Alte Regensburger Wappensteine.

Von Lorenz M. Eisenhofer

(Siehe die Farbe-Tafeln III, V, VI dieses Jahrgangs.)

Der Dom zu Regensburg, dessen Bau 1275 begonnen wurde, enthält im südlichen Seitenschiffe eine Anzahl von grösstentheils noch wohlerhaltenen Grabsteinen aus dem 14. Jahrhunderte. Die mittlere Abteilung dieser Grabmsteine (wie sie wohl richtiger zu bezeichnen sind) im Triforium ist von verschiedenen

Regensburger Ratsgeschlechtern gestiftet, wie aus deren an den Fusspunkten der Fenster angebrachten Wappen erhellt. Ich habe nun in der Meinung, diese Wappen dürften bei den Lesern des „Schweiz. Archiv für Heraldik“ Interesse erwecken, dieselben samt ihrer Umrahmung kopiert.

Fig. 1 und 2. Wappen der Auer: In rot ein silberner, gezinnter Balken. Helmzier: 2 flügelartige, rote Schirmbretter, je mit dem Zinnenbalken überzogen; die Schirmbretter sind an den Aussenrändern mit silbernen Federbüscheln besteckt*.

Fig. 3. Wappen der Auer. Schild wie vor. Als Helmzier ist hier eine rote Spitzmütze, besteckt mit einem silbernen Federbüschel, angebracht; der silberne Stulp zeigt den Zinnenschnitt. Der Helm, dessen Form an die Darstellungen der Zürcher Wappenrolle erinnert, trägt eine rote Helmdecke (die bei Fig. 2 mangelt). Ob dieses Helmkleinod, das sich von dem vorbeschriebenen unterscheidet, etwa eine andere Linie der Auer versinnbildlichen soll, wage ich nicht zu entscheiden.

Fig. 4. Schild der Sarchinger: In rot 2 silberne Löwenzagel**.

Fig. 5. Wappen der Stadt Regensburg: In rot 2 schräggekreuzte silberne Schlüssel. Der Schild ist von einem (bronzefarbenen?) Topfhelm überhöht, der aber ohne Zimier ist.

Fig. 6. Unbekanntes Wappen: In blau 3 silberne Lilien (2, 1 gestellt). Topfhelm mit roter Decke, jedoch ohne Zimier. (Pendant von Fig. 5).

Fig. 7. Wappen derer von Lichtenberg: In blau ein silberner Schrägrechtsbalken. Helmzier: 2 Büffelhörner, das rechte blau-silbern-blau, das linke silbern-blau-silbern geschrägt.

Fig. 8. Wappen der Luch (Lucho): In rot 3 silberne Lilien (2, 1 gestellt). Helmzier; rotes Schirmbrett, worauf das Schildbild. Decken rot.

Glieder dieses längst ausgestorbenen Geschlechtes werden urkundlich 1281, 1292, 1367 und 1391 genannt.

Fig. 9. Wappen der Woller: In rot ein silberner Schrägrechtsbalken, belegt, mit drei schwarzen Adlern. Helmzier: Männlicher Kopf, dessen langes Haupthaar (ähnlich wie beim Wappen der von Landschadt) gewissermassen die Helmdecke bildet. Das Haupt trägt ein silbernes Hirschgeweih; der rote Teil der linken Stange scheint mir eine spätere Zuthat zu sein.

Die Woller, ein angesehenes Patriziergeschlecht, wurden u. a. 1375 und 1377 urkundlich genannt und sind ebenfalls längst ausgestorben.

Fig. 10. Unbekanntes Wappen: In blau ein silberner Stufenschrägbalken; Helmzier: zwei Arme, der rechte purpurn, der linke mit Panzerärmel bekleidet, deren Hände ineinander verschränkt sind. Decken: gelb.

---

* Bezüglich der Auer siehe Heft 4 1901 des «Schweiz. Archiv für Heraldik».

** Bezüglich der Sarchinger siehe Heft 1 1902 des «Schweiz. Archiv für Heraldik».

Regensburger Ratsgesetzbüchern publiziert, wie uns deren an den Fensterpfeilern der Fenster angebrachten Wappen erhellt. Ich halte nun in der Meinung, diese Wappen dürften bei den Lesern des „Schweiz. Archiv für Heraldik“ Interesse erwecken, dieselben samt ihrer Umschreibung kopiert.

Fig. 1 und 2. Wappen der Amer: In rot ein silberner, gezinnter Turm. Helmzier: 2 flügelartige, rote Stoßhörnchen, je mit drei Zinnenbalken übereinander; die Stoßhörnchen sind an den Aussenseiten mit silbernen Federbüschen besetzt.*

Fig. 3. Wappen der Amer: Schild wie vor. Als Helmzier ist über eine rote Spitzmütze, besetzt mit einem silbernen Federbusch, angebracht, der silberne Stab zeigt den Zinnenschnitt. Der Helm, dessen Decken an die Umrandungen der Zweier Wappenzelte erinnert, trägt eine rote Helmdecke (die bei Fig. 2 fehlt). Ob diese Helmkleinod, das sich ja eben von Generation zu Generation unterscheidet, etwa eine andere Linie der Amer repräsentieren soll, wage ich nicht zu entscheiden.

Fig. 4. Siegel der Zweibinger: In rot 2 silberne Lawenzahne.**

Fig. 5. Wappen der Stadt Regensburg. In rot 3 gelbgeränderte silberne Schindeln. Der Schild ist von einem (heraldischen?) Teppich überhöht, der aber ohne Zinnen ist.

Fig. 6. Tuchmacherzeichen. Wappen: In blau 3 silberne Zinken (2, 1 gestellt). Topfhelm mit roter Decke, jedoch ohne Zinnen. (Siehe von Fig. 5).

Fig. 7. Wappen derer von Lichtenberg: In blau ein silberner Schrägrechtsbalken. Helmzier: 2 Büffelhörner, das rechte blau-silber-blau, das linke silber-blau-silber gewechselt.

Fig. 8. Wappen der Landt (Landes): In rot 3 silberne Balken (2, 1 gestellt). Helmzier: roter Schirmhut, worauf das Schildbild. Decken rot.

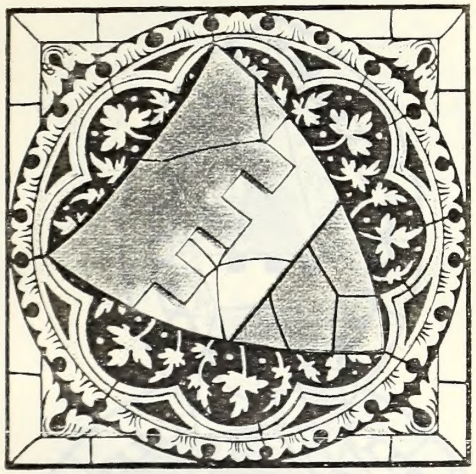
Diese drei Siegel sind zwischen 1280 und 1381 gebraucht.

Fig. 9. Wappen der Wolfer: In rot ein silberner Schrägrechtsbalken belegt, mit drei schwarzen Adlern. Helmzier: Stammbäumer Kopf, dessen Haupthaar (Mähne) wie jener Wappen der von Landschadt gewechselt ist. Helmdecke: blau. Das Haupt trägt ein silberner Hut, darüber der rote Teil der Haube stehen schwarz und eine spitzige Zinne zu sein.

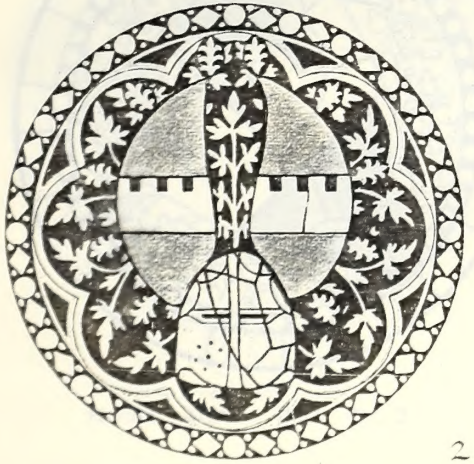
Die Wolfer, ein ungeschlachtes Raubritergeschlecht, wurden u. a. 1377 und 1377 urkundlich genannt, und sind ebenfalls longst ausgestorben.

Fig. 10. Lichtenberg: Wappen: In blau ein silberner Schrägrechtsbalken belegt. Helmzier: zwei Arme, der rechte gepanzert, der linke mit Panzerärmel bekleidet, deren Hände ineinander verschlungen sind. Decken: zeln.

* Exemplar der Amer aus Heft 4 von des Schweiz. Archiv für Heraldik.
** Exemplar der Zweibinger: siehe Heft 1 1904 des Schweiz. Archiv für Heraldik.



1

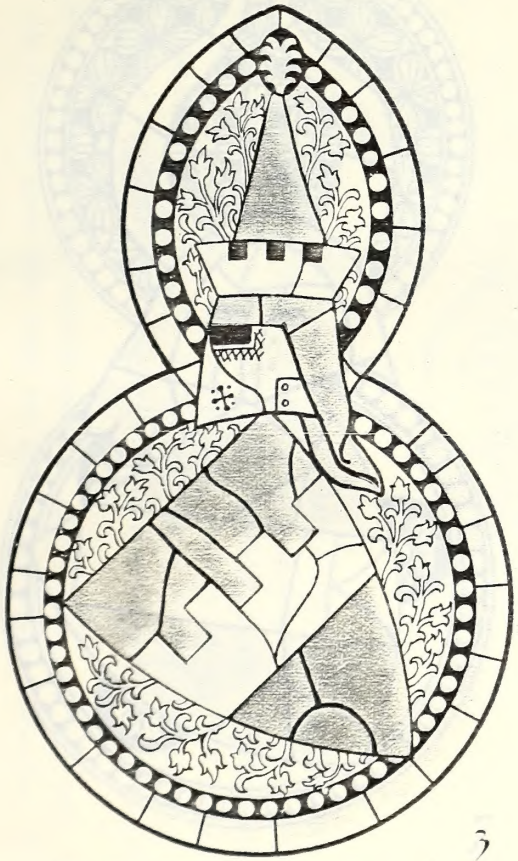


2

6

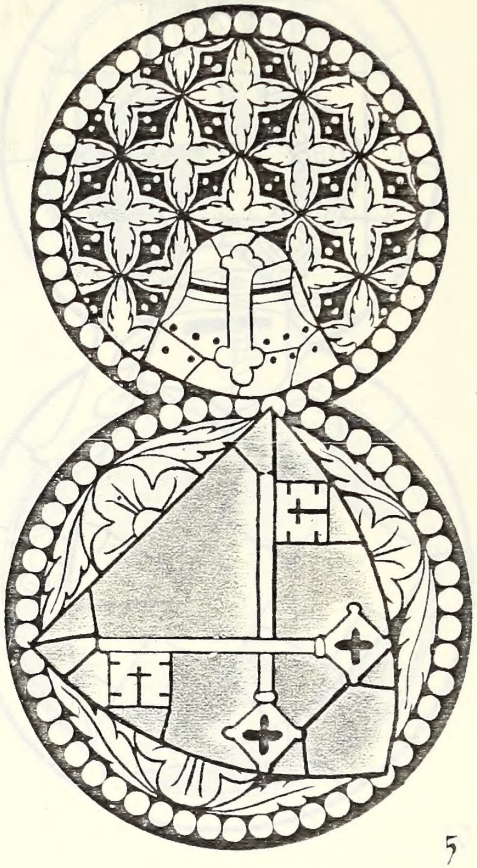
8

Tafel III.



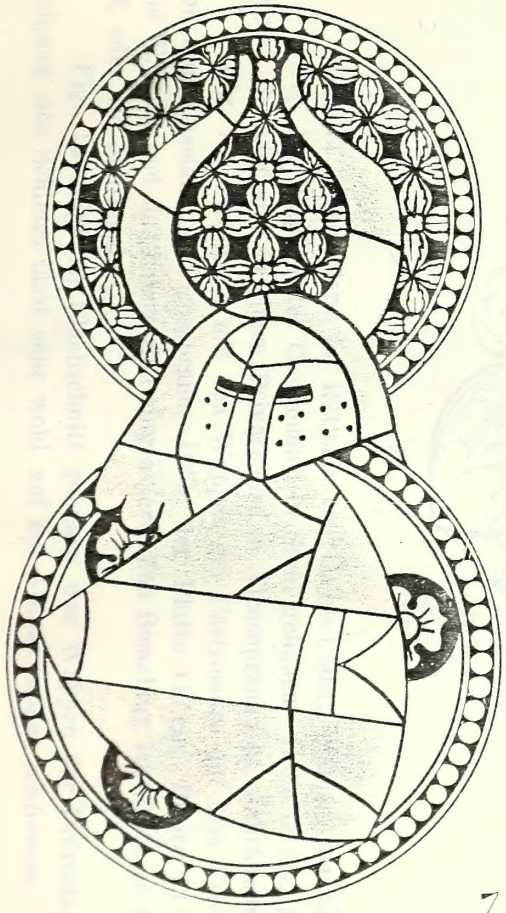
3

4



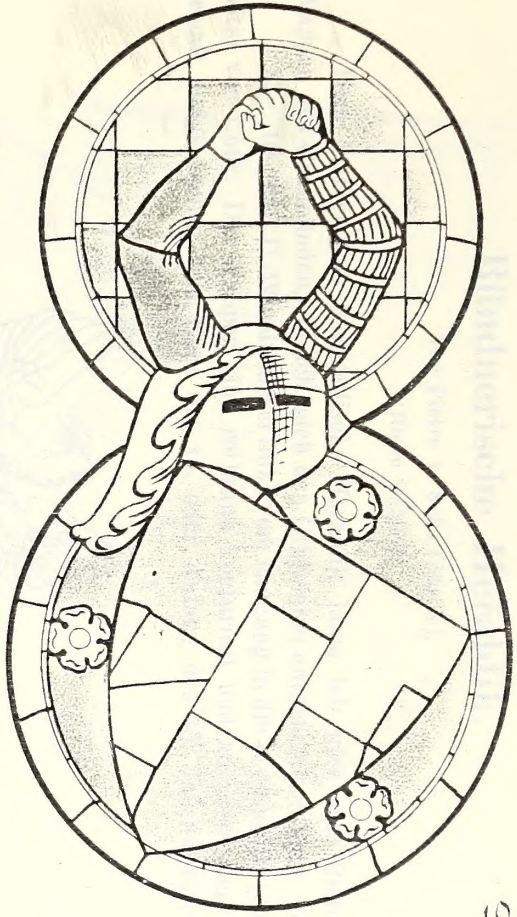
5

DRUCK VON FRITZ AMBERGER VORM. DAVID BÜRKLI IN ZÜRICH

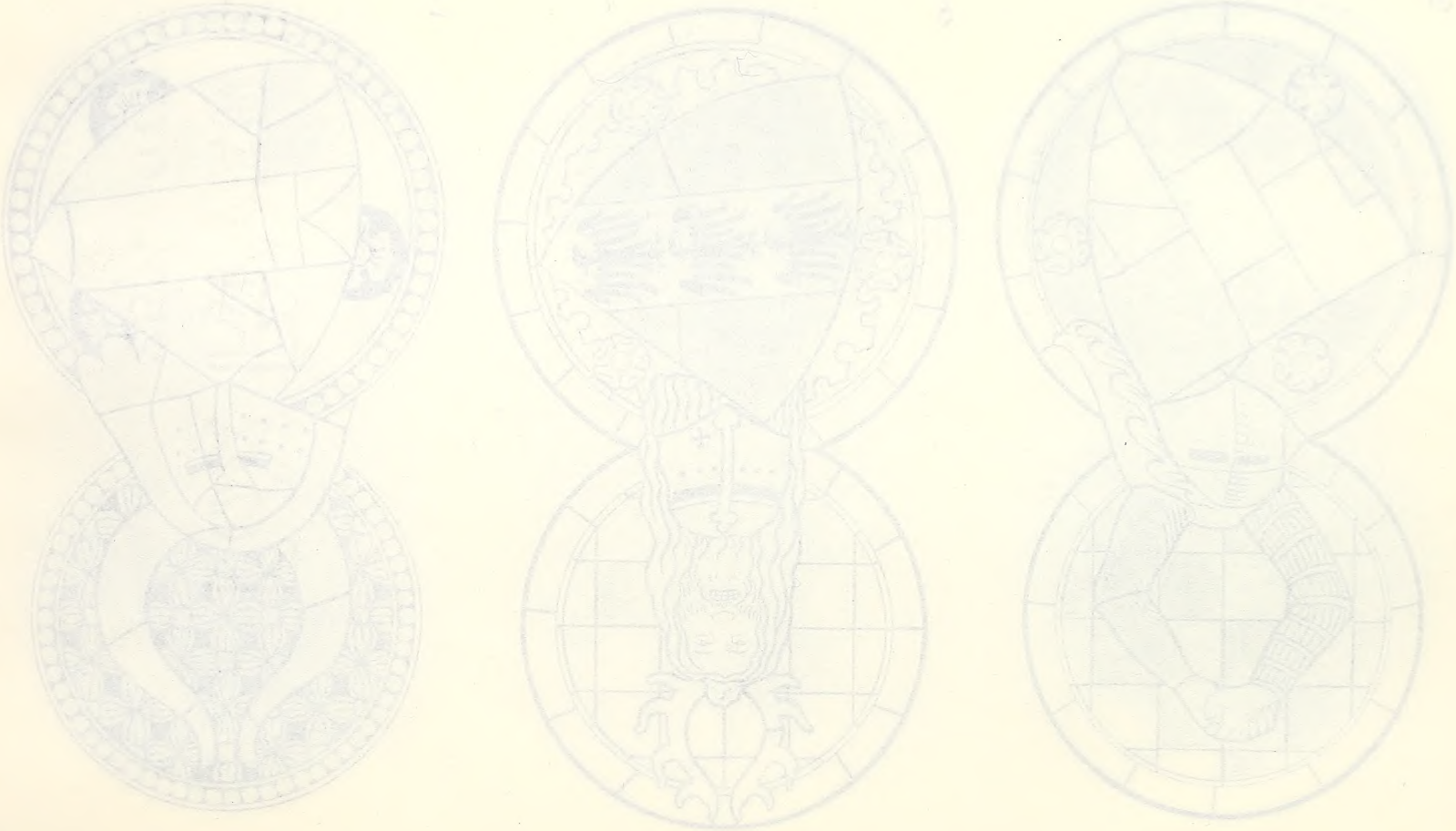


7

9



10



Bündnerische Heraldik.

Von Pietro v. Salis (Zürich).

(Hiezu Tafel I.)

Dem Artikel über lombardische Heraldik lasse ich hier eine Reihe von Wappen aus Graubünden, die ich nach den Originalen aufgenommen habe, folgen.

Fig. 10 (Taf. I). Wandmalerei links vom Eingang in die Kathedrale (Aussenseite) von Chur. Die Wappen sind rotbraun konturiert und auf gleichem Grund gemalt und stammen vom Ende des 14. oder Anfang des 15. Jahrhunderts.

Fig. 11

Fig. 11. Glasmalerei im Rathaus von Davos-Platz; Wappen der Erni.

Fig. 12. Wappen der Castromuro in Stein gehauen. Höhe 60 cm. Breite 38 cm. Befindet sich in einem Privathause in Vicosoprano; 14. Jahrhundert.

Fig. 13. Grabstein mit den Wappen der Castromuro auf dem Friedhofe von San Cassiano in Vicosoprano. Höhe der Platte 117 cm. Breite 73 ½ cm. Die Wappen und das Kreuz sind eingraviert. Von Bemalung ist nichts zu sehen. 14. oder 15. Jahrhundert.

Fig. 14 zeigt im Flachschnitt gehauen das Wappen der Prevosti. Die Neigung des Schildes lässt sehr wohl auf ein Allianzwappen schliessen. Höhe

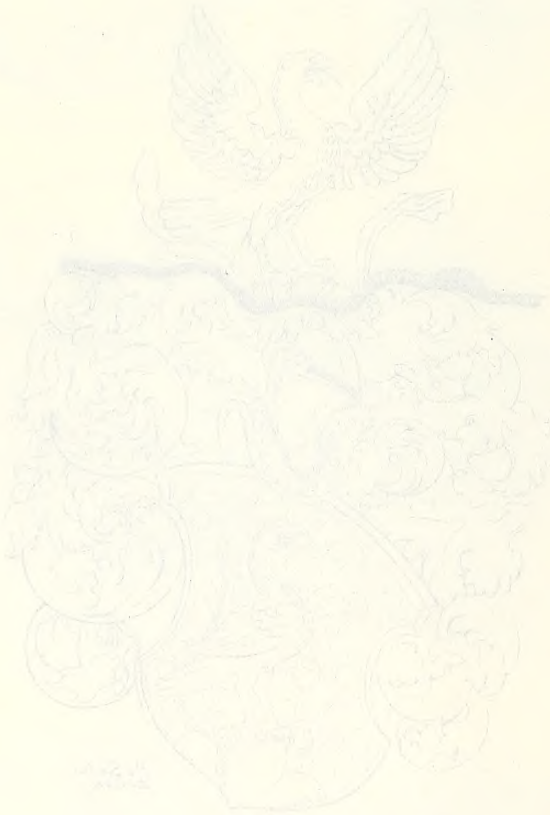


Fig. 13.

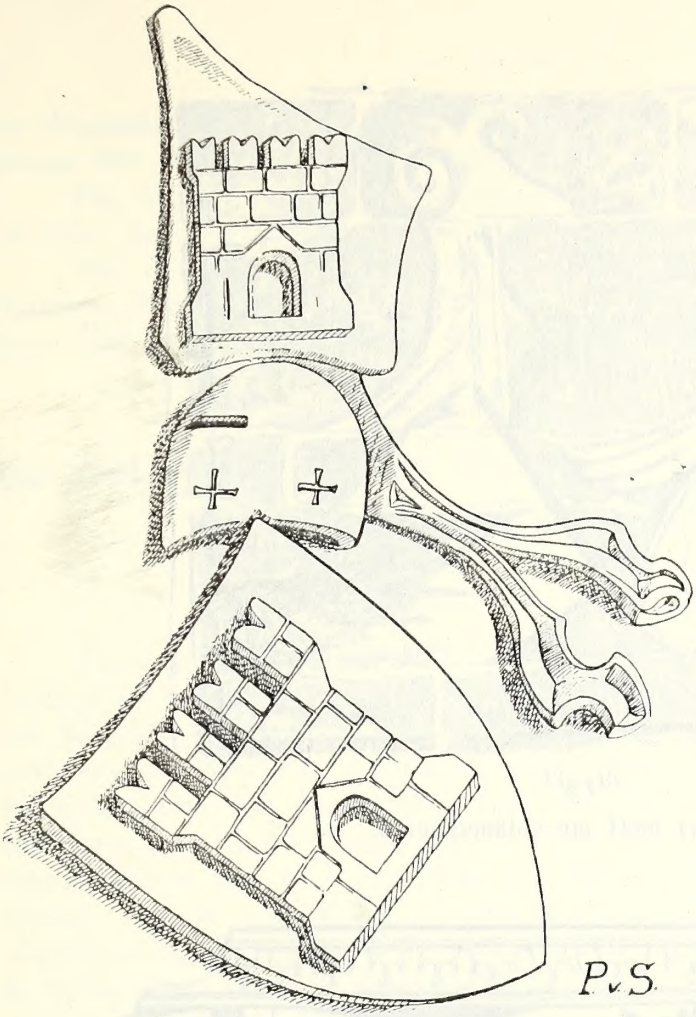


Fig. 12

Fig. 15

Fig. 14

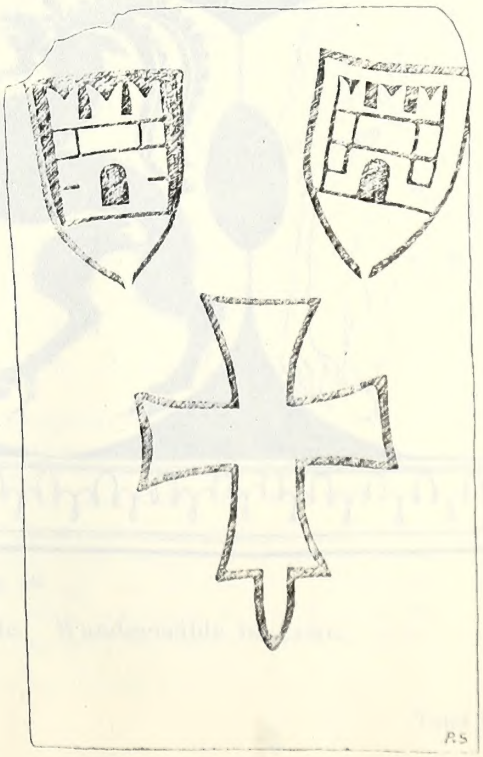


Fig. 13

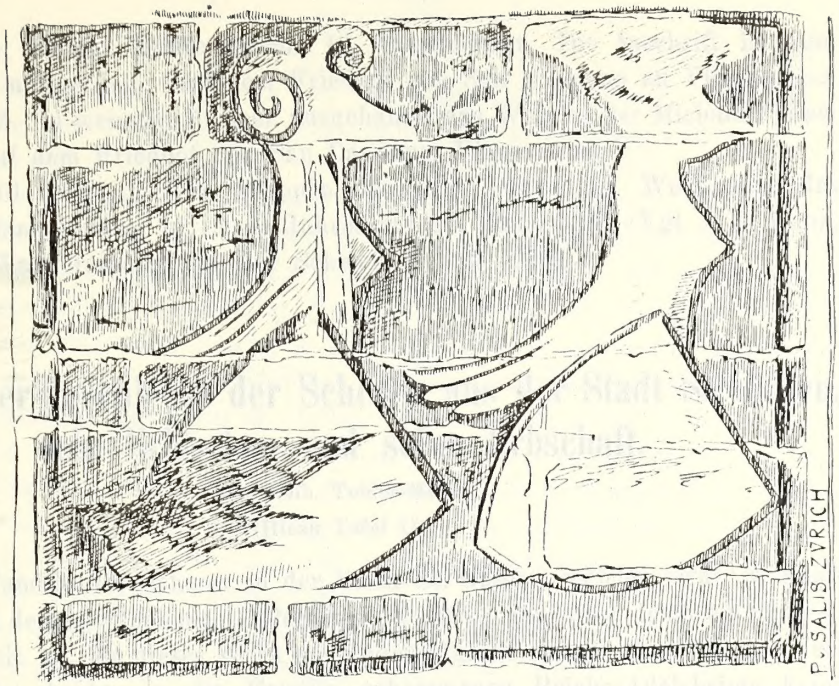


Fig. 10

Wandgemälde am Dom von Chur.

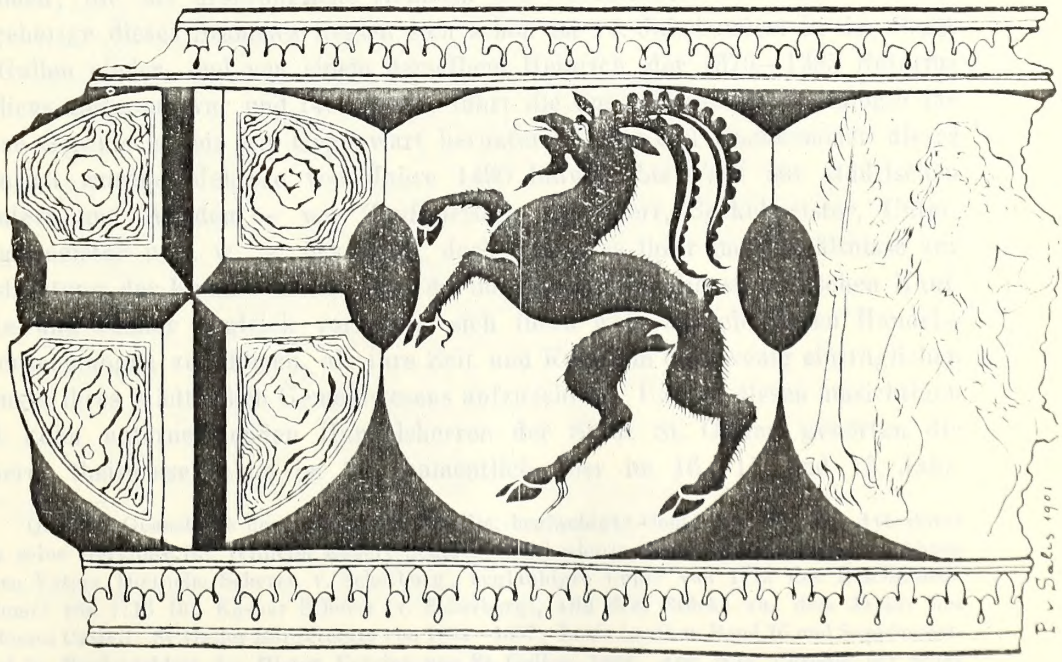


Fig. 16

Die Schilde der drei Bünde. Wandgemälde in Lenz.

des Wappens 107 cm. Breite 48 cm. 16. Jahrhundert. Die Inschrift ist zum grossen Teil unleserlich. Auf dem Friedhof von San Cassiano zu Vicosoprano.

Fig. 15. In weissem Marmor ausgehauen das Wappen des Michael Pflaum von Ulm. Auf dem Friedhof von San Cassiano, Vicosoprano.

Fig. 16 Tafel I. Die Wappen der drei Bünde am Wohnhause des Chronisten Hans Ardüser in Lenz. Jahreszahl am Hause 1601 (Vgl. J. R. Rahn, Kunst- und Wanderstudien aus der Schweiz p. 272—279).

Das Junker-Geschlecht der Scherer aus der Stadt St. Gallen, sein Erlöschen und seine Erbschaft.

Von Wilh. Tobler-Meyer.

(Hiezu Tafel II.)

Die Familie der Scherer in der Stadt St. Gallen, welche zwar in Leu's Lexikon und dessen Supplement allerdings in Kürze aber doch insoweit mangelhaft behandelt ist, als dieses Werk der Zugehörigkeit einiger ihrer Zweige zum Adel und der beiden in die Familie gekommenen Reichs-Adelsbriefe keine Erwähnung thut, soll der Annahme nach aus dem jetzigen Kanton Thurgau herstammen, wo in der Gegend von Neukirch hinter der Thur ein Dörfchen Scherersbuhwyl und in dessen Nähe ein Scherershof und Scherersholz vorkommen, die als ursprüngliche Heimath des Geschlechtes betrachtet werden. Angehörige dieses Stammes liessen sich schon im 14. Jahrhundert in der Stadt St. Gallen nieder, und von einem derselben, Heinrich, der 1376—1385 Notarius publicus cæsareus war und 1404 starb, führt die uns vorliegende Genealogie das ganze Geschlecht bis zur Gegenwart herunter. Unter den Nachkommen dieses Heinrich wurden Mehrere vom Jahre 1490 hinweg bis 1798 mit städtischen Aemtern und Würden — wie Zunftmeister, Rathsherr, Seckelmeister, Unterbürgermeister u. s. w. — bekleidet; doch waren es ihrer im Verhältnisse zur Ausbreitung der Familie nicht viele, da im Allgemeinen die st. gallischen Kaufleute und Junker zugleich vorzogen, sich ihren weit ausgebreiteten Handelsunternehmungen zu widmen, als ihre Zeit und Kräfte in dem wenig einträglichen Dienste ihres städtischen Gemeinwesens aufzuzehren. Und zu diesen umsichtigen und kühn unternehmenden Handelsherren der Stadt St. Gallen gehörten die Scherer theilweise schon im 15., namentlich aber im 16., 17. und 18. Jahr-

---

Quellen: Genealogie der gesammten Familie, beglaubigte Copie von 1711 des Attestates über seine Herkunft für Wilhelm Eubert Scherer v. Scherburg sammt Ahnentafel auf 8 Ahnen seines Vaters Diethelm Scherer v. Scherburg, beglaubigte Copie von 1715 des Reichsadelsdiplomes von 1713 für Kaspar Scherer (v. Scherburg), alle drei Stücke aus dem Archiv des Schlosses Castell; St. Galler Bürgeretats von 1854—1887; Leu's Lexikon Band 16 und Supplement-Band 5; Neujahrsblatt des Histor. Vereins von St. Gallen, 1882; Aug. Näf, Chronik der Stadt und Landschaft St. Gallen, Artikel Nothveststein; Martignier und de Crousaz, Dictionnaire historique etc. des Kantons Waadt; diverse Zeitungsartikel, erschienen in den Monaten Mai bis August 1901 in den Blättern Thurgauer Zeitung, Landbote, Tagblatt der Stadt St. Gallen und Ostschweiz.

des Wappens 10 Fcc. Breite 15 cm, 16. Jahrhundert. Die Inschrift ist zum grossen Teil unleserlich. Auf dem Friesbalkon von San Cassiano zu Treccagnano.

Fig. 15. In wohlauen Mörtner abgeschnitten das Wappen des Michael Fähnen von Eßen. Auf dem Friedhof von San Cassiano, Treccagnano.

Fig. 16. Tafel I. Die Wappen der drei Bischofe an Wandbanne der Chorsteiten Eßen Abtkirche in Essen. Jahrgezeitbuch von Essen 1901 (Vol. 6. E. Essen, Kunst- und Wandersteinen aus der Schweiz p. 272—279).

Das Junker-Geschlecht der Schherer aus der Stadt St. Gallen, sein Erlöschen und seine Erbschaft.

Von Wilh. Tobler-Meyer.

(Hiezu Tafel II.)

Die Familie der Schherer in der Stadt St. Gallen, welche zwar in Leu's Lexikon und diesem Supplemente allerdings in Kürze aber doch bereits mitgetheilt ist, behandelt ist, als diese Werk der Angelegenheit einige ihrer Mitglieder zum Adel und der Gedanken in die Familie eingetragen Kerle-Adelsbriefe keine Erwähnung thut, soll der Annalen auch aus dem jetzigen Kanton Thurgau herstammen, wo in alter Gegend von Neukirch Linder der Thur ein Dorfchen Schwerenhöhnyl und in diesem Nähe ein Schwerenhof und Schwerenholz vorkommen, die aus ursprünglichen Urmuth des Geschlechtes herrührten. Ausserhalb dieses Stammes sieht schon im 14. Jahrhundert in der Stadt St. Gallen wieder, und von einem derselben, Heinrich, der 1376—1390 Notarius publicus gewesen war und 1404 starb, führt die uns vorliegende Genealogie das ganze Geschlecht bis zur Gegenwart herunter. Außer den Angehörigen dieses Hauses wurden Mitglieder vom Jahre 1490 hinweg bis 1794 nur sehr selten Aemtern und Würden — wie Zunftmeister, Hauptmann, Stadtschreiber, Unter-Vogteiverwalter u. s. w. — bekleidet, doch waren es immer in Verhältnissen zur Ausbreitung der Familie nicht viele, da im Allgemeinen die ältesten Stammbaum und Junker sich verzogen, sich ihnen wert ausgebreiteten Handelsunternehmungen zu widmen, als ihre Zeit und Kräfte in dem Streite einzugehen Dienste ihrer standesgemäßen Gemeinwesens aufzuzehren. Und so dieses um-indirekten und Kriegs, unterschiedlichen Handelsleuten der Stadt St. Gallen gehörten die Schherer theilweise schon im 15., namentlich aber im 16., 17. und 18. Jahr-

(Quellen: Genealogie der schherischen Familie, Legendenbuch (Vogt. von 1741 aus Altstätten über seine Herkunft), im Wappen Entwurfs-Schreiben, Sammlungen und Ähnliches, Leben Kleiner Dienste in Schreiber & Schlatter, Inventarium Tagebücher vom 17th des Ratsbuches Gedenkens von 1742 (Ms. Kaspar Schherer (Ratsbücher), alle drei Stücke aus dem Archiv des Schherer Geschlechts, Gerichtsbriefe von 1431—1657, Lewis Lexikon Band 10 und Supplement, Band 5, Mitteilungen des Historischen Vereins von St. Gallen, 1870, Aus Neu Chronik der Stadt und Landschaft St. Gallen, Amtliche Schützenordnungen und die Chronik Wildhaber, Schreiber des Landes, Wappen, diverse Zeitungsartikel, erschienen in den Neuen Zürcher Zeitungen von den Jahren 1900 bis 1905 in den Blättern Tonnerres Kaiserin, Zeitungen, Tagblatt der Stadt St. Gallen und Ostschweiz.)

hundert. Es hatte diess zur Folge, dass die Familie, wenigstens in den meisten ihrer Zweige und etwa von der Mitte des 16. Jahrhunderts an, keiner der sechs Handwerkerzünfte der Stadt mehr einverleibt blieb, sondern 1556 in die aristokratische Corporation, den Verband der Edelleute und Grosshändler, welche beiden Stände in St. Gallen meist zusammenzufallen pflegten (worüber die „Heutelia“ von 1658 auf pag. 26 ihre malitiösen Bemerkungen macht), also in die adeliche Gesellschaft zum Nothveststein, übertrat und in der Folge dieser Junkergesellschaft auch einige Vorsteher (Pursner oder Purstner) lieferte.

Aus einer vom Handel in den Stand der Gelehrten und Geistlichen übergegangenen Linie des Geschlechtes stammten einige hochverdiente Prediger und Kirchenhäupter der Stadt St. Gallen, so namentlich Hans Jakob Scherer (1653 bis 1733, 1706 Rector, 1713 Kammerer, 1714 Dekan der städtischen Geistlichkeit), der nicht bloss in der Theologie, dazu in Philosophie, Mathematik, Kriegswissenschaft und in den Sprachen gründlich gelehrt, in Poesie, Geschichte, Rechtswissenschaft, Literatur und im Schulwesen wohl erfahren war, sondern der Stadt auch durch Ordnung ihrer Archive und durch Anlage grosser genealogischer Werke, so namentlich der „Stemmatologia Sangallensis“ — welche in 27 Quartbänden die Familienregister der gesammten Burgerschaft bis über die Reformationszeit hinauf enthält — wesentliche Dienste leistete, und sogar, wohl als ein Unicum unter der gesammten reformirten Geistlichkeit der Schweiz, als Kriegsmann sich um das Militärwesen und den Vertheidigungszustand seiner Vaterstadt grosses Verdienst erwarb, indem er bei dem im Jahre 1698 drohenden Kriege mit dem Fürstabte von St. Gallen in den Stadtgräben eine Anzahl geistlicher und weltlicher Herren im Granatenwerfen instruirte, das Festungsgeschütz auf den Mauern und Thürmen ordnete und richtete, Adjunct des Festungscommandanten und unter dem verschleiernden Titel eines „Commissärs“ Hauptmann der Grenadiercompagnie, der eigentlichen Stadtgarnison, wurde, so dass er am Auffahrtstage, von einem Officier und sechs Füsilieren begleitet, in die Linsenbühlkirche zog, um daselbst zu predigen, und Nachmittags seine Grenadiere drillte und eine Inspection der Schanzen vornahm.

Mit dem Urenkel des kriegsmuthigen Dekans, dem noch heute in seiner Vaterstadt unvergessenen Antistes Georg Kaspar Scherer (1757 bis 1821), einem vorzüglichen Kanzelredner und als Kirchenrath und Erziehungsrath um Kirche und Schule hochverdienten, gemeinnützigen Manne, ist der geistliche Zweig des Schererschen Stammes ausgegangen.

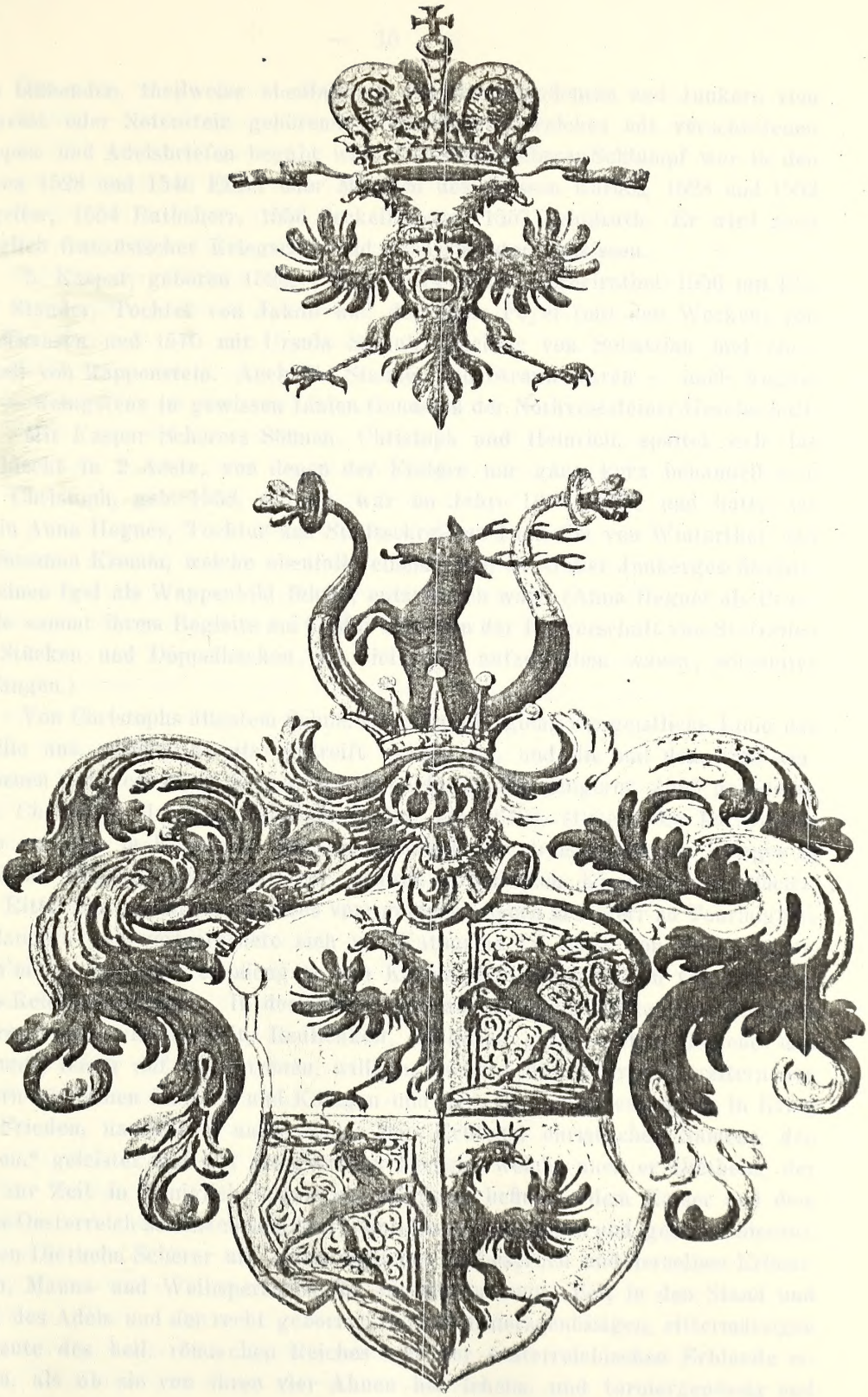
Von dem oben erwähnten, im Jahre 1404 gestorbenen Notarius publicus, Heinrich, hinweg reihen sich die nächsten Generationen der Familie an wie folgt:

1. Bilgeri, Rathsherr, gestorben ebenfalls 1404, vermählt mit Anna Vogelweider, stiftete eine Messe in der St. Laurenzenkirche.

2. Christoph, † 1447.

3. Niklaus, † 1487, verheirathet mit Elisabeth Mayer, Tochter von Ulrich Ryff von Blidegg, Mayer des Schlosses Andwyl.

4. Christoph, auch hie und da Mayer genannt, geb. 1490, † 1559, verheirathet mit Wiborada Schlumpf, Tochter des Bürgermeisters Kaspar, aus einem



Wappen der Scherer v. Scherburg
nach dem Adelsbriefe vom 11. XII. 1713.

noch blühenden, theilweise ebenfalls zu den Grosskaufleuten und Junkern vom Nothvest- oder Notenstein gehörenden Geschlechte, welches mit verschiedenen Wappen- und Adelsbriefen begabt war. Christoph Scherer-Schlumpf war in den Jahren 1528 und 1546 Eilfer oder Mitglied des grossen Rathes, 1528 und 1552 Umgelter, 1554 Rathsherr, 1556 Seckelmeister, 1557 Schulrath. Er wird auch königlich französischer Kriegsrath und Schatzmeister geheissen.

5. Kaspar, geboren 1528, † 1602, 1574 Eilfer, verheirathet 1556 mit Elsbeth Stauder, Tochter von Jakob und der Anna Peyer (mit den Wecken) von Schaffhausen und 1570 mit Ursula Straub, Tochter von Sebastian und einer Mötteli von Rappenstein. Auch die Stauder und Straub waren — nach August Näf — wenigstens in gewissen Linien Genossen der Nothveststeiner-Gesellschaft.

Mit Kaspar Scherers Söhnen, Christoph und Heinrich, spaltet sich das Geschlecht in 2 Aeste, von denen der Erstere nur ganz kurz behandelt sein soll. Christoph, geb. 1558, † 1635, war im Jahre 1610 Eilfer und hatte zur Gattin Anna Hegner, Tochter des Stadtschreibers Diethelm von Winterthur und der Susanna Kromm, welche ebenfalls einem alten St. Galler Junkergeschlechte, das einen Igel als Wappenbild führte, entsprossen war. (Anna Hegner als Braut wurde sammt ihrem Begleite am 6. Mai 1584 von der Bürgerschaft von St. Gallen mit Stücken und Doppelhacken, so viel ihrer aufzutreiben waren, solenniter empfangen.)

Von Christophs ältestem Sohne, Hans Jakob, gieng die geistliche Linie der Familie aus, welche bereits gestreift worden ist, und die mit dem 1821 verstorbenen Antistes Georg Kaspar ihr Ende fand. Ein jüngerer, 1596 geborener Sohn Christophs dagegen, Diethelm (1596 bis 1648), stiftete die katholische Linie zu Lille in Flandern. Er trat während des dreissigjährigen Krieges in spanische Dienste, convertirte zur römisch-katholischen Kirche, ward Officier, auch Ritter des päpstlichen Ordens vom goldenen Sporn und Herr zu Tourmignies in Flandern und verheirathete sich mit Katharina Le Chire von Valenciennes. Unter'm 10. Juli 1646 empfieng er von Kaiser Ferdinand III. ein von Linz datirtes Reichsadelsdiplom. In demselben wird auf das gute Herkommen Diethelm Scherers, seine Ehrbarkeit, Redlichkeit, adelichen guten Sitten, Tugend und Vernunft, ferner auf die getreuen, willigen Dienste, die Scherers Voreltern den frühern römischen Kaisern und Königen und dem Erzhause Oesterreich in Krieg und Frieden, namentlich auch „wider den Erbfeind christlichen Namens, den Türken," geleistet und auf die getreuen Dienste, welche auch er Diethelm, der sich zur Zeit in königlich spanischen Diensten befindet, dem Kaiser und dem Hause Oesterreich zu leisten sich anerbietet, Bezug genommen und, gestützt hierauf, werden Diethelm Scherer und seine ehelichen Leibeserben und derselben Erbenserben, Manns- und Weibspersonen für und für in ewige Zeit in den Stand und Grad des Adels und der recht gebornen, lehensturniersgenössigen, rittermässigen Edelleute des heil. römischen Reiches und der oesterreichischen Erblande erhoben, als ob sie von ihren vier Ahnen her lehens- und turniergenössig und rittermässige Edelleute wären. Dazu verleiht der Kaiser dem Begnadeten das Wappen, welches sich auf der Kunstbeilage zu unserer Arbeit dargestellt findet.

noch blühenden, Dutzende eleganter zu den Tischdamen und Junkern von Nähtisch oder Notenstuhl gehörender Gegenstände, welches mit verschiedenen Wappen und Abbildungen bedeckt war. Christoph Schuyer schlummert in den Jahren 1532 und 1533 Ehre oder Mitleid des grossen Karlos, 1534 und 1535 Unguelle, 1551 Rathsherr, 1558 Seccolumnicky, 1567 Schultheiß. Er wird zum königlich französischen Kriegsrath und Schatzmeister gedacht.

5. Kasper, geboren 1527, † 1602, 1571 Rathsherr, verheiratet 1566 mit Elisabeth Stauder, Tochter von Jakob und der Anna Peyer (mit den Wappen von Schauffhausen und 1570 und Tresile ersteigt Tochter von Sebastian und einer Mistreli von Rappenstein. Auch die Stauder und Stauch waren — nach Angaben Xaf — wenigstens in gewissen Jahren Mitglieder der Kaufleutestuber-Gesellschaft.

Mit Kasper Schuyers Söhnen, Christoph und Hermann, spaltet sich das Geschlecht in 2 Aeste, von denen der ältere nur ganz kurz behandelt zu soll. Christoph, geb. 1565, † 1625, war im Jahre 1590 Meister und hatte zur Gattin Anna Hegner, Tochter des Andreas Hegners Diplomat von Wintertthur und der Susanna Krommer, welche ebenfalls einem alten St. Galler Jungfrauengeschlechte, das einen Ast als Wappenschild führte, entsprossen war. Anna Hegner als Braut wurde sammt ihrem Bruder am 6. Jan. 1587 von der Burgerschaft von St. Gallen mit Stübchen und Doppelhaubchen, so viel ihr anstandshalber wegen, solemnifier empfangen.

Von Christophs eilftem Sohne, Hans Jakob, gilt die gleiche die Linie der Familie aus, welche bereits erloschen ist, und die mit dem 1821 verstorbenen Anfänger Georg Kasper ihr Ende fand. Ein jüngerer, 1586 geborener Sohn (Christoph) dagegen, Dietrich (1630 bis 1687), erlangte die Lehnfähigkeit Linie zu Lille in Flandern. Er trat während des dreißigjährigen Krieges in spanische Dienste, concertirte zur jüngst-katholischen Lehre, wurde Offizier, auch Ritter des ritterlichen Ordens von Calatrava und Herr zu Thurmingheer in Flandern und verheirathete sich mit Katharina Le Clerc von Valenciennes. Unweit 10. Juni 1656 empfing er von Kaiser Ferdinand III. ein von Lucas de Hiers Reichsadelsdiplom, in demselben wird auf das alte Schuyersche Dienstgeschlecht, seine Tüchtigkeit, Freiheit, welchen gleich Schuyer, Hagenau und Vermutt-Torre und die Genossen, willigen Dienste die Schuyers für diesen den ritterlichen französischen Kaiserhof Dienstes und dem Erzhause Oesterreich in Krieg und Frieden, namentlich nach „jenes der Kriegen christlichen Namens, der Tuchen, erlebter und auf die gedachten Dienste, welche auch er Dietrichen, der sich zur Zeit in Königlich spanischen Dienstes befindet, dem Kaiser und dem Hause Oesterreich zu leisten sich anerbieten, Treue, gehorsamen und gestattet hierauf, wegen Dietrichs Seinem und seine ehelichen Leibeserben und ihren ehelichen Erben erben, Mannes- und Weibspersonen für und für in ewige Zeit in den Stand und Grad des Adels und der Ritter erhoben, hierauf ihnen, ihrer Nachkommen, illiterarischen Edelleute des heil. römischen Reiches und der österreichischen Erbstande erhoben, als ob sie von ihren vier Ahnen her lebenus und hierauf ihnen illiterarische Edelleute wären. Dann verleiht der Kaiser dem Begnadeten die Wappen, welches sich auf der Kunstbeilage zu unserer Arbeit dargestellt findet.

(Immerhin ist zu diesem Wappen, welches wahrscheinlich erst dem an Kaspar Scherer — siehe unten — 1713 verliehenen, zweiten Adelsbriefe und zwar nachträglich vorgemalt worden ist, Einiges zu bemerken. Einmal spricht die Wappenbeschreibung im Texte des Diploms von einem in Feld 1 und 4 des Wappens erscheinenden rothen, gekrönten, auswärtsgekehrten, einfachen Adler mit offenem Schnabel, rother Zunge, aufgethanen Flügeln und ausgespreizten Waffen in Silber, während die bildliche Wappendarstellung einen aus der Spaltungslinie hervorwachsenden — also bloss halben — Adler zeigt. Weiter spricht die Blasonnirung des Wappens von einer goldenen, königlichen Krone auf dem Helme, womit zweifelsohne die gewöhnliche Form der Helmkronen gemeint war, während das gemalte Wappen eine fünfzackige, auf jeder Zacke mit einer Perle besteckte Krone, wie sie in neuerer Zeit als Rangkrone des Edelmannes geführt wird, aufweist. Endlich lässt das gemalte Wappen aus jedem Mundstücke der beiden Hörner der Helmzier drei kleine Pfauenspiegel — das St. Galler Wappenbuch von Kull von 185. je ein goldenes Federchen zwischen zwei rothen — hervorgehen, während das Diplom hievon Nichts weiss. In dieser nicht diplomgemässen, sondern wohl nur aus Unachtsamkeit des Wappenmalers entsprungenen Form ist das Wappen von der Familie v. Scherer bis zu deren Aussterben geführt worden.) Im Fernern verleiht das Diplom von 1646 Diethelm Scherer und seinen Nachkommen die Fähigkeit, Beneficien auf Domstiften, hohe und niedere Aemter, geistliche und weltliche Lehen zu empfangen, zu turnieren, Gerichte und Rechte zu besitzen, Urtheil zu schöpfen und Recht zu sprechen, u. s. w. Endlich wird dem Diplomempfänger und seinen Erben die Gnade zu Theil, sich fortan von Scherburg, sowie von allen rechtmässig in ihrem Besitze befindlichen Gütern zu nennen und zu schreiben, wie denn auch gegen Schluss des Diplomtextes der Empfänger des Gnadenbriefes mit Hinweglassung seines ursprünglichen Namens kurzweg „Diethelm v. Scherburg“ geheissen wird.

Diethelms Sohn, Wilhelm Eubert, der sich Scherer von Scherburg, Ritter, Herr von Tourmignies „de le Prée“ (!) nannte, scheint eines Zeugnisses ältern Adels, als ihn das Diplom seines Vaters von 1646 zu geben vermochte, bedurft zu haben und erhielt auch wirklich, da seine Vorfahren seit 1556 der Junkergesellschaft vom Nothveststein incorporirt waren, im Mai 1711 vom Rathe der Stadt St. Gallen ein bezügliches, in lateinischer Sprache abgefasstes Attestat, von dem uns eine von der Stadtkanzlei St. Gallen unter'm 8. December 1711 ausgestellte, beglaubigte und besiegelte Copie vorliegt. Das Document bezeugt, dass die Scherer in St. Gallen seit mehrern hundert Jahren dem Adel beigezählt seien, und dass Wilhelm Euberts Grossvater Christoph und Urgrossvater Kaspar dem grossen Rathe, der Ururgrossvater Christoph aber dem engern Rathe der Stadt St. Gallen angehört haben, sowie dass der Letztgenannte Seckelmeister dieser Stadt, ausserdem königlich französischer Kriegsrath und Schatzmeister gewesen sei. Zugleich stellt das Attestat eine Ahnentafel auf 8 Ahnen des Diethelm Scherer — also des Vaters des Petenten — auf und ziert sie in der obersten Reihe oder in der Generation der Urgrosseltern mit deren hübsch gezeichneten und gemalten Familienwappen.

Die Ahnentafel Diethelms nennt als seine

Eltern: Christoph Scherer, 1558—1635, des grossen Rathes von St. Gallen, und Anna Hegner von Bernegg, 1566—1628. (Die Hegner, eine sehr alte Familie der Stadt Winterthur, empfiengen am Pelagiustage 1492 in der Person Gebhard Hegners von dem einsiedlischen Stiftsdekane und Comes palatinus Albrecht v. Bonstetten einen Wappenbrief, der auch den Artikel der Aemter-, Lehens- und Gerichtsfähigkeit enthält und Gebhard Hegner und seinen Nachkommen ihr bisher geführtes Wappen confirmirt, welches sie fortan führen und gebrauchen mögen wie andere des h. Reiches rechte Wappensgenossen und rittermässige Leute. Seit dieser Zeit gehört das Geschlecht der Hegner bis auf heutigen Tag in erblicher Weise der Herrenstube zu Winterthur an. Für das Praedicat „von Bernegg" aber, welches Anna Hegner in fraglicher Ahnentafel führt, wissen wir zur Stunde noch keine Erklärung.)

Grosseltern: Kaspar Scherer, 1528—1602, des grossen Rathes von St. Gallen, und Elsbeth Stauder v. Rebstein, 1537—1570. (Diese, der Gesellschaft vom Nothveststein angehörige und im 16. Jahrhundert im Besitze der Burg Rebstein im Rheinthale befindliche Familie erhielt in den Personen von Daniel und Christoph „Stauder von Rebstein" anno 1585 von Wilhelm Böcklin von Böcklinsau, Domprobst zu Magdeburg und Comes palatinus, einen Wappenbrief mit adelichen Privilegien.)

Diethelm Hegner v. Bernegg, 15..—1600, „Praefectus" in Weinfelden und Kyburgischer Landschreiber, und Susanna Kromm, 1544—1609. (Mit Bezug auf den Titel eines „Praefecten" in Weinfelden haben wir nur die Vermuthung, es möchte Diethelm Hegner vor Antritt der Landschreiberei zu Kyburg vielleicht eine Zeit lang als Gerichtsvogt der Herrschaftsinhaber von Weinfelden, der Edeln v. Gemmingen oder ihrer Vorgänger, daselbst geamtet haben. Die Kromm, ausgestorbene St. Galler Junker, von denen einer die Würde eines Burgermeisters der Stadt bekleidete, gründeten ihren Adel auf einen Wappenbrief Kaiser Friedrichs III. von 1474. Vergl. Ernst Götzinger, die Familie Zollikofer; pag. 21.)

Urgrosseltern: Christoph Scherer, 1490-1573, französischer Kriegsrath und Schatzmeister, des grossen, nachher des engern Rathes und Seckelmeister, und Wiborada Schlumpf, 1499—1570. (Ueber die Schlumpf siehe oben.)

Jakob Stauder v. Rebstein, 1512-1571, des grossen Rathes der Stadt St. Gallen, Civilrichter u. s. w., und Anna Peyer von Schaffhausen, 1512—1575. (Ihr Vater, Bürgermeister Hans, führte als Sohn eines Schmids neben den drei „bayrischen Wecken" noch ein Hufeisen links oben im Schilde, das aber hier in der Ahnentafel ignorirt wird. Geadelt wurden die Peyer mit den Wecken erst 1574 und 1581. (Vergl. J. J. Rüeger, Chronik von Schaffhausen, Band 2, pag. 889-898.)

Christoph Hegner v. Bernegg, 1490—1565, Consularis (wohl Schultheiss) und Barbara Mötteli von Rappenstein, 15..—1590. (Ueber diese aus dem Ravensburger Patricier- und Grosshändlerstande hervor-, dann in den Landadel übergegangene, ihres Reichthums wegen noch heute im Volksmunde sprichwörtliche Familie vergl. die Monographie von Dr. Robert Durrer, 1893/94.)

Jakob Christoph Kromm, 1499—1562, „Nobilium praeses“ (wohl Purstner beim Nothveststein), Rathsherr etc., und Katharina von Vonbühl, 1522—1587. (Die von Vonbühl oder von Fahnbühl, am 28. December 1495 von Kaiser Maximilian I. mit einem Wappenbriefe begabt und Genossen der adelichen Gesellschaft zum Nothvestsein, starben aus, worauf 1659 ihr Wappen mit Bewilligung der regierenden Häupter der Stadt St. Gallen auf ihren Stammverwandten Joachim Vonwiller, des innern Raths und Bauherrn, übergieng.)

Wilhelm Eubert Scherer v. Scherburg hatte nur einen Sohn, Gabriel Eubert, der es bis zum Ehestand brachte, und mit dessen im Beginne des 18. Jahrhunderts jung verstorbenen Kindern erlosch die katholische, flamändische Linie der Scherer von St. Gallen.

Kaspar Scherer-Stauders jüngerer Sohn

6. Heinrich, 1567—1618, verheirathet 1596 mit Cleophea Schajenweiler und 1604 mit Katharina Spengler, aus einem alten st. gallischen Geschlechte, das der Stadt zwei Bürgermeister lieferte, aus welchem Niklaus Spengler in kaiserlichen Kriegsdiensten 1598 von dem Comes palatinus Reusner v. Löwenberg, Namens des Kaisers Rudolf II., einen Wappenbrief empfieng, und einige Sprossen auch der Nothveststeiner Innung angehörten. Heinrich Scherer war der Begründer des ältern, bedeutenden Handelshauses Scherer in St. Gallen, das hauptsächlich nach Piemont und Frankreich schwunghaften Handelsverkehr betrieb. Auf ihn folgte:

7. Kaspar Scherer, 1598—1677, verheirathet 1633 mit Maria Mannhard, der 1657 als Pursner oder Purstner der adelichen Gesellschaft zum Nothveststein vorstand. Sein Sohn

8. Kaspar Scherer, 1637—1703, ward 1692 Stadtrichter und gleich seinem Vater Purstner der Genossen vom Nothveststein. Seine Gattin war Sara Locher, aus einem Zweige dieses alten St. Galler Geschlechtes, welcher ebenfalls für adelich angesehen wurde, der Nothveststeiner Innung einverleibt, mit den Baronen Högger de Coppet verwandt war und ein Fideicommiss besass. Kaspar Scherer verwendete sich unter Berufung auf das durch Kaiser Ferdinand III. im Jahre 1646 seinem Vetter Diethelm Scherer ertheilte Reichsadelsdiplom beim kaiserlichen Hofe um die gleiche Gnade und erlangte auch einen unter'm 11. December 1713 von Kaiser Karl VI. in Wien gegebenen Reichsadelsbrief, von welchem uns eine unter'm 22. Juli 1715 durch die Kanzlei der Stadt St. Gallen angefertigte, beglaubigte und besiegelte Copie vorliegt. In diesem Diplome ist dasjenige von 1646, durch Kaiser Ferdinand III. an Diethelm Scherer verliehen, von Anfang bis zu Ende wörtlich inserirt, und es wird Kaspar Scherer des gleichen Wappens, des gleichen Adelsgrades der recht gebornen, lehens- und turniergenössigen, rittermässigen Edelleute des Reiches und der Erblande und des gleichen Namens v. Scherburg theilhaftig gemacht, wie seinem Vetter Diethelm geschehen. Doch hat auch Kaspar Scherer und haben seine Nachkommen — jedenfalls mit Rücksicht auf den in der Handelswelt zu grösstem Ansehen, Ruhm und Credit gelangten Namen und die Firma Scherer —

diesen Namen niemals preisgegeben, sondern höchstens hie und da einmal ihm das Prädicat von Scherburg angehängt. Kaspar Scherers Sohn

9. Heinrich, geboren 1672, gestorben 1736 in Lyon, wurde 1714 in Genf mit Margaretha Högger de Bignan getraut, einer Tochter Daniel Höggers, Grafen v. Bignan (in der Bretagne) und der Salome Rietmann. (Die Högger, ebenfalls eine alte, der Gesellschaft vom Nothveststein in St. Gallen angehörige Familie, betrieben im 18. Jahrhundert in Frankreich, Schweden und Holland so grossartige Bankgeschäfte, dass man sie wohl von ferne mit den Fuggern des 16. Jahrhunderts vergleichen mag. Sie schossen den Königen von Frankreich und Schweden Millionen vor, erwarben in Frankreich Baronien, Grafschaften und Marquisate, nach denen sie sich betitelten, erlangten auch den schwedischen Freiherrenstand und erreichten in Holland Würden wie diejenige eines Bürgermeisters von Amsterdam und Präsidenten der holländischen Bank. In der Schweiz besassen die Högger die Baronie Coppet, ferner im Thurgau die Edelsitze Thurberg und Glarisegg und bei St. Gallen das Fideicommissschlösschen Höggersberg.) Mit Heinrich Scherer, der Syndic der schweizerischen Nation in Lyon wurde, begann das neuere, zu aussergewöhnlich hoher Bedeutung emporwachsende Handelshaus Scherer, welches unter den Firmen Hans Jakob, Heinrich und Jakob Scherer in St. Gallen und Henri Scherer in Lyon, an die berühmten Firmen des 15. Jahrhunderts Mötteli und Hundbiss von Ravensburg, Muntprat von Constanz, Zollikofer von St. Gallen erinnernd, grossartige Leinwand- und Wechselgeschäfte betrieb, auch die feinsten Seidenstoffe erzeugte und der Familie grossen Reichthum zuführte, welcher freilich auch durch reiche Heirathen stets weiter geäufnet wurde.

Von Heinrich Scherer-Högger's Kindern vermählte sich die 1721 in Bignan en Bretagne geborene und 1797 in Rolle gestorbene Tochter Marie Salome anno 1742 mit Johann Daniel v. Fingerlin, Sohn des Veit v. Fingerlin, eines ulmischen und augsburgischen Patriciers (vergl. Sibmachers Wappenbuch, Band I pag. 218, „Ulmische erbare Geschlecht"), der sich in Lyon, sowie in Arbon etablirt hatte und mit Katharina Albrecht aus Augsburg verheirathet war. Ein Sohn dieses Ehepaares, Kaspar Daniel, Reichsfreiherr v. Fingerlin-Bischingen, geboren 1743, gestorben in Constanz 1813, gieng eine zweite Allianz mit der Familie Scherer ein, indem er 1774 seine Cousine germaine Ursula v. Scherer, die Tochter des in der Folge zur Sprache kommenden Kaspar Heinrich v. Scherer-Zollikofer, heirathete. Aus dieser zweiten Fingerlin-Scherer'schen Ehe giengen drei in den Jahren 1776—1781 theils in Arbon, theils in Lyon geborene Söhne hervor:

Kaspar Heinrich, schweiz. Generalstabsmajor, Eigenthümer von Carlepont, vermählt mit Henriette de Sercey;

Georg Gustav, k. k. Schwadronschef bei den Lichtenstein-Kürassieren, gefallen 1809 bei Eckmühl; und

August Heinrich, k. k. Kammerherr und Kürassier-Major, Herr zu Worblingen (wohl W. im Hegau) und Kottingbrunn in Oesterreich, vermählt mit Gräfin Nina Péchy, und gestorben 1827.

diesen Namen niemals gebraucht, sondern bald[illegible] ihn und der einzige das Fräulein von Schelderey angeschlossen. Kaspar Schorer's Sohn

2. Heinrich, geboren 1677, gestorben 1730, in Lyon, wurde 1711 in Paris mit Marguerite Fléger de Bignan getraut, einer Tochter Louis Fléger, Gattin v. Bignan (in der Bretagne) und der Sophie Rietmann. Die Fléger, ebenfalls eine alte, der Geschlechtern von Schlieffenstein in St. Gallen angehörige Familie, berichten im 18. Jahrhundert in Frankreich, Schweden und Holland so grossartige Bankgeschäfte, dass man sie wohl von ferne mit den Fuggern des 16. Jahrhunderts vergleichen mag. Sie [illegible] den Königen von Frankreich und Schweden Millionen vor, erwarben in Frankreich Herrschaften, Grafschaften und Marquisate, nach denen sie sich benannten, erlangten auch den schwedischen Freiherrenstand und erreichten in Holland Würden wie dasjenige eines Burgomeisters von Amsterdam und Präsidenten der holländischen Bank. In der Schweiz besassen die Fléger die Herrschaft Coppet, ferner in Thurgau die Kastelaten Tuttwyl und Glarisegg und bei St. Gallen das Fideicommissschlösschen Hüggenberg. Als Heinrich Schorer, der Sprosse der schwarzerischen Ratsherren in Lyon wurde, begann die neuere, zu ausserordentlich hoher Bedeutung emporwachsende Handelsfirma Schorer, welches unter den Firmen Hans Jakob, Heinrich und Jakob Schorer in St. Gallen und Henri Schorer in Lyon, an die berühmten Firmen des 15. Jahrhunderts, Stähli und Hanhofer von Rapperswil, Hanhofer von Constanz, Zollikofer von St. Gallen erinnerend, gewaltige Summen und Wertschätze erhielt, auch die Gunsten Gleichgesinnter erwarb und der Familie grosse Reichtümer zuführte, welche [illegible] auch durch reiche Heiraten [illegible] wurde.

Von Heinrich Schorer Fléger's Kindern vermählte sich die 1721 in Bignan an Bretagne geborene und 1797 in Hüttlingen gestorbene Tochter Marie Salome anno 1742 mit Johann Ludwig v. Fingerlin, Sohn des Vater v. Fingerlin, eines [illegible] und [illegible] Paterlos (vergl. Stumpfeche's Wappenbuch, Band I pag. 218, Ulmische ältere Geschlechter), der sich in Lyon, sowie in Arbon etablirt hatte und Stadtvogts Albrecht aus Augsburg verheiratet war. Ein Sohn dieses Ehepaares, Kaspar Ludwig, Reichshofrat v. Fingerlin-Bischofszell, geboren 1744, gestorben in Constanz 1813, gieng eine zweite Allianz mit der Familie Schorer ein, indem er 1774 seine Cousine germaine Ursula v. Schorer, die Tochter des in der Folge aus Spanien kommenden Kaspar Bernard v. Schorer-Zollikofer, heiratete. Aus diesen zweiten Fingerlin-Schorer'schen Ehe gingen drei in den Jahren 1775—1781 theils in Arbon, theils in Lyon geborene Söhne hervor:

Kaspar Bernhard, schwarz Oberamtsrichter, Edgenthümer von Castelpont, vermählt mit Henriette de Sacaze;

Georg Gustav, k. k. Schwadronsrittmeister bei den Liebtenstein-Husaren, gefallen 1809 bei Esslingen, und

August Heinrich, k. k. Kammerherr und Kreis-Hauptmann, Herr zu Wörblingen (auch W. zu Regen) und Rottenglenn in Oesterreich, vermählt mit Louise Gräfin Pretlay, und gestorben 1857.

(Wahrscheinlich war eines dieser drei Brüder Sohn derjenige Baron Fingerlin, welcher um die Mitte des 19. Jahrhunderts noch häufig in einem der ersten Gasthöfe Zürichs abzusteigen pflegte. Seitdem scheint die Familie erloschen zu sein.)

Von Heinrich Scherer-Höggers jüngerm Sohne, Kaspar Heinrich, geboren 1728 in Lyon, rührt der französische Zweig der Scherer her, der noch in Kürze bis zu seinem Absterben zu verfolgen ist. Kaspar Heinrich vermählte sich 1753 mit der 1735 geborenen Dorothea Zollikofer v. Nengisberg und vom Bürglein, deren Mutter Maria Felicitas Zollikofer hiess.

Kaspar Heinrich Scherer-Zollikofer hinterliess neben der bereits vorgekommenen Tochter Ursula, verehelichten Baronin Fingerlin, und einer 1762 geborenen, 1798 unvermählt in Lindau verstorbenen Tochter Margaretha Marie Salome einen Sohn, Daniel Heinrich Scherer, geboren 1760, vermählt 1787 mit Margaretha Louise Marcuard aus Bern, verwittweten Frau Cottier, und gestorben 1816 in Cotteret.

Auf Daniel Heinrich Scherer-Marcuard folgte sein Sohn Eugen Rudolf Heinrich, geboren 1788, gestorben in Paris 1821, verheirathet 1812 mit Marie Nicole Hubbard, Tochter von Nicolas Hubbard und einer van de Velde. Diesem Ehepaare Scherer-Hubbard wurden drei Kinder geboren:

Marie Henriette Estelle, geboren 1813, und 1830 copulirt mit dem Banquier Horace Mallet in Paris;

Heinrich Niklaus Eugen, geboren 1815, Ingénieur du corps royal des ponts et chaussées en France, und dessen Zwillingsbruder

Heinrich Adolf Edmund Scherer, durch welchen der französische Ast der Scherer von St. Gallen mit einer literarischen Berühmtheit abschloss.

Edmond Scherer, geboren am 8. April 1815 in Paris, studirte Theologie in England und Strassburg, ward 1845 Professor der Exegese in Genf, wo er bis 1848 „La Réformation au 19. siècle“ redigirte. Ursprünglich orthodoxer Calvinist, wandte er sich, einerseits durch Vinet, anderseits durch Hegel und Strauss beeinflusst, freiern Anschauungen zu, die ihn 1849 zum freiwilligen Rücktritte von seinem Amte veranlassten. Er redigirte zunächst mit Colani die Strassburger Revue und schrieb für die Bibliothèque universelle in Genf; 1860 siedelte er nach Versailles über und wurde eines der Häupter der liberalen Bewegung in der französischen, protestantischen Kirche. Er wurde Mitarbeiter des „Temps“, 1871 Mitglied der Nationalversammlung, 1875 Senator auf Lebenszeit und starb am 16. März 1889. Von ihm sind erschienen:

Prolégomènes à la dogmatique de l'Eglise réformée.
La critique et la foi.
Alex. Vinet, sa vie, ses écrits.
Lettres à mon curé.
Mélanges d'histoire religieuse.
Etudes critiques sur la litérature contemporaine.

(Brockhaus, Conversations-Lexikon.)

(Wahrscheinlich war ihnen dieser drei Brüder Sohn, dorgesten Baron Hugoerlin, welcher am die Mitte des 10. Jahrhunderts noch lebte, in seinem der ersten Gastlichs Zürichs abzustatten pflegte, sondern schenkt die Familie ge- lesen zu sein.)

Von Heinrich Schorer-Hugoeres jüngerem Sohne, Kasper Heinrich, geboren 1758 in Lyon, rührt der Grundstock zur Kasse der Schorer her, der noch in Kyrro bis zu seinem Ableben zu verfügen ist. Kasper Heinrich verwählte sich 1783 mit der 1755 geborenen Josephine Xaldiffer v. Mengelsberg und von Hergelin, deren Mutter Maria Felicitas Xaldiffer Witwe.

Kasper Heinrich Schorer-Xaldiffer, Inspektor eines der beiden Vor- gebirgsgrenzen Tochter Bresla, verschollenen Baronin Hugoerlin, und einer 1762 geborenen, 1798 unversehlicht in London verstorbenen Tochter Margarita Maria Salome einen Sohn, Joseph Heinrich Schorer, geboren 1790, verwählt 1787 mit Margarita Josepha Alexandrowa aus Rom, verwitwete Frau Gottlier, und ge- storben 1819 in Cuxhaven.

Auf Joseph Heinrich Schorer-Alexandrowa folgte sein Sohn Eugen Rudolf Hermann, geboren 1793, gestorben in Paris 1831, verheiratet 1812 mit Marie Nicole Hubbard, Tochter von Nicolas Hubbard und einer von de Vilde. Diesem Ehepaare Schorer-Hubbard wurden drei Söhne geboren:

Marie Henriette Rachelle, geboren 1813, und 1830 angeblich mit dem Banquier Florence Hubbe in Paris;

Heinrich Philipp Eugen, geboren 1815, begleitete die comte Gyral aus Pontes et chaussées en France, und dessen Zwillingsbruder

Heinrich Adolf Edmund Schorer, durch erlahmen der rechtsseitigen Ast der Schorer von 36 Gliedern mit einer Hervorsichten Beerdigungen abschlosses.

Edmund Schorer, geboren am 8. Juni 1815 in Paris, studirte Theologie in England und Schweiz, ward 1845 Professor der Hydrogeo in Genf, wo er bis 1848 „la Réformation en 16. siècle“ redigierte. Temperamentlich ortodoxer (calvinist, wandte er sich, chocquirte durch Vinet, andersseits durch Eugen und Simon beunruhigt, Freiern Anschauungen zu, die ihn 1848 zum Individuum Hilfelitäre von seinem Vater verunlassen. Er redigierte zunächst mit Colani die Sonntagsblätter Europa und schrieb für die Bibliothèque universelle in Genf; 1850 debutirte er auch Versuche über und versuchte einen der Führer der Bibelschen Bewegung in der französischen protestantischen Kirche. Er trieb Mitarbeiter des „Temps“, 1871 Mitglied der Nationalversammlung, 1875 Senator und Lebens- zeit und starb am 10. März 1880. Von ihm sind erschienen:

Dialogues à la dégustation de l'Egypte ancienne.
La critique et la foi.
Alex. Vinet, sa vie, ses écrits.
Lettres à mon curé.
Mélanges d'histoire religieuse.
Études critiques sur la literature contemporaine.
Théologie, Controverse-Lexikon.

Edmund Scherer wird von dem gründlichen Kenner der franz. Literatur, Herrn Dr. Louis P. Betz, wie folgt charakterisirt:

„Eine tiefgründige Natur, ein scharfsinniger, ernster Denker, aber hart und kalt, und nüchternen Geistes. Die deutsche Philosophie machte aus dem einstigen calvinistischen Theologen einen moralisirenden Hegelianer. Seine literarische Kritik, die auf grosser, weltliterarischer Kenntniss beruht, wie die seines Zeitgenossen Montaigu, steht im Zeichen der Ethik und Moral. Nach dem deutsch-französischen Kriege vergass der französische Senator, was er der deutschen Wissenschaft schuldete. Das Germanophilenthum streifte er ab. Er wurde der Dowden Frankreichs und verkündete, ähnlich wie noch jüngst sein Landsmann Ed. Rod, der getreulich in seine Fussstapfen trat, dass Gœthe nicht viel mehr als ein geschickter Verskünstler sei und als Prosaschriftsteller minderwerthig. Nach Vinet ist Scherer der bedeutendste und interessanteste, kritische Kopf, den die französische Literatur der Westschweiz dankt.“

Zu der schweizerischen Linie der Scherer zurückkehrend, haben wir uns nun mit Heinrich Scherer-Högger's älterm Sohne zu befassen, mit

10. Daniel Scherer, geboren 1716, copulirt 1740 mit Susanna Katharina Zollikofer von Ober-Castell, Tochter des Junkers Daniel Hermann Zollikofer v. Altenklingen, Herrn des Freisitzes Hard und Landshauptmanns der Grafschaft Thurgau, und der Dorothea v. Breitenlandenberg. Daniel bekleidete gleich seinem Vater die Würde eines Vorstehers der schweizerischen Nation (Syndic) in Lyon. Unter seinen drei Söhnen Jakob Christoph, Daniel Hermann und Johann Jakob wurde unter dem Eindrucke der Schreckenszeit, welche die Stadt Lyon im Jahre 1793 durchzumachen hatte, das Schererscher Handelshaus in Lyon liquidirt und die drei Brüder, von denen der jüngste, Johann Jakob, 1756—1832, 1793 als Major mit den königlichen Truppen gegen die Conventsarmee gekämpft hatte, kehrten in ihr Heimathland zurück, wo sie in St. Gallen die Firma Scherer noch eine Zeit lang als Bankgeschäft weiter führten und zwar in dem von ihnen erbauten, prächtigen Hause am obern Brühl mit seinem herrlichen Parke. In diesem wurde das erste Bankgeschäft der Stadt betrieben, und es machte unter den kleinen damaligen Verhältnissen Eindruck im Publikum, dass der Büreaudiener mit einem abschliessbaren Wagen durch die Stadt fuhr, um die Silbersäcke abzuliefern und seine Einzüge in Silber zu machen; denn von Banknoten wusste man damals noch nichts und das relativ weniger circulirende Gold hatte keinen gesetzlichen Kurswerth. Schliesslich wurde dann auch das Bankgeschäft liquidirt, und zwei bisherige Angestellte desselben — Schwäger — gründeten ein neues. Johann Jakob Scherer blieb unverheirathet und liess sich nun mit verschiedenen öffentlichen Aemtern betrauen und leistete sowohl der Stadt als dem Kantone St. Gallen als Präsident des kaufmännischen Directoriums, als Stadtrath und als Mitglied des kantonalen, grossen Rathes sehr erspriessliche Dienste. Er war Eigenthümer des „Brühl“, in dessen Herrenhause, so lange es im Besitze des Schererschen Geschlechtes blieb, Kunst und Wissenschaft jederzeit eine Heimstätte und die weitherzigste Unterstützung fanden.

Edmund Schurer wird von dem erhabenen Kenner der Franz. Literatur, Herrn Dr. Louis E. Seitz, wie folgt charakterisiert:

„Eine liebenswürdige Natur, ein schwärmerischer, ernster Denker, aber hart und kalt, und unbeirrbar Gleiches. Ihn dürstete Philosophie machte aus dem einstigen enthusiastischen Theologen einen unerbittlichen Hegelianer. Seine literarische Kritik, die auf gross, weltliterarischer Kenntnis beruht, wie die seines Zeitgenossen Sainte-Beuve, steht im Zeichen der Ethik und Moral. Auch dem deutsch-französischen Kriege widmete der Gutmütige-Ernste sowie er der deutschen Wissenschaft gedachte. Das Germanophobentum ärgerte er ab. Ich wurde der Dunkle Franzosens und verkündete, sondern ich noch jüngst ein Lamartinsches Ed. Mal, der gewissenhaft in seine Einsamkeit trat, das Dunkle nicht tot mehr als ein geschlossener Verschlossener ist und als Tonschlüsselbewahrer wartig. Noch Vieles ist Schurer der Bedeutendste und Interessanteste, Lyrische Kopf, den die französische Literatur der Westschweiz dankt."

Zu der schweizerischen Liste der Schurer zurückkehrend, nehmen wir nun auf Herrn Schurer Höggerer ältern Sohne zu betrachten, mit

10. Daniel Schurer, geboren 1710, copulirt 1740 mit Susanna Kathrina Zellweger von Vater-Gesell, Tochter des Junkers, Daniel Hermann Zellweger, Altenkungen, Herrn des Freiheiten Hofs und Landschaftsamtes der Grafschaft Tirnegen und der Gertrudis v. Freiherrenberg. Daniel bekleidete gleichzeitig Vater die Würde eines Inspektors der schweizerischen Artillerie (Stadtrat) in Lyon. Dieser zeugte drei Söhnen Jakob Christoph, Daniel Hermann und Johann Jakob, wurde unter dem Familiennamen der Schweizerkorps, welche die Stadt Lyon im Jahre 1777 durchzuführen hat, das Schweizerische Handelshaus in Lyon gründet und die drei Brüder, von denen der jüngste, Johann Jakob, 1760—1836, 1793 als Major mit den königlichen Truppen gegen die Conventionsarmee gekämpft hatte, kehrten in ihr Heimatland zurück, wo sie in St. Gallen die Firma Schurer noch eine Zeit lang als Handelsgesellschaft weiter führten und zwar in dem von ihnen erbauten, prächtigen Hause am obern Stadtl mit seinen herrlichen Parks. In ersten wurde die erste Buchdruckerei der Stadt betrieben, und es begaben unter den kleinen französischen Verhältnissen sich Leuchtenk in Publikum, dass der Bürgermeister mit seinen abgeschlossenen Wegen durch die Stadt fuhr, um die Schwierigkeiten abzuhalten und seine Equipage in Sicher zu machen, denn von Handwerkern musste man damals noch nicht und der relativ weniger strenghenne und latte Kaufen gesetzlichen Kriegszeit. Schliesslich wurde dann auch das Handgewerbe liquidiert und zwei bedeutende Angestellte dressiert — Schurer — gründeten ein neues, Johann Jakob Schurer hielt inverstandlich und liess sich nun mit verschiedenen offentlichen Aemtern betrauen und bekleide sowohl der Stadt als dem Kantone St. Gallen als Präsident des kaufmännischen Directoriums, als Stadtrath und als Mitglied des Landsmann, grossen Rathes sehr ersprießliche Dienste. Er war Begründer des „Tagblatt", in der er Hervorhebung, so lange es im Bereiche des Schweizerischen Geschichtsfreunden, Kunst und Wissenschaft jedoch aber eine Heimstätte und die wechselnsteste Unterstützung fanden.

Der älteste der drei Brüder, Daniel Hermann, 1741—1820, führte 1777 in Hamburg Henriette d'Hogguer (Högger), geb. 1756, † in St. Gallen 1805, Stiftsdame des adelichen Stiftes Wadstena in Schweden, heim, eine Tochter von Daniel Baron Hogguer, Mitglied der Stände von Schweden, Schöffe der Stadt Amsterdam und bevollmächtigter Minister der Generalstaaten bei den Hansestädten, und der Henriette de Mauclerc. Im Jahre 1794 erwarb Daniel Hermann v. Scherer von dem Lieutenant Samuel Tobler aus Fehraltorf (vergl. Schweizer. Archiv für Heraldik, Jahrg. 1901, Nr. 1, pag. 11) um 26,500 Gulden das Schloss Obercastell ob Tägerweilen, welches 1614 von Karl Christoph Vogt v. Castell an Augustin Meyer und 1661 von Marie Jakobea Segesser v. Brunegg, gebornen v. Bernhausen, an die Junker Tobias, Daniel und Hermann Zollikofer aus St. Gallen verkauft und 1725 von dem schon erwähnten Junker Daniel Hermann Zollikofer v. Altenklingen, dem Schwiegervater Daniel Scherer-Zollikofers, also dem mütterlichen Grossvatter Daniel Scherer-Hogguers, neu erbaut worden, dann aber 1784 wieder aus dem Zollikoferschen Geschlechte gekommen war. (Vergl. Herrlibergers Topographie, Band I Tafel 20, pag. 21.) Im folgenden Jahre, 1795, erwarb Daniel Hermann v. Scherer von den 8 regierenden Orten das thurgauische Landrecht, um sich nun mit seiner Schwester Barbara Theodora († auf Castell 1823) auf seinem Edelsitze Obercastell häuslich niederzulassen, und kaufte die Güter, die einst und noch unter dem Besitze der Zollikofer (1661—1784) dazu gehört hatten, soviel als möglich wieder zusammen.

Die beiden Töchter Daniel Scherer-Zollikofers ausser der eben genannten Barbara Theodora verheiratheten sich wie folgt: Marie Salome, geboren 1742, † in Yverdon 1794, mit Pierre Boissier aus Genf 1761, und Maria Margaretha, geboren 1761, † 1815, mit ihrem Geschwisterkindvetter Baron Johann Heinrich v. Fingerlin-Bischingen, wohnhaft in Varembé bei Genf, dem Bruder des oben vorgekommenen Barons Kaspar Daniel Fingerlin.

Der mittlere der drei Söhne Daniel Scherer-Zollikofers war

11. Jakob Christoph v. Scherer, geb. 1745, † 1827, der sich im Jahre 1782 mit Johanna Adrienne Elisabeth Amélie Guillard de Grandclos, geboren 1766, der letzten Erbin ihrer Familie, vermählte, die 1847 auf Schloss Obercastell verschied. Sie war die Tochter von Abraham Bernhard Guillard de Grandclos († 1807), einem reichen Kaufmanne aus Lyon, Seigneur und propriétaire de Grandclos, Yvorne und Bellestruches, aus einem ursprünglich aus dem Poitou stammenden Geschlechte, und der Anna Phyllis Cannac de St. Léger und Hauteville († 1805), und brachte ihrem Ehegatten die drei genannten, am Genfersee gelegenen Besitzungen zu. Grandclos ist ein in modernem Schlossstyle erbauter, schöner Landsitz in der Gemeinde Rennaz und dem Kreise Villeneuve nahe dem Anfange des Genfersees, mit welchem bis 1798 einige herrschaftliche Rechte verbunden waren, und wo — beiläufig gesagt — einige der besten Gedichte Matthissons entstanden sind, wie denn die Scherer auf Grandclos und im Brühl zu St. Gallen mit Matthisson, Salis, Reinhard und Bonstetten in nähern, freundschaftlichen Beziehungen standen und von diesen einst so sehr beliebten Dichtern und Schriftstellern aufs Höchste geschätzt wurden.

Der älteste der drei Brüder, Daniel Hermann, † 1711 (?), [illegible] 1672 in Hamburg Hauptleute d'Ingenieure (Offiziere), seit 1700 in St. Gallen 1695 Stiftsbaumeister des gleichen Stiftes. Er [illegible] in Schweden, [illegible] Tochter von Daniel Baron Hoegner, Mitglied der Stände von Schweden, Schöffe der Stadt Amsterdam und bevollmächtigter Minister der Generalstaaten bei den Hansestädten, und der Henriette de Monchy. Im Jahre 1701 erwarb Daniel Hermann v. Schorer von dem Lieutenant Samuel Tobler aus Fahrwangen (vergl. Schweizer. Archiv für Heraldik, Jahrg. 1901, Nr. 1, pag. 11) um 29,000 Gulden die Schloss Oberessetl ob Tägerwilen, welches 1414 von Ital Gaisberg Vogt v. Castell an Augustin Mayer und 1601 von Mayer Jakobea Segesser v. Brunegg, geborenen v. Beroldingen, an die Junker Tobler, Daniel und Hermann Zollikofer aus St. Gallen verkauft und 1729 von dem schon erwähnten Junker Daniel Hermann Zollikofer v. Altenklingen, dem Schwiegersohn Daniel Schorer-Zollikofers, also dem mittleren Grossvater Daniel Schorer-Hoegners, neu erbaut wurde, dann aber 1751 wieder aus dem Zollikofer-schen Geschlechte gekommen war (Vergl. Herrliberger's Topographie, Band I Teil 20, pag. 21). Im Erbgange Jahre, 1756, erwarb Daniel Hermann v. Schorer von dem v. Hoegnerschen Gute das Hungerzinsche Lehengut, um auch nun mit seiner Schwester Barbara Theodora († auf Castell 1755) auf seinem Edelsitze Oberessetl beständig wohnen zu können und kaufte die Güter, die einst und noch unter dem Dekane der Zollikofer (1681—1761) diese gehört hatten, soviel als irgendwie möglich zusammen.

Die beiden Töchter Daniel Schorer-Zollikofers aus der der ersten Ehe entsprossenen Barbara Theodora verheirateten sich wie folgt: Maria Sibylla, geboren 1712 † in Yverdon 1791, mit Pierre Bonsiaqué aus Lyon 1731, und Maria Hieronymia, geboren 1711, † 1787, mit Bron Freudenreichenstein, Baron Johann Heinrich v. Ellmerich Bisdingen, während in Varennes bei Genf, dem Hinsky aus einer vorgeschlossenen Ehe Baron Rudolf Hoegner.

Der mittlere der drei Söhne Daniel Schorer-Zollikofers war

II. Jakob Christoph v. Schorer, geb. 1716, † 1787, der sich im Jahre 1762 mit Johanna Adrienne Bisdavon verehelichte, die Grandson, geboren 1700, der letzten Erbin ihrer Familie, verwitwete, die 1737 auf Schloss Oberessetl verschied. Sie war die Tochter von Abraham Bernhard Chillaud de Grandson († 1807), einem reichen Kaufmann aus Lyon, Seigneur und propriétaire de Grandson, Yverne und Bellerchenes, aus einem ursprünglich aus dem Poitou stammenden Geschlechte, und der Anna Sybilla Comtesse de St. Légier und Hauteville († 1800), und brachte ihrem Ehegatten die drei genannten, an Grandson gelegenen Besitzungen zu. Grandson ist nun in moderneren Zeitdokumenten, sowohl Familiär in der Genealogie Hoegner und von Jetzo Vetterwerke nebst dem Antrage des Unterzeichneten, mit erfolgen bis 1765 einige Irrtümer leichte vorhanden waren, und so — beiläufig gesagt — einige der heutigen Geschlechter Mittlissons entstanden sind, wie dann die Schorer aus Grandson und im Erbfall zu St. Gallen und Mittlisson, Zelle, Reinhard und Lenzburgen in näherer, genealogisch-historischen Beziehungen standen und von diesen eine Zeit lang zu sehr beliebten Duellen und Schein-Ehen auch Hoegnerle geschlossen wurden.

Yvorne war ein Scherersches Gut in dem gleichnamigen, durch seinen Weinwachs berühmten Dorfe im waadtländischen Bezirke Aigle.

Das Schloss Bellestruches endlich war ein in der Stadt Vevey gelegenes, herrschaftliches Schloss der Familie de Blonay, welches durch die Heirath der Katharina de Blonay, Jeans Tochter, mit Antoine de Bellestruches 1413 sammt der Mitherrschaft über Vevey an dieses aus Chambéry stammende Geschlecht übergieng und dessen Namen annahm. Auf der Stelle, wo dereinst das Schloss Bellestruches gestanden hat, erhebt sich heute das prächtige Hôtel des trois Couronnes.

Jakob Christoph v. Scherer-Guillard hinterliess zwei Söhne und eine Tochter. Letztere, Clarisse Sophie Louise, geb: 1785, wurde 1804 die Gattin des 1836 verstorbenen Junkers Johann Dietrich Zollikofer v. Altenklingen in Genf, Sohn des Junkers Johann Dietrich Zollikofer v. Altenklingen auf Freisitz Rehlingen und Schloss Obercastell und der Anna Maria Römer aus Zürich.

Der jüngere Sohn Jakob Christophs, Karl Emil Heinrich v. Scherer, geb. 1791, war Oberstlieutenant im eidsgenössischen Generalstab, Präsident des kaufmännischen Directoriums und Stadtrath in St. Gallen und vermählte sich in erster Ehe 1817 mit Christine Katharina Rausch von Schaffhausen, geb. 1795 in den holländischen Colonien, und in zweiter Ehe 1865 mit Adelheid Johanna Maria v. Winterfeld aus Stettin. Er lebte in seinen spätern Jahren meist in Vevey.

Sein älterer Bruder, der den Stamm fortsetzte, war:

12. Johann Philipp Adrian v. Scherer v. Grandclos, geboren im Schlosse Bellestruches 1783, gestorben in Düsseldorf 1835. Er erreichte in der schweiz. Armee den Grad eines Oberstlieutenants und war Mitglied des grossen Rathes des Kantons St. Gallen und des Bezirksgerichtes daselbst, auch einiger gelehrten Gesellschaften. Im Jahre 1808 führte er seine 1786 geborene Cousine Albertine Dorothea Scherer v. Castell (die Tochter des Daniel Hermann Scherer v. Castell und der Henriette Baronin Hogguer) heim, die ihm Schloss Castell zubrachte und hochbetagt 1866 daselbst starb und den Ruf einer durch hohe Geistesgaben und grosse Wohlthätigkeit ausgezeichneten Dame hinterliess.

Sein einziger Sohn:

13. Iwan Heinrich Max v. Scherer auf Castell, geboren 1815, war ein Freund der Künste und Wissenschaften und verwandte grossen Fleiss auf den rationellen, landwirthschaftlichen Betrieb seines Gutes, das er durch neue Hinzukäufe noch mehr erweiterte. Er verwandte auch grosse Mühe und bedeutende Mittel auf die Verschönerung des Schlossgebäudes und der prächtigen Gärten und Anlagen und zeichnete sich daneben wie seine Mutter durch weitgehende Wohlthätigkeit aus. Im Jahre 1845 wurde er in Cöln mit der 1817 geborenen Gräfin Marie Anna v. Kanitz — Tochter des königlich preussischen Generallieutenants und Generalcommandanten von Cöln, August Grafen Kanitz und der Gräfin Louise v. Schulenburg-Beetzendorf — getraut. Ein Töchterchen aus dieser Ehe starb im ersten Lebensjahre 1847 und schon am 22. Februar 1848 folgte ihm sein Vater nach, indem er auf einer Reise durch Italien, die er mit seiner Gattin im Herbst 1847 angetreten hatte, im Alter von nur 33 Jahren in Rom am

Verone war ein Schwerverwundeter und in dem Gefechtsnachweis, durch seinen Wohnsitz beschäftigter Dorfs in wundärztlichen Dienste Algie.

Das Schloss Hubertusburg endlich war ein in der Stadt Verny gelegenes, herrschaftliches Schloss, der Familie de Fumilis, welches durch die Heirath des Kaiserlichen de Bloney, Jeans Tonkiner, mit Antoine de Hellerstrieles 1413 ausnahmsweise der Mitherrschaft über Verny an diese aus Chambéry stammende Dynastie übergieng und dessen Namen annahm. Auf der Stelle, wo derzeitig das Schloss Hallestrieles gestanden hat, erhebt sich heute das prächtige Hotel des trois Couronnes.

Jakob Christoph v. Schurer (Gallard Hinterfuss zwei Söhne und eine Tochter. Letztere, Charlotte Sophie Louise, geb. 1785, wurde 1801 die Gattin des 1836 verstorbenen Junkers Johann Theirich Kalliholer v. Altenhungen in Kenel, Sohn des Junkers Johann Friedrich Kalliholer v. Altenhungen auf Freiseiz Kellingen und Schloss Oberrasteil und der Anna Maria Römer aus Nürnb.

Der jüngere Sohn Jakob Christophs, Karl Emil Friedrich v. Schurer, geb. 1781, war Oberstlieutenant im niederrheinischen Generalstab, Präsident des Kaufhäuslichen Directoriums und Statthalter in St. Gallen und verhalfte sich in erster Ehe 1817 mit Charlotte Kathrina Hausch, von Schaffhausen, geb. 1799 in den helläudischen Colonien, und in zweiter Ehe 1835 mit Adelheid Johanna Maria v. Wintersteid aus Stuttgart. Er lebte in seiner zweiten Jahren meist in Verny.

Sein älterer Bruder, der dem Stamme fortsetzte, war:

13. Johann Philipp Adrian v. Schurer v. Grandolos, geboren im Schlosse Hellestrieles 1786, gestorben in Dissenhof 1850. Er prezielete in der schwerz. Armee den Grad eines Oberstlieutenants und war Mitglied des grossen Rathes des Kantons St. Gallen und des Verfassungsrathes daselbst, auch einiger gelehrten Gesellschaften. Im Jahre 1808 diente er seine 1780 geborene Gemahlin Albertine Theodora Schurer v. Wartensee, die Tochter des Daniel Hermann Schurer v. Wartensee und der Henriette Bernoulli Hoegrenz, heim, die ihm Sohnlose Enkel zahlreiche und beschenkte 1808 dasselbst starb und den Sarc einer durch neue Geistesgaben und grosse Wohlthätigkeit ausgezeichneten Dame hinterliess.

Sein jüngerer Sohn:

14. Ivan Hermann Alex v. Schurer auf Lasch, geboren 1817, war ein Freund der Kunst und Wissenschaften und zeichnete grossen Eifers auf den rationellen landwirthschaftlichen Betrieb seines Gutes, der er durch neue Finanzlage noch mehr erweiterte. Er verwandte auch grosse Mittel und bedeutende Mittel auf die Verschönerung des Schlossgebäudes und der prächtigen Gärten und Anlagen und zeichnete sich dadurch wie seine Mutter durch weitgehende Wohlthätigkeit aus. Im Jahre 1848 wurde er in Cöln mit Ida Gräfin Gebrüder Grafen Alario Anna v. Kranitz — Tochter des königlich preussischen Generallieutenants und Generalkommandanten von Cöln, August Grafen Kanitz und der Gräfin Louise v. Schulenburg-Drevenhorst — geboren. Ein Tochterchen aus dieser Ehe starb im zweiten Lebensjahre 1851 und schon am 29. Februar 1852 folgte ihm sein Vater nach, indem er auf einer Reise durch Italien, die er mit seiner Gattin im Herbst 1851 angetreten hatte, in Alter von nur 35 Jahren in Rom an

Nervenfieber starb. Da seine Wittwe mit dem nachgebornen Söhnchen der Stadt St. Gallen völlig fremd war, nahm sie ihren gänzlichen, bleibenden Wohnsitz auf Schloss Castell mit seinem ausgedehnten, über 300 Jucharten messenden Areal an Wäldern und Wiesen. Unter solchen Umständen liess sich die Dame durch ihren Berather, den in St. Gallen in bestem Andenken verbleibenden Oberst Gonzenbach, unschwer bestimmen, das schöne Scherersche Besitzthum in der Stadt St. Gallen, das Haus und den Park am Brühl, damit nicht in Zukunft das prächtige Areal zu lauter Bauplätzen zerstückelt werde und die darauf stehenden gigantischen, alten Bäume umgehauen sein müssen, unter Verzicht auf doppelten und mehrfachen Erlös der Stadtgemeinde um den unverhältnissmässig niedrigen Preis von Fr. 200,000 zu unveräusserlichem Eigenthum zu überlassen, unter der Bedingung, dass nur das Haus verkauft werden dürfe, das ganze übrige Terrain aber in einen öffentlichen Park umgewandelt werde. Der Kauf wurde von der Stadt am 1. Januar 1871 angetreten. Nachdem das Wohnhaus mit Garten um die Summe von Fr. 120,000 einem Privaten abgetreten worden war, fand sich das städtische Gemeinwesen mit Aufwand des mehr als bescheidenen Betrages von Fr. 80,000 im Besitze eines herrlichen Stadtparkes, an dem sich die ganze Bevölkerung sammt den durchreisenden Fremden erfreut und erquickt, und der das Gedächtniss an die Familie v. Scherer und ihren wahrhaft vornehmen Gemeinsinn noch auf Generationen in der Stadt an der Steinach lebendig erhalten wird.

Iwan Heinrich Max v. Scherers nachgeborener Sohn war

14. Adrian August Gonzalvo Maximilian v. Scherer, geboren 1848, oder wie er gewöhnlich genannt wurde Baron Max v. Scherer auf Castell. (Er selbst hat sich des Titels eines Barons nie bedient, wie er denn auch thatsächlich keinen Anspruch darauf hatte, da seine Familie weder eines Freiherrndiploms theilhaftig wurde, noch je zu den Geschlechtern der freien Reichsritterschaft des h. röm. Reiches gehörte, welchen dieser Titel seit dem 17. Jahrhundert par courtoisie gegeben und endlich im 19. Jahrhundert durch die Regierungen der süddeutschen Staaten förmlich zugestanden wurde. Man wird annehmen müssen, dass Max v. Scherers Nachbarn in Constanz und drüben im Hegau, wo, wie überhaupt in Deutschland, der Titel „Junker", wie ihn in der Schweiz die Angehörigen der Familien alten und ältern Adels, auch die Scherer, führen oder führten, nicht gebraucht wird, denselben durch „Baron" wieder geben oder ersetzen zu müssen glaubten, und dass das schweizerische Publikum schliesslich diese Höflichkeit nachahmte.) Max v. Scherer war mit vielem Kunstsinne begabt, den er nach dem im Jahre 1889 erfolgten Hinschiede seiner Mutter durch luxuriösen Ausbau seines Schlosses Castell bethätigte, welches er mit Aufwand bedeutender Summen durch neue Thürme und Terrassen erweiterte, indem er gleichzeitig die Anlagen in jeder Richtung verschönerte, einen Hühnerhof, eine Fasanerie, einen Hirschpark und grosse Gewächshäuser anlegte. Besonders imposant ist der Thurm mit dem sogenannten maurischen Saal — Imitation des Innern im Palaste der Alhambra — und der Scheffelstube im obersten Raume desselben, die mit ihren Galerien die schönste und um-

fassendste Aussicht in der ganzen Bodenseegegend gewährt. Da der Schlossbesitzer, wie schon sein Vater, in sehr liberaler Weise den Zutritt zu dem fürstlich zu nennenden Schlosse und seinen Gärten gestattete, bildete der unvergleichlich schön gelegene Herrschaftssitz schon seit Jahren ein eigentliches Wallfahrtsziel für alle Natur- und Kunstfreunde von nah und ferne.

Max v. Scherer-Scherburg auf Castell starb am 16. Mai 1901 als der Letzte seines Stammes, und es ist mit ihm das gesammte, alte Geschlecht der Junker Scherer aus der Stadt St. Gallen erloschen. Er war, wie sein Bild vor unsern Augen steht und wie wir ihn als langjährigen Gast, nachher als zugewandten „Stubengesellen" der zürcherischen Constaffel bei deren festlichen Anlässen gekannt haben, von hoher und breitschulteriger Gestalt, von blauen Augen und blondem Barte, so recht der Typus eines stattlichen, germanischen Mannes, ein jovialer Lebemann von grösster Gutmüthigkeit, äusserst leicht zugänglich, von aller Exclusivität gänzlich fern und beseelt von Wohlwollen und grossmüthiger, wohlthätiger Gesinnung. Ihm hatte die Gemeinde Tägerweilen, in welcher die Besitzung Castell liegt, viel zu verdanken, indem er z. B. eine neue Bestuhlung in die dortige Kirche stiftete und alljährlich auf seiner Wiese das Jugendfest der Gemeinde abhalten liess, wobei er alle Theilnehmer mit dem in seinem Weinberge gewachsenen, eigenen Producte regalirte. Seiner politischen Gesinnung nach war Max v. Scherer, wie die „Ostschweiz" versichert, Demokrat und unterhielt stets lebhafte Beziehungen zu der st. gallischen demokratischen Parthei, welcher er von Herzen zugethan war.

Er hatte geraume Zeit vor seinem Tode in Rapperswyl das Herrenhaus mit Garten am See erworben, welches, wenn wir nicht irren, dereinst dem aus Abneigung gegen die Reformation aus Zürich dahin ausgewanderten und bis um's Jahr 1600 daselbst blühenden Zweige des adelichen Geschlechtes der Göldli v. Tiefenau angehört hatte, und hatte die gegen Burg und Lindenhof hin gekehrte Rückseite dieses kleinen Edelsitzes mit zwei grossen Darstellungen al Fresco aus der Geschichte Rapperswyls auszieren lassen. Hier wohnte er dann während einiger Monate im Winterhalbjahre. Diess war desshalb geschehen, damit ihm gegenüber dem thurgauischen Rechte durch das Recht seines st. gallischen Wohnsitzes eine viel grössere Testirfreiheit gewahrt und die Erbberechtigung der Verwandten auf ein Minimum reducirt sei. Dementsprechend enthielt denn das am 8. Juni 1901 im Rathhause zu Rapperswyl eröffnete Testament des letzten Junkers Scherer neben Legaten im Gesammtbetrage von Fr. 250,000, die an die nähern Verwandten des Verstorbenen von mütterlicher Seite, an seine Dienstboten, an die Gemeinden Tägerweilen und St. Gallen mit je 20,000, die Winkelriedstiftung mit 20,000, die Arbeiterkolonie Herdern mit 5000, die Hülfsgesellschaft St. Gallen mit 20,000, vier st. gallische Rettungsanstalten mit je 5000 Franken fallen sollen, die Hauptbestimmung, dass als Universalerbe des gesammten Schererschen Besitzes nach Ausrichtung der Legate (und der thurgauischen und st. gallischen Erbschafts- und Nachsteuern), also der Besitzung Castell, des Hauses in Rapperswyl und des übrigen Vermögens, welches nach dem „Landboten" zwischen 4 und 5 Millionen Franken betragen soll, Walther v. Stockar in Zürich, der

älteste Sohn seines langjährigen, intimen Freundes und weitläufigen Verwandten von väterlicher Seite, Armin v. Stockar, eventuell die zwei weitern Söhne des letztern, Erik und Armin, eingesetzt sei. Die Besitzung Castell soll unter Aufnahme des Namens (wohl auch Wappens) Scherer durch die Erben Stockar als unveräusserlicher Stockar-Schererscher Familienbesitz im gleichen Sinne wie bisher forterhalten und betrieben werden, während der Erbe das in Rapperswyl gelegene Besitzthum veräussern darf.

Es lässt sich bis jetzt noch nichts darüber mittheilen, in welcher Form der Name Scherer durch die Erben Stockar aufgenommen werden wird. Wir hoffen, später in einer kurzen Notiz die Leser unserer Zeitschrift hierüber unterrichten zu können.

Die Schererschen Erben stammen aus dem adelichen Geschlechte der Stockar in Schaffhausen her, welches ursprünglich vielleicht mit dem schon im 13. Jahrhundert genannten, gleichnamigen Patriciats-Geschlechte der Stadt Constanz zusammen hängt, im 14. und 15. Jahrhundert auf Lehengütern zu Barzheim im Hegau lebte, und um die Mitte des 15. Jahrhunderts sich in der Stadt Schaffhausen niederliess, von wo aus sich ein Zweig nach Solothurn, wo 1660 Junker Johann Friedrich Stocker Schultheiss der Stadt und Republik Solothurn war, ein anderer Zweig nach Zürich und ein dritter nach Bayern in die Gegend von Würzburg verpflanzten. Alexander Stockar, Hauptmann des schaffhausischen Panners in den mailändischen Feldzügen, erhielt 1501 von Kaiser Maximilian I. einen Wappenbestätigungsbrief. Das Geschlecht gehörte der untern adelichen Gesellschaft in Schaffhausen, der Kaufleutstube, an, bis Alexanders jüngerer Sohn, Junker Benedict, königl. franz. Kämmerer und in den französichen Adel recipirt, Herr zu Neunforn, 1591 zum Mitgliede in der obern adelichen Gesellschaft, der Herrenstube, angenommen wurde. Benedicts älterer Bruder, Junker Hans Kaspar Stockar, war des Raths und Seckelmeister (1570 - 1575) zu Schaffhausen und besass auf zürcherischem Gebiete die drei Edelsitze Wyden, Gyrsperg und Schwandegg.

Sein Sohn Alexander Stockar auf Wyden erwarb 1568 das regimentsfähige Bürgerrecht in der Stadt Zürich, liess sich daselbst nieder, wo er das Amt des Schaffhauser-Amtmanns bekleidete, und ist der Stammvater des zürcherischen Zweiges der Stockar. Seine Nachkommenschaft gehörte von 1568 hinweg bis gegen Ende des 17. Jahrhunderts in Zürich der Constaffel an und führte ebenso lange den Junkertitel und das Adelsprädicat „edel und vest“, wandte sich dann aber dem Handel und der Industrie zu, legte Adelstitel und Prädicat ab und gieng auf die Zünfte über. Nach der Mitte des 19. Jahrhunderts ist aber der grössere Theil des Geschlechtes wieder zur Constaffel zurückgekehrt.

(Vergleiche über diese Familie J. J. Rüegers Chronik von Schaffhausen, Band II, pag. 967—973, Schaffhausen 1892.)

Ahnentafel

auf 8 (12) Ahnen des letzten v. Scherer auf Castell.

- **Max v. Scherer** auf Castell, geb. 1848, † 1901 Der Letzte seines Geschlechtes.
  - **Iwan Heinr. Max v. Scherer** auf Castell, geb. 1815, † 1848
    - **Joh. Philipp Adr. v. Scherer** v. Grandclos und Bellestruches, geb. 1783, † 1835
      - **Jakob Christoph v. Scherer** v. Grandclos und Bellestruches, geb. 1745, † 1827
        - **Daniel v. Scherer**, Syndic in Lyon, geb. 1716, †
        - **Sus. Katharina Zollikofer von Altenklingen** zu Obercastell, geb. †
      - **Joh. Adr. Elisab. Amélie Guillard de Grandclos**, geb. 1766, † 1847
        - **Abrah. Bernard Guillard de Grandclos**, Seign. de Grandclos und Bellestruches, geb. , † 1807
        - **Anne Phillis Cannac de St. Léger** und de Hauteville, geb. , † 1805
    - **Albert. Dorothea v. Scherer** auf Castell, geb. 1786, † 1866
      - **Daniel Hermann v. Scherer** auf Castell, geb. 1741, † 1820
        - **Daniel v. Scherer**, Syndic in Lyon, geb. 1716, †
        - **Sus. Katharina Zollikofer von Altenklingen** zu Obercastell geb. †
      - **Henriette**, Baronin **Hogguer**, geb. 1756, † 1805
        - **Daniel** Baron Hogguer, Mitgl. d. schwed. Stände etc. geb. †
        - **Henriette de Mauclerc**
  - **Maria Anna** Gräfin **Kanitz**, geb. 1817, † 1889
    - **August Wilh. Karl** Graf **Kanitz**, Generallieutenant, Command. v. Coeln, Königl preussischer Kriegsminister, geb. 1783, † 1852
      - **Karl Wilh. Alexander** Graf **Kanitz**, Herr auf Podangen, geb. 1745, † 1825
      - **Louise Antonie von Massow** aus dem Hause Stegen, geb. 1752, † 1805
    - **Anna Luise** Gräfin von der **Schulenburg-Beetzendorf**, geb. 1799, † 1830
      - **Adolf Friedr. Werner** Graf von der **Schulenburg-Beetzendorf**, geb. 1759, † 1825
      - **Joseph. Aug. Amalie** Gräfin **Vitzthum v. Eckstädt**, geb. , † 1809

Ahnentafel

auf 8 (32) Ahnen des Intendanten v. Schaurer auf Gerstell.

Max v. Schaurer
auf Gerstell,
geb. 1819, † 1900
Ver. Lebens-Sohne
Grenadiere

Ivan Maior,
Max v. Schaurer
auf Gerstell,
geb. 1819, † 1893

Maria Anna
Franz Xaver,
geb. 1817, † 1891

Ign. Philipp
Adr. v. Schaurer
v. Gerstell-Ice und
Pfullendorf,
geb. 1780, † 1857

Ign. Adr. Elisab.
Amalie
Gräfin v. de
Grassalkovics,
geb. 1790, † 1817

Anna Luise
Gräfin von der
Schulenburg-
Beatzendorf,
geb. 1790, † 1860

Ignatz Aug. Amalie
Gräfin
Vitzthum v.
Eckstädt,
geb. , † 1890

Ignatz Christoph
v. Schaurer
v. Gerstell-Ice und
Pfullendorf,
geb. 1749, † 1817

Ignatz Adr. v. Schaurer
v. Gerstell-Ice und
Pfullendorf,
geb. 1720, † 1800

Daniel Hieronym.
v. Schaurer
auf Gerstell,
geb. 1751, † 1831

Albert Gerhardus
v. Schaurer
auf Gerstell,
geb. 1721, † 1800

August Wilh. Karl
Graf Kanitz,
Herr Allmerzenau
und Gerstell, v. Gerstell
Königl. preuß. Gen.
Adjutant,
geb. 1750, † 1824

Anna Luise
Gräfin von der
Schulenburg-
Beatzendorf,
geb. 1750, † 1820

Daniel v. Schaurer,
Syndic in Lyons,
geb. 1715, †

Sus. Kathrina
Zahlbeter von
Allenkingen
zu Oberwaitzl,
geb. , †

Daniel
Baron Hoppner,
Königl. preuß. Gen.
Major,
geb. , †

Henriette
Johanna Hoppner,
geb. 1750, † 1803

Louise Antonie
von Massow
aus dem Hause
Stargard,
geb. 1754, † 1803

Adolf Friedr. Werner
Graf von der
Schulenburg-
Beatzendorf,
geb. 1750, † 1820

Daniel v. Schaurer
Syndic in Lyons,
geb. 1715, †

Sus. Kathrina
Zahlbeter von
Allenkingen
zu Oberwaitzl,
geb. , †

Adrian Bernard
Gaultier de
Grassalkovics Sieur
de Clermontes und
Bellemontes,
geb. , † 1807

Anna Philis
Gräfin de
St. Léger und de
Clermontes,
geb. , † 1805

Daniel v. Schaurer,
Syndic in Lyons,
geb. 1715, †

Sus. Kathrina
Zahlbeter von
Allenkingen
zu Oberwaitzl,
geb. , †

Daniel
Baron Hoppner,
Königl. preuß. Gen.
Major,
geb. , †

Henriette
de Blanchet

Begleitschreiben des Niklaus von Fleckenstein an den Johanniterorden.

Von G. v. Vivis.

Wir der Schultheiss vnd Rhat der Statt Lucern, thun khundt meniglich mit diesem brieff, dass vf den tag sines Datumbs, als wir Rathsweysse bey einandere versampt gewesen, vor vnns erschienen ist, der Edel vnnd Vest, Vnnser sonders getreüwer lieber burger Niclaus von Fleckenstein, weylandt dess auch Edlen vnd Vesten vnsers getreuwen lieben Rhatsfreündt Beaten von Fleckhenstain seligen Ehelicher Sohn, Vnd lies vns fürpringen, Nachdem er dann syd der Zeit an, dass er sin Jahr erreicht alle Zeit sondern lust vnd begirdt getragen, sich in Adenlichen vnd loblichen Tugenden, nit weniger dan weylandt sine liebe ehrliche Voreltern zuo yben vnd zuo erseigen, Insonderheit aber sich in den Ritter vnd Hochloblichen Orden St. Johannssen des Spitals Zue Hierusalem zu begeben, vnd dan Ime vf beschehene fürderung von Vnns vnd sine gethane werbung bey dem hochwürdigen Fürsten vnd Herren, dem Herren Johanniter Maister in Tütschlanden solliche verahn lassung vnd Vertröstung beschehen, das wo er sine probation siner Adenlichen gepurt vnd herkhumens vf ersthaltenden Lobwürdigen Pronincial Capitel vflegen vnd sich selbs praesentieren, er allda vnfählbarlich in solchen Orden Vf: vnd angenumen wurde. Nun auch die Zeit nähig, dass ein solch Capitul oder Versamblung zu Speyer gehalten werden solle, were er willens sich mit solcher probation sines Adenlichen Herkhumens vnd gepurt, von beiden Linien hergefasst zu machen vnd sich mit der selbigen vf gedachtem Capitul praesentiren zue lassen, demuetiglich pitende, dass wir Ine als vnsern Burgern zue solchen loblichen Vorhaben befürdern, Ime zue angedeüter praesentation einer von vnsern Mit Räten vergünstigen, Vnnd dem nach seitemals Ime nit zweifle wir selbsten gemeinlich siner Ehelichen vnd Adenlichen gepurt guet gedächtnuss vnd wüssen tragen. Darneben aber auch etlich vnd Uns nit allein sine lieben Eltern, sondern auch andere mehr siner Altuordern seliger gedächtnuss vergangener Zeiten bey leben, auch Ir ehrlich herkhommes wohl erkhandt gewesen Ime dessen ordenliche Attestation vnd schein, nit allein, von vnsertwegen, souil vns bewüsst, mitheilen sondern auch nachbemelte vier Ehrenpersohnen, so er vnns darumb fürgestelt vnd ernambset, Namlich die Edlen, Gestrengen, Notuesten vnd weysen vnser sunders lieben, getrewen Jost Pfeiffern. Vnnsern Schultheissen, Hauptman Albrechten Sägissern, Obersten Ruedolphen Pfeiffern, alle Ritter vnnd Jacoben von Sonnenberg, alle vnnsere Miträth als wahrhafft gezügen, nach gewohnlichem prauch vnd rechtlicher Form verhören, vnd dan Ime Ire Vssag in sollicher Attestation auch Innerleyben vnd dieselbigen behändigen zue lassen, sich dessen siner noturft vnd gelegenheit noch zue behelffen wissen. Vnd nachdem nun wir sollich gesagtem unsers Burgers dess vonn Fleckhenstains pittlich ahnpringen vnder-

Begleitschreiben des Niklaus von Flüe-Museum an den Johannitorden.

Von H. v. Vivis.

suchen der lenge nach anngehört vnd verstanden, haben nit allein ahn solchem sinem Erlichen vnd loblichem Vorhaben ein sonder wolgefallen empfangen, vnd desswegen auch billich geacht, Ime in demselbigen vnd einem so zimlichen, vnd billichen ersuchen zue willfahren, vnd Ime zue demselbigen besten Vermögens zu fürdern. Wie dann wir hiemit von oberkheitlicher Pflicht, auch siner ehrlichen Eltern vnd Altfordern sondern Verdiensten wegen gegen Vnns vnd Vnser Statt, auch sin selbsten, Erlichen Verhaltens vnd guoter Tugenden wegen, wie auch aus aignem gueten willen vnd Neigung gegen Ime vnd den sinigen gethan, vnd Ime solches nit verwaigern sollen noch wöllen, sagend vnd bezeügend, alss wir in gemein Rhats-Versamlung dass vnns sin des von Fleckhenstains Eltern, vnd dannach auch etlich andere, mehr siner Altvordern seliger gedächtnuss, vnd Ihr ehrlich herkhummes noch in guter gekandtnuss, Vnnd das er auch von denselbigen siner Eltern vnd Voreltern von beiden Linien her, ehrlich erporen, vnd in Ehrlichem, Adenlichem standt vferzogen, auch sonsten durch alte Authentische schriften vnd Instrumenta, vnd sonsten in anderwegen siner vordern lobliche Thaten, vnd Erlich Adelich herkhommens vor vnns nochmalen vnd vilfältiglich erscheinet, Also dass sie menschen gedächtnus her andst nicht dan eines loblichen Adenlichen herkhomens, handels vnd wesens geachtet vnd gehalten worden, So dan habend wir auch die obgenandte vier vnd fürgestelte Rittermessige vnd Adelspersonen hierumb Insonderheit mit gewonlichen pflichten beladen, dass sie sambt vnd sonders sein Niclausen von Fleckhenstein ehelicher gepurt auch Adelichen herkhumenss kuntschafft der warhait sagen wolten, souil Inen wisendt auch glaubhafftig in bericht empfangen halten, welche vf erstatten leiblichen Aydt mit Vfgeregten fingern zue Gott dem Allmächtigen, vnd seinen lieben heyligen vast einhällig bekhandt vnd vsgesagt, dass Namlichen gedachter Niclaus von Fleckenstain von ehrlichen vnnd Adelichen Eltern ehelichen erzeügt vnd erboren vnd namlichen war sin Vatter gewesen Beat von Fleckhenstain, vnd sin Mutter Anna Mutschlin, dann aber vf sin dess Vatters Linien sin grossmuetter Frauw Anna Richmuttin, sin Ahnfraw Barbara im Hoff, vnd sin Vhranfraw Margaretha von Alickon. Weiters vf der Muetter linien, sin grossmuetter Margaretha Greblin von Griffensee, sin Ahnfrauw Eüpfemia von Erlach, vnd sin Uhrahnfraw Loyssa von Herttenstein, Vnd sye Inen sambt vnd sonders anderst nit wissendt dann dz sie die oberzelten personen alle für Adenliche ehrliche Leüth, vnd eines stattlichen gueten loblichen herkummens die jemalen so weit man sich erdenkhen möge einicher under dem Adel vsgeschlossen, oder verpottene begangenschaft oder handtirung beholffen, oder geüebt, vnd theils von Uhraltem Adel, theils aber von den höchsten Potentaten vnd Haüptern der Cristenhait, von Irer loblichen vnd dapfern Thaten, vnd Verdiensten wegen geadelt vnd Rittermässig gemacht, Demnach dann erzälte Attestation vnd beweysung vor vnns vnd in versambletem Rhat beschehen, vnns selbsten auch als vorgemelt, theils vorhin bewüsst gewesen, so haben wir vielgemeltem von Fleckhenstain dessen vf sin vleisig pithen gegenwärtigen schein vnd testimoniales vnd vnnserm angehenckhtem Statt Secret Insigel bevestigt mitheilen lassen. So geben vff den 12. Tag Aprilis Anno 1600.

zuchen der Jungen nach angeglückt und versteckten, haben wir allein aber sobald einen Fischchen und lebhaften Verhalten ein zweiter Jungfischchen ausgewesen, und dessengleichen auch lebhaft gemacht, ihre in dunnschlüssen und einem zu zuchten, und bilbichen erzeugen zur wählbarem, und ihre zur demselben besten Vergnügen an Ihnen. Wie dann wir hiesen von observhaftlicher Pflicht, auch aber ein lieben Eltern und Alterfern sondern Verwisenen wegen gegen Vaus und Vaser Stadt, auch ein solchesen, lebhaften Verhalteres und gleicher Tugenden wegen, wie auch aus eigenen gnaten, wahren und Neigung gegen Ihr und den einigen gnaten und Ihr solches mit verwaigern sollen noch wollen, sagend und bezeigend, als wir in gemein Ihnen Verwaisung dass vaus ein des von Fleschlenstaus Eltern und dannach auch etlich andere, nach einer Alterfern eaiger gehlichnass, und Ihr ehrlich bekhmmess noch ih sauer erkundness. Vind das er auch von dessehligen einer Eltern und Verwiesen von beiden Ihnen ihr, ehrlich erzeugen und in Ehrlichem, Adenhgleum stand ufzuzeugen, auch sonsten durch alle Ahlhen tiesle sehrtiflen und Instumenta, und sotsten in anderwegen einer vorneren lobliche Thaten, und Ehrlich Adelich berkhommess zur vaus sonsiehen und vilhtigleich erscheinet. Also dass sie menschen gesellchtuss her nicht nicht dan eines lobblichen Adenhlichen herkhommens, handels und wesens geachter und erhalten werden, so dan haben wir auch die obgenanite vier und fürgestellte Hirtenmessiger und Adelgeresonen hiermuch Besonderlich mit gewunlichen pflichten bedaten, dass sie sauber und sonders sein Kiehnesen von Fleschlenstau ehrlichter gepurt auch Adelichen berkhmenness hunteschaft der wurhad sagen helten, sogli ihen wisenhit auch glaubhaftig in bereitt empfangen haben, welche Vergestalten lehlichen Ayte mit Ygeryetan hiesen aus Gott dem Allmechtigen und schnell haben begiegen vast erhaltlig lehlhandt und zusagend, dass Kunftchen gedachter Vieder von Fleschenstau von ehrlichen und vind Adelichen Eltern abgeloben gewiset und erhoren und ausnehmen war zu Vatter gewesen Heat von Fleschenstau, und ein Mutter Anna Maiskolin, dann aber vi sin dess Vaters Lieben sin grossmutter Frow Anna Fleshmutin, zu Abnhaw Barbara im Hof, und sin Vhrmutter Margarethe von Allhen. Hierdurch vi der Jungfrau Jungfrau, zu grossmutter Margarethe Gräfin von Gerhausen, zu Abnhaw Engelmin von Eitzach, und zu Urenhaw Loyssa von Herrenstein. Vnd wo Jungfrau und sonders andere mit wissendt dann da sie die observten personen alle in Anschlie ehrlichen Leben, und ehrs standlichen gnaten lehlichen berkhmenness der jenaten so weit man sich erhenkhen oben einander unter dem Adel vergewissen, oder verpetteren begangenschaft oder handtlung behalten, oder geteilt, und theils von Ehrsamen Adel theils aber von den hochsten Potentaten und Hoffpfern die Gnadenhaft von Ihr lehlichen und hunter Thaten, und Verdienssen wegen gnadet und Ritterrlassig gemacht. Dennach dann erzälte Alterstatten und bezeyeung vor vaus und in versammleten Rhat beschehen, vaus selbsten auch als vorgemelt, theils selbst bewiset gewesen, so haben wir vorgenommen von Fleschenstau dessen vi sin vleisig pitten gegenwärtigen schein und testimonides und vnsern insehbenschen statt Secret Insigel bevestent ushehlen lassen. So geben vi den 12. Tag Aprilis Anno 1600.

Aufschrift:

Attestation für Junkher Niclausen von Fleckhenstain so vf Pergamen zu mandiren.	Schrift des Schreibens.
Den 13 tag septemb. Anno 1600 ist vetter Niclaus fleckenstein vff Malta verreisset den Ritterlichen Orden zu empfachen? Godt gäb glück	andere Schrift.

Dieses Begleitschreiben, welches sich im Entwurfe auf der Bürgerbibliothek in Luzern vorfindet, kann zur Ergänzung meines Aufsatzes „Drei Ahnenproben" dienen und sind noch folgende zwei Bemerkungen hiezu zu machen.

1. Die Schreibweise „Pfeiffer" weist darauf hin, dass der Verfasser ein Reichsdeutscher war.

2. Das frühe Vorkommen des „von" bei den Fleckenstein und Sonnenberg. Auf dem Standeskalender von 1650 werden noch beide Familien ohne dasselbe geschrieben.

Manuscript No. 71 „Lucerna stematographica, Collectanea". Felix Balthassar. Bürgerbibliothek Luzern.

Vgl. ebenfalls Wappenscheibe mit Ahnen des Niklaus v. Fleckenstein, III. Katalog des hist. Museums Basel No. 104. Gütige Mitteilung von Dr. P. Ganz.

Heraldik in Kunst und Kunstgewerbe.

Hiezu Tafel IV.

Auf Tafel IV dieses Heftes geben wir eine Abbildung des farbenprächtigen Fensters, das unser, den Lesern des heraldischen Archivs bereits vorteilhaft bekanntes Mitglied R. A. Nüscheler, für Comm. Dr. U. Höpli in Mailand erstellt hat. Im Bogenfeld, im Feld und am Helm des Kriegers sind heraldische Zierden zu sehen.

Kleinere Nachrichten.

Eine Walliser Wappensage. Der Steinbock von Anniviers und die Riesenschnecke. Einst erschien bei den Ponts eine grosse Schnecke und streckte ihre vier Hörner so drohend in die Luft, dass den Thalbewohnern darob bangte. Man hielt Beratung, wie dem Thier am besten beizukommen sei. Da schlug ein Gemeindeältester vor, der gehörnten Bestie ein anderes Hornthier zum Zweikampf entgegen zu senden. Man wählte dazu einen Steinbock, welcher der Schnecke mutig zu Leibe ging und sie zurücktrieb. Zum Dank für seine heroische That erhoben die Anniviarden den Steinbock zum Wappenthier[1].

[1] Auf der Kirche zu Vissoye, dem Hauptort des Thales steht das Steinbockwappen gross angemalt. Nach Schweiz. Archiv für Volkskunde V p. 291.

Aufschrift:

Attestation für Jonkher Nicolaasen von Fleckenstein so wt Fergunsen zu monstiren.	Schrift des Schreibers.
Den 12 tag septemb. Anno 1600 ist vorer Niclaus Fleckenstein vil Malla verreisset den Litterlichen Orden zu empfachen? Hab ich gibt	andere Schrift.

Dieses Begleitschreiben, welches sich im Entwurfe auf der Burgerbibliothek in Luzern vorfindet, kann zur Ergänzung meines Aufsatzes „Drei Ahnenpaläste" dienen und sind noch folgende zwei Bemerkungen hieran zu knüpfen.

1. Die Schreibweise „Fleiffer" weist darauf hin, dass der Verfasser ein Reichsdeutscher war.

2. Das frühe Vorkommen des „von" bei den Fleckenstein und Sonnenberg. Auf dem Stammbaumkalender von 1670 werden noch beide Familien ohne dasselbe geschrieben.

Manuscript No. 71 „Luzerna stemmatographica, Collectanea". Felix Ma[illegible] chassar. Burgerbibliothek Luzern.

Vgl. obendaselbst Wappenzeichnung mit Adnoncen des Niklaus v. Fleckenstein, III. Katalog des hist. Museums Basel No. 101. Gütige Mitteilung von Dr. E. Major.

Heraldik in Kunst und Kunstgewerbe.

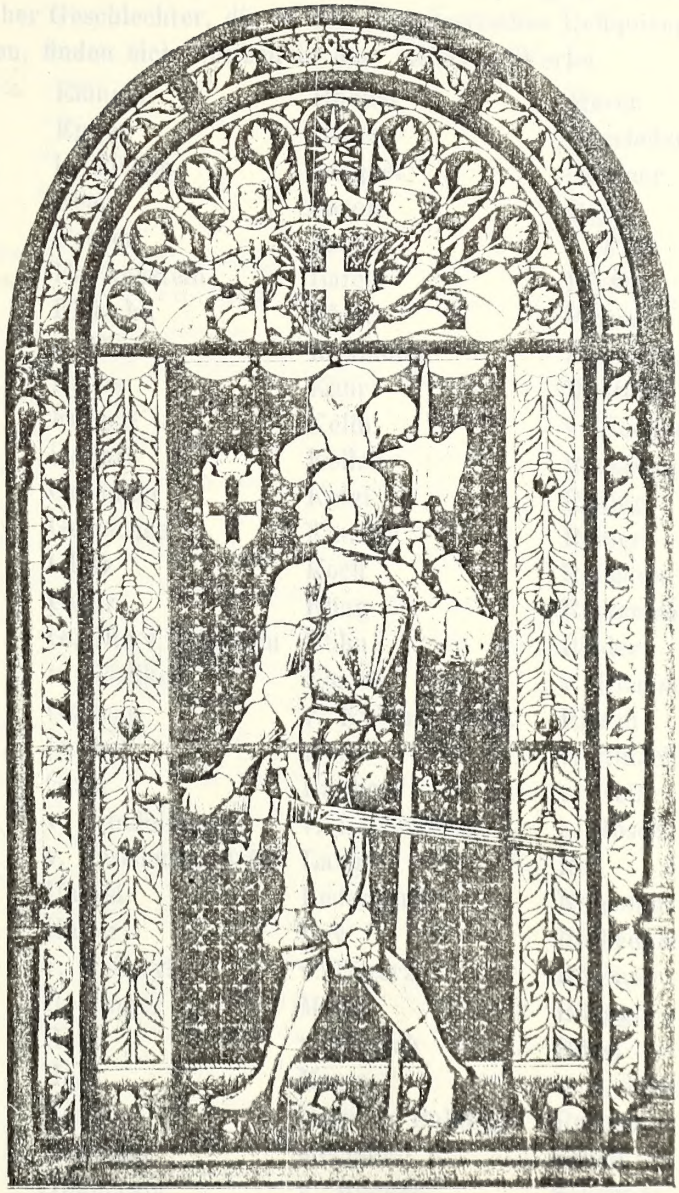
(Siehe Tafel IV.)

Auf Tafel IV dieses Heftes geben wir eine Abbildung des Barbarapokales Forster, das unser, den Lesern des heraldischen Archivs bereits vorteilhaft bekanntes Mitglied R. A. Schneider, für Genua, Via G. Hugli in Mailand ausgeführt hat. Im Hauptfeld, im Fuß und am Hals des Kruges sind heraldische Zierden zu sehen.

Kleinere Nachrichten.

Eine Walliser Wappensage. Der Steinbock von Anniviers und die Bissenwandfluh.[1] Einst erschien bei den Leuten, eine grosse Schlange und schreckte den vom Hirten so dringend in die Flur, dass den Taubenschwarm durch bringt. Man hielt Beratung, wie dem Tier zu seinen Gunsten beizukommen sei. Da sollte ein Gemsjäger helfen, der gelegentlich Jagdlos ein anderes Hornhirt zum Zweikampf entgegen zu senden. Man wählte dazu einen Steinbock, welcher der Schlange mutig zu Leibe ging und sie zuschanden. Zum Dank für seine heroische Tat erhielten die Anniviarden den Steinbock zum Wappentier.

[1] Auf der Grenze zu Visoye, dem Hauptort der Talsohle zum das Steinbockwappen [illegible] Nach Schwab, Archiv für Volkskunde V p. 320.



Glasgemälde von R. A. NÜSCHELER
in der Loggia der Villa Hoepli, Mailand.

ART. INSTITUT ORELL FÜSSLI, ZÜRICH.

Familienforschung. Im folgenden geben wir ein Verzeichnis aller derjenigen Schweizergeschlechter oder mit der Schweizergeschichte in Zusammenhang stehender Häuser, deren Mitglieder weltlichen oder geistlichen Standes in Stückelbergs Geschichte der Reliquien (Zürich 1901) vorkommen. Auch über Fürsten aus den Häusern Bayern, Frankreich, Österreich, Ungarn und Angehörige vieler ausländischer Geschlechter, die in der schweizerischen Reliquiengeschichte eine Rolle spielen, finden sich Notizen in dem zitierten Werke.

Ackermann	Effinger	Hueber	Murer
Aebi	Egger	Huser	Oberholzer
An der Allmend	in Eichen	Jacquet	Ochsner
Angehrn	Feer	Jacob	Peyer
Azziger	Feurer	Jauch	v. Pfirt
Bachmann	Fleckenstein	Imfeld	Pfyffer
Baeli(n)	Fleischli	Ithen	Platner
Balthasar	v. Flüe	Kaufmann	Propstatt
z'Baren	Fuchs	Kaur	Radteller
v. Beckenhofen	Fuessli	Kelin	v. Rechberg
Benziger	Gallati	Keller	Rechburger
Beutler	Germann	Ketzi	Reding
Bisling	Gertschen	Klaarer	Reider
Bochsler	Glutz	Koch	Reimann
v. Bonstetten	Gmür	Küng	Rickenmann
Breny	Göldlin v. Tieffenau	Kuhn	Rieder
Brun	v. Götlikon	Kuster	v. Riedmatten
Brunner	Gottrau	v. Kyburg, Grfn.	Riesch
Brunolt	Grebel	Kyd	v. Rinach
v. Buchegg	Grob	Labhart	v. Roll
Büntener	v. Gundelfingen	v. Landenberg	z. Rosen
Bürgisser	v. Habsburg, Grfn.	Lang	Rot
Buocher	Haessi	Ledergerw	Rotenflüe
Burgower	Haller	Lew	Rothenhäusler
Bussi	v. Hallwyl	v. Ligerz	Rüdliger
a Castanea	Hedlinger	Maler	Rüegger
v. Challant	Heer	v. Matsch	Rüssi
Ceberg	Hegi	Mayer	a. d. Rütti
Christen	Hegner	Mayr v. Baldegg	Rusconi
Cometti	Hermann	Mechler	Schell
Crafft	Himperger	v. Meggen	Scheuber
Curer	Hirzel	Meher	Schiess
Custer	Hoerter	Meyer	Schindler
Dettling	Hoffmann	v. Montfort	Schinner
Dörflinger	Holdermeier	Müller	Schlosser
Ebener	v. Hohensax	Münchv.Landskron	Schmid
Eberhard	Honegger	Muntprat	Schmucki

Familienforschung. Im folgenden geben wir ein Verzeichnis aller der jetzigen Schwarzwaldvereins- oder gut der Schwarzwaldvereinsmitglieder in Zimmern lang stammender Namen, deren Träger wohlhaben, oder zeitlichen Standes in Stockholm's Geschichte der Heimatlen (Zürich 1891) vorkommen. Auch alle Fürsten aus den Häusern Bayern, Brandenburg, Oberrhein und Ungarn, die später anschließen Geschlechter, die in der schwarzwälder Heimatmonatsblätter eine Rolle spielen, haben sich Namen in dem ältesten Werke

Ackermann	Tübingen	Hechler	Maier
Adel	Egger	Hirser	Oberholzer
An der Altenbad	in Zürich	Jungvogel	Oelgem
Angelen	Fear	Jacobi	Pryce
Axzieer	Fogger	Jaeger	v. Ehrn
Baumann	Fleckenstein	Jordan	Pfyffer
Baeldin	Fischbach	Ilmen	Pfaffer
Bahlmann	v. Ende	Kaufmann	Propstatt
v. Baren	Fuchs	Kaue	Radtelier
v. Beckenhofen	Gossell	Kohn	v. Rechberg
Benzinger	Gaffalt	Kaeller	Reichberger
Beutler	Gerstmann	Kerst	Reding
Bisling	Gerstlichen	Klingerer	Raider
Bockeler	Gaiss	Koch	Rehmann
v. Bonstetten	Gauer	Kling	Riekmann
Bronz	v. Gählin v. Tiefenau	Kühn	Rieder
Brun	v. Gählen	Kraus	v. Riedmatten
Brunner	Gottman	v. Kolmg, Gräfin	Rieseß
Brunell	Grabel	Kyll	v. Lynch
v. Buchegg	Groß	Lahmer	v. Koll
Bunteser	v. Grunbelsegen	v. Langenberg	v. Rosse
Bürgesser	v. Halsberg, Freiherr	Lang	Roth
Bueder	Hoesel	Lehmann	Rotmalle
Burgmann	Haller	Law	Rothenhäusler
Basel	v. Hallwyl	v. Lützow	Rüdiger
v. Castrum	Heidinger	Mader	Rüegger
v. Challand	Heer	v. Mörsch	Russ
Celerg	Hegi	Mayer	v. d. Stein
Chelsen	Bezner	Mayr v. Baldegg	Rancoch
Connelli	Hermann	Moeller	Sebell
Cuelli	Hingerer	v. Mergen	Schenker
Curer	Hirzel	Meder	Schiess
Custer	Hoerter	Meyer	Schindler
Dehling	Hoffmann	v. Montfort	Schimmer
Dorfinger	Hohenmoser	Müller	Schlosser
Ebner	v. Holzhausen	Münster Landskron	Schmid
Eberhard	Honegger	Nienhuset	Schmeiß

Schnell	Speth	Suter	v. Weissenburg
Schnyder	Spies	Swager	Widenhuober
Schönbächler	Sprüngli	v. Toggenburg, Grfn.	Wickart
Schorrer	Stadler	Tschopp	Willam
Schröter	v. Stein	v. Uri	Willi
Schwyzer	Stipplin	v. Utenheim	Wiss
Seiler	Stockalper	Vogler	Zay
Senn v. Münsingen	Stör	Wagner	Zelger
v. Silenen	Stritter	Walser	Zender
v. Sonnenberg	Strübel	Walther	Zingg
Specker	Stulz	Weber	Zwyssig

Das Wappen der schweiz. Eidgenossenschaft. Beistehende Figur gibt, um einen Drittel verkleinert, das Wappen der Schweiz, wie es sich im Wappenbuch von Brennwald (Papierhandschrift der Stadtbibliothek Zürich fol. saec. XVI. p. 32) findet.

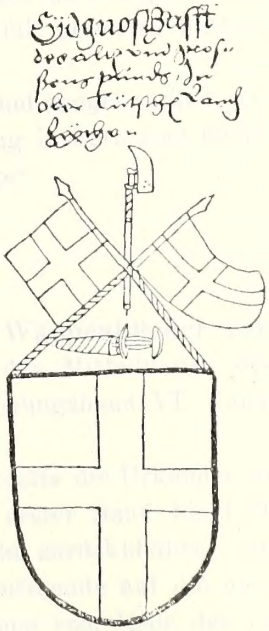


Fig. 17

Das Bild ist deshalb interessant, weil es den Schild (mit dem durchgehenden weissen Kreuz in rotem Feld) überhöht zeigt von vier Zeichen. Der Künstler hatte das Gefühl, dass über den Schild eines Bundes weder ein Helm noch eine Krone, Hut oder Mütze passe, er überhöhte ihn deshalb, ähnlich wie man geistliche Schilde mit Krummstäben, Kreuzen oder Schwertern versieht, mit Gegenständen, die für den Bund der Eidgenossen charakteristisch erschienen. Hiezu wählte er kriegerische Embleme, nämlich zwei verschiedene Feldzeichen (Panner und Fähnlein?), die er in gekreuzter Stellung anbrachte, ferner eine senkrecht stehende Hellebarte von einfacher altertümlicher Form (Gestalt des XIV. Jahrhunderts, aber mit etwas zurückgebogener Spitze). Über dem Oberrand des Schildes endlich liess der Zeichner einen Schweizerdolch von typischer Form, wie ihn der Eidgenosse an der rechten Seite trug, in horizontaler Richtung schweben. Das Motiv, unsern Schweizerschild in solcher Weise zu schmücken, sei denen, die sich mit offiziellen Wappendarstellungen befassen, zur Nachahmung empfohlen. Die Waffen dürften eben so gut hinter dem Schild gekreuzt erscheinen und denselben überragen, was ein noch hübscheres Bild als das Obige ergeben würde.

Neue schweiz. Postwertzeichen. Die Blätter berichten: „Der Bundesrat hat beschlossen, von der Ausführung irgend eines der Entwürfe zu einem Markenbild, die in der Konkurrenz im Frühjahr 1901 eingelaufen sind, abzusehen. Das Post- und Eisenbahndepartement soll nunmehr einen neuen Wettbewerb und zwar unter bestimmten Künstlern veranstalten". Hiezu bemerkt ein westschweizerischer Fachmann:

Schnell	Spieß	Suter	v. Wickenburg
Schyrder	Spies	Swager	Wickenhofer
Schönbuchlinger	Spitznagl	v. Tegernau	Wirsing
Schurer	Stadler	Tochtermann	Wolfen
Schuster	v. Stein	v. Tod	Wolf
Schwyzer	Stiglin	v. Trachelin	Wyse
Seiler	Stockinger	Vogler	Zay
Sonn v. Münsingen	Stoll	Wagner	Zeiger
v. Stilcon	Strutter	Walter	Zender
v. Sontenberg	Strubel	Wälfler	Zingg
Specker	Stula	Weber	Zwyssig

Das Wappen der Schweiz. Bildgenossenschaft.

Bisherigente Irgen und, um einen Punkt zwischinent, das Wappen der Schweiz, wie es sich im Wappenbuch von Brennwald (Paper-handschrift mit Stadtbibliothek Zürich fol. xxxx. X / I. p. 33) findet.

Fig. 17

Das Bild ist deshalb interessant, weil es, den Schild mit dem durchgehenden weissen Kreuze in roter Farbe überdeckt zeigt von vier Zeichen. Der Kühn-Ider hatte das Gefühl, dass über den Schild, dass Bundes wieder von Helm und eine Krone, Ihn oder Ihnen passe, so überhobe ihn deshalb, sinnlich wie man gewöhnlich mit Krummstäben, Kranzen oder Schwertern, wenn nur Gegenstände, die für den Stand der Insignien charakteristisch erscheinen, Ihnen Nähme er kriegerische Embleme, nämlich zwei verschiedene Helmzierden Lanzen und Fähnlein?, die er in geschwungener Stellung nebenhin, forme eine sonderbar stechende Halbfigur von einheitlicher altertümlicher Form (Gewohl des XIV. Jahrhunderts, aber mit etwas zurückgegangener Spitze. Über dem Gegenrand des Schildes endlich liess der Zeichner einen schwerzerlich von typischer Form, um ihn die Bildsäule an der rechten Seite trug, in barocken Ideenung schweben. Die Schrift, ohne Schwierigkeit in solcher Weise zu gebrauchen, ist Sinn, die sich mit diesigen Wappendarstellungen beissen, zur Schreibmaschine entschieden. Die Wappen waren eben so gut hinter dem Schild gelegen gegenüber und abgesehen hierzu, was ein noch höheres Mal als das Tiefe ersteinwurde.

Neue schweiz. Postwertzeichen. Die Stadter Inschriften.

Der Bundesrat hat beschlossen, von der Ausstellung Jegnol einer der Bauwerke zu einem Markenbild, die in der Kontaverva in Fruhjahr 1911 ausgestellten und abgebrochen. Das Fest und Bisseinbundesrat, soll umgegeben einer neuen Wertzeichen und zwei weiter bestimmt in Kilometer verbunden. Hiezu benutzt ein wettbewerbsmässiger Bundesrat.

„Der geneigte Leser merkt etwas, nämlich, dass sie in Bern wieder eine Formel gefunden haben, um Preise und Aufträge zu neuen Entwürfen ihren Nepoten und Günstlingen zuzuhalten. Die Konkurrenz, welche s. Z. von den Zürcher Kunstgewerbeschulen ausgeschrieben worden ist, ergab einzelne ganz hübsche und brauchbare Entwürfe trotz niedriger Prämierung. In Bern aber wurden unverhältnismässig hohe Preise für stümperhafte und lächerliche Entwürfe verabfolgt. Der Umstand, dass unsere Briefmarken seit einem halben Jahrhundert immer hässlicher werden und dass ein Machwerk wie die berüchtigte Jubiläumsmarke in einem Land ausgegeben werden konnte, wo so viel von Hebung der Kunst schwadroniert wird und so und so viel Kunstbonzen und Altertumsmandarine an der eidgen. Krippe stehen, lässt von dem Kunstwert der neuen schweizerischen Briefmarken nicht viel erwarten. Im übrigen warnen wir die Künstler vor Beschickung der Konkurrenz; bei derjenigen im Frühjahr 1901 sind einige Entwürfe, die gewiss vielerorts im Volk Beifall gefunden hätten, nicht einmal ausgestellt worden.

Gerade für Briefmarken, Münzen, offizielle Siegel und Siegelmarken empfehlen sich heraldische Gegenstände vorzugsweise; Anklang in Bern aber findet alles, je stilloser je eher, nur nicht das heraldisch Richtige".

Bücherchronik.

S. Herzburg-Fränkel, Die Bruderschafts- und Wappenbücher von St. Christoph auf dem Arlberg. Sonderabdruck aus den Mitteilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung. Ergänzungsband VI. Innsbruck 1900.

Die schweizerische Geschichtsforschung hat sich bereits die Urkunden in österreichischen Archiven durch eine Publikation, deren erster Band bis 1370 reicht, zu nütze gemacht. Auch die Heraldik sollte nicht zurückbleiben; aus diesem Grund verweisen wir die schweizerischen Wappenfreunde auf die oben zitierte Publikation. Dieselbe behandelt eine Quellengruppe vom Ende des 14. und Anfang des 15. Jahrhunderts, die unter 4000 Wappen eine grosse Anzahl von Schilden schweizerischen Ursprungs enthält. Prof. Dr. Herzburg hat in streng wissenschaftlicher Weise die erhaltenen Handschriften, Originale und Kopien charakterisiert. Die Bücher gehörten der Bruderschaft von St. Christoph an, die um 1386 gegründet wurde und ein Hospiz auf dem Arlberg zu unterhalten hatte. Für den Unterhalt dieser Anstalt wurde nun jeweilen im Sommer — wie in der Schweiz früher für das Gotthardhospiz — gesammelt, so u. a. 1390 am 20. Februar zu Basel. Ein Basler Goldschmied schenkte der Bruderschaft einen Kelch für ein Seelgerät. Tausende von Personen traten der Bruderschaft mit Beiträgen bei, deren Höhe jeweilen in der landesüblichen Münze aufgeführt wird, ein Umstand, der die Bücher auch für Numismatiker zur wertvollen Quelle stempelt. Den Wappenschmuck der Bücher erklärt Fränkel als ein Propagandamittel für den Zuwachs an Mitgliedern und Beiträgen, der ohne dieses Lockmittel ausgeblieben wäre. Es scheint die Vorstellung geherrscht zu

„Der gewaltige Lärm merkt etwas, nämlich, dass sie in Bern wieder einmal Farben gefunden haben, um Freude und Anbetung zu neuen Schwüren Steen Sagen und Gesetzlichkeiten zusammen. Die Kunstkreise, welche z. B. von den Zürcher Kunstgesellschaften ausgeschlossen worden sind, erzeugt eine ganz ruhige und bescheidene Zeitschrift [illegible] Phantasie. In Bern aber wurden unerschütterlichsten hohe Preise für schmerzhafte und [illegible] Kot- wirkt verschlagen. Der Umstand, dass unsere Freiheitsrechte zu einem [illegible] Jahrhunderte immer bescheidener werden und dass ich Abschwerk wie die bernerische Industrieausstellung in einem Land ausgegeben werden konnte, wo so viel von Hebung der Kunst schwatzen wird und so und so viel Künstlerinnen und Alterthumsmuseen an der oberen Kripke stehen, lässt von dem Kunstwert der neuen schweizerischen Briefmarken nicht viel erwarten. In früheren Zeiten wurden wir die Künstler von Bescheidung der Kunstkreise, bei dergleichen im Frühjahr 1901 und einige Kunstwerke, die gewiss [illegible] im Volk Beifall gefunden haben, nicht einmal ausgestellt worden.

Gerade für Briefmarken, Münzen, [illegible] Siegel und Siegelmarken an [illegible] sich herrlichste Gegenstände vorzugsweise; Zeichnung in Bern aber Fach- allen, je stilloser je eher, nur nicht das bescheiden Schlechte".

Bücherschau.

S. Herzberg-Fränkel, Die Handschriften- und Wappensammlung von St. Gallen und dem Archive. Sonderabdruck aus den Mitteilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung. Ergänzungsband VI. Innsbruck 1901.

Die schweizerische Geschichtsforschung hat sich bereits die Pflanzen in Schwierigkeiten Zwischen durch eine Publikation, deren erster Band bis 1870 reicht, zu nutze gemacht. Auch die Hermann sollte [illegible] zurückbleiben; aus diesem Grund [illegible] wir die schweizerischen Wappenzeichen auf die oben zitierte Publikation. Beredte [illegible] eine Geschichtsgruppe von Mann des 14. und Anfang des 15. Jahrhunderts, die unter 1000 Urkunden eine grosse Anzahl von Siegeln schweizerischen Ursprungs enthält. Ziur. In Herzberg hat er strenge [illegible] Wahrheit die [illegible] Handschriften, Urkunden und Kopien [illegible]. Die Mühe [illegible] die Umgegend von St. Gallen [illegible] ay. Ab. [illegible] gegrundet wurde und ein Inventar auf dem Archive zu [illegible] hatte. Ich den Urkunden dieser Urstadt wurde nun [illegible] im Nonnen — wie [illegible] Schweiz [illegible] die Gutenthalgegend — gesammelt, so u. a. 1300 und 20. Jahrhundert zu Basel. Im Basler Gotteshaus schenkte der Brunes- schaft einen Kelch für eine Stiftung. Ausserdem von Personen [illegible] der Brunes- schaft mit Jahrtagen [illegible], deren Liste jeweilen in der [illegible] Mitteilungen aufgeführt wird, ein Umstand, der die Mühe auch für Sphragistiker zur Wert- vollen Quelle stempelt. Den Wappenschmuck der Bücher wählen Brunes als ein Propagandamittel für den Zweck an Mitgliedern und Bestrebungen der ohne dieses Lesemittel ausgeschlossen wäre. Es scheint die Vorstellung gewesen zu

haben, dass man durch das Einmalen der Wappen im Bruderschaftsbuch das ganze Geschlecht dem Schutz des heiligen Christoph empfehle und an den geistlichen Wohlthaten teilnehmen lasse, die den Verbrüderten zu gute kommen. Darauf weist der Umstand, dass auch Wappen längst verstorbener Klosterstifter abgebildet sind, die eine symbolische Fürbitte für ihr Seelenheil bedeuten. Die sammelnden Organe der Bruderschaft haben u. a. Basel, Bern, Thun, Freiburg, Zürich und Chur besucht. Glieder der Geschlechter von Habsburg, Sargans, Toggenburg, Matsch, Brandis, Tierstein, Blum von Basel, Kalt (?) von Basel haben Beiträge gezeichnet und figurieren mit ihren Wappen. Vermutungsweise möchten wir die Ansicht äussern, die ältesten Schildmalereien in diesen Handschriften seien zur Erleichterung des Nachschlagens den Namen beigefügt worden. Fränkels sorgfältige Untersuchung, die mit alphabetischem Register versehen und zwei farbigen Facsimiletafeln geschmückt ist, verdient das eingehende Studium seitens des Heraldikers. *E. A. S.*

August Burckhardt, Der Aufstandsversuch der Brüder Peter und Hans Bischoff im Jahre 1482, nebst Mitteilungen über den Tumult von 1402, sowie Notizen zur Genealogie der Familie Bischoff im 14. und 15. Jahrhundert. (Basler Beiträge zur vaterl. Geschichte XV Heft 4, Basel, Georg & Co. 1901).

Auf diesen, eine von der Geschichtsschreibung bisher fast gänzlich übergangene Episode aus Basels Vergangenheit aktenmässig darstellenden Aufsatz sei auch an dieser Stelle hingewiesen, da der Verfasser uns darin mit der ältesten Genealogie der Familie Bischoff bekannt macht. Aus diesem, erstmals 1361 genannten Geschlechte, dessen männliche Repräsentanten im 14. und 15. Jahrhundert sämtlich Metzger waren, das daneben von Anbeginn an zu den reichsten Basler Bürgergeschlechtern zu zählen ist, und von 1379 ab im Rate erscheint, stammten nämlich die Hauptbeteiligten des Aufruhrs von 1482, zwei unruhige, rauflustige Brüder, Peter und Hans, deren Urgrossvater Nikolaus bereits beim Tumulte von 1402 eine Rolle gespielt hatte und ebenso streitsüchtig und gewaltthätig gewesen war, wie die meisten seiner Nachkommen. Der sehr interessanten Arbeit ist als Beilage der „Versuch einer Stammtafel der Bischoff von Vislis (der Stammvater Peter war aus Basel nach Vislis, östlich von Pfirt, gezogen und dort vor 1382 gestorben) im 14. und 15. Jahrhundert" beigegeben. *E. D.*

Wappenbuch der Gemeinden des Elsasses, von Ludwig Schoenhaupt[1]. Strassburg, Elsässische Druckerei, Verlag von J. Noiriel.

Wenige Städte oder Länder besitzen ein neues, gedrucktes Wappenbuch von so luxuriöser Ausstattung wie das Elsass. Auf grossen, breitrandigen Folioblättern kommt der Text wie die bunten Wappenbilder zur Reproduktion. Der Text gibt jeweilen den derzeitigen Namen, ferner die mittelalterlichen Namensformen, die Einwohnerzahl der Gemeinden, geographische, wirtschaftliche und historische Notizen nebst dem Ortsheiligen und dem Datum des Patronatsfestes. Auf den Tafeln sieht man in sauber ausgeführtem Bunt-, Gold- und Silberdruck

[1] Komplet in 10 Lieferungen à 3 Bogen à M. 3. 50, brosch. M. 35. —, geb. M. 50. —. Erscheint in deutscher und in französischer Ausgabe.

haben, dass man durch das Sammeln der Wappen in Bordeaux[1] und den ganzen Grundstock dem Schoss des heiligen Christoph empfehle und an den zahlreichen Wohlthaten teilnehmen lasse, die den Verbündeten zu gute kommen. Darauf wolle der Unterzeichnete, dass auch Wappen längst verstorbener Kloster-ältter abgebildet sind, die eine geschichtliche Tendenz für die Seelenheil bestimmen. Die sammelnden Organe der Bruderschaft haben u. a. Basel, Bern, Thun, Freiburg, Zürich und Chur besucht. Bilder der Geschlechter von Hallwyl, Sursee, Toggenburg, Malsch, Bernlis, Tierstein, Rhun von Basel, Kalt (?) von Basel haben Beiträge geschenkt und figurieren mit ihren Wappen. Vermutungsweise nahmen wir die Zusagt Bussers, die Bilder Schilthenbrien in diesen Handschriften seien zur Erläuterung des Sachsenspiegels den Namen beigefügt worden. Fränkels sorgfältige Inventarisation, die mit alphabetischem Register versehen und zwei Bänden Originalabdrücke zusammenhält, verdient das eingehende Studium seitens des Heraldikers.

Z. A. S.

Unserer Bundesbrüder. Der Antistandesvorstand der Brüder Peter und Hans Hiesshof im Jahre 1482, welsi Aufzeichnungen über den Tumult von 1402 sowie Notizen zur Genealogie der Familie Hiesshof im 14. und 15. Jahrhunderte, (Basler Beiträge zur vaterl. Geschichte XV Heft 4, Basel, Georg & Co. 1884).

Auf diesem eine von der Fasnachtsbruderschaft Basel gewählt Bier-gangene Episode aus Basels Vergangenheit allgemeinzeig durchgeführten Aufsatz sei auch an dieser Stelle hingewiesen, da der Verfasser uns darin mit der Hiesshofschen Genealogie der Familie Hiesshof bekannt macht. Aus diesem wesentlich 1581 gemachten Geschlechter, dessen genealogische Repräsentanten im 14. und 15. Jahrhundert ähnlich Burgen wurde, das Jahrbuch von Schweizer zu zu den reichsten Basels Bürgergeschlechtern zu zählen ist, und von 1579 ab im Rate gesehen, stammen nämlich die Hauptbestandteilen der Aufzeichnungen von 1482—1493 anwesende, nämlich Hiesshofer, Peter und Hans, dessen Figurenreicher Schildes beraits beim Tumulte von 1402 ohne Zweifel zu solch Jahre und ohnsen streitbarlichs und gewaltbrüchig gewesen war, wie die meisten früher Geschlechtsnamen. Der sehr interessanten Arbeit ist als Beilage und „Versuch einer Stammtafel der Hiesshof von Viele (der Stammvater Peter war aus Basel nach Viele, ansässig von Peter erzogen und dort von 1472 geworben) im 14. und 15. Jahrhunderte" beigegeben.

K. A.

Wappenbuch der Gemeinden des Kantons, von Ludwig Schneuwlyn. Strassburg, Schlesier-Dreschsel, Verlag von J. Noerdel.

Wenige Bibliothek oder Fähnlein legitimen ein reiches, reichhaltiges Wappenbuch von so humoriger Ausstattung wie das Kleine. Auf gewissen, bordeaux-farbenen Folio-blättern kommt der Text wie die bunten Wappenbilder zur Repräsentation. Der Text gibt sowohl den heraldischen Kenner, lesen die mittelalterlichen Namens formen, die Entwickelung der Gemeinden, geographische, wirtschaftliche und historische Notizen nebst dem Urbeschlüssen und dem Datum des Gemeindeerlasses. Auf den Tafeln sieht man in sauber ausgeführten Farben, Gold- und Silberdruck

[1] Kompiler in 10 Exemplaren à 2 Wappen à M. 3,50, besonders M. 30 —, von M. 20 — bestehend in deutschen und in französischen Ausgaben.

 1778855

die Schilde der Gemeinden in der Form und im Stil des 19. Jahrhunderts (sog. spanische Schilde). Als wertvolle Zugabe gibt Schönhaupt zahlreiche Abbildungen von Grenz- und Marksteinen; dieselben zeigen bald Initialen, bald Jahrzahlen, bald heraldische Figuren oder ganze Schilde; nach den Zeichnungen zu urteilen stammen die Steine sämtlich aus dem 17., 18. und 19. Jahrhundert. Das Wappenbuch der Gemeinden des Elsasses wird als Nachschlagebuch vielen gute Dienste leisten.

Schweizerische Blätter für Exlibris-Sammler. Feuilles Suisses pour Collectionneurs d'exlibris[1]. Die erste Nummer des ersten Jahrganges dieser eben gegründeten Zeitschrift ist auf 1. November 1901 erschienen. Ihr Gewand ist ein vornehmes, ihre Grösse stattlich, so dass auch Kunstblätter von bedeutenden Dimensionen darin Aufnahme finden können.

„Zum Geleite" gibt der Zeitschrift Graf Leiningen ein sehr wohl angebrachtes Mahnwort mit, des Inhalts, der Sammler möge der Qualität, nicht der Quantität nachjagen, das Kunstblatt und das historische Stück erforschen und nicht die Erzeugnisse moderner Massenproduktion zusammenbringen. Edmond des Robert in Nancy berichtet über das Exlibris eines seiner Vorfahren, dessen Vater Kommandant zu Hüningen gewesen. L. Gerster gibt die Reproduktion eines in Kupfer gestochenen Bibliothekzeichens von einem Pfarrer Heinrich Zwingli und schildert in einem weitern Aufsatz „Wie ich Exlibris zu sammeln begann". Es folgt noch die Abbildung des neuen Bibliothekzeichens der Schweiz. heraldischen Gesellschaft; dasselbe wurde angefertigt, um das hässliche Blatt, das während des ersten Jahrzehnts gedient hatte, zu ersetzen. Der Liste des Mitgliederbestandes entnehmen wir, dass das Unternehmen bereits vielfachen Anklang gefunden hat; dass derselbe andauern möge, wünschen wir dem Redaktor wie dem Verleger der hübschen jungen Schöpfung.

Handwörterbuch der Schweiz. Volkswirtschaft, Sozialpolitik und Verwaltung. I. Band, 1. Lieferung.

In diesem gross angelegten Lexikon hat unser Mitglied, Dr. H. Türler, Staatsarchivar des Kantons Bern, den Artikel Adel (p. 14—20) bearbeitet. Die vielen Kreisen hochwillkommenen Auskünfte Türlers beziehen sich auf das geltende Recht, den Adel des Hochmittelalters, die Ministerialen und die späteren Grundherren, den Stadtadel von Zürich und von Basel, den Adel und das Patriziat von Bern, Luzern, Freiburg, Schaffhausen, Neuenburg und Waadt. Trotz ihrer Kürze sind die verschiedenen Abschnitte durchaus klar und höchst interessant abgefasst und gerne würde man unter Türlers Führung z. B. auch den Adel von Graubünden und Wallis kennen lernen. Besonders verdankenswert erscheint uns die reichliche Zusammenstellung der einschlägigen Litteratur, die dem Artikel beigegeben ist.

Historisches Museum Basel. Katalog III, Glasgemälde 1901.

Das Basler historische Museum ist — im Unterschied zu gewissen Unternehmungen der Eidgenossenschaft[2] — ein wissenschaftliches Institut; es hat

---

[1] Erscheinen sechsmal jährlich; Preis per Jahr 4 Fr. für die Schweiz, Fr. 4. 50 für das Ausland. Redaktion Eman. Stickelberger, Basel; Druck und Verlag Fritz Amberger, Zürich.

[2] Über das Verhalten der Direktion des sog. Landesmuseums vgl. Dr. E. D. in dieser Zeitschrift 1901 p. 83 unten.

die Schilde der Gutsherren in der Form und im Stil der 14. Jahrhunderts-eingeprägte Schilder. Als wertvolle Zugabe gibt Schweizer zahlreiche Abbildungen von Grenz- und Marksteinen, dieselben zeigen bald Buchen, bald Jahreszahlen, bald heraldische Figuren oder gross Schilder, nach den Gemeinden zu urteilen stammen die Steine ebenfalls meistens (7, 18 und 19. Jahrhunderts. Die Wappenbuch der Gemeinden des Elsasses wird die Nachschlagebuch werden gute Dienste leisten.

Schweizerische Blätter für Exlibris-Sammler. Feuilles suisses pour l'ordre thématique d'exlibris. 10e année. Nummer des ersten Jahrganges dieser eben gegründeten Zeitschrift ist auf 1. November 1909 erschienen. Ihr Erscheinen ist ein erfreuliches. Ihre Ziele sind, so dass auch Kunstbläter von bedeutenden Dimensionen darin Aufnahme finden können.

„Zum Geleite" gibt der Redaktion ihre Bemerkungen ein sehr wohl an geeignetes Mahnwort mit, das Interesse der Sammler möge die Qualität, nicht der Quantität nachjagen, das Kunstblatt und das historische Stück entsprechen und nicht die Erzeugnisse moderner Massenproduktion zusammenhängen. Edmond des Huberts in Sainte Beriehet über das Exlibris eines antiker Verlebnen, dessen Vater Kommentar zu Hinlingen gewesen. 1. Geister gibt die Eigenschaften einer in Kupfer gestochenen Bibliotheksexlibris von einem Pierre Clouzot Zeichnung und schildert in einem weiteren Artikel „Wie ich Exlibris zu sammeln begann". Es folgt noch die Abbildung des neuen Bibliotheksexlibris der Schweiz. bernischen Gesellschaft; dasselbe wurde ausgeführt von das hiesige in Bern, das während des ersten Jahrzehnts geleitet hatte, zu ersetzen. Doch Arte die Bibliotheksexlibris entnehmen wir, das das Interessanten bezüglich vorliegenden Anfang gemacht hat, dass dieselbe weiteren mögen. wünschen wir dem Ex dasselbe wie dem Verleger der bisherigen jungen Schopfung.

Handwörterbuch der Schweiz. Volkskunde, Sprachgeschichte und Verwaltung. 1. Band, 1. Lieferung.

In diesem grosse angelegten Lexikon hat man Aufgabe, Die, 11. Tafel, Stammbäumen der Wappen Bern, den Artikel Adel (p. 41—50) bearbeitet. Die vielen Kreise Inschriftenmaterial Auskünfte Tafeln beziehen sich auf die geistige Kreise, den Adel der Hochgerichtsbarkeit, die Adelsverleihen und die spätern Grundherren, den Stadtadel von Zürich und von Basel, den Adel und das Patriziat von Bern, Luzern, Freiburg, Schaffhausen, Solothurn und Wandt. Trotz ihrer Kürze sind die verschiedenen Abschnitte durchaus klar und höchst interessant abgefasst und geben wieder man mutes Tafeln Bildnis z. B. auch den Adel von Graubünden und Wallis kennen lernen. Besonders verdienstvoll erscheint uns die reichliche Zusammenstellung der einschlägigen Literatur, die dem Artikel beigegeben ist.

Historisches Museum Basel. Katalog III, Glasgemälde 1909.

Das Basler historische Museum ist — im Unterschied zu gewissen Unternehmungen der Eidgenossenschaft — eine wissenschaftliche Institut; es hat

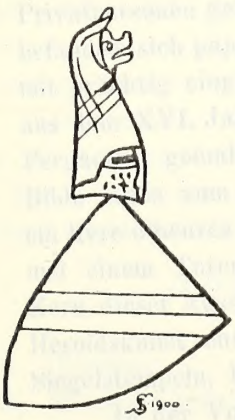
dies nicht nur durch weitgehendes Entgegenkommen gegen Gelehrte, sondern auch durch die Herausgabe von Katalogen, welche dem Fachmann wie dem Laien als wertvolle Führer dienen, bewiesen.

Der vorliegende Katalog III, verfasst von unserm wohlbekannten Mitglied Dr. P. Ganz, weist nicht weniger als 220 Erzeugnisse der Glasmalerei, grossenteils schweizerischer Provenienz. Vom XIV. Jahrhundert an bis ins XVIII. Saeculum reicht die Basler Sammlung; die Namen und Monogramme der Künstler sind zu Anfang des Katalogs, die Namen der Wappeninhaber zu Ende desselben zusammengestellt.

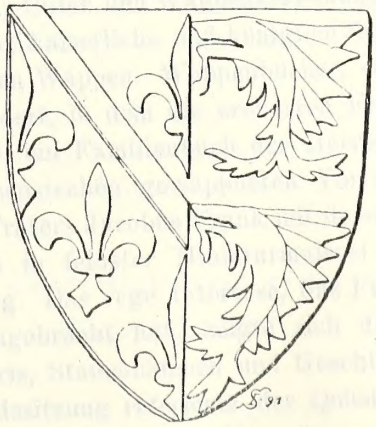
Wenn wir hier auf diese Arbeit besonders hinweisen, so geschieht es, weil nicht weniger als 234 Wappen von Adels- und Bürgergeschlechtern, Bistümern, Abteien, Städten und Zünften darin verzeichnet sind. Zahlreiche unserer Mitglieder werden die Wappen ihrer Vorfahren oder von Namensgenossen in diesem Katalog finden; wollen dieselben authentische Vorlagen für Scheiben oder Siegel, so wird ihnen die Basler Sammlung eine zuverlässige Fundgrube sein.

Stückelberg, E. A., Das Wappen in Kunst und Gewerbe. Zürich, Cottis Witwe 1901.

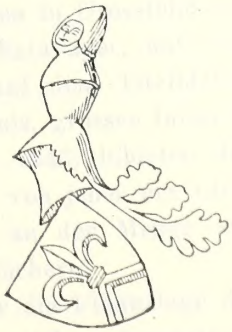
Erschienene Rezensionen: Bouly de Lesdain im Courrier d'Allemagne. Vannes 1901 p. 29—31; (Extrait de la Revue des Questions héraldiques). Der deutsche Herold 1901 p. 47—48 von K. E. Grafen zu Leiningen-Westerburg. Heraldische Mitteilungen, herausgegeben v. Verein zum Kleeblatt 1901 p. 21, 58—64. Exlibris, Zeitschrift für Bücherzeichen, Bibliothekenkunde und Gelehrtengeschichte 1901 XI. p. 30. Zeitschrift für Bücherfreunde V p. 47. Antiquitäten-Zeitung, Stuttgart 1901 p. 13. Der Wappensammler, Kahla 1901 p. 158. Westermanns Monatshefte 1901 p. 140. Journal de Genève 1900 No. 357. Allgem. Schweizer-Zeitung, Sonntagsbeilage 1901 No. 5. Neue Zürcher Zeitung 1901 No. 79. Hier drei Illustrationsproben aus Stückelbergs Büchlein.



Malerei an einem Kästchen in Basel. Fig. 18



Relief auf einem Backstein in Montbrison. Fig. 19



Steinrelief an einem Pfeiler der St. Peterskirche zu Basel. Fig. 20

Festschrift zum vierhundertsten Jahrestag des ewigen Bundes zwischen Basel und den Eidgenossen. 13. Juli 1901.

Ein Werk von monumentaler Pracht der Ausstattung. Wenn wir es an dieser Stelle rühmen, so geschieht dies um Heraldiker aufmerksam zu machen

Malerei in einem Klosterbuch in Basel. Fig. 18.

Relief auf einem Bischofsstab in Montbéliard. Fig. 19.

Stickerei an einem Grabe des St. Bernhardinus zu Basel. Fig. 20.

auf diejenigen Bilder und Tafeln, welche sein spezielles Interesse zu erwecken geeignet sind. Seite 271 sehen wir ein sehr flott gezeichnetes Exlibris des Hieronymus Tscheckenpürlin, Priors der Basler Karthaus; es stellt eine Variante dar zu dem von Gerster (Die schweiz. Bibliothekzeichen p. 8) veröffentlichten Exemplar. Auf wundervoll ausgeführten Tafeln kommen ferner zur Abbildung die Wappenschilde des Bischofshofes, des Fischmarktbrunnens, des Spalenthors, des Käppeli-Jochs der Rheinbrücke, der Chorstühle in der Peterskirche und der Zinnen am Rathaus. An diesen waren ursprünglich die Schilde der 12 alten Orte und in der Mitte der Pannerträger von Basel zu sehen. In vollendeter Reproduktion ist sodann eine Wappenscheibe des Hieronymus v. Waiblingen, Decretorum Doctor und Chorherr zu Bern, abgebildet. Sämtliche Proben zeigen uns den hohen Stand der mittelalterlichen Wappenkunst der Stadt Basel.

Gesellschaftschronik.

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ SUISSE D'HÉRALDIQUE.

Die zehnte Generalversammlung unserer Gesellschaft fand am 26. und 27. Oktober zu Freiburg im Üchtland statt. Sie erfreute sich trotz der winterlich vorgerückten Jahreszeit einer zahlreichen Beteiligung und eines günstigen Verlaufes. Der Samstag Nachmittag war der Besichtigung des kantonalen Museums gewidmet, wo die Regierung von Freiburg der Gesellschaft die Ehre erwies, sie durch drei Herren des Staatsrates offiziell zu begrüssen. Ausser den ständig im Museum ausgestellten Schätzen, der reichen Glasgemäldesammlung und den burgundischen Beutestücken waren eine Anzahl heraldischer Objekte, Wappenbriefe und Bücher ausgelegt, die teils der Kantonsbibliothek, teils Privatpersonen gehören. Unter den Wappenverleihungen an Freiburger Familien befanden sich päpstliche, kaiserliche und königlich französische Briefe, zum Teil mit prächtig eingemalten Wappen. Wappenbücher, ein prachtvolles Fahnentuch aus dem XVI. Jahrhundert, in dem die eroberten Feldzeichen in Grossfolio auf Pergament gemalt sind, ein Familienbuch der Herren von Estavayer, mit dem Bilde eines zum Lanzenstechen gewappneten Vorfahren auf dem Titelblatte, ein livre d'heures des Fraters Jacobus Frank mit dessen Bildnis, grossen Initialen und einem Totentanze in feinster Miniaturmalerei (1535—1543) bildeten den Kern dieser Ausstellung. Das rege Interesse, das Freiburg von jeher der edeln Heroldskunst entgegengebracht hat, zeigte sich deutlich an der Menge von Siegelstempeln, Ex-libris, Stammbäumen und Geschlechterbüchern.

In der Vorstandssitzung referierte der Quästor über die Finanzlage der Gesellschaft, die sich durch die stetige Vergrösserung und reichere Ausstattung der Zeitschrift, sowie durch die Beilagen auch im vergangenen Jahre noch nicht gebessert hat. Er hofft, dass das kommende Jahr den Ausgleich zu bringen vermöge, indem sich die Mitgliederzahl stets vergrössert. An Stelle von Prof. J. Zemp, der die auf ihn gefallene Wahl in den Vorstand abgelehnt hat und eines ausgetretenen Genfer Vertreters wird der Versammlung die Wahl von

auf diejenigen Bilder und Tafeln, welche sein spezielles Interesse zu erwecken geeignet sind. Seite 271 sehen wir ein sehr fein gezeichnetes Exlibris der Bibliothek von Tschudi, Pfarrer der Neuen Kirchenn; es steht eine Variante der zu dem von Hunter (die schwarz. Bibliothekzeichen p. 8) veröffentlichten Exemplar. Auf wunderveil ausgeführten Tafeln kommen Porträt zu Tobiaden die Wappenschilde der Isenbeldeiche, des Fischenbrüderinnen, des Spalentors, der Kappel-Locke der Rheinbrücke, der Eisenstäbe in der Theatergasse und der Zinnen von Kaltenn. An diesen waren ersprungsgleich die Schilde der 12 alten Orte und in der Mitte der Bannerträger von Basel zu sehen. In vollendeter Kopenhaftrion ist sodann eine Wappenscheibe des Bürgermeister v. Wattlingen, Bernerbrunn Berner und Oberkirer zu Bern, abgebildet, sämmtliche Farben zeigen uns das hohen Stand der mittelalterlichen Wappenkunst der Stadt Basel.

Gesellschaftschronik.

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ SUISSE D'HÉRALDIQUE.

Die ordentliche Generalversammlung unserer Gesellschaft fand am 26. und 27. Oktober zu Frauenfeld statt. Sie erfreute sich trotz der wenigerlich vorgerückten Jahreszeit einer zahlreichen Beteiligung und eines günstigen Verlaufes. Der Samstag Nachmittag war der Besichtigung des kantonalen Museums gewidmet, wo die Regierung von Frauenfeld die Gesellschaft die Ehre erwies, sie durch den Herrn des Staatsarchivs Dr. Kappeler an begleiten. Ausser den ständig im Museum ausgestellten Schätzen, der wertvollen Glasgemäldesammlung und den burgundischen Historischen waren eine Anzahl heraldischer Objekte, Wappenbücher und Bücher ausgelegt, die teils der Kantonsbibliothek, teils Privatpersonen gehören. Unter den Wappenverleihungen an Frauenfeld Familien befinden sich prächtige, leider teil. und Kantonsbibliothek, eine Urkunde mit prächtig eingemalten Wappen. Wappenbücher, ein prachtvolles Exemplar aus dem XVI. Jahrhundert, in dem die ordentlichen Tabelleschen in Grisaille mit Perlenmuster gemalt sind, ein Manuskript der Thurgau von Sarnwyer, mit dem Titel eines zum Lorenzostechen gewappneten Vorbrunn auf dem Thurgau, ein Byre d'Hennes des Jeanneres d'ancien Estant mit diesem Bildnis, prasen Infanta und einem Turnmanne in Basler Abbiatmaderei (1600—1625) bildeten den Kern dieser Ausstellung. Das regen Interesse, das Fremdung von jeder der edelsten Heraldikkunst entgegenzubringen hat, zeigte sich deutlich an der Menge von Siegelabdrucken, Ex libris, Sammlungen und Gesellschaftsbriefen.

In der Vorstandssitzung referierte der Quästor über die Finanzlage der Gesellschaft, die sich durch die stetige Vergrösserung und reichere Ausstattung der Zeitschrift, sowie durch die Beiträge noch an vergangenen Jahre noch nicht gebessert hat. Er bittet, dass die Kommission Jahr den Ausgabeteil an bringen vermöge, indem sich die Mitgliederzahl stets vergrössere. Als Stelle von Prof. J. Xemp, der die auf ihn gefallene Wahl in den Vorstand abgelehnt hat und ohne ausgetretenen Dr. Vorstandes wird der Versammlung die Wahl von

zwei neuen Vorstandsmitgliedern vorgeschlagen. Es wird beschlossen, die Jahresrechnung in verkürzter Form im Berichte abzudrucken und den Quästor zu ermächtigen, die bis anhin bei der Buchhandlung Schulthess & Co. einbezahlten Abonnementsbeträge direkt zu erheben.

Beginn der Generalversammlung 5 3/4 Uhr in einem Hörsaale des Museums. Anwesend 32 Mitglieder. Der Präsident gibt in seiner Begrüssungsrede eine Übersicht über die zehn ersten Jahre des Bestehens der Gesellschaft, die aus kleinen Anfängen und gegen weitverbreitete Vorurteile kämpfend, sich zu einer leistungsfähigen, wissenschaftlichen Arbeitskraft herausgebildet hat. Die «Archives héraldiques» zeugen von der Entwicklung, sie haben der Gesellschaft stets neue Anhänger und Mitarbeiter geworben und heute besteht die Hauptaufgabe darin, diese im Verhältnis zu den verfügbaren Mitteln reich ausgestattete Vierteljahrszeitschrift zu einem nützlichen und unentbehrlichen Quell der Geschichtsforschung zu machen. Dankbar gedenken wir auch des Interesses, das auswärtige Fachmänner und Gesellschaften unserm Organ entgegenbringen; im Herbst des Jahres haben mündlich Herr Graf von Pettenegg aus Wien und Herr R. Richebé aus Paris demselben Ausdruck verliehen. In manchen Kantonen zählt die Gesellschaft noch wenige oder keine Mitglieder und auch da, wo sie bekannt ist, stehen viele Interessenten noch ausserhalb unseres Kreises.

Durch Tod sind der Gesellschaft im Laufe des Jahres entrissen worden die Herren: Alfred Bovet in Valentigney; Bundesrichter Dr. J. Morel, Mitbegründer der Gesellschaft und einer der kundigsten Forscher heimischer Siegelkunde; Graf Ernst von Mirbach-Harff; Eric Valloton; Marc G. Francillon und der Nestor der französischen Heroldskunst, unser Ehrenmitglied Victor Bouton, in Paris.

Über die Arbeiten der Gesellschaft, das heraldische Archiv, den als Beilage publizierten genealogischen Atlas zur Schweizergeschichte, das Wappenbuch der schweizerischen Kirchen und Klöster, werden die leitenden Kommissionen Bericht erstatten.

Der Quästor, Bezirksrichter Gustav Hess, legt die Rechnung im Auszuge vor, die von den Revisoren S. de Perregaux und Franz Fischer durch Zuschrift an den Präsidenten als richtig befunden und unter bester Verdankung zur Annahme empfohlen wird.

Jahresrechnung pro 1900.

Einnahmen.

I.	Übertrag	— —
II.	Mitgliederbeiträge	Fr. 1924. 55
III.	Abonnements	„ 1046. 85
IV.	Verkauf von alten Jahrgängen	„ 145. 20
V.	Zinsen	„ 12. 35
VI.	Inserate	„ 40. —
VII.	Verschiedenes	„ 85. —
		Fr. 3253. 95

zwei neuen Vorstandsmitgliedern zusammensetzen. Es wird beschlossen, die Jahresversammlung in verkürzter Form im Herbste abzuhalten und den Tagesplan zu erledigen, die bis jetzt bei der Durchberatung Schwierigkeiten machten, entsprechenden Abänderungsanträgen durch zu ersetzen.

Beginn der Generalversammlung 8 ½ Uhr in einem Hörsaale der Akademie. Anwesend 32 Mitglieder. Der Präsident gibt in seiner Eröffnungsrede einen Überblick über die zehn ersten Jahre des Bestehens der Gesellschaft, die aus kleinen Anfängen und gegen weitverbreitete Vorurteile hinsichtlich, sich zu einer leistungsfähigen, wissenschaftlichen Arbeitsstätte herausgebildet hat. Die Arbeiten bewahrheiten zeigen von der Entwicklung, die heute der Gesellschaft stets neue Anhänger und Mitarbeiter gewinnen und heute besonders die Hauptaufgabe darin, diese im Verhältnis zu den verfügbaren Mitteln rasch ausgestaltete Vereinigung zeitgemäß zu einem ersprießlichen und ersteuerbaren (?) der Gesellschaftsbildung zu machen. Dankbar gedenken wir auch des Interesses, das auswärtige Freunde und Gesellschaften unserem Organ entgegenbringen: im Herzen der Jahres haben unmittelbar Herr Graf von Pertusegg aus Wien und Herr R. Friedel aus Paris denselben Ausdruck verliehen. In manchen Kantonen zählt die Gesellschaft noch wenige oder keine Mitglieder und auch da, wo sie bestehen, stehen viele Interessenten noch ausserhalb unserer Kreise.

Durch Tod sind der Gesellschaft im Laufe des Jahres entrissen worden die Herren: Alfred Bayer in Vaduz, Hauptmann Fr. J. Morel, Mitbegründer der Gesellschaft und einer der kundigsten Forscher heimischer Siegelkunde; Graf Ernst von Mülinen-Bern, Fritz Valentin, Maire de Tramelan und der Nestor der transsexualen Heraldikunst, unser ehrenmitglied Vicomte Bouton, in Paris.

Über die Arbeiten der Gesellschaft, das heraldische Archiv, die ausgelegte publizierten geneaologischen Atlas zur Schweizergeschichte, das Wappenbuch der schweizerischen Kirchen und Klöster, wurden die letzten Tagesmissionen Bericht erstattet.

Der Quästor, Herr Friedrich Hegelbach, legt die Rechnung im Auszuge vor, die von den Revisoren S. de Perrenoud und Franz Fischer durch Zusammenhang an den Unterlagen als richtig befunden und unter lebhafter Zustimmung zur Annahme empfohlen wird.

Jahresrechnung pro 1900.

Einnahmen.

I. Übertrag	Fr. — —
II. Eintrittsbeiträge	„ 1023. 30
III. Abonnements	„ 1016. 80
IV. Zirkular von alten Jahrgängen	„ 140. 20
V. Zinsen	„ 12. 95
VI. Insorate	„ 40. —
VII. Verschiedenes	„ 85. —
	Fr. 3317. 05

Ausgaben.

I. Defizit 1899			Fr. 288. 65
II. Zeitschrift. Heft 1.	Fr. 860. 05		
„ Heft 2.	„ 868. 15		
„ Heft 3.	„ 665. 95		
„ Heft 4.	„ 686. 10		
Genealogischer Atlas	„ 150. —		
			Fr. 3230. 25
III. Bibliothek			„ 14. 20
IV. Verwaltung			„ 99. 69
V. Verschiedenes			„ 70. 50
			Fr. 3703. 29

Der Quästor hofft, dass das kommende Jahr den Stand der Dinge wieder in Ordnung bringe und ersucht die Redaktionskommission, ihm darin behülflich zu sein. Als Rechnungsrevisoren für das nächste Jahr werden die beiden bisherigen bestätigt. Für den Vorstand sind vorgeschlagen: Dubois, Choisy, von Vivis; Choisy lehnt die Wahl ab und es werden gewählt im ersten Wahlgange Dubois, Lausanne, im zweiten Major G. v. Vivis, Luzern.

Dr. Diener referiert über den genealogischen Atlas, für den das Material ziemlich reichhaltig eingeliefert wird und der deshalb in derselben Weise, wie im vergangenen Jahre, publiziert werden sollte. Er beantragt, einen weiteren Kredit von Fr. 500. — zu bewilligen. Der Quästor glaubt, dass der Publikation durch die Finanzen kein Hindernis in den Weg gelegt werden dürfe, besonders da der spätere Einzelverkauf wiederum Geld einbringe. Dr. Roller, Assistent am Generallandesarchiv zu Karlsruhe weist darauf hin, welch grosse Bedeutung der Arbeit in ganz Süddeutschland, insbesondere im Grossherzogtum Baden teilgemessen werde. Er freut sich, an dem gemeinsamen Werke mitarbeiten zu können. Dr. Ganz beantragt ebenfalls Gewährung des Kredites und ersucht die Mitglieder, in Abwesenheit des Chefredaktors der Zeitschrift, Dr. E. A. Stückelberg, um eifrige Bethätigung im „Archiv". Besonders notwendig sind Arbeiten in französischer Sprache, da das Ausbleiben derselben schon eine Reihe von Abonnenten zur Aufgabe der Publikation bewogen hat. Der Kredit wird einstimmig bewilligt.

Als Versammlungsort für die nächste Generalversammlung wird Solothurn durch Handmehr bezeichnet.

Professor v. Mülinen macht die Mitteilung, dass die Arbeiten für das Wappenbuch langsam vorschreiten, dass aber eine allgemeine Beteiligung notwendig sei. Er weist ein Stamm- und Wappenbuch der Junker Peyer von Schaffhausen vor, das für 200 Mark von einem fremden Händler angeboten ist. Zemp schlägt vor, eine schweizerische Bibliothek zum Kaufe zu veranlassen, de Pury will zuerst die Familie anfragen und Eggimann wünscht, dass das Buch auf jeden Fall von der Gesellschaft gekauft werde. Das wird beschlossen.

Ausgaben.

I. Depot 1899		Fr. 286. 60
II. Zeitschrift, Heft 1	Fr. 809. 75	
„ Heft 2	„ 898. 15	
„ Heft 3	„ 997. 05	
„ Heft 4	„ 986. 10	
Genealogischer Atlas	„ 150. —	
		Fr. 3390. 30
III. Bibliothek		„ 14. 20
IV. Verwaltung		„ 166. 60
V. Verschiedenes		„ 70. 50
		Fr. 3700. 20

Der Cassier hofft, dass das kommende Jahr den Stand der Dinge wieder in Ordnung bringen und erlaubt die Beschlussfassung über die darin behandelten zu sein. Als Rechnungsrevisoren, für das nächste Jahr wurden die beiden bisherigen bestellt. Zur Ersatzwahl sind vorgeschlagen: Herren Chobey, von Vivis; Gilardy, Hüter die Wahl ab und es wurden gewählt: Herr Wahlcanno Diabels, Lausanne, im zweiten Wahlgang Gr. v. Tivis, Lausanne.

Der Dienst referiert über den genealogischen Atlas, für den das Material ziemlich reichhaltig eingetroffen wird und der erhalten in deutscher Weise, wie im vergangenen Jahre, publiziert werden sollte. Er beantragt, einen weiteren Kredit von Fr. 500. — zu bewilligen. Der Cassier erhält, dass der Publikation durch die Finanzen kein Hindernis in den Weg gelegt werden darf, besonders da der andere Ersatzmann wieder Geld einbringen. Dr. Hopler, Assistent an Generallandesarchiv, zu Karlsruhe hält darauf hin, welch grosse Bedeutung der Arbeit in genau Schlüsselschaut, insbesondere im grossherzoglichen Hause zugemessen worden. Er hält sich an dem gewonnenen Werke mitarbeiten zu können. Dr. Grave beantragt ebenfalls, der Mitarbeiter der Kreditor, und erwecht die Mitglieder, in Anwendung des Clubbedürfnis der Aufmerksamkeit. Dr. K. Schelderer, um eifrige Verfügung im „Archiv“. Dr. Schelderer notwendig sind Arbeiten in Genealogischer Beziehung die das Vereinsblatt bereichern sollen die Herbe von Abonnenten zur Abgabe der Publikation bewogen hat. Der Kredit wird einstimmig bewilligt.

Als Versammlungsort für die nächste Generalversammlung wird Solothurn durch Handmehr bezeichnet.

Professor v. Mülinen macht die Mitteilung, dass die Vorlesen für das Wappenbuch Eingang versprechen, dass aber eine allgemeine Beteiligung notwendig sei. Er weist ein Stamm- und Wappenbuch der Familie Peyer von Schaffhausen vor, das für 200 Mark von einem Freunden Händler angeboten ist. Neem schlägt vor, eine schweizerische Bibliothek zum Kaufe zu vorschlagen, da Pury, will dass die Familie anfangen und Erzählung wünscht, dass das Buch nur jetzt Hell von der Gesellschaft gekauft werde. Das wird beschlossen.

De Perregaux spricht über die heraldischen Fehler am Bundespalaste in Bern, die von Dr. Türler und Prof. Zemp ebenfalls bestätigt werden. Der Vorstand wird beauftragt, ein Schreiben an den hohen Bundesrat zu richten und um Verbesserung der Fehler zu ersuchen und seine Mithülfe zur Vermeidung ähnlicher Fälle anzubieten.

Es folgt ein interessanter Vortrag von Professor Kohler (Lausanne) über die Abschaffung der Wappen zur Zeit der Helvetik, der im Archiv publiziert werden soll. Professor von Mülinen weist die Photographie eines mit vier Wappen geschmückten Steines vor, der sich wahrscheinlich an einem dem Kloster Frienisberg gehörigen Hause befunden hat.

Nach Schluss der Sitzung vereinigte das Nachtessen gegen 40 Teilnehmer im Hôtel Suisse, das durch den von der hohen Regierung gestifteten Ehrenwein einen ganz vorzüglichen offiziellen Geschmack erhielt. Der Präsident brachte seinen Toast auf das gastfreundliche Freiburg aus und Herr Staatsrat Derolaz nahm ihn dankend entgegen und freute sich, die heraldische Gesellschaft, die ihm nicht bekannt gewesen, hier begrüssen zu können.

Am Sonntag folgte auf die Besichtigung des Rathauses die Wagenfahrt nach dem Kloster Hauterive, wo Herr Max von Diesbach die Führung und Erläuterung der Denkmäler übernahm. Im Refektorium war an langer Tafel ein Vesperbrot gerüstet, das die kantonale geschichtsforschende Gesellschaft offeriert hatte. Auch im Schlosse Pérolles, das auf der Rückfahrt besucht wurde, liess die liebenswürdige Schlossherrin den in der Herbstluft erstarrten Heraldikern und Genealogen einen wärmenden Thee servieren. Unter dem Eindrucke der bunten Farbenpracht der Glasgemälde in der Kapelle zu Pérolles verabschiedeten sich die Teilnehmer und jeder wird unsern Freiburger Mitgliedern aufrichtigen Dank wissen für das Wohlgelingen der diesjährigen Versammlung.

Basel, den 3. November 1901.

Der Schreiber: Dr. Paul Ganz.

Wir haben das Vergnügen, als neue Mitglieder zu nennen:

M. Maurice Borel, Cartographe, Neuchâtel.
M. l'Abbé Dr. Ducret, Professeur, Fribourg.
Herrn Dr. jur. Falck, Weggisgasse, Luzern.
M. l'Abbé Dr. Holder, Bibliothécaire Cantonal, Fribourg.
Herrn Dr. August Huber, Assistent des Staatsarchives, Nonnenweg 25, Basel.
M. William Matthey-Claudet, 7 Perreaux, Neuchâtel.
M. Paul de Pury-de Muralt, Muri, Bern.
M. Maurice de Palézieux, La Doge sur Vevey, Vaud.
M. Léon Remi, Bulle.
Herrn Oberstlt. Emil Richard, Börse Zürich.
M. Romain de Schaller, Fribourg.
M. Maurice Wirz, Architecte, La Tour Vevey, Vaud.

Druck von Schulthess & Co., Zürich.

Die Versammlung spendet über die bewährten Leiter an Hundepalaste in Ihrem die von Ihr Führer und Herr Zweig ehrenvolle Anerkennung. Der Vorstand wird beauftragt, ein Schreiben an den hohen Hundeverein zu richten und um Verleihung der Leiter zu ersuchen und seine Mitglieder zur Verwendung ähnlicher Fälle anzuleiten.

Es folgt ein interessanter Vortrag von Professor Leder-Lessenau über die Abschaffung der Wappen zur Zeit der Heiraat, der in Kürze publiziert werden soll. Protesten von Sitzenden wurde die Photographie eines mit vier Wappen geschmückten Steines vor, der sich wahrscheinlich an einem dem Kloster Friedsberg gehörigen Hause befinden dürfte.

Nach Schluss der Sitzung versammelte sich Mitgliedern gegen 10 Uhr abends im Hotel Suisse, das durch den von der hohen Regierung gestifteten Kaiserwein einen ganz vorzüglichen Aufenthalt gewährt. Der Präsident brachte seinen Toast auf das gastfreundliche Hamburg aus und Herr Strategat Dorfäx nahm die Anwesend entgegen und Prosit sich, die herzlichste Gesellschaft, die ihm nicht bekannt gewesen, hier begrüssen zu können.

Am Sonntag folgte auf die Besichtigung des Hamburgers die Wagenfahrt nach dem Kloster Harburg, wo Herr Prof. von Ivenbach die Führung und Erläuterung der Hundeuhr übernahm. Im Hotelkorrum wurde ein hoher Tisch von Teepotten gestützt, das die kundende geschäftsbesorgende Gesellschaft offerirt hatte. Auch ist Schlosses Fürstes, das auf der Hinfahrt besucht wurde, bose die liebenswürdige Schlo. Auch den in der Herrschaft ansässigen Gewerbe und Handwerkern einen wirkenden Tiere zuzuführen. Unter dem Hundeuhr der hinzu Fürstenwacht der Gäste Gemeinde in der Kapelle zu Fürstes versammelten sich die Teilnehmer und jeder wird diesen Freiburger Hirtenbriefen unvergesslichen Dank wissen für das Wohlgelingen der diesjährigen Versammlung.

Basel, den 3. November 1901.

Der Schriftführer: Dr. Emil Hunz.

Wir haben das Vergnügen, als neue Mitglieder zu begrüssen:

M. Maurice Dorel, Graveur, Genève.
M. Félix Dr. Dupuy, Professeur, Montpellier.
Herrn Dr. jur. Kuhl, Wuppertal, Langerfeld.
M. Fabbe Dr. Hilder, Bibliothécaire national, Fribourg.
Herrn Dr. August Huber, Assistent des Staatsarchivs, Sommerhaus, St. Moritz.
M. William Martin-Mandel, 7 Fontenay, Vincennes.
M. Paul de Puy-de-Murcil, Mont, Bern.
M. Maurice de Talleyrand, Le Doge sur Terre, Lyon.
M. Pierre Henri, Rulle.
Herrn Oberstlt. Karl Richard, Hohe Xanten.
M. Romain de Schaller, Fribourg.
M. Maurice Wirz, Architecte, La Tour de Peilz, Vaud.

Prof. von Schaffhausen in Lo, Xanten.

Schweizer Archiv für Heraldik.

Archives Héraldiques Suisses.

1902 Jahrgang / Année XVI Heft 2.

Aus dem Album des Johann Rudolf Sonnenberg von Luzern.

Von Dr. Th. v. Liebenau.

In meinem Besitze befindet sich das leider sehr defekte Album des Johann Rudolf Sonnenberg von Luzern, das in mehrfacher Hinsicht von Interesse ist. Zwischen den leeren Blättern eines scharfen Abdruckes von Iost Ammanns Buch von „allerlei Jagd- und Weidwerk" vom Jahre 1582 haben zahlreiche Freunde und Bekannte dieses gebildeten Luzerners ihre Wappen mit Sinnsprüchen mehr oder weniger kunstvoll hinein malen und schreiben lassen oder auch selbst gemalt und geschrieben und die Jagdbilder koloriert. Geboren zu Luzern 1570 18. Juli, bekleidete Sonnenberg 1599—1604 die Stelle eines Stadtschreibers von Willisau, 1604—1617 diejenige eines Landschreibers von Baden, 1608 Grossrat, 1612 Kleinrat, 1613 Landvogt von Münster, 1618 Landvogt im Thurgau geworden, starb Sonnenberg den 4. Juli 1625 an der ennetbirgischen Tagsatzung.

Aus Baden und Frauenfeld, sowie aus dem Kreise seiner Verwandten, dem Personal der in Luzern residierenden Gesandtschaft Spaniens und der eidgenössischen Tagsatzung stammen die meisten Einzeichnungen dieses Albums. Da Sonnenberg ein sehr gebildeter und angesehener Herr, selbst lateinischer Dichter war, so erklärt sich die Zahl der interessanten Einzeichnungen, worunter diejenige des Herrn Graviset, Verfasser der Heutelia, leicht.

Von dem Album fehlt leider Anfang und Schluss; auch ist vielleicht mehr denn der vierte Teil der Albumblätter herausgerissen oder beschädigt.

Aus dem Vorhandenen notiere ich folgende Einzeichnungen.

Hans Blarer von Wartensee 1606. Motto: Schwyg, Lyd und myd.

Ahnentafel des Blarer von Wartensee mit den Wappen von Diessbach, von Sirgenstein, von Hallwyl, von Hofstetten. Ein Wappen in der untern Ecke rechts fehlt.

Jakob Sonnenberg, Ritter, alt Schultheiss und Pannerherr zu Luzern schrib diss sinem geliebten vetter Johann Rudolf Sonnenberg, des Raths zu Lucern, alt Landvogt im Turgau, zu gedechtnus 1624.

Serviendo consumor. Mit dienen wärd Ich verzert. Auf dem folgenden Blatte die Wappen und Namen seiner drei Frauen, Fraw Margareta Holder-

Schweizer Archiv für Heraldik.

Archives Héraldiques Suisses.

1902 Jahrgang | XVI Heft 3.

Aus dem Album des Johann Rudolf Sennenberg von Luzern.

Von Dr. Th. v. Liebenau

In meinem Besitze befindet sich das leider sehr defekte Album des Johann Rudolf Sennenberg von Luzern, das in mehrfacher Hinsicht von Interesse ist. Zwischen den Blättern eines schönen Stammbuches von Jost Ammanns Buch von „allerley Jagd- und Weidwerk“ vom Jahre 1582 haben zahlreiche Freunde und Bekannte dieses geblieben Luzerners ihre Wappen mit Sinnsprüchen oder mehr oder weniger kunstvoll binein malen und schreiben lassen oder auch selber gemalt und geschrieben und die Jugendliche Kompagnie, Geburen zu Luzern 1570 18. Juli, beleidigte Sennenberg 1590 - 1603 die Stadt eines Stadtschreibers von Willisau, 1601 - 1617 diejenige eines Landvogtes von Baden, 1608 Gross rat, 1612 Schultheiss, 1614 Landvogt von Kiburg, 1618 Landvogt im Thurgau gewesen, starb Sennenberg den 1. April 1623 an der Hundtlerischen Hausseuche.

Aus Haben und Freundschaft, sowie aus dem Kreise seiner Verwandten, dem Freiamt und in Luzern verschiedenen ehemaligen Spanisch und Französisch gesinnten Familien stammen die meisten Einzeichnungen dieses Albums. Da Sennenberg ein sehr gebildeter und angesehener Herr, selber Landschreiber Diener war, so erklärt sich die Zahl der interessanten Einzeichnungen, worunter diejenige des Herrn Oberstzunft, Vorsasse der Stadtvögte, fehlt.

Von dem Album fehlt leider Anfang und Schluss; auch ist vielleicht noch dazu der größte Teil der Albumblätter herausgerissen oder beschädigt.

Aus dem Vorhandenen notiere ich folgende Einzeichnungen

Hans Bluer von Wartensee 1606. Motto: Schwyz, Zürl und nüd.

Abzeichnel des Bluer von Wartensee mit den Wappen von Diesbach, von Stipveretein, von Hallwyl, von Hochstetten. Jeder Wappen in ihr eaturn Bäle reichs Bild.

Jakob Sennenberg, Bürger, alt Schultheiss und Tunnerherr zu Luzern schrib dies seinen geliebten weiter Johann Rudolf Sennenberg, des Raths zu Luzern, alt Landvogt im Turgau, zu gedächtnus 1624.

Servirendo commodo. Mit diesem wird ich verwart. Auf dem folgenden Blatte die Wappen und Namen sehr vieler Frauen. Diese Mangeln Hofter-

meyerin 1579, starb den 18. Augusti 1593. Fraw Anna Pfyfferin anno 1595, starb den 24. Juli 1610. Fraw Catharina Am Ryn 1611, den 17. Augusti.

Nobili nec non perquam docto viro D. J. Ruodolpho Sunnenberg, Senatori Lucernensi et Cancellario D. D. Helvetico Thermopolitano Joannes Helmlin Eques Auratus, Comes palatii Imperii Romani et Praetor Lucernensis ob singularem amorem stemmata feci depingi una cum uxorum. 1610. Gloria immortalis labore paratur.

Hans Ludwig Locher, Fr. Rychenawischer Amptman zu Frawenfelth. Kriegen oder Wirgen 1619.

Hieronimus Zollicofer von Sant Galleñ. Zu Baden den 5. September Anno 1623.

Hans Caspar Schmid, Stadtvogt zu Costentz A° 1620.

Hans Heinrich Holtzhalb Burgermeister und Obrister Hauptmann über der Statt Zürich Panner etc. Schreib diss dem Edlen vesten Fürsichtigen Wolwysen Herrn Johann Rudolf Sonnenberg, dess Raths der Statt Lutzern etc. Mynem Günstigen Herrn und Schwager den 27. Juny 1624. Unbill Räch mit Gedult.

Frobenius Graf zu Hellfenstein, Freyherr zu Gundelfingen. — Respice finem. Assai ben bella a chi fortuna canta. A chascun oyseau son nid est beau 1623.

H. Ludwig Schürpf, Ritter, Schultheiss und Statt Haubtman zu Lucern 1623. (Mit Wappen seiner Frauen Trübler und von Tschudy). Passando il male et sperando il bene il tempo passa, et la morte vene. Moderata durant.

Haec nobilissimo omniumque virtutum praestantissimo viro Domino Jo. Ruodolpho Sonnenberg, summae observantiae et amicitiae ergo posuit Henricus Pfyffer Lucernae 7° die May anno ut supra. 1596. Wappen der Pfyffer von Altishofen. Motto: Bonne renommée vault mieu que grande richesse.

Glado Wyermann alt Zügherr und des Raths der Statt Bern. Diser zytt Mitgesandter uff Badischer Jarechnung Im Ergöuw. Actum 3 July 1624.

Dultre son gre asservir se convient.
Contre nature ou le prouffit en vient a la patrie.

Hans Conrad Böckle von Böcklinsau. Motto: Durum patientia frango. 1608.

Wind und Regen hatt uns gott geben.
Halt still und lass vür über gan,
Das Wetter will seinen vortgang han.
Virtute parta durant.

Geschriben zu Baden den 6. Decembpris zum Engel etc.

Maximilian des Röm. Reichs Marschalkh (von Pappenheim) Landgraf zu Stilingen. 1610. W. G. W. W.

Respetto dispetto suspetto Questo tutto il mondo.

von Ulm und Reichlin von Meldegg 1619. A. G. ab. V. M. F. B.

Hans Walther Scheer von Schwartzenburg, Für. Wrtb. Obervogt zue Dutlingen. 1610. G. R. M. L.

Glaub Gott allein und Lieb in gemein
So muss all anders mit dier sein.

Joh. W. von Hallwill zu Bleydag. Anna Benigna von Halwilly, geborne Reichline von Meldeckh. 1620.

H. Ulrich von der Braitten Landenberg zu Herdern. B. B. B.

Geörg Wilhelm von Mukhental zu Hoegenakher, Ihr Frstl. Durchl. in Beyern Rath, Cammerer und Pfleger zue Riedenburch, auch dero geliebten H. Brueder Herzog Albrecht in Beyern hoffmeister. 1619. Respice finem.

Johann Christoph von Dachsperg auf Zangberg, Ir. Frstl. Drl. Alberti Herzogen in Obern und Nidern Bayern Cammerer. 1619. Gligk bringt neidt.

Maximilian Schad von Mittelbibrach zue Walthausen und Obern Arnbach, Ir. Frstl. Dl. Albert Herzog in Ober und Niedern Beiern Mundtschenk 1619.

Mon ame a Dieu, Mon cœur a Madame, Mon corps a mon Roy. Nobilitate et doctrinae omniumque virtutum genere preclaro viro Domino Johanni Ruodolfo lantvogt a Sonnenberg in perpetuum amoris signum hoc posuit et scripsit Joannes de Florin, Rethus Disertinensis, hoc tempore prefectus Disertinensis. actum Lucern. die 16. Octobris A° Dni 1622.

Si Deus pro nobis, quis contra nos.
O Mater Dei, memento mei.

O wüsstend unser gut gesellen,
Die nit mit uns zum Wyn hand wellen,
Dass uns so woll wurde ergohn,
Ich glaub sy wurden zu uns kohn.

Hans Jakob Gering Wirt zum Rappen zu Baden adi den 23. Wintermonat Anno 1607.

Ich hass lehri vass. Ohne Wappen.

Christoff von Schwarzach. H. H. H. H. H.

Zu fründtlichem angedencken schreib dis in Baden den letsten Augusti A° 1623. Hans Friedrich Effinger von Wildegg. Johanna Effinger von Wildegg, geborne von Erlach. geschrieben in Baden. G. J. J. M. T.

Serviendo Consumor. Henricus Ghernitt M. Do. S. E. Colon. 29. 8bris 1609. Wie folgende ohne Wappen.

Cautim et paulatim.

Moris et honoris ergo scribebat Michael Flöcker Smi Electoris Colonien. Secretarius intimus. 29. 8bris 1609.

Parum satis multum.

Joan von Luckmesser Spirensis moris et amoris ergo reliquit. 28. 8bris anno salutis 1609.

Niht, nichtes und alles.

M. Hanss Arnsperger ihr Churf. dht. zu Collen leibbarbirer und wundarzt Anno 1609, den 29. Octob.

Non plus ultra 1625.

Diss hab ich dem Wolledlen, vesten, als minem jnsunders hochgünstigen Herrn schwager als wol vertrauten Bruder J. Hanss Rudolfen Sonnenberg des teglichen Rahtz zu Lutzern und gewesner landvogt im Thurgaüw min adelich wappen presentiert und eigner hand underschriben. actum zu Hohenreyn den 26. May. Niclauss von Fleckenstein, St. Johanns orden Ritter und Commthur zu Hohenrein und Reyden.

Jeronimus von Hertenstein, Ritter.

Contra Impios testis.

Olim dedi, quo tunc carebam, munere;
Datum tamen possideo nunc atque id colo,
Si diem illum Jupiter bonus vehat,
Quo non haberem, quo darem alteri tamen.

Lucerne 10. May.

Johann von Gemmingen, Frauenfeld 1619. Tempore et Mediis.

Wappen der Schenk von Stauffenberg, ohne Inschrift. Wappen der zur Gilgen von Hilfinkon, ohne Inschrift.

Ohne Wappen: Leodegarius Huberus Diessenhofensis, Medicus. Non omnibus, sed paucis. Coelum adhuc volvitur.

Walthert Am Rhyn S. S. Mauricii und Lazzari Ordens Ritter, dess Raths und Stadtfendtrich der Stadt Lucern, Fr. Dt. zu Saffoy oberster und hauptmann auch derselbigen Libguardi der Eidgnossen. 1622. Omnia cum tempore.

Hans Schindelin von und zur Underreitnauw 1611. Ohne Wappen.

Hector von Beroldingen, Herr zu Gachnang. 1611.

Niclaus von Diessbach, Herr zu Prangin, alt Schultheiss zu Fryburg. Vincat honestam 1620.

Herr Franz von Affry des Raths und Burgermeister zu Friburg. Antes muerto che venci do.

Carly von Montenach, alt Schultheiss zu Fryburg und diser zyt gesanter zu Lucern 1622. Pour parvenir t'endure.

Johannes Reyff, Friburgensis, quondam Burgermeister et dominus in Midess anno 1622. Tandem semper vincit veritas. Beide ohne Wappen.

Conradt zur Lauben, alt Statt und Landt Ammann Zug und Hauptman über ein fendli Eydtgenossischer Gwardi kunigklicher Mst. zu Frankreich und Navarra. Favore et labore.

Myn hertz das hört mym vaterland,
und guten fründen wolbekandt.
Myn Seel die hört in Gottes hand.

Vor, morgen und allem.

M. Hanns *Transporter* in Cöln, ohl, zu Cöln Lehrbücher und wundern
Anno 1909, den 29. Oktob.

Von plus ultra 1932.

Hier hat Ich dem Wahlerden, vorzüm, als unsern Jesuiter, bestimmtem
Herrn schwarzer als wol verrückten Thronen 3. Hanns Wahlerden Seen-mitter an
beglichen Halte, zu Lutzern und gewesen bundesgut zu Thurgauw nun andern
wuppen presidenten und eigener hand undgeschriben, gelten zu Holenwyn als
(29. Mai). Nehmen von Fleischerstein, St. Jolanns oben Hüter und Gemahlen
zu Holenwyn und Regiden.

Jeronimus von Herrenstein, Hüter.

Contra Impos taxis.

Olim dedi, quo tunc carebam, munera:
Dantur tamen precedo nunc aliqua si cela,
Si dium illum Jupiter bonus velut,
Ipse non habebit, qui dareto silent tamen.
Incerto 10. Mai.

Jolanin von Gemmingen Fraunstadt 1675. Vengere et Mobis.

Wappen der Schenk von Stauffenberg, ohne Inschrift. Wappen der von
Gilgen von Illmbsen, ohne Inschrift.

Ohne Wappen: Geologarius Hubers *Unsumbolonis*, Mayenes Mon-
nibus, sed parcis. Coelum adhuc velutur.

Wallner. Am Eiern & & Alsonari und Jacobi Urbis Ritter, dess Rathes
und Stadthauptmann der Stadt Luzern, Ao. 16. zu Stolz, ohnsicher und Jahrhundert
auch dreschlagen Jahrgemeß der Bildhauerei. 1620. Cubiti eine tempelen.

Hans Schmuelin von und zur Unterrichtenen 1611. Ohne Wappen.

Hector von Bronlingen, Hier zu Stolzenzig 1611.

Melchior von Thesenbach, Hier zu Trangen, ab Sedumbolonis zu Bybum,
Vinear bonsetum 1620.

Hier Bruno von Aldy, des Baths und Burgermeister zu Frihung, *dance*
nuncio ein *venit* ob.

Gaudy von Montenbach, ob Schmidlein zu Frihung und dieser zyt geschriben
zu Lucern 1622. Tum parvum Leodum.

Johannes Hirth, Frihungensis, quondam Horgvendaster et Abbatus in
Midhes anno 1622. Tandem semper vivit vivitur—Eiro ohne Wappen.

Gemalt zur Laufen, ob Stadt und Land. Jonnenn Zug und Hauptman
über ein loudi Jystigensisiedere Gemalt Lucrzelhofer Stel. zu Feuchtenb und
Navarra. Favore et labore.

Mon berte das dort mon vergland,
und guter trauen wollelandt.
Mon Seel die dort in Gottes hand.

Wappen der Reding von Biberegg, ohne Inschrift.

Beath Jacob Segesser von Bruneg, Fr. Bisch. Costentzischer Obervogt zu Arbon in Lucern den 3. Juli A. 1622.

Heureus celuy qui pour devenir sage
du mahl dautruy faict son apprentisage.

Hans Caspar von Ulm zu Hüttlingen 1620.

Dominus mihi adiutor.

Frisch frölich fridsam fromb ist mein Reichtumb.

Fide sed cui vide.

Jacob Christoff von Ulm zu Wellenberg 1620.

Si deus pro nobis quis contra nos.

Ein aussbündige Purss, welche leident grossen Durst werdent hierunder gemalt, Zürich im schärgaden gstelt:

Joachim Im Thurn zu Schaffhausen.

Hans Ludwig Meyss.

Wylhelm Meyer von Knonauw.

Arbogast Blaarer von Wartensee.

Hans Hartman Schwarzenbach.

Hans Christoff Giel von Gielsperg zu Eggenberg, Erbkammerer dyss fr. gstyfts zu sant Gallen. 1619.

Beschert ist unverwert.

Joannes Henricus à Pflaumern J. U. D. Consilarius Ill^mi ac. Rev. Principis D. Jacobi Episcopi Constanciensis et opido Mersburgensi praefectus 1619. Innocentia tutus.

Hans Christoff Giel von Gielsperg genannt von Gladtburg, Teutsch Ordens Ritter Com. zu Hytzkirch 1615.

Nunquam bar gelt, sed semper verrissene Hosen.

Joachim Christoff Giel von Gielsberg, Obervogt zu Ochsenhausen 1619.

Da buon compagno.

Alexander Torriani di Mendrisio. Virtus tua in turribus.

Georg von Werdenstein, Comthur zu Hitzkirch 1596.

Joachim Im Thurn zu Schaffhausen 1610.

Tandem bona causa triumphat.

Bonne renomee vaut mieux que centure dorree.

Frisch und unverzagt, Wer weysst wer den andern jagt.

Caspar Schmid zu Zürich. 1610. Vive l'amour, vive la foy, vive ma maistrece et moy. Fehlt Wappen.

Joannes Henricus Murer Lucernensis 1611.

Ambitiosus honos et opes et blanda voluptas
Haec tria pro trina numina mundus habet.

Redde unicuique suum. Vgl. Geschichtsfreund 1900.

Hans Hartman Escher (vom Luchs) in Zürich 1606. Vere et sincere.

Hauptman Hypolytus Bronbüeler, Ritter, von Appenzell 1622. In utrumque paratus.

Rudollph Pfeyffer, Ritter, des Raath und Pannerhouptman der Stath Lucern. Fürstlicher Durchleüth von Luthringen gwardihouptman der Schwitzeren, hab ich minem hochehrenden lieben herren touffgötti, den ich uss touf ghalten got lob und sinen lieben Eltern diss min wappen gern verehret uff den 6 tag Aprell a° 1622 Aetatis mei 77.

Neben dem Wappen das Krückenkreuz und jenes von St. Katharina.

Contra Dominum nonest Consilium
Habemus bonum Dominum.

Lieb ist leids Anfang, das hab ich erfaren by diesen fünf adelichen personen. Eine under den usgschlossen. In medio consistit virtus. Folgen die Wappen Feer, Clauser, Hässi, Hertenstein, Segesser.

Johann Pfyffer, Rathsherr.
pro salute patriae defendenda contendit omnes nervos.
Ma vie et mon amour se finiront en un jour.
Mon ame a Dieu, Mon cœur a ma Dame et mon corps a mon Roy.

Johann Christian Schindeli (Wappen fehlt).
Gloria nostra haec est testimonium conscientiae nostrae.

Georg von Angeloch (ohne Wappen).

Maximilianus Morus a Liechtenegg, Lucernae 1617.
Parce gaudere oportet, et sensim queri,
quia totam vitam miscet dolor et gaudium.
Amicus quid? alter ego. Divus Hieronimus.
Alter ego nisi sis, non es mihi uerus amicus;
Ni mihi sis ut ego, non eris alter ego.

Hans Walter Im Hoff, Greflicher Sulz. oberamptman zu Tiengen 1620. Trau Gott allein, den Menschen wenig, den Weiberen nichts.

Jerg Ulrich Mundprat von Spiegelberg 1620.
Des hab ich wol erfaren
in meinen jungen jaren.

Hans Caspar Schenk von Castel 1621. Fehlt ein Wappen.

Hans Rudolf Äscher, der Zitt 1606 Amptman Zürich im Einsidlerhoff. Desir n'a repos.

Die Ober Amptlüt der grafschaft des Turgöwss:
Hans Ulrich Locher, alt Landtschreiber im Thurgöw. Nasci, pati, mori.
Hans Joachim Ioner genant Rueplin, landtamman in Thurgöw.
Johannes Wirtz, jung Landschryber im Thurgöw.
Hans Balthasar Engell, Landtweibel im Thurgöw.

Die 12 Landt-Richter:

Hans Ulrich Locher, Burger zu Frauwenfeldt 1619, Hans Eüngely von Sulgen, Hans Häberli von Mury, Gabriel Strassburger, Gerichtschriber, Hans Ludwig Eter zu Birwinken, Hanss Ruggstuel von Oberhusen, Hans Heinrich Dietrich, Werni Hurter, Caspar Müller, Benedikt Harder, Hans Brunner zu Islingen, Lienhart Vögeli.

Die 4 geschwornen fürsprächer oder rädner:

Hans Wendel Locher, Johann Jacob Locher, Niklaus Locher, Hans Ludwig Lerimo.

Hieronimus Casati.

Wilhelm Steffan Ribell von Biberha, fürstlich Speyer amptman zu Kyrweiller. 1596. Kein glück ohne Strit.

Carl Tschermy von Kudens, Land Grefischer Papenheim. Jägermeister 1618. Rien par force, tout par Amour.

Joachim Im Hof der jüngere, Minss, Herren Schwager und bruder getreüwer fründt und Diener 1620. S. M. D.

Diss Schreib Ich Ernst von Schellenberg meinem freindtlichen lieben Herren schwager zue Diensten und immer werenden gedechtnus. Costenz 1620.

Hans Ludwig von Haidenheim zu Klingenberg. Frauenfäld 6. Wintermonat 1619. Assai ben balla a chi la fortuna sona.

v. Hallwyl. Inschrift fehlt.

Jo. Ant. Giover sacri lateranens. Palatii Comes, Eques auratus Callanchae Ministerialis nunque Morbenii in Voltureno Praetor electus Ill. Docto prudentique viro D. Jo. Rodulpho a Sonnenberg Lucernae senatori dignissimo ad perpetuam rei memoriam A° 1615 26. Martii. Virtute Duce Comite fortuna. Ohne Wappen.

Dietrich Erkenbrecht von Sunssheim zu Sandeck, Gerichtsherr 1620.

Solomon Hirtzel dess Raths, Statthalter der Statt Zürich, Lieutenant der Statt Panner 1624. Omnem crede diem tibi diluxisse supremum.

Frau Elssbetha Rublin, F. Anna Stoltkin, Catharina von Schönau. Hogi in vita, dimane in sepultura.

Euerhardus Christophorus Flach a Schwartzenberg avunuclo suo 1595.

Wolf Melcher von Gryffenberg 1620.

J. Gravisset, iucundae recordationis gratia reliquit Baden 12. 22. Augusti 1623. Arte et marte.

Conrat Vintler von Plätsch zu Gottmandingen, Ritten und Heylsperg 1616, Luzern Virtuti fortuna cedit.

Die 12 Landt-Diebere.

Hans Ulrich Locher, Burger zu Frauenfeldt 1619, Hans Jungen von Belgen, Hans Hubert von Marg, Gabriel Nussbaumer, Caroln-Brüder, Hans Ludwig Eber zu Tüwenden, Hanss Jörgenthal von Gottshausen, Hans Uldarich Wenni Hurter, Caspar Müller, Hosadilli Marter, Hans Hunnes zu Salgen, Lienhart Vogeli.

Die 4 gesellwonen Diepsuchen oder rüdner:

Hans Wendel Locher, Johann Jacob Locher, Niklaus Locher, Hans Ludwig Locher.

Hierzuhanus Cassii.

Wilhelm Stephan Tillell von Tübingen, zu Zeit Spycer angehnen zu Kyswillen, Jörg, Kein gelück ohne Mütt.

Hans Wackernay von Kadens, Land Grafschaft Tüpenheim, Jagermeister 1618. Rien par force, tout par Amour.

Jonkhin im Hof der Pfarrere, Niklas, Pfarrer Schwager und Vorder gewesen Brunll und Tiemer 1620. S. M. D.

Hans Schurch, ich Ernst von Schellenberg, meinem Großvatter Hanen Herren Schwager zu Dienstes und Hunger wegen gelobhinus Cretons 1620.

Hans Ludwig von Haldenstein zu Ehrenfelsberg. Fermentin e. Wüthemont 1618. Vessi ben bella a chi le portan sopra.

v. Hallwyl. Insubrit folgt.

Jo. Jac. Gilardi Interessens, Baldi Cosa e. Lupes Jacobi Gallinolae Mediolanensis Burgo Mandenii in Valtinen. Fecerer Sangre di Pietro grande Hipe vero D. de. Rodulpho a Schwandenberg, Laderano Sacrari Sigillifeum ad perpetuam rei memoriam A° 1618 24. Martii. Cotano Hoc Cunii. Bonum Olme Wappen.

Dietrich Schwendeli von Gunsellen zu Sandwek, Gerichtsherr 1620.

Salomon Hirzel dies Zeits Stadtschreiber der Stadt Zürich, Landvogt der Stadt Frauen 1621. Cuncen grade alem 1th illustrissimo amyrando.

Frau Elisabetha Hadlin, R. Anna Studlin Gattinnen von Schlosser. Hoy in vita, dunque in sepultura.

Bonifacius Christophorus Jäsch a Schwartzenberg armiglo ano 1624.

Wolf Melchior von Grysenberg 1624.

J. Gravesel. Domuhe recordationis gratia reliquit Rotten 24. 22. August 1624. Aire et morte.

Conrat Vieler von Pfäffeck zu Gottmadingen, Hilfen und Heydeberg 1618. Lassen. Virtus tentum cedit.

Die Junker Murer von Basel.

Von Rudolf Wackernagel.

Die Erwähnung des Wappens der Murer von Istein im Heraldischen Archiv 1901, 122 gibt den Anlass, über dieses Geschlecht das folgende mitzuteilen.

Die Murer von Istein sind richtiger gesprochen die Murer von Basel und zwar das patrizische Geschlecht dieses Namens.

Der Name Murer wird während des 15. Jahrhunderts in mehreren Basler Zünften gefunden: zum Schlüssel, zu Safran, zu Gerbern, zum Himmel, zu Webern. Eine dieser Familien trägt den Beinamen Ruman[1], eine andere den Beinamen Silberberg. Ihr Wappen enthält eine Mauer, ausser dieser hie und da noch einen Stern.

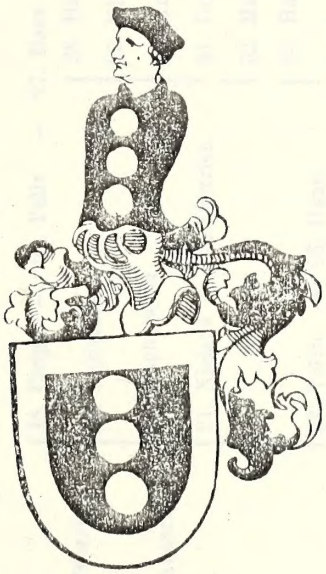


Fig. 21

Das Wappen der Achtburger Murer (s. Fig. 21, nach Schnitts Wappenbuch) zeigt im schwarzen, von goldenem Schildrand umgebenen Feld drei silberne, über einander stehende Kugeln; die Helmzier ist ein schwarz gekleideter, mit den drei Kugeln belegter Mannsrumpf.

Christian Wurstisen gibt in seiner Basler Chronik S. 226 eine Stammtafel der Achtburger Murer; ausführlicher findet sich diese, von seiner Hand geschrieben, im Wappenbuche Wurstisens[2] S. 150. Auf letzterer Aufzeichnung

[1] Nach Schnitt, Wappenbuch 231, starb im Jahre 1532 der Letzte dieser Familie: Heinrich Murer genannt Ruman.

[2] Über diese, ein reiches genealogisches Material enthaltende Handschrift, ein im Staatsarchiv Basel deponiertes Eigentum des historischen Museums daselbst, vgl. Basler Zeitschrift 1, 138 f.

Die Junker Murer von Basel.

Von Ludwig Wackernagel.

Die Erwähnung des Wappens der Murer von Jestetten im Heraldischen Archiv 1890, 122 gibt den Anlass, über diese Geschlechte das folgende mitzuteilen.

Die Murer von Jestetten sind richtiger geschrieben die Murer von Basel und zwar das patrizische Geschlecht dieses Namens.

Der Name Murer wird während des 15. Jahrhunderts in mehreren Fällen Zunftes gebunden: zum Schlüssel, zu Safran, zu Gartern, zum Himmel, zu Webern. Eine dieser Familien trägt den Heimmann Bumann; eine andere den Heimann Sulzberg. Ihr Wappen enthält eine Mauer, unserer dieser hie und da noch einen Stern.

Fig. 21

Das Wappen der Ashburgen Murer (s. Fig. 21, nach Schulers Wappenbuch) zeigt im schwarzen, von goldenen Schildrand umschlossenen Feld drei silberne, oben einander zugekehrte Kugeln, die Helmzier ist die schwarze gestaltete, mit den drei Kugeln belegte Mauerzinne.

Christian Wurstisen gibt in seinem Diario (Ms. 224 eine Stammtafel der Ashburger Murer; unstimmtlicher findet sich [illegible], von seiner Hand geschrieben, im Wappenbuche Wurstisens[1] S. 114. Zur besseren Anforderung

[1] Noch Schulers Wappenbuch 331, wurde im Jahre 1452 der Lorenz Murer, Burgermeister Basels, Murer genannt Hammer.

[2] Über diese, zu vielen genealogischen Versuchen anhaltende Spottschrift, ein im Stadtarchiv Basel deponiertes Exemplar der Historischen Museums-Gesellschaft. Vgl. Basler Geschichte I, 128 f.

I.	II.	III.	IV.	V.	VI.	VII.	VIII.	IX.
1. Peterman								
2. Heinrich	3. Heinrich							
		4. Johannes						
		5. Heinzman						
		6. Nicolaus						
		7. Ludwig						
		8. Nesa						
		9. Anna						
			10. Hans					
			11. Rudolf					
			12. Dietrich					
			13. Anastasia					
				14. Claus	23. Hans			
				15. Agnes				
				16. Agnes				
				17. Amelia				
				18. Caspar	24. Felix	27. Hans Christoph		
				19. Christina		28. Hans Jacob		
				20. Euphrosyna		29. Niclaus		
				21. Niclaus	25. Dietrich	30. Anna		
						31. Dietrich		
						32. Margreth		
				22. Veltin	26. Hans	33. Hans Christoph		
						34. Maria		
						35. Hans Rudolf		
						36. Küngolt		
						37. Hans Veltin		
						38. Valeria		
						39. Huldrich		
							40. Balthasar	
							41. Regula	
							42. Anna	
							43. Ursula	
							44. Margreth	
							45. Caspar	47. Jacobea
								48. Johann Heinrich
							46. Katharina	

— deren Quellen freilich nicht durchweg nachzuweisen sind, die aber insbesondere deswegen Glauben verdient, weil Wurstisen eine Murer zur Frau hatte und somit über Familiennachrichten verfügen konnte — sowie auf andern, archivalischen und chronikalischen Zeugnissen beruhen die folgende Stammtafel und die ihr beigegebenen Erläuterungen.

1. Peterman Murer als Heinrichs Bruder 1350 erwähnt von Wurstisen[1]. 1365 muss Heinzman Müge der Weinmann vor den Kreuzen leisten, weil er „Peterman Murer den glaser in sinem huse" verwundet hat[2].

2. Erwähnt 1366—1392, der alte 1391, senior 1392. 1383 tritt er in den Rat als Ratsherr zum Schlüssel[3]; 1387 Juli 17. kauft er ein Haus in des Rates Namen[4]. Aber schon 1373 Juli 28. ist er einer der Bürgen des Basler Rates bei dessen Schuldverpflichtung gegen Werner Schaler wegen Isteins gewesen[5]. Er ist ein Watman, ein panniscida und wahrscheinlich in dem Hause angesessen, das heute Zunfthaus zum Schlüssel ist[6]. Der Gräfin Anna und den Grafen Rudolf und Egon von Kiburg leiht er 1383 Geld gegen Einsetzung der Herrschaft Erlinsburg[7]; auch das Hochstift Basel hat ihn unter seinen Gläubigern[8].

1366 Juni 27. kauft er ein Haus am Totengässlein, 1369 Mai 17. das daneben liegende Haus zum Sessel, 1378 April 26. die angrenzende Hofstatt zum hintern Loch[9]. Seine Frau ist Anna Berner[10]. Er lebt noch am 7. Dezember 1392[11]; er stirbt vor dem 17. Juni 1401[11] und wird im Münsterkreuzgang „under dem nechsten swibogen am schnecken gegen unser frowen" begraben; sein Anniversarium ist am 5. Februar[12].

3. Heinrich, von Wurstisen[13] gepriesen als gentis hujus illustrator, erwähnt 1392—1407, der elter 1401, senior 1407. 1392 Dezember 7. kauft er im Namen seines Vaters Zinse ab einem Haus in Klein-Basel[14]; die auf der Urkunde stehende Dorsalnotiz von 1418 betr. Ersatz der Kaufsumme per Nicolaum Murer natum quondam Heinrici Murer olim emptoris inscripti vergegenwärtigt die Folge der drei Generationen: Heinrich — Heinrich — Nicolaus. 1401 Juni 17. kauft er von den Edeln Wölflin Münch und Konsorten Zinse ab dem Dorf Reinach[15].

---

[1] Wappenbuch.
[2] Leistungsbuch I, 21.
[3] Basler Chroniken 5, 556.
[4] Basler Urkundenbuch 5, 97.
[5] Urkundenbuch 4, 356 No. 368
[6] s. unten No. 5.
[7] Thommen, Urkunden aus österreichischen Archiven 2, 161 No. 165.
[8] Trouillat 4, 821.
[9] Hausurkunden zum Sessel.
[10] Wurstisen.
[11] s. No. 3. Vgl. die in zweifelhafter Form bei Gross 99 und Tonjola 113 mitgeteilte Grabschrift des Henricus Maurarius fori judicialis assessor.
[12] Gräberbuch des Münsters fol. 79, 216.
[13] epitome 168.
[14] Klingenthal 1514.
[15] Urkundenbuch von Baselland 599 No. 530.

— deren Quellen freilich nicht durchweg beschrieben sind, die aber insbesondere durchwegen Filmtion vorliegen, weil Wurzelen eine Sibert zur Form hatte und sonst über Familienmerkmalen vorliegen könnte — wie mit mehrere, wenn vielleicht und chronologischen Zusammenhängen bestehen die folgende Stammtafel und die für beigegebenen Erläuterungen.

1. Peterman Murer als Hofmeister Mitrder 1530 erwähnt von Wurzelen[1] [illegible] Murer Mitge der Wünnenen von der Kreuzen letzten, weil er „Peterman Murer den gleser in seinen hose" verwundet hat[2].

2. Erwähnt 1530—1562, der alte Hofl, seinter 1582. 1583 tritt er in den Rat als Ratsherr zum Schildwerd[3]; 1587 Juli 17. kauft er ein Haus in die Hates Nemen[4]. Aber schon 1573 Juli 28. ist er einer der Bürgen des Hansler Hatte bei dessen Schuldverpflichtung gegen Murer Schuster wegen Lieferung[5]. Er ist ein Wittwer, ein pensionär und wahrscheinlich in dem Hause eingesessen, das heute Zunftlaus zum Schildwerd ist[6]. Der Erben Anna und den Ursula Ignatz und Egon von Rüdny leihn er 1583 Geld gegen Einsetzung der Hofschuldbriefe[7]; auch das Hofschuldbriefl Insel hat ihn mitgeschrieben[8].

1600 Juni 27. kauft er ein Haus zum Totengesteln, 1600 Mai 17. das daneben liegende Haus zum Bessel, 1578 April 24. die angrenzende Hofstatt zum Hofern Lochl[9]. Seine Frau ist Anna Hemer[10]. Er lebt noch am 7. Dezember 1597[11]; er stirbt vor dem 17. Juni 1601[12] und wird im Allerseelenzeugnis „unter den neuesten zwingen an, ohne dem gegen unser Herren" Gedenken; sein Anniversarium ist am 5. Februar[13].

3. Hinrichl, von Wurzelen[14] gegriesen als genitis hatus illustratus, ist wohl 1589—1607, der ältere 1607, sonder 1607—1632 Dezember 7. kauft er in Namen seines Vaters Xinso ab einem Haus in Klein-Hansel[15] die auf der Dirkmale stehende Dorschenstix von 1416 beim Grunde der Kunstmuse per Nicolaum Murer natum quendam Hainzel Murer olim capitalis inscriptio vorgegenwärtigt die Folge der drei Generationen: Heinrich — Heinrich — Nicolaus. 1607 Juni 17. kauft er von der Kirche Wöhlin Altmeh und Konsorten Xinso ab dem Dorf Reinegk[16].

[1] Wappenbuch.
[2] Leistungsbuch I, 21.
[3] Bader Urgeschen 3, 186.
[4] Bader Urkundenbuch 3, 92.
[5] Urkundenbuch I, 270 Nr. 285.
[6] s. unten No. 5.
[7] Thomas, Erläuterungen aus Gesetzesbücheln Anhang Nr. 1.
[8] Tranillier 1, 321.
[9] Hausbuchbuch zum Bessel.
[10] Wurzelen.
[11] s. No. 1. Vgl. die in zweifelhafter Form bei Grosse 32 und Tranillier 113 mitgeteilte Urkundenbuch der Dionysius Hamerne bei Jonitzbüh aus 1600.
[12] Urkundenbuch des Nonnenkloster Ob. 216.
[13] Epitome 195.
[14] Klingenthal 1511.
[15] Urkundenbuch von Bessel 300 Nr. 300.

Seine Frau ist Anna Fröwler[1]. Sie stirbt vor 19. August 1407. Heinrich soll erst 1426 gestorben sein[1] und wird zu St. Peter begraben, wo er 1407 Aug. 19. mit Zinsen ab dem Hause Goldeck am Rindermarkt sich und den Seinen eine Jahrzeit gestiftet hat[2]. Die Urkunde dieser Stiftung zeigt uns seine Familie in aller Vollständigkeit: Heinricus Murer senior et Heinricus Murer junior et Nicolaus Murer filii legitimi et carnales ejusdem Heinrici Murer senioris civis Basiliensis mit Nesa und Anna, den Schwestern eorundem Heinrici junioris et Nicolai, stiften eine Jahrzeit zum Heil ihrer Seelen und der Seelen quondam Anne olim Heinrici senioris uxoris, quondam domini Johannis Murer olim cantoris s. Petri, quondam Ludewici olim dictorum Heinrici senioris et Anne conjugum filiorum, necnon Dorothee uxoris Heinrici junioris et Ursule Nicolai uxoris et quondam Johannis Wernheri Fröwler olim dicte Nese mariti et quondam Wernlini Schilling dicte Anne olim mariti.

4. Johannes Murarii de Basilea wird 1389 bei der Universität Heidelberg immatrikuliert[3]. Er stirbt als Cantor des Petersstiftes vor dem 19. August 1407 und wird zu St. Peter begraben[4].

5. Heinrich, Heinzman, erwähnt 1402–1451, der junge 1402, 1405, 1406. Die Ratsbesatzungen 1406/07, 1408/09, 1411/12[5] zeigen ihn als Meister zum Schlüssel; dann aber geht er, wie sein Bruder Claus, zu den Achtburgern über, sitzt seit 1435 als Ratsherr der Hohen Stube im Rat[6] und heisst nun Junker. 1440 beim Einzuge des Papstes ist er einer der Baldachinträger[7].

Ein Fünferbrief vom 28. Mai 1402 betrifft seine Hofstatt[8], 1405 Okt. 26. kauft er die Badstube unter den Krämern und baut 1407 das Haus zum Sessel neu auf[9]. Mit seinem Bruder Claus verkauft er 1404 das Gesesse zum Schlüssel an die Gesellschaft der Stube daselbst[10]. Der Elenden-Herberge vergabt er 1436 Ackerland im Stadtbann[11], 1439 besitzt er zwei Häuser auf der Eisengasse[12].

1426 ist er Pfleger des Claraklosters[13].

Seine Ehefrau ist Dorothea Brennerin, deren eine Schwester Margaretha den Edelknecht Friedrich von Pfirt, die andere, Elisabeth, den Johans von Hach zum Manne hat[14].

[1] Wurstisen.

[2] St. Peter 780. Vgl. auch den Eintrag im Jahrzeitenbuch St. Peter F. Anhang S. 13.

[3] Töpke 1, 36.

[4] s. No 3, sowie Gross 99 und Tonjola 114 (mit zweifelhafter Lesung der Jahreszahl).

[5] Schönberg 774 f.

[6] Schönberg 781 f. Über seinen Austritt aus dem Rat 1445 vgl. Basler Chroniken 5, 265, 271, 276.

[7] Basler Chroniken 5, 479.

[8] St. Peter 747.

[9] Hausurkunden zum Sessel.

[10] Schlüssel, Urkunde No. 11.

[11] Elenden-Herberge 27.

[12] Prediger 910.

[13] Clara 595.

[14] 1403 Dezember 18. verkaufen Friedrich von Pfirt, Edelknecht, mit seiner Ehefrau Margaretha Brennerin, und Heinzman Murer der junge, Burger von Basel, mit seiner Ehefrau

Wie es in seinen letzten Jahren bei ihm aussah, zeigt ein Spruchbrief des Rates vom September 1451[1]. Zwischen Heinzmans Tochter Steslin, der Ehefrau Dietrich Sürlins, und ihren Brüdern Hans, Rudolf und Dietrich ist Zwietracht entstanden. Frau Steslin beklagt sich darüber, dass diese drei Brüder alle bei ihrem Vater und in seiner Kost seien; der Vater sei „ein alt blode man", habe viel „unrüwe und kumbers" davon, da er bass bedurfte Ruhe zu haben. Die Brüder erwidern, dass sie des Vaters Haus und Vermögen besorgen und zusammenhalten und Niemand hievon Schaden noch Kummer habe. Der Rat legt den Zwist bei: Frau Steslin und ihr Mann mögen sich auch zu ihrem Vater in seine Kost verdingen und bei ihm wohnen, wenn sie es verlangen, sollen dann aber das gleiche Kostgeld zahlen, wie die Andern. Keines soll von dem Vater durch Bitten oder auf andere Weise irgend etwas verlangen ohne Aller Wissen und Willen; sie sollen sich tugendlich gegeneinander und gegen den Vater verhalten u. s. w.

6. Nicolaus, der Bedeutendste des Geschlechtes. Er wird erwähnt seit dem Jahre 1404, in dem er mit seinem Bruder Heinrich das Haus zum Schlüssel verkauft[2] und als Gläubiger der Münch erscheint, gemäss dem Hauptbrief von 1401, den er von seinem Vater übernommen hat[3]. 1421 wird er genannt als Eigentümer eines Gartens in der Neuen Vorstadt; Bürgermeister und Rat leihen ihm den Turm bei diesem Garten „dadurch etwen ein thor von der nüwen vorstatt hinuss uf das velt gangen ist"[4]. Er kauft Zinse 1423 Juli 1. ab dem Haus zum roten Knopf in Säckingen[5], 1425 April 17. ab einem Haus an den Steinen in Basel[6]. Mehrfache Beziehungen zum Steinenkloster sind nachzuweisen: er stiftet dort den Dreifaltigkeitsaltar, ist 1423 einer der Boten des Rates für Reformation des Klosters[7] und 1427 einer der Pfleger[8].

Wichtiger ist seine Tätigkeit in öffentlichen Dingen. Die Ratsbesatzungen von 1405/6, 1407/8, 1410/11, 1415/16, 1417/18, 1419/20, 1421/22 zeigen ihn als Ratsherr vom Schlüssel, 1412/13 als Meister dieser Zunft[9]. Seit 1423 vertritt er dort die Hohe Stube[10], in die er zugleich mit Henman Offenburg übergegangen ist. Im Wechsel mit diesem hat er auch 1414/15 und 1416/17 das Oberstzunftmeisteramt versehen. Überhaupt ist er dem Offenburg in vielem ähnlich. Beide dienen der Stadt gemeinsam oder auf gleiche Weise, wobei freilich Offenburg unverkennbar die glänzendere Persönlichkeit ist. Wiederholt ist Murer als Ge-

Dorothea Brennerin, an ihre Schwägerin bezw. Schwester Elisabeth Brennerin, Witwe des Johans von Hach, die Erbschaft ihres Vaters Heinzman Brenner selig (Generallandesarchiv Karlsruhe, Johanniterorden, Convolut 55; gütigst mitgeteilt von Kindler von Knobloch).

[1] Urkunden 3, 67.

[2] Schlüssel, Urkunde 11.

[3] Basellandschaftliches Urkundenbuch 612 No. 543.

[4] Basler Urkundenbuch 6, 127 No. 147.

[5] Oberrheinische Zeitschrift 30, 255.

[6] Spital 382.

[7] Wurstisen epitome 138.

[8] Maria Magdalena 408.

[9] Schönberg 774 f.

[10] Schönberg 780 f.

Wie es in seiner Jahrzeit dahin bei ihm zugeht, zeigt ein Spruchbrief des Rates vom September 1471[1]. Zwischen Hofmeister Theodor Stoelin, der Kleiner Dietrich Schilde, und diesen Brüdern Hans, Jakob und Dietrich ist Zwietracht entstanden. Frau Stoelin bekennt sich darüber, daß diese „Brüder alle bei ihrem Vater und in seiner Kost seien, der Vater sei „ein ehrlicher man“, habe viel „unrwo und Kumbers“ davon, da er bald Jedem Rechte zu haben. Die Brüder erklären, daß sie des Vaters Haus und Vermögen besorgen und zusammenhalten und Gemeinschaft haben Schaden noch Kummer haben. Der Rat legt den Zwisten bei: Frau Stoelin und die Söhne mögen sich auch zu ihrem Vater, in seine Kost verfügen und bei ihm wohnen, wenn sie es verlangen, sollen dann aber das gleiche Kostgeld zahlen, wie die Andern. Keines soll von dem Vater durch Bitten oder auf andere Weise irgend etwas verlangen ohne Willen Wissen und Willen; sie sollen sich ungeteilt gegen einander und gegen den Vater verhalten u. s. w.

6. Nicolaus, der Bodenteufel des Geschlechtes. Er wird erwähnt seit dem Jahre 1401, in dem er mit seinem Bruder Friedrich das Haus zum Schlüssel verkauft[2] und als Gläubiger der Jähnch erscheint, gemäß dem Hauptbrief von 1401, den er von seinem Vater übernommen hat[3]. 1421 wird er genannt als Eigentümer eines Gartens in der Neuen Vorstadt; Bürgermeister und Rat leihen ihm den Turm bei diesem Garten „dadurch erwen ich fier von der nowen vorstadt bihnes ir das vilt gnosen ist“[4]. Er kauft Zinses 1431 Juli 15 ein Haus zum roten Knopf in Schleifgen[5], 1436 April 17 ein eisenes Haus an dem Scheren in Hasel[6]. Aehnliche Rechtsgeschäfte zum Steinenhause sind nachzuweisen; er stiftet dort den Dreikönigsaltar; bei 1452 ohne der Notiz des Rates für Heiratsgut des Klosters[7] und 1457 ohne der Pflegerin[8].

Wichtiger ist seine Tätigkeit in bauentlichen Dingen. Die Bauschreibereien von 1407[9], 1407[10], 1410-11, 1410-12, 1417[11], 1418-20, 1421-22 nennen ihn als Meister vom Saldhause, 1422[12] als Meister dieses Amts. Seit 1432 verlegt er dort die Hohe Stube[13], in die er zugleich mit Hermann Offenburg übergesiedelt ist. Im Wechsel mit diesem hat er auch 1414-15 und 1416-17 die Oberaufsicht meisterlich versehen. Überhaupt ist er dem Rate in vielen Sachen, Heirat, diesem der Stadt, gutachtlich oder mit gleichen Worten, wobei freilich Offenburg mitverkehrt, die glaubwürdige Persönlichkeit ist. Wunderlich ist Maurer als Ge-

Dergleichen Bruchstücke an dem Schwabenberg bezeugen Eisenbach, Brunnen, Mühle des Hans von Hard, die Kirchen, Hofe Vaters Hermann Bromer selig, Gemeinhaus-Stiftung Lorenzen, Jahrmarktsrecht, Vorwerk 32, zuletzt mitgeteilte von Lüdtke von Kaufbeuren.

[1] Urkunden 3, 27.
[2] Schwarzel, Urkunde 11.
[3] Gesamtbuch, Urkunde Eisenbachbrief, fol. 30 u. 31.
[4] Ebeler Ratsmandatbuch 6, 127 Nr. 117.
[5] Oberrheinische Zeitschrift 32, 329.
[6] Ebend. 329.
[7] Wurstisen-Ratsmanuale 188.
[8] Ebeler Ratsmandatbuch 106.
[9] Schwarzel 77 f.
[10] Schwarzel 79 f.

sandter in Angelegenheiten der Stadt auf Reisen; die denkwürdigste dieser Gesandtschaften ist diejenige vom April 1415, nach Freiburg an den vom Konstanzer Konzil geflohenen Papst Johann XXIII. und Herzog Friedrich von Österreich, dann nach geschehener Verhandlung nach Konstanz zu dem Konzil und dem König[1].

Seine Frau ist eine Ursula; wir wissen aber nicht, aus welchem Geschlechte[2]. Schon die Jahrzeitstiftung von 1407 nennt sie[3]; am 2. April 1443 erscheint sie als Frau des Junkers Rudolf von Hallwil, den sie nach dem Tode des Claus Murer geheiratet hat; sie kauft jetzt von ihrem Schwager Heinzman Murer die $^2/_3$ des Gesesses zum Engel, die er von seinem Bruder geerbt hat, zu dem $^1/_3$, der nach Eherecht an sie gekommen ist[4].

1433 stirbt Claus Murer, kinderlos, und wird zu St. Peter im Familiengrabe der Murer beigesetzt[5]. Im Anniversarienbuch dieses Stifts sind zum 12. Februar Nycolaus Murer et Ursula eius uxor vorgemerkt[6].

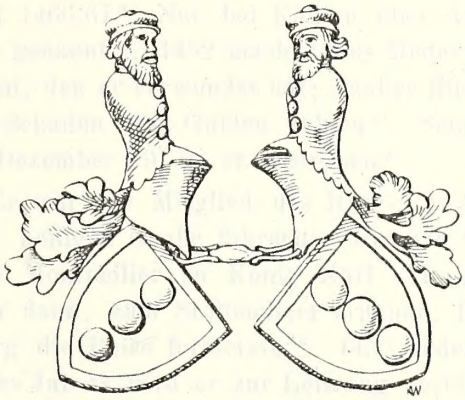


Fig. 22

7. Ludwig, nur in der Jahrzeitstiftung von 1407 August 19. erwähnt, als schon gestorben[7].

8. Nesa, zur Zeit jener Stiftung lebt sie noch, aber ihr Mann Johann Werner Fröwler ist schon tot.

---

[1] Regesten der Markgrafen von Baden I, h 103 No. 983.

[2] Wurstisen nennt als Frau des Claus Murer im Wappenbuch eine Ursula von Laufen, in der Chronik eine Anna Offenburg. In den Basler Chroniken 5, 204 und 207 wird Claus Murer als Schwager des Henman Offenburg bezeichnet, als Ehemann von Henmans Schwester Anna. Ausser Wurstisens Angabe ist aber ein Beleg hiefür nicht beizubringen Die Urkunde Klingenthal 2118, die in den Basler Chroniken 5, 204 Anm 6 zitiert ist, sagt nur, dass Enlin Offenburgin closterfrow ze Clingental selig des Henman Offenburg Schwester gewesen sei, von Claus Murer aber kein Wort.

[3] s. oben No. 3.

[4] Hausurkunden zum Engelhof.

[5] Wurstisen epitome 168. Gross epitaphia 100. Tonjola 114. Fig. 22 gibt die an einem Pfeiler der St. Peterskirche angebrachten Murerwappen.

[6] St. Peter F.

[7] s. oben No. 3.

sonder in Anwendungsarten der Schall und Klang; die denkwürdigste dieser Gesundbrunnenkuren ist diejenige vom April 1415, nach Freiburg an den vom Kaiser Konrad gefluchteten Papst Johann XXIII. Jene Herzog Friedrich von Österreich, dann noch gewaltsamer Verhandlung nach Tübingen zu dem Konrad und dem König.

Seine Frau ist eine Urenkel; wir wissen eben nicht, als welchen (?) Schlechte?. Schon die Jahrzeitstiftung von 1407 nennt sie 1, am 2. April (?) gestorben, sie als Frau des Pfalzgrafen Rudolf von Hachwil, der sie nach dem Tode des Claus Murer gefangen hielt; sie kauft dann von ihrem Schwager Heinzman Murer die ⅔ des Gesässes zum Vogel, die er von seinem Bruder geerbt hat, an dem ⅓, der nach Mineseit an sie gekommen ist.

1434 stiftet Claus Murer, Kinderlos, und weist zu Sh. Peter in Bamberg-grube der Murer Jahrzeit. In Anniversarienbuch dieses Stifts steht zum 12. Februar: *Nicolaus Murer et Uxoris eius nunc vorgenant*.

Fig. 22.

7. Ludwig, nur in der Jahrzeitstiftung von 1407 Anna 11. erwähnt, als schon gestorben?.

8. Anna, nur Zeit, ihre Stiftung lebt so noch, aber ihr Mann Jakob Murer (?) starb? ist schon tot.

[illegible]

[illegible] Murer als Schwager des Hermann Ottenbüchlin bezeichnet, als Hermanns Schwester? Anna. Anna Murer Wirthin Angele ist aber von Hans Murer verschieden? Die Urkunde Klingenthal 2126, die in den Jahre Ottenbüchlin 1. April Anna 3. April 1431 nur des Falls Ottenbüchlin [illegible] zu Gingenthal wegen des Hermann Ottenbüchlin Schwester [illegible] von Claus Murer oder Kein Wort.

[illegible]

[illegible] Hausgenossen zum Sonnenhof.

[illegible] Urkunden [illegible] Urkunden [illegible] Tiergarten III. Fig. 22 gibt die in einem Tafel der St. Peterkirche eingehauenen Murerwappen.

[illegible] Murer 2.

[illegible] oben No. 4.

Das gleiche ist der Fall bei 9. Anna. Sie ist 1407 Witwe des Wernli Schilling, ihre Tochter Gredennelin Schillingin 1416 Dezember 29. Ehefrau des Hans von Bühel; der Oheim Claus Murer hängt sein Siegel an eine sie betreffende Urkunde[1].

10. Hans, erwähnt 1430—1455. Ratsherr von der Hohen Stube 1440/41, 1442/43, 1444/45, 1446/47, 1448/49, 1450/51, 1452/53, abwechselnd mit seinem Vater Heinzman[2]. 1430 Mai 11. beschliesst der Rat: Hans Murer Heintzman Murers sun sol leisten zwei jor und zwo mil ane alle gnade und für alle bitt, umb daz er Hans Ziegler dem cremer sin elich wip geschelket und geslagen hat[3]. 1452 leiht er der Stadt 1000 Gulden, 1453 wiederum 1300 Gulden[4]. 1455 leiht er dem Konrad Münch von Münchenstein Geld[5]. 1452 ist er Mitschuldner für Peter Rot, und dieser nennt ihn „öhen“[6]. Seine erste Frau ist Elsbet von Weissenburg, seine zweite Elisabet von Beuren[7]. Vor 16. Juli 1460 ist er gestorben[8].

11. Rudolf, Nachfolger seines Bruders Hans im Rate als Achtburger, zuerst 1455/56, zuletzt 1466/67[9]. Nur bei Käufen über Äcker und Zinsrechte 1448 und 1452 wird er genannt[10]. 1452 macht Claus Meder eine Sühne zwischen ihm und Peter Schönkint, den er verwundet hat; Junker Rudolf muss dem Schönkint für Kosten und Schaden 100 Gulden zahlen[11]. Seine Frau ist Verena Weissin[12]. Vor 1478 Dezember 19. ist er gestorben[13].

12. Dietrich. Er war nie Mitglied des Rates. 1437 verliess er Basel, als Begleiter des zum heiligen Grabe fahrenden Henman Offenburg, und kam mit diesem auch nach Montpellier zu König Karl VII. von Frankreich. An dessen Hofe scheint er dann, zum Stallmeister ernannt, hängen geblieben zu sein, während Offenburg die Reise fortsetzte[14]. 1450 finden wir ihn wieder in Basel; im August dieses Jahres wird er zur Leistung verfällt „darumbe daz er von gebottes wegen des burgermeisters nit wachen wolte“[15]. 1455 und 1457 verbürgte er sich für Werner Ereman[16]. 1470 kaufte er Zinse auf der Stadt[17].

[1] Regesten der Markgrafen von Baden I, h 101 No. 996.

[2] Schönberg. Welche Stellung Heinzman und Hans bei der Angelegenheit des Austrittes der Edeln aus dem Rate 1445 einnahmen, ist aus der Chronik ihres Stubengenossen Henman Offenburg (Basler Chroniken 5, 265, 271, 276, 277) ersichtlich.

[3] Leistungsbuch 2, 103.

[4] Basler Urkundenbuch 7, 483, 490.

[5] Basellandschaftliches Urkundenbuch 932 No. 777.

[6] Urkunden 3, 84. 86.

[7] Wurstisens Wappenbuch. In der Chronik nennt Wurstisen nur die erste Frau.

[8] s. unten No. 15.

[9] Schönberg 790 f.

[10] Klingenthal 2063. 2103.

[11] Urkunden 3, 102.

[12] Wurstisens Wappenbuch. In der Chronik wird sie nicht erwähnt.

[13] s. unten No. 17.

[14] Basler Chroniken 5, 259. 304.

[15] Leistungsbuch 2, 133.

[16] St. Urk. 1556 und Basler Urkundenbuch 8, 31.

[17] Basler Urkundenbuch 8, 297.

Das gleiche ist der Fall bei 9. *Hans*. Sie ist 1397 Witwe des Werner Schilling, ihre Tochter Gretchen schillingin 1416 Dezember 20. Mutter des Hans von Hüttel, die Gattin Claus Ihres Jungen, sein Stiefsohn oder sie ist trotzende Urkunde.

10. Hans, erwähnt 1430—1456. Bürgen von der Hohen Straße 1429/31, 1434/35, 1440/47, 1448/49, 1450/51, 1452/54, übereinstimmend mit seinem Vater Hebemann[1]. 1430 Mai 11. beschließen der Hans Ihres Bruder Heinzmann Ihrem zum sol teilen zwei jor und zwo nuß und zwo grude und an alle lut, nuß das er Hans Ziegler dem cramer ein eben wib zuschelt und geben hat[2]. 1432 leiht er der Stadt 1000 Gulden, 1434 wiederum 1000 Gulden[3]. 1436 leiht er dem Konrad Albach von Sindersdorf[4]. 1432 ist er Bürgenleiter für Peter Hel, und dieser nennt ihn „Oheim"[5]. Seine erste Frau ist Metzen von Wissenburg, seine zweite Elsbeth von Heusen[6]. Vor 16. Juli 1440 ist er gestorben[7].

11. Rudolf. Sonnenfelser, seines Bruders Hans ist Claus als Aschburger, zuerst 1435/36, zuletzt 1448/49[8]. Nur bei Rudolf, dieser Acker und Zinsrechte 1448 und 1452 wird er genannt[9]. 1450 [illegible] Wieder eine Sühne zwischen him und Peter, so heißen, den er verursacht hat: Claus Ziegler Rudolf muss den Schöffen Hint für Kosten und Schaden 300 Gulden zahlen[10]. Seine Frau ist Verena Wetzin[11]. Vor 1478 Dezember 19. ist er gestorben[12].

12. Heinrich. Er war als Mitgliedes des Rates, 1447 verlassen er Basel, als Bestehter des zum Judgen ziehde Intervention Hennen Unendulg und Sum mit diesem auch nach Montpellier zu Könige Karl VII. von Frankreich. An dessen Hofe scheint er dann, zum Schiedsrichter erwählt, Bürgen geblieben zu sein, während Oberhuber die Reise fortsetzte[13]. Hier finden wir ihn wieder in Basel, im August dieses Jahres wird er zur Leistung verhält „dapmahe als er von gebotes wegen des burgermeisters uf Nyeden mahen"[14]. Seit und 1457 verbürgte er sich für Werner Brunnen[15]. 1470 kauffte er Zehnts zur vier stant[16]

[1] Repertorium der Notizbücher von Basel 1. B. fol. 55, 106.
[2] Schoenberg, Wirtschaftsleben Hebemann und sein. In: Jahrbuch der Schweiz. Gesellschaft für Erhaltung historischer Denkmäler, 6, 85, 271, 276, 277 (zitiert Hebemann).
[3] Ratsbücher, 7, 101.
[4] Basler Urkundenbuch 7, 185, 190.
[5] Basel-Stadtbücher (Urkundenbuch) 9, 22 S. 277.
[6] Urkunden 3, 41 St.
[7] Wenzlaive Wappenbuch. In der Universitätsbibliothek Basel, Ms. 1. Band.
[8] Urkunden 10, 11.
[9] Schöenberg 200 1.
[10] Bürgerbuch 1441 2102.
[11] Urkunden 3, 107.
[12] Wenzlaive Wappenbuch. In der Universitätsbibliothek Basel, Ms. 1. Band.
[13] Urkunden Nr. 17.
[14] Basler Chroniken 6, 325 304.
[15] Ratsbücher 2, 130.
[16] St. 104, 150 und Basler Urkundenbuch 8, 91.
[17] Basler Urkundenbuch 8, 227.

Einen Zehntenstreit mit der Dompropstei brachte er 1483 und 1486 vor den Berner Rat zur Entscheidung[1]. Dass er ein Haus in der St. Johann-Vorstadt hatte, zeigt das Steuerbuch von 1470 und ein Fünferbrief von 1479[2].

Er war zweimal verheiratet: zuerst mit Susenlin Offenburg, der 1438 geborenen Tochter Peters[3]; noch am 21. März 1463 nennt er Peter seinen sweher[4]. Seine zweite Frau war Dorothea von Efringen, Tochter des Ritters Bernhard, der 1485 das Schloss Dornach an Solothurn verkaufte[5].

Vor dem 20. Oktober 1488 ist er gestorben; an diesem Tage stiftete seine Witwe Dorothea mit Beistand ihres Sohnes Veltin beim Predigerkloster eine Jahrzeit für das Seelenheil ihrer Eltern, ihres Ehemannes und „irer beyden kinden“[6]. Zu Predigern war auch das Grab Dietrichs[7].

13. Steslin, Anastasia, Frau des Dietrich Sürlin und mit ihm zusammen im Februar 1446 von den Schindern im Schlosse Pfäffingen gefangen genommen[8]. Über ihren Streit mit den Brüdern 1451 wegen des Wohnens im väterlichen Hause s. oben No. 5. 1454 wohnte sie als Dietrichs Witwe im Sürlinhof auf dem Nadelberg[9].

14. Claus. Die Stammtafel Wurstisens im Wappenbuch enthält ihn nicht, wohl aber die Stammtafel in der Chronik, wo er als Sohn des Hans mit der Jahreszahl 1470 und als seine Gemahlin eine Ursula von Laufen genannt ist[10].

Ein Claus Murer erscheint als Ratsherr von der Hohen Stube 1487/88 und 1489/90 und im alten Rat 1486/87 und 1488/89[11]. Auch besiegelt ein solcher am 4. Februar 1488 die Urfehde des Claus Metzger[12]. Wir vermögen aber nicht zu entscheiden, ob in diesen Fällen Claus, der Sohn des Hans, oder sein Vetter Claus, Sohn des Dietrich (unten No. 21), gemeint sei. Unter demselben Vorbehalt beziehen wir auch die Nennung im Steuerbuch 1475, wonach Claus Murer und sein Sohn Hans an der Eisengasse wohnen[13], auf No. 14.

15. Am 16. Juli 1460 wird vor Rat mit Rudolf und Dietrich Murer geredet von ihres verstorbenen Bruders Hans Tochter Agnes wegen, „als Bernhart Sefogel meynte, die selbe dochter in zer ee genomen hette, das si die dochter, ouch ir lib noch ir gůt nit verenderen soltent noch schaffen verenderet werden, sunder die sach mit recht liessen usstragen“. Auch Bernhard Sevogel verspricht,

[1] St. Urk. 2185 und Domstift Papierurkunden 28.
[2] Schönberg 761. Basler Urkundenbuch 8, 456.
[3] Basler Chroniken 5, 308.
[4] Elenden-Herberge 65.
[5] Wurstisens Wappenbuch 151.
[6] Prediger 1105.
[7] Gross 235. Tonjola 280.
[8] Basler Chroniken 5, 395.
[9] Schönberg 642.
[10] Hinwieder findet sich in der Stammtafel des Wappenbuchs ein Caspar als Sohn des Hans aufgeführt, von dem die Stammtafel der Chronik keine Meldung thut. Es könnte ein Versehen Wurstisens in den Namen vorliegen.
[11] Ratsbücher LX 1.
[12] St. Urk. 2288.
[13] Schönberg 767.

er wolle „gegen den obgenanten brůdern, der dochter noch iren fründen ganz nützit fürnemen in gwaltes wise, sunder die sach mit recht fürnemen und usstragen lassen[1]. Die Ehe kam dann in der That zustande. Agnes Murer erscheint als Frau des Hans Bernhart Sevogel bei dessen Vergabungen an St. Peter[2]. Laut Wurstisen heiratete sie nach des Sevogels Tode in zweiter Ehe den Bernhard von Flachstand.

16. Wurstisen nennt diese zweite Agnes, Tochter Rudolfs, nur in der Stammtafel seines Wappenbuchs, und dort als ihren Mann den Junker Lienhart Iselin, der sich später mit Elsbeth von Römerstal vermählte[3]. Vielleicht ist sie identisch mit der urkundlich nachzuweisenden Amelia (No. 17).

17. Amelia, als Tochter Rudolfs von Wurstisen in der Chronik genannt, nicht aber im Wappenbuch. Vielleicht identisch mit Agnes (No. 16). Am 19. Dezember 1478 kauft Dietrich Murer als Vogt der Ameley, Tochter seines Bruders Rudolf, Zinse von der Stadt[4].

18. Caspar, Vertreter der Hohen Stube im Rat 1479/80, 1481/82[5]. Er verlässt Basel und wird am 11. Mai 1482 Bürger in Zürich, sitzt dort 1489 im hörnernen Rat, wird 1490 Achtzehner beim Rüden. Seit mindestens 1496 ist Regula Schwend seine Gattin. Er stirbt 1517 oder 1518[6]. Am 17. Okt. 1499 urkundet er in Basel in seinem Streit mit Barthlome Stürzel, Vogt zu Thann[7].

19. „Christina nonn zů St. Claren", bei Wurstisen[8].

20. „Euphrosina, äbtissin zů St. Claren zů Basel 1522", bei Wurstisen[8].

21. Niclaus. Vgl. oben No. 14. Am 6. Oktober 1492 lässt Heinrich von Efringen seine Urfehde siegeln durch „die vesten Claus und Veltin Murer von Basel gebrůdere min lieben vettere[9]. Die Vetterschaft erklärt sich daraus, dass die Mutter der Beiden Dorothe von Efringen, zweite Ehefrau des Dietrich Murer, war. Hienach ist auch anzunehmen, dass die in der Jahrzeitstiftung der Dorothe von 1488 genannten „beyde kinder" (s. oben No. 12) eben die Brüder Niclaus und Veltin seien.

Nach Wurstisens Chronik ist die Ehefrau des Niclaus eine Ursula von Ehingen; im Wappenbuche sagt Wurstisen von ihm: „name zů Costentz Ursel Echingerin 1495".

22. Veltin, des Rats von der Hohen Stube 1493/94, 1495/96, 1497/98, 1500/1 u. s. w. ohne Unterbrechung bis 1516/17. Im alten Rat 1517/18 wird er

---

[1] Öffnungsbuch 3, 101.

[2] Vischer, Henman Sevogel und sein Geschlecht 54 f.

[3] Wurstisens Wappenbuch 146.

[4] Basler Urkundenbuch 8, 442, wo der Name der Tochter ausgelassen ist.

[5] Ratsbücher L 1.

[6] Egli, der ausgestorbene Adel von Zürich S. 111. Diener, die Zürcher Familie Schwend S. 43 und Stammtafel.

[7] St. Urk. 2418.

[8] Wappenbuch 150.

[9] St. Urk. 2382.

nicht mehr aufgeführt[1]. Nach Wurstisen ist er 1519 gestorben und zu Predigern begraben. Seine Gemahlin eine Elsbet von Eroltzheim.

23. Erwähnt 1475 als Sohn des Niclaus (s. oben No. 14).

24. Felix. Seine Gemahlin eine Beatrix Steinböckin[2].

25. Dietrich † 1547. Seine Gemahlin eine Prida[2].

26. Hans. Er heiratet „Ursula Dachsfelderin", welche Ehe am 7. Februar 1537 zu St. Peter in Basel eingesegnet wird[3]. Später wird als seine Gemahlin eine Ursula Offenburg genannt. Es handelt sich aber überall um dieselbe Person. Die am 15. Dezember 1507 geborene Ursula, Tochter des Franz Offenburg und der Brida Schlierbach[4], heiratet 1527 den Jörg von Dachsfelden; dieser stirbt 1528[5] und seine Witwe heisst noch 1537 kurzweg die Dachsfelderin.

Über Hans Murer ergeben die Quellen beinahe nichts. 1537 Oktober 10. verbürgt sich „Hans Murer der achtburger in sant johann vorstatt" neben dem Buchdrucker Johann Herwagen für Hans Brun den Boten[6]. 1548 wird vom Untervogt in Pratteln eine Kundschaft aufgenommen, deren der Richter in dem Streit zwischen Junker Jacob Hiltbrand und Junker Hans Murer bedarf. Wir wissen nicht, worüber dieser Streit geführt wurde[7], nehmen aber an, es habe sich dabei um Erbschaft oder sonstige Familiensachen gehandelt. Denn Jacob Hiltbrand war, wie die Stammtafel zeigt, der Stiefbruder von Hans Murers Frau[8].

Franz Offenburg † 1510 Dezember 14.	Brida Schlierbach	Balthasar Hiltbrand
I	II	
Ursula geb. 1507 Dezember 15.	**Christoph** geb. 1509 April 26.	**Jacob** geb. 1505 März 7.
G. I. 1527 Jörg v. Tachsfelden † 1528	G. 1530 Cleophe Bär	G. 1530 Valeria Bär
II. 1537 Hans Murer † 1559		
III. Israel Bronner		

1559 stirbt Hans Murer in Istein und wird daselbst begraben[9]. Seine Witwe heiratet zwischen 1560 Juni 25. und 1563 September 17. ihren dritten Mann, den Israel Bronner[10].

27. Hans Christoph, 1528, 1533 und 1545 Achtzehner bei dem Rüden in Zürich. Seine erste Frau Katharina Giel von Gielsperg; sie stirbt 1544; 1546

[1] Ratsbücher L 1, L 2 und Öffnungsbuch VII.

[2] Wurstisens Wappenbuch 150.

[3] Das Ehebuch dieses Jahres von St. Peter ist nicht mehr erhalten, wohl aber das 1626 durch Joh. Ulrich Falkner darüber angefertigte Namenregister (Kirchenarchiv). Aus diesem ist die Angabe von der Ehe des Hans Murer entnommen.

[4] Basler Chroniken 5, 312.

[5] Wurstisens Chronik 6.

[6] Erkantnisbuch 4, 143.

[7] Urkunden 7, 99. Das Basler Gerichtsarchiv scheint nichts auf den Streit bezügliches zu enthalten.

[8] Basler Chroniken 5, 312 f.

[9] Wurstisens Wappenbuch.

[10] s. unten No. 33.

noch mehr aufgeklärt[1]. Nach Wunsiedeln ist er 1510 gestorben und zu Irrsingen begraben. Seine Gemahlin eine Erbin von Istabrunn.

22. Kunigunde 1477 als Gattin des Nicolaus (s. oben No. 14).

23. Fides, Seine Gemahlin eine Montfort Stammtochter[2].

24. Ingenick † 1511. Seine Gemahlin eine Prida[3].

25. Hans. Er bekennt „Israela Unchelldhern", welche Ehe am 7. Februar 1537 zu St. Peter in Basel eingesegnet wird[4]. Später wird als seine Gemahlin eine Israela Ottenburg genannt. Er huldigt sich über Ulrich mit dieselbe Person. Die am 15. December 1507 geborene Israela, Tochter des Hans Ottenburg und der Ursula Schlierenbach[5], heiratet 1527 den Jörg von Thurnisseln; dieser wird 1529[6] und seine Witwe heiratet noch 1537 hinzuzog die Unchelldhern.

Über Hans Sturer regelten die Quellen bislang nichts. 1537 Februar 10. verbietet sich „Hans Sturer der geschlumpfer in sant Johann vorstadt[7] neben dem Unchelldhern lebenden Herrnegen für Hans Sirn den Meier". 1540 wird von Unterzogt in Frenkeln eine Kundschaft aufgenommen, deren der Schulze in dem Streit zwischen Junker Jacob Hildbrand und Junker Hans Sturer bedarf. Wie, wissen nicht, worüber dieser Streit geführt wurde[8], nehmen aber an, es habe sich dabei um Erbschaft oder sonstige Familiensachen gehandelt. Denn Jacob Hildbrand war, wie die Stammtafel zeigt, der Schwiegersohn von Hans Sturers Frau[9].

Frau Gilgenberg († 4. oder 7. November 1[illegible])	Brüder Schlierenbach	Bastasar Mülhofrad
Ursula geb. 1507 Dezember 15. st. 1. 1527 (Dez. 7.) Thurnisseln † 1529. II. 1537 Hans Sturer † 1540. III. Israel Unchelldhern.	Christoph geb. 1500 April 29. st. 1530 (Sept. 10.)	Jacob geb. 1505 März 7. st. 1530 Valerii Tag.

1530 stirbt Hans Sturer in Istein und wird daselbst begraben[1]. Seine Witwe heiratet zwischen 1530 Juni 29. und 1533 September 17. ihren dritten Mann, den Israel Unchelldhern[2].

27. Hans Christoph, 1529[3] 1530 und 1533 Aufzeichner bei dem Rüden in Zurich. Seine erste Frau Kathrina Thiel von Urlesperg; sie stirbt Lucia 1516

[1] Basler Chronikon 6, 312.
[2] Wurstisens Chronik 16.
[3] Kalkschmidt 4, 142.
[4] Urkunden 7, 90. Israel Unchelldhern scheint nichts auf den Streit hervorgehoben zu haben.
[5] Basler Chronikon 6, 312.
[6] Wurstisens Wappenbuch.
[7] = unten No. 32.
[8] Akten im Hausarchiv, Nr. 1[illegible].
[9] Wurstisens Wappenbuch.
[1] Basler Chronikon 6, 312.
[2] Wurstisens Wappenbuch 120.
[3] Über Haslach diesen Jahres von St. Peter in Basel, mehr erhalten, wird aber aus 1529 durch den Ulrich Fabian-Verkäufer angegriffen. Vom Zweifel der Urkunden [illegible]. Auf diesen ist die Angabe von der Ehe des Hans Sturer zurückzuführen.
[4] Basler Chronikon 6, 312.
[5] = Wurstisens Chronik 16.
[6] = Kalkschmidt 4, 142.
[7] Urkunden 7, 90. Israel Unchelldhern scheint nichts auf den Streit hervorgehoben zu haben.
[8] Basler Chronikon 6, 312.
[9] = Wurstisens Wappenbuch.
[10] = unten No. 32.

Archiv für Heraldik, Jahr 3. 1885. 9

wird Barbera von Ulm seine zweite Frau. 1570 zieht er nach Klingnau, wo er Vogt wird und 1571 stirbt[1].

28. Hans Jacob[2].

29. Niclaus[2].

30. Anna, nonn zů Riederen[2].

31. Dietrich, mönch zů Creutzlingen[2].

32. Margret[2].

33. Hans Christoph, getauft zu St. Peter in Basel am 19. März 1538[3]. 1560 Juni 25. verkauft er mit seiner Mutter, die noch Witwe ist, und mit seinen Geschwistern das Haus Grossen Ulm in der St. Johann Vorstadt an Niclaus Bischoff[4]. 1563 September 17. erscheint seine Mutter als Ehefrau des Israhel Bronner und setzt sich mit ihren offenburgischen Verwandten über den Zoll zu Ottmarsheim auseinander[5].

Des Hans Christoph Frau ist Ursula Locherin[6].

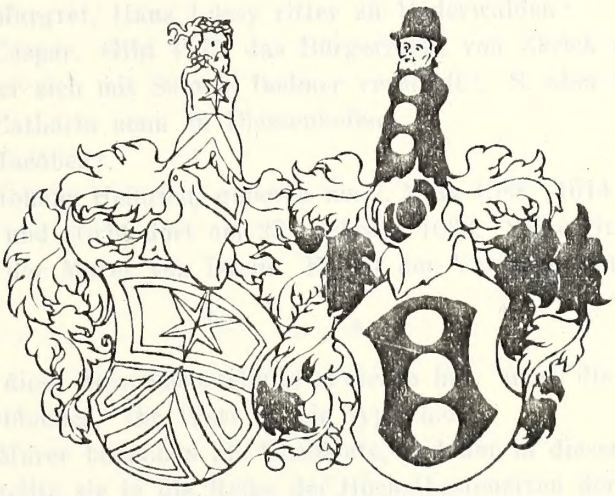


Fig. 23

34. Maria, Mergelin. Zu St. Peter getauft am 9. September 1539[7]. Sie heiratet Jost Loriti Glarean, stiftbaselischen Schaffner in Auggen, der ein Sohn des Jacob Loriti, Stadtschreibers zu Neuenburg i./B. ist[8], und stirbt dort am 13. November 1569[8].

35. Hans Rudolf. Zu St. Peter getauft am 29. Juli 1540[9].

---

[1] Egli a. a. O.
[2] Wurstisens Wappenbuch.
[3] Register des Taufbuchs von St. Peter.
[4] Fertigungsbuch.
[5] Adelsarchiv Urk. 790.
[6] Wurstisens Wappenbuch.
[7] Register des Taufbuchs von St. Peter.
[8] Adelsarchiv Urkunde 790. Basler Zeitschrift 1, 115.
[9] Register des Taufbuchs von St. Peter.

wird Hanbera von Ulm seine zweite Frau. 1531 zieht er nach Rhinau, wo er 7 Jahre wird und 1571 stirbt.

28. Hans Jacob*,

29. Niclaus*,

30. Anna, nonn zu Liedern*,

31. Dietrich, nonnen zu Crutzlingen*,

32. Margret*,

33. Hans Christoph, gezaiht zu zu Peter in Essel an 19. Mere 1530*.

1509 Jan 29. verkauft er mit seiner Mutter, die noch Witwe ist, und mit seinen Geschwistern das Haus (Hinsen Ulm in der St. Johann Vorstadt an Niclaus Bischoff*. 1553 September 17. erscheint seine Mutter als Schwiegerin des Jerchel Brunner und setzt sich mit Ihren oberhungrischen Verwandten über den Zoll zu Ohmarshein auseinander.

Des Hans Christoph Frau ist Cursida Lochbrun*.

— No. 23 —

31. Anna, Margreth. Zu St. Peter getauft am 2. September 1530. Sie heiratet Jost Lorch Ehrgott, städtischen schultheiß in Ausgang der ein Sohn des Jacob Lorch, Stadtschultheißes zu Neuenburg 1576 † 1. und stirbt doch an 18. November 1609.

32. Hans Rudolf. Zu St. Peter getauft am 20. Juli 1530.

---

* Vogt a. a. O.
* Wurstisen Wappenbuch.
* Register des Totenbuchs von St. Peter.
* Kirchenmanuskript.
* Anderer bis Nro. 7[illegible].
* Wurstisens Wappenbuch.
* Register des Totenbuchs von St. Peter.
* Anderweitige Urkunde 200. Basler Zeitschrift I. 316.
* Register des Totenbuchs von St. Peter.

36. Küngolt. Zu St. Peter getauft am 8. Dezember 1543[1].

37. Hans Veltin. Zu St. Peter getauft am 15. November 1544; Paten: herr Marx Heydelin oberster zunfftmeister, herr Ulrich Falckner, Margret Tschegenburlin[2].

38. Valeria, Phileria. Zu St. Peter getauft am 23. Oktober 1546; Paten: Peter Leffler, Margreth Thorerin, Madleny Gelenin[2].

Sie wird vor November 1569 die Frau des Christian Wurstisen[3] und stirbt als dessen Witwe am 26. August 1604[4].

39. Huldrich. Zu St. Peter getauft am 1. Februar 1551; Paten: herr Huldrych von Sternenfels, herr Heinrych Falckner, Heyttwil von Tunssen[5].

40. Balthasar, Vogt zů Rotweil[6].

41. Regula Murerin, Caspar im Hof amman zů Uri, Magnus Bessmer vogt zů Keiserstůl[6].

42. Anna, Caspar Beltzinger zů Aspermont[6]. S. aber unten S. 63.

43. Ursul, Hans Caspar Segesser zů Mellingen[6].

44. Margret, Hans Lüssy ritter zů Underwalden[6].

45. Caspar. Gibt 1575 das Bürgerrecht von Zürich auf und zieht nach Baden, wo er sich mit Salome Bodmer vermählt[7]. S. aber unten S. 63.

46. Catharin nonn zů Diessenhofen[8].

47. Jacobea[9].

48. Johann Heinrich, geboren am 2. März 1588. 1614 wird er in Ittingen Karthäuser und stirbt dort am 28. Februar 1638. Seine Grabschrift nennt ihn den letzten der Murer von Istein. Er ist der Verfasser der Helvetia sancta[10].

* * *

Wie diese Zusammenstellung erwiesen hat, zeigt die Familiengeschichte wenig individuelles. Ihr Wert ist ein typischer.

Die Murer begannen als Tuchleute, und der in diesem Gewerbe erlangte Reichtum stellte sie in die Reihe der Höchstbesteuerten der Stadt. Schon 1401 versteuerte Heinrich d. a. (No. 3) ein Vermögen von über 10,000 Gulden[11], und

---

[1] Register des Taufbuchs von St. Peter.

[2] Taufbuch von St. Peter.

[3] Basler Zeitschrift 1, 115. Im Staatsarchiv Basel liegt ein Berain über Zinsgüter zu Niffer, am 13. September 1570 angefertigt auf Begehren des Christian Wurstisen; diese Güter rühren von «weylund dem edlen und vesten Hans Maurer von Ystein burger zu Basel», Wurstisens Schweher selig, her und sind ihm «von wegen Valeria Maurerin von Ystein seiner lieben hausfrauwen erblichen zugefallen». Auf dem ersten Blatt dieses Berains sind die Wappen Wurstisen und Murer gemalt, s. Fig. 23.

[4] Sterberegister beim Basler Civilstandsamt.

[5] Taufbuch von St. Peter.

[6] Wurstisens Wappenbuch.

[7] Egli a. a. O. Geschichtsfreund 55, 5.

[8] Wurstisens Wappenbuch.

[9] Geschichtsfreund 55, 5.

[10] Von ihm und seinen Schriften handelt Gabriel Meier im Geschichtsfreund 55, 3—36.

[11] Heusler 256.

36. Kungsör. Zu St. Peter getauft am 8. Dezember 1819.

37. Hans Veldin. Zu St. Peter getauft am 15. November 1844; Pateu: Jeter Mary Hayden oberster unmonieter, Jeter Lirsch, Fabikeur, Marpen Tschegonburlin.

38. Valeria, Philerb. Zu St. Peter getauft am 23. Oktober 1846; Pateu: Peter Leffin, Margareth Thoreson, Stoffens Yelenin.

Sie wird vor November 1869 die Frau des Gärtnerin Wunsch-on und stirbt als dessen Witwe am 26. August 1901.

39. Hulderich. Zu St. Peter getauft am 1. Februar 1851; Pateu: Jeter Hulderich von Stoerneria, Jeter Hulderich Jakobsen, Hygiwell von Tabasen.

40. Rathasen, Vogt zu Rotwell.

41. Degula Morrein, Gesper im Hofmonien zu Ur, Magnus Hessner, vogt zu Kiesenrol.

42. Anna, Gesper Helsingor zu Aspernunt. S. aber unten S. 62.

43. Ivsul, Hans Gasper Negesser zu Helfingen.

44. Margret, Hans Liksy vitter zu Dalowmilden.

45. Gesper, etwa 1570, des Burgerrätzen von Zürich auf und zieht nach Baden, wo er sich mit Salome Holmer vermählt. S. aber unten S. 62.

46. Catharina nonn zu Diessenhofen.

47. Jarolang.

48. Johann Heinrich, geboren am 24. März 1588. 1614 wird er in Frinnen Kurfürsten und stirbt dort am 28. Februar 1624. Seine Grab-Inschrift nennt ihn den letzten der Sturer von Arenin. Er ist der Vorfahre der Helvetia sacrum.

* * *

Wie diese Zusammenstellung erweisen tut, reicht die Familiengeschichte weniig hinlänglich. Der Wert ist ein ideeller.

Die Sturer bekannten sich Tradiquet, und der in diesem Gewerbe erlangte Reichtum stellte sie in die Reihe der Handelsherren der Stadt. Schon 1401 verschenkte Heinrich d. a. (No. 1) ein Vermögen von über 10,000 Gulden, und

[illegible]

[illegible]

[illegible]

gleicherweise standen in der ersten Klasse der Steuerpflichtigen auch Heinzman (No. 5) 1429 und 1446, und Claus (No. 6) 1429[1]; allerdings verteilte sich dann in den folgenden Generationen der Reichtum unter Söhne und Enkel und war beim Einzelnen nicht mehr so beträchtlich[2].

Die wichtigste Folge dieses Wohlstandes war der Aufstieg des Geschlechtes zu den Patriziern, aus der Schlüsselzunft in die Hohe Stube, die sich in der dritten Generation vollzog, ohne Zweifel veranlasst, aber auch gerechtfertigt durch die tüchtige und strebende Persönlichkeit des Claus.

Aus den oben gesammelten Notizen ist zu ersehen, wie nun Geldgeschäfte und Landspekulationen an Stelle der früheren gewerblichen Thätigkeit treten, wie auch die Heiraten standesgemäss werden und wie die Familie durch mehrere Generationen hindurch regelmässig die Hohe Stube im Rate repräsentiert.

Dieser Entwickelung gemäss ist auch der Wechsel der Wohnungen. Zu Anfang sassen die Murer an der Freienstrasse, im Hause zum Schlüssel. Aber schon der alte Heinrich (No. 2) siedelte sich an der Totengasse im Sessel an, und sein Großsohn Claus stieg dann noch höher den Berg hinauf und erwarb das den Adelshöfen unmittelbar benachbarte Gesesse zum Engel. Von den späteren Murer finden wir Hans (No. 10) noch 1454 im Stammhause zum Sessel[3], während Dietrich (No. 12) bei St. Peter auf dem Berge wohnte, nicht nachweisbar in welchem Hause[4], und Rudolf (No. 11) wieder in der Gegend der ältesten Wohnung, bei Steblins Brunnen, angetroffen wird[5]. Dietrich (No. 12) ist 1470 in der St. Johann Vorstadt angesessen, woselbst später auch seine Nachkommen Hans (No. 26) und Hans Christoph (No. 27) wohnen. Claus (No. 14) und dessen Sohn Hans (No. 23) haben sich an der Eisengasse angesiedelt[6].

Es ist bezeichnend, dass von allen spätern Murer nichts bemerkenswertes überliefert wird. Unser Interesse sammelt sich auf die Brüder Heinzman und Claus, zumal den Letztern.

Die Entwickelung, welche die Familie durchmachte, zeigt aufs neue, dass die Rasse dieser otiosi nur so lange gut blieb, als ihre aktive Beteiligung an öffentlichen Dingen währte. Die im 15. Jahrhundert noch Stubenherren waren und im Rate sassen, werden später, nachdem die grosse Umgestaltung der Dinge sie aus ihrem Geleise geworfen, unbedeutende Landjunker wie die Murer oder, wie die Sürlin dieser Zeit, Taugenichtse und liederliche Lärmmacher.

Dies scheint der normale Verlauf zu sein, und es ist immerhin erfreulich, dass die Murer dieses Gesetz wenigstens nicht ganz und gar erfüllt haben. Schon die Verbindung einer ihrer letzten Sprossen mit Christian Wurstisen hebt

---

[1] Schönberg 526, 581.

[2] In den Steuerbüchern werden genannt: Hans (No. 10) 1453 54: Schönberg 654. 1454: Schönberg 737. Rudolf (No. 11) 1453 54: Schönberg 609. Dietrich (No. 12) 1453 54, 1454, 1470: Schönberg 641, 732, 761. Claus (No. 14) 1475: Schönberg 767. Amalia (No. 17) 1470: Schönberg 761. Hans (No. 23) 1475: Schönberg 767.

[3] Schönberg 645.

[4] Schönberg 641, 732.

[5] Schönberg 609.

[6] Schönberg 767.

gleichzeitig zwischen in der ersten Lesung der Bürgerschaftsbürgen auch Hebeman (No. 5) 1429 und 1430, und Claus (No. 6) 1429[1]; allerdings verzichtet sich dann in den folgenden Urkunden der Siegelung unter Sohne und Enkel und war beim Einkaufen nicht mehr so beschränkt.

Die wirtschaftlichen Folge dieser Wohlstandes war der Anfang des Grundbesitzes zu den Patriziern, aus der Schiffsausrüstung in die Hube Stube, die sich in der dritten Generation vollzog, ohne Zweifel zwischen, aber auch gewerbliches durch die Tüchtige und strebsame Persönlichkeit der Eltern.

Von den ohne gesammelten Notizen ist so gesagt, wie von Geldgeschäften und Landerwerbungen in Stadt der Bürgern gewerblichen Thätigkeit treten, wie auch die Bürgerschaftsbeziehungen werden und wie die Familie durch mehrere Generationen hindurch regelmässig die Hube Stube in Stadt repräsentiert.

Dieser Bürgerbesitz gehörte sich auch der Wesel der Wöhnungen. Zu Anfang zeigen die Mieter an der Brückenstrasse, im Hause zum Schlüssel. Also schon der alte Hermann (No. 2) siedelte sich an der Wismarsche im Bessel an, und sein Grossohn Claus setzte dann auch Jahre den Berg hinauf und erwarb das den Adelsleuten unmittelbar benachbarte Grundstück zum Engel. Von den spätern Mieter finden wir Hans (No. 10) noch 1451 in Strandstrasse zum Sessel, während Dietrich (No. 9) bei St. Peter an dem Berge wohnte, nicht so weiten in welchem Hans, und Rudolf (No. 11) wohnten in der Gegend der Hinterer Wöhnung, bei Straßen Hannen „angrenzen wird“. Dietrich (No. 12) in 1470 in der St. Johann Vorstadt ungesessen, vorher später auch seine Sohnkommen Hans (No. 26) und Hans Dietrichs (No. 27) wohnen. Claus (No. 14) und dessen Sohn Hans (No. 22) haben sich an der Kesselbrücke angesiedelt.

Es ist bezeichnend, dass von allen spätern Mitgliedern nur Hans Hinterhofer wird. Diese Interessen scheinen sich nur die Frühere Gleichgesinnt und Claus, sowohl den Letzteren.

Die Bürgerfamilie, welche die Familie dreihundertfünfzig, zeigt aber, dass die Lage dieser obgleich nur so lange auf blieb, als ihre aktive Betätigung an öffentlichen Dingen wichtig. Die in 15. Jahrhundert noch Stubenleute waren und in Hause sassen, werden später, nachdem die grosse Umgestaltung der Dinge sie aus ihrem Gleichgewicht, nahezu unfähig zu Amtsleuten wie die Bürger oder, wie die Stadt dieser Zeit, Dienstmänner und Lohnarbeiter.

Diese erleben der gewisse Verfall an Sorg und es ist bemerkbar erfreulich, dass die Mieter diesen Gesetz weniger sich gross und gar erfüllt haben. Neben die Verbindung einer Hinter Jedem Sprossen mit Einsicht Wurzelnen lebt

[1] Schuldbrief 75.

[2] Die den Grundbesitzer Nordes vermutet. Hier, Sch. im 1383 Schuldbrief 64. 1384 Schuldbrief 75. Rudolf (No. 11) 1383 Schuldbrief 60. Hermann (No. 2) 1383 Schuldbrief 61, 1384 Schuldbrief 61, 70. Claus (No. 14) 1386 Schuldbrief 77. Amelie (No. 17) 1386 Schuldbrief 78. Hans (No. 22) 1386 Schuldbrief 79.

[3] Schuldbrief 62.

[4] Schuldbrief 61, 63.

[5] Schuldbrief 60.

[6] Schuldbrief 77.

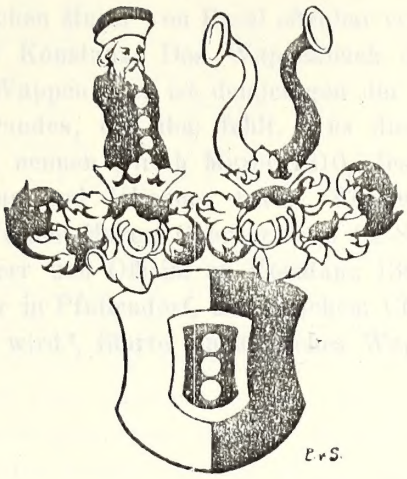


Fig. 21

für unser Gefühl das Niveau der ganzen Familie, und ebenso sehen wir gerne, dass am Schlusse der von uns nachzuweisenden Genealogie die ernste und achtbare Gestalt des Karthäusers Johann Heinrich steht.

Bemerkenswert ist, dass die spätern Basler Murer, Hans und seine Kinder, die neue Lehre annehmen, während die Übrigen katholisch bleiben und daher Zürich verlassen.

In welcher Weise sich das Geschlecht fortgesetzt hat, vermögen wir nicht zu sagen.

Eine Seitenlinie, für deren Anreihung die zur Zeit bekannten Nachrichten allerdings nicht hinreichen, tritt in der folgenden, dem k. k. Adelsarchiv in Wien entnommenen Stammtafel zu Tage[1].

Thomas Murer
auf einer freien Mühle zu Niedersteg in der Landgrafschaft Stühlingen;
heiratet 1580 Katharina von Heydeck

Johann Murer
geb. 1581, tot 1683
verkauft das Gut zu Niedersteg

Johann Theobald Murer von Ystein
geb. 1628
Physicus in Linz

Johann Baptist
(aus dem Diplomskonzept gestrichen)

erhält als fürstl. Salzburgischer Geh. Rat und Leibmedicus von Kaiser Leopold I. d. d. Wien 1683 I. 1. die Erneuerung seines rittermässigen Adelsstandes und Besserung seines adeligen Wappens mit dem seiner Ahnfrau Ursula Catharina Beatrix von Heydegg, geb. Murer von Ystein[2], nachdem sein Vetter Rudolf von Heydegg als ultimus gentis verstorben ist. Ganz dieselbe Urkunde auch d. d. Wien 1674 17. 8.

Theobald Gabriel

[1] nach gütiger Mitteilung des Herrn Kindler von Knobloch in Würzburg.
[2] s. die Wappenabbildung Fig. 21.

Ein mit den patrizischen Murer von Basel offenbar verwandtes Geschlecht finden wir schon frühe in Konstanz. Das Wappenbuch der Gesellschaft zur Katze daselbst zeigt sein Wappen[1]; es ist demjenigen der Basler Murer gleich mit Ausnahme des Schildrandes, der ihm fehlt. Aus diesem Geschlecht der Konstanzer Murer sind zu nennen Ulrich Murer 1310, dessen Frau Anna von Hof, und dessen Söhne Hug und Johannes waren. Ferner der in den Jahren 1282 und 1294 genannte Werner Murer, Chorherr von St. Stephan in Konstanz, sowie Franz Murer, Domherr und Official zu Konstanz 1384, gestorben 1396[2].

Ein Geschlecht Murer in Pfullendorf, aus welchem Claus 1476 als Bürger und Stadtammann erwähnt wird[2], führte ein ähnliches Wappen[3].

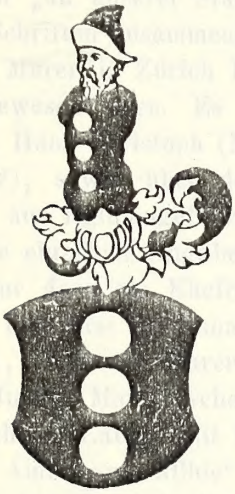


Fig. 25

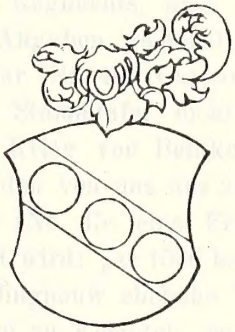


Fig. 26

Der Zuname der Murer „von Istein“[4] wird in den Basler Akten des Geschlechtes gar nicht gebraucht. Nur in dem oben bei No. 38 erwähnten Berain über Zinsgüter zu Niffer heisst Hans Murer „von Ystein“. Im übrigen finden wir den Zunamen nur in den Zürcher Akten und sodann in den spätern Dokumenten des Wiener Adelsarchivs.

In Zürich erscheint schon 1473, also vor der Einwanderung des Caspar aus Basel, ein Johannes Murer von Istein als Leutpriester und Kaplan des St. Laurenzenaltars in der Wasserkirche; er stirbt 1483[5].

---

[1] s. die Wappenabbildung Fig. 25.

[2] nach gütiger Mitteilung des Herrn Kindler von Knobloch in Würzburg.

[3] s. die Wappenabbildung Fig. 26. Die in Schaffhausen, Baden, Klingnau und anderwärts nachzuweisenden Murer kommen hier nicht in Betracht.

[4] Dieser Zuname gründet sich wohl auf Gutsbesitz oder Herrschaftsrechte der Murer in Istein. Hieraus ist auch das Vorkommen von murerischen Gütern in dem unweit Istein gelegenen Niffer gemäss Berain von 1570 (s. oben p. 58) zu erklären. Doch ergeben die im Basler Staatsarchiv liegenden Isteiner Urkunden, Akten und Güterverzeichnisse durchaus nichts über Güter und Rechte der Murer in Istein.

[5] Egli 111.

Ein mit dem patrizischen Murer von Basel offenbar verwandtes Geschlecht finden wir schon frühe in Konstanz. Das Wappenbuch der Gesellschaft zur Katze desselben zeigt sein Wappen[1]; es ist übereinstimmend der Basler Murer gleich mit Ausnahme des Schildhauptes, der hier fehlt. Aus diesem Geschlechte der Konstanzer Murer sind zu nennen Ulrich Murer 1310, dessen Frau Anna von Hof, und dessen Söhne Ulr. und Johannes waren. Ferner der in den Jahren 1282 und 1294 genannte Werner Murer, Chorherr von St. Stephan in Konstanz, sowie Franz Murer, Domherr und Official zu Konstanz 1381, gestorben 1393[2].

Ein Geschlecht Murer in Frauenfeld, aus welchem Claus 1470 als Bürger und Stadtamman erwähnt wird[3], führte ein Abweichendes Wappen[4].

Fig. 22

Fig. 23

Der Zuname der Murer „von Istein“[1] wird in den Basler Akten der Geschlechter gar nicht gebraucht. Nur in dem oben unt. No. 28 erwähnten Berichte über Zinsgüter zu Müllen heisst Hans Murer „von Ystein“. In späteren finden wir den Zunamen nur in den Münchner Akten und sonstigen in den späteren Dokumenten des Wiener Adelsarchivs.

In Zürich erscheint schon 1470, also vor der Einwanderung des Caspar aus Basel, ein Johannes Murer von Istein als Leutpriester und Kaplan der St. Laurenzenpfründe in der Wasserkirche; er stirbt 1483[2].

---

[1] s. die Wappenabbildung Fig. 23.

[2] nach gütiger Mitteilung des Herrn Rittler von Konstanz in Verona.

[3] s. die Wappenabbildung Fig. 22. Die in Schwarzenbach, Hedeg, Klingenzo und anderwärts nachzuweisenden Murer kommen hier nicht in Betracht.

[4] Dieser Zuname gründet sich wohl auf Unterlasse oder Herrschaftsrechte der Murer in Istein. Hiernach ist auch die Vermutung von mordsteinen Motive in dem soweit istein gegen legeren Nüm genaue Bezug von 1470 (s. oben p. 7) zu erklären. Durch erneuen die in Basler Stadtarchiv liegenden Letzter Erneuerung, Alten und Unterscheidungen durchaus nichts über Güter und Rechte der Murer in Istein.

[1] Kgl. III.

Ausserdem ergeben die Zürcher Quellen folgende Murer, die in unserer Stammtafel fehlen: 1509 Sigmund Murer von Istein zu Hettlingen, 1512 Johannes Murer von Istein, Kaplan am Grossmünster; 1526 Christoph Murer von Basel, Achtzehner beim Rüden, † 1536. Seine Ehefrau Anna Krieg von Bellikon.

Es ist hieraus zu schliessen, dass die Familie schon vor Caspar in Zürich ansässig war und sich dort in Generationen fortsetzte, die wir zur Zeit noch nicht kennen.

Damit stimmt auch überein die Ausstellung amtlicher Atteste über die Familie Murer durch Bürgermeister und Rat der Stadt Zürich im Jahre 1659[1].

Im ersten dieser Atteste, vom 22. Januar 1659, geben Bürgermeister und Rat auf Ansuchen des wohledeln und vesten Herrn Franz Rudolf von und zu Schönau einen „uß unserer Statt Burgerbuch und andern authentischen Dokumenten und Schriften zusammengezognen Bericht" darüber, wer von dem Geschlechte der Murer in Zürich Burger und des Regiments, auch mit wem sie verheiratet gewesen seien. Es werden dann Angaben gemacht über Caspar (oben No. 18), Hans Christoph (No. 27), Balthasar (No. 40), Caspar (No. 45) und Anna (No. 42), sowie über den in unserer Stammtafel nicht enthaltenen, sondern oben aus Egli angeführten, mit Anna Krieg von Bellikon vermählten Christoph. Die einzelnen Angaben stimmen mit den von uns aus andern Quellen gemachten, nur dass als Ehefrau des Caspar (No. 45) eine Frau Anna von Berg genannt und dass bei Anna (No. 42) gesagt wird: „a° 1586 hat sich Frauw Anna Murerin, Christoph Murers, Vogts zu Klingnouw eheliche Tochter, vermächlet mit Junker Marx Escher, Gerichtsherrn zu Kempten, von dem ist ein Stieffsohn noch im Läben, mit Nammen Junker Hans Ehrhart Escher, fürstl. Einsidlischer Ambtmann allhie". Am Schlusse des Attestes wird bemerkt: „Disere Murer habend auch die adenliche Burg und byligende Güter im Hard genant, nechst under unser kleineren Statt Zürich an dem Limmatfluss gelegen, eigenthumlich besessen, welliche nach Absterben erzelt Christoph Murers, Obervogts zu Klingnouw, innamen desselben hinderlassner Erben, eines Sohns Caspar Murers und desselben Schwösteren, von iren Vögten und Vormündern luth eines authentischen besigleten Instruments a° 1572 verkaufft worden". Vielleicht kam der Hardturm an die Murer als Erbschaft von den Schwend. Caspar, der Grossvater des Christoph Murer, dessen Nachkommen den Hardturm zuletzt besassen, war mit Regula Schwend vermählt; an die Schwend war der Hardturm 1461 als Lehen der Stadt gekommen[2].

In einem zweiten, am 27. April 1659 ausgestellten Attest bezeugen Bürgermeister und Rat noch insbesondere „dass die obangedüthen adelichen Maurer, so bey uns gewohnet und gesessen, nit wie gemeine und beschwerte Burger gehalten worden, sonder wahrhafftig rechte freye Ehrenburger und mit Namen der sonderbaren Gesellschaft der Edellüthen by der Constafel nebent allen an-

[1] Im Bande 71 der Ratsurkunden, p. 351—359, im Staatsarchiv Zürich. Die Hinweisung auf diese Dokumente haben wir Herrn W. Tobler-Meyer in Zürich zu verdanken.

[2] Das alte Zürich 2, 657.

Auszeichnen erreichen die Zürcher Quellen folgende Maler, die in engerer Stammtafel fehlen: 1500 Sigmund Maler, von Istein an Matthäus, 1512 Johannes Maler von Istein, Kaplan im Grossmünster; 1524 Christoph Maler von Basel, Aktzeichner beim Bildern; 1530 Meine Jüngrau Anna Krieg von Bellikon.

Es ist bezeichnend, dass die Familie schon vor Gegner in Mißkredit ausklang war und sich dort in Generationen fortsetzte, die wir zur Zeit noch nicht kennen.

Immerhin gelingt auch jetzt die Anknüpfung einiger Autoren über die Familie Maurer durch Bürgerrecht und Eid der Stadt Zürich im Jahre 1560[1].

Im ersten dieser Akteure, vom 22. Januar 1560, zeigen Bürgermeister und Rat auf Ansuchen des wohledeln und vesten Herrn Franz Rudolf von und zu Schönau einen „ut unserer Stadt Burgerrecht und andern anhaftenden Lüten meinen und schriftlich ausmunsgeschnen Brief“ durchet, wo von dem Geschlechte der Maurer in Zürich Burger und des Regimentes, auch mit wem sie verhyratet gewesen sind. Es werden dann Angaben gemacht über Caspar Maurer (No. 18), Hans Christoph (No. 97), Hallmeier (No. 40), Caspar (No. 42) und Anna (No. 42), sowie über den in unserer Stammtafel nicht enthaltenen, sondern oben aus Egli angeführten, mit Anna Krieg von Bellikon verwählten Christoph. Die eingehen Angaben stimmen mit den von uns aus andern Quellen gemachten, nur dass als Eltern des Caspar (No. 42) eine Frau Anna von Berg genannt und das Alter Anna (No. 42) gesagt wird. „Im 1580 hat sich Frauw Anna Maurerin, Christoph Vnnrs, Vogts zu Yllnau ehelichs Tochter, vermählet mit Jundre Hans Rechen, Gerichtsherrn zu Kempten, von dem hat sie Stiefsohn noch in Leben, mit Namen Junker Hans Rechen Rechen, Jorgen Kinsichlicher Jungkherr allhie“. An Stelle des Autors wird bemerkt: „Dieser Maurer haben noch die adenliche Berg und hylesame Gyter in Zürcherpanat, welcht unter unser Jdenoren Stat Zürich an dem Limmatflus gelegen, eigentumlich besessen, welliche noch Alsteren erzeh Christoph Maurer, Obervogts zu Kiengenau, thunnen dessellen hinterlassener Brüen, Anna Sohne Caspar Maurer und desselben Sehnsvatter, von dem Vogten und Vormundern hab eines authentischen besiegelten Lehrbrunnen- an 1572 verkauft worden“. Vielleicht kam der Beurteiner an die Maurer als Erbschaft von den Schwerd. Caspar, der Grossvater des Christoph Maurer, dessen Verhältnisse den Beurteiner zuletzt besassen, war mit Regula Schwerd verwählt; an die Schwerd wir der Beurteiner-Lehn als Lehen der Stadt gekommen“.

In einem zweiten, am 27. April 1630 ausgestellten Attest bezeugen Bürgermeister und Rat noch insbesondere „dass die obengedüthten adelichen Güterer so bey uns gewohnet und gesessen, mit wie gutthuen und lueterwerte Burger gehalten worden, sonder wahrhaftig rechte treue Eidsverwandtgeer und mit Namen der zuendarbaren Gesellschaft der Schuhmachern by der Constanzel neben allen an-

[1] In Band 71 der Ratsmanualen p. 60—66, im Staatsarchiv Zürich. Die Hinweisung auf diese Dokumente haben wir Herrn M. Tuller Meyer in Zürich zu verdanken.
[2] Der alte Zürich 2, 667.

deren uns zugethanen adenlichen Familien und Geschlechteren ynverlybt und nit allein aller ansehenlichen hochen digniteten, Würden und Embteren vehig gewesen, sonder theils darzu auch würcklich gezogen, auch sontsten in allem anderen irem adenlichen Harkommen gemess aestimiert und tractiert worden sygen".

Über einen Frienisberger Wappenstein.

Von Dr. G. Simon.

Im vergangenen Sommer wurde hier in Bern in die Wand eines Magazines eingemauert, mehr oder weniger zufällig, ein alter Wappenstein aufgefunden, dessen Bilder und Geschichte mir des Interessanten genug zu bieten scheinen, um eine kurze Mitteilung darüber an dieser Stelle zu rechtfertigen.

Der Wappenstein besteht im wesentlichen aus vier Wappenschildern, welche in ein Maßwerk aus Sandstein zu je zweien in einer Weise eingelassen sind, die aus der beigegebenen Photographie am besten ersichtlich ist. Die Schildbilder sind erhaben und wie der Schildgrund noch teilweise deutlich farbig.

Wer die Glasgemälde des Berner Münsters kennt, dem konnte es beim Anblick dieses Wappensteines nicht lange zweifelhaft bleiben, dass er hier dieselben vier Wappenbilder vor sich habe, die uns auf vier, inhaltlich bekannten Glasgemälden im Münster, am dritten, nördlichen Fenster des Mittelschiffes (von West nach Ost gezählt) erhalten sind. Die Wappenbilder stehen hier auf den Glasgemälden in der Reihenfolge 1, 3, 4, 2 nebeneinander; über 3 und 4 zieht sich ein Band mit der Inschrift: „Frienisberg 1501".

Rekonstruktion und Deutung der Wappen des Steines, sowie der Zeitpunkt seiner Entstehung ergeben sich somit ohne weiteres[1]:

Der 1. Wappenschild unseres Steines zeigt einen nach links aufsteigenden schnurartig eingefassten Schrägbalken rot und rauh (unbemalt, sandsteinfarbig) einfach gewürfelt auf rauhem Grund; nach dem entsprechenden Glasgemälde haben wir uns die rauhen Würfel weiss, den Grund ursprünglich schwarz zu denken.

Es ist das bekannte Wappen des Bernhardiner- oder Cistercienserordens, zu dem das Kloster Frienisberg, auch „Aurora" genannt, gehörte, dasselbe Wappen, das auch anderwärts im Zusammenhang mit solchen anderer Klöster gleichen Ordens auftritt[2]. In Beziehungen zu Frienisberg findet es sich auch schon auf einem Siegel dieses Klosters, das mit andern an einer Urkunde von 1271 erhalten ist[3].

2. Wappen: Auf grösstenteils rauhem Grund, dessen frühere gelbe Farbe aber an einzelnen Stellen noch erkennbar ist, steht auf grünem Stein die

[1] Cf. Dr. Stantz: Münsterbuch pag. 135; v. Mülinen: Heimatkunde Seeland pag. 216; v. Mülinen und Thormann: «Glasgemälde bern. Kirchen» pag. 22 und 57.

[2] Cf. z. B. «Armoiries de l'Abbaye de Lucelle»; Archives héraldiques Suisses 1895 p. 77.

[3] Cf. Zeerleder, Urkundenbuch III No. 151.

Über einen Friensberger Wappenstein.

Von Dr. G. Simon.

Im vergangenen Sommer wurde hier in Bern in die Wand eines Magazines eingemauert, mehr oder weniger auffällig, ein alter Wappenstein mitgebauen, dessen Bilder und Geschichte mir das Interessanten genug zu bieten schienen, um eine kurze Mitteilung darüber an dieser Stelle zu rechtfertigen.

Der Wappenstein besteht in wesentlich von vier Wappenschildern, welche in ein Mauerwerk aus Sandstein an je zwei in einer Reihe eingelassen sind, die aus der bekanntesten Tradition, aus Bern, ersichtlich ist. Die Schildbilder sind erhaben und wirken Schildgrund noch tiefgehend dunklen Farbe.

Wer die Glasgemälde des Berner Münsters kennt, dem kommt es beim Anblick dieses Wappensteines nicht lange zweifelhaft bleiben, dass er hier die selben vier Wappenschilder vor sich habe, die uns auf vier, bildmäßig bekannten Glasgemälden im Münster, im dritten, nördlichen Fenster des Mittelschiffes (von West nach Ost gezählt) erhalten sind. Die Wappenschilder stehen hier auf den Glasgemälden in der Gliederung 1, 3, 4, 2 nebeneinander; aber 3 und 4 wird sich ein Hand mit der Inschrift „Friensberg“ [sic].

Bekanntlich und Deutlich der Wappen des Steines, sowie der Zweck seiner Entstehung ergeben sich somit ohne Weiteres.

Der 1. Wappenschild unseres Steines zeigt einen nach links aufsteigenden schwarzhalig eingefassten Schrägbalken rot und rauh (mauerwerk, steinfarbig) einfach gewölbt auf rauhem Grund; noch den entsprechenden Glasgemälde lesen wir uns die zahlen Wörter wieder, der Grund ursprünglich schwarz zu denken.

Es ist das bekannte Wappen des Marschallamtes oder Pfleger-eigenschaftes, an dem das Kloster Friensberg, durch „Amtes“ genannt, zu führe, dasselbe Wappen, das auch anderwärts in Zusammenhang mit solchen anderer Kloster gleichen Ordens auftritt. In Beziehungen zu Friensberg findet es sich auch schon auf einem Siegel dieses Klosters, das mit anderen an einer Urkunde von 1271 anhängen ist.[1]

2. Wappen: Auf grünem rauhem Grund, dessen frühere gelbe Farbe aber an einzelnen Stellen noch erkennbar ist, steht auf grünem Stein die

[1] Cf. Ja. Mayer: Bernerbuch pag. 1631 u. Mülinen: Urkundenbuch enthält pag. 216 u. Mülinen und Thormann: Geschichte unsers Kloster, pag. 2 und 3.

[2] Cf. J. A. Chantre de Vallier: de Lapeyrère: Armorial bernoise, Genève 1880, p. 77.

[3] Verhoer, Urkundenbuch III No 131.

noch teilweise deutlich rot bemalte Figur eines Tieres ohne Kopf. Schon die Form der Figur, der Ansatz des Schwanzes, zusammen mit den noch angedeuteten Konturen des Kopfes und der roten Farbe würden uns, auch ohne komplettierendes Glasgemälde, in der Tiergestalt eine Hirschkuh, oder waidmännisch und heraldisch gesprochen eben ein „rotes Tier“ erblicken lassen.

In Gelb ein rotes Tier auf grünem Stein ist das Wappen derer von Thierstein, bekanntlich eines der ältesten redenden Wappen.

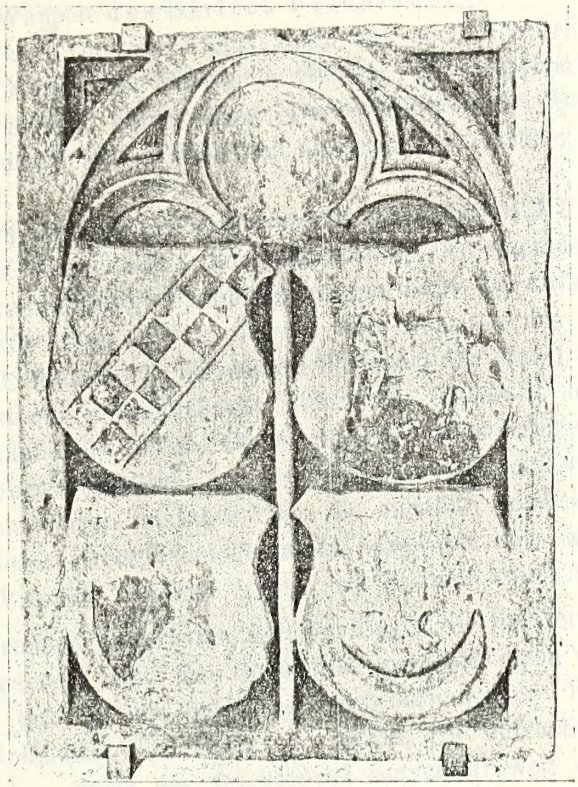


Fig. 27

Die Grafen von Thierstein, deren Vorfahren das Kloster Frienisberg um 1131 gestiftet hatten[1], erscheinen lange Zeit hindurch als Wohlthäter desselben und waren auch dessen Kastvögte. Ihr Wappen ist denn auch an Frienisberger-Urkunden mehrfach in Siegeln vorhanden. Das hier nachgebildete hängt an der gleichen schon oben erwähnten Urkunde von 1271 und möchte ich bloss auf dieses schon sehr frühzeitige gemeinsame Auftreten unserer beiden ersten Wappenbilder hingewiesen haben.

Diese beiden oberen Wappenschilde unseres Steines, von mehr allgemeiner Bedeutung, bilden eigentlich bloss einen Kommentar zu dem dritten, für den Ursprung des Steines wichtigsten Wappen. Allerdings ist nun gerade dieses Schildbild sozusagen ganz zerstört, aber die bereits eingangs betonte völlige

[1] Cf. v. Mülinen und Thormann: Glasgemälde bern. Kirchen pag. 57.

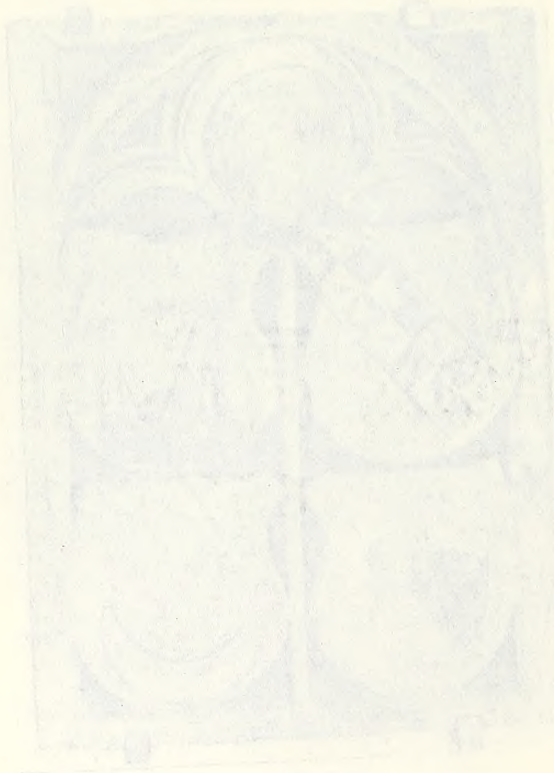


Abb. 27

Die Grafen von Thierstein, deren Vorfahren das Kloster Frauenberg um 1141 gestiftet hatten[1], erschienen lange Zeit hindurch als Wohlthäter desselben und waren auch dessen Kastvögte. Ihr Wappen ist daher auch an Frauenbergers Urkunden mehrfach in Siegeln vorhanden. Das hier nachgebildete stimmt zu der gleichen schon oben erwähnten Urkunde von 1271 und möchte ich hiess auf diesen schon sehr frühzeitigen gemeinsamen Vorfahren unserer beiden ersten Wappenbilder hingewiesen haben.

Diese beiden oberen Wappenschilde unseres Stiftes, von mehr allgemeiner Bedeutung, führen eigentlich blosse einen Kennmerkmal zu dem dritten, für den Ursprung des Steines wichtigeren Wappen. Allerdings ist nun gerade dieses Schildbild sozusagen ganz zerstört, aber die bereits eingangs betonte völlige

[1] Cf. v. Mülinen und Thommen: Chronikenbuch bern. Kirchen pag. 37.

Übereinstimmung der drei andern Wappenbilder mit denjenigen der zum Vergleiche beigezogenen Glasgemälde, sowie noch einige auf dem Schilde erhaltene Konturen, geben uns ohne weiteres das Recht, das Bild nach der entsprechenden Wappenscheibe zu rekonstruieren:

3. Wappen: auf blauem Schild zentral gelegt ein roter; in letzterem auf fünf grünen Bergen, durch die Mitte gehend ein goldener Bischofsstab, in der linken Schulterstelle ein goldener Stern.

Es ist das Wappen des Stiftes Frienisberg.

Der 4. Schild unseres Steins zeigt auf noch deutlich blauem Grund über einer gelben Mondsichel ein rauhes Gebilde, das ursprünglich eine weisse Pilgermuschel dargestellt haben muss. Das entsprechende Glasgemälde zeigt ausserdem hinter den Schild gestellt den Abtsstab und darüber auf einem Band die Jahrzahl 1501.

Das Wappen ist dasjenige des damaligen (vorletzten) Abtes von Frienisberg, Peter Heldwerth (auch Hellwerth). Er erscheint 1469 zunächst als Kaplan des Frauenklosters Fraubrunnen, das unter der Aufsicht von Frienisberg stand[1]; wurde dann am 19. August 1484 zum Abt des Klosters Frienisberg gewählt und blieb es bis zu seinem Tode am 12. Mai 1512[2]. Über seine Amtsthätigkeit ist mir wenig bekannt geworden; jedenfalls neigte er mehr zu fröhlichem, beschaulichem Leben, als zu strenger Klosterzucht; denn der Versuch des päbstlichen Gesandten, des Abtes von Lützel, anlässlich der Visitation des Klosters Fraubrunnen im Jahre 1501, die offenbar ziemlich lax gewordenen Klosterregeln wieder strenger zu gestalten, fand bei ihm wenig thatkräftige Unterstützung. Valerius Anshelm ergeht sich darüber voller Ironie wie folgt[3]:

„Demnach unternahm sich der Legat die Klöster zu visitieren und „zu reformieren, hiezu ihm Schulthess und rath einen offenen Gunstbrief „gabend; hub an und beschloss Frowenbrunnen mit Beredung der Aeb „tissin Hoffmanin von Bern, so jetzan ein unfruchtbare grossmueter „was[4]; aber wider der fruchtbaren conventsfrowen und ires geistigen „visitierers, abt Peters von Frenisperg rüewigen geist und willen; dess„halb der lieb Vater, ouch von sines eigenen convents wegen und sine „nit vil geistlichen töchtern ussbrachen und mit hilf guter herren und „gsellen ir hargebrachte geistlose friheit wider errettetten und behielten ...

Dem entsprechend wird Peter auch in der Eintragung seines Todestages ein „gnädig Herr und Vater aller Geistlichen“ genannt[5].

Nach dem bisher Gesagten muss also unser Wappenstein während der Amtszeit des Peter Hellwerth, Abtes von Frienisberg, also zwischen 1484 und

[1] J. J. Amiet: «Regesten des Klosters Fraubrunnen» (in Th. v. Moor «Regesten d. Arch. d. schw. Eidgenossenschaft) No. 438 .... Gezügen Her Peter Hellwerth, Sant Bernhart-Ordens Caplan Ze Frowenbrunnen ....

[2] Cf. v. Mülinen: Helvetia sacra.

[3] Val. Anshelm Chronik II 320.

[4] Sie hatte früher im Kloster ein Kind geboren.

[5] J. J. Amiet: Regesten des Klosters Fraubrunnen No. 697 Jahrzeitbuch.

Übereinstimmung der drei neuen Wappenbilder mit denjenigen der zum Vergleiche beigezogenen Grabsteinbilder, sowie noch einige auf dem Schilde erhaltene Konturen, geben uns ohne weiteres das Recht, das Bild noch der umgebenden Wappenscheibe zu rekonstruieren:

3. Wappen auf hohem Schild zwei gelegte ein roter, in letzterem auf fünf grünen Bergen, durch die Mitte gehend ein gekrönter Fischadlerkopf, in der linken Schildstelle ein rechter Stern.

Es ist das Wappen des Stiftes Kreuzlingen.

Der 4. Schild mesers Stiftes zeigt auf roh zieselfarbenem Grund über einer gelben Mondsichel ein rundes Gebilde, das unzweifelhaft eine weiße Pilgermuschel darzustellen haben muss. Das entsprechende Gemeinmähle wurde aussehen hinter den Schild gestellt den Abstand und darüber auf einem Band die Jahrzahl 1501.

Das Wappen ist dasjenige des damaligen (vorletzten) Abtes von Fischingen, Peter Helbwart (auch Helbwarth). Er amtete 1470 zunächst als Kaplan des Pfarrkloisters Frauenkommen, das unter der Äbtissin von Frauenberg stand; wurde dann am 14. August 1481 zum Abt des Klosters Fischingen gewählt und blieb es bis zu seinem Tode am 12. März 1512[1]. Über seine Amtstätigkeit ist bis wenig bekannt geworden; jedenfalls neigte er mehr zu Gebäuden, beschaulichem Leben, als zu strenger Klosterzucht; denn der Verfall der geistlichen Gesamtheit des Stiftes zur Zeit anlässlich der Visitation des Klosters Fischingen im Jahre 1509, die offenbar ebenfalls ins gegenwärtigen Klosterbereich wieder stattgefunden hat, und bei dem wenig übektrifige Unterstützung. Visitors Tadeln ergeben sich daraus verbar-Ionne wie folgt:

„Item[2] untersuchen auch der Inept die Kloster zu visitieren und „zu reformieren, hieran ihre Schriftes und auch einen offenen (unsichtbar) „gebeut; auch an und beschlossen Frauenkommen und besonders der Abt, „Hiesin Hofmann von Hem, zu jecken ein unbarmhertiges grossmuoter „was[3]; aber wider der Inbrigten konventsfrauen und ihre geistigen „visitieres, als Peters von Grosspere rhemoren geist und willen; dess „halb der lieb Vater, auch von eines eigenen convents wegen und also „ad vil unsichtlichen tadleren nachtreten und mit ist gutter herren und „gesellen in hergebrachte geistlose frilich wider ernentieren und behalten...

Dem entsprechend wird Peter auch in der Bitterung seines Todestages ein „gutter Herr und Vater aller Frauenkloster" genannt.[4]

Nach dem hiesigen Gesagten muss also unser Wappenstein während der Amtszeit des Peter Helbwart, Abtes von Fischingen, also zwischen 1481 und

[1] J. J. Anker: Chronik des Klosters Fischingen, in: Th. v. Mohr: Regesten d. Arch. d. schw. Eidgenossenschaft, So. 135 ... Chronik der Frau Helbwart, Sant Benedict-Ordens Tugend Zu Frauenkommen ...

[2] Cf. v. Mülinen: Helvetia sacra.

[3] Vat. Archiv (Bonn) II 368.

[4] Sie heute Frühe im Kloster zu Kind gebunden.

[4] J. J. Anker: Chronik des Klosters Frauenkommen No. 607 Jahrzeitbuch.

1512 entstanden sein und es bliebe jetzt nur noch zu ermitteln, wo derselbe ursprünglich angebracht war. Nach Form und Dimensionen (75 cm breit, 100 cm hoch) zu schliessen stand er wahrscheinlich über einer Pforte, oder war vielleicht auch in einem Thorbogen eingelassen. Aber wo? Ich suchte die Lösung dieser Frage auf doppeltem Wege: einmal indem ich, rückwärts schreitend, ein möglichst weit zurückgehendes Curriculum vitae des Steines aufzustellen suchte, und anderseits, indem ich trachtete festzustellen, wo und welche bauliche Arbeiten unter Peter Hellwerth ausgeführt worden seien, welche die Anbringung eines solchen Wappensteines nahe legen würden.

Der Stein, nunmehr im hiesigen historischen Museum, war, bis er dorthin verbracht wurde, in einer Wand eines grossen Kriegsmaterial-Magazins, das auf dem hiesigen Haspel-Gute steht, eingemauert. Dieses Magazin war ca. 1848 von H. Werkmeister König erbaut worden aus alten, schon gebrauchten Steinen und nach mündlicher, gütiger Mitteilung von Frl. J. König, der Tochter des genannten Werkmeisters, soll sich ihr Vater anlässlich dieses Baues des Wappensteins, der damals im städtischen Werkhof lag, erbarmt, und ihn in die Wand des Magazins eingemauert haben.

Die Mitteilungen sind durchaus zuverlässig: Der Stein befand sich also Ende der vierziger Jahre des vorigen Jahrhunderts im damals noch burgerlichen Bauamt: Woher war er dorthin gelangt? Die nächstliegende Annahme ist gewiss die, dass er aus dem 1841 abgebrochenen sog. Frienisbergerhaus[1] herstamme.

Dasselbe, oben am nunmehrigen Stalden gelegen, war ehedem das Sässhaus des Klosters Frienisberg, in dem ein Schaffner die dem Kloster gehörenden, nächst der Stadt gelegenen Güter verwaltete und das ausserdem den Mönchen als Absteigequartier diente. Seinen Namen behielt es auch nach der Reformation bei.

Dieses Frienisbergerhaus wurde nun 1841 (damals als No. 199 eine Anstalt für alte Diensten beherbergend), von der Gesellschaft zur Erbauung der Nideckbrücke, nebst andern Häusern erworben und behufs Erstellung der Zufahrt der Brücke auf Abbruch ausgeschrieben. Der offenbar offizielle Bericht sagt uns darüber folgendes[2]:

„Das Material der abzubrechenden Häuser wurde an eine Steigerung gebracht, wobei die Kosten des Abbruchs dem Meistbietenden zur Last fielen; einige Häuser oder Teile derselben wurden aus freier Hand verkauft, so wie auch die zur Verfügung bleibenden Hausplätze. Die übrig gebliebenen Teile der Häuser No. 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205 wurden samt den Plätzen um 60,500 Fr. an die Burgergemeinde abgetreten."

Da sich also auch das Frienisbergerhaus unter den damals der Burgergemeinde abgetretenen Häusern befindet, so erscheint die Annahme keineswegs

---

[1] Cf. «Diliciae urbis bernae», Zürich 1732 pag. 351; Durheim, «hist. top. Beschreibung der Stadt Bern» 1859 pag. 102; v. Rodt, «bernische Stadtgeschichte» 1886 pag. 189; Türler, «Bern, Bilder aus der Vergangenheit und Gegenwart».

[2] Karl Em. Müller, Ing.: «Geschichte d. Erbauung d. Nideckbrücke in Bern» Zürich 1848.

allzu gewagt, dass der Wappenstein, der doch bloss einige Jahre nach dem Abbruch des Frienisbergerhauses im burgerlichen Werkhof gefunden wurde, aus demselben herstamme. Zu fast völliger Gewissheit müsste aber diese Annahme werden, wenn sich der Beweis erbringen liesse, dass zu Amtszeiten des Abtes Peter am Frienisbergerhause bauliche Veränderungen vorgenommen worden sind, welche die Anbringung seines Wappensteines daselbst rechtfertigen würden. Das Frienisbergerhaus[1] hat im Laufe der Zeit bis zur Reformation mehrfache Veränderungen, Erweiterungen erfahren. Ursprünglich bestand es aus zwei vereinigten Häusern, welche von Peter und Ulrich von Bolligen, Vater und Sohn, im Jahre 1302 dem Kloster Frienisberg vergabt wurden. Weitere Teile wurden dann von dem Stifte erworben vor 1348, 1348, 1424 und um 1501, also während der Amtszeit des Peters Heldwerth.

Herrn Staatsarchivar Dr. Türler, aus dessen „Bern, Bilder aus Vergangenheit und Gegenwart" ich diese Angabe entnahm, war nun so freundlich, mir darüber nähere Mitteilungen zu machen, wofür ich gleich an dieser Stelle ihm meinen besten Dank aussprechen möchte.

Die betreffende Angabe stützt sich auf einen im hiesigen Staatsarchiv im Original erhaltenen Kaufbrief; einen Kaufbrief vom 4. April 1501 „um Haus und Hof und Rebgarten am Stalden gegen den Matten, zwischen Peter Wysshahn von Bern, Verkäufer und Peter Heldwerth, Abt zu Frienisberg zu desselben eigenen Handen Kauf um 210 ℔".

Ich glaube damit hätten wir die gesuchte Gelegenheit zur Entstehung unseres Steines gefunden, indem die bauliche Anpassung dieses neu erworbenen Grundbesitzes an das bereits bestehende Haus sehr gut die Veranlassung zur Aufstellung eines solchen Wappensteines hat werden können. Es stammt daher für uns mit allergrösster Wahrscheinlichkeit unser Stein vom ehemaligen Frienisbergerhaus und muss um 1501 unter dem derzeitigen Abt Peter Heldwerth daselbst angebracht worden sein.

Als Kunstäusserung macht er seinem Ersteller noch heute alle Ehre; man beachte nur die gute Ausnützung des Raumes auf den Schilden (besonders bei 4); die feine plastische Ausführung der schnurartigen Einfassung des Schrägbalkens auf 1, und den hübschen Wechsel zentral-vertiefter und -erhöhter Würfel auf demselben. Die durch die Mitte gehende Sandsteinleiste denken wir uns als Ansatz eines im Maßwerk in hübscher Plastik endigendem Bischofsstabe. Was an Farbe noch vorhanden, zeugt von kräftiger Bemalung; und so wird denn unser Stein in seiner ursprünglichen Gestalt unter dem harmonischen Zusammenwirken von Plastik und Farbe seinen künstlerisch-dekorativen Zweck sicherlich in hohem Masse erfüllt haben.

---

[1] Cf. sub. 1.

ritten gewesen, dass der Wappenstein, der durch Ihnen einige Jahre nach dem Abbruch des Friedenbergerhauses im burgerlichen Werkhof gefunden wurde, aus demselben herstammen. Es ist wahrscheinlich möglich aber diese Annahme werden, wenn sich der Herzog entlegenen Hause, dass zu Anfangen des Abtes Peter am Friedenbergerhause bauliche Veränderungen vorgenommen worden sind, welche die Abbrechung eines Wappensteines dasselbe rechtfertigen würden. Das Friedenbergerhaus hat im Laufe der Zeit bis zur Reformation mehrfache Veränderungen, Bewerkstelligungen erfahren. Urspränglich bestand es aus zwei verschiedenen Häusern, welche von Peter und Ulrich von Sollinen, Vater und Sohn, im Jahre 1322 dem Kloster Friedenberg vergabt wurden. Weitere Teile wurden dann von dem Stifte erworben von 1324, 1342 und um 1370, also während der Amtszeit des Peters Hohenwerth.

Herrn Stadtarchivar Dr. Tiefen, aus dessen „Heim, Hilfer aus Verzweiflung und Gegenwart“ ich diese Angaben entnahm, war dies so fremdlich, mir darüber nähere Mitteilungen zu machen, wofür ich gleich an dieser Stelle ihm meinen besten Dank aussprechen möchte.

Die betreffende Angabe stand sich auf einen im besagten Stadtarchiv im Original erhaltenen Kaufbrief, einen Kaufbrief vom 4. April 1401 „um Haus und Hof und Behausten an Stadten gegen den Markten, zwischen Peter Wyrsinhen von Hiem, Verkäufer und Peter Hohlwerth, Abt zu Friedenberg zu desselben eigenen Handen Kauf um 210 fl“.

Ich glaube damit hatten wir die gesuchte Gelegenheit zur Entstehung unseres Steines gefunden, indem die handliche Umschreibung dieses neu erworbenen Grundbesitzes in das Jahrbuch begleitende Hand gut die Veranlassung zur Anfertigung eines solchen Wappensteines hat werden können. Es spricht dafür für uns mit allergrösster Wahrscheinlichkeit unser Stein von ehemaligen Friedenbergerhaus und muss um 1300 unter dem derzeitigen Abt Peter Hohlwerth dasselbst angebracht worden sein.

Als Kunstgegenstand mag er seinen Bestehler noch heute alle Ehre; man beachte nur die gute Anordnung des Hauptes auf den Schilden (besonders bei 4); die feine plastische Ausführung der schmucreichen Einfassung des Schildhalms auf 1, und den lustigen Wechsel zwischen Vorder- und rückwärtiger Wirkung auf demselben. Die durch die Mitte gelaufene Saubschnurlinie deuten wir uns als Ansatz eines im Mörtelwerk in hölzerner Plastik eingegossenen Eisenbolzenstabes. Was an Farbe noch vorhanden, zeugt von kräftiger Bemalung; und so wird dem unser Stein in seiner ursprünglichen Gestalt unter den harmonischen Zusammenwirken von Plastik und Farbe seinen künstlerisch dekorativen Zweck sicherlich in hohem Maße erfüllt haben.

Die spanische Ampel zu Einsiedeln.

Spanische Fürsten und Gesandte haben seit dem XV. Jahrhundert die Gotteshäuser der heutigen Schweiz mit Geschenken bedacht, man erinnere sich nur der Glasgemälde der Karthaus zu Basel, der Abteien Wettingen und Muri.

Zu den zahlreichen Weihgeschenken, welche auswärtige Fürsten der Stiftskirche Einsiedeln gewidmet haben, gehört auch die spanische Ampel.

Diese Lampe bestand aus Silber und hing in der Gnadenkapelle; sie war vom König von Spanien gestiftet worden und die Gesandtschaft dieses Reiches pflegte jährlich „zur Bezündung" derselben einen Beitrag zu leisten, dessen Höhe in den erhaltenen Urkunden von 1617, 1622 und 1639 mit 30 Kronen angegeben wird [1].

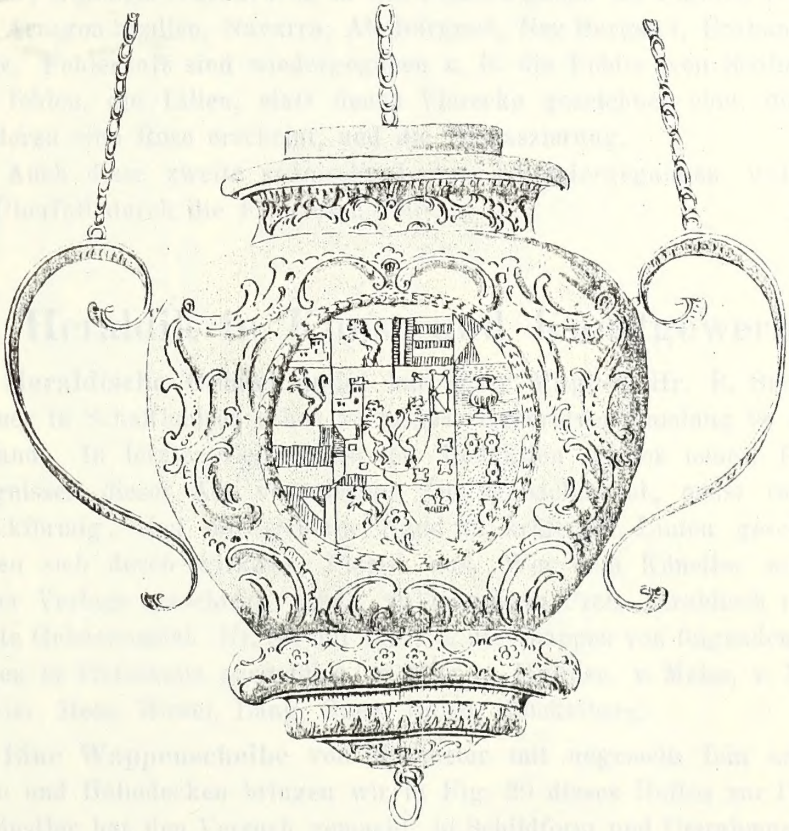


Fig. 28

Die ursprüngliche Lampe aber ist den Bedürfnissen des Kriegs zum Opfer gefallen, sie wurde mitsamt einer andern Lampe [2] „geschmelzt, im Krieg verbraucht und wieder gemacht".

[1] Stiftsarchiv rot A; XA 14, schwarz F. N. 24; mitgeteilt von v. Hw. H. P. Odilo Ringholz O. S. B.

[2] Die «embsische» Lampe im Chor der Stiftskirche; andere wappengeschmückte Ampeln waren in Muri und in Sachseln, letztere gestiftet von den 7 katholischen Orten.

Die spanische Ampel zu Einsiedeln.

Spanische Fürsten und Grossmänner haben seit dem XV. Jahrhundert die Gotteshäuser der heiligen Schweiz mit Dreschenken beschenkt, man erinnere sich nur der Glasgemälde der Kirchens zu Basel, der Abteien Wettingen und Rheinfelden.

Zu den zahlreichen Weihgeschenken, welche auswärtige Fürsten der heiligen Kirche Einsiedeln gewidmet haben, gehört auch die spanische Ampel.

Diese Lampe besteht aus Silber und hing in der Gnadenkapelle; sie war vom König von Spanien geweiht worden und die Gesandtschaft dieses Reiches pflegte jährlich „zur Bestätigung“ derselben einen Beitrag zu leisten, dessen Höhe in den erhaltenen Urkunden von 1617, 1622 und 1629 auf 30 Kronen angegeben wird[1].

Fig. 28

Die ursprüngliche Lampe aber ist den Unbilden des Krieges zum Opfer gefallen, sie wurde mittelst einer andern Lampe[2] „geschmelzet, im Krieg verbrunnet und wieder gemachet“.

[1] Stumpfeschr vol. A; XX. 11, schwarz K. N. 21; aufgeteilt von v. Ilw. 16 P. Odilo Rüegholz O. S. B.

[2] Die ursprüngliche Lampe im Chor der Gnadenkirche; unter verschiedenen Lampen waren in Wert und in Bedeutung, letztere gestiftet von den 7 katholischen Orten.

Für die Neuerstellung der Ampeln wurde unter dem 17. Herbstmonat 1662 mit Fidelis Thaumeisen, Goldschmied zu Rapperswyl abgerechnet; die aufgeführten Posten geben an wie viel Bruchsilber, wie viel spanische Dublonen, Dukaten und Eimer Wein der Künstler für die beiden Ampeln erhalten hat; was aber das interessanteste ist, eine lavierte Tuschzeichnung, im selben Faszikel des Stiftsarchivs erhalten, gibt die Gestalt der erneuerten spanischen Ampel wieder. Sie besteht aus einem bauchigen Gefäss, das durch Ketten an drei kräftigen Henkeln befestigt ist. Auf der Vorderseite sieht man die (getriebene) Darstellung des spanischen Wappenschildes in ovaler Form, von einem Kranz umschlossen. Das Feld rings herum, der Hals und Fuss der Hängelampe sind mit Rococcoornamenten verziert. Das Wappen ist flüchtig gezeichnet und ungenau; trotzdem erkennt man in den Feldern gleich die Figuren von Castilien, Leon, Arragon-Sizilien, Navarra, Alt-Burgund, Neu-Burgund, Brabant, Granada u. s. w. Fehlerhaft sind wiedergegeben z. B. die Felder von Sizilien, wo die Adler fehlen, die Lilien, statt denen Vierecke gezeichnet sind, die Granate, statt deren eine Rose erscheint, und die Damaszierung.

Auch diese zweite spanische Lampe ist untergegangen, wahrscheinlich beim Überfall durch die Franzosen 1798. *E. A. S.*

Heraldik in Kunst und Kunstgewerbe.

Heraldische Gebäckmodel hat unser Mitglied Hr. R. Streuli, Holzbildhauer in Schaffhausen schon zu unserer Generalversammlung in Aarau 1899 eingesandt. In letzter Zeit haben der Redaktion wieder neuere Proben von Erzeugnissen dieser Art vorgelegen. Die Gebäckmodel, meist rauten- oder rechteckförmig, sind mit sicherer Hand in kräftigen Linien geschnitzt und zeichnen sich durch wirksame Plastik aus. Wer dem Künstler sein Wappen in guter Vorlage einschickt, erhält zu mässigem Preis heraldisch richtig ausgeführte Gebäckmodel. Hr. Streuli hat u. a. die Wappen von folgenden Schweizer Familien in Tiefschnitt ausgeführt: v. May, v. Mülinen, v. Meiss, v. Meyenburg, v. Bavier, Hess, Hirzel, Lang, Ganz, Rübel, Stückelberg.

Eine Wappenscheibe von Nüscheler mit ungemein fein ausgeführten Helmen und Helmdecken bringen wir in Fig. 29 dieses Heftes zur Darstellung. Der Künstler hat den Versuch gemacht, in Schildform und Umrahmung moderne Motive anzubringen.

Kleinere Nachrichten.

Chr. Wurstisens Wappenbuch. In der neuen „Basler Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde“ (I. 1. 1901 p. 138—145) wird die schon von R. Wackernagel kurz charakterisierte Wappenhandschrift Wurstisens eingehend beschrieben. Der jetzt im Basler historischen Museum aufbewahrte Codex enthält p. 137 die Notiz von dem Privileg des Papstes Julius II., welcher der Stadt

Für die Sonnenleitung der Ampeln wurde unter dem 17. Herbstmonat 1809 mit Fidelis Thannenson, Oberbaumeister zu Rappenswyl übereinkommt, die zu gefüllten Posten geben an wie viel Brunnleitten, wie viel ganzliche Dubleuen, Dubelten und Einer Wyn der Kinnelen in die besten Ampeln erhalten hat; was aber das interessantere ist, eine kurzere Tuschzeichnung, im ganzen Umrissbild der stilisierten erhalten, gibt die Gestalt der eingerollten spanischen Ampel wieder. Sie besteht aus einem bauchigen Gefäss, das durch Ketten an drei kräftigen Henkeln befestigt ist. Auf der Vorderseite sieht man die (erhabene) Darstellung des spanischen Wappenschildes in ovaler Form, von einem Kranz umschlossen. Das Feld ringsherum, der Hals und Fuss der Hängelampe sind mit floreszierenden verziert. Das Wappen ist deutlich gezeichnet und ungemein; trotzdem erkennt man in den Feldern gleich die Figuren von Castilien, Leon, Arragon-Sicilien, Navarra, Alt-Burgund, Neu-Burgund, Brabant, Granada u. s. w. Fehlerhaft sind wiedergegeben z. B. die Felder von Sicilien, wo die Adler fehlen, die Lilien, statt deren Tropfen gezeichnet sind, die Granate, statt deren eine Rose erscheint, und die Burgunderung.

Auch diese zwei spanische Lampe ist unterpenzen, wahrscheinlich beim Übertrall durch die Franzosen 1798.

A. A. S.

Heraldik in Kunst und Kunstgewerbe.

Heraldische Gebäudemodel bei unser Mitglied Hr. R. Strauß, Holzbildhauer in Schaffhausen schon zu unserer Generalversammlung in *Aarau* 1899 eingesandt. In letzter Zeit haben der Redaktion wieder andere Proben von Herzugnissen dieser Art vorgelegen. Die Gebäudemodel, metal- (zinn- oder rechtecktörmig, sind mit schwerer Hand in kräftiges Leben gemalt und zeichnen sich durch wirksamen Plastik aus. Wer den Kinnelen mit Wappen in guter Vorlage einschnitzt, erhält zu unbezahlen Preis heraldisch richtig ausgeführte Gebäudemodel. Hr. Strauß hat u. a. die Wappen von folgenden schweizer Familien in Tiefschnitt ausgeführt: v. Mülinen, v. Mülinen, v. Meis, v. Meyenburg, v. Bavier, Hess, Hirzel, Lang, Gnaz, Hänel, Stöckelberger.

Eine Wappenschelle von Nussbaum mit eingesenen Ein ausgeführten Helmen und Helmdecken bringen wir in Fig. 29 dieses Heftes zur Darstellung. Der Künstler hat den Versuch gemacht, in Schildform und Umrahmung moderne Motive einzuführen.

Kleinere Nachrichten.

Ein. Wunschiens Wappenbuch. In der neuen „Basler Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde“ (I. 1901 p. 183—185) wird die schon von H. Wackernagel kurz charakterisierte Wappenhandschrift Wartisens eingehend beschrieben. Der letzt im Basler historischen Museum aufbewahrte Codex enthält p. 187 die Notiz von dem Privilegs des Papstes Julius II., welcher der Stadt

Fig. 29

Alliance-Scheibe Huber- v. Werdmüller,

entworfen und ausgeführt von Richard A. Nüscheler.

an Stelle des schwarzen, den goldenen Baselstab zu führen erlaubte. Die Glaubensspaltung hat indes zur Folge gehabt, dass die Stadt nur ganz kurze Zeit von dem päpstlichen Geschenk Gebrauch gemacht hat. U. W. ist das Glasgemälde im Chorfenster der St. Leonhardskirche zu Basel, das einzige Denkmal, das den goldenen Stab (in blauem Feld) aufweist. Der Aufsatz der „Basler Zeitschrift" ist für Heraldiker besonders wertvoll, weil er ein alphabetisches Register aller im Wurstisencodex enthaltenen Geschlechter enthält.

Das Wappen der Gemeinde Wahlern. Über das Wappen der bernischen Gemeinde Wahlern äussert sich H. N. in der Berner Volkszeitung 1901 No. 101 (16. Dezember).

Familienforschung. Im „Basler Jahrbuch 1902" bringt Dr. L. Freivogel in einem Aufsatz betitelt Stadt und Landschaft Basel in der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts, biographische Notizen zahlreicher Basler Landvögte und dazu 22 genealogische Tabellen, welche folgende Familien betreffen:

Lang	Kürschner	Beck
Wettstein	Landis	Fäsch
Kyburt	Kündig	Rosenburger
Zeller	Schnell	Burckhardt
Blech	Heusler	Linder
Schardt	Weissbeck	Gemuseus
Hagenbach	Müller	De Bary
Geymüller		

Im selben Bande finden wir auch genealogische Notizen über die Basler Familie Im Hof, deren Senior, Ratsherr J. J. Im Hof, ein eifriger Kunstfreund und Mäcen, der Besitzer des Schlösschens Grenzach im Jahr 1900 verstorben ist. Im Hof hat einen gross angelegten Stammbaum des weit verzweigten Geschlechtes der Im Hof (mit dem Seelöwen im Schild) anlegen lassen und besass sehr schöne alte Aufnahmen der Burgen und Ruinen in der Umgebung Basels, sowie auch prächtige heraldische Scheibenrisse.

Sceau de Rossinières. Le sceau que nous reproduisons ici est encore inédit; il a été relevé sur un *Acte de bourgeoisie* délivré à «honnête Jaques Abram Pilet» par «l'honorable Conseil de Commune de Rossinières, Bailliage de Gessenay»; cette pièce, datée du 25 février 1781, renferme entre autres la formule «en vertu du présent acte expedié sous le sceau de nos armes».

Fig. 30

Rossinières, village du district du Pays-d'Enhaut, dans le Canton de Vaud, faisait, au moyen-âge, partie du comté de Gruyère et dépendait du château de Montsalvens: ainsi s'explique la présence de la grue sur le sceau de cette commune. En 1555, lors de la faillite de Michel, dernier comte de Gruyère, Rossinières, comme le reste du Pays-d'Enhaut, tomba entre les mains des Bernois, qui le gardèrent jusqu'en 1798.

André Kohler.

Fig. 20

niers, comme le reste du Tarn-et-Garonne, en 1790.

Einträge im Album der Genfer Akademie. Vom XVI. Jahrhundert an liess man in Genf vornehme und hervorragende Gäste im Album der Akademie sich verewigen. Dieselben thaten dies in der gleichen Art, wie man sich in Stammbücher eintrug, d. h. durch einschreiben von Namen, Datum, gelegentlich einen Spruch und durch einmalen des Wappens; die Sitte erhielt sich bis zum Beginn des XVIII. Jahrhunderts. Charles Borgeaud hat nun in seiner prächtig ausgestatteten «Histoire de l'Université de Genève 1900» eine Reihe dieser Einträge auf wohlgelungenen Lichtdrucktafeln reproduziert. Hier die Vertreter der «Noblesse allemande», deren Wappen bei Borgeaud abgebildet sind: Ernst Markgraf von Brandenburg 1536; Joh. Friedr. Markgraf von Brandenburg 1671; Leopold Ludwig v. d. Pfalz 1638; Carl Kurfürst von der Pfalz 1678; Bernhard v. Sachsen o. J.; Joh. Friedr. Herzog von Württemberg 1658; Joh. Fridr. Graf v. Hohenlohe u. Gleichen, Hr. v. Langenburg und Kranichfeld 1729; Reinold v. Olden-Barnefeld 1607; Joh. Heinr. Escher (vom Luchs) 1609; Alb. v. Wattenwyl 1634; Raphael Graf von Leszno 1599 (ein Pole).

Herr Prof. Borgeaud hat die Güte gehabt, unserer Gesellschaftsbibliothek die schönen Wappentafeln aus seinem Werk zu schenken.

Bücherchronik.

Hiezu Tafel VII u. VIII.

Calendrier Héraldique Vaudois. Lausanne, Librairie Rouge 1902.

Unsere wappenfreudigen Mitglieder in der Waadt haben einen farbigen Kalender herausgegeben, der ausser andern Kompositionen das gotische Portal des Schlosses La Sarraz, das Wappen der Baronie Waadt, die Fahne des Kantons Waadt 1803, den Schild des Bistums Lausanne, das grosse Siegel der Stadt Lausanne, die Schilde der vier Gemeinden von Lavaux enthält. Den Schild von Avenches erklären wir anders: er enthielt den Kopf Vespasians; da nun dieser Kaiser ein Heide war, charakterisierte man seinen diademierten Kopf nach mittelalterlichem Brauch als Mohren. Auf einem weitern Blatt, als Tafel VII dieser Zeitschrift beigelegt, sieht man das Wappen der Dynasten von Grandson und verwandter, abhängiger und befreundeter Geschlechter derselben. Der Kalender enthält ferner noch das Panner des Dorfes von Grandcour, ebenfalls abgeleitet vom Grandson-Wappen, das Wappen der Grafen von Greierz und drei hievon abstammende Schilde. Auf den letzten Seiten ist der savoyische Liebesknoten, der Schild von Savoyen-Bern und ein Pannerträger mit dem Schild von Moudon, sowie ein Weibel des Standes Waadt dargestellt.

Eine Stammtafel des mediatisierten Hauses Schwarzenberg hat der Verein der deutschen Standesherren veröffentlicht. Autor der neun Tafeln, welche die Zeit von 1172—1901 umfassen, ist der verdiente fürstlich schwarzenbergische Zentralarchivdirektor Anton Mörath in Krumau. Eine Übersicht

Einträge im Album der Genfer Akademie. Vom XVI. Jahrhundert an liess man in Genf verehelichte und hervorragende Gäste im Album der Akademie sich verewigen. Dieselben thaten dies in der gleichen Art, wie dies sich in Stammbücher eintrug, d. h. durch eingeschriebenen von Namen, Datum, gelegentlich einen Spruch und durch eigenhändige des Wappens; die Mitte erhielt sich bis zum Beginn des XVIII. Jahrhunderts. Dieses Vorgehen hat nun in seiner praktisch angewendeten «Histoire de l'Université de Genève» (1900) eine Reihe dieser Einträge auf wohlgelungenen Lichtdrucktafeln reproduziert. Unter die Verewigten der «Noblesse allemande», deren Wappen bei Bergmann abgebildet sind: Graf Markgraf von Brandenburg 1686; Joh. Friedr., Markgraf von Brandenburg 1671; Leopold Ludwig v. d. Pfalz 1695; Carl Kurfürst von der Pfalz 1678; Herzog v. Sachsen o. J.; Joh. Friedr. Herzog von Wurtemberg 1658; Joh. Friedr. Graf v. Hohenlohe u. Gleichen, Hr. v. Langenburg und Kranichfeld 1720; Reinold v. Oden Hauptmann 1670; Joh. Heinr. Reuter (vom Landes) Landg. Alb. v. Wattenwyl 1634; Reginal Graf von Leyens 1694 (ein Pole).

Herr Prof. Bergmann hat sich nicht gehalten, unserer Gesellschaftsbibliothek die schönen Wappentafeln aus seinem Werk zu schenken.

Bibliographie.

Hiezu Tafel VII u. VIII.

Calendrier Hérédique Vaudois. Lausanne, Fabrikie Rouge 1902.

Unsere wappenbeflissenen Mitbürger in der Waadt haben einen farbigen Kalender herausgegeben, der ausser andern Kompositionen das gutische Portrait des Schlosses La Sarraz, das Wappen der Baronie Waadt, die Fahne des Kantons Waadt 1803, den Schild des Bistums Lausanne, das grosse Siegel der Stadt Lausanne, die Schilde der vier Gemeinden von Lausanne enthält. Den Schild von Avenches erblicken wir Anfangs; er enthält den Kopf Vespasians; da nun dieser Kaiser ein Flide war, charakterisierte man seinen dunkelnarben Kopf nach mittelalterlichem Brauch als Mohren. Auf einem weitern Blatt, als Tafel VII dieser Zeitschrift beigelegt, sieht man die Wappen der Dynasten von Grandson und Verwandten, Schlüsselgen und heldenmutiger Geschlechter der selben. Der Kalender enthält ferner noch das Fanion des Bortes von Grandson, ebenfalls abgeleitet vom Grandson Wappen, das Wappen der Grafen von Greyerz und drei hiezu abstammende Schilde. Auf den letzten Seiten ist der savoyische Liebes-Knoten, der Schild von Savoyen-Bern und ein Fauneskopf mit dem Schild von Montfort, sowie ein Wappen des Standes Waadt dargestellt.

Eine Stammtafel des mediatisierten Hauses Schwarzenberg hat der Verein der deutschen Standesherren veröffentlicht. Unter der neuen Tafel, welche die Zeit von 1172—1901 umfassen, ist der verdienstvolle Bearbeiter schwarzenbergischen Zentralarchivdirektor Anton Mörath in Krumau, Eine Übersicht

der einzelnen Linien rührt von Dr. J. Giefel her. Tafel I enthält die Vorfahren der Schwarzenberge aus dem Hause Seinsheim von jenem Sifrid von Seinsheim herab, der in einer Urkunde Kaiser Friedrichs I. vom 19. April 1172 als Zeuge erscheint. Daran schliesst sich die Stefansbergsche Linie (Tafel II), die fränkisch-hohenlandsbergsche (III), die bayerische Linie (IV, V), die rheinische und die lüttichsche Linie (VI), die fürstliche Linie (Primogenitur VII, VIII; Secundogenitur IX). Möraths Publikation gibt das Resultat unsäglich mühevoller, in 20 Archiven bethätigter Forschungen und ist als die erste schwarzenbergische, ausschliesslich auf urkundlicher Grundlage bearbeitete Stammtafel nicht nur für das Haus Schwarzenberg und die ihm versippten Geschlechter selbst von grösstem Werte, sondern erweist sich auch als eine Bereicherung der genealogischen Litteratur überhaupt. (Beilage zur Allg. Zeitung 1901 No. 252).

Gothaisches genealogisches Taschenbuch der adeligen Häuser. 1902. Gotha Justus Perthes.

Es ist schon das dritte Jahr, in welchem den altbewährten Hof-, Grafen- und Freiherrn-Kalender auch ein Band, der den deutschen (unbetitelten) Uradel enthält, beigefügt wird. Diese Abrundung in der Publikation der Taschenbücher ist von grosser Bedeutung und nicht zu unterschätzender Wichtigkeit für die genealogische Forschung wie für den täglichen Gebrauch.

Der neue Jahrgang bringt 32 Geschlechter, die in den frühern Bänden noch nicht aufgenommen waren; es sind folgende: Ahlefeldt, Ascheberg, Bandemer, Below, Beneckendorff und Hindenburg, Bonin, Bose, Bothmer, Flemming, Germer, Hesberg, Heydebreck, Heynitz, Knobelsdorff, Knoblauch, Knoblauch zu Hatzbach, Knobloch, Lancken, Linsingen, Manstein, Manteuffel, Minckvitz, Pressentin, Schaumberg, Schauroth, Senfft von Pilsach, Stockhausen (westfäl.), Thümer, Thun, Tippelskirch, Wickede.

Kein Zweifel, dass der Adelskalender, der ebenso unentbehrlich wie seine drei ältern Brüder ist, sich überall regelmässig einführe, wo das Interesse für die Unverfälschtheit des Adels als Bollwerk gegen unberechtigte Prätention und Invasion dasteht.

Ferd. Vetter, Geschichte der Kunst im Kanton Schaffhausen. Separatabdruck aus der Festschrift des Kantons Schaffhausen zur Bundesfeier 1901.

Es ist hier nicht der Ort, auf den hohen Wert dieser Publikation in kunsthistorischer und archäologischer Beziehung hinzuweisen, wir können vielmehr nur auf das eingehen, was speziell für unsern Leserkreis interessant ist. Hieher gehört zunächst eine prächtige heraldische Miniatur, den behelmten und infulierten Schild des Abtes Michael Eggenstorfer von Allerheiligen 1504 darstellend (vgl. Taf. VIII), ein Glasgemälde desselben Abts, aber mit anderer Helmzier zu Stein 1517, zwei steinerne Schilde desselben zu Schaffhausen, sodann sehr schöne Wappen des David v. Winkelsheim, Abtes von Stein a./R., auf Glasgemälden, Wandgemälden, Schnitzereien und dem bronzenen Epitaph. Sodann sind in Vetters Schrift drei Scheibenrisse von Lindmeier d. Ä., Tob. Stimmer und Carl v.

der einzelnen Linien rührt von Dr. J. Gisler her. Teil I enthält die Ver-
fahren der Schwarzenberger aus dem Hause Schönstein von Junem Stadt von
Neuhaben herab, der in einer Urkunde Kaiser Friedrichs I. vom 19. April 1172
als Zeuge erscheint. Dann schliesse sich die Stammbergsche Linie (Teil II),
die fränkisch-holenbergische (III), die lepersche Linie (IV, V), die reichsche
und die bittlesche Linie (VI), die [illegible] Linie (Fronsperg) (VII, VIII)
Sekundogenitur (IX). Abrahts Publikation gibt die Resultat unendlich mühe-
voller, in 30 Archiven betriebener Forschungen und ist als die erste schwarzen-
bergische, ausschliesslich auf urkundlicher Grundlage beruhende Stammtafel
nicht nur für das Haus Schwarzenberg und die hier vorliegenden Geschlechter
selber von grösstem Werte, sondern erweist sich auch als eine Bereicherung
der genealogischen Litteratur überhaupt. (Beilage zu mein Zeitung 1901 Nr. 270).

Vollständiges genealogisches Taschenbuch der adeligen Häuser
1902. Gotha Justus Perthes.

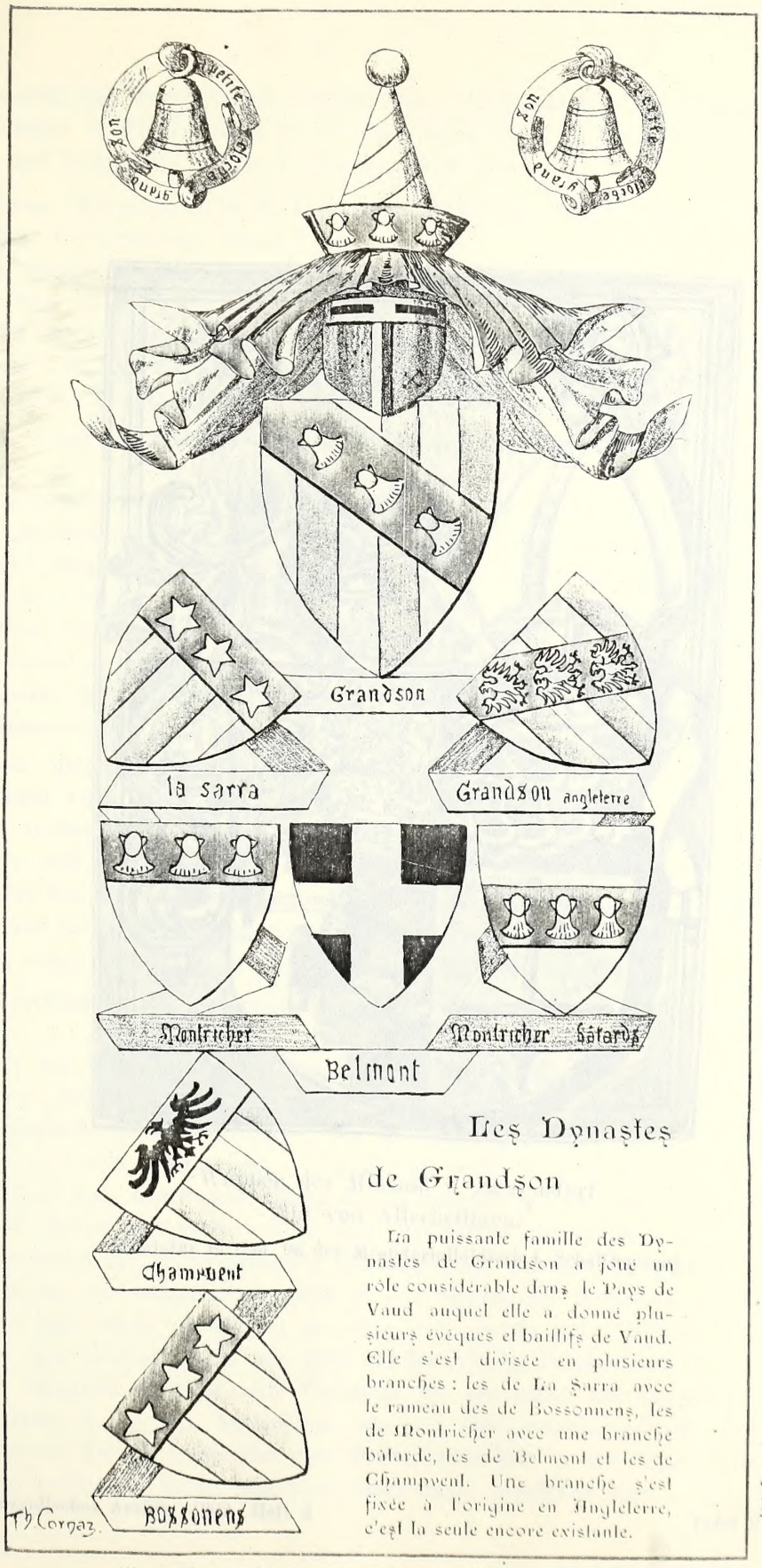
Es ist schon das dritte Jahr, in welchem dem altbewährten Hof-, Domen-
und Hofmarschall Kalender auch ein Band, der den deutschen unbetitelten Adel
enthält, beigefügt wird. Diese Abrundung in der Publikation der Taschenbücher
ist von grosser Bedeutung und nicht zu unterschätzender Wichtigkeit für die
genealogische Forschung wie für den täglichen Gebrauch.

Der neue Jahrgang bringt 62 Geschlechter, die in den früheren Bänden
noch nicht aufgenommen waren; es sind folgende: Ahlefeldt, Aschebergh, Baudissin,
Below, Bernstorff und Hinüberbeg, Bodin, Boos, Bothmer, Brockdorff, Gersau,
Hasberg, Hayerhoven, Heyrits, Knobelsdorff, Knobloch, Kowalewski zu Harzleben,
Knobloch, Lamezan, Lilienfeld, Lilienstein, Mengersdorf, Mikschitz, Pressentin,
Schauenberg, Schmerzel, Seidlitz von Pilsnitz, Stockhausen (Westfal.), Thümen,
Thüna, Tippelskirch, Wedegen.

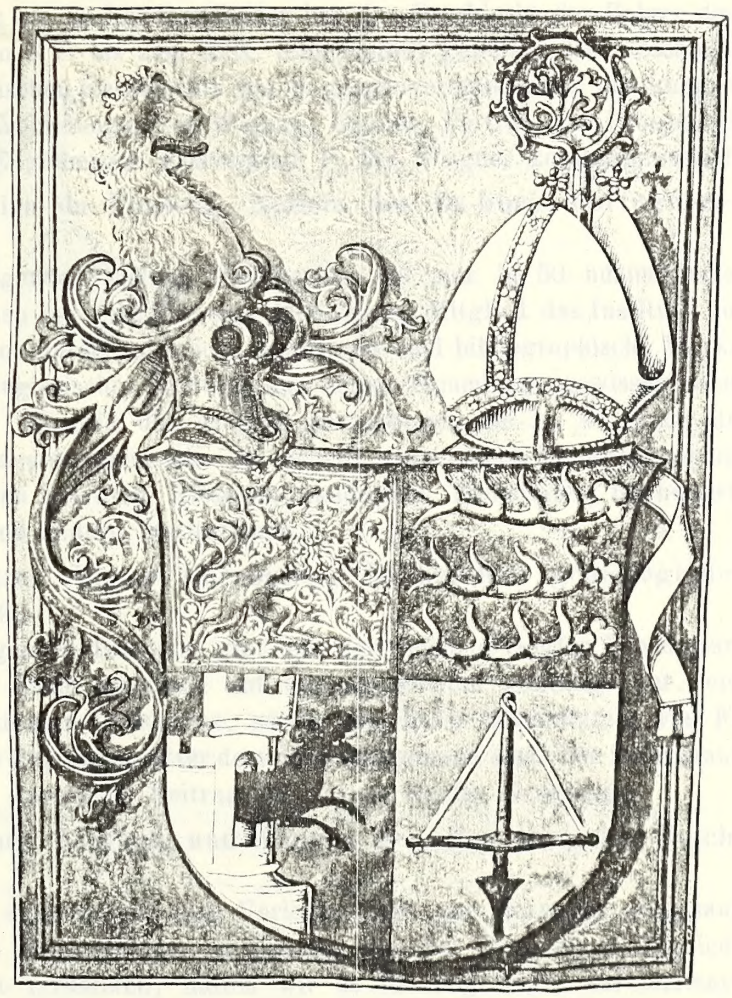
Kein Zweifel, dass der Adelskalender, der gleiches unentbehrlich wie seine
drei Eltern Hofmar ist, sich allmählig vervollständigen, wo das Interesse für
die Unverfälschtheit des Adels als Bollwerk gegen unberechtigte Tendenzen
und Invasion dastehen.

Fürst, Vetter, Geschichte der Kunst im Kanton Schaffhausen,
Separatabdruck aus der Festschrift des Kantons Schaffhausen zur Bundes-
feier 1901.

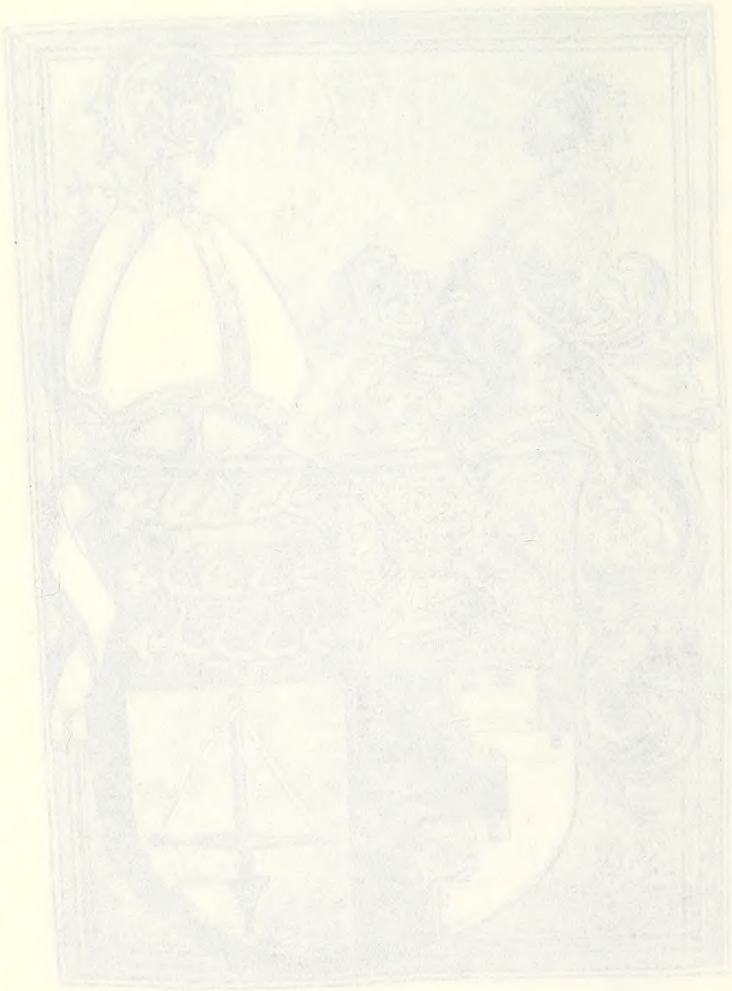
Es ist hier nicht der Ort, auf den hohen Wert dieser Publikation in
kunstlerischer und archäologischer Beziehung hinzuweisen, wir können viel-
mehr nur auf das eingehen, was speziell für unsern Lesekreis interessant ist.
Hiebei gebührt zunächst eine preisende hervorhebende Mitteilung, den bebelnden und
intuitiven Schild des Zürcher Adelsbrief Kyburgmalerei von Albrechtsen 1451 dar-
stellend (vgl. Taf. VIII), ein übergemaltes dessellen Alter, aber mit anderer Hand-
zier an Stein 1517, zwei steinerne Schilde dessellen zu Schaffhausen, sodann sehr
schöne Wappen des David v. Winkelsheim, Adlers von Stein a. R., mit Gegenmalen,
Wandgemälden, Schnitzereien und dem bronzenen Epitaph. Sodann sind in
Vaters Schrift drei Scheibenrisse von Lindmeier d. Ä., Toth, Stimmer und Carl v.



Illustrationsprobe aus dem Calendrier héraldique vaudois.



Wappen des Michael v. Eggenstorf
Abt von Allerheiligen.
(Miniatur in Cod. 96 der Ministerialbibliothek Schaffhausen).



Aegeri, Fassaden mit heraldischen Bestandteilen, Grabdenkmäler mit Wappen und ein gotisches Wandtabernakel mit Schilden abgebildet. Heraldiker werden mit Genuss und Nutzen die schöne Publikation durchgehen.

P. Eman. Wagner O. S. B. Das Geschlecht der Zelger und dessen Landammänner in Nidwalden. Stans 1902.

Nicht weniger als 23 Landammänner hat das Geschlecht der Zelger dem Land Nidwalden vom XV. bis zum XIX. Jahrhundert geliefert. Die Geschichte dieses eminent historischen Geschlechts hat in gemeinverständlicher und knapper Form, begleitet von Abbildungen von Wappen, Fahnen, Porträts und Prospekten, der wohlbekannte Engelberger Konventual P. Em. Wagner zusammengestellt.

M. A. Ferreira da Fonseca. Noticia dos Ex-libris Portuguezes. Lisboa 1902.

In der vorliegenden kleinen Publikation, die nur in 50 nummerierten Exemplaren erschienen ist, gibt Ferreira da Fonseca, Mitglied des Instituts von Coïmbra, wohlbekannt durch zahlreiche historische und bibliographische Werke, ein Verzeichnis portugiesischer Exlibris aus seiner Sammlung, gewissermassen einen Nachtrag zur Historia dos ex-libris portuguezes, die im 47. Band des Instituto de Coïmbra erschienen ist. Die Schrift verzeichnet Bibliothekzeichen der Königsfamilie, von Privaten, Klöstern, Akademien, Ministerien, Büchereien, Archiven, Museen nnd andern Institutionen.

Eugène Ritter Victor Cherbuliez. Recherches généalogiques. Genève. Kündig 1899.

In der vorliegenden Brochure gibt uns der gelehrte Genfer Unversitätsprofessor, der sich schon mehrfach auf unserm Gebiete bethätigt hat, eine Ahnentafel des Litteraten Cherbuliez, sowie eine Reihe Stammtafeln von Familien, aus denen die Ururgrossmütter desselben entsprossen sind. Die interessante Schrift bildet einen wertvollen Beitrag zur neuern Genfer Genealogie.

Erich Gritzner. Symbole und Wappen des alten deutschen Reichs. Leipzig 1902.

Obwohl uns diese Schrift vom Verleger nicht zur Rezension eingesandt wurde und wir die Einsichtnahme in dieselbe nur der Güte eines Mitgliedes unserer Gesellschaft verdanken, halten wir es für angezeigt, auf Gritzners Brochure unsere Leser hinzuweisen. Das Thema wird in zwei Hauptteilen: die Reichssymbole und: das Reichswappen in eingehender und wissenschaftlicher Weise auf 130 Seiten behandelt, wobei auch zahlreiche Monumente, Quellen und Litteraturnachweise schweizerischer Herkunft zur Verwertung gelangen. Der Abschnitt, der den kaiserlichen Adler in den Siegeln der Reichsstädte behandelt, liesse sich leicht erweitern; es wäre dies gerade mit Rücksicht auf das Fortleben des Reichssymbols von 1225 bis ins XVIII. Jahrhundert in der Schweiz eine lohnende Aufgabe. Als Vorbilder für die Adler der Augustalen Kaiser Friedrichs II. (p. 55) betrachten wir die Konsekrationsmünzen der römischen Kaiser, die in jener Zeit der Protorenaissance in der Plastik in grosser Menge vorhanden waren und noch heute leicht erhältlich sind.

Adeger, Passaden mit heraldischen Deckamteln, Grabdenkmäler mit Wappen und ein gotisches Wandtabernakel mit Schilden abgebildet. Heraldiker werden mit Genuss und Nutzen die schöne Publikation durchgehen.

P. Emanuel Wagner O. S. B. Das Geschlecht der Zedgers und dessen Landsassengüter in Südwalden. Stans 1902.

Nicht weniger als 22 Landsassengüter hat das Geschlecht der Zedger dem Land Nidwalden von XV. bis zum XIX. Jahrhundert geliefert. Die Geschichte dieses eminent historischen Geschlechts hat in gewissenhaftigkeit und knapper Form, begleitet von Abbildungen von Wappen, Siegeln, Porträts und Grabsteinen, der wohlbekannte Engelberger Conventual P. Ildefons Wagner zusammengestellt.

M. A. Ferreira da Fonseca. Azulejos dos Ex-libris Portuguezes. Lisboa 1902.

In der vorliegenden kleinen Publikation, die nur in 50 numerierten Exemplaren erschienen ist, gibt Ferreira da Fonseca, Mitglied des Instituts von Coimbra, wohlbekannt durch zahlreiche historische und bibliographische Werke, ein Verzeichnis portugiesischer Exlibris aus seiner Sammlung, gewissermassen einen Nachtrag zur Historia dos ex-libris portuguezes, die im 24. Band des Instituto de Coimbra erschienen ist. Die Schrift verzeichnet Bibliothekszeichen der Königsfamilie, von Privaten, Klöstern, Akademien, Administrationen, Bibliotheken, Archiven, Museen und andern Institutionen.

Eugène Ritter, Victor Cherbuliez. Hydrographie scientifique. Genève. Kündig 1902.

In der vorliegenden Broschüre gibt uns der geistvolle Genfer Universitätsprofessor, der sich schon mehrfach auf unserm Gebiete betätigt hat, eine Almenstoff des Litteraten Cherbuliez, sowie eine Liste Stammtafeln von Familien, aus denen die Cherbulizzi hervorgegangen sind. Die interessante Schrift bildet einen wertvollen Beitrag zur neuern Genfer Genealogie.

Erich Fritzner, Symbole und Wappen des alten deutschen Reichs. Leipzig 1902.

Obwohl uns diese Schrift vom Verleger nicht zur Recension eingesandt wurde und wir die Einsichtnahme in dieselbe nur der Güte eines Mitgliedes unserer Gesellschaft verdanken, halten wir es für angezeigt, auf Fritzners Broschüre unsere Leser hinzuweisen. Das Thema wird in zwei Hauptteilen: die Reichssymbole und: das Reichswappen in eingehender und wissenschaftlicher Weise auf 130 Seiten behandelt, wobei auch zahlreiche Monumente, Quellen und Litteraturnachweise schweizerischer Herkunft zur Verwertung gelangen. Der Abschnitt, der den Kaiserlichen Adler in den Siegeln der Reichsstädte behandelt, liesse sich leicht erweitern, da wäre dies gerade mit Rücksicht auf das Fortleben des Reichssymbols von 1522 bis ins XVIII. Jahrhundert in der Schweiz eine lohnende Aufgabe. Als Vorläufer für die Adler der Angestalten Kaiser Friedrichs II. (p. 53) betrachten wir die Konsekrationsmünzen der römischen Kaiser, die in jener Zeit der Proteorenaissance in der Pirsig in grosser Menge vorhanden waren und noch heute leicht erhältlich sind.

H. Spörry, Das Stempelwesen in Japan. Mit zwei Tafeln und 77 Abbildungen. Verlag der Schweiz. herald. Gesellschaft. Zürich 1901.

Der Stempel vertritt in Japan sowohl die Rolle unseres Handzeichens, Siegels, wie unserer Geschäftsmarke oder des Firmastempels.

Während aber im mittelalterlichen Europa das Siegel aus der Zusammensetzung von Bild und Schrift besteht, behält der japanische Stempel den Charakter des Handmals, d. h. er hat rein epigraphischen Typus.

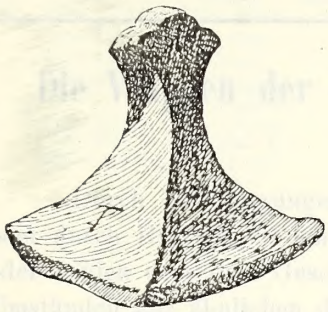


Fig. 31
Bronzestempel von Ise. X. Jahrhundert.

Auch der Abdruck der Hand wie der Fingerspitze kommt in Japan als Stempel vor, während bei uns die Fingerspitze einfach oder mehrfach als Gegensiegel (auf der Rückseite des Wachssiegels) verwendet wird.

Die japanischen Stempel bestehen aus Holz, Stein, Metall, Horn, Zähnen und Knochen, also aus Stoffen, die mit Ausnahme des Holzes, in Europa zur Herstellung von Siegelmatrizen herangezogen wurden. Der Japaner gibt dem Handgriff der Stempel ungemein mannigfaltige Formen und gestaltet denselben häufig zu einem eigentlichen Kunstwerk. Ähnliches ist in Europa nur selten (z. B. am Siegelstempel Karls des Kühnen in Luzern) der Fall. Während man sich bei uns verschiedenfarbigen Wachses und verschiedenfarbiger Siegelschnüre bedient, drückt der Japaner seinen Stempel bald mit schwarzer, bald mit roter Farbe ab.

An Hand von gründlichen Studien gibt uns Spörry eine reiche Übersicht über die verschiedenen Gattungen des japanischen Stempels; seine Brochure darf daher allen, die sich mit vergleichender Siegelkunde, Urkundenlehre und verwandten Gebieten befassen, zur Anschaffung empfohlen werden.

Beiträge zum Formenschatz der Heraldik, herausgegeben von Otto Watzelberger. München 1900. Th. Ackermann. — Auf 56 Tafeln in Kleinfolio (darunter 7 hübsche Farbendrucktafeln), veröffentlicht O. Watzelberger, Sekretär des kgl. bayer. Hausritter-Ordens vom heil. Georg, eine Sammlung heraldischer Vorbilder und Figuren, die er teils aus Privatliebhaberei, teils zu dienstlichen Zwecken während einer jahrzehntelangen Thätigkeit im Heroldsamte anlegte. Die Zeichnungen sind, mit Ausnahme der farbigen Blätter, skizzenhaft behandelt, zumeist wohl als Pausen hergestellt. Ohne den sicheren Strich einer Künstlerhand zu verraten, geben sie doch das heraldisch Charakteristische mit genügender Deutlichkeit und sachkundiger Treue wieder, so dass sie allen nach solchen Formen Suchenden, namentlich heraldischen Zeichnern, gewiss gute Dienste leisten werden. Die Benutzung des Werkes wird durch ein nach Motiven geordnetes Register sehr erleichtert.

Druck von Schulthess & Co., Zürich.

H. Sperry, Das Stempelwesen in Japan. Mit zwei Tafeln und 77 Abbildungen. Verlag der Schwetz. Herald, Oberschönau. Zurich 1901.

Der Stempel verritt in Japan sowohl die Rolle unseres Handzeichens, Siegels, wie unserer Geschäftsmarke oder des Firmenstempels.

Während aber im mittelalterlichen Europa das Siegel aus der Zusammensetzung von Bild und Schrift besteht, besitzt der japanische Stempel den Charakter des Handmals, d. h. er hat rein epigraphischen Typus.

Auch der Abdruck der Hand wie der Finger spitze kommt in Japan als Stempel vor, während bei uns die Fingerspitze entweder unter Umständen als Gegensiegel (auf der Rückseite des Wappensiegels) verwendet wird.

Fig. 31
Stempelgriff von Ebe. Z. Durchmesser.

Die japanischen Stempel bestehen aus Holz, Stein, Metall, Horn, Zähnen und Knochen, also aus Stoffen, die mit Ausnahme des Holzes, in Europa zur Herstellung von Siegelmatrizen herangezogen werden. Der Japaner gibt dem Handgriff der Stempel ungemein mannigfaltige Formen und gestaltet dasselbe häufig zu einem eigentlichen Kunstwerk. Ähnliches ist in Europa nur selten (z. B. am Siegelstempel Karls des Kühnen in Luxemburg) der Fall. Während man sich bei uns vorwiegend eines Wachses und verschiedenfarbiger Siegelschnüre bedient, dürfen der Japaner seinen Stempel bald mit schwarzer, bald mit roter Farbe ab.

An Hand von gründlichen Studien gibt uns Sperry eine reiche Übersicht über die verschiedenen Gattungen des japanischen Stempels; seine Broschüre darf daher allen, die sich mit vergleichender Siegelkunde, Urkundenlehre und verwandten Gebieten befassen, zur Anschaffung empfohlen werden.

Beiträge zum Formenschatz der Heraldik, herausgegeben von Otto Waxelberger. München 1901. Jll. Ackermann. — Auf 56 Tafeln in Kleinfolio (darunter 1 bildende Farbendrucktafel), verröffentlicht O. Waxelberger, Sekretär des kgl. bayer. Ministeriums Ordens von Isol. Gerin, eine Sammlung heraldischer Vorbilder und Figuren, die er teils aus Privatbesitzbereich, teils aus dienstlichen Zwecken während einer jahrelangen Thätigkeit im Heraldischen auslese. Die Zeichnungen sind, mit Ausnahme der farbigen Blätter, skizzenhaft behandelt, ausdrückt wohl als Pausen hergestellt. Ohne den sicheren Strich einer Künstlerhand zu verraten, geben sie doch das heraldisch Charakteristische mit genügender Deutlichkeit und sachkundiger Treue wieder, so dass sie allen nach solchen Formen Suchenden, namentlich heraldischen Zeichnern, gewiss gute Dienste leisten werden. Die Benutzung des Werkes wird durch ein nach Motiven geordnetes Register sehr erleichtert.

Druck von Schulthess & Co., Zürich.

Schweizer Archiv für Heraldik.
Archives Héraldiques Suisses.

1902 Jahrgang / Année XVI Heft 3.

Die Wappen der Herren von Liebegg und Trostberg.

Von Dr. jur. Walther Merz.

Durch Veränderungen des Wappens, sei es in den Farben, in der Figur oder durch Hinzufügen eines Beizeichens, haben sich oft verschiedene Glieder oder Linien desselben Geschlechts unterschieden[1]; umgekehrt darf daher unter Umständen aus ähnlichen d. h. nur durch solche Brisüren unterschiedenen oder gleichen Wappen auf Stammesgleichheit der sie führenden Familien geschlossen werden. Von diesem Gesichtspunkte aus bieten die Wappen der Ritter von Liebegg und Trostberg hervorragendes Interesse. Während nämlich ihre spätern Wappen bei gleichen Tinkturen sich bloss durch die Zahl der geschachten Balken (Liebegg 1, Trostburg 2) unterscheiden, führt die erste bekannte Generation beider Familien den gleichen von beiden spätern Formen abweichenden Schild mit drei geschachten Balken. Kommt dazu, dass die ersten Glieder beiderseits im gleichen Jahre zuerst auftreten und in der Folge stets neben- und miteinander erscheinen[2], dass sie gemeinsamen Besitz haben[3], dass ihre Burgen auf demselben Höhenzuge kaum eine Viertelstunde von einander sich erheben, dass die Verhältnisse der beiden Familien in allen Teilen völlig gleich und ihr Entwicklungsgang der nämliche ist, so darf behauptet werden: die beiden Geschlechter sind stammesverwandt, die ersten bekannten Glieder sind wahrscheinlich Vettern und sie oder ihre Väter die ersten des Hauses, die zur Ritterwürde

[1] Schweiz. Archiv für Heraldik X 73 ff. (1896); P. Ganz, Geschichte der heraldischen Kunst in der Schweiz 54 ff.

[2] Man vergleiche z. B. folgende Stellen:

1241 28. V. und 1. VI. B. Barhant, B. de Liebegge milites. U.-B. Zürich II 52, 54.

1241 9. VII. B. et L. fratres de Liebegge, B. Barhant. Das. II 55, 57, 59, 60.

1248 B. et L. fratres de Liebecke, B. dictus Barhant. Das. II 229.

1256 19. III. Ritter Burkhart von Hottingen gibt als Bürgen: avunculus meus Burkardus dictus Barhant, Ludewicus de Liebegge, milites. Das. III 15.

1257 21. III. Bur. de Trosdberch, L. de Leybecce. Das. III 90.

1267 25. I. L. de Liebegge, Bur. Barhant, milites, Chüno et Ar. de Liebegge, Hart de Trostberc. Argovia XI 2.

1270 1. X. Ludewicus de Liebegge, Chüno miles de Liebegge, Arnoldus miles filius meus (Ludwigs). Stiftsarchiv Einsiedeln K T 1.

[3] Urk. 26. XI. 1242: predium quod emerat a dominis B. cognominato Barhant et B. de Liebegge. U.-B. Zürich II 73.

Schweizer Archiv für Heraldik.
Archives Héraldiques Suisses.

1902 Jahrgang XVI Heft 3.

Die Wappen der Herren von Ladeggs und Troschberg.

Von Dr. jur. Walther Merz.

Durch Verschiebungen des Wappens, sei es in den Farben, in der Form oder durch Hinzufügen eines Heroldsbildes, lassen sich oft verschiedene Linien oder Linien desselben Geschlechts auseinanderhalten; insbesondere darf daher unter Umständen aus Gleichheit der Farben und Form auch auf Identität der Familien geschlossen werden. Von diesem Gesichtspunkte aus bieten die Wappen der Herren von Ladeggs und Troschberg hervorragendes Interesse. Während nämlich diese sämtlichen Wappen bei gleichen Zuhilfen sich durch die Zahl der geschachten Balken (Ladeggs 1, Troschberg 2) unterscheiden, führt die erste Linie (Ganzregion) dieser Familien oder gleichen von beiden spätern Linien abweichenden Schild mit drei geschachten Balken. Somit dürfte die erste Linie dieser Geschlechter in gleichen Jahre unerst entstanden und in der Folge erst neben und nebeneinander gekommen, dass sie gemeinsamen Ursprung haben, dass ihre Burgen auf ehemalige Höhenzüge Launs eine Verbindung von einander sich erkennen, dass die Verwandtschaft der beiden Familien in allen Teilen völlig gleich und die Entwicklungszeit der nämlichen, mit so dass beispielsweise *Wappen*: die beiden Geschlechter sind stammesverwandt, die ersten bekannten Träger sind *unter* beiden Vettern und sie oder ihre Väter die ersten des Hauses, die zur *Linie* [illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]

gelangten, und wohl auch die Gründer der beiden Burgen. Demgemäss ergibt sich folgende Stammtafel[1]:

von Liebegg

- **Burkhart I.** Ritter 1241—1248, tot 1268, ux.: Adelheid
  - **Arnold** 1267—1270
  - **Kuno** 1254—1282, tot 1297, seit 1270 Ritter
    - **Wernher** 1290—1328
  - **Johans** 1268—1286, seit 1280 Ritter, ux.: Wilburg von Ifental
    - **Burkhart V.** d. jüngere, Ritter, 1292—1325
  - **Burkhart II.** 1268
- **Ludwig** Ritter 1241—1285
  - **Arnold** 1268—1304 Ritter, ux.: Heilwig
    - **Wernher** d. jüngere, 1304—1318, ux.: Agnes
  - **Burkhart III.** 1282—1300
    - **Rudolf III.** 1311—1366 Ritter
    - **Johans II.** 1338 tot 1362 Ritter, ux.: Anna Thya
    - **Dietmar** 1365— † vor 1376 Nov.

von Trostberg

- **Burkhart** gen. **Barhant** Ritter 1241—1267, tot 1274
  - **Anna** 1271, mar.: Joh. v. Wartberg-Ifental
  - **Rudolf I.** 1274—1300, seit 1286 Ritter, ux.: Katharina
    - **Rudolf II.** 1286—1335, seit 1304 Ritter, ux.: Verena v. Hedingen
    - **Jakob** Ritter 1326—1373
    - **Johans** 132 tot 1
  - **Gaw** 1271,
- **Toch** mar.: I v. Hott Ritt 1212—

Von diesen Personen führen die Brüder Burkhart I. und Ludwig von Liebegg zuerst gemeinsam[2], dann Ludwig auch einzeln[3] den Schild mit drei Balken (Fig. 32 und 33), ebenso Burkharts Sohn Kuno von Liebegg in seinem

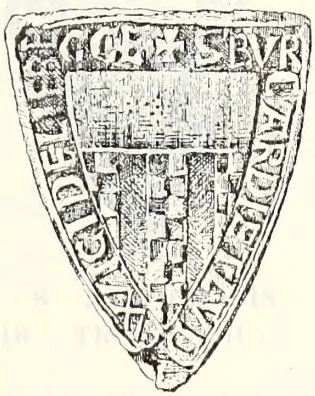


Fig. 32

✠ S' · BVRCARDI · ET · LVDEWICI · DE · LIEBEGGE

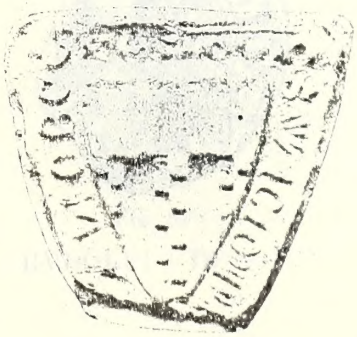


Fig. 33

✠ S · LUDEWICI · MILITIS · DE · LIEBECKE

[1] Über die Ritter von Liebegg vgl. meine 1894 erschienene Arbeit (Reinach, S. Tenger); Die Herren von Trostberg hoffe ich demnächst in ähnlicher Weise behandeln zu können. Obige Genealogie ist nicht vollständig, sie soll wesentlich als Übersichtstafel über die Inhaber der abgebildeten Siegel dienen.

[2] Urk. 8. II. 1263, Staatsarchiv Argau: Wettingen 117.

[3] Urk. 26. V. 1282, das. 179.

gelangten, und wohl auch die Gründer der beiden Linien. Häufigeres ergibt sich folgende Stammtafel:

von Tresckow				von Lüdinghausen						
				Burkhard I. Bischof 1211—1228 bei Valdhausen		Ludwig Bischof 1213—1226				

Spitzovalsiegel mit vollem Wappen[1] (Fig. 34) und Burkhart Barhant von Trostberg[2] (Fig. 35), während des letztern Sohn Ritter Rudolf I. von Trostberg ein

Fig. 34

S · DOMINI · CHVOnonis ·
DC · LICBCCO

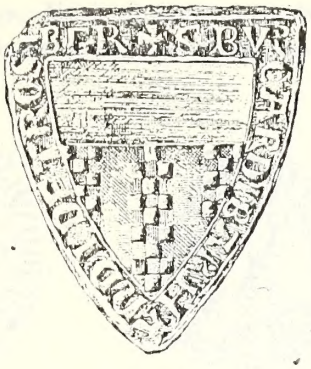


Fig. 35

✠ S · BVCARDI · BARHADDI ·
DE · TROSTBER'.

Schildsiegel mit zwei Balken besitzt[3] (Fig. 36), seine Söhne Rudolf II.[4] (Fig. 37) und Jakob von Trostberg[5] (Fig. 38) aber wie seine Enkel Rudolf III.[6] (Fig. 39 und 40), Johans II.[7] (Fig. 41) und Dietmar[8] (Fig. 42) das volle Wappen führen.

Fig. 36

✠ · S · RV · CDILITIS ·
DC · TROSBCRCH ·

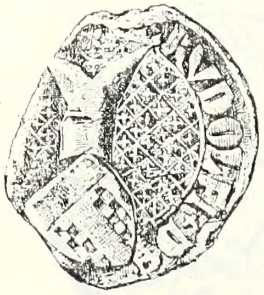


Fig. 37

· RVDOLFI ✠ DC.....

[1] Urk. 1. X. 1270, Stiftsarchiv Einsiedeln K T 1. Ich verdanke die Mitteilung dieser bisher nur in ungenügendem Regest veröffentlichten Urkunde der Güte des hochw. Herrn P. Norbert Flüeler in Einsiedeln. Das Siegel ist Unikum.

[2] Urk. 28. IX. 1253, Staatsarchiv Argau: Wettingen 88.

[3] Urk. 30. IV. 1286, Staatsarchiv Zürich: Oetenbach 111.

[4] Das in Fig. 37 wiedergegebene Siegel mit Beutelstand als Kleinod ist offenbar Rudolf II. zuzuschreiben; das Original befindet sich im Staatsarchiv Argau, kann aber zur Zeit nicht gefunden werden, weil beim Abgiessen s. Z. unterlassen wurde, die Archivsignatur anzumerken.

[5] Urk. 4. IX. 1365, Stadtarchiv Baden: Urk. 111.

[6] Urk. 22. III. 1344, Staatsarchiv Argau: Gnadental 21[a] (Fig. 38) und Urk. 11. X. 1362, Stadtarchiv Baden: Urk. 99 (Fig. 40).

[7] Urk. 5. VIII. 1356, Staatsarchiv Argau: Wettingen 508.

[8] Urk. 11. VI. 1373, Staatsarchiv Luzern: Dagmarsellen.

Siegelstöckelsteg mit vollem Wappen[1] (Fig. 31) und Bischof Bertoldt von Tiersberg[2] (Fig. 32), während die letzteren dem Eberhard II. von Freiberg zu

Fig. 32

Fig. 31

Schildchen und zwei Halben besaß[3] (Fig. 30), seine Söhne Rudolf II.[4] (Fig. 27) und Jakob von Trostberg[5] (Fig. 28) aber wie seine Enkel Jakob III.[6] (Fig. 29) und 10) Johann II.[7] (Fig. 33) und Hermann (Fig. 34) das volle Wappen führen.

Fig. 27

Fig. 28

[1] Urk. L. X. 1259, 3/10 (siehe Siegelstöckelsteg a — c) für Perchtold. Ob Wirfelins dieses Siegel nur in Ermangelung eines eigenen Petschaftes benützt, oder ob er, wie Herr C. Schubert Pfarrer in Sinzendorf, das Siegel für [illegible]

[2] Urk. 26. IX. 1259, Stadtarchiv Graz, Urkunde Wappen [illegible]

[3] Urk. 10. IV. 1259, Stadtarchiv Zwettl, Urkunde [illegible] III.

[4] Das in Fig. 27 wiedergegebene Siegel mit Hermelin-Schild ist offenbar Rudolf II. zuzuschreiben; das Original besitzt man im Stadtarchiv Aigen, leider aber ist es nicht erhalten worden, weil beim Abgießen [illegible] [illegible] [illegible]

[5] Urk. 1. IX. 1266, Stadtarchiv Graz: [illegible]

[6] Urk. 29. III. 1316, Stadtarchiv Aigen, Handfest. 21 (Fig. 29) und Urk. 11. X. 1326, Stadtarchiv Graz, Urk. 30 (Fig. 10).

[7] Urk. 6. VIII. 1326, Stadtarchiv Aigen, Wappen des [illegible]

[8] Urk. 11. VI. 1329, Stadtarchiv Freiberg, Urkunde [illegible]

Im Gegensatze dazu weist das schöne Rundsiegel Wernhers von Liebegg, eines Sohnes des Ritters Kuno, einen einzigen Balken[1] auf (Fig. 43), ebenso dasjenige Burkharts V. des jüngern von Liebegg[2] (Fig. 44) und des Ritters Arnold[3] (Fig. 45), eines Sohnes Herrn Ludwigs. Merkwürdigerweise führen die Herren von Liebegg fast ausschliesslich Schildsiegel, so dass Helm und Kleinod

Fig. 38

✠ · S' · IACOBI · D' ·
TR‖OSTBG · MILIT' ·

Fig. 39

S · RVDOLFI ‖
DE · TROSTBG

Fig. 40

✠ S' · RVD · D' ·
TRO‖STBG · MILIT.

nur auf den Siegeln Kunos (Fig. 34) und Hemmans des jüngern[4] (Fig. 46) erscheinen; das Kleinod stimmt mit demjenigen der Herren von Trostberg überein: zwei offene je mit drei Rosen besteckte Hörner.

Fig. 41

✠ S' IOD'IS · DE ·
TRoSTBG · miLITIS

Fig. 42

✠ S' DIETMARI ‖
D TROSTBERG

Fig. 43

S WERNHERI
DE LIEBEGGE

Eine Veränderung des Schildes fand in der Folge weder bei der einen noch bei der andern Familie mehr statt; daraus folgt, dass der Minnesänger von Trostberg, dessen Lieder die Manessesche Handschrift überliefert, nicht dem argauischen Ritterhause dieses Namens angehört haben kann. Denn das

[1] Urk. 23. II. 1290 (bezw. 1. III. 1297), Staatsarchiv Aargau: Wettingen 240.
[2] Urk. 19. XI. 1292, Stadtarchiv Aarau: Urk. 18.
[3] Urk. s. d. 1276, Staatsarchiv Luzern: Hohenrain.
[4] Urk. 11. III. 1401, Staatsarchiv Luzern.

In Hegenwylre dann weist das schöne Fundstück (Fig. 18) ebenso wie das zweigängige Fundstück V. des Jüngeren von Landenberg (Fig. 14) und des Johann Arnold- (Fig. 19) eines Sohnes Herrn Landolds, Wegknüpfungen wie sie Herren von Liebegg fast ausschliesslich aufhängen, so dass Ähnlichkeit und Verwandt-

Fig. 18

Fig. 19

Fig. 20

nur auf den Siegeln Kunos (Fig. 21) und Conrads des Jüngeren (Fig. 16) zu sehen; das Kleinod erinnert mit Ausnahme der Herren von Trostberg überall zwei offene je mit drei Federn besetzte Hörner.

Fig. 21

Fig. 16

Fig. 15

Eine Verständigung des Schildes, Band, in der Folge Mode, bei der einen noch bei der andern Familie wenig statt; dieses Fehlen, dass die Minnesänger von Trostberg, dessen Ahnen alle Minnesänger Hausschild, Helmbeet, mehr dem argumentalen Interessenkreise dieses Standes angehörig haben konnte, Ihnen das

Fig. 22. H. Lang-Boos. I. III. 1871. Zeichnungen Adam Oberdorfer 270
Fig. 23. P. V. 1309. Zeichnung Alois Fix. 18
Fig. 24. d. 1306. Zeichnung Lorenz Hermann
Fig. 25. H. III. 1301. Zeichnung Lorenz

dem Minnesänger beigelegte Wappen zeigt in blauem Felde einen schwarzen, ursprünglich silbernen, siebenzackigen Stern mit rotem Kreis in der Mitte; das gleiche Bild wiederholt sich als Helmzier innerhalb einer fächerartig ausgespannten kreisförmigen Figur mit neun Kugeln an dem in den Rundbögen ausgezackten Rande. Da aber anerkanntermassen die Liederhandschrift in der

Fig. 44

S · DNI · BVRH · DE · LIEBEG · IVNOR :

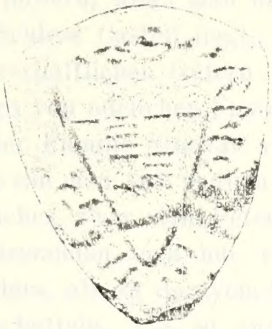


Fig. 45

+ S · ARNOLdI · MILIT' . . . .

Fig. 46

+ hemma + vo + lie + begg + der + ivng +

Nordostschweiz entstanden ist und die Herren von Trostberg frühe Beziehungen zu Zürich und zur Ostschweiz hatten, ja einer dieses Geschlechts sogar als Vermittler zwischen dem Zürcher Dichter Hadlaub und seiner Herrin von Hadlaub selbst genannt wird[1], so ist anzunehmen, dass dem Sammler der Lieder das Wappen der Herren von Trostberg im Argau wohl bekannt gewesen wäre.

Nachtrag zu dem Artikel „Über das Geschlecht von Scherer, sein Erlöschen und seine Erbschaft“.[2]

Von Wilh. Tobler-Meyer.

Es ist den Lesern dieser Zeitschrift in dem oben erwähnten Artikel, p. 26, eine Mitteilung in Aussicht gestellt worden darüber, wie der Name des Geschlechtes v. Scherer durch die Erben des letzten Sprossen dieses Stammes, die Herren Stockar aus Zürich, werde aufgenommen und weiter geführt werden. Da diese Frage nunmehr durch den vom 5. April 1902 datirten Beschluss des zürcherischen Regierungsrates ihre Erledigung gefunden hat, kommen wir unserm Versprechen hiermit nach, indem wir an der Hand des Protokolls des Regierungsrates von Zürich sowohl das Gesuch der Petenten um Namensänderung, als die von der Regierung eingeholten Vernehmlassungen des Stadt-

[1] Bartsch, Die schweiz. Minnesänger 292, Lied 5.
[2] Schweiz. Archiv für Heraldik, Jahrgang 1902, Heft 1, p. 13—27.

den Männchen der beiden Weibchen, wenn in diesem Falle einen schwarzen, unregelmäßig silberner, schlangenähnlich geformten Fleck in der Mitte; das gleiche Bild wiederholt sich als silberner Innenfleck einer dornartig aus exponierten kreisförmigen Figur mit nach Kugeln zu dem in den Hinterflügen angeordneten Muster. In ähnlicher Anordnung zeigen die Innenfleckbilder in der

Fig. 14

Fig. 15

Fig. 16

Fig. 14 Fig. 15 Fig. 16

S. Bd. Hybrid. In — c. S. Abbildung — 1 Innenfl. vo
Lepidop. Hymen. — Gulat. — Bd. bergs 4 der 4 Hyg.

Noctuen-Hybrid von Lampe ist und die Herren von Treitschke, Hübner, Kefelbergen zu Zürich und zur Lepidoptera Britan. ist ebenso diesen Hybrid als eigene, als Varietät zwischen dem Zwischen Hübner Bachmann und neuer Herrn von Hochhalb sollen genannt wurde, so ist ungleichen dass dem Spanner der Hybrid das Muster der Herrn von Treitschke in Form wohl bekannt gewesen wäre

Nachtrag zu dem Artikel
„Über das Vorkommen von Schmetterlingen, welche Kriechtieren und seine Nahrung"

Von Wilh. Fabian-Hagen

Es ist dem Leserkreis unserer Zeitschrift in dem oben erwähnten Artikel p. 29 eine Mitteilung zu Zweifel gestellt worden, wie der Name des Gecekodeiten v. Kaiserer durch die Farben der Larven Spinnen dieses Schmetterlings die Farben Nahrung zu Zwecke nach aufgenommen und Weiter gefüttert werden. In dieser Frage kommen durch den Verlust 5. April 1907 dauernden Besitzes des ausschließlichen Beobachtungsortes ihrer Erziehung geraten hat, kommen wir unserem Vorgegenden Bericht nach, indem wir an der Hand des Protokolls der Begleitungsarbeit von Zurich sowohl das Urteil der Fraunfeld um Zwecke Anderung, als die von der Regierung angegebenen Verschlussmittel des Stadt.

rates und des Bezirksrates von Zürich, sowie endlich den regierungsrätlichen Beschluss unverändert zum Abdrucke bringen.

Dabei können wir allerdings nicht umhin, unserm Befremden über die wenig sympathische Haltung Ausdruck zu geben, welche der Stadtrat von Zürich dem Gesuche gegenüber eingenommen hat. Wenn man der Auffassung huldigt, es sei in erster Linie Aufgabe der Gemeindebehörde, Nutz und Frommen ihrer Gemeindeangehörigen zu fördern, wenn man die gesellschaftlichen Verhältnisse der Gegend, in welcher Schloss Castell liegt, kennt, wo zu beiden Seiten des Sees auf den vielen herrschaftlichen Gütern, wie auch in der benachbarten Stadt Konstanz eine Menge von adelichen Familien ihren Sitz haben, wenn man mit der Vergangenheit der Familie Stockar vertraut ist, oder sich unschwer vertraut machen könnte, wenn man sich endlich klar macht, dass die Gewährung des Namensänderungsgesuches zwar den Petenten für die Zukunft von Nutzen sein muss, dagegen für niemanden auch nur von ferne schädlich sein kann, so kann man wohl kaum anders, als zu der vom Stadtrate beantragten Abweisung des Gesuches den Kopf schütteln. Um so angenehmer wird man dafür durch die weitherzige und wohlwollende Haltung der Oberbehörden berührt.

Die Petenten haben denn auch in Anerkennung des regierungsrätlichen Entgegenkommens dem Regierungsrate ein Kapital von Fr. 20,000 übergeben, zwecks Errichtung einer „v. Stockar-Scherer-Castell-Stiftung", mit der Bestimmung, dass die Hälfte des jährlichen Zinserträgnisses dem Kantonalarmenfond, die andere Hälfte dem neu gestifteten Garantiefond der Wittwen- und Waisenkasse der Professoren der Universität Zürich ausgefolgt werden soll.

Schliesslich fügen wir, um auch die Heraldik noch zu ihrem Rechte kommen zu lassen, bei, dass die Herren v. Stockar-Scherer-Castell gedenken, ihr angestammtes Familienwappen fortan vereint mit dem Wappen v. Scherer, vielleicht auch demjenigen von Castell, weiter zu führen.

Aus dem Protokoll des Regierungsrates 1902.

543. Namensänderung. A. Mit Eingabe vom 14. Dezember 1901 stellen Walther Stockar von Zürich, wohnhaft auf Schloss Castell in Tägerweilen (Thurgau), geb. 1878, ferner dessen Vater, Armin Stockar-Breslau, geb. 1839, und dessen zwei andere Söhne Erik, geb. 1880, und Armin, geb. 1888, sämmtlich von und in Zürich, vertreten durch Rechtsanwalt Dr. Giesker in Zürich, das Gesuch, es möchte ihnen bewilligt werden, in ihren Familiennamen denjenigen der seit Mai 1901 ausgestorbenen Familie „von Scherer", wohnhaft gewesen auf Schloss Castell, in der Weise aufzunehmen, dass sie sich von nun an „von Stockar-Scherer-Castell" nennen und diese Namensänderung im Zivilstandsregister eintragen lassen dürfen.

Zur Begründung wird in der Hauptsache folgendes vorgebracht:

Der am 16. Mai 1901 unverheiratet verstorbene Maximilian von Scherer habe in seinem Testamente den Petenten Walther Stockar zum Universalerben seines grossen Vermögens eingesetzt und ihm auch das Schlossgut Castell vermacht, mit dem Wunsche, dass Walther Stockar daselbst den grösseren Teil

des Jahres faktisch wohne, Schweizerbürger bleibe und den Namen „von Scherer“ mit demjenigen der Familie Stockar verschmelze.

Aus dem Testament und aus sonstigen Willensäusserungen des Verstorbenen ergebe sich ferner, dass es sein Wille war, dass, falls Walther Stockar vor Antritt des Erbes oder später unverheiratet oder ohne männliche Nachkommen stürbe, dessen Erben (Vater und Brüder) das Schlossgut unter den genannten Bedingungen übernehmen sollten. Das Schloss Castell solle also in den unveräusserlichen Besitz der Familie Stockar übergehen, und es solle diese durch Annahme des Namenszusatzes von Scherer dafür sorgen, dass Stammsitz und Name derer von Scherer erhalten bleiben. Deshalb werde das Namensänderungsgesuch nicht nur von Walther Stockar, sondern auch von seinem Vater und seinen Brüdern gestellt.

Die Änderung in „von Stockar-Scherer“, nicht „Stockar von Scherer“ sei der bequemeren Aussprache wegen gewählt worden, und weil die Familie der Stockar schon früher als die Familie der Scherer adeligen Stand und Namen geführt habe; die Familie Stockar habe denn auch, nachdem sie im Jahre 1568 ins Bürgerrecht der Stadt Zürich aufgenommen worden, wie bisher in Schaffhausen, so auch in Zürich bis in den Anfang des 18. Jahrhunderts den Junker-Titel geführt. Hiefür wird insbesondere auf eine amtliche Bestätigung des Stadtrates und des Zivilstandsamtes Zürich vom 11. Juni 1888 und auf ein Zeugnis des Zivilstandsamtes Zürich vom 30. November 1901 verwiesen.

In einer Eingabe vom 3. Februar 1902 bezw. vom 8. März 1902 wird noch betont, dass durch die zeitweilige Nichtführung des Adelsprädikates „von“ das Recht auf diesen Namenszusatz nicht habe untergehen können. Dieser zeitweilige Verzicht auf das Adelsprädikat rühre davon her, dass es in jener Zeit (18. Jahrhundert) mancherorts und so auch in Zürich gewohnheitsrechtlich gewesen sei, das Adelsprädikat nur so lange zu führen, als die Vertreter der Familien eine dem Adelstande entsprechende berufliche Stellung einnehmen, sei es als Militär, Gutsbesitzer, Rentier u. s. w. Die Vorfahren der Gesuchsteller seien aber zu Anfang des 18. Jahrhunderts in den Kaufmannsstand übergetreten und hätten von da an auf den Adelstitel verzichtet. Es wird hiefür auf eine Abhandlung von Tobler-Meyer im schweizerischen Archiv für Heraldik, 1902, 1. Heft, verwiesen. Die Petenten produzieren Zustimmungserklärungen ihrer nächsten Verwandten zu dem Namensänderungsgesuche.

B. Der Stadtrat Zürich beantragt Abweisung des Gesuches. Er halte dafür, es sollten die Behörden zu Namensänderungen nur dann Hand bieten, wenn solche aus ernsten Gründen angestrebt werden, z. B. um den Unannehmlichkeiten eines sonderbaren Namens zu entgehen oder um einem Kinde über den Makel seiner unehelichen Geburt wegzuhelfen. Bisher habe sich der Stadtrat unter Zustimmung der Oberbehörden gegenüber Gesuchen um Bewilligung schmückender oder auszeichnender Zusätze zu sonst unanstössigen Namen ablehnend verhalten. Auch vorliegendenfalls seien die Gründe für die Namensänderung zwar begreiflich, aber doch nicht gewichtig genug. Nachteile irgend welcher Art seien an die Nichterfüllung des Wunsches des Testators, es möchte

des Jahres faktisch wohnen, Schwierigkeiten bereite und den Namen „von Schorer" mit denjenigen der Familie Stocker vereinbarte.

Aus dem Tretzaweiser und aus zweifligen Mitteilungen des Vorbesitzers ergebe sich ferner, dass es sich Willi nur, dass, falls Walther Stocker, vor Antritt des Erbes oder später unverheiratet oder ohne mannliche Nachkommen stürbe, dessen Erben (Vater und Bruder) das Erbschaftsgut unter den genannten Bedingungen übernehmen sollten. Das Erbiess (Testat) wolle also in den im vorgenannten Briefe der Familie Stocker übergeben, und es solle dies durch Annahme des Namenszusatzes von Schorer dafür sorgen, dass Stammsitz und Name derer von Schorer erhalten bleiben. Deshalb werde das Namensänderungsgesuch nicht nur von Walther Stocker, sondern auch von seinem Vater und seinen Brüdern gestellt.

Die Änderung in „von Stocker-Schorer" heiße „Stocker von Schorer" sei der begehrten Ausspracheänderungen wegen gewählt worden und weil die Familie der Stocker schon früher als die Familie der Schorer den hiesigen Schand und Namen erhalten habe; die Familie Stocker habe diese solen, nachdem sie im Jahre 1570 ins Hintgerecht der Stadt Zürich aufgenommen wurden, wie bisher in Schaffhausen, so auch in Zürich bis in den Anfang des 18. Jahrhunderts den Junker Titel geführt. Hiefür wird insbesondere auf eine amtliche Bestätigung des Stadtrates und des Zivilstandsamtes Zürich vom 11. Juni 1888 und auf ein Notariat des Zivilstandsamtes Zürich vom 30. November 1901 verwiesen.

In einer Eingabe vom 2. Februar 1902 heißt es, vom 8. März 1902 wird noch beigefügt, dass durch die zeitweilige Führung des Adelsprädikates „von" das Recht auf diesen Namenszusatz nicht tatsächlich erworben können. Dieser zeitweilige Verzicht auf das Adelsprädikat führe darauf, dass es in jener Zeit (18. Jahrhundert) unentschieden und zweifelhaft geblieben sei, ob es wegen Adelsprädikat nur es habe zu führen, als die Vorfahren der Familien eine dem Adelsstande entsprechende berufliche Stellung einnehmen, ob es als Militär, Gutsbesitzer, Beamter u. s. w. Im Anfange des Jahrhunderts schon aber zu Anfang des 18. Jahrhunderts in den Kaufmannsstand übergetreten und hatten von da an auf den Adelstitel verzichtet. Es wird darauf auf eine Abhandlung von Tobler Meyer in schweizerischer Archiv für Heraldik, 1902, 1. Heft, verwiesen. Die Petenten produzieren Zweifelsfragen aufbewahrten ihrer nächsten Verwandten zu dem Namensänderungsgesuch.

II. Der Stadtrat Zürich beantragt Abweisung des Gesuches. Er halte dafür, es sollten die Behörden zu Namensänderungen nur dann Hand bieten, wenn solche aus ernsten Gründen angezeigt erscheinen, z. B. um der Unmöglichkeit eines sonderbaren Namens zu entgehen oder um einem Kinde über den Mangel seiner unehelichen Geburt wegzuhelfen. Hier aber habe sich der Stadtrat unter Zustimmung der Obervormundschaft gegenüber Gesuchen um Beseitigung schmutziger oder anzüglicher Namen zu sonst unanstößigen Namen ablehnend verhalten. Auch vorliegendenfalls sei es die Gründe für die Namensänderung zwar begreiflich, aber doch nicht gewichtig genug. Nachdem Urgroßvater welcher Art seien in die Nichtentfernung des Wunsches des Testators, es möchte

sein Universalerbe den Namen v. Scherer in den seinigen aufnehmen, nicht geknüpft. Fehlen aber für Walther Stockar ernste Gründe für die Namensänderung, so sei dies viel mehr noch in Bezug auf seinen Vater und seine beiden Brüder der Fall.

C. Der Bezirksrat Zürich dagegen beantragt, dem Gesuche zu entsprechen. Aus den Akten ergebe sich, dass die Familie Stockar schon früher auf Grund obrigkeitlicher Adelsverleihung den Namen „von Stockar" geführt habe. Mit dem Vertreter der Gesuchsteller halte der Bezirksrat dafür, dass durch die zeitweilige Nichtführung des Zusatzes „von" das Recht auf denselben nicht erloschen sei. Aus Rücksichten der Billigkeit und auch im Hinblick darauf, dass der Testator sein grosses Vermögen wenn nicht dem Kanton Zürich, so doch der Schweiz erhalten wissen wollte, dürfe wohl dem Namensänderungsgesuche entsprochen werden.

Es kommt in Betracht:

Der Regierungsrat hält an und für sich die von den Petenten vorgebrachten Gründe für eine Namensänderung für hinreichend und zwar sowohl mit Bezug auf Walther Stockar, als dessen Vater und Brüder.

Nachdem die Petenten auch darzutun vermochten, dass ihre Familie (Stockar) ein altes zürcherisches Adelsgeschlecht ist und daher offenbar auch heute noch berechtigt erscheint, das Adelsprädikat „von" vor dem Familiennamen zu führen, erachtet der Regierungsrat auch die speziell nachgesuchte Änderung des Familiennamens Stockar in „von Stockar-Scherer-Castell" für zulässig. Es ist klar, dass den Petenten aus dieser Namensänderung keinerlei Standesvorrechte erwachsen können (Art. 4 der Bundesverfassung).

Nach Einsicht eines Antrages der Direction des Innern

beschliesst der Regierungsrat:

I. Den Herren Armin Stockar-Breslau, geb. 1839, dessen Söhnen Walther, geb. 1878, Erik, geb. 1880, und Armin Stockar, geb. 1888, wird die Änderung ihres Familiennamens Stockar in „von Stockar-Scherer-Castell" bewilligt.

II. Die Staatsgebühr wird auf Fr. 20. — festgesetzt. Dieselbe, sowie die Stempel und Anfertigungskosten, sind von den Petenten zu tragen.

III. Mitteilung an Herrn Rechtsanwalt Dr. Giesker in Zürich in drei Ausfertigungen zu Handen der Petenten, des Stadtrates Zürich für sich und das Zivilstandsamt Zürich (zwei Ausfertigungen), des Bezirksrates Zürich und der Direction des Innern.

Zürich, den 5. April 1902.

Vor dem Regierungsrate,
der Staatsschreiber:
sig. Dr. A. Huber.

Die Übereinstimmung vorstehender Kopie mit der mir vorgelegenen Original-Urkunde bezeugt hiemit.

Zürich, den 22. April 1902.

Der Notar der Stadt Zürich:
Ul. Karrer.

sein Interessenkreis dem Namen v. Schnarr in den weitesten Mitgliedern geläufig. Haben also für Walther Stockar erneute Gründe für die Sommerdauerung, so sei dies viel mehr noch in Hinsicht auf seinen Vater und seine Jahre Bruder der Fall.

c. Der Herbstkurs zunächst dagegen bestimmte, dem Vorwurfe zu entgegenzutreten. Aus den Akten ergeben sich, dass die Familie Stockar schon Früher und Erfand obrigkeitlicher Aufsichtsverfügung der Kenntnis „von Schnarr“ erhielt habe. Als dem Vertreter der gesetzlichen Seite der Beschluss durch, dass durch die zeitweilige Schließung des Zugangs „von“ das Haus und dergleichen gleich zu lassen sei. Aus Rücksichten der Billigkeit und auch im Hinblick darauf, dass der Vertreter sein Gesuch vorläufig wenn ordnet, den Kanton Zürich, so auch der Schweiz erhalten müssen wollte, durch wohl dem Sachverständigenvorschlag entsprechen wurden.

Es kommt in Betracht:

Der Regierungsrat hält an und für sich die von den Petenten vorgebrachten Gründe für eine Sommerdauerung für hinreichend und zwar sowohl mit Rücksicht auf Walther Stockar, als dessen Vater und Bruder.

Abgesehen die Petenten auch darauf aufmerksam, dass ihre Familie (Stockar) ein ihnen zürcherisches Ausgesondertheit ist und daher offenbar auch hinsichtlich noch bevorzugtes gewichtet, das Aufgegebenen „von“ vor dem Familien-namen zu führen, erweist der Regierungsrat auch die zweckmäßigste Aufnahme der Familienamens Stockar in „von Stockar Schwarz Gestalt“ für zulässig. Es ist klar, dass den Petenten aus dieser Namensänderung keinerlei Standesvorrechte erwachsen können (Art. 4 der Bundesverfassung).

Nach Einsicht eines Auszugs der Eintragung des Namens

beschlossen der Regierungsrat:

I. Den Herren Armin Stockar-Dreyfus, geb. 1830, dessen Söhnen Walther, geb. 1878, Erik, geb. 1880, und Armin Stockar, geb. 1884, wird die Änderung ihres Familiennamens Stockar in „von Stockar-Schwarz“ bewilligt.

II. Die Staatsgebühr wird auf Fr. 20. — festgesetzt. Inbegriffen sowie die Stempel und Publikationskosten sind von den Petenten zu tragen.

III. Mitteilung an Herrn Bundesrat Dr. Curtius zu Zürich in dessen Ausfertigungen zu Handen einer Colonne, dessenhalbiertes Zürich ist sich und das Zivilstandsamt Zürich (zwei Ausfertigungen), der Heimatbürgerin Zürich und der Direktion des Innern.

Zürich, den 8. April 1902.

Für den Regierungsrat:
Der Staatsschreiber:
Dr. A. Huber.

Die Übereinstimmung vorstehender Kopie mit der auf vorgelegenen Original-Urkunde bescheinigt hiemit.

Zürich, den 22. April 1902.

Der Notar der Stadt Zürich:
H. Kurter.

Zwei Kupferstiche von Conrad und Johann Meyer.

(Gestochen um 1674 bis 1680).

Von R. N.

Fig. 47 und 48 zeigen uns zwei Kupferstiche[1], die als Geschäftsmarken von dem s. Z. blühenden Florgeschäft Ziegler & Cie zum Pelikan in Zürich geführt wurden.

Ihre heraldischen Zierden, wie ihre Verfertiger bieten uns einiges Interesse, dies gilt besonders vom kleineren, äusserst seltenen Kupferstich, der sich als eine Arbeit des tüchtigen Meisters Conrad Meyer ergibt; dieser war Herausgeber und Radierer des besten stadtzürcherischen Wappenbuches, datiert von 1674. Das

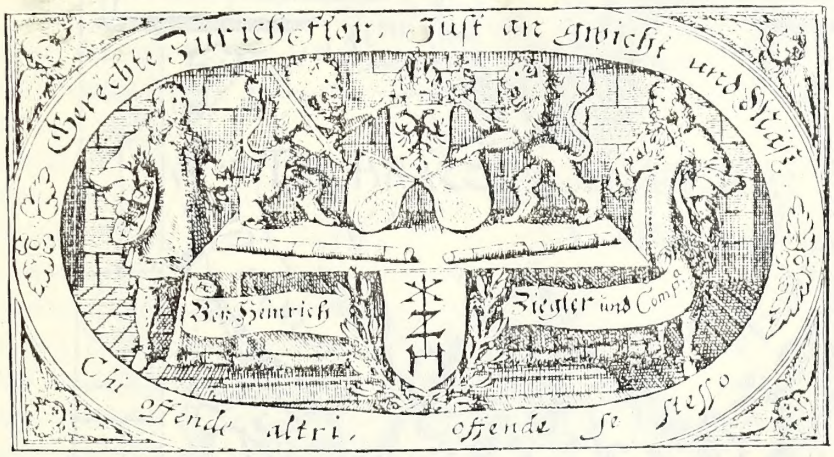


Fig. 47

zürcherische Standeswappen mit den vortrefflich gezeichneten Löwen ist auch dort im Titelbild des Wappenbuches in auffallend gleicher Weise zur Darstellung gebracht; auch finden sich, ausser der genau technischen Übereinstimmung, die vier Engelsköpfe der Ecken, im Bilde zur Vorrede obigen Wappenbuches, wieder.

Die gute und in der Anordnung so glückliche Radierung ist dem Historiker besonders wertvoll, weil sie uns zu Seiten die beiden Geschäftsrepräsentanten im damaligen zürcherischen Kaufmannskostüm vorführt.

Das zweite Kupfer, welches uns künstlerisch bedeutend weniger bietet, ist von Johann Meyer, dem Sohne Conrads, gestochen, vide seine Eintragung im Sockel links. In der Auffassung ähnlich dem ersten Stiche, stehen auf einer Mensa zwei schildhaltende Löwen, hier mit dem Wappen von Bologna; darunter in einer Kartusche angehängt ist der Zürcherschild. Unten am Fusse des Auf-

[1] welche Herr Karl Ziegler in Zürich die grosse Freundlichkeit hatte, uns zur Publikation zu überlassen.

Zwei Kupferstiche von Conrad und Johann Meyer.

(Entstehen um 1674 bis 1680)

Von R. M.

Fig. 17 und 18 zeigen uns zwei Kupferstiche[1], die als Gesellenstücke von dem s. Z. bläühenden Fürsprecherhaus Zingeler & Cie zum Falken in Zürich geführt wurden.

Eine heraldischen Zierden, wie ihre Verwandtschaftsbeziehungen uns einigen Interesse, dies gilt besonders vom kleineren, zuerst erschienen Kupferstiche, die sich als eine Arbeit des jüngeren Bruders Conrad Meyer ergibt; dieser war Herausgeber und Redaktor des lesenswerten stadtzürcherischen Wappenbuches, dessen von 1674. Die

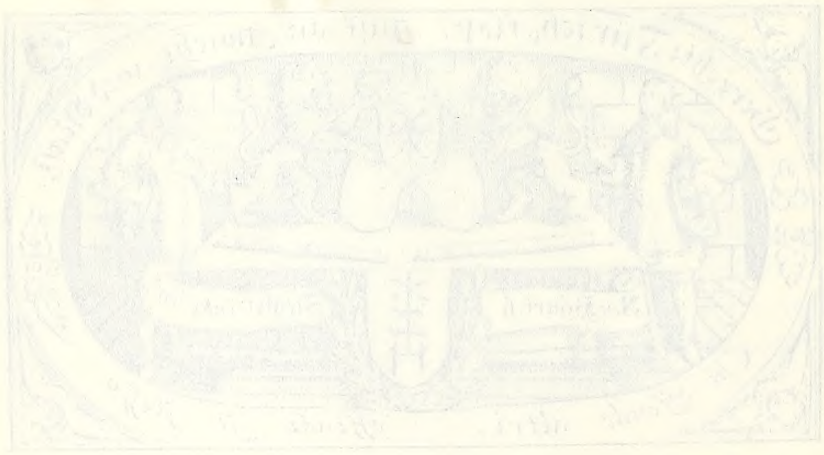


Fig. 17

zahlreiche Standeswappen mit den vorzüglich gezeichneten Lawen ist auch dort im Titelblatt des Wappenbuches in anschaulich schöner Weise zur Investitung gebracht; auch Daten sich, ausser der genau bezeichneten Herrschaftsnennung, die vier-Bürgerschaften der Falken, im Stadt zur Tonrede obiesen Wappenbuches, wieder.

Die gutbesuchte in der Ausführung so gefällige Tafel ist dem Hr-Lorbeer besonders wertvoll, weil sie uns zu Seiten die Barken Zürcher-Stadtkorporationen in damaligen zürcherischen Kostümen vorführt.

Das zweite Kupfer, welches uns Lohn-Gerade in bedeutend wenigen Jahren, ist von Johann Meyer, dem Sohne Conrads, ausgeführt, wie seine Eintragung in Stadtbuch Bürgerrolle. In der Umfassung zählt dem ersten Schild sieben auf einer Menas zwei schildhaltende Löwen, hier mit dem Wappen von Holbein; darunter in einer Kartusche angebracht ist die Zürcherschild. Darum um Kopfe der Zur-

[1] welche Ihm Conrad Zingeler in Zürich die grosse Freundlichkeit hatte, sie zur Publikation zu überlassen.

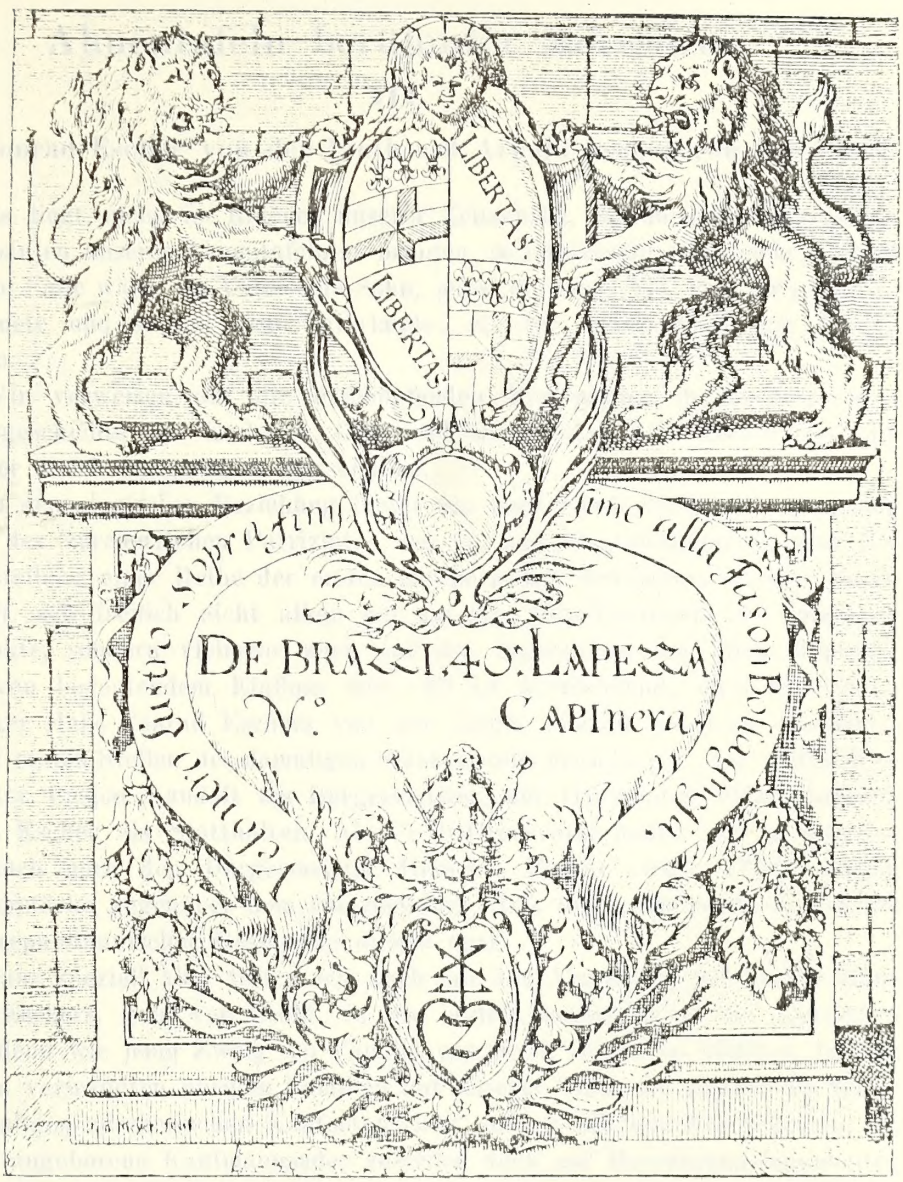
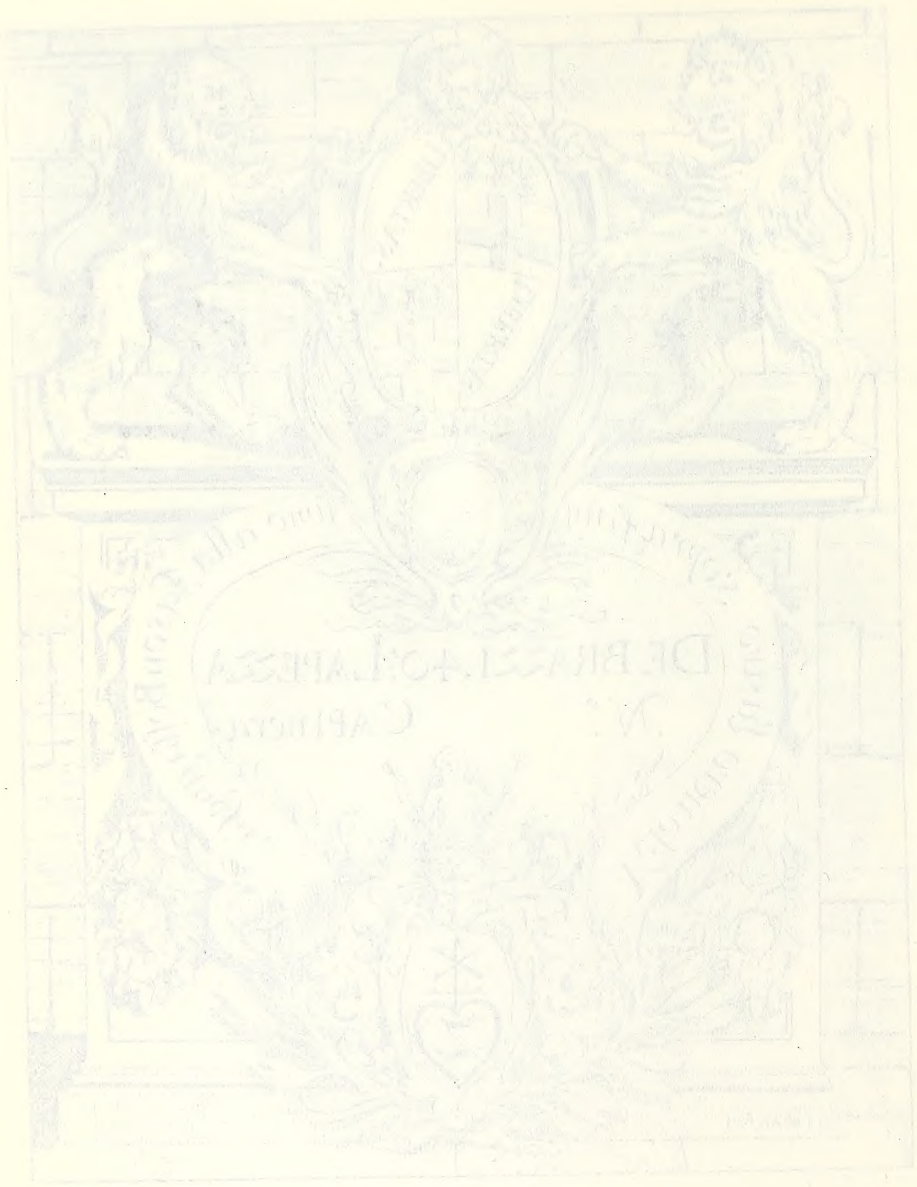


Fig. 48

satzes ist das zürcherische Zieglerwappen, im Schilde allerdings verdrängt durch das Geschäftszeichen.

Ähnliche Geschäftsmarken wurden auch von anderen Firmen geführt[1], so verweise ich auf die Müllersäcke im Landesmuseum, aber selten wurde ihnen eine so reiche heraldische Zierde und künstlerische Ausstattung zu teil.

[1] Beispiele in der Zieglerschen Prospektensammlung der Stadtbibliothek Zürich und in der Sammlung Stückelberg.



Ahnentafeln berühmter Schweizer.

III.

Hans Conrad Escher von der Linth und Arnold Escher von der Linth.

Es liegt nicht im Rahmen unserer Zeitschrift, ausführliche Biographien der Probanten unserer Ahnentafeln zu bringen, so interessant eine solche speziell in diesem Falle wäre, wo Vater und Sohn, jeder in seiner Art, sich aufs höchste auszeichnete und sowohl dem Vaterlande, als der Wissenschaft zur Zierde gereichte.

Wir verweisen auf die erschöpfenden Biographien in Keller-Eschers Familiengeschichte der Escher v. Glas und beschränken uns unsererseits auf die in der Tafel angegebenen Personalien.

In genealogischer Beziehung bietet uns umstehende Tafel eine vornehme Auslese des zürcherischen Patriziates des 17. und 18. Jahrhunderts, eine Zusammenstellung einer Reihe der ersten zürcherischen Kaufmannsfamilien, deren Tätigkeit sich freilich nicht allein nur auf ihre Handelsstuben und Comptoirs beschränkte, sondern vielmehr auch auf das Staatsleben der alten Republik Zürich von bedeutendem Einfluss war. Es ist bezeichnend, dass die beiden Grossväter Hans Conrad Eschers von der Linth, obwohl geborene Kaufleute, die zwei ersten Stellen des damaligen Staatswesens bekleideten; der mütterliche Grossvater Caspar Landolt als Bürgermeister, der Grossvater väterlicherseits Heinrich Escher als Statthalter. Als Ur-Ur-Grossvater finden wir in oberster Reihe auch noch den Bürgermeister Heinrich Escher (1626—1710), dessen Charakterstärke gegenüber dem französischen Hofe uns heute noch als Vorbild wahrer republikanischer Gesinnung dienen darf.

Ganz speziell aber treten wir auch mit der Ahnentafel der Gattin Hans Conrad Eschers, geb. von Orelli, in die ersten Handelskreise des damaligen Zürich, denn wie jener Zweig der Familie von Orelli selbst, so bildeten die mit derselben verwandten übrigen Familien auf unserer Tafel die eigentliche Spitze der damaligen zürcherischen Kaufmannschaft und es will uns fast scheinen, als ob jene angeborene Kaufmannsader zuweilen auch auf Herzensangelegenheiten nicht ohne Einfluss geblieben sei[1].

Gleich jenem abgeschlossenen, Handel und Verkehr abholden Zirkel, der adeligen Stube, deren Mitglieder fast ausnahmslos unter sich selbst heirateten und durch diese ausgeprägte Innzucht ihren Kreis heute dem Aussterben nahe gebracht haben, wusste auch dieses kaufmännische Patriziat innerhalb eines, freilich bedeutend weitern Kreises, seine bestimmten Grenzen innezuhalten.

[1] Meyer v. Knonau, Kanton Zürich I.: Als meist versteuernde Handelshäuser finden wir in den Jahren 1764: Hans Conrad Ott mit 5903 Pfd., 1768 Hans Conrad Ott mit 7000 Pfd. 1785 Heinrich Orelli im Garten mit 8371 Pfd., 1794 Caspar Schulthess mit 5403 Pfd., 1796 Caspar Schulthess mit 8527 Pfd, 1796 Caspar Ott und Söhne mit 7008 Pfd.

Ahnentafeln berühmter Schweizer.

III.

Hans Conrad Escher von der Linth und Arnold Escher von der Linth.

Es liegt auch im Rahmen unserer Zeitschrift, monographische Biographien der Träger unserer Ahnentafeln zu bringen, so interessant eine solche gerade in diesem Falle wäre, wo Vater und Sohn, jeder in seiner Art, sich aus hervorragenden Verhältnissen und sozusagen ohne Vorbildungen, als der Wissenschaft zur Zierde gereichte.

Wir verweisen auf die ausführlichen Biographien in Keller-Escher's Familiengeschichte der Escher v. Glas und beschränken uns darum auf die in der Tafel angegebenen Personalien.

In genealogischer Beziehung bietet uns erfreulicherweise Tafel nur wenig Anlass des zuchtpolizeilichen Paragraphen dieses Heftes und ist darum möglich, eine Zusammenstellung einer Reihe der besten zürcherischen Familienstammbäume, deren Tüchtigkeit sich wirklich nicht allein nur auf ihre Handbestimmungen und Compilationen beschränkte, sondern vielmehr auch auf das Studiolum der alten Hospitals Zürich von bedeutenden Einfluss war. Es ist bezeichnend, dass die beiden Grossvater Hans Conrad Escher's von der Linth, obwohl gebürtige Kaufleute, die zwei ersten Stellen des damaligen Stadtsyndicats bekleideten, der mütterliche Grossvater Caspar Landolt als Bürgermeister, der väterliche Vater Heinrich Escher als Stadthalter. Als 40-Jähriger Grossvater haben wir in obenerwähnte auch noch den Hingeschiedenen Heinrich Escher (1726—1810), dessen Charakteristik gegenüber dem bewährten Herr bis heute noch als Vorbild wahrer republikanischer Gesinnung dienen darf.

Ganz speziell aber treten wir auch mit der Ahnentafel der Gattin Hans Conrad Eschers, geb. von Orelli, in die erstes Hauptkleeblatt des damaligen Zürich, denn wie jener Zweig der Familie von Orelli später, so führen die mit derselben verwandten übrigen Familien auf unserer Tafel die ausgezeichnete Blüte der damaligen zürcherischen Kaufmannschaft und es will uns fast scheinen, als ob jene ungeheuren Kaufmannsadre zurückführen auch zur Freiheitsgesinnung nicht ohne Einfluss geblieben sei!

Gleich jenen abgeschlossenen, Handel und Gewerbe ausübenden Zünften, der adeligen Stadt, deren Mitglieder fast ausschliesslich unter sich solche heirateten und durch diese angeprägte Inzucht ihren Kreis lange Zeit ausgezeichnet hatte gebracht haben, wusste auch dieses Kaufmannsadelsgeschlecht innerhalb eines trefflich bedachten weiten Kreises, seine bestimmten eigenen Interessen bewahrheiten.

[1] Meyer v. Knonau, Kaiser Zurich I. Als neuer [illegible] Handelshäuser finden wir in den Jahren 1781: Hans Conrad Die mit [illegible], 1785 Hans Conrad der mit [illegible] 1785 Heinrich Orelli in Genua [illegible] 1771 Caspar Schulthess [illegible] 1774, 1776 Caspar Schulthess mit [illegible] 1781, 1785 Caspar [illegible] mit [illegible] 1784.

Arnold Escher von der Linth
n. 8. VI. 1807 — m. 12. VII. 1872
Dr. phil. h. c. Professor am Eidg. Polytechnikum und an der Hochschule Zürich
c. 31. VIII. 1857 m. **Maria Barbara Ursula von Latour von Brigels** n. 5. I. 1807 m. 2. VIII. 1863

Regula von Orelli
n. 26. IX. 1768 — m. 22. IV. 1832

Anna Schulthess
zum roten Turm
n. 1742 — m. 1805

Salomon von Orelli
1740—1829
Gerichtsherr zu Baldingen
Handelsherr im Garten
c. 1765 m.

Heinrich Escher
1688—1747
im Seidenhof
Zunftmeister zur Meisen. Obervogt zu Meilen. Statthalter
c. 1730 m.

Küngolt Hirzel
1695—1749

Heinrich von Orelli
1707—1779
Handelsherr i. Kronentor
Seckelmeister
c. 1788 m.

Regula Ott
1709—1788

Leonhard Schulthess
1715—1792
Handelsherr zum roten Turm.
Zunftmeister zur Saffran. Generalinspektor. Obervogt in Meilen.
c. 1738 m.

Ottilia v. Muralt
1713—1763

Johannes Escher
1661—1728
Handelsherr i Seidenhof

Dorothea v. Muralt
1659—1738

Heinrich Hirzel
1671—1726
Gerichtsherr zu Kefikon

Elisabetha von Reinhard
1668—1722

Hs. Heinrich Landolt
1676—1752
Obervogt i. Bülach

Dorothea Hess

Hs. Hrch. v. Escher
1662—1716
Obervogt in Erlenbach

Küngolt Holzhalb
1667—1751

Hs. Caspar v. Orelli
1665—1761
Zum Kronentor

Susanna Escher
1688—1721

Salomon Ott
1683—1752
Handelsherr

Esther Lavater
1683—1736

Hans Conrad Schulthess
1692—1746
Handelsherr im roten Turm.
Rittmeister

Küngolt Bodmer
† 1742

Hans Conrad von Muralt
1687—1747
Statthalter

Regula Escher

Heinrich Escher
1626—1710
Burgermeister

Regula Werdmüller

Cornelius v. Muralt
1619—1662

Regula Hæfeli

Hans Caspar Hirzel
1643—1712

Margaretha Lochmann

Hans Rudolf von Reinhard
1643—1699

Küngolt Stucki

Hs. Heinrich Landolt
1649—1716

Elisabetha Hess

Jakob Hess
1643—1681

Regula Landolt

Hans Georg v. Escher
1620—1686
Stadtschreiber

Elisabetha Hess

Diethelm Holzhalb
1645—1715
Amtmann z. Winterthur

Küngolt v. Grebel

Felix von Orelli
1663—1712

Barbara Gossweiler

Hans Conrad Escher
1651—1711

Barbara von Muralt

Salomon Ott
1653—1711
Zunftmeister zur Saffran

Regula Lavater

Caspar Lavater
1659—1726

Esther Landolt

Kaspar Schulthess
1656—1732
Obervogt zu Weinfelden

Regula Escher

Christof Bodmer
i. Windegg
1658—1722

Elisabetha Greutert

Johs. von Muralt
1653—1727

Barbara Hartmann

Konrad Escher
1653—1702

Anna Schaufelberger

Hans Conrad Escher von der Linth
n. 24. VIII. 1767 — n. 9. III. 1823
im Seidenhof. 1815 des Kl. Rats. Staatsrat. Professor am politischen Institut. Präsident der Linthkommission.
c. 1789 m.
16. VIII.

Anna Dorothea Landolt
n. 6. XII. 1735 — m. 17. III. 1817
c. 29. VIII. 1760

Hans Caspar Escher
n. 6. VII. 1729 — m. 22. X. 1805
im Seidenhof. XVIII. z. Constaffel
Generalinspektor. Obervogt z. Regensdorf. Gerichtsherr zu Kefikon

Caspar Landolt
1702—1781
i. Felsenhof.
Burgermeister der Stadt Zürich
c. 1732 m.

Ursula von Escher v. Luchs
1708—1738

Hans Solms-Hohensolms-Lich
1525 – 1581
Amtmann zu Münzenberg
Ehe mit Anna Sibylle von Ysenburg-Büdingen
Kinder siehe Ysenburg-Büdingen

Anna Sibylle von Ysenburg-Büdingen
1525 – 1583
Ehe mit Hans Solms-Hohensolms-Lich
Kinder siehe Ysenburg-Büdingen

Hans Georg Solms-Lich
1563 – 1592
Ehe mit Anna Sibylle von Stolberg-Wernigerode
Kinder siehe Stolberg-Wernigerode

Anna Sibylle von Stolberg-Wernigerode
1565 – 1616
Ehe mit Hans Georg Solms-Lich
Kinder siehe Stolberg-Wernigerode

Wilhelm Solms-Lich
1592 – 1635
Ehe mit Anna Elisabeth von Hanau-Lichtenberg
Kinder siehe Hanau-Lichtenberg

Anna Elisabeth von Hanau-Lichtenberg
1594 – 1635
Ehe mit Wilhelm Solms-Lich
Kinder siehe Hanau-Lichtenberg

Johann Georg Solms-Lich
1625 – 1675
Ehe mit Sophie Elisabeth von Leiningen-Dagsburg-Falkenburg
Kinder siehe Leiningen-Dagsburg-Falkenburg

Sophie Elisabeth von Leiningen-Dagsburg-Falkenburg
1630 – 1675
Ehe mit Johann Georg Solms-Lich
Kinder siehe Leiningen-Dagsburg-Falkenburg

Wilhelm Solms-Lich
1663 – 1723
Ehe mit Sophie Eleonore von Solms-Laubach
Kinder siehe Solms-Laubach

Sophie Eleonore von Solms-Laubach
1664 – 1723
Ehe mit Wilhelm Solms-Lich
Kinder siehe Solms-Laubach

Wilhelm Solms-Lich
1691 – 1761
Ehe mit Sophie Eleonore von Solms-Laubach
Kinder siehe Solms-Laubach

Sophie Eleonore von Solms-Laubach
1693 – 1761
Ehe mit Wilhelm Solms-Lich
Kinder siehe Solms-Laubach

Friedrich Wilhelm Solms-Lich
1731 – 1805
Ehe mit Sophie Eleonore von Solms-Laubach
Kinder siehe Solms-Laubach

Sophie Eleonore von Solms-Laubach
1732 – 1805
Ehe mit Friedrich Wilhelm Solms-Lich
Kinder siehe Solms-Laubach

Friedrich Wilhelm Solms-Lich
1768 – 1841
Ehe mit Sophie Eleonore von Solms-Laubach
Kinder siehe Solms-Laubach

Sophie Eleonore von Solms-Laubach
1770 – 1841
Ehe mit Friedrich Wilhelm Solms-Lich
Kinder siehe Solms-Laubach

Friedrich Wilhelm Solms-Lich
1802 – 1873
Ehe mit Sophie von Solms-Laubach
Kinder siehe Solms-Laubach

Sophie von Solms-Laubach
1804 – 1873
Ehe mit Friedrich Wilhelm Solms-Lich
Kinder siehe Solms-Laubach

Friedrich Wilhelm Solms-Lich
1837 – 1906
Ehe mit Sophie von Solms-Laubach
Kinder siehe Solms-Laubach

Sophie von Solms-Laubach
1838 – 1906
Ehe mit Friedrich Wilhelm Solms-Lich
Kinder siehe Solms-Laubach

Friedrich Wilhelm Solms-Lich
1867 – 1918
Ehe mit Sophie Elisabeth von Solms-Hohensolms-Lich
Kinder siehe Solms-Hohensolms-Lich

Sophie Elisabeth von Solms-Hohensolms-Lich
1868 – 1918
Ehe mit Friedrich Wilhelm Solms-Lich
Kinder siehe Solms-Hohensolms-Lich

Friedrich Wilhelm Solms-Lich
1899 – 1945
Ehe mit Sophie Elisabeth von Solms-Hohensolms-Lich
Kinder siehe Solms-Hohensolms-Lich

Sophie Elisabeth von Solms-Hohensolms-Lich
1900 – 1945
Ehe mit Friedrich Wilhelm Solms-Lich
Kinder siehe Solms-Hohensolms-Lich

Friedrich Wilhelm Solms-Lich
1926 – 1945
Ehe mit Sophie Elisabeth von Solms-Hohensolms-Lich
Kinder siehe Solms-Hohensolms-Lich

Sophie Elisabeth von Solms-Hohensolms-Lich
1928 – 1945
Ehe mit Friedrich Wilhelm Solms-Lich
Kinder siehe Solms-Hohensolms-Lich

Friedrich Wilhelm Solms-Lich
1945 – 1974
Ehe mit Sophie Elisabeth von Solms-Hohensolms-Lich
Kinder siehe Solms-Hohensolms-Lich

Sophie Elisabeth von Solms-Hohensolms-Lich
1945 – 1974
Ehe mit Friedrich Wilhelm Solms-Lich
Kinder siehe Solms-Hohensolms-Lich

Friedrich Wilhelm Solms-Lich
1974 – 1975
Ehe mit Sophie Elisabeth von Solms-Hohensolms-Lich
Kinder siehe Solms-Hohensolms-Lich

Sophie Elisabeth von Solms-Hohensolms-Lich
1974 – 1975
Ehe mit Friedrich Wilhelm Solms-Lich
Kinder siehe Solms-Hohensolms-Lich

Friedrich Wilhelm Solms-Lich
1975 – 1976
Ehe mit Sophie Elisabeth von Solms-Hohensolms-Lich
Kinder siehe Solms-Hohensolms-Lich

Sophie Elisabeth von Solms-Hohensolms-Lich
1975 – 1976
Ehe mit Friedrich Wilhelm Solms-Lich
Kinder siehe Solms-Hohensolms-Lich

Friedrich Wilhelm Solms-Lich
1976 – 1977
Ehe mit Sophie Elisabeth von Solms-Hohensolms-Lich
Kinder siehe Solms-Hohensolms-Lich

Sophie Elisabeth von Solms-Hohensolms-Lich
1976 –

Unter den 64 Familiennamen finden wir einerseits nur drei Junker-Familien[1] (von Grebel, von Escher vom Luchs, von Reinhard), andererseits aber auch nur drei Familien (Hæfeli, Greutert, Schaufelberger), die nicht schon seit mehreren Generationen als Grosskaufleute Handel trieben und im Staatswesen eine bedeutende Stellung einnahmen. Immerhin war es dem aufstrebenden Handwerkerstand bei seinem Übertritt zum Grosshandel in der Regel auch nicht schwer, sich durch verwandtschaftliche Beziehungen gesellschaftliche Gleichberechtigung zu erlangen, während sich andererseits das Patriziat selbst, durch diesen, wenn auch nur allmählichen Zufluss neuerer Familien die eigene Lebenskraft zu erhalten wusste. Diesem Umstande, sowie nicht minder dem berufshalber erweiterten Gerichtskreise, vielfachen Reisen und ausgedehnten Handelsbeziehungen mögen es viele alte Zürcherfamilien hauptsächlich zu verdanken haben, dass es ihnen gelang, die Stürme der Revolution am Ende des 18. Jahrhunderts ohne allzugrossen Schaden zu überdauern, um auch heute noch einen gesunden Kern der zürcherischen Bürgerschaft zu bilden und zum Wohle des Staats und der Gesellschaft beitragen zu können.

Kleinere Nachrichten.

Neuenburgische Wappen. Die Schilde der Familien Osterwald und de Merveilleux, Relief vom Mantel eines Kamins von 1613, sowie die Wappen Osterwald und Pury de Rive, Schnitzerei einer Truhe von 1644, findet der Leser in wohlgelungener Abbildung im Musée Neuchâtelois 1902 p. 165 und auf zugehöriger Tafel; der erklärende Text ist aus der kompetenten Feder unseres Vorstandsmitgliedes Oberstl. v. Pury hervorgegangen.

Über die Abstammung Victor Emanuels III. von Karl dem Grossen vgl. Archivio storico Italiano 1902 p. 80. Bekanntlich lassen sich die Stammbäume zahlreicher und zwar nicht nur fürstlicher und adeliger Geschlechter, wenn man die Ahnen der weiblichen Vorfahren rückwärts verfolgt, auf die Karolinger zurückführen. Dies geschieht z. B. bei den Bonapartes, denen durch die Allianz des Cesare B. mit Apollonia, Bastardtochter eines Malaspina, karolingisches Blut soll zugeführt worden sein.

Das Stammbuch des Joh. Isaak Pontanus, von 1591 bis 1625 reichend, ist z. Z. bei K. Hiersemann Leipzig zum Verkauf (550 Mark) ausgeschrieben. Es enthält verschiedene Einträge aus der Schweiz, sämtlich vom Jahr 1601: Th. Beza; Joh. Wilh. Stucki, Prof. in Zürich; Th. Schongart, Basel; Joh. Heinr.

[1] In Zürich führten die Mitglieder der adeligen Stube eo ipso den Junkertitel; später liessen sich auch verschiedene Familien, die zwar durch die Zünfte ins Regiment gelangten, in ihrer sozialen Stellung jedoch dem ersteren Kreise zum mindesten ebenbürtig waren, sei es als Besitzer von Gerichtsherrschaften, sei es auch nur infolge ihrer politischen Macht und ihres Reichtums, ebenfalls so titulieren und werden zum teil heute noch so genannt.

Unter den 31 Familienmonogrammen finden wir einerseits nur drei Junker-Familien (von Gretel, von Essler, von Lucius), von Fehlmann, andererseits aber auch nur drei Familien (Herfeld, Gnauer, Schmidt-Lohmann), die nicht schon seit mehreren Generationen als grossskaufleute, Handel treibend und im Stadtwesen eine in bedeutende Stellung einnehmen, hervorhebt, was so dem aufstrebenden Handwerker stand bei seinem Streben zum Grossskaufmann in der Regel auch nicht schwer, sich durch verwandtschaftliche Beziehungen gute Beziehungen zu erlangen, während sich andererseits das Patriziat selbst, durch die, wenn auch nur allmählichen Zuflüsse neuer Familien die eigene Lebenskraft zu erhalten wusste. Diesem Umstande, sowie sich mehr dem Verschwinden zu wollen (Gretel-Kreise, politischen Leisen und ausgedehnten Handelsbeziehungen mögen es wohl die Zuwanderfamilien hauptsächlich zu verdanken haben, diese in ihrer Entwicklung, die Stätte der Revolution zur Zeit des 14. Jahrhunderts ohne allzugrossen Schaden zu überdauern, um auch heute noch einer gesunden Kraft der zähenbestehenden Bürgerschaft zu helfen und zum Wohle der Stadt und der Gesellschaft beitragen zu können.

Kleinere Nachrichten.

Verunglückungsfall Wappen. Die Schilde der Familien Oberwald und de Sierrafilens, Hoffet von Zundel (ohne Kreuz von 1618), sowie die Wappen Oberwald und Pury als Hirz, Schmutzerd ohne Tiefe von 1614, finden der Lage in Wohlerhaltungszustand. Abbildung im Hinze Kunstdenkmäler Bd. 2, 163 und auf ausgeführten Tafel, wo es Erwähnung Pury 4a und de Lampertheim Hefte unseres Vereinsmitgliedes Gerwell. v. Pury heraldisch.

Über die Abstammung Victor Hugo's (II), von Karl den Grossen zul. Verfasser Hugo Hugo 1902 p. 31. Jedenfalls wissen sich die Stammbäume zahlreicher und zwar nicht nur im Mittelalter und moderner Geschichte, wenn man die Ahnen der weiblichen Vorfahren mitzählt, auf die Karolinger zurückführen. Dies geschieht v. H. im Stammbaume durch die Allianz des Cesare 14 mit Apollonia, Isabella Dia Stadtgrafen, Lano lingrafen Hilt und zugeführt worden sein.

Das Stammbuch des Joh. Isaak Pontanus von 1-91 bis 1625 ist bei X. bei K. Hierzemann Leipzig zum Verkauf gelangt. Es enthält verschiedene Notizen aus der Schweiz, namentlich vom Jahr 1601: Die Hexe; Joh. Wilh. Stuck, Prof. in Zürich, Die Schlangen; Gassel; Joh. Hum.

(In Zürich, Bern, Basel, Schaffhausen, Solothurn, Luzern, Zug, Freiburg, Genf, Lausanne, Neuchâtel, Genf, Lausanne, Neuchâtel, Genf, Lausanne, Neuchâtel

Cherler von Basel; Burckhard Lehmann von Zürich. Ausser dieser Nummer (1781) des Katalogs 10. 1902 sind noch andere auf Schweizer bezügliche Dokumente (unter Nr. 1753) verzeichnet.

Heraldische Kaminplatte. Beim Abbruch eines Ofens im Gasthof zum Kreuz in Langenthal wurde im Jahr 1892, also genau 200 Jahre nach ihrer Herstellung, die hier (Fig. 49) abgebildete gusseiserne Kaminplatte gefunden. Sie misst in der Länge 94, in der Breite 56 cm. Der Schild mit dem Kreuz

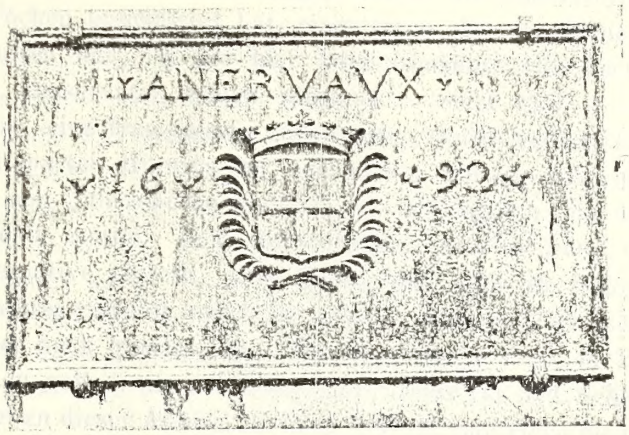


Fig. 49

gleicht zwar dem Wappen von Savoyen, ist aber wohl nichts weiteres als das Wirtshauszeichen. Rätselhaft erscheint dagegen das Wort über dem gekrönten Schild. Zwischen den Buchstaben R und V lassen sich bei genauerem Zusehen zwei trennende Punkte erkennen. Ob wir hier den Namen des Fabrikanten haben, oder ob die einzelnen Buchstaben als Initialen aufzufassen sind? Vielleicht weiss einer der Leser eine Erklärung zu geben. *A. Plüss.*

Vom Geschlecht der von Flüe. In Heft 4 der Schweiz. Rundschau 1902 teilt unser Mitglied Dr. R. Durrer mit, dass der angebliche Familienname Löwenbrugger, welcher den von Flüe zugeschrieben werde, nur auf der falschen Übersetzung von Leopontinus (d. h. Alpenbewohner) beruht. Seit dem XV. Jahrhundert (Weisses Buch) wollten die Unterwaldner von Rom stammen und in dieser gelehrten Stammsage fanden Wappen- und Geschlechtssagen, wie die der Anderhalden und Lussi (Lucii!) ihre Stütze. Wir lesen weiter bei Durrer p. 292: „Die von Flüe änderten (infolge der Tradition vom Namen Löwenbrugger) ihr Wappen und nahmen mit Landammann Joh. Konrad (reg. 1704. 08. 12. 16. 20. 24. 28) einen Löwen, der ein Kreuz in den Pranken hält, als redendes Abzeichen in den Schild auf. Das angestammte Wappenbild, dessen sich die Söhne und Enkel Bruder Klausens, die Landammänner Hans, Walther und Nikolaus, und zuletzt noch der Wettinger Abt Nikolaus von Flüe 1641 bis 1649 bedienten, war ein auf Felsen stehender Steinbock“. Weiteres über das Wappen der wahrscheinlich stammverwandten Familie unter der Flüe, über verschiedene Wappen

Oberfor von Hazel; Hauptkand Lehmann von Zurich. Unser dicker Nummer (1781) des Katalogs 10. 1902 sind noch andere auf Schweizer bezüglichte Ex. kumente (unter Nr. 1753) verzeichnet.

Heraldische Kunstplatte. Diese Abbildung eines Ofens ist im Hinblick zum Kreuz in Langenthal wurde im Jahr 1882, also vorauf 230 Jahre nach dieser Herstellung, die hier (Fig. 10) abgebildete gusseiserne Kunstplatte gefunden. Sie muss in der Lähne 94, in der Breite 60 cm. Der Schild mit dem Kreuz

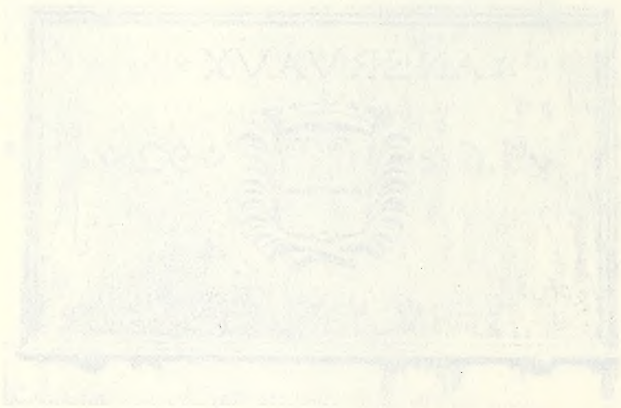


Fig. 10

gleich zwei dem Wappen von Burgunen, ist aber weit deutlicher weiteres als das Wirtshauszeichen. Bitteilbar erscheint dieses in die Mitte über dem geteilten Schild. Zwischen den Buchstaben I und V lassen sich für gemeinsam Angeben zwei trennende Punkte erkennen. Ob wir hier dem Namen der Erbauerin haben, oder ob die einzelnen Buchstaben als Initialen anzusehen sind? Vielleicht weiss einer der Leser eine Erklärung zu geben. A. Wäber.

Vom Geschlecht der von Flüe. In Heft 1 der Schweiz. Genealogie 1902 teilt unser Mitglied Dr. R. Turrer mit, dass der ausgebildete Familienname Lawenburger, welcher den von Flüe ursprünglich wurde, nur auf der Tatsache Dienstzeitung von Lucomatina (d. h. Alpenlewenner) beruht, seit dem XV. Jahrhundert (Weisses Buch) wollen die Turrewbiber von Wem Gunnen und in diesen geleisten Stammes Gutten Wappen und Geschlechtsnamen, wie die der Andenbuhlen und Lussi (Aesili) ihre Stamm. Wie dem wolle (s. Turrer p. 292: „Die von Flüe zudenen (Ahnlo) der Tradition von Nauen Lawenburger ihr Wappen und nahmen mit Landsmann den Kunrad (ing. 1701, 08, 12, 16, 22, 24, 29) einen Lowen, der ein Kreuz in den Tatzen hält, als redendes Abzeichen in den Schild auf. Das angestammte Wappenbild, dessen sich die Söhne und Enkel Bruder Klausens, die Landammänner Hans, Wilhelm und Nikolaus, und zuletzt noch der Wettinger Abt Nikolaus von Flüe 1601 bis 1619 bedienten, war ein auf Felsen stehender Steinbock". Weiteres über das Wappen der wahrscheinlich stammverwandten Familie unter der Flüe, übrigens verschiedenen Wappen

innerhalb eines und desselben Geschlechts (Wirz und Heintzli) und über persönliche Brisüren a. a. O. p. 294 A. 1.

Das redende Wappen von Kerns. Hierüber schreibt uns ein gelehrter Korrespondent in Obwalden: In Leonard Meisters Kleinen Reisen durch einige Schweizerkantone 1782 heisst es bei Kerns: „Vormals soll da Getreide gepflanzt worden sein, daher der Name Kerns, und in dem Wappen des Fleckens drei Kornähren" (jetzt Garben).

Ausländische Orden und Eidgenossenschaft. Wegen Raummangel haben wir unterlassen, auf die Ordensfrage, welche die schweizerische Presse während langen Wochen beschäftigt hat, einzutreten. Da die Sache neuerdings ein Nachspiel erhalten hat, sei sie hier kurz erwähnt. Ein hervorragender Genfer Staatsmann, konservativ, erhielt während — nicht weil — er Präsident des Nationalrats war, eine französische Dekoration. Darob grosser Lärm in der Presse der Mehrheitspartei, Hinweis auf Art. 12 der Bundesverfassung u. s. w., einen Artikel, der seit Jahrzehnten veraltet ist und täglich von Angehörigen der Mehrheit verletzt wurde. Dem konservativen Genfer aber wurde vom Bundesrat die Alternative gestellt, seine Ehrenstelle oder die Dekoration aufzugeben; er hat ersteres gewählt und damit gezeigt, dass er Takt und Erziehung besitzt. Er hat aber auch gezeigt, dass ihm mehr daran liegt, in Weltstädten etwas zu sein und zu gelten, als zu Krähwinkel, Seldwyla und Schilda.

Das Nachspiel zu dieser Affaire, in deren Verlauf man einen hochverdienten Mann aus seiner Stellung im Vaterland hinausgeeckelt hat, besteht darin, dass man einen Angehörigen der regierenden Partei, Inhaber einer italienischen Dekoration zum Vizepräsidenten des Nationalrats gewählt hat!

Früher oder später muss der veraltete Artikel der B. V. fallen oder modifiziert werden, denn er ist ein Anachronismus; solange er aber besteht, soll ihm überall, auf der ganzen Linie oder nirgends Nachachtung verschafft werden.

Einstweilen, das sei hier festgestellt, wird er interpretiert: Die Annahme und das Tragen fremder Orden ist nur Angehörigen der Mehrheitspartei gestattet.

Die Wappen der schweizerischen Bistümer, nämlich von Basel, Chur, St. Gallen, Lausanne-Genf und Sitten, sowie der Abtei Einsiedeln, findet der Leser in dem sehr schön ausgestatteten Werk von A. Büchi, die katholische Kirche in der Schweiz (München 1902). Auf p. 75 wird der Walliser Sitte gedacht, nach welcher vornehme Leute bei Beerdigungen 2—16 Arme bestellen, die Wappen und Insignien neben der Leiche tragen, wofür sie bewirtet und beschenkt werden.

Die Ex-libris-Sammlung der Schweiz. herald. Gesellschaft, angelegt 1901 durch die Redaktion dieser Zeitschrift, umfasst z. Z. 215 verschiedene Bibliothekzeichen. Die meisten derselben sind uns in Tausch zugegangen; Geschenke verdanken wir den HH. Dr. Merz, L. M. Rheude, Eggis, F. Amberger, Graf K. E. zu Leiningen-Westerburg und Frl. N. v. Escher. Wir empfehlen die Sammlung unsern Freunden, Lesern und Mitgliedern aufs Neue.

innerhalb eines und desselben Geschlechtes (Wir und Hirtenstab und Ähr pomeline Birkhahn a. a. O. p. 194 ff.).

Das redende Wappen von Kerne. Hierüber erhielt ich gelegentlich Korrespondenz in Obwalden: Ist Landvogt Meisters Geburts-Ferien durch ein Schweizerkantons 1782 bei Kerne, bei Kerne: „Tüchel, soll die Dieto Kerne geschehen worden sein, daher der Name Kerne, und in dem Wappen des Eberhard von Kornhausen“ ist Gerstenkorn.

Anschauliche Tiere und Lichtgrenzenscheu. Wegen Sonnenaufgang haben wir unterlassen, auf die Gebirgstiere, welche die schweizerische Tierwelt während langen Wochen beschäftigt hat, einzutreten. In alle Seele [illegible] ein Nachspiel erhalten hat, sei ein Jahr lang erwähnt. Ein Hirtenzeichen, Tiere Stammbaum, Konservatis, erhielt während — nicht weil — er Direktor der Nationalrat war, eine [illegible] Dekoration. Durch [illegible] in der Presse der Abteilungsrat, Bürgers und Art. 13 der Bundesverfassung [illegible] einen Artikel, der seit Jahrzehnten verfolgt ist und [illegible] von [illegible] der Mehrheit verlassen wurde. Dem Konservativen Tiere aber wurde von Bundesrat die Alternative gestellt, seine Schweizerkle oder die Dekoration auf zugeben; er hat erstere gewählt und damit gezeigt, dass er Geld und Ehrenlung besitzt. Er hat aber auch gezeigt, dass man auch dann, ist es, im Wahrheiten etwas zu sein und zu gelten, als zu Bürgerhabel, Schlaw, die nur Schlaw.

Das Nachspiel zu dieser Affäre, in denen [illegible] man einen [illegible] Mann aus seiner Stellung im Verbrauch [illegible] hat, [illegible] dass man einen Angehörigen der regierenden Partei. Dieser erhielt eine [illegible] Dekoration zum Vergnügen des Nationalrates [illegible] hat.

Bräuche oder Zeichen aus der [illegible] Tiere [illegible] Zeichen oder modifiziert werden, denn er ist auf [illegible] [illegible] er [illegible] soll ihm bleiben, auf der [illegible] Tiere oder [illegible] Schlaw [illegible] werden.

Einsiedeln, der [illegible] Heiligenstadt, [illegible] Tiere. Die [illegible] und das Tragen [illegible] ist [illegible] Heiligenstadt verhindert.

Die Wappen der schweizerischen Bistümer, [illegible] St. Gallen, Lausanne (Genf und Sitten, sowie der Abt Einsiedeln, [illegible] Leser in dem sehr [illegible] Werk von [illegible] der [illegible] Kirche in der Schweiz (München 1889). Ich [illegible] Wappen [illegible] dacht, nach welcher [illegible] Tiere [illegible] die Wappen und [illegible] Tiere [illegible] beschreibt werden.

Die Ex-Libris-Sammlung der Schweiz [illegible] 1901 durch die Redaktion dieser Zeitschrift, [illegible] Bibliothekzeichen. Die [illegible] sind uns in [illegible] schenke verdanken wir den [illegible] Herrn [illegible], Graf K. E. zu Leiningen Westerburg und [illegible] Sammlung unsere Kenntnis [illegible] und [illegible] wie Sage.

Bücherchronik.

Zweiunddreissig Ex-libris, gezeichnet von Lor. M. Rheude. Auf Anregung des Redaktors der Schweiz. Blätter für Ex-libris-Sammler, Herrn Em. Stickelberger, hat Verleger Amberger in Zürich in höchst eleganter Ausstattung eine Sammlung von Proben Rheude'scher Kunstblätter, deren Charakter unsern Lesern zum Teil bereits bekannt ist, herausgegeben; den Text hat Hr. Pfr. Gerster verfasst. Die Mappe enthält eine Reihe ganz vortrefflicher Leistungen (z. B. Taf. I, VI, XIII, XXI, XXVII, XXXI); bei mehreren Stücken ist die Komposition vortrefflich, aber die Art der Clichierung (Netzmanier) scheint uns weniger wirkungsvoll (z. B. XIX u. XXVI). Rheude ist ein Meister in der Handhabung gotischer Formenwelt. Wenn wir etwas an der Publikation aussetzen, so ist es die Zeichnung des Baselstabes (auf Tafel XXII), bei dem ein wichtiges Glied dieses Wappenbildes, der Knauf (Nodus) fehlt, sowie die Form des Schweizerkreuzes (Taf. XXIII), welche quadratische Schenkel aufweist. Unserer Ansicht nach sind Abdrücke auf weissem Papier stets viel feiner als solche auf farbigem; grüne, rote und andersfarbige Blätter erinnern allzu sehr an Flaschenetiketten oder Geschäftsmarken. Wir hoffen, auch unsere schweiz. Ex-libriszeichner werden ihre bestgelungenen Erzeugnisse veröffentlichen.

Ex-libris (Bibliothekzeichen). Lager-Katalog Nr. 43 von Rich. Bertling in Dresden-A.

Dieser neueste, mit dem in Netzätzung wiedergegebenen seltenen Ex-libris des Christoph Peutinger gezierte Katalog verzeichnet eine Reihe von interessanten Bibliothekzeichen, daneben auch Notariatsignete, heraldische Zeichnungen, Stiche, Schnitte, Visitenkarten, Bücher u. dgl. Unsere Leser werden auch zahlreiche Helvetica darin finden.

Stefano Davari Per le Genealogia dei Bonacolsi. Als Sonderabzug aus dem Archivio Storico Lombardo 1901 ist Davaris interessante Studie über das Geschlecht der Bonacolsi erschienen. Dasselbe stammt aus Carzedole (7 km östlich von Mantua) und hat seit dem XII. Jahrhundert eine historisch bedeutende Rolle gespielt. Eine Stammtafel nebst urkundlichen Quellennachweisen beschliesst die sorgfältige Arbeit Davaris.

Zu kaufen suchen wir

sowohl komplete Suiten als kleinere **vollständige** Serien der **„Archives héraldiques Suisses“**, auch alle **Schweizerischen Wappenbücher**, und erbitten geneigte Offerten. — Anderseits offerieren wir gratis unsern reichhaltigen Katalog über Helvetica etc.

Basler Buch- und Antiquariatshandlung
vormals **Adolf Geering** in **Basel**.

Anfrage.

Aus welcher Gegend der Schweiz stammt die Familie Winzenheller, die sich in Amerika Winsonhaller schreibt? Allfällige Antworten sind zu richten an die Redaktion dieser Zeitschrift.

Druck von Schulthess & Co., Zürich.

Bibliographie.

Zweisprachig-Ex-libris, gezeichnet von Lucy M. Brunner. Zur Abrundung des Bedarfes der Sammler, Bilder für Ex-libris-Sammler, Herrn Em. Stickelberger, das Verdienst Anderer in Zürich, in [illegible] zu machen, eine Sammlung von Proben Schweizer Ex-libris, durch unsere Leser zum Teil bereits bekannt ist, beizusteuern; den Herr Dr. Pfr. Pfister verlassen. Die Mappe umfaßt eine Reihe ganz vortrefflicher Leistungen (z. B. Taf. I, VI, XIII, XXI, XXVII, XXXIV; bei anderen stört es, daß die Komposition verfehlt, oder die Arbeit Unbeholfenheit, Sekundarlehrer, nicht nur wenigen wirkungsvoll (z. B. XIX a, XXXVI). Ebenso ist ein Mißstand in der Handhabung zweisprachiger Formenwerk: Wenn wir etwas zu der Exlibriscion nur solcher, so ist es die Zeichnung des Wappenschildes und Tropf XXII. Bei dem ein wichtiges Gitter dieses Wappenschildes, der Kopf (Kopfes) fehlt, sowie die Form des Schwierzeichnes (Taf. XXIII) wieder unrichtig. Mögen unsere Anregungen Unseren Ansichten noch sind Abteilung und Wesen Dagegen stets und Feiner als solche auf Lieferungen; [illegible] und [illegible] Bilder [illegible] an Klassenbezeichnungen oder Gesellschaftsnamen. Wir hoffen, [illegible] Ex-libris-Sammler werden [illegible] Bemerkungen [illegible] in Dresden-A.

Dieser Anregung, mit dem in Nützlichkeit [illegible] Ex-libris des Christoph Pfeiffer gezeichnete Katalog [illegible] interessanten Bibliotheksbücher, darunter auch Naturwissenschaftliche, [illegible] Zeichnungen, Sagen, Schulbücher, Vielbücherei, [illegible] werden auch zahlreiche Helvetica [illegible].

Stefano Davari Per la Genealogia dei Finocchi. Als Sonderabdruck aus dem Archivio storico Lombardo 1901. Ist Davari's [illegible] über das Geschlecht der Finocchi [illegible]. Dasselbe stammt aus Fiorenzuola (7 km [illegible] von Mantova) und hat seit dem XII. Jahrhundert eine [illegible] dortige Rolle gespielt. Eine Stammtafel [illegible] Genealogie [illegible] bezeichnet die [illegible] Arbeit Davari's.

Zu Interessen-Gemeinschaften.

sowohl komplette Serien als blanco vollständige Serien der „Schweizerischen Heraldischen Vereins“, auch alle Schweizer-Ex-libris, Wappenbücher, und gutten gemalte Gitter. — Andrerseits allerlei [illegible] gratis [illegible] Katalog über Literatur etc.

Basler Buch- und Antiquariatshandlung
vormals Adolf Geering in Basel.

Anfragen.

Aus welcher Gegend der Schweiz stammen die Familie Wüscherbeer, die sich in Amerika Wüscherbeer schreiben? Nähere Antworten sind an [illegible] zu die Redaktion dieser Zeitschrift.

Druck von Schultheiss & Co., Zürich.

Schweizer Archiv für Heraldik.
Archives Héraldiques Suisses.

1902 Jahrgang / Année XVI Heft 4.

Les sceaux communaux vaudois.

Par Ch. Ruchet, pasteur.

(Planches IX, X, XI).

En 1899, le Département de l'Instruction publique et des Cultes du canton de Vaud nous chargeait de réunir sous forme d'empreintes en cire rouge la collection des sceaux aux armes des communes vaudoises. Le travail qu'on va lire n'est pas autre chose que le catalogue raisonné de cette collection. Nous ne le destinions pas à l'impression, mais quelques amis nous ayant demandé de le publier dans les «Archives», nous n'avons pas cru devoir le leur refuser. Ce n'est donc pas un travail de haute érudition; il formera bien plutôt contraste avec les études savantes que nous avons coutume de lire dans ce périodique. Mais ne serait-il pas à désirer que ce contraste fût plus fréquent, et qu'à côté des recherches profondes de nos professionnels de l'héraldique, vinssent prendre place de temps à autre des communications plus modestes qui ne tendraient à rien moins qu'à vulgariser cette science si utile aux amis de l'histoire, mais regardée encore par le plus grand nombre comme un article de fantaisie et de luxe?

Ce travail n'est pas le premier qui ait paru sur ce sujet. On connait celui que publia de Mandrot, il y a quelque quarante ans, dans les *Mitteilungen der Antiquarischen Gesellschaft in Zürich* (vol. III; livr. 4) sous ce titre: *Les sceaux historiques du canton de Vaud.* L'auteur y traite successivement des *sceaux des maisons souveraines,* des *sceaux de juridiction,* et des *sceaux des villes et communes.* Comme l'indique notre titre, nous nous en sommes tenu à ces derniers. La liste que nous en donnons renferme environ quatre-vingt-dix sceaux — dont un grand nombre sont inédits — représentant quarante-sept villes, bourgs et villages de notre canton. Cette liste est la plus complète que nous connaissions, et si nous le disons, ce n'est pas par pure vantardise, mais uniquement pour soulever les protestations de quelques uns de nos lecteurs qui mettront leur point d'honneur à nous prouver quelle peut être considérablement enrichie.

Le travail de recensement qui nous a été confié n'était pas tout à fait inutile. Il est peut être regrettable qu'il n'ait pas été entrepris plus tôt. Tout d'abord, il nous a révélé l'existence de plusieurs sceaux qui nous étaient totalement inconnus, comme à vous du reste, chers lecteurs. Ensuite, au cours de nos pérégrinations à travers le canton, l'occasion s'est offerte à nous, plus d'une

fois, d'attirer l'attention des autorités sur la valeur historique, artistique parfois, de nos vieux sceaux communaux, et d'insister, en vue de leur conservation, sur la nécessité de les faire figurer lors de la transmission des pouvoirs dans l'inventaire des objets déposés aux archives. Combien de sceaux sont demeurés introuvables, faute d'avoir été inventoriés avec soin! Nos conseils ont-ils été entendus? Seront-ils suivis? Nous aimons à le croire, car il y a suffisamment de mal comme cela. Nous croyons pouvoir affirmer que dans les quarante ou cinquante dernières années, pour ne pas remonter plus haut, une douzaine de sceaux, et non des moins intéressants, ont disparu de nos archives communales. Nous ne pouvons croire qu'ils aient été détruits de propos délibéré. Que sont-ils donc devenus? Peut-être en retrouverions-nous dans des collections particulières ou, ce qui vaudrait mieux, en possession de personnes qui les détiennent involontairement, en ignorent la valeur ou la provenance et ne demanderaient pas mieux que de les restituer à leurs légitimes propriétaires. Quoi qu'il en soit, nous espérons qu'on ne verra plus désormais ces glorieux monuments de nos franchises municipales relégués au fond de quelque tiroir dans la promiscuité humiliante d'objets n'ayant avec eux qu'un très lointain rapport, guettés sinon déjà envahis par la rouille ou le vert-de-gris!

Nos empreintes ont été obtenues, sauf deux ou trois, au moyen des sceaux-matrices déposés soit aux archives de nos communes soit au Médaillier cantonal. Les types métalliques que nous avons eus entre les mains sont d'âges très divers. Les plus anciens remontent au XVe siècle, les plus récents datent du XIXe. Le siècle qui en compte le plus est de beaucoup le XVIIIe. Nous assistons, surtout à la veille de l'émanicipation du Pays de Vaud, à une véritable floraison de sceaux communaux. Faut-il voir dans ce fait un indice de l'état des esprits? Les communautés, en rééditant les types anciens, ont-elles voulu affirmer les franchises et les libertés autrefois accordées et par la suite méconnues et foulées aux pieds?

Nos sceaux sont en général d'une exécution soignée; quelques uns même dénotent de la part du graveur non seulement une grande habileté dans le maniement du burin, mais encore un véritable sens artistique, et pourraient soutenir avantageusement la comparaison avec les produits de la gravure moderne. Il est à remarquer, en effet, que plus nous avançons, moins nous avons à louer le travail du graveur. Disons à la décharge de celui-ci que dans le dernier siècle, nous parlons du XIXe, il n'a guère l'occasion de s'exercer dans cette branche de la glyptique. Le timbre humide ou à encre d'un dessin moins hardi et quelquefois même se bornant à la simple légende a détrôné peu à peu le sceau proprement dit. Le nombre toujours croissant des actes à expédier, la longueur de l'opération nécessitée par l'ancien procédé devaient inévitablement amener ce résultat. *Ceci a tué cela,* aurait dit Victor Hugo. D'autre part, dès le commencement du XIXe siècle, nos communes se sont vu imposer le type uniforme aux armes cantonales, ce qui n'a pas dû précisément favoriser l'éclosion d'œuvres originales dignes de figurer à côté des productions des siècles précédents.

fois, d'autres l'attention des autorités sur la valeur historique, artistique parfois, de nos vieux ravins communaux, et d'insister, en vue de leur conservation, sur la nécessité de les faire figurer lors de la transmission des pouvoirs dans l'inventaire des objets dépendant du domaine. Combien de ravins sont demeurés introuvables, faute d'avoir été inventoriés avec soin! Nos voisins sont-ils moins curieux? Savent-ils mieux? Nous abusons-nous en le croire, ou bien y a-t-il simplement de mal connu cela. Nous croyons pouvoir affirmer que dans les départements de-lumière derrière nous, pour ne pas remonter plus haut, une bibliothèque de savants, et non des moins intéressants, est dispersée de ses six livres communaux. Nous ne pouvons croire qu'il n'est pas de détails de propos délibéré. Que sont-ils donc devenus? Peut-être en retrouverions-nous dans des collections particulières ou, ce qui vaudrait mieux, en possession de personnes qui les détiennent, certaines, lairement, en ignorent la valeur ou la provenance et ne demanderaient pas mieux que de les restituer à leurs légitimes propriétaires. Quel qu'il en soit, nous espérons qu'on ne verra plus désormais ces pillages nocturnes de nos trésors municipaux relégués au fond de quelque tiroir dans la poussière immémoriale d'objets n'ayant avec eux qu'un lien historique rapport, souvent, alors, dû à un vol par la famille ou le vert-de-gris!

Nos magistrats ont fait davantage, sans doute, en leur, au moyen des avances matrices déposées soit aux archives de nos communes, soit au Ministère compétent. Les types métalliques que nous avons conservés sont d'une très diverses. Les plus anciens remontent au XV siècle, les plus récents datent du XIX. Le siècle qui en compte le plus est-ce pas le seizième, le XVIIIe. Nous avons surtout à la veille de l'émancipation de l'Aveu de Vaud, à une véritable dispersion de sceaux communaux. Peut-il voir dans ce fait un indice de l'état des esprits? Les communautés, en réclamant les types anciens, cadrelles vaudoises affirmaient-les franchises et les libertés autrefois accordées et par la suite maintenues et tondées aux pieds?

Nos sceaux font en général d'une exécution soignée; quelques-uns même dénotent de la part du graveur non seulement une grande habileté dans le maniement du burin, mais encore un véritable sens artistique, et pourraient souvent avantageusement la comparaison avec les produits de la gravure moderne. Il est à remarquer, en effet, que plus nous avançons, moins nous avons à louer le travail du graveur. Disons à la décharge de ducatons que depuis le dernier siècle, nous perdons du XIXe, il y a grave lacunation de système dans notre branche de la glyptique. La tunique brodée ou à ceinte d'un dessin moins lourd et quelquefois même se bornant à la simple légende se détrônent peu à peu le sceau proprement dit. Le moulage remplaçant du matrice à cylindre, la longueur de l'opération nécessitée par l'union-première devenant nécessairement amener ce résultat. Cette à dire vrai, étant gît Victor Hugo. D'autre part, dès le commencement du XIXe siècle, les communes se sont vu imposer le type uniforme aux armes vaudoises, ce qui n'a pas dû présenter favoriser l'éclosion d'œuvres originales dignes de figurer à côté des produits des siècles précédents.

Nous mentionnons encore dans notre catalogue un certain nombre de sceaux dont les types métalliques n'ont pu être retrouvés, et nous en donnons la description soit d'après les empreintes plus ou moins défectueuses qui nous ont été obligeamment communiquées par d'aimables collaborateurs, soit d'après les dessins qui accompagnent l'ouvrage que nous citions plus haut.

Les empreintes reproduites en grandeur naturelle à la fin du catalogue ont été photographiées par M. le Dr Reiss, chef du laboratoire de photographie à l'Université de Lausanne. Il a exécuté avec beaucoup d'habileté un travail qui n'était pas toujours facile étant donné le manque de netteté et de relief de quelques unes de nos pièces. Nous lui adressons ici tous nos remerciements.

Et maintenant, puisse cette modeste contribution servir d'introduction à d'intéressantes discussions sur nos armes communales, provoquer des rectifications, appeler des compléments et aboutir, en fin de compte, grâce au concours de tous, à l'éclaircissement d'une foule de points encore obscurs de notre héraldique vaudoise. Si ce résultat était atteint, nous ne regretterions pas d'avoir livré ces lignes à la publicité.

Aigle.

SIGILLVM * BVRGESIÆ * AQVILEÆ (Pl. IX, 1) entre deux filets. Bordure de feuillage. Le commencement de la légende est indiqué par une rose à six feuilles, et les mots sont séparés par de petites étoiles à cinq rais. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu arrondi, très allongé, un peu plus large à sa partie supérieure, portant les armes de la ville [1] sans indication d'émaux. Sa partie inférieure coupe le second mot de la légende BVRG—ESIÆ. Les trois segments formés par ses côtés sont bordés d'un pointillé doublé d'un filet et ornés d'arabesques.

Ce sceau date du XVIe siècle. Il est d'un travail très soigné; les aigles sont du plus pur dessin héraldique, et l'écu, aux bords fortement relevés, se détache vigoureusement du champ.

Orbiculaire. Diamètre: 0m046. Matrice plate en argent munie au revers d'un appendice semi-circulaire à charnières. Archives communales d'Aigle.

S. BVRGESIÆ AQVILEÆ (Pl. IX, 2). Réduction ou peu s'en faut du précédent. Le premier mot étant en abrégé, l'endroit où la légende est interrompue est reporté un peu plus loin: BVRGESI—Æ. Les segments sont bordés d'un simple filet.

Ce sceau ne nous parait pas de beaucoup postérieur au précédent. Peut être est-il du XVIIe siècle?

Orbic. Diam.: 0m028. Argent. Archives communales d'Aigle.

[1] *Coupé de sable et d'or à deux aigles éployées de l'un à l'autre.*

Nous mentionnons encore dans notre catalogue un certain nombre de sceaux dont les types marqués n'ont pu être retrouvés, et nous en donnons la description soit d'après les empreintes plus ou moins différentes qui nous ont été obligeamment communiquées par d'honnêtes collaborateurs, soit d'après les dessins qui accompagnent l'ouvrage que nous citons plus haut.

Des empreintes imparfaites ou grandeur naturelle à la fin du catalogue ont été photographiées par M. le Dr Reiss, chef du laboratoire de photographie à l'Université de Lausanne. Il a opéré avec beaucoup d'habileté un travail qui n'était pas toujours facile vu la dureté de netteté et de relief de quelques unes de ces pièces. Nous lui adressons ici nos remerciements.

Et maintenant, puisse cette modeste contribution en vue d'introduction à d'intéressantes discussions sur nos armes vaudoises, provoquer des rectifications, appeler des compléments, et, s'il en faut, vu le manque de renseignements, à l'établissement d'une foule de points encore obscurs de notre héraldique vaudoise. Si ce résultat était atteint, nous ne regretterons pas d'avoir livré ces lignes à la publicité.

Addenda.

SIGILLVM - BVRGENSIVM - AQVILIENSIVM (13, IX). Il existe deux états. Bordure de feuillage. Le commencement de la légende est indiqué par une tresse à six feuilles, et les mots sont séparés par de petites croisettes à cinq traits. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu arrondi. Les alliances, de peu plus large à sa partie supérieure, portent les armes de la ville : sur indication d'armes. Sa partie inférieure coupe le second mot de la légende BVRGENSIVM. Les trois segments formés par ces côtés sont limités d'une petitille double d'un filet et ornés d'arabesques.

Ce sceau date du XVIe siècle. Il est d'un travail très soigné, les arabesques sont de plus parfaites lisibilités et l'écu, aux bords intérieurs courbes, se détache vigoureusement du champ.

Orthographe. Impuretés : VIIIR. Autres points de détail sur le revers d'un appendice semi-circulaire à chaque [illegible] : traités communément dégénérés.

3. BVRGENSIVM AQVILIENSIVM (13, IX). Il n'existe en peu sur lui de plus au précédent. La première moitié étant en mauvais état, l'auteur de la légende est-il trop rompu est repassé un peu plus loin. BVRGENSIVM. Les sigmoïdes sont limités d'un simple filet.

Ce sceau ne nous paraît pas de beaucoup postérieur au précédent. Peut-être est-il du XVIe siècle?

Orthographe. Diacritiques. Argent. Arabesques communes. Lisible.

Coupe de cette [illegible] d'une [illegible] [illegible] de [illegible] [illegible]

SIGILLVM BVRGESIÆ AQVILEÆ (Pl. IX, 3). Filet au pourtour. La légende est inscrite sur un plan un peu plus élevé que le champ du sceau; la couronne qui timbre l'écu lui sert de signe initial. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu ovale aux armes de la ville avec hachures et pointillé placé dans un cartouche orné timbré d'une couronne ducale.

Date du XVIIIe siècle.

Ovale. Diam.: 0m023 × 0m025. Acier poli. Archives communales d'Aigle.

SIGILLVM BVRGESIÆ AQVILEÆ (Pl. IX, 4) entre deux filets. Cordon au pourtour. Le commencement de la légende est indiqué par une étoile à cinq rais, la fin également. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu arrondi, légèrement découpé à sa partie supérieure, portant les armes de la ville avec l'indication des émaux. Il est posé sur un cartouche surmonté d'un casque ouvert, taré de front, avec plumes et lambrequins. Le tout est soutenu par deux palmes passées en sautoir. Le cimier du casque et le bas du cartouche coupent la légende en deux parties égales.

Date du XVIIIe siècle.

Orbic. Diam.: 0m038. La matrice en forme de coin est en acier poli. Archives communales d'Aigle.

Bex (Pl. IX, 5). Pas de légende. Bordure formée de losanges se touchant par leurs angles aigus doublée d'un filet.

Dans le champ, un écu ovale aux armes de ce village[1] placé sur un cartouche orné et surmonté de la majuscule latine B surmontée elle-même d'une couronne à cinq perles de laquelle partent des lambrequins.

Date du XVIIIe siècle.

Ovale. Diam.: 0m023 × 0m026. Cuivre jaune. Archives communales de Bex.

VILLENEUVE (Pl. IX, 6). Au pourtour, un filet câblé doublé d'un filet simple. La légende se lit dans le haut du sceau. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu orné de volutes fleuronnées portant les armes de la ville[2]. Pas d'émaux indiqués.

Date du XVIIIe siècle.

Orbic. Diam.: 0m033. Argent. Archives communales de Villeneuve.

VILLENEUVE (Pl. IX, 7). Réduction, à quelques détails près, du précédent. En bordure, un cordon doublé d'un filet. La légende est disposée comme ci-dessus; des fleurons et des points remplissent le reste du pourtour; ceux-ci vont en diminuant graduellement vers la partie inférieure du sceau.

Orbic. Diam.: 0m025. Argent. Archives communales de Villeneuve.

---

[1] *D'azur à un bélier passant d'argent sur une terrasse de sinople, une étoile d'or à huit rais en chef.*

Ici, le bélier est contourné, c'est à dire passant à gauche, ce qui est sans doute une erreur du graveur. De plus, les hachures de la terrasse ne sont pas dans le sens voulu.

[2] *D'or à une aigle éployée d'azur.* Le graveur a ajouté ici trois coupeaux.

SIGILLVM BVRGENSE AGVILLE (Pl. IX, 3). Tête au pontificat. La légende est inscrite sur un plan qui est plus élevé que le champ du sceau, le commencement qui indique l'on lit sont de signe initial. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu ovale aux armes de la ville avec lucchaux et pomille placé dans un cartouche orné sunbrs d'une couronne ducale.

Date du XVIIIe siècle.

Ovale. Diam. : 0m023 × 0m020. Cire jaune. Archives communales d'Aigle.

SIGILLVM BVRGENSE AGVILLE (Pl. IX, 4) ou ... deux fleurs. Contre au pontificat. La commencement de la légende est indiqué par une étoile à cinq rais, la fin également. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu armorial, légèrement incliné à sa partie supérieure, portant les armes de la ville avec l'indication des émaux. Il est posé sur un cartouche surmonté d'un casque ouvert, tarré de front, avec plumes et lambrequins. Le tout est soutenu par deux palmes passées en sautoir. Le cimier du casque et le bas du cartouche coupent la légende en deux parties égales.

Date du XVIIIe siècle.

Orbie. Diam. : 0m035. La matrice en bronze de cette cire est en mon pli. Archives communales d'Aigle.

Ibid. (Pl. IX, 5). Les de légende. Bordure formée de losanges se touchant par leurs angles aigus dont le dit fleur.

Dans le champ, un écu ovale aux armes de ce village, placé sur un cartouche orné et surmonté de la majuscule latine. Il surmonte elle-même d'une couronne à cinq perles de la partie pontificat des lambrequins.

Date du XVIIIe siècle.

Ovale. Diam. : 0m023 × 0m020. Cire jaune. Archives communales de Bex.

VILLENEVVE (Pl. IX, 6). Au pontificat un filet entre angle d'un filet simple. La légende se lit dans le sens du sceau. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu orné de volutes fantaisistes portant les armes de la ville. Pas d'émaux indiqués.

Date du XVIIIe siècle.

Orbie. Diam. : 0m035. Argent. Archives communales de Villeneuve.

VILLENEVVE (Pl. IX, 7). Différence, sans autres détails près, du précédent. En bordure, un cordon double d'un filet. Le légende est disposée comme si dessus, des fleurons et des points remplissent le reste du pontificat; ceux-ci vont en diminuant graduellement vers la partie inférieure du sceau.

Orbie. Diam. : 0m030. Argent. Archives communales de Villeneuve.

SCEAV · DV · MANDEMENT · D'OLLON (Pl. IX, N° 5 bis). Grènetis au pourtour. La légende a pour signe initial un fleuron et les mots qui la composent sont séparés par des quintefeuilles de très petite dimension. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu ovale, presque circulaire, placé sur un cartouche orné, portant les armes du mandement ou commune d'Ollon[1].

Date du XVIIIe siècle.

Orbic. Diam.: 0m032. Empreinte en cire rouge communiquée par M. le syndic A. Greyloz.

Aubonne.

SCEAV · POVR · LA VILLE · D'AVBONNE entre un cordon et un filet. La légende a pour signe initial et final une quintefeuille et les mots sont séparés par des points. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu arrondi portant les armes de la ville[2] sans indication d'émaux. L'espace laissé vide par l'écu est orné d'arabesques.

Date du XVIIe siècle.

Orbic. Diam.: 0m033. Matrice introuvable. Nous en donnons la description d'après un dessin de l'ouvrage de Mandrot. Nous avons vu un sceau tout à fait semblable mais de moindre dimension au bas d'un acte du commencement du XVIIIe siècle. Serait-ce peut-être le même que celui qui est reproduit par cet auteur, mais agrandi par lui, procédé dont il est coutumier et grâce auquel les détails du dessin peuvent être rendus avec plus d'exactitude et de manière plus visible.

Avenches.

S * Communitas de aduentica (Pl. IX, 8) entre deux grènetis. Bordure taillée en biseau et ornée de quintefeuilles. Les mots de la légende sont séparés par des glands tigés et feuillés. Minuscules gothiques.

---

[1] *Ecartelé de sinople et de gueules à une croix alésée d'argent brochant sur l'écartelure.*

Bien que l'empreinte d'après laquelle nous donnons ces armes ne soit pas très nette, on distingue comme un minuscule sautoir à l'intersection des bras de la croix. La présence de celle-ci s'explique, croyons-nous, par le fait que ce qui forme aujourd'hui la commune d'Ollon dépendait avant la conquête bernoise et même en partie depuis cette conquête de l'abbaye de St-Maurice en Vallais. M. Alfred Millioud, archiviste-adjoint, qui a travaillé au classement des archives d'Ollon, nous dit avoir vu un acte au bas duquel est plaqué, entre autres, un sceau aux armes de cette commune portant la *croix tréflée*.

Quant aux émaux, nous les avons indiqués d'après les hachures sans nous être assuré si celles-ci sont dans le sens voulu.

[2] *Parti de gueules et d'or.* On a dit que ces émaux s'expliquaient par le fait qu'Aubonne relevait au spirituel de l'évêché de Genève. Nous pensons bien plutôt avec le regretté professeur Berthoud-Monay qui a publié, il y a quelques années, dans le *Journal d'Aubonne* un article sur ce sujet, que cette similitude d'émaux est due aux relations combourgeoisiales qui s'établirent de bonne heure entre la modeste ville vaudoise et la puissante cité des bords du Rhône.

SCRAY - DE - MANDEMENT - DOLCION (Pl. 13, N° 5 bis). Cupidon au poutron. La légende a pour signe initial un dauron et les mots qui la composent sont séparés par des quintefeuilles de très petite dimension. Capitales romaines.

Dans le champ, un cor ovale, presque cruciforme, placé sur un cartouche orné, portant les armes du mandement en colomnette d'Hélène.

Date du XVIIIe siècle.

Orbic. Diam : 0m032. Empreinte en cire rouge, communiquée par M. le docteur A. Grevins.

Autrement :

SCRAY - POTER - LA VILAIC - D'AZUDOSIE autre du cordon et un filet. La légende a pour signe initial et final une quintefeuille et les mots sont séparés par des points. Capitales romaines.

Dans le champ, un cor ornéfi portant les armes de la ville, sans indication d'émaux. L'époque fixée vide par l'on est une d'urbespères.

Date du XVIIIe siècle.

Orbic. Diam : 0m032. Matrice intervalle. Nous ne donnons la description d'après un dessin de l'ouvrage de Mandel. Nous avons vu un sceau tout à fait semblable mais de moindre dimension au bas d'un acte du commencement du XVIIIe siècle. Sera-ce peut-être le même que celui qui est reproduit par cet auteur, mais agrandi par un procédé dont il est coutumier et grâce auquel les détails du dessin peuvent être rendus d'une plus d'exactitude et de manière plus visible.

A vérifier :

§ « Grammaire » de nouvelle (Pl. 13, N° 6). Sceau d'un ecclésiastique taillée en bisean et armée de quintefeuilles. Les mots de la légende sont séparés par des glands tiges et feuilles. Minuscules gothiques.

---

[1] Ancrvéd de nivoyle et de pierres à son. Lorsque [illegible] d'argent. Ancrvéd sur l'ancrvéder.

Bien que l'empreinte [illegible] nous [illegible] ne se sait pas [illegible] au dialogue comme de quinzaine sauhit à l'intérieur [illegible] de la [illegible] de ville-si s'exhiber, [illegible] qu'il [illegible] qu'on [illegible] l'économie d'Otton dépendant avant la conquête [illegible] et même en partie [illegible] de Marnes en Vallée. M. Alfred Ribbon, [illegible] qui a [illegible] en [illegible] archives d'Offay, nous en avait [illegible] [illegible] aux armes de cette commune portant le [illegible].

Quant aux [illegible], nous les avons indiqués [illegible] nous [illegible] et celles-ci sont dans le [illegible].

[2] Ivoyé de pierres et d'or. On a dit que ces armes [illegible] par le fait de [illegible] relevant au spirituel de l'évêché de Gonvers. [illegible] avec le [illegible] Berthoud Bleny qui a publié. Il y a quelques [illegible] dans le [illegible] de [illegible] se sont, que cette [illegible] d'ailleurs [illegible] de [illegible] de bonne heure entre la [illegible] et le [illegible] de la [illegible].

Dans le champ, au milieu d'un trilobe formé d'un triple filet de haut relief, une tête de profil[1], le front ceint d'un bandeau. Ceux qui ne voient que du romain à Avenches diraient: *une tête de Vespasien ceinte d'un diadème.* Le buste, dont on n'aperçoit qu'une très faible partie, est vêtu.

Date du XVe siècle.

Orbic. Diam.: 0m046. Matrice plate en argent munie ou revers d'un appendice semi-circulaire à charnières. Archives communales d'Avenches.

S. COMMVNITATIS AVENTICENSIS (Pl. IX, 9) entre une bordure de feuillage et un filet de haut relief. La légende inscrite sur un plan plus élevé que le champ du sceau se détache sur des hachures qui n'en rendent pas la lecture très facile. Les mots sont séparés par des fleurons, et l'endroit où elle commence est indiqué par une minuscule tête humaine de trois-quarts très finement gravée. Capitales romaines.

Dans le champ, entouré d'un pointillé très léger, un buste de *nègre* de profil, vêtu, le front ceint d'un bandeau noué sur la nuque et dont les extrémités sont flottantes[2].

On lit au revers le millésime 1564.

Orbic. Diam.: 0m030. Matrice plate en argent munie au revers d'un appendice semi-circulaire à charnière. Archives communales d'Avenches.

SIGILLUM * CIVITATIS * AVENTICENCIS (Pl. IX, 10). Au pourtour, un cordon doublé d'un filet. Les mots de la légende sont séparés par de minuscules quintefeuilles. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu ovale aux armes de la ville[3] tenu par un sauvage vêtu d'un pagne, armé d'un arc et d'un carquois, le tout reposant sur une console de laquelle pend une guirlande.

Date du XVIIIe siècle.

Ovale. Diam.: 0m038 × 0m046. Acier poli. Archives communales d'Avenches.

SIGILLUM * URBIS * AVENTICENSIS (Pl. IX, 11). Bordure en forme de chaîne. Les mots de la légende sont séparés par des quintefeuilles. En exergue, séparées par une quintefeuille accompagnée de fleurons, les lettres E d'une part et Z : F de l'autre, probablement la signature du graveur. Capitales romaines.

---

[1] Lorsque la direction n'est pas indiquée, il est sous-entendu que c'est *à droite.* Nous ferons remarquer à cette occasion et une fois pour toutes que la droite et la gauche en blason sont différentes de celles du spectateur.

Le type que nous avons ici se retrouve exactement pareil sur un autre sceau mentionné par de Mandrot (op. cit.) et dont la matrice n'existe plus. Sur ce sceau la légende est inscrite en *capitales* gothiques et l'encadrement du champ est polylobé. D'après l'auteur précité, il daterait du XIIIe siècle.

[2] Ce sceau et le précédent ne rentrent pas à proprement parler dans la catégorie des *sceaux armoriaux.* Ils nous offrent une figure emblématique non comprise dans un écu.

[3] Les armes d'Avenches ne sont pas, paraît-il, définitivement arrêtées. De nos sceaux il ressort qu'elles sont *de gueules à un buste de Maure (ou de nègre) de profil, au naturel, tortillé de — et vêtu de —.*

Dans le champ, au milieu d'un trèfle lorrain d'un triple filet de jaut relief, une tête de profil, le front ceint d'un bandeau. Cheveux qui se retournent de roulain à Avenches diretent; ver vers de. Exposeur avec d'yeux ouverts. Le buste, dont on n'aperçoit qu'une très faible partie, est vêtu.

Date du XVIe siècle.

Orbe. Bronze. Diam. 0m016. Monnaie plate en argent massif, en revers d'un appendice semi-circulaire à charnières. Archives communales d'Avenches.

S. CUMMYNITATIS AVENTICENSIS (?). IX. Si, sous ces mots, bordure de feuillage et un filet de haut relief. Le grenetis bordant au un plan plus élevé que le champ de avers se détache sur des lignes horizontales qui n'en rendent pas la lecture très facile. Les mots sont séparés par des fleurons, et l'auteur ou celle commence est indiqué par une mitoisville. Les lettres de trois-quarts très bien gravées. Capitales romaines.

Dans le champ, entouré d'un perlé très large, un buste de revers de profil, vêtu, le front ceint d'un bandeau noué sur la nuque et dont les extrémités sont flottantes.

On lit au revers le millésime 1861.

Orbe. Diam. 0m020. Médaille plate en argent massif, en revers d'un appendice semi-circulaire à charnières. Archives communales d'Avenches.

SIGILLUM CIVITATIS AVENTICENSIS (?). IX. Les lettres sont séparées par de petites cales quinterfeuilles. Capitales romaines.

Dans le champ, au bas avant aux armes de la ville, vers un sauvage vêtu d'un pagne, armé d'un arc et d'un carquois, le tout recouvert de une peau sole de lapmelle peut une quintaïde.

Date du XVIIe siècle.

Orbe. Diam. 0m035. Cuivre. Acte pol. Archives communales d'Avenches.

SIGILLUM - UNUS - AVENTICENSIS (?). IX. Il. Bordure en torse de chaîne. Les mots de la légende sont séparés par des quintaïdes. En revers, séparées par une quintefeuille accompagnée de fleurons, les lettres F d'une part et Z : F de l'autre, probablement la signature du graveur. Capitales romaines.

---

[1] Lorsque la direction de la ligne brisée, il est souvent [illegible] par [illegible]. Nous trouve remarquer à cette occasion d'une fois pour toutes que le [illegible] le [illegible] au [illegible] sont différemment de celles de [illegible].

Le type que nous avons [illegible] par [illegible] de Schaffhouse [illegible] [illegible] en capitales romaines, et [illegible] de chaque côté [illegible] [illegible] [illegible]

No 1, 2, 3, 4 Aigle. 5 Bex. 5 bis Ollon. 6, 7 Villeneuve. 8, 9, 10, 11 Avenches. 12 Cossonay. 13 La Sarra. 14 Echallens.

Dans le champ, un écu aux armes de la ville, effilanqué, découpé en trèfle à sa partie inférieure, penché à droite et surmonté d'un casque grillé, taré de trois-quarts, avec bourrelet, plumes et lambrequins. L'émail du champ de l'écu est indiqué par des hachures.

Date du XVIIIe siècle.

Ovale. Diam.: 0m038 × 0m043. Argent. Archives communales d'Avenches.

Cossonay.

SIGILLVM VILLÆ DE COSSONAY (Pl. IX, 12) entre une bordure de feuillage et un filet. La légende se lit à partir du bas du sceau. Après le dernier mot, un fleuron. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu très simple aux armes de la ville[1] tenu par deux amours munis de leur carquois et surmonté d'un motif d'ornementation en enroulements, le tout reposant sur une console de laquelle pend une draperie découpée et ornée de floches.

D'après de Mandrot, ce sceau daterait du XVIe siècle. C'est, croyons-nous, le faire remonter un peu haut. Les hachures comme moyen d'indiquer les émaux n'apparaissent guère dans notre pays qu'à la fin du XVIIe siècle; elles ne sont même d'un usage courant qu'au XVIIIe. Ensuite, les lettres sont plutôt de forme moderne. Quant au mélange de latin et de langue vulgaire que nous offre la légende, ce n'est pas au XVIe siècle, mais beaucoup plus haut qu'il ferait remonter notre sceau. N'aurions-nous pas ici une copie plus ou moins fidèle d'un type disparu? Cette opinion admise, il est permis de supposer que les tenants du type ancien étaient des anges et non des cupidons.

Ovale. Diam.: 0m034 × 0m035. Argent. Archives communales de Cossonay.

LE · SEAV · DE · LA VILLE · DE · LA · SARRA (Pl. IX, 13) entre une bordure de feuillage et un filet. Les mots de la légende sont séparés par des points. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu arrondi au relief très accusé portant les armes de ce bourg[2] sans indication d'émaux. Il est accosté de deux palmes et surmonté du millésime 1599.

Orbic. Diam.: 0m035. Cuivre jaune. Médaillier cantonal.

LE · SEAV · DE · LA · VILLE · DE · LA · SARRA. Ne diffère du précédent que par le contenu de l'écu qui est *parti de — et de — à la majuscule latine S de — brochant sur le tout.* Les palmes, en outre, y sont supprimées.

La coexistence de ces deux sceaux ne doit pas nous étonner. On apposait l'un ou l'autre selon que l'acte à dresser exigeait ou non l'agrément du seigneur. Nous avons ici les armes proprement dites de la ville de La Sarra. Il résulte

[1] *Parti azur et argent.*

[2] Ce sont les armes des sires de La Sarra chargées de la lettre majuscule latine S. Les sires de La Sarra portaient *palé d'argent et d'azur de six pièces au chef de gueules chargé de trois étoiles à cinq rais d'or.*

Dans le chœur, on n'a rien trouvé de vieil, seulement, dénoyée en vertu à sa partie inférieure, perche à étoile et armoirie d'un évêque gravé, vers de trois-quarts, avec bourrelet, plinthe et tandoupoin. L'angle du chœur de l'est indique par des bagueres.

Date du XVIIIe siècle.

Ovale. Diam.: 0m034 × 0m033. Argent. Armoirie communale d'Avesnes.

Commentaire.

— SIGILLVM VILLÆ DE COSSOVAN (?) IX. 12. entre une bordure de feuillage et un filet. La légende se lit à partir, du bas du sceau. Après le dernier mot, un fleuron. Capitales romaines.

Dans le champ, un cœur très simple aux armes de la ville? rem par deux anneaux unis de leur cervoise et surmonté d'un motif d'ornementation en rameaux, le tout reposant sur une console de fantaisie pour une armoirie découpée et orée de feuilles.

Depuis de Mandrat, au second dénoyant du XVIIe siècle (?) est, trouvons nous, le faire remonter un peu haut. Les bordures étaient moyen d'indiquer les sceaux n'appartiennent trois dans notre pays qu'à la fin du XVIIe, décrit ces sont même d'un usage commun qu'au XVIIIe. Ensuite, les mêmes sont plutôt de forme moderne. Quant au mélange de latin et de langue vulgaire que nous offre la légende, ce n'est pas au XVIIe siècle, mais beaucoup plus tôt qu'il fut rencontré notre sceau. N'aurions-nous pas là une copie, plus ou moins fidèle de 1700 dépourvu? Cette opinion admise, il est permis de supposer que les formules du type ancien étaient des angles et non des cupides.

Ovale. Diam.: 0m030 × 0m028. Argent. Armoirie communale de l'Avesnes.

LE · SEAV · DE · LA VILLE · DE · LA · SAVERNE (?) IX. 50. entre une bordure de feuillage et un filet. Les mots de la légende sont séparés par des points. Capitales romaines.

Dans le champ, un cœur surmonté en relief des armes portant les armes de ce bourg? sans indication d'émaux. Il est orné de deux palmes et surmonté du millésime 1500.

Table. Diam.: 0m035. Cuivre jaune. Médaillier communal.

— SEAV · DE · LA · VILLE · DE · LA · VIRGA. Se différe de précédent que par le contour de l'écu qui est pointu à ... 1 de ... 1 de ... 1 de

d'une note que M. le juge fédéral Favey nous a communiquée que les bourgeois de ce lieu obtinrent par une prononciation du 15 mars 1561 la faculté d'avoir des livrées *à leurs couleurs*. Les armes de la ville de La Sarra, telles que notre sceau nous les donne, figurent aujourd'hui encore avec le millésime 1566, encastrées dans le mur de soutien de la terrasse de l'église paroissiale. La pierre où elles sont gravées ou sculptées, nous ne nous souvenons plus au juste, devait primitivement se trouver ailleurs — peut-être faisait-elle partie de l'ancienne chaire en maçonnerie — et a été placée en cet endroit lors de la construction de la terrasse et de l'église actuelles. Celle-ci a été inaugurée en 1838. Ces armes se blasonnent *parti de gueules et d'or à la majuscule latine S d'argent brochant sur le tout.*

Empreinte en cire rouge scellant une obligation de 3000 florins en faveur de noble et généreuse Elisabeth de Diesbach, veuve de magnifique et puissant Samuel Zechender de son vivant baillif d'Yverdon, contre *les sieurs gouverneur, conseillers et bourgeois* de la ville de La Sarra, en date du 16 juillet 1709. Communication de M. le syndic Knebel.

Echallens.

* LE * BOVRG * D'ECHALLENS (Pl. IX, 14). Bordure dentelée. Les mots de la légende sont séparés par des étoiles à cinq rais. Capitales romaines fort grossièrement gravées.

Dans le champ entouré lui-même d'une bordure carrelée *un chêne arraché et chargé de glands*[1].

Date du XVIe siècle.

Orbic. Diam.: 0m034. Fer. Archives communales d'Echallens.

BOVRGEOISIE DE GVMOENS LA VILLE. Grènetis au pourtour. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu arrondi soutenu par deux palmes passées en sautoir et reliées par un nœud de ruban, portant les armes de cette commune[2] sans indication d'émaux. L'écu est peut-être timbré d'une couronne, mais impossible, vu le mauvais état de l'empreinte, de rien préciser à cet égard.

Date du XVIIe siècle.

Orbic. Diam.: 0m030. Empreinte communiquée par M. Ch. Narbel à Aigle. La matrice n'a pas été retrouvée aux archives communales de Goumoëns.

Grandson.

5. ville grandissoni (Pl. X, 15). Filet au pourtour. La légende se lit sur une banderole que ses plis divisent en trois parties et dont les extrémités s'enroulent sur elles-mêmes. Les mots sont séparés par des croisettes. Minuscules gothiques.

[1] Les armes de ce bourg se blasonnent *d'or à un chêne arraché au naturel.*
[2] *De — à une croix potencée de —.*

d'une note que M. le juge fédéral Ivanoy nous a communiquée, les lumières de ce lieu obtinrent par une pyromantation ou, mieux, par la bataille d'avoir des livrées à leurs couleurs. Les armes de la ville de La Sarra, telles que nous avons nous les donne, figurent mûrement-Ion encore aujourd'hui, en quatrièves dans la nef de nutition de la terrasse de l'église paroissiale. La pierre où elles sont gravées ou sculptées, nous ne nous souvenons plus au juste, devant primitivement se trouver ailleurs — peut-être faisait-elle partie de l'ancienne chaire en nisqonnerie — et a été placée en cet endroit lors de la construction de la terrasse et de l'église actuelles. Celle-ci a été inaugurée en 1856. Ce n'est-ce blasonnant pourvu de quartiers n'ayant à le vouqueuvre-ci. Mais il suffit sur le tout.

Empereurs en cire rouge scellant une obligation de 3000 florins en faveur de noble et généreuse Elisabeth de Jiskenbach, veuve de Sangmiqui, et puissant Samuel Zechinator de son vivant bailli d'Yverdon, contre les susdits [illegible] seneffdrs et bourgeois de la ville de La Sarra, en date du 19 juillet 1370. Communication de M. le syndic Kuebel.

Bibliographie.

« LE « ROYRG » DE BERNARDINO DI IX, 1471, Bordure dentelée. Les mots de la légende sont séparés par des étoiles à cinq rais. Capitale romane fort grossièrement gravée.

Dans le champ autour, les décors d'une lourdure-cuirasse en [illegible] et chaque de plumes :

Date du XVIe siècle.

Orbie. Diam.: 100 [illegible]. Fer. Archives communales d'Echallens.

ROYRGEORIUM DE GYMORENS 1.3 VILLE. Étiquette en parchemin Capitales romanes.

Dans le champ, un cou arrondi sortant par deux pattes passées en sautoir et ralées par un anneau de rubans, portant le sceau de cette commune, sans indication d'usage. L'âge est peut-être tiré d'une [illegible], mais impossible, vu le mauvais état de l'empreinte, de rien préciser à ce sujet.

Date du XVIIe siècle.

Orbie. Diam.: 100 [illegible]. Empreinte communiquée par M. Gr. Nerbel à Aigle. La matrice n'a pas été retrouvée aux archives communales de Gimmens.

Chronique.

6. pilier grandissant (Pl. X, 15). Fort en pointure. La légende se lit sur une bandarole que ses plis divisent en trois parties et dont les extrémités s'enroulent sur elles-mêmes. Les mots sont séparés par des croisettes. Minuscules gothiques.

« Les armes de ce bourg se blasonnent d'or à un chêne arraché de sinople, » — à une croix pattée [illegible] —

Dans le champ, un écu arrondi aux armes de la ville [1] sans indication d'émaux.

Date du XVe siècle.

Orbic. Diam.: 0m030. Matrice plate en argent munie au revers d'un appendice semi-circulaire à charnière. Archives communales de Grandson.

* PETITE * CLOCHE * FAICT * GRANDSON * 1599 (Pl. X, 16) entre une bordure de feuillage et un filet câblé. Les mots de la légende sont séparés par des quintefeuilles et l'endroit où elle commence est indiqué par une fleur de lis. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu découpé en forme de cuir, en accolade à sa partie inférieure, portant les armes de la ville sans indication d'émaux. L'espace laissé libre est orné de fleurons. Les figures sont d'un fort beau relief.

Orbic. Diam.: 0m045. Cuivre jaune. Archives communales de Grandson.

SIGILLVM · VRB * GRANDISSONI (Pl. X, 17) entre deux filets. Grènetis au pourtour. Les mots de la légende sont séparés respectivement par un point et par une étoile à cinq rais; l'endroit où elle commence est indiqué par une quintefeuille. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu découpé, accosté de petits fleurons, portant les armes de la ville sans indication d'émaux.

Date du XVIe siècle ou peut-être du XVIIe.

Orbic. Diam.: 0m030. Cuivre jaune. Archives communales de Grandson.

SIGILLVM GRANDISONY (Pl. X, 18). Au pourtour, un cordon doublé d'un léger filet. La légende se lit dans la moitié inférieure du sceau. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu en accolade (ou écu français moderne) aux armes de la ville, timbré d'une sorte de couronne ducale et tenu par deux sauvages appuyés sur des massues, le tout reposant sur une console. L'émail du fond est seul indiqué.

Date du XVIIIe siècle.

Ovale. Diam.: 0m024. Cuivre jaune. Archives communales de Grandson.

Les archives de cette ville possèdent en outre un *poinçon* en fer de petite dimension affectant la forme d'un écu arrondi à sa partie inférieure et échancré sur les flancs. Grènetis au pourtour. Dans un chef dont le trait est indiqué également par un grènetis, on lit en capitales romaines GRANSON (Pl. X, 19).

Ste-Croix.

* CHRISTVS * SVPER * NOS * EMINET (Pl. X, 20) entre grènetis. Les mots de la légende sont séparés par des étoiles à cinq rais; une quintefeuille lui sert de signe initial. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu ovale aux armes de Ste-Croix [2]. Il est placé dans un cartouche orné et timbré d'une couronne comtale (à neuf perles apparentes).

[1] *D'azur à un soleil figuré d'or soutenu d'un croissant montant de même.* Tous nos sceaux, sauf le premier, ont également *le croissant figuré.*

[2] *D'azur à une croix latine d'or sur un mont à trois sommets de sinople.*

Dans le champ, un âne arrêté aux abreuvoirs de la ville ; sans indication d'époque.

Date du XVIe siècle.

Orbic. Diam.: 0m030. Matrice plate en argent massif en revers d'un opposition semi-circulaire à chaudière. Attaches conservées de chaînette.

« PETITE - CLOCHE - BAILLY - GRAMMSOY - 1559 (H. S.) » (?) entre une bordure de feuillages et un filet triple. Les mots de la légende sont séparés par des quintefeuilles et l'anneau en cette commence et termine par une fleur de lis. Capitales romaines.

Dans le champ, un âne découpé en forme de cœur, se dressant à sa partie inférieure, portant les armes de la ville sans indication d'émail. L'espace laissé libre est orné de feuilles. Les figures sont d'un fort beau relief.

Orbic. Diam.: 0m040. Cuivre jaune. Attaches conservées de chaînette.

SIGILLVM VRB « GRAMMSOY » (H. S.) entre deux filets. Caractères en pointes. Les mots de la légende sont séparés alternativement par un point et par une étoile à cinq rais ; l'anneau où elle commence est indiqué par une quintefeuille. Capitales romaines.

Dans le champ, un âne découpé, accosté de petits flammes portant les armes de la ville sans indication d'émaux.

Date du XVIe siècle ou peut-être du XVIIe.

Orbic. Diam.: 0m030. Cuivre jaune. Attaches conservées de chaînette.

SIGILLVM GRAMMSOY (H. S.) (?). Au pourtour, un cordon double d'un léger filet. La légende se lit dans la moitié inférieure du sceau. Capitale romaine.

Dans le champ, un âne en accolade (on dirait) accosté de trois flammes de la ville, timbré d'une sorte de couronne ducale et tenu par deux anneaux appuyés sur des massues, le tout reposant sur une « coupe ». L'émail du fond est seul indiqué.

Date du XVIIIe siècle.

Ovale. Diam.: 0m021. Cuivre jaune. Attaches conservées de chaînette.

Les archives de cette ville possèdent un outil de fer de forme en fer de pelle dimension allouant la forme d'un âne arrêté à « partie *antérieure* et *colmaret* sur les flancs. Il ressemble au pentaure. Dans un *sabot* dans le trait est indiqué également par un grenetis, on lit en majuscules romaines (XIIIe-XIVe S.) (?) :

Saint-Dizier.

« CHRISTVS - SVPER - NOS - REMANET » (?) ; 20 mm. entre grenetis. Les mots de la légende sont séparés par des croisettes à cinq rais ; une croisette lui sert de signe initial. Capitales romaines.

Dans le champ, un ovale aux armes de Saint-Dizier. Il est placé dans un cartouche orné et timbré d'une couronne comtale à neuf perles apparentes.

« Ouvrez à un seul figure d'or, soutenu d'un croissant montant de sinople. Les mots sont, sont le premier, qui signifient le vrai Sauveur.

« Ouvrez à une vraie lettre d'or sur un mont à trois sommets de sinople.

Pas d'émaux indiqués. La croix, il est vrai, est hachée dans le sens vertical pour le montant, et dans le sens horizontal pour la traverse, mais les hachures, ici, ne sauraient avoir d'autre but que de faire mieux ressortir le meuble de l'écu.

Ce sceau est probablement du XVIIe siècle. Nous en avons vu une empreinte plaquée au bas d'un acte du *Conseil des Vingt-quatre* du 19 avril 1733.

Ovale. Diam.: 0m027 × 0m032. Empreinte en cire brune[1].

Lausanne.

✠ SIGILLVM ⁝ MAIVS ⁝ CIVIVM LAVSANE (Pl. XI, 21) entre deux filets de haut relief. Les mots de la légende sont séparés par deux quintefeuilles placées l'une au-dessus de l'autre, et l'endroit où elle commence est indiqué par une croix potencée. Capitales gothiques pour la plupart du moins.

Dans le champ, au milieu d'un orle polylobé et contrelobé, un écu arrondi, *coupé de — et de —*[2], timbré d'une aigle éployée et entouré d'un grènetis qui en suit exactement les contours. L'orle est interrompu en deux endroits par le timbre et par la partie inférieure de l'écu[3].

Si pour déterminer l'âge de notre sceau, on ne considerait que la forme des lettres de la légende, on lui assignerait le XIIIe siècle. Mais il faut se rappeler que ces lettres imitées de la capitale gothique sont fréquemment employées au XVIe siècle. On connait d'ailleurs l'âge exact du *Sigillum maius;* il servit pour la première fois à signer le traité d'alliance et de combourgeoisie de Lausanne avec Berne et Fribourg, le 15 janvier 1526[4].

Orbic. Diam.: 0m086. Matrice avec poignée en argent doré. Archives communales de Lausanne.

Sceau double[5]. *Avers:* LE GROS SAVLTIER DE LAVSANNE[6] entre deux filets. Cordon saillant au pourtour. Le timbre de l'écu sert de signe initial à la légende. Capitales romaines (Pl. X, 22).

---

[1] Le sceau-matrice n'a pas été retrouvé aux archives communales. Nous en donnons la description d'après une cire originale que nous a communiquée M. B. Dumur, ancien président du Tribunal de Lausanne, et dont il a bien voulu se dessaisir au profit de la collection de l'Etat.

[2] Lausanne porte *coupé d'argent et de gueules* selon les uns, *de gueules au chef d'argent* selon les autres. Nous n'avons pas ici à trancher la question. La première variante étant la moins fréquente, nous en ferons la mention spéciale lorsqu'elle se présentera. Autrement, il est bien entendu que c'est de la seconde qu'il s'agit.

[3] C'est peut-être la forme très particulière de cet écu qui a fait dire à Marc-Antoine Pellis dans ses *Eléments de l'histoire de l'ancienne Helvétie et du canton de Vaud* (Tome II, p. 214) qu'avant 1567 *les armoiries de Lausanne étaient une chaudière.*

[4] Vu l'importance de l'acte à sceller, le Conseil de Lausanne avait fait faire un grand sceau neuf en argent qui coûta 24 livres et 15 sols payés le 12 janvier à Antoine Bovard orfèvre. (Mém. et doc. de la soc. d'hist. de la Suisse romande.)

[5] On lit dans les manuaux de la ville de Lausanne, en date du 5 octobre 1615: N. Jeh. Bapt. Seigneux l'aisné ayant été esleu par nos très hon. S^rs des Deux cents S^r *grospsaultier* et lors presté serment luy a esté remis le baston et *seelz grand et petit.*

[6] Il semble ressortir de notes que M. B. Dumur a mises obligeamment à notre disposition que le gros sautier de Lausanne, président du Consistoire et de la Cour d'appel des LX, était au XVIe et XVIIe siècles un personnage assez important. Toutefois son rôle semble

Dans un champ à surface grenue, un écu en accolade aux armes de la ville sans hachures, timbré d'une aigle impériale (à deux têtes) couronnée.

Orbic. Diam.: 0m035. Matrice avec poignée en argent à l'extrémité opposée de laquelle nous avons le revers.

Revers: LE GROS SAVLT DE LAVSANNE. Sauf la légende qui est ici abrégée vu l'exiguité du sceau, exactement semblable à l'avers. (Pl. XI, 23).

Date du XVIIe siècle selon toute probabilité.

Orbic. Diam.: 0m027. Médaillier cantonal.

CIVITAS LAVSANE (Pl. XI, 24) entre deux grènetis. Le timbre de l'écu passe par dessus le grènetis intérieur et sert de signe initial à la légende. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu aux armes de la ville, arrondi, légèrement échancré sur les flancs et timbré d'une aigle impériale. Pas de hachures. Le chef est pointillé.

Date probablement de la fin du XVIe siècle.

Orbic. Diam.: 0m019. Fer. Archives communales de Lausanne.

LAVSANNA CIVITAS (Pl. X, 25). Filet saillant au pourtour. Le timbre est disposé comme au précédent. Les deux mots de la légende sont séparés par un annelet. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu en accolade aux armes de la ville timbré d'une aigle impériale couronnée. Le chef est fortement relevé; l'émail du champ de l'écu est pointillé.

Date probablement du XVIIe siècle.

Orbic. Diam.; 0m027. Argent. Archives communales de Lausanne.

SIG · CONSVL · ET CONSILII · LAVSAN (Pl. XI, 26) entre une bordure perlée et un léger filet. Les mots sont séparés par des points. Capitales romaines.

Dans le champ enfermé dans un cercle perlé qui s'interrompt pour laisser passer le timbre, un écu en accolade aux armes de la ville timbré d'une aigle impériale nimbée. Le chef est diapré et l'émail du champ indiqué par des hachures.

Date du commencement du XVIIIe siècle ou de la fin du XVIIe.

Orbic. Diam.: 0m040. Acier poli. Archives communales de Lausanne.

SIGIL · COMVNITAT · LAVSANNÆ (Pl. X, 27) entre deux cercles perlés. Léger grènetis au pourtour. Pour le reste, semblable au précédent. Remarquons cependant que le chef est ici un peu moins large.

s'amoindrir avec le temps. Au XVIIIe siècle une de ses attributions consiste à faire rentrer les bamps et amendes imposés par le Conseil et qui ne sont pas du ressort du fisc ou de l'office du mestral, et à aider le receveur des pauvres à recevoir et annoter les «vins» qui se paient lors de la mise des dîmes ou des vignes.

Durant la période bernoise, la ville de Lausanne avait à Pully son sautier. Il est possible, d'après M. Dumur, que la qualification de *gros* appliqué au sautier de Lausanne servit à distinguer cet officier important de celui de Pully.

Dans un champ à surface grumeleuse, au Cap, au nord-ouest non loin de la ville sans bâtonnets, trouvé d'une pièce isolément. Grès rouge vosgien.

Orbic. Diam. : 0m,035. Statuettes pelasgiques en argent à l'extrémité opposée de laquelle nous avons le revers.

Revers. LE GENOS SAVIT DE LAVSANNE. Sans la légende qui est abrégée en l'original de même, exactement semblable à l'avers (Pl. XI, 24).

Date du XVIIe siècle selon toute probabilité.

Orbic. Diam. : 0m,027. Médaillier communal.

CIVITAS LAVSANNE (Pl. XI, 25) entre deux grénetis. La limite de l'exergue passe par dessus le grénetis intérieur et sert de sous-tinnel à la légende. Capitales romaines.

Dans le champ, un cep aux armes de la ville, renversé, représenté colonné sur les bancs et flanqué d'une étoile impériale. Les de Jacquenoz. Le chef est pointillé.

Date probablement de la fin du XVIe siècle.

Orbic. Diam. : 0m,019. Prêt : Archives communales de Lausanne.

LAVSANNA CIVITAS (Pl. X, 23). Effet saillant au pointillé. Le revers est disposé comme au précédent. Les deux mots de la légende sont séparés par un annelet. Capitales romaines.

Dans le champ, un cep en accolade aux armes de la ville, flanqué d'une étoile impériale contournée. Le chef est brièvement relevé. Fonds du champ du chef est pointillé.

Date probablement du XVIIe siècle.

Orbic. Diam. : 0m,021. Argent. Archives communales de Lausanne.

SIG. CONSTI. ET CONSILII LAVSANNA (Pl. XI, 26) entre un long dard ovale et un léger filet. Les mots sont séparés par des quatre-feuilles. Capitales romaines.

Dans le champ, enfermé dans un cercle perlé-gréné, traversant toute largeur passe la limbre, un cep en accolade aux armes de la ville, flanqué d'une étoile impériale aimée. Le chef est dégagé et l'annel du chef du milieu est bombé.

Date du commencement du XVIIIe siècle ou de la fin du XVIIe.

Orbic. Diam. : 0m,019. Argent poli. Archives communales de Lausanne.

SIGIL. CONSVETAT LAVSANNE (Pl. X, 22) entre deux lignes perlées. Lettre gréneée en pointure. Tour à trois coulisses au pédiment. Remarquons cependant que le sceau est en un peu moins ancien.

---

s'amoindrir avec le temps. Au XVIIIe siècle une de ces attributions fournit à Lausanne les lampes en cuivre-tuyaux par le Tunnel et qui ne sont pas, du reste, de fer, ou de l'office de nourrit, et a aidé le revenu des pauvres à revivre et nourrir les vieux, ou se passer lors de la mise des dîmes au des vieux.

Durant le pédoch bernoise, le rôle de Lausanne vaut à Berne un quatre. Il est possible d'après M. Dunon, que le revêtement de ces supplices, outre de Lausanne avait à distinguer cet article important de cédé de 1803.

SIGIL * COMMVNE * LAUSANNE (Pl. X, 28) entre deux cercles perlés. Le cercle intérieur est doublé d'un léger filet. Les mots de la légende sont séparés par des quintefeuilles. Pour le reste, pareil aux précédents.

SIGILLVM · CIVITATIS · LAVSANNÆ (Pl. XI, 29). Bordure fleuronnée doublée d'un filet très faible. Les mots de la légende sont séparés par des points; le timbre lui sert de signe initial. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu aux armes de la ville sobrement découpé, timbré d'une aigle impériale nimbée et entouré d'ornements qui rappellent des lambrequins. A la pointe de l'écu, un mufle de lion. C'est le type qui est actuellement reproduit, sauf légères modifications, sur les imprimés officiels de la commune.

Date du XVIIIe siècle.

Orbic. Diam.: 0m040. Cuivre jaune. Archives communales de Lausanne.

SIG : CONSVL ET CONSILII LAVSAN : (Pl. X, 30). Filet au pourtour. Les abréviations sont indiquées par deux points. Le timbre est disposé comme au précédent. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu arrondi aux armes de la ville, placé sur un cartouche orné et timbré d'une aigle impériale nimbée. Cet écu dont la forme est assez commune est en accolade, faiblement échancré sur les flancs et a ses angles supérieurs abattus.

Date du XVIIIe siècle.

Ovale. Diam.: 0m028 × 0m033. Argent. Médaillier cantonal.

Sceau double. Avers (Pl. XI, 31) : SIG : COMMVNITAT : LAVSANNÆ. Filet au pourtour. Les abréviations sont indiquées par deux points. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu en accolade aux armes de la ville timbré d'une aigle impériale.

Date du XVIIIe siècle.

Orbic. Diam.: 0m035. Matrice en acier poli fixée par une douille à une poignée en bois, tournée, à l'extrémité opposée de laquelle se trouve une autre matrice de même métal mais de moindre dimension. Archives communales de Lausanne.

Revers (Pl. X, 32): Exactement semblable à l'avers.

Orbic. Diam.: 0m025.

LAVSANNA · 1718 (Pl. XI, 33) entre deux filets. Bordure en forme de chaîne. Le second N est affacé. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu arrondi aux armes de la ville. La partie inférieure rompt le filet intérieur. Le champ de gueules est indiqué par des hachures. Le chef est diapré.

Orbic. Diam.: 0m027. Coin en fer. Archives communales de Lausanne.

LAVSANNA * CIVITAS (Pl. XI, 34). Bordure perlée. La légende est inscrite sur une banderole dont les extrémités s'enroulent sur elles-mêmes à droite et à gauche de l'écu. Les deux mots sont séparés par une quintefeuille. Capitales romaines.

BIOTL - VONNEYVNE - LAUSANNA (Pl. X, 29) entre deux colonnes verte.
Le corps intérieur est double d'un jeter-ular. Les anses de la légende sont séparés par des quatrefeuilles. Pour le reste, travail aux pointillés.

SIGILLVM - CIVITATIS - LAVSANNENSIS. XI 20. Bordure lumineuse double d'un filet très fritée. Les anses de la légende sont séparés par des points; le fluter lui sert de signe initial. Capitales romaines.

Dans le champ, un âne aux oreilles de la ville adossées, tenant d'une aigle impériale ailée et couronnée d'où pendent des lambrequins. A la pointe de l'âne, un mufle de lion. C'est le type qui est actuellement reproduit, sauf légères modifications, sur les bannières officielles de la commune.

Date du XVIIIe siècle.

Orbic. Diam.: 0m029. Cuivre jaune. Archives communales de Lausanne.

SIG - CONSVL - DE - CONSILII LAVSANN (Pl. X, 30). Filet en pourtour. Les abréviations sont indiquées par deux points. La flèche est disposée comme au précédent. Capitales romaines.

Dans le champ, un âne arrondi aux armes de la ville, placé sur un cartouche orné et timbré d'une aigle impériale ailée. Cet âne dont la tête est assez commune est en accolade, tablement enlacé entre les flancs et à ses angles supérieurs ailettes.

Date du XVIIIe siècle.

Orbic. Diam.: 0m029 × 0m023. Argent. Matériaux communaux.

Sceau double. Avers (Pl. XI, 31). SIG - CONSVLVNTAT : LAVSANN. Filet en pourtour. Les abréviations sont indiquées par deux points. Capitales romaines.

Dans le champ, un âne en accolade aux armes de la ville (timbre d'une aigle impériale.

Date du XVIIIe siècle.

Orbic. Diam.: 0m029. Matrice en cuivre poli fixée par une douille à une poignée en bois, tournée, à l'extrémité opposée de laquelle se trouve une autre matrice de même métal mais de moindre dimension. Archives communales de Lausanne.

Revers (Pl. X, 32): Exactement semblable à l'avers.

Orbic. Diam.: 0m029.

LAVSANNA - 1718 (Pl. XI, 33) entre deux filets. Bordure en forme de chaîne. Le second N est allacé. Capitales romaines.

Dans le champ, un âne arrondi aux armes de la ville. La partie inférieure rompt le filet intérieur. Le champ de gueules est indiqué par des hachures. Le chef est diapré.

Orbic. Diam.: 0m027. Cuivre jaune. Archives communales de Lausanne.

LAVSANNA - CIVITAS (Pl. XI, 34). Bordure perlée. La légende est inscrite sur une bandereole dont les extrémités s'enroulent sur elles-mêmes à droite et à gauche de l'âne. Les deux mots sont séparés par une quatrefeuille. Capitales romaines.

15

16

17

19

18

60

30

20

25

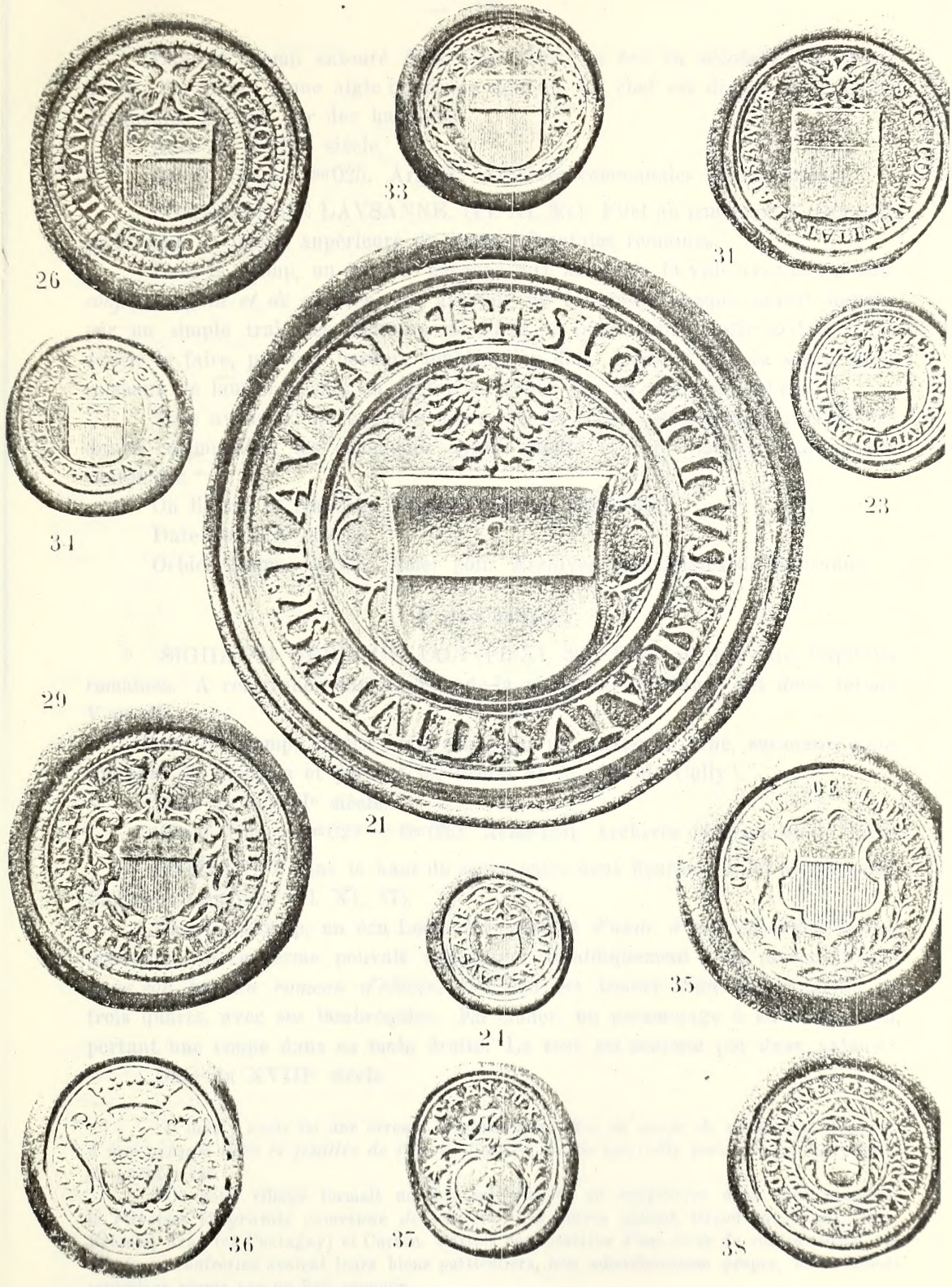
32

27

22

28

№ 15, 16, 17, 18, 19 Grandson. 60 Baulmes. 20 Ste-Croix.
22, 25, 27, 28, 30, 32 Lausanne.



Archiv Hérald. 1902. № 4. Planche XI.

№ 21, 23, 24, 26, 29, 31, 33, 34, 35, 36, 37, 38 Lausanne.

Dans le champ entouré d'un léger filet, un écu en accolade aux armes de la ville timbré d'une aigle impériale nimbée. Le chef est diapré et le champ de gueules indiqué par des hachures.

Date du XVIIIe siècle.

Orbic. Diam.: 0m025. Argent. Archives communales de Lausanne.

COMMUME DE LAVSANNE. (Pl. XI, 35.) Filet au pourtour. La légende se lit dans la moitié supérieure du sceau. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu très découpé aux armes de la ville avec la variante *coupé d'argent et de gueules*. Un graveur de la bonne époque aurait indiqué par un simple trait les contours de l'écu, et non comme notre artiste a cru devoir le faire, par une bordure doublée d'un filet. Dans le bas du sceau, deux rameaux de laurier passés en sautoir et reliés par un nœud du ruban.

Nous avons ici un exemple assez rare de sceau contemporain portant des armes communales, les communes ayant adopté le type uniforme aux armes cantonales.

On lit sur la tranche: Valloton graveur Lausanne.

Date du XIXe siècle.

Orbic. Diam.: 0m035. Acier poli. Archives communales de Lausanne.

Lavaux.

SIGILLVM URBIS CVLIACI (Pl. XI, 36). Filet au pourtour. Capitales romaines. A remarquer dans la légende la présence simultanée des deux formes V et U.

Dans le champ, un écu ovale placé sur un cartouche orné, surmonté d'une couronne de marquis et portant les armes de la ville de Cully[1].

Date du XVIIIe siècle.

Ovale. Diam.: 0m028 × 0m030. Acier poli. Archives communales de Cully.

CHENAUX[2] dans le haut du sceau entre deux fleurons. Filet au pourtour. Capitales romaines (Pl. XI, 37).

Dans le champ, un écu Louis XV portant *d'azur à une colombe d'argent* (rampante, si ce terme pouvait s'appliquer héraldiquement à un oiseau) *tenant dans son bec un rameau d'olivier*. Cet écu est timbré d'un casque grillé, de trois quarts, avec ses lambrequins. En cimier, un personnage à mi-corps, vêtu, portant une coupe dans sa main droite. Le tout est soutenu par deux palmes[3].

Date du XVIIIe siècle.

---

[1] Il doit y avoir ici une erreur: ce sceau nous offre un *coupé de gueules et d'argent à une grappe tigée et feuillée de l'un en l'autre*, tandis que Cully porte *coupé d'argent et de gueules* etc.

[2] Ce petit village formait un des huit *quarts* ou *confréries* dont était composée la *Paroisse et grande commune de Villette*. Les autres étaient Grandvaux, Cully, Riez, Epesses, Aran (et Chatagny) et Curson. Parties constitutives d'une sorte de confédération, ces quarts ou confréries avaient leurs biens particuliers, leur administration propre, mais étaient cependant réunis par un lieu commun.

[3] M. Ch. Bugnion, banquier à Lausanne, que nous avons consulté sur ces armes, nous fait remarquer qu'elles ne sont pas sans rapport avec celles des Crousaz de Corsier. Cette

Dans le champ, entouré d'un léger filet, on voit un accolade aux armes de la ville timbré d'une mitre impériale antique. Le chef est chargé de le champ de gueules indiqué par des hachures.

Date du XVIIIe siècle.

Ovale. Diam. : 0m025. Argent. Armoires communales de Lausanne.

CHMMIUER DE LAVSANNE. (Pl. XI, 86). Bible en parchemin. La lucenle se lit dans la moitié supérieure du sceau. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu très découpé aux armes de la ville avec la variante coupé d'argent et de sinoples. Un grenetage de la bande opposée autant indique par un simple trait les sentiers de Lieu, et non comme entre avant il en devoit le faire, par une bordure dentelée d'un filet. Dans le bas du sceau, deux rameaux de laurier passés en sautoir et reliés par un nœud de ruban.

Nous avons ici un exemple assez rare de sceau représentant deux armes communales. Les communes, ayant adopté le type autrefois réservé aux cantonales.

On lit sur la rondelle : Valdeen gr. Lavsanne.

Date du XIXe siècle.

Ovale. Diam. : 0m035. Argent poli. Armoires communales de Lausanne.

Lausanne.

SIGILLVM BRIIS CVIIAVD (Pl. XI, 30). Bible en parchemin. Capitales romaines. A remarquer dans la légende la présence simultanée des deux formes V et U.

Dans le champ, un écu ovale placé sur un cartouche orné, surmonté d'un couronne de marquis et portant les armes de la ville de Gully.

Date du XVIIIe siècle.

Ovale. Diam. : 0m025 × 0m020. Argent poli. Armoires communales de Gully.

CHMMIUX[1] dans le haut du sceau entre deux étoiles. Bible en parchemin. Capitales romaines (Pl. XI, 37).

Dans le champ, un écu Louis XV portant de sinoples à une colonne d'argent rampante, si ce terme pouvait s'appliquer héraldiquement à un oiseau. Armoiries sur lec de un manteau d'hermine. Cet écu est timbré d'un casque grillé, de trois quarts, avec ses lambrequins. En cimier, un personnage à mi-corps, vêtu, portant une coupe dans sa main droite. Le tout est soutenu par deux palmes.

Date du XVIIIe siècle.

---

[1] Il doit y avoir là une erreur de scribe, mais nous avons un sceau de prieuré de Vincennes à une croupe figurée et Zenitée de Jean de Ferrier, tenant un Cœur, porte coupé d'argent et de gueules etc.

Ce petit village, situé au du bas nuvers, en Savoyère dans ses comprises la Paroisse et prieuré conventuel de [illegible] Les autres étaient Grandcour, Cully, Sée, Epesses, Aux (Chexbres) et Cuvaux. Quelles seigneuries n'ont-elles de contestations, ses ouvrir en conservées avant leurs biens particuliers, leur réunissant ensuite, leurs diverses possessions réunis par un lien commun.

[1] Il. Bugnion, bangder à Lausanne, ou Zoïs avec [illegible] sur ces armes, nous fait remarquer qu'elles ne sont pas sans rapport avec celles des Cannons de Cossonay. Cell

Ovale. Diam.: 0m023 × 0m026. Cuivre jaune. Archives communales de Cully.

LA · COMMVNE · DE · GRANDVAVX (Pl. XI, 38) entre une bordure perlée et un grènetis. Les mots de la légende sont séparés par des points. Entre le premier et le dernier mots, un mufle de lion accosté de deux étoiles à cinq rais. Capitales romaines.

Dans le champ et enfermé dans une guirlande formée de deux palmes reliées à leur partie inférieure par un nœud de ruban, un écu arrondi aux armes de Grandvaux[1].

Date du XVIIe ou du XVIIIe siècle.

Orbic. Diam.: 0m029. Fer. Archives communales de Grandvaux.

* ARAN · ET · CHATAGNY (Pl. XII, 39) entre une bordure perlée et un grènetis. Le commencement de la légende est indiqué par une quintefeuille et les mots sont séparés par des points. Capitales romaines.

Dans le champ et dans un encadrement formé de deux palmes reliées à leur partie inférieure par un nœud de ruban, un cep arraché portant deux grappes de raisin et, au-dessus, deux feuilles. Grappes et feuilles sont disposées symétriquement à droite et à gauche du cep.

Date du XVIIe siècle ou du commencement du XVIIIe.

Ovale. Diam.: 0m024 × 0m026. Cuivre jaune. Propriété particulière.

S · les · armes · de · lutrier (Pl. XII, 40). Au pourtour, un cordon saillant doublé d'un filet. La légende est inscrite sur un plan en biseau. Les mots qui la composent sont séparés par des quintefeuilles dont les découpures sont à peine visibles. Minuscules gothiques.

Dans le champ, un ange tenant devant lui un écu arrondi portant *de — à cinq quintefeuilles* (ou roses) *posées en orle*. La tête de l'ange interrompt le plan biseauté, touche le filet et sert de signe initial à la légende.

Date du XVe siècle.

Orbic. Diam.: 0m030. Cuivre jaune. Médaillier cantonal.

Lutry. Sceau double. *Avers* (Pl. XII, 41): Pas de légende. Dans le champ, entouré d'un orle composé de quatorze roses à cinq feuilles, un écu en ogive *coupé de — et de —*[2]. Le premier coupé pourrait à la rigueur passer pour un chef.

---

noble et ancienne famille de la contrée de Lavaux portait *d'azur à une colombe posée sur un chevron-pal d'argent*. Il est possible que les armes des Crousaz aient donné l'idée de celles de la confrérie de Chenaux. M. Bugnion nous fait observer en outre que la colombe de Noë (Gen. VIII, 8—12) est un emblème qui se rencontre assez fréquemment dans les armoiries. Inutile d'insister sur le rapprochement à faire entre le patriarche prénommé et le buveur du cimier.

[1] *De — à un monde de — cintré et croiseté de —*. On ne paraît pas fixé sur les émaux à attribuer à ces armes. Nous avons bien ici un champ quadrillé en diagonale, mais les hachures ainsi disposées ne répondent chez nous à aucun émail; à moins qu'il ne faille admettre que cette disposition représente le *gueules* comme dans certains blasons anciens. Nous laissons à de plus autorisés que nous le soin de trancher la question, nous bornant à faire cette remarque qu'avec un monde *d'argent* dans un champ de *gueules* nous aurions les émaux de l'évêché de Lausanne dont Grandvaux relevait au temporel comme au spirituel.

[2] Lutry porte *coupé de gueules et d'argent*.

Ovale. Diam.: 0m,024 × 0m,020. Cuivre jaune. Médiocre commandes de Cully.

La « COMMANDE » DE « HÉRÉNDAYAS » (Pl. XI, 3) entre une bordure perlée et un grènetis. Les mots de la légende sont séparés par des points. Entre le premier et le dernier mots, un anneau de fleurs composé de deux étoiles à cinq rais. Capitales romaines.

Dans le champ et autour, deux cartouches formés de deux palmes reliées à leur partie inférieure par un nœud de rubans, qui vont aboutir aux armes de Granvelvans[1].

Date du XVIIe ou du XVIIIe siècle.

Orbic. Diam.: 0m,020. Fer. Armures communales de Granvelvans.

« ARAN » ET « CHATAONY » (Pl. XII, 1). Entre une bordure perlée et un grènetis. Le commencement de la légende est indiqué par une quintefeuille et les mots sont séparés par des points. Capitales romaines.

Dans le champ et dans un encadrement formé de deux palmes reliées à leur partie inférieure par un nœud de rubans, un cep surgit portant deux grappes de raisin et, au-dessus, deux feuilles. Grappes et feuilles sont disposées symétriquement à droite et à gauche du cep.

Date du XVIIe siècle ou du commencement du XVIIIe.

Ovale. Diam.: 0m,024 × 0m,020. Cuivre jaune. Empreinte particulière.

2 « Ies » « aurers » de « Iaiger » (Pl. XII, 2). Au nombre, un cartouche contient double d'un élu. La légende est inscrite sur un plan en biseau. Les mots qui la composent sont séparés par des quintefeuilles, dont les dépouilles sont à peine visibles. Minuscules gothiques.

Dans le champ, un ange tenant devant lui un vase arrondi portant de chaque côté quatre feuilles (en réserve ou en relief). Le vase de l'ange intercepte le plan biseauté, tandis le élu et soit de signe initial à la légende.

Date du XVe siècle.

Orbic. Diam.: 0m,020. Cuivre jaune. Matrice communal.

Autre. Secau-double. Ancy (Pl. XII, 3). Entre le grènetis, dans le champ, entoure d'un arc renfermant de quatorze roses à cinq pétales, un cep en ogive coupé de « rivie ». Le premier cadre portant à la légende passe pour un abat.

[1] Les armes de Granvelvans sont : d'argent, au chêne de sinople, accompagné de deux palmes de même, mouvantes du flanc dextre et sénestre, et surmonté d'un chef d'azur, chargé de trois étoiles d'or. Elles ont été gravées par d'Argent. Il est possible que les armes de Granvelvans aient été gravées par d'Argent. Il est possible que les armes de Granvelvans aient été gravées par d'Argent. Il est possible que les armes de Granvelvans aient

Date du XVIe siècle.

Orbic. Diam.: 0m034. Matrice et poignée en cuivre jaune. A l'extremité opposée de celle-ci est gravé le revers.

Revers (Pl. XII, 42): Réduction de l'avers. Ici le premier coupé revêt décidement les proportions d'un chef.

Orbic. Diam.: 0m023. Médaillier cantonal.

Riez (Pl. XII, 43). Bordure composée de trois filets allant en diminuant de saillie à l'intérieur.

Dans le champ, un écu aux découpures s'enroulant en sens divers portant un cep terrassé, chargé dans le haut d'une grappe de raisin et feuillé dans le bas de deux feuilles retombant symétriquement à droite et à gauche. Au-dessus de l'écu, entre deux filets horizontaux, l'inscription *Riez* en écriture coulée.

Date du XVIIIe siècle.

Orbic. Diam.: 0m026. Cuivre jaune. Archives communales de Riez.

* SIGILLUM PAROCHIÆ & MAGNÆ COMMUNITATIS VILLETÆ (Pl. XII, 45). Filet au pourtour. Le commencement de la légende est indiqué par une quintefeuille. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu ovale placé sur un cartouche orné, timbré d'une couronne de marquis et portant les armes de Villette [1]. L'émail du premier coupé est indiqué par des hachures.

Date du XVIIIe siècle.

Ovale. Diam.: 0m028 × 0m030. Acier poli. Archives communales de Cully.

St-Saphorin. Pas de légende. Filet au pourtour.

Dans le champ et dans un encadrement formé de deux rameaux de laurier reliés à leur partie inférieure par un nœud de ruban, un écu dit français aux armes de la commune [2], surmonté des deux initiales S · S · Pas de hachures.

Date du XVIIe siècle.

Ovale. Diam.: 0m030 × 0m034. La matrice n'existe plus aux archives communales. Nous en donnons la description d'après l'ouvrage de Mandrot.

Morges.

SIGILLVM · VRBIS · MORGIÆ (Pl. XII, 46) entre deux cordons doublés l'un et l'autre intérieurement d'un filet. Le commencement de la légende est indiqué par une étoile à cinq rais accostée de deux ornements en forme d'S couchés. Les mots sont séparés par des points. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu élégamment découpé dit de forme allemande portant les armes de la ville [3]. Pas de hachures.

[1] Comme pour Cully, il doit y avoir ici interversion d'émaux. Villette porte *coupé d'argent et de gueules à un cep arraché, les branches entrelacées de l'un en l'autre, portant quatre grappes, deux et deux* (comme sur notre sceau, ou quelquefois trois grappes, une et deux) *de l'un à l'autre, feuillé de sinople.*

[2] *Coupé d'argent et de gueules à une bande ondée de l'un en l'autre.*

[3] *Coupé d'argent et de gueules, chaque partition chargée d'une fasce ondée de l'autre.* (Ou à deux fasces ondées de l'un à l'autre.)

Date du XVIIe siècle.

Orbie. Diam.: 0m,024. Matrice et poinçon en cuivre jaune. A l'extrémité opposée de celle-ci est gravé le revers.

Revers (Pl. XII, 12). Médaillon de Tyson. Un ⅓ profiles, coupé revêt, décidément les proportions d'un obet.

Orbie. Diam.: 0m,028. Médaillier national.

Avers (Pl. XII, 13). Bouclier composé de trois bleds allant en diminuant de saillie à l'intérieur.

Dans le champ, un cœur aux découpures s'entrelaçant en zons divers portant un rep renversé, chargé dans le haut d'une grappe de raisin et touillé dans le plus de deux feuilles rondelant symétriquement à droite et à gauche. Au dessus de l'écu, entre deux bleds horizontaux, l'inscription Avr en majuscules romaines.

Date du XVIIIe siècle.

Orbie. Diam.: 0m,020. Cuivre jaune. Ateliers communaux de Lyon.

— SIGILLUM FAMULORUM & MAGNA COMMUNITATIS VILLÆ (Pl. XII, 14). Bélier au pourtour. La composition de la légende est indiqué par une quadrefeuille. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu avec chevron au contrechef nu, tiercé d'une couronne de marquis et portant les armes de Villers. L'usuel du premier canqé est indiqué par des hachures.

Date du XVIIIe siècle.

Ovale. Diam.: 0m,028 × 0m,020. Acier poli. Ateliers communaux de Cuiq.

Variante. Pas de légende. Filet au pourtour.

Dans le champ et dans un quadrefeuille issue de chaque rameaux de laurier reliés à leur partie inférieure par un nœud de rubans, un cor qui frappe aux armes de la commune, surmonté des deux initiales M S. Pas de hachures.

Date du XVIIIe siècle.

Ovale. Diam.: 0m,020 × 0m,018. La matrice a existé, plus ans ateliers communaux. Nous en donnons la description d'après l'imprimerie de Mandinal.

Morgon.

SIGILLUM VILLÆ MORGONIÆ (Pl. XII, 15). Un autre dans vendons dentelés l'un et l'autre intérieurement d'un filet. Le commencement de la légende est indiqué par une étoile à cinq rais accostée de deux circonflexes en forme d'S couchés. Les mots sont séparés par des points. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu obliquement découpé dit de forme allemande portant les armes de la ville : Pas de hachures.

[illegible] pour cuir, il doit s'agir de [illegible]. [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

La douille porte le millésime 1685.

Orbic. Diam.: 0m038. Argent. Archives communales de Morges.

SIGILLVM VRBIS MORGIÆ (Pl. XII, 47). Bordure en forme de chaîne. La légende se lit dans la moitié inférieure du sceau. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu aux armes de la ville, arrondi, échancré sur les flancs, placé sur un cartouche orné dans les enroulements duquel passent des palmes et une guirlande de roses, et timbré d'une couronne de marquis[1]. Email indiqué.

Ce sceau est d'un travail très défectueux. Il semble avoir été plutôt coulé que gravé.

Date du XVIIIe siècle.

Orbic. Diam.: 0m045. Fonte de fer. Archives communales de Morges.

LA VILLE DE MORGES. Filet au pourtour. La légende est inscrite sur une banderole. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu ovale aux armes de la ville placé sur un cartouche très orné. Email indiqué.

Date du XVIIIe siècle.

Orbic. Diam.: 0m028. Empreinte en cire rouge communiquée par M. le Dr Meylan à Moudon et destinée à la collection de l'Etat.

Moudon.

S · COMMVNITATIS · VILLE · DE · MELDVNO entre deux filets. Cordon au pourtour. La légende a pour signe initial une étoile à cinq rais, et les mots sont séparés par des points. Capitales romaines.

Dans le champ semé d'arabesques, un (I) gothique. Il est probable que nous avons ici le type primitif de la lettre qui figure dans les armes de Moudon[2]. Quoi qu'il en soit, de toutes les formes sous lesquelles on a représenté l'initiale du vocable de la ville, nous n'en connaissons pas de plus décorative ni de plus armoriale.

Date de la fin du XVIe siècle ou du commencement du XVIIe.

Orbic. Diam.: 0m037. Empreinte en cire rouge communiquée par M. le syndic Bourgeois et déposée aux archives communales de Moudon.

Moudon. Pas de légende. Nous avons ici une réduction du champ du sceau précédent.

Ce sceau qui est qualifié d'*ordinaire* dans un acte du 2 février 1741 ne doit pas être sensiblement plus jeune que son prototype. A celui-ci sans doute était réservé le titre de «grand sceau».

Orbic. Diam.: 0m016. Empreinte consistant en un pain à cacheter recouvert d'un carré de papier. Communiquée par M. le Dr Meylan à Moudon.

---

[1] Une couronne de duc aurait eu plus de raison d'être. En effet, les quatre bonnes-villes de Moudon, Yverdon, *Morges* et Nyon étaient aussi appelées les *Quatre-Villes-Ducales*.

[2] *Parti de gueules et de sinople à la majuscule* (I) *gothique d'or brochant sur le tout.*

La famille porta le millésime 1664.

Orbie. Diam.: 0m038. Argent. Archives communales de Morges.

SIGILLVM VRBIS MORGIE (?) XII, 17. Hombre en bonne de chasse.

La légende se lit dans le mortié inférieure de sceau. Capitales romaines.

Dans le champ, en face aux armes de la ville, armoriés sur les flancs, placé sur un cartouche orné dans les entrelacs duquel passent des palmes et une guirlande de roses, et timbré d'une couronne de marquis. Email indigo.

Ce sceau est d'un travail très délicat. Il semble avoir été plutôt coulé que gravé.

Date du XVIIIe siècle.

Orbie. Diam.: 0m043. Fonte de fer. Archives communales de Morges.

LA VILLE DE MORGES. Filet en pointillés. La légende est inscrite sur une bandérole. Capitales romaines.

Dans le champ, en face ovale aux armes de la ville placé sur un cartouche très orné. Email indigo.

Date du XVIIIe siècle.

Orbie. Diam.: 0m028. Empreinte en cire rouge communiquée par M. le Major à Morges et destinée à la collection de l'État.

Moudon.

S. CONDVNTATIS VILLE. Dit « MEDIOVIO » sous deux lignes. Corbeau en pointillés. La légende à peu près suivie jusqu'à mi-chemin, et les mots sont séparés par des points. Capitales romaines.

Dans le champ, scène d'arbalétrier, un ou quelque. Il est probable que nous avons ici le type primitif de la pièce qui figure dans les armes de Moudon, quoi qu'il en soit, de toutes les formes sous lesquelles on a représenté l'insigne de noble de la ville, nous n'en connaissons pas de plus décorative et de plus simple.

Date de la fin du XVIe siècle ou du commencement du XVIIe.

Orbie. Diam.: 0m037. Empreinte en cire rouge communiquée par M. le syndic Bourgeois et déposée aux archives communales de Moudon.

Moudon. Pas de légende. Nous avons ici un certificat de chasse du canton précédent.

Ce sceau qui est qualifié d'« ancien » dans un acte de 2 février 1741 ne doit pas être sensiblement plus jeune que son prédécesseur. A relever sans doute étant réservé le titre de « grand sceau ».

Orbie. Diam.: 0m016. Empreinte consistant en un jetton à empêcher roman vert d'un carré de papier. Communiquée par M. le Major à Moudon.

[1] Une empreinte de cire montre en plus de ceux, d'ici, en cet, les quatre lettres « ville de Moudon. Vendon, Moggy et Ngon » [illegible] sur les [illegible]

[2] Cuivre de provenance et de dimensions [illegible] (?) [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]

(Archives Hérald. 1902. No 4. Planche XII).

No 39 Aran et Chatagny. 40, 41, 42 Lutry. 43 Riex. 45 Villette. 46, 47 Morges. 48, 49 Moudon. 50 Lucens. 51, 52 Nyon. 53 Coppet. 54 Bassins. 55 Prangins.

SIG · CIVITATIS · MINNIDVNENSIS (Pl. XII, 48). Au pourtour, un cordon doublé d'un filet. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu ovale aux armes de la ville entouré d'une guirlande de feuillage. Celle-ci suit exactement les contours de l'écu; elle est munie à sa partie supérieure d'un nœud de ruban avec un anneau, et reliée à sa partie inférieure par une minuscule agrafe en forme de rose à six feuilles. Emaux indiqués.

Date du XVIIIe siècle.

Orbic. Diam.: 0m038. Acier poli. Médaillier cantonal.

Moudon. Pas de légende (Pl. XII, 49). Filet au pourtour. Dans le champ, un écu posé sur un cartouche aux découpures s'enroulant sur elles-mêmes en sens divers, enguirlandé de roses et timbré d'une sorte de couronne de marquis. Les armes qui y sont représentées sont de haute fantaisie: *de gueules à l'M gothique de sinople.* Les hachures de ce dernier émail sont à peine visibles.

Date du XVIIIe siècle.

Ovale. Diam.: 0m026 × 0m030. Acier poli. Archives communales de Moudon

SIGILLVM · OPPIDI · LVCINI (Pl. XII, 50). Bordure en forme de chaîne aux anneaux rectangulaires. Le commencement de la légende est indiqué par une quintefeuille, les mots qui la composent sont séparés par des points et le plan sur lequel elle est inscrite est taillé en biseau. Capitales romaines.

Dans le champ semé de fines arabesques, un écu en accolade aux armes de ce bourg [1].

Date de la fin du XVIIe siècle ou du commencement du XVIIIe.

Orbic. Diam.: 0m030. Cuivre jaune. Archives communales de Lucens.

Nyon.

S : DE · LA · VILE · DE · NION (Pl. XII, 51) entre deux filets dont l'un, celui de la bordure, présente un relief fortement accusé. Les mots de la légende sont séparés par des points ou par des feuilles d'ache, et l'endroit où elle commence est indiqué par un fleuron. Capitales romaines.

Dans le champ, entre deux *tiges,* un écu se rapprochant de la forme dite allemande aux armes de la ville [2] avec l'indication des émaux. Il est surmonté du millésime 1546.

Chose assez curieuse étant donné le millésime, les émaux sont indiqués par des hachures. Or celles-ci, à la date ci-dessus, n'étaient pas encore employées, ou si elles l'étaient, ce ne pouvait être que dans le but de différencier d'une manière générale les couleurs du blason ou de faire mieux ressortir les pièces ou les figures. Nous pensons qu'elles ont été ici ajoutées après coup. Ce qui nous confirmerait dans notre opinion, c'est la largeur inusitée du trait du parti.

[1] *Tranché d'argent et de gueules à un soleil figuré d'or brochant sur le tout.*

[2] *Parti de gueules et d'azur à une perchette d'argent, posée en fasce, brochant sur le tout.*

810 - GIVTATIS - MINNDVNENSIS (PL XII, 48). Au personnel, de cordon double d'un filet. Cophales communes.

Dans le champ, un âne ovale aux armes de la ville surmonté d'une grelande de feuillage. Celle-ci suit exactement les contours de l'âne; elle est munie à sa partie supérieure d'un anneau de ruban avec une amorce, et rehaussée par une intérieure par une numerale apparte en forme de tore à six feuilles, flanqué indique.

Date du XVIII siècle.

Orbic. Diam.: 0m028. Acier poli. Matériaux communs.

Monnaie. Pas de légende (Pl. XII, 49). Effet au poinçon. Dans le champ, un âne posé sur un cartouche aux découpures s'enroulant sur affaissemens en signes divers, empilement de tores et timbre d'une sorte de couronne de marquis. Les armes qui y sont représentées sont de haute Fantaisie. Au revers, à l'M rondiqye de sauge. Les bacinures de ce dernier étant à peine visibles.

Date du XVIII siècle.

Ovale. Diam.: 0m020 × 0m020. Acier poli. Archives communales de Mouhon

SIOILLVM - OPPIDI - LVXENI (Pl. XII, 50). Tronqué en forme de chaise aux armes rectangulaires. La commencement de la légende est indiqué par une quintefeuille, les mots qui la composent sont séparés par des points et le plan sur lequel elle est inscrite est taillé en biseau. Cophales communes.

Dans le champ semé de fines arabesques, un cœur en accolade aux armes de ce bourg.

Date de la fin du XVIII siècle ou du commencement du XVIII.

Orbic. Diam.: 0m030. Cuivre jaune. Archives communales de Luxeuil

Nancy.

S - DE - LA - VILLE - DE - NANCY (Pl. XII, 51) entre deux filets dont l'un, celui de la bordure, présente un relief fortement accusé. Les mots de la légende sont séparés par des points ou par des fusilles d'orbe, et l'ensemble de cette commence est indiqué par un fleuron. Cophales communes.

Dans le champ, entre deux tours, un âne s'approchant de la tour, tête allemande aux armes de la ville, avec l'adjonction des gants. Il est armoirié du millésime 1640.

Chose assez curieuse étant donné le millésime, les gants sont tenus par des lacunes. Or celles-ci, à la date ci-dessus, n'étaient pas encore employées, ou si elles l'étaient, ce ne pouvait être que dans le but de différencier à une manière générale les coulures du blason ou de faire mieux ressortir les pièces ou les figures. Nous pensons qu'elles ont été ici ajoutées après coup. Un fait nous confirmerait dans notre opinion, c'est le nuagier inverse du trait du pouce.

[1] Trouvée à Corrgent et de gravée à son actif figurée d'un écusson avec la tête.
[2] Trouvé de gravée et d'essai, à une perspective d'argent, posée en fusée, dressée sur la tête.

Si les hachures ont existé dès l'origine, il faut admettre que c'est tout à fait fortuitement qu'elles se trouvent dans le sens voulu.

Orbic. Diam.: 0m035. Argent. Archives communales de Nyon.

SIGILLVM URBIS NIVIDUNI (Pl. XII, 52). Au pourtour, un cordon doublé d'un filet en creux peu accusé. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu aux armes de la ville posé sur un cartouche style rocaille, soutenu par deux palmes passées en sautoir autour desquelles s'enroulent des guirlandes de fleurs. Emaux indiqués.

Date du XVIIIe siècle.

Orbic. Diam.: 0m041. Argent. Archives communales de Nyon.

* DE · LA · VILLE · DE · NION · 1582 entre un filet double et un filet simple. L'endroit où la légende commence est indiqué par une quintefeuille et les mots sont séparés par des points. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu en forme de disque à deux échancrures portant les armes de la ville sans indication d'émaux.

Orbic. Diam.: 0m025. Empreinte en cire rouge communiquée par M. le Dr Meylan à Moudon et destinée à la collection de l'Etat.

BONNE VILLE nyon. Grènetis au pourtour. Caractères de fantaisie pour les deux premiers mots de la légende, gothiques minuscules pour le dernier.

Dans le champ, un écu aux armes de la ville de Nyon placé dans un cartouche en forme de cuir et timbré d'une couronne murale. Derrière la couronne passe une banderole sur laquelle se lisent respectivement à droite et à gauche les deux premiers mots de la légende. Le troisième se lit dans la partie inférieure du champ sur une banderole indépendante accompagnée à droite des deux premiers et à gauche des deux derniers chiffres du millésime 1090. L'empreinte que nous avons sous les yeux étant très nette, il n'y a pas à se tromper sur la valeur des chiffres de ce déconcertant millésime. Ajoutons que cette empreinte a été relevée par un amateur, et qu'il est à supposer que le sceau-type en raison précisément de l'erreur qu'il nous paraît renfermer n'a jamais été mis en usage officiellement. Les émaux sont indiqués par des hachures. Nous avons ici un écu de forme anglaise, autrement dit un écu français moderne légèrement évasé à sa partie supérieure.

Date du XIXe siècle.

Orbic. Diam.: 0m037. Empreinte en cire rouge provenant de la collection Gaulis.

COPPET (Pl. XII, 53). En bordure, un orle de feuillage entre deux filets très-faibles. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu en accolade aux armes de la ville[1] sans indication d'émaux, timbré d'un casque taré de face, orné de lambrequins très élégamment dessinés, avec, en cimier, une couronne à cinq grosses perles. Derrière le casque

[1] *D'azur à une coupe d'or,* selon les uns, à une coupe d'argent selon les autres. La première variante est généralement admise.

Si les bonnes gens, ayant des lumières, il faut admettre que c'est tout à fait fortuitement qu'elles se trouvent dans le sens voulu.

Orbic. Diam.: 0m,05. Argent. Archives communales de Nyon.

SIGILLVM BURIS NYDONI (Pl. XII, 52). Au coupeau, un tronc double d'un filet en cœur non nouée. Chapitelet romanes.

Dans le champ, un gen aux armes de la ville posé sur un cartouche ovoïdal, soutenu par deux petites passées en sautoir autour desquelles s'enroulent des guirlandes de chêne, feuillus indiqués.

Date du XVIIIe siècle.

Orbic. Diam.: 0m,04. Argent. Archives communales de Nyon.

+ DE : LA : VILLE : DE : NIOV 1583 entre un filet double et un filet simple. L'autorité où la légende commence est indiqué par une pointe-faille et les mots sont séparés par des points. Capitale romaine.

Dans le champ, un gen en forme de disque à deux cartouches portant les armes de la ville sans indication d'émaux.

Orbic. Diam.: 0m,02. Empreinte en cire rouge communiquée par M. le Dr Meylan à Morges et déposée à la collection de l'Hôtel.

BONNE VILLE, mots. Grenetis au pourtour. Caractères de transition pour les deux premiers mots de la légende, gothique minuscules pour le dernier.

Dans le champ, un gen aux armes de la ville de Nyon placées sur un cartouche en forme de cœur et traité d'une manière naturelle. Derrière la couronne passe une banderole sur laquelle se lisent respectivement à droite et à gauche les deux premiers mots de la légende. Le timbre se tient dans la partie inférieure du champ sur une banderole indépendante occupiant à droite des deux premiers et à gauche des deux derniers éléments de milieu-nud. L'empreinte que nous avons sous les yeux étant très molle, il n'y a pas à se tromper sur la valeur des chiffres de ce déconcertant millésime : quelques rares exemplaires a été relevé par un amateur, et qu'il est à supposer que le savant en trouvera un raison précisément de l'erreur qu'il nous paraît relativement à Lausanne. Sans avoir de différenciement. Les chaînes sont indiquées par des pointillés. Nous avons la fin en de forme anglaise, autrement dit en un d'autres modernes légèrement évasé à sa partie supérieure.

Date du XIXe siècle.

Orbic. Diam.: 0m,017. Empreinte en cire rouge provenant de la vallée lion Gaulis.

COPPET (Pl. XII, 53). En bordure, au nœud de tentacules entre deux tiges très-fibles. Chapitelet romanes.

Dans le champ, un gen en appelant aux armes de la ville sans indication d'émaux, timbré d'un casque tout de face, orné de lambrequins très élégamment dessinés, avec, en cimier, une couronne à cinq pointes portée, derrière le cimier

[1] Passe à une cause d'or, selon les uns, à une cause d'argent selon les autres. La première variante est généralement admise.

passe une banderole aux extrémités découpées et flottantes sur laquelle on lit: COPPET.

D'après de Mandrot (op. cit.) la couronne qui figure ici serait celle de baron de l'Empire germanique. Elle ferait remonter notre sceau à l'époque où Coppet, chef-lieu de la baronnie de ce nom, appartenait aux comtes de Dohna (1657—1672). Quoi qu'il en soit, notre sceau est bien du XVIIe siècle.

Orbic. Diam.: 0m034. Cuivre jaune. Archives communales de Coppet.

BASSIN (Pl. XII, 54). Au pourtour, un filet câblé doublé d'un filet simple très léger. La légende est inscrite dans la partie supérieure du sceau. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu ovale aux armes de la commune[1] supporté à gauche par un ours[2] et soutenu d'une palme et d'un rameau d'olivier, le tout reposant sur une terrasse.

Date de la seconde moitié du XVIIIe siècle.

Orbic. Diam.: 0m035. Argent. Archives communales de Bassins.

(A suivre[3]).

Die Entstehung der schwedischen Adelsnamen aus den Wappen.

Von Dr. Ernst Weydmann.

Selten kommt man in unsern Breitengraden dazu, sich über die Verhältnisse der eigentümlichsten und in ihrer Eigenart ausgeprägtesten germanischen Staaten, nämlich Skandinaviens, zu orientieren. So ist auch die Geschichte und die Volkseinteilung für uns ein Buch der Rätsel. Denn wir begegnen dort fast durchweg neuen, jüngeren Gebilden, Einrichtungen, die bei den Germanen Mitteleuropas beinahe in die vorhistorische Zeit fallen, in Zeitaltern, die uns noch nahe stehen, und das ausgehende Mittelalter weist in Schweden Erscheinungen auf, die bei uns ein gutes Halbjahrtausend früher bestanden haben mögen.

Dasselbe tritt uns auch in den Einzelheiten entgegen. Die Gestaltung des Adelswesens weist in Schweden wesentlich jugendlichere, ursprünglichere Formen auf und demnach sind auch die Adelsnamen höchst einfachen Ursprungs und zeigen bis ins 16. Jahrhundert beinahe keine auf frühere Zustände hinführende Spuren. Sie sind nämlich, wie wir im weitern an Beispielen nachweisen werden, zum grossen Teil aus den Wappen der Geschlechter entstanden

[1] *Coupé au 1, d'azur à un sapin terrassé au sommet duquel est perché un oiseau et accosté d'un renard et d'un ours affrontés, celui-ci à gauche et passant, celui-là à droite et en pied; au 2, de gueules à une fontaine au bassin rectangulaire d'argent.*

[2] Sous la domination bernoise ce village relevait directement du Souverain, particularité qui explique sans doute la présence de ce plantigrade comme support.

[3] Die Retouche an den Tafeln zu diesem Artikel ist erst nachdem die photographischen Vorlagen der Redaktion unterbreitet gewesen waren, und ohne deren Vorwissen und Einverständnis vorgenommen worden.

passe une boucherie aux ustensiles décorpées et fourchues au moyen de 16. COPPET.

D'après de Mandot (op. cit.) la couronne qui figure sur armes celle du baron de l'Empire germanique. Elle lauré représente même nombre. Lequeux en Coppet, chef-lieu de la baronnie de ce nom, appartenant aux comtes de Lenna (1657—1872). Quoi qu'il en soit, notre sceau est bien du XVIIIe siècle.

Ovale. Diam.: 0m024. Cuivre jaune. Ustensiles communales de Coppet.

BASSIN (Pl. XII, 34). *Au pressoir*, en fête rustique d'un tête coupée très légère. La légende est insérée dans le pourtour supérieure de sceau. Capitale romaine.

Dans le champ, un gros ovale aux armes de la commune, supporté à gauche par un ours* et soutenu à une pelle en d'un rameau d'olivier, le tout reposant sur une terrasse.

Date de la seconde moitié du XVIIIe siècle.

Ovale. Diam.: 0m035. Argent. Archives communales de Bassins.

(A suivre.)

Die Entstehung der schweizerischen Ortsnamen aus den Wappen.

Von Dr. Hans Hegi-Bern.

Schon kommt nun in unserer Betrachtungsreihe dazu, sich über die Verhältnisse der eigentlichen Ortsnamen und in ihrer Eigenart als ursprüngliches gemeinschaftliches Stammes, nämlich Stammbaumes, zu orientieren, so ist auch die Gesetzlichkeit und die Volkseintheilung für uns ein Buch der Bilder. Dann wir bezeugen dort Bundbewegungen, Jungeren einfachen Bündnisbewegungen, so hat der Vergangenen Mittelcomposes leichte in die verhältnisreiche Neigungen, in Beziehungen, die uns noch nahe stehen, und das ausgebreitete Mittelalter wirkt in seinen Beziehungen auf, die bei uns ein gutes Halbjahrtausend hinter Bestimmen hinan mögen.

Dasselbe tritt uns auch in den Kunstformen entgegen. Die Gestaltung des Adelswappens wirkt in Schwarzen wesentlich fortbildend — ursprünglichen Formen auf und dienende sind noch die Adelsformen in ihrer ersten Ursprünglichkeit und zeigen bis ins 16. Jahrhundert Bedeutende Reine, ich bildete Kenntnis der führende Sparen. Sie sind unablässig, wie wir im weiteren zu beispielen, auch wissen wurden, zum grossen Teil aus den Wappen der Gesellschaften entstanden

* Comme on a, d'ours, à ce sapin dressée au [illegible] vraisemblablement ce pourvoir en [illegible] d'ours [illegible] d'un [illegible] [illegible] d'un [illegible] [illegible] [illegible]

oder vielmehr die Wappenbeschreibung, das Wappentier bezeichnet das Geschlecht, eigentliche Familiennamen gibt es überhaupt nicht. Wappen führte nur der Adel; im Volk nannte sich jeder nach seinem Vatersnamen mit dem Zusatz Son (resp. dotter, Tochter). Der Adel hatte denselben Gebrauch, wie denn Gustav Wasa sich stets, bevor er König wurde, Gustaf Eriks-son schrieb; dass er zum vasageschlecht gehörte, war — als jedermann bekannt — nicht nötig beizusetzen. Der Sippenname wird noch bis heute in historisch genauen Werken mit Minuskel und in Klammer beigefügt, da er in den Quellen meist nur bei der ersten Nennung einer Person erscheint. Aus den Bezeichnungen erhalten wir gleichzeitig ein Bild der schwedischen Heraldik.

Freilich kommen auch Familiennamen ohne Zusammenhang mit dem Wappen vor. Die ältesten, wie die auf -unge, d. i. die Söhne des ..., auslautenden, wie die Folkunge, das Wälunga-Geschlecht gehören dazu, die beide dem Lande Könige gegeben haben, übrigens ein in der älteren Zeit sehr häufiger Titel, wurde doch für jede Seefahrt der Wikinge ein Seekönig gewählt, bis im 13. Jahrhundert Schweden in seiner Gesamtheit ein Königreich wurde. Auch das bedeutende Winstorpa-Geschlecht fällt für uns ausser Betracht, das wohl von einem Hofgut den Namen hatte, oder auch möglicherweise ausländischen Ursprungs ist, wenn auch früh in Schweden eingewandert. Es führte als Skoldemarke (Schildzeichen = Wappen) einen senkrecht geteilten Schild, links eine gelbe Lilie, rechts zweimal blaue und weisse Schrägbalken. Es bestehen besondere Abhandlungen über dieses Geschlecht, ein weiterer Beweis für seine Ausnahmestellung. Wir entnehmen aus jener Familiengeschichte, dass das jüngere Vinstorpa-Geschlecht 1500 in der männlichen, 1552 in der weiblichen Linie ausstarb.

Gehen wir zu den eigentlichen Wappennamen über, so steht das alte Sture-Geschlecht, das Könige hervorbrachte, in erster Reihe. Es soll zu dem weit verbreiteten Natt-och-Dag- (Nacht und Tag) Geschlecht gehört haben. Der Name bedeutet wahrscheinlich hell und dunkel, weiss und schwarz, und rührt von einem quergeteilten Schilde her, dessen eine Hälfte dunkel, die andere hell gehalten war. Ein Zweig dieses Geschlechts hiess Natt-och-Dag på längden, hell und dunkel der Länge nach, d. h. senkrecht geteilt. Andere Natt-och-Dag führten einen zweigeteilten Schild, so ein Sigge Rothvidsson, genannt Brun im 14. Jahrhundert. Die Sture trennten sich indes, wie es scheint, früh von den eigentlichen Natt-och-Dag und bildeten eigene Sippen mit neuen Wappen, Sture mit tre sjöblad (drei See- oder Wellblättern [?]), vielleicht drei Blätter im alten Natt-och-Dag-Schild, ferner Sture örnefot mit Adlerfuss. Die heute noch bestehende Familie Sture stammt in weiblicher Linie von den alten Sture, durch Namensübertragung. Eigentümlich ist die häufige Übertragung von Wappen auf andere Geschlechter; so führte Nils aus unbekanntem Geschlecht († um 1300) den Familiennamen und das Wappen seiner Mutter, Sigrit aus dem Natt-och-Dag-Geschlecht, nannte sich Nils Sigritaeson und wurde in die Sippe seiner Mutter aufgenommen, wohl weil seines Vaters Geschlecht weniger vornehm war. Zum Unterschied von den gebornen Natt-och-Dag führte er als Helmzier zwei doppelte „fänikor“ (Fähnchen) halb blau, halb gelb, dazwischen einen Pfauenschweif.

Sven Stures Wappen war spets nedifrån, Spitze von unten (lebte Anfang des 15. Jahrhunderts, als letzter des alten Sturegeschlechts).

Das Wasageschlecht hat seinen Namen von vase, Bündel, Faschine, womit die Laufgräben gefüllt wurden beim Sturm auf eine Festung, daher auch Sturmwasa genannt; das Bündel war ursprünglich schwarz, Gustav (Eriksson) Wasa gab ihm aber die gelbe Farbe; seitdem wurde es für eine Garbe angesehen. Eine andere Herleitung des Namens von dem Gute Wasa in Upland (die spätere Gründung dieses Namens in Finland fällt ausser Betracht), das die erste Frau von Gustav Wasas Vater zeitweise als Wittum erhielt, ist zu verwerfen. Gustavs Bruder Johann nennt sich Wasa von Rydboholm und Öreby. Später nennt man die Wasa von Gripsholm, einem von dem Adelsgeschlecht grip auf einer kleinen Insel (Holm) im Mälarsee erbauten Schlosse, das noch heute im Besitz des Königs von Schweden ist und durch Erbschaft an die Wasa kam. Grip heisst Greif. Auch dieses Geschlecht erhielt eine Okulierung. Bo Nilsson till (zu) Vinäs aus dem Geschlecht Natt-och-Dag på längden, Reichsrat, † 1464 oder 1465 „zog auf greif gewappnet nach seiner Mutter“, d. h. er nahm das Greifenwappen seiner Mutter Katharina Knutsdotter (grip), der Enkelin des Bo Jonsson und gründete das sog. jüngere Greifengeschlecht. Eine weitere Wappenübernahme von Mutter auf Sohn ist erwähnt bei Måns (Magnus) Natt-och-Dag, † 1477, der seiner Mutter Kristina Mansdotter Wappen, einen hlufvan (Kloben-)Schild mit einem Leopard im obern, einer halben Lilie im linken (d. h. untern ?) Felde annahm. Die Geschlechter banér (Fahne, Banner), Oxenstjerna (Ochse und Stern), Gyllenstjerna (goldener Stern), trolle (Unhold), oxhufvud (Ochsenkopf), tre föglar (drei Vögel), swinhufvud (Schweinskopf), tre rosor (drei Rosen; so hiess das Adelsgeschlecht, das man auch Göstav Johannssons zu Horstage-Geschlecht nannte, ein eklatanter Fall der blossen Bezeichnung durch das Wappen), ferner tjuchufond oder sounne (Thui = u: Rotwildhaupt), Rosensteal, Ekageschlecht (Eichegeschlecht, führte einen Schrägbalken im Wappen), lejonansigte (Löwenantlitz), ulf (Wolf), hjorthufvud (Hirschhaupt, welches später lejon (Löwe) hiess), Lejonhufvud (Löwenhaupt) kommen häufig vor. Ein unehelicher Sohn von Karl Wasa, einem der Söhne Gustavs, erhielt den Familiennamen Gyllenhjelm (goldener Helm). Merkwürdig ist die Abzweigung: das rückwärts schauende Wolfsgeschlecht, d. h. das Geschlecht ulf, das einen rückwärts schauenden Wolf im Wappen führte.

Andere Namen sind bonde, d. h. bäurisch, als Zuname, dann blå (blau), welches später store, das grosse Geschlecht hiess, sparre (Sparren), mit Zweigen auf Wik und Rosvik, bjelke (Balken), ein Zweig führte einen Adlerfuss (örnefot) zum Unterschied, läma slägt, das lahme Geschlecht mit zwei Schrägbalken (tve suedbjelkar), Natt-och-Dag tre Rutor (drei Scheiben oder Vierecke), gren (grün); einer aus diesem Geschlecht führte eine Spitze von links

ferner das Geschlecht des Birger Persson, das sich stets nach diesem Ahn nannte, der als der letzte schwedische Jarl (Graf) mit Königsmacht besonders hervortritt und seinen Nachkommen durch seinen Namen Rang und Stellung verschaffte, führte zwei Flügel (två vingar) im Wappen, styke (führte drei

Bärentatzen), bät, ein Boot oder Schiff, Stenbock, gumshufvud (Schafshaupt). Selbst wenn Namen vorhanden sind, wie bei Styke, Rädha-Geschlecht, Vase u. a., so ist stets das Wappen gleichsam zur besseren Kenntlichmachung der Person bei ihrer Einführung erwähnt; selbst jedoch schrieb man nur die Vornamen mit dem Vaternamen mit angehängtem son oder dotter. Eine weitere Eigentümlichkeit ist, dass die Frauen eigene Wappen geführt haben, neben dem ihrer eigenen Familie; möglicherweise erfolgte bei der Verheiratung eine solche Änderung, zumal wenn die Familie des Gatten vornehmer war als die, der die Gattin entstammte. So führte jenes schon erwähnten Sigge Rothvidssons Gattin Katharina Erengisles Tochter im Wappen drei rote Herzen in goldenem Felde. Ingeborg, Anders Tochter, eines Ritters und Reichsrats, deren Mutter eine Sture war, führte als Gattin des Isaak Eskilsson (banér), (lebte um 1350 bis 1370), im Wappen einen Löwen, der auf einer halben Lilie stand. Endlich finden wir die Gattin des Isaak Isaaks-son Banér des alten (1380—1405), Gertrud, Tochters des väpnare (= Edelknecht?), Anders Thomasson auf Lisa und Finste erwähnt, deren Wappen zwei rote, herabhängende Zähne in goldenem Felde zeigte. Auch dieser Fall lässt die Annahme bestätigt sein, dass Frauen aus niedrigerer Familie beim Einheiraten in höhere ein Wappen annahmen.

Wir haben hiermit die Beobachtungen, die sich bei einer Bearbeitung der Ahnentafel Gustav Wasas machen lassen, zusammengestellt, die zugleich die bedeutendsten schwedischen Familien umfasst.

Überall können wir dieselbe Tatsache feststellen, bis tief ins 16. Jahrhundert (Gustav Wasa starb 1560), sind die Familiennamen noch nicht fest, aber auch noch nicht erstarrt und noch in ihrem vollen Sinn als Zunamen verstanden, die Ausnahmen lassen sich stets auf ausserschwedischen Ursprung zurückführen.

Demnach ist in Schweden der Vorgang umgekehrt, wie im festländischen Europa; unsere Adelsgeschlechter haben zweifelsohne zuerst die Namen besessen und das Wappen als zufällig gewähltes Abzeichen kam dazu oder es wurde geradezu dem Namen nachgebildet, „redende Wappen“, in Schweden gibt das Wappen den Namen.

Zu allen Zeiten kamen dänische und deutsche Adelige in ziemlicher Zahl nach Schweden und es entstanden frühe Verbindungen zwischen diesen und den einheimischen Adeligen; so die Familie Molteke, die im 15. Jahrhundert (aus Dänemark) erscheint (führt drei Vögel im Wappen), und die Krummedike u. a.

Eigentümlich ist die ausgesprochene Abneigung der Schweden gegen nicht germanische Taufnamen, wozu allerdings Namen wie Bengt (Benedikt), Mån (Magnus), Nils (Nikolaus), Christjern (Christian) auch gehören, die jedoch in Schweden Heimatsrecht schon in früher Zeit erhalten haben müssen. Als einst ein Prinz mit dem Namen Jakob auf den schwedischen Tron erhoben werden sollte, verlangte das Volk, dass er diesen Namen ablege und den gut schwedischen Anund annehme, was auch geschah.

Die neueste Zeit hat auch darin Schweden mitteleuropäischen Verhältnissen zugeführt und feste Familiennamen sind durchweg an Stelle der Patro-

Bärenstatzenwappen, bei, der Hoot oder Schuh, stehendes, gemeinsames Geschlechtswappen. Selbst wenn Namen vorkommen sind, wie bei Argyle, Hoolbarrenschuh, Vaas u. a., so ist stets das Wappen gleichzeitig zur besseren Kennzeichnung der Person bei ihrer Einführung erwähnt; selbst jedoch scheint man nur die Vornamen mit dem Vatersnamen mit ungenügenden von oder dotter. Eine weitere Eigentümlichkeit ist, dass die Frauen eigene Wappen geführt haben, neben dem ihrer eigenen Familie; möglicherweise erfolgte bei der Verheiratung eine solche Änderung, zumal wenn die Familie des Gatten vornehmer war als die, der die Gattin entstammte. So führte jene schon erwähnten Sigge Jarlsdottersons Gattin Katharina Kenegriks Tochter im Wappen drei rote Tiraen in goldenem Felde. Ingeborg, Andres Tochter, führte drei Tiraen mit Pfeilspitzen, deren Mutter eine Sture war; führte als Gattin des Isaak Eskilsson (Gatte von 1380 bis 1470), im Wappen einen Lowen, der mit einer heilen Lilie stand. Ähnlich finden wir die Gattin des Isaak Isaaksson Hiorter als Erben Tiraen (1400), Vertrud, Tochters des vapnere (= Schildträgers) Andres Thomassson auf Eisa und Fiuste erwähnt, deren Wappen zwei rote, herabhängende Zähne in goldenem Felde zeigte. Auch dieser Fall lässt die Annahme bestätigt sein, dass Frauen aus niedrigerer Familie beim Einheiraten in höhere ein Wappen annahmen.

Wir haben hiernach die Beobachtungen, die sich bei einer Durchsicht der Adlumstafel Gustav Vasas machen lassen, zusammenfassend, die typisch die bedeutendsten schwedischen Familien umfasst.

Überall können wir dieselbe Tatsache feststellen, bis tief ins 16. Jahrhundert (Gustav Vasa starb 1560), sind die Familienwappen noch nicht fest, aber auch noch nicht erstarrt und noch in ihrem vollen Sinn als Ehrenzeichen vorhanden, die Abzeichen lassen sich stets auf ursprünglichen Ursprung zurückführen.

Demnach ist in Schweden der Vorgang umgekehrt, wie in traditionellen Europa; unsere Adelsgeschlechter haben sich erst allmählich Namen beigesessen und das Wappen als zufällig gewähltes Abzeichen hinzu dazu oder es wurde gerade dem Namen angeglichen, „redende Wappen", in Schweden gibt das Wappen den Namen.

Zu allen Zeiten kamen dänische und deutsche Adlige in ziemlicher Zahl nach Schweden und es entstanden frühe Verbindungen zwischen diesen und den einheimischen Adligen; so die Familie Mörtele, die zu 16. Jahrhundert (aus Dänemark) erscheint (führt drei Vogel im Wappen) und die Krummedike u. a.

Eigentümlich ist die nähere Übergang der schwedischen Kogen nicht germanische Familienen, wozu Alienlings Namen wie Bonge (Immedike), Alan (Magnus), Nils (Niklaus), Christiern (Christian) noch gehören, die jetzt in Schweden Heimatsrecht schon in frühen Mittelalter haben müssen. Als einst ein Prinz mit dem Namen Jakob auf den schwedischen Thron erhoben werden sollte, verlangte das Volk, dass er diesen Namen ablege und den gut schwedischen Ahnud annehme, was auch geschah.

Die neuere Zeit hat auch dann Schweden mittelgermanischen Verkehr nissen angeführt und feste Familienamen sind durchweg an Stelle der Patro-

nymica getreten, wenn auch die alten Bezeichnungen, wie die Beifügung des Vaternamens noch heute üblich sind.

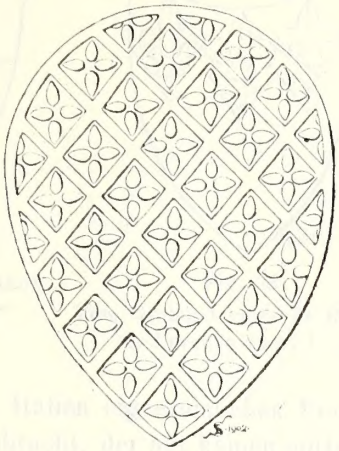


Fig. 50

Schild des Rob. Cavalcanti[1], Bischof von Volterra in S. Silvestro, Rom. XV. Jahrhundert.

Italienische Schildformen.

Von E. A. Stückelberg.

Nichts ist mannigfaltiger als die italienische Heraldik; wir treffen in derselben sowohl die meisten Formen der allgemeinen mittelalterlichen Wappenkunst und späte Ausläufer derselben, wie auch eine überaus grosse Menge von eigenartigen Schöpfungen der Renaissance- und der Barockzeit.

Zunächst finden wir in Italien den ovalen Schild, wie er in den andern Ländern im XII. Jahrhundert auftritt; südlich der Alpen aber erhält sich diese Form (Fig. 50) bis ins XVI. Jahrhundert in der Heraldik wie in der Ornamentik in Gebrauch[2].

Auch die verschiedenen Formen des Dreieckschildes kennt Italien; typische Beispiele des Schildes mit geraden Seiten bietet das Mosaik im Boden von S. Lorenzo fuori le mure bei Rom (ca. 1200) und der Palazzo Tolomei in Siena (XV.) Die bekannte Dreieckform mit den rundlichen Seitenlinien findet man ebenfalls häufig (Fig. 51); merkwürdige Variationen[3] dieses Schildes zeigen den

[1] Die Cavalcanti sind ein Florentiner Geschlecht (Grabsteine in S. Maria Novella), das in der Kirchengeschichte, der politischen, der Kunst- wie Literaturgeschichte Italiens eine Rolle gespielt hat.

[2] z. B. in S. Maria Novella Florenz, im Palazzo Doria Genua, und häufig in Rom.

[3] Eine Reihe weiterer Beispiele für das hier Gesagte findet der Leser in meinem Büchlein: Das Wappen in Kunst und Gewerbe p. 12, 13 und sonst eingestreut abgebildet.

nymden gerieten, wenn auch die alten Bezeichnungen, wie die Bezeichnung als Vaterunsers noch heute üblich sind.

Fig. 30

Sandal der Eph. (Leval-sail), Bischof von Vannes in Südwestfr. (Im XV. Jahrhundert)

Italienische Schildformen.

Von E. A. Stückelberg

Nichts ist mannigfaltiger als die italienische Heraldik; wir treffen in derselben sowohl die meisten Formen der allgemeinen mittelalterlichen Wappenkunst und spätte Auslläufer derselben, wie auch eine ganze Menge [illegible] von eigenartigen Neigungen der Renaissance und der Barocke.

Zunächst finden wir in Italien den ovalen Schild, wie er in den anderen Ländern im XII. Jahrhundert auftritt; nählich der Adler oder [illegible] [illegible] Form (Fig. 30) bis im XVI. Jahrhundert in der Heraldik [illegible] in Gebrauch.

Auch die verschiedenen Formen des Dreieckschildes kommt [illegible] Beispiele des Schildes mit gerade Seiten bietet das Museum in Bologna von S. Lorenzo fuori le mure bei Rom (ca. 1200) und der Schwan [illegible] in Siena (XV.). Die bekannte Dreieckform mit den rundlichen Seitenlinien findet man ebenfalls häufig (Fig. 31); merkwürdige Varianten [illegible] Schildes zeigen den

[illegible] sind die Fiorentiner Dreieckschilde [illegible] in S. Maria Novella), die in der Kirchengeschichte, der politischen, der Kunst- wie Literaturgeschichte [illegible] Rolle gespielt hat.

[illegible] B. in S. Maria Novella Florenz, im Palazzo Doria (Genua, und [illegible] in Siena.

[illegible] weiteres Beispiele ist das hier [illegible] Lucca in [illegible] Dom. Das Wappen in Kunst und Geschichte p. 18, III und sonst [illegible] abgebildet.

Oberrand eingebogen (Fig. 52) oder verziert (Fig. 53), ausserdem wird der Dreieckschild in Italien sehr stark in die Länge gezogen.

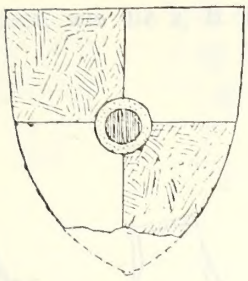


Fig. 51
Wandgemälde im Narthex von S. Ambrogio, Mailand.

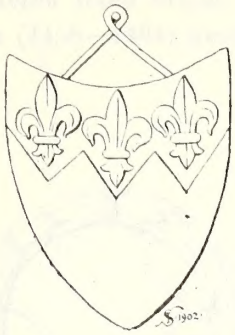


Fig. 52
Vom Grabmal eines de Robiano S. Lorenzo fuori l. m.

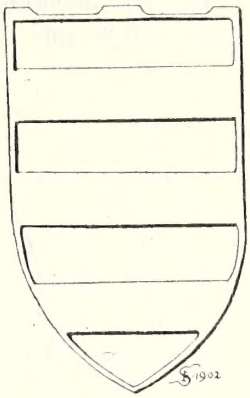


Fig. 53
S. Lorenzo fuori l. m.

Neben solchen Italien eigentümlichen Formen hat aber auch dieses Land einen Schild hervorgebracht, der mit keinen mittelalterlichen Gestaltungen irgend welche Beziehung oder Verwandtschaft hat: es ist die sog. Roßstirn.

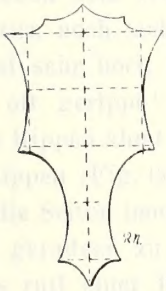


Fig. 54

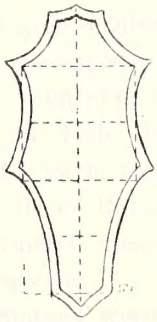


Fig. 55

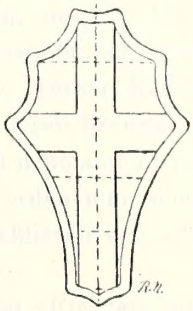


Fig. 56

Roßstirnschilde[1] in:
Mailand 1450 — Venedig 1480 — Siena 1495

Diese zugleich mit der Renaissance auftretenden Schilde sind soweit sie in einfacher Form, mit geradlinigen Seiten (meist sechseckig) auftreten, Reminiszenzen an antike Kriegsschilde, wie sie auf manchem römischen Steinrelief vorkommen. Wir finden diesen Renaissanceschild z. B. am Grabmal des Papstes Martin V. (1431) im Lateran, ferner an Grabmälern zu S. Maria della Pace (1505) und S. Maria del Popolo (1507) in Rom. Diese einfache Sechseckform

[1] Die mit R. N. markierten Skizzen sind uns freundlichst von unserm Gesellschaftsmitglied Herrn Rich. Nüscheler, der zur selben Zeit wie der Verfasser Mittelitalien bereist hat, zur Reproduktion überlassen worden.

Überrand eingeschlossen (Fig. 52) oder vorspringt (Fig. 53), ausgeschlossen wird der Dreieckschild in Italien sehr stark in die Länge gezogen.

Fig. 52
Von S. Lorenzo Maggiore in Lucca.

Fig. 53
Von Grabmal dieses de Rodolfo in S. Lorenzo Maggiore in Lucca.

Fig. 54
Wandgemälde in Nardos von S. Ambrogio, Mailand.

Neben solchen Italien eigentümlichen Formen hat aber auch dieses Land einen Schild hervorgebracht, der mit keinen mittelalterlichen Gestaltungen irgend welche Beziehung oder Verwandtschaft hat, es ist die sog. Tartsche.

Fig. 55
Von Grabmal Vasoli 1480 in Siena.

Fig. 56
Mailand 1420.

Fig. 57
Mailand 1420.

Diese zugleich mit der Renaissance auftretenden Schilde sind sowohl an in einfacher Form, mit geradlinigen Seiten versehen, so besonders auffallend, Verwandtschaft an antike Kriegsschilde, wie sie auf manchen römischen Skulpturen vorkommen. Wir finden diesen Renaissanceschild z. B. auf Grabmal des Papstes Martin V. (1431) im Lateran, ferner an Grabmälern in S. Maria della Pace (1505) und S. Maria del Popolo (1507) in Rom. Diese einfache Schildform

[1] Die mit R. N. monogrammierten Skizzen sind aus Franciolini, von meinem Geschlechtsnamen Herrn Rich. Nikolaus, der zur selben Zeit wie ihr Verfasser Mitglieder derselben bereits bei, zur Reproduktion überlassen worden.

wird schon früh dadurch variiert, dass man den Schild wölbt, wie dies G. da Majano an der Fassade von S. Marco in Rom tut oder die Seiten einbuchtet, wie in der Certosa bei Pavia (Fig. 58) und im Castell zu Mailand. Sie wird weiter variiert, indem man den unteren Rand bricht, d. h. in eine Spitze auslaufen lässt, wie die z. B. in Siena (1458—1464) geschieht.

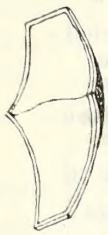


Fig. 57
S. Marco,
Rom.

Fig. 58
Siena
(1458—64).

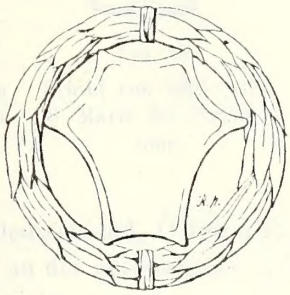


Fig. 59
Certosa bei
Pavia.

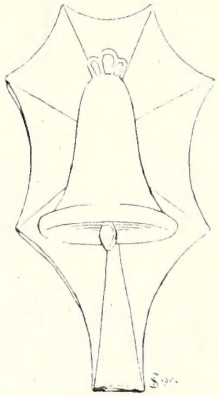


Fig. 60
Grabstein von 1477,
S. Ambrogio, Mailand.

Daneben aber tritt ein im Feld gebrauchter Kriegsschild, der die Form einer Roßstirn noch mehr besitzt, und dessen Seiten stets eingewölbt sind, auf; er ist meist sehr hoch und acht- oder zehneckig (Fig. 54—55). Dieser Kriegsschild ist oft gerippt[1] und erinnert an Teile des gotischen Krebsharnisches. Auch diese Rippen ahmt nun die Heraldik nach, bildet aber auch neue anders verlaufende Rippen (Fig. 60). Die Ecken dieser Roßstirnschilde werden nun immer spitziger, die Seiten immer tiefer eingerundet, eingeschnitten; schliesslich werden die Ecken geradezu zu Stacheln, zu Spitzen.

Dies ruft einer Reaktion: die Spitzen werden abgerundet (Fig. 56), oder aber abgeschnitten, wodurch neue, kurze Seiten entstehen. Aus dem 8—10eckigen Schild wird ein 14—16eckiger. Weitere Variationen entstehen, indem man den Oberrand vielfach einkerbt oder zuspitzt, den Unterrand aber wieder stumpf gestaltet (Beispiele in der Sala Ducale des Vatikans).

Eine ganz unabsehbare Fülle von Formen sprudelt seit der Zeit, wo der Schild keine Trutzwaffe mehr ist, sondern nur noch ein Prunkstück, ein Ornament, eine Art der Umrahmung, man möchte sagen eine Kartouche, aus der Phantasie der italienischen Zeichner, Maler, Holzschneider, Stecher, Bildhauer, Architekten, Goldschmiede u. s. w.

Der italienische Schild wandert mit dem übrigen Formenschatz der Renaissance ins Ausland, nach Frankreich, nach Spanien und Portugal, aber auch

[1] Ein solcher Originalkriegsschild des XV. Jahrhunderts befindet sich zu Bonn und ist im Herold 1900 in Lichtdruck trefflich abgebildet.

wird schon früh dadurch verloren, dass man den Schild wirft, wie dies z. B. Majano an der Fassade von S. Marco in Rom tut; die Seiten gleichen, wie in der Cerosa bei Pavia (Fig. 38) und in Lessing an Mardend, nur wenig weiter verloren, indem man den unteren Hand zurückbiegt, wie die Spitze aus hanfen lässt, wie die S. R. in Siena (1470—1491) ersichtlich.

Fig. 37. S. Marco, Rom

Fig. 38. Siena (1438—91)

Fig. 39. Cerosa bei Pavia

Fig. 40. Lessing (1470), S. Schlossmuseum Stuttgart

Daneben aber tritt ein in Feld gebrachtes Kreuzschild, der die Form einer Rosette noch mehr besitzt, und dessen Seiten-Spitzen eingerollt sind; er ist meist sehr hoch und nach oben zulaufend (Fig. 38). Dieser Kreuzschild ist oft geteilt und erinnert an Teile des entwickelten Kreuzschildes. Auch diese Typen ahmt man die Heraldik nach, bald aber zeigen andere vorlaufende Typen (Fig. 40). Die Kehlen dieser Kreuzschilde werden nun immer spitziger, die Seiten immer tiefer eingerundet, [illegible] Schliesslich werden die Kehlen gerade zu Stachelen, zu Spitzen.

Dies tut einer Tendenz: die Spitzen werden [illegible] Fig. 39), oder aber abgeschnitten, wodurch neue, kurze Spitzen entstehen. [illegible] Schild wird ein 14—16eckiger. Weitere Variationen [illegible] Oberrand vielfach entfernt oder zerspitzt, den Unterrand [illegible] gestaltet (Beispiele in der Sala Dorale des Vatikans).

Eine ganz unbeschreibbare Fülle von Formen gewinnt [illegible] Schild keine Trutzwaffe mehr ist, sondern nur noch ein [illegible], eine Art der Umrahmung, man bildete sogen. [illegible] der italienischen Zeichner, Maler, Holzschneider, Stecher, [illegible] Goldschmiede u. s. w.

Der italienische Schild wandert mit den höfischen Formenschatz der Renaissance ins Ausland, nach Frankreich, nach [illegible] im Herzogl. 1900 in Jahrbuch [illegible]

[1] Ein solcher Originalkupferstich der XV. Jahrhunderts befindet sich in Rom und ist im Herzogl. 1900 in Jahrbuch [illegible]

Fig. 61
Holzschnitt[1] von 1505 (Wappen della Rovere)

Fig. 62
Holzschnitt von 1513[2] (Wappen der Medici)

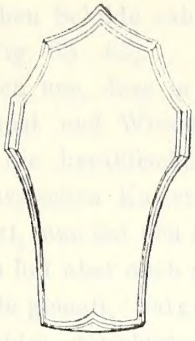


Fig. 63
Schild von 1655—1667 S. Maria del Popolo, Rom.

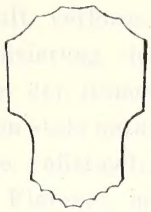


Fig. 64
Schnitzerei aus Arbon.

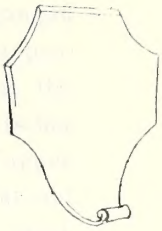


Fig. 65
Glasgemälde aus Muri.

in die Schweiz und nach Deutschland, Österreich und andere Länder. In unserm Vaterland tritt er z. B. auf an der geschnitzten Arbondecke (1496—1529, Fig. 64), an Brunnenstatuen in Zug, in Handzeichnungen der Basler Kunstsammlung (U. 9), auf Glasgemälden von Muri (zu Aarau, Fig. 65), zu Freiburg i./U., in Holzschnitten u. s. w. Noch 1750 entsteht zu Freiburg i./Ü. ein Wappenschild der Familie v. Alt v. Tiefental in achteckiger italienischer Renaissanceform[3].

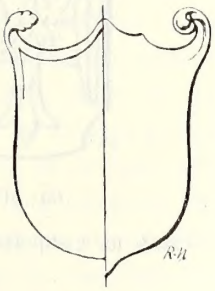


Fig. 66

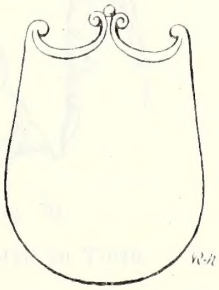


Fig. 67

Padua, Stadthaus (1490—1530)

Fig. 68
Vatikan, Treppe Berninis

Es wäre eine hübsche Aufgabe für unsere schweizerischen Heraldiker, einmal dem Vorkommen dieser fremden Formen in der Kunst unseres Landes nachzugehen und alle Etappen derselben festzustellen. Diese Formen haben auch bei uns überall da Berechtigung, wo im Renaissancestil gearbeitet wird. Damit soll nicht gesagt sein, all diese Schilde seien schön oder zur Nachahmung zu empfehlen. Aber auch wo sie extravagant, barock sind, reihen sie sich allgemeinen Stilregeln ein und sind stets interessant.

[1] In den Mirabilia Mundi.
[2] In einem päpstlichen Ablassbrief.
[3] gez. von Dr. P. Ganz.

Fig. 61
Holzschnitt von 1500 (Wappen alois Rovere)

Fig. 62
Holzschnitt von 1519 (Wappen der Medici)

Fig. 63
Schild von 1605 S. Maria dei Popolo, Rom

Fig. 64
Schildform aus Mailand

Fig. 65
Schildform aus Mailand

in die Schweiz und nach Deutschland, Österreich und andere Länder. In unserem Vaterland tritt er z. B. auf an der gewölbten Arbonerkachel (1490—1520), Fig. 66, an Brunnenstatuen in Zug, in Hundertschaftsmappen der Basler Kunstsammlung (B. 30), auf Glasgemälden von Mont (zu Jahrzeit, Fig. 68), zu Freiburg i. Ü., in Holzschnitten u. s. w. Noch 1750 entsteht zu Freiburg i. Ü. ein Wappenschild der Familie v. Alt v. Tiefenau in zahlreichen italienischen Renaissanceformen.[1]

Fig. 66
Fadenschild (1490—1520)

Fig. 67
Fadenschild (1490—1520)

Fig. 68
Fadenschild, Tropfen-Ornament

Es wäre eine lohnende Aufgabe, für unsere schweizerischen Heraldiker einmal den Vorkommen dieser fremden Formen in der Kunst unseres Landes nachzugehen und alle Klappen derselben festzustellen. Diese Formen haben auch bei uns überall da Parochtigung, wo die Renaissanceschild sein beliebt wird. Damit soll nicht gesagt sein, all diese Schilde seien schon oder zur Verfügung zu empfehlen. Aber auch wo sie extravagant-barock sind, reihen sie sich allgemeinen Stilvorgängen ein und sind stets interessant.

[1] In dem Hirzelsche Stuch.
[2] In einem perpetuellen Abbendrief.
[3] Aus von Ow. E. Haas.

Einzelne Formen der italienischen Schilde sahen aus, wie wenn sie von deutschen Typen abgeleitet wären (Fig. 63—65).

Andere Formen wiederum zeigen uns, dass in Italien sehr früh das Verständnis für die richtige Herolds-Kunst und Wissenschaft verloren gegangen ist. In Italien hat man schon früh die heraldische Stilisierung des Wappenbildes aufgegeben und z. B. den klassischen Kaiseradler der Römer (Fig. 69) an Stelle des heraldischen Tieres gesetzt, man hat den Löwen stets naturalistischer als nördlich der Alpen abgebildet, man hat aber auch ganze, vollständige Wappen statt des Schildbildes auf Kriegsschilde gemalt (Bargello, Florenz), man hat auf einen vorwärts, nach heraldisch rechts) gerichteten Schild, rückwärts (nach heraldisch links) schauende Figuren angebracht (Schlußstein im Castell, Mailand). Man hat endlich in Italien zuerst und zwar schon früh, die Zimiere auf dem Helm weggelassen und Gebilde geschaffen, wie sie heute noch daselbst Mode, uns Heraldikern aber ein Horror sind.

Es wird somit in vielen Fällen der Stilkritiker wie der strenge Heraldiker keinen Genuss empfinden, der Historiker aber wird überall lernen, auch aus den verderbtesten, verzerrtesten Formen.

Fig. 69

Von einem Sarkophag zu Aosta

Fig. 70

Vom Castell zu Turin

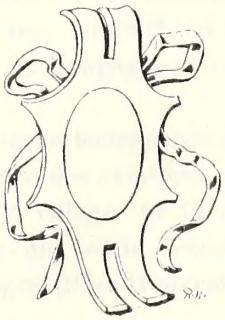


Fig. 71

Nach Giorgioni, Dom von Castelfranco

Les ancêtres du général Dufour.

Par le Dr Ernest Weydmann.

Il existe bien des tableaux généalogiques pour les descendants des familles nobles. Ici se présente un essai sur les ancêtres d'un descendant d'une simple famille d'artisans devenu célèbre par ses propres qualités, un self made man, qui n'a pas besoin de donner une épreuve de noblesse portant en lui-même les facultés qui procuraient autrefois ce titre. D'autant plus il est intéressant à constater que même cet enfant du peuple doit une grande partie de ses succès aux vertus de ses ancêtres. La pureté des mœurs, la fidélité envers lui-même,

Einzelne Formen der italienischen Schilde seien aber, wie wenn sie von deutschen Typen abgeleitet wären (Fig. 68, 69).

Andere Formen wiederum zeigen uns, dass in Italien sehr früh die Vorstudien für die richtige Heroldskunst und *Wissenschaft* vorhanden gewesen ist. In Italien hat man schon früh die heraldischen Stilisierungen der Wappenbilder aufgegeben und z. B. den Rhinozeros-Kopf, der Römer (Fig. 69) an Stelle der heraldischen Tiere gesetzt, man hat den *Löwen* als heraldisches als nördlich der Alpen abgebildet, man hat aber auch ganz, vollständige Wappenschild des Schildträgers auf Kriegsschilde gemalt (Fig. 70), Figuren, man hat auf einen vorwärts, nach heraldisch rechts gerichteten Schild, rückwärts (nach heraldisch links) schauende Figuren angebracht (Schildträgern im Cimiero, Mailand). Man hat endlich in Italien zuerst und zwar schon früh, die Zimiere auf dem Helm weggelassen und Helmbilde geschaffen, wie sie heute noch dasselbst *Mode*, uns Heraldikern aber ein Horror sind.

Es wird somit in vielen Fällen der Stilkritiker wie der strenge Heraldiker keinen Genuss empfinden, der Historiker aber wird häufig irgend, auch aus den verkehrtesten, verzerrtesten Formen.

Fig. 69

Von einem Sarkophag in Aosta.

Fig. 70

Vom Dittico in Trento.

Fig. 71

Stuck (Gewölbe), Dom von Cremona.

Les ancêtres du général Dufour.

Par le Baron *Wyssmann*.

Il existe bien des tableaux généalogiques pour les descendants des familles nobles. Ici se présente un essai sur les ancêtres d'un descendant d'une simple famille d'artisans devenu célèbre par ses propres qualités, un self made man, qui n'a pas besoin de donner une épreuve de noblesse portant, en ligne-mère les facultés qui proviennent autrefois ce titre. D'autant plus il est intéressant à constater que même cet enfant du peuple doit une grande partie de ses succès aux vertus de ses ancêtres. La piété des mœurs, la ardeur envers inférieure,

le caractère fort et inflexible des protestants réfugiés de France ont contribué aux mérites admirables et incomparables du général, vénéré du temps de sa vie aussi bien qu'il l'est encore de nos jours, de tous ses compatriotes.

Guillaume Henri Dufour fut né le 15 septembre 1787 à Constance (alors ville autrichienne) où ses parents, Bénédict Dufour de Genève, horloger, (1762 à 1837) et Pernette Valentin de Genève (1760 à 1829) avaient trouvé un refuge sous le règne éclairé de l'empereur Joseph II forcés de quitter leur patrie avec plusieurs centaines de leur combourgeois par suite de rixes politiques entre les partis aristocrate et démocrate. Le mariage des parents du Général s'était fait le 28 février 1784 à Waterford, en Irlande, où les fuyards avaient fait leur première étape dans une entreprise industrielle échouée sous peu de temps. A l'occasion de son baptême célébré le 7 octobre 1787 par le pasteur Gasq, dans l'ancien Couvent des Dominicains, situé sur une île, une poésie fut lue par un des assistants qui semblait prévoir la glorieuse carrière du nouveau né, en faisant des éloges de ses parents actifs et simples. Bientôt les parents purent retourner dans leur ville natale et c'est là où Guillaume-Henri reçut son éducation. La vie et les mérites du général sont encore dans la mémoire de tous. Le 15 septembre 1817 il épousa Susanne Bonneton de Genève, qui lui fut enlevée par la mort après un mariage de 50 ans, en 1867, et lui laissa plusieurs filles. Dufour mourut le 14 juillet 1875, à sa campagne à Contamines dans la commune des Eaux-Vives à Genève.

La famille Dufour est très répandue dans l'ancienne bourgeoisie genevoise; il existe plusieurs branches, dont on ne peut trouver des relations. Celle qui nous occupe est surnommée de Bourdigny, d'un petit village sur la rive droite du Rhône, dans le canton de Genève. On suppose que cette branche faisait partie de la plus grande lignée des Dufour de Collonges (il se trouvent plusieurs villages de ce nom aux alentours de Genève).

Les ancêtres du général ont été des horlogers dans les quatre dernières générations et ont ainsi fait partie de la bonne bourgeoisie de Genève. Abraham Dufour, le trisaïeul, semble avoir fondé la maison d'horlogerie des Dufour; mais nous connaissons encore trois générations précédentes. Jaques Dufour, mourut avant 1642, sa femme Judith Martin de Sivenet, vecut de 1598 à 1647. Le père du dernier fut Honorable Paul Dufour dit de Bourdigny, né en mars 1561, † le 28 septembre 1623. Le titre «honorable» fut croit-on donné aux membres des tribus, mais ne paraît pas avoir eu une signification plus élevée. Toutefois elle prouve que des longtemps les Dufour étaient des gens d'une certaine position. La femme de Paul Dufour s'appelait Michée, sans que nous apprenions son nom de famille. Il est probable que Paul venait habiter Genève en quittant son village natal, Bourdigny. Le premier de la lignée fut Pierre Dufour, † avant 1598.

Les Valentin, la famille de la mère du général Dufour, étaient des réfugiés pour cause de religion, François Valentin, l'arrière-grand-père de Pernette Valentin, étant venu de Barnave, diocèse de Die en Dauphiné, se fixer à Genève. La date de la mort du père de Pernette est inconnue; il se peut qu'il soit mort pendant l'exile en Irlande.

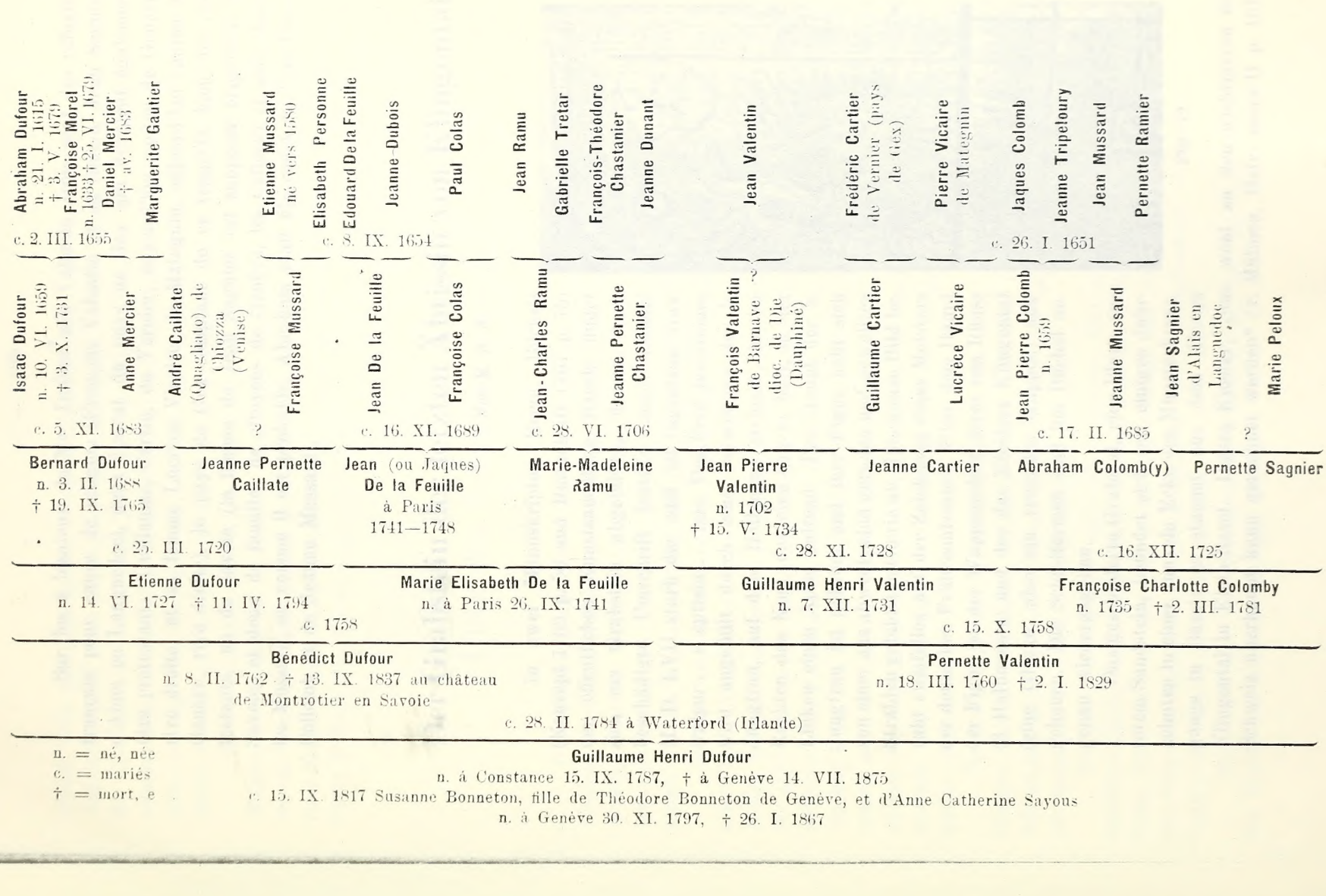
le caractère fort et inflexible des protestants réfugiés de France qui contribuent aux mérites admirables et incomparables du pays, comme de temps de sa vie aussi bien qu'il l'est encore de nos jours, de tous ses développements.

Guillaume Henri Dufour fut un le 19 septembre 1787 à Concvane (dans ville matricolenne) en ses parents. Bénédict Dufour de Genève, ingénieur, né en 1837) et Jeanette Valentin de Genève (1770 à 1820) avaient trouvé en refuge dans le royaume-Uni de l'empereur Joseph II lorsque de quitter leur patrie avec plusieurs centaines de leur compatriotes par suite de luttes politiques entre les partis aristocrates et démocrates. Le mariage des parents de Général avait fait le 28 février 1781 à Waterford, en Irlande, où les Dufours avaient fait leur première étape dans une entreprise industrielle abandonnée sous peu de temps. A l'occasion de son baptême célébré le 7 octobre 1787 par le pasteur Gaspard dans l'ancien couvent des Dominicains, situé sur une île, une passée sur les par un des assistants qui semblait prévoir la glorieuse carrière de tourment ne, en faisant des éloges de ses parents nettis et simples. Hommes les parents purent retourner dans leur ville natale et vivre là en Guillaume Henri reçut son éducation. La vie et les mérites de général sont connus dans l'histoire de tous. Le 15 septembre 1817 il épousa Susanne Hommon, de Genève, qui lui fut enlevée par la mort après un mariage de 50 ans, en 1867, et lui laissa plusieurs filles. Dufour mourut le 14 juillet 1875, à St Gaudens à Chambéry dans la commune des Eaux-Vives à Genève.

La famille Dufour est très répandue dans l'arrondissement genevois. Il existe plusieurs branches, dont on ne peut trouver les relations. Celle qui nous occupe est surnommée de Bonvillars, d'un petit village sur la rive droite du Rhône, dans le canton de Genève. On suppose que cette branche, faisant partie de la plus grande lignée des Dufour de Genève, il se trouve de plusieurs villages de ce nom aux environs de Genève.

Les ancêtres du général ont été des horlogers dans les quatre premières générations et ont ainsi fait partie de la Loge horlogère de Genève. Antoine Dufour, le trisaïeul, semble avoir fondé la maison d'horlogerie des Dufour; mais nous connaissons encore trois générations précédentes. Antoine, mourant avant 1842, sa femme Judith Martin de Sivenet, vivant de 1800 à 1870. L'aïeul du général fut l'honorable Paul Dufour dit de Bonvillars, né en mars 1741, † le 28 septembre 1829. Le titre «honorable» fut créé en 1800 par les membres des tribus mais ne paraît pas avoir eu une signification plus élevée. Toutefois elle prouve que des longtemps les Dufour étaient des gens d'une certaine position. La femme de Paul Dufour s'appelait Mélanie, sans que nous apprenions son nom de famille. Il est probable que Paul venait habiter Genève, en quittant son village natal, Bonvillars. Le premier de la lignée fut Pierre Dufour, vivant 1700.

Des Valentin, la famille de la mère du général Dufour, étaient des réfugiés pour cause de religion. François Valentin, l'arrière-grand-père de Jeanette Valentin, étant venu de Bernave, diocèse de Lée en Bourgogne, se fixa à Genève. La date de la mort du père de Jeanette est inconnue; il se peut qu'il soit mort pendant l'exilé en Irlande.


Abraham Dufour n. 21. I. 1615 † 3. V. 1679
Françoise Morel n. 1633 † 25. VI. 1679
Daniel Mercier † av. 1683
Marguerite Gautier
Etienne Mussard né vers 1580
Elisabeth Personne
Edouard De la Feuille
Jeanne Dubois
Paul Colas
Jean Ramu
Gabrielle Tretar
François-Théodore Chastanier
Jeanne Dunant
Jean Valentin
Frédéric Cartier de Vernier (pays de Gex)
Pierre Vicaire de Mategnin
Jaques Colomb
Jeanne Tripeloury
Jean Mussard
Pernette Ramier
c. 2. III. 1655
c. 8. IX. 1654
c. 26. I. 1651
Isaac Dufour n. 10. VI. 1659 † 3. X. 1731
Anne Mercier
André Caillate (Quaglato) de Chiozza (Venise)
Françoise Mussard
Jean De la Feuille
Françoise Colas
Jean-Charles Ramu
Jeanne Pernette Chastanier
François Valentin de Barnave ? dioc. de Die (Dauphiné)
Guillaume Cartier
Lucrèce Vicaire
Jean Pierre Colomb n. 1659
Jeanne Mussard
Jean Sagnier d'Alais en Languedoc
Marie Peloux
c. 5. XI. 1683
?
c. 16. XI. 1689
c. 28. VI. 1706
c. 17. II. 1685
?
Bernard Dufour n. 3. II. 1688 † 19. IX. 1765
Jeanne Pernette Caillate
Jean (ou Jaques) De la Feuille à Paris 1741—1748
Marie-Madeleine Ramu
Jean Pierre Valentin n. 1702 † 15. V. 1734
Jeanne Cartier
Abraham Colomb(y)
Pernette Sagnier
c. 25. III. 1720
c. 28. XI. 1728
c. 16. XII. 1725
Etienne Dufour n. 14. VI. 1727 † 11. IV. 1794
Marie Elisabeth De la Feuille n. à Paris 26. IX. 1741
Guillaume Henri Valentin n. 7. XII. 1731
Françoise Charlotte Colomby n. 1735 † 2. III. 1781
c. 1758
c. 15. X. 1758
Bénédict Dufour n. 8. II. 1762 † 13. IX. 1837 au château de Montrotier en Savoie
Pernette Valentin n. 18. III. 1760 † 2. I. 1829
c. 28. II. 1784 à Waterford (Irlande)
Guillaume Henri Dufour
n. à Constance 15. IX. 1787, † à Genève 14. VII. 1875
c. 15. IX. 1817 Susanne Bonneton, fille de Théodore Bonneton de Genève, et d'Anne Catherine Sayous
n. à Genève 30. XI. 1797, † 26. I. 1867
n. = né, née
c. = mariés
† = mort, e

Guillaume Henri Dufour
n. 1. Décembre 12. IX. 1787, † à Genève 14. VII. 1875
n. 16. IX. 1811 Suzanne Sarasin, fille de Théodore Bonneton de Genève et Marie Catherine Sarasin
n. à Genève 31. XI. 1792, † 25. I. 1875

Henriette Dufour
n. 11. 1812 † 18. IX. 1892 en célibat
n. 1. 1813 † 11. IX. 1864
n. 1. 1815 † 11. IX. 1864
n. 1. 1816 † 11. IX. 1864
n. 1. 1818 † 11. IX. 1864
n. 1. 1820 † 11. IX. 1864
n. 1. 1822 † 11. IX. 1864
n. 1. 1824 † 11. IX. 1864
n. 1.

Sur les 8 bisaïeux de Mme Dufour née Valentin trois sont des réfugiés français pour cause de religion (François Valentin et sa femme, Jean Sagnier d'Alais en Languedoc), deux étaient du pays de Gex qui devaient également être protestants (Guillaume, Cartin, de Vernier, aujourd'hui canton de Genève, rive droite, et sa femme Lucrèce Vicaire, de Mategnin, aujourd'hui canton de Genève, rive droite), le pays de Gex comptant de ce temps-là bien des protestants, un de Savoie (la femme de Jean Sagnier est supposée originaire de Savoie, et deux de familles de citoyens de Genève, les Collomb et sans doute les Mussard, si, comme il est probable, Abraham était fils cadet de Jean-Pierre Collomb et de Jeanne Mussard).

Der Grabstein der letzten Äbtissin von Klingental.

Von E. A. S.

In zwei Manuskripten Eman. Büchels (Konzept 1769 p. 56 und Reinschrift 1767 p. 75) der öffentlichen Kunstsammlung Basels findet sich ein Grabstein abgebildet, dessen stark beschädigte Umschrift lautet: (anno) Domini M. D. LVII starb die edel vil tugentsam frow walpur . . s eptisin . . . hus. Das Feld des Steines wird angefüllt durch eine Darstellung der h. Jungfrau, auf dem Halbmond stehend, in der Rechten das Kind, das eine Frucht hält, in der Linken einen Apfel haltend. Das Haupt der h. Jungfrau ist gekrönt und ihre Figur hebt sich von einer aus abwechselnd geraden und gewellten Strahlen gebildeten Glorie ab. Das ganze Bild beruht zweifellos auf der Zeichnung eines Meisters der deutschen Frührenaissance. Über dem Haupt der Figur ist der Wappenschild derer von Rünss (3 Halbmonde) und der des Klosters Klingental (eine Glocke, also ein redendes Wappen) ausgehauen. Die Schildformen sind bei Büchel ungenau wiedergegeben.

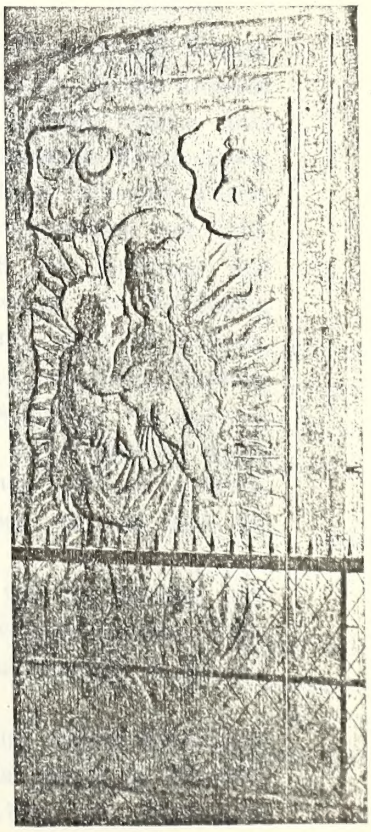


Fig. 72

Das geschilderte Grabmal, eine Platte aus rotem Sandstein, befindet sich seit einigen Jahrzehnten in einer dunkeln Ecke des Münsterkreuzgangs in Basel; es stammt aus dem Kloster Klingental in Klein-Basel. Dieses Kloster, „das wohl zu den wichtigeren der Schweiz überhaupt kann gerechnet werden" (v. Mülinen, Helv. sacra II p. 167),

Sur les 8 blasons de Mr Dufour nos Valaisans, trois sont des religieux fraugnis pour cause de religion (François Valentin et sa femme, Jean Bernin d'Ulmis en Languedoc), deux saisent du pays de Gex qui dépendoient de prieurés (Guillaume Curtin, de Vernier, augmenté sur ses armes, rive droite, et sa femme Lucrèce Vinaux, de Mategnin, augmenté sur ses armes de Genève, rive droite), le pays de Gex comprenant de ce temps-là tout des protestants, un de Savoie (la femme de Jean Sagrin est supposée originaire de Savoie, et deux de familles de citoyens de Genève, les Collaud et sans doute les Mussard, si, comme il est probable, Abraham était fils cadet de Jean Henry Collaud et de Jeanne Mussard).

Der Grabstein der letzten Äbtissin von Klingental.

Von E. A.

In zwei Manuskripten (Mus. Bibliothek Konzept 1760 p. 56 und Reinschrift 1767 p. 75) der öffentlichen Kunstsammlung Basels findet sich ein Grabstein abgebildet, dessen ausführliche Inschrift lautet: Jannis Hanno M. D. LVII starb die edel vil tugentsam frow Valpur... 4 äptisin ... bis. Das Grab des Steines wird angeblich durch eine Darstellung der Jungfrau, auf dem Halbmond stehend, in der Rechten das Kind, das eine Frucht hält, in der linken einen Apfel haltend. Die Figur der Jungfrau ist gekrönt und ihre Figur hebt sich von einer aus abwechselnd quadratischen und gewellten Streifen gebildeten Mandorla ab. Die ganze Tafel ist rund zweifellos auf der Zeichnung einer Mitte der deutschen Frührenaissance. Über dem Haupt der Figur ist der Wappenschild derer von Hinsberg (2 Halbmonde) und der des Klosters Klingental (eine Glocke, also ein redendes Wappen) angebracht. Die Schildformen sind bei Mittelalt noch ganz wiedergegeben.

Fig. 13

Das geschilderte Grabmal, eine Platte aus rotem Sandstein, befindet sich seit einigen Jahrzehnten in einer dunkeln Ecke des Münsterkreuzganges in Basel; es stammt aus dem Kloster Klingental in Klein-Basel. Dieses Kloster, „das wohl zu den wohlhabenden der Schweiz überhaupt kann gerechnet werden" (v. Mülinen, Helv. sacra II p. 107),

erhielt 1273 Bewilligung zur Niederlassung in Basel und war anfangs von Augustinerinnen, dann von Dominikanerinnen bewohnt. 1293 erfolte die Weihung der Klosterkirche, welche seit Mitte des 15. Jahrhunderts im Besitz einer berühmten Reliquie erscheint. Es ist dies der Leib einer der h. Euphrosynen von Köln; er zog viele Verehrer an das Grab im Klingental und der Heiligen zu Ehren nannten sich in und um Basel Damen weltlichen und geistlichen Standes.

Bis 1482 standen dem Klingental Priorinnen vor, seit 1483 Äbtissinnen. Walpurg von Rünss, als Schwester schon 1480 genannt, wurde 1520 Äbtissin. Sie starb, nachdem ihr Kloster 1529 aufgehoben worden war, aber noch bevor seine Schätze nach allen Windrichtungen zerstreut wurden, als siebente und letzte Äbtissin des Klosters im Jahr 1557.

Über das Schweizer-Panner.

Von Th. v. Liebenau.

Über Ursprung und Bedeutung des schweizerischen Panners und Kriegszeichens wird man nie ein abschliessendes Urteil geben können, da die ältesten Geschichtsquellen hierüber schweigen, die spätern aber deutlich zeigen, dass schon zu Anfang des 16. Jahrhunderts über die Entstehungszeit der Eidgenossenschaft wie der Wappen und Panner ganz unhaltbare Ansichten verbreitet waren.

So lesen wir im Pannerbriefe Papst Julius II. für Unterwalden von 1512, schon Papst Anastasius I. (398—401) habe im Jahre 388 dem Ammann, den Räten und der Gemeinde von Nidwalden nach ihrer Aussage zur Belohnung für geleistete Dienste das Recht verliehen, ein rotes Panner mit zwei weissen, aufgerichteten Schlüsseln zu führen. Die Inschrift des noch erhaltenen Panners ergänzt diese Angabe. Und Petermann Etterlin, Gerichtsschreiber von Luzern, erzählt uns 1507, nach der Schlacht Karls des Grossen mit den Heiden bei Arles, stiegen die Engel vom Himmel und begruben die gefallenen Christen in Steingräbern „mit sampt jeglichs Fürsten und Herren wappen uff und umb die greber gehowen“.

Zu diesen Wappen- und Panner-Sagen gehört auch, was die Annales sive Historiæ Rerum Belgicarum, Frankfurt 1580, 425 vom eidgenössischen Feldzeichen erzählen: Helvetii.. lingua, moribus et situ puri sunt Germani et v r s o s pro insignibus in verillis suis militaribus gestabant.

Ich will hier nur darauf aufmerksam machen, dass eine andere flandrische Geschichtsquelle, Gabriel Chappuys, Histoire générale de la guerre de Flandre, Paris 1623, auf dem Bilde zu Folio 480, welches den Abzug der Franzosen und Schweizer aus Cambray vom 2. Oktober 1595 veranschaulicht, Waffen und Panner der Schweizer richtig darstellt.

Wir sehen hier das durchgehende weisse Kreuz, das auf dem Panner, den Waffen und Kleidern getragen wurde.

erhielt 1273 Bewilligung zur Niederlassung in Basel und war anfangs von Augustinerinnen, dann von Dominikanerinnen bewohnt. 1289 erpachte die Bäckerzunft der Klosterkirche, welche auf Mitte des 16. Jahrhunderts zu „Gast" einer in ruhmten Bäckerei erscheint. Es ist dies der Ort einer der 3. Jungfrauenfeuer von Köln; er zog viele Verehrer an durch im Klingental und der Umgegend zu Ehren bauten sich in und um Basel Frauen wohlhaben und ansehnlichen Standes.

Bis 1482 standen diese Klingental-Jungfrauen von seit 1424 Abtissinnen Wahlung von Bauer, als Schwester schon 1400 genannt, wurde 1520 Abtissin. Sie starb, nachdem ihr Kloster 1529 aufgehoben worden war, aber noch lebte seine Schätze nach allen Wunderlichkeiten zerstreut wurden, als siebente und letzte Abtissin des Klosters im Jahr 1537.

Über das Schweizer-Banner.

Von Th. v. Liebenau.

Über Ursprung und Bedeutung des schweizerischen Bannes sind Erläuterungen sehr dann als ein absolutes Urtheil geben können, als die Historiker Geschichtsquellen hierüber schweigen, die spätern aber deutlich zeigen, dass schon zu Anfang des 16. Jahrhunderts über die Entstehungszeit der Fähnrichsamt schaft wie der Wappen und Banner ganz unhaltbare Ansichten entstanden waren.

Nachdem wir im Anzeiger für Schweizerische Altertumskunde von 1872, schon Paper Anzeigers 1. (386 - 391) habe im Jahre 1872 dem Angenommen, dass Bilden und der Gemeinde von Schwyzer nach ihrem Ursprung zur Bestimmung für geleistete Dienste das Recht verliehen, ein rotes Banner mit weiss gestossen, aufgeschlossen Schlüssel zu führen. Die Unsicherheit des noch erhaltenen Bannes ergänzt diese Angabe. Und Petermann Etterlin, Chronik's Bericht von Laupen, erzählt uns 1507, nach der Schlacht Karls der Kühne von den Burgern der Vitzeg allegen die Kugel von Hannod und begrüben die gefallenen Burgern in Stein gräbern „mit sampt jeglichs Fähnen und Harnesch wappen, ob man noch die gruber gekennen".

Zu diesen Wappen- und Banner-Sagen gehört auch, wie die Annales sive Historiae Rerum Belgicarum, Francofurti 1596, 125 vom Gelgenzeichen-Banner Fähnrichen erzählen, Helvetii . . . linguam, mentes et alia non [illegible] et [illegible] pro insignibus in vexillis suis militaribus gerebant.

Ich will hier nur darauf aufmerksam machen, dass eine andere durchaus Geschichtsquelle, Gabriel Chappuys, Histoire générale de la guerre de Paris 1529, auf dem Fähnlein zu Zollo 480, welches die Abzeg der Eidgenossen und Schwyzer aus Canalay von 2. Oktober 1505 vorzeichnetem, Wappen und Banner der Schweizer richtig darstellt.

Wir sehen hier das durchgehende weisse Kreuz, das auf dem Banner, den Wappen und Kleidern gebraucht wurde.

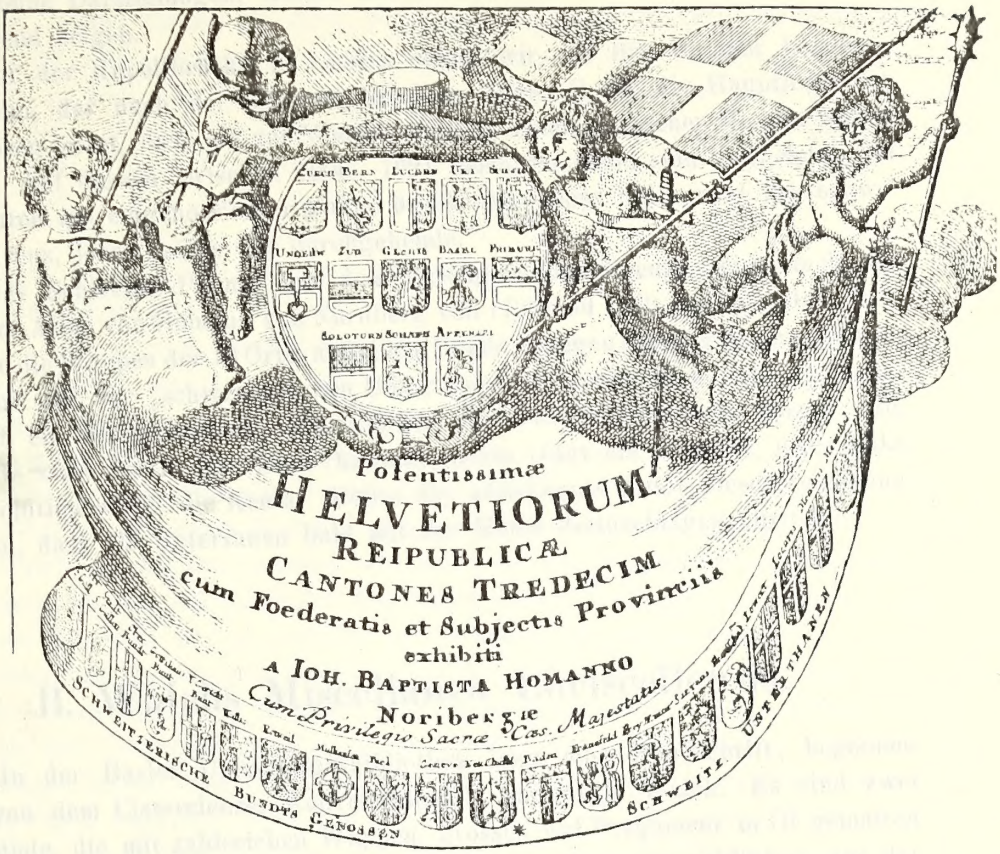


Fig. 73

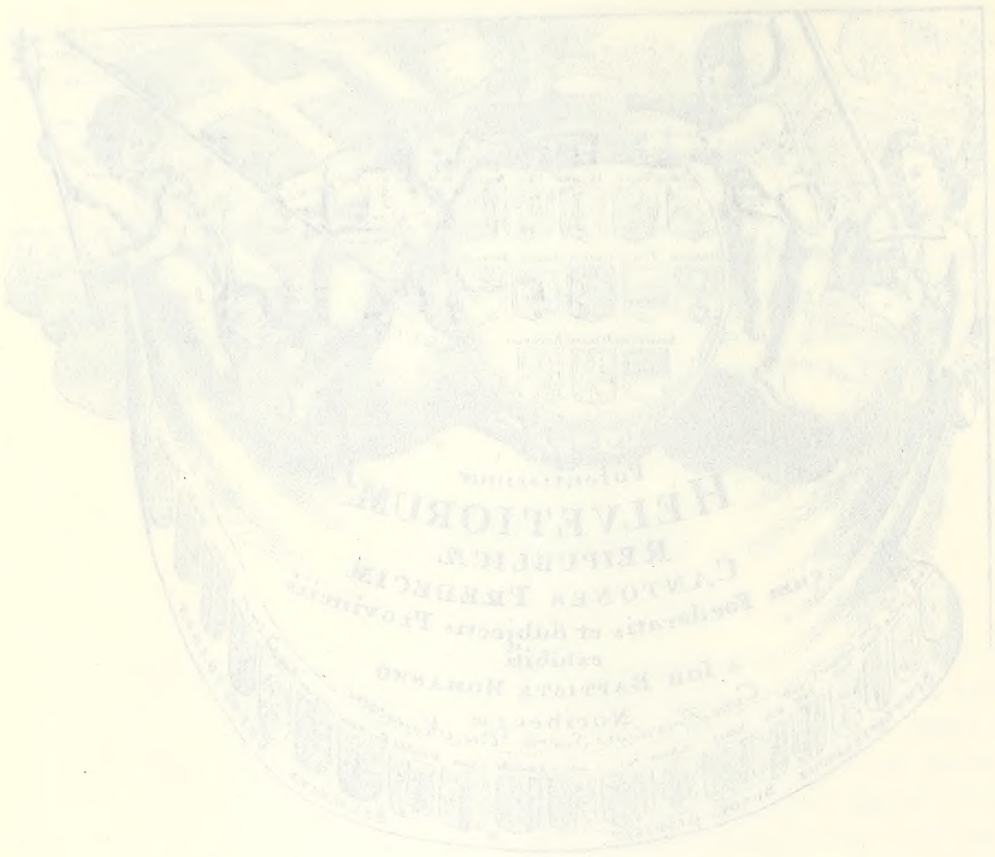
Die Frage, wann das weisse Kreuz im roten Felde das alleinige Feldzeichen der eidgenössischen Truppen wurde, ist noch nicht erledigt. Anderwärts habe ich darauf hingewiesen, dass vielleicht schon in der Schlacht bei Tannenberg 1410 dieses Feldzeichen geführt wurde[1], sicher auf dem Feldzuge nach Neapel in französischem Dienste (1495).

Die schweizerischen Bilderchroniken des 15. und 16. Jahrhunderts zeigen uns meist nur die Kantonsfahnen, in denen das weisse Kreuz je nach der Farbe des Panners bald im Obereck, bald im untern Felde angebracht ist.

Im 17. Jahrhundert kommt das durchgehende breite Kreuz immer mehr in Bataillons- und Regimentsfahnen, wie auf den Landespannern zur Verwendung, in den vier Feldern werden die Farben der Kantonswappen geflammt, in Wolkenschnitt oder sonst irgendwie angebracht[2]. Beachtenswert sind daneben aber

[1] Anzeiger für Schweizer Geschichte 1902 p. 23—24.

[2] Vgl. das Schweizer Landespanner von 1631 in den Mitteil. d. Ant. Gesellschaft Zürich II, Fig. 6, die bei Villmergen 1656 erbeuteten bernischen Panner, grosses Urnerpanner bei Herrn Ing. Zgraggen im Schlösschen Rudenz bei Flühlen u. a.



noch einzelne Darstellungen, welche das Schweizerkreuz bald schwebend, bald durchgehend zeigen.

Auf der Kapellbrücke in Luzern sehen wir auf Bild 65 den Luzerner Hauptmann, der nach der Schlacht bei Ermatingen (1499) die Hauptleute der Eidgenossen bittet, dass sie zur Widereroberung einer verlorenen Kanone helfen möchten. Auf diesem zwischen 1606—1621 gemalten Bilde sind zwei Zelte von Hauptleuten mit eidgenössischer Fahne bezeichnet; jenes links zeigt das schwebende Kreuz, jenes rechts das durchgehende.

Das Schweizer-Panner mit dem durchgehenden Kreuze zeigt auch der Schweizer-Atlas von Homann von Nürnberg von 1732 und 1769, wo unter dem Freiheitshute die Wappen der 13 Orte, auf einem Bande dagegen diejenigen der „Bundesgenossen" und der „schweizerischen Untertanen" zu sehen sind. Den Freiheitshut hält ein Harnischmann, das Panner ein schwertumgürteter Knabe; die Bandrolle zwei Putti. Das Kind (herald.) rechts trägt ein Schwert, jenes links die Revolutionswaffe, die Keule. Wollte der unbekannte Autor dieser Zeichnung andeuten, dass die Untertanen bald mit der Keule dreinschlagen dürften?

B. Walchs Miscellanea Luciscellensia.

In der Basler Universitätsbibliothek liegt eine Handschrift, begonnen 1749 von dem Cistercienser Konventualen P. Bernardin Walch. Es sind zwei Foliobände, die mit zahlreichen Wappen, grossen auf Pergament in Öl gemalten Porträts von Äbten und zahlreichen Ansichten von Cistercienserklöstern aus der Vogelschau ausgestattet sind. Auch ein paar Porträtkupfer sind eingeklebt.

Betrachten wir den ersten Band genauer, so finden wir darin einige nicht uninteressante heraldische Serien. Zunächst erscheinen die Wappenschilde von Generaläbten von Citeaux, dann solche der Stifter von Lützel (p. 130—131), der Wohltäter dieses Klosters (beginnend p. 135). Diese sind eingeteilt in folgende fünf Gruppen: Bischöfe von Basel (p. 136—179), Grafen (187—213), Barone (p. 215—221), Nobiles* (p. 230—282); die „Communes" haben keine Wappen.

Ein grosses Kapitel besteht in der Aufzählung der zu Lützel Begrabenen; bei folgenden Personen sind Wappen eingemalt: Caspar zu Rhein, Bischof von Basel (p. 317), Abt Beat Papa von Gebweiler (p. 318), Abt Anton v. Reinold (p. 318), Abt Bernardin Buchinger** (p. 322), Ritter Marquard v. Stein, Peter

* Im Archiv des Schlosses Pruntrut lag eine Pergamenthandschrift in Kleinfolio, angelegt von Bischof Friedrich zu Rhein, welche die Wappen des bischöflich-baselschen Adels in Farben enthielt. Morel, Abrégé de l'Histoire ... de Bâle 1813 p. 88.

** Buchinger ist der Verfasser der 1667 zu Pruntrut erschienenen Epitome Fastorum Lucellensium, welche eine hübsche Kupfertafel mit den Wappenschilden den Äbte von Lützel von 1124 bis 1654 enthält; sie ist verkleinert abgebildet in Vautrey, Histoire des Evêques de Bâle T. I.

noch einzelne Darstellungen, welche das Schwerpunktsmaß schwebend, bald durchgehend zeigen.

Auf der Kupfertafel in Janeiro sehen wir auf Fuß die Lucerne, Hauptmann, der, nach der Schlacht bei Emmenbrücken (1798) die Hauptleute der Eidgenossen bittet, dass sie zur Wiedereroberung einer verlorenen Kanone helfen möchten. Auf diesem zwischen 1800—1803 gemalten Bild sind zwei Zeile von Hauptleuten mit eidgenössischer Fahne beschreibend, jenes Fahne weist das schwarze Kreuz, jenes rechts das durchgehende.

Das Schweizer Panzer mit dem durchgehenden Kreuz zeigt auch der Schweizer Atlas von Herman von Nurnberg von 1732 und 17[illegible], wo unter dem Titel: „Helvetia die Wappen der 13 Orte, auf einem Kanone [illegible] „Banden genossen“ und der „schweizerischen Cantonnen“ an sich sind. Ihn Fahnen hat hier ein Hauptleutenschild, das Panzer ein schwarzes Kreuz, die Banderolle zwei Pfeil. Das Kind (der Ort) reicht dem Schwyz, jenes Helvetia die Revolutionsfahne, die Kenle. Wollte ich unbekannte Autor dieser Zeichnung andeuten, dass die Unterstanen bald auf der Kanone dreinschlagen dürften.

II. Wahrlich Miscellaneen Inventarsblätter.

In der Basler Universitätsbibliothek liegt eine Handschrift, begonnen 1789 von dem Osterreicher Konventualen P. Bernardin Wahrlich. Es sind zwei Folioblätte, die mit schönen Wappen, gezeichnet auf Pergament, in 61 numerierten Portraits von Alten und zahlreichen Stadtbildern von Oberschwabenzeichnen aus der Vogelschau ausgestattet sind. Auch ein paar Trachtenbilder sind eingeklebt.

Berechnen wir den ersten Band genauer, so finden wir darin einige nicht uninteressante heraldische Stücke. Zunächst verzeichnen die Wappenschilde von Generalabten von Citeaux, dann solche der Äbte von Lützel (p. 150—161), der Wohltäter dieses Klosters (Bestimmend p. 160). Diese sind abgebildet in 161 gerade fünf Gruppen: Bischöfe von Basel (p. 150—170), Adelsfamilien (187—218), Barone (p. 219—221), Nobiles* (p. 230—252); die „Commenes“ haben keine Wappen.

Ein prosses Kapital bezieht in der Anführung der zu Lützel begrabenen, bei folgenden Personen sind Wappen eingezeichnet: Jacques de Jouvin, Bischof von Basel (p. 317), Abt Beat Pfyffe von Hohwilter (p. 318), Abt Anton v. Reichold (p. 318), Abt Bernardin Buchinger** (p. 322), Ritter Mangnard v. Stein, Peter

* In Anzahl der Schlosser Panzer hat eine Bergsteinschlosserin in Kleinbasel, angeblich von Bischof Friedrich, zu Tüdin, welche die Wappen der Bischofsitze beschreiben Abb. 2 in Fabbri enthält. Sowel, Abrégé de l'Histoire... de Bâle 1763 p. [illegible]

** Buchinger ist der Verfasser der 1607 an Freiburt gedruckten Mylinen Pfalzum Lucellanum, welche eine lateinische Kapitulation mit der Wappenschilder des Abts von Lützel von 1131 bis 1681 enthält; ein Exemplar ist [illegible] Vatikan, [illegible] Bibliothek de Bale T. I.

v. Meerspurg und Gattin M. v. Ratsamhausen (p. 324), Magdalena v. Gal (p. 327), Abt Johann Hauser (p. 328), Euphemia Tannerin (p. 335), Theobald Stylweg (p. 336), Edm. Quiqueré (p. 441, ein anderes Wappen der Quiquerez von Pruntrut p. 446), Christoph Bir (p. 447), Casp. Zurbach (p. 451), Joa. Menweg (p. 426), Gregor Frey (p. 458), Abt Thomas Friderlin (p. 461), Jac. Libis (p. 465), Domin. Zurtannen (p. 466), Ant. Mahler (p. 471), Leon de la Breche (p. 474), Frovin Methe (p. 476), Cath. Delefils (p. 478).

Den Porträts der Äbte Johann V., Johann VII., Bernardin, Petrus II., Anton und Nikolaus V. sind die betreffenden Wappenschilde jeweilen in der Oberecke beigefügt.

Im zweiten Band finden wir zunächst die Äbte von Lützel; aber der für ihre Wappen ausgesparte Platz ist nur einmal, bei Abt Stephan, ausgemalt. Es folgen die Äbte von Kaisersheim (p. 52—53), mit bloss gezeichneten, unfertigen Wappen, die Äbte von Wachsstatt (p. 59 nebst zwei Siegeln auf p. 70). Besonders schön sind die Wappen der Äbte von Salem (p. 78 ff.); diese sind in bedeutend grösserem Maßstab gezeichnet und sorgfältig gemalt. In ovaler lilafarbiger Rococcoumrahmung, die von zwei grünen Palmzweigen flankiert, von einem Abtstab mit Sudarium und einem die Inful tragenden geflügelten Engelskopf überhöht ist, ist jeweilen das Wappen des Abtes dargestellt. Im Unterschied zu den übrigen Wappen sind diese Salemerschilde nicht eingemalt, sondern eingeklebt; sie scheinen aus einem Wappenbuch ausgeschnitten zu sein, das dem Schreiber der Miscellanea vorlag. Er hat jeweilen den für das Bild nötigen Raum beim Schreiben ausgespart und dann die 35 Bilder eingeklebt; ein Stück liegt lose darin und ist Doublette, wohl von anderer Hand ausgeführt und in etwas verschiedener Ausführung, d. h. mit Schildhaltern versehen. Das Buch enthält ausser dieser Serie noch zwei Wappenschilde der zu Maulbronn Begrabenen (p. 152—153), der Äbte von Paeris im Elsass (p. 180—182), der Äbte von Lützel (p. 328—387), dann einen Prospekt von St. Urban im Kanton Luzern mit den Schilden der Äbte M. Glutz und R. Balthasar (zu p. 394), endlich Wappenschilde von Äbten zu St. Urban (p. 406).

Manche der Quellen Walchs, so z. B. die Grabsteine und Glasgemälde, sind untergegangen und deshalb haben die heraldischen Illustrationen der Miscellanea Luciscellensia, wenn sie auch künstlerisch nicht hoch stehen, für uns einen gewissen Wert. *E. A. S.*

Kleinere Nachrichten.

Heraldisches aus Kos. Der Regent von Braunschweig hat anlässlich der Überreichung einer von Dr. Rudolf Herzog, Privatdozent an der Universität Tübingen, verfassten Denkschrift über die Denkmäler der Johanniter-Insel Kos (Lango) und ihre wissenschaftliche Bearbeitung einen Beitrag von 2500 Mark für archäologische Forschungen auf jener Insel bewilligt. Ein Teil der weiter

v. Meerepong und Gaetan M. v. Rotenhausen (p. 324), Magdalena v. Gal (p. 327), Ald Johann Hansen (p. 328), Euphemia Tronerin (p. 329), Theobald Stylwegt (p. 330), Eike Gadgaere (p. 341), ein anderes Wappen der Gadgaere von Pyrmont p. 346), Christoph Ilse (p. 347), Caspar Zurbeck (p. 352), Jan Sterwere (p. 420), Gregor Ferr (p. 438), Ald Thomas Fridelsin (p. 441), Jan Jude (p. 460), Dionis Xantanen (p. 469), Ann. Mahlke (p. 471), Joan de la Fresle (p. 471), Peter Mahlke (p. 476), Carl. Lorentz (p. 478).

Den Porträts der Äbte Johann I., Johann VII., Bernardin, Peter II., Anton und Nikolaus V. sind die betreffenden Wappenschilde beiwillen in den Ovalrahmen beigefügt.

Im zweiten Band finden wir zunächst die Äbte von Lutzel; aber der Ihre Wappen aufgespurte Platz ist nur einmal, bei Ald Stephan, angegeben. Es folgen die Äbte von Kaisersheim (p. 54—56), mit ihnen gewechselnde, unterlegen Wappen, die Äbte von Wachsbatt (p. 90 unten zwei Stiegeln und p. 100). Besonders schön sind die Wappen der Äbte von Salem (p. 78 d.); diese sind in ledenfarbenen prächtigen Marstan gezeichnet und sorgfältig gemalt. In ovaler Umfriedung Torcoronnenhaubenmeg, die von zwei grünen Palmzweigen flankiert, von einem Ahrstab mit Sudarium und einem die Infel tragenden gottlosesten Engelskopf überhöht ist, ist jeweilen das Wappen des Abtes dargestellt. Im Unterschied zu den übrigen Wappen sind diese Schmuckmotive nicht eingemalt, sondern eingeklebt; ich schreiben aus einem Manuscript unsegesmittelten an sonst, das dem Schreiber der Miscellanea vorlag. Ich lag jedoch den Ist das Bild mitgeben können beim Abbruch ausgeschnitten und dann die 75 Bilder eingeklebt; ein Stück hier loss durch und ist Unmöglichkeit, wohl von anderer Hand ausgeführt und in etwas verschiedener Anordnung, d. h. nur schlechtgiebel vorhanden. Das Buch enthält ausser dieser Serie noch zwei Wappenschilde der zu Blaubeuren Begrabenen (p. 125—128), die Abte von Baiers in Kreuz (p. 150—185), die Äbte von Lutzel (p. 325—327) dann einen Pfosteln von St. Gallen im Kreuzes Lazaro mit den Schilden der Äbte M. Gilarz und B. Thalhauser (zu p. 304), und ich Wappenschilde von Abten zu St. Urban (p. 400).

Manche der Quellen Wichels, so z. B. die Gedichtsammlungen, sind untergegangen und deshalb haben die mitgetheilten Illustrationen der Miscellanea Lucelensis, wenn sie auch klein ausfallen, nicht durch einen, die uns einen gewissen Wert.

A. L. K.

Kleinere Mitteilungen.

Herzlichsten ins Kos. Der Regen- von Bonnenschwelg ist anlässlich der Fünfzehnung einer von Dr. Rudolf Hoenes, Privatdozent an der Universität Tübingen, verfassten Denkschrift über die Dorfkirchen der Johanniter Insel Kos (Lango) und ihre wissenschaftliche Bearbeitung eines Beitrag von 2240 Mark für archäologische Forschungen an jener Insel bewilligt. Ein Teil der weiter

erforderlichen Geldmittel ist, wie der „Hann. Cour.“ meldet, von einigen Ordensrittern, die sich für diese Sache interessieren, gezeichnet worden. Die Insel Kos vor der Südwestküste Kleinasiens, im Mittelalter Lango genannt, wurde vom Johanniter-Orden, als er zu Anfang des 14. Jahrhunderts Rhodus zu seinem Sitz erkor, als wichtigster Stützpunkt neben dem Hauptsitz ins Auge gefasst und sofort besetzt. Sie blieb im Besitz der Ritter bis zur Übergabe von Rhodus an die Türken im Jahre 1523. Die Denkmäler, die ihre Herrschaft hinterlassen hat, sind in ihrem Hauptbestande bis heute erhalten und stellen den imposantesten Rest der Vergangenheit auf dieser im Altertum berühmten und blühenden Insel dar. Die Ritterstadt liegt an der Stelle der antiken Hauptstadt in der Mitte der Ostseite am Meer. Neben der Stadt, am antiken Hafen, liegt die gewaltige Johanniterfestung, jetzt mit türkischer Besatzung belegt. Überall liegen noch Geschützrohre und Kugelhaufen aus der Ritterzeit umher. Noch lebendiger wird die ganze Bau- und Verteidigungsgeschichte der Festung durch die vielen Wappen mit Jahreszahlen, die ringsum innen und aussen an den Mauern angebracht sind. Vielfach auf der Insel findet man Burgen, deren Geschichte durch die Wappen erläutert wird, mit interessanten Ritterkirchen. Ausser den Burgen finden sich auf der Insel zerstreut noch manche Felsnester, Türme, Mühlen u. s. w., die durch Ritterwappen als den Johannitern gehörig sich erweisen. Die Geschichte der Insel Kos von den Urzeiten bis auf den heutigen Tag zu schreiben, ist ein Plan, der in dem Dr. Herzog durch die Beschäftigung mit den Altertümern der Insel gereift ist. Das kaiserlich archäologische Institut in Athen und das Ottomanische Museum sind bereit, in diesem Sommer eine Expedition unter Leitung des Dr. Herzog zu stande zu bringen, die durch grössere Ausgrabungen und Aufnahmen der erhaltenen Reste die Kenntnis von den Altertümern und der alten Geschichte der Insel vervollständigen soll. Ein in allen seinen Zügen zur Darstellung gebrachtes Geschichtsbild wird für die Erkenntnis der Mission, die der Johanniterorden dort verfolgt und verfochten hat, von nicht geringem Werte sein als ein lebendiges Stück Kulturgeschichte der Ritterzeit, wie es aus Urkunden allein nie gewonnen werden kann.

(Braunschw. Landeszeitung 1902 No. 257).

Das Wappen des Klosters Kathrinental. Hierüber schreibt Murer (Mscr. Mureri de Monasteriis 1784 II p. 315 v., Kantonsbibl. Zürich): „Weil sie auch keinen Stifter ihres Klosters hatten, als den heiligen Geist, welcher viel fromme Seelen und Gutthäter erwecket, so haben sie dessen bildniss in gestallt einer daub mit ausgestreckten flügeln zu ihrem waapen außerwellet“.

Heraldik und Kunstgeschichte. Dass ein richtiger Kunsthistoriker über eine ausgebreitete Kenntnis von Sprachen und von allgemeiner Geschichte verfügen muss, ist bekannt. Nicht weniger wichtig aber sind für ihn die Hilfswissenschaften. In diesem Sinn hielten Dr. v. Inama (Innsbruck) und Dr. Warburg (Hamburg) am 7. internationalen kunsthistorischen Kongress (zu Innsbruck) gehaltvolle Vorträge, in denen die Wichtigkeit der Heraldik und der Genealogie als methodische Hilfsmittel für die Kunstforschung besprochen wurde.

erforderlichen Geldmittel ist, wie der „Hiam Cone“ meldet, von einigen Unternehmern, die sich für diese Sache interessieren, gesichert worden. Die Insel Kos vor der Südwestküste Kleinasiens, im altertumlichen Lango genannt, wurde von Johanniter-Orden, als er an Anfang der 14. Jahrhunderts Rhodus zu seinem Sitz erkor, als wichtigster Stützpunkt neben dem Hauptsitz im Auge gefasst und sofort besetzt. Sie blieb im Besitz der Ritter bis zur Übergabe von Rhodus an die Türken im Jahre 1522. Die Geschichte, die ihre Vergangenheit durchlebt hat, sind in ihrem Hauptbestande bis heute erhalten und geben den Imposanteren Rest der Vergangenheit auf dieser in Altertum berühmten und lohnenden Insel dar. Die Hafenstadt liegt an der Stelle der antiken Hauptstadt in der Mitte der Ostseite am Meer. Neben der Stadt, an antiken Hafen, liegt die gewaltige Johanniterfestung, jetzt mit türkischer Besatzung belegt. Überall liegen noch Gesichtsreste und Kapitellen aus der Ritterzeit umher. Noch bedeutsamer wird die ganze Hafen- und Verteidigungsgeschichte der Festung durch die vielen Wappen mit Jahreszahlen, die ringsum innen und unsere an den Mauern angebracht sind. Vielleicht auf der Insel finden man Hinweise durch Geschichte durch die Wappen erläutert wird, mit interessanten Einzelheiten. Unsere den Burgen finden sich auf der Insel erstreut noch, manche Palmsäulen, Türme, Mühlen u. s. w., die durch Ritterwappen als den Johanniterrittern gehörig erkennen. Die Geschichte der Insel Kos von den Türken bis auf den heutigen Tag zu schreiben, ist ein Plan, der in dem Dr. Herzog durch die Beschäftigung mit den Altertümern der Insel geweckt ist. Die Kosischen archäologischen Institut in Athen und das Ottomanische Museum sind bereit, in diesem Sommer eine Expedition unter Leitung des Dr. Herzog an Ort und Stelle zu bringen, die durch grössere Ausgrabungen und Aufnahmen der erhaltenen Bauten die Kenntnis von den Altertümern und der alten Geschichte der Insel vervollständigen soll. Möge in allen seinen Zügen zur Unterstützung gutmütiger Gesinnung sich und zur die Bekanntnis der Mission, die der Johanniterorden der Insel Kos und Wirkungen hat, von nicht geringen Werte sein als ein lebendiges Stück Kulturgeschichte der Ritterzeit, wie es aus Urkunden allein nie gewonnen werden kann.

(Hamburgische Correspondenz, Blatt 20. 5. 1907)

Das Wappen des Klosters Kulturkampf. Unter solchem Titel (Mitt. Mater. de Alonsatorio 1751 II p. 315 v. Bonifacio Xiriel), „Will sie auch keinen Stifter ihres Klosters nennen, als den heiligen Geist, welchen viel frommer Seelen und Gottfürter erwecket, so haben sie dessen Gutheiss in gestalt einer dank mit ausgestreckten Flügeln an ihrem Wappen aufgerichtet“.

Heraldik und Kunstgeschichte. Dass ein reichiger Kunstschatz über eine ausgezeichnete Kenntnis von Sprachen und allgemeiner Geschichte verfügen muss, ist bekannt. Nicht weniger wichtig aber sind für ihn die Hilfswissenschaften. In diesem Sinn halten Dr. A. Jonas (Frankfurt) und Dr. Wernburg (Hamburg) an T. internationalen kunstwissenschaftlichen Kongress zu Innsbruck gedankenvolle Vorträge, in denen die Wichtigkeit der Heraldik und der Genealogie als methodische Hilfsmittel für die Kunstforschung hervorgehoben wurde.

Zäringen und Kärnten. Über die Identität von Zaringia, Ceringia mit Carinthia und Caringia, wobei auch ein Wort über Verona = Bern als Reminiszenz an den Titel marchio Veronensis abfällt, vgl. Beilage zur Allg. Zeitung, München 1902 No. 204.

Wappen an Galgen. Zu den zahlreichen Rechtsaltertümern, welche Wappen als Hoheitszeichen trugen, gehören auch die Galgen. Aus der von Msgr. L. R. Schmidlin in den Kath. Schweizer-Blättern (1902 p. 185) veröffentlichten Darstellung des Galgenkriegs 1531 erfahren wir, dass Solothurn beim Friedensschluss verlangte, dass die Schilder (der vermittelnden Stände) nicht an den (strittigen) Galgen gehängt werden sollen. Artikel 4 des Schiedsspruches fordert auch, dass ausgegrabene Marksteine wieder eingesetzt und die in die Bäume gehauenen „Lachen" oder Markzeichen, wieder ausgehauen werden.

Heraldik an der Düsseldorfer Ausstellung. Wie zu erwarten war, erschienen an der Kunsthistorischen Ausstellung zahlreiche Denkmäler mit Wappenschmuck. Hervorgehoben sei hier Nr. 1992, ein Haute-lisse-Gewebe mit cyprischer Goldbroschierung, dessen Musterung aus vier verschiedenen Dreieckschilden bestand. Das merkwürdige Stück dürfte um 1300 vermutlich in Köln entstanden sein und gehört zur Sammlung Schnütgen. Nr. 2573 ist ein Holzkasten mit 80 polychromierten Wappen, vielleicht für eine adelige Gesellschaft ums Jahr 1400 erstellt. Bemerkenswert sind noch zahlreiche Reliquiare, Kelche und andere kirchliche wie weltliche Geräte mit heraldischem Schmuck; die Teller Nrn. 2613 und 2614 zeigen schweizerische Kantonswappen. Noch andere vereinzelte Stücke stammen aus der Schweiz, so z. B. 2122 u. 2123, Arbeiten des Peter Oeri.

Wappen in Flums. Im alten abgebrochenen Rathaus von Flums befanden sich nach einer Notiz der N. Z. Z. 1902 No. 227 grosse eichene und nussbaumene Balken mit über 200 ausgehauenen Wappen. Die Hüterin des neuen Rathauses, in dem der Gemeindeammann sie verwahren liess, hat sie aber als „Gerümpel" zersägen und verbrennen lassen.

Das Wappen des Klosters Töss. „Des Closters Töß Patronen sind S. Conradus der Bischoff und S. Catharina, in einem alten Wappen stehend in unserer Kirche. Ist gemahlt worden Anno 1514". Daneben zeichnet der Schreiber nach einem alten Zeddel die Symbole der beiden Heiligen (Kelch mit Spinne und zersprungenes Rad). (Nach Mscr. Mureri de Monasteriis II p. 414 v.).

Schutz des Namens. Das Bezirksgericht Zürich, vierte Abteilung, hat auf Klage des Grafen Walther v. Hallwyl in Stockholm der Schauspielerin Helene Kaufmann untersagt, den Bühnennamen Helene Hallwill weiterzuführen. Näheres über den Fall teilt die Neue Zürcher Zeitung 1902 No. 242 und das Bündner Tagblatt 1902 No. 210 mit.

Am 27. September hat das Obergericht dieses Urteil umgestossen und den Grafen Hallwyl zu den Kosten verurteilt. Begründung: der Name v. Hallwyl und der Bühnenname Hallwill sei verschieden. Vgl. Zürcher Post 1902 No. 228.

Zähringen und Kärnten. Über die Herkunft von Zähringen, Verbindungen mit Carinthia und Caringuia, wurde auch von *Hirt* über *Vorum* — *Hirn* als Hommaxonx an den Tiffel marchen Vermonnais abgelehnt. Vgl. Beiläge zur Allg. Zeitung, München 1902 No. 201.

Wappen an Dalgen. Zu den zahlreichen Heroldsfiguren, welche Wappen als Holzzeichen tragen, gehören auch die Dalgen. Aus der von *Meyer*, L. H. Schmidlin in den Kath. Schweizer Blättern 1902 p. 180 vorgelegten lieben Darstellung des Dalgenkrieges 1641 ersehen wir, daß Schultheiß Lohn Friedensschlüsse verlangte, daß die Schilder der vermummten Sturmer nicht an den (strittigen) Dalgen gehängt werden sollen. Artikel 4 des Schiedsspruches fordert auch, daß ausgegrabene Markstäne wieder eingesetzt und die in die Flamme gehaunene „Jaaken" oder Markstecken, wieder eingegraben werden.

Heraldik an der Düsseldorfer Ausstellung. Wie zu erwarten war, erschienen an der Kunsthistorischen Ausstellung zahlreiche Denkmäler mit Wappenschmuck. Hervorgehoben sei hier Nr. 1802, ein Stuck-Fresco mit typischen Geldbrosehierung, dessen Mittelrung nur vier verschiedenen Dreieckschilden bestand. Ins merkwürdige Stück dürfte um 1300 vermutlich in Köln entstanden sein und gehört zur Sammlung Schnütgen. Nr. 2575 ist ein Holzkasten mit 30 polychromierten Wappen, vielleicht für eine adelige Gesellschaft aus Jahr 1400 gestellt. Bemerkenswert sind noch zahlreiche Bildnisse, Kelche und andere kirchliche wie weltliche Geräte mit heraldischen Schmuck; die Tafeln Nrn. 2018 und 3014 zeigen schwäbische Fürstenwappen. Noch andere vereinzelte Stücke stammen aus der Schweiz zu z. B. 2522 u. 2427. Verzeichnis des Peter Oerr.

Wappen in Fluss. In alten algebrochenen Statuten von Fluss befanden sich nach einer Notiz der N. Z. Z. 1902 No. 227 grosse eichene und ausgebaumte Balken mit über 300 angebrachten Wappen. Die Hitzerik des tiefen Fallnasses, in dem der Gemeindeammann sie verwahren liess, hat sie aber als „Feuerhupel" zerstägen und verbrennen lassen.

Das Wappen des Klosters Tiefe. Des Klosters Tiefe Insassen sind S. Gertrudis der Bischof und S. Catharina, in einem alten *Ms.* unter stehend in unserer Kirche. Ist gemalt worden Anno 1514. Ersuchen zeichnet der Schreiber nach einem alten Zeddel die Symbole der beiden Heiligen. Rad mit Spinne und zersprungenes Rad. (Nach Mser. Murer de Monasteriis II p. 114 Vb.)

Schmitz des Namens. Das Hexenkegerichl Zürich, wurde Abhandlung, hat auf Klage des Grafen Walther v. Hallwyl in Bezehung der Schwiegerin Helene Kauffmann entzogen, den Bäummann Helene Hallwyl verteidigen. Näheres über den Fall teilt die Neue Zürcher Zeitung 1902 No. 212 und das Münchner Tagblatt 1902 No. 210 mit.

Am 27. September hat das Obergericht diesen *Urteil* umgestossen und den Grafen Hallwyl zu den Kosten verurteilt. Begründung: der Name v. Hallwyl und der Bäummann Hallwyl sei verschieden. Vgl. Münchner Post 1902 No. 228.

Wir beklagen diesen Entscheid, denn er schafft einen bedenklichen Präzedenzfall. Wir sind der Ansicht, dass Leute, denen der eigene Name nicht gut genug erscheint, nicht das Recht haben, den Namen eines lebenden Geschlechts anzunehmen. Der Name Hallwill, wie anderen Varianten der Orthographie, z. B. Hallwil, Hallwiel, Hallweil, klingt wie Hallwyl und gehört zum Rechtsgut der historischen Familie Hallwyl. Wer einen gleichklingenden Namen annimmt, begeht das gleiche Delikt wie derjenige, der einen gleichgeschriebenen Namen usurpiert. Das grosse Publikum bemerkt die Differenz zwischen -yl und -ill so wenig wie z. B. im Namen Burckhardt, ob er mit -ck- oder -k-, mit -d, -t oder -dt geschrieben ist. Wenn die Angeklagte nicht die Absicht zu täuschen gehabt hätte, so hätte sie sich z. B. sinnig Kall- oder Kallenwil nennen können. Und wenn es sich in unserm Fall um den Schutz des Namens einer industriellen Firma gehandelt hätte, so hätte das demokratische Gericht zweifellos anders geurteilt, als gegenüber dem Grafen Hallwyl.

Anmerkung. Über Genealogie und Orthographie vgl. Kindler v. Knobloch Oberbad. Geschlechterbuch p. 524—533.

Bücherchronik.

Roller, Otto Konrad, Ahnentafeln der letzten regierenden Markgrafen von Baden-Baden und Baden-Durlach. Herausgegeben von dem Grossherzoglich Badischen General-Landesarchiv. Bearbeitet von O. K. R., Dr. phil., Heidelberg, 1902, Carl Winters Universitätsbuchhandlung, 2 Bände (Textband, 8°, CCXIV u. 153 Seiten; Tafelband, 4°).

Im Jahre 1788 erschien in Göttingen ein mit einer Stamm- und einer wappengeschmückten Ahnentafel ausgestattetes Buch, das den Titel „Abriss der Genealogie“ trägt. Sein Verfasser, der Historiker Johann Christoph Gatterer, konnte sich in der Vorrede mit Recht rühmen, hier das erste systematische Werk über die Genealogie geboten zu haben. Dass die Folgezeit gerade der Hingabe an dieses Studium wenig förderlich war, wird zwar jedermann einleuchten; dass es aber volle 110 Jahre dauerte, bis wiederum die Genealogie systematisch, nun allerdings in weit umfassenderem Sinne, behandelt wurde, dürfte ebensosehr in Erstaunen setzen. Es ist ein unbestreitbares Verdienst des Jenaer Universitäts-Professors Ottokar Lorenz in seinem 1898 veröffentlichten „Lehrbuch der gesamten wissenschaftlichen Genealogie“ nicht nur auf Wert und Bedeutung der wissenschaftlichen genealogischen Studien, sondern namentlich auch auf die Notwendigkeit der Wiederaufnahme derselben mit allem Nachdrucke hingewiesen zu haben. Wohl wusste er, wie grosse Hindernisse und wie viele unbegründete Vorurteile dabei noch zu überwinden sind; aber er sah auch die Zeit kommen, wo sich „Regierungen, die für die Interessen der Wissenschaft tätig sind, entschliessen müssen, das dicke Scheuleder der Fakultäten zu durchbrechen und etwas für die Wiederaufnahme genealogischer Studien zu tun“.

Wir bedauern diesen Entschluß, denn er raubt einen bedeutenden Forscher. Wir sind der Ansicht, daß Laube, dessen der eigene Sohn nicht gut genug erscheint, nicht das Recht haben, den Namen ihres Erbauers zu [illegible] mißbrauchen. Der Name Hallwill, wie andere Varianten der Hallgeschichte, z. B. Hallwil, Hallwiel, Hallweil, klingt wie Hallwyl und gehört zum Kreislauf der historischen Familie Hallwyl. Wer einen gleichklingenden Namen annimmt, begeht das gleiche Delikt wie derjenige, der einen gleichlautenden Namen usurpiert. Das grosse Publikum bemerkt die Differenz zwischen -yl und -ill so wenig wie z. B. im Namen Bancklaert, ob er mit -ck- oder -k- mit -l- oder -ll geschrieben ist. Wenn die Angelegenheit nicht die Absicht zu täuschen gehabt hätte, so hätte sie sich z. B. einmal Kell- oder Kellnwil nennen können. Und wenn es sich in unserm Fall um den Schutz des Namens einer industriellen Firma gehandelt hätte, so hätte das demokratische Gerichtl sowohl-illes andere gewertet, als gegenüber dem Grafen Hallwyl.

Anmerkung. Über Genealogie und Onbeographie vgl. Kindel, Handbuch Oberhal Geschichtsbuch, S. 621–633.

Bibliographie.

Haller, Otto Konrad. Abriß der ersten regierenden Hauptgrafen von Haller-Haller und Haller-Hallwil. Bibliographie von dem Grossherzoglich Badischen General-Landesarchiv. Bearbeitet von H. K. Hallwil, Heidelberg, 1902, Carl Winters Universitätsbuchhandlung. 2 Bände (Textband, 8°, CCXIV u. 153 Seiten; Tafelband, 4°).

Im Jahre 1766 erschien in Göttingen ein aus einer Sammlung und einer wappengeschmückten Abhandlung bestehendes Werk, das den Titel „Abriss der Genealogie“ trägt. Sein Verfasser, der Historiker Johann Christoph Gatterer konnte sich in der Vorrede mit Recht rühmen, hier „das erste systematische Werk über die Genealogie geboten zu haben. Ihre die bisherigen gemäß der Illugabe an dieses Studium wenig Tüchtiges von Stand zwar bekommen, als lenchten; dass es aber volle 110 Jahre dauerte, bis einmal die Genealogie systematisch, nun allerdings in weit umfassenderem Sinne, behandelt wurde, dürfte ebenso sein Erstaunen setzen. Es ist ein unbestreitbares Verdienst des Jenaer Universitäts-Professors Otto Konrad Hallwil, in seinem 1898 veröffentlichten „Lehrbuch der gesamten wissenschaftlichen Genealogie“ [illegible] Wert und Bedeutung der wissenschaftlichen genealogischen Studien, sondern namentlich auch auf die Notwendigkeit der Wiederaufnahme derselben und alten Methoden hingewiesen zu haben. Wohl wusste er, wie grosse Hindernisse und wie viele unbegründete Vorurteile dabei noch zu überwinden sind, also er sah auch auch die Zeit kommen, wo sich „Begeisterungen, die für die Interessen der Wissenschaft tätig sind, entschliessen müssen, das dicke Schandleder der Pflichtlosigkeit zu durchbrechen und etwas für die Wiederaufnahme genealogischer Studien zu tun“.

Auf diesem Wege den ersten Schritt getan zu haben, dafür gebührt der Regierung unseres, genealogischen Studien von hieher günstig gesinnten Nachbarstaates Baden der wärmste Dank aller Historiker und Geschichtsfreunde. Am 1. November 1898 wurde nämlich, zunächst versuchsweise, dem Grossherzoglichen General-Landesarchiv ein wissenschaftlich gebildeter Hilfsarbeiter für systematische, genealogische Forschungen in der Person des Archivaspiranten Otto Roller zugewiesen. Er ist der Bearbeiter der badischen Ahnentafeln.

Bevor wir uns nun aber dem reichen Inhalte der beiden, in allen Beziehungen vorzüglich ausgestatteten Bände zuwenden, sei mit wenigen Worten der durchaus nicht allgemein geläufige Unterschied zwischen den beiden Seiten, nach denen hin sich die Genealogie betätigt, zwischen Stammbaum und Ahnentafel, klargelegt. Beim Stammbaum nehmen wir den Ausgang von einem Menschen (bezw. Ehepaare) in der Weise, dass wir alle seine Nachkommen, männliche und weibliche, jedoch zumeist mit Ausschluss der Deszendenz der letzteren, verzeichnen. Bei der Ahnentafel dagegen gehen wir von einem Menschen (bezw. von Geschwistern, welche von den nämlichen Eltern abstammen) so aus, dass wir seine Vorfahren, seine Ahnen, aufzeichnen, d. h. seine zwei Eltern — Vater und Mutter — (1. Ahnenreihe), sodann seine vier Grosseltern — Grossvater und Grossmutter von väterlicher und mütterlicher Seite — (2. Ahnenreihe), hierauf seine 8 Urgrosseltern — die 4 Elternpaare der in der 2. Reihe genannten 4 Grosseltern — (3. Ahnenreihe) u. s. w. Rein theoretisch betrachtet enthält also jede Ahnenreihe die doppelte Anzahl Ahnen der vorangehenden Reihe. Dieser Theorie entspricht aber die Wirklichkeit nicht. Ist z. B. die Mutter des Probanden, d. h. desjenigen, von dem wir bei der Ahnentafel ausgehen, die Cousine des Vaters, so hat der Proband in der 2. Ahnenreihe wohl 4 verschiedene Ahnen, während in der 3. Reihe 2 Urgrosselternpaare identisch sein werden; mit andern Worten: der Proband hat statt 8 Ahnen nur deren 6, er hat also 2 Ahnen verloren. Auf dieses Problem des Ahnenverlustes werden wir noch Gelegenheit haben, an Hand der vorliegenden Arbeit etwas näher einzugehen.

Der Textband beginnt mit einem Vorworte aus der Feder des Direktors des General-Landesarchivs, Geheimrats von Weech, worin die Vorgeschichte des Werkes kurz berührt und alle öffentlichen und privaten Archive und Bibliotheken, die Pfarrämter und Gelehrten genannt werden, deren Mitteilungen bei Aufstellung der Ahnentafeln Verwendung fanden. Es erhellt schon aus diesem umfangreichen Verzeichnis, eine wie mühevolle, aber auch zuverlässige und sorgfältige Arbeit hier vorliegt. In der Einleitung (Seite XI—CCXIV) verbreitet sich der Verfasser näher über die benutzten Quellen, über grosse Schwierigkeiten, die sich bei der Bearbeitung ergaben und über die Anordnung der Tafeln. Es betrifft dies voran die in einer bisher noch nicht angewendeten Form bis zur 13. Reihe geführte Ahnentafel des Markgrafen Karl Friedrich von Baden-Durlach, Grossherzogs von Baden († 1811). In dieser 13. Reihe erscheinen bereits 8192 Ahnen, so dass die Summe der Ahnen aller 13 Reihen 16,382 beträgt. Dass diese Namen übersichtlich nicht auf einer Tafel vereinigt werden können,

Auf diesem Wege dürfen wir wohl gewiss zu hoffen, dass gelegentlich der Inventarisirung museale, genealogischen Studien von hohem ethnologischen Interesse, sowie Funde der urnenlosen Periode aus dem Gebiete der Provinz Hannover, sowie Funde der Steinzeit, der Bronzezeit und der Eisenzeit, sowie Funde der Römerzeit, sowie Funde der Germanen-Landesaufnahme, sowie gelegentlich gelegentlicher Differenzierung der systematische, genealogische Forschungen in den Dienst des Archivgebietes Otto Hoffer zugewiesen. Er ist der Bearbeiter der badischen Altertümer.

Hoffer wir nun aber dem reichen Inhalte der Bücher. In allen Richtungen vorzüglich ausgestatteten Bände zu wünschen, sei mit wenigen Worten der durchaus nicht allgemein gültige Unterschied zwischen den beiden Seiten, nach denen hin sich die Genealogie bestätigt, zwischen Stammbaum und Ahnentafel, Kategorie. Beim Stammbaum nehmen wir den Ausgang von einem Menschen (bezw. Ehepaare) in der Weise, dass wir alle seine Nachkommen, männliche und weibliche, jedoch immer bei Ausschluss der Descendenz der letzteren, verzeichnen. Bei der Ahnentafel dagegen gehen wir von einem Menschen (bezw. von Geschwistern, welche von den männlichen Eltern abstammen) so aus, dass wir seine Vorfahren, seine Ahnen, aufzeichnen, d. h. seine zwei Eltern — Vater und Mutter — (1. Ahnenreihe), sodann seine vier Grosseltern — Grossvater und Grossmutter von väterlicher und mütterlicher Seite — (2. Ahnenreihe), hierauf seine 8 Urgrosseltern — die 4 Elternpaare der 2. Reihe genannten 4 Grosseltern — (3. Ahnenreihe) u. s. w. Wird theoretisch betrachtet enthält also jede Ahnenreihe die doppelte Anzahl Ahnen der vorangegangenen Reihe. Dieser Theorie entspricht aber die Wirklichkeit nicht. Ist z. B. die Mutter des Probanden, d. h. derjenigen, von dem wir bei der Ahnentafel ausgehen, die Cousine des Vaters, so hat der Proband in der 2. Ahnenreihe wohl 4 verschiedene Ahnen, während in der 3. Reihe 2 Urgrosseltern gemeinsch. sein werden; mit anderen Worten: der Proband hat nicht 8 Ahnen in der 3. Reihe, er hat also 2 Ahnen verloren. Auf diesen Punkten der Ahnenverlustes werden wir noch weiterhin, an Hand der vorliegenden Werke etwas näher eingehen.

Der Textband beginnt mit einem Vorwort aus der Feder des Direktors des General-Landesarchivs, Geheimrats von Weech, worin die Vorgeschichte des Werkes kurz berührt und alle öffentlichen und privaten Archive und Bibliotheken, die Pfarrämter und Gelehrten genannt werden, deren Mitteilungen bei Anfertigung der Ahnentafeln Verwendung finden. Es erhält schon aus diesem umfangreichen Verzeichnis, eine wie reichhaltige, aber auch zeitraubende und sorgfältige Arbeit hier vorliegt. In der Einleitung (Seite XI — XLXIV) verbreitet sich der Verfasser näher über die benutzten Quellen, über gewisse Schwierigkeiten, die sich bei der Bearbeitung ergeben und über die Anordnung der Tafeln. Es beginnt dies voran die in einer bisher noch nicht angewendeten Form bis zur 13. Reihe gefertigte Ahnentafel des Markgrafen Karl Friedrich von Baden-Durlach, Grossherzogs von Baden († 1811). In dieser 13. Reihe erscheinen bereits 8192 Ahnen, so dass die Summe der Ahnen aller 13 Reihen 16.382 beträgt. Dass diese Ahnen tatsächlich nicht auf einer Tafel verzeichnet werden können,

ist klar; brauchte es doch einen Streifen von fast 82 m, wenn jeder Name der obersten Reihe nur 1 cm Raum beanspruchen würde. Aber auch eine Zerlegung in etwa 100 handliche Tafeln würde die Übersichtlichkeit nicht vergrössern. Deshalb löst Roller die Ahnentafel in Stammtafeln auf, indem er die Familien, welche in jener figurieren, alphabetisch zusammenstellt und dabei alle Träger des betreffenden Namens, soweit sie eben zu Karl Friedrichs Ahnen gehören, in genealogischer Reihenfolge (nebst Angabe des Todesjahres) aufzeichnet. Eine Durchmusterung dieser 433 Familien macht uns sozusagen mit allen bedeutenden europäischen Dynastien bekannt. „Der Osten, die skandinavischen Reiche, England und die romanischen Nationen, sie alle haben ihren Beitrag geliefert, selbst das Heidentum ist durch Lutuwer von Litthauen und seine nächsten Nachkommen beteiligt. Überhaupt ist kaum eine Familie, kaum ein Name ausgeblieben, der in der Geschichte des ausgehenden Mittelalters Berühmtheit erlangt hat, Ruriks und Jagellos Stamm, die Piasten und die Premisliden, die Wasa und Oxenstjerna, die Lancaster, Capetinger und Montmorency, die Visconti, die Doria und viele andere mehr sind mit den Askaniern, den Habsburgern, Hohenzollern, Welfen, Wittelsbachern, Wettinern und allen den andern erlauchten, blühenden und erloschenen Häusern Deutschlands, mit an dem Blute des Zähringersprosses beteiligt, und wenn so manches der früher ausgestorbenen berühmten Geschlechter aus Deutschlands grossen Tagen hier nicht mit aufgeführt ist, so liegt es nur daran, dass unsere Ahnentafel nicht weit genug zurückreicht. Denn schon die nächsten Reihen führen uns z. B. auf die Hohenstaufenkaiser von Barbarossa bis auf Friedrich II.“ Unter des letzteren Ahnen begegnen wir den normannischen Beherrschern Süditaliens, den Saliern, Ottonen und Karolingern, zu welchen hin schon eine grosse Reihe von Fäden leiten; rechnet doch Roller aus, dass Karl der Grosse in der 27.—41. Reihe mindestens 97,487 mal als Ahnherr Karl Friedrichs gezählt werden kann, was im Verhältnis zu den fast 4 ½ Billionen Ahnen bis zur 41. Reihe allerdings nur 0,000002 % ausmacht. Von den Karolingern steigen wir hinauf zu den merowingischen und burgundischen Königen. Und dies gilt nicht nur für das badische Fürstenhaus, sondern für alle noch blühenden alten Fürstenhäuser.

Der Ahnenverlust zeigt sich nun in den 3 aufgestellten Ahnentafeln ganz verschieden. Während Karl Friedrich schon in der 5. Reihe Verluste zeigt, haben die Stifter der beiden badischen Linien, Markgraf Bernhard III. von Baden-Baden († 1536) und sein Bruder, Markgraf Ernst von Baden-Durlach († 1553), noch 32 (verschiedene) Ahnen, was sich aus den kanonischen Verboten der Ehe zwischen Verwandten bis zum 4. Grade erklärt, die letzten Markgrafen von Baden-Baden, die Brüder Ludwig Georg Simpert († 1761) und August Georg Simpert († 1771) sogar noch 64 Ahnen, eine Folge der konfessionellen Verhältnisse des 16. und 17. Jahrhunderts, welche oft zu Ehen deutscher katholischer Fürsten mit ebenbürtigen französischen und italienischen Damen, oder mit Angehörigen deutscher katholischer Grafen- und Herrengeschlechter zwangen. Bis zur 10. Ahnenreihe schreitet der Verlust bei Karl Friedrich ziemlich regelmässig fort, bis in der 11.—13. Reihe der Zuwachs an Ahnenverlusten sich ganz be-

ist klar; benutzte es doch einen Streifen von fast 32 m, wenn jeder Name der obersten Reihe nur 1 cm Raum beansprucht wurde. Über auch eine Zeichnung in etwa 100 handliche Tafeln würde die Übersichtlichkeit nicht vermehren, deshalb hat Roller die Namenfolge in sachmäßig und, indem er die Kenntnisse, welche in jener figurierten, alphabetisch zusammengestellt und dabei alle Träger des betreffenden Namens, sowohl sie eben zu Kaiserlicher Ahnen zählten, in genealogischer Reihenfolge (wobei Ansätze der Tode-jahre anzeigend). Für Durchmusterung dieser 630 Familien macht uns sonderlich mit allen bedeutenden europäischen Dynastien bekannt. „Der Osten, die skandinavischen Reiche, Ungarn und die romanischen Nationen, wie alle alten Kulturgebiete, selbst die Heidenwelt ist durch Lautowa von Tatthinen und seine nahegelegenen Stammesbetreffigt. Überhaupt ist keine edle Familie, keine die Sonne ausgeblieben, der in der Geschichte des dazugehörenden Mittelalters Zweifelhaftigkeit erwirkt hat, Hornsund Jagelles Stamm, die Fürsten und die Prinzessinnen, die Wasa und Oxenstjerna, die Lancaster, Capetinger und Bourbonen, die Visconti, die Doria und viele andere mehr sind mit den Askanien, den Habsburgern, Hohenzollern, Wettinen, Wittelsbachern, Welfinen und allen den andern erlauchten Geschlechtern und erlosenen Häusern Deutschlands, mit an dem Thron des Kaiserpalastes beteiligt, und wenn so manches der Fürsten ausgestorbenen berühmten Geschlechter aus Deutschlands grossen Tagen hier auch mit aufgeführt ist, so liegt es nur darum, dass unsere Ahnentafel nicht wenig zu bereichern. Denn schon die nächsten Reihen führen uns z. B. auf die Hohenzollernkaiser von Barbarossa bis auf Friedrich II.“ Unter den letzteren Ahnen begegnen wir den bayerischen Herzogen, den Salieren, Ottonen und Karolingern, zu welchen sich schon eine grosse Reihe von Fürsten lenken, beginnt durch Rollet aus, dass Karl der Grosse in der 27.—41. Reihe mitbestehen 37,167 und als Ahnherr Karl Friedrichs gezählt werden kann, was im Verhältnis zu dem von 41 Millionen Ahnen bis zur 41. Reihe allerdings nur „[illegible]“, [illegible] von den Kaiserinnen steigen wir hinauf zu den merowingischen und ostgotischen Königen. Und dies gilt nicht nur für das badische Fürstenhaus, sondern für alle noch blühenden alten Fürstenhäuser.

Der Ahnenverlust zeigt sich nun in den verschiedenen Ahnentafeln ganz verschieden. Während Karl Friedrich schon in der 5. Reihe 5 Vorfahre zählt, haben die Brüder der beiden bedeutenden Markgrafen, Markgraf Bernhard III. von Baden-Baden († 1536) und sein Bruder, Markgraf Ernst von Baden-Durlach († 1553), noch 32 (verschiedene) Ahnen, was sich aus den kinderlosen Verhältnissen der Ehe zwischen Verwandten bis zum 4. Grade erklärt, die beiden Markgrafen von Baden-Baden, die Brüder Ludwig Georg Simpert († 1761) und August Georg Simpert († 1771) sogar noch 64 Ahnen, ohne Zweifel [illegible] Konsanguinität. Verhältnisse des 16. und 17. Jahrhunderts, welche oft zu Ehen deutscher katholischer Fürsten mit absolutistischen Franzosinnen und italienischen Damen, oder mit Angehörigen deutscher katholischer Gruppen und Herrschaften bedingt zwangen. Bis zur 10. Ahnenreihe schreitet der Verlust bei Karl Friedrich ziemlich regelmässig fort, bis in der 11.—12. Reihe der Zuwachs an Ahnenverlusten sich ganz be-

deutend steigert; auffälligerweise zeigt sich diese plötzliche Steigerung auch unter den Ahnen Kaiser Wilhelms II. in der 6. Reihe nach dem ersten Ahnenverluste. Die Zahl der neu auftretenden Personen vermindert sich von Reihe zu Reihe, wenn auch in immer langsamer werdendem Tempo. Damit tritt aber keineswegs, wie man nun leicht annehmen könnte, der Fall ein, dass endlich gar keine neuen Ahnen hinzutreten; denn wenn auch beispielsweise in der 64. Reihe (fast 18 $^1/_2$ Trillionen Nummern) die Zunahme an neuen Ahnen nur etwa $\frac{1}{2 \text{ Milliarden}}$ % beträgt, so kommt dies immer noch einem Zuwachs von etwa 1 Million neuer Ahnen gleich.

Neben dem Ahnenverlust nimmt eine andere Erscheinung unser Interesse in Anspruch. Betrachtet man nämlich die je in einer und derselben Reihe stehenden Personen der Ahnentafel nach ihren Geburts- und Sterbedaten, so wird sich vielfach ergeben, dass dieselben gar keine Zeitgenossen waren, wie denn z. B. in der obersten Ahnenreihe Karl Friedrichs der jüngste Ahnherr über 100 Jahre nach dem ältesten lebte. Die Ursache dieser Erscheinung ist die sog. Ahnenverschiebung. Ein Beispiel mag dies erläutern: Karl Friedrichs Grossvater, Markgraf Karl Wilhelm war mit Herzogin Magdalene Wilhelmine von Württemberg verheiratet; Karl Wilhelm war aber durch seine Mutter Enkel Friedrichs III. von Holstein-Gottorp, der zugleich Urgrossvater der Magdalene Wilhelmine war. Herzog Friedrich III. erscheint daher zweimal unter Karl Friedrichs Ahnen, und zwar sowohl in der 4. als in der 5. Ahnenreihe. Diese Verschiebungen nehmen nun von Reihe zu Reihe zu, und Friedrich IV. von Nürnberg († 1332) käme wenigstens in 7, Karl der Grosse gar, wie schon oben berührt, in 15 Reihen vor. In der in der Einleitung niedergelegten Ahnentafel Karl Friedrichs bis zur 13. Reihe sind sowohl Ahnenverlust wie Ahnenverschiebung deutlich sichtbar gemacht, indem dort jeder Person ausser der ihr zukommenden laufenden Nummer noch die Nummer der betreffenden Ahnenreihe beigefügt ist; z. B. Adolf von Holstein-Gottorp † 1586, VI 71, VII 183.

Auf die Einleitung, aus welcher wir nur die wichtigsten Ergebnisse kurz hervorheben konnten, folgt nun der Hauptteil, die Ahnen der Begründer der Linien Baden-Baden und Baden-Durlach bis zur 4. Reihe, die Ahnen der letzten Markgrafen von Baden-Baden bis zur 6. Reihe, endlich Karl Friedrichs Ahnen bis zur 8. Reihe. Diese in Textform aufgelösten Tafeln enthalten die Angaben von Geburts- (bezw. auch Tauf-), Vermählungs- und Todesort und -Datum, sowie des Beisetzungsortes; und es verleiht dem Werke einen ganz besondern Wert, dass alle diese Angaben mit Quellennachweisen versehen sind. Für geboren, vermählt, gestorben und beigesetzt werden die Zeichen *, ∾, †, ⌓ gebraucht, Zeichen, die ein- für allemal von allen Genealogen angenommen werden dürften. Den Schluss des Bandes bilden ein sorgfältig ausgearbeitetes Personen- und Ortsverzeichnis, Nachträge und Berichtigungen.

Im Tafelband sind die 3 eben genannten Ahnentafeln in Tafelform wiedergegeben, wobei jedem Namen jene Daten beigefügt sind. Wo derselbe Name zum zweiten- oder öftern Male erscheint, wird auf das erstmalige Auf-

treten verwiesen, und bleiben alle Daten weg, die Ahnenverluste treten dadurch gleich deutlich in die Erscheinung.

Wir müssen es uns versagen, näher auf den Inhalt von Rollers Werk einzutreten; das Gesagte möge genügend gezeigt haben, wie reiche Belehrung und Anregung daraus zu schöpfen ist. Die badischen Ahnentafeln dürfen jedem Historiker im allgemeinen, jedem Freunde genealogischer Studien im besondern aufs wärmste empfohlen werden; sie beweisen jedenfalls in deutlichster Weise, „dass es sich lohnt, in Baden eine dauernde Einrichtung zur Pflege der wissenschaftlichen Genealogie zu schaffen". *E. D.*

P. Knötel: Bürgerliche Heraldik, 2. Auflage mit 19 Abb. Verlag von A. Rothe, Tarnowitz 1903.

Ein gemeinverständliches, in knapper Form gefasstes und mit Vermeidung der Kunstsprache geschriebenes Büchlein. Es wendet sich also an weiteste Kreise und wird zweifellos Nutzen stiften, wenn es von den Kunsthandwerkern gelesen und von den Laien benützt wird.

Eine Kleinigkeit möchten wir berichtigen: p. 6 wird das Aufkommen der Städtewappen erst ins 15. Jahrhundert datiert, während Graf Pettenegg das Vorkommen derselben schon für das 14. Saeculum nachgewiesen hat.

Wir wünschen dem praktischen Büchlein weite Verbreitung und einer dritten Auflage weiteren Schmuck durch mustergiltige Abbildungen.

Die schweizerischen Bundesbriefe. Eine wirklich wertvolle und schöne Neuheit sind die auf die diesjährige Bundesfeier herausgegebenen Postkarten mit den schweizerischen Bundesbriefen. Die 10 Karten geben in starker Verkleinerung, die indes das Lesen des Textes mit der Lupe nicht verhindert, photographische Reproduktionen von Originalpergamenten aus vier Jahrhunderten (d. h. von 1291 bis 1513), mit den anhängenden Siegeln. Auch diese letzteren sind so geschickt aufgenommen, dass jedermann leicht im stande ist, die Stempel der 13 alten Orte der Eidgenossenschaft, sowie die verschiedenfarbigen Schnüre derselben zu erkennen. Zwei Bundesbriefe, der von Freiburg und der von Zürich zeichnen sich überdies aus durch sehr originelle und effektvolle Initialen.

Wir empfehlen diese interessanten Karten, welche geeignet sind, bei Jung und Alt den historischen Sinn und die Kenntnis mittelalterlicher Kultur zu erweitern, allen unsern Lesern. Das Verdienst der Herausgabe der elegant ausgestatteten Serie kommt dem Postkartenverlag Künzli in Zürich zu.

Anfrage.

„Berechtigt der ehemalige Titel „Junker" des luzernischen Patriziates die betreffenden Familien heutzutage zur Führung des Prädikates „von". — Ja oder Nein, und aus welchen Gründen?"

[Wir verweisen einstweilen auf die einschlägigen Arbeiten von Dr. Pacid Meyer v. Schauensee und Dr. Adrian Stückelberg. Red.].

---

treten verwiesen, und bleiben alle Daten weg, die Abnormitäten treten dadurch gleich deutlich in die Erscheinung.

Wir müssen es uns versagen, näher auf den Inhalt von Hallows Werk einzutreten; das Gesagte möge genügend beweist haben, wie reiche Belehrung und Anregung daraus zu schöpfen ist. Die bedeutenden Ahnenlisten dürfen jedem Historiker im allgemeinen, jedem Freunde genealogischer Studien im besondern aufs wärmste empfohlen werden; sie bereiten jedenfalls in demselben Sinne „dass es sich lohnt, in Baden eine dauernde Einrichtung zur Pflege der wissenschaftlichen Genealogie zu schaffen“. *K. A.*

P. Kuntzel: Bibliographie Heraldik. 2. Auflage mit 10 Abb. Verlag von A. Rothe, Darmstadt 1904.

Ein genealogisch-heraldisches, in kurzer Form gebasstes und mit Verständnis der Kunstsprache geschriebenes Büchlein. Es wendet sich also an weitere Kreise und wird zweifellos Nutzen stiften, wenn es von den Kunstfreunden verlesen und von den Laien benutzt wird.

Eine Kleinigkeit möchten wir beiläufigen: p. 6 wird das Aufkommen der Stadtwappen erst im 15. Jahrhundert datiert, während (trotz Tschoppe) ihr Vorkommen derselben schon für das 14. Säculum nachgewiesen ist.

Wir erfreuen den praktischen Bibliothekar, wenn Verfasser und einer dritten Auflage weiteren Schmuck durch mustergültige Abbildungen.

Die schweizerischen Bundesbriefe. Eine wirklich wertvolle und schöne Neuheit sind die auf die diesjährige Bundesfeier herausgegebenen Postkarten mit den schweizerischen Bundesbriefen. Die 10 Karten gehen in einfacher Verkleinerung, die jedes das Lesen des Textes auf der Lupe nicht verhindert, photographische Reproduktionen von Originalpergamenten aus vier Jahrhunderten (d. h. von 1291 bis 1515), mit den aufgedrückten Siegeln. Auch diese letzteren sind so geschickt aufgenommen, dass jedermann leicht in stande ist, die Stempel der 13 alten Orte der Eidgenossenschaft, sowie die verschiedenartigen Schilder derselben zu erkennen. Zwei Bundesbriefe, der von Brunnen und der von Zürich zeichnen sich überdies aus durch sehr originelle und charakteristische Initialen.

Wir empfehlen diese interessanten Karten, welche geeignet sind, bei Jung und Alt den historischen Sinn und die Kenntnis unserer nationalhistorischen Kultur zu erweitern, allen unsern Lesern. Das Verdienst der Herausgabe der elegant ausgestatteten Serie kommt dem Postkartenverlag Kilchzt in Zürich zu.

Anfragen.

„Berechtigt der ehemalige Titel „Junker“, das inaugurierte Unwesen die bereffenden Familien berauftragte zur Führung des Prädikates „von“ ja oder Nein, und aus welchen Gründen?“

[Wir verweisen einstweilen auf die einschlägigen Arbeiten von Dr. Bernd Meyer v. Schauensee und Dr. Julian Schelbert. Red.]

1902

Liste des Membres de la Société Suisse d'Héraldique.

Verzeichnis der Mitglieder der schweizerischen heraldischen Gesellschaft.

I. Membres honoraires.

Ehrenmitglieder.

von und zu Aufsess, Baron, Präsident der Gesellschaft „Herold", Berlin.
von Dachenhausen, Alexander, Freiherr, Lindwurmstrasse 42, München.
von Pettenegg, Graf, Präsident der Gesellschaft „Adler", Wien.
von Leiningen-Westerburg, K. Emich, Graf, Villa Magda, Neu Pasing bei München.
von Wyss, Friedrich, Prof. Dr., im Letten, Wipkingen, Zürich IV.
de Poly, O., le Vicomte, Président du Conseil héraldique de France, 45 rue des Acacias, Paris.
von Liebenau, Theodor, Dr. phil., Staatsarchivar, Luzern.

II. Membres Correspondants.

Korrespondierende Mitglieder.

de Brotonne, Léonce, Secrétaire d'Ambassade, 70 Boulevard de Courcelles, Paris.
de Crollalanza, God., Le Chevalier, Direktor des „Giornale Araldico", Bari.
Richebé, Raymond, Archiviste, 16 avenue du Trocadéro, Paris.
Seyler, Gustav Adolf, Sekretär der Gesellschaft „Herold", Berlin.

1902

Liste des Membres de la Société Suisse d'Héraldique.

Verzeichnis der Mitglieder der schweizerischen heraldischen Gesellschaft.

I. Membres honoraires.

Ehrenmitglieder.

von und zu Aufsess, Baron, Präsident der Gesellschaft „Herold", Berlin.
von Dachenhausen, Alexander, Herdern, Lindwurmstrasse 42, München.
von Pettenegg, Graf, Präsident der Gesellschaft „Adler", Wien.
von Leisinger-Westerberg, K. Konsul, Graf, Villa Angera, Nen Pasing bei München.
von Wyss, Friedrich, Prof. Dr., in Zurich, Hottingerstr. Kirchgasse IV.
de Poli, O., le Vicomte, Président du Conseil héraldique de France, 49 rue des Acacias, Paris.
von Liebenau, Theodor, Dr. jurid. Staatsarchivar, Luzern.

II. Membres Correspondants.

Korrespondierende Mitglieder.

de Brotonne, Léonce, Secrétaire d'Ambassade, 70 Boulevard de Courcelles, Paris.
de Grollaulaxa, René, le Chevalier, Directeur des „Héraldique Artistique", Hard.
Rieblé, Raymond, Architecte, 16 Avenue du Trocadéro, Paris.
Seyler, Gustav Adolf, Sekretär der Gesellschaft „Herold", Berlin.

III. Membres actifs.

Ordentliche Mitglieder.

		Entrée
1. Abt, Roman, Ingenieur, Luzern		1899
2. Albert, Adolf, Bijoutier, Freie Strasse 27, Basel		1897
3. Amberger-Wethli, Fritz, Buchdruckereibesitzer, Sihlhofstrasse 12, Zürich I		1899
4. Am Rhyn, Heinrich, Furrengasse 21, Luzern		1898
5. Anjou, Gustav, Vanderbilt Building, 132 Nassau Street, New-York		1901
6. Attinger, Victor, avenue du 1er Mars, Neuchâtel	M. F.	1892
7. Balmer, Aloys, Kunstmaler, Georgenstrasse 20III, München		1899
8. de Bary, Rudolf, pr. Adr. de Bary & Cie., Basel	M. F.	1892
9. de Bavier, Edouard, 56 Rue Nicolo Paris et château de Dullit, Vaud		1898
10. Bergier, Henri, notaire, 1 Grand-Chêne, Lausanne		1901
11. van Berchem, Victor, 8 rue Eynard, Genève		1899
12. Billot de Göldlin, Gaston, Sourdeval-la-Barre (Manche), France		1901
13. Bleuler, Walther H., Rosenberg bei Feldbach, Hombrechtikon		1898
14. Besson-Scherer, J., Elisabethenstrasse 41, Basel		1901
15. de Blonay, Godefroy, Château de Grandson, Vaud		1894
16. Bodmer, Eduard, Schloss Kyburg, Zürich		1896
17. du Bois-de Guimps, Maurice, Chéseaux près Yverdon, Vaud	M. F.	1892
18. von Bonstetten-von Roulet, A., Effingerstrasse, Bern		1900
19. de Bosset, Frédéric, Le Bied, Areuse, Neuchâtel	M. F.	1892
20. Borel, Etienne-Ed., 6 rue de l'Hôtel de Ville, Genève		1896
21. Borel, Maurice, Cartographe, Sablons 6, Neuchâtel		1901
22. Bossard, Robert, Dr. med., Im Hof, Zug		1899
23. Bovet, Félix, Professeur, Grandchamp, Neuchâtel		1893
24. Boy de la Tour, Maurice, 12 rue du Pommier, Neuchâtel	M. F.	1892
25. de Boyve, Robert, Lieutenant au 13me Chasseurs à cheval, à Nîmes, France		1897
26. Brandenbourg, Albert, Banquier, Montbenon, Lausanne		1896
27. Brandt, dit Grieurin, H., Dr. med., Chaux-de-Fonds, Neuchâtel		1897
28. Bron, Louis, Conservateur du Musée des Armures, 15 Corraterie, Genève		1895
29. Brüderlin, Rudolf, Oberstlieutenant, Freie Strasse 2, Basel		1895
30. Bugnion, Charles-Auguste, Banquier, l'Hermitage, Lausanne	M. F.	1892
31. Burckhardt-Burckhardt, Ludwig August, Dr. phil., St. Alban-Vorstadt 94, Basel	M. F.	1892
32. Burckhardt-Werthemann, Daniel, Prof. Dr., Basel		1899
33. Burckhardt-Zahn, Ed., Banquier, Gartenstrasse, Basel		1899
34. von Büren, Ernst, Fürsprecher, Käfiggässchen 5, Bern		1897
35. Chenevière, Edmond, 12 rue Petison, Genève		1897
36. Choisy, Jean-Albert, 10 rue Sénebier, Genève	M. F.	1892

III. Membres actifs.

Ordentliche Mitglieder.

1. Abt, Roman, Ingenieur, Lucern 1890
2. Albert, Adolf, Bijoutier, Freie Strasse 27, Basel 1897
3. Amberger-Wirth, Fritz, Buchdruckereibesitzer, Schützenstrasse 12 Zürich I 1890
4. Am Rhyn, Heinrich, Burgengasse 21, Luzern 1896
5. Anjou, Oscar, Vanderbilt Building, 182 Madison Street, New-York 1901
6. Attinger, Victor, avenue du 1er Mars, Neuchâtel M. R. 1894
7. Balmer, Alois, Kunstmaler, Gyrenbadstrasse 20 III, München 1890
8. de Barry, Rudolf, pr. Adr. de Barry & Cie, Basel M. R. 1894
9. de Bavier, Edouard, 36 Rue Nicole Paris et chateau de Dullin, Vaud 1896
10. Bergier, Henri, notaire, 1 Grand-Grenier, Lausanne 1901
11. van Berchem, Victor, 8 rue Servand, Genève 1890
12. Billot de Gaillin, Gaston, Sainte-Marie-Aux-Mines, Vosges 1901
13. Blauer, Walther H., Rassendesig bei Baldegg, Hombrechtikon 1896
14. Besson-Schurer, J., Elisabethenstrasse 41, Basel 1901
15. de Blonay, Godefroy, Château de Grandson, Vaud 1901
16. Bodmer, Edmund, Schloss Kyburg, Zürich 1896
17. du Bois-de Gaulaz, Maurice, Corsonna près Yverdon, Vaud M. R. 1896
18. von Bonstetten-von Reuler, A., Königsgemasen, Bern 1890
19. de Bosset, Frédéric, Le Biel, Avenches, Vaudois M. R. 1892
20. Borel, Etienne-Ed., 9 rue de l'Hôtel de Ville, Genève 1896
21. Borel, Maurice, Cartographe, Sablons 9, Neuchâtel 1901
22. Bossard, Robert, Dr. méd., le Locle 1896
23. Bover, Félix, Professeur, Grandchamp, Neuchâtel 1896
24. Boy de la Tour, Maurice, 12 rue du Mont-Blanc, Genève M. R. 1892
25. de Boyve, Robert, Lieutenant au 1er Dragons à cheval à Nancy, France 1897
26. Brandenburg, Albert, Hauptpfarrer, Mantlerweg, Lausanne 1890
27. Brandt, dit Grienrich, H., Dr. méd., Chaux-de-Fonds, Neuchâtel 1897
28. Brun, Louis, Conservateur du Musée des Armures, 17 Lowenstrasse, Zürich 1890
29. Brüderlin, Rudolf, Oberstleutenant, Freie Strasse 2, Basel 1901
30. Bugnion, Charles-Auguste, Pasteur, Hôpital, Lausanne M. R. 1892
31. Burckhardt-Burckhardt, Ludwig, August, Dr. phil., St. Alban-Vorstadt 31, Basel M. R. 1892
32. Burckhardt-Werthemann, Daniel, Prof. Dr., Basel 1890
33. Burckhardt-Zahn, Ed., Hauptpfarrer, Martinsgasse, Basel 1890
34. von Büren, Ernst, Fürsprecher, Kriegsgasse 5, Bern 1897
35. Clemenceau, Edmond, 12 rue Fortuny, Genève 1897
36. Choisy, Jean-Albert, 10 rue Sébastien, Genève M. R. 1892

Entrée

37. von Clais, Carl, Werdstrasse 31, Zürich III 1899
38. Colin, Jules, Héraldiste, Neuchâtel M. F. 1892
39. de Coulon, Maurice, Neuchâtel M. F. 1892
40. Cornaz, Théodore, avenue de Rosemont, Lausanne 1895
41. Cramer-von Pourtalès, Conrad, Dr. med., 7 via fate bene fratelli, Mailand, Italien 1899
42. de Dardel, James, Banquier, Neuchâtel M. F. 1892
43. Delano de Launoy, Mortimer, Héraldiste, 104 West, 120th Street, New-York 1896
44. Dettling, Martin, Gemeindeschreiber, Schwyz M. F. 1892
45. Diener, Ernst, Dr. phil., Steinwiesstrasse 37, Zürich V 1899
46. de Diesbach, Max, Comte, Colonel, Président de la Soc. d'Histoire, Villars les Joncs, Fribourg 1896
47. von Diesbach, Robert, Beaulieustrasse 82, Bern 1898
48. de Diodati-Eynard, Mme la comtesse, H., rue Eynard, Genève 1897
49. Doge, François, du Comité du Vieux-Vevey, La Tour de Peilz, Vaud 1895
50. Droz, René, du Crêt, La Chaux-de-Fonds 1899
51. Dubois, F.-Th.-A., Service des Monuments Historiques, Lausanne 1895
52. Ducrest, François, abbé, Prof., Grand Rue, Fribourg 1901
53. Durrer, Robert, Dr. phil., Staatsarchivar, Stans, Nidwalden 1896
54. Eggimann, Charles, éditeur, 9 rue Calvin, Genève 1898
55. Egli, J., Prof. Dr., Konservator des Museums, St. Gallen 1902
56. Eggis, Adolphe, Banquier, Villa St-Barthélémy, Fribourg 1901
57. von Erlach-Ulrich, Emma, Frau Oberst, Villa Ilgeneck, Thun, Bern 1899
58. von Erlach, Gustav, Schlüsselgasse 16, Zürich I 1897
59. von Escher, Nanny, Fräulein, Albis, Langnau, Zürich 1897
60. von Escher, Oscar, Villa Moll, Via Farneto 41, Triest 1899
61. Escher, Arnold, Dr. jur., Bahnhofstrasse 32, Zürich I 1896
62. Escher, Hermann, Dr. phil., Stadtbibliothekar, Stadtbibliothek, Zürich I 1897
63. Faesi, P. Friedrich, Kaufmann, Selnaustrasse 14, Zürich I 1897
64. Falck, Louis, A., Dr. jur., Weggisgasse, Luzern 1901
65. Favre, Camille, Colonel, 12 rue de Monnetier, Genève 1899
66. von Fellenberg-Thormann, Franz, Villa Beata, Muristrasse 26, Bern 1899
67. Finsler, Georg, Dr. phil., Hardstrasse 87, Basel 1901
68. Fischer, Franz, Oberschreiber des Finanzdepartements, Luzern 1897
69. Flugi van Aspermont, C. H. C., Jonkr., Dr., Celebesstraat 32, La Haye, Hollande 1897
70. von Fries, August, Reichsgraf, Cerna Hora, Mähren, Österreich 1901
71. von Gaisberg-Schöckingen, Friedrich, Freiherr, Schloss Schöckingen, Oberamt Leonberg, Württemberg 1900
72. Galiffe, Aymon-Amédée-Gaifre, Peizy près Genève M. F. 1892
73. Ganz, Paul, Dr. phil., Byfangweg 11, Basel 1896
74. Geigy, Alfred, Dr., Leonhardsgraben 48, Basel M. F. 1892

37. von Claude, Carl, Wertheimstein 31, Zürich III
38. Colin, Jules, Hermitage, Neuchâtel
39. de Coulon, Maurice, Neuchâtel M. E. 1872
40. Cornaz, Théodore, avenue de Rosemont, Lausanne M. E. 1870
41. Cramer von Tonerdale, Conrad, Dr. med., 7 via Isola bella Brunate, Italien 1890
42. de Durtal, James, Hungerer, Neuchâtel M. E. 1872
43. Delaud de Landry, Maximer, Hermitage, 101 West, 12ème Street, New-York 1890
44. Dorling, Martin, Generaldirektionsrat, Schwyz M. E. 1872
45. Dinner, Ernst, Dr. phil., Steinmetzstrasse 37, Berlin W 1890
46. de Diesbach, Max, comte, Colonel, Président de la soc. d'Histoire, Villars les Joux, Fribourg 1890
47. von Diesbach, Robert, Neuenburgerstrasse 32, Bern 1890
48. de Dietan Rymond, Jules, la rondesse, 3, rue Eynard, Genève 1897
49. Doge, François, du Comté du Vieux-Verney, La Tour de Peilz, Vaud 1893
50. Dros, René, du Cret, La Chaux-de-Fonds 1890
51. Dubois, F.-Th.-A., Service des Monnaies Historiques, Lausanne 1890
52. Ducrest, François, abbé, Prof., Grand Rue Fribourg 1891
53. Durrer, Robert, Dr. phil., Staatsarchivar, Stans, Nidwalden 1896
54. Eggimann, Christoph, editeur, 9 rue Calvin, Genève 1890
55. Egli, J., Prof. Dr., Conservateur des Vin-cons, St. Gallen 1892
56. Eggis, Adolphe, Hôpitaux, Villa St-Hubert, Montreux 1900
57. von Erlach-Diesbach, Hermann, Kom Oberst, Villa Heimeck, Thun, Bern 1893
58. von Erlach, Gustav, Schlösselgasse 1, Zürich I 1897
59. von Escher, Nanny, Fräulein, Abbé Lamennais, Zürich 1897
60. von Escher, Oscar, Villa Wolf, Vc. Fiumata 41, Trieste 1890
61. Escher, Arnold, Dr. jur., Bahnhofstrasse 32, Zürich I 1890
62. Escher, Hermann, Dr. phil., Stadtbibliothekar, Stadtbibliothek, Zürich I 1870
63. Fazel, T., Friedrich, Kanthaman, Schauenberg 11, Zürich I 1897
64. Falck, Louis, A., Dr. jur., Weggisgasse, Luzern 1900
65. Favre, Camille, Colonel, 12 rue de Monnetier, Genève 1890
66. von Fellenberg-Thormann, Franz, Villa Mon-, Monrosstrasse 36, Bern 1890
67. Finsler, Georg, Dr. phil., Hardstrasse 87, Basel 1901
68. Fischer, Franz, Oberschreiber des Finanzdepartements, Luzern 1897
69. Fokgi van Aspernoon, E. H. C., Jonke, Jr., Coehorn-laan 32, La Haye, Hollande 1897
70. von Fries, August, Hofkammerrat, Grosse Herrengasse, Salzburg 1901
71. von Gaisberg-Schoenfeldgen, Friedrich, Freiburg, Schloss Schönfelsgen, Oberamt Leonberg, Württemberg 1900
72. Gabbi, Aymon-Amédée-Gaëtan, Pierre pris, Genève M. E. 1892
73. Gauz, Paul, Dr. phil., Brüningsweg 11, Basel 1896
74. Geigy, Alfred, Dr., Leonhardsgraben 48, Basel M. E. 1892

			Entrée
75.	Gerster, L., Pfarrer, in Kappelen bei Aarberg, Bern		1893
76.	von Girsewald, C., Freiherr, Rämistrasse 33, Zürich I		1901
77.	von Glutz-Ruchty, Albert, Solothurn		1901
78.	Göldi, Emil A., Prof. Dr., Direktor des Museums, in Pará, Brasilien		1900
79.	Grant-Duncan, James, Rosemount Cottage, Wick, Scottland		1900
80.	von Grebel, Hans, Dr. jur., Pelikanstrasse 13, Zürich I		1896
81.	Grellet, Jean, Rédacteur, Gerbergasse, Basel	M. F.	1892
82.	Grunau, Gustav, Dr. phil., Christoffelgasse 4, Bern		1901
83.	Hagnauer, Ernst, in Santiago, Chile		1899
84.	Hahn, Emil, Assistent am Landesmuseum, Gloriastrasse 66, Zürich V	M. F.	1892
85.	Häne-Wegelin, Johannes, Dr. phil., Staatsarchivar, Klausstrasse, 50, Zürich V		1899
86.	Hauser, W., Thengen, Amt Engen, Baden		1902
87.	Hegi, Friedrich, stud. phil., Pianogasse 10, Zürich II		1899
88.	von Hegner-von Juvalta, Robert, Bürglistrasse 6, Zürich II		1897
89.	Heiniger-Ruef, Robert, Burgdorf, Bern		1899
90.	Hess, Gustav, Bezirksrichter, Engstringen, Zürich		1896
91.	Hess, Robert P., Hirschengraben 28, Zürich I		1900
92.	Hoffmann-Krayer, E., Dr. phil., Professor, Hirzbodenweg 91, Basel		1896
93.	Holder, Dr l'abbé, Prof., Bibliothécaire cantonal, Fribourg		1901
94.	Huber, Max, Dr. jur., Professor, Mühlebachstrasse 85, Zürich V		1897
95.	Huber, August, Dr. phil., Nonnenweg 25, Basel		1901
96.	Huber, Emil, Zeichnenlehrer, Altdorf, Uri		1902
97.	von Jecklin, Fritz, Stadtarchivar, Chur		1897
98.	Jobin, A., joaillier, Neuchâtel	M. F.	1892
99.	Isler, Hans, stud. jur., Steinenthorstrasse 11, Basel		1901
100.	Junod, Emanuel, professeur, Neuchâtel		1899
101.	Junod, F.-J., graveur, Grand-Pont, Lausanne		1902
102.	Juvet, Henry, Architecte, 7 rue de l'Université, Genève		1899
103.	Keller-Escher, Carl, Dr. phil., Kantonsapotheker, Sonnenquai 1, Zürich I		1897
104.	Kauffmann, Jean, Sculpteur, Luzern		1900
105.	Knüsly, Hans, Thalgasse 29, Zürich I		1899
106.	Knüsli, Heinrich, med. pract., Enkirch a. d. Mosel, Rheinpreussen		1900
107.	Kohler, André, Professeur, Pontaise, Lausanne	M. F.	1892
108.	Kohler, Edouard, 13 Pré du Marché, Lausanne		1901
109.	Lang-Schleuninger, Charles, Stockerstrasse 31, Zürich II		1895
110.	de Lesdain, Louis, Bouly, Dr. en droit, 18 rue Ste-Barbe, Dunkerque, France		1893
111.	Lory, C. L., Münsingen, Bern		1899
112.	Mange, François, 47 rue de Lisbonne, Paris		1902
113.	Marthe, Raymond, propriétaire, Cormondrèche près Neuchâtel		1897
114.	Martin, Auguste-E.-Frédéric, avenue de Florissant, Genève	M. F.	1892

75. Gerster, L., Pfarrer, in Kappelen bei Aarberg, Bern 1893
76. von Gisenwald, C., Freiherr, Rämistrasse 33, Zürich I 1901
77. von Gluz-Ilnofky, Albert, Solothurn 1900
78. Gnädi, Emil A., Prof. Dr., Direktor des Museums, in Thun, Bernerhof 1900
79. Grant Duncan, James, Rosemount Cottage, Wick, Scotland 1900
80. von Grebel, Hans, Dr. jur., Pfeffingerstrasse 12, Zürich I 1899
81. Greller, Jean, Redacteur, Gerbergasse, Basel M.-L. 1899
82. Gronau, Gustav, Dr. phil., Chemiegebäude 4, Bern 1901
83. Hagmann, Ernst, in Santiago, Chile 1899
84. Hahn, Emil, Assistent am Landesmuseum, Gloriastrasse 50, Zürich V M.-L. 1899
85. Hane-Wegelin, Johannes, Dr. phil., Staatsarchivar, Klausstrasse 70, Zürich V 1899
86. Hauser, W., Thengen, Amt Jungen, Baden 1900
87. Hegi, Friedrich, stud. phil., Finsterwald 10, Zürich II 1900
88. von Hegner-von Juvalta, Robert, Burgstallstrasse 6, Zürich II 1897
89. Heidiger-Ilnet, Robert, Burgdorf, Bern 1899
90. Hess, Gustav, Bezirksrichter, Bungertstrasse, Zürich 1899
91. Hess, Hubert P., Hirschgraben 32, Zürich I 1900
92. Hoffmann-Krayer, E., Dr. phil., Professor, Hirzbodenweg 91, Basel 1899
93. Holder, Dr. Fabio, Prof., Bibliothèque cantonale, Fribourg 1901
94. Huber, Max, Dr. jur., Professor, Mühlebachstrasse 86, Zürich I 1897
95. Huber, August, Dr. phil., Sonnenweg 23, Basel 1901
96. Huber, Emil, Zeichenlehrer, Altdorf, Uri 1902
97. von Jecklin, Fritz, Stadtarchivar, Chur 1897
98. Jobin, A., Joseffiten, Neuchâtel M.-L. 1899
99. Isler, Hans, stud. jur., Steinenvorstadtstrasse 12, Basel 1901
100. Junod, Henri, professeur, Neuchâtel 1899
101. Junod, E.-L., graveur, Grand Pont, Lausanne 1902
102. Jovet, Henry, Architecte, 7 rue de l'Université, Genève 1899
103. Keller-Escher, Carl, Dr. phil., Kantonsspitzhöhe, Sonnenquai 1, Zürich I 1897
104. Kauffmann, Jean, Sculpteur, Luxeuil 1900
105. Kubly, Hans, Thalgasse 39, Zürich I 1899
106. Kuhn, Heinrich, med. pract., Fabrikstr. 4, d. Wesel, Rhein/Westfalen 1901
107. Kohler, André, Professeur, Pontaise, Lausanne M.-L. 1899
108. Kohler, Edouard, 13 Pré de Marcelin, Lausanne 1901
109. Lange-Schlenninger, Charles, Stöckerstrasse 31, Zürich II 1899
110. de Lesdain, Louis, Fonty, Dr. en droit, 18 rue de Douai, Douai, Département du Nord, France 1893
111. Lory, C. L., Münsingen, Bern 1899
112. Mange, François, 47 rue de Lisbonne, Paris 1900
113. Martin, Raymond, propriétaire, Communeche près Sauveterre 1897
114. Martin, Auguste-E.-Frédéric, avenue de Florissant, Genève M.-L. 1899

		Entrée
115. Matthey-Claudet, William, 7 Terreaux, Neuchâtel		1902
116. Mayr von Baldegg, G., Hertensteinstrasse 7, Luzern		1897
117. Meili, Julius, Konsul, Alpenquai 36, Zürich II		1901
118. von Meiss, Walther, k. preuss. Oberlieutenant im 1. Garde-Dragoner-Regiment, Grossbeerenstrasse 76, Berlin S. W.		1897
119. von Meiss von Teuffen, Oscar, Promenade 7, Linz a./D., Österreich		1900
120. Merian-Mesmer, Wilhelm, Kaufmann, Sternengasse 27, Basel		1893
121. Merz-Diebold, Walther, Dr., Oberrichter, Aarau		1899
122. de Meuron, Pierre, 7 rue du Pommier, Neuchâtel		1895
123. de Meyer-Boggio, Jean, Comte, Château de Hermance, près Genève		1898
124. Meyer von Knonau, Gerold, Dr. phil., Professor, Seefeldstr. 9, Zürich V		1897
125. Meylan, René, Dr., Moudon, Vaud	M. F.	1892
126. Meylan, Louis, Dr., Château de Lutry, Vaud		1902
127. Montandon, Louis, Directeur du Crédit Lyonnais, Bruxelles	M. F.	1892
128. de Montmollin, Pierre, Pasteur, Neuchâtel		1897
129. Mooser, Anton, Mayenfeld, Graubünden		1899
130. von Mülinen, Wolfgang-Friedrich, Dr. phil., Professor, Bern	M. F.	1892
131. Münger, R., Kunstmaler, Marzili 30, Bern		1896
132. Naef, Alfred, Architekt, Fraumünsterstrasse 7, Zürich I		1897
133. von Niederhäusern, Fritz Henri, Dr., Rappoltsweiler, Elsass	M. F.	1892
134. Nüscheler, Richard, Glasmaler, Englisch Viertelstrasse 30, Zürich V		1897
135. Padula, Antonio, Comte, via dei Fiorentini 67, Naples, Italie		1902
136. de Palézieux du Pan, Maurice, du Comité du Vieux-Vevey, La Doge sur Vevey, Vaud		1901
137. Paravicini, Carl, Dr. jur., St. Jakobstrasse 20, Basel		1896
138. Du Pasquier, Armand, Avocat, Neuchâtel		1897
139. Pernod, Louis, Neuchâtel		1896
140. de Perregaux, Samuel, Baron, Directeur de la caisse d'épargne, Neuchâtel	M. F.	1892
141. Petitpierre, Léon, Dr., Avocat, Couvet, Neuchâtel	M. F.	1892
142. Pfyffer von Altishofen-Feer, Nikolaus, Museggstrasse, Luzern		1900
143. Pfyffer von Altishofen, Hans, Hôtel National, Luzern		1901
144. de Portugal de Faria, Antonio, Vicomte, 11 rue Boissière, Paris		1899
145. de Pourtalès, Auguste, Comte, 12 rue des Granges, Genève		1893
146. de Pury-de Wesdehlen, Jean, Baron, Dr., Conseiller de ville, Colonel, Neuchâtel	M. F.	1892
147. de Pury-de Wattenwyl, H., Baron, au Basset, près Clarens, Vaud		1902
148. de Pury-Marval, Edouard, Baron, 2 avenue du Peyron, Neuchâtel	M. F.	1892
149. de Pury-de Muralt, Paul, Muri, Bern		1901
150. Regl, Joseph, Professor an der Kunstgewerbeschule, Zürich I		1896
151. Remi, Léon, La Tour de Trême, Fribourg		1901
152. de Reynier, Edmond, Dr. med., 2 Faubourg du Crêt, Neuchâtel		1898

Année

116. Martley-Lemoles, William, 7 Terrasse, Neuchâtel 1909
116. Mayr von Baldegg, O., Hertensteinstrasse 7, Luzern 1907
117. Mehli, Julius, Kanzel, Alpenquai 36, Zürich II 1901
118. von Moos, Walther, K. preuss. Oberleutnant im 1. Hanse-Dragoner-Regiment, Grossherzogstrasse 76, Berlin S. W. 1904
119. von Moos von Tuggen, Oscar, Prosenegde 7, Luzern a. D., Vierwaldst. 1904
120. Morton-Mesmer, Wilhelm, Kaufmann, Stampfengasse 27, Basel 1905
121. Mors-Diebold, Waldcher, Dr., Oberstleutnant, Aarau 1899
122. de Mestron, Pierre, 7 rue du Pommier, Neuchâtel 1899
123. de Meyer-Bogeljo, Jean, Comte, Chateau de Herrenses, près Grandvo 1898
124. Meyer von Knonau, Gerold, Dr. phil., Professor, Rosenhalde 9, Zürich V 1897
125. Meylan, René, Dr., Montreux, Vaud M. F. 1892
126. Meylan, Louis, Dr., Château de Lutry, Vaud 1902
127. Montandon, Louis, Directeur du Crédit Lyonnais, Bruxelles M. F. 1895
128. de Montmollin, Pierre, Poisieux, Neuchâtel 1907
129. Moser, Anton, Marxwalds, Grundenden 1899
130. von Muhlenen, Wolfgang Friedrich, Dr. phil., Professor, Bern M. F. 1892
131. Mulper, R., Konstanzer, Marxhill 30, Bern 1899
132. Noel, Alfred, Architekt, Frauenmünsterstrasse 7, Zürich I 1897
133. von Niedermüsern, Fritz Henri, Dr., Rapperswilerstr. 20, Zürich V 1897
134. Nüscheler, Richard, Glasmaler, Englisch Viertelstrasse 30, Zürich V 1897
135. Pedale, Antonio, Dottore, via del Proscritti 65, Verona, Italie 1902
136. de Palezieux du Pan, Maurice, de Cossile de Vaulruz-Vevey, Lausanne-Hope sur Vevey, Vaud 1901
137. Paravicini, Carl, Dr. jur., St. Jakobstrasse 20, Basel 1899
138. Du Pasquier, Armand, Avocat, Neuchâtel 1897
139. Perrod, Louis, Neuchâtel 1896
140. de Perregaux, Samuel, Baron, Directeur de la caisse d'épargne, Neuchâtel M. F. 1892
141. Petitpierre, Léon, Dr., Avocat, Conseil, Neuchâtel M. F. 1892
142. Pfyffer von Altishofen-Rüegg, Nikolaus, Musegstrasse, Luzern 1900
143. Pfyffer von Altishofen, Hans, Hôtel National, Lucerne 1901
144. de Portugal de Faria, Antonio, Vicomte, 11 rue Lord-Byron, Paris 1898
145. de Pourtales, Auguste, Comte, 12 rue de Grenelle, Paris 1897
146. de Pury de Wesdehlen, Jean, Baron, Dr., Conseiller de ville, Colonel, Neuchâtel M. F. 1892
147. de Pury de Wattenwyl, H., Baron, au Château, près Cuarny, Vaud 1896
148. de Pury-Marval, Edouard, Baron, 2 avenue du Peyrou, Neuchâtel M. F. 1892
149. de Pury de Murat, Paul, Mont, Berne 1901
150. Regl, Joseph, Professor an der Kunstgewerbeschule, Zürich I 1896
151. Rémi, Léon, La Tour de Trême, Fribourg 1901
152. de Reynier, Edmond, Dr. méd., 2 Pelouse de Crêt, Neuchâtel 1898

Entrée

153. Richard, Emil, Oberstlieutenant, Sekretär der Zürcher Handelskammer, Zürich I 1902
154. Rivett-Carnac, J.-H., Colonel, aide-de-camp de Sa Majesté Britannique, Wildegg, Aargau 1897
155. Roguin, Ernest, professeur, Grand-Chêne, Lausanne 1894
156. Robert, William, du Comité du Vieux-Vevey, Jongny sur Vevey, Vaud 1902
157. des Robert, Edmond, 3 rue du Faubourg St-Georges, Nancy, France 1902
158. von Rodt, Ed., Architekt, Junkerngasse 45, Bern 1898
159. Roth, Hans, Dr. jur., S.-B.-B., Basel 1899
160. Rübel, Eduard, Dr. phil., Zürichbergstrasse 35, Zürich V 1897
161. Ruchet, Charles, Pasteur, à Syens par Bressonaz, Vaud M. F. 1892
162. Roller, Otto, Dr. phil., Archivbeamter, Karlsruhe 1900
163. von Salis, L. R., Dr. jur., Prof., Bern 1897
164. von Salis, Pietro, Bildhauer, Oberdorfstrasse 26, Zürich I 1902
165. de Salis-Soglio, Pierre, Comte, Conservateur du Musée des Beaux-Arts, Neuchâtel M. F. 1892
166. de Sarrión, y Diaz de Herrera, Segundo, via dei Fiorentini 67, Naples, Italie 1902
167. de Schaller, Romain, Grand Rue, Fribourg 1901
168. Schär, Alfred, Dr. phil., Silbermannstrasse 1, Strassburg, Elsass 1900
169. von Schmid, Louis, capitaine de la Garde, Witte Singel 15, Leyden, Hollande 1897
170. Schneeli, Gustav, Dr. phil., Seestrasse 161, Zürich II 1898
171. Schulthess, Hans, Verlagsbuchhändler, Schanzengraben 25, Zürich II 1896
172. Schulthess, Emil, Ingenieur, Seestrasse 6, Zürich II 1900
173. Schumacher, Heinrich, Sohn, Architekt, Luzern 1901
174. von Schwerzenbach-von Planta, Ferd. Carl, Bregenz, Österreich 1899
175. Schnyder von Wartensee, Ludwig, Musegg, Luzern 1900
176. Secrétan, François, Juge de Paix, Cité-Devant Lausanne 1895
177. Segesser von Brunegg, Hans Albrecht, Dr. jur., Schloss St. Andreas, Cham, Zug 1901
178. Sieber-Raab, Fritz, Dr. jur., Feierabendstrasse 13, Basel 1892
179. Steinfels, Willy, Dr. phil., Bächtoldstrasse 15, Zürich V 1897
180. Stickelberger, Emanuel, Eulerstrasse 80, Basel 1902
181. von Stockar-Scherer-Castell, Armin, Zeltweg 11, Zürich V 1902
182. von Stockar-Scherer-Castell, Walther, Schloss Castell, Tägerweilen, Thurgau 1902
183. Streuli-Bendel, Rudolf, Holzbildhauer, Schaffhausen 1900
184. Strochlin, Paul-Charles, Président de la Société suisse de Numismatique, 54 Route de Chêne, Genève M. F. 1892
185. Stückelberg, Alfred, Dr. jur., Petersgraben 1, Basel 1896
186. Stückelberg, Ernst A., Dr. phil., Fraumünsterstr. 23, Zürich I M. F. 1892
187. Stucky, Giovanni, Waisenhausquai 9, Zürich I 1899

163. Richard, Emil, Oberstleutnant, Sekretär der Zürcher Handels-
Kammer, Zürich I.
164. Rivet-Carnac, J. H., Colonel, aide-de-camp de Sa Majesté —
Britannique, Wildegg, Aargau
165. Rogeln, Ernest, professeur, Grand Chêne, Lausanne
166. Robert, William, de Comité de Vieux Vevey, Jaquier sur Vevey, Vaud
167. des Robert, Edmond, 3 rue de Fontenoye, Strasbourg, Alsace, France
168. von Roth, Ed., Architekt, Jenkerstrasse 45, Bern
169. Roth, Hans, Dr. jur., S.-B.-B., Basel
170. Rubel, Eduard, Dr. phil., Zürichbergstrasse 75, Zürich V
171. Ruchet, Charles, Pasteur, à Gryon par Bressonnaz, Vaud M. E.
172. Roller, Otto, Dr. phil., Trembleuenstr., Karlsruhe
173. von Salis, L. R., Dr. jur., Prof., Bern
174. von Salis, Pierre, Rittlihanse, Oberforstrasse 29, Zürich I
175. de Salis-Soglio, Pierre, Comte, Conservateur du Musée des Beaux-
Arts, Neuchâtel M. E.
176. de Sarrión, y Díaz de Rivera, Segundo, vía del Fiorentini 67,
Napoles, Italie
177. de Schaller, Romain, Grand Rue, Fribourg
178. Scheer, Alfred, Dr. phil., Silberrainstrasse 1, Strassburg, Alsace
179. von Schmid, Louis, capitaine de la Garde, Villa Sonnel 13,
Leyden, Hollande
180. Schmeeli, Gustav, Dr. phil., Seestrasse 161, Zürich II
181. Schulthess, Hans, Verfassungsrichter, Schanzengraben 25, Zürich II
182. Schulthess, Emil, Ingenieur, Seestrasse 5, Zürich II
183. Schumacher, Heinrich, Sohn, Architekt, Luzern
184. von Schwarzenbach von Plauta, Paul, Graf, Bregenz, Vorarlberg
185. Schnyder von Wartensee, Ludwig, Musiker, Luzern
186. Secretan, François, Juge de Paix, Cité-Devant 1, Lausanne
187. Segesser von Brunegg, Hans Albrecht, Dr. jur., Schloss St. Andreas,
Chur, Zug
188. Sieber Rath, Fritz, Dr. jur., Peterstemdalstrasse 13, Basel
189. Steinfels, Willy, Dr. phil., Hadlaubstrasse 15, Zürich V
190. Stückelberger, Emanuel, Kulerstrasse 20, Basel
191. von Stockar-Schurer-Castell, Armin, Zeltweg 11, Zürich V
192. von Stockar-Schurer-Castell, Walther, Schloss Castell, Tägerwilen,
Thurgau
193. Streuli-Bendel, Rudolf, Holzhöfdhauser, Schaffhausen
194. Stroehlin, Paul Charles, Président de la Société suisse de
Numismatique, 51 Route de Chêne, Genève M. E.
195. Stückelberg, Alfred, Dr. jur., Peterstemdalen 1, Basel
196. Stückelberg, Ernst A., Dr. phil., Frauenfelderstr. 22, Zürich I M. E.
197. Stucky, Giovanni, Waisenhausquai 2, Zürich I

Entrée

188. von Stürler, A., Dr., Singapore, Straits Settlements, Asien 1896
189. Suidter, Otto, Apotheker, Luzern 1901
190. von Sulzer-Wart, Max, Freiherr, Schloss Wart bei Neftenbach, Zürich 1897
191. Tobler-Meyer, Wilhelm, Rämistrasse 56, Zürich V 1897
192. de Tribolet-Hardy, Maurice, professeur, Neuchâtel 1897
193. de Troostenbergh, Max, Comte, Dr. jur., Château de Cleerbeck, par Winghe-St-Georges, Brabant, Belgique 1899
194. von Tscharner, Louis, cand. jur., Amsoldingen, Bern 1901
195. von Tscharner-Herwarth, Fritz, Bern 1899
196. Türler, H., Dr. phil., Staatsarchivar, Bern 1898
197. Ulrich, Emil, Kaufmann, Breitingerstrasse 11, Zürich II 1897
198. Veyrassat, Adrien S., avocat, Montreux, Vaud 1897
199. Vidard, Charles-Alfred, Villa Goudart, Divonne-les Bains, Ain, France 1896
200. von Vivis, Georg Carl, Artillerie-Major, Festung St. Gotthard, Andermatt, Uri M. F. 1892
201. Vogel-Fierz, Hans, Zürichbergstrasse 8, Zürich V 1899
202. Vogel, Richard, Hauptmann, Cavallerie-Instruktor, Thalgasse 6, Zürich I 1897
203. Wackernagel-Burckhardt, Rudolf, Dr., Staatsarchivar, Basel 1897
204. Walter-Wolf, Albert, heraldischer Maler, Hammerstrasse 76, Basel M. F. 1892
205. Wartmann-Perrot, Auguste, Dr., 4 rue Charles Bonnet, Genève 1899
206. Wartmann, Hermann, Dr., Professor, Notkerstrasse 15, St. Gallen 1896
207. Wegeli, Rudolf, zum Rehbock, Diessenhofen 1900
208. Welti, E., Dr., Junkerngasse 33, Bern 1896
209. Wirz, Maurice, du Comité du Vieux-Vevey, Architecte, La Tour de Peilz, Vaud 1901
210. Wirz, Theodor, stud., Sarnen, Obwalden 1902
211. Weydmann, Ernst, Dr. phil., Eulerstrasse 65, Basel 1897
212. de Yeregui-de Melis, Firmin-Charles, 19 rue Rincon, Montévidéo, Uruguay, Süd-Amerika 1897
213. Zelger, Franz, Dr. jur., Luzern 1901
214. Zellweger, V. Eugen, Trogen, Appenzell A./Rh. 1897
215. Zemp, Joseph, Dr. phil., Professeur, Président de la Soc. Suisse des Monuments Historiques, Schoenberg, Freiburg i./Ü. 1897
216. Ziegler, Eugen, Dr. phil., Signaustrasse 9, Zürich V 1897

Druck von Schulthess & Co., Zürich.

188. von Stadler, A., Dr., Bibliothekar, Schloss Seeburg, Salzburg
189. Stadler, Otto, Apotheker, Linzerstrasse 5, Zürich V
190. von Sulzer-Wart, Alex., Freiherr, Schloss Wart bei Sulzberg, Kanton Thurgau
191. Tobler-Meyer, Wilhelm, Bankier, Bahnhofstrasse 50, Zürich 1
192. de Treboul-Hardy, Maurice, Professeur, Neuchâtel
193. de Tscharnergk, Max, Comte, Dr. jur., Château de Chenebleu, par Villeneuve-St-Georges, Seine-et-Oise, France
194. von Tschabrier, Louis, cand. jur., Luxemburgerstrasse 5, Bern
195. von Tschabrier-Herwarth, Fritz, Bern
196. Tobler, Th., Dr. phil., Staatsarchivar, Bern
197. Torres, Raul, Kaufmann, Brettingerstrasse 11, Zürich 11
198. Verrasset, Adrien-J., avocat, Montreux, Vaud
199. Vidard, Charles-Alfred, Villa Gaudart, Divonne les Bains, Ain, France
200. von Vivis, Georg Axel, Artillerie-Major, Feldweg 30, Gottmadingen, Baden
201. Vogel Frers, Hans, Zoologischer Garten 4, Zürich V
202. Vogel, Rudolf, Hauptmann, Kantonale Bibliothek, Theaterstrasse 6, Zürich 1
203. Wackernagel-Burckhardt, Rudolf, Dr., Steinenvorstadt, Basel
204. Walter-Wolf, Albert, Bankdirektor, Meyer-Hausmannstrasse 75, Basel
205. Wartmann-Ferrel, August, Dr., 4 rue Charles Bonnet, Genève
206. Wartmann, Hermann, Dr., Forrenweg, Sankt-Gallen
207. Wegeli, Rudolf, zum Hirschen, Thorberg
208. Weiss, E., Dr., Professor, Bern
209. Wirz, Hanns, du Comité du Vieux Genève, Grottenweg, La Tour de Peilz, Vaud
210. Wirz, Theodor, stud., Steinen, Obwalden
211. Weydmann, Rudolf, Dr. phil., Kaiserstrasse 55, Basel
212. de Vergas de Melk, Tomas, Barone, in rue Rossa, Montevideo, Uruguay, Süd-Amerika
213. Zelger, Franz, Dr. jur., Luzern
214. Zellweger, V., Eugen, Stoss, Appenzell, Ausserrhoden
215. Zemp, Joseph, Dr. phil., Professor, Hirschengraben 6, Zürich
Monumenta Historiques, Schweizer-Bibliothek
216. Zingeler, Eugen, Dr. phil., Sigmaringerstrasse 5, Zürich 7

ARCHIVES HÉRALDIQUES SUISSES

Schweizerisches Archiv für Heraldik

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ SUISSE D'HÉRALDIQUE

1903

Mit XIV Tafeln und 43 Textbildern

ZURICH
IMPRIMERIE SCHULTHESS & Co.
1903

Inhaltsverzeichnis.

TABLE DES MATIÈRES.

pag.

Les sceaux communaux vaudois, (suite et fin), par Ch. Ruchet, pasteur (Pl. I, II) 1

Les Sceaux Westphaliens du Moyen-Age, par L. Bouly de Lesdain 10, 56, 116, 148

Zwei Wappenscheiben in der Kirche von Worb, von H. Kasser (Tafel III, IV) 24

Die Schweizerische Siegelsammlung im Staatsarchiv zu Basel, von Ernst Weydmann 28

Wappenrelief am ehemaligen Zunfthause zu „Schmieden und Zimmerleuten" in Burgdorf, von R. Ochsenbein 31

Heraldisches aus Sitten, von E. A. S. 34

Berechtigt der ehemalige Titel „Junker" des luzernischen Patriziates die betreffenden Familien heutzutage zur Führung des Prädikates „von"?, von R. v. Diesbach 36

Sceau d'Othon de Granson, évêque de Toul (1306—1307), par Edmond des Robert 39

Bernische Wappenscheiben aus Königsfelden, von R. A. Nüscheler (Tafel V) 40

Les Armes de Fribourg en Uechtland, par Max de Diesbach . . . 56

Sceaux académiques vaudois, par André Kohler 86

Das Wappen des Abtes Ulrich VIII., Rösch von St. Gallen, von E. A. S. (Tafel VI) 89

Zur Geschichte des badischen Wappens, von K. G. S. 97

Bauern- und Handwerkerwappen, von E. A. S. 104

Wappenriss mit dem Monogramm M † S, von Paul Ganz, (Tafel VII) 106

Notes héraldiques tirées des comptes de reconstruction du château de Montagny (1449—1453), par F. Ducrest 107

Ahnentafeln berühmter Schweizer, IV, Junker Hans Rudolf Grebel von Maur, 1740—1774 109

Wappenschmuck im alten Bubenberghause zu Bern, von W. F. von Mülinen (Tafel VIII/IX) 114

Die Heraldik im Basler Gewerbemuseum, von E. A. S. (Tafel X, XI) 129

Die Wappentafel der Kirche von Spiez, von Otto Hahn, Fürsprecher (Tafel XIV) 137

Inhaltsverzeichnis.

TABLE DES MATIÈRES.

Seite

Les sceaux communaux vaudois, (suite et fin), par Th. Hugelet, pasteur (Pl. I, II) 1

Les Sceaux Wesphaliens du Sigwenkes, par L. Hoody de Fribourg 10, 59, 116, 148

Zwei Wappenscheiben in der Kirche von Wyd, von H. Kasser (Tafel III, IV) 24

Die Schweizerische Siegelsammlung im Staatsarchiv zu Basel, von Ernst Wyrsham 28

Wappenreihe zur chronologischen Zusammenfassung zu Schaubeiten und Zimmerleuten in Burgdorf, von F. Gerbersdorfer 31

Heraldisches aus Sitten, von R. A. S. 44

Heraldik der chemaligen Tirol „Landes“ des bezeichnenden Unterschiedes die betreffenden Familien bezüglich zur Führung des Prädikates „von“?, von H. v. Diesbach 50

Sceau d'Othon de Grandson, évêque de Toul (1396-1517), par Edmond de Robert 56

Heraldische Wappenscheiben aus Konstanzdiöcese, von R. A. Schneider (Tafel V) 70

Les Armes de Fribourg en Helvétie, par Alex. de Diesbach 76

Sceaux neuchâtelois vaudois, par Aimé Rodo 86

Das Wappen des Abtes Ulrich VIII. Rösch von St. Gallen, von R. A. S. (Tafel VI) 89

Zur Geschichte des bahischen Wappens, von K. v. S. 97

Bauern- und Handwerkerwappen, von R. A. S. 104

Wappenriss mit dem Monogramm M ? S, von Emil Lunz (Tafel VII) 106

Notes héraldiques (fiefs des comptes de recognoissance) en chanson de Montagny (1440—1456), par F. Dubois 107

Abnehmbare heraldische Schwerter, IV. Junker Hans Rudolf (Adel) von Mülner, 1710—1774 109

Wappenschmuck in alten Bundesbriefen zu Mern, von H. E. von Mülinen (Tafel VIII, IX) 111

Die Heraldik im Dienste Geschichtsquellen, von R. A. S. (Tafel X, XI) 129

Die Wappentafel der Kirche von Sulez, von Otto Hahn, Lieferer (Tafel XIV) 137

pag.
Heraldisches aus dem k. k. Statthalterei-Archiv in Innsbruck, von Friedr. Hegi 167
Ein Zürcher Heraldiker der Jetztzeit, von E. A. S. (Tafel XII) . 169
Sceau du premier maire de La Chaux-de-Fonds, par Jean Grellet . 170
Maler Ernst Stückelberg †, von E. A. S. (Tafel XIII) . . . 173
Dr. Ernst Weydmann †, von Paul Ganz 174
Wilhelm Tobler-Meyer †, von G. Meyer von Knonau und H. S. . 175
Nécrologie 90, 178, 179
Heraldik in Kunst und Kunstgewerbe 179
Kleinere Nachrichten 43, 44, 91, 130, 180
Bücherchronik . . . . . 44—45, 93—96, 132—136, 181
Gesellschaftschronik . . . . . 45—48, 182—184
Beilagen: Genealogisches Handbuch zur Schweizergeschichte, I. Bd. p. 161—224.

Verzeichnis der Tafeln.

TABLE DES PLANCHES.

Heft
I u. II. Les sceaux communaux vaudois (par Ch. Ruchet) . . . 1
III. Wappenscheibe Montfaucon in der Kirche von Worb (von H. Kasser) 1
IV. Wappenscheibe v. Diesbach in der Kirche von Worb (von H. Kasser) 1
V. Wappenscheiben von Königsfelden, wahrscheinlich gemalt von Thüring Walter (von R. A. Nüscheler) 1
VI. Das Wappen des Abtes Ulrich VIII., Rösch von St. Gallen (von E. A. S.) 2
VII. Wappenzeichnung XV. Jahrhundert (von Paul Ganz) . . . 3
VIII/IX. Wappenschmuck im alten Bubenberghause zu Bern (von W. F. von Mülinen) 3
X/XI. Die Heraldik im Basler Gewerbemuseum (von E. A. S.) . . 3
XII. Scheibenriss von R. Wäber (von E. A. S.) 4
XIII. Allianzwappen Im Thurn-Stockar (von E. A. S.) . . . 4
XIV. Wandgemälde in der Kirche von Spiez (von Otto Hahn) . . 4

Verzeichnis der Tafeln

TABLE DES PLANCHES.

I u. II. Les armes communes, vaudois que les Ch. Brandes
III. Wappenschilde Montlauzun in der Kirche von Work (von H. Kasser)
IV. Wappenschilde v. Treschek in der Kirche von Work (von H. Kasser)
V. Wappenschilden von Königsfelden, vielleicht gemalt von Thüring Walter (von R. A. Messelbach)
VI. Das Wappen des Adrian Ulrich VIII. Bisch. von St. Gallen (von R. A. S.)
VII. Wappenscheibe XIX. Jahrhundert von Chur (von ...)
VIII. IX. Wappenscheiben im alten Zuhörergestühl zu Bern (von W. R. von Mülinen)
XX. Die Heraldik in Gottfr. Gemmenmesser (von R. A. S.)
XII. Schildhaus von R. Huber-von R. A. S.
XIII. Altäre-Wappen im Thurm-Gewölbe (von R. A. S.)
XIV. Wandgemälde in der Kirche von Sigriswil (von Otto Hahn)

Schweizer Archiv für Heraldik.
Archives Héraldiques Suisses.

1903 Jahrgang / Année XVII Heft 1.

Les sceaux communaux vaudois.

Par Ch. Ruchet, pasteur.

(Planches XII = I, XIII = II).

Suite et fin.

PRANGINS BENEX ET PROMENTOVX (Pl. XII = I, 55). Grènetis au pourtour. Capitales romaines.

Dans le champ, une tour carrée percée de deux fenêtres géminées et d'une porte et couverte d'un toit aigu, le clocher sans doute de l'ancienne église paroissiale de Prangins. Au-dessous, trois mains jointes symbolisant la réunion en une seule des trois anciennes communes de Prangins, Benex et Promenthoux. Ainsi du moins le veut l'opinion courante[1].

Ce sceau nous paraît dater de la fin du XVIIe siècle.

Orbic. Diam. 0m010 × 0m012. Cuivre jaune. Archives communales de Prangins.

Orbe.

SIGILLVM VILLÆ ORBÆ (Pl. XIII = II, 56) entre une bordure à arête vive accompagnée à l'intérieur d'un double filet et un filet simple. Les mots de la légende sont séparés par des fleurons. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu dont les découpures s'enroulent sur elles-mêmes portant les armes de la ville[2] sans indication d'émaux. L'espace libre est orné de fleurons.

Date du XVIe siècle.

Orbic. Diam.: 0m033. Matrice plate en argent munie au revers d'un appendice semi-circulaire à charnière. Médaillier cantonal.

[1] Nous n'avons pas ici un sceau armorial proprement dit, mais un sceau symbolique, lequel a fourni des éléments aux héraldistes chargés de composer des armoiries pour cette commune. On peut voir, en effet, sur un des vitraux du temple récemment restauré de Prangins un écu qui peut se blasonner *d'azur à trois mains jointes au naturel*. Pourquoi a-t-on laissé de côté le clocher qui figure sur le sceau? A notre humble avis, c'est une erreur qu'il est d'ailleurs facile de réparer.

[2] *De gueules à deux bars adossés d'or.*

SCEAU DE LA VILLE D'ORBE (Pl. XIII = II, 57). Filet au pourtour. La légende se lit dans la moitié supérieure du sceau. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu ovale aux armes de la ville placé sur un cartouche orné timbré d'une couronne comtale. Emaux indiqués.

Date du XVIIIe siècle.

Ovale. Diam.: 0m034 × 0m038. Argent. Archives communales d'Orbe.

SCEAU DE LA VILLE D'ORBE (Pl. XIII = II, 58). Du même type et de la même époque que le précédent.

Ovale. Diam.: 0m024 × 0m027. Argent. Médaillier cantonal.

S : ROMEMOTIER : 1584 (Pl. XIII = II, 59). Au pourtour, un cordon fortement relevé doublé d'un léger filet. La légende qui a subi une contraction assez bizarre se lit dans la moitié supérieure du sceau sur une banderole dont chacune des extrémités se divise en deux flammes qui s'entrelacent et se terminent par des houppes vers la pointe de l'écu. Elle est précédée et suivie d'une croisette. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu aux élégantes découpures portant les armes de la «ville» de Romainmôtier[1].

Orbic. Diam.: 0m030. Argent. Archives communales de Romainmôtier.

La matrice munie en guise de poignée d'un appendice semi-circulaire à charnière destiné a être rabattu après emploi sur le revers, a été aménagé en sceau à levier, opération malheureuse qui eut lieu, selon toute probabilité, à l'époque où l'usage s'établit d'interposer une feuille de papier entre la substance molle et le type métallique.

Baulmes (1902 Pl. X, 60). Pas de légende. Filet au pourtour. Dans le champ et entouré d'une guirlande de feuillage *une croix de St-André* ou *de Bourgogne*[2] avec, dans ses angles latéraux, les deux capitales romaines B et M. Le sautoir est agrémenté d'une nervure médiane et les contours sont marqués par des filets légèrement relevés.

Date du XVIIIe siècle.

Orbic. Diam.: 0m027. Empreinte plaquée au bas d'un acte datant de la fin du XVIIIe siècle. Communiquée par M. le syndic Dériaz.

---

[1] *Parti au 1 d'argent à la clef de gueules posée en pal, le panneton en chef, au 2 de gueules à une épée d'argent en pal et haute.*

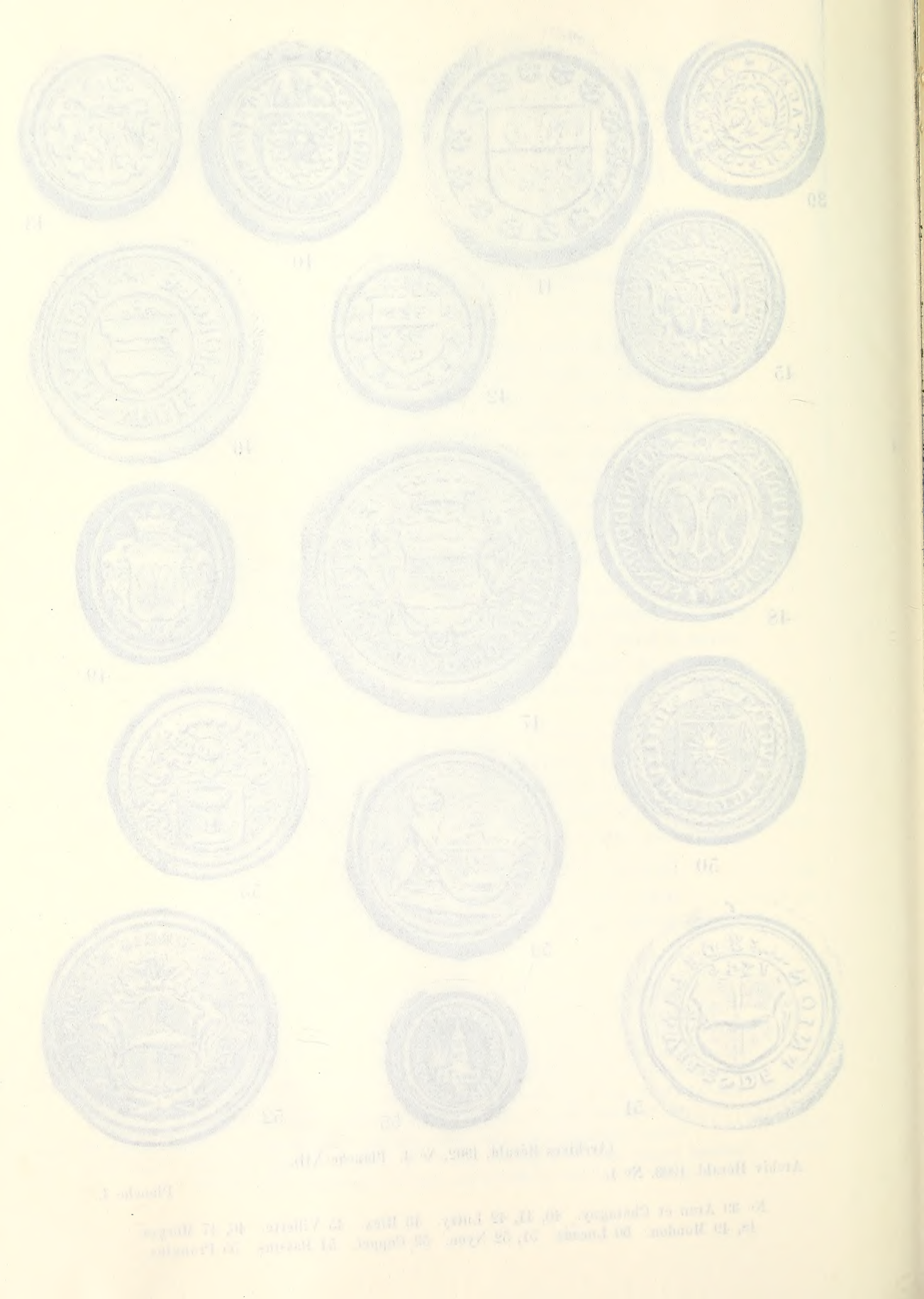
L'abbaye de Cluny à laquelle le couvent de Romainmôtier avait été annexé portait *de gueules à deux clefs affrontées et passées en sautoir d'argent, à l'épée de même pommelée d'or en pal et haute.* Cette abbaye était dédiée à St-Pierre et à St-Paul dont les clefs et l'épée sont respectivement les symboles.

On distingue dans le second parti un pointillé et une bordure lisse.

[2] Nous croyons savoir que cette commune s'est donné tout récemment des armes en prenant comme pièce principale de son écu la croix de St-André du sceau: *d'azur à la croix de St-André de gueules accostée des capitales romaines B et M d'or.*

(Archives Hérald. 1902. № 4. Planche XII).

№ 39 Aran et Chatagny. 40, 41, 42 Lutry. 43 Riex. 45 Villette. 46, 47 Morges. 48, 49 Moudon. 50 Lucens. 51, 52 Nyon. 53 Coppet. 54 Bassins. 55 Prangins.



(Archives Hérald. 1902. N° 4. Planche XIII).

N° 56, 57, 58 Orbe. 59 Romainmôtier. 61 Chatillens. 62 Payerne. 63 Rossinière. 64 Rougemont. 65, 66 Vevey. 67 La Tour. 68 Corsier. 69 Châtelard. 70 Les Planches. 71, 72 Veytaux. 73 Yverdon.

Oron.

SIGILLVM · PAROCHIÆ · CHASTILLIENSIS (Pl. XIII = II, 61). Grènetis au pourtour. Capitales romaines.

Dans le champ, une église avec son clocher girouetté d'un coq qui sert en même temps de signe initial à la légende. Le tout repose sur une console. L'édifice est surmonté d'un croissant surmonté lui-même de deux étoiles à cinq rais. De Mandrot émet l'hypothèse que ce croissant pourrait être une réminiscence des armes des sires d'Oron[1]. Il est à remarquer que la présence de signes astronomiques dans les sceaux ne tire pas toujours à conséquence, le graveur les employant souvent à titre purement décoratif, pour remplir un espace vide ou indiquer la nature du fond.

Date probablement du XVIIe siècle.

Orbic. Diam.: 0m027. La matrice en cuivre jaune est garantie par un couvercle en bois qui se visse à la poignée. Celle-ci est pourvue à l'autre extrémité d'une boîte destinée à recevoir les pains à cacheter. Médaillier cantonal.

Payerne.

S : COMMVNITATIS · OPPIDI · PATERNIACI (Pl. XIII = II, 62) entre deux filets. Double cordon au pourtour. Le commencement de la légende est indiqué par une quintefeuille et les mots sont séparés par des points. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu arrondi aux armes de la ville[2] placé sur un cartouche en forme de cuir timbré d'une coquille et dans les enroulements duquel passe une cordelière dont les houppes flottent symétriquement à droite et à gauche du timbre. L'émail du 2e parti est indiqué par un quadrillé en diagonale, chacun des carrés renfermant un point.

Date d'après de Mandrot du milieu du XVIIe siècle.

Orbic. Diam.: 0m033. Acier poli. Archives communales de Payerne.

Pays d'Enhaut.

CHASTEAV D'OEX entre une bordure fleuronnée et un filet. La légende a pour signe initial et final une étoile à cinq rais. Capitales romaines.

[1] Les sires d'Oron portaient *de gueules à un croissant d'or.*

[2] *Parti d'argent et de gueules.*

Un sceau ogival de Jean-Louis de Savoie protonotaire apostolique et commendataire perpétuel de l'Abbaye de Payerne, appendu à un acte du 19 septembre 1458, nous présente au-dessous de l'image de la vierge tenant l'enfant Jésus, à droite, l'écu de Savoie, à gauche, un écu *parti,* celui sans doute du monastère de Payerne. Le 2e parti est pointillé. Cibrario l'auteur des *Sigilli de' principi di Savoia* en infère que l'écu est *parti d'argent et d'or.* Mais au XVe siècle, comme nous en avons déjà fait la remarque, les signes conventionnels destinés à représenter les couleurs du blason n'étaient pas encore en usage. Il est donc plus probable que c'est d'un *parti d'argent et de gueules* qu'il s'agit. La ville de Payerne a sans doute adopté les émaux de l'ordre de Cluny auquel appartenait son monastère. (Voir Romainmôtier dont le sceau nous offre la même particularité, soit un écu au 2e parti pointillé.)

Dans le champ, un écu en accolade portant les armes de cette commune[1] sans indication d'émaux.

Date du XVIIe siècle.

Orbic. Diam.: 0m032. La matrice de ce sceau a malheureusement disparu. Nous en donnons la description d'après un dessin tiré de l'ouvrage de de Mandrot.

CONSEIL COMMUNAL DE CHATEAU-D'ŒX.

Dans le champ, une tour surmontée de la grue traditionelle. Pas d'émaux indiqués.

Bien que ne remontant pas très haut, ce sceau a toute une histoire. Dans sa séance du 20 janvier 1883, le Conseil communal de Château d'Oex discutait son nouveau règlement. L'article 15 du projet était ainsi conçu: «Le président a la garde du sceau du Conseil communal». Pour que cet honorable magistrat eût quelque chose à garder, la confection d'un sceau fut décidée séance tenante. Un membre de l'assemblée proposa que le dit sceau fût gravé au type de *la grue sur une tour*, ce qui provoqua de la part d'un des conseillers présents une protestation indignée. «Comment, s'écria-t-il, toutes nos pièces officielles seraient revêtues de cet échassier, symbole de la domination des comtes de Gruyère!» Le *mutz* lui aurait souri davantage, la domination de LL. EE. ayant été, selon lui, plus bienveillante et plus douce. Et dans son procès-verbal, le malin secrétaire du Conseil ajoute en manière de réflexion personnelle: «En dépit de ces arguments, le *mutz* fut cette fois battu par la grue». — Le sceau a été gravé par le graveur Durussel à Berne.

Timbre humide de forme ovale. — Diam.: 0m046 × 0m035. Matrice en argent.

ROSSINIÈRE (Pl. XIII = II, 63). Au pourtour un grènetis ou peut-être une chaîne aux anneaux orbiculaires. La légende se lit sur une banderole dans la partie supérieure du sceau; elle est précédée et suivie de trois quintefeuilles. Capitales romaines.

Dans le champ, *une grue essorante posée sur un mont à trois coupeaux*[2] soutenu de deux palmes. Pas d'émaux indiqués.

Date du XVIIe siècle.

Orbic. Diam.: 0m036. — Moulage communiqué par M. André Kohler, professeur à Lausanne.

S : DE ROVGEMONT (Pl. XIII = II, 64). Cordon au pourtour. La légende se lit dans la moitié supérieure du sceau. Capitales romaines.

---

[1] *De gueules à un château d'argent ajouré et maçonné de sable, le pont-levis baissé, une tour à senestre surmontée d'une grue essorante aussi d'argent* (d'or selon quelques uns).

Les trois communes du Pays d'Enhaut relevaient, avant le partage de 1555, des comtes de Gruyère qui portaient *de gueules à une grue essorante d'argent.*

[2] La tradition n'est pas d'accord avec le sceau quant au nombre des coupeaux. D'après M. le syndic Dubuis la grue doit être posée sur *un rocher*, d'après M. le préfet Cottier, sur *une montagne.*

Dans le champ, un âne en mosaïque portant les armes de notre commune, sous indication d'emploi.

Date du XVIIe siècle.

Cible. Thème : oeuvre. La matrice de ce vitrail a malheureusement disparu. Nous en donnons la description d'après un dessin tiré de l'ouvrage de Montalembert.

CONSEIL COMMUNAL DE MATTEAU DITS.

Dans le champ, une tour surmontée de la croix. Inscription. Pas d'armes indiquées.

Bien que ne remontant pas très haut, ce vitrail a coûté une somme. Thème assez rare du 20 janvier 1833 le Conseil communal de Lahaut a fait don d'un son nouveau règlement. L'article 13 de ce règlement stipule que personne n'a le droit de siéger au Conseil communal. Dans une délibération mémorable, il est quelque chose à penser, la conférence d'une s'en fut dégagée vivement. Un membre de l'assemblée proposa que le dit vitrail fût gravé au Livre de la paroisse avec une faux, ce qui provoqua de la part d'un des conseillers présents une protestation indignée. Comment ! s'écria-t-il, traiter des pièces officielles solennelles de cet échassier, symbole de la domination des ennemis de l'ancien ! Le mot lui aurait coûté davantage la suppression de la ligne avant que celui plus bienveillante et plus bonne. Il fut alors un propos vivement, le maître du Conseil ajoute en manière de réconciliation : « En dépit de ce argument, le mot lui cette fois fut pour le coup. — Le sceau a été gravé par le graveur Dumesnil à Hesse.

Tiroirs bandés de forme gothique. Thème : oeuvre. — Dominée. Sujet : ce argent.

BOSSINIERE (Pl. XIII = II, 69). Au bas du vitrail un grenelle en pierre-noire claire aux armes orthodoxes. La Bossinière se lit sur une bandeverte dans la partie supérieure du sceau ; elle est précédée et suivie de trois quadrifoliées. Capitales romaines.

Dans le champ, une grue, sommée d'une croix, sur un pied d'une couronne, soutenu de deux palmes. Inscription indigne.

Date du XVIIe siècle.

Cible. Thème : oeuvre. — Montagne commémorative. Par M. Jules Noble, professeur à Lausanne.

S. DE NOVGERONZY (Pl. XIII = II, 13). Ce vitrail en pourtour, les lettres se lit dans la moitié supérieure du sceau. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu aux armes de ce village[1], légèrement cintré à sa partie supérieure et en accolade à sa partie inférieure, placé sur un cartouche orné de guirlandes de fleurs. L'émail du champ de l'écu est indiqué par des hachures.

Date du XVIIIe siècle.

Orbic. Diam.: 0m036. Matrice plate en argent munie sur la tranche d'un anneau. A l'origine, elle était fixée à une poignée au moyen d'une douille; plus tard, elle a été transformée en breloque. Propriété particulière.

Rolle.

SCEAU DE LA VILLE DE ROLLE entre un cordon et un filet. Le commencement et la fin de la légende sont séparés par une quartefeuille accostée de deux fleurons. Capitales romaines.

Dans le champ et dans un encadrement formé de deux branches de chêne, un écu aux armes de la ville[2]. Cet écu se rapproche de la forme dite allemande.

Date du XVIIIe siècle.

Orbic. Diam.: 0m035. Matrice introuvable aux archives communales. Nous décrivons ce sceau d'après l'ouvrage de de Mandrot.

Vevey.

SCEAU · DE · LA · VILLE · DE · VEVEY (Pl. XIII = II, 65). Au pourtour, un cordon doublé d'un filet. La légende se lit dans la moitié supérieure du sceau. Les mots sont séparés par des points. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu ovale aux armes de la ville[3] placé sur un cartouche rococo. Emaux indiqués.

Date du XVIIIe siècle.

Ovale. Diam.: 0m025 × 0m030. Argent. Archives communales de Vevey.

SIGILLUM CIVITATIS VIVIACENCIS. Au pourtour, un cordon doublé d'un filet. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu de style rocaille aux armes de la ville reposant sur deux palmes reliées à leur partie inférieure par un nœud de ruban et autour desquelles s'enroule une guirlande de fleurs.

Date du XVIIIe siècle.

Orbic. Diam.: 0m038. La matrice de ce sceau a été détruite, nous a-t-on assuré. Nous en donnons la description d'après une empreinte en cire rouge communiquée par M. Doge, ancien député à la Tour-de-Peilz.

COMMUNE DE VEVEY (Pl. XIII = II, 66) entre un filet et un grènetis. Capitales romaines.

---

[1] *De gueules à une grue essorante d'argent posée sur deux monts de sinople.*
[2] *Coupé d'or et de sinople.*
[3] *Parti d'or et d'azur.*

Dans le chœur, un peu aux arrêts de ce village, les ressaut chutes à sa partie supérieure et en accolade à sa partie inférieure, dans un certain nombre de guirlandes ou dents. Ailleurs, le chœur de l'église est indépendant.

Date du XVIIIe siècle.

Orbie. Dieu; [illegible] Marbre plate en ardoise vouée sur le travée d'un [illegible]. A l'origine, elle était [illegible] à une pedgrée au moyen d'une [illegible]; plus tard, elle a été transformée en brelogue. [illegible]

Ivoville.

SOCLAU DE LA VILLE DE MONTE. [illegible] au [illegible] et [illegible], le commencement et la fin de la légende sont séparés par une [illegible] accostée de deux [illegible]. Capitales romaines.

Dans le chœur et dans un [illegible] [illegible] de deux [illegible] de chêne, un peu aux arrêts de la ville*. Cet [illegible] de la forge du [illegible].

Date du XVIIIe siècle.

Orbie. Dieu; [illegible] Marbre [illegible] aux [illegible] communales.

Nous [illegible] [illegible] d'après l'ouvrage de de Mandrot.

Vecoux.

SOCLAU DE LA VILLE DE VECOUX (du XIIIe [illegible]). Au pourtour, un [illegible] double d'un [illegible]. La légende [illegible] [illegible] [illegible]

Dans le champ, un écu découpé dont les angles supérieurs s'enroulent en volutes portant les armes de la ville[1]. Emaux indiqués.

Date du XIXe siècle.

Orbic. Diam.: 0m040. Acier poli. Archives communales de Vevey.

LA VILLE DE LA TOUR DE PEYLZ (Pl. XIII = II, 67). Au pourtour, un cordon doublé d'un très léger filet. La légende se lit dans la moitié supérieure du sceau. Capitales romaines. Les initiales sont en plus gros caractères que les lettres du corps du mot.

Dans le champ, un écu ovale aux armes de la ville[2] avec hachures, placé sur un cartouche orné soutenu par une palme et un rameau d'olivier passés en sautoir, et timbré d'une couronne à cinq fleurons formés de trois perles posées en trèfle.

Date du XVIIIe siècle.

Orbic. Diam.: 0m035. Argent. Archives communales de la Tour-de-Peilz.

LA VILLE DE LA TOVR. Au pourtour, un grènetis interrompu en quatre endroits, à intervalles réguliers, par des quintefeuilles. Entre ce grènetis et un filet, la légende. Celle-ci a pour signe initial une quintefeuille. Une quintefeuille également sépare le 2e et le 3e mots. Les autres mots sont séparés par des points. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu aux armes[3] de la Tour se rapprochant par sa forme de l'écu dit allemand. Dans les échancrures de ses flancs, des fleurons. Pas d'émaux indiqués.

Date du XVIIe siècle.

Orbic. Diam.: 0m027. Moulage communiqué par M. François Doge, à la Tour.

LA PAROISSE DE CORSIER (Pl. XIII = II, 68). Bordure de feuillage entre deux filets. Les mots sont séparés par des quintefeuilles. Capitales romaines.

Dans le champ décoré de pampres, un écu entouré d'un filet orné aux armes de la paroisse de Corsier[4] sans indication d'émaux; la pointe s'enroule

[1] On a chargé ici les armes de Vevey de *deux V majuscules entrelacés de l'un à l'autre.* Cette adjonction, croyons-nous, n'a jamais été reconnue officiellement.

[2] *Parti d'argent et de gueules à deux tours* (ou demi-tours) *accolées d'inégale hauteur de l'un à l'autre.*

[3] Nous avons ici une variante — *parti d'argent et de gueules à un château de deux tours d'inégale hauteur reliées par un entremur de l'un en l'autre* — préférable à celle que nous offre le sceau précédent plus moderne. M. François Doge, ancien député à la Tour, n'admet ni l'une ni l'autre. Selon lui, c'est une illusion d'optique provenant de la différence des émaux qui a pu faire croire à l'existence de deux demi-tours accolées d'inégale hauteur. D'autre part, le meuble des armes de la Tour devrait être et a été probablement à l'origine *une tour* et non un château.

[4] *De — à un cœur de — surmonté d'une étoile à cinq rais de —.* Le IVe vitrail historique de la cathédrale de Lausanne donne un *champ d'argent*, une *étoile d'or* et un *cœur de gueules.*

M. de Montet, à Chardonne, serait d'avis, si l'on veut absolument donner des émaux à ces armes, de les blasonner comme suit: *D'azur à un cœur au naturel* (de gueules) *surmonté d'une étoile à cinq rais d'or.* Ce seraient les émaux les plus rationnels, la présence de l'étoile appelant tout naturellement l'azur du champ.

en avant, interrompt le filet intérieur, sert de signe initial à la légende et repose sur la bordure.

Date du commencement du XVIIe siècle ou de la fin du XVIe.

Orbic. Diam.: 0m023. Cuivre jaune. Médaillier cantonal.

LA · COMMVNE · DU · CHATTELARD · DE · MON · TREVX (Pl. XIII = II, 69). Bordure de feuillage doublée d'un filet. La légende commence au bas du sceau. Une rose à six feuilles lui sert de signe initial et final. Les mots sont séparés par des points. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu ovale aux armes de la commune [1] posé sur un cartouche surmonté d'un motif d'ornementation en enroulements. Pas d'émaux indiqués.

D'après de Mandrot (op. cit.) ce sceau daterait du XVIe siècle.

Ovale. Diam.: 0m029 × 0m032. Cuivre jaune. Archives communales du Châtelard.

LA COMMVNE DES PLANCHES DE M · T · X (Pl. XIII = II, 70). Grènetis au pourtour. La légende est disposée comme au précédent. Une minuscule quintefeuille lui sert de signe initial. Sauf vers la fin, les mots se succèdent d'une manière ininterrompue. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu ovale placé sur un cartouche orné portant les armes de la commune [2]. Pas d'émaux indiqués.

Date du XVIIe siècle.

Ovale. Diam.: 0m027 × 0m030. Cuivre jaune. Archives communales des Planches.

LA COMMUNE DE BLONNAY. Bordure fleuronnée accompagnée à l'intérieur d'un double filet. Les M sont liés et les N contournés. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu ovale aux armes de la commune de Blonay [3] sans indication d'émaux. Il est posé sur un cartouche orné surmonté d'une couronne de forme fantaisiste; son pourtour est indiqué par un grènetis.

Selon de Mandrot, ce sceau date du XVIe siècle. Il ne doit pas remonter bien au delà du XVIIIe siècle si le dessin que nous en donne cet auteur est exact. En effet, la capitale U arrondie que nous offre la légende n'a guère été

[1] *De — à deux pals ondés de — entre lesquels sont rangés verticalement et alternativement trois étoiles à cinq rais de — et deux croissant montants de —.*

On ne paraît pas fixé sur les émaux. Selon les uns, et parmi eux M. André Kohler l'héraldiste lausannois, les croissants et les étoiles sont de gueules et les pals d'azur en champ d'argent (Rev. hist. vaud. I. 1896). Selon d'autres, les pals et les signes astronomiques qui les accompagnent seraient d'argent et se détacheraient sur un fond d'azur.

Les deux pals représentent la Baie de Clarens et la Baie de Montreux, torrents qui limitent le territoire de la commune.

[2] Voici la description de ces armes aussi héraldiquement que possible: *De — au chevron ondé renversé de —, la pointe engagée derrière un triple mont de —, accompagné au centre d'un moûtier dont le clocher est surmonté d'une croix pattée, et aux flancs dextre et senestre de deux étoiles de —.*

D'après M. A. Kohler (Rev. hist. vaud. I. 1896) le champ est d'azur, le chevron d'argent, le mont de sinople, le moûtier au naturel et les étoiles sont d'or.

[3] *De — à deux cœurs ridés et entrelacés de —.* D'après une communication de M. le pasteur Cérésole, Blonay aurait adopté le bleu et le rouge comme couleurs communales.

en avant, interrompu le filet inférieur, sert de signe initial à la légende et repose sur la bordure.

Date du commencement du XVIIIe siècle ou de la fin du XVIe.

Ordre. Dimensions: 0m025. Cuivre jaune. Médaillier communal.

LA COMMUNE DE CHAMPTEUX-EN-BRIE (SEINE-ET-MARNE — N° 69). Blason de feuillage double d'un filet. La légende commence en bas au sceau. Une rose à six feuilles lui sert de signe initial et final. Les mots sont séparés par des points. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu orné aux armes de la commune (? poissons quelconques surmonté d'un motif d'ornementation en [illegible]). Les cimaises indiquent.

D'après de Mandrot (n° 1811) ce sceau datérait du XVIIe siècle.

Ovale. Diam.: 0m030 × 0m028. Cuivre jaune. Archives communales de Champteux.

LA COMMUNE DES FLAMMES (SEINE-ET-MARNE — N° 71). Blason en pointoux. La légende est disposée comme au précédent. Une étoile quatre feuille lui sert de signe initial. Seul vers la fin les mots se séparent d'une manière intermittente. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu ovale plaqué sur un [illegible] orné portant les armes de la commune. Pas d'cimaises indiquées.

Date du XVIIIe siècle.

Ovale. Diam.: 0m027 × 0m020. Cuivre jaune. Archives communales des Flammes.

LA COMMUNE DE MOSSY-LY. Blason [illegible] accompagné d'un filet double d'un double filet. Les M sont [illegible] et les S [illegible]. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu ovale aux armes de la commune de Mossy (sapin indication d'[illegible]). Il est posé sur un [illegible] orné [illegible] d'une [illegible] de forme fantaisiste; son pourtour est [illegible] par [illegible].

Selon de Mandrot, le sceau date du XVIIe siècle. Il ne doit pas remonter bien au delà du XVIIIe siècle si le dessin que nous en donne est [illegible] exact. En effet, la capitale [illegible] que nous offre [illegible] n'a guère été

introduite dans la typographie que vers le milieu du XVIIe siècle, et d'un usage courant, principalement dans les sceaux, qu'à partir du siècle suivant.

Ovale. Diam.: 0m029 × 0m034. Matrice introuvable.

LA · COMMVNE · DE · VAITAVX (Pl. XIII = II, 71). Bordure fleuronnée doublée d'un léger filet. La légende se lit dans la moitié supérieure du sceau. Le commencement et la fin sont indiqués par des roses à six feuilles et les mots sont séparés par des points. Capitales romaines.

Le contenu du champ est assez malaisé à décrire. Dans un grènetis entouré d'un rinceau de feuillage, le graveur a représenté la contrée de Veytaux vue du large. A droite et à gauche descendent, sous forme de pals ondés, la Veraye et le ruisseau de Grandchamp. Entre ces deux cours d'eau, une côte boisée et, à gauche, une paroi de rochers sur laquelle se détache une tour ronde, crénelée et ajourée d'une porte cintrée. Au bas du sceau, les eaux du Léman indiquées par des ondes.

La tour qui figure sur notre sceau pourrait être la «Tornette», ouvrage avancé qui dominait la route au nord de Chillon et sur l'emplacement de laquelle se trouve actuellement la gare de Veytaux. C'est l'avis de M. le syndic Masson. Mais d'après M. Nœf, archéologue cantonal, la Tornette devait être rectangulaire. N'aurions-nous pas ici tout simplement une représentation symbolique du château de Chillon?

Date du XVIIe siècle.

Ovale. Diam.: 0m031 × 0m035. La matrice en cuivre jaune est garantie par un couvercle de bois qui se visse à la poignée du sceau. Archives communales de Veytaux.

LA · COMMVNE · DE · VAITAVX (Pl. XIII = II, 72). A peu près semblable au précédent. Le grènetis qui entoure le champ est ici supprimé. En outre, les arbres du fond paraissent être d'essence différente, et le paysage est animé par la présence d'un gracieux chamois qui gambade sur l'arête de Sonchaud [1].

Date de la même époque que le précédent.

Ovale. Diam.: 0m029 × 0m031. Cuivre jaune. Présente la même particularité que le précédent. Archives communales de Veytaux.

Yverdon.

YVERDON (Pl. XIII = II, 73). Bordure à arête vive doublée d'un filet. La légende se lit dans la partie supérieure du sceau sur une banderole aux extrémités découpées et flottantes. Capitales romaines.

Dans le champ et occupant la moitié inférieure du sceau, un écu aux armes de la ville [2] sans indication d'émaux, légèrement cintré au sommet, faible-

[1] C'est de ce sceau que s'est probablement inspiré l'auteur du tableau représentant les armes de Veytaux qu'on peut voir dans une salle de la maison de commune: *D'argent à la tour au naturel surmontée d'un chamois contourné et saillant, le tout accosté de deux pals ondés d'azur aboutissant à une plaine de même.* La plaine d'azur se trouve donc représenter le lac où se jettent les deux cours d'eau qui limitent à l'orient et à l'occident le territoire de Veytaux.

[2] Les armes d'Yverdon étaient à cette époque *d'argent à trois fasces ondées de sinople à l'Y latin (ou gothique) de sable en chef.*

ment échancré sur les flancs, ogival, posé sur un cartouche très simple, le tout surmonté d'une balance suspendue par un anneau qui divise en deux parties la légende (YVER-DON) et dont les plateaux descendent à droite et à gauche de l'écu.

Date du XVIIe siècle.

Orbic. Diam.: 0m033. Argent. Archives communales d'Yverdon.

LA VILLE D'YVERDON. Double filet en bordure. Capitales romaines.

Le champ est formé d'un quatre-feuilles irrégulier; les arcs du haut et du bas interrompent la légende et la divisent en deux parties égales. Il renferme un écu d'un dessin assez compliqué portant les armes de la ville [1], placé dans un cartouche qui se distingue par la profusion de ses ornements. Email indiqué.

Date du XVIIIe siècle.

Orbic. Diam.: 0m025. Empreinte en cire rouge communiquée par M. le Dr Meylan à Moudon et destinée à la collection de l'Etat.

YVONANT entre un grènetis et un filet. La légende a pour signe initial et final une quintefeuille. Les N sont contournés. Capitales romaines.

Dans le champ, une balance.

Date du XVIe siècle.

Orbic. Diam.: 0m017. Poinçon en acier. Empreinte communiquée par M. le pasteur Vetter.

YVONANT. Filet au pourtour. La légende est disposée horizontalement dans la partie supérieure de l'écu. Capitales romaines.

Dans le champ, un arbre terrassé accosté de deux étoiles à cinq rais et accompagné en chef d'une balance tenue à gauche par une main. Ni hachures ni pointillé. Il se peut que nous ayons ici des armoiries communales. Le drapeau de la «société militaire d'Yvonand» (1821) porte d'un côté les armes cantonales, de l'autre un arbre au naturel, terrassé, libre sur le fond de soie blanche. Sur le «Schild» de l'ancienne maison de ville relégué dans les combles de la nouvelle — relégation très regrettable étant donné le travail de ferronnerie d'art qu'il représente — on voit à gauche une femme vêtue de blanc tenant d'une main une balance et de l'autre un glaive; à droite, un arbre. Cet arbre qui se retrouve un peu partout est sans doute le tilleul plusieurs fois séculaire qui orne la place du village.

Date du XVIIe siècle.

Poinçon en acier affectant la forme d'un écu arrondi, échancré sur les flancs. Hauteur: 0m015; largeur: 0m012. Archives communales d'Yvonand.

Notre intention première était de nous renfermer dans l'étude des sceaux empreintes obtenus au moyen des matrices existantes, ce qui nous eût permis de former une collection assez complète. Ayant élargi, comme on a pu le voir, le cadre de notre travail en y faisant rentrer un certain nombre d'empreintes

[1] Nous avons la variante: *de sinople à trois fasces ondées d'argent.* L'initiale est ici supprimée.

ment échancré sur les flancs, agrafé, posé sur un cartouche très simple, le tout surmonté d'une balance suspendue par un anneau qui sépare en deux parties la légende (VVEE-DOM) et dont les plateaux descendent à droite et à gauche de l'écu.

Date du XVIIe siècle.

Orbic. Diam : 0m032. Argent. Archives communales à Yvecrain.

LA VILLE DE YVVEHUDOM. Double tête en lorgnon. Capitales romaines.

Le champ est formé d'un quartier feuillés horizontales, avec du haut et du bas intercompent la légende et la divisant en deux parties égales. Il représente un écu d'un dessin assez compliqué portant les armes de la ville, placé dans un cartouche qui se distingue par la profusion de ses ornements. Esmail indigo.

Date du XVIIe siècle.

Orbic. Diam. 0m025. Empreinte en cire rouge communiquée par M. le Dr Meylan à Mandon et destinée à la collection de l'État.

YVOVANT entre un grénetis et un filet. La légende a pour signe initial et final une quintefeuille. Les N sont contournés. Capitales romaines.

Dans le champ, une balance.

Date du XVIe siècle.

Orbic. Diam. : 0m017. Poinçon en acier. Empreinte communiquée par M. le pasteur Vetter.

YVOVANT. Filet en pourtour. La légende est disposée horizontalement dans la partie supérieure de l'écu. Capitales romaines.

Dans le champ, un arbre terrassé accosté de deux étoiles à sept rais et accompagné en chef d'une balance issue à gauche que son anneau. Si bombaux et pointillé. Il se peut que ses avons-et des armoiries communales. Le blason de la «société militaire d'Yvonand» (1891) porte d'un vert les armes composées de l'autre un arbre en natural terrasse. Bien que le fond de sole blanche. Sur le «Schild» de l'uniforme actuel, le ville indique dans les couleurs de la ceinture — relégation très regrettable, quand même le Bureau de l'heraldique dans un représente — on voit à gauche une flamme rouge de blanc, comme d'une main une balance et de l'autre un gladiator à droite, un aulne, et à droite un peu partout, est sans doute le tilleul philosophes [illegible] qui orne la place du village.

Date du XVIIe siècle.

Poinçon en acier ornement la forme d'un [illegible] comme il est les dans. Hauteur : 0m015 ; largeur : 0m012. Archives communales à Yvonand.

Notre intention première était de nous contenter plus l'étude des seules empreintes obtenues au moyen des matrices existantes, ce qui nous eût permis de former une collection assez complète. Mais [illegible] comme on a pu le voir, le cadre de notre travail en y laissant rentrer un certain nombre d'empreintes

(Nous avons si [illegible] de [illegible] à [illegible] [illegible] [illegible]

dont les types n'existent plus ou du moins n'ont pas été retrouvés, nous ne pouvons plus avoir la même prétention. En effet, plusieurs sceaux-empreintes aux armes des communes vaudoises doivent avoir échappé à nos investigations. A cette occasion, nous prions ceux de nos lecteurs qui pourraient en avoir en leur possession de bien vouloir nous les communiquer. Nous nous engageons à leur donner ici-même la description, voire le dessin des pièces inédites, et à leur faire part des observations qu'elles pourraient nous suggérer.

Les Sceaux Westphaliens du Moyen-Age.

Par L. Bouly de Lesdain.

La Société d'histoire et d'archéologie westphalienne a récemment achevé la publication d'un recueil de *Sceaux westphaliens du moyen-âge*[1]. L'ouvrage offre, pour l'étude de la sigillographie et du blason dans l'Allemagne du nord-ouest, un ensemble de matériaux d'une valeur exceptionnelle. Ses quatre volumes in-folio comportent en effet 264 planches et 480 pages de texte.

Les planches sont tirées en phototypie. Celles des deux premiers volumes sont exécutées d'après des moulages; celles des deux derniers reproduisent directement des originaux. L'ensemble donne 4065 pièces.

Le texte comprend, outre la description des sceaux, une introduction étendue en tête de chaque partie, introduction due à la plume des Drs Philippi, directeur des archives de Münster, Tumbült, attaché aux archives de Donaueschingen, et Ilgen, directeur des archives de Düsseldorf. Leur réunion forme un traité des plus complets sur l'héraldique et la sigillographie westphaliennes.

L'ouvrage est divisé en six parties:

I. Sceaux des XIe et XIIe siècles, et sceaux équestres (19 pl.)
II. Sceaux des dynastes (22 pl.)
III. Sceaux des évêques (24 pl.)
IV. Sceaux des villes, châtelleines et ministérialités (35 pl.)
V. Sceaux des ordres religieux, des chapitres, couvents et paroisses (41 pl.)
VI. Sceaux des nobles, bourgeois et paysans (123 pl.)

Notons ici qu'un certain nombre de sceaux appartenant à des ecclésiastiques se trouvent répartis dans cette dernière subdivision[2]. Une table générale manque d'ailleurs à l'ouvrage.

[1] *Die westphälischen Siegel des Mittelalters. Mit Unterstützung der Landstände der Provinz herausgegeben vom Verein für Geschichte und Altertumskunde Westfalens.* — Münster. In Commission der Regensberg'schen Buchhandlung. 1882—1900. 4 vol. in-folio.

[2] 144.12 — 148.12 — 156.20 — 159.11 — 159.18 — 161.6 — 162.15 — 166.16 — 167.21 — 169.11 — 171.9 — 175.4 — 179.13 — 180.10 — 188.25 — 197.15 — 198.12 — 199.4 — 202.12 — 217.4 — 217.13 — 225.12 — 227.3 — 227.8 — 227.11 — 228.17 — 230.15 — 232.7 — 234.15 — 235.7 — 238.12 — 239.14 — 239.20 — 239.23 — 241.22 — 242.21 — 246.3 — 250.12 — 251.19 — 251.21 — 252.11 — 262.10.

Au point de vue du type, les sceaux laïques peuvent se ranger tous dans l'une ou l'autre des catégories suivantes:

1° *Bildsiegel.* — Il est plutôt rare. Néanmoins, dans trois familles de dynastes, Arnsberg, Steinfurt et Tecklenburg, les plus anciens sceaux appartiennent à ce type.

Chez les comtes d'Arnsberg, l'aigle se montre ainsi, en 1181, sur le sceau d'Henri I[1]. Celui-ci donna naissance à deux branches, Ritberg et Arnsberg. Dans la première, Henri II, en 1203, use encore d'un sceau analogue[2]; mais, à la génération suivante, Conrad I, en 1240, adopte le *Wappensiegel*[3]. Les comtes d'Arnsberg restèrent plus longtemps fidèles au type primitif[4]; l'aigle ne s'enferme dans un écu que sur le sceau de Guillaume d'Arnsberg, en 1306[5]. Une autre branche, dont le point d'attache avec les deux précédentes n'est pas indiqué dans l'ouvrage, les Schwarze v. Arnsberg, ont fait usage pendant trois générations, jusque vers la fin du XIIIe siècle, d'un même *Bildsiegel* à l'aigle[6].

Les Steinfurt résidaient habituellement dans leur château de Schwangau sur l'Ems. Le plus ancien sceau connu de cette famille, celui de Ludolphe II, en 1245, porte un cygne (Schwan) dans le champ[7]. Ses descendants se divisèrent en deux branches. Dans la branche aînée, Ludolphe de Zboth, en 1266, use d'un sceau armorial au cygne[8]; mais la branche cadette, jusque dans la seconde moitié du XIVe siècle, laisse le cygne dans le champ même du sceau[9].

Dans les deux cas précédents, la figure du sceau, si elle n'est pas renfermée dans un écu, est au moins la même que celle qui charge le bouclier. Il en est autrement chez les comtes de Tecklenburg. Le sceau de Simon I (1158 à 1203)[10] et celui de son fils Othon II, en 1226[11], offrent, dans le champ même, un château entouré d'une muraille. La fille et heritière de ce dernier, Mathilde, épousa Othon II, comte de Bentheim, et transmit Tecklenburg à son fils aîné, Othon III, qui en prit le nom; le sceau amorial de celui-ci, en 1272, porte un écu parti d'un semis de besants (armes des Bentheim), et d'une feuille et demie de nénuphar[12]. Son fils Othon IV ne porte plus que trois feuilles[13]: les armoriaux modernes blasonneront: *de gueules, à trois feuilles de nénuphar d'argent.* Il est presque certain que ces emblèmes figuraient déjà sur le bouclier de Simon I et d'Othon II.

[1] Pl. XXVII, N° 10.
[2] Pl. XXVIII, N° 1.
[3] Pl. XXIX, N° 2. — Arnsberg porte *d'azur, à l'aigle d'argent.*
[4] Pl. XXVIII, N°s 2, 3, 4 et 6.
[5] Pl. XXVIII, N° 9.
[6] Pl. XXX, N° 5.
[7] Pl. XXI, N° 9.
[8] Pl. XXI, N° 10. — Steinfurt porte *d'or, au cygne de gueules, becqué et membré de sable.*
[9] Pl. XXII, N°s 1, 2, 3 et 6; pl. XXIII, N° 2; pl. XL, N°s 2 et 3.
[10] Pl. XX, N° 1.
[11] Pl. XX, N° 2.
[12] Pl. XX, N° 3.
[13] Pl. XIII, N° 4; pl. XVI, N° 12; pl. XX, N°s 4, 5 et 6.

A la fin du XIIIe siècle on voit encore quelques autres familles, de moindre importance, adopter comme insignes héraldiques, des meubles qui figuraient, à la génération précédente, dans le champ même du sceau de leur auteur. Tel est le cas des Blome[1], des Soest dit de Honrode[2], des Spiegel zum Dasenberg[3], etc.

2° *Wappensiegel.* — C'est de beaucoup le type le plus employé. Il porte soit l'écu seul, soit l'écu timbré du heaume. Nous reviendrons plus loin sur ce genre de sceau.

3° *Helmsiegel.* — Nous l'étudierons également tout à l'heure, quand nous nous occuperons du cimier.

4° *Bannersiegel.* — Ce type, représentant une bannière armoriée, est des plus rares. L'ouvrage n'en cite que trois exemples: un contre-sceau d'Hermann de Münster, en 1285[4], et deux sceaux d'Henri, dit Bulemast, en 1321 et 1328[5].

5° *Porträtsiegel.* — Ce type à son tour se subdivise en *Reitersiegel, Fusssiegel* et *Brustbildsiegel.*

Le *Reitersiegel* apparaît dès la fin du XIIe siècle, mais tombe d'assez bonne heure en désuétude. Le nombre de ceux qui l'ont employé a toujours été fort restreint; à de rares exceptions près tous appartiennent à la haute noblesse.

Voici d'ailleurs la liste de ces sceaux[6]:

1174-1203. Arnold d'Altena[7]
1213. Adolphe I de la Mark
1220. Frédéric I d'Isenberg
1226. Adolphe I de la Mark
1226. Adolphe I de la Mark
1228. Othon de Dale
1233. Adolphe de Holstein
1240. Othon de Vechte
1242. Thierry I de Limbourg
1243. Baudouin de Bentheim[8]
1262. Burckard de Bruch
Berthold II de Büren[9]
1263. Werenzo de Lon
1265. Othon de Bentheim
1272. Henri de Dale
1277. Berthold de Büren
1283. Othon de Ravensberg
1284. Jean de Bilstein
1291. Craft de Grafschaft
Evrard I de la Mark
1298. Egbert de Bentheim
Bernard de Bermentfelde
1304. Othon de Tecklenburg
1311. Herman de Münster[10]
1319. Engilbert de la Mark
1322. Walrave de Büren[11]
1324. Othon de Ravensberg
1327. Thierry de Bilstein

---

[1] Pl. 177, Nos 13 et 14.
[2] Pl. 190, Nos 1, 2 et 3.
[3] Pl. 249, No 1.
[4] Pl. 142, No 3.
[5] Pl. 250, Nos 18 et 19.
[6] A part quelques exceptions, signalées d'ailleurs plus bas, tous sont reproduits sur les planches X à XV.
[7] Pl. XIX, No 7.
[8] Pl. XXI, No 3.
[9] Pl. XXXVI, No 11.
[10] Le sceau est reproduit sur la pl. XIV, No 3, et en outre sur la pl. 142, No 2.
[11] Pl. XXXVIII, No 7.

A la fin du XIIIe siècle on voit encore quelques autres travailles, de moindre importance, adopter comme sceaux héraldiques, des meubles qui lui révèlent, à la représentation prédécente, dans le champ même du sceau de leur ordre. Tel est le cas des Hilmes[1], des Sonst dit de Hanrode[2], des Spiegel zum Diesenberg[3], etc.

2° Hoppenwegen. — C'est de beaucoup le type le plus complexe; il porte soit l'ion seul, soit l'ion timbré de branches. Nous rencontrons cela sur le sceau de Sesse.

3° Hoffensegel. — Nous l'avons également tout à l'heure, quand nous nous occupérons du cimier.

4° Gappenwegel. — Ce type représentant une bannière arborée, est de plus rares. L'ouvrage n'en cite que trois exemples: un sceau d'Hermann de Mibstein, en 1293[4], et deux sceaux à Hans, dit Bonsnes, en 1321 et 1324[5].

5° Hoffenkleinel. — Ce type n'a son rare se subdivise en Kleinel, Fressenel et Hirschkleinel.

Le Kleinel apparaît dès le fin du XIIe siècle, mais reste d'assez bonne heure en désuétude. Le nombre de sceaux qui l'ont employé à représentés fut restreint; il de rares exemplaires plus tous appartiennent à la haute noblesse.

Voici d'ailleurs la liste de ces sceaux[6]:

1171-1203. Arnold d'Altena
1213. Adolphe I de la Marck
1220. Frédéric I d'Isenberg
1220. Adolphe I de la Marck
1220. Adolphe I de la Marck
1224. Otton de Dale
1233. Adolphe de Holstein
1240. Otton de Vechte
1242. Thierry I de Limbourg
1243. Baudouin de Bentheim
1262. Burchard de Hirch
Berthold II de Hiren
1268. Werenzo de Lom
1269. Otton de Rechtheim
1292. Hiam de Hale
1297. Berthold de Hiren
1299. Otton de Hayenaborg
1304. Jean de Mibstein
1306. Henri de Hirschfeld
Mathieu I de la Marck
1308. Mathieu de Hachtelen
Bernard de Hessenwehl
1309. Otton de Dreckhausen
1317. Hermann de Mibstein
1318. Engelbert de la Marck
1322. Mathieu de Hiren
1324. Otton de Hayenaborg
1327. Thierry de Hiren

[1] Pl. 177, Nos 10 et 11.
[2] Pl. 180, Nos 1, 2 et 3.
[3] Pl. 218, No 1.
[4] Pl. 142, N° 3.
[5] Pl. 270, Nos 18 et 19.
[6] A leur quelques exceptions, désignées d'autre part, les sceaux ne présentent planches X à XV.
[7] Pl. XIX, N° 1.
[8] Pl. XXI, N° 3.
[9] Pl. XXXVI, N° 11.
[10] Le sceau est reproduit sur la pl. XIV, N° 7, dans notre ouvrage à la p. 182 N° 3.
[11] Pl. XXXVIII, N° 7.

1341. Adolphe II de la Mark
1343. Conrad de Hörde
1344. Adolphe II de la Mark
1346. Bernard de Ravensberg
1348. Engilbert III de la Mark
1353. Godefroid d'Arnsberg

Tous ces sceaux, nous avons à peine besoin de le dire, sont ronds; seul, celui de Berthold de Büren, en 1277, est scutiforme[1]. Ceux d'Engilbert II, d'Adolphe II et d'Engilbert III de la Mark sont d'un exécution absolument remarquable.

Une mention spéciale doit être accordée au sceau équestre de Guillaume de Dale, en 1302, qui représente ce seigneur en équipage de chasse[2].

Un bel exemple de *Fussiegel* est fourné par le sceau de Dethard de Braken, en 1357[3]. Six autres appartiennent à des juges, qu'ils représentent d'ordinaire l'épée en main[4].

On ne peut guère citer d'interessant, comme *Brustbildsiegel*, que celui de Jean de Sudeck, en 1492[5]. Une quinzaine d'autres sceaux, dont près de la moitié appartiennent à des juges, offrent une tête, parfois accompagnée d'épaules[6].

Avant de passer à la question héraldique, il convient de signaler encore l'abondance des sceaux scutiformes. Au XIIIe siècle, ils sont en nombre sensiblement égal à celui des sceaux ronds; ils l'emportent pendant les 70 premières années du XIVe siècle, mais alors commence pour eux la décadence. On n'en compte guère plus d'une demi douzaine au XVe siècle; le dernier est celui de Frédéric Beyer, en 1450[7].

* * *

Les armoiries n'apparaissent guère, en Westphalie, avant les premières années du XIIIe siècle. Le sceau équestre d'Arnold d'Altena (1174 à 1204) montre le comte armé d'un écu qui porterait une rose et une bordure, au dire du Dr Philippi; mais il est permis de se demander si la rose n'est pas un simple *umbo*[8].

Le plus ancien sceau qui porte un ecu indiscutable est celui d'Herman IV de Ravensberg, en 1205[9]. Viennent ensuite ceux d'Henri III de Volmestein, en 1218[10]; de Frédéric, comte d'Altena[11] ainsi que des frères Detmar et Berthold

---

[1] Pl. XIV, N° 6.
[2] Pl. XXXVIII, N° 8.
[3] Pl. 148, N° 9.
[4] Pl. 218, N°s 1 à 4; pl. 255, N°s 6 et 9.
[5] Pl. 218, N° 5.
[6] Pl. 178, N°s 15 à 21 et 23; pl. 255, N°s 11 à 17.
[7] Pl. 251, N° 9.
[8] Pl. XIX, N° 7. — Altena porte *d'or, à la rose de gueules.*
[9] Pl. XXXV, N° 2. — La reproduction est ici donnée d'après une empreinte de 1217.
[10] Pl. XXXI, N° 1. — Cf. plus bas, p. 8.
[11] Pl. XV, N° 1.

1341. Adolphe II de la Marck. 1348. Bernard de Ravensberg.
1342. Comtal de Hoste. 1349. Engelbert III de la Marck.
1344. Adolphe II de la Marck. 1363. Gerlach d'Anseberg.

Tous ces scéaux, nous avons à peine besoin de le dire, sont ronds; seul, celui de Berthold de Hoste, en 1277, est sentilovale. Ceux d'Engelbert II, d'Adolphe II et d'Engelbert III de la Marck sont d'un exécution absolument remarquable.

Une mention spéciale doit être accordée au sceau équestre de Guillaume de Dale, en 1302, qui représente ce seigneur en équipage de chasse.

Un bel exemple de Wappenrock est fourni par le sceau de Jordanal de Renken, en 1377. Six autres appartiennent à des juges, qu'ils représentent d'ordinaire l'épée en main.

On ne peut guère citer d'intéressant, comme Wappenrock, que celui de Jean de Sudeck, en 1392. Une quinzaine d'autres sceaux, dont près de la moitié appartiennent à des juges, offrent une très, parmis ainsi que d'autres.

Avant de passer à la question héraldique, il convient de signaler encore l'abondance des sceaux sentilovales. Au XIIIe siècle, ils sont en nombre sensiblement égal à celui des sceaux ronds; le longueur pendant les 70 premières années du XIVe siècle, mais alors comme de 1307 ces le dissolvent. On n'en compte guère plus d'une dent donnant au XVe siècle; le dernier est celui de Frédéric Heyer, en 1450.

Les armoiries n'apparaissent guère, en Westphalie, avant les premières années du XIIIe siècle. Le sceau équestre d'Arnold d'Altena, 1174 à 1201, montre le comte armé d'un écu qui portera une bande et une moitié, comme celle de Dr Philippe; mais il est permis de se demander si le sceau n'est pas simple armée.

Le plus ancien sceau qui porte un écu héraldique est celui d'Othon IV de Ravensberg, en 1205. Viennent ensuite ceux d'Henri III de Volmerstein, en 1218, de Frédéric, comte d'Altena, ainsi que des sceaux Henri de Dortmund

[1] Tr. XIV, N° 8.
[2] Tr. XXXVIII, N° 8.
[3] Tr. 14, N° 8.
[4] Tr. 218, N° 1 à 11; pl. 220, N° 6 et 9.
[5] Tr. 218, N° 6.
[6] Tr. 178, N° 16 à 21 et 23; pl. 220, N° 11 à 17.
[7] Tr. 220, N° 9.
[8] Tr. XIX, N° 7. — Altena porte d'or à la croix de gueules.
[9] Tr. XXXV, N° 2. — La représentation est fort douteuse d'après une empreinte de 1271.
[10] Tr. XXVI, N° 1. — Tr. plus tard, p. 8.
[11] Tr. 17, N° 1.

de Büren [1], en 1220; d'Othon II de Vechte, en 1221 [2]; d'Adolphe I de la Mark, en 1226 [3]; etc.

Tous ces sceaux appartiennent à des familles de dynastes; dans la noblesse inférieure, il faut descendre presque jusqu'au milieu du XIIIe siècle pour rencontrer des sceaux armoriés. On trouve en 1239 celui de Frédéric de Hain [4]; en 1240, ceux de Jean d'Erwitte [5], de Gotschalk, avoué de Geseke [6] et de Gautier, avoué de Soest [7]; en 1241, celui de Godefroid de Ruden [8]; en 1244, celui de Jean de Padberg [9]; en 1251, celui de Godefroid de Bachem, chambellan de l'archevêque de Cologne [10]; etc.

L'héraldique du XIIIe siècle est fort simple; l'écu ne porte généralement qu'un seul meuble ou plusieurs de même espèce. Voici d'ailleurs l'indication de toutes les armoiries antérieures à 1301 que contient le recueil.

Un parti (Bredenol [11], Limburg [12], Vogt v. Elsepe [13], Plettenberg) [14]. — Un chef (Meinhövel [15], Münster [16], Padberg) [17]. — Un écartelé (Ahaus) [18].

Une fasce (Buer [19], Gogreve) [20]. — Un fasce de quatre pièces (Hövel) [21]. — Deux fasces (Hain) [22]. — Un fascé de six pièces (Lingen [23], Schonebeck) [24]. — Une

[1] Pl. XL, N° 1. — Büren porte un chevron vivré.

[2] Pl. XXXV, N° 3. — Vechte porte *chevronné d'or et de gueules.*

[3] Pl. X, N° 2. — Voir plus bas.

[4] Pl. 196, N° 1. — Hain porte deux fasces.

[5] Pl. 184, N° 2. — Erwitte porte un burelé au lion brochant.

[6] Pl. 184, N° 8. — Geseke porte trois fasces au lion contourné brochant.

[7] Pl. 210, N° 1. — Soest porte deux épées passées en sautoir, accompagnées en chef d'une aiglette.

[8] Pl. 157, N° 1. — Ruden porte une croix.

[9] Pl. 220, N° 1. — Padberg porte *d'or, au chef de vair.*

[10] Pl. 263, N° 3. — Bachem porte *d'argent, à deux bandes de gueules.*

[11] Sceau de Erenfrid de Bredenol, en 1284 (Pl. 194, N° 7). — Cf. *Ibid.*, N° 8, 9 et 10. Bredenol porte *parti d'or et d'azur.*

[12] Sceau de Wilekin de Limburg, en 1275 (Pl. 195, N° 1).

[13] Sceau d'Henri Vogt v. Elsepe, en 1300 (Pl. 194, N° 11). — Cf. *Ibid.*, N° 12. Vogt d'Elsepe porte *parti d'argent et d'azur.*

[14] Sceau d'Henri de Plettenberg, chevalier, en 1266 (Pl. 194, N° 1). — Cf. *Ibid.*, N°s 2, 4, 5 et 6; pl. 264, N° 17. Plettenberg porte *parti d'azur et d'or.*

[15] Sceau de Godefroid de Meinhövel, en 1299 (Pl. 142, N° 6).

[16] Sceau d'Herman de Münster, en 1270 (Pl. 142, N° 1). — Cf. *Ibid.*, N°s 2 à 5; pl. XIV, N° 3. Les armoriaux modernes blasonnent *coupé de gueules et d'or.*

[17] Sceau de Jean de Padberg, en 1244 (Pl. 220, N° 1). — Cf. *Ibid.*, N°s 2 à 7. Padberg porte *d'or, au chef de vair.*

[18] Sceau d'Adelaïde d'Ahaus, épouse d'Othon de Horstmar, en 1259 (Pl. XXIII, N° 4). — Ahaus porte *écartelé d'or et de gueules.*

[19] Sceau de Girard de Buer, vers 1300 (Pl. 146, N° 1). — Cf. *Ibid.*, N° 2, et pl. 224, N° 14.

[20] Sceau de Reinhard Gogreve, en 1277 (Pl. 224, N° 1). — Cf. *Ibid.*, N° 2 à 6.

[21] Sceau de Godefroid de Hövel, chevalier, en 1277 (Pl. 196, N° 6). — Cf. *Ibid.*, N°s 7 à 10. — Hövel porte *d'argent, à deux fasces de gueules.*

[22] Sceau de Frédéric de Hain, en 1239 (Pl. 196, N° 1). — Cf. *Ibid.*, N°s 2 et 3.

[23] Sceau de Lutbert de Lingen, en 1284 (Pl. 144, N° 3). — Cf. *Ibid.*, N° 4.

[24] Sceau de Thierry de Schonebeck, chevalier, en 1276 (Pl. 144, N° 1). — Cf. *Ibid.*, N° 2.

de Hilven[1], en 1520; d'Ulles II de Vrechle, en 1524[2]; d'Adolphe I de la Marck, en 1529[3]; etc.

Tous ces sceaux appartiennent à des familles de Brabant, dans le nord-ouest intérieur. Il faut descendre presque jusqu'au milieu de XVIIe siècle pour rencontrer des sceaux armoriés. On trouve en 1574 celui de l'évêque de Hum[4], en 1610, ceux de Jean d'Egmuhle[5], de Gerstecken, avoué de Vrecken[6] et de Gouttier, avoué de Soest[7]; en 1641, celui de l'official de Ruiter[8]; en 1644, celui de Jean de Fontbrey[9]; en 1651, celui de l'official de Rasdorf, chanoine de l'archevêque de Cologne[10]; etc.

L'héraldique du XIIIe siècle est fort simple. Elle ne porte généralement qu'un seul meuble ou plusieurs de même espèce. Voici d'ailleurs l'indication de toutes les armoiries antérieures à 1301 que contient le recueil.

Un parti (Hrabenol[11], Lahnung[12], Vogt v. Elsenau[13], Hellenberg[14]). — Un cinré (Meinhövel[15], Minster[16], Fauthorg[17]). — Un coupé (Salmas[18]).

Une fasce (Huer[19], Gogrewe[20]). — Un fasce et quatre pièces (Horst[21]).

Deux fasces (Hain[22]). — Un fasce de six pièces (Ebnon[23], Schönenbeck[24]). — Une

[1] PI. XI, N° 1. — Hiver porte un chevron.
[2] PI. XXXV, N° 4. — Vrechle porte trois [illegible] de chevron.
[3] PI. X, N° 2. — Voir plus haut.
[4] PI. 186, N° 1. — Hum porte deux fasces.
[5] PI. 181, N° 2. — Erwite porte un lion en [illegible].
[6] PI. 181, N° 8. — Gresla porte trois [illegible] au lion [illegible].
[7] PI. 210, N° 1. — Soest porte deux pièces [illegible] en chef, accompagnées en dessous d'une aigleine.
[8] PI. 157, N° 1. — Ruden porte une croix.
[9] PI. 230, N° 1. — Tudhem porte d'or, au [illegible].
[10] PI. 230, N° 3. — Bodum porte d'argent à deux [illegible] de sinople.
[11] Sceau de Rynald de Hrabenol, en 1271 (Ch. [illegible], N° 9 et 10). Hrabenol porte parti d'or et d'azur.
[12] Sceau de Wilhelm de Lahnung, en 1270 (Ch. [illegible]).
[13] Sceau d'Henri Vogt v. Elsenau, en 1300 (Ch. [illegible]). — [illegible] 1266, N° 12. Vogt d'Elsenau porte parti d'argent et d'azur.
[14] Sceau d'Henri de Hellenberg, chanoine de [illegible] — [illegible] Wiv. N° 2 à 4, 6 et 9; pl. 304, N° 17. Hellenberg porte [illegible].
[15] Sceau de Godefroid de Meinhövel, en 1290 (Ch. 112 [illegible]).
[16] Sceau d'Henri de Minster, en 1270 (Ch. 112 [illegible]). — [illegible] 1266, N° 2 — [illegible] XIII, N° 3. Les armoiries [illegible] diagonal [illegible].
[17] Sceau de Jean de Fauthorg, en 1271 (Ch. [illegible]). — [illegible] N° 2 à 7. Fauthorg porte d'or, au cœur de sable.
[18] Sceau d'Adelaïde d'Alnan, [illegible] Hillen, en 1270 (Ch. XXIII, N° 1). — Alnan porte [illegible].
[19] Sceau de Gérard de Huer, vers 1300 (Ch. [illegible]).
[20] Sceau de Gerhard Gogrewe, en 1271 (Ch. [illegible]). — [illegible] 1266, N° 3 à 5.
[21] Sceau de Godefroid de Horst, chevalier, en 1270 (Ch. [illegible]). — Ch. 1266, N° 7 à 10. — Horst porte d'argent, à deux fasces de sable.
[22] Sceau de Frédéric d'Hain, en 1290 (Ch. [illegible]). — [illegible] 1266, N° 1 et 2.
[23] Sceau de Lambert de Lamen, en 1284 (Ch. 111, N° 8). — Ch. 1266, N° 6.
[24] Sceau de Thierry de Schönenbeck, chevalier, en 1270 (Ch. XIII, N° 1). — Ch. 1266, N° 3.

fasce componée, ou chargée de trois pals (Gemen)[1]. — Deux fasces vivrées (Beveren[2], Gesmold)[3]. — Deux fasces ondées (Budde)[4]. — Une tierce (Wisenhorst)[5].

Une bande (Bugge[6], Eppenhausen)[7]. — Un bandé de quatre pièces (Hesnen[8], Herbern)[9]. — Deux bandes (Bachem[10], Luthardessen)[11]. — Bandé de six pièces (Duthe)[12]. — Un coticé (Dortmund)[13]. — Une bande échiquetée (Scheidingen)[14]. — Deux bandes échiquetées (Horhusen)[15]. — Une bande de losanges (Cappelen[16], Langen)[17]. — Une bande coticée (Helden)[18].

Deux pals (Amelunxen[19], Grubo von Grubenhagen)[20]. — Trois pals (Bilstein)[21].

Un chevron (Ledebur[22], Meschede[23], Neheim)[24].

[1] Sceau de Godefroid de Gemen, en 1278 (Pl. 263, N° 1). — Cf. *Ibid.*, N° 2; pl. XXV, N°s 11, 12 et 15; pl. XXVI, N° 1; pl. XL, N°s 3 et 7; pl. XLI, N° 9. Gemen porte *d'or, à la face de gueules, chargée de trois pals d'argent.*

[2] Sceau de Gerlach de Beveren, en 1294 (Pl. 148, N° 2). — Cf. *Ibid.*, N° 3 et 4. Beveren porte *d'or, à deux fasces vivrées de gueules.*

[3] Sceau de Bernard de Gesmold, en 1281 (Pl. 148, N° 1).

[4] Sceau de Lambert Budde, en 1292 (Pl. 229, N° 1). — Cf. *Ibid.*, N°s 2 et 3. Budde porte *d'or, à deux fasces ondées de sable.*

[5] Sceau de Winric de Wisenhorst, chevalier, en 1283 (Pl. 145, N° 6).

[6] Sceau de Bruno de Bugge, juge à Soest, en 1289 (Pl. 206, N° 1). — Cf. *Ibid.*, N° 2.

[7] Sceau de Gossuin d'Eppenhausen, maréchal de Westphalie, en 1282 (Pl. 220, N° 11). — Cf. *Ibid.*, N° 12.

[8] Sceau de Richard de Hesnen, chevalier, châtelain de Mark en 1298. — L'écu est brisé d'un lambel de trois pendants (Pl. 203, N° 1). — Cf. *Ibid.*, N° 2.

[9] Sceau d'Engelbert d'Herbern, chevalier, en 1292 (Pl. 203, N° 3). — Herbern porte *bandé d'or et d'azur de quatre pièces.*

[10] Sceau de Godefroid de Bachem, chambellan, en 1251 (Pl. 263, N° 3). — Bachem porte *d'argent à deux bandes de gueules.*

[11] Sceau d'Henri de Luthardessen, vers 1300 (Pl. 221, N° 7). — Cf. *Ibid.*, N°s 8 et 9.

[12] Sceau d'Otfried de Duthe, vers 1300 (Pl 145, N° 16). — Cf. *Ibid.*, N° 17.

[13] Sceau de Conrad I, comte de Dortmund, en 1240 (Pl. XXXIX, N° 1). — Cf. *Ibid.*, N°s 2, 4 et 5, et pl. XXXVIII, N°s 5 et 6.

[14] Sceau d'Antoine de Scheidingen, en 1294 (Pl. 204, N° 14). — Cf. *Ibid.*, N°s 15 et 16, et pl. 205, N° 21. Scheidingen porte *d'argent, à la bande échiquetée d'or et de sable.*

[15] Sceau de Frédéric de Horhusen, chevalier, en 1268 (Pl. 226, N° 1). — Cf. *Ibid.*, N°s 2, 3 et 4, et pl. 264, N° 7. Horhusen porte *d'or, à deux bandes échiquetées d'argent et d'azur.*

[16] Sceau d'Herman de Cappelen, en 1297 (Pl. 150, N° 8). — Cf. *Ibid.*, N°s 9 à 3, et pl. 159, N° 21.

[17] Sceau d'Herman de Langen, en 1265 (Pl. 150, N° 1). — Cf. *Ibid.*, N°s 2, 3 et 4. Langen porte *d'azur, à la bande de losanges d'or.*

[18] Sceau de Thierry de Helden, en 1278 (Pl. 204, N° 5). — Cf. *Ibid.*, N° 6.

[19] Sceau d'Albert d'Amelunxen, chevalier, en 1273 (Pl. 221, N° 1). — Cf. *Ibid.*, N°s 2 à 5. Amelunxen porte *de gueules, à deux pals de vair.*

[20] Sceau d'Henri Grubo, en 1284 (Pl. 261, N° 1).

[21] Sceau de Jean I de Bilstein, en 1278 (Pl. XLI, N° 5). — Cf. plus bas.

[22] Sceau de Thethart Ledebur, en 1298 (Pl. 228, N° 1). — Cf. *Ibid.*, N°s 2 à 5. Ledebur porte *de gueules, au chevron d'argent.*

[23] Sceau de Godefroid de Meschede, en 1286 (Pl. 208, N° 1). — Cf. *Ibid.*, N°s 2, 3 et 4. Meschede porte *d'or, au chevron de gueules.*

[24] Sceau d'Herman de Neheim, en 1294 (Pl. 208, N° 5). — Cf. *Ibid.*, N°s 6 à 9. Neheim porte *d'azur, au chevron d'or.*

Basse coupondée, ou chargée de trois pals (Uemon)[1]. — Deux fasces vivrées (Ma-
veren[2], Gemmold)[3]. — Deux fasces ondées (Hadde)[4]. — Une barre (Wiesenbach)[5].

Une bande (Bingen[6], Kippenhausen)[7]. — Un bandé de quatre pièces (Ho-
nen[8], Herbern)[9]. — Deux bandes (Bachem[10], Lahlaarderaven)[11]. — Bandé de six
pièces (Dahlen)[12]. — Un cotcé (Dortmund)[13]. — Une bande échiquetée (Schel-
dingen)[14]. — Deux bandes échiquetées (Horbusen)[15]. — Une bande de losanges
(Cappelen[16], Langen)[17]. — Une bande cotcée (Haldern[18]

Deux pals (Amelunxen[19], Grube von Grenzbergen)[20]. — Trois pals (Hil-
stein)[21].

Un chevron (Ledebur[22], Meschede[23], Nebelin)[24]

[1] Sceau de Godefroid de Gemen, en 1278 (Pl. 504, N° 4). — Cf. Ibid. N° 5; pl. XXV, N°s 11, 12 et 15; pl. XXVI, N° 1; pl. XI, N°s 3 et 7; et Ibid. N° 6, comme quadrupédé, et de deux de quartiers, chargés de trois pals écaussés.

[2] Sceau de Godefroi de Geroum, en 1250 (Pl. 147, N° 2). — Cf. Ibid. N° 3 et 4. Il porte deux, à deux fasces vivrées de quatre.

[3] Sceau de Bernard de Gemmold, en 1292 (Pl. 148, N° 1).

[4] Sceau de Lambert Hadde, en 1292 (Pl. 520, N° 1). — Cf. Ibid. N°s 2 et 3. Hadde porte deux, à deux fasces vivrées ondées de zaddé.

[5] Sceau de Marie de Wiesenbach, chevalier, en 1293 (Pl. 142, N° 6).

[6] Sceau de Bruno de Bingen, dit a Scoel, en 1290 (Pl. 96, N° 11). — Cf. Ibid. N° 9.

[7] Sceau de Gossain d'Eppenhausen, mari de Wrexplein, en 1292 (Pl. 520, N° 11). — Cf. Ibid. N° 12.

[8] Sceau de Richard de Hemen, chevalier, représenté de face, en 1296. — Deux ex bras d'un bandé de trois pendants (Pl. 206, N° 1). — Cf. Ibid.

[9] Sceau d'Engelbert d'Herbern, chevalier, en 1292 (Pl. 97, N° 5). — Herbern porte deux et demi de quatre de quartiers, pleins.

[10] Sceau de Godefroi de Bachem, chevalier, en 1291 (Pl. 205, N° 3). — Bachem porte d'argent à deux bandes bandées de gueules.

[11] Sceau d'Henri de Lahlaarderaven, vers 1300 (Pl. 221, N° 7). — Cf. Ibid. N°s 8 et 9.

[12] Sceau d'Olivier de Dorlin, en 1300 (Pl. 18, N° 10). — Cf. Ibid. N° 15.

[13] Sceau de Conrad I, comte de Dortmund, en 1210 (Pl. 2, XXIX, N° 1). — Cf. Ibid. N°s 2, 4 et 5, et pl. XXXVIII, N°s 5 et 6.

[14] Sceau d'Antoine de Scheldingen, en 1291 (Pl. 520, N° 10). — Cf. Ibid. N° 15 et 16 et pl. 520, N° 21. Scheldingen porte d'argent à deux bandes cotcées échiquetées de sable.

[15] Sceau de Frédéric de Horbusen, chevalier, en 1293 (Pl. 238, N° 1. — Cf. Ibid. N°s 2, 3 et 4, et pl. 504, N° 7. Horbusen porte d'or, à deux bandes échiquetées d'argent et d'azur.

[16] Sceau d'Herman de Cappelen, en 1257 (Pl. 196, N° 8). — Cf. Ibid. N° 9 et pl. 159, N° 21.

[17] Sceau d'Herman de Langen, en 1259 (Pl. 159, N° 11). — Cf. Ibid. N°s 9 et 10 et 1. Langen porte d'argent, à la bande de losanges d'azur.

[18] Sceau de Thierry de Haldern, en 1274 (Pl. 29, N° 6). — Cf. Ibid. N° 9.

[19] Sceau d'Albert d'Amelunxen, chevalier, en 1271 (Pl. 222, N° 1). — Cf. Ibid. N°s 2 et 3. Amelunxen porte de gueules, à deux pals de sable.

[20] Sceau d'Henri Grube, en 1291 (Pl. 520, N° 1).

[21] Sceau de Jean I de Hilstein, en 1294 (Pl. 234, N° 6). — Cf. Ibid. N° 7.

[22] Sceau de Théobaut Ledebur, en 1292 (Pl. 229, N° 1). — Cf. Ibid. N°s 2 et 3. Ledebur porte de gueules, au chevron d'argent.

[23] Sceau de Godefroid de Meschede, en 1291 (Pl. 205, N° 1). — Cf. Ibid. N°s 2 et 4. Meschede porte d'argent, au chevron d'azur.

[24] Sceau d'Herman de Nebelin, en 1291 (Pl. 205, N° 5). — Cf. Ibid. N°s 6 et 8. Nebelin porte d'argent, au chevron d'azur.

Un chevronné (Ravensberg)[1]. — Un chevron vivré (Büren)[2].

Une bordure de vair (Dulberg)[3].

Trois flanchis (Sutholte)[4].

Un gironné (Ardei)[5]. — Un triangulé (Driburg)[6].

Un fretté (Merveldt[7], Rechede)[8].

Un semis de boules (Bentheim)[9].

Un lambel (Droste[10], Horne[11], Romberg)[12].

Un dextrochère paré (Hege)[13].

Un lion (Brakel[14], Büren)[15]. — Un léopard lionné (Oesede)[16]. — Un chien (Rüdenberg)[17]. — Un cheval (Volenspit)[18]. — Un rencontre de bœuf (Kannenborch)[19]. — Un massacre de cerf (Scoltbroke)[20]. — Une corne de bélier (Dungerden)[21].

Une aigle (Arnsberg[22], Keseline)[23]. — Un cygne (Steinfurt)[24]. — Trois oiseaux (Dale)[25]. — Un demi vol (Berge)[26]. — Trois demi vols (Holte[27], Lünen)[28].

[1] Sceau d'Herman IV, comte de Ravensberg, en 1217 (Pl. XXXV, N° 27). — Cf. *Ibid.*, N°s 3 à 5, et 7 à 10; pl. XII, N°s 1 à 4 et 6; pl. XVI, N° 9; pl. XXXVIII, N° 1, et pl. XXXIX, N°s 10 et 11. Ravensberg porte *d'or, à trois chevrons de gueules.*

[2] Sceau commun de Detmar et Berthold de Büren, en 1220 (Pl. XL, N° 1). — Cf. plus bas.

[3] Sceau de Gautier II de Dulberg, en 1253 (Pl. XXX, N° 6).

[4] Sceau d'Eustache de Sutholte, en 1290 (Pl. 230, N° 1). — Cf. *Ibid.*, N°s 2, 3 et 4.

[5] Sceau de Jean II d'Ardei, en 1246 (Pl. XXX, N° 8). — Cf. *Ibid.*, N°s 9 et 10, et pl. XXXIX, N° 7.

[6] Sceau d'Amelung de Driburg, en 1274 (Pl. 221, N° 11). — Cf. *Ibid.*, N°s 12, 13 et 14.

[7] Sceau de Jean de Merveldt, échanson, en 1271 (Pl. 149, N° 4). — Cf. *Ibid.*, N° 5. Les armoriaux modernes blasonnent *d'azur, à trois chevrons entrelacés d'or, dont deux mouvant de la pointe, et le troisième mouvant du chef.*

[8] Sceau de Godefroid, burgrave de Rechede, en 1260 (Pl. 149, N° 1). — Cf. *Ibid.*, N° 2 et 3.

[9] Sceau de Baudoin II, comte de Bentheim, en 1243 (Pl. XXI, N° 3). — Cf. *Ibid.*, N°s 4, 6, 7 et 8; pl. XIII, N° 3; pl. XV, N° 3; pl. XVI, N° 11, et pl. XL, N° 4. Bentheim porte aujourd'hui *de gueules, à dix-neuf besants d'or, 4, 4, 4, 4 et 3.* On ne prêtait aucune attention, pendant tout le moyen-âge, au nombre des besants, qui a continuellement varié.

[10] Sceau d'Albert Droste, en 1277 (Pl. 152, N° 3. — Cf. *Ibid.*, N° 4).

[11] Sceau d'Eckard de Horne, chevalier, en 1291 (Pl. 152, N° 5 et pl. 233, N° 14.

[12] Sceau de Goswin de Romberg, en 1262 (Pl. 152, N° 1). — Cf. *Ibid.*, N° 2.

[13] Sceau de Jourdan de Hege, chevalier, en 1274 (Pl. 253, N° 14).

[14] Sceau de Werner de Brakel, en 1259 (Pl. 231, N° 2).

[15] Sceau de Berthold II de Büren, en 1276 (Pl. XXXVI, N° 2). — Cf. plus bas.

[16] Sceau de Bernard d'Oesede, en 1245 (Pl. XXXVII, N° 8). — Cf. *Ibid.*, N° 9.

[17] Sceau de Conrad II de Rüdenberg, en 1250 (Pl. XXVI, N° 6). — Cf. plus bas.

[18] Sceau de Thierry, dit Volenspit, chevalier, en 1287 (Pl. 185, N° 1). — Cf. *Ibid.*, N°s 2, 3 et 4.

[19] Sceau d'Egbert de Cannenborch, chevalier, en 1280 (Pl. 235, N° 1).

[20] Sceau de Constantin de Scoltbroke, en 1284 (Pl. 237, N° 6).

[21] Sceau d'Henri de Dungerden, en 1285 (Pl. 328, N° 1).

[22] Voir plus haut, p. 2.

[23] Sceau de Rodolphe Keseline, en 1292 (Pl. 174, N° 1).

[24] Voir plus haut, p. 2.

[25] Sceau d'Othon, comte de Dale, en 1228 (Pl. XIII, N° 5). — Voir plus bas.

[26] Sceau de Witkind IV, avoué de Berge, en 1227 (Pl. XXXIV, N° 9). — Cf. *Ibid.*, N°s 10 à 13, et pl. XXXV, N° 1.

[27] Sceau d'Adolphe de Holte, châtelain de Schaumburg, en 1227 (Pl. XXXVII, N° 7). — Cf. pl. XXXII, N° 8.

[28] Sceau de Gherwyn de Lünen, bourgeois de Soest, en 1299 (Pl. 189, N° 1). — Cf. *Ibid.*, N°s 2, 3 et 4. Lünen porte *d'or, à trois demi vols de sable.*

Deux poissons (Visbeke)[1]. — Une coquille (Neheim)[2].

Trois feuilles de nénuphar (Tecklenburg[3], Ungenade)[4]. — Une feuille de houx (Lembeck)[5]. — Trois feuilles de houx (Altena)[6]. — Trois feuilles (?) disposées en pairle (Volmestein)[7]. — Trois trèfles tigés (Mettingen)[8]. — Trois fleurs de lys (Rike)[9]. — Une rose (Altena[10], Störmede)[11]. — Trois roses rangées en chef (Istorpe)[12]. — Une branche de rosier (Osterhosen)[13]. — Une couronne (Brochusen[14], Soest dit Honrode)[15].

Une ancre de maçonnerie (Helfenberg[16], Roderikessen)[17].

Une roue (Hörde)[18]. — Une roue de moulin (Sassendorf[19], Vechtorpe)[20].

Un crampon (Diedenshausen)[21]. — Trois crampons (Galen[22], Sledesen)[23].

Trois crocs en pairle (Brobek[24], Hake)[25]. — Un hameçon (Mederich)[26].

---

[1] Sceau de Thierry de Visbeke, chevalier, en 1296 (Pl. 187, No 1).

[2] Sceau de Jean de Neheim, en 1280 (Pl. 215, No 15). — Même famille que les Neheim au chevron cités plus haut.

[3] Sceau d'Othon III, comte de Tecklenburg, en 1272 (Pl. XX, No 3). — Tecklenburg porte *d'argent, à trois feuilles de nénuphar de gueules.*

[4] Sceau d'Henri, dit Ungenade, chevalier, en 1292 (Pl 243, No 1).

[5] Sceau de Wetzel de Lembeck, en 1265 (Pl. 154, No 1). — Cf. *Ibid.*, Nos 2, 3 et 4. Lembeck porte *de gueules, à la feuille de houx d'argent.*

[6] Sceau de Sobbe d'Altena, en 1298 (Pl. 191, No 1). — Cf. *Ibid.*, Nos 2, 3 et 4.

[7] Sceau d'Henri III de Volmestein, en 1218 (Pl. XXXI, No 1). — Cf. *Ibid.*, Nos 2 et 3; pl. XXXVIII, No 12; pl. XXXIX, No 8, et pl. XLI, No 8). Les armoriaux modernes blasonnent *d'argent, à trois feuilles d'ortie de gueules, issantes en pairle d'une boule d'or.*

[8] Sceau de Gérard de Mettingen, châtelain de Tecklenburg, en 1299 (Pl. 177, No 12).

[9] Sceau d'Henri, dit Rike, bourgeois de Munster, en 1298 (Pl. 176, No 15).

[10] Sceau d'Arnold, comte d'Altena (1174—1204). (Pl. XIX, No 7). — Cf. plus bas.

[11] Sceau d'Albert II de Störmede, en 1284 (Pl. XXX, No 7). — Störmede porte *d'argent, à la rose de gueules, boutonnée d'or.*

[12] Sceau de Conrad d'Istorpe, en 1299 (Pl. 242, No 4).

[13] Sceau d'Henri d'Osterhosen, en 1276 (Pl. 240, No 1).

[14] Sceau de Gotschalk de Brochusen, chevalier, en 1297 (Pl. 190, No 4). — Les armoriaux modernes blasonnent *d'azur, à deux tiges accostées d'argent, affrontées et courbées en forme de cœur, ornées chacune à l'extérieur de quatre roses de gueules, dont une au sommet de la branche*

[15] Sceau de Thierry de Soest, dit de Honrode, en 1256 (Pl. 190, No 1). — Cf. *Ibid.*, Nos 2 et 3.

[16] Sceau d'Eckard de Helfenberg, en 1292 (Pl. 211, No 5).

[17] Sceau d'Arnold de Roderikessen, en 1266 (Pl. 247, No 1). — Cf. *Ibid.*, No 2.

[18] Sceau d'Albert de Hörde, chevalier, en 1254 (Pl. 250, No 1). — Cf. *Ibid.*, No 2.

[19] Sceau de Frédéric de Sassendorf, en 1300 (Pl. 214, No 1). — Cf. *Ibid.*, No 2. Sassendorf porte *d'argent, à la roue de moulin de sable.*

[20] Sceau de Roland de Vechtorpe, en 1291 (Pl. 161, No 10). — Cf. *Ibid.*, No 11.

[21] Sceau de Gobert de Diedenshausen, en 1284 (Pl. 247, No 3). — Cf. *Ibid.*, No 4.

[22] Sceau de Wenzel de Galen, chevalier, en 1289 (Pl. 159, No 2). — Cf. *Ibid.*, Nos 3 et 4. Galen porte *d'or, à trois crampons de gueules.*

[23] Sceau de Sweder de Sledesen, en 1277 (Pl. 159, No 1).

[24] Sceau de Gison de Brobeck, chevalier, en 1292 (Pl. 245, No 2). — Cf. *Ibid.*, Nos 3, 4 et 5. Brobeck porte *d'or, à trois crocs de sable en pairle, mouvants d'une boule de gueules.*

[25] Sceau d'Henri, dit Hake, en 1265 (Pl. 245, No 1).

Sceau de Thierry de Mederich, en 1277 (Pl. 248, No 1). — Cf. *Ibid.*, No 2.

Deux poissons (Vibeleo)[1]. — Une coquille (Sebalus)[2].

Trois feuilles de nénuphar (Teichplanze)[3]. Hugenrode[4]. — Une feuille de hêtre (Lembeck)[5]. — Trois feuilles de lierre (Altenau)[6]. — Trois feuilles de dispersées en petits (Velmerstoth)[7]. — Trois tiges (Mettingen)[8]. — Trois fleurs de lys (Dilke)[9]. — Une rose (Altena[10], Stromberg)[11]. — Trois roses rouges en chef (Istorpe)[12]. — Une branche de rosier (Bierbrecksen)[13]. — Un monstre (Brechusen)[14], Sneat, dit Honrodel[15].

Une aurre de marguerite (Heilsberg[16], Ichstedt[17]).

Une vaue (Hörde)[18]. — Une roue de moulin (Sassenhof[19], Verlohrpe)[20].

Un crapaud (Diedenhausen)[21]. — Trois crapauds (Italien[22], Schlesien)[23].

Trois crocs en pairle (Brobek[24], Hade)[25]. — Un heaumeau (Sladenbeck)[26].

---

[1] Sceau de Thierry de Vibeleo (Jacobier, en 1296 (H. 187, 30 n.).

[2] Sceau de dame de Sebalus, en 1260 (H. 216, 30, 10). — Même remarque que les Sebalus au chevron entre plus haut.

[3] Sceau d'Otton III, comte de Teichplanze, en 1272 (H. 73, 38 n.). — Teichplanze porte d'argent à trois feuilles de nénuphar de sinople.

[4] Sceau d'Ilbert, dit Hugenrode, chevalier, en 1262 (H. 216, 30, 7).

[5] Sceau de Wibel de Lembeck, en 1280 (H. 153, 30, 1). — Cf. Mon., 30, 3, n. 1. Lembeck porte de sinople, à la fasce de four d'argent.

[6] Sceau de Sebin d'Altena, en 1298 (H. 181, 30, 1). — Cf. Mon., 30, 3, n. 4.

[7] Sceau d'Ilbert III de Velmerstoth, en 1298 (H. XXXII, 30, 1). — Cf. Mon., 30, 3, n. 4. pl. XXXVIII, 30, 12; pl. XXXIX, N° 8, et pl. XLI, 30, 1. — Le [illegible] portant d'argent, à trois feuilles d'orvie de sinople, rameaux [illegible] d'une tour [illegible].

[8] Sceau de Gerard de Mettingen, chevalier, en 1294 (H. 159, 30, 13).

[9] Sceau d'Ilbert, dit Dilke, bourgeois de Minden, en 1296 (H. 176, 30, 13).

[10] Sceau d'Arnold, comte d'Altena (1175 [illegible] H. XIX, 30, 7). — Cf. plus loin.

[11] Sceau d'Albert II de Stromberg, en 1294 (H. XXX, 30, 7). — [illegible] portée d'argent, à la rose de gueules, boutonnée d'or.

[12] Sceau de Conrad d'Istorpe, en 1290 (H. 210, 30, 1).

[13] Sceau d'Ilbert d'Osterbusen, en 1290 (H. 200, 30, 1).

[14] Sceau de Gottschalk de Brechusen, en 1297 (H. 190, 30, 1). — Les armoiries modernes blasonnent d'azur, à deux [illegible] d'argent, [illegible] et [illegible] d'argent de sinople, rouvert de sable, [illegible] d'argent de sinople, [illegible] de sinople, [illegible] de la [illegible].

[15] Sceau de Thierry de Sneat, dit de Honrodel, en 1290 (H. 210, 30, 1). — Cf. Mon., N°s 2 et 3.

[16] Sceau d'Eckard de Heilsberg, en 1298 (H. 210, 30, 6).

[17] Sceau d'Arnold de Ichstedt, en 1300 (H. 216, 30, 1). — Cf. Mon., 30, 3.

[18] Sceau d'Albert de Hörde, chevalier, en 1294 (H. 159, 30, 12). — Cf. Mon., 30, 3.

[19] Sceau de Frédéric de Sassenhof, en 1300 (H. 216, 30, 1). — Cf. Mon., 30, 4. Sassenhof porte d'argent, à la roue de moulin de sable.

[20] Sceau de Ilolind de Verlohrpe, en 1300 (H. 216, 30, 10). — Cf. Mon., 30, 11.

[21] Sceau de Gudere de Diedenshausen, en 1294 (H. 217, 30, 8). — Cf. Mon., 30, 4.

[22] Sceau de Wenzel de Italien, chevalier, en 1290 (H. 230, 30, 9). — Cf. Mon., 30, 4, n. 1. Italien porte d'or, à trois crapauds de sinople.

[23] Sceau de Sergier de Sloboson, en 1277 (H. 160, 30, 1).

[24] Sceau de Gisso de Brobek, chevalier, en 1290 (H. 216, 30, 2). — Cf. Mon., N°s 3, 4 et 5. Brobek porte d'or, à trois croncs de sable, [illegible] d'une boule de gueules.

[25] Sceau d'Ilbert, dit Hade, en 1297 (H. 190, 30, 1).

[26] Sceau de Thierry de Sladenbeck, en 1277 (H. 160, 30, 1). — Cf. Mon., N°s 3, 4.

Une crémaillère (Husten dit Kettler)[1].

Une broye (Ense)[2]. — Trois étriers (Schwansbell)[3].

Trois fuseaux (Haren)[4]. — Trois miroirs (Spiegel zum Desenberg)[5].

Deux cornes à boire (Horne)[6].

Dix annelets (Ringenberg)[7].

Une licorne (Volclinthusen)[8].

Un lion ailé (Schroder)[9]. — Un poisson ailé (Deckenbrock)[10].

Une sorte de tête d'idole (?), soutenue de deux bras appuyés sur les coudes (Schardenberg)[11].

Les écus suivants, moins nombreux, offrent des meubles de deux espèces différentes :

Chef chargé d'un lion passant (Warendorpe)[12]; — de trois besants (Davensberg)[13]; — de trois losanges (Witten)[14]; — de trois oiseaux (Stromberg)[15]; — de trois roses (Herse)[16].

Trois bandes sous un chef (Velen)[17].

Trois roses sous un chef (Summern)[18].

Un parti, à la fleur de lys brochant (Vogt v. Elsepe)[19].

Une fasce surmontée de deux oiseaux (Velzeten)[20]. — Une fasce échiquetée

---

[1] Sceau de Roger de Husten, chevalier, en 1298 (Pl. 212, N° 1). — Cf. *Ibid.*, N°s 2, 3 et 4. Kettler porte *d'or, à la crémaillère de gueules.*

[2] Sceau d'Antoine de Ense, en 1298 (Pl. 158, N° 1). — Cf. *Ibid.*, N° 2. Ense porte *d'argent, à la paire de broyes de sable.*

[3] Sceau de Lutbert de Schwansbell, en 1256 (Pl. 217, N° 1). — Cf. *Ibid.*, N° 2. Schwansbell porte *d'argent, à trois étriers avec leurs courroies de sable, les fermaux d'or.*

[4] Sceau de Jean de Haren, juge à Osnabruck, Neustadt, en 1300 (Pl. 252, N° 10). — Le sceau de ce personnage porte deux fuseaux en chef, et une cigogne ou un héron en pointe. — Cf. *Ibid.*, N°s 11, 12 et 13. Haren porte *d'argent, à trois fuseaux de gueules.*

[5] Sceau d'Herman Spiegel zum Desenberg, en 1282 (Pl. 249, N° 2). — Cf. *Ibid.*, N°s 3, 4 et 5. En 1252, le sceau d'un autre Herman, dit Spiegel zum Desenberg, porte un seul miroir dans le champ (Pl. 249, N° 1). — Les armes de cette famille sont *de gueules, à trois miroirs arrondis d'argent, encadrés d'or.*

[6] Sceau d'Hugo de Horne, en 1292 (Pl. 164, N° 1). — Cf. *Ibid.*, N°s 2 et 3.

[7] Sceau de Sweder de Ringenberg, en 1257 (Pl. 160, N° 16). — Ringenberg porte *de gueules, à dix annelets d'or.*

[8] Sceau d'Arnold de Volclinthusen, en 1285 (Pl. 185, N° 8). — Cf. *Ibid.*, N° 9.

[9] Sceau d'Henri Schroder, en 1269 (Pl. 168, N° 1). Cf. *Ibid.*, N° 2.

[10] Sceau d'Engelbert de Deckenbrock, en 1295 (Pl. 175, N° 19). — Cf. *Ibid.*, N° 20. Deckenbrock porte *de sable, au poisson volant d'argent en bande.*

[11] Sceau d'Albert de Schardenberg, en 1250 (Pl. 236, N° 1). — Cf. *Ibid.*, N° 2.

[12] Sceau de Jean de Warendorpe, chevalier (XIIIe siècle), (Pl. 169, N° 1). — Cf. *Ibid.*, N°s 2 et 3. Les armoriaux modernes blasonnent *coupé, le chef d'argent, au lion passant de gueules, la pointe d'argent.*

[13] Sceau d'Herman de Davensberg, en 1267 (Pl. 143, N° 1). — Cf. *Ibid.*, N°s 2 et 3.

[14] Sceau d'Herman de Witten, en 1283 (Pl. 201, N° 1). — Cf. *Ibid.*, N° 2.

[15] Sceau de Conrad II, sire de Rüdenberg et burgrave de Stromberg, en 1250 (Pl. XXVI, N° 5). — Les armoriaux modernes blasonnent *coupé d'argent, à trois merles rangés de sable, et de gueules.*

[16] Sceau de Ludolphe de Herse, en 1286 (Pl. 242, N° 1). — Cf. plus bas.

[17] Sceau de Conrad de Velen, en 1264 (Pl. 25, N° 9). — Cf. plus bas.

[18] Sceau de Godefroid de Summern, chevalier, en 1295 (Pl. 200, N° 1).

[19] Sceau d'Errard, avoué d'Elsepe, en 1288 (Pl. 193, N° 1).

[20] Sceau de Jean de Velzeten, vers 1300 (Pl. 147, N° 1). — Cf. *Ibid.*, N°s 2 et 3.

Une crénaillère (Haken für Kessel)[1].

Une broche (Dorn)[2]. — Trois étriers (Schwankeisen)[3].

Trois tasseaux (Hacken)[4]. — Trois mitoires (Spiegel zum Durchstoßen)[5].

Deux cornes à boire (Horne)[6].

Dix annelets (Ringen)[7].

Une licorne (Velothhaken)[8].

Un lion allé (Schwinger)[9]. — Un poisson ailé (Dorfstuhl)[10].

Une sorte de tête d'idole (?), soutenue de deux ours appuyés sur les coudes (Schnarchenberg)[11].

Les deux suivants, moins nombreux, offrent des variétés de deux espèces différentes :

Chef chargé d'un lion passant (Wurmbopen)[12]; — de trois lozanges (Davensberg)[13]; — de trois lozanges (Wirten)[14]; — de trois chevrons (Stromberg)[15]; — de trois roses (Hirse)[16].

Trois bandes sous un chef (Velen)[17].

Trois roses sous un chef (Schmeerz)[18].

Un pertil, à la tête de lys brochant (Voet v. Elsepe)[19].

Une fasce surmontée de deux oiseaux (Vixeten)[20]. — Une fasce échiquetée

[1] Sceau de Roger de Hueng, chevalier, en 1295 (P. 212, N° 1). — Cf. 1264, N° 2, et 4. Mettre porte d'or, à la crénaillère de sinople.

[2] Sceau d'Adolphe de Ligne, en 1295 (P. 100, N° 1). — Cf. Wad., N° 2. Même porte d'or, à la pointe de gueules de sable.

[3] Sceau de Lothaire de Schwanebeli, en 1256 (P. 217, N° 1). — Cf. 1264, N° 3. Même bell porte d'argent, à trois étriers d'or avec leurs courroies de sable. Les étriers sont

[4] Sceau de Jean de Heren, sire d'Assenbourg, Nesselroll, en 1292 (P. 252, N° 10). — Le sceau de ce personnage porte deux tasseaux, en chef, et non, comme on le lit sur le plomb de Jean — Cf. 1264, N°s 11, 12 et 13. Même porte d'argent à trois tasseaux de gueules.

[5] Sceau d'Herman Spiegel zum Desenberg, en 1292 (P. 219, N° 2). — Cf. Wad., N°s 2, 4 et 5. En 1292, le sceau d'une autre Herman, de Spiegel, sire Desenberg, porte un seul miroir dans le champ (P. 219, N° 1). — Les armes de cette famille sont (de gueules, à trois miroirs d'argent, ronds, ou d'or).

[6] Sceau d'Hugo de Horn, en 1292 (P. 101, N° 1). — Cf. 1264, N° 4 et 5.

[7] Sceau de Sweder de Hugenberg, en 1292 (P. 100, N° 10). — Hugenberg porte, de gueules, à six annelets d'or.

[8] Sceau d'Arnold de Velthusen, en 1290 (P. 165, N° 1). — Cf. Wad., N° 8.

[9] Sceau d'Henri Schenkel, en 1289 (P. 108, N° 1). — Cf. 1264, N° 9.

[10] Sceau d'Angelbert de Desenberg, en 1289 (P. 107, N° 10). — Cf. Wad., N° 10. Desenberg porte d'argent, à sautoir de gueules, cantonné d'un lion de même.

[11] Sceau d'Albert de Schnarchenberg, en 1290 (P. 238, N° 1). — Cf. 1264, N° 2.

[12] Sceau de Jean de Wormbopen, chevalier, CXIII siècle (P. 109, N° 1). — Cf. Wad., N°s 2 et 3. Les armoiries modernes, blasonnées comme ci-dessus, de cette famille, sont : de gueules, au poteau d'argent.

[13] Sceau d'Herman de Davensberg, en 1297 (P. 118, N° 1). — Cf. Wad., N°s 2 et 3.

[14] Sceau d'Herman de Wirten, en 1289 (P. 201, N° 1). — Cf. Wad., N° 2.

[15] Sceau de Conrad II, sire de Lindenfurst, chevalier, en 1289 (P. 232, N° 1). — Cf. Wad., N° 2.

Les armoiries modernes blasonnent simplement d'argent, à chevrons de gueules.

[16] Sceau de Ludolphe de Hirse, en 1295 (P. 202, N° 1). — Cf. Wad., N° 2.

[17] Sceau de Conrad de Velen, en 1291 (P. 23, N° 1). — Cf. plus bas.

[18] Sceau de Godefroid de Schmeerz, chevalier, en 1291 (P. 230, N° 1).

[19] Sceau d'Everard, avoué d'Essen, en 1298 (P. 164, N° 1).

[20] Sceau de Jean de Velenbos, vers 1300 (P. 167, N° 1). — Cf. Wad., N°s 2 et 3.

surmontée de deux oiseaux (Altena)[1]. — Une fasce accompagnée de trois roses (Quaterland)[2]. — Une tierce surmontée de trois oiseaux (Lon)[3]. — Un fasce à la bande brochant (Dicke)[4]. — Un burelé au lion brochant (Erwitte[5], Geseke[6], von der Horst[7], Horstmar[8], Lüdinghausen[9], Soest)[10]. — Un burelé au loup brochant (Lüdinghausen)[11].

Une bande chargée de trois boules (Vittinghof)[12]; — de trois croissants (Aplerbeck)[13].

Trois pals, à la fasce brochant (Brakel)[14].

Un lion, à la bordure componée (Homburg)[15].

Un sautoir, cantonné de quatre boules (Strothus)[16].

Un renard contourné passant, accompagné en pointe d'un flanchis[17].

Un brochet issant d'une mer (Visbeke)[18].

Six losanges (3, 2 et 1), surmontés d'un lambel de quatre pendants (Etteln)[19].

Deux épées passées en sautoir, accompagnées en chef d'une aiglette (Soest)[20].

Deux flèches passées en sautoir, accompagnées en chef d'une rose (Holthausen)[21].

---

[1] Sceau d'Adolphe d'Altena, chevalier, en 1280 (Pl. 198, N° 1).

[2] Sceau d'Erenfried, dit Quaterlant, en 1298 (Pl. 200, N° 4).

[3] Sceau d'Herman, comte de Lon, en 1247 (Pl. XXIV, N° 10). — Cf. *Ibid.*, N°s 11 et 12, et pl. XV, N° 3.

[4] Sceau de Conrad, dit Dicke, en 1291 (Pl. 144, N° 5).

[5] Sceau de Jean d'Erwitte, chevalier, en 1240 (Pl. 184, N° 2). — Cf. *Ibid.*, N°s 3 à 7. Les armoriaux modernes blasonnent *d'or, à trois fasces de gueules, au lion d'azur, couronné d'or, brochant.*

[6] Sceau de Gotschalk, avoué de Geseke, en 1240 (Pl. 184, N° 8).

[7] Sceau d'Evrard v. d. Horst, chevalier, en 1280 (Pl. 184, N° 11). — Cf. *Ibid.*, N°s 12 et 13, et pl. 264, N° 25. V. d. Horst porte *burelé d'argent et d'azur, au lion de gueules, couronné d'or, brochant.*

[8] Sceau d'Othon de Horstmar, en 1240 (Pl. XXIII, N° 3). — Horstmar porte *d'or, à sept trangles d'azur, au lion de gueules, couronné d'or, brochant.*

[9] Sceau d'Herman de Lüdinghausen, en 1271 (Pl. 183, N° 7). — Cf. *Ibid.*, N°s 8 et 11. Les armoriaux modernes blasonnent *d'argent, à trois fasces de gueules, au lion d'azur, couronné d'or, brochant.*

[10] Sceau de Werner de Soest, chevalier, en 1249 (Pl. 183, N° 1). — Cf. *Ibid.*, N°s 2 à 5.

[11] Sceau de Bernard de Lüdinghausen, chevalier, en 1271 (Pl. 183, N° 6). — Ce personnage appartenait à la même famille qu'Herman.

[12] Sceau d'Henri de Vittinghof, chevalier, en 1254 (Pl. 205, N° 1). — Cf. *Ibid.*, N° 2. Vittinghof porte *d'argent, à la bande de sable, chargée de trois boules d'or.*

[13] Sceau de Thierry d'Aplerbeck, chevalier, en 1277 (Pl. 263, N° 5). — Cf. *Ibid.*, N°s 6 et 7.

[14] Sceau de Berthold de Brakel, en 1259 (Pl. 222, N° 1). — Cf. *Ibid.*, N°s 2, 3 et 4. Le Dr. Ilgen voit dans cette figure une herse.

[15] Sceau d'Henri de Homburg, en 1258 (Pl. 231, N° 1). — Homburg porte *de gueules, au lion d'or, à la bordure componée d'azur et d'argent.*

[16] Sceau d'Evrard de Strothus, en 1292 (Pl. 230, N° 10).

[17] Sceau d'Herbord Voss, en 1292 (Pl. 170, N° 16).

[18] Sceau de Wichman de Visbeke, bourgeois d'Osnabruck, en 1299 (Pl. 233, N° 6).

[19] Sceau de Luitpold d'Etteln, en 1290 (Pl. 223, N° 4). — Cf. *Ibid.*, N° 5.

[20] Sceau de Gautier, avoué de Soest, en 1240 (Pl. 244, N° 2).

[21] Sceau d'Herman de Holthausen, en 1238 (Pl. XXXVII, N° 10).

surmontée de deux vessels (Allemand)[1]. — Une tasse surmontée de trois vessels (Quaternion)[2]. — Une tierce surmontée de trois vessels (Ternio)[3]. — Un lion à la bande brochant (Déjeuner)[4]. — Un bugle au lion brochant (Bavière)[5]. — Une sabre[6], von der Horst, Hirschhaar[7], Ludwigslusen[8], Sonst[9]. — Un bugle au loup brochant (Ludwigslusen)[10].

Une bande chargée de trois boules (Vittinghof)[11]. — Un lion rampant (Aplerbeck)[12].

Trois pals, à la fasce brochant (Bruchsal)[13].

Un lion, à la bordure composée (Hopfingen)[14].

Un sautoir, cantonné de quatre boules (Stuttgart)[15].

Un renard contourné passant, accompagné en pointe d'un fusil[16].

Un brochet issant d'une mer (Ybelacker)[17].

Six losanges (3, 2 et 1), surmontés d'un bonnet de quatre pointes (Eiteln)[18].

Deux épées passées en sautoir, accompagnées en chef d'une étoile (Soest)[19].

Deux flèches passées en sautoir, accompagnées en chef d'une rose (Ilmenhausen)[20].

---

[1] Sceau d'Adolphe d'Altena, chevalier, en 1290 (H. 196, No 1).

[2] Sceau d'Eberwiel, dit Quaterfoil, en 1298 (H. 200, No 1).

[3] Sceau d'Hermann, comte de Lon, en 1217 (H. XXIV, No 10. — Gr. Mod. No 1, 2 et pl. XV, No 4).

[4] Sceau de Conrad, dit Bilek, en 1240 (H. 141, No 5).

[5] Sceau de Jean d'Erdtre, chevalier, en 1310 (H. 184, No 2). — (H. 1994, No 3 et 4).

Les armoiries modernes bavaroises [illegible] d'une vessie de porc[illegible] du Lion [illegible] rouge d'or, brochant.

[6] Sceau de Gotschalk, comte de Bresle, en 1240 (H. 181, No 8).

[7] Sceau d'Arnold v. d. Horst, chevalier, en 1290 (H. 182, No 11). — [illegible] (H. et pl. 204, No 25. V. d. Horst porte [illegible] d'or, brochant.

[8] Sceau d'Otton de Hermann, en 1310 (H. XXIII, No 8). — Hermann porte [illegible] d'argent d'azur, au lion de gueules, [illegible] d'or, brochant.

[9] Sceau d'Herrmann de Ludwigslusen, en 1271 (H. 136, No 7). — (H. [illegible]). Les armoiries modernes [illegible] d'argent d'azur [illegible] d'or, brochant.

[10] Sceau de Werner de Sonst, chevalier, en 1310 (H. 183, No 6). — [illegible]

[11] Sceau de Dietrich de Ludwigslusen, chevalier, en 1271 (H. 136, No 8). — [illegible] auge appartenait à la même famille qu'Hermann.

[12] Sceau d'Albert de Vittinghof, chevalier, en 1254 (H. 205, No 1). — (H. Mod. [illegible]). Vittinghof porte d'argent, à la bande de sable, chargée de trois [illegible].

[13] Sceau de Thiery d'Aplerbeck, chevalier, en 1277 (H. 203, No 6). — [illegible]

[14] Sceau de Berthold de Bruchsal, en 1290 (H. 222, No 10. — [illegible]). — [illegible] Le Dr. Hyen veut dans cette figure une bague.

[15] Sceau d'Hugo de Hopfingen, en 1255 (H. 201, No 1). — [illegible] de gueules, à la bordure composée d'argent et d'azur.

[16] Sceau d'Erward de Stuttgart, en 1262 (H. 210, No 10).

[17] Sceau d'Herbord Vom, en 1293 (H. 192, No 10).

[18] Sceau de Werner de Yvelacker, bourgeois d'Osnabrück, en 1250 (H. 252, No 6).

[19] Sceau de Lampert d'Eiteln, en 1290 (H. 222, No 11). — (H. Mod. No 5).

[20] Sceau de Gunther, [illegible] de Soest, en 1300 (H. 241, No 2).

[21] Sceau d'Hermann de Ilmenhausen, en 1298 (H. XXXVIII, No 10).

Une marmite, accompagnée en chef de trois roses rangées (Gudenburg dit Grope)[1].

Enfin les cinq familles suivantes offrent des exemples d'écus partis ou coupés diversement chargés:

Parti de deux pals et d'un plein (Drost v. Isenberg)[2]. — Parti d'un échiqueté et d'une ancre de maçonnerie (Schuvel)[3]. — Parti de deux barres et un demi heaume cimé d'une touffe de feuillage (v. d. Radewich)[4].

Coupé d'un lion issant et d'un échiqueté (Huleveld)[5]. — Coupé d'un lion issant et de trois roses (Strünkede)[6].

En résumé, la Westphalie offre au XIIIe siècle:

Écus simples (c'est-à-dire ne comportant qu'une seule pièce ou plusieurs pièces semblables)	103
Écus composés (comportant plusieurs pièces différentes)	31
Écus partis ou coupés	5
	139

A un autre point de vue, ces écus peuvent se classer comme suit:

Armoiries purement héraldiques	58
Armoiries purement naturelles	34
Armoiries purement chimériques	4
Armoiries purement artificielles	18
Armoiries héraldico-naturelles	20
Armoiries héraldico-artificielles	2
Armoiries naturo-artificielles	3
	139

* * *

Au XIVe siècle apparaissent un assez grand nombre de nouveaux meubles:

Coupé émanché (1301)[7]. — Losangé (1302)[8]. — Croix de macles (1308)[9]. —

---

[1] Sceau de Conrad de Gudenburg, dit Grope, en 1279 (Pl. 238, No 16).

[2] Sceau de Gérard Droste d'Isenberg, en 1274 (Pl. 263, No 4).

[3] Sceau de Werner, dit Schuvel, chevalier, en 1271 (Pl. 211, No 1). — Cf. *Ibid.*, No 2).

[4] Sceau de Jean v. d. Radewich, Bourgmestre d'Herford Altstadt (Pl. 262, No 1).

[5] Sceau de Jean de Huleveld, en 1297 (Pl. XXXVIII, No 2).

[6] Sceau de Gerlach de Strünkede, en 1263 (Pl. 169, No 10). — Cf. *Ibid.*, Nos 11 et 12. Strünkede porte coupé, *d'or, au lion naissant de gueules, et de sinople, à trois roses d'argent.*

[7] Sceau d'Albert de Rokinchusen, en 1301 (Pl. 148, No 15).

[8] Sceau de Berthold, dit Torck, chevalier, en 1302 (Pl. 201, No 6). — Cf. *Ibid.*, Nos 7, 8 et 9. Le sceau porte un écu losangé sous un chef. Les armoriaux modernes blasonnent *coupé de gueules, et d'argent à sept losanges d'azur, 4 et 3.*

[9] Sceau d'Henri de Lützelnauwe, chevalier, en 1308 (Pl. 216, No 1). — Cf. pl. 157, No 13.

Une martelle, accompagnée en chef de trois roses rangées (Gudenburg dit Grope)[1].

Enfin les cinq familles suivantes offrent des exemples d'écus partis ou coupés diversement chargés:

Parti de deux pals et d'un plein (Drost v. Isenberg)[2]. — Parti d'un gironné et d'une ancre de maçonnerie (Schnivel)[3]. — Parti de deux burres et un demi besanne cimé d'une touffe de feuillage (v. d. Radewich)[4].

Coupé d'un lion issant et d'un échiquetté (Halevold)[5]. — Coupé d'un lion issant et de trois roses (Strunkede)[6].

En résumé, la Westphalie offre au XIIIe siècle:

Ecus simples (c'est-à-dire ne comportant qu'une seule pièce ou plusieurs pièces semblables)	103
Ecus composés (comportant plusieurs pièces différentes)	31
Ecus partis ou coupés	5
	139

A un autre point de vue, ces écus peuvent se classer comme suit:

Armoiries purement héraldiques	58
Armoiries purement naturelles	44
Armoiries purement chimériques	4
Armoiries purement artificielles	13
Armoiries héraldico-naturelles	20
Armoiries héraldico-artificielles	2
Armoiries naturo-artificielles	3
	139

* * *

Au XIVe siècle apparaissent un assez grand nombre de nouveaux meubles:

Coupé emanché (1301)[1]. — Losanges (1302)[2]. — Croix de macles (1308)[3]. —

---

[1] Sceau de Conrad de Gudenburc, dit Grope, en 1279 (Pl. 288, No 16).

[2] Sceau de Gérard Drost d'Isenberg, en 1274 (Pl. 293, No 1).

[3] Sceau de Werner, dit Schnivel, chevalier, en 1271 (Pl. 291, No 1). — Cf. 1266, No 2.

[4] Sceau de Jean v. d. Radewich, bourgmestre d'Herford Ausweis (Pl. 342, No 1).

[5] Sceau de Jean de Halevold, en 1320 (Pl. XXXVIII, No 2).

[6] Sceau de Gottsch de Strunkede, en 1268 (Pl. 169, No 10). — Cf. 1266, Nos 11 et 12. Strunkede porte coupé, d'or, au lion noirvoyé de gueules, et de sinople, à trois roses d'argent.

[1] Sceau d'Albert de Bolmelsen, en 1301 (Pl. 146, No 15).

[2] Sceau de Bertold, dit Teves, chevalier, en 1302 (Pl. 291, No 6). — Cf. 1244, Nos 7, 8 et 9. Le second porte un écu losangé sous un chef. Les armoiries modernes classeraient coupé de gueules, et d'argent à neuf losanges d'azur, 4 et 5.

[3] Sceau d'Henri de Bielefeld, chevalier, en 1308 (Pl. 216, No 1). — Cf. pl. 187, No 14.

Barre bretessée contre bretessée (1309)[1]. — Parti d'un, coupé de deux (1315)[2]. Triangulé (1333)[3]. — Palé contre palé (1341)[4]. — Sautoir ancré (1348)[5]. — Parti émanché (1353)[6]. — Taillé (1355)[7]. — Pointe (1357)[8]. — Tranché crénelé (1362)[9]. — Tiercé en girons arrondis (1375)[10]. — Croix ancrée (1386)[11]. — Bande émanchée (1386)[12].

Moine (1333)[13]. — Main (1336)[14].

Corne de cerf (1301)[15]. — Tête et col de bêlier (1305)[16]. — Ours (1307)[17]. — Bêlier issant (1312)[18]. — Veau (1331)[19]. — Massacre de chevreuil (1331)[20]. — Rencontre de cerf (1332)[21]. — Bêlier (1333)[22]. — Belette (1336)[23]. — Tête et col de cheval (1336)[24]. — Fouine (1339)[25]. — Cerf (1360). — Ecureuil (1367)[26]. — Singe (1370)[27]. — Lièvre naissant (1388)[28].

---

[1] Sceau de Renfrid de Schorlemer, en 1309 (Pl. 226, No 14). — Cf. *Ibid.*, Nos 15 et 16. Schorlemer porte *de gueules, à la bande brétessée contre brétessée d'argent.*

[2] Sceau de Nicolas, dit Eiflare, chevalier, en 1315 (Pl. 155, No 17).

[3] Sceau d'Alexandre v. d. Nienborg, en 1333 (Pl. 149, No 18). — Cf. *Ibid.*, No 19.

[4] Sceau de Jean de Slepedorp, juge d'Osnabruck Neustadt, en 1341 (Pl. 222, No 7).

[5] Sceau de Jean de Wesler, en 1348 (Pl. 216, No 8).

[6] Sceau de Lubert d'Alstede, en 1353 (Pl. 148, No 16).

[7] Sceau de Frédéric de Langenstrot, en 1355 (Pl. 227, No 21).

[8] Sceau d'Herman de Vifhausen, en 1357 (Pl. 209, No 22).

[9] Sceau de Richard Droste, en 1362 (Pl. 216, No 20). — Cf. *Ibid.*, No 21. Droste porte *tranché crénelé de gueules et d'or.*

[10] Sceau d'Henri, dit Rump de Loen, bourgeois d'Unna, en 1375 (Pl. 214, No 21).

[11] Sceau de Jean Bentinck, en 1386 (Pl. 157, No 18). — Bentinck porte *d'azur, à la croix ancrée d'argent.*

[12] Sceau d'Henri de Oer, en 1386 (Pl. 148, No 11). — Cf. *Ibid.*, No 12. Oer porte *d'or, à la bande émanchée d'azur et d'argent.*

[13] Sceaux d'Eustache et d'Helmbert de Münchausen, en 1333 (Pl. 255, Nos 1 et 3). — Cf. *Ibid.*, Nos 2, 4 et 5.

[14] Sceau de Jean de Nedere, en 1336 (Pl. 239, No 1).

[15] Sceau de Thierry de Haldessen, en 1301 (Pl. 237, No 1). — Cf. *Ibid.*, No 2.

[16] Sceau d'Ulrich d'Escheberg, chevalier, en 1305 (Pl. 236, No 5). — Le sceau porte un écu coupé: en chef, un lion issant; en pointe, trois têtes et cols de bêliers.

[17] Sceau de Jean Bar, chevalier, en 1307 (Pl. 171, No 14). — Cf. *Ibid.*, No 15.

[18] Sceau de Gerard de Wederden, chevalier, en 1312 (Pl. 172, No 1). — Wederden porte *de gueules, au bêlier naissant d'argent.*

[19] Sceau de Berthold, dit Gomerkalf, en 1331 (Pl. 232, No 3).

[20] Sceau de Jean d'Elen, en 1331 (Pl. 164, No 16).

[21] Sceau de Liboire de Alen, chevalier, en 1332 (Pl. 237, No 17).

[22] Sceau d'Alard de Wederden, en 1333 (Pl. 172, No 2).

[23] Sceau de Jean Slepere, en 1336 (Pl. 186, No 1). — Ce n'est ici qu'un *Bildsiegel.* Le même personnage, en 1348, fait usage d'un *Wappensiegel*, ou la belette broche sur un semis d'étoiles (Pl. 186, No 2).

[24] Sceau de Jean Diebernere, en 1336 (Pl. 236, No 14).

[25] Sceau de Thierry de Harmen le Jeune, en 1337 (Pl. 186, No 17). — Cf. *Ibid.*, No 18. Le sceau porte un écu à trois fouines. Harmen porte *de sable, à trois fouines d'argent.*

[26] Sceau de Jean de Wolmarckhusen, en 1367 (Pl. 186, No 19).

[27] Sceau de Volpert d'Eppe, en 1370 (Pl. 255, No 26). — Cf. *Ibid.*, No 27. Les armoriaux modernes blasonnent *d'or, au singe assis de sable, tenant de la main dextre une rose de gueules, tigée et feuillée de sinople.*

[28] Sceau d'Henri Lenupe, en 1388 (Pl. 186, No 13).

Barre bretessée contre bretessée (1320)[1]. — Parti d'or, coupé de deux (1312)[2]. Triangulé (1323)[3]. — Palé contre palé (1411)[4]. — Échiqueté mouvant (1330)[5]. — Parti émanché (1326)[6]. — Taillé (1350)[7]. — Fondu (1327)[8]. — Tronçonné mouvant (1302)[9]. — Tiercé en rêtons arrondis (1375)[10]. — Gironné mouvant (1380)[11]. — Hande émanchée (1380)[12].

Moline (1332)[13]. — Main (1330)[14].

Corne de cerf (1301)[15]. — Tête et col de belier (1305)[16]. — Oreille (1317)[17]. — Bellier issant (1312)[18]. — Vean (1331)[19]. — Mécanore de chevreuil (1331)[20]. — Rencontre de cerf (1332)[21]. — Bélier (1332)[22]. — Belette (1330)[23]. — Tête et col de cheval (1330)[24]. — Fouine (1330)[25]. — Oeil (1300) — Beurreuil (1307)[26]. — Singe (1370)[27]. — Lièvre naissant (1330)[28].

---

[1] Seeau de Baudri de Schorlemer, en 1309 (Pl. 222, No 14). — Cf. 1304, Nos 15 et 16. Schorlemer porte de gueules, à la bande bretessée contre bretessée d'argent.

[2] Seeau de Nicolas, dit Ellmer, chevalier, en 1316 (Pl. 158, No 17).

[3] Seeau d'Alexandre v. d. Nienber, en 1328 (Pl. 190, No 18). — Cf. 1304, No 19.

[4] Seeau de Jean de Stepehorst, juge d'Osnabrück Westphalie, en 1331 (Pl. 222, No 1).

[5] Seeau de Jean de Weeler, en 1318 (Pl. 216, No 9).

[6] Seeau de Lubert d'Alstede, en 1338 (Pl. 118, No 10).

[7] Seeau de Freddéric de Langenstrot, en 1370 (Pl. 227, No 20).

[8] Seeau d'Herman de Vilhusen, en 1327 (Pl. 220, No 23).

[9] Seeau de Richard Dreste, en 1363 (Pl. 210, No 20). — Cf. 1304, No 21. Dreste porte fronsché crénelé de gueules et d'or.

[10] Seeau d'Henri, dit Ramp de Lees, bourgeois d'Ulme, en 1375 (Pl. 214, No 23).

[11] Seeau de Jean Beutinel, en 1340 (Pl. 107, No 18). — Beutinel porte d'azur, à la croix ancrée d'argent.

[12] Seeau d'Ilcovi de Oer, en 1332 (Pl. 148, No 11). — Cf. 1304, No 12. Oer porte d'or, à la bande émanchée d'azur et d'argent.

[13] Seeaux d'Eremrede et d'Helmbert de Mindemunen, en 1323 (Pl. 225, Nos 1 et 3). — Cf. 1304, Nos 2, 4 et 5.

[14] Seeau de Jean de Nedere, en 1338 (Pl. 229, No 1).

[15] Seeau de Thiéry de Hahlessen, en 1301 (Pl. 237, No 1). — Cf. 1301, No 2.

[16] Seeau d'Ulrich d'Eschelsberg, chevalier, en 1305 (Pl. 239, No 5). — Les armes porte un coupé: en chef, un lion issant; en pointe, trois tiges et rois de tulipes.

[17] Seeau de Jean Ber, chevalier en 1307 (Pl. 171, No 14). — Cf. 1304, No 15.

[18] Seeau de Gerard de Wedrehen, chevalier, en 1313 (Pl. 174, No 1). — Wedrehen porte de gueules, un bélier issant d'argent.

[19] Seeau de Berthold, dit Gemerstall, en 1331 (Pl. 236, No 3).

[20] Seeau de Jean d'Elen, en 1331 (Pl. 104, No 10).

[21] Seeau de Ludolfe de Alen, chevalier, en 1325 (Pl. 237, No 17).

[22] Seeau d'Alard de Wedrehen, en 1333 (Pl. 174, No 2).

[23] Seeau de Jean Sieperz, en 1338 (Pl. 189, No 1). — Ce n'est ici qu'un blason, Le même personnage, en 1318, fait usage d'un d'Oppenwerg, où la belette tombe sur les armes d'étoiles (Pl. 190, No 2).

[24] Seeau de Jean Dieberers, en 1338 (Pl. 236, No 12).

[25] Seeau de Thiéry de Harnes le Jeune, en 1337 (Pl. 186, No 14). — Cf. 1304, No 13. Le seeau porte un âne à trois jambes. Harnes porte de sable, à deux fouines d'argent.

[26] Seeau de Jean de Wolpertshausen, en 1307 (Pl. 186, No 19).

[27] Seeau de Valpert d'Espe, en 1320 (Pl. 227, No 26). — Cf. 1304, No 27. Les armoiries modernes Lissemont d'or, au singe assis de sable, tenant de la main droite une rose de gueules, sont celles de famille de singe.

[28] Seeau d'Henri Lemper, en 1320 (Pl. 186, No 18).

Corbeau (1304)[1]. — Serre d'Aigle (1335)[2]. — Tête et col de paon (1358)[3]. — Coq (1370)[4]. — Ecrevisse (1321)[5]. — Queue de poisson (1337)[6].

Gerbe (1314)[7]. — Branche de tilleul (1330)[8]. — Tilleul (1340)[9]. — Poire (1348)[10]. — Feuille de chêne (1371)[11]. - Feuille de rave (1371[12]). — Chêne (1368)[13]. — Branche de chêne (1371)[14]. — Chicot (1374)[15].

Chaîne (1312)[16]. — Coupe (1313)[17]. — Casque (1315)[18]. — Fermail (1317)[19]. — Roue à dents (1317)[20]. — Crosse (1322)[21]. — Marteau (1325)[22]. — Bague (1327)[23]. — Anille (1328)[24]. — Soc de charrue (1336)[25]. — Hache (1341)[26]. — Ancre (1342)[27].

---

[1] Sceau commun de Raven et Conrad de Pappenheim, frères, en 1304 (Pl. 234, N° 1). — Cf. *Ibid.*, N°s 2 et 3. Pappenheim porte *d'argent, au corbeau de sable, couronné d'or.*

[2] Sceau de Wolfard, dit Edelkint, en 1335 (Pl. 189, N° 20).

[3] Sceau d'Henri, dit Pauwe, en 1358 (Pl. 236, N° 23).

[4] Sceau de Menric, dit Hane, en 1370 (Pl. 188, N° 14). — Cf. *Ibid.*, N° 15.

[5] Sceau de Reinhard Crevet, chevalier, en 1321 (Pl. 233, N° 1). — Cf. *Ibid.*, N° 2. Crevet porte *d'argent, à l'écrevisse en pal de gueules.*

[6] Sceau de Thomas, dit Rost, en 1337 (Pl. 192, N° 3). Le sceau porte un écu à trois queues de poisson en pairle. — Cf. *Ibid.*, N°s 4 et 5.

[7] Sceau de Gerlach de Linne, chevalier, en 1314 (Pl. 243, N° 2). Le sceau porte un écu à trois gerbes, au chef chargé de trois roses. — Cf. *Ibid*, N° 3

[8] Sceau d'Antoine de Blumental, en 1330 (Pl. 190, N° 15).

[9] Sceau de Godefroid de Hilbeck, en 1340 (Pl. 190, N° 16).

[10] Sceau de Jean de Beren, chevalier, en 1348 (Pl. 243, N° 10). Le sceau porte un écu à trois poires. — Cf. *Ibid.*, N° 11.

[11] Sceau de Rembart de Holtvelde, en 1351 (Pl. 243, N° 19).

[12] Sceau d'Engelbert, dit Korve, en 1351 (Pl. 191, N° 15). Le sceau porte un écu à trois feuilles de rave. — Cf. *Ibid.*, N°s 16 et 17.

[13] Sceau de Jean de Brochem, en 1368 (Pl. 240, N° 5). Le sceau porte un écu chargé d'un chêne, à la cotice brochante.

[14] Sceau de Detmar de Stockhausen, en 1371 (Pl. 240, N° 7). — Cf. *Ibid.*, N° 8. Stockhausen porte *d'argent, au tronc écoté au naturel, poussant de chaque coté une feuille de chêne de sinople.*

[15] Sceau de *Machorius*, dit Stoke, en 1374 (Pl. 240, N° 13). Le sceau porte un écu à deux chicots en pal.

[16] Sceau de Lutbert de Boynen, en 1312 (Pl 213, N° 2). — Cf. *Ibid.*, N°s 3 et 4.

[17] Sceau de Jean, dit Stapel, en 1313 (Pl. 251, N° 10). Le sceau porte un écu à trois coupes. — Cf. *Ibid.*, N° 11 à 15.

[18] Sceau d'Herman Wendt, en 1315 (Pl. 252, N° 18). — Cf. *Ibid.*, N°s 19, 20 et 21. Le Le sceau porte un écu à trois chapels de fer. Les armes sont *d'or, à trois chapels de fer partis d'azur et d'argent, les cordons de gueules passés en sautoir.*

[19] Sceau de Gherwin de Rinkerode, chevalier, châtelain de Mark, en 1317 (Pl. 162, N° 1). Le sceau porte un écu coupé, au fermail brochant.

[20] Sceau d'Alrad, dit Klencke, chevalier, en 1317 (Pl. 250, N° 3). — Cf. *Ibid.*, N°s 4 et 5. Klencke porte *d'argent, à la roue de moulin de sable.*

[21] Sceau de Godefroid Bischoping, bourgeois de Munster, en 1322 (Pl. 165, N° 2). Le sceau porte un écu chargé de deux crosses en sautoir, à la fasce brochant.

[22] Sceau d'Herman de Hamern, en 1325 (Pl. 166, N° 12). Le sceau porte un écu à la fasce chargée de trois marteaux. — Cf. *Ibid.*, N°s 12, 13 et 14.

[23] Sceau d'Alexandre Top, chevalier, en 1327 (Pl. 249, N° 11). Le sceau porte un écu à trois bagues.

[24] Sceau de Gerard van der Molen, en 1328 (Pl. 247, N° 18). — Cf. *Ibid.*, N° 19.

[25] Sceau d'Albert de Vincke, chevalier, en 1336 (Pl. 249, N° 14). — Cf. *Ibid.*, N° 15.

[26] Sceau de Jean de Bardeleven, chevalier, en 1341 (Pl. 246, N° 14). — Le sceau porte un écu à trois haches. Bardeleven s'arme *d'argent, à trois haches de sable.*

[27] Sceau de Gilbert de Stricket, en 1342 (Pl. 248, N° 12). Le sceau porte un écu à l'ancre en bande.

Corbeau (1304) [1]. — Serre d'Aigle (1336) [2]. — Tête et col de paon (1338) [3]. — Coq (1370) [4]. — Écrevisse (1372) [5]. — Queue de poisson (1373) [6].

Gerbe (1314) [7]. — Branche de Hêtre (1330) [8]. — Tilleul (1360) [9]. — Poire (1348) [10]. — Feuille de chêne (1371) [11]. — Feuille de rose (1374) [12]. — Chêne (1358) [13]. — Branche de chêne (1371) [14]. — Vignot (1374) [15].

Chaîne (1312) [16]. — Coupe (1313) [17]. — Cuirasse (1318) [18]. — Fermail (1317) [19]. — Roue à dents (1317) [20]. — Crosse (1322) [21]. — Marteau (1323) [22]. — Hache (1324) [23]. — Anille (1325) [24]. — Soc de charrue (1330) [25]. — Hache (1311) [26]. — Ancre (1342) [27].

---

[1] Sceau commun de Haven et Conrad de Tappenheim, frères, en 1304 (Pl. 234, N° 1). — Cf. 1344, Nos 2 et 3. Tappenheim, porte d'argent, au cor-de-chasse de sable, couronné d'or.

[2] Sceau de Wolfard, dit Kéhéliat, en 1334 (Pl. 106, N° 20).

[3] Sceau d'Henri, dit Fraves, en 1336 (Pl. 320, N° 29).

[4] Sceau de Henri, dit Hans, en 1370 (Pl. 186, N° 11). — Cf. 1344, N° 15.

[5] Sceau de Reinhard Greven, chevalier, en 1321 (Pl. 286, N° 11). — Cf. 1364, N° 2. Greven porte d'argent, à l'écrevisse en pal de gueules.

[6] Sceau de Thomas, dit Rost, en 1327 (Pl. 182, N° 3). Le sceau porte un cou à trois queues de poisson en pairle. — Cf. 1344, N° 4 et 5.

[7] Sceau de Gottsch de Einne, chevalier, en 1314 (Pl. 240, N° 3). Le sceau porte un cou à trois gerbes, au chef chargé de trois fers. — Cf. 1344, N° 3.

[8] Sceau d'Antoine de Himmental, en 1330 (Pl. 305, N° 13).

[9] Sceau de Godefroid de Hillebek, en 1360 (Pl. 190, N° 16).

[10] Sceau de Jean de Berg, chevalier, en 1348 (Pl. 238, N° 10). Le sceau porte un cou à trois poires. — Cf. 1344, N° 11.

[11] Sceau de Rembert de Hatterdik, en 1361 (Pl. 234, N° 10).

[12] Sceau d'Engelbert, dit Korn, en 1361 (Pl. 191, N° 15). Le sceau porte un cou à trois feuilles de rose. — Cf. 1344, Nos 16 et 17.

[13] Sceau de Jean de Brechem, en 1358 (Pl. 210, N° 5). Le sceau porte un cou chargé d'un chêne, à la cotice brochante.

[14] Sceau de Dietmar de Stockhausen, en 1371 (Pl. 240, N° 1). — Cf. 1344, Nos 8. Stockhausen porte d'argent, au frêne écoté en sautoir, accompagné de chaque côté d'une feuille de sinople.

[15] Sceau de Mecknering, dit Stoke, en 1371 (Pl. 210, N° 14). Le sceau porte un cou à deux chiens en pal.

[16] Sceau de Lutbert de Berven, en 1312 (Pl. 218, N° 1). — Cf. 1344, N° 1 et 2.

[17] Sceau de Jean, dit Sneyd, en 1318 (Pl. 221, N° 1). Le sceau porte un cou à trois coupes. — Cf. 1344, N° 11 à 13.

[18] Sceau d'Herman Wolf, en 1312 (Pl. 232, N° 1). — Cf. 1344, Nos 18, 20 et 21. Le sceau porte un cou à trois chapels de fer. Le [illegible] d'Arda chargée de trois [illegible] d'argent, au cor-de-chasse de gueules accompagné en [illegible].

[19] Sceau de Gherwin de Hinderode, chevalier, chanoine de Werl, en 1317 (Pl. 182, N° 1). Le sceau porte un cou en coupe, au fermail brochant.

[20] Sceau d'Alrad, dit Klenke, chevalier, en 1317 (Pl. 230, N° 3). — Cf. 1344, Nos 4 et 5. Klenke porte d'argent, à la roue de moulin de sable.

[21] Sceau de Godefroid Hiechtenberg, bourgeois de Münster, en 1322 (Pl. 165, N° 3). Le sceau porte un cou chargé de deux crosses en sautoir, à la fasce brochante.

[22] Sceau d'Herman de Hamerin, en 1323 (Pl. 165, N° 12). Le sceau porte un cou à la fasce chargée de trois marteaux. — Cf. 1344, Nos 12, 13 et [illegible].

[23] Sceau d'Alexandre Top, chevalier, en 1327 (Pl. 219, N° 11). Le sceau porte un cou à trois haches.

[24] Sceau de Gerard van der Molen, en 1324 (Pl. 217, N° 13). — Cf. 1344, N° 19.

[25] Sceau d'Albert de Vinola, chevalier, en 1336 (Pl. 240, N° 14). — Cf. 1344, N° 15.

[26] Sceau de Jean de Bardelaven, chevalier, en 1311 (Pl. 240, N° 14). — Le sceau porte un cou à trois haches. Bardelaven, d'une d'argent, à trois haches de sable.

[27] Sceau de Gilbert de Stirlek, en 1342 (Pl. 234, N° 12). Le sceau porte un cou à l'ancre en bande.

Force (1347)[1]. — Faucille (1354)[2]. — Barque (1359)[3]. — Masse à picotons (1360)[4]. — Maillet (1365)[5]. — Cloche (1369)[6]. — Fer de lance (1372)[7]. — Clef (1399)[8].

Panthère (1341)[9]. — Griffon (1346)[10]. — Panthère naissante (1361)[11]. — Tête et col de panthère (1367)[12]. — Tête et col de licorne (1390)[13].

Cheval à tête humaine (1338)[14].

* * *

Il est presque toujours impossible de déterminer les mobiles qui ont pu guider une famille dans le choix de ses armoiries. On remarque seulement que certaines pièces ont joui d'une faveur assez spéciale dans des régions déterminées.

I. Dans l'Evêché de Münster.

Un lambel: Berge[15], Droste[16], Dudikenbecke[17], Horn[18], Lare[19], Rodenberg[20].

Un lambel en bande: Bocholt[21], Brole[22], Lodere[23], Malemann[24], Senden[25],

---

[1] Sceau de Jacques de Bele, en 1347 (Pl. 163, No 1). — Cf. *Ibid.*, No 2.

[2] Sceau d'Eudes de Wesale, en 1354 (Pl. 163, No 17). Le sceau porte un écu chargé de deux faucilles affrontées.

[3] Sceau de Jean de Scholde, en 1359 (Pl. 253, No 25).

[4] Sceau d'Henri de Cappelen, en 1360 (Pl. 244, No 8). — Cf. *Ibid.*, Nos 9 à 13. Le sceau porte un écu à deux masses passées en sautoir.

[5] Sceau d'Arnold de Berninchusen, en 1365 (Pl. 217, No 17). — Cf. *Ibid.*, Nos 18 et 19. Le sceau porte un écu à trois maillets.

[6] Sceau de Jean Klocke, en 1369 (Pl. 217, No 6). — Cf. *Ibid.*, No 7.

[7] Sceau de Nicolas de Werpe, en 1372 (Pl. 246, No 6). — Cf. *Ibid.*, No 7. Le sceau porte un écu au fer de lance en bande. Les armes sont *d'azur, au fer de lance d'argent, posé en bande.*

[8] Sceau de Werner de Dron, en 1299 (Pl. 244, No 15). Le sceau porte un écu à deux clefs adossées et passées en sautoir. — Cf. *Ibid.*, No 16.

[9] Sceau de Jean de Berssen, en 1341 (Pl. 171, No 2).

[10] Sceau d'Eustache de Schnetlage, en 1346 (Pl. 171, No 6). — Schnetlage porte *d'or, au griffon de gueules.*

[11] Sceau de Jean Pawel, en 1361 (Pl. 171, No 5).

[12] Sceau de Werner Struve, clerc, chanoine de Tecklenburg, en 1367 (Pl. 171, No 9).

[13] Sceau d'Henri de Leden, en 1390 (Pl. 171, No 10). — Cf. *Ibid.*, No 11.

[14] Sceau d'Henri, dit Schetter, en 1338 (Pl. 186, No 15).

[15] Sceau de Thierry de Berge, chevalier, en 1325 (Pl. 152, No 7).

[16] Sceau d'Albert Droste, en 1277 (Pl. 152, No 3). — Cf. *Ibid.*, No 4.

[17] Sceau d'Albert de Dudikenbecke, en 1310 (Pl. 152, No 6).

[18] Sceau d'Eckard de Horne, chevalier, en 1291 (Pl. 152, No 5, et pl. 223, No 14).

[19] Sceau de Gérard de Lare, bourgeois de Camen, en 1387 (Pl. 152, No 10).

[20] Sceau de Goswin de Rodenberg, en 1262 (Pl. 152, No 1). — Cf. *Ibid.*, No 2.

[21] Sceau de Bernard de Bocholt, en 1348 (Pl. 153, No 17).

[22] Sceau de Gérard de Brole, en 1337 (Pl. 153, No 4).

[23] Sceau de Jean de Lodere, en 1354 (Pl. 153, No 18).

[24] Sceau de Jean Malemann, en 1338 (Pl. 153, No 7). — Cf. *Ibid.*, Nos 8, 9 et 10.

[25] Sceau de Roger de Senden, en 1330 (Pl. 153, No 2).

Force (1317)[1]. — Panoille (1324)[2]. — Hardue (1350)[3]. — Masse à piedons (1360)[4]. — Mailliet (1362)[5]. — Cloche (1369)[6]. — Fer de lance (1372)[7]. — Oef (1389)[8].

Panthère (1341)[9]. — Oriflan (1410)[10]. — Panthère naissante (1421)[11]. — Tête et col de panthère (1427)[12]. — Tête et col de lionne (1430)[13]. — Cheval à tête humaine (1438)[14].

* * *

Il est presque toujours impossible de déterminer les modèles qui ont pu guider une famille dans le choix de ses armoiries. On remarque seulement que certaines pièces ont joui d'une faveur assez soutenue dans des régions déterminées.

I. Thème d'Emploi de Meubles.

Un meuble: Berge[15], Dreste[16], Dudikenbecke[17], Horn[18], Lare[19], Rodenberg[20].

Un meuble en nombre: Bockel[21], Bole[22], Ludere[23], Schenemann[24], Seeuden[25],

---

[1] Sceau de Jacques de Bale, en 1317 (Pl. 108, N° 1). — Cf. 1364, N° 3.

[2] Sceau d'Endes de Vrasate, en 1324 (Pl. 108, N° 17). Le sceau porte un écu chargé de deux fusilles affrontées.

[3] Sceau de Jean de Schinle, en 1350 (Pl. 108, N° 20).

[4] Sceau d'Henri de Cappeln, en 1360 (Pl. 114, N° 7). — Cf. 1364, N° 14 à 19. Le sceau porte un écu à deux masses passées en sautoir.

[5] Sceau d'Arnold de Bernebecken, en 1362 (Pl. 117, N° 17). — Cf. 1364, N° 18 et 19. Le sceau porte un écu à trois maillets.

[6] Sceau de Jean Kloche, en 1369 (Pl. 211, N° 9). — Cf. 1364, N° 7.

[7] Sceau de Nicolas de Warpe, en 1372 (Pl. 216, N° 6). — Cf. 1364, N° 7. Le sceau porte un écu au fer de lance en bande. Les armes sont [illegible] un fer de lance d'argent, posé en bande.

[8] Sceau de Werner de Hyen, en 1389 (Pl. 214, N° 18). Le sceau porte un écu à deux clefs adossées et passées en sautoir. — Cf. 1364, N° 16.

[9] Sceau de Jean de Bersen, en 1341 (Pl. 171, N° 9).

[10] Sceau d'Enrardo de Schenelage, en 1410 (Pl. 171, N° 10). — Schenelage porte d'or, au griffon de pourpre.

[11] Sceau de Jean Ravel, en 1421 (Pl. 171, N° 5).

[12] Sceau de Werner Stirne, clerc, chanoine de Tecklenburg, en 1427 (Pl. 171, N° 7).

[13] Sceau d'Henri de Ladem, en 1430 (Pl. 171, N° 10). — Cf. 1364, N° 11.

[14] Sceau d'Henri, dit Schetter, en 1438 (Pl. 168, N° 10).

[15] Sceau de Thierry de Berge, chevalier, en 1329 (Pl. 108, N° 7).

[16] Sceau d'Albert Dreste, en 1377 (Pl. 103, N° 3). — Cf. 1364, N° 4.

[17] Sceau d'Albert de Dudikenbecke, en 1318 (Pl. 182, N° 11).

[18] Sceau d'Eckard de Horne, chevalier, en 1321 (Pl. 102, N° 5; — cf. pl. 103, N° 11).

[19] Sceau de Gerard de Lare, bourgeois de Cologne, en 1367 (Pl. 182, N° 10).

[20] Sceau de Gerwin de Rodenberg, en 1320 (Pl. 182, N° 11). — Cf. 1364, N° 2.

[21] Sceau de Bernard de Bockel, en 1328 (Pl. 182, N° 12).

[22] Sceau de Gerard de Bole, en 1337 (Pl. 182, N° 4).

[23] Sceau de Jean de Ludere, en 1324 (Pl. 182, N° 6).

[24] Sceau de Jean Mainemann, en 1338 (Pl. 182, N° 7). — Cf. 1364, N° 8 et 10.

[25] Sceau de Roger de Seeuden, en 1320 (Pl. 182, N° 2).

v. d. Specke [1], Tuchtorpe [2]. — Les Morrien [3] et les Rogge [4] accompagnent le lambel d'une étoile au canton senestre.

Une paire de broyes: Carnap [5], Ense [6], Kukelsem [7], Merx [8].

Trois paires de broyes: Aldendorp [9], Eickenscheid [10], Holtey [11], Saffenberg [12], Schedelich [13], Selekinc [14].

Trois crampons: Brandscheid [15], Galen [16], Sande [17], Sledesen [18], Wetinctorp [19]. *(A suivre).*

Zwei Wappenscheiben in der Kirche von Worb.

Von H. Kasser.

(Hiezu Tafel III und IV.)

Zu denjenigen Kirchen des Bernbiets, welche den Schmuck ihrer Glasgemälde auf die Gegenwart hindurch gerettet haben, zählt auch die Kirche von Worb bei Bern. In unverminderter Kraft leuchten die 18 Scheiben grossen Formats seit bald vier Jahrhunderten in das hübsche kleine Gotteshaus und verkünden die Tüchtigkeit des Kunstgewerbes im ersten Viertel des 16. Jahrhunderts.

In den drei mittlern Chorfenstern haben sich drei Würdenträger der Bistümer Basel, Lausanne und Konstanz verewigt, jeder mit zwei zusammen ge-

---

[1] Sceau d'Henri v. d. Specke, en 1342 (Pl. 153, No 14).

[2] Sceau de Bruno de Tuchtorpe, juge à Dulmen, en 1355 (Pl. 153, No 16).

[3] Sceau de Jean Morrien, en 1329 (Pl. 153, No 3). — Les Malemann ne sont très certainement qu'une branche des Morrien; on trouve en effet en 1310 un Jean Morrien, dit Malemann (col. 42). Morrien porte *d'argent, au lambel en bande de sable, accompagné au canton senestre d'une étoile d'or.*

[4] Sceau de Gérard Rogge, en 1342 (Pl. 153, No 6).

[5] Sceau de Roger de Carnap, en 1407 (Pl. 158, No 5). — Carnap porte *d'azur, à la paire de broyes d'argent.*

[6] Sceau d'Antoine de Ense, en 1298 (Pl. 158, No 1). — Cf. *Ibid.*, No 2. — Ense porte *d'argent, à la paire de broyes de sable.*

[7] Sceau de Jean de Kukelsem, en 1350 (Pl. 158, No 3).

[8] Sceau de Telmann de Merx, en 1439 (Pl. 158, No 4).

[9] Sceau d'Hermann de Aldendorp, en 1329 (Pl. 158, No 15). — Cf. *Ibid.*, No 16). Aldendorp porte *de gueules, à trois paires de broyes d'argent.*

[10] Sceau de Gotschalk d'Eickenscheid, en 1317 (Pl. 158, No 8). — Cf. *Ibid.*, No 9.

[11] Sceau de Gosswin de Holtey, en 1370 (Pl. 158, No 17). — Holtey porte *d'or, à trois paires de broyes de gueules.*

[12] Sceau d'Adolphe de Saffenberg, chevalier, en 1329 (Pl. 158, No 6). — Cf. *Ibid.*, No 7.

[13] Sceau de Gérard de Schedelich, en 1338 (Pl. 158, No 10). — Cf. *Ibid.*, No 11 et 12. Schedelich porte *d'argent, à trois paires de broyes de gueules.*

[14] Sceau d'Henri de Selekinc, chevalier, en 1302 (Pl. 158, No 14).

[15] Sceau de Jean de Brandscheid, en 1398 (Pl. 159, No 6). — Brandscheid porte *de gueules, à trois crampons d'argent.*

[16] Sceau de Wessel de Galen, chevalier, en 1289 (Pl. 159, No 2). — Cf. *Ibid.*, Nos 3 et 4. Galen porte *d'or, à trois crampons de gueules.*

[17] Sceau de Bernard de Sande, diacre à Freckenhorst, en 1370 (Pl. 159, No 11).

[18] Sceau de Sveder de Sledesen, en 1277 (Pl. 159, No 1).

[19] Sceau de Jean Wetinctorp, en 1339 (Pl. 159, No 5).

v. d. Spycke[1], Tuchtorpe[2]. — Les Morren[3] et les Hoegre[4] accompagnent le lambel d'une étoile au canton senestre.

Une parre de bryers: Carney[5], Ines[6], Kulcfeun[7], Mers[8]. —

Trois parres de bryers: Aldenhorp[9], Rickenscheid[10], Helog[11], Scelen borp[12], Schnelelich[13], Selekhin[14].

Trois cramponns: Scandsehelt[15], Claion[16], Saude[17], ciedessen[18], Wattic torp[19].

(A suivre.)

Zwei Wappenschilden in der Kirche von Worb.

Von R. Kasser.

(Hiezu Tafel III und IV.)

Zu denjenigen Kirchen des Bernbiets, welche den Schmuck ihrer Glasgemälde auf die Gegenwart hinüber gerettet haben, zählt auch die Kirche von Worb bei Bern. In unversehrtester Kraft leuchten die 13 Schilden grossen Formats seit bald vier Jahrhunderten in das lichtselige kleine Gotteshaus und verkünden die Tüchtigkeit des Kunstgewerbes im ersten Viertel des 16. Jahrhunderts.

In den drei mittleren Chorfenstern haben sich drei Wappenträger der Bürgerschaften Basel, Lausanne und Konstanz verewigt, jeder mit zwei ausnahmen ge-

[1] Scean d'Henri v. d. Spycke, en 1570 (Pl. 158, N° 11).

[2] Scean de Bruno de Tuchtorpe, écuyer à Dulhoen, en 1559 (Pl. 158, N° 10).

[3] Scean de Jean Morren, en 1529 (Pl. 158, N° 9). — Les Morrenan ne sont très vraisemblablement qu'une branche des Morrens, en France en effet en 1210 un Jean Morren, et Marie-Jeanne (col. 42). Morrens porte d'argent, au lambel de trois pièces de gueules en cœur, à la fasce ondée d'une étoile d'or.

[4] Scean de Gérard Hogre, en 1515 (Pl. 158, N° 6).

[5] Scean de Roger de Carney, en 1497 (Pl. 158, N° 8). — Carney porte d'azur, à la parre de bryers d'argent.

[6] Scean d'Antoine de Ines, en 1528 (Pl. 158, N° 1). — Cf. Ines, N° 2. — Ines porte d'argent, à la parre de bryers de sable.

[7] Scean de Jean de Kulcfeun, en 1530 (Pl. 158, N° 3).

[8] Scean de Tielman de Mers, en 1530 (Pl. 158, N° 4).

[9] Scean d'Hermann de Aldenhorp, en 1520 (Pl. 158, N° 16). — Cf. Aldenhorp porte de gueules, à trois parres de bryers d'argent.

[10] Scean de Gérard d'Eickenscheid, en 1527 (Pl. 158, N° 8). — Cf. Eick, N° 8.

[11] Scean de Gérard de Helog, en 1570 (Pl. 158, N° 12). — Helog porte d'or, à trois parres de bryers de gueules.

[12] Scean d'Adolphe de Scelen, chevalier, en 1520 (Pl. 158, N° 15). — Cf. Scel, N° 7.

[13] Scean de Gérard de Schnelelich, en 1528 (Pl. 158, N° 10). — Cf. Schn., N° 11 et 12. Schnelelich porte d'argent, à trois parres de bryers de gueules.

[14] Scean d'Henri de Selekhin, chevalier, en 1529 (Pl. 158, N° 13).

[15] Scean de Jean de Brandschold, en 1528 (Pl. 158, N° 5). — Brandschold porte de gueules, à trois cramponns d'argent.

[16] Scean de Wessel de Claion, chevalier, en 1530 (Pl. 159, N° 2). — Cf. Claion, Nos 3 et 4. Claion porte d'or, à trois cramponns de gueules.

[17] Scean de Bernard de Saude, diacre à Fribourg, en 1470 (Pl. 158, N° 14).

[18] Scean de Sweder de Ciedessen, en 1477 (Pl. 159, N° 1).

[19] Scean de Jean Wattorpe, en 1531 (Pl. 158, N° 7).

Wappenscheibe Montfaucon in der Kirche von Worb.

Wappenscheibe v. Diesbach in der Kirche von Worb.

Wappenschild v. Thiersleuth in der Kirche von Wörth

hörenden Scheiben, letztere zeigen rechts das Wappen und die Amtsinsignien, links den knienden Stifter in eigener Person und erinnern an Niklaus von Diesbach, Weihbischof zu Basel 1521, Sebastian von Montfaucon, Bischof zu Lausanne 1521 und Ludwig von Freiberg, Weihbischof zu Konstanz 1521, deren Namen und Titel sich unter den Wappen befinden. Im Masswerk des Mittelfensters schliesst eine edel gezeichnete Madonna mit dem Jesuskinde auf der Mondsichel, die schöne Gruppe ab*.

Unterhalb der sechs Prälatenscheiben stehen vier denselben an Grösse entsprechende, einheitlich gestaltete Wappenscheiben des Geschlechts v. Diesbach. Sie sind wie jene geistlichen Scheiben Prachtstücke des anbrechenden Renaissancestils, sicher von der gleichen (leider unbekannten) Hand wie obige und tragen die Bezeichnung: Her Wilhalm Ritter 1521, Her Ludwig Riter 1521, Her Ludwig Riter 1521, Her Niclaus Ritter 1521. Aus diesem Lapidarstil fühlt man den Stolz des im 15. Jahrhundert zu hoher Blüte gelangten Geschlechts, welchem auch die Herrschaft Worb gehörte, nicht undeutlich heraus.

Aus diesen zwei Gruppen sind nun auf unsern Tafeln je ein typisches Stück wiedergegeben**.

Die Scheibe des Bischofs von Lausanne trägt die Inschrift: Sebas · de Motefalcone · Epus · lausann · et comes ac sacrij imperii Princeps 1521. Die zweite Hälfte der Inschrift steht unter der Figur des Stifters. Das Wappen ist geviertet. Das erste und vierte Quartier zeigen in Silber einen schwarzen Falken, das zweite und dritte ist nochmals geviertet von Hermelin und von Rot. Die Schildform ist bereits diejenige der Renaissance. Über dem Schilde die Mitra, dahinter gekreuzt das Pedum und ein grüner Palmzweig. Auf einem weissen Bande der Wahlspruch: Fortunae sapientia victrix. Das in rot, schwarz und weiss prangende Wappen hebt sich wirkungsvoll von dem blauen Damastgrunde ab. Die Mitra ist rot mit goldenem Besatz, ihre flatternden Bänder rot mit grünem Futter und goldenen Quasten. Die Architektur hat bereits die etwas schwulstigen Formen, wie sie sich auf den Kabinettscheiben der dreissiger und vierziger Jahre des 16. Jahrhunderts ausgebildet haben und nimmt einen starken Drittel des Raumes in Anspruch. Die Farben sind noch diskret gehalten. Am Bogen ist der Schlußstein rot, die Festons hellblaugrün und violett, das übrige weiss und gelb. An den üppigen Säulen ist der Schaft wieder hellblaugrün, der Fuss violett und der Sockel gelb, alles im Unterschied vom Wappen gebrochene Töne, welche dieses als das Hauptstück kräftig hervortreten lassen. Man mag aus diesen Andeutungen ersehen, was für ein reiches Farbenkonzert diese 73 cm hohe und 53 cm breite Scheibe aufführt.

Sebastian von Montfaucon war der letzte Fürstbischof von Lausanne. Einem adeligen Geschlechte der Landschaft Bresse entstammt, aus dem schon sein Oheim Aymon von 1491 bis 1517 den bischöflichen Stuhl von Lausanne

---

* Siehe Abbildung bei Thormann und von Mülinen, die Glasgemälde der bernischen Kirchen, T. VIII.

** Wir verdanken die photographische Aufnahme Hrn. Dr. med. G. Simon in Bern.

lorenden Schilden, letztere zeigen rechts das Wappen und die Aufschriften, links den knienden Ritter in eigener Person und erinnern an Niklaus von Diesbach, Weihbischof zu Basel 1521, Sebastian von Montfaucon, Bischof zu Lausanne 1521 und Ludwig von Fröhlich, Weihbischof zu Konstanz 1521, deren Namen und Titel sich unter den Wappen befinden, der Mittelfenster schliesst eine edel gezeichnete Madonna mit dem Jesuskinde auf der Mondsichel, die schöne Gruppe ab*.

Unterhalb der sechs Fürstenscheiben stehen vier dazugehörige zu Grisse entsprechende, einheitlich gestaltete Wappenscheiben der Diesbach von Diesbach. Sie sind wie jene gotischen Scheiben Frührenaissance des ausklingenden Renaissancestils, stehen von der gleichen Geiler unbekannten Hand wie oben und tragen die Bezeichnung: Her Wilhelm Ritter 1521, Her Ludwig Ritter 1521, Her Ludwig Ritter 1521, Her Niklaus Ritter 1521. Aus diesem Jahrhundert sind man den Stock des im 15. Jahrhundert zu hoher Blüte gelangten Geschlechts, welchem auch die Herrschaft Worb gehörte, nicht wegdenken lassen.

Aus diesen zwei Gruppen sind zwei auf unsern Tafeln je ein typisches Stück wiedergegeben**.

Die Scheibe des Bischofs von Lausanne bildet die Inschrift: Sebastianus de Montafalcone Episcopus Lausanne et comes ac sacri imperii Princeps 1521. Die zweite Hälfte der Inschrift steht unter den Füssen des Stifters. Das Wappen ist gevierter. Das erste und vierte Quartier zeigen in Silber einen schwarzen Falken, das zweite und dritte ist noch unsicher erraten. von Hermelin und von Rot. Die Schildform ist bereits diejenige der Renaissance. Über dem Schilde die Mitra, dahinter gekreuzt das Pedum und ein grüner Palmzweig. Auf einem weissen Bande der Wahlspruch: Fortunae sapientia vincit. Das in rot, schwarz und weiss prangende Wappen hebt sich wirkungsvoll von dem blauen Damastgrunde ab. Die Mitra ist rot mit goldenen Bändern. Ihre herrlichen Bänder rot mit grünem Futter und goldenen Quasten. Die Architektur ist bereits die etwas schwulstigen Formen, wie sie sich auf den Fähnlein-Scheiben der dreissiger und vierziger Jahre des 16. Jahrhunderts ausgebildet haben, und nimmt einen starken Drittel des Raumes in Anspruch. Die Farben sind noch diskret gehalten. Am Bogen ist der Schlussstein rot, die Pfeiler hellblau und violett, das übrige weiss und gelb. An den unpfeiler stehen ist der Schaft wieder hellblaugrün, der Fuss violett und der Sockel gelb, alles in Durchsichtigkeit vom Wappen gebrochene Töne, welche dieses als das Hauptsächlich Kräftige hervorheben lassen. Man mag aus diesen Angaben ersehen, was für ein reiches Farbenkonzert diese 73 cm hohe und 58 cm breite Scheibe aufbietet.

Sebastian von Montfaucon war der letzte Fürstbischof von Lausanne. Einem adeligen Geschlechte der Landschaft Greyerz entsprossen, aus dem schon sein Oheim Aymon von 1491 bis 1517 den bischöflichen Stuhl von Lausanne

---

* Siehe Abbildung bei Thormann und von Mülinen, die Glasgemälde der bernischen Kirchen, T. VIII.

** Wir verdanken die photographische Aufnahme Herr Dr. und G. Sinner in Bern.

bekleidet hatte, wurde er dessen Nachfolger in der kritischen Zeit, da die Reformation ihr Haupt erhob. In Bern hielten sich bekanntlich die Anhänger des alten und die des neuen lange die Wage. Das Diesbachsche Geschlecht gehörte grossenteils zu den Altgesinnten und der endliche Sieg der Reformation in Bern hatte bekanntlich seine Trennung in eine katholische und reformierte Linie zur Folge. Wir wundern uns deshalb nicht, dass der Bischof von Lausanne dem Herrschaftsherrn von Worb sein Wappen in die neu erbaute Kirche stiftete, obwohl sie nicht zu seinem Sprengel gehörte. Vielleicht geschah dieses auf Veranlassung des Weihbischofs Niclaus v. Diesbach, dessen Wappen sich neben dem seinigen befindet. Nach fünfzehnjährigem Kampfe verlor er im März 1536 durch die bernische Invasion seinen Bischofssitz und starb im April 1560. Sein Wappen steht auch in dem prächtigen Chorfenster der Kirche von St. Saphorin und am Schlosse Lucens bewahrt ein in Stein gehauenes Wappen, das ganz mit dem hiesigen übereinstimmt, sein Andenken. Dasselbe Wappen, wohl von seinem Oheim Aymon herrührend, ziert die Chorstühle von Lausanne*.

Die Scheiben der vier Ritter von Diesbach bilden zwei Paare und tragen wie gesagt einen gemeinsamen Typus, der bedeutend einfacher ist, als derjenige der drei bischöflichen Wappen. Das Kolorit beschränkt sich auf weiss, gelb und schwarz für Wappen und Architektur und blau für den Damast. Schild und Helmdecke zeigen noch gotische Formen; letztere ist gelb, aber stark schattiert, so dass der Schild stark hervortritt. In der Ornamentik ist der architektonische Rahmen der zwei Scheibenpaare etwas verschieden. An unserer Scheibe, die mit derjenigen des Ritters Wilhelm v. Diesbach in allen Einzelheiten übereinstimmt, sind die einfachen viereckigen Seitenpfeiler mit schablonierten schwarzen Renaissance-Ornamenten in Sgraffito-Manier verziert und schliessen oben mit einem einfachen Gesimse ab. Der flache Bogen ist in gleichmässige Wölbsteine gegliedert, die mit Rosetten besetzt sind. In den Zwickeln aber erscheinen hier eine Reihe von Ordensinsignien, über die wir Hrn. Konservator Dr. P. Ganz folgende Auskunft verdanken.

Rechts und links vom Helme die Pilgerorden der h. Katharina vom Berge Sinai (Rad und Schwert). Rechts oben die Kanne mit drei weissen Lilien bezeichnet den arragonischen Kannenorden (Ordo temperantiae oder de las agucenas, gestiftet zu Ehren der heil. Jungfrau). Darunter die Kette einer Lindwurmgesellschaft; das richtige Ordenszeichen befindet sich gegenüber und zeigt den Drachen mit Kreuz auf dem Rücken des ungarischen, später österreichischen Drachenordens. Die Wolkenkette mit dem Heiligen hält Hr. Dr. Ganz für einen Georgsorden, mit dem das Ritterschaftsabzeichen der Gesellschaft von Leitbracken verbunden ist. Auf der andern Seite oben der brandenburgische Schwanenorden, gestiftet zu Ehren U. L. Frau. Dann der Drachenorden und zu unterst ein geistlicher, wahrscheinlich der Orden des h. Antonius. Um den Schild herum hängt das Abzeichen des sizilianischen Ordens della Squama.

---

* Wir verdanken den Hinweis auf diese Parallele Hrn. Dr. E. A. Stückelberg.

bekleidet hatte, wurde er dessen Nachfolger in der kirchlichen Zeit, da die Reformation ihr Haupt erhob. In Bern hielten sich bekanntlich die Anhänger des alten und die der neuen Lehre die Wage. Das Diesbachische Geschlecht gehörte prosaerdlich zu den Altgesinnten und der endliche Sieg der Reformation in Bern hatte bekanntlich seine Trennung in eine katholische und reformirte Linie zur Folge. Wir wundern uns deshalb nicht, dass der Rheinfel von Jenisenne dem Herrschaftsherrn von Werk sein Wappen in die neu erbaute Kirche stiftete, obwohl sie nicht zu seinem Sprengel gehörte. Vielleicht geschah dieses auf Veranlassung des Weihbischofs Melans v. Diesbach, dessen Wappen sich neben dem seinigen befindet. Nach Thatsachlichkeiten Kampfe verlor er im Mitte 1555 durch die bernische Invasion seinen Bischofsitz und starb im April 1570. Sein Wappen steht auch in dem prächtigen Chorfenster der Kirche von St. Saphorin und am Schlosse Lucens bewahrt ein in Stein gehauenes Wappen, das ganz mit dem hiesigen übereinstimmt, sein Andenken. Dasselbe Wappen, wohl von seinem Oheim Aymon herrührend, zieht die Chorstühle von Lausanne*.

Die Schilden der vier Ritter von Diesbach führen zwei Fasse und tragen wie gesagt einen gemeinsamen Typus, der bekanntend einfacher ist, als derjenige der drei bischöflichen Wappen. Das Kolorit beschränkt sich auf weiss, gelb und schwarz für Wappen und Architektur und blau für den Damast. Schild und Helmdecke zeigen noch gotische Formen; Intarsie ist gelb, aber stark schattiert, so dass der Schild stark hervortritt. In der Ornamentik ist der architektonische Rahmen der zwei Schildenpaare etwas verschieden. An unserer Scheibe, die mit derjenigen des Ritters Wilhelm v. Diesbach in allen Einzelheiten übereinstimmt, sind die einfachen viereckigen Sockelpfeiler mit schablonierten schwarzen Renaissance-Ornamenten in Sgraffito Manier verziert und schliessen oben mit einem ohrförmigen Gesimse ab. Von dahin Hagen ist in gleichmässige Wählsteine gegliedert, die mit Rosetten besetzt sind. In den Zwickeln aber erscheinen hier eine Reihe von Ordensinsignien, wovon die wir Herr. Konservator Dr. P. Ganz folgende Aufzählung verdanken.

Rechts und links vom Helme die Pilgerorden der h. Katharina vom Berge Sinai (Rad und Schwert). Rechts oben die Kanne mit drei weissen Lilien bezeichnet den aragonischen Kannenorden (Orde temperanzas oder de las ajugonas, gestiftet zu Ehren der heil. Jungfrau). Darunter die Kette einer Dichtungsgesellschaft; das richtige Ordenszeichen befindet sich gegenüber und zeigt den Drachen mit Kreuz auf dem Hinken des ungarischen, später Salzerzielischen Drachenordens. Die Wolkenkette mit dem Heiligen hat Fr. Ch. Ganz für einen Georgsorden, mit dem das Bürgerschaftszeichen der Gesellschaft von Lustbrachen verbunden ist. Auf der anderen Seite oben der brandenburgische Schwanenorden, gestiftet zu Ehren H. L. Frau. Dann der Dreiblumen und zu unterst ein geistlicher, wahrscheinlich der Orden des h. Antonius. Um den Schild herum hängt das Abzeichen des sizilianischen Ordens della Spinna.

* Wir verdanken den Hinweis auf diesen Herrlichkeit Herr Dr. E. A. Stückelberg.

War nun Ritter Ludwig von Diesbach, dessen Name unter der Scheibe steht, Glied dieser sämtlichen Orden? — Dem widerspricht schon der Umstand, dass genau dieselben Ordenszeichen auf der daneben stehenden Scheibe Wilhelms von Diesbach wiederkehren. Auch im Familienarchiv findet sich keine Andeutung darüber*. Immerhin werden gewisse Beziehungen des Geschlechts zu diesen Orden vorauszusetzen sein. Stifter dieser Scheibe ist höchst wahrscheinlich Ludwig v. Diesbach, Bruder des 1517 verstorbenen Ritters und Schultheissen Wilhelm v. Diesbach, Herrn zu Worb. Von ihm besitzen wir eine Selbstbiographie, die leider nur ein Fragment geblieben ist**. Besonders eingehend schildert er seine z. T. am französischen Hofe verlebte Jugendzeit. Als 15jähriger Jüngling ritt er mit seinem Vetter Niclaus, dem spätern Schultheissen, dorthin, war bei der Gefangennahme des französischen Königs durch Karl von Burgund und sah die Erstürmung Lüttichs. Beim Ausbruch der Burgunderkriege wurde er nebst seinem Kameraden Dietrich v. Hallwyl heimberufen, kam aber nicht mehr durch das feindliche Lager hindurch, was den beiden Junkern recht leid war. „Also in dem kamen mär, der Stryt zu Murten wär beschechen und hättend die Eydgenossen gesigt: Gott weiss wie fro ich was. Also macht ich mich gäring uf und jagt wieder gan Lyon zu; denn ich wusst wohl, dass da zugegen die Strass würd ufthan. Und reit da und anderswo in semlicher Mass und in semlicher grosser Hitz und in Widermuth, dass do ich in Lyon kam, legt ich mich in ein Bett und beleib darin 9 Wuchen in grosser, schwerer Krankheit, in den Fugen, dass mich jederman todtschatzt. Also half mir Gott und die Jungfrau Maria, die mich nie verlassen hatt, dass ich wieder genas. Also wolt mein Bruder, ich sött heimkehren und ihm helfen hus han, den ich noch jung genug was und fast ungern thät; denn ich fand erst mich in die Sachen des Hofs schicken. Also kam ich mit grosser Arbeit und Sorg heim, denn ich noch nit wol genesen was“. Bald hernach heiratete er Antonia v. Ringoldingen, Thürings des Schultheissen Tochter, die ihm die Herrschaft Landshut zubrachte. 1487 wurde er Landvogt zu Baden, wo ihm seine junge Frau im Kindbett starb, was er in beweglichen Worten schildert; er begleitete 1496 Kaiser Maximilian I. nach Italien, wo er von ihm den Ritterschlag erhielt, machte 1499 die Schlacht bei Dornach mit und wurde später 1512 erster eidgenössischer Landvogt zu Neuenburg. In zweiter Ehe heiratete er Agatha v. Bonstetten, die Witwe Jörg v. Steins***. Aus beiden Ehen entsprossen ihm 15 Kinder, ein Kindersegen, der später zu Misshelligkeiten in der Familie führte. Die Kinder erster Ehe prozedierten mit ihm um ihr Muttergut, das er ihnen schon ausgerichtet zu haben glaubte, und die Herrschaften Landshut und Spiez (welch letztere er aus der Mitgift seiner zweiten Gattin erworben hatte), musste er wieder fahren lassen.

---

* Gefl. Mitteilung des Hrn. Robert v. Diesbach in Bern.

** Die Handschrift im Besitze des Hrn. Oberst v. Diesbach in Villars-les-Joncs und kürzlich in französischer Übersetzung von ihm herausgegeben. In der Originalsprache abgedruckt im Schweiz. Geschichtsforscher, Band 8, S. 161—215.

*** Scheiben Ludwigs v. Diesbach und der Agatha v. Bonstetten in der Kirche zu Ligerz.

War nun Ritter Ludwig von Diesbach, dessen Name unter der Schrift steht, Glied dieser adamitischen Orden? — Dem widerspricht schon der Umstand, dass genau diesellen Ordenszeichen auf der darunter stehenden Schrift Wilhelms von Diesbach wiederkehren. Auch in Familienarchiv findet sich keine Andeutung darüber*. Immerhin werden gewisse Beziehungen des Geschlechtes zu diesem Orden vorauszusetzen sein. Sicher dieser Schrift ist bestimmt wahrscheinlich Ludwig v. Diesbach, Bruder des 1517 verstorbenen Ritters und Schultheissen Wilhelm v. Diesbach, Herrn zu Worb. Von ihm besitzen wir eine Selbstbiographie, die leider nur ein Fragment geblieben ist**. Besonders eingehend schildert er seine z. T. am französischen Hofe verlebte Jugendzeit. Als 12jähriger Jüngling ritt er mit seinem Vetter Niclaus, dem spätern Schultheissen, dorthin, war bei der Gefangennahme des französischen Königs durch Karl von Burgund und sah die Erstürmung Lüttichs. Beim Ausbruch der Burgunderkriege wurde er nebst seinem Kameraden Dietrich v. Hallwyl beinberaten, kam aber nicht mehr durch das feindliche Lager hindurch, was den beiden Jünglingen recht leid war. „Also in dem kamen mir, der Strytt zu blutten, wir beschlachen und hattend die Eydgenossen gesigt; Gott weiss wie fro ich was. Also machet ich mich gering ab und jagt wieder gan Lyon zu; denn ich wusst wohl, dass da zugegen die Strass wird uffhan. Und reit da und anderswo in sonnlicher Hiess und in sennlicher grosser Hitz und in Widermutt, dass do ich in Lyon kum, legt ich mich in ein Bett und belach darin 9 Wuchen in grosser, schwerer Krankheit, in den Fugen, dass mich jederman todschatzt. Also half mir Gott und die Jungfrau Maria, die mich nie verlassen hatt, dass ich wieder gesass. Also wolt mein Bruder, Ich sott heimkehren und ihm helfen hus han, den ich noch jung gewag was und fast ungern thätt; denn ich fand erst mich in die Sachen dies Hofs schicken. Also kam ich mit grosser Arbeit und Sorg heim, denn ich noch nit wol gewesen was". Bald hernach heiratete er Antonia v. Hallwylinnen, Tochter des Schaffhausen Tochter, die ihm die Herrschaft Landshut zubrachte. 1487 wurde er Landvogt zu Baden, wo ihm seine junge Frau im Kindbett starb, was er in beweglichen Worten schildert; er begleitete 1499 Kaiser Maximilian I. nach Italien, wo er von ihm den Ritterschlag erhielt, machte 1499 die Schlacht bei Dornach mit und wurde später 1512 erster eidgenössischer Landvogt zu Nenenburg. In zweiter Ehe heiratete er Agnetha v. Bonstetten, die Witwe Jörg v. Steins***. Aus beiden Ehen entsprossen ihm 15 Kinder, ein Kinderreegen, der später zu Mißhelligkeiten in der Familie führte. Die Kinder erster Ehe protestierten mit ihm um ihr Muttergut, das er ihnen schon ausgeschlagen zu haben glaubte, und die Herrschaften Landshut und Spiez (welch letztere er aus der Mitgift seiner zweiten Gattin erworben hatte), musste er wieder fahren lassen.

---

* Gef. Mitteilung des Herrn Robert v. Diesbach in Bern.

** Die Handschrift im Besitze des Herrn Oberst v. Diesbach in Villars-les-Dames und Bürgerlich in französischer Übersetzung von ihm herausgegeben. In der Originalsprache abgedruckt in Schweiz. Geschichtsforscher, Band 8, S. 191—218.

*** Schreiben Ludwigs v. Diesbach und der Agnetha v. Bonstetten in der Kirche zu Ligerz

Er starb 1527 im Alter von 75 Jahren und ist der Stammvater sämtlicher noch lebenden Linien seines Geschlechts.

Noch grüsst das hochgetürmte Schloss von Worb von seiner Höhe herab, ein rechter Luginsland und eine Zierde der ganzen Landschaft. Andere Herrengeschlechter haben nachher dort ihren Sitz aufgeschlagen. Zu den Füssen der Burg schiebt eine gewerbsreiche Ortschaft immer mehr ihre Grenzen hinaus in die wohlangebauten Felder und der grelle Pfiff der Lokomotive kündet eine rascher lebende Generation. Nur im stillen Chor der Kirche halten die ritterlichen Wappen nach wie vor ihre Wache über denen, die unter dem Kirchenboden ruhen.

Die Schweizerische Siegelsammlung im Staatsarchiv zu Basel.

Von Ernst Weydmann.

Es scheint angebracht, in diesen Blättern einiges über die Schweizerische Siegelsammlung in Basel zu berichten, über ihre Entstehung, Anordnung und ihren Inhalt, in der Hoffnung, dass sie dadurch noch mehr zur Geltung komme wie bisher und den Historikern ihr eminenter Nutzen und die bedeutende Erleichterung bei genealogischen, sphragistischen und heraldischen Forschungen, die die Sammlung zu gewähren angetan ist, vor Augen geführt werde.

Die Angaben über Entwicklung und Ausführung des neuen und noch kaum irgendwo ausgeführten Gedankens sind in den darüber im Staatsarchiv Basel gesammelten Akten enthalten. Herr Staatsarchivar Dr. Wackernagel hat sie in einem Résumé für diese Abhandlung zusammengestellt.

In dem stilvollen Neubau des Staatsarchivs zu Basel ist in seinem Bibliothekzimmer ein grosser Doppelschrank aufgestellt, der die Schweizerische Siegelsammlung enthält; die Matrizensammlung ist an der Innenwand des allgemeinen Arbeitsraumes in Schubladen untergebracht.

Diese Sammlungen verdanken ihre Entstehung der Initiative einer Anzahl Schweizer Gelehrter und Geschichtsforscher. Sie schlossen sich an die schon vorhandene Sammlung des bekannten Historikers Dr. Remigius Meyer in Basel an, die schon in der Mitte des 19. Jahrhunderts entstanden ist und hauptsächlich mittelalterliche Siegel der Schweiz enthielt, eine Sammlung, die eine Replik derjenigen der Zürcher Antiquarischen Gesellschaft gewesen sein dürfte. Es bestehen von ihr zwei vollständige Doubletten, die nun seit dem Jahre 1899 vereinigt sind, als beim Bezug des Neubaus des Staatsarchives das Basler Historische Museum sein Exemplar, das, in Metall ausgeführt, ihm schon durch den Sammler selbst übergeben worden war, der Schweizerischen Siegelsammlung zuführte; das in roter Gussmasse ausgeführte war schon früher (1880) durch den Bruder des Sammlers, Herrn Benedikt Meyer-Kraus, dem Schöpfer der Basler Porträtsammlung und bedeutenden Heraldiker, an das Basler Staatsarchiv gelangt. In den Jahren 1881 und 1882 wurde die Sammlung mittelst Unterstützung

Er starb 1527 im Alter von 75 Jahren und ist der Stammvater sämtlicher noch lebenden Linien seines Geschlechts.

Noch grüsst das jungfräuliche Schloss von Wyoll, von seiner Höhe herab, ein rechter Originalband und voll Zierde der ganzen Landschaft. Andere Herren geschlechter haben nachher dort droben Sitz aufgeschlagen. Zu den Füssen der Burg schlebt eine gewerbreiche Ortschaft hinter mehr ihre Fragen hinaus in die wohlangebauten Felder und der grelle Pfiff der Dampfmaschine kündet eine rasche lebende Generation. Nur im stillen Chor der Kirche haben die vielen hohen Wappen noch wie vor Ihre Wache hier droben, die unter den Kriegen bestehen rühen.

Die Schweizerische Siegelsammlung im Staatsarchiv zu Basel.

Von Ernst Wyssbrodt.

Es schebt angebracht, in diesem Rahmen einiges über die Schweizerische Siegelsammlung in Basel zu berichten, über ihre Entstehung, Ausrichtung und ihren Inhalt, in der Hoffnung, dass sie dadurch noch mehr zur Geltung kommen wie bisher und den Historikern für eminenter Nutzen und die bedeutende Erleichterung bei genealogischen, sphragistischen und heraldischen Forschungen, die die Sammlung zu gewähren angetan ist, vor Augen geführt werde.

Die Angaben über Entwicklung und Ausbildung des neuen und noch kaum irgendwo ausgeführten Gedankens sind in den darüber im Staatsarchiv Basel gesammelten Akten enthalten. Herr Staatsarchivar Dr. Wackernagel hat sie in einem Résumé für diese Abhandlung zusammengestellt.

In dem stillvollen Neubau des Staatsarchivs zu Basel ist in seinem Bibliothekzimmer ein grosser Doppelschrank aufgestellt, der die Schweizerische Siegelsammlung enthält; die Matrizensammlung ist an der Innenwand des allgemeinen Arbeitsraumes in Schubladen untergebracht.

Diese Sammlungen verdanken ihre Entstehung der Initiative einer Anzahl Schweizer Gelehrter und Geschichtsforscher, die schliessen sich an die schon vorhandene Sammlung des bekannten Historikers Dr. Remigius Meyer in Basel an, die schon in der Mitte des 19. Jahrhunderts entstanden ist und hauptsächlich mittelalterliche Siegel der Schweiz enthält, eine Sammlung, die eine Replik derjenigen der Zürcher Antiquarischen Gesellschaft gewesen sein dürfte. Es bestehen von ihr zwei vollständige Dublette, die nun seit dem Jahre 1890 vereinigt sind, als beim Bezug des Neubaus des Staatsarchivs das Basler Historische Museum sein Exemplar, das in Metall umgegossen, ihm schon durch den Sammler selbst übergeben worden war, der Schweizerischen Siegelsammlung zuführte; das in roter Gussmasse ausgeführte war schon früher (1890) durch den Bruder des Sammlers, Herrn Benedikt Meyer-Ronus, dem Schöpfer der Basler Porträtsammlung und bedeutenden Heraldiker, an das Basler Staatsarchiv gelangt. In den Jahren 1881 und 1882 wurde die Sammlung mittels Unterstützung

des Herrn Johannes Bernoulli, jetzigen Oberbibliothekars der Schweizerischen Landesbibliothek, neugeordnet, der sich grosse Verdienste darum erwarb. Nun wurden die grösseren Staats und Stadtarchive der Schweiz um Abgüsse ihrer Siegel und Abdrücke der Siegelstempel angegangen, die auch zum grossen Teil ihre Beiträge dazu leisteten und viele Abdrücke an die Siegelsammlung gelangen liessen. 1883 schenkte Herr Wilhelm von Wyss von Zürich seine Sammlung, 1885—88 Herr Ulrich Stutz von Zürich und von 1883—1901 wurde ein ausgiebiger Tauschverkehr mit Herrn Bundesrichter Morel ausgeführt. Herr Dr. E. A. Stückelberg stellte dem Staatsarchiv seine eigene, bedeutende Sammlung zur Verfügung, aus welcher manches zur Ergänzung notwendige Stück entnommen wurde.

Die mannigfachen Zuwendungen machten eine Neuordnung des vorhandenen Materials notwendig, wobei gleichzeitig ein besseres System nach Ideen des Herrn Staatsarchivars Dr. Wackernagel in Anwendung kam. Alle Siegel wurden auf Kartonstücke von gleicher Höhe aber je nach Notwendigkeit verschiedener Breite aufgeklebt, den oberen Teil des Kartons nahm ein aufgeklebter Papierstreifen ein, auf den die Bezeichnung des betreffenden Siegels geschrieben wurde, endlich wurden die Siegel nach ihrer alphabetischen Reihenfolge und sachlichen Zusammengehörigkeit lose in eigens konstruierte Laden gelegt. Diese Laden sind durch schmale, lose in den Rand eingelassene Eisenstäbchen horizontal in vier Reihen eingeteilt, welche der Höhe des Kartons entsprechen. Es gehen so im Mittel 40 Siegel in eine Lade. Die Laden sind in sechs Doppelschränken untergebracht, deren jeder 52 in zwei nebeneinander liegenden Abteilen — je 26 eng übereinander gelagert — enthält; die sechs Doppelschränke endlich sind, nach zwei Seiten schauend, in einem und demselben grossen Siegelkasten eingefügt; jeden der Ladenschränke schliesst ein mit Schlüssel verschliessbarer Rollladen ab, der beim Öffnen nach Art der Schaufensterverschlüsse nach oben hinaufgelassen wird. Die mühevolle Arbeit des Aufklebens, Bezeichnens und Einreihens der nun ca. 7000 Stück betragenden Sammlung führte Herr Dr. Paul Ganz aus Zürich im Sommer 1899 in höchst verdankenswerter Weise aus. Nur die Siegel der Abteilung „Geistlichkeit“, ein Viertel der Sammlung, blieben vorerst unbearbeitet.

Ungefähr um die gleiche Zeit ging von einem Basler Herrn, Bankier Burckhardt-Zahn, die Anregung aus, die Siegelsammlung zu einer schweizerischen sphragistischen Sammlung zu erheben. Im Mai 1900 richteten 19 schweizerische Historiker dem Basler Regierungsrat ein Gesuch um Aufnahme der Sammlung in die Reihe der staatlichen Institute als Glied des Staatsarchivs und einen Kredit von 500 Fr. für Errichtung der schweizerischen Zentralstelle, die ihren Sitz in Basel im Staatsarchiv haben und ex officio unter der Obhut des Staatsarchivars von Basel-Stadt stehen sollte. Die Aufnahme des Gedankens und die Bewilligung des gewünschten Kredits wurde unterm 30. Mai 1900 vom Regierungsrat zum Beschluss erhoben und derselbe im darauffolgenden Jahre ins Jahresbudget aufgenommen. Am 22. Juni 1901 fand unter dem Vorsitze des Herrn Staatsarchivars Dr. Rudolf Wackernagel im Staatsarchiv zu Basel die konstituierende Sitzung

des Herrn Johannes Bernoulli, jetzigen Oberbibliothekars der Schweizerischen Landesbibliothek, neugeordnet, der sich grosse Verdienste darum erwarb. Nun wurden die grösseren Staats und Stadtarchive der Schweiz um Abgüsse ihrer Siegel und Abdrücke der Siegelstempel angegangen, die auch zum grossen Teil ihre Beiträge dazu leisteten und viele Abdrücke an die Siegelsammlung gelangen liessen. 1883 schenkte Herr Wilhelm von Wyss von Zürich seine Sammlung, 1883—88 Herr Ulrich Stats von Zürich und von 1883—1891 wurde ein ausgiebiger Tauschverkehr mit Herrn Bundesrichter Morel angestellt. Herr Dr. E. A. Stückelberg stellte dem Staatsarchiv seine eigene, bedeutende Sammlung zur Verfügung, aus welcher manches zur Ergänzung notwendige Stück entnommen wurde.

Die mannigfachen Zuwendungen machten eine Neuordnung des vorhandenen Materials notwendig, wobei gleichzeitig ein besseres System nach Ideen des Herrn Staatsarchivars Dr. Wackernagel in Anwendung kam. Alle Siegel wurden auf Kartonstücke von gleicher Höhe aber je nach Notwendigkeit verschiedener Breite aufgeklebt, den oberen Teil des Kartons nahm ein aufgeklebter Papierstreifen ein, auf den die Bezeichnung des betreffenden Siegels geschrieben wurde, endlich wurden die Siegel nach ihrer alphabetischen Reihenfolge und sachlichen Zusammengehörigkeit lose in eigens konstruierte Laden gelegt. Diese Laden sind durch schmale, lose in den Rand eingelassene Eisenstäbchen horizontal in vier Reihen eingeteilt, welche der Höhe des Kartons entsprechen. Es gehen so im Mittel 40 Siegel in eine Lade. Die Laden sind in sechs Doppelschubladenunterkästen, deren jeder 52 in zwei nebeneinander liegenden Abteilen — je 26 eng übereinander gelagert — enthält; die sechs Doppelschubladen sind, nach zwei Seiten schauend, in einem und demselben grossen Schrankkasten eingefügt; jeden der Ladenschränke schliesst ein mit Schlüssel verschliessbarer Rollladen ab, der beim Öffnen nach Art der Schulbänderverschlüsse nach oben hinaufgelassen wird. Die mühevolle Arbeit des Auflebens, Hazeichnens und Einreihens der nun ca. 7000 Stück herrlichen Sammlung führte Herr Dr. Fritz Gaux aus Zürich im Sommer 1890 in höchst verdankenswerter Weise aus. Zur die Siegel der Abteilung „Geistlichkeit", ein Viertel der Sammlung, hat dem vorerst unbearbeitet.

Ungefähr um die gleiche Zeit ging von einem Basler Herrn, Bankier Burckhardt-Zahn, die Anregung aus, die Siegelsammlung zu einer schweizerischen sphragistischen Sammlung zu erheben. Im Mai 1900 richteten 19 schweizerische Historiker dem Basler Regierungsrat ein Gesuch um Aufnahme der Sammlung in die Reihe der staatlichen Institute als Organ des Staatsarchivs und einen Kredit von 500 Fr. für Errichtung der schweizerischen Zentralstelle, die ihren Sitz in Basel im Staatsarchiv haben und es allein unter der Oberaufsicht des Staatsarchivars von Basel-Stadt stehen sollte. Die Aufnahme des Gesuches und die Bewilligung des gewünschten Kredits wurde unterm 30. Mai 1900 vom Regierungsrat zum Beschluss erhoben und derselbe in darauffolgenden Jahre im Jahresbudget aufgenommen. Am 22. Juni 1901 fand unter dem Vorsitze des Herrn Staatsarchivars Dr. Rudolf Wackernagel im Staatsarchiv zu Basel die konstituierende Sitzung

des Komitees für die schweizerische Siegelsammlung statt, das sich aus den Herren Ed. Burckhardt-Zahn, Dr. Paul Ganz, Dr. Walther Merz und Staatsarchivar Dr. H. Türler aus Bern zusammensetzte. Man einigte sich über Gang und Einteilung der Arbeiten, stellte die Art der Katalogisierung, sowie das Formular der Kalalogzettel der Matrizensammlung fest und beriet die Massnahmen für Begründung der Sammlung, Mitteilungen an schweizerische Archive, Gewinnung von Mitarbeitern u. s. w.

Seit Oktober 1901 übernahm Herr Dr. Ernst Weydmann aus St. Gallen die weitere Einrichtung und Ordnung der Siegelsammlung. Durch Zuwendungen an Matrizen- und Siegelsammlungen haben sich besonders die Herren Ed. Burckhardt-Zahn, Dr. Walther Merz, Dr. Welti, die Staatsarchivare Dr. H. Türler und Dr. Theodor von Liebenau, ferner Stiftsarchivar Hess verdient gemacht.

Die Beiträge entstammen ausser dem Staatsarchiv Basel selbst dem Landesarchiv Liestal, den Stadtarchiven Aarau, Baden, Bremgarten, den Staatsarchiven in Luzern und Zürich, dem bischöflichen und Stadtarchiv Chur, dem Stiftsarchiv Engelberg u. v. a. In jüngster Zeit wurde die Sammlung Schinz, im Besitz der Schweizerischen Heraldischen Gesellschaft, deponiert, jedes derselben entstammende Siegel auf dem Karton mit einem Stempelaufdruck versehen und eingereiht. So beläuft sich die Sammlung zur Zeit auf ca. 10,000 Stück, wenn man jede der 312 Laden auf 35 Siegel im Mittel ansetzt.

Die Matrizensammlung weist an 3000 Exemplare auf. Sie ist besonders sorgfältig und zwar in doppelter Weise katalogisiert. Jede Matrize wird in einem besondern Couvert aufbewahrt. Ein Zettelkatalog enthält in alphabetischer Reihenfolge die Namen der Siegler; die Nummern desselben entsprechen der jedem Matrizencouvert aufgeschriebenen, jeder Matrize selbst mit weisser Farbe auf dem Rücken aufgemalten Nummer. Die Couverts sind der Zahlenfolge nach in Schubladen nebeneinander gestellt. Anderseits sind die Matrizen nummernweise nach Datum, Siegler und Herkunft in einem Verzeichnis in Buchform eingetragen, so dass ein Auffinden der gewünschten Siegel in raschester Weise bewerkstelligt wird.

Die Masse, aus der die Siegel hergestellt sind, ist sehr verschiedenartig, Metallguss, Gips, Siegellack, Wachs und verschiedene Mischungen sind vertreten; die Matrizen sind aus einer von Zahnärzten zu Füllungen verwendeten Masse von rosa Farbe hergestellt.

Geben wir uns, wenn auch nur kurz, noch mit dem Inhalt der Sammlung ab, so ist zuerst die spezifisch schweizerische Zusammensetzung derselben in die Augen fallend. Ausserschweizerisches ist nur soweit es gelegentlich sich fand oder direkte Beziehung zur Schweiz hatte, aufgenommen. Die Sammlung zerfällt in vier Abteilungen.

Die erste derselben enthält die Kaiser- und Königsiegel aus fränkischer Zeit bis herab zu den letzten Habsburgern und Lothringern, ein prägnantes Bild der Entwicklung der Gravierkunst bietend, von den antiken Gemmen mit roh gearbeiteter Namensumschrift bis zu den prunkvollen, beinahe überladenen Staatssiegeln der letzten römischen Kaiser deutscher Nation.

des Komitees für die schweizerische Siegelsammlung statt, das sich aus den Herren Rd. Burckhardt-Zahn, Dr. Paul Ganz, Dr. Walther Merz und Staatsarchivar Dr. H. Türler aus Bern zusammensetzte. Man einigte sich über Umfang und Einteilung der Arbeiten, stellte die Art der Katalogisierung, sowie das Formular der Katalogzettel der Matrizensammlung fest und beriet die Maßnahmen für Begründung der Sammlung, Mitteilungen an schweizerische Archive, Gewinnung von Mitarbeitern u. s. w.

Seit Oktober 1901 übernahm Herr Dr. Ernst Wyrsch aus St. Gallen die weitere Einrichtung und Ordnung der Siegelsammlung. Durch Zuwendungen an Matrizen- und Siegelsammlungen haben sich besonders die Herren Rd. Burckhardt-Zahn, Dr. Walther Merz, Dr. Wyss, die Staatsarchivare Dr. H. Türler und Dr. Theodor von Liebenau, ferner Bildhauer Hess verdient gemacht.

Die Beiträge entstammen ausser dem Staatsarchiv Basel solchen dem Landesarchiv Liestal, den Stadtarchiven Aarau, Baden, Freiburg, den Stadtarchiven in Luzern und Zurich, dem bischöflichen und Stadtarchiv Chur, dem Stiftsarchiv Engelberg u. v. a. In jüngster Zeit wurde die Sammlung Schlüer, in Besitz der Schweizerischen Heraldischen Gesellschaft, deponiert. Jedes derselben vorhandene Siegel auf dem Karton mit einem Stempelaufdruck versehen und eingereiht. So beläuft sich die Sammlung zur Zeit auf ca. 10,000 Stück, wenn man jede der 312 Laden auf 32 Siegel im Mittel ansetzt.

Die Matrizensammlung weist an 3000 Exemplare auf. Sie ist besonders sorgfältig und zwar in doppelter Weise katalogisiert. Jede Matrize wird in einem besonderen Couvert aufbewahrt. Ein Zettelkatalog enthält in alphabetischer Reihenfolge die Namen der Siegler; die Nummern dieselben entsprechen der jedem Matrizencouvert aufgeklebten, jeder Matrize sodann mit weisser Farbe auf den Rücken aufgemalten Nummer. Die Couverts sind der Reihenfolge nach in Schubladen nebeneinander gestellt. Anhaftende sind die Matrizen nummerweise nach Datum, Siegler und Herkunft in einem Vorzeichnis in Buchform eingetragen, so dass ein Auffinden der gewünschten Siegel in raschester Weise bewerkstelligt wird.

Die Masse, aus der die Siegel hergestellt sind, ist sehr verschiedenartig, Metallguss, Gips, Siegellack, Wachs und verschiedene Mischungen sind vertreten; die Matrizen sind aus gegen von Zahnärzten zu Füllungen verwendeten Masse von rosa Farbe hergestellt.

Gehen wir nun, wenn auch nur kurz, noch mit dem Inhalt der Sammlung ab, so ist zuerst die spezifisch schweizerische Zusammensetzung derselben in die Augen fallend. Ausserschweizerisches ist nur soweit es geschichtlich sich fand oder direkte Beziehung zur Schweiz hatte, aufgenommen. Die Sammlung zerfällt in vier Abteilungen.

Die erste derselben enthält die Kaiser- und Königsiegel aus frühkarolingischer Zeit bis herab zu den letzten Habsburgern und Luxemburgern, ein prägnantes Bild der Entwicklung der Gravierkunst bietend, von den rudimentär gemalten mit roh gearbeiteten Namenszügen bis zu den prunkvollen, kolossalen Siegeln der letzten römischen Kaiser deutscher Nation.

Den breitesten Raum nehmen die Siegel schweizerischer Familien adeligen und bürgerlichen Standes ein, die die 2. Abteilung ausmachen. Die Siegel der Fürsten und Dynasten, soweit sie in der Schweiz Besitzungen hatten, sind ihnen in grosser Zahl eingereiht, und der Adel sowie das städtische Patriziat sind in beinahe lückenloser Reihe vorhanden. Die Familien Habsburg-Österreich, Landenberg, Hallwyl, Münch u. a. weisen speziell eine bedeutende Vertretung auf.

Abteilung 3, die Siegel der Städte und Länder, enthält eine reiche Sammlung von Siegeln der Gesamtschweiz, der Bundesbehörden, sowie besonders eine Unmenge aus der Zeit der Helvetik mit ihrem an das Übermass grenzenden Behördenapparat. Unter den Kantonen ragen durch ihre Vielfältigkeit Basel, Bern und Zürich hervor, letzteres auch durch eine schöne Sammlung Zunftsiegel.

Interessant und zugleich belehrend ist auch die 4. und letzte Abteilung, die Siegel der Geistlichkeit. Wir finden da die Bischöfe von Basel mit ihren geistlichen Behörden in grosser Zahl von der frühesten bis zur Neuzeit, die übrigen Basler Kirchen und Klöster und erhalten mit einem Blick ein reiches Bild mittelalterlichen Kirchentums. Die Bischöfe von Konstanz sind aufgenommen als vorwiegend schweizerische Prälaten, die Äbte von St. Gallen mit ihrem ganzen Verwaltungsapparat in grosser Zahl und Vollständigkeit vertreten, die beiden berühmten Zürcher Stifter mit einer Fülle interessanter und eigenartiger Siegeldarstellungen. In chronologischer Ordnung folgen sich die Äbte und Bischöfe, Äbtissinnen und übrigen Würdenträger innerhalb jeder Stiftung, und die Namen der schweizerischen Klöster sind beinahe so vollständig wie in Mülinens Helvetia Sacra. Einige nichtschweizerische Kirchen aus Deutschland, Frankreich und England geben Beispiele dortiger Siegelmanier; die Päpste und Konzilien zeigen ihre Bullen.

So schliesst sich die grosse Reihe der Siegel, die ein ziemlich abgerundetes Bild schweizerischer Siegelkunst in alter und neuer Zeit bieten und das reiche staatliche und kirchliche Leben des grossen Bundes in oberdeutschen Landen, wie unsere Schweiz gelegentlich genannt wurde, wie auch den Wohlstand und Kunstsinn der Privaten bezeugt. Möge daher nun die Siegelsammlung recht fleissig benutzt und in beharrlicher Sammlertätigkeit vermehrt und vervollkommnet werden.

Wappenrelief am ehemaligen Zunfthause zu „Schmieden und Zimmerleuten“ in Burgdorf.

Von R. Ochsenbein.

Das malerisch gelegene, schlossartige Gebäude mit dem schlanken Spitztürmchen, das unterhalb der Kirche, weithin sichtbar, über die Häuser der Oberstadt sich erhebt, ist wohl schon manchem Besucher der Stadt aufgefallen. Es ist eines der wenigen älteren Häuser Burgdorfs, welches die verschiedenen

Den breitesten Raum nehmen die Siegel schweizerischer Familien adeliges und bürgerlichen Standes ein, die die 2. Abteilung einnehmen. Die Siegel der Äbteien und Dynasten, soweit sie in der Schweiz Besitzungen hatten, sind ihnen in grosser Zahl eingereiht, und der Adel sowie die städtische Patrizier sind in beinahe lückenloser Reihe vorhanden. Die Familien Habsburg-Österreich, Landenberg, Hallwyl, Münch u. a. weisen speziell eine bestimmte Vertretung auf.

Abteilung 3, die Siegel der Städte und Länder, enthält eine reiche Sammlung von Siegeln der Gesamtschweiz, der Bundesschlössen, sowie besonders eine Dummerge aus der Zeit der Helvetik mit ihrem an das Ubermass grenzenden Behördenapparat. Unter den Kantonen ragen durch ihre Vielhäufigkeit hervor Bern und Zürich hervor, letzteres auch durch eine schöne Sammlung Zunftsiegel.

Interessant und zugleich belehrend ist auch die 4. und letzte Abteilung, die Siegel der Geistlichkeit. Wir finden da die Bischöfe von Basel mit ihren geistlichen Behörden in grosser Zahl von der frühesten bis zur Neuzeit, die übrigen Basler Kirchen und Klöster und erhalten mit einem Blick ein reiches Bild mittelalterlichen Kirchentums. Die Bischöfe von Konstanz sind aufgenommen als vorwiegend schweizerische Prälaten, die Äbte von St. Gallen mit ihrem ganzen Verwaltungsapparat in grosser Zahl und Vollständigkeit vertreten, die beiden berühmten Zürcher Stifter mit einer Fülle interessanter und eigenartiger Siegeldarstellungen. In chronologischer Ordnung folgen sich die Äbte und Äbtissinnen und übrigen Würdenträger innerhalb jeder Stiftung, und die Namen der schweizerischen Klöster sind beinahe so vollständig wie in Mülinens Helvetia Sacra. Einige nichtschweizerische Kirchen aus Deutschland, Frankreich und England geben Beispiele derartiger Siegelmanier; die Papste und Konzilien zeigen ihre Bullen.

So schliesst sich die grosse Reihe der Siegel, die ein ziemlich abgerundetes Bild schweizerischer Siegelkunst in alter und neuer Zeit bietet, und das reiche staatliche und kirchliche Leben des grossen Bundes in oberdeutschen Landen, wie unsere Schweiz gelegentlich genannt wurde, wird auch vom Wappenfreund und Kunstsinn der Privaten bezeugt. Möge daher nun die Siegelsammlung recht fleissig benutzt und in lebendiger Sammelfreudigkeit vermehrt und vervollständiget werden.

Wappenrelief an ehemaligem Zunfthause zu „Schmieden und Zimmerleuten" in Burgdorf.

Von R. Gelzenbühn.

Das malerisch gelegene, schlossartige Gebäude mit dem schlanken Spitzthürmchen, das unterhalb der Kirche, weithin sichtbar, über die Firsten der Oberstadt sich erhebt, ist wohl schon manchem Besucher der Stadt aufgefallen. Es ist eines der weniger alteren Häuser Burgdorfs, welches die verschiedenen

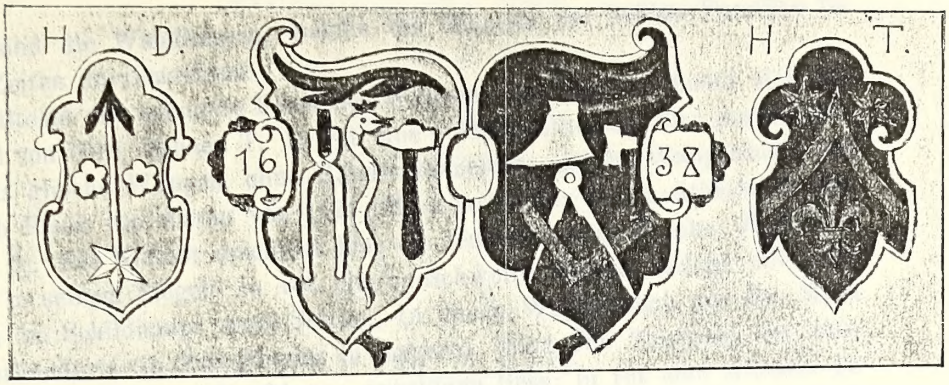


Fig. 1

schweren Brandkatastrophen, von denen die Stadt heimgesucht worden, überdauert hat und auch im letzten grossen Brande vom 21. Juli 1865, obschon mitten im Flammenmeere stehend, wunderbar erhalten blieb.

Auf der Südseite des interessanten Gebäudes befindet sich über dem Eingang ein bemerkenswertes, bemaltes Wappenrelief (Fig. 1), das über die ursprüngliche Bestimmung des Hauses und sein Alter genauen Aufschluss gibt. In der Mitte des Wappensteins sind die Schilde der beiden in Burgdorf bis zu ihrer Auflösung im Jahre 1866 zu einer Zunft vereinigten Gewerkschaften der Schmiede und Zimmerleute nebst der Jahrzahl 1638. Das Wappen der Schmiede trägt in blau: Zange mit einem Stück glühenden Eisen, Hammer und die gekrönte Schlange, letztere darauf hinweisend, dass die Schmiede auch als Heilkünstler wirkten. Die Zimmerleute führen in rot die Insignien ihres Berufes. Die Darstellung der beiden Zunftwappen ist die gleiche, wie sie diejenige der Wappen gleichnamiger Zünfte anderer Städte aufweist, z. B. Zürich, Zunft zum goldenen Horn (Archiv f. Heraldik 1892, Tafel V p. 30).

Beidseitig sind die Wappen der damaligen Zunftvorsteher, darüber deren Initialen. Neben dem Wappen der Schmiede ist dasjenige der Familie Dür: in blau ein silberner Pfeil, der unten in einem fünfstrahligen Stern endigt, beseitet von je einer silbernen, rotbesamten Rose. Die Initialen H D weisen hin auf Heinrich Dür, 1591—1659, Büchsenschmied. Er war des Grossen Rates der Stadt 1612, Bürgermeister 1628—1631, Venner 1642—1659. Heinrich Dür war einer der Donatoren der nun verschollenen Scheibe Nr. 10 im alten Schützenhause zu Burgdorf (Archiv f. Heraldik 1899 p. 83).

Neben dem Wappen der Zimmerleute ist dasjenige der Trachsel, darüber die Initialen H T. Diese Familie, nicht zu verwechseln mit den noch bestehenden Trächsel oder Trechsel, war ein im Mannsstamm 1794 erloschenes Geschlecht, das der Stadt mehrere Magistratspersonen geliefert hat. Hans Trachsel, der hier sein Wappen anbringen liess, war des Kleinen Rates 1632, Vogt der burgdorfischen Herrschaft Grasswyl 1617—1622, Vogt zu Lotzwyl 1637—1642, † 1651.

Für den Heraldiker interessant und zugleich ein Beweis, welch reges Interesse auch die Bürger der Kleinstädte der Pflege des Wappenwesens

Fig. 1

schenkten, sind die Wandlungen, welche die Wappen der beiden Familien im Laufe der Zeiten durchmachten.

Die älteste mir bekannte Form des Wappens der Trachsel findet sich auf einem Siegel von 1618, Johann T. In rot eine goldene Lilie, darüber ein Gerbermesser. Das gleiche Wappen, ohne Handwerkszeichen, ist im Wappenbuch des Hans Ulrich Fisch von Aarau von 1621 (Manuskript der Universitätsbibliothek Basel H. I, 5). Als Kleinot erscheint hier ein feuerspeiender Drache. Johann T. führt 1632 in seinem Siegel: in rot eine geschweifte Spitze, belegt mit einer Lilie, oben im Schildhaupt zwei Sterne. In einem Wappenbuch aus der Mitte des 17. Jahrhunderts (in Privatbesitz in Luzern), führt Joh. Trachsel, der nämliche, der sein Wappen am Zunfthause anbringen liess: in rot eine silberne geschweifte Spitze, belegt mit einer goldenen Lilie, im Schildhaupt zwei silberne Sterne, Kleinot: ein feuerspeiender schwarzer Drache mit goldenen Flügeln. (Gefl. Mitteilungen von Herrn Art.-Major G. K. v. Vivis). Albrecht Trachsel, ein Apotheker, der letzte seines Geschlechts, ändert das Wappen in seinem, nun in der Sammlung des Rittersaals aufbewahrten Siegel folgendermassen ab: in rot eine geschweifte goldene Spitze, belegt mit einer roten Lilie, zwei goldene Sterne im Schildhaupt; den Wappenschild bedeckt eine neunzackige Krone und als Schildhalter prangen zwei feuerspeiende Drachen!

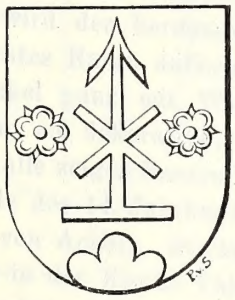


Fig. 2

Auch das Wappen der Dür hat verschiedene Wandlungen erfahren. Die älteste Form ist wohl diejenige am Zunfthause. Von Heinrich Dür existiert noch nebenstehend abgebildetes Wappen (Fig. 2), das nun folgende Abänderungen erfährt. Ende des 17. Jahrhunderts: in blau drei übereinander kreuzweise gelegte silberne Pfeile, beseitet von den silbernen Rosen; Kleinot: ein wachsendes rotes Tier mit einem goldenen Pfeile in der Brust. Anfangs des 18. Jahrhunderts erscheint das Wappen in der nun noch heute geführten Form: von gold und blau geteilt; oben ein springendes rotes Tier, unten die drei kreuzweise gelegten silbernen Pfeile, beseitet von den silbernen, goldbesamten Rosen, Kleinot wie oben, Helmdecken blau und gold. Ein prächtig ausgeführtes Aquarell mit diesem Wappen, von der Meisterhand Bühlers, besitzt Herr alt Nationalrat Franz August Dür in Burgdorf. (Reproduziert in „Die Schweiz", Jahrgang I, 1897/98 p. 521).

denkten, sind die Wandlungen, welche die Wappen der beiden Familien im Laufe der Zeiten durchmachten.

Die älteste mir bekannte Form des Wappens der Trechsel findet sich auf einem Siegel von 1618, Johann T. In rot eine goldene Lilie, darüber ein Gleichgewesser. Das gleiche Wappen, ohne Handwerkszeichen, ist im Wappenbuch des Hans Ulrich Fisch von Aarau von 1621 (Manuskript der Universitätsbibliothek Basel H. I. 5). Als Kleinot erscheint hier ein feuerspeiender Drache. Johann T. führt 1632 in seinem Siegel: in rot eine geschweifte Spitze, belegt mit einer Lilie, oben im Schildhaupt zwei Sterne. In einem Wappenbuch aus der Mitte des 17. Jahrhunderts (in Privatbesitz in Luzern), führt Joh. Trechsel, der wegen Lilie, der sein Wappen am Zunfthause anbringen liess: in rot eine silberne geschweifte Spitze, belegt mit einer goldenen Lilie, im Schildhaupt zwei silberne Sterne. Kleinot: ein feuerspeiender schwarzer Drache mit goldenen Flügeln. (Gefl. Mitteilungen von Herrn Art.-Major G. R. v. Vivis). Albrecht Trechsel, ein Apotheker, der letzte seines Geschlechts, ändert das Wappen in seinem, nun in der Sammlung des Rittersaals aufbewahrten Siegel folgendermassen ab: in rot eine geschweifte goldene Spitze, belegt mit einer roten Lilie, zwei goldene Sterne im Schildhaupt; den Wappenschild bedeckt eine neunzackige Krone und als Schildhalter prangen zwei feuerspeiende Drachen:

Fig. 2

Auch das Wappen der Dür hat verschiedene Wandlungen erfahren. Die älteste Form ist wohl diejenige am Zunfthause. Von Heinrich Dür existiert noch nebenstehend abgebildetes Wappen (Fig. 2), das um folgende Abänderungen erfährt. Ende des 17. Jahrhunderts: in blau drei übereinander liegende silberne Pfähle, besetzt von den silbernen Rosen; Kleinot: ein springendes rotes Tier mit einem goldenen Pfahle in der Brust. Anfangs des 18. Jahrhunderts erscheint das Wappen in der nun noch heute geführten Form: von gold und blau geteilt; oben ein springendes rotes Tier, unten die drei übereinander gelegten silbernen Pfähle, besetzt von den silbernen, goldbesamten Rosen. Kleinot wie oben, Helmdecken blau und gold. Ein prächtig ausgeführtes Aquarell mit diesem Wappen, von der Malerschule Bühlers, besitzt Herr alt Buchhändler Franz August Dür in Burgdorf. (Hervorgehoben in „Die Schweiz", Jahrgang I, 1897/98 p. 521).

Heraldisches aus Sitten.

Von E. A. S.

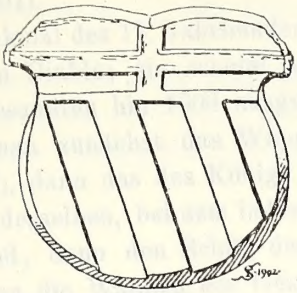


Fig. 3
Schild des Kardinals Schinner an Eingang der Theodulskirche.

Dass die Heraldik seit den Tagen des Mittelalters auch in den Tälern unserer Gebirgskantone geblüht hat, ist den Lesern unserer Zeitschrift bekannt. Dass sie im Kanton Wallis seither in ununterbrochener und ungemein mannigfaltiger Verwendung stand, sollen die nachfolgenden Notizen beweisen.

Aus dem 13. Jahrhundert stammt die heraldische Ausschmückung eines Kamins auf Valeria, dessen schon Ganz in dieser Zeitschrift gedacht hat. Aus dem folgenden Saeculum ist mehr erhalten: Im kantonalen Museum von Sitten, auf der Burg Valeria, wird der berühmte von Ströhl abgebildete Schild mit dem Adler des Geschlechtes Raron aufbewahrt; ferner ein Kästchen aus Holz, dessen Wände und Deckel ganz mit Wappenschilden verziert sind. Freilich handelt es sich hier nur um dekorative, nicht bestimmte, gewissen Walliser Familien eigene Schilde; alle zeigen lineare Teilungen, keinerlei Tier- oder andere Bilder. Auch Glasgemälde des 14. Jahrhunderts sind noch vorhanden, sie zeigen den Schild des Eduard von Achaia, Bischof von Sitten (1375—1386) und des Domkapitels und hängen in der Kirche Valeria. Einen unbekannten, stark verblichenen Dreieckschild sahen wir in dem vermutlich von einem Italiener ausgemalten Bogenfeld des Hauptportals der Kathedrale.

Auch aus dem 15. Jahrhundert ist manches auf uns gekommen [1]: heraldische Wandgemälde im Chor der Kirche Valeria, eine von Ganz publizierte Scheibe eines Asperling, der Wandbilderzyklus der guten Helden mit ihren phantastischen Wappenschilden auf der Burg Valeria, mehrere farbige Holzschilde mit dem Wappen des Domkapitels, eine eiserne Sakristeitüre der Kathedrale mit leerem Schilde.

Unter den Monumenten des 16. Jahrhunderts seien hervorgehoben: die vier Schilde des Supersax im Saal des gleichnamigen Palastes (1505), die Schilde des Kardinals Schinner am Triumphbogen und am Portal der Theodulskirche (1499—1522), der geätzte Schild am Hals des Brustpanzers des Supersax im

[1] Auch an andern Orten des Kantons Wallis, wie z. B. die Schlußsteine in den Überbleibseln der alten Abteikirche von Saint-Maurice.

Heraldisches aus Sitten.

Von M. d. S.

Fig. 3

Schild des Kardinals Schinner an Eingang der Theodulskirche.

Dass die Heraldik seit den Tagen des Mittelalters auch in den Tälern unserer Gebirgskantone gepflegt hat, ist den Lesern unserer Zeitschrift bekannt. Dass sie im Kanton Wallis selber in umgestaltenderer und mannigfaltiger Verwendung stand, sollen die nachfolgenden Notizen beweisen.

Aus dem 15. Jahrhundert stammt die heraldische Ausschmückung eines Kamins auf Valeria, dessen schon Gaus in dieser Zeitschrift gedacht hat. Aus dem folgenden Saeculum ist mehr erhalten: im kantonalen Museum von Sitten, auf der Burg Valeria, wird der berühmte von Stöckli abgebildete Schild mit dem Adler des Geschlechtes Raron aufbewahrt; ferner ein Kästchen aus Holz, dessen Wände und Deckel ganz mit Wappenschilden verziert sind. Freilich handelt es sich hier nur um dekorative, nicht bestimmte, gewissen Walliser Familien eigene Schilde; allg zeigen lineare Teilungen, keineswegs Par- oder andere Bilder. Auch Glasgemälde des 14. Jahrhunderts sind noch vorhanden, sie zeigen den Schild des Eduard von Savoyen, Bischof von Sitten (1375—1395) und des Domkapitels und hängen in der Kirche Valeria. Eben unbezeichnet, stark verblichenen Dreieckschild sahen wir in dem vermutlich von einem Italiener ausgemalten Rogenfeld des Hauptportals der Kathedrale.

Auch aus dem 15. Jahrhundert ist manches auf uns gekommen: heraldische Wandgemälde im Chor der Kirche Valeria, eine von Daux publizierte Scheibe eines Aspeling, der Wandbilderzyklus der guten Hälfte mit ihren phantastischen Wappenschilden auf der Burg Valeria, andere farbige Holzschilde mit den Wappen des Domkapitels, eine eiserne Sakristeitür der Kathedrale mit leerem Schilde.

Unter den Monumenten des 16. Jahrhunderts seien hervorgehoben: die vier Schilde des Supersax im Saal des gleichnamigen Palastes (1509), die Schilde des Kardinals Schinner am Tympanbogen und am Portal der Theodulskirche (1499—1520), der gestürzte Schild am Hals des Drachenkopfes des Supersax im

[1] Auch an andern Orten des Kantons Wallis, wie z. B. die Kirchmarkrine in den Überbleibseln der alten Abteikirche von Saint-Maurice.

kantonalen Museum, ebenda ein gesticktes Tuch von 1574 mit zwei Wappenschilden, ein geschnitztes Holzrelief vom selben Jahr mit dem Schild des Bischofs Hiltprand I. von Riedmatten (1565–1604).

Das bedeutendste heraldische Denkmal des 17. Jahrhunderts ist die Wand- und Deckenmalerei der sog. Maison du Diable; sie scheint auf den Empfang eines hochgestellten französischen Abgesandten hin 1606 ausgeführt worden zu sein. In der Mitte der Decke sieht man zunächst das Wappen des Bischofs Adrian II. von Riedmatten (1604—1613), dann das des Königs Heinrich IV. von Frankreich, das der zweiten Gemahlin desselben, bei dem indes die medicäischen Pillen nicht richtig wiedergegeben sind, dann den Schild des Landes Wallis. In den Zwickeln zur Rechten sieht man die Wappen der Gesandten de Sillery (1587—1595), Le Febure (1604—1607) und Eustach de Reffuge (1607—1616), zur Linken die des Hotoman (1597—1600) und de Vic (1600—1605). In den Bogenfeldern rechts sind die Schilde von Siders, Raron und Brig, links der von Visp erkennkar[1]. Ein eingemauertes Alabasterrelief in der rechten Seiten-

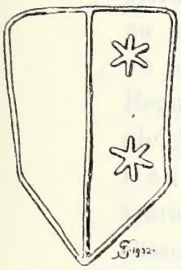


Fig. 4

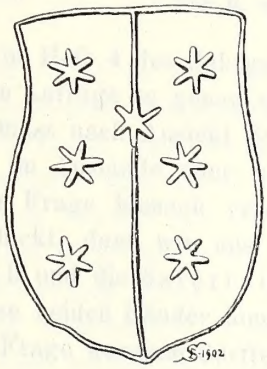


Fig. 5

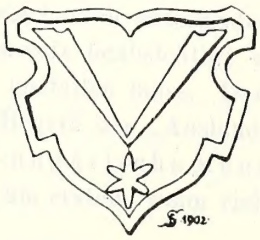


Fig. 6

Brenneisen in Valeria.

mauer zeigt ein prächtiges Supersaxwappen von trefflicher Arbeit, wahrscheinlich noch ins 16. Jahrhundert zurückreichend, der Keilstein des Bogens auf der Hofseite enthält den Schild mit der Krone von Supersax. Aus dem 17. Jahrhundert sind ferner noch erhalten: ein Bett mit Intarsien und den Schilden der Schinner und Gunteren (1650), ein Steinofen im Haus des Domkapitels mit dessen Schild (1658), ein Schrank mit Initialen CGN und MV und zwei Schilden (1671), eine Grabschrift mit einem auf das Wappenbild Supersax bezüglichen Wortspiel in der Kathedrale, ein Parament von 1689 mit dem Wappen des Bischofs Adrian V. von Riedmatten (1672—1701), mehrere Glasgemälde u. a. m.

Aus dem 18. Jahrhundert notierten wir eine Truhe mit dem Wappenschild derer de Torrenté im Palast Supersax, zwei Brenneisen im Museum

[1] Diese Malereien sind im Auftrag der schweiz. Gesellschaft für Erhaltung der Kunstdenkmäler aufgenommen, aber nicht veröffentlicht worden. Die Reproduktionen würden sich vortrefflich zur Ausschmückung des sog. Ambassadorensaals im Solothurer Museum eignen.

tionalen Museum, ebenda ein gestiftetes Tuch von 1574 mit zwei Wappenbilden, ein gesticktes Holzrelief von seinem Jahr mit dem Schild des Bischofs Ferrand I. von Riedmatten (1565—1604).

Das bedeutendste heraldische Denkmal des 17. Jahrhunderts ist die Wand- und Deckenmalerei der sog. Maison de Diable; sie scheint auf den Einzug des hochgestellten französischen Abgesandten bin 1666 angefertigt worden zu sein. In der Mitte der Decke sieht man zunächst das Wappen des Bischofs Adrian II. von Riedmatten (1604—1613), dann das des Königs Heinrich IV. von Frankreich, das der zweiten Gemahlin desselben, bei dem indes die mittelalterlichen Farben nicht richtig wiedergegeben sind, dann den Schild des Landes Wallis. Unter den Zwickeln zur Rechten sieht man die Wappen der Gesandten de Sillery (1617—1626), Le Fèbure (1601—1607) und Renault de Rethuze (1607—1616), zur Linken die des Botsman (1627—1660) und de Vie (1660—1666). In den Zwischenfeldern rechts sind die Schilde von Sidens, Baron und Berg, links der von Visp erkennbar[1]. Ein eingemauertes Alabasterrelief in der rechten Seiten-

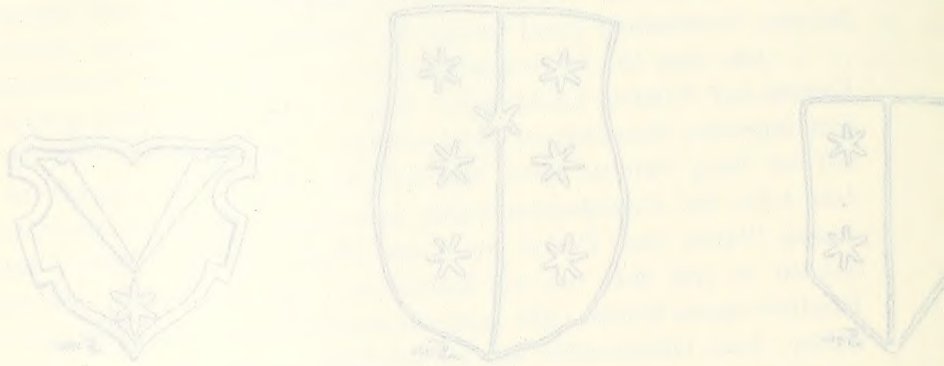


Fig. 4 Fig. 5 Fig. 6

Ironscheiben in Valeria.

er zeigt ein prächtiges Superexlibris von trefflicher Arbeit, wahrscheinlich
s ins 16. Jahrhundert zurückreichend, der Kelchstein des Bogens auf der Hof-
e enthält den Schild mit der Krone von Superexx. Aus dem 17. Jahrhundert
ferner noch erhalten: ein Bett mit Intarsien und den Schilden der Schanner
Gunteren (1650), ein Steinofen im Haus des Dorfkapitels mit diesen Schild
08), ein Schrank mit Initialen G B N und MV und zwei Schilden (1671), eine
bschnitt mit einem auf das Wappenbild Superexx bezüglichen Wappenpaar in
Kathedrale, ein Parament von 1680 mit dem Wappen des Bischofs Adrian V.
Riedmatten (1672—1701), mehrere Glasgemälde u. a. m.

Aus dem 18. Jahrhundert bewahren wir eine Tafel mit dem Wappenbild derer de Torrenté im Palast Superexx, zwei Ironscheiben im Museum

[1] Diese Malereien sind in Anlass der schwiz. Gesellschaft für Erhaltung der Kunstdenkmäler aufgenommen, aber nicht veröffentlicht worden. Die Regierungsbehörden erwägen sich gerüchtlich zur Ausschmückung des sog. Abgesandtenzimmers im Schulhause Sion zu eignen.

(Fig. 4 u. 5), mit denen Verbrecher gezeichnet wurden, eine Tür mit einem durchbrochenen und einem geschnitzten Wappen auf Valeria, ein Tüchlein mit roter Stickerei im Museum (1764), einige Schnitzereien von und an Altären, ein Grabstein mit dem Schild des J. Fr. Jos. Udret († 1742), im Friedhof der Kathedrale (Fig. 6).

Unten den Wappensagen, die heute noch im Volksmunde sind, mag nur die auf den Schinnerschild bezügliche hier Platz finden: die drei schrägen Balken sind Schienen, die ein Schinner infolge Beinbruchs zu tragen genötigt war.

Berechtigt der ehemalige Titel „Junker" des luzernischen Patriziates die betreffenden Familien heutzutage zur Führung des Prädikates „von"?

Von R. von Diesbach.

Um diese in Heft 4 des Jahrganges 1902 des „Schweizer. Archives für Heraldik" gestellte Anfrage so genau und erschöpfend als es wünschenswert ist, zu beantworten, muss nach Ansicht des Unterzeichneten unterschieden werden, ob jene Führung im Auslande oder in der Schweiz beabsichtigt wird, da die Beantwortung der Frage hienach verschieden ausfallen muss. Dabei sei auch gleich vorausgeschickt, dass wir uns für den Begriff des „Auslandes" auf das Deutsche Reich und die österreichisch-ungarische Monarchie beschränken, da diese beiden Länder hierin wohl am ersten, wenn vielleicht nicht ausschliesslich in Frage kommen dürften.

I. Ausland.

Im Deutschen Reich herrscht gegenwärtig in den massgebenden Kreisen die s. Z. auch vom deutschen Juristentag ausgesprochene Ansicht, das „von" sei ausschliesslich als Adelszeichen anzusehen (und nicht als Namensbestandteil). Wollte also ein dem Luzerner Patriziate angehörendes Mitglied, dessen Vorfahren zwar zu Luzern den Junkertitel führten, das sich aber selbst bisher ohne „von" schrieb, nunmehr in irgend einem der Einzelstaaten des deutschen Reiches das „von" führen, so müsste der Betreffende natürlich zunächst bei den zustehenden Behörden den Beweis seines Adels auf irgend eine Weise erbringen. Ob es nun hiezu genügen würde, nachzuweisen, dass die unmittelbaren Vorfahren des Probanten wegen der — natürlich auch wieder glaubhaft zu machenden — Zugehörigkeit zum ehemaligen kleinen Rate der Stadt und Republik Luzern den Junkertitel zu Recht führten, oder ob nicht wenigstens noch der — wenn vielleicht auch nur vorübergehende — Besitz von mit Patrimonialgerichtsbarkeit ausgestatteten Herrschaften dazu kommen müsste, wagen wir hier nicht zu entscheiden, möchten aber jedenfalls das letztere für

(Fig. 4 a, b), mit denen Verbrecher gezeichnet wurden, eine Tür mit einem durchbrochenen und einem geschlossenen Wappen auf Veldeck, ein Freiheit mit roter Stickerei im Museum (1793), einige schmiedeeiserne von und an Ahnen, ein Grabstein mit dem Schild des J. Fr. Jos. Durer († 1752), im Kreuzhof der Katharinenkirche (Fig. 6).

Unter den Wappenarzen, die heute noch im Volksmunde sind, sind nur die auf den Schinnerschild bezüglichen hier Platz finden; die drei schwarzen Adler sind Schinnen, die ein Schinner bulge Hauptmann zu Lugen gewesen wa

---

Berechtigt der eheunehelige Titel „Junker" des hanseatischen Patriziates die betreffenden Familien heutzutage zur Führung des Prädikates „von"?

Von R. von Dieselsch.

Um diese in Heft 4 des Jahrganges 1902 des „Schweizer. Archives für Heraldik" gestellte Anfrage so genau und erschöpfend als es wünschenswert ist, zu beantworten, muss nach Ansicht des Interessierenden untersuchen werden, ob jene Führung im Auslande oder in der Schweiz beabsichtigt wird, da die Beantwortung der Frage hienach verschieden ausfallen muss. Dabei sei auch gleich vorausgeschickt, dass wir uns für den Begriff des „Auslandes" auf das Deutsche Reich und die österreichisch-ungarische Monarchie beschränken, da diese beiden Länder hiern wohl am ersten, wenn überhaupt nicht ausschliesslich in Frage kommen dürften.

I. Ausland.

Im Deutschen Reich herrscht gegenwärtig in den massgebenden Kreisen die s. Z. auch von deutschen Juristenkreisen angesprochene Ansicht, das „von" sei ausschliesslich als Adelszeichen aufzufassen und nicht als Angabe bestimmter Herkunft. Wollte also ein dem Inferiorer Patriziate angehörender Mitglied, dessen Vorfahren zwar zu Luxem den Junkertitel führen, das sich aber selbst bisher ohne „von" schrieb, plötzlich in Folge einer der Rückerlangung des deutschen Reiches das „von" führen, so würde der Referent unbedenklich ablehnen bei den zuständigen Behörden den Bescheid ausmachen, dass nach Lage der Sache auf irgend eine Weise erfolgen. Ob es nun hiern genügen würde, ausdrücklich, dass die unmittelbaren Vorfahren der Trobanten wegen der — natürlich auch weiter glaubhaft zu machenden — Zugehörigkeit zum ehemaligen Königlichen Rate der Stadt und Republik Luxem den Junkertitel an Recht führen, oder ob nicht wenigstens noch der — wenn vielleicht auch nur vorübergehende — Besitz von mit Fahrnisnachgerichtsbarkeit ausgestatteten Herrschaften dazu kommen müsste, wagen wir hier nicht zu entscheiden, möchten aber jedenfalls das letztere für

sicherer halten. Ist aber erst einmal der Beweis der Adelsqualität auf irgend eine Weise gehörig geleistet, so dürfte dann allerdings dem Betreffenden der Gebrauch des „von“ von keiner zuständigen deutschen Amtsstelle mehr verwehrt werden. Dabei würde sich wohl in den meisten Staaten die Sache so gestalten, dass dem Petenten zugleich mit der Benachrichtigung von der Hinlänglichkeit des von ihm eingereichten Adelsbeweises auch eine förmliche und ausdrückliche Erlaubnis zur Führung des bisher nicht geführten „von“ erteilt würde. Selbstverständlich muss dieselbe erst abgewartet werden.

Ziemlich ähnlich wie im Deutschen Reich dürften die einschlägigen Verhältnisse auch in Österreich-Ungarn liegen.

II. Schweiz.

Hier betonen wir nochmals des bestimmtesten, dass wir ausschliesslich nur den Fall im Auge haben, dass ein Angehöriger eines Geschlechtes, welches sich früher zwar des Junkertitels, nicht aber des „von“ (auch nicht mit den „von“ einer Grundherrschaft!) bediente, nun heutzutage anstatt des frühern Junkertitels das „von“ als etwas neues an seinem Namen zu führen wünschte.

In diesem Fall würde es sich also für unsere schweizerischen Verhältnisse, denen der Begriff eines Adelstandes doch wohl in allen Kantonen fremd ist, nur um eine Modifikation, einen Zusatz, resp. eine Veränderung des bisher geführten Namens handeln. Eine solche kann nun natürlich der Einzelne nicht von sich aus vornehmen, wenn sie auch für andere verbindlich sein soll, sondern er muss dazu die Zustimmung der Regierung einholen. Sein Gesuch um diese Zustimmung würde er auch im Inland mit der Zugehörigkeit seiner Vorfahren zum luzernischen Patriziat motivieren, welche bevorzugte Standesstellung ihn dazu berechtige, anstatt des nunmehr absolet gewordenen Junkertitels das heutzutage als Zeichen der adeligen Eigenschaft eines Namens meistens üblich gewordene „von“ zu führen. Bis hieher wäre der Gang der Angelegenheit im Ausland wie im Inland ein ziemlich gleicher oder wenigstens sehr ähnlicher, aber bei der Entscheidung wird sich nun der Unterschied zwischen hier und dort zeigen.

Während es in den monarchischen Staaten, denen der Begriff eines besondern Adelstandes unter den Staatsangehörigen als einer öffentlichen, rechtlichen und sozialen Institution eigen ist, auch ein ausschliessliches und — wie wir persönlich aus tiefster Überzeugung dafür halten — auch ethisch und moralisch begründetes Recht der diesem Stande angehörenden Personen auf die denselben auch äusserlich zum Ausdruck bringenden Würden, Titulaturen, Prädikate u. s. w. gibt, so dass eine dortige Regierung, sofern sie nicht geradezu grobes und schreiendes Unrecht tun will, einer Persönlichkeit, die sich aus irgend einem Grunde über ihre Zugehörigkeit zum Adel genügend legitimiert hat, das Recht zum Gebrauch der genannten adeligen Titulaturen, Prädikate u. s. w. niemals verwehren kann, ja jedenfalls bei grundloser Renitenz durch die Gerichte, sofern diese irgend nach den Grundsätzen von Recht und Billig-

sicherer halten. Ist aber erst einmal der Beweis der Adelsqualität auf Grund einer Weise rechtlich geleistet, so dürfte dann allerdings den Betreffenden der Gebrauch des „von" von Keiner zukünftigen deutschen Amtsstelle mehr verwehrt werden. Dabei würde sich wohl in den meisten Fällen die Schwierigkeit gestalten, dass dem Petenten zugleich mit der Beweisleistung von der Ehrlichkeit des von ihm rückgerichteten Adelsbeweises auch eine formelle und ausdrückliche Erlaubnis zur Führung des bisher nicht geführten „von" erteilt würde. Selbstverständlich müsse dieselbe erst abgewartet werden.

Ziemlich ähnlich wie im Deutschen Reich dürften die ausschlaggebenden Verhältnisse auch in Österreich-Ungarn liegen.

II. Schweiz.

Hier betonen wir nochmals das bestimmtestens, dass wir ausschliesslich nur den Fall im Auge haben, dass ein Angehöriger eines Geschlechtes, welches sich früher zwar das Junkertitels, nicht aber des „von" (auch nicht mit den „von" einer Grundherrschaft) bediente, aus Bequemlichkeit nunmehr das frühere Junkertitels das „von" als etwas neues zu seinem Namen zu führen wünschte.

In diesem Fall würde es sich also für unsere schweizerischen Verhältnisse, denen der Begriff eines Adelstandes doch wohl in allen Kantonen fremd ist, nur um eine Modifikation, einen Ersatz, resp. eine Veränderung des bisher geführten Namens handeln. Eine solche kann nun natürlich der Minister nicht von sich aus vornehmen, wenn sie auch für andere verbindlich sein soll, sondern er muss dazu die Zustimmung der Regierung einholen. Sein Gesuch um diese Zustimmung würde er auch in Fühlung mit der Zivilbehörde seiner Vorfahren zum Inserieren (Publizieren) motivieren, welche bevorzugte Standesstellung ihn dazu berechtige, anstatt des einmal ebenso gewordenen Junkertitels das Beiwortes als Zeichen der adeligen Eigenschaft eines Namens meistens üblich gewordene „von" zu führen. Bis hierher wäre der Stand der Angelegenheit im Ausland wie im Inland ein ziemlich gleicher oder wenigstens sehr ähnlicher, aber bei der Entscheidung würde sich nun der Unterschied zwischen hier und dort zeigen.

Während es in den monarchischen Staaten, denen der Begriff eines besonderen Adelstandes unter den Staatsangehörigen als etwas allmählichen, rechtlichen und sozialen Institution eigen ist, auch ein unsachlichesfähiges und — wie wir persönlich aus tiefster Überzeugung sagen dürfen — auch ethisch und moralisch begründetes Recht der dortigen Stände angehörenden Personen auf die denselben auch äusserlich zum Ausdruck kommenden Wörter, Prädikaten, Prädikate u. s. w. gibt, so dass eine dortige Regierung, wenn sie nicht gewaltsam grobes und schreiendes Unrecht tun will, einer Partei, die sich aus irgend einem Grunde über ihre Zugehörigkeit zum Adel ausweisen legitimiert hat, das Recht zum Gebrauch der genannten adeligen Titulaturen, Prädikate u. s. w. niemals verweigern kann, ja jedenfalls bei gründlicher Kenntnis durch die Gerichte, sofern diese irgend auch den Grundsätzen von Recht und Billig-

keit verfahren wollten, geradezu gezwungen werden könnte, eine erwiesenermassen adelige Persönlichkeit durch Erteilung der ihr zukommenden adeligen Titel und Prädikate auch als adelig anzuerkennen — ist dieses in unsern demokratischen Staatswesen, die einen besondern, höhern Adelstand unter den Staatsbürgern weder in öffentlicher noch in rechtlicher, ja kaum noch in rein privatgesellschaftlicher Beziehung kennen, **nicht** der Fall. Die Luzerner Regierung kann also in vorliegender Angelegenheit dem Petenten entsprechen, aber sie muss nicht, wenn sie nicht will. Sie kann ganz ebensogut, sich auf die demokratischen Gleichheitsgrundsätze berufend, auf denen die ganze Staatsform aufgebaut ist, den Petenten prinzipiell abweisen, ohne dass er hiegegen etwas machen könnte. Sie kann auch, wenn sie sich einerseits dem Petenten nicht ganz ungefällig zeigen und doch dabei mit den demokratischen Grundsätzen nicht in Widerspruch geraten will, den Mittelweg einschlagen, dem Petenten das erbetene „von" zu gestatten, allein in der Erlaubnis den ausdrücklichen Vorbehalt beifügen, dass sie auch trotzdem denselben nicht als Adeligen anerkenne, da sie einen besondern adeligen Stand unter den Staatsbürgern überhaupt nicht kenne. Von diesen drei möglichen Entscheidungen würden daher die zweite und dritte den Petenten der Notwendigkeit seines Adelsnachweises im monarchischen Auslande nicht überheben, ja wohl nicht einmal die erste, da es dort selbst schon genügend bekannt zu sein scheint, dass offizielle Adelsanerkennungen schweizerischer Kantonsregierungen für ihre Staatsangehörigen entweder gar nicht erhältlich sind oder doch jedenfalls den Kernpunkt der Angelegenheit, eben die ein Individuum vor andern Staatsbürgern auszeichnende klar ausgesprochene Zugehörigkeit zu einem höhern sozialen Stande, vollständig ausser Acht lassen. So ist dem Unterzeichneten ein Fall bekannt, dass ein Angehöriger eines nicht etwa nur patrizischen, sondern auch adeligen und eben deshalb früher junkerlichen Bernergeschlechtes, der das „von" in seinen sämtlichen Ausweispapieren stehen hatte, ja dessen Name dem königlichen preussischen Heroldsamte zu Berlin als ein zum Adel qualifizierter aus der Geschichte Berns ohnehin bekannt war, trotz dieser beiden Tatsachen bei Gelegenheit seiner Naturalisation als preussischer Staatsangehöriger von der genannten Adelsbehörde zu einem Ausweise über seine Berechtigung auf das „von" angehalten wurde, die er denn auch auf historischem Wege dartat.

Soweit unsere Meinung, was die Möglichkeit der offiziellen Geltendmachung eines solchen Anspruches in der Schweiz und im Auslande betrifft.

Zur Sache selbst ist unsere, allerdings rein private Ansicht, sehr bestimmt und entschieden folgende:

1) In Adelssachen zuständige Behörden des monarchischen Auslandes werden das für die Frage der Zugehörigkeit einer Persönlichkeit zum Adelstande stets massgebend sein müssende Prinzip: „Nobilitas nunquam præsumitur" (d. h. der adelige Stand wird nie ohne weiteres vorausgesetzt) auch dann vollständig wahren, wenn sie einen Angehörigen des luzernischen Patriziates, dessen Vorfahren eben wegen ihrer Zugehörigkeit zu demselben den Junkertitel führten,

während er selber das „von“ vielleicht auch nicht führt, auch nur auf den blossen Nachweis seiner Zugehörigkeit zum Patriziat hin — auch ohne Adelsdiplome, Ritterwürden oder Besitz von Patrimonialgerichtsherrschaften — als adelig anerkennen und halten, weil die patrizischen Luzernerfamilien noch bis ins 18. Jahrhundert als Glieder derjenigen juristischen Person, welche den Souverän des Landes bildete, nicht bloss in ihrer eigenen Stadtgemeinde, sondern auch über die andern Gemeinden, welche den Kanton Luzern bildeten, die vollen Souveränetätsrechte ausübten, was sie doch jedenfalls über ihre Mitbürger nicht weniger emporhob, als die damaligen Feudalrechte den Adel der monarchischen Staaten über dessen Mitbürger, da doch dem letztern, ja nicht einmal dem reichsunmittelbaren, solche Souveränetätsrechte niemals zustanden.

2) Wir halten die Nachkommen der luzernischen Junkergeschlechter zur Führung des heutzutage an die Stelle des (nach unserer Ansicht „leider“) ungebräuchlich gewordenen Junkertitels getretenen „von“ für vollauf berechtigt, eben aus den sub 1) entwickelten Gründen; wir sind persönlich auch vollständig dazu bereit, ihnen auf ihr persönliches Verlangen dasselbe jederzeit in Wort und Schrift gerne und mit der Überzeugung, dass es ihnen auch rechtlich zustehen würde, zu geben.

3) Aber wir zweifeln — zu unserm Bedauern — dass die Möglichkeit der offiziellen Geltendmachung dieses wenn auch historisch noch so begründeten Anspruchs unter unsern gegenwärtigen Verhältnissen sehr nahe liege.

Sceau d'Othon de Granson, évêque de Toul (1306—1307).

Par Edmond des Robert.

Dans le «*Journal de la Société d'archéologie lorraine*», année 1900, p. 113 et suivantes, j'ai fait connaître un sceau d'Othon de Granson, évêque de Toul (1306 à 1307). Ce sceau était complétement inédit, car Ch. Robert, dans son ouvrage estimé *la Sigillographie de Toul*, après avoir indiqué les armes de ce prélat: *pallé d'argent et d'azur, à la bande de gueules brochant sur le tout et chargée de trois coquilles d'or posées dans le sens de la bande*, ajoute n'avoir jamais rencontré de sceau de cet évêque.

Othon porta d'abord l'épée, fut ambassadeur d'Angleterre à la Cour de France, puis entra dans les ordres, devint écolâtre de Toul, archidiacre de Besançon et chanoine de Verdun; deux de ses oncles avaient été évêques de cette dernière ville. Le chapitre de Toul le porta, par voie d'élection, à la dignité épiscopale; mais, après de nombreux démêlés avec les bourgeois de cette cité dont il ne se rendit maître qu'à l'aide de membres de sa famille et de Thibaut, duc de Lorraine, il sollicita et obtint de Clément V, en 1307 le siège épiscopal de Bâle, où, succédant à Pierre d'Aichspalt, il joua un rôle que nous n'avons qu'à rappeler ici.

während er selber das „von“ vielleicht auch nicht führt, auch nur auf den bloßen Nachweis seiner Zugehörigkeit zum Patriziat hin — auch ohne Adelsdiplome, Ritterwürden oder Besitz von Familienfideikommissherrschaften — als adelig anerkennen und halten, weil die politischen Luxerneramilien noch bis ins 18. Jahrhundert als Glieder derjenigen juristischen Person, welche den Souverän des Landes bildete, nicht blos in ihrer engeren Stadtgemeinde, sondern auch über die andern Gemeinden, welche den Kanton Luxern bildeten, die vollen Souveränitätsrechte ausübten, was sie doch jedenfalls über ihre Mitbürger nicht weniger empörtöd, als die dunnaligen Feudalrechte den Adel der monarchischen Staaten über diesen Mitbürger, da doch dem letztern, ja nicht einmal dem reichsunmittelbaren, solche Souveränitätsrechte niemals zustanden.

2) Wir halten die Nachkommen der luxernischen Landvogteibesitzer zur Führung des bestrittenen an die Stelle des (nach unserer Ansicht „leidar“) an gebräuchlich gewordenen Junkertitels geratenen „von“ für vollkommen berechtigt, eben aus den sub 1) entwickelten Gründen; wir sind persönlich auch vollständig dazu bereit, ihnen auf ihr persönliches Verlangen dasselbe jederzeit in Wort und Schrift gerne und mit der Überzeugung, dass es ihnen auch rechtlich zustehen würde, zu geben.

3) Aber wir zweifeln — zu unserm Bedauern — dass die Möglichkeit der offiziellen Geltendmachung dieses wenn auch historisch noch so begründeten Anspruchs unter unsern gegenwärtigen Verhältnissen sehr nahe liege.

Secau d'Othon de Grandson, évêque de Toul (1300—1307).

Par Edmond des Robert.

Dans le «Journal de la Société d'archéologie lorraine» année 1900, p. 113 et suivantes, j'ai fait connaître un sceau d'Othon de Grandson, évêque de Toul (1300 à 1307). Ce sceau était complètement inédit, car Ch. Lepaire, dans son ouvrage estimé la Sigillographie de Toul, après avoir indiqué les armes de ce prélat: parti d'argent et d'azur, à la bande de gueules brochant sur le tout et chargée de trois coquilles d'or. Poussés dans le sens de la bande, ajoute n'avoir jamais rencontré de sceau de cet évêque.

Othon porta d'abord l'épée, lut ambassadeur d'Angleterre à la Cour de France, puis entra dans les ordres, devint évêque de Toul, trésorier de Besançon et chanoine de Verdun; dans de ses quelques séjours à évêques de cette dernière ville. Le chapitre de Toul le porta, pour élu d'élection, à la dignité épiscopale; mais, après de nombreux démêlés avec les bourgeois de cette cité dont il ne se rendit maître qu'à l'aide de membres de sa famille et de Thibaut, duc de Lorraine, il sollicita et obtint de Clément V, en 1307 le siège épiscopal de Bâle, où, succédant à Pierre d'Aichspurt, il joua un rôle que nous n'avons qu'à rappeler ici.

Fig. 7

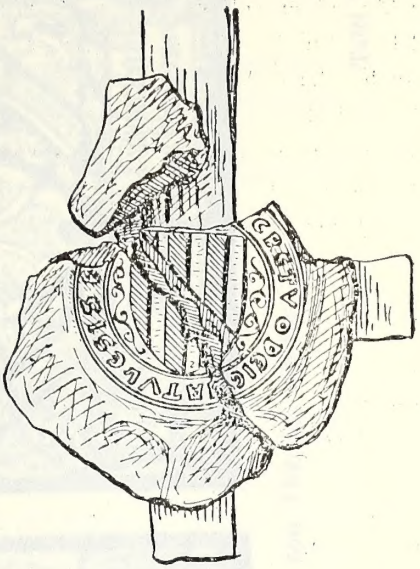


Fig. 8

Ce sceau, de forme ogivale, qui mesure environ 70 millimètres de hauteur, sur 48 millimètres de largeur, est en cire verte, apposé sur double queue de parchemin; l'un des bouts replié à angle droit sort à l'extrémité gauche du petit axe. Il est appendu à une charte latine du mois de mars 1306, conservée aux Archives de Meurthe et Moselle (B. 511 nº 131).

✠ ..... S : DEI : ..... ΠSIS : EP .....[1]. L'évêque est figuré assis, sous un dais gothique, dont on aperçoit encore un vestige dans la partie supérieure du fragment qui reste. Il tient sa crosse de la main gauche.

R' ✠ ..... CRETV O DEI GIA TVLESIS E .....[2]. Le contre-sceau, qui est rond, mesure environ 30 millimètres de diamètre. On y voit un écu pallé avec une bande brochant sur le tout, mais on n'y distingue pas les trois coquilles à cause de la cassure qui se trouve dans le sens de la bande.

Bernische Wappenscheiben aus Königsfelden.

Von R. A. Nüscheler.

(Hiezu Tafel V).

Die hier zur Abbildung gelangenden, von Berner Patriziern gestifteten drei Wappenscheiben des 16. Jahrhunderts waren, bis zur Restauration der Glas-

---

[1] L'inscription reconstituée est: ✠ SIGILLVM : ODONIS : DEI : GRATIA : TVLLENSIS : EPISCOPI :

[2] L'inscription reconstituée est: ✠ SECRETV̄ Ō DEI GR̄IA TVLĒSIS EPISCOPI. *(Secretum Odonis dei gratia tullensis episcopi).*

Fig. 8

Fig. 7

Ce sceau, de forme ogivale, qui mesure environ 70 millimètres de hauteur, sur 48 millimètres de largeur, est en cire verte, appensé sur double queue de parchemin ; l'un des bouts replié à angle droit sert à l'extrémité gauche du petit axe. Il est appendu à une charte latine en mais de mars 1306, conservée aux Archives de Meurthe et Moselle (R. 511 no 1312).

℣ ..... S : DEI : ..... ISIS : E P ..... ℣. L'évêque est figuré assis, sous un dais gothique, dont on aperçoit encore un vestige dans la partie supérieure du fragment qui reste. Il tient sa crosse de la main gauche.

℟ ℣ ..... CRETV O DEI GTA TVLENSIS E ..... ℟. Le contre-sceau, qui est rond, mesure environ 30 millimètres de diamètre. On y voit un écu rectangulaire avec une bande brochant sur le tout, mais on n'y distingue pas les trois coquilles à cause de la cassure qui se trouve dans le sens de la bande.

Bernische Wappenscheiben aus Königsfelden.

Von R. A. Schneider.

(Hiezu Tafel 7)

Die hier zur Abbildung gelangenden, von Herrn Architekten gestifteten drei Wappenscheiben des 16. Jahrhunderts waren, bis zur Restauration der Glas-

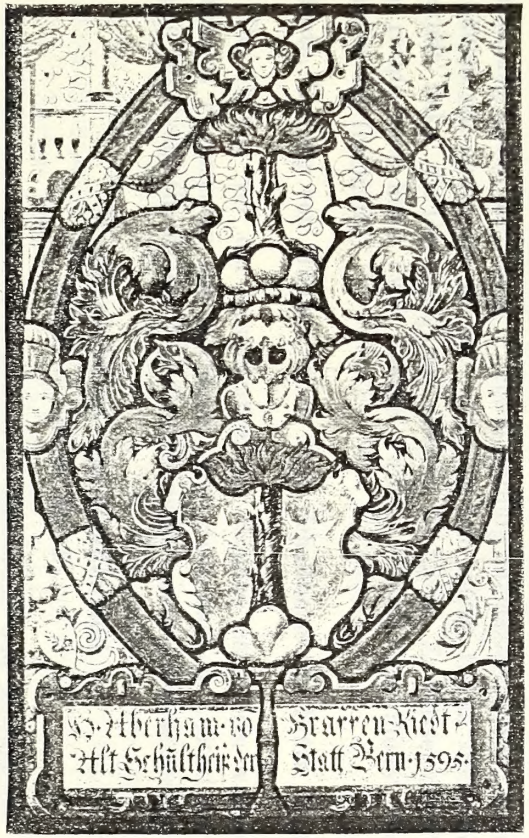
[1] L'inscription reconstituée est : ℣ SIGILLVM ..... ISIS : DEI : GRATIA : TVLENSIS : EPISCOPI ;

[2] L'inscription reconstituée est : ℣ SECRETV O DEI GTA TVLENSIS EPISCOPI.

Gérardus Odonis dei gratia tullensis episcopus.

A

B



C

Wappenscheiben von Königsfelden, wahrscheinlich gemalt von Thüring Walter

nach Zeichnung von R. A. Nüscheler.

A

B

C

gemälde von Königsfelden (1898) im Mittelfenster des Chors als Lückenbüsser untergebracht.

Die Rekonstruktion der ursprünglichen gotischen Glasmalerei veranlasste die Entfernung der Wappenscheiben, worauf sie durch Verfügung der aargauischen Regierung dem kantonalen Museum in Aarau zugewiesen wurden.

Besonderes heraldisches Interesse bieten uns die schönen Formen und Verhältnisse von Schild, Helm und Kleinod.

Wappenscheibe von Mülinen.

0,815 m × 0,525 m (Fig. A).

Das Wappen mit besonders prunkvoller Helmdecke in Gold* und Schwarz steht in einem einfassenden Oval, einem violetten Randgesimse, das oben und unten, wie zu beiden Seiten durch Kartuschen und zwischen diesen mit Köpfen und Kränzen unterbrochen ist. Der Schild zeigt auf Gold ein schwarzes Mühlerad mit acht Schaufeln, das als Helmzierde in Gold über dem gekrönten Stechhelme seine Wiederholung findet. Der blaue**, etwas unruhig damaszierte Grund steht hinter zwei Säulen mit einfachem Bogen. Oben in den beiden Ecken sind allegorisch dargestellt, links: die Gerechtigkeit; rechts: die Liebe. Zu Füssen des Wappens sitzen rechts und links zwei nackte Putten. Unten umschliesst die gelbe Kartusche die Inschrift:

V. Beath. Ludwig von Mülinen, diser Zytt Schultheiss der Statt Bern 1595.

Der Befund vor der Restauration der Scheibe zeigte ein wahres Chaos von fremden Fragmenten und Notbleien. Der Helm und ein Drittel der Decke, Einlagen des Ovalgesimses, ein Teil der Kartusche und der Knabe rechts, fehlten.

Wappenscheibe von Graffenried.

0,835 m × 0,505 m (Fig. B).

Ein Meisterwerk der Glasmalerei in Radierung und Modulation.

Das Wappen von vorn, in Schwarz und Gold, darüber der blauviolette, geschnürte Hintergrund, eingerahmt von einem roten Ovalrahmen, ist eine koloristisch wie technisch ebenso grossartige, wie seltene Schöpfung für das Ende des 16. Jahrhunderts. Die pompös geschwungene barocke Helmdecke umgibt den fein damaszierten Schild in Gold*** (mit dem brennenden Kienast auf grünem Dreiberg, rechts und links ein weisser Stern), darüber den edel geformten offenen Helm mit sieben Spangen. Als Helmzierde wiederholt sich, aus einem Wulste wachsend, der brennende Kienast auf grünem Dreiberg.

Der rote Ovalrahmen ist oben mit einem grün und violetten Doppelrollwerk, dann zu beiden Seiten mit einer grünen Kartusche (einen Engelskopf

---

* Bezeichnung Gold für «Silbergelb».

** Schmelzfarbe.

*** Silbergelb.

gemälde von Königsfelden (1893) im Militärdienste des Hauses als Fähnenträger untergebracht.

Die Rekonstruktion der ursprünglichen gotischen (tiensnobel) gegenüberstellte die Entfernung des Wappenschildes, worauf sie durch Verleihung der aargauischen Regierung dem kantonalen Museum in Aarau zugewiesen wurden.

Besonderes heraldisches Interesse bieten uns die schönen Formen und Verhältnisse von Schild, Helm und Kleinod.

Wappenschilde von Blättern.

0,815 m × 0,685 m (Fig. 4).

Das Wappen mit besonders prunkvoller Helmzier in Gold* und Schwarz steht in einem einfassenden Oval, einem violetten Band zwischen den oben und unten, wie zu beiden Seiten durch Kartuschen und zwischen diesen mit Kopfen und Kriemen unterbrochen ist. Der Schild zeigt auf Gold ein schwarzes Mühlrad mit acht Schaufeln, das als Helmzierde in Gold über dem gekrönten Stechhelme seine Wiederholung findet. Der blaue **, etwas nach links dreinsehende Grund zeigt hinter zwei Stäben mit einfachem Degen. Oben in den beiden Ecken sind aufgepfeift dargestellt links: die Gerechtigkeit; rechts: die Liebe. Zu Füssen des Wappens sitzen rechts und links zwei nackte Putten. Unten umschliesst die gelbe Kartusche die Inschrift:

V. Beatt. Ludwig von Müllinen, diser Zyt Schultheiss der Statt Bern 1530.

Der Befund vor der Restauration der Schilde zeigte ein wahres Chaos von fremden Fragmenten und Nebeleien. Der Helm und die Inschrift der Devise, Einlagen des Ovalgesimses, ein Teil der Kartusche und die Putte rechts fehlten.

Wappenschilde von Gussmetall.

0,685 m × 0,575 m (Fig. 5).

Ein Meisterwerk der Glasmalerei in Emaillierung und Ziselierung.

Das Wappen von vorn, in Schwarz und Gold, darüber der blauviolette, geschuppte Hintergrund, überragt von einem roten Querbalkenen, ist eine kolossalisch wie technisch ebenso grossartige, wie seltene Schöpfung für das Ende des 16. Jahrhunderts. Die pompös geschwungenen bewegte Helmdecke umgibt den fein damaszierten Schild in Gold*** (mit dem bemaschten Helmes mit grünem Drieberg, rechts und links ein weisser Strauß), darüber den edel geformten schwarzen Helm mit sieben Spangen. Als Helmzierde wiederholt sich zwei roten Wulste wachsend, der bemannte Kleinod auf grünem Drieberg.

Der rote Ovalrahmen ist oben mit einem grün und violetten Doppelwulstwerk, dann zu beiden Seiten mit einer grünen Kornrosette seiner Kopfbekrönung

* Bezeichnung Gold für Silbergelb.
** Schmelzfarbe.
*** Silbergrün.

einfassend) und in der Diagonale mit weissen Fruchtkränzen besetzt. Unten meldet die gelbe Schriftkartusche:

H. Aberham von Graffen-Riedt, Alt Schultheiss der Statt Bern. 1595.

Von den ursprünglichen vier Grisaillezwickeln waren noch erhalten, oben rechts eine Vision des Glaubens und unten links die Personifikation der Hoffnung, einen Schild haltend mit dem Wappenbilde: Taube mit Ölzweig, Lebenskrone und Siegespalme.

Wappenscheibe Megger.

0,835 m × 0,525 m (Fig. C).

Sie ist das Gegenstück zur Mülinenscheibe in gekehrter Zeichnung und genau gleicher Anordnung. Das Wappenbild zeigt in Blau ein Gerbermesser, welches sich im blauen Fluge der Helmzierde wiederholt. Der rotviolette Grund — abweichend von den beiden Nebenscheiben — ist grossmusterig nach Art der gotischen Scheiben damasziert. Die allegorischen Darstellungen zeigen in den Grisaillezwickeln oben: die Gesetzgebung und die Macht; unten: die Unschuld. Als Basis umschliesst die gelbe Kartusche die Inschrift:

H. Ulrich Megger, alt Tütscher Seckelmeister und des Raths der Statt Bern.
— 1595 —

* * *

Spärliche Scherbenfragmente, die sich als Flickstücke in diesen Scheiben und in der gotischen Befensterung von Königsfelden befanden, beweisen, dass noch drei weitere Wappenscheiben aus dem gleichen Cyclus existiert haben; doch da Schildfragmente fehlen, sind sie unbestimmbar.

Leider fehlt diesen Werken die Signatur des Glasmalers, die gleiche Datierung aber, wie die einheitliche Komposition bürgen dafür, dass sie zu einer Folge gehören und von der gleichen Hand geschaffen sind. Da es bernische Stiftungen sind, so haben wir den Glasmaler vermutlich auch in Bern zu suchen und finden wir in der Tat im historischen Museum in Bern zwei wegleitende, ebenfalls nicht signierte Glasgemälde, die zu obigen Scheiben eine Parallele bilden. Es sind Gegenstücke mit der durchgehenden Inschrift: Batt. Ludwig von Müllinen, Der Zytt Vogt zu Arberg 1576 (also der gleiche Stifter wie bei Königsfelden) und waren nach Dr. Thormann und Dr. v. Mülinen (Glasgemälde der bernischen Kirchen) für die St. Mauritius-Kirche in Aarberg gestiftet. Nun besitzt das historische Museum in Bern eine ebenfalls für die Kirche in Aarberg erstellte Bernscheibe mit demselben Datum 1576, die nachweislich vom bekannten Berner Glasmaler Thüring Walter gemalt ist. Somit dürfen wir die Königsfelderscheiben, da sie auch in der Zeichnung mit dieser letzteren Bernscheibe übereinstimmen (vergleiche man nur das Rollwerk und die Schilde), als Werke „Thüring Walters“ betrachten.

einfassend) und in der Diagonale sich wegen Frauenkirchen bewegt. Unten meldet die gelbe Schriftkartusche:

H. Ackerbau von Graffen-Rieth, Als Schutzherr des Stadt Bern. 1590.

Von den ursprünglichen vier Grisaillewickeln waren noch erhalten, oben rechts eine Vision des Glaubens und unten links die Personifikation der Hoffnung, einen Schild haltend mit dem Wappenbilde: Taube mit Ölzweig, Lebenskrone und Siegespalme.

Wappenscheibe Meggen.

0,680 m × 0,595 m Höhe. O.

Sie ist das Gegenstück zur Mühlenscheibe in gekehrter Zeichnung und genau gleicher Anordnung. Das Wappenschild zeigt in Blau ein Gerberpressen, welches sich im blauen Fluge der Helmzierde wiederholt. Der rotviolette Grund — abweichend von den beiden Schenkscheiben — ist gewesenmäßig nach Art der gotischen Scheiben dammaziert. Die allegorischen Darstellungen zeigen in den Grisaillewickeln oben: die Gesetzgebung und die Mäßigkeit; unten: die Tugendhaftigkeit.

Als Basis umschliesst die gelbe Kartusche die Inschrift:

H. Ulrich Meggeer, alt Tütscher Seckelmeister und des Raths der Stadt Bern.

— 1595 —

Sämtliche Scherbenfragmente, die sich als Fülleisteln in diesen Scheiben und in der gotischen Befensterung von Königsfelden befanden, beweisen, dass noch drei weitere Wappenscheiben aus dem gleichen Cyclus existiert haben; doch da Schildfragmente fehlen, sind sie unbestimmbar.

Leider fehlt diesen Werken die Signatur des Glasmalers, die gleiche Datierung aber, wie die einheitliche Komposition bürgen dafür, dass sie zu einer Folge gehören und von der gleichen Hand gemalt sind. Da es bernische Stiftungen sind, so haben wir den Glasmaler vermutlich auch in Bern zu suchen und finden wir in der Tat im historischen Museum in Bern zwei wegleitende, ebenfalls nicht signierte Glasgemälde, die zu obigen Scheiben eine Parallele bilden. Es sind Gegenstücke mit der durchgehenden Inschrift: Bett. Ludwig von Mülinen, Der Zyt Vogt zu Arberg 1576 (also der gleiche Stifter wie bei Königsfelden) und waren nach Dr. Thormann und Dr. v. Mülinen (Glasgemälde der bernischen Kirchen) für die St. Mauritius-Kirche in Aarberg gestiftet. Nun besitzt das historische Museum in Bern eine ebenfalls für die Kirche in Aarberg erstellte Bernscheibe mit demselben Datum 1576, die nachweislich vom bekannten Berner Glasmaler Thüring Walter gemalt ist. Somit dürfen wir die Königsfeldenscheiben, da sie auch in der Zeichnung mit diesen letzteren Bernscheibe übereinstimmen (vergleiche man nur das Kellwerk und die Schilde), als Werke „Thüring Walters" betrachten.

In der St. Niklausenkirche zu Diessbach bei Thun befinden sich noch in zwei Fenstern vier ganz ähnliche, unsignierte Wappenscheiben*, 1560 datiert, wo die Schilde ebenfalls in einem Oval hineingesetzt sind; es wird uns vielleicht noch möglich sein, auch diese gelegentlich zur Abbildung zu bringen und bis dahin näheres über Thüring Walter, diesen damals bedeutendsten Glasmaler in Bern zu berichten.

Die Stifter der Königsfelderscheiben figurieren noch auf Glasgemälden verschiedener bernischer Kirchen, so in Bargen:

Hans Ulrich Megger, alt Seckelmeister zu Bern 1594.

im Chor von Hilterfingen:

Herr Beat Ludwig von Mülinen, Schultheiss von Bern 1587.

und im Chor von Wichtrach, derselbe Beat L. v. Mülinen, Schultheiss von Bern 1587.

Von Interesse ist noch anzuführen, dass anno 1578 Hans Rudolf Hagenberg, Hofmeister zu Königsfelden, für die Kirche in Aarwangen eine Scheibe schenkte. In Rücksicht zu diesen bernischen Hofmeistern, die in Königsfelden das ansehnliche Klostergut verwalteten, mögen auch die besprochenen Wappenscheiben von Bern aus gestiftet worden sein.

Kleinere Nachrichten.

Die Ex-libris-Sammlung der Schweizer. heraldischen Gesellschaft zählt nunmehr 240 verschiedene Exemplare. Aufgenommen werden nur noch Blätter heraldischen Charakters; Sendungen von nicht heraldischen Bibliothekzeichen werden in Zukunft nicht mehr durch Abgabe unserer Gesellschaftsex-libris erwidert. Die Sammlung wird von 1903 ab verwaltet von unserm Bibliothekar H. Pietro v. Salis (Oberdorf 26, Zürich I).

Die Befehlshaber der Schweizergarde in Rom. In den Mélanges d'Histoire et d'Archéologie der Société Helvétique de St-Maurice Band II 1901 gibt H. v. Schaller eine Geschichte der Schweizergarde in Rom und ihrer Hauptleute. Diese letztern 24 an der Zahl, vom Jahr 1505 bis auf den heutigen Tag sind aus folgenden schweizerischen Geschlechtern hervorgegangen: v. Silenen (3), Röust (2), v. Meggen (1), v. Segesser (2), v. Fleckenstein (2), Pfyffer v. Altishofen (9), Meyer von Baldegg (1), Meyer von Schauensee (2), v. Sonnenberg (1), v. Courten (1). Wie man sieht stellt Luzern das Hauptkontingent, während Wallis und Zürich nur je 2 Vertreter aufweist.

---

* Nach gefl. Mitteilung von Herrn Museums-Direktor Kasser in Bern.

In der St. Niklausenkirche zu Diessbach bei Thun befinden sich noch in zwei Fenstern vier ganz kleinliche, unsignierte Wappenscheiben*, 1500 datiert, wo die Schilde oberhalb in einem Oval hineingezeichnet sind; es wird uns vielleicht noch möglich sein, auch diese gelegentlich zur Abbildung zu bringen und bis dahin näheres über Thüring Walter, diesem damals bedeutendsten Glasmaler in Bern zu berichten.

Die Stifter der Königsfelderscheiben figurieren noch auf glasgemalten verschiedener bernischer Kirchen, so in Bucegen:

Hans Ulrich Megger, alt Seckelmeister zu Bern 1594,

im Chor von Hilterfingen:

Herr Beat Ludwig von Mülinen, Schultheiss von Bern 1587,

und im Chor von Wichtrach, derselbe Beat L. v. Mülinen, Schultheiss von Bern 1587.

Von Interesse ist noch anzuführen, dass anno 1578 Hans Rudolf Hagenberg, Hofmeister zu Königsfelden, für die Kirche in Aarwangen eine Scheibe schenkte. In Rücksicht zu diesen bernischen Hofmeistern, die in Königsfelden das ansehnliche Klostergut verwalteten, mögen auch die besprochenen Wappenscheiben von Bern aus gestiftet worden sein.

Kleinere Nachrichten.

Die Ex-libris-Sammlung der Schweizer. heraldischen Gesellschaft zählt nunmehr 240 verschiedene Exemplare. Aufgenommen werden nur noch Blätter heraldischen Charakters; Sendungen von nicht heraldischen Bibliotheksexlibris werden in Zukunft nicht mehr durch Abgabe unserer Gesellschaftsex-libris erwidert. Die Sammlung wird von 1903 ab verwaltet von unserm Bibliothekar H. Pietro v. Salis (Oberdorf 26, Zürich I).

Die Beteiligung der Schweizergarde in Rom. In den Mélanges d'Histoire et d'Archéologie der Société Helvétique de St-Maurice Band II 1911 gibt H. v. Schaller eine Geschichte der Schweizergarde in Rom und ihrer Hauptleute. Diese letztern 24 an der Zahl, vom Jahr 1505 bis auf den heutigen Tag sind aus folgenden schweizerischen Geschlechtern hervorgegangen: v. Silinen (3), Rösst (2), v. Meggen (1), v. Segesser (2), v. Flechtenstein (2), Pfyffer v. Altishofen (9), Meyer von Baldegg (1), Meyer von Schauensee (2), v. Sonnenberg (1), v. Courten (1). Wie man sieht stellt Luzern viele Hauptleutingen, während Wallis und Zürich nur je 2 Vertreter aufweisen.

---

* Nach gefl. Mitteilung von Herrn Museums-Direktor Kasser in Bern.

Familienforschung. Im „Basler Jahrbuch 1903“ bringt Dr. L. Freivogel wieder eine Anzahl Stammtafeln zur Basler Familiengeschichte. Sie betreffen die Geschlechter:

Christ	Thurneysen	Weissbeck
Hebdenstreit (La Roche)	Gass	Brodtbeck
Iselin	Mitz	Buxtorf
Kienzel	Schorndorf	

Stifterwappen. Msgr Stammler gibt in seiner nun auch in französischer Sprache erschienenen Beschreibung des Domschatzes von Lausanne (Mémoires et Documents publiés par la Société d'Histoire de la Suisse romande. Seconde Série Tom V) p. 83—85 ein Verzeichnis von Donatorenwappen, die sich an Gegenständen, die in Besitz der Kathedrale übergegangen waren, befanden. Einige, noch im Berner historischen Museum erhaltene Spezimina dieser Schätze, welche Stifterwappen aufweisen, finden sich in dieser wichtigen Publikation abgebildet.

Die Ryhiner in Basel. Unser Mitglied Dr. Aug. Burckhardt setzt seine in dieser Zeitschrift bereits erwähnten familiengeschichtlichen Forschungen mit Erfolg fort. In der Basler Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde II p. 34—66 behandelt er den Staatsschreiber Heinrich Ryhiner, † 1553, dessen Vorfahren im Aargau sassen und dessen Sohn Emanuel, das zweitjüngste der Kinder, Stammvater des noch heute in Basel blühenden Geschlechts der Ryhiner wurde.

Bücherchronik.

Revue du Collège héraldique. Graf Pasini-Frassoni in Rom zeigt in einem Zirkular das baldige Erscheinen einer Zeitschrift an, welche den päpstlichen Adel und die Ordensverleihungen der Kurie behandeln wird. Wir werden, sobald Proben vorliegen, auf diese begrüssenswerte Erscheinung zurückkommen.

Dr. Ulrich Schmid. Otto von Lonsdorf, Bischof von Passau. Würzburg 1903 mit 14 Tafeln und Zierleisten. Das vielseitige Lebensbild eines friedliebenden Kirchenfürsten des 13. Jahrhunderts gibt der Verfasser in fünf abgeschlossenen Abschnitten und einem Anhange mit Stammtafel, Urkundennachbildungen und Quellenangaben. Das Geschlecht stammt aus passauischem Ministerialadel und ist von der Mitte des 12. Jahrhunderts bis zu Ende des 14. Jahrhunderts nachweisbar. Der Vater Ottos, Heinrich (1188—1233) erscheint 1205 als Truchsess, ein Onkel Rüdiger 1210 als Passauer Kanonikus. Otto wurde 1240 Sekretär des Bischofs Rüdiger von Bergheim, eines Verwandten, im selben Jahre Kanonikus zu Passau und 1254 zum Bischof erwählt. Die äussere und innere Politik des Bischofs bei Seite lassend, sei auf die wissenschaftliche Tätigkeit des Mannes hingewiesen, der sich um die Erhaltung der ältesten Urkunden, durch die systematische Anlegung einer Privatbibliothek,

Familienforschung. In „Basler Jahrbuch 1908" bringt Dr. L. Freivogel wieder eine Anzahl Stammtafeln zur Basler Familiengeschichte, sie betreffen die Geschlechter:

Christ	Thurneysen	Wackernagel
Hedelgustavi (La Roche)	Glass	Bischhoeck
Iselin	Miltz	Iselin
Kienzel	Schoenebeck	

Stifterwappen. Max Stammler gibt in seiner um auch in französischer Sprache erschienenen Beschreibung des Domschatzes von Lausanne (Mémoires et Documents publiés par la Société d'Histoire de la Suisse romande, Seconde Série Tom V) p. 83—85 ein Verzeichnis von Domkreuzwappen, die sich an Gegenständen, die in Besitz der Kathedrale übergegangen waren, befanden. Einige noch im Berner historischen Museum erhaltene Spezimina dieser Schätze, welche Stifterwappen aufweisen, finden sich in dieser wichtigen Publikation abgebildet.

Die Rybiner in Basel. Unser Mitglied Dr. Aug. Burckhardt setzt seine in dieser Zeitschrift bereits erwähnten familiengeschichtlichen Forschungen mit Erfolg fort. In der Basler Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde II p. 34—66 behandelt er den Stammbaum der Hermann Rybiner, † 1564, dessen Vorfahren im Aargau sassen und dessen Sohn Hannemel, das zweitjüngste der Kinder, Stammvater des noch heute in Basel blühenden Geschlechts der Rybiner wurde.

Bibliographie.

Revue du Collège Héréditaire. Unser Fassoni in Rom zeigt in einem Zirkular das baldige Erscheinen einer Zeitschrift an, welche den päpstlichen Adel und die Ordensvereinigungen der Kurie behandeln wird. Wir werden, sobald Proben vorliegen, auf diese begrüssenswerte Erscheinung zurückkommen.

Dr. Ulrich Schmid, Otto von Lonsdorf, Bischof von Passau, Würzburg 1907 mit 14 Tafeln und Zinntafeln. Ein vielseitiger Lebensbild eines friedliebenden Kirchenfürsten des 13. Jahrhunderts gibt der Verfasser in fast abgeschlossenen Abschnitten und einem Anhange mit Stammtafel, Urkundennachbildungen und Quellennachweisen. Das Geschlecht stammt aus passauischem Ministerialadel und ist von der Mitte des 12. Jahrhunderts bis zu Ende des 14. Jahrhunderts nachweisbar. Der Vater Otto, Hermann (1184—1238), erscheint 1205 als Truchsess, ein Onkel Heinrich (1210—1245) Passauer Kanonikus. Otto wurde 1240 Rektor des Bischofs Rudiger von Bergheim, eines Verwandten, im selben Jahre Kanonikus zu Passau und 1244 zum Bischof erwählt. Die äussere und innere Politik des Bischofs bei Seite lassend, sei auf die wissenschaftliche Tätigkeit des Mannes hingewiesen, der sich um die Erhaltung der ältesten Urkunden, durch die systematische Anlegung einer Privatbibliothek,

durch das Ausleihen der Handschriften an Klöster und Geistliche ein grosses Verdienst erwarb. Das erhaltene Verzeichnis der Bücher gibt ein interessantes Bild über den weiten Kreis mittelalterlicher Bildung und eine Übersicht der dem Bischof zufallenden Einkünfte von 52 Pfründen mit 2798 Pfund den Einblick in die reichen Einnahmen der Kirchenfürsten. *P. G.*

P. Odilo Ringholz, Geschichte des fürstlichen Benediktinerstiftes U. l. F. von Einsiedeln, Benziger & Co. A.-G. 1902.

Keine Stadt oder Landschaft der Schweiz hat bis jetzt das Glück gehabt, in einer so monumentalen Monographie geschildert zu werden, wie das altehrwürdige Stift Einsiedeln. Wenn wir auch an dieser Stelle diese Veröffentlichung rühmen, so geschieht dies um die Freunde von Heraldik, Sphragistik und Diplomatik darauf hinzuweisen. Dieselben werden in dem prächtig ausgestatteten Werk eine Fülle von merkwürdigen, grossenteils unedierten Abbildungen finden, die in mustergiltiger Weise nach den vom Verfasser ausgesuchten Originalen sind hergestellt worden. Erwähnt seien hier die Siegel der Äbte und des Stifts von Einsiedeln, der Pröpste von Fahr, von Äbten von Pfävers, Äbtissinnen von Säckingen, Steinmetzzeichen heraldischen Charakters, Miniaturen, Glasgemälde. Unsere Leser wird besonders interessieren das prächtige Siegel des Pfalzgrafen und Dekans A. v. Bonstetten, dessen Wappenbriefe in dieser Zeitschrift schon mehrfach sind berührt worden.

Calendrier héraldique Vaudois, IIe année 1903*. Auch dies Jahr haben sich unsere Waadtländer Kollegen zur Herausgabe eines heraldischen Kalenders zusammen getan. Derselbe zeigt auf dem Titelblatt das Marmorgrab des Otho v. Granson im Chor der Kathedrale von Lausanne, auf den folgenden Blättern finden wir die eidgenössische und waadtländische Flagge (erstere leider nicht mit der historischen Kreuzesform), ferner Wappen der Grafen von Savoyen, der Dynasten von Mont, die Schilde der vier „guten" Städte: Moudon, Yverdon, Morges und Nyon, die Wappen des Bistums Lausanne, der Grafen von Greierz und von Romont, der Städte und Flecken Rolle, Aigle, Orbe und Echallens. Wir freuen uns über diese Publikation; sie bezeichnet einen Fortschritt gegenüber dem Vorjahr, indem sie einige sehr stilvolle und einfach-vornehme Kompositionen enthält, wie z. B. ein Blick auf die Zeichnungen von Th. Cornaz und F. Th. Dubois lehrt.

Gesellschaftschronik.

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ SUISSE D'HÉRALDIQUE.

11. Generalversammlung, 19./20. Oktober in Stans.

Die Beteiligung war infolge der schlechten Witterungsaussichten wenig zahlreich. Nur 18 Mitglieder fanden sich ein, um die von Dr. Durrer und einigen Freunden

* Payot & Cie, Editeurs, Lausanne.

durch das Angelnen der Handschriften an Klöster und Gestühle ein grosses Verdienst erwarb. Das erhaltene Verzeichnis der Bücher gibt ein interessantes Bild über den weiten Kreis mittelalterlicher Bildung und eine Übersicht der dem Bischof anhängenden Einkünfte von 62 Pfründen mit 2116 Pfund ein. Ein Blick in die reichen Einnahmen der Klöstern fehlt.

P. Odilo Ringholz, Geschichte des Fürstlichen Benediktinerstiftes Einsiedeln. Benziger & Co. A.-G. 1909.

Kleine Stadt oder Landsmann der Schweiz hat bis jetzt das Glück gehabt, in einer so monumentalen Monographie gewürdigt zu werden, wie das ehrwürdige Stift Einsiedeln. Wenn wir auch an dieser Stelle diese Verdienstlichkeit rühmen, so geschieht dies um die Freunde von Heraldik, Sphragistik und Diplomatik darauf hinzuweisen. Dieselben werden in dem prächtig ausgestatteten Werk eine Fülle von merkwürdigen, grossenteils unedierten Abbildungen finden, die in musterguttiger Weise nach den vom Verfasser ausgesuchten Originalen sind hergestellt worden. Erwähnt seien hier die Siegel der Äbte und des Stifts von Einsiedeln, der Repräsentanten von Äbten, von Äbten von Pfäfers, Äbtissinnen von Säckingen, Steinmetzzeichen heraldischen Charakters, Miniaturen, Glasgemälde. Unsere Leser wird besonders interessieren das prächtige Siegel des Pfalzgrafen und Dekans A. v. Honeftetten, dessen Wappenbilder in dieser Zeitschrift schon mehrfach sind beurteilt worden.

Calendrier héraldique Vaudois, IIe année 1909. Auch dies Jahr haben sich unsere Waadtländer Kollegen zur Herausgabe eines heraldischen Kalenders zusammen getan. Derselbe zeigt auf dem Titelblatt das Marmorgrab des Otto v. Granson im Chor der Kathedrale von Lausanne, an den folgenden Blättern finden wir die eidgenössische und waadtländische Flagge (ersterer leider nicht mit der historischen Kreuzesform), ferner Wappen der Grafen von Savoyen, der Dynasten von Aloat, die Schilde der vier „guten" Städte: Moudon, Yverdon, Morges und Nyon, die Wappen des Bistums Lausanne, der Grafen von Greyerz und von Romont, der Städte und Pfleghen Rolle, Aigle, Ollon und Bellaulens. Wir freuen uns über diese Publikation; sie bereichert unsere Heraldik gegenüber dem Vorjahr, indem sie einige sehr stilvolle und geschmackvolle Kompositionen enthält, wie z. B. ein Blick auf die Zeichnungen von Th. Gonnaz und F. Th. Dubois lehrt.

Gesellschaftschronik.

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ SUISSE D'HÉRALDIQUE

II. Generalversammlung, 19./20. Oktober in Sion.

Die Beteiligung war infolge der schlechten Witterungsaussichten wenig zahlreich. Nur 18 Mitglieder fanden sich ein, um die von Dr. Durrer und einigen Freunden

* Payot & Cie, Editeurs, Lausanne.

veranstaltete heraldische Ausstellung, die Schätze des Museums, die Sehenswürdigkeiten im Rathause und in der Kirche zu besichtigen. Im Museum empfing Herr Landammann Wyrsch die Gesellschaft, um die Führung durch die neugeordnete Sammlung zu übernehmen. Die heraldische Ausstellung im Stanserhof enthielt ausser einer Menge von Lokalaltertümern, Fahnenbildern, Siegelstempeln einen venezianischen Wappenbrief von 1583 für Ulrich von Matt, eine Ernennungsurkunde zum eques auratus (vom goldenen Sporn) für Leontin Kaiser 1704, einen päpstlichen Fahnenbrief für den Stand Nidwalden und die prächtige Siegelsammlung in Federzeichnung von Dr. Durrer.

In der Vorstandssitzung wurde beschlossen, den Beitrag für das genealogische Handbuch wegen der Regulierung der Finanzlage auf Fr. 500 inklusive Tafeln zu beantragen.

Die Generalversammlung begann um 7 Uhr im grossen Saale des Stanserhofs. Der Präsident begrüsste die Anwesenden und bemerkt einleitend, dass der festgesetzte Versammlungsort in letzter Stunde habe fallen gelassen werden müssen und sich die Mitglieder in Stans anerboten hätten, die Vorbereitungen zu übernehmen. Er verliest darauf den Jahresbericht, gedenkt der durch den Tod der Gesellschaft entrissenen Mitglieder, M. Alfred Meli-Lupi in Genf, eines eifrigen Freundes der Heraldik, der beiden korrespondierenden Mitglieder, der Herren Kanzleirat Maximilian Gritzner in Berlin und des Cavaliere Domenico Contigliozzi in Rom. Gritzner gilt als einer der ersten Publizisten auf heraldisch-genealogischem Gebiete, dessen bedeutendere Arbeiten über die Ritterorden u. s. w. allgemein bekannt sein dürften und Contigliozzi war Herausgeber des Calendario d'oro.

Im Laufe des Jahres sind 26 neue Mitglieder eingetreten.

Die Eingabe der Gesellschaft an den h. Bundesrat wegen der am Bundespalast angebrachten heraldischen Fehler ist durch das Departement des Innern in einem Schreiben vom 10. Dezember 1901 durch die Wiedergabe eines Gutachtens des leitenden Architekten, Prof: Auer, beantwortet worden, in welchem derselbe die goldenen Schildränder als technische Notwendigkeit bezeichnet, die Fehler an den Holzschnitzereien als beseitigt und die Anbringung eines falschen Wappens als Irrtum unsererseits ablehnt.

Ebenfalls auf die Verhandlungen der letztjährigen Generalversammlung Bezug nehmend, wird die Schenkung eines neuen Ex-libris für die Gesellschaftsbibliothek von unserm Mitgliede Kunstmaler Aloys Balmer in München angezeigt, unter der Bedingung, dasselbe an Stelle des vorherigen zu verwenden. Es wird dankend angenommen.

Die Tätigkeit der Gesellschaft beschränkte sich auf die Publikation des heraldischen Archivs und des genealogischen Handbuchs, deren Förderung den Herren Dr. Stückelberg in Zürich und Dr. Walther Merz in Aarau zu danken ist. Die erste Abteilung des geneal. Handbuchs „Fürsten und Grafen" hat nun ihren Abschluss erreicht; die zweite beginnt mit den Freiherrn von Bechburg und Falkenstein.

veranstaltete heraldische Ausstellung, die Schätze des Museums, die Schätze wirthlichkeiten im Rathause und in der Kirche zu besichtigen. Im Museum empfing Herr Landammann Wyssch die Gesellschaft, um die Führung durch die neugeordnete Sammlung zu übernehmen. Die heraldische Ausstellung im Stanser hof enthielt ausser einer Menge von Lokalalterthümern, Fahnenhüchern, Siegelstempeln einen venezianischen Wappenbrief von 1562 für Ulrich von Mah, eine Ernennungsurkunde zum eques auratus (von goldenen Sporen) für Leonhard Rüser 1704, einen päpstlichen Fahnenbrief für den Stand Nidwalden und die prächtige Siegelsammlung in Federzeichnung von Dr. Durrer.

In der Vorstandssitzung wurde beschlossen, den Beitrag für das genealogische Handbuch wegen der Regulierung der Finanzlage auf Fr. 20 inklusive Tafeln zu beantragen.

Die Generalversammlung begann um 7 Uhr im grossen Saale des Stanserhofs. Der Präsident begrüsste die Anwesenden und bemerkt einleitend, dass der festgesetzte Versammlungsort in letzter Stunde halbe Zellen gelassen werden müssen und sich die Mitglieder in Stans anderweitig hätten, die Vorbereitungen zu übernehmen. Er verliest darauf den Jahresbericht, gedenkt der durch den Tod der Gesellschaft entrissenen Mitglieder, M. Alfred Meli-Lupi in Cend, eines eifrigen Freundes der Heraldik, der beiden korrespondierenden Mitglieder, der Herren Kanzleirat Maximilian Gritzner in Berlin und des Cavaliere Tommaso Contiglioxzi in Rom. Gritzner gilt als einer der ersten Publisten auf heraldisch-genealogischem Gebiete, dessen bedeutendere Arbeiten über die Ritterorden u. s. w. allgemein bekannt sein dürften und Contiglioxzi war Herausgeber des Calendario d'oro.

Im Laufe des Jahres sind 26 neue Mitglieder eingetreten.

Die Eingabe der Gesellschaft an den k. Hundesrat wegen der am Hundespalast angebrachten heraldischen Felder ist durch das Departement des Innern in einem Schreiben vom 10. Dezember 1901 durch die Wiedergabe eines Gutachtens des leitenden Architekten, Prof. Auer, beantwortet worden, in welchem derselbe die goldenen Schildränder als technische Notwendigkeit bezeichnet, die Felder an den Holzschnitzereien als beseitigt und die Anbringung eines falschen Wappens als Irrtum unerörtert ablehnt.

Ebenfalls auf die Verhandlungen der letzjährigen Generalversammlung Bezug nehmend, wird die Schenkung einer neuen Kassabücha für die Gesellschaftsbibliothek von unserm Mitgliede Kunstmaler Alois Balmer in München angezeigt, unter der Bedingung, dasselbe an Stelle des vorherigen zu verwenden. Es wird dankend angenommen.

Die Tätigkeit der Gesellschaft beschränkte sich auf die Publikation des heraldischen Archivs und des genealogischen Handbuches, deren Förderung den Herren Dr. Stückelberg in Zürich und Dr. Walther Merz in Aarau zu danken ist. Die erste Abteilung des genealogischen Handbuches „Fürsten und Grafen" hat nun ihren Abschluss erreicht; die zweite beginnt mit den Freiherrn von Bachmann und Falkenstein.

Zum Schlusse macht der Präsident auf die Notwendigkeit eines Gesamt-Sachregisters des heraldischen Archivs aufmerksam; er greift auch die längst angeregte Publikation schweizerischer Wappenbücher wieder auf und betont ihre Wichtigkeit ganz besonders für diejenigen Kantone, in denen noch keine Vorarbeiten vorhanden sind. Er wendet sich an die jüngeren Herren der Gesellschaft mit dem Ersuchen um kräftige Mitarbeit an dem Wappenbuche der geistlichen Stifte und Klöster, an dem seit Jahren von den Herren Prof. v. Mülinen und Pfarrer Gerster gearbeitet wird.

Der Quästor, Herr Bezirksrichter Hess, gibt einen Überblick über die Rechnung des Jahres 1901, die wiederum, voraussichtlich aber zum letztenmal, mit einem Defizit abschliesst. Die Mehrausgaben für den genealog. Atlas und der Ankauf eines Manuskriptwappenbuches sind die Veranlassung gewesen. Dr. Stückelberg beantragt, den Verkauf des Wappenbuches an eine Bibliothek zu beschleunigen. Wird angenommen. Die Rechnung wird bestens verdankt und als Revisoren für 1902 die Herren Dr. August Burckhardt, Basel und Theodor Wirz, Sarnen gewählt.

Rechnungsauszug.

Einnahmen.

I.	Übertrag	Fr.	—. —
II.	Mitgliederbeiträge	„	2110. —
III.	Abonnenten	„	960. —
IV.	Verkauf von alten Jahrgängen	„	165. 95
V.	Zinsen	„	25. 75
VI.	Verschiedenes	„	106. —
			Fr. 3367. 70

Ausgaben.

I.	Zeitschrift	Fr.	2210. 15
II.	Genealogischer Atlas (Siegeltafeln Fr. 276. 70)	„	776. 70
III.	Bibliothek	„	—. —
IV.	Verwaltung	„	135. 93
V.	Verschiedenes	„	470. 77
			Fr. 3593. 55

Das dritte Traktandum: „Ernennung von Ehrenmitgliedern“ wird verschoben. — Für die genealogische Kommission referiert Dr. Durrer und fordert Fr. 500 Kredit für 1902 ohne die Herstellungskosten der Siegeltafeln. Nach längerer Diskussion wird beschlossen, einen Kredit von Fr. 500 inklusive Siegeltafeln zu bewilligen und behufs einheitlicher Rechnungsführung die Ausgabenbegleichung an den Quästor zu überweisen.

Dr. Stückelberg berichtet über den Stand der Bibliothek, die 108 gebundene Bücher, 400 Broschüren, 4 Mappen und 234 Ex-libris enthält. Er schlägt als Bibliothekar Herrn P. von Salis vor, der bis anhin freiwillig die mühsame Arbeit übernommen hatte und den Tauschverkehr mit den auswärtigen Gesellschaften leiten würde. Einstimmig gewählt. Eine Anregung des Herrn

Zum Schlusse macht der Präsident auf die Notwendigkeit eines Gesamt-Sachregisters des heraldischen Archivs aufmerksam; er greift auch die längst angeregte Publikation schweizerischer Wappenbücher wieder auf und betont ihre Wichtigkeit ganz besonders für diejenigen Kantone, in denen noch keine Vorarbeiten vorhanden sind. Er wendet sich an die jüngeren Herren der Gesellschaft mit dem Ersuchen um kräftige Mitarbeit an dem Wappenbuche der geistlichen Stifte und Klöster, an dem seit Jahren von den Herren Prof. v. Mülinen und Pfarrer Gerster gearbeitet wird.

Der Quästor, Herr Bezirksrichter Hess, gibt einen Überblick über die Rechnung des Jahres 1901, die wiederum, voraussichtlich aber zum letztenmal, mit einem Defizit abschliesst. Die Meinungsäusserungen für den generalog. Atlas und der Ankauf eines Manuskriptwappenbuches sind die Veranlassung gewesen. Dr. Stückelberg beantragt, den Verkauf des Wappenbuches an eine Bibliothek zu beschleunigen. Wird angenommen. Die Rechnung wird laut Revisorenbericht und Wirz, Sarnen gewählt.

Rechnungsauszug.

Einnahmen.

I. Übertrag	Fr.	—. —
II. Mitgliederbeiträge	„	2110. —
III. Abonnenten	„	660. —
IV. Verkauf von alten Jahrgängen	„	105. 95
V. Zinsen	„	25. 75
VI. Verschiedenes	„	100. —
	Fr.	3000. 70

Ausgaben.

I. Zeitschrift	Fr.	2210. 15
II. Genealogischer Atlas (Siegelatlas Fr. 270. 70)	„	270. 70
III. Bibliothek	„	—. —
IV. Verwaltung	„	185. 93
V. Verschiedenes	„	170. 77
	Fr.	3037. 55

Das dritte Traktandum: „Erneuerung von Ehrenmitgliedern" wird verschoben. — Für die genealogische Kommission referiert Dr. Durrer und beantragt Fr. 500 Kredit für 1902 ohne die Herstellungskosten der Siegelatlas. Nach längerer Diskussion wird beschlossen, einen Kredit von Fr. 500 inklusive Siegelatlas zu bewilligen und bekräftigt einhelliger Rechnungsführung die Ausgabenbegleichung an den Quästor zu überweisen.

Dr. Stückelberg berichtet über den Stand der Bibliothek, die 105 geordnete Bücher, 400 Broschüren, 4 Mappen und 2361 Exlibris enthält. Er schlägt als Bibliothekar Herrn F. von Salis vor, der das mühsame Fleissbild die illusame Arbeit übernommen hatte und den Tauschverkehr mit den auswärtigen gesellschaften leiten würde. Einstimmig gewählt. Eine Anregung des Herrn

Dubois, Lausanne, den französischen Teil der Bibliothek nach dorten abzugeben, wird in Anbetracht des an sich schon unbedeutenden Bestandes abgelehnt. Dagegen soll der Katalog kopiert werden.

Als Versammlungsort für 1903 wird Solothurn bestimmt, als Zeitpunkt ein Samstag und Sonntag in der ersten Jahreshälfte (Juni oder Juli).

Ein Vorschlag von Professor Max Huber wegen der neuesten heraldischen Abzeichen auf den Kappen der Bundesbahnangestellten und der Waggons wird dem Sekretär überwiesen. Schluss der Sitzung 8 1/4 Uhr.

Den Vorträgen von Dr. Durrer über die Entwicklung des Unterwaldnerwappens, von Dr. Ernst Weydmann über die Schweizerische Siegelsammlung in Basel und Dr. Ernst Stückelberg über italienische Schildformen wohnte ein zahlreiches Publikum bei.

Am darauffolgenden Bankette, zu dem die h. Regierung von Nidwalden den Ehrenwein spendete, sprachen der Präsident Herr Jean Grellet und Herr Landammann Wyrsch.

Am folgenden Morgen führte ein Extrazug die Teilnehmer nach Engelberg. Bei wundervollem Wetter, das die Berge in frischgefallenem Schnee erglänzen liess, wurde das Kloster unter Führung von H. Pater Ignaz Hess besucht. Die schönsten Stücke des Kirchenschatzes, Reliquiare, Paramente, Siegelstempel, eine reichhaltige Medaillensammlung und vor allem das berühmte Kreuz von Engelberg hatten in dem grossen Festsaale Aufstellung gefunden, wo der Herr Abt die Besucher begrüsste. In der Bibliothek lagen die Bücherschätze des Klosters, die seltene Folge von Miniaturen auf, deren wissenschaftliche Behandlung neuerdings von Dr. R. Durrer erfolgt ist. Nach dem Mittagessen in der Bierhalp, an dem die h. Regierung von Obwalden, vertreten durch Herrn Landammann Wirz, die gleiche Gastfreundlichkeit übte wie die Nidwaldner Herren, fuhr der Extrazug zeitig nach Stans zurück, um den auswärtigen Teilnehmern die Heimkehr am selben Abend zu ermöglichen. Die Versammlung bot wiederum in geselliger, wie in wissenschaftlicher Hinsicht reichen Genuss und es ist nur zu bedauern, dass die Bemühungen der Herren Dr. Durrer und Pater Ignaz Hess nicht einer grösseren Zahl von Mitgliedern zu Gute gekommen sind.

Basel, den 15. Dezember 1902.

Der Schreiber: Dr. **Paul Ganz.**

Nouveaux Membres:

Mr. Georges-Antoine Bridel, Editeur, Lausanne.
« le Dr. Prof. J. Larguier des Bancels, Rue de Bourg, Lausanne.
Hr. Dr. med. G. Simon, Bern.
« Wilhelm Schulthess, Verlagsbuchhändler, Stadelhoferstrasse 23, Zürich I.
« Eduard Ziegler, zum Pelikan, Pelikanstrasse 25, Zürich I.
« Fritz Vischer, Rittergasse 19, Basel.
« Dr. Hermann Stadlin, in Zug.
« Jacob Siegner, Riedstrasse 128, Appenzell.
« G. A. Ammann-Spiller, Seestrasse 61, Enge.
« W. Graf von Hallwyl, Stockholm.

Druck von Schulthess & Co., Zürich.

Dubois, Lausanne, den französischen Teil der Bibliothek nach dorten abzugeben, wird in Anbetracht des an sich schon unbedeutenden Bestandes abgelehnt. Dagegen soll der Katalog kopiert werden.

Als Versammlungsort für 1903 wird Solothurn bestimmt, als Zeitpunkt ein Sonntag und Sonntag in der ersten Jahreshälfte (Juni oder Juli).

Ein Vorschlag von Professor Max Huber wegen der neuesten heraldischen Abzeichen auf den Kappen der Hundschuhmachergesellen und der Wappen wird dem Sekretär überwiesen. Schluss der Sitzung 8½ Uhr.

Den Vorträgen von Dr. Durrer über die Entwicklung des Unterwaldner Wappens, von Dr. Ernst Wyrdhaum über die Schweizerische Siegelsammlung in Basel und Dr. Ernst Stückelberg über italienische Schildformen wohnte ein zahlreiches Publikum bei.

Am darauffolgenden Bankette, zu dem die h. Regierung von Nidwalden den Ehrenwein spendete, sprachen der Präsident Herr Jean Gruber und Herr Landammann Wyrsch.

Am folgenden Morgen führte ein Extrazug die Teilnehmer nach Engelberg. Bei wunderrollem Wetter, das die Berge in friedgeiftlichem Schmee erglänzen liess, wurde das Kloster unter Führung von H. Pater Ignaz Hess besucht. Die schönsten Stücke des Kirchenschatzes, Reliquiare, Paramente, Siegelstempel, eine reichhaltige Medaillensammlung und vor allem das berühmte Kreuz von Engelberg hatten in dem grossen hofseitige Aufstellung gefunden, wo der Herr Abt die Besucher begrüsste. In der Bibliothek lagen die Bibliotheksschätze des Klosters, die seltene Folge von Miniaturen auf diesem wissenschaftliche Behandlung neuerdings von Dr. R. Durrer erfolgt ist. Nach dem Mittagessen in der Bierhalle, an dem die h. Regierung von Obwalden, vertreten durch Herrn Landammann Wirz, die gleiche Gastfreundlichkeit bot wie die Nidwaldner Herren, fuhr der Extrazug zeitig nach Stans zurück, um den auswärtigen Teilnehmern die Heimkehr am selben Abend zu ermöglichen. Die Versammlung bot wiederum in geselliger, wie in wissenschaftlicher Hinsicht reichen Genuss und es ist nur zu bedauern, dass die Bemühungen der Herren Dr. Durrer und Pater Ignaz Hess nicht einer grösseren Zahl von Mitgliedern zu Gute gekommen sind.

Basel, den 15. Dezember 1902.

Der Schreiber: Dr. Paul Ganz.

Nouveaux Membres:

Mr. Georges-Antoine Bridel, Editeur, Lausanne.
" le Dr. Prof. J. Jaquier des Bannels, Rue de Bourg, Lausanne.
Hr. Dr. med. G. Simon, Bern.
" Wilhelm Schultheiss, Verlagsbuchhändler, Stadelhofenstrasse 22, Zürich I.
" Eduard Ziegler, zum Fröhlich, Hellmutstrasse 26, Zürich I.
" Fritz Vischer, Rittergasse 10, Basel.
" Dr. Hermann Stadelin, in Zug.
" Jacob Sieguer, Hirschtrasse 139, Appenzell.
" G. A. Ammann-Spiller, Seestrasse 61, Zug.
" W. Graf von Hallwyl, Stockholm.

Druck von Schultheiss & Co., Zürich.

Schweizer Archiv für Heraldik.
Archives Héraldiques Suisses.

1903 Jahrgang / Année XVII Heft 2.

Les Armes de Fribourg
en Uechtland.

La ville souveraine de Fribourg possédait autrefois deux armoiries: l'une coupé sable et argent, l'autre d'azur à la tour carrée et crénelée, senestrée d'un mur crénelé s'abaissant par deux degrés, un anneau de même mouvant du mur vers la pointe, le tout d'argent. Avec le temps cette dernière composition a pris la forme suivante: d'azur aux trois tours d'argent crénelées, maçonnées de sable, celle de dextre plus élevée, les autres allant en décroissant vers le côté senestre, un anneau de même mouvant de la tour du milieu vers la pointe. Cet anneau est, selon quelques historiens, une image de la Sarine enveloppant le pied de la *Burg* qui s'élève par terrasses à côté du château des Zæhringen, fondateurs de la cité[1].

Maintenant l'écu noir et blanc est celui du canton, les trois tours sont l'emblème de la ville; mais il n'en était pas de même avant 1798, lorsque la ville et le pays n'étaient pas encore séparés et formaient une unité au point de vue politique. Dès un temps reculé, les armes fribourgeoises ont été le noir et le blanc; les tours gravées, à partir de 1225, sur les sceaux et frappées, plus tard, sur la monnaie, ne sont qu'un symbole, un emblème (Siegelbild) et non une armoirie. Des exemples de ce genre sont assez fréquents; on trouve souvent dans les sceaux des villes des figures entièrement différentes de celles de leurs blasons. Il ne faut pas confondre le symbole avec les armes; ces dernières comprennent un écu contenant les pièces ou les meubles héraldiques; or, dans les exemples anciens, les tours de Fribourg ne sont pas renfermées dans un écu; cela ne se rencontre qu'au XVIIe siècle[2].

---

[1] Voir au sujet des armes de Fribourg l'excellente notice publiée par le Dr Stantz «Wappen der schweiz. Eidgenossenschaft und ihrer 22 Kantone». Archives de la société d'histoire du canton de Berne, t. VI.

[2] M. le professeur Hauptmann a traité ce sujet dans une notice intitulée: «Das Wappen von Freiburg. Freib. Geschichtsblätter, herausgegeben vom deutschen Geschichtsforschenden Verein des Kantons Freiburg. IV. Jahrgang 1897.» Son étude est basée sur une connaissance approfondie de la science héraldique. Si nous admettons ses conclusions principales, nous ne partageons pas sa manière de voir sur les points suivants: il existe des représentations datées de l'écu fribourgeois antérieures à l'année 1577; la composition de l'écu écartelé doit être attribuée à Martin Martini; l'auteur ne parle pas des couleur noire et bleue.

Schweizer Archiv für Heraldik.
Archives Héraldiques Suisses.

1903 Jahrgang } XVII Heft 3.

Les Armes de Fribourg

en Liechtland.

La ville souveraine de Fribourg possédait autrefois deux armoiries: l'une coupé sable et argent, l'autre d'azur à la tour carrée et crénelée, surmontée d'un mur crénelé s'abaissant par deux degrés, un annean de même mouvant du mur vers la pointe, le tout d'argent. Avec le temps cette dernière composition a pris la forme suivante: d'azur aux trois tours d'argent crénelées, maçonnées de sable, celle de dextre plus élevée, les autres allant en décroissant vers le sénestre, un annean de même mouvant de la tour du milieu vers la pointe. Cet annean est, selon quelques historiens, une branche de la Sainte enveloppant le pied de la Croix qui s'élève par terrasses à côté du clocheton des Zähringen, fondateurs de la cité.[1]

Maintenant l'écu noir et blanc est celui du canton, les trois tours sont l'emblème de la ville; mais il n'en était pas de même avant 1798, lorsque la ville et le pays n'étaient pas encore séparés et formaient une unité au point de vue politique. Dès un temps reculé, les armes fribourgeoises ont été le noir et le blanc; les tours gravées, à partir de 1520, sur les sceaux et frappées, plus tard, sur la monnaie, ne sont qu'un symbole, un emblème (Sinnbild) et non une armoirie. Des exemples de ce genre sont assez fréquents; on trouve souvent dans les sceaux des villes des figures différemment différentes de celles de leurs blasons. Il ne faut pas confondre le symbole avec les armes; ces dernières comprennent un écu contenant les pièces ou les meubles héraldiques; or, dans les exemples anciens, les tours de Fribourg ne sont pas représentées dans un écu; cela ne se rencontre qu'au XVIIe siècle.[2]

[1] Voir au sujet des armes de Fribourg l'excellente notice publiée par le Dr Stadt Wappen der Schweiz. Eidgenossenschaft und ihrer 22 Kantone. — Archives de la société d'histoire du canton de Berne, t. VI.

[2] M. le professeur Hauptmann a traité ce sujet dans une notice intitulée: Das Wappen von Freiburg. Breich, theoschichtliche, herausgegeben vom deutschen Geschichtsforschenden Verein des Kantons Freiburg. IV. Jahrgang 1897. » Son étude est basée sur une connaissance approfondie de la science héraldique. Si nous admettons ses conclusions principales, nous ne partageons pas sa manière de voir sur les points suivants: il existe des représentations de l'écu fribourgeois antérieures à l'année 1577; la composition de l'écu écartelé doit être attribuée à Martin Martini; l'auteur en partie pas des couleurs noire et blanc.

Les villes ne possédaient pas encore d'armoiries au XIIe siècle et au commencement du XIIIe, mais elles avaient déjà des sceaux et des bannières; nous avons vu comment Fribourg scellait ses actes; quant à la bannière, nous n'avons pas de document de cette époque qui nous en donne une description; on peut cependant admettre, avec beaucoup de probabilité, qu'elle a été noire et blanche dès le principe.

La plus ancienne représentation datée de la bannière fribourgeoise est contenue dans un riche manuscrit orné de miniatures, appartenant à nos archives cantonales. Ce recueil écrit en 1410 renferme le Miroir de Souabe, ainsi qu'une traduction allemande de la Handfeste de Fribourg. Dans une vignette placée en tête de notre ancienne constitution, on voit le duc d'Autriche, reconnaissable à son écu de gueules à la fasce d'argent, et l'avoyer de Fribourg; ce magistrat est à genoux aux pieds de son souverain; il lève la main droite pour lui jurer hommage et fidélité, de la gauche il tient la bannière carrée aux couleurs noire et blanche[1].

Déjà six années auparavant, en 1404, on avait acheté une aune de toile noire et une aune de toile blanche et on avait chargé un brodeur de faire un étendard et une bannière. Nous trouvons encore les dépenses suivantes dans les comptes des trésoriers:

1411 à Johan Chambrei por faire le pegnon (pennon) de monseigneur lavoie, 11 sols.

1418 por 2 pieces de cendaul (taffetas) doble blan et noir por les banderez, 9 livres, 18 sols.

1419 por 5 aulnes de teyla blanchi et 5 aulnes de teyla nery et auxi por filz por faire les banderetes por mectre sur les chers de l'attiliement (artillerie) de la ville, 77 sols.

1460 à Peter Mäler qui a pincte blanc et noir laste (la hampe) dou pennon et faire 13 grand escuz de Fribourg sus le cher de la ville, 15 sols 10 deniers.

1475 delivre par la main de Nicolas Helbling pour soye noir et blanche achetee a Geneve pour en faire penons darmes et banderes de trompete, a cause de cez cors de guerres, 18 livres.

A la suite des guerres de Bourgogne, Fribourg avait été délivrée, en 1477, de ses liens de vassalité envers la Savoie. Devenue, par le fait, ville libre, elle fit disparaître les traces de son ancienne dépendance: Hensli Follare fut employé pendant «deux jornees por effacier les croix blanches eis portes de la ville». Heureuse et fière de sa nouvelle position, elle y substitua ses propres armes surmontées de celles de l'empire[2]. Ces dernières figurèrent aussi sur les instruments des trompettes et sur les boîtes des messagers de la cité.

Non content d'étaler sur la pierre et le métal les marques de sa récente dignité, le conseil voulait encore les voir briller dans la salle de ses séances

[1] Voir «Fribourg artistique», 1891, pl. VI.
[2] Archives cant. Projektbuch, 54, H. fo 7 verso.

Les villes ne possédaient pas encore d'armoiries au XIIe siècle et au commencement du XIIIe, mais elles avaient déjà des sceaux et des bannières, nous avons vu comment Fribourg scellait ses actes; quant à la bannière, nous n'avons pas de document de cette époque qui nous en donne une description; on peut cependant admettre, avec beaucoup de probabilité, qu'elle a dû être et blanche dès le principe.

La plus ancienne représentation datée de la bannière fribourgeoise est contenue dans un riche manuscrit orné de miniatures appartenant à nos archives cantonales. Ce recueil écrit en 1410 renferme le Miroir de Soulz, ainsi qu'une traduction allemande de la Handfeste de Fribourg. Dans une vignette placée en tête de notre ancienne constitution, on voit le duc d'Autriche, reconnaissable à son cou de grenules à la fasce d'argent, et l'avoyer de Fribourg; ce magistrat est à genoux aux pieds de son souverain; il lève la main droite pour lui jurer hommage et fidélité, de la gauche il tient la bannière carrée aux couleurs noire et blanche[1].

Déjà six années auparavant, en 1404, on avait achété une aune de toile noire et une aune de toile blanche et on avait changé un bordon de tiare en étendard et une bannière. Nous trouvons encore les dépenses suivantes dans les comptes des trésoriers:

1411 à Jelian Chambrel por faire le pegnon (pennon) de mangeignour lavoie, 11 sols.

1418 por 2 pieces de cendaul (taffetas) dablo blan et noir por les banderes, 9 livres, 18 sols.

1419 por 5 aunes de tegie blanchi et 5 aunes de tegie noyr et auxi por fil por faire les banderetes por mettre sur les chers de l'artillement (artillerie) de la ville, 77 sols.

1450 à Peter Miller qui a pinctz blanc et noir luste (la lumpe) dun pennon et faire 13 grand escus de Fribourg sur le chor de la ville, 15 sols 10 deniers.

1471 delivre par la main de Nicolas Helbling pour soye noir et blanche achetee a Geneve pour en faire pennons dannes et banderes de trompetes, a causse de ces cors de guerres, 18 livres.

A la suite des guerres de Bourgogne, Fribourg avait été délivrée, en 1477, de ses liens de vassalité envers la Savoie. Devenue, par le fait, ville libre, elle fit disparaître les traces de son ancienne dépendance: Herali Pellisse fut employé pendant «deux journeus por effacier les croix blanches ès portes de la ville». Heureuse et fière de sa nouvelle position, elle y substitua ses propres armes surmontées de celles de l'empire[2]. Ces dernières figurèrent aussi sur les instruments des trompettes et sur les bottes des messagers de la cité.

Non content d'étaler sur la pierre et le métal les insignes de sa récente dignité, le conseil voulait encore les voir briller dans la salle de ses séances

[1] Voir «Fribourg artistique», 1901, pl. VI.
[2] Archives cant. Protocoles, éd, II, fo 2 verso.

et dans les sanctuaires religieux, sous les tons chatoyants des vitraux. Il fit, au commencement de l'année 1478, la depense suivante: «A Durs Weder, verreir de Berne, pour 9 pieces quil a fet en leglise, en la justice, en la secreterie das wauppen (sic) de lempereur, pour compte fet avec luy, present mons. lavoyer et mons. Rod. de Wippens, chevalier, 25 florins = 50 livres.» Une de ces verrières a été conservée; retrouvée dans une armoire de la Chancellerie, elle orne maintenant le Musée cantonal. C'est un des plus beaux échantillons de la peinture sur verre de notre pays. Un arc formé de branchages encadre deux écus de Fribourg surmontés de celui de l'empire; le fond est rouge damassé; les écoinçons supérieurs sont décorés de fleurs et de feuillage; sur la base de couleur bleue, on lit l'inscription: «Durs Weder, Bernensis, 1478.»

Une troisième représentation des armes de Fribourg remontant au XVe siècle figure sur la couverture du compte du trésorier Henri Strouwsack; c'est celui du premier semestre de l'année 1493; le chancelier Humbert Gouffe y dessina plusieurs blasons, entre autres le sien et celui de la ville, avec la mention: «Statt Friburg» et la date 1493; l'écu est noir et blanc.

Lorsque Fribourg renouvela ses traités d'alliance avec les villes suisses, en 1477, nous trouvons dans les comptes la dépense suivante: «A Aly Golliarda por une ona et dimie de saye blanche et noire de la quelle elle fet des cordettes por les seals deis comborgeoisies de Zurich, Berne, Lutzern et Soleure, 30 sols.»

Vers la même époque, en 1479, on acheta «cinq aulnes de saye noire et blanche reforna, por faire deis banderes et deis penons de la ville, compta laulne 33 gros, somma 14 livres, 3 sols, 4 deniers.»

Pendant les guerres d'Italie, lorsque les Coufédérés combattaient pour la cause du pape Jules II, les Fribourgeois se rangèrent sous un pennon noir à la croix blanche; cette croix devait prendre depuis la hampe jusqu'à la queue; elle avait donc la forme appelée pleine dans le langage héraldique[1].

La même ordonnance était encore en vigueur en 1522; le conseil décida que le pennon de la compagnie du capitaine Jacques Gruyère se rendant au service de France devait porter la croix d'argent sur champ de sable[2].

Il existe au Musée cantonal deux pennons des arbalétriers fribourgeois du XVe siècle (nos 359 et 360): de sable et argent, une arbalète d'or posée en fasce brochant sur le tout.

Le blason de Fribourg ne subit aucune modification pendant le courant du XVIe siècle, les nombreux vitraux de cette époque en font foi; on y voit souvent comme tenants, des bannerets ou hommes d'armes portant la bannière donnée, en 1512, par le pape Jules II; elle est reconnaissable à son franc-quartier représentant le Christ portant sa croix[3].

---

[1] Und ist geordnet des wännlis halb, ein wyss crütz in dem swartzen väld zu füren, von der stangen bis am swantz. Séance du 12 août 1510. Manual no 28 fo 11 v.

[2] Manual no 39. Séance du 24 janvier 1522.

[3] Voir mon article sur cette bannière dans le «Fribourg artistique», 1897, pl. 16.

et dans les sanctuaires religieux, sous les tons chatoyants des vitraux. Il fit, au commencement de l'année 1476, la dépense suivante: «A Thys Weber, verrier de Berne, pour 9 pièces qui a fait en l'église, en la justice, en la [illegible] des wappen (sic) de l'empereur, pour compte fait avec lui, présent nous, bayerer et mons. Rod. de Wippens, chevalier, 25 florins = 50 livres.» Une de ces verrières a été conservée; retrouvée dans une armoire de la Chancellerie, elle orne maintenant le Musée cantonal. C'est un des plus beaux échantillons de la peinture sur verre de notre pays. Un arc formé de branchages encadre deux écus de Fribourg surmontés de celui de l'empire: le fond est rouge chamarré; les écoinçons supérieurs sont décorés de fleurs et de feuillage; sur la lame de couleur bleue, on lit l'inscription: «Thys Weber, Bernensis, 1476.»

Une troisième représentation des armes de Fribourg remontant au XVe siècle figure sur la couverture du compte du trésorier Henri Strewwenck, c'est celui du premier semestre de l'année 1493; le chancelier Humbert Gauda y dessina plusieurs blasons, entre autres le sien et celui de la ville, avec la mention: «Statt Fribourg» et la date 1493; l'écu est noir et blanc.

Lorsque Fribourg renouvela ses traités d'alliance avec les villes suisses, en 1477, nous trouvons dans les comptes la dépense suivante: «A Ally Gaillarda, pour une oue et dimie de saye blanche et noire de la quelle elle fait des cotettes pour les seals des combourgeoisies de Zurich, Berne, Lucerne et Soleure, 10 sols.»

Vers la même époque, en 1479, on achète «cinq aunes de saye noire et blanche reforma, pour faire des bandères et des pennons de la ville, compte faites 33 gros, sonnant 14 livres, 3 sols, 4 deniers.»

Pendant les guerres d'Italie, lorsque les Confédérés combattaient pour la cause du pape Jules II, les Fribourgeois se rangèrent sous un pennon noir à la croix blanche; cette croix devait prendre depuis la hampe jusqu'à la pointe; elle avait donc la forme appelée plaine dans le langage héraldique.

La même ordonnance était encore en vigueur en 1522; le conseil décide que le pennon de la compagnie du capitaine Jacques Grayère se rendra au service de France devait porter la croix d'argent sur champ de sable.

Il existe au Musée cantonal deux pennons des archiconfréries fribourgeoises du XVe siècle (nos 350 et 480): de sable et argent, une arbalète d'or pointée en face brochant sur le tout.

La bataille de Fribourg ne subit aucune modification pendant le courant du XVIe siècle, les nombreux vitraux de cette époque en font foi; on y voit souvent comme tenants, des bannerets ou hommes d'armes portant la bannière commune, en 1512, par le pape Jules II; elle est reconnaissable à son fond tartiré représentant le Christ portant sa croix.[1]

---

[1] Und ist geordnet des wannlis halb, ein wyss creutz in dem swartzen zuld zu tuwe, [illegible] der zungen bis an swantz. Bannes de 12 août 1510. Manual n° 32 fo 11 v.

[2] Manual n° 33. Séance du 24 janvier 1522.

[3] Voir mon article sur cette bannière dans le «Fribourg artistique», 1897, pl. 16.

A cette époque, la livrée était noire et blanche. Le chroniqueur Jean Gruyère note, dans ses registres, le départ de quatre cents Fribourgeois se rendant en Bresse, en 1443, pour combattre les écorcheurs; ils étaient bien armés et vêtus d'une livrée noire et blanche[1]. Il fut payé en 1477 cent seize sols à Wilhelm Tachs «por huit aulnes de fustene noir et quatre aulnes et trois quart de fustene blanc qui fut donne es arbalestriers et canoniers.» La même année on paya 7 livres et 10 sols «por deux aulnes de drap pers (bleu) et noirs et trois aulnes de drap blan lequel drap fut schengue (donné) à Horbstatt por faire une robe de la livree de la ville.» Le drap bleu fut probablement employé pour la doublure.

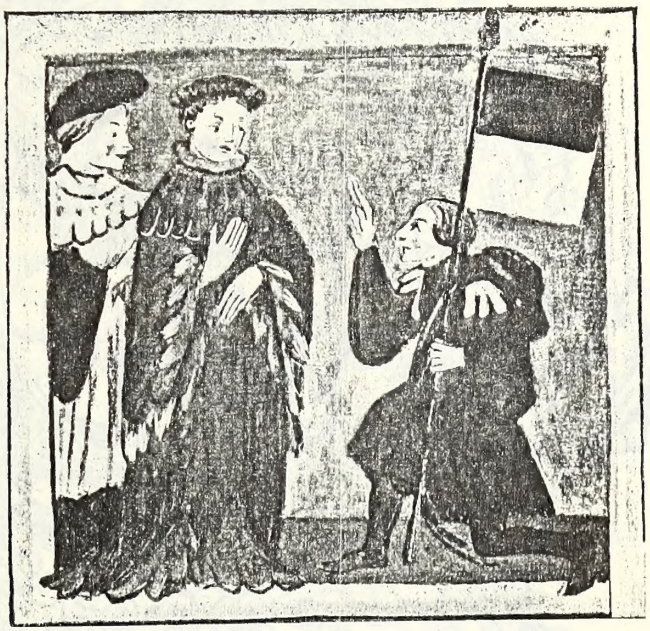


Fig. 9

Le commencement du XVIIe siècle nous apporte une innovation due à Martin Martini qui grava sur cuivre, en 1606, le plan de Fribourg et plaça dans un médaillon un écu où les anciennes armes de la ville sont écartelées avec les trois tours. Martini est le véritable auteur de ce plan, comme il le dit d'ailleurs clairement dans sa dédicace placée au bas du tableau; Etienne Philot n'en fut que l'éditeur. Le premier, dessinateur de grand mérite, excellent héraldiste, a donné des preuves de son savoir dans ses nombreux ex-libris, ses armoiries de villes ou de magistrats dont ses productions sont ornées. Son plan de Lucerne, de 1597, est remarquable dans ce genre; il y plaça, dans un cartouche, les armes de la ville surmontées de celles de l'empire et entourées des blasons des bailliages. Dans le plan de Fribourg de l'année 1606, il adopta une ordonnance identique. Un cartouche contient un médaillon de forme ronde dans

[1] Régistre Gruyère. Archives cantonales, n° 71, f° 135 verso.

Fig. 9.

Le commencement du XVIIe siècle nous signale une innovation due à Martin Martini qui grava sur cuivre, en 1608, le plan de Fribourg et plaça dans un médaillon un âne où les sonneries armes de la ville sont écartelées avec les trois tours. Martini est le véritable auteur de ce plan, comme il le dit d'ailleurs clairement dans sa dédicace placée au bas du tableau; Mizenne Pillot n'en fit que l'édition. Le premier, dessinateur-de grand mérite, excellent héraldiste, a donné des preuves de son savoir dans ses nombreux ex-libris, ses armoiries de villes ou de magistrats dont ses productions sont ornées. Son plan de Lucerne, de 1597, est remarquable dans ce genre; il y plaça, dans un cartouche, les armes de la ville surmontées de celles de l'empire et entourées des blasons des bailliages. Dans le plan de Fribourg de l'année 1608, il adopta une ordonnance identique. Un cartouche contient un médaillon de forme ronde dans

[1] Bibliothèque Grangier. Archives cantonales, no 71, p. 185 verso.

lequel sont représentées les armes de Fribourg, sable et argent, surmontées de celles de l'empire sommées de la couronne impériale; deux lions tiennent dans leurs griffes les attributs de la souveraineté: la bannière noire et blanche, le glaive et le globe. Les écussons de vingt-huit bailliages forment une bordure aussi riche que variée (fig. 10). Les émaux ou couleurs sont indiqués par des lettres, le sable, par des traits verticaux très serrés. Pour faire pendant à ce

Fig. 10

motif, l'artiste imagina une composition fantaisiste très originale; il plaça dans un charmant cartouche, supporté par des anges, un écu écartelé: au 1er et au 4e coupé de sable et d'argent, qui est Fribourg, au 2e et 3e d'azur à trois tours d'argent surmontées d'une aigle éployée de sable qui est le sceau de la ville; en abîme un écusson de gueules au lion d'or qui est Zæhringen, recteurs de Bourgogne[1]; timbrés de trois heaumes ayant pour cimier: un bonnet sommé d'une boule qui est celui des Fürstenberg, successeurs des Zæhringen, l'aigle impériale, et enfin les trois tours. Ici les émaux ne sont indiqués ni par lettres, ni par

[1] Les véritables armes des Zæhringen sont l'aigle à la bordure nébulée.

lequel sont représentées les armes de Pflüneng, sable et argent, empruntées de celles de l'empire romains de la couronne impériale; deux lions tiennent dans leurs griffes les attributs de la souveraineté: le lambrequin noire et blanche, le glaive et le globe. Les écussons de vingt-huit lantilages forment une bordure aussi riche que variée (fig. 10). Les émaux des cantons sont indiqués par des lettres, le sable, par des traits verticaux très serrés. Nous nous pendant à ce

fig. 10

motif, l'artiste imagina une composition fantaisiste très originale: il plaça dans un charmant cartouche, supporté par des anges, un écu écartelé en 1° et 4° coupé de sable et d'argent, qui est Pflüneng, au 2° et 3° d'azur à trois tours d'argent surmontées d'une aigle éployée de sable qui est le blason de la ville; en abîme un écusson de gueules au lion d'or qui est Zedlingen, revers de Bourgogne[1]; timbre de trois hommes ayant pour cimier: un homme sonnant d'une trompe qui est celui des Pfüneneberg, successeurs des Zedlingen. L'aigle impériale et enfin les trois tours, lui les chaînes ne sont indiquées ni par lettres ni par

[1] Les véritables armes des Zedlingen sont l'aigle de la bordure adoptée

d'autres signes. Cette gravure était destinée à rappeler le souvenir du fondateur de la ville; son nom figure dans la légende du médaillon: *Berchtoldus IIII Zeringiæ dux, necnon Burgundiæ cisjuranæ (sic) rector; Friburgi in Aventicis conditor. Anno domini nostri MCLXXIX* (fig. 11).

Malgré notre préférence pour les écus simples, nous devons reconnaître que la composition des armes de Fribourg est ingénieuse et vraiment artistique; elle est préférable à beaucoup d'élucubrations de cette époque, et elle possède à son actif une signification historique qui manque souvent à des productions analogues. Les armoiries écartelées étant très à la mode alors, l'invention de Martini trouva une certaine faveur, sans détrôner complètement l'écu sable et argent qui fut toujours en honneur.

Avec le XVIIe et le XVIIIe siècle, nous entrons dans l'ère du noir et du bleu au sujet desquels les historiens ont émis des idées plus ou moins erronées, parce qu'ils ont confondu les couleurs avec l'écu. En effet, par une singulière anomalie, Fribourg a porté pendant longtemps sur ses drapeaux, sur la cocarde de ses soldats, sur la livrée de ses huissiers les couleurs noire et bleue, tandis que l'écu restait sable et argent, souvent seul, parfois écartelé avec les tours. La peinture, la gravure, la sculpture, les monnaies et les sceaux ont si souvent reproduit cet écusson, au XVIIIe siècle, qu'il est superflu d'en citer des exemples. Nous trouvons toutefois de très rares exceptions où le bleu vient remplacer le blanc dans l'armoirie; ainsi les almanachs de 1748 et 1749, annuaires semi-officiels contenant la liste des fonctionnaires, portent au frontispice un écu sable et azur.

Mais si l'écu resta, en général, noir et blanc, les couleurs furent changées; nous avons trouvé la première mention de cette transformation dans les protocoles de l'année 1607. Des troupes ayant été mises sur pied à l'occasion de troubles survenus dans les Grisons, il fut décidé de maintenir le noir et blanc pour le pennon, mais d'habiller les trabants et le fourrier de livrées aux couleurs noire et bleue [1].

La république helvétique s'empressa d'abolir les armoiries et les couleurs cantonales et de leur substituer une cocarde verte, jaune et rouge [2]. Un ordre du ministre de la guerre fit réunir tous les drapeaux de l'ancien gouvernement au chef-lieu de la république, où ils furent probablement détruits [3].

Lorsque l'ordre fut rétabli en Suisse, le landammann autorisa les cantons à reprendre, à partir du 10 mars 1803, les couleurs qu'ils portaient autrefois et les nouveaux cantons à porter celles qu'ils jugeaient à propos d'adopter. A la suite de cette permission, le comité d'organisation de Fribourg se hâta d'adopter les anciennes couleurs, et il fit connaître cette décision à la troupe et au peuple rassemblés devant l'hôtel de ville [4]. C'était donc l'écusson noir et blanc et la

---

[1] Manual n° 158. Séance du 20 août 1607.

[2] Décret du 14 avril 1798. Bulletin des lois de la république helvétique I, 4.

[3] Lettre du préfet national de Fribourg, 2 août 1799. Livres auxiliaires de l'administration, n° 96, p. 263.

[4] Protocole de la commission d'organisation, n° 114, f° 2.

d'autres signes. Cette gravure était destinée à rappeler le souvenir de fondateur de la ville; son nom figure dans la légende du médaillon: *Ferdinandus XIII Zähringie dux, mecum Burgundie cognomine (sic) vocatur*. Au-dessus, un chevalier combattant, dans dévoué worst XXV (fig. 11).

Malgré notre préférence pour les écus simples, nous devons reconnaître que la composition des armes de Fribourg est ingénieuse et vraiment artistique; elle est préférable à beaucoup d'élucubrations de cette époque, et elle possède à son actif une signification historique qui manque souvent à des productions analogues. Les armoiries écartelées étant très à la mode alors, l'invention de Martini trouva une certaine faveur, sans détrôner complètement l'écu antique qui fut toujours en honneur.

Avec le XVIIe et le XVIIIe siècle, nous entrons dans l'ère du noir et du blanc au sujet desquels les historiens ont émis des idées plus ou moins erronées, parce qu'ils ont confondu les couleurs avec l'émail. En effet, par une singulière anomalie, Fribourg a porté pendant longtemps sur ses drapeaux, sur la cocarde de ses soldats, sur la livrée de ses huissiers les couleurs noire et blanche, tandis que l'écu restait sable et argent, souvent seul, parfois écartelé avec les tons. La peinture, la gravure, la sculpture, les monnaies et les sceaux ont si souvent reproduit cet écusson, au XVIIIe siècle, qu'il est superflu d'en citer des exemples. Nous trouvons toutefois de très rares exceptions où le blanc vient remplacer le blanc dans l'armoirie; ainsi les almanachs de 1748 et 1749, manuscrits semi-officiels contenant la liste des fonctionnaires, portent un frontispice où l'écu sable et azur.

Mais si l'écu resta, en général, noir et blanc, les couleurs furent changées; nous avons trouvé la première mention de cette transformation dans les protocoles de l'année 1801. Des troupes avaient été mises sur pied à l'occasion de troubles survenus dans les Grisons. Il fut décidé de prendre le noir et blanc pour le pennon, mais d'établir les rubans et la cocarde de livrées aux couleurs noire et blanc[1].

La république helvétique s'empressa d'abolir les armoiries et les couleurs cantonales et de leur substituer une cocarde verte, jaune et rouge. Un arrêté du ministre de la guerre fit revêtir tous les drapeaux de l'ancien gouvernement au chef-lieu de la république, où ils furent probablement détruits[2].

Lorsque l'ordre fut rétabli en Suisse, le landammann autorisa les cantons à reprendre, à partir du 10 mars 1803, les couleurs qu'ils portaient auparavant, et les nouveaux cantons à porter celles qu'ils jugeaient à propos d'adopter. A la suite de cette permission, le comité d'organisation de Fribourg se hâta d'adopter les anciennes couleurs, et il fit connaître cette décision à la troupe et au peuple rassemblés devant l'hôtel de ville[3]. C'était donc l'écusson noir et blanc et la

[1] Manual no 186. Séance du 20 août 1801.

[2] Décret du 14 avril 1798. Bulletin des lois de la république helvétique 1, 4.

[3] Lettre du préfet national de Fribourg, 2 août 1803. Lettre auxiliaires de l'administration, no 98, p. 383.

[4] Protocole de la commission d'organisation, no 111, fo 3

livrée noire et bleue. Nous en avons un exemple dans le portrait d'un huissier de cette époque qui porte un hoqueton, une cocarde et une pertuisane avec une houppe, le tout aux couleurs noire et bleue; par contre, il a sur la poitrine un écu sable et argent[1]. Le landammann d'Affry portait à son chapeau, à défaut de la cocarde fédérale qui n'existait pas encore, celle de son canton aux couleurs noire et bleue[2].

Le régime aristocratique de la Restauration laissa les choses dans le même état[3]; c'est au gouvernement populaire de 1830 que revient le mérite d'avoir rendu au canton de Fribourg ses couleurs héraldiques, conformes à celles de son blason.

Fig. 11

Le Conseil d'Etat, frappé de l'anomalie existante, fit faire des recherches à ce sujet; l'archiviste cantonal se donna fort peu de peine; il se borna à dire, dans un rapport très succinct, qu'il lui avait été impossible de trouver à quelle époque le gouvernement avait abandonné les *couleurs* noire et blanche pour adopter le noir et le bleu; cependant le sable et l'argent paraissent, disait il, avoir toujours été l'armoirie du canton. En suite du préavis émis par l'avoyer Joseph de Diesbach, le conseil prit la décision suivante, dans sa séance du 29 août 1831 : «Le Conseil d'Etat, voulant rendre les couleurs cantonales conformes à l'écusson, décide que le noir et le blanc formeront désormais ces couleurs.

[1] Portrait de l'huissier Zosso, nommé en 1807, collection de M. Hubert Labastrou.
[2] Portrait peint par Landerset; il est ma propriété.
[3] Voir quelques drapeaux de cette époque au Musé cantonal, nos 371, 372, 392.

livrée noire et blanc. Nous en avons un exemple dans le portrait d'un bailleur de cette époque qui porte un bonnet, une cocarde et une perruque avec une bourse, le tout aux couleurs noire et blanc; par contre, il a sur le poitrine un écu sable et argent[1]. Le bandannan d'Affry portait à son chapeau, à défaut de la cocarde fédérale qui n'existait pas encore, celle de son canton aux couleurs noire et blanc[2].

Le régime aristocratique de la Restauration laissa les choses dans le même état[3]; c'est au gouvernement populaire de 1830 que revient le mérite d'avoir rendu au canton de Fribourg ses couleurs héréditaires, conformes à celles de son blason.

Fig. 11

Le Conseil d'Etat, frappé de l'anomalie existante, fit faire des recherches à ce sujet; l'archiviste cantonal se donna fort peu de peine; il se borna à dire, dans un rapport très succinct, qu'il lui avait été impossible de trouver à quelle époque le gouvernement avait abandonné les couleurs noire et blanche pour adopter le noir et le blanc; cependant le sable et l'argent paraissent, disait-il, avoir toujours été l'armoirie du canton. Sur ainsi du pressant avis par l'avoyer Joseph de Diesbach, le conseil prit la décision suivante, dans sa séance du 29 août 1831 : «Le Conseil d'Etat, voulant rendre les couleurs cantonales conformes à l'ancienne, décide que le noir et le blanc formeront désormais ces couleurs.

[1] Portrait de l'huissier Zosso, peinture en 1807, collection de M. Henri Lehmann.
[2] Portrait peint par Landerset; il est sa propriété.
[3] Voir quelques drapeaux de cette époque au Musée cantonal, nos 171, 372, 804.

En conséquence, il invite le conseil de guerre à faire confectionner les nouveaux drapeaux, ainsi que les cocardes, aux couleurs prémentionnées. Les hommes de la livrée devront aussi adopter ces couleurs, lorsqu'ils recevront les 50 francs qui leur sont alloués tous les deux ans pour cet objet[1]». Le conseil donna connaissance de cette transformation au Vorort fédéral, en lui annonçant l'abandon des cocardes et des drapeaux noirs et bleus[2]. La presse fribourgeoise publia dans ces termes la mesure adoptée par les autorités: «Le gouvernement a repris pour ses armoiries, les drapeaux, les cocardes et sa livrée, les anciennes couleurs du canton, sable et argent, ou noir et blanc. Les monnaies et les sceaux qui avaient toujours été conservés sur ce pied contrastaient avec les manteaux noirs et bleu foncé[3]».

La question ainsi réglée devint définitive et, depuis lors, soit l'écu fribourgeois, soit les couleurs des manteaux des huissiers n'ont plus varié. Mais, déjà quelques années auparavant, un autre problème héraldique avait été résolu tacitement dans un sens très équitable. La constitution de 1803, issue de l'acte de médiation, avait consacré la séparation administrativre de la commune de Fribourg d'avec le reste du canton; un partage fut opéré à cette occasion; il eut pour objet, non-seulement les propriétés, les forêts, les capitaux de l'ancienne république, mais il s'étendit encore à son blason; l'écu écartelé fut divisé; le canton conserva le sable et l'argent, et la nouvelle municipalité adopta les trois tours; c'est ainsi que fut dissoute la combinaison inventée par Martin Martini.

Max de Diesbach.

Les Sceaux Westphaliens du Moyen-Age.

Par L. Bouly de Lesdain.

(Suite).

II. Dans l'Electorat de Cologne.

Un parti: Berchler[4], Bettinghausen[5], Bredenol[6], Bruwerdinchusen[7], Leysen[8], Limburg[9], Plettenberg[10], Tunen[11], Vogt v. Elsepe[12], Uelfersen[13].

---

[1] Protocole de 1831, f° 492.

[2] Correspondance extérieure du Conseil d'Etat, 1831-32, f° 344.

[3] Journal du canton de Fribourg, 31 janvier 1832, p. 33.

[4] Sceau de Frédéric de Berchler, en 1339 (Pl. 194, N° 14).

[5] Sceau d'Hermann de Bettinghausen, chevalier, en 1333 (Pl. 194, N° 15).

[6] Sceau d'Erenfried de Bredenol, en 1284 (Pl. 194, N° 7). — Cf. *Ibid.*, N°s 8, 9 et 10. Bredenol porte *parti d'or et d'azur.*

[7] Sceau d'Arnold de Bruwerdinchusen, en 1371 (Pl. 195, N° 2).

[8] Sceau de Jean de Leysen, en 1392 (Pl. 194, N° 17).

[9] Sceau de Guillaume de Limburg, en 1275 (Pl. 195, N° 1).

[10] Sceau d'Henri de Plettenberg, chevalier, en 1266 (Pl. 194, N° 1). — Cf. *Ibid.*, N°s 2, 4, 5 et 6, et pl. 264, N° 5. Plettenberg porte *parti d'or et d'azur.*

[11] Sceau de Florin de Tunen, en 1348 (Pl. 194, N° 16).

[12] Sceau d'Henri, Vogt v. Elsepe, en 1300 (Pl. 194, N° 11). — Cf. *Ibid.*, N° 12. Vogt d'Elsepe porte *parti d'or et d'azur.*

[13] Sceau de Jean de Uelfersen, en 1326 (Pl. 194, N° 13).

En conséquence, il invite le conseil de guerre à faire confectionner les nouveaux drapeaux, ainsi que les cocardes, aux couleurs préconisées. Les hommes de la livrée devront aussi adopter ces couleurs, lorsqu'ils recevront les livrées qui leur sont allouées tous les deux ans pour cet objet[1]. Le conseil donna connaissance de cette transformation au Vorort fédéral, en lui annonçant l'adoption des cocardes et des drapeaux noirs et blancs[2]. La presse fribourgeoise publia dans ces termes la mesure adoptée par les autorités : « Le gouvernement a repris pour ses armoiries, les drapeaux, les cocardes et sa livrée, les anciennes couleurs du canton, sable et argent, ou noir et blanc. Les uniformes et les vêtements qui avaient toujours été conservés sur ce pied contrastaient avec les nouveaux noirs et blanc foncé[3].

La question ainsi réglée devint définitive et, depuis lors, soit l'état fribourgeois, soit les cohortes des manteaux des bannières n'ont plus varié. Mais, déjà quelques années auparavant, un autre problème héraldique avait été résolu tacitement dans un sens très équitable. La constitution de 1803, issue de l'acte de médiation, avait consacré la séparation administrative de la commune de Fribourg d'avec le reste du canton; un partage fut opéré à cette occasion; il eut pour objet, non-seulement les propriétés, les forêts, les capitaux de l'ancienne république, mais il s'étendit encore à son blason : l'en commune fut divisée; le canton conserva le sable et l'argent, et la nouvelle municipalité adopta les trois tours; c'est ainsi que fut dissoute la confédération inventée par Martin Martini.

Max de Diesbach.

Les Sceaux Westphaliens du Moyen-Âge.

Par E. Fondy de Lesdain.

(Suite).

IX. Ducs d'Ostrevant de Cologne.

En partie : Bereiler[1], Bastinghausen[2], Bredenol[3], Brunwardinchusen[4], Loysen[5], Limburg[6], Pittenberg[7], Tunen[8], Vogt v. Eisenpe[9], Dalitzsen[10].

---

[1] Protocole de 1801, p. 192.

[2] Correspondance extérieure du Conseil d'Etat, 1801-02, p. 214.

[3] Journal du canton de Fribourg, 31 janvier 1802, p. [illegible].

[4] Sceau de Frédéric de Berteler, en 1338 (Pl. 101, No 14).

[5] Sceau d'Hermann de Bastinghausen, chevalier, en 1338 (Pl. 104, No 15).

[6] Sceau d'Everhard de Bredenol, en 1284 (Pl. 104, No 7). — Cf. Ibid., Nos 8, 9 et 10. Bredenol porte parti d'or et d'azur.

[7] Sceau d'Arnold de Brunwardinchusen, en 1311 (Pl. 105, No 2).

[8] Sceau de Jean de Loysen, en 1302 (Pl. 104, No 17).

[9] Sceau de Guillaume de Limburg, en 1270 (Pl. 104, No 1).

[10] Sceau d'Albert de Pittenberg, chevalier, en 1291 (Pl. 104, No 11). — Cf. Ibid., Nos 2, 4, 5 et 6, et pl. 264, No 5. Pittenberg porte parti d'or et d'azur.

[11] Sceau de Pierre de Tunen, en 1315 (Pl. 104, No 16).

[12] Sceau d'Henri, Vogt v. Eisenpe, en 1300 (Pl. 104, No 12). — Cf. Ibid., No 13. Vogt d'Eisenpe porte parti d'or et d'azur.

[13] Sceau de Jean de Dalitzsen, en 1288 (Pl. 104, No 18).

Une fleur de lys: Anröchte[1], Lon[2], Ole[3], Ruden[4], Schafhausen[5], Vogt v. Ostendorf[6].

Une ancre de maçonnerie: Breidenbach[7], Hanxleden[8], Hatzfeld[9], Helfenberg[10], Langenohl[11], Middelstena[12], Rodinchusen[13], Vornholte[14]. — On peut y ajouter Roderikessen, dans l'évêché de Paderborn[15].

Une crémaillère: Brandlecht[16], Bredenol[17], Dahlhausen[18], Drutmerinchusen[19], Halver[20], Husten dit Kettler[21], Schlingworm[22], Swedinchusen[23], Werminchusen[24].

Une chaîne en pal: Altena[25], Anröchte[26], Bögghe[27], Boynen[28], Bruchausen[29], Budberg[30], Neuhof[31], Narthove[32].

---

[1] Sceau de Godefroid d'Anröchte, en 1365 (Pl. 213, N° 16). — Cf. *Ibid.*, N° 17.

[2] Sceau de Goblin de Lon, châtelain de Ruthen, en 1342 (Pl. 193, N° 2).

[3] Sceau de Lutbert de Ole, en 1372 (Pl. 193, N° 2).

[4] Sceau de Steneken de Ruden, en 1401 (Pl. 193, N° 9).

[5] Sceau de Guillaume de Schafhausen, en 1375 (Pl. 193, N° 4). — Cf. *Ibid.*, N°s 5 et 6. Schafhausen porte *d'or, à la fleur de lys de sable.*

[6] Sceau de Reinald Vogt v. Ostendorfs, en 1388 (Pl. 193, N° 7).

[7] Sceau de Gerlach de Breidenbach, en 1403 (Pl. 211, N° 22). — Breidenbach porte *d'or, à l'ancre de maçonnerie de gueules.*

[8] Sceau de Godefroid de Hanxleden, en 1393 (Pl. 211, N° 20). — Cf. *Ibid.*, N°s 19 et 21. Hanxleden porte *d'azur, à l'ancre de maçonnerie d'or.*

[9] Sceau de Craft de Hatzfeld, en 1347 (Pl. 211, N° 6). — Cf. *Ibid.*, N°s 7 et 8. Hatzfeld porte *d'or, à l'ancre de maçonnerie de sable.*

[10] Sceau d'Eckard de Helfenberg, en 1292 (Pl. 211, N° 5).

[11] Sceau d'Evrard de Langenohl, en 1362 (Pl. 211, N° 15).

[12] Sceau de Volpert de Middelstena, en 1362 (Pl. 211, N° 14).

[13] Sceau d'Henri de Rodinchusen, en 1344 (Pl. 211, N° 9).

[14] Sceau de Roland de Vornholte, en 1346 (Pl. 211, N° 3). Cf. *Ibid.*, N° 4.

[15] Sceau d'Arnold de Roderikessen, en 1266 (Pl. 247, N° 1). — Cf. *Ibid.*, N° 2.

[16] Sceau d'Adolphe de Brandlecht, en 1388 (Pl. 212, N° 6).

[17] Sceau d'Adolphe de Bredenol, en 1351 (Pl. 212, N° 7).

[18] Sceau d'Hermann de Dahlhausen, en 1320 (Pl. 212, N° 5).

[19] Sceau de Bruno de Drutmerinchusen, en 1410 (Pl. 212, N° 15). — Cf. *Ibid.*, N° 16.

[20] Sceau d'Evrard de Halver, en 1351 (Pl. 212, N° 9).

[21] Sceau de Roger de Husten, chevalier, en 1298 (Pl. 212, N° 1). — Cf. *Ibid.*, N°s 2, 3 et 4. Kettler porte *d'or, à la crémaillère de gueules.*

[22] Sceau d'Ambroise Schlingworm, en 1379 (Pl. 212, N° 11). — Cf. *Ibid.*, N°s 12 et 13.

[23] Sceau d'Arnold de Swedinchusen, en 1360 (Pl. 212, N° 10).

[24] Sceau d'Evrard de Werminchusen, en 1399 (Pl. 203, N° 8).

[25] Sceau de Detmar d'Altena, en 1333 (Pl. 213, N° 1).

[26] Sceau de Godefroid d'Anröchte, en 1365 (Pl. 213, N° 16). — Cf. *Ibid.*, N° 17.

[27] Sceau de Gérard de Bogghe, en 1337 (Pl 213, N° 5). — Cf. *Ibid.*, N° 6.

[28] Sceau de Lutbert de Boynen, en 1312 (Pl. 213, N° 2). — Cf. *Ibid.*, N°s 3 et 4.

[29] Sceau d'Hermann de Brochusen, en 1360 (Pl. 213, N° 14). — Cf. *Ibid.*, N° 15.

[30] Sceau de Goblin de Budberg, en 1355 (Pl. 213, N° 11). — Cf. *Ibid*, N° 12. Budberg porte *de gueules, à la chaîne d'argent.*

[31] Sceau d'Engilbert de Neuhof, en 1337 (Pl. 213, N° 7). — Cf. *Ibid.*, N° 8.

[32] Sceau de Ludolphe de Narthove, en 1339 (Pl. 213, N° 9). — Cf. *Ibid.*, N° 10.

Une fleur de lys : Aurcelle[1], Lon[2], Ole[3], Ruden[4], Schaffhausen[5], Vogt Ostendorf[6].

Une fleur de mangeoire : Breidenbach[7], Hanzleden[8], Harzfeld[9], Helfenberg[10], Langenold[11], Middelstern[12], Rodinghausen[13], Vorenholz[14]. — On peut ajouter Rodentiessen, dans l'évêché de Paderborn[15].

Une cremaillère : Brandlevik[16], Fredenol[17], Inhibhausen[18], Thomasinhausen[19], Halver[20], Hasten die Kotter[21], Schlingwern[22], Swedmannen[23], Wernelausen[24].

Une vanne en pal : Alnena[25], Aurcelle[26], Hoegne[27], Boynen[28], Brunsen[29], Rudberg[30], Neulof[31], Nartlove[32].

---

[1] Sceau de Godefroid d'Aurcelle, en 1205 (PI. 218, No 16). — Cf. 1264, No 17.

[2] Sceau de Godin de Lon, échevin de Rouen, en 1242 (PI. 98, No 3).

[3] Sceau de Lambert de Ole, en 1252 (PI. 193, No 9).

[4] Sceau de Blancken de Ruden, en 1101 (PI. 103, No 9).

[5] Sceau de Guillaume de Schaffhausen, en 1270 (PI. 193, No 1). — Cf. 1264, Nos 5 et 6. Schaffhausen porte d'or, à la fleur de lys de sable.

[6] Sceau de Reinold Vogt v. Ostendorf, en 1288 (PI. 193, No 1).

[7] Sceau de Gerlach de Breidenbach, en 1109 (PI. 211, No 22). — Breidenbach porte d'or, à l'anneau de mangeoire de gueules.

[8] Sceau de Godefroid de Hanzleden, en 1293 (PI. 211, No 20). — Cf. 1264, No 10 et 21. Hanzleden porte d'azur, à l'anneau de mangeoire d'or.

[9] Sceau de Gerl de Harlefeld, en 1217 (PI. 211, No 6). — Cf. 1264, No 7 et 8. Harlefeld porte d'or, à l'anneau de mangeoire de sable.

[10] Sceau d'Ekkard de Helfenberg, en 1293 (PI. 211, No 5).

[11] Sceau d'Everard de Langenold, en 1262 (PI. 211, No 15).

[12] Sceau de Valpert de Middelstern, en 1262 (PI. 211, No 11).

[13] Sceau d'Henri de Rodinghausen, en 1244 (PI. 211, No 2).

[14] Sceau de Roland de Vorenholz, en 1288 (PI. 211, No 4). Cf. 1264, No 1.

[15] Sceau d'Arnold de Rodentiessen, en 1250 (PI. 212, No 11). — Cf. 1264, No 2.

[16] Sceau d'Adolphe de Brandevel, en 1265 (PI. 212, No 6).

[17] Sceau d'Adolphe de Bredevel, en 1271 (PI. 212, No 7).

[18] Sceau d'Hermann de Dahlhausen, en 1240 (PI. 212, No 4).

[19] Sceau de Bruno de Frankenschenken, en 1110 (PI. 212, No 13). — Cf. 1264, No 16.

[20] Sceau d'Everard de Halver, en 1231 (PI. 212, No 9).

[21] Sceau de Roger de Hasten, chevalier, en 1250 (PI. 212, No 12). — Cf. 1264, Nos 2, 3 et 4. Hasten porte d'or, à la cremaillère de gueules.

[22] Sceau d'Amlofus schlingwern, en 1234 (PI. 212, No 14). — Cf. 1264, Nos 12 et 13.

[23] Sceau d'Arnold de Swedmannen, en 1260 (PI. 212, No 10).

[24] Sceau d'Everard de Wernelausen, en 1260 (PI. 212, No 8).

[25] Sceau de Dietmar d'Alnena, en 1262 (PI. 218, No 11).

[26] Sceau de Godefroid d'Aurcelle, en 1265 (PI. 218, No 16). — Cf. 1264, No 17.

[27] Sceau de Gérard de Hoegne, en 1287 (PI. 218, No 6). — Cf. 1264, No 6.

[28] Sceau de Lambert de Boynen, en 1212 (PI. 218, No 2). — Cf. 1264, Nos 3 et 4.

[29] Sceau d'Hermann de Brochusen, en 1260 (PI. 218, No 14). — Cf. 1264, No 15.

[30] Sceau de Godin de Rudberg, en 1260 (PI. 218, No 10). — Cf. 1264, No 18, bothere de gueules, à la chaîne d'argent.

[31] Sceau d'Engelbert de Neulof, en 1237 (PI. 218, No 7). — Cf. 1264, No 5.

[32] Sceau de Godefroid de Nartlove, en 1260 (PI. 218, No 9). — Cf. 1264, No 19.

III. Dans les évêchés de Minden, Osnabrück et Paderborn.

Un palé, coupé, contre-palé: v. d. Busche [1], Knehem [2], Rodinchusen [3]. Slepedorp [4].

Un rencontre de taureau: v. der Aldenborg [5], Aller [6], Everstein [7], Godelheim [8], Hokerden [9], Itter [10], Kannenborch [11], Uppenbroke [12], Wettberge [13], Wiedenbrück [14], Winthusen [15].

Trois rencontres de taureau: Beveren [16], Elmerinchusen [17], Haversvorde [18], Hüpede [19].

Un crampon: Bekene [20], Büdeken [21], Diedenshausen [22], Ebbestorp [23], Lippspringe [24], Nyem [25].

Trois crampons: v. d. Aldenborch [26], Meppen [27].

* * *

Le principe de l'hérédité semble avoir en quelque peine à s'implanter dans l'héraldique westphalienne; sur vingt-quatre familles que le Dr Tumbült range dans la catégorie des dynastes, il en est huit chez lesquelles on relève des changements d'armoiries.

---

[1] Sceau de Sweder v. d. Busche, chevalier, en 1330 (Pl. 222, No 13). — Cf. *Ibid.*, Nos 14, 15 et 16. V. d. Busche porte *palé contre palé de gueules et d'argent.*

[2] Sceau de Baudouin de Knehem, en 1349 (Pl. 222, No 9). — Cf. *Ibid.*, No 10. Knehem porte *palé contre palé d'argent et de sable.*

[3] Sceau de Rembert de Rodinchusen, en 1374 (Pl. 222, No 11).

[4] Sceau de Jean de Slepedorp, juge à Neustadt-Osnabrück, en 1341 (Pl. 222, No 7).

[5] Sceau d'Albert v. d. Oldenborch, en 1384 (Pl. 235, No 13).

[6] Sceau de Jean de Aller, en 1457 (Pl. 235, No 8). — Aller porte *de sinople, au rencontre de taureau d'argent, accorné d'or.*

[7] Sceau d'Herman d'Everstein, en 1384 (Pl. 235, No 12).

[8] Sceau d'Henri de Godelheim, prévôt de l'église de Corvey, en 1408 (Pl. 235, No 7).

[9] Sceau de Bernard de Hokerden, en 1349 (Pl. 235, No 4).

[10] Sceau de Conrad d'Itter, en 1315 (Pl. 235, No 2).

[11] Sceau d'Egbert de Kannenborch, vers 1280 (Pl. 235, No 1).

[12] Sceau d'Henri d'Uppenbroke, en 1355 (Pl. 253, No 3).

[13] Sceau de Frédéric de Wettberge, chanoine à Minden, en 1488 (Pl. 235, No 10). — Wettberge porte *de gueules, au rencontre de taureau d'argent.*

[14] Sceau de Jean de Wiedenbrück, bénéficier de l'église de Paderborn, en 1464 (Pl. 235, No 9).

[15] Sceau de Jean de Winthusen, chevalier, en 1348 (Pl. 235, No 5).

[16] Sceau d'Herman de Beveren, en 1508 (Pl. 235, No 19).

[17] Sceau de Berthold d'Elmerinchusen, en 1321 (Pl. 235, No 15). — Cf. *Ibid.*, Nos 16, 17 et 18.

[18] Sceau d'Arnold de Haversvorde, en 1318 (Pl. 235, No 14). — Haversvorde porte *d'or, à trois rencontres de taureau de sable, couronnés d'or.*

[19] Sceau d'Albert de Hüpede, en 1382 (Pl. 235, No 20).

[20] Sceau de Goblin de Bekene, en 1333 (Pl. 247, No 7).

[21] Sceau de Berthold de Büdeken, chevalier, en 1337 (Pl. 247, No 5).

[22] Sceau de Gobert de Diedenshausen, en 1284 (Pl. 247, No 3). — Cf. *Ibid.*, No 4.

[23] Sceau de Ludolphe d'Ebbestorp, en 1346 (Pl. 246, No 22). — Cf. pl. 247, No 13.

[24] Sceau de Berthold de Lippspringe, en 1402 (Pl. 247, No 9). — Cf. *Ibid.*, No 10.

[25] Sceau de Gerword de Nyem, en 1336 (Pl. 247, No 8).

[26] Sceau de Ludolphe v. der Aldenborch, châtelain de Bredenborn, en 1443 (Pl. 247, No 15).

[27] Sceau d'Henri de Meppen, juge à Neustadt-Osnabrück, en 1357 (Pl. 247, No 17).

III. Joints des évêques de Münster, Osnabrück et Paderborn.

Un pied, coupé, contre-fanté : v. d. Bussche[1], Knehem[2], Hachenhausen[3], Sieperdorp[4].

Un rencontre de fanon : v. der Aldenburg[5], Alte[6], Ketteler[7], Gadelheim[8], Hokerden[9], Ilter[10], Kannenberch[11], Uppenbrake[12], Wettberg[13], Wilden brick[14], Wintlinsen[15].

Trois rencontres de fanon : Ferren[16], Hanerichsusen[17], Haververde[18], Hilpede[19].

Un crampon : Bekene[20], Hüffelen[21], Tiedemeinsusen[22], Ichbenkorp[23], Lappspringe[24], Nyem[25].

Trois crampons : v. d. Aldenborch[26], Meppen[27].

* * *

Le principe de l'hérédité semble avoir eu quelque peine à s'implanter dans l'héraldique westphalienne; sur vingt-quatre tasseaux que le Dr Tumbult range dans la catégorie des dynastes, il en est huit chez lesquelles on relève des changements d'armoiries.

[1] Sceau de gwalter v. d. Bussche, chevalier, en 1290 (Pl. 229, N° 6); — id. Mdd., N° 14, 15 et 16. V. d. Bussche porte pour cimier pour de gauche de gueules et d'argent.

[2] Sceau de Boudouin de Knehem, en 1320 (Pl. 229, N° 3); — id. Mdd., N° 10. Knehem porte pour cimier pour d'argent et de sable.

[3] Sceau de Henbert de Hachenhusen, en 1271 (Pl. 229, N° 11).

[4] Sceau de Jean de Sieperdorp, frère à Nordwalt-Osnabrück, en 1341 (Pl. 229, N° 7).

[5] Sceau d'Albert v. d. Oldenborch, en 1387 (Pl. 230, N° 13).

[6] Sceau de Jean de Alter, en 1357 (Pl. 230, N° 9). — Alter porte de sinople, au rencontre de fanon d'argent, accosté d'un.

[7] Sceau d'Herman d'Ketteler, en 1384 (Pl. 230, N° 12).

[8] Sceau d'Henri de Gadelheim, prévôt de l'église de Corvey, en 1408 (Pl. 229, N° 7).

[9] Sceau de Bernard de Hokerden, en 1319 (Pl. 230, N° 3).

[10] Sceau de Conrad d'Ilter, en 1315 (Pl. 230, N° 2).

[11] Sceau d'Egbert de Kannenberch, vers 1290 (Pl. 230, N° 1).

[12] Sceau d'Henri d'Uppenbrake, en 1350 (Pl. 230, N° 4).

[13] Sceau de Frédéric de Wettberg, chanoine à Minden, en 1400 (Pl. 230, N° 10). — Wettberg porte de gueules, au rencontre de fanon d'argent.

[14] Sceau de Jean de Wildenbrick, bénéficier de l'église de Paderborn, en 1364 (Pl. 230, N° 9).

[15] Sceau de Jean de Wintlinsen, chevalier, en 1312 (Pl. 230, N° 5).

[16] Sceau d'Herman de Ferren, en 1302 (Pl. 230, N° 10).

[17] Sceau de Bernard de Hanerichsusen, en 1291 (Pl. 230, N° 10). — Id. Mdd., N° 16, 17 et 18.

[18] Sceau d'Arnold de Haververde, en 1318 (Pl. 230, N° 11). — Haververde porte sinople à trois rencontres de fanon de sable, rangées d'or.

[19] Sceau d'Albert de Hilpede, en 1382 (Pl. 230, N° 10).

[20] Sceau de Godfrid de Bekene, en 1303 (Pl. 217, N° 2).

[21] Sceau de Berthold de Hüffelen, chevalier, en 1387 (Pl. 217, N° 6).

[22] Sceau de Gisbert de Tiedemeinsusen, en 1294 (Pl. 217, N° 3). — Id. Mdd., N° 4.

[23] Sceau de Godefroy d'Ichbenkorp, en 1318 (Pl. 216, N° 22). — Id. pl. 217, N° 18.

[24] Sceau de Berthold de Lappspringe, en 1302 (Pl. 217, N° 9). — Id. Mdd., N° 10.

[25] Sceau de Gerward de Nyem, en 1330 (Pl. 217, N° 8).

[26] Sceau de Landolphe v. der Aldenborch, chanoine de Brême, en 1313 (Pl. 217, N° 10).

[27] Sceau d'Henri de Meppen, frère à Nordwalt-Osnabrück, en 1327 (Pl. 217, N° 12).

Ces changements trouvent quelquefois leur explication dans une alliance avec une héritière; on vient d'en voir un exemple chez les Bentheim. Le même fait se produit chez les sires d'Horstmar. Leurs armes primitives consistaient en un lion sur champ burelé; on les relève dès 1240 sur le sceau armorial d'Othon [1]. Celui-ci épousa Adelaïde, héritière d'Ahaus. L'aîné de ses fils, Bernard I, succédant aux biens de sa mère, en prit le nom et les armes [2], qu'il transmit à sa postérité [3].

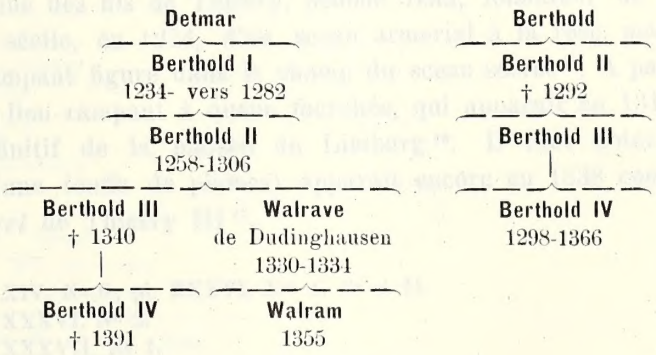
Dans les autres familles, que nous allons passer en revue, Bilstein, Büren, Dale, Limburg et la Mark, Lon, Rüdenberg et Velen, la cause des modifications semble impossible à déterminer.

Bilstein. — Le sceau armorial de Thierry II, en 1256, porte un écu à trois pals [4]. On trouve les mêmes armes sur les deux premiers sceaux, armoriaux, de son fils aîné Jean I, en 1278 et 1279 [5]; le troisième sceau, équestre, en 1284, montre un écu chargé de trois roses [6]. Le cadet, Thierry III, s'arme de trois pals [7].

Thierry IV, sur un premier sceau, armorial, en 1296, porte également trois pals [8]; il les abandonne pour trois roses sur un sceau équestre en 1327 [9]. La même année, sa femme, Catherine d'Arnsberg, paraît sur son sceau debout, accompagnée à droite d'un écu à l'aigle, à gauche d'un écu à trois roses [10].

Jean II enfin revient aux trois pals sur trois sceaux armoriaux de 1335, 1353 et 1361 [11].

Büren. — Le sceau armorial, commun, des deux frères Detmar et Berthold, en 1220, porte un chevron vivré [12]; c'est également la pièce qui figure sur l'écu



[1] Pl. XXIII, N° 3. — Horstmar porte *d'or, à sept trangles d'azur, au lion de gueules, couronné d'or, brochant sur le tout.*

[2] Pl. XXIII, N° 5. — Ahaus porte *écartelé d'or et de gueules.*

[3] Pl. XXIII, N°s 6 à 9; pl. XXIV, N°s 1, 2, 4 et 5.

[4] Pl. XLI, N° 4.

[5] Pl. XLI, N° 5 et XXIII, N° 14.

[6] Pl. XIV, N° 1.

[7] Pl. XXXIV, N° 1.

[8] T. I, p. 34.

[9] Pl. XIV, N° 2.

[10] Pl. XXXIV, N° 2.

[11] Pl. XLI, N° 6, et p. 34.

[12] Pl. XL, N° 1.

Ces changements trouvent quelquefois leur explication dans une alliance avec une héritière; on vient d'en voir un exemple chez les Berthold. Le même fait se produit chez les alves d'Horstmar. Leurs armes primitives consistaient en un lion sur champ burelé; on les relève dès 1240 sur le sceau armorial d'Otton[1], Celui-ci épousa Adelaïde, héritière d'Altena. L'aïeul de ses fils, Bernard I, succédant aux biens de sa mère, en prit le nom et les armes[2], qu'il transmit à sa postérité[3].

Dans les autres familles, que nous allons passer en revue, Hildesheim, Hoya, Diepholz, Lüneburg et la Marck, Lippe, Rüdenberg et Velen, la cause des modifications semble impossible à déterminer.

Hildesheim. — Le sceau armorial de Thiery-II, en 1236[4], porte un écu à trois pals[5]. On trouve les mêmes armes sur les deux premiers sceaux, armoriés, de son fils aîné Jean I, en 1278 et 1279[6]; le troisième sceau, équestre, en 1294, montre un écu chargé de trois roses[7]. Le cadet, Thiery III, s'arme de trois pals[8].

Thiery IV, sur un premier sceau, armorial, en 1296, porte également trois pals[9]; il les abandonne pour trois roses sur un sceau équestre en 1327[10]. La même année, sa femme, Catherine d'Arnsberg, portait sur son sceau déchoint, accompagnée à droite d'un écu à l'aigle, à gauche d'un écu à trois roses[11].

Jean II enfin revient aux trois pals sur trois sceaux armoriaux de 1329, 1352 et 1361[12].

Ravensberg. — Le sceau armorial, commun, des deux frères Dietmar et Berthold, en 1220, porte un cleveron vairé[13]; c'est également la pièce qui figure sur l'écu

Dietmar	Berthold
Berthold I 1234, vers 1252	Berthold II † 1252
Berthold II 1252-1296	Berthold III †
Berthold III † 1310 — Wataye de Dodingshausen 1270-1321	Berthold IV 1252-1300
Berthold IV † 1321 — Wataye 1305	

[1] T. XXIII, N° 3. — Dietmar porte d'abord d'or à aigle [illegible] de gueules, contourné d'or, brochant sur le tout.
[2] T. XXIII, N° 6. — Alors porte écartelé d'or et de gueules.
[3] T. XXIII, N° 6 à 9; pl. XXIV, N° 1, 2, 4 et 5.
[4] T. XII, N° 4.
[5] T. XII, N° 5 et XXIII, N° 14.
[6] T. XIV, N° 1.
[7] T. XXXIV, N° 1.
[8] T. I, p. 32.
[9] T. XIV, N° 2.
[10] T. XXXIV, N° 2.
[11] T. XII, N° 6, et p. 32.
[12] T. XI, N° 1.

de leurs enfants[1]. Mais, à la génération suivante, le meuble change: on trouve un lion sur les sceaux de Berthold II (branche aînée), en 1276[2] et de Berthold III (branche cadette), en 1311[3].

La branche cadette reste dès lors fidèle au lion[4]. La branche aînée demeure hésitante. Berthold III revient au chevron[5], que son fils Berthold IV abandonne pour le lion[6]. Le sceau équestre de Walrave I (1322), assez fruste, ne laisse pas distinguer la figure qui charge l'écu[7]. Walram, en 1355, porte un lion[8].

Dale. — Le sceau équestre d'Othon I, comte de Dale, en 1228, le montre armé d'un écu portant trois oiseaux contournés[9]. Son fils Henri II, en 1272, sur un sceau du même type, porte six membres d'oiseau[10].

Ces mêmes armes se retrouvent en 1320 sur le sceau de son arrière-petite-fille Cunégonde, épouse d'Othon V de Tecklenburg[11].

Limburg et La Mark. — Ces deux maisons, issues d'une souche commune, ont, jusqu'au milieu du XIVe siècle, modifié à plusieurs reprises leurs armoiries. M. Seyler a déjà signalé, d'ailleurs, l'intérêt qu'offre, à ce point de vue, leur histoire héraldique.

Nous avons mentionné plus haut le sceau équestre d'Arnold I, comte d'Altena en indiquant qu'il portait probablement une rose, mais peut-être aussi un simple *umbo*. La rose est très distincte sur le sceau équestre de Frédéric, comte d'Isenburg, en 1220[12]; elle figure également sur les sceaux de son successeur, Thierry I[13]. On blasonnera plus tard *d'or, à la rose de gueules*.

L'aîné des fils de Thierry, nommé Jean, fondateur de la ligne de Haut-Limburg, scelle, en 1274, d'un sceau armorial à la rose, mais la même année un lion rampant figure dans le champ du sceau secret[14]. A partir de Thierry II, son fils, le lion rampant à queue fourchée, qui apparaît en 1312[15], devient l'emblême définitif de la maison de Limburg[16]. Il faut noter que la rose (surmontée d'une touffe de plumes) apparaît encore en 1338 comme cimier sur un *Helmsiegel* de Thierry III[17].

---

[1] Pl. XIV, No 6; pl. XXXVI, Nos 1, 10 et 11.
[2] Pl. XXXVI, No 2.
[3] Pl. XXXVII, No 1.
[4] Pl. XXXVII, Nos 2 à 6; pl. XXXIX, No 14.
[5] Pl. XXXVI, Nos 3 et 4; pl. XL, No 10.
[6] Pl. XXXVI, Nos 6 et 7.
[7] Pl. XXXVIII, No 7.
[8] Pl. XXXVI, No 9.
[9] Pl. XIII, No 5.
[10] Pl. XIII, No 6.
[11] Pl. XL, No 8.
[12] Pl. XV, No 1.
[13] Pl. XIII, No 2; pl. XVI, No 14; pl. XXXI, No 4.
[14] Pl. XXXI, Nos 6 et 7.
[15] Pl. XXXI, No 9.
[16] Pl. XXI, Nos 9, 10, 12 et 13; pl. XXXII, Nos 1 à 4. — Limburg porte *d'argent, au lion de gueules, armé et couronné d'or, lampassé d'azur.*
[17] Pl. XXXI, No 11.

de leurs ancêtres[1]. Mais, à la rénovation suivante, le meuble changea, on trouva un lion sur les armes de Berthold II (deuxième année, en 1270)[2] et de Berthold III (troisième année), en 1311[3].

La branche cadette resta des lors fidèle au lion[4]. La bourgeoisie avait demeuré hésitante. Berthold III revient au cimier[5], que son fils Berthold IV abandonne pour le lion[6]. Le sceau équestre de Walraive (1325)[7], dessin trilob, ne laisse pas distinguer la figure qui charge l'écu[8]. Walram, en 1365, porte un lion[9].

Tiele. — Le sceau équestre d'Otton I, comte de Tiele, en 1272[10], le montre armé d'un cou portant trois oiseaux contournés[11]. Son fils Otton II, en 1272, sur un sceau du même type, porte six mouchetures d'oiseau[12].

Ces mêmes armes se retrouvent en 1320 sur le sceau de son arrière petite-fille Cunégonde, épouse d'Otton V de Trechelenburg[13].

Limburg et Limburg. — Ces deux maisons, issues d'une souche commune, ont, jusqu'au milieu du XIVe siècle, montré à plusieurs reprises leurs armoiries. M. Seyler a déjà signalé, d'ailleurs, l'intérêt qu'elles, à ce point de vue, leur histoire héraldique.

Nous avons mentionné plus haut le sceau équestre d'Arnold I, comte d'Altena en indiquant qu'il portait probablement une rose, mais peut-être aussi un simple meuble. La rose est très distincte sur le sceau équestre de Frédéric, comte d'Isenburg, en 1320[14]: elle figure également sur les sceaux de son successeur, Thierry I[15]. On blasonnera plus tard d'or, à la rose de gueules.

Lorsque des fils de Thierry, nommé Jean, fondateur de la ligne de Limburg, scelle, en 1274, d'un sceau armorial à la rose, mais le même meuble, un lion rampant figure dans le champ du sceau secret[16]. A partir de Thierry II, son fils, le lion rampant à queue fourchée, qui apparaît en 1312[17], devient l'emblème définitif de la maison de Limburg[18]. Il faut noter que la rose (sur monte d'une tonne de plumes) apparaît encore en 1335 comme cimier sur un *Mémsleyed* de Thierry III[19].

---

[1] P. XIV, N° 6; pl. XXXVI, N° 1, 10 et 11
[2] P. XXXVI, N° 2
[3] P. XXXVII, N° 1
[4] P. XXXVII, N° 2 à 5; pl. XXXIX, N° 11
[5] P. XXXVI, N° 3 et 4; pl. XL, N° 10
[6] P. XXXVI, N° 6 et 7
[7] P. XXXVIII, N° 7
[8] P. XXXVI, N° 9
[9] P. XIII, N° 5
[10] P. XIII, N° 6
[11] P. XI, N° 8
[12] P. XV, N° 1
[13] P. XIII, N° 2; pl. XVI, N° 11; pl. XXXI, N° 12
[14] P. XXXI, N° 8 et 1
[15] P. XXXI, N° 3
[16] P. XXI, N° 3, 10, 12 et 13; pl. XXXII, N° 1 à 4. — Limburg porte d'argent, au lion de gueules, armé et couronné d'or, lampassé d'azur.
[17] P. XXXI, N° 11.

Evrard I
Comte d'Altena

Arnold I
Comte d'Altena
et plus tard
d'Isenburg
† 1204

Frédéric
Comte d'Altena

Frédéric
Comte d'Isenburg
† 1226

Adolphe I
de la Mark
1198-1249

Thierry I
Comte de Limburg
1242-1301

Engilbert I
de la Mark
1249-1277

Othon
d'Altena
1249-1262

Jean I
de Limburg
1263-1275

Evrard I
Fondateur de la
branche de Stirum

Evrard
de la Mark
1277-1308

Thierry II
Comte de Limburg
1280-1318

Engilbert II
de la Mark
1308-1328

Conrad
de Hörde
1328-1352

Thierry III
Comte de Limburg
† 1354

Adophe II
de la Mark
1328-1347

Evrard II
de Limburg
1331-1342

Engilbert III
de la Mark
1347-1391

Adolphe III
† 1394

Thierry IV
Comte de Limburg
1348-1367

Thierry V
Comte de Limburg
1368-1397

Guillaume I
Comte de Limburg
† 1449

Thierry VI
Sire de Bruch
1401-1439

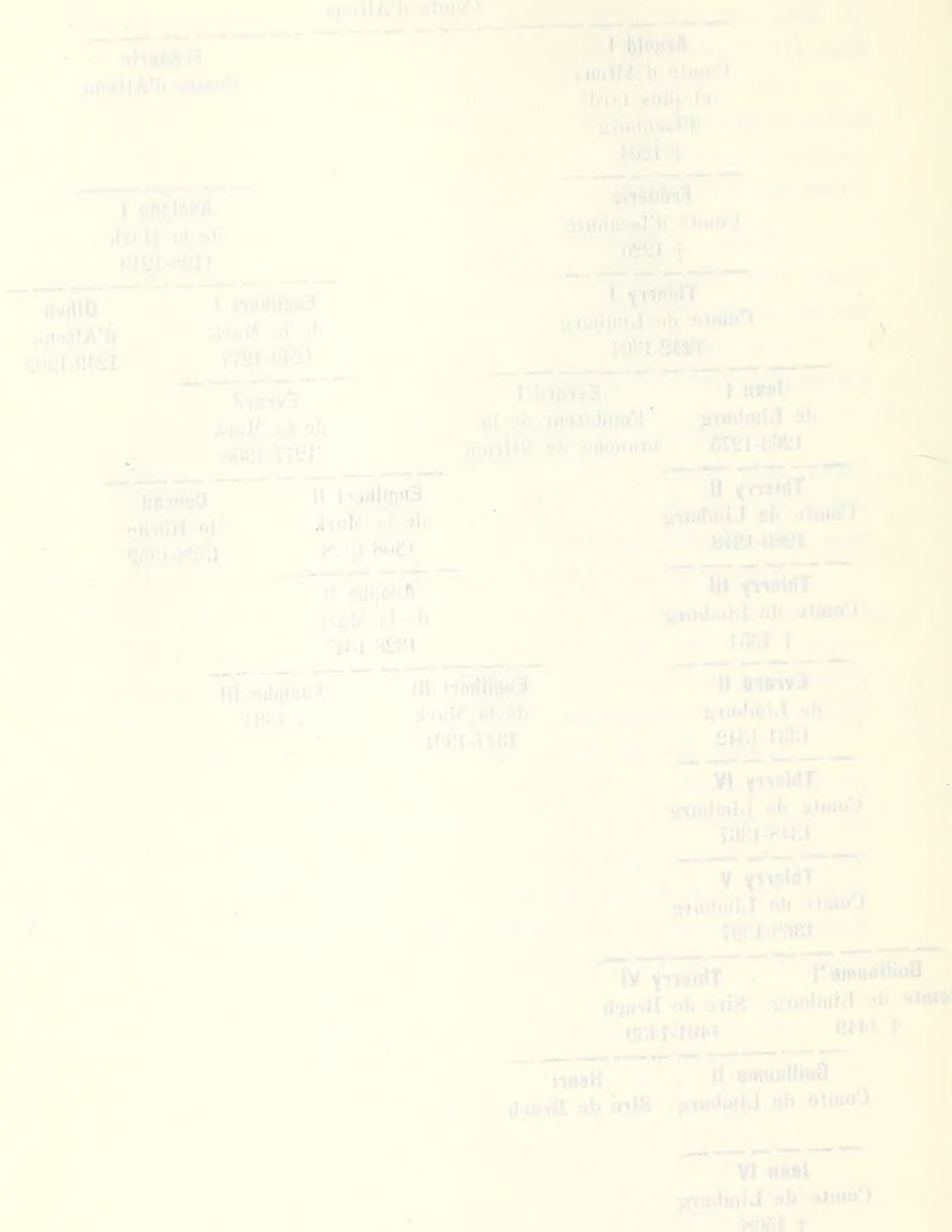
Guillaume II
Comte de Limburg

Henri
Sire de Bruch

Jean IV
Comte de Limburg
† 1508

Le second fils, Evrard I, fondateur de la ligne de Stirum, porte encore la rose, en 1286, sur son premier sceau [1]; un lion rampant se dresse dans le champ même du contre-sceau [2]. En 1303, un deuxième sceau porte l'écu au lion rampant, la queue fourchée, qui demeurera également héréditaire dans cette branche [3].

[1] Pl. XXXI, No 8.
[2] T. I, p. 28.
[3] *Ibid.*



Le second fils, Everard I, fondateur de la ligne de Sûrenn, porte encore [illegible] nos, en 1260, sur son premier sceau[1] un lion rampant se dresse dans le [illegible] champ même du contre-sceau[2]. En 1302, au deuxième sceau porte l'écu au lion rampant, la queue fourchée, qui demeurera également héréditaire dans cette branche[3].

[1] Pl. XXXII, n° 8.
[2] T. I, p. [illegible].
[3] Ibid.

Au point de vue sigillographique, la maison de la Mark n'apparaît qu'avec Adolphe I. Son premier sceau équestre, en 1213, le montre armé d'un bouclier vu par sa face interne[1]; sur les deux autres, en 1226, l'écu porte un lion issant d'une fasce échiquetée[2].

Engilbert I, son fils aîné, usa également de trois sceaux, mais du type armorial. Le plus ancien, en 1251, offre les mêmes armes que ceux de son père[3]. Le deuxième, en 1254, porte un écu à la fasce échiquetée seule; dans le champ du contre-sceau figure une rose à quatre feuilles[4]. Le troisième sceau, en 1267, montre les mêmes armes que le premier; le contre-sceau est semblable[5].

Othon, frère cadet d'Engilbert, scelle en 1251, d'un sceau armorial aux mêmes armes; le contre-sceau porte un écu au lion[6].

D'Evrard I, fils d'Engilbert, on connaît deux sceaux. Le premier (1280) armorial, est aux anciennes armes; au contre-sceau toutefois l'écu n'est chargé que d'une fasce[7]. Le deuxième (1291), équestre, n'offre également que la fasce; mais au contre-sceau, la fasce est surmontée d'un lion issant[8]. Irmengarde de Berg, sa femme, use la même année d'un sceau équestre au type de chasse, avec contre-sceau à la fasce[9].

Evrard laissa deux fils, Engilbert II et Conrad de Hörde.

Ce dernier, sur ses deux sceaux (1336, armorial; 1343, équestre) porte les anciennes armes, lion et fasce[10].

L'aîné, Engilbert, s'arme de même sur ses deux premiers sceaux, armoriaux (1297 et 1305)[11]. Les troisièmes et quatrièmes (1319, équestre; 1332, armorial) n'offrent plus que la fasce; le contre-sceau du troisième, cependant, y joint encore le lion issant[12]. Sa femme, Mathilde d'Arenberg, porte les anciennes armes sur son premier sceau (1317)[13] et les nouvelles sur le second (1318)[14].

Adolphe II fit successivement usage de huit sceaux:

A. Armorial: fasce échiquetée, surmontée d'une étoile au canton dextre[15].
B. « fasce échiquetée, surmontée d'un lion issant; bordure simple[16].
C. « fasce échiquetée, à la bordure engrêlée[17].

---

[1] Pl. X, No 1.
[2] Pl. X, Nos 2 et 3. — La Mark ancien porte *d'or, à la fasce échiquetée d'argent et de gueules, surmontée d'un lion issant de gueules.*
[3] T. I, p. 29.
[4] Pl. XXXII, No 9.
[5] T. I, p. 30.
[6] Pl. XXII, No 10.
[7] Pl. XXXIII, Nos 1 et 2.
[8] Pl. X, No 4, et pl. XVI, No 1.
[9] Pl. XVI, No 2.
[10] Pl. X, No 6; pl. XVI, No 3 et pl. XXXIII, No 6.
[11] T. I, p. 30, et pl. XXXIII, No 3.
[12] Pl. XI, No 1; pl. XVI, No 4 et pl. XXXIII, No 4.
[13] Pl. XXXIII, No 5.
[14] Pl. XXXVIII, No 9.
[15] Pl. XXXIII, No 8.
[16] Pl. XXXIII, No 9.
[17] Pl. XXXIX, No 6.

Au point de vue sigillographique, la maison de la Marck n'apparaît qu'avec Adolphe I. Son premier sceau équestre, en 1218, le montre armé d'un bouclier vu par sa face intérieure[1]; sur les deux autres, en 1229, l'écu porte un lion rampant d'une fasce échiquetée[2].

Engilbert I, son fils aîné, usa également de trois sceaux, mais du type armorial. Le plus ancien, en 1261, offre les mêmes armes que celles de son père[3]. Le deuxième, en 1264, porte un écu à la fasce échiquetée sentez comme le champ du contre-scean figure une rose à quatre feuilles[4]. Le troisième sceau, en 1267, montre les mêmes armes que le premier; le contre-sceau est semblable[5].

Ottlon, frère cadet d'Engilbert, scelle, en 1281, d'un sceau armorial aux mêmes armes; le contre-sceau porte un sceau au lion[6].

D'Everard I, fils d'Engilbert, on connaît deux sceaux. Le premier (1289) armorial, est aux anciennes armes; au contre-sceau toutefois l'écu n'est chargé que d'une fasce[7]. Le deuxième (1291), équestre, n'offre également que la fasce; mais au contre-sceau, la fasce est surmontée d'un lion issant[8]. Irmengarde de Berg, sa femme, use la même année d'un sceau équestre au type de chasse, avec contre-sceau à la fasce[9].

Everard laissa deux fils, Engilbert II et Conrad de Rhede.

Ce dernier, sur ses deux sceaux (1338, armorial; 1348, équestre) porte les anciennes armes, lion et fasce[10].

L'aîné, Engilbert, s'arme de mêmes sur ses deux premiers sceaux, armoriaux (1297 et 1305)[11]. Les trois autres, équestres (1319, équestre; 1322, armorial) n'offrent plus que la fasce; le contre-sceau du troisième, cependant, y joint encore le lion issant[12]. Sa femme, Mathilde d'Arenberg, porte les anciennes armes sur son premier sceau (1317)[13] et les nouvelles sur le second (1318)[14].

Adolphe II fit successivement usage de trois sceaux:

A. Armorial: fasce échiquetée, surmontée d'une étoile en canton dextre[15].
B. » fasce échiquetée, surmontée d'un lion issant; bordure simple[16].
C. » fasce échiquetée, à la bordure crénelée[17].

---

[1] Pl. X, No 1.
[2] Pl. X, Nos 2 et 3. — La Marck marque partie d'or, à la fasce échiquetée d'argent et de gueules, surmontée d'un lion issant de gueules.
[3] T. I, p. 29.
[4] Pl. XXXII, No 3.
[5] T. I, p. 30.
[6] Pl. XXII, No 10.
[7] Pl. XXXIII, Nos 1 et 2.
[8] Pl. X, No 4, et pl. XVI, No 1.
[9] Pl. XVI, No 2.
[10] Pl. X, No 5; pl. XVI, No 3 et pl. XXXIII, No 6.
[11] T. I, p. 30, et pl. XXXIII, No 3.
[12] Pl. XI, No 1; pl. XVI, No 4 et pl. XXXIII, No 4.
[13] Pl. XXXIII, No 5.
[14] Pl. XXXVIII, No 3.
[15] Pl. XXXIII, No 8.
[16] Pl. XXXIII, No 9.
[17] Pl. XXXIX, No 6.

D. Equestre: fasce échiquetée, — Au contre-sceau, fasce échiquetée surmontée d'un lion issant [1].
E. « « « [2].
F. Armorial: « « [3].
G. « « « [4].
H. « « « [5].

Sa femme, Marguerite de Clève, en 1347, porte un écu parti d'un demi rais et d'une fasce échiquetée [6].

A partir de cette époque, du reste, l'écu à la fasce échiquetée forme les armes définitives de la maison de la Mark. Un contre-sceau d'Engilbert III, en 1348, montre néanmoins encore le lion issant [7].

Engilbert III étant mort sans postérité, Adolphe III, son frère cadet joignit La Mark au comté de Clève, qu'il possédait depuis 1368.

Lon. — Les comtes de Lon, dont le plus ancien sceau remonte à 1247 [8], portent une tierce surmontée de trois oiseaux rangés [9]. A la même souche se rattachent:

les Remen, qui portent une fasce surmontée de trois oiseaux [10];
les Barnsfeld [11] et les Werenzo [12], trois oiseaux rangés en chef;
les Bitter, un chef chargé de trois oiseaux [13].

Rüdenberg. — Conrad II, sire de Rüdenberg et burgrave de Stromberg, use, en 1250, de deux sceaux armoriaux. L'un, sur lequel il prend le titre de burgrave porte un écu au chef chargé de trois oiseaux [14]; l'autre, sceau secret de Rüdenberg, offre un écu au chien rampant [15].

De Conrad II vinrent trois branches, Stromberg, Rüdener et Rüdenberg.

Dans la première, Henri II porte le chef aux trois oiseaux sur deux sceaux armoriaux de 1284 et 1293 [16]. Un petit sceau secret de cette dernière année montre un chien rampant dans le champ [17].

Herman III scelle d'un sceau semblable à ceux de son père; deux sceaux secrets, également employés comme contre-sceaux, offrent le chien rampant [18].

---

[1] Pl. XI, No 2, et pl. XVI, No 5.
[2] Pl. XI, No 4.
[3] T. I, p. 31.
[4] *Ibid.*
[5] *Ibid.*
[6] *Ibid.*
[7] Pl. XVI, No 5.
[8] Pl. XXIV, No 10.
[9] Pl. XXIV, Nos 11 et 12.
[10] Pl. XXV, Nos 2 et 3.
[11] Pl. XV, No 6, et pl. XXV, Nos 7 et 8.
[12] Pl. XV, No 5, et pl. XXV, No 4.
[13] Pl. XXV, No 5.
[14] Pl. XXVI, No 5.
[15] Pl. XXVI, No 6.
[16] Pl. XXVI, Nos 7 et 8.
[17] Pl. XXVI, No 9.
[18] T. I, p. 19.

6. Équestre: face échiquetée, — au contre-scean, face échiquetée, surmontée d'un lion issant[1].
7. » » » »
8. Armorial: » » »
9. » » » »
10. » » » »

Sa femme, Marguerite de Clève, en 1317, porte un scean partit d'un dexi et d'une face échiquetée[2].

A partir de cette époque, du reste, l'écu à la face échiquetée forme armes définitives de la maison de la Mark. Un contre-scean d'Engilbert III, 1348, montre réunmoins encore le lion issant[3].

Engilbert III étant mort sans postérité, Adolphe III, son frère cadet, ut la Mark au comté de Clève, qu'il possédait depuis 1308.

Cor. — Les comtes de Lon, dont le plus ancien scean remonte à 1317[4], nt une tierce surmontée de trois oiseaux rangés. A la même époque ce chent:

les Remon, qui portent une face surmontée de trois oiseaux[5];
les Ramsfeld[6] et les Wernzo[7], trois oiseaux rangés en chef;
les Ritter, un chef chargé de trois oiseaux[8].

Rittersberg. — Conrad II, sire de Rüdenberg et bourgrave de Stromberg, en 1250, de deux sceaux armoriaux. L'un, sur lequel il prend le titre de ave porte un scean au chef chargé de trois oiseaux[9]; l'autre, sceau secret, denberg, offre un écu au chien rampant[10].

De Conrad II vinrent trois branches, Stromberg, Rüdenberg et Rüdenberg.

Dans la première, Henri II porte le chef aux trois oiseaux sur deux x armoriaux de 1294 et 1323[11]. Un petit sceau secret de cette dernière montre un chien rampant dans le champ[12].

Herman III scelle d'un scean semblable à ceux de son père; deux sceaux s, également employés comme contre-sceaux, offrent le chien rampant[13].

[1] Pl. XI, No 2, et pl. XVI, No 5.
[2] Pl. XI, No 4.
[3] T. I, p. 31.
[4] Vbbd.
[5] Vbbd.
[6] Vbbd.
[7] Pl. XVI, No 3.
[8] Pl. XXIV, No 10.
[9] Pl. XXIV, Nos 11 et 12.
[10] Pl. XXV, Nos 2 et 3.
[11] Pl. XV, No 6, et pl. XXV, Nos 7 et 8.
[12] Pl. XV, No 5, et pl. XXV, No 4.
[13] Pl. XXV, No 5.
[14] Pl. XXVI, No 5.
[15] Pl. XXVI, No 6.
[16] Pl. XXVI, Nos 7 et 8.
[17] Pl. XXVI, No 9.
[18] T. I, p. 19.

Conrad II
de Rüdenberg
Burgr. de Stromberg
† 1261

Branche de Stromberg		Branche de Rüdener	Branche de Rüdenberg	
Henri II † 1297		**Conrad III** 1261-1313	**Godefroid I** -1331	
Herman III -1340	**Ludolphe** -1331	**Godefroid II** -1313	**Godefroid III** -1343	**Herman IV** -1360
Henri V -1347		**Gossewin II** -1371		
Jean IV				
Henri VII -1403				

Son frère Ludolphe, sur un sceau armorial de 1309, porte les armes de Stromberg, mais charge de trois roses le champ de l'écu [1]. Sur un sceau secret de 1309 figure encore le chien rampant dans le champ [2].

Henri V, son fils, remplace les roses par un massacre de cerf sur un sceau armorial de 1330 [3].

Le premier sceau de Jean IV, son petit-fils, offre, en 1360, les mêmes armes [4]. Le massacre a disparu, en 1394, sur un second sceau [5].

Henri VII enfin, dernier mâle de sa branche, use également de deux sceaux portant les armes ordinaires de Stromberg, en 1394 [6] et 1403 [7].

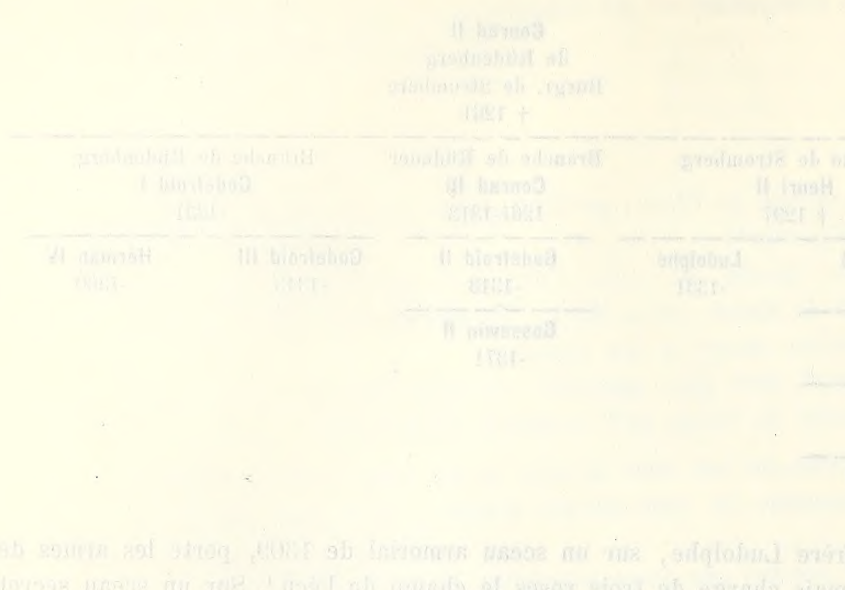
La seconde branche, celle des Rüdener, s'arme d'un chien rampant, dont les plus anciens exemples sont fournis par les sceaux de Conrad III [8] et de son petit-fils Gossewin II [9].

Le fondateur de la branche de Rüdenberg, Godefroid I, porte, sur un premier sceau (1289), un chien brochant sur une fasce [10]; un deuxième sceau, en 1293, porte une fasce chargée de trois oiseaux, brochant sur un chien [11].

L'écu au chien, sans adjonction d'autre pièce, est adopté par ses deux fils Godefroid III (1336) [12] et Herman IV (1336) [13]; il se transmet dès lors sans changement à leurs descendants.

---

[1] Pl. XXVI, No 10.
[2] P. 19.
[3] Pl. XXVI, No 11.
[4] Pl. XXXIX, No 13.
[5] Pl. XXXVIII, No 10.
[6] T. I, p. 20.
[7] Pl. XXVI, No 12.
[8] Pl. XXVII, Nos 1, 2 et 3.
[9] T. I, p. 20, et pl. XXVII, No 5.
[10] Pl. XXVII, No 6.
[11] Pl. XXVII, No 7.
[12] Pl. XXVII, No 8.
[13] Pl. XXVII, No 9.



Son frère Ludolphe, sur un sceau armorial de 1320, porte les armes de Stromberg, mais chargé de trois roses le chaînon de l'écu [1]. Sur un sceau secret de 1320 figure encore le chien rampant dans le chaînon [2].

Henri V, son fils, remplace les roses par un massacre de cerf sur un sceau armorial de 1320 [3].

Le premier sceau de Jean IV, son petit-fils, offre, en 1330, les mêmes armes [4]. Le massacre a disparu, en 1394, sur un second sceau [5].

Henri VII enfin, dernier mâle de sa branche, use également de deux sceaux portant les armes ordinaires de Stromberg, en 1394 [6] et 1401 [7].

La seconde branche, celle des Rüdenberg, s'arme d'un chien rampant, dont les plus anciens exemplaires sont fournis par les sceaux de Conrad III [8] et de son petit-fils Gossewin II [9].

Le fondateur de la branche de Rüdenberg, Godefroid I, porte, sur un premier sceau (1320) [10], un chien bondissant sur une fasce [11]; un deuxième sceau, en 1293, porte une fasce chargée de trois oiseaux, bondissant sur un chien [12].

L'écu au chien, sans adjonction d'autre pièce, est adopté par ses deux fils Godefroid III (1330) [13] et Hermann IV (1330) [14]; il se transmet dès lors sans changement à leurs descendants.

---

[1] Pl. XXVI, N° 10.
[2] P. 19.
[3] Pl. XXVI, N° 11.
[4] Pl. XXIX, N° 13.
[5] Pl. XXXVII, N° 10.
[6] T. I, p. 30.
[7] Pl. XXVI, N° 12.
[8] Pl. XXVII, N°s 1, 2 et 3.
[9] T. I, p. 30, et pl. XXVII, N° 5.
[10] Pl. XXVII, N° 6.
[11] Pl. XXVII, N° 7.
[12] Pl. XXVII, N° 4.
[13] Pl. XXVII, N° 8

Velen. — Le sceau armorial de Conrad, en 1264, porte trois bandes échiquetées sous un chef[1]. Le même écu figure sur les sceaux de Simon I en 1315[2] et d'Herman III en 1327[3].

Plus tard, en 1372, ce même Herman adopte un écu chargé de trois oiseaux rangés en chef[4], écu qui demeurera héréditaire dans sa famille.

En dehors des familles de dynastes, on relève encore des changements analogues chez les Callendorp[5], Hake[6], Haren[7], Hörde[8], v. d. Horst[9], Lembeck[10], Lüdinghausen[11], Marschall[12], Mellrich[13], Münchausen[14], Neheim[15], Padberg[16], Prins[17], Romberg[18], Top[19] et Velmede[20].

* * *

Il ne faut pas confondre avec les *changements* d'armoiries les simples *variantes*, assez nombreuses en Westphalie, comme d'ailleurs dans toute l'Allemagne. Ces variantes peuvent se ranger, à quelques exceptions près, en sept catégories:

1° Variantes dans le nombre des subdivisions.

Le sceau de Witkind I de Grafschaft, en 1284, offre un écu à trois pals[21]; on n'en compte plus que deux sur celui de ses successeurs[22].

Amelung de Driburg, en 1274, porte un triangulé de deux tires; il y en a trois sur les sceaux de Rabe, en 1318, d'Herman en 1334, etc[23].

Les Soest s'arment d'un burelé de douze pièces au lion couronné brochant[24]; le burelé a quatorze pièces sur les sceaux de Werner en 1249 et d'Henri en 1341[25].

---

[1] Pl. XXV, N° 9.
[2] Pl. XXV, N° 10.
[3] Pl. 142, N° 8.
[4] Pl. 147, N° 6. — Velen porte *d'or, à trois merlettes de gueules, rangées en chef.*
[5] Pl. 229, N° 16; pl. 238, N° 2 et pl. 263, N° 11.
[6] Pl. 157, Nos 10, 11 et 12; pl. 159, N° 14.
[7] Pl. 252, Nos 10 à 13.
[8] Pl. 232, Nos 9 à 12; pl. 241, Nos 1 à 4, et pl. 250, Nos 1 et 2.
[9] Pl. 225, Nos 17 à 20, et pl. 261, Nos 16, 17 et 18.
[10] Pl. 154, Nos 1 à 4.
[11] Pl. 183, Nos 6 à 11.
[12] Pl. 231, Nos 5 et 6, et pl. 237, Nos 9 et 10.
[13] Pl. 204, Nos 7 et 8, et pl. 207, N° 23.
[14] Pl. 236, N° 7, et pl. 255, Nos 1 à 5.
[15] Pl. 200, Nos 6, 7 et 8; pl. 208, Nos 5 à 9, et pl. 215, N° 15.
[16] Pl. 220, Nos 1 à 8.
[17] Pl. 211, Nos 16, 17 et 18.
[18] Pl. 152, Nos 1 et 2, et pl. 192, Nos 18, 19 et 20.
[19] Pl. 233, N° 18; pl. 249, N° 11, et pl. 264, N° 10.
[20] Pl. 191, Nos 22 et 23, et pl. 198, Nos 9 et 10.
[21] Pl. XXXIV, N° 4.
[22] Pl. XXXIV, Nos 3, 5, 6 et 7. — Grafschaft porte *d'or, à deux pals de gueules.*
[23] Pl. 221, Nos 11 à 14. — Les armoriaux modernes blasonnent *d'or, à sept trangles d'azur.*
[24] Pl. 183, Nos 2, 3 et 4.
[25] *Ibid.*, Nos 1 et 5.

Velem. — Le sceau armorial de Conrad, en 1261, porte trois insectes disposées sous un chef[1]. Le même dessin figure sur les sceaux de Simon I en 1316[2] et d'Herman III en 1327[3].

Plus tard, en 1372, ce même Herman adopte un écu chargé de trois oiseaux rangés en chef[4], lesquels deviennent héréditaires dans sa famille.

En dehors des familles de dynastes, on relève encore des changements analogues chez les Gallenberg[5], Hake[6], Haren[7], Hörde[8], v. d. Horst[9], Isenbeck[10], Lüdinghausen[11], Marschall[12], Meinrich[13], Münchhausen[14], Nelemann[15], Pendberg[16], Prins[17], Ronsberg[18], Top[19] et Velmede[20].

* * *

Il ne faut pas confondre avec les changements d'armoiries les simples variantes, assez nombreuses en Westphalie, comme d'ailleurs dans toute l'Allemagne. Les variantes peuvent se ranger, à quelques exceptions près, en sept catégories :

1° Variantes dans le nombre des subdivisions.

Le sceau de Wilkind I de Gratschmitt, en 1284, offre un écu à trois pals[21]; il n'en compte plus que deux sur celui de ses successeurs[22].

Amelung de Driburg, en 1274, porte un triangulé de deux hires; il y en a trois sur les sceaux de Italo, en 1318, d'Herman en 1321, etc[23].

Les Soest s'arment d'un burelé de douze pièces au lieu coutumier[24]; le burelé à quatorze pièces sur les sceaux de Werner en 1240 et Henri en 1241[25].

---

[1] Pl. XXV, No 3.
[2] Pl. XXV, No 10.
[3] Pl. 142, No 8.
[4] Pl. 147, No 6. — Velen porte d'or, à trois merlettes de pourpre, rangées en chef.
[5] Pl. 220, No 16; pl. 238, No 2 et pl. 252, No 11.
[6] Pl. 157, Nos 10, 11 et 12; pl. 159, No 14.
[7] Pl. 252, Nos 10 à 13.
[8] Pl. 202, Nos 9 à 12; pl. 211, Nos 1 à 4, et pl. 300, Nos 1 et 2.
[9] Pl. 226, Nos 17 à 20, et pl. 251, Nos 16, 17 et 18.
[10] Pl. 151, Nos 1 à 4.
[11] Pl. 130, Nos 6 à 11.
[12] Pl. 231, Nos 5 et 6, et pl. 237, Nos 9 et 10.
[13] Pl. 204, Nos 7 et 8, et pl. 207, No 23.
[14] Pl. 236, No 7, et pl. 252, Nos 1 à 5.
[15] Pl. 200, Nos 6, 7 et 8; pl. 205, Nos 5 à 8, et pl. 218, No 15.
[16] Pl. 220, Nos 1 à 3.
[17] Pl. 211, Nos 16, 17 et 18.
[18] Pl. 152, Nos 1 et 2, et pl. 182, Nos 18, 19 et 20.
[19] Pl. 233, No 18; pl. 249, No 11, et pl. 251, No 10.
[20] Pl. 191, Nos 22 et 23, et pl. 198, Nos 9 et 10.
[21] Pl. XXXIV, No 4.
[22] Pl. XXXIV, Nos 3, 5, 6 et 7. — Gratschmitt porte d'or, à trois pals de gueules.
[23] Pl. 221, Nos 11 à 14. — Les armoiries modernes diffèrent d'or, à sept fusées de gueules.
[24] Pl. 183, Nos 2, 3 et 4.
[25] Ibid., Nos 1 et 5.

2° Variantes dans le nombre des figures.

Nous avons déjà dit que les Tecklemburg s'armaient *de gueules, à trois feuilles de nénuphar d'argent ;* une seule feuille charge l'écu sur un sceau secret d'Othon IV, en 1299[1].

Othon de Smerten, en 1336, porte un lambel surmonté de deux roses ; en 1338, ses frères André, Willo et Brando, ainsi que son fils Jacques, s'arment de deux lambels surmontés de même[2].

Cette même année, Gerlach d'Ernese porte un écureuil naissant (contourné) tandis qu'on en voit trois, en 1380, sur le sceau de Werneke d'Ernese[3]. Le sceau d'Antoine de Vesperde, en 1367, montre un écu chargé d'une seule tête humaine bouclée ; celui d'un autre Antoine, en 1404, offre un écu à trois têtes[4]. Trois coupes figurent en 1313, sur l'écu de Jean, dit Stapel ; à partir de 1324, ses descendants n'en ont jamais porté qu'une[5].

3° Variantes dans la disposition des pièces.

Il faut d'abord signaler ici l'emploi de la barre au lieu de la bande. C'est une disposition qu'on remarque en 1309, sur le sceau de Reinfried de Schorlemer[6] ; en 1357, sur celui de Jean de Langen[7] ; en 1367, sur celui de Bernard de Steinbeck[8] ; en 1362, sur celui de Bernard de Dungeln[9], etc. Le sceau de Conrad Malemann, en 1342, offre un lambel en barre et non en bande[10].

Au lieu de regarder la droite de l'écu, ce qui est la règle, les animaux sont parfois contournés. Il en est ainsi notamment sur le sceau de Ludolphe de Stromberg, en 1309[11]. Ce genre de variantes, toutefois, ne semble pas très fréquent.

En 1412, le sceau de Mathilde de Rees, épouse de Roger v. d. Horst, porte deux écus accolés ; le lion du premier écu (v. d. Horst) est, *par courtoisie,* tourné du côté du second[12].

Tandis que les Velzeten s'arment ordinairement d'une fasce surmontée de deux oiseaux[13], les deux oiseaux sont *affrontés* sur le sceau d'Henri de Velzeten, en 1444[14].

Trois petites pièces peuvent aussi être disposées de manières différentes.

---

[1] Pl. XX, N° 6.

[2] Pl. 223, N°s 15 et 16, et p. 57.

[3] Pl. 170, N°s 10 et 11.

[4] Pl. 255, N°s 18 et 19.

[5] Pl. 251, N°s 10, 11, 13 et 16. — Stapel porte *d'argent, à la coupe de gueules.*

[6] Pl. 226, N° 14. — Schorlemer porte *de gueules, à la bande bretessée contre bretessée d'argent.*

[7] Pl. 150, N° 2. — Langen porte *d'azur, à la bande de losanges d'or.*

[8] Pl. 156, N° 11.

[9] Pl. 151, N° 17. — Dungeln porte *d'argent, à la bande de sable, chargée de trois losanges aboutés d'or.*

[10] Pl. 153, N° 9.

[11] Pl. XXVI, N° 10.

[12] Pl. 264, N° 25.

[13] Pl. 147, N°s 1 et 2.

[14] *Ibid.*, N° 3.

2° Variantes dans le nombre des figures.

Nous avons déjà dit que les Tuchtenhuysen s'armaient de deux, à trois ventilles de méplatter d'argent; une seule feuille d'argent l'était sur un sceau d'Otton IV, en 1280[1].

Otton de Smeeren, en 1280, porte un lambel surmonté de deux roses; en 1288, ses frères André, Wille et Brandt, aînés que son fils Jacques, s'arment de deux lambels surmontés de même[2].

Cette même année, Gerlach d'Essen porte un écartelé maissant (non tourné) tandis qu'on en voit trois, en 1280, sur le sceau de Vernieke d'Essen[3]. Le sceau d'Antoine de Vesperde, en 1307, montre un écu chargé d'une tête humaine bouclée; celui d'un autre Antoine, en 1401, offre un écu à trois têtes[4]. Trois coupes figurent en 1312, sur l'écu de Jean, dit Slapel; à partir de 1324, ses descendants n'en ont jamais porté qu'une[5].

3° Variantes dans la disposition des pièces.

Il faut d'abord signaler le temple de la lance au lieu de la bande. C'est une disposition qu'on remarque en 1309, sur le sceau de Reinfried de Schorlemer[6]; en 1327, sur celui de Jean de Langen[7]; en 1397, sur celui de Bernard de Steinbeck[8]; en 1362, sur celui de Bernard de Dungelin[9], etc. Le sceau de Conrad Malemann, en 1312, offre un lambel en barre et non en bande[10].

Au lieu de regarder la droite de l'écu, ce qui est la règle, les animaux sont parfois contournés. Il en est ainsi notamment sur le sceau de Lambelin de Stromberg, en 1309[11]. Ce genre de variantes, toutefois, ne semble pas très fréquent.

En 1412, le sceau de Mathilde de Roos, épouse de Roger v. d. Horst, porte deux cœurs accolés; le lion du premier cœur (v. d. Horst) est, par exception, tourné du côté du second[12].

Tandis que les Velaeten s'arment ordinairement d'une fasce surmontée de deux oiseaux[13], les deux oiseaux sont affrontés sur le sceau d'Henri de Velaeten, en 1444[14].

Trois petites pièces peuvent aussi être disposées de manières différentes.

---

[1] Pl. XX, No 6.
[2] Pl. 232, Nos 16 et 16, et p. 57.
[3] Pl. 170, Nos 10 et 11.
[4] Pl. 352, Nos 18 et 19.
[5] Pl. 291, Nos 10, 11, 15 et 16 — Stapel porte d'argent, à le bande de gueules.
[6] Pl. 229, No 14 — Schorlemer porte de gueules, à la bande fuselée contre-fuselée d'argent.
[7] Pl. 150, No 2 — Langen porte d'azur, à le bande de vergnes d'or.
[8] Pl. 150, No 11.
[9] Pl. 141, No 17 — Dungelin porte d'argent, à le bande de sable, accompagnée de trois losanges alésés d'or.
[10] Pl. 153, No 9.
[11] Pl. XXVI, No 10.
[12] Pl. 261, No 22.
[13] Pl. 147, Nos 1 et 2.
[14] Pl. 164, No 3.

L'écu de Bruno d'Esten, en 1329, porte un chef chargé de trois forces; celui d'Arnold, en 1338, est coupé, à trois forces, 2 et 1 [1].

Richard de Walstedde, en 1336, porte trois boules en pal; Jean les place 2 et 1, en 1377 [2]. Jean Vreseler, en 1372, reunit trois cors en pairle, les embouchures en cœur, et Matthieu, en 1398 les sépare pour les disposes 2 et 1 [3].

Jean de Valbert, en 1450, s'arme de deux croisettes pattées en pal; en 1464, un homonyme, à moins que ce ne soit le même personnage, les range en fasce [4].

On serait encore tenté de classer dans cette catégorie la variante assez singulière que présentent les sceaux des Etteln: celui de Léopold, en 1290, porte six losanges, 3, 2 et 1, sous un chef au lambel de 4 pendants; celui de Willard, en 1318, porte un fretté sous un chef chargé de 4 pals [5].

4° Variantes dans la position des animaux.

En 1331, Ludolphe Marschall porte un lion rampant; en 1381, Bernard s'arme d'un lion passant [6]. Le cerf est saillant sur les sceaux Siegfried, dit Hert, en 1360, et de Bernard, en 1443; il est passant sur celui de Berthold, en 1390 [7]. On trouve enfin, changement plus grave, un bélier naissant sur le sceau de Gérard de Weddern, en 1312, et un bélier entier, sur celui d'Alard, en 1333 [8].

5° Modifications dans le champ.

Les variantes de cette catégorie ne sont pas non plus bien nombreuses. Les plus anciens sceaux des Erwitte offrent un lion couronné, tantôt sur champ plein [9], tantôt sur champ fascé [10]. Les Frydag s'arment *d'azur, à trois annelets d'argent* [11]; le sceau d'Herman, en 1365, porte un écu coupé, le chef chargé de trois annelets, 2 et 1, et celui d'un autre Herman, en 1396, un écu également coupé, la pointe chargée de trois annelets, 2 et 1 [12]. Tandis que les v. d. Horst placent généralement leur lion sur un champ burelé [13], l'écu de Baudouin, en 1353, est simplement coupé au lion brochant [14].

6° Changement de pièces.

Les Witten s'arment, les uns d'un chef chargé de trois losanges [15]; les autres, d'un chef chargé de deux lions rampants et adossés [16].

[1] Pl. 163, Nos 5 et 6.
[2] Pl. 162, Nos 18 et 19.
[3] Pl. 164, Nos 10 et 11.
[4] Pl. 193, No 27; pl. 216, No 14.
[5] Pl. 223, Nos 4 et 5.
[6] Pl. 231, Nos 5 et 6.
[7] Pl. 185, Nos 16, 17 et 18.
[8] Pl. 172, Nos 1 et 2.
[9] Sceaux de Wessel et de Rodolphe, en 1298 et 1357 (Pl. 184, Nos 5 et 6).
[10] Sceaux de Jean, chevalier, en 1240; de Rodolphe, chevalier, en 1280; et d'Helmich en 1354 (Pl. 184, Nos 2, 3 et 7).
[11] Pl. 160, Nos 1, 2 et 4.
[12] Pl. 160, Nos 3 et 5.
[13] Pl. 184, Nos 11 et 13.
[14] *Ibid.*, No 12.
[15] Pl. 201, Nos 1 et 2.
[16] *Ibid.*, Nos 4 et 5. — Les armoriaux modernes blasonnent *coupé de gueules, à deux lions rampants et adossés d'or, et d'argent.* — L'écu d'Herman, en 1403, est bien *coupé*, mais on ne saurait voir autre chose qu'un *chef* sur celui d'Evrard, en 1283.

L'âne de Hinno d'Eden, en 1323, porte un chef chargé de trois lances; celui d'Arnold, en 1338, est coupé, à trois lances, 2 et 1[1].

Richard de Walsleide, en 1339, porte trois bandes en pal; Jean les place 2 et 1, en 1377[2]. Jean Wessler, en 1372, remplit trois cors en pointe, les cors bouchures en cœur, et Mattilden, en 1398 les sépare pour les disposer 2 et 1[3].

Jean de Valbert, en 1401, s'arme de deux cornettes posées en pal; en 1404, un homonyme, à moins que ce ne soit le même personnage, les range en fasce[4].

On serait encore tenté de classer dans cette catégorie la variante assez singulière que présentent les sceaux des Bitten: celui de Leonhold, en 1370, porte six losanges, 3, 2 et 1, sous un chef au lambel de 4 pendants; celui de Willard, en 1418, porte un fretté sous un chef chargé de 4 pals[5].

4° Variantes dans la position des animaux.

En 1381, Ludolphe Marschall porte un lion rampant; en 1387, Bernard s'arme d'un lion passant[6]. Le cerf est saillant sur les sceaux d'Ingelfried, dit Hart, en 1360, et de Bernard, en 1442; il est passant sur celui de Herfhold, en 1390[7]. On trouve enfin, changement plus grave, un belier saillant sur le sceau de Gérard de Wedderm, en 1312, et un belier cabré sur celui d'Alard, en 1323[8].

5° Modifications dans le champ.

Les variantes de cette catégorie ne sont pas non plus bien nombreuses. Les plus anciens sceaux des Rywitte offrent un lion rampant, tantôt sur champ plein[9], tantôt sur champ lozangé[10]. Les Frydag, armant d'or, à trois mitres d'azur d'argent[11], le sceau d'Herman, en 1326, porte en son coupé, le chef chargé de trois annelets, 2 et 1, et celui d'un autre Herman, en 1360, un cœur également coupé, la pointe chargée de trois annelets 2 et 1[12]. Tandis que les v. d. Horst placent généralement leur lion sur un champ losangé[13], l'écu de Bassenlonin, en 1353, est simplement coupé au lion lozangé[14].

6° Changement de pièces.

Les Witten s'armant, les uns d'un chef chargé de trois besantes[15]; les autres, d'un chef chargé de deux lions rampants et adossés[16].

[1] P. 165, Nos 5 et 6.
[2] P. 165, Nos 18 et 19.
[3] P. 161, Nos 10 et 11.
[4] P. 165, Nos 27; pl. 210, No 14.
[5] P. 223, Nos 4 et 5.
[6] P. 221, Nos 3 et 4.
[7] P. 185, Nos 16, 17 et 18.
[8] P. 172, Nos 1 et 2.
[9] Sceaux de Wessel et de Rudolphe, en 1326 et 1327 (P. 161, N° 7 et 6).
[10] Sceaux de Jean, chevalier, en 1320; de Rudolphe, chanoine, en 1330 et d'Adelaïd, en 1331 (P. 181, Nos 2, 3 et 7).
[11] P. 160, Nos 1, 2 et 4.
[12] P. 160, Nos 3 et 5.
[13] P. 184, Nos 11 et 13.
[14] P. 164, No 12.
[15] P. 201, Nos 1 et 2.
[16] P. 164, Nos 1 et 5. — Les armoiries modernes blasonnent coupé de gueules, à deux lions rampants et adossés d'or, et d'argent. — L'on d'Herman, en 1326, est bien coupé, mais on ne saurait voir autre chose qu'un chef sur celui d'Arnold, en 1338.

Les Kerssenbrock portent *d'or, à la bande d'azur, chargée de trois roses d'argent, boutonnées du champ*[1]; sur l'écu de Riquin, en 1498, les trois roses chargent une fasce surmontée d'un *B*[2]. Ludolphe de Heerse, en 1298, porte un chef chargé de trois roses[3]; sur les sceaux de deux autres personnages du même nom, en 1337 et 1379, les trois roses sont rangées sur une fasce[4].

L'écu d'Ortwin de Graes, en 1351, est écartelé; celui de Guillaume en 1417 et d'Henri en 1586 est écartelé en sautoir[5].

Jean et Herman de Bockraden en 1347 et 1448, portent un écu parti: au 1er, trois pattes d'animal l'une sur l'autre, au 2e, un lion rampant. Sur le sceau d'Eustache, en 1379, l'écu est coupé: en chef, un lion passant; en pointe, trois pattes d'animal rangées en fasce[6].

7° Addition de pièces.

Henri de Klinge, en 1361, porte trois annelets chargés chacun de quatre roses, rangés en fasce[7]; sur les sceaux de Rodolphe en 1364, de Conrad en 1392 et d'Henri en 1446, les annelets chargent une bande[8].

Conrad d'Istorpe, en 1299, porte trois roses rangées en fasce; Frédéric, en 1419, une fasce chargée de trois roses[9]. Dans le même ordre d'idées, Ludeken d'Ackenschock, en 1455, s'arme de trois boules en pal; Jean, en 1494, d'un pal chargé de trois boules[10]. On trouve encore trois feuilles de nénuphar en bande sur l'écu de Berthold de Billam en 1333, et une bande chargée de trois feuilles sur celui de Ludolphe, la même année[11].

Les Ascheberg s'armaient primitivement d'un chef chargé de deux besants[12]; une branche de tilleul couvre en outre le champ de l'écu sur le sceau de Berthold d'Ascheberg, en 1313[13]. Les Davensberg portent également un chef chargé de deux besants[14]; un buste de roi, issant de la pointe, se remarque sur le sceau d'Herman, chevalier, vers 1300[15].

Les armes primitives des Quernheim consistaient en une fasce[16]. Helmbert en 1356, accompagne celle-ci de sept oiseaux, 4 en chef, rangés, 3 en pointe

---

[1] Pl. 227, Nos 1, 2 et 3.
[2] *Ibid.*, No 4.
[3] Pl. 242, No 1.
[4] *Ibid.*, Nos 2 et 3.
[5] Pl. 155, Nos 1, 2 et 3. — Graes porte *écartelé de sable et d'argent.*
[6] Pl. 156, Nos 2, 3 et 4.
[7] Pl. 242, No 9.
[8] *Ibid.*, Nos 10, 11 et 12.
[9] *Ibid.*, Nos 4 et 5.
[10] Pl. 162, Nos 20 et 21.
[11] Pl. 177, Nos 2 et 3.
[12] Pl. 143, Nos 7 et 8. — Les armoriaux modernes blasonnent *coupé, de gueules, à deux plats à cannelures en volutes d'or, et d'or plein.*
[13] *Ibid.*, No 6.
[14] *Ibid.*, Nos 1 et 3.
[15] *Ibid.*, No 2.
[16] Pl. 224, Nos 7, 8 et 9. — Quernheim porte *d'argent, à la fasce de gueules.*

Les Kerssenbrock portent d'or, à la bande d'azur, chargée de trois roses d'argent, bordurées de sinople[1]; son frère de Hippin, en 1408, les trois roses chargent une fasce surmontée d'un [illegible][2]. Ludolphe de Heerse, en 1298, porte un chef chargé de trois roses[3]; sur les sceaux de deux autres personnages du même nom, en 1387 et 1370, les trois roses sont rangées en une fasce[4].

L'évêque d'Ortwin de Graes, en 1501, est écartelé; celui de Guillaume en 1417 et d'Henri en 1580 est écartelé en sautoir[5].

Jean et Herman de Buchraden en 1317 et 1448, portent un écu parti: au 1er, trois pattes d'animal l'une sur l'autre, au 2e, un lion rampant. Sur le sceau d'Hinatache, en 1370, l'écu est coupé: au chef, un lion passant; en pointe, trois pattes d'animal rangées en fasce[6].

7° Addition de pièces.

Henri de Klinge, en 1381, porte trois annelets chargés chacun de quatre roses, rangées en fasce[7]; sur les sceaux de Rodolphe en 1364, de Conrad en 1392 et d'Henri en 1416, les annelets chargent une bande[8].

Conrad d'Isterge, en 1290, porte trois roses rangées en fasce; Frédéric, en 1419, une fasce chargée de trois roses[9]. Dans le même ordre d'idées, Jan deken d'Aldenaschek, en 1455, s'arme de trois boules en pal; Jean, en 1491, d'un pal chargé de trois boules[10]. On trouve encore trois feuilles de nénuphar en bande sur l'écu de Berthold de Billam en 1433, et une bande chargée de trois feuilles sur celui de Ludolphe, la même année[11].

Les Aschberg s'armaient primitivement d'un chef chargé de deux besants[12]; une branche de Billani couvre en outre le champ de l'écu sur le sceau de Berthold d'Aschberg, en 1313[13]. Les Daverschberg portent également un chef chargé de deux besants[14]; un besant de rel, issant de la pointe, se remarque sur le sceau d'Herman, chevalier, vers 1300[15].

Les armes primitives des Querbeim consistaient en une fasce[16]. Helmbert en 1366, accompagne celle-ci de sept oiseaux, 4 en chef, rangés, 3 en pointe

---

[1] Pl. 227, Nos 1, 2 et 3.
[2] Ibid., No 4.
[3] Pl. 242, No 1.
[4] Ibid., Nos 2 et 3.
[5] Pl. 155, Nos 1, 2 et 3. — Graes porte écartelé de sable et d'argent.
[6] Pl. 174, Nos 2, 3 et 4.
[7] Pl. 242, No 3.
[8] Ibid., Nos 10, 11 et 12.
[9] Ibid., Nos 4 et 5.
[10] Pl. 169, Nos 20 et 21.
[11] Pl. 177, Nos 2 et 3.
[12] Pl. 143, Nos 7 et 8. — Les armoiries modernes blasonnent simplement, de gueules, à deux plats à connaître en nombre d'or, et d'or plain.
[13] Ibid., No 6.
[14] Ibid., Nos 1 et 3.
[15] Ibid., No 2.
[16] Pl. 224, Nos 7, 8 et 9. — Querbeim porte d'argent, à la fasce de gueules.

2 et 1; son frère Godefroid, la même année, se contente de trois oiseaux, 2 et 1[1].

Frédéric de Hain, en 1239, porte deux fasces; un autre Frédéric, en 1313, deux fasces accompagnées de six fleurs de lys 3, 2 et 1; Godefroid en 1346, deux fasces accompagnées de douze roses, 5, 4 et 3[2].

Henri Ledebur, en 1347, accompagne de trois têtes humaines le chevron de sa famille[3].

Toutes ces modifications n'ont, en principe, d'autre raison d'être que la fantaisie du titulaire; dans un petit nombre de cas, cependant, elles pourraient constituer des brisures[4].

* * *

Au milieu du XIIIe siècle apparaissent, soit dans le champ même de l'écu, soit sur les meubles qui le chargent, les premières traces de diapré. En dehors d'un assez petit nombre d'exceptions, ce diapré se manifeste sous trois formes :

1° Hachures croisées en diagonale, avec pois au milieu de chaque losange;

2° Hachures croisées en diagonale, avec croisette au milieu;

3° Arabesques.

Le tableau suivant indique les proportions dans lesquelles se rencontrent ces divers types.

	Hachures avec pois[5]	Hachures avec croisette[6]	Arabesques[7]	Divers
1226 à 1250	1	—	—	1
1251 à 1275	6	5	—	2
1276 à 1300	9	3	2	4
1301 à 1325	6	7	1	2
1326 à 1350	4	4	3	1
1351 à 1375	—	2	1	—
1376 à 1400	—	—	1	—
1401 à 1425	—	—	1	—
	26	21	9	10

Les types classés sous la rubrique « Divers » offrent les combinaisons suivantes :

---

[1] Pl. 225, Nos 4 et 5.

[2] Pl. 196, Nos 1, 2 et 3.

[3] Pl. 228, No 4.

[4] Cf. les observations du Dr Ilgen. T. IV, Introd., col. 36.

[5] XVI. 4, 6 et 9 — XXIII. 5 — XXVI. 8 — XXX. 9 — 142. 10 — 143. 2 — 147. 1 — 149. 4 — 194. 2, 7, 8 et 11 — 196. 11 — 201. 14 — 205. 1 — 220. 1 et 2 — 221. 11 — 224. 15 — 227. 15 — 231. 17 — 235. 1 — 249. 11 — 263. 3.

[6] XXIII. 8 — XXIV. 1 — XXV. 2 — XXXII. 9 — XXXV. 7 — XXXVIII. 1 — XXXIX. 7 143. 1 — 169. 2 — 194. 1 — 196. 2 — 201. 2 — 201. 4 — 224. 1 — 225. 3 — 228. 6 — 247. 3 — 251. 11 — 252. 25 — 261. 15 — 261. 16.

[7] 144. 1 — 144. 11 — 203. 10 — 228. 3 — 231. 19 — 234. 4 — 236. 22 — 242. 2 — 242. 4.

et 1; son frère Godefroid, la même année, se contente de trois oiseaux, et 1[1].

Frédéric de Hain, en 1290, porte deux fasces; un autre Frédéric, en 1315, deux fasces accompagnées de six fleurs de lys 3, 2 et 1; Godefroid en 1340, deux fasces accompagnées de douze roses, 5, 4 et 3[2].

Henri Ledebur, en 1347, accompagne de trois têtes humaines le chevron de sa famille[3].

Toutes ces modifications n'ont, en principe, d'autre raison d'être que la fantaisie du titulaire; dans un petit nombre de cas, cependant, elles pourraient constituer des brisures[4].

* * *

Au milieu du XIIIe siècle apparaissent, soit dans le champ même de l'écu, soit sur les meubles qui le chargent, les premières traces de dépaye. En dehors d'un assez petit nombre d'exceptions, ce dépaye se manifeste sous trois formes:

1° Hachures croisées en diagonale, avec pois au milieu de chaque losange;

2° Hachures croisées en diagonale, avec croisette au milieu;

3° Arabesques.

Le tableau suivant indique les proportions dans lesquelles se rencontrent ces diverses types.

	Hachures avec pois[5]	Hachures avec croisette[6]	Arabesques[7]	Divers
1250 à 1275	1	—	—	1
1251 à 1275	6	5	—	2
1276 à 1300	9	3	2	4
1301 à 1325	6	7	1	2
1326 à 1350	4	4	2	1
1351 à 1375	—	2	1	—
1376 à 1400	—	—	1	—
1401 à 1425	—	—	1	—
	24	21	9	10

Les types classés sous la rubrique « Divers » offrent les combinaisons suivantes:

---

[1] P. 225, N° 4 et 5.

[2] P. 196, N° 1, 2 et 3.

[3] P. 228, N° 4.

[4] Cf. les observations du Dr Ilgen, T. IV, lateral, col. 66.

[5] XVI 4, 6 et 9 — XXIII 5 — XXVI 3 — XXX 8 — 142, 10 — 143, 2 — 177, 1 — 181, 4 — 194, 2, 7, 8 et 11 — 196, 11 — 204, 14 — 205, 1 — 220, 1 et 2 — 221, 11 — 229, 10 — 237, 15 — 239, 17 — 285, 1 — 289, 11 — 295, 3.

[6] XXIII 3 — XXIV, 1 — XXV, 2 — XXXII 9 — XXXV, 7 — XXXVIII 1 — XXXIX, 7 — 181, 1 — 189, 2 — 191, 1 — 196, 2 — 201, 2 — 201, 4 — 221, 1 — 225, 3 — 229, 6 — 237, 4 — 261, 11 — 282, 25 — 291, 15 — 291, 6.

[7] 111, 1 — 111, 11 — 201, 10 — 228, 3 — 231, 16 — 231, 1 — 236, 22 — 236, 3 — 242, 4.

1° Traits horizontaux réunis par des hachures verticales très rapprochées: sceaux de Conrad II et d'Henri II de Stromberg, en 1250 et 1284 [1].

2° Semis de pois: sceaux d'Herman de Münster en 1270 et d'Henri Ledebur en 1347 [2].

3° Hachures croisées en diagonale, avec quatre pois au milieu: sceau de Berthold I de Büren, en 1276 [3].

4° Hachures croisées en diagonale, avec trèfle tigé au milieu: sceau de Goswin d'Eppenhausen, en 1282 [4].

5° Hachures croisées en diagonale, avec fleur de lys au milieu: sceau de Godefroid de Meinhövel, en 1299 [5].

6° Hachures croisées en diagonale, avec losange chargé d'un point au milieu: sceau d'Albert de Rokinchusen, en 1301 [6].

7° Hachures croisées en diagonale, avec rond chargé d'un point au milieu: sceau de Berthold, dit Torck, en 1313 [7].

Si le diapré disparaît avec les premières années du XVe siècle, c'est que le module très restreint des sceaux ne permet plus d'y faire figurer aucun ornement accessoire.

* * *

Le cimier occupe, dans l'héraldique allemande, une place presque aussi importante que l'écu lui-même; il apparaît cependant beaucoup plus tard. Dans notre région, il se rencontre pour la première fois en 1240, sur le sceau équestre d'Othon de Vechte: le heaume de ce personnage est cimé d'une branche de tilleul [8].

Vingt-cinq ans plus tard, on voit le heaume cimé charger, seul, le *contre-sceau*. Il en est ainsi, en 1265, pour Othon de Ravensberg [9]; en 1284, pour Jean I de Bilstein [10]; en 1299, pour Berthold III de Büren [11]; en 1308, pour Louis d'Arnsberg [12], etc.

Le cimier continue à augmenter d'importance, et on le trouve, en 1266, sur le *sceau* de Bodon de Homburg [13]; en 1292, sur celui d'Othon de

[1] Pl. XXVI, N°s 6 et 7.
[2] Pl. 142, N° 1, et pl. 228, N° 4.
[3] Pl. XXXI, N° 1.
[4] Pl. 220, N° 11.
[5] Pl. 142, N° 6.
[6] Pl. 148, N° 15.
[7] Pl. 201, N° 13.
[8] Pl. XII, N° 1.
[9] Pl. XVI, N° 7.
[10] Pl. XVI, N° 13.
[11] Pl. XL, N° 11.
[12] Pl. XVIII, N° 7.
[13] Pl. 257, N° 1.

1° Traits horizontaux réunis par des hachures verticales très rapprochées: sceaux de Conrad II et d'Henri II de Stromberg, en 1290 et 1281[1];

2° Semis de pois: sceaux d'Herman de Minster en 1270 et d'Henri Leubur en 1317[2];

3° Hachures croisées en diagonale, avec quatre pois au milieu: sceau de Berthold I de Büren, en 1276[3];

4° Hachures croisées en diagonale, avec trèfle tige au milieu: sceau de Oswin d'Eppenhausen, en 1294[4];

5° Hachures croisées en diagonale, avec fleur de lys au milieu: sceau de Godefroid de Meinlöwel, en 1299[5];

6° Hachures croisées en diagonale, avec losange chargé d'un point au milieu: sceau d'Albert de Rokinchausen, en 1301[6];

7° Hachures croisées en diagonale, avec oval chargé d'un point au milieu: sceau de Berthold, dit Tyrck, en 1312[7].

Si le dispart disparaît avec les premières années du XVe siècle, c'est que le module très restreint des sceaux ne permet plus d'y faire figurer aucun ornement accessoire.

* * *

Le cimier occupe, dans l'héraldique allemande, une place presque aussi importante que l'écu lui-même; il apparaît cependant beaucoup plus tard. Dans notre région, il se rencontre pour la première fois en 1290, sur le sceau équestre d'Otton de Vechte: le heaume de ce personnage est cloué d'une bannière d'hermine[8].

Vingt-cinq ans plus tard, on voit le heaume cimé chargé, seul, le cimier seul. Il en est ainsi, en 1295, pour Otton de Tavenhorg[9]; en 1281, pour Jean I de Bilstein[10]; en 1300, pour Berthold III de Büren[11]; en 1308, pour Louis d'Arnsberg[12], etc.

Le cimier continue à augmenter d'importance, et on le trouve, en 1266, sur le sceau de Bodon de Hamburg[13], en 1295, sur celui d'Otton de

[1] Pl. XXVI, Nos 6 et 7.
[2] Pl. 142, No 1, et pl. 238, No 1.
[3] Pl. XXXI, No 1.
[4] Pl. 230, No 11.
[5] Pl. 142, No 6.
[6] Pl. 148, No 12.
[7] Pl. 201, No 13.
[8] Pl. 311, No 1.
[9] Pl. XVI, No 7.
[10] Pl. XVI, No 13.
[11] Pl. XI, No 11.
[12] Pl. XVIII, No 7.
[13] Pl. 597, No 1.

Lon[1]; en 1297, sur celui de Rechwin d'Ostenvelde[2]; en 1299, sur celui de Ludolf d'Osdagessen[3]; en 1302, sur celui de Jean de Bentheim[4]; etc.

Le heaume posé sur l'écu n'apparaît que tout à la fin du XIIIe siècle. Les plus anciens exemples de cette réunion sont fournis par les sceaux d'Herman de Davensberg, en 1298[5]; de Frédéric de Schagen, en 1305[6]; de Bernard de Bevern[7] et de Beuves de Strünkede[8], en 1308; de Nicolas Eifeler[9] et de Baudouin de Warendorf[10], en 1315; etc.

Les tableaux suivants indiquent les proportions dans lesquelles se rencontrent, au XIVe et XVe siècle, l'écu seul, le heaume cimé seul et l'écu timbré du heaume. On en a éliminé les ecclésiastiques, et on n'y a pas fait de distinction entre les contre-sceaux et les sceaux proprement dits.

Dynastes.

	Ecu[11]	Cimier[12]	Armes complètes[13]
1301 à 1325	33	6	3
1326 à 1350	22	9	3
1351 à 1375	13	2	2
1376 à 1400	5	1	3
1401 à 1425	1	—	3
1426 à 1450	—	—	7
1451 à 1475	1	—	1
	75	18	22

[1] Pl. 179, No 7.
[2] Pl. 181, No 6.
[3] Pl. 257, No 2.
[4] Pl. XXI, No 5.
[5] Pl. 143, No 3.
[6] Pl. 261, No 15.
[7] Pl. 144, No 6.
[8] Pl. 169, No 11.
[9] Pl. 155, No 17.
[10] Pl. 169, No 3.
[11] De 1301 à 1325: XVI. 4 — XVI. 12 — XX. 7 — XXIII. 6 — XXIII. 8 — XXIV. 6 — — XXIV. 12 — XXV. 5 — XXV. 10 — XXV. 11 — XXV. 12 — XXVI. 10 — XXVII. 7 — XXVIII. 9 — XXIX. 9 — XXX. 4 — XXXI. 2 — XXXI. 9 — XXXIII. 3 — XXXIII. 8 — XXXIII. 9 — XXXIV. 5 — XXXIV. 11 — XXXIV. 13 — XXXV. 1 — XXXVI. 3 — XXXVII. 1 — XXXVII. 9 — XXXIX. 2 — XXXIX. 4 — XXXIX. 7 — XL. 4 — XLI. 2.

De 1326 à 1350: XVI. 3 — XVI. 5 — XVI. 6 — XXI. 2 — XXIV. 1 — XXV. 3 — XXVI. 1 — XXVI. 4 — XXVI. 11 — XXVII. 8 — XXVII. 9 — XXXI. 3 — XXXIII. 6 — XXXIV. 7 — XXXV. 9 — XXXVI. 4 — XXXVI. 6 — XXXVII. 2 — XXXVII. 3 — XXXVII. 6 — XXXIX. 6 — XLI 6.

De 1351 à 1375: XXI. 7 — XXIV. 7 — XXV. 4 — XXV. 8 — XXVI. 3 — XXVII. 7 — XXXI. 10 — XXXI. 13 — XXXVI. 7 — XXXVI. 9 — XXXVII. 4 — XXXVIII. 12 — XXXIX. 13.

De 1376 à 1400: XXIV. 2 — XXIV. 3 — XXIV. 9 — XXXVIII. 4 — XXXVIII. 10.

De 1401 à 1425: XXVI. 12.

De 1451 à 1475: XXXIII. 12.

[12] et [13] voir p. 72.

Lon[1]; en 1291, sur ceinl de Reichvin d'Osteryeide[2]; en 1292, sur ceinl de Ludolf d'Osdangessen[3]; en 1302, sur ceinl de Jean de Hunthein[4]; etc.

Le beaume posé sur l'écu n'apparaît que tout à la fin du XIIIe siècle. Les plus anciens exemples de cette réunion sont fournis par les sceaux d'Herman de Davensberg, en 1298[5]; de Frédéric de Schlagen, en 1300[6]; de Bernard de Bevern[7] et de Heinrich de Sturlukeden[8], en 1308; de Nicolas Kiffelar[9] et de Baudouin de Wareodorf[10], en 1316; etc.

Les tableaux suivants indiquent les proportions dans lesquelles se rencontrent, au XIVe et XVe siècle, l'écu seul, le beaume cimé seul et l'écu timbré du beaume. On en a éliminé les ecclésiastiques, et on n'y a pas fait de distinction entre les contre-sceaux et les sceaux proprement dits.

Dynastes.

	Ecu [11]	Cimier [12]	Armes complètes [13]
1301 à 1325	33	6	3
1326 à 1350	22	9	3
1351 à 1375	13	2	2
1376 à 1400	5	1	3
1401 à 1425	1	—	3
1426 à 1450	—	—	7
1451 à 1475	1	—	1
	75	18	22

[1] P. 173, N° 2.
[2] P. 181, N° 6.
[3] P. 227, N° 2.
[4] P. XXI, N° 3.
[5] P. 149, N° 3.
[6] P. 231, N° 10.
[7] P. 144, N° 6.
[8] P. 189, N° 11.
[9] P. 156, N° 17.
[10] P. 160, N° 3.
[11] De 1301 à 1325: XVI. 1 — XVI. 19 — XX. 7 — XXIII. 6 — XXIII. 8 — XXIV. 6 — XXIV. 12 — XXV. 5 — XXV. 10 — XXV. 11 — XXV. 12 — XXVI. 10 — XXVI. 7 — XVIII. 3 — XXIX. 3 — XXX. 4 — XXXI. 2 — XXXI. 9 — XXXII. 4 — XXXIII. 6 — XXXIII. 8 — XXXIV. 5 — XXXIV. 11 — XXXIV. 18 — XXXV. 4 — XXXV. 5 — XXXVI. 1 — XXXVII. 9 — XXXIX. 2 — XXXIX. 4 — XXXIX. 7 — XL. 1 — XLI. 2

De 1326 à 1350: XVI. 3 — XVI. 5 — XVI. 6 — XVI. 8 — XXI. 2 — XXIV. 1 — XXV. 3 — XXVI. 1 — XXVI. 4 — XXVI. 11 — XXVII. 8 — XXVII. 9 — XXIX. 6 — XXIII. 6 — XXIV. 7 — XXIV. 9 — XXXVI. 4 — XXXVI. 6 — XXXVII. 2 — XXXVII. 4 — XXXVII. 6 — XXXIX. 6 — XLI. 6.

De 1351 à 1375: XXI. 7 — XXIV. 7 — XXV. 1 — XXV. 8 — XXVII. 3 — XXVII. 7 — XL. 10 — XXXI. 13 — XXXVI. 7 — XXXVI. 2 — XXXVII. 4 — XXXVIII. 12 — XXXIX. 13.

De 1376 à 1400: XXIV. 2 — XXIV. 3 — XXIV. 9 — XXXVII. 3 — XXXVIII. 16.

De 1401 à 1425: XXVI. 12.

De 1451 à 1475: XXXIII. 12.

[12] et [13] voir p. 72.

Evêché de Münster et terres limitrophes.

	Ecu [1]	Cimier [2]	Armes complètes [3]
1301 à 1325	44	9	4
1326 à 1350	145	33	7
1351 à 1375	122	23	7
1376 à 1400	99	12	11
1401 à 1425	65	1	11
1426 à 1450	40	4	25
1451 à 1475	23	1	17
1476 à 1500	26	1	16
	564	84	98

[12] De 1301 à 1325: XXI. 5 — XXIII. 7 — XXV. 1 — XXVIII. 7 — XXXIII. 4 — XXXIX. 3.

De 1326 à 1350: XVI. 8 — XVI. 13 — XXII. 8 — XXII. 10 — XXIII. 9 — XXV. 13 — XXV. 14 — XXXI. 11 — XXXVI. 8.

De 1351 à 1375: XVI. 17 — XXIII. 1.

De 1376 à 1400: XXIV. 8.

[13] De 1301 à 1325: XVI. 9 — XX. 8 — XXXVIII. 1.

De 1326 à 1350: XVI. 16 — XXXIV. 6 — XXXVIII. 6.

De 1351 à 1375: XXXIII. 10 — XXXIII. 11.

De 1376 à 1400: XXI. 8 — XXXVIII. 3 — XXXIX. 14.

De 1401 à 1425: XXXII. 1 — XXXII. 2 — XLI. 9.

De 1426 à 1450: XXV. 15 — XXXII. 3 — XXXII. 4 — XXXII. 5 — XXXIV. 8 — XXXIX. 5 — XL. 5.

De 1451 à 1475: XXXIII. 13.

[1] De 1301 à 1325: 143.6 — 145.1 — 146.3 — 146.15 — 148.5 — 148.6 — 148.15 — 151.11 — 152.2 — 152.6 — 152.7 — 153.1 — 153.12 — 154.9 — 154.11 — 156.10 — 157.2 — 158.8 — 158.14 — 159.14 — 160.1 — 160.2 — 162.1 — 163.19 — 164.2 — 165.2 — 165.22 — 166.1 — 166.12 — 168.3 — 168.4 — 168.6 — 168.7 — 169.4 — 169.13 — 170.1 — 170.12 — 170.17 — 171.11 — 172.1 — 174.9 — 176.1 — 176.8 — 176.16.

De 1326 à 1350: 142.8 — 142.9 — 142.10 — 143.4 — 143.12 — 144.4 — 144.13 — 145.7 — 145.8 — 145.18 — 146.2 — 146.8 — 146.12 — 146.13 — 146.20 — 147.4 — 147.5 — 149.13 — 149.15 — 149.16 — 149.18 — 149.19 — 150.9 — 151.3 — 151.4 — 151.8 — 151.12 — 151.19 — 151.20 — 151.22 — 152.4 — 152.8 — 153.2 — 153.4 — 153.5 — 153.6 — 153.7 — 153.8 — 153.9 — 153.13 — 153.14 — 153.17 — 154.2 — 154.5 — 154.6 — 154.7 — 154.8 — 154.12 — 155.11 — 155.23 — 155.24 — 156.2 — 156.8 — 156.9 — 156.25 — 157.3 — 157.4 — 157.11 — 158.2 — 158.3 — 158.6 — 158.7 — 158.10 — 158.15 — 159.5 — 159.7 — 159.16 — 160.12 — 160.13 — 160.20 — 161.2 — 161.3 — 161.12 — 161.15 — 162.4 — 162.5 — 162.6 — 162.7 — 162.17 — 162.18 — 163.1 — 163.5 — 163.6 — 164.5 — 164.16 — 165.4 — 165.9 — 166.2 — 166.3 — 166.4 — 166.5 — 166.9 — 166.13 — 167.12 — 168.2 — 168.8 — 168.11 — 168.12 — 169.2 — 169.6 — 170.10 — 170.13 — 170.18 — 170.20 — 170.21 — 171.2 — 171.6 — 171.7 — 171.17 — 172.2 — 172.3 — 172.6 — 172.15 — 173.2 — 173.3 — 173.5 — 173.6 — 173.8 — 173.13 — 173.17 — 174.7 — 174.10 — 174.11 — 175.1 — 175.5 — 175.6 — 175.11 — 175.12 — 175.17 — 175.22 — 176.5 — 176.22 — 177.1 — 177.2 — 177.3 — 177.4 — 177.7 — 177.14 — 177.15 — 177.22 — 177.23 — 178.1 — 178.3 — 178.9 — 178.20.

De 1351 à 1375: 142.11 — 143.7 — 143.9 — 143.10 — 144.7 — 144.9 — 145.9 — 145.13 — 145.17 — 146.4 — 146.5 — 146.21 — 147.2 — 147.6 — 147.7 — 148.10 — 148.16 — 148.17 — 149.6 — 149.10 — 149.11 — 150.2 — 150.5 — 150.14 — 150.15 — 151.2 — 151.5 — 151.6 — 151.16 — 152.13 — 153.15 — 153.16 — 153.18 — 154.1 — 154.10 — 155.1 — 155.7 — 155.8 — 155.12 — 155.13 — 155.14 — 155.16 — 155.25 — 156.6 — 156.7 — 156.18 — 156.19 — 158.9 (suite et Nos 2 et 3 voir p. 73).

Récréde de Mécanicy et ferrey Humbrey[illegible]

	Ken[illegible]	Chmier[illegible]	Ayme comb[illegible]
1801 à 1820	44	0	4
1820 à 1830	146	33	7
1831 à 1876	122	23	7
1876 à 1900	90	12	11
1901 à 1920	86	1	11
1920 à 1930	40	4	32
1931 à 1970	23	1	17
1970 à 1980	20	1	16
	564	84	98

[illegible] De 1801 à 1820: XXI.8 — XXIII.7 — XXV.1 — XXVIII.7 — XXXIII.1 — XXXIX.8.

De 1820 à 1830: XVI.8 — XVI.18 — XXII.8 — XXII.10 — XXIII.3 — XXV.18 — XXV.14 — XXXI.11 — XXXVI.8.

De 1831 à 1876: XVI.17 — XXIII.1

De 1876 à 1900: XXIV.8.

[illegible] De 1901 à 1920: XVI.3 — XX.8 — XXXVIII.1.

De 1920 à 1930: XVI.10 — XXXIV.6 — XXXVIII.6

De 1931 à 1970: XXIII.10 — XXXIII.11.

De 1970 à 1900: XXI.8 — XXXVIII.3 — XXXIV.11

De 1901 à 1920: XXXII.1 — XXXII.2 — XII.8.

De 1920 à 1930: XXV.15 — XXXII.3 — XXXII.1 — XXXIII.5 — XXXIV.5 — XXXIX.5 — XI.6.

De 1931 à 1970: XXXIII.18.

[illegible] De 1901 à 1920: 1820 — 1831 — 1908 — 1919 — 1920 — 1930 — 1970 — 1970 — 1922 — 1920 — 1927 — 1931 — 1970 — 1970 — 1970

158.17 — 159.3 — 159.12 — 159.13 — 159.15 — 159.20 — 160.3 — 160.6 — 160.14 — 161.7 — 161.8 — 161.11 — 161.13 — 161.14 — 161.18 — 161.19 — 162.10 — 163.2 — 163.12 — 163.17 — 164.6 — 164.8 — 164.10 — 164.17 — 164.19 — 164.21 — 165.10 — 165.11 — 165.18 — 165.23 — 166.6 — 166.10 — 167.1 — 167.2 — 167.3 — 167.8 — 167.11 — 167.22 — 167.25 — 168.5 — 168.10 — 169.5 — 170.6 — 170.15 — 170.19 — 170.22 — 171.5 — 172.5 — 172.8 — 172.17 — 173.4 — 173.7 — 173.10 — 173.11 — 173.15 — 174.3 — 174.4 — 174.8 — 174.12 — 174.13 — 174.17 — 175.2 — 175.7 — 175.8 — 175.13 — 175.18 — 175.21 — 176.19 — 176.23 — 177.5 — 177.16 — 178.8 — 178.14 — 178.15.

De 1376 à 1400: 144.11 — 145.3 — 145.12 — 145.19 — 145.20 — 146.6 — 146.10 — 146.11 — 146.14 — 147.9 — 147.11 — 147.13 — 147.15 — 147.16 — 148.7 — 148.11 — 148.14 — 149.8 — 149.17 — 150.6 — 151.17 — 152.9 — 152.10 — 152.12 — 152.15 — 153.10 — 153.11 — 155.19 — 156.3 — 156.12 — 156.15 — 156.21 — 156.23 — 156.24 — 157.6 — 157.7 — 157.14 — 157.18 — 157.19 — 157.20 — 158.13 — 158.16 — 159.9 — 160.5 — 160.15 — 160.22 — 162.3 — 162.8 — 162.11 — 162.13 — 162.19 — 163.3 — 163.8 — 163.13 — 163.14 — 163.15 — 163.16 — 163.21 — 163.22 — 164.11 — 164.14 — 164.22 — 165.1 — 165.20 — 166.19 — 166.20 — 166.21 — 167.6 — 167.7 — 167.20 — 167.23 — 168.9 — 168.13 — 169.8 — 169.9 — 170.2 — 170.11 — 170.14 — 171.4 — 171.8 — 171.10 — 172.4 — 172.11 — 172.18 — 172.20 — 172.22 — 173.9 — 175.10 — 175.14 — 175.23 — 176.4 — 176.10 — 176.11 — 177.6 — 177.24 — 178.10 — 178.11 — 178.25.

De 1401 à 1425: 143.13 — 145.14 — 145.21 — 146.19 — 147.12 — 148.4 — 148.8 — 148.13 — 151.1 — 151.15 — 152.11 — 154.6 — 154.9 — 154.10 — 154.18 — 155.2 — 155.4 — 156.22 — 157.13 — 158.5 — 158.11 — 159.8 — 159.10 — 160.7 — 160.18 — 161.16 — 163.18 — 163.23 — 164.7 — 164.20 — 165.6 — 165.12 — 165.17 — 166.11 — 167.13 — 167.15 — 167.16 — 167.18 — 167.27 — 168.14 — 168.15 — 168.19 — 170.3 — 170.4 — 170.7 — 171.3 — 171.13 — 173.12 — 173.16 — 173.18 — 173.21 — 174.15 — 174.18 — 176.7 — 176.13 — 176.17 — 176.21 — 177.9 — 177.10 — 177.18 — 177.20 — 178.4 — 178.6 — 178.19 — 178.23.

De 1426 à 1450: 143.11 — 144.10 — 145.4 — 145.11 — 147.3 — 147.10 — 149.14 — 151.13 — 154.15 — 156.13 — 156.17 — 157.17 — 158.4 — 158.19 — 160.9 — 160.10 — 160.17 — 161.9 — 163.7 — 163.10 — 164.4 — 164.13 — 164.15 — 165.3 — 165.13 — 165.21 — 166.17 — 167.10 — 167.19 — 170.8 — 171.16 — 172.10 — 172.12 — 174.14 — 174.16 — 174.23 — 174.24 — 177.11 — 177.21 — 178.5.

De 1451 à 1475: 146.23 — 152.16 — 154.15 — 157.5 — 157.15 — 160.20 — 160.23 — 161.5 — 161.17 — 162.20 — 164.9 — 166.8 — 166.15 — 167.26 — 171.12 — 172.16 — 173.14 — 174.19 — 174.25 — 176.6 — 176.14 — 177.19 — 178.16.

De 1476 à 1500: 145.10 — 147.17 — 149.12 — 154.16 — 154.20 — 154.21 — 156.5 — 157.16 — 160.8 — 160.19 — 161.4 — 162.14 — 162.21 — 163.11 — 164.18 — 165.16 — 167.24 — 172.7 — 172.13 — 172.14 — 173.20 — 174.6 — 174.21 — 174.22 — 177.25 — 178.18.

[2] De 1301 à 1325: 179.6 — 180.20 — 181.4 — 181.5 — 181.17 — 182.1 — 182.3 — 182.6 — 182.16.

De 1326 à 1350: 179.1 — 179.3 — 179.4 — 179.10 — 179.11 — 179.16 — 179.17 — 180.5 — 180.7 — 180.8 — 180.9 — 180.13 — 180.14 — 180.19 — 180.21 — 180.22 — 180.23 — 181.2 — 181.7 — 181.8 — 181.11 — 181.12 — 181.16 — 182.5 — 182.7 — 182.8 — 182.9 — 182.11 — 182.13 — 182.15 — 182.17 — 182.18 — 182.19.

De 1351 à 1375: 179.2 — 179.5 — 179.9 — 179.12 — 179.19 — 180.3 — 180.4 — 180.11 — 180.12 — 180.15 — 180.17 — 180.18 — 180.24 — 181.3 — 181.13 — 181.14 — 181.15 — 181.18 — 181.20 — 181.22 — 182.10 — 182.12 — 182.20.

De 1376 à 1400: 179.14 — 179.15 — 179.18 — 179.20 — 180.1 — 180.2 — 180.16 — 181.1 — 181.21 — 181.23 — 182.4 — 182.14.

De 1401 à 1425: 182.21.

De 1426 à 1450: 180.6 — 181.9 — 181.19 — 182.2.

De 1451 à 1475: 182.23.

De 1476 à 1500: 182.22.

[3] De 1301 à 1325: 144.6 — 155.17 — 169.3 — 169.11.

De 1326 à 1350: 142.4 — 142.7 — 150.10 — 150.11 — 154.3 — 164.3 — 169.12.

De 1351 à 1375: 150.3 — 151.9 — 151.10 — 156.11 — 157.12 — 168.17 — 176.9.

De 1376 à 1400: 142.5 — 144.8 — 146.9 — 149.3 — 151.18 — 154.13 — 159.6 — 160.4 — 167.4 — 167.5 — 175.15. (Suite voir p. 74).

Electorat de Cologne et comté de la Mark.

	Ecu [1]	Cimier [2]	Armes complètes [3]
1301 à 1325	43	6	1
1326 à 1350	173	6	7
1351 à 1375	122	2	8
1376 à 1400	67	1	13
1401 à 1425	65	—	27
1426 à 1450	54	1	29
1451 à 1475	41	—	25
1476 à 1500	33	—	27
	598	16	137

De 1401 à 1425: 143.5 — 146.16 — 154.14 — 156.16 — 159.21 — 166.14 — 171.15 — 172.19 — 172.21 — 175.9 — 177.8.

De 1426 à 1450: 143.8 — 143.14 — 144.12 — 145.2 — 145.5 — 146.7 — 146.17 — 147.11 — 149.9 — 150.7 — 150.12 — 155.5 — 156.1 — 156.4 — 157.8 — 157.9 — 165.7 — 165.15 — 165.19 — 166.18 — 167.9 — 176.12 — 176.18 — 176.20 — 178.2.

De 1451 à 1475: 147.8 — 150.4 — 150.13 — 151.14 — 154.26 — 162.9 — 164.12 — 165.5 — 165.8 — 167.14 — 167.17 — 168.16 — 170.5 — 171.11 — 174.20 — 178.7 — 178.22.

De 1476 à 1500: 148.3 — 149.5 — 149.7 — 154.22 — 158.12 — 159.4 — 160.11 — 163.4 — 163.20 — 166.7 — 170.9 — 172.23 — 173.19 — 174.20 — 176.2 — 177.17.

[1] De 1301 à 1325: 183.8 — 185.10 — 187.7 — 188.1 — 189.2 — 190.5 — 194.8 — 196.2 — 196.4 — 196.9 — 196.11 — 197.17 — 198.2 — 199.22 — 199.23 — 201.2 — 201.6 — 201.7 — 201.8 — 201.11 — 203.14 — 204.6 — 204.20 — 205.2 — 205.6 — 206.3 — 206.4 — 206.16 — 207.2 — 208.2 — 209.1 — 210.2 — 210.11 — 210.14 — 212.5 — 213.2 — 214.3 — 214.15 — 215.16 — 216.1 — 218.1 — 218.8 — 218.19.

De 1326 à 1350: 183.4 — 183.5 — 184.14 — 185.3 — 185.5 — 185.6 — 185.9 — 185.11. — 186.2 — 186.3 — 186.15 — 186.17 — 187.2 — 187.3 — 187.4 — 187.8 — 187.13 — 187.19 — 188.2 — 188.3 — 188.12 — 188.13 — 188.22 — 189.5 — 189.8 — 189.10 — 189.11 — 189.12 — 189.13 — 189.14 — 189.20 — 190.8 — 190.11 — 190.13 — 190.15 — 190.16 — 191.2 — 191.5 — 191.10 — 192.1 — 192.3 — 192.6 — 192.15 — 192.16 — 193.2 — 193.19 — 194.13 — 194.14 — 194.15 — 194.16 — 195.6 — 195.10 — 195.11 — 195.12 — 196.3 — 196.13 — 196.15 — 197.3 — 197.9 — 197.12 — 197.16 — 197.21 — 198.3 — 198.4 — 198.9 — 198.15 — 198.19 — 199.1 — 199.6 — 199.7 — 199.8 — 199.24 — 199.25 — 200.2 — 200.7 — 200.9 — 200.11 — 200.12 — 200.18 — 200.22 — 200.23 — 201.12 — 201.13 — 201.14 — 201.17 — 201.18 — 201.19 — 202.1 — 202.2 — 202.6 — 202.7 — 202.8 — 202.14 — 202.15 — 202.16 — 202.19 — 202.22 — 203.5 — 203.6 — 203.9 — 203.12 — 203.13 — 203.15 — 203.16 — 204.8 — 204.15 — 205.3 — 205.7 — 205.8 — 205.9 — 205.15 — 206.2 — 206.5 — 206.7 — 206.17 — 206.20 — 206.22 — 207.1 — 207.3 — 207.13 — 207.14 — 207.16 — 207.17 — 207.19 — 208.6 — 208.7 — 208.13 — 208.15 — 208.16 — 208.17 — 209.16 — 209.19 — 209.21 — 210.3 — 210.10 — 210.15 — 211.3 — 211.9 — 211.25 — 212.2 — 212.6 — 212.8 — 212.17 — 213.1 — 213.3 — 213.5 — 213.7 — 213.25 — 214.2 — 214.5 — 214.6 — 214.8 — 214.11 — 214.12 — 215.2 — 215.14 — 215.17 — 215.18 — 215.21 — 215.22 — 215.23 — 216.2 — 216.8 — 216.16 — 217.3 — 217.5 — 217.9 — 218.2 — 218.16 — 218.20 — 219.18 — 220.9 — 220.10 — 220.12.

De 1351 à 1375: 184.6 — 184.7 — 184.9 — 184.10 — 184.12 — 184.15 — 185.12 — 185.13 — 185.14 — 185.16 — 186.19 — 187.9 — 187.20 — 188.14 — 189.6 — 189.21 — 190.9 — 190.14 — 190.17 — 191.6 — 191.15 — 191.19 — 191.22 — 192.2 — 192.7 — 192.9 — 192.10 — 192.11 — 192.13 — 192.18 — 192.19 — 192.21 — 193.3 — 193.4 — 193.26 — 195.2 — 195.3 — 195.4 — 195.13 — 195.15 — 196.16 — 196.17 — 197.13 — 197.18 — 197.22 — 197.23 — 198.13 — 198.22 — 198.23 — 199.9 — 199.21 — 200.5 — 200.10 — 200.14 — 200.19 — 200.21 — 201.10 — 202.5 — 202.24 — 203.2 — 203.7 — 203.10 — 203.11 — 203.17 — 204.1 — 204.9

(suite et Nos 2 et 3 voir p. 75).

Décès de Cologne en comparé de la Seine.

	Reu	Cimier	Autres conjoncture
1301 à 1325	13	0	1
1326 à 1350	173	0	7
1351 à 1375	122	2	8
1376 à 1400	07	1	13
1401 à 1425	05	—	21
1426 à 1450	54	1	23
1451 à 1475	41	—	25
1476 à 1500	33	—	27
Rue	16		137

De 1301 à 1325: 1183 — 1236,46 — 1241,11 — 1260,08 — 1263,21 — 1266,11 — 1271,16 — 1272,19 — 1275,21 — 1276,0 — 1278,8.

De 1326 à 1350: 1302,8 — 1311,12 — 1312,9 — 1325,0 — 1327,7 — 1329,17 — 1331,11 — 1339,0 — 1350,7 — 1350,18 — 1352,8 — 1354,0 — 1354,7 — 1356,18 — 1358,18 — 1359,8 — 1362,18 — 1363,19 — 1364,18 — 1365,20 — 1366,2.

De 1351 à 1375: 1367,8 — 1368,4 — 1369,13 — 1371,11 — 1371,20 — 1373,8 — 1373,10 — 1375,6 — 1376,17 — 1377,11 — 1378,17 — 1380,16 — 1383,0 — 1386,0 — 1387,11 — 1388,22 — 1389,11 — 1390,0 — 1391,20 — 1392,9 — 1393,20 — 1394,0 — 1395,7 — 1396,22 — 1397,10 — 1398,9 — 1399,20 — 1400,2.

De 1401 à 1425: 1402,10 — 1407,7 — 1408,1 — 1409,2 — 1410,9 — 1411,17 — 1412,9 — 1413,9 — 1414,9 — 1415,1 — 1416,9 — 1417,9 — 1418,9 — 1419,9 — 1420,9 — 1421,9 — 1422,9 — 1423,9 — 1424,9 — 1425,9 — 1426,9 — 1427,9 — 1428,9 — 1429,9 — 1430,9 — 1431,9 — 1432,9 — 1433,9 — 1434,9 — 1435,9 —

— 205.11 — 205.13 — 205.17 — 206.19 — 206.23 — 206.24 — 207.6 — 207.10 — 207.22 — 207.23 208.10 — 208.19 — 208.20 — 208.21 — 209.2 — 209.22 — 210.12 — 210.17 — 210.18 — 211.2 — 211.4 — 211.10 — 211.11 — 211.14 — 211.15 — 211.16 — 211.17 — 212.3 — 212.7 — 212.9 — 212.10 — 213.11 — 213.13 — 213.16 — 213.17 — 213.20 — 213.23 — 214.13 — 214.19 — 214.21 — 215.3 — 215.4 — 215.5 — 215.24 — 216.5 — 216.6 — 216.17 — 216.20 — 217.2 — 217.6 — 217.12 — 217.17 — 218.13 — 218.14 — 218.22 — 220.3.

De 1376 à 1400: 184.16 — 185.17 — 186.13 — 186.16 — 186.20 — 186.21 — 187.10 — 188.5 — 188.6 — 188.7 — 188.16 — 189.15 — 190.10 — 190.18 — 191.11 — 191.12 — 192.4 — 193.7 — 194.6 — 194.17 — 195.8 — 196.18 — 196.19 — 197.19 — 197.20 — 198.18 — 198.20 — 199.2 — 199.10 — 199.12 — 199.19 — 199.26 — 200.16 — 202.3 — 202.4 — 202.21 — 202.23 — 204.10 — 204.11 — 204.17 — 205.4 — 206.9 — 206.11 — 206.12 — 206.25 — 207.20 — 208.8 — 208.12 — 208.14 — 208.22 — 208.23 — 210.4 — 210.5 — 210.16 — 210.20 — 211.6 — 212.11 — 212.12 — 212.14 — 212.18 — 213.9 — 213.22 — 214.4 — 214.10 — 217.10 — 217.14 — 218.21.

De 1401 à 1425: 187.11 — 187.12 — 187.15 — 187.23 — 188.8 — 188.9 — 189.16 — 190.19 — 191.7 — 191.12 — 191.20 — 193.9 — 193.10 — 193.13 — 193.14 — 193.17 — 195.7 — 195.14 — 195.16 — 197.4 — 197.5 — 197.6 — 197.7 — 198.11 — 198.14 — 198.25 — 199.11 — 199.14 — 199.15 — 199.18 — 199.27 — 200.10 — 201.3 — 202.10 — 204.16 — 205.12 — 205.16 — 205.18 — 205.19 — 206.13 — 207.11 — 209.20 — 209.23 — 210.13 — 210.19 — 211.12 — 212.13 — 212.15 — 212.16 — 212.21 — 213.10 — 213.18 — 213.24 — 213.27 — 214.16 — 214.18 — 216.11 — 216.18 — 216.22 — 216.23 — 217.7 — 217.15 — 218.3 — 218.24 — 220.13.

De 1426 à 1450: 185.15 — 186.6 — 186.7 — 187.17 — 187.18 — 187.22 — 187.24 — 188.11 — 188.17 — 188.23 — 189.19 — 189.23 — 190.12 — 191.16 — 191.17 — 193.11 — 193.12 — 193.15 — 193.16 — 193.21 — 193.27 — 195.5 — 195.17 — 195.19 — 195.21 — 197.8 — 198.5 — 198.7 — 198.17 — 199.13 — 199.16 — 200.17 — 200.25 — 202.20 — 203.18 — 204.19 — 205.14 — 206.14 — 206.15 — 207.12 — 207.21 — 209.4 — 209.6 — 210.9 — 210.21 — 215.7 — 215.8 — 215.12 — 215.20 — 215.25 — 216.9 — 216.10 — 217.16 — 217.20.

De 1451 à 1475: 186.8 — 186.10 — 186.11 — 186.23 — 187.6 — 187.14 — 187.25 — 188.18 — 188.19 — 189.18 — 189.24 — 190.20 — 191.13 — 191.14 — 192.22 — 193.5 — 193.23 — 195.18 — 199.17 — 202.13 — 204.2 — 204.3 — 205.20 — 206.18 — 207.15 — 209.10 — 210.6 — 210.7 — 211.23 — 211.24 — 213.6 — 213.19 — 214.17 — 216.12 — 216.14 — 217.22 — 218.9 — 218.11 — 218.15 — 218.23 — 218.25.

De 1476 à 1500: 185.19 — 185.21 — 185.23 — 188.20 — 189.25 — 191.21 — 192.23 — 193.18 — 193.22 — 193.24 — 198.8 — 202.9 — 202.18 — 203.4 — 204.4 — 209.7 — 209.8 — 209.9 — 209.11 — 209.12 — 210.8 — 212.19 — 212.20 — 212.23 — 213.12 — 214.20 — 215.9 — 215.10 — 217.11 — 217.21 — 217.23 — 218.5 — 218.12.

[2] De 1301 à 1325: 194.3 — 219.1 — 219.4 — 219.8 — 219.11 — 219.13.

De 1326 à 1350: 211.7 — 213.26 — 219.9 — 219.10 — 219.12 — 219.14.

De 1351 à 1375: 183.10 — 219.6.

De 1376 à 1400: 219.15.

De 1426 à 1450: 219.16.

[3] De 1301 à 1325: 204.7.

De 1326 à 1350: 194.4 — 194.9 — 196.12 — 199.5 — 204.21 — 207.4 — 220.4.

De 1351 à 1375: 183.9 — 183.11 — 191.3 — 194.5 — 198.10 — 207.5 — 220.5 — 220.6.

De 1376 à 1400: 189.22 — 191.23 — 200.13 — 202.17 — 203.8 — 205.10 — 209.13 — 209.18 — 211.20 — 213.15 — 214.9 — 219.17 — 220.7.

De 1401 à 1425: 183.12 — 185.7 — 188.21 — 188.24 — 190.6 — 190.7 — 191.4 — 191.8 — 192.12 — 192.20 — 195.22 — 197.1 — 197.10 — 199.20 — 200.3 — 201.5 — 201.9 — 201.16 — 204.12 — 206.6 — 207.7 — 207.18 — 208.3 — 209.3 — 209.17 — 211.22 — 218.10.

De 1426 à 1450: 185.18 — 185.22 — 186.4 — 186.5 — 186.12 — 187.5 — 189.3 — 191.9 — 192.5 — 193.20 — 196.5 — 197.11 — 197.24 — 198.21 — 199.3 — 202.11 — 204.18 — 205.21 — 206.10 — 208.4 — 208.9 — 208.18 — 209.5 — 211.18 — 213.8 — 216.3 — 216.21 — 217.18 — 217.19.

De 1451 à 1475: 184.13 — 185.4 — 186.14 — 186.22 — 188.15 — 188.26 — 188.27 — 189.4 — 193.6 — 195.9 — 195.20 — 195.23 — 197.2 — 197.14 — 197.25 — 200.15 — 203.20 — 205.5 — 206.8 — 208.11 — 210.22 — 211.8 — 211.21 — 213.4 — 216.4.

De 1476 à 1500: 185.20 — 186.9 — 186.18 — 191.18 — 192.8 — 194.10 — 194.12 — 196.10 — 196.14 — 198.6 — 198.16 — 198.26 — 200.8 — 204.13 — 207.8 — 207.9 — 211.13 — 212.4 — 213.21 — 214.14 — 215.6 — 215.19 — 216.13 — 217.8 — 217.13 — 218.17.

Evêchés de Minden, Osnabrück et Paderborn.

	Ecu [1]	Cimier [2]	Armes complètes [3]
1301 à 1325	54	12	5
1326 à 1350	131	24	9
1351 à 1375	108	25	10
1376 à 1400	71	14	18
1401 à 1425	59	10	37
1426 à 1450	46	6	24
1451 à 1475	30	2	10
1476 à 1500	33	—	17
	532	93	130

[1] De 1301 à 1325: 221.12 — 221.15 — 223.5 — 223.17 — 223.19 — 224.2 — 224.11 — 226.2 — 226.14 — 227.15 — 229.6 — 230.5 — 230.7 — 230.12 — 231.3 — 231.4 — 231.7 — 231.13 — 231.17 — 232.1 — 233.1 — 233.7 — 233.19 — 234.1 — 234.4 — 234.17 — 234.20 — 235.2 — 235.14 — 235.15 — 236.5 — 236.18 — 237.1 — 237.2 — 238.17 — 240.2 — 241.1 — 241.5 — 243.2 — 244.4 — 245.6 — 245.7 — 246.1 — 247.2 — 248.2 — 248.3 — 249.8 — 249.13 — 251.10 — 251.11 — 252.10 — 252.18 — 252.22 — 254.1.

De 1326 à 1350: 221.4 — 221.10 — 221.13 — 222.7 — 222.8 — 222.9 — 223.8 — 223.15 — 223.16 — 224.7 — 224.15 — 224.16 — 225.1 — 225.2 — 225.3 — 225.17 — 225.18 — 225.19 — 225.21 — 226.7 — 226.8 — 226.15 — 226.17 — 226.18 — 226.19 — 227.13 — 227.14 — 227.16 — 228.2 — 228.3 — 228.4 — 229.5 — 229.9 — 229.10 — 229.11 — 230.3 — 230.4 — 230.11 — 230.13 — 231.5 — 231.8 — 231.10 — 231.11 — 232.3 — 232.4 — 232.16 — 232.25 — 233.2 — 233.8 — 233.9 — 233.12 — 233.14 — 233.15 — 233.18 — 234.12 — 234.16 — 234.18 — 235.4 — 235.5 — 235.16 — 236.6 — 236.7 — 236.8 — 236.11 — 236.14 — 236.17 — 236.22 — 237.3 — 237.9 — 237.17 — 238.2 — 238.3 — 238.10 — 238.18 — 238.19 — 239.1 — 240.4 — 241.7 — 241.13 — 241.14 — 242.2 — 242.15 — 242.16 — 243.10 — 243.13 — 244.3 — 244.10 — 245.4 — 245.9 — 245.10 — 246.14 — 246.22 — 247.5 — 247.7 — 247.8 — 247.18 — 248.4 — 248.5 — 248.7 — 248.12 — 249.11 — 249.12 — 249.14 — 249.16 — 250.2 — 250.4 — 250.6 — 250.7 — 250.11 — 250.15 — 251.1 — 251.4 — 251.20 — 252.1 — 252.3 — 252.12 — 253.5 — 253.6 — 253.7 — 253.20 — 253.21 — 254.12 — 254.18 — 254.22 — 254.23 — 255.1 — 255.2 — 255.3 — 255.4 — 255.11 — 255.28.

De 1351 à 1375: 221.8 — 222.11 — 224.17 — 225.4 — 225.5 — 225.8 — 225.14 — 225.15 — 225.22 — 225.23 — 226.5 — 226.11 — 227.17 — 227.21 — 227.22 — 228.6 — 228.9 — 230.17 — 231.9 — 231.18 — 232.5 — 232.6 — 232.9 — 232.19 — 232.21 — 232.22 — 233.10 — 233.11 — 233.16 — 234.6 — 234.8 — 234.19 — 235.3 — 236.3 — 236.9 — 236.23 — 237.4 237.5 — 237.8 — 237.11 — 237.14 — 238.4 — 238.11 — 239.2 — 239.4 — 239.8 — 239.9 — 239.19 — 240.5 — 240.7 — 240.13 — 240.17 — 241.6 — 241.12 — 241.16 — 242.9 — 242.10 — 242.14 — 242.17 — 242.18 — 243.4 — 243.6 — 243.19 — 244.7 — 244.8 — 244.18 — 245.13 — 245.15 — 245.17 — 246.2 — 246.6 — 246.8 — 246.9 — 246.12 — 246.15 — 247.4 — 247.6 — 247.17 — 247.19 — 249.3 — 249.7 — 249.15 — 249.19 — 250.8 — 251.2 — 251.22 — 252.6 — 252.9 — 252.14 — 252.15 — 252.17 — 252.25 — 253.2 — 253.3 — 253.4 — 253.9 — 253.11 — 253.12 — 253.17 — 253.18 — 253.19 — 253.25 — 254.5 — 254.15 — 254.17 — 254.18 — 254.24 — 254.26.

De 1376 à 1400: 223.18 — 224.18 — 225.6 — 226.12 — 226.20 — 227.10 — 227.20 — 228.19 — 229.17 — 229.18 — 230.8 — 230.18 — 230.19 — 231.6 — 231.12 — 231.15 — 232.14 — 232.15 — 232.23 — 232.24 — 234.9 — 234.10 — 235.11 — 235.12 — 235.13 — 235.20 — 236.10 — 237.7 — 238.5 — 238.6 — 238.8 — 238.21 — 239.3 — 239.5 — 240.9 — 241.19 — 241.21 — 242.3 — 242.6 — 242.11 — 242.13 — 243.7 — 243.12 — 243.16 — 243.17 — 244.15

(suite et Nos 2 et 3 voir p. 77).

Bijdragen van Mannen, Vrouwenbond en Vrouwenkoor.

Maand	Mannen	Vrouwenbond	Vrouwenkoor
1901 & 1925	91	12	5
1926 & 1950	131	24	0
1951 & 1975	108	25	10
1976 & 1990	71	14	18
1991 & 1425	59	10	37
1426 & 1450	46	0	24
1451 & 1475	30	2	15
1476 & 1500	33	—	17
	568	93	130

— 244.19 — 245.14 — 246.16 — 246.27 — 247.12 — 248.9 — 248.13 — 248.17 — 248.18 — 248.20 — 249.6 — 249.9 — 251.6 — 251.7 — 251.23 — 252.5 — 252.24 — 253.1 — 253.13 — 253.15 — 254.3 — 254.6 — 254.7 — 254.16 — 254.17.

De 1401 à 1425 : 221.9 — 222.17 — 222.18 — 223.20 — 224.19 — 225.7 — 225.11 — 227.19 — 227.23 — 228.11 — 228.12 — 228.13 — 229.16 — 229.19 — 229.20 — 231.19 — 233.3 234.5 — 234.11 — 234.21 — 235.7 — 237.10 — 237.18 — 237.20 — 238.13 — 238.14 — 239.6 — 239.15 — 239.16 — 239.17 — 240.10 — 240.18 — 240.19 — 241.17 — 241.20 — 243.18 — 244.13 — 244.14 — 244.21 — 245.19 — 246.18 — 246.23 — 246.24 — 247.9 — 247.10 — 247.14 — 248.14 — 248.23 — 249.20 — 249.21 — 250.14 — 250.17 — 252.16 — 253.23 — 253.24 — 254.13 — 254.19 — 255.9 — 255.19.

De 1426 à 1450 : 221.16 — 222.6 — 225.9 — 226.13 — 227.5 — 228.15 — 228.16 — 228.20 — 228.21 — 229.7 — 229.8 — 230.6 — 232.7 — 233.4 — 235.6 — 236.12 — 236.15 — 236.24 — 237.16 — 237.19 — 237.21 — 240.20 — 242.20 — 243.9 — 244.9 — 244.16 — 244.20 — 245.11 — 246.17 — 247.13 — 247.15 — 248.10 — 248.19 — 251.8 — 251.9 — 252.7 — 253.16 — 254.8 — 254.9 — 254.10 — 254.14 — 254.15 — 254.21 — 255.6 — 255.8 — 255.13.

De 1451 à 1475 : 225.16 — 227.6 — 227.7 — 228.14 — 228.17 — 229.14 — 232.18 — 235.8 — 235.9 — 235.10 — 236.19 — 236.25 — 239.7 — 239.21 — 240.14 — 240.16 — 240.21 — 243.8 — 244.22 — 245.18 — 246.19 — 246.20 — 247.11 — 247.16 — 248.22 — 249.10 — 250.16 — 252.8 — 254.4 — 254.20.

De 1476 à 1500 : 222.12 — 226.6 — 227.4 — 227.8 — 228.10 — 228.18 — 228.22 — 228.23 — 230.16 — 232.12 — 233.5 — 233.21 — 236.16 — 236.21 — 238.20 — 239.11 — 239.18 — 239.22 — 240.11 — 240.15 — 243.14 — 243.15 — 243.20 — 243.21 — 244.17 — 245.12 — 245.16 — 246.21 — 248.11 — 250.13 — 252.4 — 254.11 — 255.7.

[2] De 1301 à 1325 : 256.2 — 256.10 — 257.10 — 257.15 — 257.20 — 258.1 — 258.13 — 258.16 — 258.17 — 259.1 — 259.2 — 259.5.

De 1326 à 1350 : 256.1 — 256.7 — 256.11 — 256.12 — 256.25 — 257.3 — 257.11 — 257.13 — 257.16 — 257.21 — 258.2 — 258.6 — 258.7 — 258.14 — 258.18 — 259.3 — 259.4 — 259.6 — 259.7 — 259.15 — 259.16 — 259.17 — 259.19 — 259.20.

De 1351 à 1375 : 256.3 — 256.4 — 256.5 — 256.6 — 256.14 — 256.15 — 256.17 — 256.18 — 256.24 — 257.5 — 257.8 — 257.14 — 257.17 — 257.18 — 257.19 — 258.3 — 258.8 — 258.15 — 258.19 — 258.20 — 259.12 — 259.13 — 259.22 — 259.23 — 259.24.

De 1376 à 1400 : 256.8 — 256.13 — 256.16 — 256.19 — 256.20 — 256.23 — 257.6 — 258.4 — 258.9 — 258.10 — 259.8 — 259.9 — 259.11 — 259.21.

De 1401 à 1425 : 256.9 — 256.21 — 256.22 — 257.4 — 258.5 — 258.11 — 258.12 — 258.23 — 259.10 — 259.18.

De 1426 à 1450 : 257.7 — 257.9 — 257.12 — 258.21 — 258.22 — 259.14.

De 1451 à 1475 : 258.25 — 259.25.

[3] De 1301 à 1325 : 222.2 — 223.6 — 224.4 — 228.8 — 250.3.

De 1326 à 1350 : 222.13 — 223.7 — 223.21 — 224.8 — 226.10 — 229.3 — 229.13 — 230.2 — 241.2.

De 1351 à 1375 : 222.3 — 222.10 — 223.9 — 223.10 — 224.14 — 241.9 — 241.11 — 251.12 — 252.2 — 254.2.

De 1376 à 1400 : 222.4 — 223.11 — 224.13 — 225.13 — 226.9 — 229.15 — 234.2 — 236.20 — 237.12 — 238.7 — 241.15 — 243.11 — 246.7 — 249.4 — 251.13 — 253.10 — 253.22 — 255.27.

De 1401 à 1425 : 221.5 — 221.6 — 221.14 — 222.5 — 222.15 — 223.2 — 223.12 — 224.12 — 226.3 — 227.2 — 227.9 — 229.12 — 231.20 — 232.10 — 232.17 — 234.3 — 234.13 — 236.13 — 239.10 — 239.13 — 241.3 — 241.10 — 242.5 — 243.5 — 244.5 — 246.10 — 246.11 — 248.21 — 249.5 — 251.14 — 251.17 — 251.25 — 251.26 — 252.13 — 252.23 — 253.8 — 255.5.

De 1426 à 1450 : 222.16 — 224.10 — 225.10 — 226.4 — 231.16 — 231.21 — 232.8 — 235.17 — 236.4 — 237.13 — 240.12 — 242.7 — 242.12 — 246.4 — 246.13 — 248.8 — 249.17 — 249.18 — 250.5 — 251.15 — 251.16 — 251.24 — 251.27 — 252.19.

De 1451 à 1475 : 223.13 — 233.17 — 235.18 — 240.8 — 244.6 — 245.5 — 246.5 — 251.18 — 252.20 — 252.21.

De 1476 à 1500 : 225.20 — 226.16 — 228.5 — 229.21 — 230.9 — 230.14 — 232.11 — 232.13 — 234.14 — 238.9 — 239.12 — 241.4 — 241.18 — 242.8 — 243.3 — 244.12 — 248.6.

Il ressort de ces tableaux que le *Helmsiegel* se rencontre surtout dans les régions situées au nord de la Lippe; il est plutôt rare dans l'électorat de Cologne et le comté de La Mark.

* * *

Lorsque le heaume surmonte l'écu, il est, à l'origine, toujours posé de face; les plus anciens exemples de heaume de profil sont fournis par les sceaux suivants :

1317. Othon V de Tecklenburg [1]
1323. Othon IV de Ravensberg [2]
1324. Othon IV de Ravensberg [3]
1340. Godefroid d'Arnsberg [4]
1356. Frédéric de Selbach [5]
1357. François de Dehme [6]
1363. Engilbert Sobbe [7]
1364. Frédéric de Padberg [8]
1366. Godefroid Tilbeck [9]
1371. Werner Noppentris [10].

A partir de cette date, le heaume de profil se rencontre plus souvent; il finit par l'emporter complètement vers le milieu du XVe siècle. Le tableau suivant donne de relevé des années 1376 à 1450.

	Heaume de face [11]	Heaume de profil [12]
1376 à 1400	33	14
1401 à 1425	37	42
1426 à 1450	12	76
	82	132

[1] Pl. XX, N° 8.
[2] Pl. XXXVIII, N° 1
[3] Pl. XVI, N° 9.
[4] Pl. XVI, N° 16.
[5] Pl. 207, N° 5.
[6] Pl. 252, N° 2.
[7] Pl. 191, N° 3.
[8] Pl. 220, N° 6.
[9] Pl. 168, N° 17.
[10] Pl. 241, N° 11.
[11] De 1376 à 1400 : XXXVIII. 3 — XXXIX. 14 — 142.5 — 144.8 — 146.9 — 149.3 — 151.18 — 154.13 — 159.6 — 160.4 — 167.4 — 167.5 — 191.23 — 200.13 — 202.17 — 203.8 — 205.10 — 211.20 — 213.15 — 220.7 — 222.4 — 223.11 — 224.13 — 236.20 — 237.12 — 241.15 — 243.11 — 246.7 — 251.13 — 251.21 — 252.13 — 253.10 — 255.5.

De 1401 à 1425 : XXXII. 2 — XLI. 9 — 143.5 — 154.14 — 156.16 — 159.21 — 166.14 — 175.9 — 177.8 — 190.6 — 192.12 — 197.1 — 201.5 — 201.9 — 206.6 — 208.3 — 209.3 — 209.17 — 221.6 — 221.14 — 222.5 — 223.2 — 224.12 — 226.3 — 227.2 — 227.8 — 229.12 — 234.3 — 234.13 — 239.10 — 241.10 — 246.10 — 246.11 — 249.5 — 251.14 — 252.13 — 255.5.

De 1426 à 1450 : 143.14 — 150.12 — 165.7 — 167.9 — 176.18 — 198.21 — 222.16 — 224.10 — 225.10 — 236.4 — 237.13 — 242.7.

[12] De 1376 à 1400 : XXI. 8 — 189.22 — 209.13 — 209.18 — 214.9 — 219.17 — 225.13 — 226.9 — 229.15 — 234.2 — 238.7 — 249.4 — 253.22 — 255.27. (Suite voir p. 79).

Il ressort de ces tableaux que le *Mahnstreyer* se rencontre surtout dans les régions situées au nord de la Lippe; il est plutôt rare dans l'Eifelcomté de Cologne et le comté de la Marck.

* * *

Lorsque le beaume *zurmonte* l'écu, il est, à l'origine, toujours posé de face; les plus anciens exemples de beaumes de profil sont donnés par les ouvrages suivants:

1317. Otton V de Teckelenburg[1]
1322. Otton IV de Ravensberg[2]
1324. Otton IV de Ravensberg[3]
1340. Godefroid d'Arnsberg[4]
1350. Frédéric de Sellenack[5]
1357. François de Helme[6]
1368. Engelbert Sobbe[7]
1384. Frédéric de Fauhberg[8]
1386. Godefroid Tilbeck[9]
1471. Werner Nagelmeis[10].

A partir de cette date, le beaume de profil se rencontre plus souvent; il finit par l'emporter définitivement vers le milieu du XVI siècle. Le tableau suivant donne de relevé des années 1370 à 1650.

	Beaume de face.	Beaume de profil[11]
1370 à 1400	38	14
1401 à 1425	37	12
1426 à 1450	12	20
	87	46

[1] P. XX, N° 4.
[2] P. XXVIII, N° 1.
[3] P. XVI, N° 4.
[4] P. XVI, N° 16.
[5] P. 207, N° 3.
[6] P. 274, N° 9.
[7] P. 181, N° 3.
[8] P. 220, N° 6.
[9] P. 108, N° 17.
[10] P. 311, N° 11.
[11] De 1370 à 1400: XXXVIII 3 — XXXIX 11 — 128 8 — 144 8 — 146 9 — 146 9 — 151 18 — 154 18 — 160 8 — 160 4 — 167 1 — 167 5 — 167 21 — 170 17 — 200 17 — 200 8 — 206 10 — 211 30 — 213 15 — 230 7 — 232 1 — 232 11 — 232 16 — 236 30 — 237 12 — 241 15 — 243 11 — 246 7 — 251 13 — 254 21 — 256 18 — 258 10 — 258 16.

De 1401 à 1425: XXXII 2 — XLI 3 — 118 5 — 148 1 — 156 31 — 159 21 — 164 11 — 175 9 — 177 8 — 190 6 — 192 13 — 197 1 — 207 6 — 210 9 — 216 6 — 218 8 — 220 3 — 222 17 — 224 6 — 224 11 — 225 5 — 229 8 — 231 12 — 236 9 — 237 8 — 237 9 — 239 12 — 241 5 — 241 13 — 243 10 — 244 10 — 246 11 — 248 9 — 249 14 — 249 19 — 250 6.

De 1426 à 1450: 134 11 — 150 12 — 187 1 — 187 4 — 187 16 — 188 21 — 189 36 — 191 10 — 193 10 — 193 10 — 237 12 — 237 7.

[12] De 1370 à 1400: XXI 8 — 180 22 — 182 13 — 204 18 — 214 9 — 216 17 — 220 39 — 228 8 — 230 10 — 231 5 — 238 7 — 240 4 — 240 22 — 270 27 (Suite voir p. 79).

Le heaume de profil ou de trois quarts est toujours tourné vers la droite. Nous n'avons relevé comme faisant exception à cette règle que les deux sceaux de Seghewin von dem Busche, en 1449 [1], et d'Alexandre Volenspit, en 1471 [2].

Pour retrouver un heaume de face, il faut descendre jusqu'au milieu du XVIe siècle: le sceau de Jean Schüngel, en 1544, en offre un exemple [3].

* * *

Le heaume du XIIIe siècle est le *Kübelhelm*, à côté droits, à timbre plat, ou très légèrement arrondi.

Il a pour successeur, dans l'ordre chronologique, le *Topfhelm* ou heaume en pot; celui-ci pourrait être considéré comme formé de deux troncs de cône opposés par la base. Il apparaît dans les dernières années du XIIIe siècle. On serait bien tenté de regarder comme un *Topfhelm*, le heaume d'Evrard I de la Mark, en 1291 [4]. Le type est très net sur les sceaux de Berthold III de Büren en 1299 [5], de Louis d'Arnsberg en 1308 [6], de Bernard Travelmann en 1313 [7], de Thierry de Leithe [8] et d'Herman de Lon en 1315 [9], etc.

Le *Topfhelm* est encore peu commun pendant tout le premier quart du XIVe siècle; il se rencontre presque à égalité avec le *Kübelhelm* de 1325 à 1350; à partir de cette époque, il tend de plus en plus à prédominer et demeure presque sans rival pendant les dernières années du siècle [10]. Les deux derniers exemples de *Topfhelm* sont fournis par les sceaux de Nicolas Kloppekiste en 1376 [11] et de Jean Kastel en 1391 [12].

De 1401 à 1425: XXXII. 1 — 146.16 — 171.15 — 172.19 — 172.21 — 183.12 — 185.7 — 188.21 — 188.24 — 190.7 — 191.4 — 191.8 — 192.20 — 195.22 — 197.10 — 199.20 — 200.3 — 201.16 — 204.12 — 207.7 — 207.18 — 211.22 — 218.10 — 221.5 — 222.15 — 223.12 — 227.9 — 231.20 — 232.10 — 232. 17 — 236.13 — 239.13 — 241.3 — 242.5 — 243.5 — 244.5 — 248.21 — 251.17 — 251.25 — 251.26 — 252.23 — 253.8.

De 1426 à 1450: XXV. 15 — XXXII. 3 — XXXII. 4 — XXXII. 5 — XXXIV. 8 — XXXIX. 5 — XL. 5 — 143.8 — 144.12 — 145.2 — 145.5 — 146.7 — 146.17 — 147.14 — 148.12 — 149.9 — 150.7 — 155.5 — 156.1 — 156.4 — 157.8 — 157.9 — 165.15 — 165.19 — 166.18 — 176.12 — 176.20 — 178.2 — 185.18 — 185.22 — 186.4 — 186.5 — 186.12 — 187.5 — 189.3 — 191.9 — 192.5 — 193.20 — 196.5 — 197.11 — 197.24 — 198.12 — 199.3 — 202.11 — 204.18 — 205.21 — 206.10 — 208.4 — 208.9 — 208.18 — 209.5 — 211.18 — 213.8 — 216.3 — 216.21 — 217.18 — 217.19 — 225.12 — 226.4 — 231.16 — 231.21 — 232.8 — 235.17 — 240.12 — 242.12 — 246.4 — 246.13 — 248.8 — 249.17 — 249.18 — 250.5 — 251.15 — 251.16 — 251.24 — 251.27 — 252.19.

[1] Pl. 249, N° 17.
[2] Pl. 185, N° 4.
[3] Pl. 200, N° 14.
[4] Pl. X, N° 4.
[5] Pl. XL, N° 11.
[6] Pl. XXVIII, N° 7.
[7] Pl. 180, N° 10.
[8] Pl. 219, N° 11.
[9] Pl. XXV, N° 1.
[10] Il n'est pas possible de donner ici des chiffres; entre les deux types francs, on rencontre en effet un certain nombre de types intermédiaires, qu'il est assez malaisé de rattacher à l'un plutôt qu'à l'autre.
[11] Pl. 179, N° 18.
[12] Pl. 181, N° 23.

Le beaume de pesil ou de trois quarts est toujours tourné vers la droite; nous n'avons relevé comme faisant exception à cette règle que les deux scyphes de Seghewin von dem Ianeke, en 1419[1], et d'Alexandre Valmergat, en 1471[2].

Pour retrouver un beaume de face, il faut descendre jusqu'au milieu du XVe siècle: le sceau de Jean Schlingel, en 1414, en offre un exemple[3].

* * *

Le beaume du XIIIe siècle est le Ζωγράφος à côté droite, à tête droite, et, ou très légèrement arrondi.

Il a pour successeur, dans l'ordre chronologique, le Ζωγράφος en beaume pot; celui-ci pourrait être considéré comme forme de deux troncs de cône posés par la base. Il apparaît dans les deniers années du XIIIe siècle. On voit bien tenté de rapprocher comme un Ζωγράφος, le beaume d'Aymard I de Mark, en 1291[4]. Le type est très net sur les sceaux de Bertholdi III de Ham en 1299[5], de Louis d'Arnsberg en 1308[6], de Bernard Travelmann en 1313[7], de Thierry de Heilig[8] et d'Herman de Lon en 1318[9], etc.

Le Ζωγράφος est encore peu commun pendant tout le premier quart du XVe siècle; il se rencontre presque à égalité avec le Λιθοκόλλητος de 1420 à 1440; à partir de cette époque, il tend de plus en plus à prédominer et devient presque sans rival pendant les derniers années du siècle[10]. Les deux plus anciens exemples de Ζωγράφος sont fournis par les sceaux de Nicolas Kloppe en 1376[11] et de Jean Kastel en 1391[12].

De 1401 à 1420: XXXII, 4 — 146.10 — 171.15 — 172.10 — 179.01 — 179.12 — 180.7 — 188.24 — 190.7 — 191.4 — 193.8 — 193.30 — 196.29 — 197.10 — 199.30 — 200.9 — 201.16 — 201.19 — 207.7 — 207.16 — 211.22 — 216.10 — 221.5 — 229.10 — 229.12 — 229.8 — 231.20 — 232.10 — 233.17 — 234.18 — 239.13 — 241.3 — 242.5 — 243.3 — 244.21 — 251.20 — 261.20 — 263.20 — 268.8.

De 1420 à 1440: XXV, 10 — XXXII, 3 — XXXII, 4 — XXXII, 5 — XXXIV, 4 — XIX, 5 — XL, 5 — 142.8 — 144.12 — 145.2 — 145.5 — 146.7 — 147.11 — 147.14 — 148.12 — 150.7 — 150.7 — 150.1 — 150.4 — 150.4 — 157.8 — 157.8 — 158.10 — 159.16 — 159.18 — 170.20 — 176.2 — 183.16 — 185.22 — 185.24 — 186.5 — 186.12 — 187.5 — 189.5 — 192.0 — 192.20 — 196.5 — 197.11 — 197.24 — 198.12 — 198.9 — 200.17 — 201.12 — 206.10 — 206.1 — 209.5 — 209.18 — 209.5 — 211.18 — 219.5 — 219.6 — 219.8 — 221.10 — 222.18 — 229.4 — 230.10 — 231.21 — 232.6 — 235.17 — 236.16 — 236.12 — 246.4 — 246.13 — 248.8 — 248.17 — 249.18 — 250.5 — 251.13 — 252.18 — 253.20 — 257.21 — 262.19.

[1] P. 219, N° 17.
[2] P. 196, N° 4.
[3] P. 230, N° 14.
[4] P. X, N° 4.
[5] P. XL, N° 11.
[6] P. XXVIII, N° 7.
[7] P. 180, N° 10.
[8] P. 218, N° 11.
[9] P. XXV, N° 1.
[10] Il n'est pas possible de donner ici des catégories entre les deux types ronds, ou tendant à en offrir un certain nombre de types intermédiaires, qu'il est assez malaisé de rattacher plutôt qu'à l'autre.
[11] P. 170, N° 18.
[12] P. 181, N° 23.

Mais vers ce moment surgit un troisième type, le *Stechhelm* ou heaume pointu; c'est le bacinet à mésail aigu, assez connu pour que nous puissions nous dispenser de le décrire. Il apparaît en 1392 sur le sceau d'Henri Spiegel [1]; on le trouve ensuite en 1403, sur celui de Gerlach de Breidenbach [2]; en 1406, sur celui d'Henri Westfal, chanoine de Paderborn [3]; en 1407, sur celui de Jean de Sunrike [4]; en 1408, sur celui de Jean Overberg, juge à Unna [5]; en 1410, sur celui de Lubbert Snaperkuc, etc. [6] A partir de 1439, on n'en rencontre plus d'autre.

Enfin le dernier venu parmi les heaumes héraldiques, le *Spangenhelm*, heaume ouvert ou heaume à grilles, compte, au XVe siècle, un très petit nombre d'exemples [7]. Ils sont fournis par les sceaux de Philippe de Bicken en 1445 [8], de Jean de Hatzfeld en 1468 [9], de Jean de Selbach en 1492 [10] et de Gérard de Galen en 1496 [11].

* * *

Les cimiers du XIIIe siècle, on l'a vu plus haut, sont assez rares dans le nord de l'Allemagne; voici la liste de ceux que renferme l'ouvrage:

1240. Othon de Vechte: une branche de tilleul [12].

1263. Bernard Werenzo: une crête de plumes en éventail [13].

1265. Othon de Ravensberg: une branche de tilleul [14].

1266. Bodo de Homburg: une touffe de plumes [15].

1284. Jean de Bilstein: une crête de plumes en éventail [16].

1284. Baudouin I de Steinfurt: une sorte de cercle garni de plumes autour du heaume [17].

1291. Evrard I de la Mark: un écran semi-circulaire aux armes [18].

1292. Thierry de Bramhorn: deux cornes garnies de petites pointes [19].

---

[1] Pl. 249, No 4.
[2] Pl. 211, No 22.
[3] Pl. 223, No 12.
[4] Pl. 231, No 20.
[5] Pl. 207, No 18.
[6] Pl. 232, No 17.
[7] Il se pourrait que l'écu de Gombert de (Neuenhar) Alpen, en 1442, fut déjà timbré d'un *Spangenhelm*; mais l'empreinte, un peu fruste, ne permet pas de se montrer trop affirmatif.
[8] Pl. 196, No 5.
[9] Pl. 211, No 8.
[10] Pl. 207, No 9.
[11] Pl. 159, No 4.
[12] Pl. XII, No 1.
[13] Pl. XV, No 5.
[14] Pl. XVI, No 7.
[15] Pl. 257, No 1.
[16] Pl. XIV, No 1.
[17] Pl. XXII, No 5. — Le sceau est celui d'Elisabeth, son épouse.
[18] Pl. X, No 4.
[19] Pl. 179, No 8.

Mais voici ce tableau sur qui un irréfléchi crie, le Syrwedelve ou beaume pointu; c'est le bacinet à mentonnière, avec cotte mailles pour cous rondeaux nous dispenser de le décrire. Il apparaît en 1292 sur le sceau d'Henri Kalpegel[1], on le trouve ensuite en 1307, sur celui de Gerlach de Hirzlanbach[2]; en 1309, sur celui d'Henri Wectal, chanoine de Tudelsburn[3]; en 1407, sur celui de Jean de Sanrike[4]; en 1409, sur celui de Jean Overbeck, juge à Lüna[5]; en 1411, sur celui de Lambert Snaperkue, clerc[6]. A partir de 1420, on n'en rencontre plus d'autre.

Enfin le dernier vient parmi les heaumes bénédictines, le Syewgrwefelm, heaume couvert ou heaume à grilles, complet, au XVe siècle, un très petit nombre d'exemples[7]. Ils sont fournis par les sceaux de Philippe de Bolken en 1413[8], de Jean de Hatzfeld en 1428[9], de Jean de Sellach en 1432[10] et de Dietrich de Galen en 1440[11].

* * *

Les chiffres du XIIIe siècle, on l'a vu plus haut, sont assez rares dans le nord de l'Allemagne; voici la liste de ceux que renferme l'ouvrage:

1240. Otton de Vechta: une bannière de tilleul[12].
1263. Bernard Wesenzo: une crête de plumes en écureuil[13].
1266. Otton de Barmenberg: une bannière de tilleul[14].
1266. Bodo de Hamburg: une touffe de plumes[15].
1284. Jean de Bilstein: une crête de plumes en écureuil[16].
1284. Baudouin I de Steinfurt: une sorte de cercle garni de plumes au tour de heaume[17].
1291. Everard I de la Mark: un écran semi-circulaire aux armes[18].
1292. Thierry de Brunshorn: deux cornes zoulies de petites peluches[19].

---

[1] Pl. 240, № 4.
[2] Pl. 211, № 22.
[3] Pl. 223, № 12.
[4] Pl. 231, № 30.
[5] Pl. 237, № 18.
[6] Pl. 233, № 17.
[7] Il se pourrait que l'on le confondît de Gesenbaer, Adnes, en 1442, un deji rhodes d'un Syewgrwefelm, mais l'ommerdeve, au jour Gaeto, ne prêtons pas de au monter trop ornement.
[8] Pl. 160, № 3.
[9] Pl. 211, № 8.
[10] Pl. 207, № 9.
[11] Pl. 160, № 4.
[12] Pl. XII, № 1.
[13] Pl. XV, № 6.
[14] Pl. XVI, № 7.
[15] Pl. 207, № 1.
[16] Pl. XIV, № 1.
[17] Pl. XXII, № 6 — Le sceau est relié d'Hildesheim, mais [illegible].
[18] Pl. X, № 4.
[19] Pl. 170, № 8.

1292. Othon de Lon: trois touffes de plumes[1].

1297. Richwin d'Ostenvelde: un vol[2].

1298. Egbert de Bentheim: quatre plumes de paon entre six bannières aux armes, le tout disposé en éventail[3].

1298. Bernard de Bermentfelde: une crête de plumes en éventail[4].

1298. Herman de Davensberg: deux écrans très étroits, en forme de quart d'ovale[5].

1299. Berthold III de Büren: un écran à quatre pointes, surmontées chacune d'un bouquet de plumes de paon[6].

1299. Ludolphe d'Osdagessen: une touffe de plumes[7].

Au XIVe siècle, on possède près de trois cents exemples de cimiers; ils peuvent se ramener à huit catégories.

1. *Plumes.* — C'est sous forme de vol que les plumes se rencontrent le plus souvent: soixante-cinq heaumes sont cimés de cette manière[8]. Le vol est quelquefois aux armes.

Les écrans en quart d'ovale, garnis de plumes, ressemblent assez au vol pour que nous les classions ici; on rencontre les cinq formes suivantes:

deux écrans en quart d'ovale, recouverts de plumes[9];

deux écrans de même forme, le bord supérieur garni d'un tour de plumes[10];

deux écrans, garnis extérieurement chacun de cinq bouquets de plumes[11];

deux écrans, garnis chacun de trois bouquets de plumes[12];

deux écrans, surmontés chacun d'un bouquet de plumes[13].

Une couronne de plumes peut se disposer autour du heaume, dans un plan vertical, de manière à imiter quelque peu un nimbe[14].

On trouve aussi:

des plumes de faisan disposées de trois côtés du heaume[15];

[1] Pl. 179, No 7.
[2] Pl. 181, No 6.
[3] Pl. XIII, No 3.
[4] Pl. XV, No 6.
[5] Pl. 143, No 3.
[6] Pl. XL, No 11.
[7] Pl. 267, No 2.
[8] XXV. 8 et 13 — XXXVIII. 3 — 142. 7 — 144. 6, 8 et 9 — 149. 3 — 150. 12 — 151. 10 et 18 — 160. 4 — 181. 7, 8, 10 à 15, 17 et 18 — 183. 10 et 11 — 203. 8 — 204. 7 — 207. 5 — 220. 5, 6 et 7 — 224. 3 à 5, 8, 13 et 14 — 225. 13 — 226. 9 et 10 — 229. 15 — 236. 20 — 241. 9 — 249. 4 — 252. 2 — 253. 22 — 256. 1 à 3, 6 à 8, 10 à 20 — 257. 14 — 260. 11 à 15.
[9] Sceaux de Conrad de Retberg, en 1333 et de Bruno de Wischelo, en 1360 (Pl. 179, No 2).
[10] Pl. 180, Nos 20 à 22, et pl. 182, No 16.
[11] Sceau de Godefroid de Schonebeck, en 1360 (Pl. 180, No 17).
[12] Sceau de Jean Smakepeper, juge à Osnabrück, en 1366 (Pl. 180, No 24).
[13] Sceau de Ludolphe de Wisch, en 1331 (Pl. 180, No 19).
[14] 182. 10 — 229. 3 — 258. 13 — 261. 16.
[15] Sceau de Sweder von dem Busche, chevalier, en 1330 (Pl. 222, No 13).

1292. Otton de Lon: trois toutes de plumes[1].

1297. Rudolvin d'Osterwalde: un vol[2].

1298. Lydart de Montfoym: quatre plumes de paon entre ses bagueres aux armes, le tout disposé en evventail[3].

1298. Bernard de Tournemidde: une crête de plumes en evventail[4].

1298. Herman de Davensberg: deux oeuvres très étroites, en forme de quart d'ovale[5].

1299. Berthold III de Hüfen: un écran à quatre pointes, surmontées chacune d'un bouquet de plumes de paon[6].

1299. Ludolphe d'Ostergessen: une touffe de plumes[7].

„An XIVe siècle, on possède près de trois cents exemples de cimiers; ils peuvent se ramener à huit catégories.

I. *Plumes.* — C'est sous forme de vol que les plumes se rencontrent le plus souvent: soixante-cinq heaumes sont ornés de cette manière[8]. Le vol est quelquefois aux armes.

Les écrans en quart d'ovale, garnis de plumes, ressemblent assez au vol pour que nous les classions ici; on rencontre les cinq formes suivantes:

deux écrans en quart d'ovale, recouverts de plumes[9];

deux écrans de même forme, le bord supérieur garni d'un tour de plumes[10];

deux écrans, garnis extérieurement chacun de cinq bouquets de plumes[11];

deux écrans, garnis chacun de trois longues de plumes[12];

deux écrans, surmontés chacun d'un bouquet de plumes[13].

Une couronne de plumes peut se disposer autour du heaume, dans un plan vertical, de manière à imiter quelque peu un nimbe[14].

On trouve aussi:

des plumes de faisan disposées de trois côtés du heaume[15],

[1] Pl. 179, № 7.
[2] Pl. 181, № 6.
[3] Pl. XIII, № 3.
[4] Pl. XV, № 9.
[5] Pl. 118, № 3.
[6] Pl. XII, № 11.
[7] Pl. 207, № 2.
[8] XXV 8 et 10 — XXXVIII 3 — 112 7 — 111 6, 8 et 10 — 140 3 — 140 12 — 151 10 et 16 — 160 4 — 181 7, 8, 10 à 16, 17 et 18 — 188 10 et 11 — 208 8 — 261 7 — 267 5 — 290 3, 6 et 7 — 291 3 à 5, 8, 10 et 11 — 292 10 — 296 6 et 10 — 298 17 — 299 20 — 311 9 — 319 3 — 320 2 — 323 22 — 324 1 à 3, 6 à 8, 10 à 20 — 327 14 — 330 11 à 15.
[9] Sceaux de Gualtero de Italiano, en 1185, et de Simon de Wrisham, en 1300 (Pl. 176, № 3).
[10] Pl. 180, № 20 à 22, et pl. 182, № 16.
[11] Sceau de Godefroid de Schonebeck, en 1320 (Pl. 180, № 17).
[12] Sceau de Jean Smalepeper, jeune, à Gandavo, en 1326 (Pl. 180, № 23).
[13] Sceau de Godefroid de Wied, en 1331 (Pl. 180, № 19).
[14] 182 10 — 250 4 et 326 11 — 324 16.
[15] Sceau de Arnold von den Broele, chevalier, en 1320 (Pl. 222, № 13).

Arms on Heraldic. Herald. 6

une demi-couronne de plumes autour du heaume[1];
dix bouquets de plumes disposés en demi-cercle autour du heaume[2];
quatre bouquets de plumes et quatre rameaux autour du heaume[3];
deux touffes de plumes étagées de chaque côté du heaume[4];
un cercle garni de plumes autour du heaume[5];
un cercle garni de quatre bouquets de plumes autour du heaume[6];
un demi-cercle garni de plumes autour de la partie supérieure du heaume[7];
un disque garni de plumes autour du heaume[8].

Très rarement la couronne de plumes se place horizontalement au-dessus du heaume, dans la position d'une couronne ordinaire[9]. Sur un sceau de 1302, cette couronne est ornée, devant et derrière, d'une queue de paon horizontale[10].

Une touffe de plumes surmonte quelquefois le heaume[11]; elle peut être remplacée par trois touffes[12].

Les plumes se disposent aussi sur les côtés du heaume; ce type offre les variantes suivantes:
une plume de héron de chaque côté du heaume[13];
une plume d'autruche de chaque côté du heaume[14];
deux plumes de chaque côté du heaume[15];
un bouquet de plumes de chaque côté du heaume[16];
une sorte de vis surmontée d'un bouquet de plumes doublement étagé de chaque côté du heaume[17].

---

[1] Sceaux de Godefroid, dit Snap, en 1328, et de Ludolphe de Hagen, en 1394 (Pl. 199, N° 5 et pl. 219, N° 15).

[2] Sceaux de Bruno de Wischelo, en 1326, et de Hugues de Horne, en 1337 (Pl. 179, N° 1, et pl. 164, N° 3).

[3] Sceau de Jean Frydag, bourgeois de Bielefeld, en 1348 (Pl. 258, N° 6).

[4] Sceaux de Bernard Hoberge, juge à Warendorf, en 1349, et de Werner, dit Voget, en 1331 (Pl. 182, Nos 7 et 13).

[5] XXII. 7 — 182. 1, 6, 7, 12 et 19 — 230. 2 — 258. 14 et 15 — 261. 15.

[6] Sceaux de Conrad de Stadelhove, bourgeois de Paderborn, en 1348, et de Frédéric d'Ymichusen, juge à Maspern, en 1365 (Pl. 258, Nos 2 et 3).

[7] Sceaux de Gautier de Core, juge à Borken, en 1315, de Godefroid Cobbinc, en 1345, etc. (Pl. 182, Nos 3, 4 et 8).

[8] Sceau d'Henri de Wetinctorp, en 1350 (Pl. 182, N° 9).

[9] Sceaux de Jean, dit Pape, juge à Soest, en 1355 et de Lambert de Stuterslo, en 1356 (Pl. 180, N° 15, et pl. 219, N° 9).

[10] Sceau de Jean de Plettenberg, chevalier, en 1302 (Pl. 194, N° 3).

[11] 180. 2, 3 et 16 — 204. 21 — 213. 15 — 223. 6, 7, 9, 10 et 11 — 257. 3. 5 et 8.

[12] Sceau de Jean de Trepel, en 1380 (Pl. 238, N° 7).

[13] XXXIII. 10 — 181. 5 — 253. 10.

[14] Sceau de Volmar de Geseke, en 1397 (Pl. 241, N° 15).

[15] Sceau de Georges Duse, en 1353 (Pl. 181, N° 3).

[16] Sceau d'Hartwig de Milinctorp, en 1362 (Pl. 256, N° 5).

[17] Sceau d'Ysher de Mormlon, en 1323 (Pl. 258, N° 17).

une demi-couronne de plumes autour du heaume[1];
dix bouquets de plumes disposés en demi-cercle autour du heaume[2];
quatre bouquets de plumes et quatre rubanets autour du heaume[3];
deux touffes de plumes dégagées de chaque côté du heaume[4];
un cercle garni de plumes autour du heaume[5];
un cercle garni de quatre bouquets de plumes autour du heaume[6];
un demi-cercle garni de plumes autour de la partie supérieure du heaume[7];
un disque garni de plumes autour du heaume[8].

Très rarement la couronne de plumes se place horizontalement au dessus du heaume, dans la position d'une couronne ordinaire[9]. Sur un sceau de 1362, cette couronne est ornée, devant et derrière, d'une queue de paon horizontale[10].

Une touffe de plumes surmonte quelquefois le heaume[11]; elle peut être remplacée par trois touffes[12].

Les plumes se disposent aussi sur les côtés du heaume; en type offre les variantes suivantes:

une plume de héron de chaque côté du heaume[13];
une plume d'autruche de chaque côté du heaume[14];
deux plumes de chaque côté du heaume[15];
un bouquet de plumes de chaque côté du heaume[16];
une sorte de vis surmontée d'un bouquet de plumes du côté de chaque côté du heaume[17].

---

[1] Sceaux de Gedeiroid, dit Sage, en 1292, et de Lambiphe de Hesse, en 1320 (Pl. 192, No 5 et pl. 219, No 10).

[2] Sceaux de Hesse de Wisebele, en 1292, et de Thierce de Horn, en 1321 (Pl. 170, No 1, et pl. 171, No 3).

[3] Sceau de Jean Frydag, bourgeois de Hirschfeld, en 1318 (Pl. 234, No 1).

[4] Sceaux de Bernard Hoberge, juge à Warendorf, en 1319, et de Werner, dit Voget, en 1321 (Pl. 182, Nos 7 et 10).

[5] XXII, 7 — 182, 1, 6, 7, 12 et 13 — 230, 2 — 258, 14 et 15 — 261, 15.

[6] Sceaux de Conrad de Stadthoven, bourgeois de Dorsborn, en 1288, et de Frédéric d'Velpheren, juge à Mispern, en 1305 (Pl. 234, Nos 2 et 3).

[7] Sceaux de Gautier de Cleve, juge à Borken, en 1312, de Godefroid Gadhine, en 1316, etc. (Pl. 182, Nos 4, 4 et 8).

[8] Sceau d'Henri de Wetinctorp, en 1320 (Pl. 182, No 9).

[9] Sceaux de Jean, dit Pape, juge à Soest, en 1320 et de Lambert de Stuerzelp, en 1326 (Pl. 189, No 13, et pl. 219, No 9).

[10] Sceau de Jean de Plettenberg, chevalier, en 1362 (Pl. 191, No 3).

[11] 180, 4, 3 et 16 — 204, 21 — 219, 13 — 220, 6, 7, 8, 10 et 11 — 257, 5, 6 et 8.

[12] Sceau de Jean de Trupel, en 1320 (Pl. 234, No 7).

[13] XXXIII, 10 — 181, 5 — 234, 10.

[14] Sceau de Volmar de Gesecke, en 1327 (Pl. 221, No 12).

[15] Sceau de Gerrove Duse, en 1318 (Pl. 181, No 3).

[16] Sceau d'Hartwig de Milinerow, en 1305 (Pl. 230, No 9).

[17] Sceau d'Ether de Morsulen, en 1320 (Pl. 234, No 17).

La crête de plumes disposée en éventail ne fournit que deux exemples[1]; on peut toutefois en rapprocher une sorte de *chenille* sur un sceau de 1340[2].

On trouve enfin, sur un sceau de 1312, deux bouquets de plumes, l'un en avant, l'autre en arrière[3], et sur deux sceaux de 1356 et 1359 deux sortes de palais de plumes, posés en sautoir au-dessus du heaume[4].

II. Cornes. — Après les plumes, les cornes tiennent le second rang; ce sont le plus souvent des cornes de buffle.

Elles peuvent être toutes simples, ce qui est le cas le plus ordinaire[5], mais on les trouve aussi garnies extérieurement

de petites pointes[6];

de plumes de coq[7]; — sur un sceau de 1334, elles sont en outre terminées chacune par une boule[8];

de plumes de paon[9];

de roses[10];

de petits bouquets de feuillage[11];

de petits bâtons tréflés[12];

de boules[13].

Au XIVe siècle, les cornes sont courtes, et recourbées l'une vers l'autre. Un changement toutefois commence à se manifester dans les dernières années de cette période: sur le sceau de Guillaume de Knehem, en 1362, les cornes, plantées sur les côtés du heaume, se redressent légèrement après s'être infléchies[14];

---

[1] Le sceau d'Othon V de Tecklenburg, en 1317, porte un éventail de plumes de paon, chargé de trois feuilles de nénuphar (Pl. XX, No 8), et celui de Thierry de Leithe, chevalier, en 1315, offre un éventail de plumes, terminées chacune par un annelet, à la bande chargée de trois besants brochant (Pl. 219, No 11). — Cette famille porte *d'argent, à la bande de gueules, chargée de trois besants d'or* (Pl. 205, Nos 8, 9 et 10).

[2] Sceau d'Albert de Nedere, chevalier, en 1340 (Pl. 257, No 13).

[3] Sceau d'Herman d'Aspelcampe, chevalier, en 1312 (Pl. 257, No 20).

[4] Sceaux de Conrad, dit Schele, en 1356, et de Fleurquin de Lodere, en 1359 (Pl. 257, Nos 18 et 19).

[5] 142. 5 — 156. 11 — 175. 15 — 194. 9 — 222. 10 — 219. 35 et 6 — 259. 20 et 21.

[6] XXIII. 9 — 196. 12 — 222. 2, 3 et 4.

[7] Sceaux d'Herman de Cappelen, en 1334, d'Herman de Münster, chevalier, en 1343, etc. (Pl. 142, No 4, et pl. 150, Nos 10 et 11).

[8] Sceau de Rodolphe de Lunne, en 1334 (Pl. 259, No 7).

[9] Sceaux d'Herman et d'Henri de Plettenberg, chevalier, en 1329 et 1352 (Pl. 194, Nos 4 et 5).

[10] Sceau de Volmar de Brenken, prévôt de l'église de Paderborn, en 1390 (Pl. 251, No 21). Cette famille porte six roses (3, 2 et 1) sous un chef chargé de trois pals.

[11] Sceaux de Frédéric de Brenken, en 1378 et 1387 (Pl. 259, Nos 8 et 9).

[12] Sceau de Jean II de Grafschaft, en 1332 (Pl. XXXIV, No 6).

[13] Sceau de Thierry Stael de Holstein, en 1388 (Pl. 202, No 17). — Cette famille porte *d'argent, à huit boules de gueules rangées en orle.* — Cf. *Ibid.*, No 18.

[14] Pl. 222, No 10.

La crête de plumes, disposée en éventail ne tombait que deux exemples[1]; ut toutefois en rapprocher une sorte de cimier[2], sur un sceau de 1340.
On trouve enfin, sur un sceau de 1312, deux bouquets de plumes, l'un en l'autre en aigrette[3], et sur deux sceaux de 1320 et 1330 deux aigrettes de de plumes, posées en manière analogues de lambels[4].

II. Cornes. — Après les plumes, les cornes tiennent le second rang, t le plus souvent des cornes de bœuf.
Elles peuvent être toutes simples, ce qui est le cas le plus ordinaire[5], n les trouve aussi garnies extérieurement
de petites pointes[6];
de plumes de coq[7]; — sur un sceau de 1334, elles sont en outre ver-miées chacune par une boule[8];
de plumes de paon[9];
de roses[10];
de petits bouquets de feuillage[11];
de petits bâtons trèfles[12];
de boules[13].

Au XIVe siècle, les cornes sont courtes, et recourbées l'une vers l'autre, mgenent toutefois commence à se manifester dans les dernières années e période: sur le sceau de Guillaume de Kenilleau, en 1362, les cornes, sur les côtés du heaume, se redressent légèrement après s'être infléchies[14].

---

e sceau d'Odon V de Tankebouge, en 1317, porte un cimier de plumes de paon, trois feuilles de nénuphar (Pl. XX, N° 6), et celui de Thierry de Jarlin, chevalier, ortre un cimier de plumes, terminées chacune par un boulet, à la bande chargée de nats bretons (Pl. 22b, N° 11). — Cette famille porte d'argent, à la bande chargée de ...ergnes de vers bretons d'or (Pl. 50b, N° 8, 9 et 10).
...eau d'Albert de Nolare, chevalier, en 1310 (Pl. 52c, N° 13).
...eau d'Herman d'Aspelcoupe, chevalier, en 1312 (Pl. 52c, N° 30).
...eaux de Conrad, dit Solere, en 1326, et de Ebergerie de Ludeve, en 1350 (Pl. 52c, N° 19).
...2 b — 126, 11 — 176, 15 — 191 b — 222, 10 — 316, 6; c 1 — 320, 20 et 21.
...XIII b — 106, 12 — 222, 9, 3 et 4.
...eaux d'Herman de Cuppelen, en 1324, d'Herman de Mjenbec chevalier, en 1340, ...N° 4, et pl. 120, N° 10 et 11).
...eau de Rudolphe de Lanne, en 1321 (Pl. 52d, N° 7).
...eaux d'Herman et d'Henri de Vattersberg, chevaliers, en 1320 et 1322 (Pl. 104, N° 6).
...eau de Volmar de Brenten, prévôt de Tegfen de Dalerbrun, en 1330 (Pl. 52d, N° 21).
...mille porte six roses (3, 2 et 1) sous un chef chargé de trois pals.
...eaux de Frédéric de Brenten, en 1378 et 1387 (Pl. 52d, N°s 8 et 10).
...eau de Jean II de Grafenhain, en 1382 (Pl. XXXIV, N° 6).
...eau de Thiery Blanc de Bielefeld, en 1388 (Pl. 52d, N° 12). — Cette famille porte d'azur bandes de gueules rangées en orle. — Cf. Pl. 104, N° 18
... 222, N° 10.

il en est de même en 1379 sur le sceau d'Henri de Münster[1]. Elles s'allonger et s'écartent davantage sur les sceaux d'Albert de Brakel en 1381[2], de Frédéric de Brenken en 1387[3], de Thierry de Stael en 1388[4], de Volmar de Brenken en 1390[5], etc.

Pendant tout le cours du XVe siècle, à de fort rares exceptions près on ne trouvera plus que des cornes longues, se déjetant vers le dehors après une légère inflexion.

Sur le sceau de Conrad d'Elmerinchusen, en 1463, les pointes des cornes sont coupées[7]. En 1510 enfin, sur le sceau de Frédéric de Twiste, on rencontre pour la première fois ces cornes à extrémité évasée, qui sont une des caractéristiques de l'héraldique allemande, et que l'on a maintes fois prises pour des trompes d'éléphant[8].

En dehors des cornes de buffle, quelques cimiers sont formés par

deux cornes de bélier[9];

quatre cornes de bélier[10];

deux cornes de biche[11];

un massacre de cerf[12]. — Les Dalwig et les Marschall ornent d'une rose la pointe de chaque cor[13].

III. Parties d'homme ou d'animal, autres que plumes et cornes. — Cette catégorie est assez pauvre; elle ne comprend en effet que:

un buste humain, coiffé d'un bonnet aux armes[14];

deux bras soutenant une rose[15]; — soutenant une couronne[16]; — soutenant des boules[17];

---

[1] Pl. 142, No 5.

[2] Pl. 222, No 4.

[3] Pl. 259, No 9.

[4] Pl. 202, No 17.

[5] Pl. 251, No 21.

[6] Nous citerons le sceau d'Henri Valke, en 1421 (Pl. 175, No 9).

[7] Pl. 235, No 18.

[8] Pl. 251, No 3.

[9] Sceaux de Gérard, dit Borste, en 1356, et d'Adrien de Dorth, en 1400 (Pl. 181, No 22, et pl. 209, No 13).

[10] Sceaux de Gérard et d'Herman Dincgrave, en 1344 et 1383 (Pl. 229, No 13 et pl. 259, No 11).

[11] Sceaux de Bruno et d'Evrard de Suderlage, dit Swartenberg, en 1361 et 1387 (Pl. 181, Nos 20 et 21).

[12] Sceau de Nicolas, dit Cloppekiste, en 1376 (Pl. 179, No 18). — Cette famille porte un massacre de cerf (Pl. 164, No 17).

[13] Sceau d'Herman et d'Henri Marschall, vers 1320, et de Jean de Dalwig, en 1389 (Pl. 237, No 12, et pl. 259, Nos 1 et 2). — Les Dalwig s'arment *d'argent, au massacre de cerf de sable, chaque cor orné à son extrémité d'une rose de gueules* (Pl. 237, Nos 11 à 13). — Les Marschall portent les mêmes meubles (Pl. 237, Nos 9 et 10).

[14] Sceau de Bernard de Bentheim, en 1385 (Pl. XX, No 8).

[15] Sceau de Thierry d'Andoppen, en 1357 (Pl. 151, No 9).

[16] Sceau de Conrad de Helmern, en 1371 (Pl. 258, No 20).

[17] Sceaux de Jean et d'Everwin Stevening, en 1390 et 1392 (Pl. 167, No 5, et pl. 179, No 15).

Il en est de même en 1370 sur le sceau d'Henri de Minsterol[1], Ethe s'allonge et s'écartent davantage sur les sceaux d'Albert de Hesbaye en 1381[2], de Frédéric de Brunkem en 1387[3], de Thierry de Sinzel en 1388[4], de Vaubert de Hirlon en 1390[5], etc.

Pendant tout le reste du XVe siècle, à de fort rares exceptions près, on ne trouvera plus que des cornes longues, se dégageant vers le dehors sans légère inflexion.

Sur le sceau de Conrad d'Eltmerschausen, en 1463, les pointes des cornes sont coupées[6]. En 1510 enfin, sur le sceau de Frédéric de Walsch, on rencontre pour la première fois ces cornes à extrémité évasée, qui sont une des caractéristiques de l'héraldique allemande, et que l'on a souvent fois prises pour de trompes d'éléphant[7].

En dehors des cornes de bailli, quelques oiseaux sont formés par

deux cornes de bélier[8];

quatre cornes de bélier[9];

deux cornes de bicle[10];

un museau de cerf[11]. — Les Dalwig et les Marschall ornent d'une rose la pointe de chaque corne[12].

III. Armées d'hommes ou d'animaux, autres que plumes et cornes. — Cette catégorie est assez pauvre; elle ne comprend en vrai que:

un buste humain, coiffé d'un bonnet aux ailes[13];

deux bras soutenant une rose[14]; — soutenant une enfonnée[15] — soutenant des boules[16];

---

[1] Pl. 142, No 6.
[2] Pl. 222, No 4.
[3] Pl. 276, No 8.
[4] Pl. 326, No 17.
[5] Pl. 351, No 21.
[6] Nous citerons le sceau d'Henri Valler, en 1421 (Pl. 176, No 9).
[7] Pl. 320, No 15.
[8] Pl. 351, No 3.
[9] Sceaux de Gérard, du Bourg, en 1350, et d'Adolphe de Jarch, en 1400 (Pl. 181, No 22, et pl. 200, No 18).
[10] Sceaux de Gérard et d'Herman Dingeraw, en 1384 et 1395 (Pl. 229, No 13 et pl. 276, No 11).
[11] Sceaux de Hanno et d'Everard de Sodenberg, de Swynsberg, en 1361 et 1387 (Pl. 191, Nos 20 et 21).
[12] Sceau de Nicolas, dit Cloppelstatz, en 1326 (Pl. 170, No 19). — Cette bouille porte un museau de cerf (Pl. 164, No 17).
[13] Sceau d'Herman et d'Ewel Marschall, vers 1300, et de Jean de Helvis, en 1360 (Pl. 227, No 12, et pl. 320, Nos 1 et 2). — Les Dalwig s'arment d'après, en nombre de cerf de anglé, chargé en rond à son extrémité d'une croix de moines (Pl. 237, No 14 à 18). — Les Marschall portent les mêmes meubles (Pl. 237, Nos 9 et 10).
[14] Sceau de Bernard de Mentelin, en 1385 (Pl. XX, No 8).
[15] Sceau de Thierry d'Andopen, en 1327 (Pl. 161, No 9).
[16] Sceau de Conrad de Hennerz, en 1371 (Pl. 208, No 20).
[17] Sceaux de Jean et d'Everard Stevenlag, en 1380 et 1395 (Pl. 167, No 5, et pl. 175, No 18).

deux bras garnis extérieurement de plumes[1];
deux jambes[2];
deux têtes et cols de dragons affrontés[3];
deux oreilles d'âne[4];
une trompe d'éléphant recourbée en avant, garnie par derrière de trois losanges ornés chacun d'un bouquet de plumes[5].

IV. Animal entier. — Quatre cimiers seulement peuvent se ranger sous cette rubrique:
un renard couché[6];
un loup courant devant une massue[7];
un corbeau couronné devant un bouquet de plumes[8];
deux poissons[9].

V. Végétaux. — Cette catégorie est encore assez peu fournie; elle ne renferme que les types suivants:
une rose[10]; — une rose surmontée d'une touffe de plumes[11];
une fleur de lys[12]; — de chaque côté du heaume, une demi-fleur de lys garnie de petites pointes[13];
une plante fleurie[14];
une gerbe[15];
deux rameaux de tilleul[16];
une poire surmontée d'une massue (?)[17];

---

[1] Sceau d'Evrard de Menenchusen, en 1311 (Pl. 219, N° 4).
[2] Sceau de Jean, dit Schoke, juge à Osnabrück, en 1385 (Pl. 179, N° 14).
[3] XXII. 10 — XXIII. 1 — XXXIX. 14 — 259. 13.
[4] Sceau d'Henri Hoberge, en 1396 (Pl. 182, N° 14).
[5] Sceau d'Evrard de Selbach, dit Daube, en 1349 (Pl. 207, N° 4). — Cette famille porte *d'or, à la bande de trois losanges de sable. (Ibid.*, N°s 3 à 9).
[6] Sceau de Baudouin de Varendorpe, en 1315 (Pl. 169, N° 3). — Le renard est *passant* sur le sceau d'Evrard en 1343 (Pl. 180, N° 7).
[7] Sceau de Gossuin Blicke, en 1307 (Pl. 257, N° 10).
[8] Sceaux de Herbold et de Rave de Pappenheim, en 1335 et 1396 (Pl. 234, N° 2, et pl. 257, N° 11). — Cette famille porte *d'argent, au corbeau de sable, couronné d'or* (Pl. 234, N°s 1 à 3).
[9] Sceau de Machorius Deckeninck, recteur de l'église de Horn, en 1390 (Pl. 179, N° 13).
[10] Sceau de Werner Noppentris, en 1371 (Pl. 241, N° 11). — L'écu porte également une rose.
[11] Sceau de Thierry III de Limbourg, en 1338 (Pl. XXXI, N° 11).
[12] Sceaux d'Herman Wunderlike, en 1348, et d'Herman, dit Dume, en 1375 (Pl. 176, N° 9, et pl. 180, N° 9). — Les Dume s'arment d'une fleur de lys. (Cf. pl. 176, N° 8).
[13] Sceau de Rembert Nese, juge à Warendorf, en 1305 (Pl. 181, N° 4).
[14] Sceau de Wicbold, dit Dordenhagen, en 1329 (Pl. 179, N° 4).
[15] Sceau d'Henri Terrax, bourgeois d'Altendorn, en 1394 (Pl. 219, N° 17).
[16] Sceau de Guillaume Bromenhagen, en 1352 (Pl. 179, N° 5).
[17] Sceau de Jean de Bieren, en 1390 (Pl. 243, N° 11). — Cette famille porte trois poires (Cf. *Ibid.*, N° 10).

deux bras gauches extérieurement de plumes[1];
deux jambes[2];
deux têtes et cols de dragons affrontés[3];
deux oreilles d'âne[4];
une trompe d'éléphant recourbée en avant, garnie par derrière de trois losanges avec chacun d'un bouquet de plumes[5].

IV. Animaux sauvages. — Quatre cimiers seulement peuvent se ranger sous cette rubrique:
un renard couché[6];
un loup courant tirant une massue[7];
un cerbère couronné devant un bouquet de plumes[8];
deux poissons[9].

V. Végétaux. — Cette catégorie est encore assez peu fournie; elle ne contient que les types suivants:
une rose[10]; — une rose surmontée d'une tonte de plumes[11];
une fleur de lys[12]; — de chaque côté de hennins, une demi fleur de lys garnie de petites pointes[13];
une plante fleurie[14];
une gerbe[15];
deux rameaux de tilleul[16];
une poire surmontée d'une massue (?)[17].

---

[1] Ecusson d'Erard de Brogenhausen, en 1311 (Pl. 219, N° 1).
[2] Ecusson de Jean, dit sénéchal, juge à Osnabrück, en 1368 (Pl. 175, N° 11).
[3] XXII, 10 — XXIII, 1 — XXXIX, 11 — 236, 13.
[4] Ecusson d'Henri Holberg, en 1308 (Pl. 182, N° 11).
[5] Ecusson d'Erard de Schlesch, dit Dodo, en 1319 (Pl. 207, N° 1). — Cette bandle porte encore, à la bande de droite trois losanges de sable (Voir N° 10 ci-dessus).
[6] Ecusson de Baudouin de Vermandois, en 1318 (Pl. 196, N° 7). — Le renard est également le meuble du sceau d'Erard en 1321 (Pl. 180, N° 1).
[7] Ecusson de Gossein Hinke, en 1307 (Pl. 237, N° 10).
[8] Ecusson de Herlold et de Hans de Tappenheim, en 1326 et 1366 (Pl. 215, N° 4 et Pl. 207, N° 11). — Cette bandle porte d'argent, de gueules de sable, successivement (Pl. 231, N° 1 à 3).
[9] Ecusson de Mechelrine Dreckenbock, recteur de l'église de Sinn, en 1360 (Pl. 176, N° 13).
[10] Sceau de Werner Neppenette, en 1371 (Pl. 211, N° 11). — Ecusson porte également une rose.
[11] Sceau de Thierry III de Lichtenberg, en 1338 (Pl. XXXI, N° 11).
[12] Ecusson d'Herman Wunderlich, en 1318, et d'Herman, dit Jaune, en 1373 (Pl. 178, N° 1; Pl. 180, N° 9). — Les Dame s'armant d'une fleur de lys (Cf. pl. 176, N° 8).
[13] Ecusson de Theobert Xeus, juge à Wesenbort, en 1305 (Pl. 181, N° 1).
[14] Ecusson de Wickold, dit Dordenbergen, en 1329 (Pl. 176, N° 1).
[15] Ecusson d'Henri Terrax, bourgeois d'Altenhöra, en 1331 (Pl. 236, N° 12).
[16] Ecusson de Guillaume Bremenbergen, en 1352 (Pl. 178, N° 6).
[17] Sceau de Jean de Iderem, en 1330 (Pl. 218, N° 11). — Cette bandle porte trois poires (Pl. 180, N° 10).

une sorte de couronne garnie d'épines, disposée dans un plan vertical autour du heaume, ornée en haut et en bas d'une feuille de houx[1];

de chaque côté du heaume, une feuille dentelée d'où sort une tige fleurie; entre les deux tiges, un losange[2];

VI. Ecran. — On a déjà mentionné tout à l'heure quelques écrans affectant plus ou moins la forme d'un vol. On rencontre encore dans cette classe:

un écran semi-circulaire surmonté de cinq bouquets de plumes[3]; — de sept bouquets de plumes[4];

un écran circulaire garni de rameaux de houx[5];

un écran semi-circulaire dentelé[6];

un écran circulaire aux armes autour du heaume[7];

deux écrans semi-circulaires garnis de pointes[8];

deux écrans semi-circulaires, garnis chacun de cinq bouquets de plumes[9];

deux écrans circulaires aux armes, entourés de plumes de paon[10];

deux écrans rectangulaires[11];

deux écrans en forme de croissants[12];

trois petits écrans triangulaires[13];

devant et derrière le heaume, un disque entouré de plumes[14].

(A suivre).

Sceaux académiques vaudois.

Par André Kohler.

Après avoir conquis le Pays de Vaud, les Bernois y introduisirent la Réforme, qu'ils venaient d'embrasser peu de temps auparavant. Pour fournir à la nouvelle Eglise des ministres en nombre suffisant, Leurs Excellences créèrent à Lausanne, dès la fin de l'an 1536 une sorte de séminaire sous le nom *Schola*

---

[1] Sceaux d'Evrard et de Sintram de Hagen, en 1319 et 1347 (Pl. 219, Nos 13 et 14).

[2] Sceau de Sweder d'Odenhusen, en 1345 (Pl. 259, No 19).

[3] Sceaux de Conrad II de Dortmund, en 1313, et d'Engilbert II de la Mark, en 1322 (Pl. XXXIII, No 4, et pl. XXXIX, No 3). — L'écran du premier est aux armes.

[4] Sceau de Walrave de Büren, en 1328 (Pl. XXXVI, No 8).

[5] Sceau de Bruno de Vernhove, en 1341 (Pl. 179, No 3).

[6] Sceau de Jean de Padberg, chevalier, en 1345 (Pl. 220, No 4).

[7] Sceau de Nicolas, dit Eiflare, chevalier, en 1315 (Pl. 155, No 17).

[8] Sceau de Lubbert de Bunstorpe, en 1325 (Pl. 228, No 8).

[9] Sceau d'Albert de Rusle, en 1333 (Pl. 259, No 17).

[10] Sceau d'Alrad Klencke, chevalier, en 1317 (Pl. 250, No 3). — Cette famille s'arme *d'argent, à la roue de moulin de sable.* (Cf. *Ibid.*, Nos 4 et 5).

[11] Sceau d'Herman de Berstraten, au XIVe siècle (Pl. 219, No 19).

[12] Sceau de Godefroid de Hanxleden, en 1393 (Pl. 211, No 20).

[13] Sceaux de Goswin de Burse, en 1338 et de Roger de Twickel, en 1361 (Pl. 180, Nos 4 et 5).

[14] Sceau de Bernard Top, châtelain de Rheda, en 1324 (Pl. 257, No 15).

une sorte de couronne gravée d'épines, déployée dans un plan vertical autour du leaume, unie en haut et en bas d'une feuille de lierre[1];

de chaque côté du leaume, une feuille dentelée d'où sort une tige dentée; entre les deux tiges, un leaume[2];

17. Revers. — On a déjà mentionné tout à l'heure quelques revers affectant plus ou moins la forme d'un vol. On rencontre encore dans cette série:

un écusson semi-circulaire surmonté de cinq longues de plumes[3]; de sept longues de plumes[4];

un écusson circulaire muni de rameaux de hêtre[5];

un écusson semi-circulaire dentelé[6];

un écusson circulaire aux armes autour du leaume[7];

deux écusons semi-circulaires garnis de poinçons[8];

deux écusons semi-circulaires, garnis chacun de cinq longues de plumes[9];

deux écusons circulaires aux armes, entourés de plumes de paon[10];

deux écusons rectangulaires[11];

deux écusons en forme de cartouches[12];

trois petits écusons triangulaires[13];

novant et décrivire le leaume, un disque entouré de plumes[14].

[1] Revers.

Sceaux ecclésiastiques vaudois.

Par André Rivier.

Après avoir conquis le Pays de Vaud, les Bernois y introduisirent la Réforme, qu'ils venaient d'embrasser peu de temps auparavant. Pour fournir à la nouvelle Église des ministres en nombre suffisant, Lausanne Nécessitances créèrent à Lausanne, dès la fin de l'an 1530 une école de théologie sous le nom «Schola

[1] Sceaux d'Estavel et de Sainton de Blavon, en 1370 et 1411 (Pl. 220, No 18 et 1).
[2] Sceau de Sweler d'Oulmalvoir en 1319 (Pl. 220, No 19).
[3] Sceaux de Conrad le de Fribourg, en 1419, et d'Ulrich II de la Sarra, en 1422 (Pl. XXXIII, No 1, et pl. XXXIX, No 3). — Revers de pareille sur les sceaux.
[4] Sceau de Wulvere de Boron, en 1422 (Pl. XXXIV, No 3).
[5] Sceau de Jeanne de Verdonne, en 1411 (Pl. 178, No 3).
[6] Sceau de Jean de Fribourg, chevalier, en 1419 (Pl. 220, No 6).
[7] Sceau de Simon, dit Ribbe, chevalier, en 1419 (Pl. 156, No 17).
[8] Sceau de Jordanet de Montagny, en 1422 (Pl. 220, No 20).
[9] Sceau d'Albert de Kenis, en 1338 (Pl. 220, No 17).
[10] Sceau d'Aimé Kienaz, chevalier, en 1417 (Pl. 220, No 3). — Autre sceau semblable, sauf d'argent, à la rose de mesure de seigle (Pl. 220, No 4 et 5).
[11] Sceau d'Ulrich de Bassenges, en 1374 (Pl. 219, No 10).
[12] Sceau de Gaudefroi de Hautcheu, en 1339 (Pl. 221, No 20).
[13] Sceaux de Gaspard de Boron, en 1398 et de Jaque de Vuiseel, en 1390 (Pl. 184, No 4 et 5).
[14] Sceau de Bernard Tap, chanelain de Illens, en 1321 (Pl. 220, No 16).

lausannensis. En 1548 à la théologie s'ajouta l'enseignements de la philosophie; puis des cours de droit, de mathématiques et de physique complétèrent le programme de l'*Academia lausannensis*.

Dès ses débuts l'Académie de Lausanne jouit de privilèges qui témoignent de la sollicitude de L. L. E. E. pour la nouvelle institution. Par ordonnance de 1550 renouvelée en 1592 «l'Académie en corps et tous les membres en particulier, comme aussi généralement les ecclésiastiques de Lausanne, leurs personnes, leurs femmes, leurs enfants, leurs domestiques, leurs appartements ne dépendent point de le juridiction de la ville, mais uniquement de celle de Leurs Excellences, qui se la sont réservée expressément, et par conséquent du seigneur baillif, qui les représente [1]».

Les compétences de l'Académie étaient assez étendues: elle examinait et consacrait les nouveaux ministres, nommait les suffragants, présentait des candidats pour les postes de pasteurs, dirigeait le Collège académique, surveillait la presse et la librairie.

Sous la domination bernoise, l'Académie faisait usage des deux sceaux circulaires, mesurant l'un de 0 m,020, l'autre 0 m,033 de diamètre. Tous deux portent la légende: ACADEMIA LAVSANNENSIS; l'effigie également est identique: un ours passant en bande et présentant de ses pattes antérieures un livre ouvert, la Bible sans doute. Le grand sceau ne diffère du petit que par l'adjonction de quelques ornements et par une facture plus soignée: la gravure est excellente, le relief puissant, l'ours d'une superbe allure héraldique.

fig. 12

fig. 13

La révolution de 1798, qui émancipa le Pays de Vaud de la tutelle de Berne, enleva à l'Académie ses privilèges; ordre fut donné de «faire disparaître décemment les anciens sceaux [2]»; par quoi furent-ils remplacés nous l'ignorons. L'Académie resta le corps ecclésiastique suprême et continua à diriger le Collège académique jusqu'en 1837; elle était soumise à l'autorité supérieure du Conseil

[1] C'est à l'*Histoire de l'Instruction publique dans le canton de Vaud*, par Ch. Archinard, Lausanne 1870, que nous empruntons cette citation, ainsi que les détails que nous donnons ici sur l'Académie de Lausanne.

[2] Nous devons ce renseignements à l'obligeance de Mr H. Vuilleumier, prof. de théol. à l'Université de Lausanne.

lausannensis. En 1613 à la théologie s'ajouta l'enseignement de la philosophie; puis des cours de droit, de mathématiques et de physique complétèrent le programme de l'Academia lausannensis.

Dès ses débuts l'Académie de Lausanne jouit de privilèges qui témoignent de la sollicitude de L. L. E. E. pour la nouvelle institution. Par ordonnance de 1650 renouvelée en 1692 l'Académie en corps et tous les membres en particulier, comme aussi généralement les ecclésiastiques de Lausanne, leurs personnes, leurs femmes, leurs enfants, leurs domestiques, leurs appartenances ne dépendent point de la juridiction de la ville, mais uniquement de celle de Leurs Excellences, qui se la sont réservée expressément, et par conséquent du seigneur bailli, qui les représente [1].

Les compétences de l'Académie étaient assez étendues: elle examinait et consacrait les nouveaux ministres, nommait les suffraganes, présentait des candidats pour les postes de pasteurs, dirigeait le Collège académique, surveillait la presse et la librairie.

Sous la domination bernoise, l'Académie faisait usage des deux sceaux circulaires, mesurant l'un de 0m,030, l'autre 0m,033 de diamètre. Tous deux portent la légende: ACADEMIA LAVSANNENSIS; l'édifice également est identique; un aura passant en bande et présentant de ses pattes antérieures un livre ouvert, la Bible sans doute. Le grand sceau se différe du petit que par l'adjonction de quelques ornements et par une tablette plus soignée: la gravure est excellente, le relief puissant, l'aspect d'une superbe ancienne médaille.

fig. 12

fig. 13

La révolution de 1798, qui conquiert le Pays de Vaud de la tutelle de Berne, enleva à l'Académie ses privilèges; ordre fut donné de faire disparaître définitivement les anciens sceaux [2]; par quoi furent-ils remplacés nous l'ignorons. L'Académie resta le corps ecclésiastique suprême et continua à diriger le Collège académique jusqu'en 1837; elle était soumise à l'autorité supérieure du Conseil

---

[1] Cet à l'Université de l'Académie nouvelle dans le canton de Vaud, par Ch. Ardiaberl, Lausanne 1876, que nous empruntons cette citation, ainsi que les détails que nous donnons ici sur l'Académie de Lausanne.

[2] Nous devons ce renseignement à l'obligeance de M. E. Vuillemier, prof. de droit à l'Université de Lausanne.

de l'Instruction publique et du Conseil d'Etat. Son influence fut encore diminuée par la loi de 1846, sans doute en représailles de l'hostilité manifeste témoignée par la plupart des professeurs et des étudiants au gouvernement issu de la révolution de 1845. La loi de 1869 rétablit plusieurs chaires supprimées sous le régime précédent, en créa de nouvelles et imprima un élan vigoureux à l'enseignement supérieur dans le Canton de Vaud.

fig. 14

Durant presque tout le XIXe siècle l'Académie emploie un sceau ovale de 0 m,034 de grand diamètre sur 0 m,030 de petit diamètre. La légende ACADEMIE DE LAUSANNE entoure un écusson vaudois du type adopté en 1803 pour tous les sceaux, timbres et clichés officiels.

fig. 15

«La Loi du 10 mai 1890 sur l'instruction supérieure a eu pour Lausanne une importance énorme; elle était comme la conséquence directe et obligée de la convention conclue entre l'Etat et la commune de Lausanne relativement au legs de Rumine; elle adjoignit à l'ancienne Académie une faculté de médecine complète, réunit la Faculté technique à la Faculté des sciences, consacrant ainsi d'une façon plus intime l'incorporation de l'Ecole spéciale à l'Académie; elle augmenta le nombre des chaires des Facultés de théologie, de droit, des

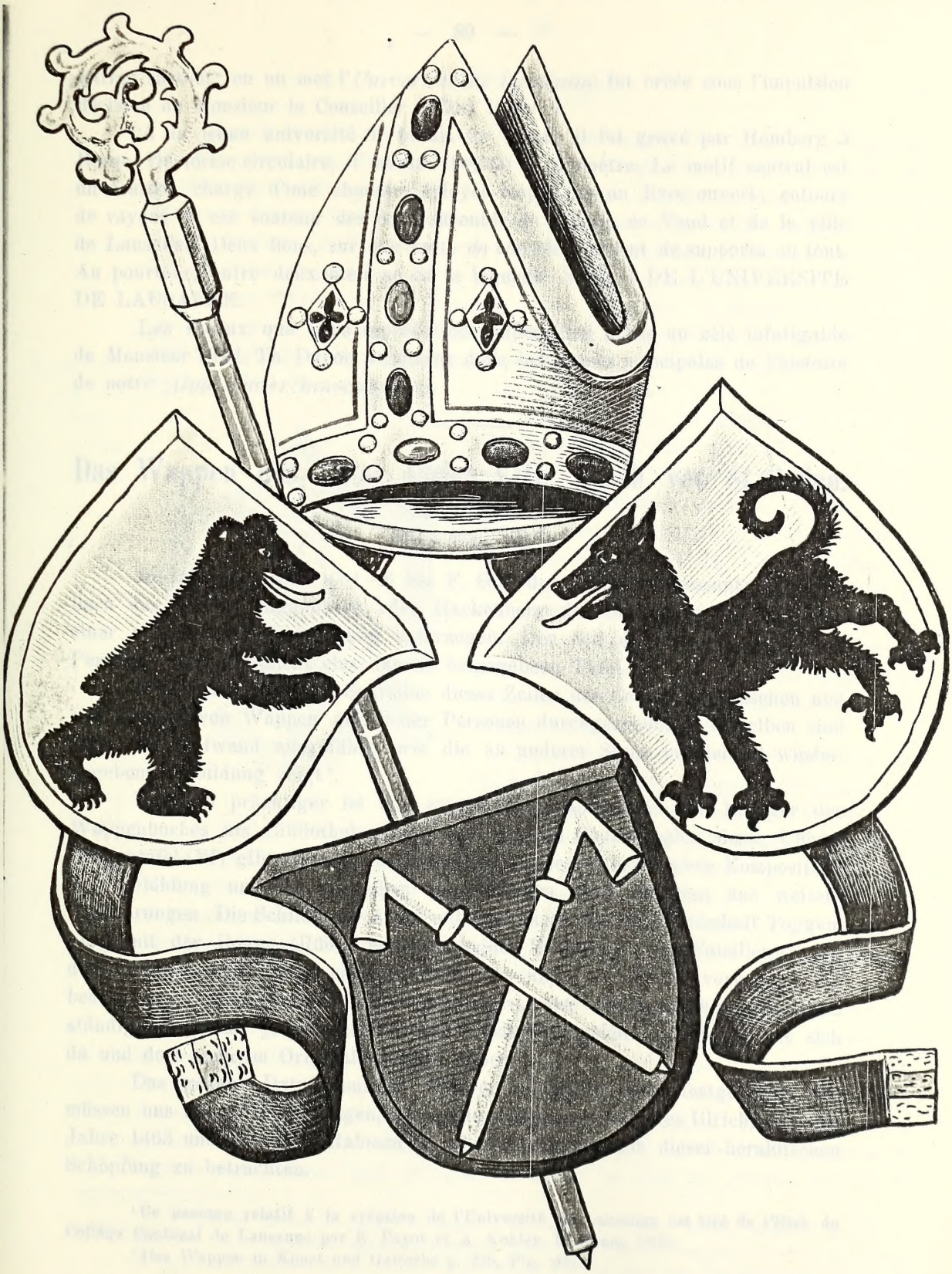
de l'instruction publique et du Conseil d'Etat. Son influence fut encore diminuée par la loi de 1816, sous donne au représentant de l'autorité temporelle, représenté par la plupart des professeurs et des ministres du gouvernement, lors de la révolution de 1845. La loi de 1850 rétablit plusieurs dignités supprimées sous le régime précédent, en vue de nouvelles et importantes, en leur vigueur, et l'on seigneurement supprimer dans le Canton de Vaud.

fig. 11

Durant presque tout le XIXe siècle, l'Académie employa un sceau ovale de 0m,021 de grand diamètre sur 0m,020 de petit diamètre. La légende ACADEMIE DE LAUSANNE entoure un dessin vaudois de Alpes adopté en 1803 pour tous les sceaux, timbres et cliches officiels.

fig. 12

«La Loi du 10 mai 1850 sur l'instruction supérieure a un peu Lausanne une importance nouvelle; elle était comme la conséquence directe et obligée de la convention conclue entre l'Etat et la commune de Lausanne relativement au legs de Rumine; elle adjoignit à l'académie Vaudoise une faculté de médecine complète, réunit la Faculté théologique à la Faculté des sciences, consacrant ainsi d'une façon plus intime l'incorporation de l'école spéciale à l'académie; elle augmenta le nombre des chaires des Facultés de théologie, de droit, des



Wappen des st. gallischen Abtes Ulrich Rösch.

Aus dem Neujahrsblatt 1903 des Historischen Vereins des Kantons St. Gallen.

ZOLLIKOFER'SCHE BUCHDRUCKEREI ST. GALLEN

Wappen des st. gallischen Abtes Ulrich Rösch.

Aus dem Neujahrsblatt 1905 des Historischen Vereins des Kantons St. Gallen

lettres surtout; en un mot l'*Université de Lausanne* fut créée sous l'impulsion décisive de Monsieur le Conseiller d'Etat Ruffy[1]».

A la jeune université il fallait un sceau, il fut gravé par Homberg à Berne. De forme circulaire, il mesure 0 m,060 de diamètre. Le motif central est un écusson chargé d'une chouette éployée empiétant un livre ouvert; entouré de rayons il est soutenu des écus affrontés du Canton de Vaud et de la ville de Lausanne. Deux lions, sur une sorte de console, servent de supports au tout. Au pourtour, entre deux filets se lit la légende: SCEAU DE L'UNIVERSITE DE LAUSANNE.

Les sceaux que nous reproduisons aujourd'hui grâce au zèle infatigable de Monsieur Fréd. Th. Dubois résument donc les phases principales de l'histoire de notre *Alma mater lausannensis*.

Das Wappen des Abtes Ulrich VIII., Rösch von St. Gallen.

Von E. A. S.

(Hiezu Tafel VI).

In Jahrgang 1896 p. 1—6 hat F. Gull das höchst interessante Wappenbuch des Malers Haggenberg oder Hackenberg der Stiftsbiblothek St. Gallen einer eingehenden Besprechung unterzogen. Den Stil der Wappen weltlicher Personen veranschaulicht eine damals beigegebene Tafel.

Seither hat auch der Schreiber dieser Zeilen den Codex durchgesehen und eine Anzahl von Wappen geistlicher Personen durchgezeichnet; dieselben sind ohne viel Aufwand ausgeführt, wie die an anderer Stelle verkleinert wiedergegebene Abbildung zeigt[2].

Ungleich prächtiger ist das grosse Wappenbild, das der Besitzer des Wappenbuches als Bibliothekzeichen vorn in den Codex malen liess. Unsere Farbentafel (VI) gibt eine getreue Reproduktion dieser heraldischen Komposition. Die Abbildung und die Gullschen Bemerkungen dazu ersparen uns weitere Ausführungen. Die Schilde der Abtei mit dem Bären und der Grafschaft Toggenburg mit der Dogge (Rüde) bedürfen keiner Erklärung; das Familienwappen des Abtes dagegen zeigt ein Schildbild, das nicht sehr häufig vorkommt. Es besteht aus zwei gekreuzten Kerzenlöschern, also Kirchengeräten, die zum ständigen Inventar jeder mittelalterlichen Sakristei gehört haben und die sich da und dort noch im Original erhalten haben.

Das genaue Datum unserer Malerei ist bisher nicht festgestellt; wir müssen uns also damit begnügen, die Regierungsjahre des Abtes Ulrich, d. h. die Jahre 1463 und 1491, als Rahmen für die Entstehungszeit dieser heraldischen Schöpfung zu betrachten.

---

[1] Ce passage relatif à la création de l'Université de Lausanne est tiré de l'Hist. du Collège Cantonal de Lausanne par E. Payot et A. Kohler, Lausanne 1896.

[2] Das Wappen in Kunst und Gewerbe p. 235, Fig. 209.

lettres surtout; ce ne sont l'Université de Lausanne lui crée sous l'impulsion décisive de Monsieur le Conseiller d'Etat Ruffy[1].

A la jeune université il faisait un sceau. Il fut gravé par Hornberg à Berne. De forme circulaire, il mesure 0m,030 de diamètre. Le motif central est un écusson chargé d'une cheville équipée comprenant un livre ouvert: entouré de rayons il est sontenu des deux côtés alternés de l'aulan de Vaud et de la ville de Lausanne, deux lions, sur une sorte de console, servent de supports au tout. Au pourtour, entre deux filets se lit la légende: SIGILL DE L'UNIVERSITÉ DE LAUSANNE.

Les scéaux que nous reproduisons autourd'hui étée au zèle infatigable de Monsieur Fréd. Th. Dubois résumant dans les phrases principales de l'histoire de notre Alma mater lausannensis.

Das Wappen des Abtes Ulrich VIII. Rösch von St. Gallen.

Von E. A. S.

(Hiezu Tafel VI).

In Jahrgang 1890 p. 1—6 hat E. (Gall das leider unvoraussichtlich Wappenbuch des Malers Huggenberg oder Bachenberg der Stiftsbibliothek St. Gallen einer eingehenden Besprechung unterzogen. Den mit der Wappen weiblicher Personen verunschaulicht eine dorsale beigegebene Tafel.

Selber hat auch der Schreiber dieser Zeilen den Codex durchgesehen und eine Anzahl von Wappen geistlicher Personen durchgezeichnet; dieselben sind ohne viel Aufwand ausgeführt, wie die in anderer Stelle veröffentlichte wieder gegebene Abbildung zeigt[2].

Unglaublich reichhaltiger ist das graue Wappenbuch, das der Bestand des Wappenbuches als Bibliothekexemplar von in den Codex unalen liess. Unsere Pachtenstafel (VI) gibt eine zeitnaue Reproduktion dieser lorariadischen Komposition. Die Abbildung und die zahlreichen Inschriften dazu ersparen uns weitere Ausführungen. Die Schilde der Abtei zur den Figuren und der Stiftsadelt Toggenburg mit der Dogge (Hunde) bedürfen keiner Erklärung; das Familienwappen des Abtes dagegen zeigt ein Schildchen, das nicht sehr häufig vorkommt. Es besteht aus zwei gekreuzten Bracanicoschern, also Gärtnergeräten, die zum stäudigen Inventar jeder mittelalterlichen Behausung gehörten und die sich da und dort noch im Original erhalten haben.

Das genaue Datum unserer Abtwahl ist leider nicht festgestellt; wir müssen uns also damit begnügen, die Regierungsjahre des Abtes Ulrich, d. h. die Jahre 1463 und 1491, als Rahmen für die Entstehungszeit dieser bemalten Schildpfung zu betrachten.

---

[1] Ce passage relatif à la création de l'Université de Lausanne est tiré de l'Hist. de Genève (Extrait de Lausanne par E. Ruyer et A. Golder, Lausanne 1896.

[2] Das Wappen in Sauer und Gerster p. 26, fig. 30.

Nécrologie.

Le 15 octobre 1902 est décédée en son château de la Sarraz, à l'âge de soixante-quinze ans, Mademoiselle Marie de Gingins-La-Sarraz. Elle était la dernière représentante en ligne directe de cette antique et illustre maison des barons de Gingins-La-Sarraz qui durant des siècles a exercé une action marquée sur les destinées du Pays de Vaud. Cette famille remonte à Etienne de Gingins qui fut dans la première moitié du XIIe siècle un des généreux bienfaiteurs de l'abbaye cistercienne de Bonmont. Sous la maison de Savoie elle a fourni plusieurs hommes d'Etat et d'Eglise. Nous citerons: *Jaques* de Gingins, conseiller chambellan et maître d'hôtel du duc de Savoie et son ambassadeur auprès du pape Paul II.

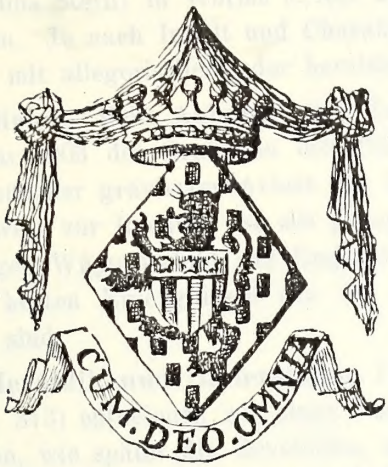


Fig. 16[1]

Pierre baron du Châtelard, l'héroique défenseur de la Tour de Peilz lors du siège de 1476. *Amédée* capitaine général des provinces de Chablais et de Gex. *Antoine* président du Sénat et Conseil de Savoie, conseiller du roi de France Charles VIII et maître des requêtes de son hôtel. *Jaques* conseiller et chambellan du duc Charles III de Savoie. *Amédée* protonotaire apostolique chanoine de Genève prieur de St-Sulpice et de Nyon, abbé commendataire de Bonmont élu canoniquement évêque de Genève en 1513.

Après la conquête du Pays de Vaud par les Bernois en 1536, la famille de Gingins qui faisait déjà partie du Patriciat de Berne a donné plusieurs hauts magistrats distingués à cette République. Elle occupe une place toute spéciale dans nos annales militaires; car elle a fourni un très grand nombre d'officiers de valeur aux régiments suisses au service de France, des Pays-Bas, de Sardaigne etc., et plusieurs colonels à l'armée fédérale. Le canton de Vaud lui doit son plus brillant historien: Frédéric de Gingins-La-Sarraz, † en 1863.

La famille de Gingins porte: d'argent semé de billettes de sable au lion de même brochant sur le tout. Depuis l'alliance de Jacques de Gingins et d'Aymonette de Joinville, dernière du nom, en 1374 elle a toujours écartelé Gingins et Joinville qui était: d'azur à trois broyes d'or liées d'argent posées en faces, au chef d'argent chargé d'un lion issant de gueules. En héritant de la baronie de La-Sarraz la famille de Gingins a aussi hérité des armes des sires de ce nom: qui étaient: palé d'argent et d'azur au chef de gueules chargé de

[1] Nous devons le dessin ci-dessus à la plume de notre décore collègue Mr Ch. A. Bugnion. Il la plaquette contenant l'oraison funèbre de Melle de Gingins-La-Sarraz prononcée, le 18 octobre 1902 par Mr le pasteur Délafontaine dans la Salle des Chevaliers du Château de La-Sarraz.

Nécrologie.

Le 15 octobre 1902 est décédée en son château de la Sarraz, à l'âge de soixante-quinze ans, Mademoiselle Marie de Gingins-la-Sarraz. Elle était la dernière représentante en ligne directe de cette antique et illustre maison des barons de Gingins-la-Sarraz qui durant des siècles a exercé une action marquée sur les destinées du Pays de Vaud. Cette famille remonte à Étienne de Gingins qui fut dans la première moitié du XIIe siècle un des généreux bienfaiteurs de l'abbaye cistercienne de Bonmont. Dans la maison de Savoie elle a fourni plusieurs hommes d'État et d'Église. Nous citerons: Aymes de Gingins, conseiller chambellan et maître d'hôtel du duc de Savoie et son ambassadeur auprès du pape Paul II.

Fig. 10.

Aymes, baron du Châtelard, l'héroïque défenseur de la Tour de Peilz lors du siège de 1476, chevalier, capitaine général des provinces de Chablais et de Gex, chancelier président du Conseil et Conseil de Savoie, conseiller du roi de France Charles VIII et maître des requêtes de son hôtel. Aymes, conseiller et chambellan du duc Charles III de Savoie, chevalier prétonotaire apostolique chanoine de Genève prieur de Sélestiéne et de Nyon, abbé commendataire de Bonmont et commendataire évêque de Genève en 1519.

Après la conquête du Pays de Vaud par les Bernois en 1536, la famille de Gingins qui faisait déjà partie du Patriciat de Berne a donné plusieurs hauts magistrats distingués à cette République. Elle occupe une place toute spéciale dans nos annales militaires; car elle a fourni un très grand nombre d'officiers de valeur aux régiments suisses au service de France, des Pays-Bas, de Sardaigne etc., et plusieurs colonels à l'armée fédérale. Le comte de Vaud lui doit son plus brillant historien: Frédéric de Gingins-La-Sarraz, † en 1873.

La famille de Gingins porte: d'argent semé de billettes de sable au lion de même brochant sur le tout. Depuis l'alliance de Jacques de Gingins et d'Aymonette de Joinville, héritière du nom, en 1374 elle a toujours écartelé Gingins et Joinville qui était: d'azur à trois broyes d'or liées d'argent posées en fasces, au chef d'argent chargé d'un lion issant de gueules. En brisant de la baronie de La-Sarraz la famille de Gingins a aussi brisé des armes des sires de ce nom: qui étaient: palé d'argent et d'azur au chef de gueules chargé de

[1] Nous devons le dessin ci-dessus à la plume de notre dévoué collègue M. Ch. A. Burdet. Il le dépouille actuellement l'ordre du Mérite de Malte. Le Gingins-la-Sarraz prononcé le 18 octobre 1902 par M. le pasteur Dufournetne dans la Salle des Chevaliers du Château de La-Sarraz.

trois molettes d'or. La devise des Gingins est: «Cum Deo omnia» et la légende «Fortitudo». Les vieux auteurs lui donnent comme attribut: hautesse de cœur.

La branche collatérale des Gingins-d'Eclépens existe encore; elle a pour chef Mr Albert de Gingins-d'Eclépens, au château de Gingins près Nyon berceau de cette maison. *D.*

Kleinere Nachrichten.

Otto Hupps Wormser Universal-Ex-libris. Der durch seine seit 1886 erscheinenden prächtigen Münchner Kalender in weitesten Kreisen bekannte und beliebte Heraldiker O. Hupp lässt im Verlag der H. Kräuterschen Buchhandlung (Julius Stern) in Worms a./Rh. 20 verschiedene, sog. Universal-Ex-libris erscheinen. Je nach Inhalt und Charakter einer Bibliothek kann man sich ein Ex-libris mit allegorischem oder heraldischem Gegenstand auswählen.

Zürich. Beim Abbruch alter Befestigungsteile beim Waisenhaus wurde im Januar 1903 der Grabstein des Ulrich v. Regensberg gefunden. Er zeigt in vortrefflicher gravierter Arbeit das lebensgrosse Bildnis des Ritters. Er hat das Schwert zur Rechten, ist mit pelzgefüttertem Mantel angetan und hat den dreieckigen Wappenschild der Regensberger auf der Brust. Das Werk gehört zu den besten Erzeugnissen des 13. Jahrhunderts, die in der Schweiz entstanden sind.

Heraldik und Bildersturm. Der neuen Ausgabe von Kesslers Sabbata (1902 p. 313) entnehmen wir einen Passus, welcher zeigt, dass schon die Reformation, wie später die Revolution, sich feindlich gegen die Wappen verhält. Es heisst da vom Münster zu St. Gallen: „under den gemalten historien (von Heiligen) verzeichnet manigerlai künigrichen, fürsten, herren, stätten, länder, vogtyen und geschlechter schilt und helm, welches alles in volgender wuchen mit Kalch verwisset und verstrichen ist worden". Es würde wohl nicht schwer halten, eine Liste von heraldischen Denkmälern aufzustellen, die bei Anlass der Glaubensspaltung übermalt, übertüncht, abgeschrotet oder zerschlagen worden sind; „was Kostlicher, was subtiler Kunst und arbeit gieng zuo schitern" sagt Kessler (a. a. O. III p. 311).

Wappenusurpationen. Bekanntlich hat vor einigen Jahren die Annahme des habsburgischen Grafenwappens durch einen Luzerner Metzger zu unliebsamen Erörterungen geführt. Die neueste von vielen ähnlichen Usurpationen ist die des Inhabers eines Informationsbureaus an der Bahnhofstrasse in Zürich. Derselbe hat auf seinen Firmaschild das Wappen des alten Basler Geschlechts der Fröwler malen lassen. Wir bitten unsere Leser um Mitteilungen aus diesem Gebiete, damit wir durch Veröffentlichung derartigen Mißständen entgegentreten können.

Wappenlieder. Zum Papstjubiläum Leos XIII. 1903 hat Pfarrer A. Fräfel, der unermüdliche Erforscher des Gasterlandes, eine Reihe von Liedern erscheinen

bois molettes d'or. La devise des Hingins est: «Non Deo omnia et in legende «Fortitudo». Les vieux auteurs lui donnent comme alliant: Lantzeno de Genin.

La branche collatérale des Hingins-d'Echlepens existe encore, elle a pour chef M. Albert de Hingins-d'Echlepens, en obtenant de Hingins près Nyon, lorsque de cette maison.

2.

Kleinere Nachrichten.

Otto Hupp Wurzner Universal-Ex-libris. Der durch seine seit 1896 erscheinenden prächtigen Münchner Kalender in weitesten Kreisen bekannte und beliebte Heraldiker O. Hupp lässt im Verlag der K. Kunstanstalten Jüncklbach (Julius Stern) in Würzburg a. M. 20 verschiedene, sog. *Universal-Ex-libris* erscheinen. Je nach Inhalt und Charakter einer Bibliothek kann man sich ein Ex-libris mit allgemeinem oder besonderem Gegenstand aussuchen.

Zürich. Beim Abbruch alter Botestigungsreste beim Wasserhaus wurde im Januar 1902 der Grabstein des Ulrich v. Regensberg gefunden. Er zeigt in vortrefflicher gravierter Arbeit das lebensgrosse Bildnis des Ritters. Er hat das Schwert zur Rechten, ist mit pelzgefütterten Mantel angetan und hat den dreieckigen Wappenschild der Regensberger auf der Brust. Das Werk gehört zu den besten Erzeugnissen des 13. Jahrhunderts, die in der Schweiz erhalten sind.

Heraldik und Bildhauerkunst. Der neuen Ausgabe von Rossiers Schibboleth (1902 p. 313) entnehmen wir einen Passus, welcher zeigt, dass schon die Reformation, wie später die Revolution, sich feindlich gegen die Wappen verhielt. Es heisst da vom Münster zu St. Gallen: „unter den gemalten historien (von Heiligen) verzeichnet manigvfalt kühnigrichen, fürsten, herren, ritteren, knechten, vogteyen und geschlechter schilt und helm, welches alles in volgender wüchen mit Kalch verwissot und verstrichen ist worden“. Es wurde wohl nicht schwer halten, eine Liste von heraldischen Denkmälern aufzustellen, die bei Anlass der Glaubensspaltung ähnlich, überflüssig, abgeschafft oder zerschlagen worden sind; „was Kostlicher, was adlicher Kunst und arbeit gieng zu schanden“ sagt Rossler (a. a. O. III p. 311).

Wappenmaterialien. Bekanntlich hat vor einigen Jahren die Ausbeute des habsburgischen Grafenwappens durch einen Tatzenrest Bestätigung zu wahrscheinen Erörterungen gefüllt. Die neuesten von vielen Schulchen Eintrittsnissen ist die des Inhalters eines Informationsbureaus an der Bahnhofstrasse in Zürich. Dieselbe hat auf seinen Firmenschild das Wappen des alten Basler Geschlechts der Frowler malen lassen. Wir bitten unsere Leser um Mitteilungen aus diesem Gebiete, damit wir durch Veröffentlichung derartiger Mitteilungen entgegenkommen können.

Wappenlieder. Zum Tagesjubiläum Leos XIII. 1902 hat Theurer J. Fiskel, der unermüdliche Erforscher des Gastelandes, eine Reihe von Liedern erscheinen

lassen, die auf das ganze Wappen, wie auf die verschiedenen Schildbilder des Geschlechtes Pecci Bezug nehmen; auch die in Luzern erscheinende Schweiz. Kirchenzeitung veröffentlichte auf denselben Anlass analoge Gedichte. Wir freuen uns, dass mit diesem Wappenlied eine alte, leider wenig mehr gepflegte Sitte wieder ins Leben gerufen wird.

Das Wappen der Familie Bernhardt. In Beantwortung einer Anfrage teilen wir hier das Wappen der Bernhardt von Walenstad (jetzt Bernold) mit. Das Original unseres Bildes ist ein altes Waffeleisen mit runder Platte, in welcher ein Engel die beiden Schilde hält. Die Umschrift nennt Jakob Bernhardt

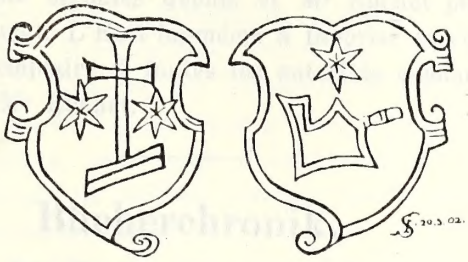


Fig. 17

und Katharina Steiner, dessen Gattin. Auf der Platte für die Rückseite der Waffel ist die Kreuzigung dargestellt mit der Umschrift: Nit drum das das bild gott selber sei, sonder das man seins liden gedenck darbei. Das Stück ist in Privatbesitz im Gasterland.

Sceaux communaux fribourgeois. L'exemple donné par le canton de Vaud a été suivi par les Fribourgeois. Dans sa séance de décembre 1902 la Société d'Histoire de Fribourg a décidé de réunir les sceaux des communes du canton. Mr l'abbé Colliard, vicaire à Châtel-St-Denis a bien voulu se charger de ce travail long et délicat.

Wappengruppen. Die Verbreitung bestimmter Wappenbilder beruht bald auf politischer Zusammengehörigkeit, gemeinsamer Abstammung, Ministerialverhältnis, Burgmannschaft, Ganerbschaft oder persönlicher Freundschaft. Schon W. Rein[1] hat 1860 und 1861, Hauptmann[2], v. Mülinen[3] 1900 und der Verfasser 1901 auf diese Merkwürdigkeit hingewiesen[4]. Im neuesten Heft der Zeitschrift des Vereins für thüringische Geschichte und Altertumskunde 1903 p. 282 berichtet L. Armbrust über die Wappengruppe mit dem Widderhorn. Das einzelne Widderhorn führen die Geschlechter v. Salza, v. Straussfurt, v. Güntersleben, ein Paar Widderhörner die Stranz v. Döllstädt, v. Ballhausen, v. Ballstädt, v. Lichtenberg, v. Zimmern, angeblich auch die v. Kreuzburg und v.

[1] Korr. Bl. des Gesamtvereins deutscher Gesch. Ver. VIII Nr. 46; IX Nr. 4.
[2] Jahrbuch Adler. Wien 1900.
[3] Bd. XIV dieses «Archivs» p. 64—65.
[4] Das Wappen in Kunst und Gewerbe p. 34—36.

lassen, die auf das ganze Wappen, wie auf die verschiedenen Bestandteile des Geschlechtes Freci Bezug nehmen; auch die in Luxeuil erschienenen Schriften Kirchenzeitung veröffentlichte auf denselben Adlers analoges Gedichte. Wir können uns, dass mit diesem Wappenbild eine alte, leider wenig noch gepflegte Sitte wieder ins Leben gerufen wird.

Das Wappen der Familie Hornbrunit. In Bezugnahme einer Anfrage teilen wir hier das Wappen der Hornbrunit von Walcenkad (jetzt Hornud) mit. Das Original unseres Bildes ist ein altes Wandbrunen mit runder Platte, in welcher ein Kugel die beiden Schilde hält. Die Umschrift nennt Jakob Hornbrunit

Fig. 17

und Katharina Steiner, dessen Gattin. Auf der Platte für die Rückseite des Wandel ist die Jahreszahl 1519 dargestellt mit der Umschrift: Sie dienen dem Gut bild gott selber auf, sonder das man seine Lieben gedenck darbei. Das Stück ist in Privatbesitz im Oberelsass.

Secours communaux fribourgeois. L'exemple donné par le canton de Vaud a été suivi par les Fribourgeois. Dans sa séance de décembre 1902 la Société d'Histoire de Fribourg a décidé de réunir les secours des communes du canton. Mr l'abbé Collaud, vicaire à Châtel-St-Denis a bien voulu se charger de ce travail long et délicat.

Wappengruppen. Die Veröffentlichung bestimmter Wappenbilder beruht bald auf politischer Zusammengehörigkeit, gemeinsamer Abstammung, ähnlicher Verhältnis, Berufsanschauung, Gemeinschaft oder persönlicher Freundschaft. Schon W. Rein [1] hat 1890 und 1891, Hauptmann v. Stillfried [2] 1900 und der Verfasser 1901 auf diese Merkwürdigkeit hingewiesen. In neuesten Heft der Zeitschrift des Vereins für thüringische Geschichte und Altertumskunde 1905 p. 282 berichtet L. Armbrust über die Wappengruppe und deren Wählerkreis. Das ein zelne Wählerkreis führen die Geschlechter v. Bates, v. Stauradnitz, v. Gliubrys leben, ein Teil Wählerkreises führt Strove v. Dahlberg, v. Bahlhausen, v. Hallstatt, v. Lichtenberg, v. Zimmern, ähnlichen nehmen die v. Kreuzburg und v.

[1] Siehe Bl. des Gesamtvereins deutscher Gesch. Ver. VIII Nr. 10 p. IX Nr. 4.
[2] Jahrbuch Adler. Wien 1900.
[3] Bd. XIV dieses Archivs p. 64—65.
[4] Das Wappen in Kunst und Gewerbe p. 84—86.

Mülverstedt. Zwei Tafeln in Autotypie geben uns Abbildungen von Siegeln mit letzterem Schildbild. Zu beachten sind die persönlichen Beizeichen unter den Widderhörnern: Nagel, Maueranker, Menschenkopf, Rose.

Sceaux communaux vaudois. Pour répondre à la demande de quelques amis de l'histoire Mr le pasteur Ch. Ruchet a fait faire un tirage à part du savant travail qu'il a publié dans les deux derniers numéros des Archives héraldiques suisses. Mis en vente sous forme d'une élégante plaquette ce travail a reçu un excellent accueil de la presse et du public vaudois et a produit un véritable réveil de l'intérêt que l'on porte aux armoiries communales. Un certain nombre de sceaux ont été signalés depuis et Mr Ruchet pourra nous donner prochainement un supplément. L'Etat lui-même a favorisé la vulgarisation de ce travail, en offrant un exemplaire à toutes les autorités communales qui ont facilités les recherches de Mr Ruchet.

Bücherchronik.

Th. v. Liebenau. Die Freiherren von Rothenburg und Wolhusen. Einen höchst wertvollen Beitrag zur Geschichte des Adels in der Urschweiz liefert uns in vorliegender, 50 Seiten zählenden Schrift der verdiente Staatsarchivar von Luzern. Heraldiker werden mit besonderem Interesse verfolgen, was v. Liebenau über die bildlichen Quellen der Wappen von Rothenburg und Wolhusen berichtet. Mit Recht sieht er in dem Zyklus von Erstfelden, der in einer St. Galler und einer Luzerner Kopie auf uns gekommen ist, eine Wappenrolle, nicht eine Wandmalerei, ein Pergament, das 1415 in Baden erbeutet wurde. Auch die Bestimmung des Kästchens von Attinghausen als Urkundenlade, die nur als Beutestück nach Attinghausen gelangte, kommt der Wahrheit näher als die bisherigen Erklärungen. Nach v. Liebenau stammt die Zürcher Wappenrolle aus Schloss Kyburg; sie wäre als Quelle der Wappenmaler zu betrachten, welche die Schilde der jeweiligen Gäste an die Wand zu malen hatten. Zwei Tafeln mit klaren und deutlichen Siegelabbildungen schmücken die äusserst lesenswerte Publikation.

Offizieller Führer durch das Schweizerische Landesmuseum. Von Dr. H. Lehmann. Vierte vermehrte Auflage.

Wir gedachten unsere Leser auf die in dieser Schrift aufgezählten heraldischen Altertümer hinzuweisen; viel erwarteten wir von einer offiziellen, eidgenössischen Publikation allerdings nicht, aber dass ein solches Elaborat eine vierte Auflage auf Bundeskosten erlebe, überstieg doch unser Vorstellungsvermögen. In diesem Führer sind Schuhe einer Äbtissin unter den heraldischen Altertümern aufgeführt (p. 18), während Ahnenproben und Wappentafeln kunterbunt unter allerlei andere Dinge gemischt erscheinen. Die kunsthistorische Bildungsstufe des Verfassers, eines Sekundarlehrers und Vicedirektors des Landesmuseums gibt sich kund in Wendungen wie (Seite 14) „Wandfreske", (gibt es etwa Tafel- oder Glasfresken?), „romanischer Übergangsstil" (Seite 18), zahl-

Milliversteht. Zwei Tafeln in Autotypie geben uns Abbildungen von Stiegen mit letzterem Schildchen. Zu benennen sind die persönlichen Notizbücher unter den Wildenbücherern: Kugel, Mauerunkern, Menschenkopf, Rose.

Seeaux communaux vaudois. Pour répondre à la demande de quelques amis de l'histoire M. le pasteur Ch. Rochat a fait faire un tirage à part du travail qu'il a publié dans les deux dernières années des Archives héraldiques suisses. Mis en vente sous forme d'une élégante plaquette ce travail a reçu un excellent accueil de la presse et du public vaudois et a produit un véritable réveil de l'intérêt que l'on porte aux armoiries communales. Un certain nombre de seeaux ont été signalés depuis et M. Rochat pourra nous donner prochainement un supplément. L'Mlle Hermès a fait revivre la vulgarisation du travail, en offrant un exemplaire à toutes les autorités communales qui ont facilités les recherches de M. Rochat.

Bibliographie.

Th. v. Liebenau. Die Freiherren von Rothenburg und Wildenau. Einen höchst wertvollen Beitrag zur Geschichte des Adels in der Urschweiz liefert uns in vorliegender, 50 Seiten zählenden Schrift der verdiente Stadtarchivar von Luzern. Heraldisch werden uns besonders interessant verfolgen, was v. Liebenau über die bildlichen Quellen der Wappen von Rothenburg und Wildenau berichtet. Mit Recht sieht er in dem Zyklus von Kreuzlingen, der in einer St. Galler und einer Luzerner Kopie auf uns gekommen ist, eine Wappenrolle, nicht eine Wandmalerei, ein Pergamentbuch, das 1415 in Gestalt einer Rolle wurde. Auch die Bestimmung des Kreuzlinger von Attinghausen als Urkundenlade, die nur als Bestätigung nach Attinghausen gelangte, kommt der Wahrheit näher als die bisherigen Erklärungen. Nach v. Liebenau stammt die Zürcher Wappenrolle aus Schloss Kyburg; sie wäre als Inventar der Wappenmaler zu betrachten, welche die Schilde der jeweiligen Gäste an die Wand zu malen hatten. Zwei Tafeln mit klaren und deutlichen Siegelabbildungen schmücken die bisher lesenswerte Publikation.

Offizieller Führer durch das Schweizerische Landesmuseum. Von Dr. H. Lehmann. Vierte vermehrte Auflage.

Wir gedachten unsere Leser auf die in dieser Schrift aufgezeichneten bereits diesen Altertümer hinzuweisen: viel erwarteten wir von einer offiziellen, allgemeinen Publikation allerdings nicht, aber dass ein solches Elaborat eine vierte Auflage auf Hundertsteten erlebe, überstieg doch unser Vorstellungsvermögen. In diesem Führer sind Schnitte einer Abbildung unter den berühmtesten Altertümern aufgeführt (p. 15), während Abbildungen und Beschreibungen kunterbunt unter allerlei andere Dinge gemischt erscheinen. Die kunsthistorische Bildungsstufe des Verfassers, eines Sekundarlehrers und Vorstehers des Landesmuseums gibt sich kund in Wendungen wie (Seite 14) „Wandfresken", (gibt es etwa Tafel- oder Glasfresken?), „romanischer Übergangsstil" (Seite 18), zahl-

reichen falschen Datierungen und Bezeichnungen, die philologische Bildung des Museumsmannes spiegelt sich in Worten wie Antipendium, Nikolaus von Mira, Nôtre-Dame, La Téne, Bevais, das historische Wissen im Bericht über die „10,000“ Jungfrauen, eine „1847“ verstorbene Äbtissin von Zürich u. dgl. mehr. Und solche Leute wagen es, Jakob Burckhardt und Moritz Heyne ihre Lehrer zu schimpfen! (Vide „Bund“ Januar 1903 über den Vicedirektor des schweizerischen Landesmuseums).

Recueil généalogique suisse, Première Série, Genève, tome I. Herausgegeben von A. Choisy, L. Dufour-Varnes und einigen Mitarbeitern. Genf, A. Julien 1902 und

Schweizerisches Geschlechterbuch, Almanach généalogique suisse, I. Jahrgang (pro 1904). Herausgegben durch die akademische Buchhandlung C.-F. Lendorff in Basel. Daselbst zur Subskription aufliegend.

Die beiden Unternehmungen, welche hier gleichzeitig angekündigt und besprochen werden sollen, beschlagen dasselbe Gebiet; ohne jedoch einander im geringsten Konkurrenz zu machen, werden sie sich gegenseitig zur Genugtuung jedes Benützenden ergänzen.

In der Anlage werden sie sich namentlich dadurch unterscheiden, dass das schweiz. Geschlechterbuch als Taschenbuch sich hauptsächlich mit der Wiedergabe des heutigen Personenstandes historischer Familien, seinem genealogischen Zusammenhang und mit der systematischen Anordnung der Familien nach Alter und Bedeutung befasst, während der Recueil die gesamte Genealogie jeder einzelnen Familie bringen wird. Dadurch wird allerdings für letzteres Werk ein schnelles Fortschreiten unmöglich sein, da die Wiedergabe der gesamten Genealogie eines Geschlechts mit allen, auch den ausgestorbenen Seitenlinien oft unverhältnismässigen Raum in einem einzelnen Bande beanspruchen wird.

Beide Publikationen sind vom Standpunkt des Historikers wie des Heraldikers sehr zu begrüssen.

Das Geschlechterbuch, wofür eine fachmännische Redaktion mit einzelnen oder mehreren Mitarbeitern für jeden Kanton besteht, stellt sich laut seinem von sachkundiger Hand entworfenen Programm die Aufgabe, in seinem I. Teil gleich von Anfang an in einer besondern Abteilung A sämtliche noch blühenden Kleinratsgeschlechter der souveränen Orte und Zugewandten der alten Eidgenossenschaft (bis 1789), inkl. den alten Adel, aufzuzählen, unter Angabe der für die Aufnahme in diese Abteilung massgebenden Daten. Von diesen Familien werden sodann jedes Jahr etwa 100 bis 150 ausführlich behandelt werden; d. h. es wird von jeder Familie eine historische Vorbemerkung gegeben, welche in gedrängter Form über die Herkunft, die geschichtliche und die staatsrechtliche Stellung der Familie, ihre bemerkenswerten Mitglieder, Aufschluss erteilt. Hieran schliesst sich dann die Wiedergabe des soweit erreichbar, vollständigen heutigen Personen-Etats in seinem genealogischen Zusammenhang. In einer Abteilung B werden sonstige historische Geschlechter der Schweiz in analoger Weise aufgeführt; hieher fallen somit namentlich die sonstigen bedeutenden Geschlechter der regierenden Städte, die Ratsfamilien der Landstädte und die

historischen Familien der neueren Zeit. Die einzelnen Geschlechter werden je nach ihrer Zugehörigkeit in deutscher, französischer oder italienischer Sprache ausgearbeitet.

Ein II. Teil wird sich sodann mit der Publikation von Stammbäumen sowohl ausgestorbener wie noch blühender Familien befassen und sonstigen genealogischen Arbeiten Aufnahme gewähren.

Speziell der Heraldik wird das Taschenbuch gewisse Dienste leisten, als es die Wappen der behandelten Familien stets beschreibend wiedergeben wird.

Der *Recueil généalogique*, von welchem uns der I. Band vorliegt, gibt die Genealogie folgender Genfer Familien wieder: Argand, Bandol, Bitry, Bizot, Blondel, Chais, Chaix, Chevrier, Comparet, de la Faye, de la Fontaine, de la Maisonneuve, de l'Escalle, de Lolme, Dentand, Du Meurier, Du Quesne, Duvillard, Essautier, Ferrière, Galline, Gilliers, Goulart, Heutsch, Hervilly, de Langes de Lubières, de Loriol, Marcombes, Martin, Moreau, Morel, Moricand, Muret, Pallard, Peschier, Pinault, Pournes, Raby, Robin, Roque, Terrisse et Vial.

Über die Art der Auswahl der Familien ist in der Einleitung nichts erwähnt und ergibt sich auch nichts aus dem Text, indem sich unter den behandelten Familien sowohl sehr alte, als relativ recht neue Geschlechter befinden. Die Behandlung und Ausarbeitung ist eine überaus sorgfältige; sie enthält sich, soviel wir beurteilen können, aller in genealogischen Werken so oft wiederkehrenden unnötigen Ausschmückungen und eitlen Abstammungsvermutungen unbelegter Natur.

Das einzige, was wir etwa auszusetzen hätten, ist die mangelnde Übersichtlichkeit. Diesen Mangel teilt das Werk aber mit allen genealogischen Publikationen, die nicht in der eigentlichen Stammbaumform erscheinen, für die uns immer noch Grote das klassische Schema bietet, welches durch die Zutaten von Ottokar Lorenz nur verschlimmbessert worden ist.

Während der Recueil sich vorwiegend für Bibliotheken, Archive und Berufsgenealogen eignen wird, wird das schweiz. Geschlechterbuch als voraussichtlich jährlich erscheinendes Taschenbuch in der Art der Gothaer Kalender, das vor diesem aber den Vorzug besitzt, bedeutend mehr Historisches zu bieten, bald ein überall beliebtes und unentbehrliches Nachschlagewerk für Laien und Historiker werden.

Wir empfehlen beide Unternehmungen unserem Leserkreis aufs Angelegentlichste. Da der ungestörte Fortgang solcher Werke von der Aufnahme abhängt, die sie finden, können wir nur wünschen, dass die für das Geschlechterbuch (Adresse der Subskriptionsstelle: Akademische Buchhandlung C.-F. Lendorff in Basel) eröffnete Subskription eine zahlreiche Beteiligung finde. Zusendungen von Stammbaumkopien und Anfragen über die Anordnung etc. sind an die Redaktion des Schweiz. Geschlechterbuchs in Basel zu richten.

O. F. Kautsch. Wappenbüchlein. Leipzig, Th. Griebens Verlag (L. Fernau) 1903, 2. Auflage.

An Hand von 48 in Autotypie wiedergegebenen Talern des 16. bis 19. Jahrhunderts erklärt der Verfasser eine Auswahl deutscher Münzbilder heral-

historischen Familien der neueren Zeit. Die einzelnen Geschlechter werden je nach ihrer Zugehörigkeit in deutscher, französischer oder italienischer Sprache angearbeitet.

Ein II. Teil wird sich sodann mit der Publikation von Stammbäumen sowohl ausgestorbener wie noch blühender Familien befassen und sonstigen genealogischen Arbeiten Aufnahme gewähren.

Speziell der Heraldik wird das Taschenbuch gewisse Dienste leisten, als es die Wappen der behandelten Familien stets besonderem wird eingegeben wird.

Der Accord gewährleistet, von welchem aus der I. Band vorliegt, gilt die Genealogie folgender Genfer Familien wieder: Aignard, Bandol, Bigot, Blondel, Chais, Chaix, Chevrier, Compagnet, de la Fève, de la Fontaine, de la Maisonneuve, de l'Essalle, de Lolme, Deshand, Du Mansier, Du Quesne, Duvillard, Essautier, Ferrière, Galline, Galliere, Gouiard, Heuscel, Hervilly, de Langes de Lubières, de Loriol, Marcombes, Martin, Moreau, Morel, Morisand, Muret, Pallard, Peschier, Pinault, Pourrez, Rally, Robin, Roque, Terrasse et Vial.

Über die Art der Auswahl der Familien ist in der Einleitung nichts erwähnt und ergibt sich auch nichts aus dem Text, indem sich unter den behandelten Familien sowohl solche gute, als relativ recht neue vorfinden lassen haben. Die Behandlung und Ausarbeitung ist eine überaus sorgfältige; sie entfällt sich, soviel wir beurteilen können, allen in genealogischen Werken so oft wiederkehrenden unnötigen Abschweifungen und sitten Abstammungsvermutungen unbelegter Natur.

Das einzige, was wir etwa auszusetzen hätten, ist die mangelnde Übersichtlichkeit. Diesem Mangel teilt das Werk aber mit allen genealogischen Publikationen, die nicht in der eigentlichen Stammbaumform erscheinen, für die uns immer noch Grote das klassische Schema bietet, welches durch die Mühe von Otto Lorenz nur verschlimmbessert worden ist.

Während der Redaktion sich vorwiegend die Bibliotheken, Archive und Herrschaftsgenealogien eignen wird, wird das schwere Geschlechtsbuch als vorzüglich jährlich erscheinendes Taschenbuch in der Art der Gothaer Kalender, das vor diesem aber den Vorzug besitzt, bestimmt mehr Historisches zu bieten, bald ein überaus beliebtes und unentbehrliches Nachschlagewerk für Laien und Historiker werden.

Wir empfehlen beide Unternehmungen unseren Lesekreis aufs Angelegentlichste. Da der angestrebte Fortgang solcher Werke von der Annahme abhängt, die sie finden, können wir nur wünschen, dass die für das Geschlechterbuch (Adresse der Subskriptionsstelle: Alexandrinerstr. Buchhandlung G. E. Leonhardt in Basel) erzielte Subskription eine zahlreiche Beteiligung finde. Ergänzungen von Stammbaumkonzepten und Anfragen über die Anordnung etc. sind an die Redaktion des Schweiz. Geschlechterbuchs in Basel zu richten.

O. F. Kantzeli. *Wappenschlüssel.* Leipzig, 1871. Grieben. Verlag (L. Fernau) 1903. 2. Auflage.

An Hand von 48 in Autotypie wiedergegebenen Tafeln des 16. bis 19. Jahrhunderts erklärt der Verfasser eine Auswahl deutscher Hausbilder heral-

dischen Charakters und insbesondere die Entstehung zusammengesetzter Schilde. Zur Blasonierung der Wappen treten genealogische Hilfstafeln, welche die Vereinigung der Felder in einen Schild verdeutlichen.

Das Büchlein wendet sich an Heraldiker, Numismatiker und Laien und wird manchem durch die gebotenen Paradigmata bei der Bestimmung von Wappen oder Münzen Dienste leisten.

Genealogisches Handbuch bürgerlicher Familien. Auch auf dieses Jahr ist im bekannten Gewande, herausgegeben von B. Koerner und illustriert durch Ad. M. Hildebrandt das „Handbuch" erschienen. Anlage, Ausstattung und Inhalt dieses zehnten Bandes ist ebenso empfehlenswert wie bei den frühern Jahrgängen und die beigefügten Register, welche über alle in den bisher erschienenen Bänden behandelten Geschlechter Auskunft geben, erleichtern die Benützung dieser Bücherfolge.

Für Schweizer sind von besonderem Interesse die Abschnitte Holbein, Balthasar und Bilfinger; ein vortrefflich reproduziertes Porträt des Georg Bernhard Bilfinger, geb. 1693, schmückt als Titelbild den Band.

L'Histoire du Canton de Vaud que vient de publier Mr le Prof. Dr P. Maillefer est bien sans contredit une des plus belles et des plus durables contributions à la célébration du Centenaire vaudois de 1903. Cet ouvrage est écrit avec beaucoup de méthode et une grande impartialité. Le style en est sobre et précis. L'auteur expose, en grandes et belles lignes la domination de Savoie, il présente d'une manière claire et nouvelle les périodes de la Réforme et de la domination de Berne. Plus de 250 illustrations éclairent et complètent le texte, parmi celles-ci l'héraldiste remarquera avec plaisir de nombreuses armoiries dessinées avec goût par un de nos collègues Mr A. Kohler. Ce sont les armes des principales maison féodales du Pays de Vaud, (une planche jointe à ce numéro en donne quelques spécimens) et celles des villes et bourgs.

Anfrage.

Wer kennt die folgenden Wappen und kann sie beschreiben oder skizzieren?

1. Basorgia
2. Bütz (Engadin)
3. von Camur (Verkürzung für Castelmur? Castelmur bekannt)
4. Conrado (Neapel)
5. von Ehrenstein
6. von Emmeringen
7. Forrer (Wildhaus)
8. Heusser (Zürich)
9. Kästli (Engadin, Süs)
10. Metzler ab Andelberg
11. de Papa Sforza (Neapel)
12. de Pewaris (Veltlin)
13. de Ramung
14. Roland von Ambl
15. Ruedi
16. Fanner (Mayenfeld-Engadin)
17. Fandl
18. Furtach (Sils-Engadin)
19. v. Weissenberg
20. Zollinger

Die Farben des Wappens Engelberg v. Moos.

Gefl. Antworten an Herrn Flugi v. Aspermont, Haag, Celebesstraat 32.

Druck von Schulthess & Co., Zürich.

diesen Charakters und insbesondere die Entstehung zusammengesetzter Schilde. Zur Illustrirung der Wappen werden genealogische Tafeln, welche die Verzweigung der Familien in einem Schild verdeutlichen.

Das Büchlein wendet sich an Heraldiker, Numismatiker und Laien und wird manchem durch die gebräuchlichen Fremdwörter bei der Benennung von Wappen oder Münzen Hilfe leisten.

Genealogisches Handbuch bürgerlicher Familien. Auch auf dieses Jahr ist ein bekannter Gewerb, herausgegeben von G. Kneschke und Ehrenfried durch Ad. M. Hildebrandt das „Handbuch“ erschienen. Anlage, Ausstattung und Inhalt dieses zeitenden Handbuchs ist ebenso empfehlenswert wie bei den früheren Jahrgängen und die beigefügten Register, welche über alle in den bisher erschienenen Bänden behandelten Geschlechter Auskunft geben, erleichtern die Benutzung dieser Bücherreihe.

Für Schweizer sind von besonderem Interesse die Abschnitte Haller, Hallwasser und Hillinger; ein vorzüglich reproduzirtes Porträt des Georg Friedrich Hillinger, geb. 1803, schmückt als Titelbild den Band.

L'Histoire du Canton de Vaud que vient de publier M. le Prof. Dr E. Mallet, est bien sans contredit une des plus belles et des plus durables contributions à la célébration du Centenaire vaudois de 1903. Cet ouvrage est écrit avec beaucoup de méthode et une grande impartialité. Le style en est sobre et précis. L'auteur expose, en grandes et belles lignes la domination de Savoie, il présente d'une manière claire et nouvelle les périodes de la Réforme et de la domination de Berne. Plus de 300 illustrations éclairent et complètent le texte, pourvu celles-ci l'héraldiste remarquera avec plaisir de nombreuses armoiries dessinées avec goût par un de nos collègues M. A. Kohler. Ce sont les armes des principales maisons féodales du Pays de Vaud, (une planche jointe à ce numéro en donne quelques spécimens) et celles des villes et bourgs.

Antworten.

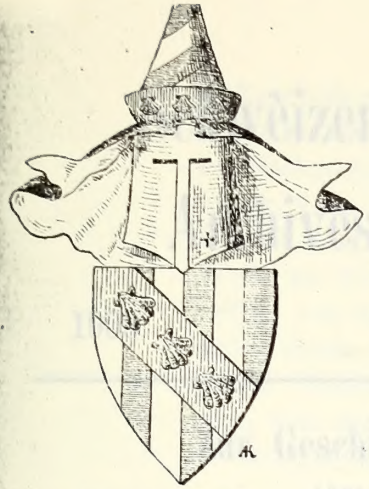
Wer kennt die folgenden Wappen und kann sie beschreiben oder skizzieren?

1. Basorgis
2. Bütz (Bergedorf)
3. von Canon (Verkürzung für Canonicus? Zatelmer bekannt)
4. Conrado (Mesgeg)
5. von Ehrenreich
6. von Hunnerigen
7. Forner (Wildhaus)
8. Unesser (Zürich)
9. Kzelli (Bünden, Sils)
10. Metzler ab Andelberg
11. de Lupa Sovra (Meegel)
12. de Pavaris (Vellthin)
13. de Rannug
14. Holand von Aufil
15. Hacli
16. Hanner (Mayenfeld-Engadin)
17. Ranli
18. Fontanli (Sils-Engadin)
19. v. Wildenberg
20. Nollinger

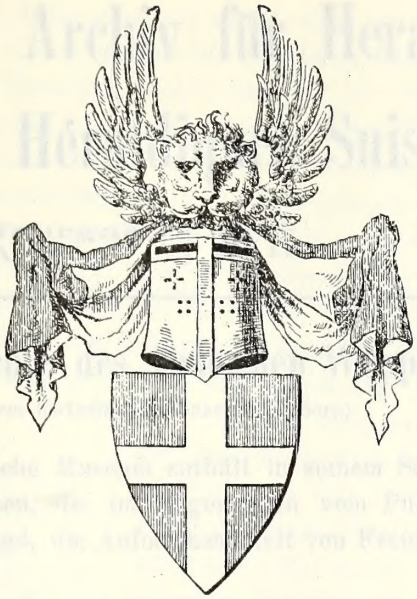
Die Farben des Wappens Hagelberg v. Aloss.

Gefl. Antworten an Herrn Rüegi v. Ansenbaum, Haag, Oberlandstrasse 32.

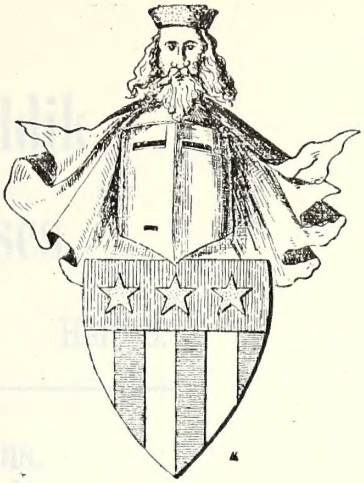
Druck von Schulthess & Co., Zürich.



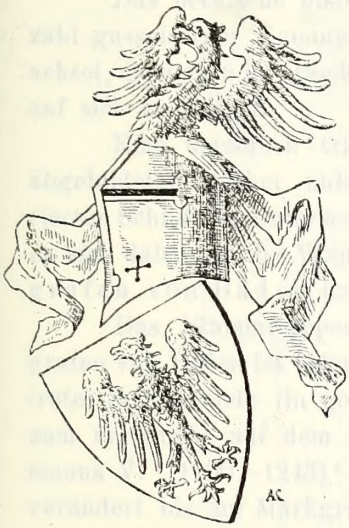
Sires de Grandson.



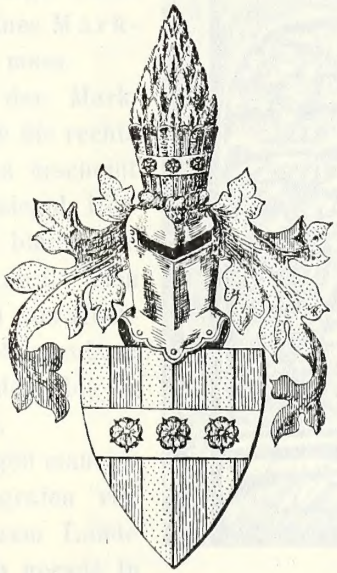
Maison de Savoie.



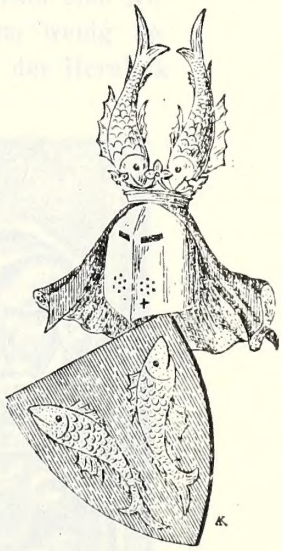
Sires de La Sarra.



Sires de Cossonay.

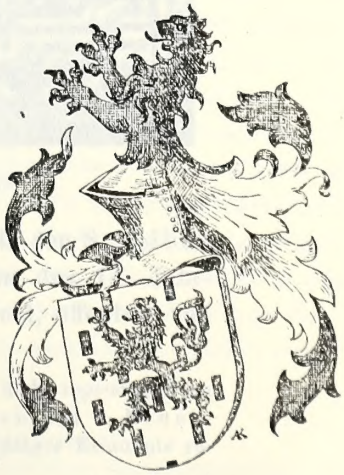


Sires d'Estavayer.



Sires de Montfaucon.

Sires de Blonay.



Sires de Gingins.

Quelques armoiries

tirées de

l'Histoire du Canton de Vaud

par

P. MAILLEFER

Sires de Grandson.

Maison de Savoie.

Sires de la Sarra.

Sires de Cossonay.

Sires de Montbéliard.

Sires d'Estavayer.

Sires de Glâney.

Sires de Glâneys.

Quelques armoiries

tirées de

l'Armoire du Canton de Vaud

par

P. MAILLEFER

Heraldiques Suisses.

1903. N° 3.

Schweizer Archiv für Heraldik.
Archives Héraldiques Suisses.

1903 Jahrgang / Année XVII Heft 3.

Zur Geschichte des badischen Wappens.

(Aus dem historischen Museum in Bern).

Das bernische historische Museum enthält in seinem Souterrain eine Anzahl gusseiserner Kaminplatten, die im allgemeinen vom Publikum wenig beachtet, immerhin im stande sind, die Aufmerksamkeit von Freunden der Heraldik auf sich zu ziehen.

Eine derselben trägt den nebenan abgebildeten, bisher unbestimmten, quadrierten Schild; die Untersuchung ergibt, dass es sich dabei um das Wappen eines Markgrafen von Baden handeln muss.

Fig. 18

Das Stammwappenbild der Markgrafen von Baden ist bekanntlich die rechte (rote) Schrägbinde (in gold); es erscheint zum erstenmal auf dem Reitersiegel Hermanns V. (1190—1243)[1] und bleibt unverändert bis auf Markgraf Jakob I.; auch die Nebenlinien, die Markgrafen von Hochberg-Hochberg und Hochberg-Sausenberg führten dasselbe Bild unverändert bis in die Mitte des 15. Jahrhunderts.

Entsprechend den damaligen mannigfachen Beziehungen der Markgrafen von Baden und Hochberg zu unserem Lande hat sich denn auch ihr Wappen gerade in seiner oben genannten einfachen Form bei uns mehrmals in mittelalterlichen Kunstdenkmälern erhalten. So in den Scheiben am Hauptportal des Basler Münsters, kleinen Dreieckschilden des 14. Jahrhunderts mit dem damaszierten Schrägbalken in gemustertem Feld, offenbar von

[1] Für die Abbildungen dieses und der im folgenden erwähnten, hier nicht reproduzierten Siegel verweisen wir auf die unten zitierten Werke von Zell, v. Weech und v. Neuenstein. Die hier gegebenen Siegel sind nach von Weech mit dessen gütiger Erlaubnis reproduziert.

Schweizer Archiv für Heraldik.
Archives Héraldiques Suisses.

1903 Jahrgang XVII Heft 3.

Zur Geschichte des badischen Wappens.

(Aus dem historischen Museum in Bern).

Das bernische historische Museum enthält in seinem Sammelgebiete eine Anzahl gravierter Kunstplatten, die im allgemeinen von Publikum wenig beachtet, immerhin in etwas sind, die Aufmerksamkeit von Freunden der Heraldik auf sich zu ziehen.

Fig. 1.

Eine derselben trägt den nebenstehenden, bisher unbeachteten, quadratischen Schild; die Untersuchung ergibt, dass es sich dabei um das Wappen eines Markgrafen von Baden handelt.

Das Stammwappenbild der Markgrafen von Baden ist bekanntlich die rote (oder) Schrägbinde (in gold); es erscheint zum erstenmal auf dem Heiterspiegel Herzogs V. (1180—1242)[1] und blieb unverändert bis auf Markgraf Jakob I. nach Nebenlinien, die Markgrafen von Hachberg-Hochberg und Hochberg-Sausenberg führten dasselbe Bild unverändert bis in die Mitte des 15. Jahrhunderts.

Entsprechend den damaligen neuen Besitzungen der Markgrafen von Baden und Hochberg zu unserem Lande ist sich dann auch die Wappen gerade in einer oben genannten einfachen Form bei den neuerwähnten in mittelalterlichen Kunstdenkmälern erhalten. So in den Schnitzen am Hauptportal des Basler Münsters, kleinen Dreieckschildchen des 14. Jahrhunderts mit dem charakteristischen Schrägbinden in gemusterten Feld, ebenso von

[1] Für die Abbildungen dieses und der im folgenden erwähnten Wappen, die, soweit reproduzierbar, neu gezeichnet wurden, war die Autor Mitglied von Zeit, v. Weech und v. Neuenstein. Die hier gezeichneten Siegel sind nach von Weech mit dessen gütiger Bewilligung reproduziert.

Stiftern früherer Münsterfenster herrührend [1]. Ferner findet sich in der Barfüsserkirche zu Basel ein Grabstein der Katharina von Thierstein († 1385), Gemahlin des Markgrafen Rudolf II. von Hochberg. Der Stein, ursprünglich in genannter Kirche, dann in der Krypta des Münsters und 1894 in die nun zum historischen Museum umgewandelte Barfüsserkirche zurückversetzt, zeigt die Figur der Gräfin im Witwenschleier unter einem gotischen Bogen; über letzterem die Schilde von Baden und Thierstein [1]. Ein zweites, bedeutenderes Grabmal derselben Gräfin ist uns im Münster zu Basel erhalten; hier sind die Schilde von Baden, Tierstein, Röteln [2] und Aarberg [2] angebracht. Herr Dr. E. A. Stückelberg, dem wir auch die hier wiedergegebene Skizze dieses bis jetzt nicht veröffentlichten Steines verdanken, macht uns über denselben folgende Mitteilung:

„Unser Denkmal zeigt die Gräfin im Mantel, der von zwei Agraffen oder Schliessen zusammengehalten wird, mit gefalteten Händen und einer Krause um das Gesicht. Letzteren Trachtenbestandteil finden wir vollständig gleich in der Konstanzer Biblia pauperum (n. XXVIII), ähnlich am heiligen Grab von Bar (Schweiz. Archiv für Volkskunde I S. 111) und vielen Denkmälern vom Ende des 14. und Anfang des 15. Jahrhunderts. Das Haupt ruht auf einem über Eck gelegten viereckigen Kissen; darüber läuft ein gotischer Kielbogen mit Krabben und einer Kreuzblume, rechts und links war ehemals je eine Fiale angebracht. Am vordern Rand sieht man die Schilde von Neuchâtel, von Baden-Hochberg und Röteln; letztere Herrschaft war 1315 durch Vermächtnis an Rudolf II. von Baden gefallen. Zu Füssen der Figur sieht man den Schild von Baden, der ehemals wie beim alten Grabstein gepaart war mit dem von Thierstein; als man den Stein an den jetzigen Standort rückte, brach man diese wie die eine obere Ecke aus. Das Denkmal ruht in der Nordostecke der Galluskapelle, d. h. des nördlichen Querschiffarmes im Basler Münster, vielleicht an derselben Stelle, die das ältere Monument eingenommen hatte. Entstanden scheint es im Laufe des 16. Jahrhunderts, aber nicht in zeitgenössischem, sondern in posthum-gotischem Stil; das ganze besteht aus rotem Sandstein und war früher vielfarbig bemalt. Heute sind die Farben bis auf wenige Spuren aus den Wappenschilden verschwunden, das Denkmal selbst in einer finstern, schwer zugänglichen Ecke, wo es kaum betrachtet und nur mit Schwierigkeiten gezeichnet werden kann".

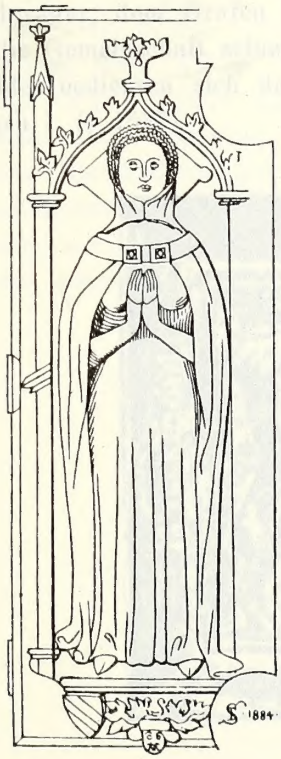


Fig. 19

[1] Wir verdanken diese Mitteilung Herrn Dr. E. A. Stückelberg.

[2] Die Mutter Rudolfs war: Tochter Ottos von Röteln (Oberbad. Geschlechterbuch). Die Mutter Katharinas: Agnes von Aarberg (Genealog. Handbuch).

Stiftern früherer Münsterfenster herrührend[1]. Ferner findet sich in der Marienkirche an Hand ein Fresbild der Kreuzigung von Tiefenstein († 1393), Gemahlin des Markgrafen Rudolf II. von Hochberg. Der Stein, ursprünglich in gemeinter Kirche, dann in der Krypta des Münsters und 1864 in die nun zum historischen Museum umgewandelte Barfüsserkirche zurückversetzt, zeigt die Figur der Gräfin im Witwenschleier unter einem gotischen Bogen, über letzterem die Schilde von Baden und Tiefenstein[2]. Ein zweites, bedeutenderes Grabmal der selben Gräfin ist uns im Münster zu Basel erhalten; hier sind die Schilde von Baden, Tiefenstein, Büren[3] und Aarberg[4] angebracht. Herr Dr. M. A. Stückelberg, dem wir auch die hier wiedergegebenen Skizzen dieses Jahr jetzt NEAT von öffentlichen Stellen verdanken, mündet uns über denselben folgende Mitteilung:

„Dieses Denkmal zeigt die Gräfin im Mantel, der von zwei Agraffen oder Schliessen zusammengehalten wird, mit gefalteten Händen auf einer Kissen im das Gesicht. Letzteren Frauenhaubenartig umhüllt finden wir vollständig gleich in der Konstanzer Hildin paramenten (s. XXVIII), ähnlich am heiligen Grab von Hauterive, Archiv für Volkskunde I S. 111 und vielen Darstellungen von Jünde des 14. und Anfang des 15. Jahrhunderts. Das Haupt ruht auf einem über sich gelegenen viereckigen Kissen; darüber hängt ein gefütterter Mäntelchen mit Kräuseln und einer Krone, reichte und Jünde war clausus, so viele Frau angebracht. An vorderen Rand steht unter die Schilde von Neuenstadt, von Tiefenstein-Hochberg, und Tiefenstein; letzteres Herzschild war 1313 durch Vermählung in Rudolf II. von Hochberg gefallen. Zu Füssen der Figur sieht man den Schild von Baden, der ebenfalls wie beim alten Grabstein gemalt war und als von Tiefenstein; als man den Stein an den jetzigen Standort rückte, brach man diesen wie die zwei obere Ecke aus. Das Denkmal ruht in der Nordostecke der Gallenkapelle, d. h. der nördlichen Querschiffkapelle, im Freiburg Münster, vielleicht an derselben Stelle, die das ältere Monument eingenommen hatte. Ursprünglich scheint es in Zeitle des 16. Jahrhunderts, aber nicht in Kniegestalt, sondern in position gotischen Stil; das ganze besteht aus rotem Sandstein und war früher vielfarbig bemalt. Heute sind die Farben bis auf wenige Spuren zum Verschwindenden verschwunden, das Denkmal steht in einer Nische, schwer zugänglichen Ecke, wo es kaum beleuchtet und nur mit Schwierigkeiten gezeichnet werden kann.

Fig. 10

[1] Wir verdanken diese Mitteilung Herrn Dr. E. A. Stückelberg.

[2] Das Hintere Badisch wo. Theuerer Ortes von Rotula Gottfried, Hochfürstenhaus. Die Nutter Kathrinnen: Agnes von Andorg (Genealog. Handbuch).

Eine weitere dritte Grabplatte dieser Fürstin, ebenfalls früher (und vielleicht noch jetzt) im Münster zu Basel und geschmückt mit denselben vier Schilden ist heute bloss noch in einer Zeichnung aus dem Ende des 18. Jahrhunderts erhalten[1]. Schliesslich erwähnen wir noch das im Museum von Luzern aufbewahrte, in der Schlacht bei Sempach eroberte Panner von Hochberg[2]. Auf allen diesen Denkmälern erscheint die einfache Schrägbinde.

Erst im Jahre 1444 veränderte sich für die Hauptlinie das einfache Schildbild dadurch, dass Markgraf Jakob I. die Schrägbinde mit dem Schild der hintern Grafschaft Sponheim (4 Reihen abwechselnd rot und weiss viermal geschacht) ekarteliert: Markgraf Jakob war vom Grafen Johann von Sponheim, mit welchem im Jahre 1457 dies Geschlecht erlosch, zugleich mit seinem Schwager, dem Grafen Friedrich von Veldenz, noch zu seinen Lebzeiten in die Gemeinschaft seiner Lande aufgenommen worden (Zell). Desselben Wappenbildes bedienten sich dann auch Jakobs Sohn Carl I. und sein Enkel Christoph I. († 1527).

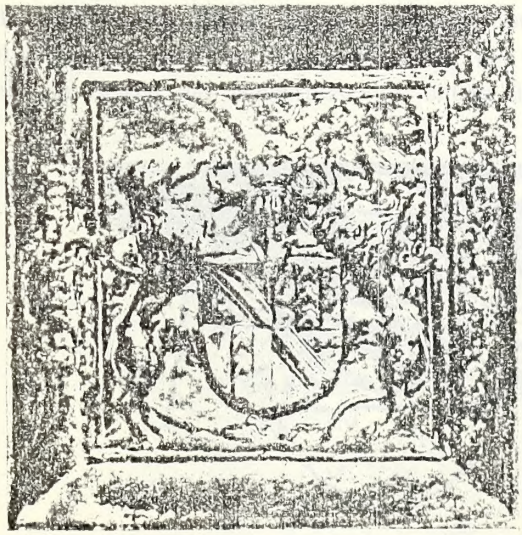


Fig. 20

In den Nebenlinien war es Rudolf IV. von Hochberg-Sausenberg, der zuerst eine Änderung des einfachen Schildbildes vornahm, indem er von 1457 an mit der Schrägbinde das Wappen der von Graf Johann von Freiburg ererbten Grafschaft Neuenburg ekarteliert. Sein Siegel zeigt dieses quadrierte Wappen in

[1] Büchel: Monument. summi templi bas. Manuskript Basel, Öff. Kunstsammlg. Stückelberg: Die mittelalterl. Grabmäler des Basler Münsters im Jahresbericht d. Vereins für hist. Museum und Erhaltung baslerischer Altertümer pro 1895.

Der in Ganz, Geschichte der heraldischen Kunst in der Schweiz im 12. und 13. Jahrh. p. 129 erwähnte Grabstein der Klara von Klingen, Markgräfin von Baden, ist nach einer Mitteilung von Herrn Dr. E. A. Stückelberg seit langem verschwunden.

[2] v. Liebenau: Schlacht bei Sempach p. 405. Abbild. ebendas. Taf. VI.

Eine weitere dritte Grabplatte dieses Ritters, ebenfalls früher (und vielleicht noch jetzt) im Münster zu Basel und gewissermaßen mit denselben vier Schilden ist leider bloss noch in einer Zeichnung aus dem Ende des 18. Jahrhunderts erhalten[1]. Schliesslich erwähnen wir noch das im Museum von Lausanne aufbewahrte, in der Schlacht bei Sempach erobert[2] Banner von Hornberg[3]. Auf allen diesen Denkmälern erscheint die einfache Schrägbinde.

Erst im Jahre 1441 verändert sich die Hauptfigur des einfachen Schildbildes dadurch, dass Markgraf Jakob I. die Schrägbinde mit dem Schild der hinteren Grafschaft Sponheim (4 Reihen abwechselnd rot und weiss viermal geschacht) quartelliert; Markgraf Jakob war von Friedrich Johann von Sponheim, mit welchem im Jahre 1437 dies Geschlecht erlosch, zwischen mit seinem Schwager dem Grafen Friedrich von Veldenz, noch zu seinen Lebzeiten in die Gemeinschaft seiner Lande aufgenommen worden (Zöll). Dieselben Wappenbilder bedienten sich dann auch Jakobs Sohn Carl I. und sein Enkel Christoph I. († 1527).

Fig. 30.

In den Nebenlinien war es Rudolf IV. von Hachberg-Sausenberg, der zuerst eine Änderung des einfachen Schildbildes vornahm, indem er von 1407 an mit der Schrägbinde das Wappen der von Geroldseck von Dreiburg erworbenen Grafschaft Neuenburg charakterisirt. Sein Siegel zeigt diese quartelirte Wappen in

[1] Bader: Monument, sonst Kopf des Münsters [illegible]. Gil Samlemonde. Strasbourg. [illegible] die mittelalterl. Grabmäler des Kaiser Münsters in Lübeck [illegible] d. Vereins für lübeck. Museum und Erhaltung bedeutender Altertümer pro 1869.

[2] Im Gang, Geschichte der heraldischen Kunst in der Schweiz im 15. und 16. Jahrh. p. 129 erwähnt Grafen der Eiss von Kinsweg, Mitgeschlecht von Hornberg, ist auch ohne Mitführung von Hirn. R. A. Stürzelberg mit langem zweiteiligem.

[3] v. Liebenau: Schlacht bei Sempach p. 100. Abbild. ebendas. Taf. V.

derselben Form, wie es an seinem Grabmal in der Collégiale in Neuenburg[1] und über dem Eingangstor zum Schlosshof daselbst angebracht ist; wie es sich weiterhin findet auf den im Schloss Neuenburg aufgefundenen Ofenkacheln (jetzt im Museum von Neuenburg)[2], sowie auf dem Schlußstein aus dem ehemaligen Chor der Kapelle zu Cortaillod[3].

Rudolfs Sohn, Philipp, † 1503, der letzte Markgraf von Hochberg-Sausenberg führt auf seinem Reitersiegel von 1485 dasselbe doppelte Wappenbild der Schrägbinde und des neuenburgischen gesparrten Pfahles.

Dies sind die einzigen Veränderungen, welche das badische Stammwappenbild bis zum Beginn des 16. Jahrhunderts erfahren hat.

Unter Bernhard und Ernst, den Söhnen des bereits erwähnten Markgrafen Christoph, der nach dem Tode Philipps von Hochberg-Sausenberg im Jahre 1503 in den Alleinbesitz der badischen Lande kam, findet dann 1533 die Teilung statt, welche zur Entstehung der bernhardinischen i. e. baden-badischen Linie und der ernestinischen i. e. baden-durlachschen Linie führte, nachdem im selben Jahre der dritte Sohn Christophs, Philipp, ohne Nachkommen gestorben war. Während der letztere noch die einfache Schrägbinde auf seinem Siegel führt, nehmen nun Bernhard und Ernst zum erstenmal die Wappen einzelner Herrschaften in ihre Schilde auf; uns interessiert hier speziell der Schild der ernestinischen, baden-durlachschen Linie.

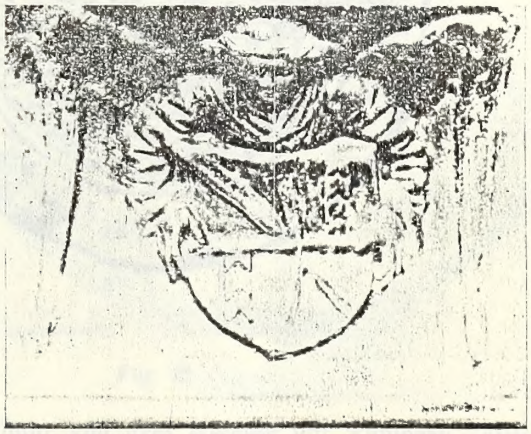


Fig. 21

An einer Urkunde von 1515 hängt noch ein Siegel Markgraf Ernsts mit der einfachen Schrägbinde; 1522 erscheint sein Siegelwappen aber dann bereits geviertet[4]. 1 enthält das badische Hauswappen, die übrigen Quartiere

[1] Cf. Arch. hérald. Suisses 1888 p. 174.

[2] Wir geben die Photographien desselben mit gütiger Erlaubnis des Museums in Neuenburg. — Den Hinweis auf diese Parallele verdanken wir wieder Herrn Dr. E. A. Stückelberg — Cf. Musée neuchâtelois 1888 p. 79.

[3] Cf. Arch. hérald. Suisses 1888 p. 150.

[4] siehe d. Reproduktion.

darzellen Form, wie es ja schon Gritzner in der Teilfigurle in Neuenburg und über dem Hungertuch zum Schlosshof dreiblatt angeführt ist; wie es auch weiterhin unter und den im Stadtes Nürnberg und gegenüberliegenden Gefängnisse (jetzt im Museum von Nürnberg), sowie auf dem Schlußstein aus dem ehemaligen Chor der Kapelle zu Fortenbach.

Rudolf's Sohn, FRIEDRICH I. 1564, der letzte Markgraf von Hochberg Sausenberg führt auf seinem Grabmal von 1586 dasselbe doppelte Wappen bild der Schwiegeltinde und des neuenburgischen gespaltenen Hauses.

Dies sind die einzigen Verändrungen, welche das badische Stamm wappenbild bis zum Beginn des 19. Jahrhunderts erfahren hat.

Unter Hermann und Ernst, den Söhnen des bereits erwähnten Mark grafen Christoph, der nach dem Tode Philipps von Hochberg-Sausenberg im Jahre 1503 in den Allinnbesitz der badischen Lande kam, bestand dann 1535 die Teilung statt, welche zur Entstehung der bernhardinischen i. e. hochbadischen Linie und der ernestinischen i. e. baden-durlachischen Linie führte, nachdem ja schon Jahre der dritte Sohn Christophs, Philipp, ohne Nachkommen gestorben war. Während der letztere noch die einfache Schwiegelinde auf seinem Siegel führt, nehmen nun Bernhard und Ernst zum erstenmal die Wappen mindestens Hermann in ihre Schilde auf; es interessiert hier speziell der Schild des ernestinischen, baden-durlachischen Hauses.

(Fig. 12)

An einer Urkunde von 1515 hängt noch ein Siegel Markgraf Ernsts mit der einfachen Schwiegelinde; 1522 erscheint sein Siegelwappen, aber dann bereits gevierteilt.[1] 1 enthält das badische Hauptwappen, die übrigen Quartiere

[1] R. Arch. Karlsr. Siegel 1522 p. 17.

* Wir geben die Photographie dieses Siegels mit einer Erlaubnis des Museums in Nürnberg. — Den Hinweis auf diese Urkunde verdanken wir wieder Herrn Dr. E. A. Stuckelberg. — [1] Arch. Karlsruhe Siegel 1522 p. 20.

* [1] Arch. Karlsr. Siegel 1522 p. 150.

* siehe d. Reproduktion.

die Wappen der von den Markgrafen Hochberg-Sausenberg übergegangenen Herrschaften[1]: 2 den Löwen von Hochberg im Breisgau (rot, gekrönt, in weiss). 3 Röteln (geteilt: wachsender roter Löwe in gelb, unten Veh). 4 den gesparrten Pfahl von Badenweiler (dreimal schwarz gesparrter goldener Pfahl in rot)[2].

Karl II., der Sohn des Markgrafen Ernst († 1553), führte in seinem Schilde noch ein Quartier mehr[1], mit dem Wappen der Herrschaft Üsenberg (weisser, abwärts gekehrter Flug in blau), das badische Hauswappen erscheint dann als Mittelschild, in 1 Hochberg, 2 Üsenberg und 3 und 4 sind gegenüber dem Schilde Ernsts miteinander vertauscht, so dass Badenweiler in 3, Röteln in 4 zu stehen kommt.

Fig. 22

In dieser Form, überhöht von drei Helmen mit Zimieren (Mitte: Baden, rechts: Hachberg, links: Üsenberg), flankiert von denjenigen von Badenweiler rechts und Röteln links, verbleibt nun das Wappen der ernestinischen i. e. baden-durlachschen Linie bis ca. 1620, zu welcher Zeit noch unter Markgraf Georg Friedrich, dem letzten Sohne Karls II., eine Vermehrung der Quartiere auf 10 stattfand. Karl selbst starb 1577 und hinterliess drei Söhne, die bis 1584 unter Vormundschaft standen: Ernst Friedrich 1584—1604; Jakob

[1] siehe d. Reproduktion.

[2] Das für Badenweiler angenommene Wappen ist dasjenige der Grafen von Strassberg, aus Neuenburger Stamm, deren Erbin, Elisabeth († 1352) Badenweiler, durch ihre Heirat mit dem Markgrafen Otto, an das Haus Baden brachte (Red.).

Fig. 22

In dieser Form, übereinstimmend von drei Helmen und Zimieren (Mitra) Linden, rechts: Hachberg, links: Eisenberg, durchsetzt von Stämmen von Jahrmarktsrechts und Rieneck links, verblieb nun das Wappen der erneuerten L. v. Baden-durlachschen Linie bis ca. 1830, zu welcher Zeit noch unter Markgraf Georg Friedrich, dem letzten Sohne Karls II., eine Veränderung der Quartiere auf 10 stattfand. Karl selbst stirbt 1577 und hinterlässt drei Söhne, die bis 1581 unter Vormundschaft standen: Ernst Friedrich 1581—1604; Jakob

[1] siehe 4 Reproduktion.

[2] Das 10. Halbquartier zusammenfassende Wappen ist besonders der Linie von Strassberg, zu Neuenbürger zählend, deren Erbe, (Hachberg) (1556) durchgeschlagen, diese Linie führt mit den Markgrafen Ernst, zu der Linie Baden durlach (ähnl.)

1584—1590; Georg Friedrich 1584—1621; alle bedienten sich, wie ihre Münzen und Siegel beweisen, desselben Wappen-Typus'.

Ein Blick auf das Wappen unserer Kaminplatte genügt, um es nach dem Gesagten sofort als dasjenige eines Markgrafen von Baden-Durlach aus dem 16. Jahrhundert erkennen zu lassen. Weniger rasch löst sich die Frage, welchem derselben es zuzuschreiben ist, da es sich durch Umstellung der Quartiere 3 und 4 auch mit demjenigen Karls II. und seiner Nachfolger, dem es am meisten entspricht, nicht völlig deckt. Auf Siegeln und Münzen scheint es in dieser Form, wenigstens nach den mir zur Verfügung stehenden diesbezüglichen Werken, überhaupt nicht vorzukommen. Die Reihenfolge der Quartiere auf dem Wappen

Fig. 23

der Platte entspricht der Reihenfolge, in welcher die betreffenden Herrschaften seinerzeit in den Besitz der Markgrafen von Hochberg-Sausenberg und Röteln gelangt sind, während auf dem Wappen Karls II., auch schon auf dem Siegel mit der Jahrzahl 1553, dem Jahre seines Regierungsantrittes, diese historisch richtige Reihenfolge verlassen und eine Umstellung der Quartiere 3 und 4, wohl bloss zur Erzielung einer gefälligeren Form (Gegenstellung der Löwen) bewerkstelligt worden ist. Dieser Umstand macht es recht wahrscheinlich, dass sich das Wappen unserer Platte in Bezug auf seine geschichtliche Entstehung zwischen die Wappen Markgraf Ernsts und Karls II., wie sie auf den ent-

1584—1590; Georg Friedrich 1584—1621; alle tollinden sind, wie ihre Münzen und Siegel bewisen, desselben Wappen-Typus.

Ein Blick auf das Wappen unserer Sonnenuhr genügt, um es mit dem Gesagten sofort als dasjenige eines Markgrafen von Ansbach-Bayreuth, des 16. Jahrhunderts erkennen zu lassen. Wenigstens zeigt sich die Frage, welchem derselben es zuzuschreiben ist, da es auch durch Umstellung der Quartiere 1 und 4 auch mit demjenigen Karls II. und seiner Nachfolger, wenn es im ersten entspricht, nicht völlig deckt. Nur Siegeln und Münzen wurde es in dieser Form, wenigstens nach den mir zur Verfügung stehenden denkwürdigen Werken, überhaupt nicht vorkommen. Die Reihenfolge der Quartiere auf dem Wappen

Fig. 22

der Platte entspricht der Reihenfolge, in welcher die nebenstehenden Hermelinfelder abwechselnd in den Hierax der Markgrafen von Hochberg Sausenberg und Rötelin gelangt sind, während nur dem Wappen Karls II. noch schon auf dem Siegel mit der Jahrzahl 1583, dem Jahre seines Regierungsantritts, diese historisch richtige Reihenfolge vorhanden und eine Umstellung der Quartiere 3 und 4, wohl blos zur Erreichung einer gefälligeren Form (Gegenstellung der Lowen) bewirkt stattgefunden worden ist. Dieses Umstand macht es recht wahrscheinlich, dass sich das Wappen unserer Platte in Hierax auf seine geschichtliche Entstehung zwischen die Wappen Markgraf Ernsts und Karls II., wie sie auf den an-

Fig. 24

sprechenden Siegeln vorhanden sind, einschiebt (also zwischen 1522 und 1553). Jedenfalls entspricht es völlig einer Beschreibung bei Spener, die des Markgrafen Ernst Wappen folgendermassen beschreibt: „.... Ernestus itidem toti imposuit Badensem parmulam, clypeo constante ex quadris Brisgoica, Usenbergia, Roetelana, Badenvilana ....“.

Zell will allerdings diese Angabe Speners nicht gelten lassen; erst Karl II. habe ein solches Wappen geführt und er verweist auf die Abbildung bei Sibmacher I, Taf. 8. Diese Abbildung aber stellt das Wappen der Markgrafen von Baden in der Form dar, die wir für Karl II. und seine Nachfolger kennen gelernt haben, also mit bereits vertauschten Quartieren 3 und 4. Sie entspricht dadurch nicht mehr der Beschreibung bei Spener und kann darum auch nicht gegen die Richtigkeit seiner Bemerkung vorgebracht werden. Übrigens kennt Spener die Abbildung und beschreibt sie auch unter Berücksichtigung ihres

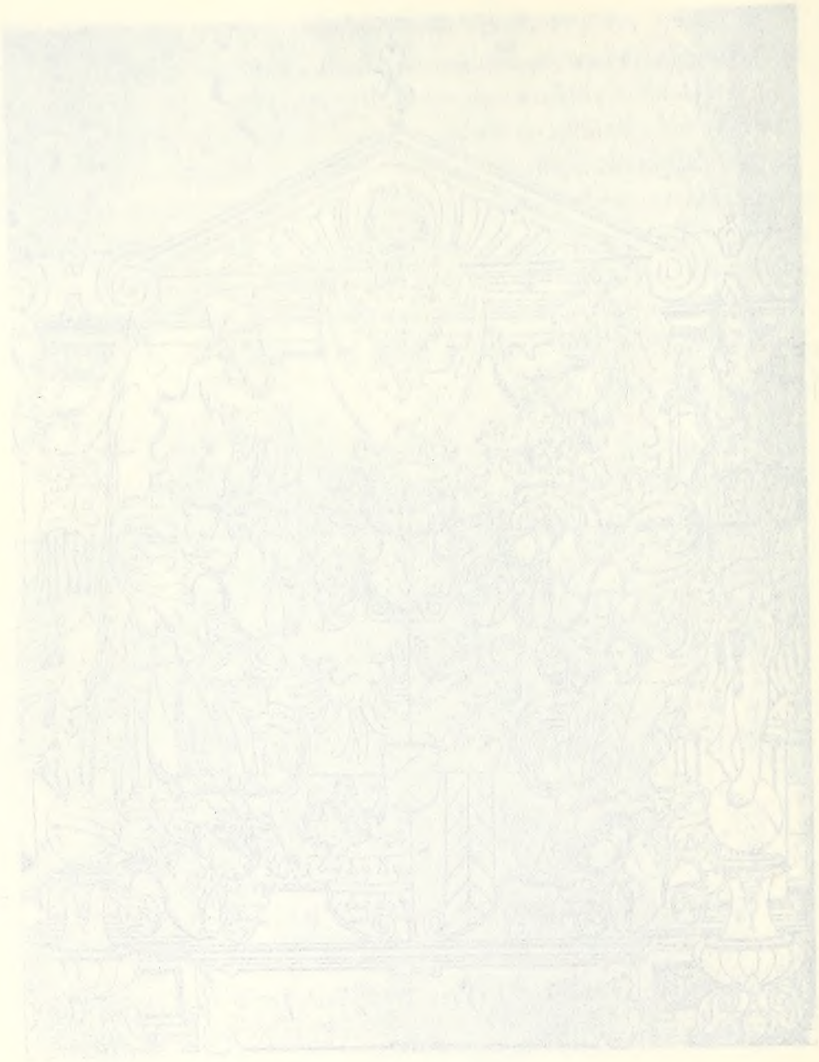


Fig. 21

Unterschiedes von seiner oben gegebenen Beschreibung. Es ist darum gar nicht so unmöglich, dass Spener doch Recht behält, und wenn es bis dahin an Beweisen gefehlt hat, so bringt unsere Wappenplatte wenigstens einen dafür, dass die von Spener beschriebene Wappenform doch tatsächlich einmal existiert hat, worüber auch in neuern Arbeiten über die geschichtliche Entwicklung des badischen Wappens, so viel wir wenigstens gesehen haben, nichts zu finden ist. Ob nun Markgraf Ernst am Ende seiner Regierung sich noch dieses Wappens bediente, ob vielleicht Karl II. vor seinem Regierungsantritt, ist nicht zu entscheiden. Leider ist auch nichts darüber zu erfahren, wann und woher die Platte in die Sammlung des historischen Museums gekommen ist[1].

Durch eine gütige Mitteilung des Herrn Direktor Kasser[2] wurden wir im weitern auf ein Blatt der im hiesigen Museum deponierten Wyssschen Scheibenriss-Sammlung aufmerksam gemacht, dessen Vorführung im Bild sich hier ohne viel Worte sehr gut anschliessen lässt: Das Wappen ist wieder dasjenige eines Markgrafen von Baden; die Jahrzahl 1571 weist auf Karl II.; das Schildbild und die Anordnung der Helme entsprechen denn auch ganz derjenigen seiner Siegel.

Die Zeichnung wird dem bernischen Glasmaler Samuel Sybold zugeschrieben, der wie es scheint, bis jetzt bloss in Zeichnungen und zwar von 1567—1574 nachgewiesen ist, der aber auch in bernischen Staatsrechnungen von 1578—1597 mehrfach als vom Staate beauftragter Glasmaler erscheint. Unschwer erkennt man schon an dieser einen Probe des Künstlers die Fehler seiner Zeichnung, wie sie Händke hervorgehoben hat: „schlanke Figuren und maskenhafte Gesichter"; die Kraft der heraldischen Formen bleibt jedenfalls hinter derjenigen der Platte zurück[3]. *K. G. S.*

Bauern- und Handwerkerwappen.

Von E. A. S.

Kennzeichen der Heraldik der bäuerlichen und handwerklichen Stände ist in erster Linie die Wahl des Schildbildes; dasselbe stellt Bodenprodukte oder Geräte des Ackerbaus, Weinbaus, der Viehzucht und aller Handwerke dar.

Zweites Kennzeichen der bäuerlichen Wappen ist der Wegfall der Helme; der Helm erschien demnach dem spätmittelalterlichen Menschen mehr als der

---

[1] Quellen: Spener, Operis heraldic. pars generalis et specialis. 1680. 1690.
v. Berstett, Münz-Geschichte des zähringen-badischen Fürstenhauses.
W. Brambach, Das badische Wappen auf Münzen und Medaillen. 1889.
F. Zell, Geschichte und Beschreibung des badischen Wappens. 1858.
v. Neuenstein, Das Wappen des grossherzogl. Hauses Baden in seiner geschichtlichen Entwicklung.
v. Weech: Siegel und Urkunden des badischen Landesarchivs.

[2] Wir verdanken hier Herrn Direktor Kasser seine stets bereitwilligste Überlassung des Materials, sowie seine freundliche Beihilfe aufs beste.

[3] Cf. Händke: Schweiz. Malerei im 16. Jahrh. — Festschrift für Eröffnung des bern. Kunstmuseums.

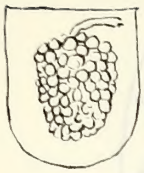


Fig. 25
Traube
Jahrzeitbuch Uster

Fig. 26
Spaten[1]
Jahrzeitbuch Uster

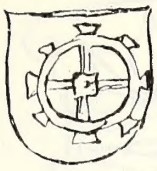


Fig. 27
Mühlerad
Jahrzeitbuch Uster

Schild ein Abzeichen des Ritters. In der Tat tragen Krieger aller Art im Krieg wohl Schilde, nicht aber Helme, wie sie in den Formenschatz der Heraldik aufgenommen worden sind, sondern nur Eisenhauben. Charakteristisch für das

Fig. 28
Mühlerad
Jahrzeitbuch Uster

Fig. 29
Kessel
Jahrzeitbuch Uster

Fig. 30
Pflug
Weihrauchschiffchen Zug

Bauern- und Handwerkerwappen der alten Schweiz ist somit das Fehlen von Helm, Helmdecke und Zimier; wie sich der hohe Adel vom niedern zu trennen

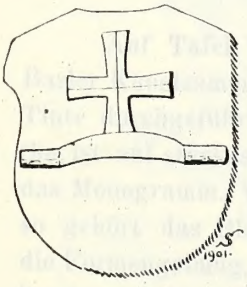


Fig. 31
Hackmesser
Zug

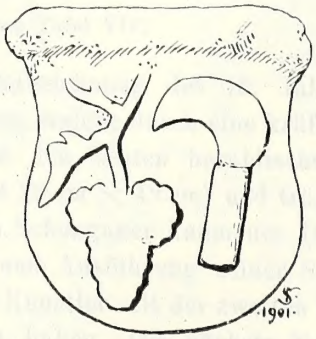


Fig. 32
Traube und Rebmesser
Oberwil (Zug)

sucht, indem er zahlreiche Prachtstücke seinem Wappen beifügt, so stellt sich der kleine Mann abseits, indem er in schlichter Weise sich auf den Schild beschränkt.

---

[1] Spaten sind sehr häufig, vgl. die Kupferstiche «Wappen aller regimentsfähigen Geschlechter der Stadt Bern» und «Wappentafel der lobl. Bürgerschaft der Stadt Zürich 1851», ein Steinrelief zu Kaiseraugst 1587 u. s. w.

Fig. 29
Trauben
Jahrzeitbuch Laer

Fig. 30
Spatel
Jahrzeitbuch Laer

Fig. 31
Mühlrad
Jahrzeitbuch Laer

Schild zur Abzeichen der Hilters. In der Tat trugen Krieger aller Art im Krieg wohl Schilde, nicht aber Helme, wie sie in den Formenschatz der Heraldik aufgenommen worden sind, sondern nur Schutzhauben. Charakteristisch für die

Fig. 32
Mühlrad
Jahrzeitbuch Laer

Fig. 33
Kessel
Jahrzeitbuch Laer

Fig. 34
Pflug
Weißenscheuerbuchen Zeug

Bauern- und Handwerkerwappen der alten Schwerte zeigt somit das Streben zur Heim, Heimatsecke und Nähe; wie sich der hohe Adel von niedern zu trennen

Fig. 35
Hammerer
Zeug

Fig. 36
Pfanne und Hammerer
Oberend Zeug

suchte, indem er eindeutige Familienbilder seinem Wappen beifügte, so strebt sich der kleine Mann ähnlich, indem er in sublimierter Weise sich auf den Schild beschränkt.

Tapeten und sehr lustig, sind die Kopfbedeckungen, Wappen aller nennenswerten Gewerbe, der Stadt Lern- und Wappenbild der hohe Hingewiesen, die sich durch Bäckerei, die Schmiedeei, Kaufmannes, Bier u. s. w.

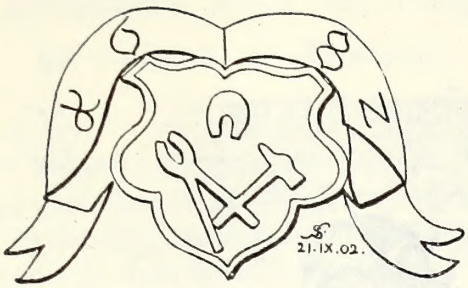


Fig. 33
Hufeisen, Zange und Hammer
Erlenbach (Zürich)

Fig. 34
Gebäck
Bülach 1673

Die hier in Abbildungen vorliegenden Proben zeigen uns eine Anzahl typischer Wappen kleiner Leute; sie könnten um Hunderte vermehrt werden und zwar aus dem Denkmälerschatz von Stadt und Land, Berg und Tal. Die Gegenstände, die als Schildbilder verwendet worden sind, zeigen, dass kein Erzeugnis dem alten Schweizer zu prosaisch erschien, um sein Eigentum zu kennzeichnen; vom Brot, Wecken, Bretzel[1], reicht die Stufenleiter bis zur Wurst, die sich in einem Schild von 1692 zu Flühen bei Mariastein ausgehauen findet.

Wappenriss mit dem Monogramm M ✝ S.

Von Paul Ganz.

(Hiezu Tafel VII).

Auf Tafel VII ist eine Federzeichnung des 15. Jahrhunderts aus der Basler Kunstsammlung wiedergegeben, welche durch eine kräftige, mit schwarzer Tinte durchgeführte Darstellung, zu den besten heraldischen Blättern gehört. Sie ist auf starkes Papier gezeichnet 29 cm × 42 cm) und trägt in brauner Tinte das Monogramm. Wenn auch Martin Schongauer kaum der Urheber sein dürfte, so gehört das Blatt doch in Stil und Ausführung seiner Schule an und zeigt die Formengebung, deren sich unsere Künstler seit der zweiten Hälfte des 15. Jahrhunderts fast ausschliesslich bedient haben. Die nächste Nummer des Archivs soll eine ausführliche Behandlung der Heraldik Schongauers und seiner Schule bringen, wobei auf die vorliegende Tafel zurückverwiesen wird.

Das Wappen mit dem springenden Hunde von Murbach gehört wahrscheinlich einem der zahlreichen Ministerialgeschlechter des mächtigen Klosters an; eine genauere Identifizierung ist bis jetzt nicht gelungen.

---

[1] Steinreliefs von 1447 und 1770 im historischen Museum zu Basel, Ofen im Rathaus zu Bülach u. s. w.

Fig. 38
Hufeisen, Zange und Hammer
Kirchenbuch (Zurich)

Fig. 39
Gefäss
Basler 1675

Die hier in Abbildungen vorliegenden Proben zeigen uns eine Anzahl typischer Wappen kleiner Leute; sie könnten um Hunderte vermehrt werden und zwar aus den Dorfmarkverbänden von Stadt und Land, Berg und Tal. Die Gegenstände, die als Schildbilder verwendet worden sind, zeigen, dass kein Jexenguis dem alten Schweizer zu prosaisch erschien, um sein Eigentum zu kennzeichnen; vom Brot, Wecken, Brezel', reicht die Stufenleiter bis zur Wurst, die sich in einem Schild von 1522 zu Kilchen bei Mörsteten angefunden fand.

Wappenriss mit dem Monogramm M + S.

von Paul Osna.

(Hiezu Tafel VII)

Auf Tafel VII ist eine Federzeichnung des 15. Jahrhunderts aus der Basler Fundsammlung wiedergegeben, welche durch eine kräftige, mit schwarzer Tinte durchgeführte Darstellung, an den besten heraldischen Blättern gemessen, sie ist auf stark Papier gezeichnet 20 cm — 42 cm und trägt in breiter Tinte das Monogramm. Wenn auch Jürgen Schongauer kaum der Urheber sein dürfte, so gemahnt das Blatt doch in Stil und Ausführung seiner Schule an und zeigt die Formengebung, deren sich unsere Künstler seit der zweiten Hälfte des 15. Jahrhunderts fast ausschliesslich bedienen lassen. Die nähere Nummer des Archives soll eine ausführliche Behandlung der Herrlich Schongauers und seiner Schule bringen, wobei auf die vorliegende Tafel zurückzuverweisen wäre.

Das Wappen mit dem springenden Hunde von Murbach gehört wahrscheinlich einem der zahlreichen Ministerialgeschlechter des mächtigen Klosters an; eine genauere Identifizierung ist bis jetzt nicht gelungen.

Siehe oben von 1917 und 1919 im historischen Museum zu Basel, Ofen im Rathaus zu Burgdorf u. s. w.

Wappenzeichnung XV^tes Jahrh.

Notes héraldiques tirées des comptes de reconstruction du château de Montagny (1449—1453).

Par F. Ducrest.

Le 17 décembre 1447, les Fribourgeois, sujets de l'Autriche, déclaraient la guerre au duc Louis de Savoie, qui les molestait pour rien et à tout propos depuis près de trois ans. Immédiatement, 1600 hommes se mettaient en campagne, sous la conduite de deux capitaines autrichiens venus de l'Alsace, Louis Mayer et Pierre de Mœrsberg. Le 21 décembre, ils s'emparaient du château de Villarsel-le-Gibloux, propriété des seigneurs de Challant, famille savoisienne, le pillaient, le mettait en cendres, en délivrant 36 de leurs concitoyens prisonniers. Le 24, veille de Noël, ils livraient un assaut furieux au château de Montagny, sans cependant arriver à faire capituler la garnison, incendiaient l'église et une partie du bourg et faisaient un riche butin. En même temps, le feu dévorait les villages de Ponthaux, Chandon, Villarimboud, Torny-Pittet, Noréaz, Séedorf; les Savoyards étaient battus à Agy et à la Chapelle-Rouge près de Fribourg; les Bernois, alliés de la Savoie, étaient défaits à la Schürra, près de Fribourg; plusieurs villages des environs de Morat étaient livrés aux flammes; 50 villages de la contrée de Grasbourg et Schwarzenbourg étaient pillés par les Fribourgeois. Mais à leur tour, après tant d'exploits, les vainqueurs furent attaqués à l'improviste par les Bernois près du Gotteron et ils y perdirent 300 hommes, parmi lesquels leurs meilleurs chefs. Quelques mois plus tard, Fribourg signait à Morat une paix humiliante; entre autres, elle devait payer à la Savoie 40,000 florins, plus 4000 autres pour la reconstruction du château de Villarsel, de l'église et du château de Montagny.

L'église de Montagny avait été incendiée; les murs cependant restaient debout, mais ils étaient dans un tel état de ruine qu'il fallut les démolir et les construire à neuf. Le château dut aussi subir de nombreuses réparations. A l'arrivée des Fribourgeois, la garnison avait enlevé la toiture du donjon et du bâtiment principal, afin de les empêcher d'y mettre le feu; elle semble avoir, dans le même but aussi détruit les échiffes ou guérites et les deux ponts, l'un à l'entrée du château, l'autre à l'entrée du donjon. Les Fribourgeois ne purent s'emparer du château.

Dix-huit mois après cette attaque, en juin 1449, le duc de Savoie, sur la demande du châtelain de Montagny, noble François Brillat, envoya son maître d'œuvres Aymonet Corniaulx visiter les ruines et ordonner les reconstructions nécessaires. Bientôt après, les ouvriers commencèrent les travaux, d'abord au chœur de l'église, puis à l'église elle-même, enfin au château, au four, au moulin de l'Arbogne, etc. Ces travaux durèrent jusqu'en 1453.

La Société d'histoire du canton de Fribourg a fait copier ces comptes de reconstruction, qui se trouvent aux archives de Turin, par M. Alfred Millioud, archiviste à Lausanne. Nous en faisons quelques extraits qui intéressent un peu l'héraldique. Ils nous montrent comment le duc de Savoie tenait à faire mettre

Notes héraldiques tirées des comptes de reconstruction du château de Montagny (1419—1453).

par A. Dufour.

Le 17 décembre 1417, les Fribourgeois, suivis de l'Autriche, déclarèrent la guerre au duc Louis de Savoie, qui les indisposait pour rien et à bon propos depuis près de trois ans. Immédiatement, 1600 hommes se mettaient en campagne, sous la conduite de deux capitaines autrichiens venus de l'Alsace, Louis Meyer et Pierre de Morsberg. Le 21 décembre, ils s'emparaient du château de Villarsel-le-Gibloux, propriété des seigneurs de Gisikon, fauteur de savoisienne, le brûlaient, le mettait en cendres, en délivrant 30 de leurs concitoyens prisonniers. Le 24, veille de Noël, ils livraient un assaut furieux au château de Montagny, sans cependant arriver à faire capituler la garnison, lorsqu'ils apprirent qu'une partie du bourg et faisaient en ville haute. En même temps, le feu dévorait les villages de Pontmaux, Chandon, Villarimbod, Tournyl-Haut, Noréaz, Fontaine, les Savoyards étaient battus à Aigy et à la Chapelle-Rôdze près de Rillonay; les Bernois, alliés de la Savoie, étaient défaits à le Sépaud, près de Fribourg; plusieurs villages des environs de Morat étaient livrés aux flammes; 30 villages de la contrée de Grasburg et Schwarzenburg étaient pillés par les Fribourgeois. Mais à leur tour, après tant d'exploits, les vainqueurs furent délogés à l'improviste par les Bernois près de Gümmenen et ils y perdirent 300 hommes, parmi lesquels leurs meilleurs chefs. Quelques mois plus tard, Fribourg signait à Morat une paix humiliante; entre autres, elle devait payer à la Savoie 40000 florins, plus 4000 autres pour la reconstruction du château de Villarsel, de l'église et du château de Montagny.

L'église de Montagny avait été incendiée; les murs extérieurs restaient debout, mais ils étaient dans un tel état de ruine qu'il fallut les démolir et les construire à neuf. Le château, dit aussi subir de nombreuses réparations. A l'arrivée des Fribourgeois, le gardien avait enlevé la toiture du donjon et du bâtiment principal, afin de les empêcher d'y mettre le feu; elle sentit avait, dans le même but, avait détruit les échelles en gerbées et les deux ponts, l'un à l'entrée du château, l'autre à l'entrée du donjon. Les Fribourgeois ne purent s'emparer du château.

Dix-huit mois après cette attaque, en juin 1419, le duc de Savoie, sur la demande du châtelain de Montagny, noble Jérémyas Rullat, envoya son maître d'œuvre Aymonet Corminaly visiter les ruines et commencer les reconstructions nécessaires. Bientôt après, les ouvriers commencèrent les travaux, d'abord au chœur de l'église, puis à l'église elle-même, enfin au château, au four, au moulin de l'Arbogne, etc. Ces travaux durèrent jusqu'en 1453.

La Société d'histoire du canton de Fribourg a fait copier ces comptes de reconstruction, qui se trouvent aux archives de Turin, par M. Alfred Millioud, archiviste à Lausanne. Nous en tirons quelques extraits qui intéressent un peu l'héraldique. Ils nous montrent comment le duc de Savoie tenait à faire mettre

ses armes sur tous les pommeaux et étendards qui brillaient au sommet des édifices qui lui appartenaient ou de ceux des seigneuries qui lui étaient sujettes.

Pro campanili ecclesie. Item (erat necesse) una pecia nemoris quercus pro faciendo unum pomellum (24 p. long.) et de uno pede de omnibus cadris, et quod coperiatur dictus pomellus de tolis albis .... et supra pomellum ponatur una crua ut decet, que pecia quercus fuit adducta a nemore domini Montagniaci per Johannem Gindroz de Montagniaco (1450). — 148 tolae albae empte sunt a Petro Buczel mercatori Friburgi (à 9 den. l'une: reçu du 10 avril 1451, Jac. Anthonie, not. 9 fl. 3 d. gr. pp.) — Item empti sunt 2400 orbetorum pro clavellando dictas tolas (reçu même date et not.) 12 den. gr. pp.

Item reddit quamdam aliam notam instrumenti per quam Johannes de Sassel alias Briaul carpentator suo medio juramento attestatus fuit implicasse videlicet in uno magno pomello campanilis dicte ecclesie, in 4 parvis pomellis 4 lucanarum dicti campanilis et in uno magno canali quercus existente supra tectum dicte ecclesie juxta dictum campanile 112 tolas albas ac duo millia parvorum clavorum (19 mai 1451, même notaire). — Item quod erat necessarium in dicto campanili ordinavit magister operum, primo 4 tirans de 28 p. long., 1 p. alt., et 1 espant spissitudinis. — Item 4 trabes de quibus fient 8 columne pro lucanis campanilis pro audiendo cimballos (28 p. long., $^1/_2$ p. alt., 1 espant spissitudinis (que lucane erant numero quatuor).

Item libravit Johanni Boneta (vel Boveta) serraliatori de Lausanna pro factura seu constructione unius crucis ferri que fuit posita supra campanile predicte ecclesie Montagniaci munite unius galli. — Item pro precio unius banderie ferri posite supra turrim castri domini Montagniaci armate armis domini nostri ducis inclusa pictura (reçu du 25 févr. 1450, Joh. de Passibus, not.) 14 flor. pp. — Item libravit Johanni de Montagniaco pro 20 magnis clavis ab eodem emptis pro clavellando predictam crucem (reçu du 10 avril 1451, Jac. Anthonie) 2 den. ob. gr. — Item libravit Otteto Savari de Corcellis, pro charreagio unius crucis pro campanili, banderete turris castri, unius bosseti pleni tolis et 2 ballonum grossorum clavorum a Lausanna usque Montagniacum (reçu du 6 juin 1451, Joh. Lombard.) 2 fl. 6 d. gr. pp.

Item ordinavit imbochiare les eschiffes (bretèches) existentes juxta magnam turrim et eas faceret domifficari (domisticari) et tota ramatura fieret de nemore quercus exceptis chivronibus, que eschiffe erant destructe propter guerram Friburgensium et fieret quelibet ad quatuor cadros et poneretur in qualibet unus pomellus qui coperiretur de tolis, in summitate cuiuslibet ponerentur arma domini.

Item libravit Tybaudo de Ponte serraliatori de Lausanna pro factura et constructione duarum banderiarum incluso ferro, tolis nigris, albis, clavis, picturis, lanceis de super ad ponendum super duabus bertraches (betrèches?) dicti castri pro tanto emptarum. (Reçu de Laus. 16 juil. 1451, Anth. Pichet, not.), 5 flor. 6 den. gr. pp.

Item libravit Ottheto Savary de Corcellis pro adducendo cum suo curru duas banderias in quibus sunt arma domini nostri ducis a Lausanna usque apud Montagniacum pro 8 d. bon. (reçu du 20 juillet 1451, Jac. Anthonie) 8 den.

ses armes sur tous les pommeaux et diamants qui brillaient au sommet des édifices qui lui appartenaient ou de ceux des seigneuries qui lui étaient subalternes.

Item conquavit ecclesie. Item (erat necesse) une pecia nemoris quercus pro faciendo unum pomellum (24 p. long.) et de uno pede de omnibus cedris, et quod coperiatur dictus pomellus de tolis albis .... et super pomellum ponatur unum crux ut decet, que pecia quercus fuit addicta a memore domini Silentaynici per Johannem Gindres de Silentaynico (1450). — 115 tolas albas empte sunt a Petro Ducesel mercatori Friburgi (à 6 den. l'une; reçu du 10 avril 1451, Jac. Antbonis, not. 9 fl. 3 d. gr. pp.) — Item empti sunt 2400 crucetorum pro clavellando dictas tolas (reçu même date et not.) 12 den. gr. pp.

Item radii quandam aliam notam instrumenti per quem Johannes de Sassel alias Friand carpentator suo medio juramento attestatus fuit hoc videlicet in una magna pomello campanilis dicte ecclesie, in 4 parvis pomellis 4 incanarum dicti campanilis et in uno magno canali quercus existente super tectum dicte ecclesie juxta dictum campanile 112 tolas albas et duo milia parvorum clavorum (19 mai 1451, même notaire). — Item quod erat necessarium in dicto campanili ordinavit magistro operum, primo 4 tiranis de 28 p. long. 1 p. alt. et 1 equal spissitudinis. — Item 4 trabes de pulnis item 8 columnas pro incanis campanilis pro sustinendo cintalios (28 p. long. 1/2 p. alt. 1 equal spissitudinis (que incanas erant numero quatuor).

Item liberavit Johanni Ronda (vel Rovedo) servitori de Lausanna pro factura seu constructione unius crucis ferri que fuit posita super campanile predicte ecclesie Sancti Maurici unius galli. — Item pro pretio unius banderie ferri posite super turrim nostri domini Montagnetici urnam aurea de mini nostri ducis Sabaudie pictura (reçu du 20 fév. 1450, Jod. de Passiqui, not.) 14 flor. pp. — Item liberavit Johanni de Montagnaco pro 20 milgens clavis ad eodem empti pro clavellando predictam urnam (reçu du 10 avril 1451, Jac. Antbonis) 2 den. ob. gr. — Item liberavit Petito Savart de Corcelles pro clavellagio unius crucis pro campanili, lanceorum turris nostri, unius bosselli plani tolis et 2 ballonum grossorum clavorum à Lausanna usque Montagnieum (reçu du 6 juin 1451, Jod. Jaonbond.) 2 fl. 6 d. gr. pp.

Item ordinavit imbeldiare les vaublis (bretèches) existentes juxta magnum turrim et eas fundere domilliaer (domiciliari) et tota rasnatura ferri de memore quercus excepte clavrondus, que secundo erant deaurate propter guerram Fri burgensium et fuerat pneldet ad quatuor cadros et pomerium in qualibet unus pomellus qui coperietur de tolis, in summitate cuiuslibet pomerium urna dominii.

Item liberavit Tybaudo de Ponte serralatori de Lausanna pro cartera et constructione duarum banderiarum unius ferro, tolis nigris, albis, clavis, picturis, lanceis de super ad pomellum super dictas bouteresses (bretèches?) dicti castri pro tanto compacatum. (Reçu de Jaus. 10 juil. 1451, Antb. Pichet, not.) 5 flor. 6 den. gr. pp.

Item liberavit Ortheto Savary de Corcelles pro addicendo eam seu curvandas banderias in quibus sunt arma domini nostri ducis a Lausanna usque ad Montagnieum pro 8 d. long. (reçu du 20 juillet 1451, Jac. Antbonis) 8 den.

gr. pp. — Item libravit Johanni Buczet de Friburgo pro 40 tolis albis ab eodem emptis per dictum castellanum et pro 1 mille de orbet pro clavellando dictas tolas (à 9 d. la tole et 5 gr. le mille d'orbet. Reçu du 15 août 1451, même not.) 2 fl. 11 d. gr. pp.

Item libravit Petro Briaul et Johanni Mugneron pro tachia etc. de faciendo totam rameriam duorum chaffalorum existentium juxta magnam turrim Montagniaci de nemore quercus et ipsam rameriam scindere et excarrare ac eciam coperire de tegula platta et facere in qualibet unum pomellum copertum tolis albis et ponere in quolibet pomello vexilla domini et lanonare circumcirca dictos chaffalos et chivronare bene et lattare de bono rosto? Et hoc precio 53 fl. pp. (acte du 10 mai 1449, Jac. Anthonie, reçu du 6 juin 1451) 53 fl. pp.

Item ordinavit facere fieri unum pulcrum vexillum in quo sint arma domini supra pomellum lucerne magne turris. — Item libravit Johanni Bonetaz (vel Bovetaz) de Lausanna serraliatori manu Aymoneti Corniaulx (magistri operum dui ducis in patria Vaudi) pro factura et pretio ferri unius vexilli in quo sunt arma domini nostri ducis (reçu du 6 déc. 1450, Jac. Anthonie) 7 fl. pp.

Pro magna domo castri. Ordinavit magister operum quod fierent 10 lucerne circumcirca domum ad illuminandum supra trabaturam et in qualibet unum pomellum et coperiri tolis albis. — Item quod in summitate cuiuslibet pomelli duorum pomellorum ponerentur vexilla armorum domini. Item quod emeret tolas et orbetos necessarios pro coperiendo duos magnos et 10 pomellos lucernarum (acte du 12 avril 1452, Jac. Anthonie).

Item libravit Johanni Bollaz pro suis salario et expensis unius diei qua vacavit cum ejus equis et curru charreando et adducendo tres pecias nemoris quercus pro faciendo 3 pomellos (reçu du 20 mai 1452) 6 d. gr. — Item libravit Petro Buczet de Friburgo pro 256 tolis albis ab eodem emptis pro coperiendo pomellos magni tecti et pomellos lucanarum et pro ponendo in una canali in castro (reçu 10 nov. 1452, Jac. Anth.) 15 fl. 8 d. pp. — Item libravit eidem Petro Buczet pro 5 millibus orbetorum ab eodem emptis pro clavellando tolas prementionatas. 2 fl. 7 d. gr. pp.

Item libravit magistro Maggienbert de Friburgo et Jaco Fabri? pro 2 banderiis ferri in quibus sunt arma domini et perchiis cum clavibus necessariis per ipsos factis inclusis omnibus in ipsis necessariis (reçu du 20 nov. 1452) 15 fl. pp. — Item libravit Glaudio Cossonay de Noreaz pro adducendo a Friburgo Montagniacum dictas duas banderias (reçu comme dessus) 6 d. gr. pp.

Ahnentafeln berühmter Schweizer.

IV.

Junker Hans Rudolf Grebel von Maur, 1740—1774.

Waren es bis anhin mehr die Persönlichkeiten der von uns veröffentlichten Ahnentafeln, welche ein gewisses Interesse verdienten, so bietet uns

r. pp. — Item libravit Jolanni Buxeet de Friburgo pro 40 tolis albis ad eodem mpsis per dictum castellanum et pro 1 tolle de ordei pro claveliando dictas ola (à 9 d. la tola et 5 gr. le nulle d'ordei. Recu du 13 août 1491, même nol.) 8 fl. 11 d. gr. pp.

Item libravit Petro Bridaul et Johanni Bugueron pro tenelis etc. de acendo totam ramenam dictam chaffalorum extraendiorum pratis magnum turrim lontagnaci de nemore quercus et ipsam ramenam ardendo et cineresis ac dam coperire de tegula plata et facere in quantiet unum pomellum coperium olis albis et ponere in quolibet pomello vexilla domini et lanceas cum ...ios chaffalos et chivrenare lenè et latiare de bono rosio? Et hoc pro ...o 8 fl. pp. (acte du 10 mai 1490, Jac. Antbonio, reçu du 3 juin 1491) 68 fl. pp.

Item ordinavit facere fieri unum pulcrum vexillum in quo sint arma domini ...pra pomellum laxeme magne turris. — Item libravit Johanni Bonolas (vel ...overas) de Lausanna serrallatori manu Aymonet Cornaulz (magistri operum ...ni dicis in patria Vaudi) pro factura et proflo ferri unius vexilli in quo sunt ...rma domini nostri ducis (reçu du 6 déc. 1492, Jac. Antbonio) 7 fl. pp.

Pro magno clavo vexilli. Ordinavit magistro operum quod fierent 10 lucerne ...ireumclera domum ad illuminandum supra tradaturam et in quolibet unum ...omellum et coperiri tolis albis. — Item quod in summitate cuiuslibet pomelli ...uorum pomellorum pauceratur vexilla armorum domini. Item quod circuit tolas ...l orbetos necessarios pro coperiendo illos magnos et 10 pomellos lucernarum ...acte du 12 avril 1492, Jac. Antbonie).

Item libravit Johanni Bollax pro suis salario et expensis manus dici qua ...vacavit cum ejus equis et curru claversando et adducendo tres pentes nemoris ...uercus pro faciendo 3 pomellos (reçu du 20 mai 1492) 6 d. gr. — Item libravit ...etro Buxeet de Friburgo pro 220 tolis albis ad eodem emptis pro coperiendo ...omellos magni tecti et pomellos lucernarum et pro pendendo in eos canali in ...aatro (reçu 10 nov. 1492, Jac. Antb.) 13 fl. 8 d. pp. — Item libravit eidem ...etro Buxeet pro 5 millibus orbetorum ad eodem emptis pro claveliando tolas ...rnementionatas. 2 fl. 7 d. gr. pp.

Item libravit magistro Mangionnet de Friburgo et Jaco Fabri? pro 2 ...andariis ferri in quibus sunt arma domini et pertitis eum clavibus necessariis ...er ipsos facta inclusis omnibus in ipsis necessariis (reçu du 30 nov. 1492) 5 fl. pp. — Item libravit Claudio Cassonay de Sierre pro adducendo a Fri...urgo Montagnacum dictas duas bandarias (reçu même dessus) 5 d. gr. pp.

Alimentarien bernischer Schlösser.

IV.

Junker Hans Rudolf Gredel von Mur, 1710—1774.

Waren es bis anhin meist die Verhältnisse der von uns verzeichneten Alimentarien, welche von gewissem Interesse zu bieten, so bietet uns

vorliegende Tafel in ihrem Gesamtbilde ein nicht uninteressantes zürcherisches Kulturbild des 17. Jahrhunderts und zeigt uns zugleich, wie sehr sich schon damals verwandtschaftliche Beziehungen und politische Tendenzen nahe standen. Dem Kenner der zürcherischen Geschichte werden beim ersten Blick die Namen einzelner Persönlichkeiten auffallen, die in der Politik des 17. Jahrhunderts eine ganz bedeutende Rolle spielten, haben wir doch in den Ahnen unseres Probanten die Häupter einer ganzen Partei vereinigt, die es sich trotz ihrer hohen politischen Stellung im eigenen Vaterlande nicht nehmen liess, auch noch einem fremden Herrn zu dienen und dem Glanze des französischen Goldes nicht zu widerstehen vermochte. In der Tat wird in der ausführlichen Korrespondenz des damaligen französischen Residenten Mouslier so ziemlich die ganze Gesellschaft ihrer getreuen Gesinnung gegenüber der Krone Frankreichs hervorgehoben; an ihrer Spitze der damalige zürcherische Bürgermeister und erste Vertreter des eidgenössischen Vorortes: Joh. Heinrich Waser.

Machen wir uns vorerst mit der Persönlichkeit unseres Probanten etwas näher bekannt. Als Sprosse jener Branche der Familie Grebel, welche der adeligen Stube einverleibt war und den zürcherischen Junkertitel führte, war die staatsmännische Laufbahn für den jungen Mann von vornherein vorgezeichnet. Aus seiner Jugendzeit interessiert uns, dass 1754 Wieland als Hofmeister in das Haus Grebel-Meyer von Knonau zog, um dem Sohne Rudolf, sowie zwei andern zürcherischen Patrizierssöhnen, Ott und Lochmann, Privatunterricht zu erteilen. Heute noch sind in der Familie Ott die Diktate des jungen Dichters vorhanden, während der Persönlichkeit selbst in der Familientradition keine allzu grosse Verehrung gezollt wurde. Zu Ehren von Grebels Mutter, Verena geb. Meyer von Knonau, einer feingebildeten Dame, dichtete Wieland die „Empfindung des Christen"; ebenso lebt die Frau Amtmann in Wielands „Moralischen Erzählungen" als Selima weiter. Übrigens scheint die fromme Hausfrau den jungen Genius ziemlich in Schranken gehalten zu haben, wenigstens galt Wielands schwärmerische Verehrung bald nicht mehr dieser, wohl aber deren Cousine, Frau von Grebel geb. von Lochmann, einer jungen, schönen Witwe, die indes ihr Interesse für den jungen Dichter bald mit der Liebe zu einem Zürcher Patrizier tauschte und als behäbige Frau Statthalterin ihren zweiten Ehebund schloss. Aber auch abgesehen von dem deutschen Dichter war die Familie Grebel durch einen nahen Anverwandten, Ludwig Meyer von Knonau, ein nicht unbedeutender Fabeldichter seiner Zeit, stets auf vertrautem Fusse mit der Literatur und Poesie des 18. Jahrhunderts. Junker Rudolf heiratete, nachdem auch er gemäss der Familientradition das Amt eines fürstlich-bischöflichen Konstanzer Amtmanns erlangt hatte, eine reiche Patrizierstochter, Anna Barbara Usteri vom Neuenhof, starb jedoch wenige Jahre später im Alter von nur 34 Jahren. Sein einziger Sohn, Junker Hans Georg Grebel-Lavater (1770 bis 1840), Oberrichter und Pfleger der adeligen Gesellschaft, starb 1840 und hinterliess nur drei Töchter, von welchen zwei unverheiratet blieben, die dritte den Oberstlt. Friedrich Schulthess- von Grebel von Zürich (1804—1869) heiratete.

vorliegende Tatsache in ihrem Gesamtbilde ein nicht unbeträchtliches kulturbild des 17. Jahrhunderts und zeigt uns zugleich, wie sehr sich damals verwandtschaftliche Beziehungen und politische Tendenzen nahe standen. Dem Kenner der zürcherischen Geschichte werden beim ersten Blick die Namen einzelner Persönlichkeiten auffallen, die in der Politik des 17. Jahrhunderts eine ganz bedeutende Rolle spielten, haben wir doch in den Adnen unseres Probanden die Hauptzüge einer ganzen Partei vereinigt, die es sich trotz ihrer hohen politischen Stellung im eigenen Vaterlande nicht nehmen liess, auch noch einem Fremden Herrn zu dienen und den Glanze des französischen Hofes noch zu widerstehen vermochte. In der Tat wird in der zürcherischen Korrespondenz des dänischen französischen Residenten Monsieur so häufig die ganze Gesellschaft ihrer geistigen Gesinnung gegenüber der Krone Frankreichs hervorgehoben; an ihrer Spitze der dänische zürcherische Hofgesandte und erste Vertreter des eidgenössischen Vorortes: Joh. Heinrich Wasser.

Machen wir uns vorerst mit der Persönlichkeit unseres Probanten etwas näher bekannt. Als Sprosse jener Familie der Familie Grebel, welche der adeligen Stube einverleibt war und den zürcherischen Junkertitel führte, war die staatsmännische Laufbahn für den jungen Mann von vornherein vorgezeichnet. Aus seiner Jugendzeit interessiert uns, dass 1651 Wetzel als Hofmeister in das Haus Grebel Meyer von Knonau zog, um dem Sohne Rudolf, sowie zwei andern zürcherischen Patrizierssöhnen, Ott und Lochmann, Privatunterricht zu erteilen. Heute noch sind in der Familie Ott die Bilder des jungen Doktors vorhanden, während der Persönlichkeit selbst in der Familiengeschichte keine allzu grosse Verehrung gezollt wurde. Zu Ehren von Grebels Mutter, Verena geb. Meyer von Knonau, einer frömmelnden Dame, dichtete Wetzel die „Ode pflanzung des Christen"; ebenso hat die Frau Anthonia in Wetzels „Moralischen Erzählungen" als Schöne wieder. Offenbar erhielt die Gemme Hausfrau den jungen Doktor zunächst in Schweizen gehalten zu haben, wenigstens galt Wetzlands schwärmerische Verehrung bald nicht mehr dieser, wohl aber dem Cousine, Frau von Grebel geb. von Lochmann, einer jungen, schönen Witwe, die Lucke für Interessen für den jungen Doktor hatte mit der Liebe zu einem Zürcher Patrizier tauschte und als behäbige Frau Stadtrichterin ihren zweiten Ehemann schloss. Aber auch abgesehen von dem deutschen Dichter war die Familie Grebel durch einen andern Anverwandten, Ludwig Meyer von Knonau, ein nicht unbedeutender Fabeldichter seiner Zeit, stets auf vertrautem Fusse mit der Literatur und Poesie des 18. Jahrhunderts. Dieser Rudolf Meyer, nachdem auch er gemäss der Familientradition das Amt eines französischen Kornmeisters Anhausen erlangt hatte, eine reiche Patrizierstochter, Anna Barbara Gyseri von Neuenhof, starb schon wenige Jahre später im Alter von nur 34 Jahren. Sein einziger Sohn, Junker Hans Georg Grebel Lavater (1710 bis 1840), Oberrichter und Pfleger der adeligen Gesellschaft, starb 1840 und hinterliess nur drei Töchter, von welchen zwei unverheiratet blieben, die dritte den Oberstl. Friedrich Schulthess- von Grebel von Meilen (1804—1860) heiratete.

Kehren wir zurück zu den väterlichen Vorfahren unseres Probanten, so bietet sich uns ein abgeschlossenes Bild jenes streng abgeschlossenen Zirkels der Constaffel, der „Adeligen Stube", der einzigen staatlich anerkannten zürcherischen Adelskorporation mit politischen Vorrechten. Die Familie Grebel gehörte in der Branche unseres Probanten seit deren Bestehen stets dieser Korporation an und gelangte zu hohen politischen und militärischen Ehren.

Es ist bezeichnend, dass bis zur Revolution die Junker-Familien der adeligen Stube niemals einem bürgerlichen Berufe oblagen und einzig Staats- und Militärdienst als standesgemäss erachteten. Es mag uns dies um so merkwürdiger erscheinen, als sich seit Anfang des 17. Jahrhunderts neben jenem feudalen Kreise eine neue, mindestens so massgebende Aristokratie bildete, die in ihrer sozialen Stellung als Grosskaufleute in Zürich bereits die erste Rolle spielte. War die Popularität der Junker infolge ihrer feudalen Traditionen bei der Bevölkerung bereits stark im Schwinden (seit 1560—1803 gelangte kein Junker mehr auf den Bürgermeisterstuhl), so erfreute sich jenes unmittelbar aus der Bürgerschaft hervorgegangene Patriziat schon infolge seiner liberaleren Anschauungen um so grösserer Beliebtheit und gelangte auf diese Weise zu ganz gewaltigem politischem Einfluss. Dieses reiche Patriziat finden wir in seinen Spitzen auch in unserer Ahnentafel vertreten, und wir sehen zugleich, dass, wo diplomatische Rücksichten mitspielten, selbst eine so vornehme Familie wie unsere Junker Grebel sich unter Umständen mit bürgerlichen Partien begnügen konnten. War die Mutter Junker Rudolfs aus einem der ältesten Junker-Geschlechte entsprossen, so treffen wir in der Grossmutter, Emerentiana geb. Waser von Lufingen, die Tochter einer zwar nicht viel jüngeren Familie, die sich indes erst durch den Grossvater aus dem Bürgerstande in die Reihen der ersten Patriziatsfamilien emporgeschwungen hatte. Dieser Grossvater, Joh. Heinrich Waser (1600—1669), entstammte einer zwar schon im 15. Jahrhundert politisch hervorgetretenen Familie, war jedoch als Sohn eines Gelehrten in einfachen Verhältnissen aufgewachsen und hat es grösstenteils durch seinen Fleiss, seine Tüchtigkeit und Intelligenz vom einfachen Ratssubstituten bis zum Bürgermeister gebracht, selbst ohne zuvor Mitglied des kleinen Rates gewesen zu sein. Einen weitern Beweis des hohen Ansehens, das dieser Mann genoss, ersehen wir aus seiner Wahl zum Obmann der Gesellschaft der Schildner zum Schneggen, welche schon ein Jahr nach seinem Eintritt in die Gesellschaft erfolgte. Aber schon zu Wasers Lebzeiten, vielmehr jedoch nach seinem Tode, wurde er eines sehr intimen Verkehrs mit Frankreich bezichtigt und heute ist es erwiesen, dass der Mann, der seiner Vaterstadt und seinem Vaterlande einerseits so viel Gutes und Grosses geleistet hat, sich anderseits den Lockungen eines Monarchen nur zu sehr willfährig gezeigt hat, so dass uns das sympathische Bild Wasers, der uns durch Meyers Jenatsch so angenehm bekannt geworden ist, leider nicht mehr durch seine Tugendgrösse und Charakterfestigkeit fesseln kann.

Auch Wasers Sohn, der reiche Seckelmeister Heinrich Waser, gleich seinem Vater Gerichtsherr zu Lufingen, scheint seinen Reichtum zumeist französischem Golde verdankt zu haben, um so mehr, als seine Frau, Magdalena

Kehren wir zurück zu den früheren Verhältnissen unserer Produktion, so bietet sich uns ein abgeschlossenes Bild jenes strenge abgeschlossenen Zirkels der Constaffel, der „Adeligen Stube", der einzigen ständisch anerkannten zählerischen Adelskorporation mit politischen Vorrechten. Die Familie Grubel gehörte in der Francke unserer Produktion zeit derem Bestehen stets dieser Korporation an und gelangte zu hohen politischen und militärischen Ehren.

Es ist bezeichnend, dass bis zur Revolution die Junker-Familien der adeligen Stube niemals einem bürgerlichen Berufe obliegen und zwischen Staats- und Militärdienst als standesgemäss erachteten. Es lag uns dies um so merkwürdiger erscheinen, als sich seit Anfang des 17. Jahrhunderts neben jenem feudalen Kreise eine neue, minderbemittelte aber ungleichmässig Aristokratie bildete, die in ihrer sozialen Stellung als Grossgrundbesitzer in Zürich bereits eine reiche Blüte erlebte. War die Popularität der Junker infolge ihrer feudalen Tendenzen bei der Bevölkerung bereits stark im Schwinden (seit 1798 — 1803 gelangte kein Junker mehr auf den Bürgermeisterstuhl), so erfreute sich jener unmittelbar aus der Bürgerschaft hervorgegangene Patrizier schon infolge seiner liberaleren Ansichtungen um so grösserer Beliebtheit und gelangte auf diese Weise zu ganz bedeutendem politischem Einfluss. Dieses reiche Patrizier-Geschlecht wollen wir in seinem Spiegelbild in unserer Altmutter vertreten, und wir sehen zugleich, dass, wo diese mustische Rückseiten mitspielten, sollte eine so vornehme Familie wie unsere Junker Grubel sich unter Umständen mit bürgerlichen Partien begnügen konnten. War die Mutter Junker Rudolfs, aus einem der ältesten Junker-Geschlechter entsprossen, so treffen wir in der Grossmutter, Emerentiana geb. Wasser von Landgut, die Tochter einer zwar nicht vielgenannten Familie, die sich indessen durch den Grosswater aus dem Bürgerstande in die Reihen der ersten Patrizierfamilien emporgeschwungen hatte. Dieser Grosswater, Joh. Heinrich Wasser (1600—1660), entstammte einer zwar schon im 14. Jahrhundert politisch hervorgetretenen Familie, war jedoch als Sohn eines Geistlichen in einfachen Verhältnissen aufgewachsen und hat es grösstentheils durch seinen Fleiss, seine Tüchtigkeit und Intelligenz von einfachen Rätsschreibereien bis zum Bürgermeister gebracht, selbst ohne unter Mitglied des kleinen Rates gewesen zu sein. Einen weiteren Beweis des hohen Ansehens, das diesem Manne gemäss, erschien wir aus seiner Wahl zum Obmann der Gesellschaft der Schildner zum Schmeggen, welche schon ein Jahr nach seinem Eintritt in die Gesellschaft erfolgte. Aber schon zu Wassers Lebzeiten, vielmehr jedoch nach seinem Tode, wurde er einer sehr intimen Verbindung mit Frankreich beschuldigt und heute ist es erwiesen, dass der Mann, der seiner Vaterstadt und seinem Vaterlande einerseits so viel Gutes und Grosses geleistet hat, sich andererseits den Lockungen eines Monarchen nur zu sehr willfährig gezeigt hat, so dass uns das symptomatische Bild Wassers, der uns durch Meyers Jonatsch so augenfällig bekannt geworden ist, leider nicht mehr durch seine Tugendgrösse und Charakterfestigkeit fesseln kann.

Auch Wassers Sohn, der reiche Seidenmeister Heinrich Wasser, gleich seinem Vater Gerichtsherr zu Tuchgen, scheint seinem Reichthum zumeist dem zweifelhaften Gelde verdankt zu haben, um so mehr, als seine Frau, Magdalena

Junker Hans Rudolf Grebel von Maur
n. 28. XI. 1740 m. 1. VII. 1774
fürstlich-bischöflicher Konstanzer Amtmann in Zürich
c. 18. VIII. 1767 m.

Anna Barbara Usteri von Neuenhof
n. 11. VII. 1747 m. 10. III. 1824

Hans Georg Grebel von Maur
n. 12. X. 1707 m. V. 1783
fürstlich-bischöflicher Konstanzer Amtmann in Zürich
c. 8. XI. 1729 m.

Verena Meyer von Knonau
n. 1713 m. 22. VI. 1764

Hans Rudolf Grebel von Maur
n. 1655 m. 1713
XVIII. z. Rüden
Landvogt zu Grüningen
c. 1684 m.

Emerentiana Waser
von Lufingen
n. 1663 m. 1743

Hans Ludwig Meyer von Knonau
m. 1729
Landvogt zu Regensberg
Gerichtsherr zu Weiningen

Elisabetha von Escher v. Luchs
m. 1755

Hans Rudolf Grebel
von Maur
1631—1670
XVIII z. Rüden
Landvogt zu
Regensberg
c. 1650 m.

Cleophea von Zoller

Heinrich Waser
von Lufingen
n. 1633 m. 1696
Gerichtsherr von
Lufingen
Seckelmeister
c. 1657 m.

Magdalena von Lochmann
n. 1641

Hans Meyer von Knonau
XVIII. z. Rüden
Landvogt in
Eglisau
m. 1695
c. 1660 m.

Barbara von Schneeberger
n. 1637 m. 1709

Hans Conrad von Escher v. Luchs
1655—1724
Constaffelherr
c. m.

Anna Elisabetha von Reinhard
m. 1683

Hans Georg Grebel
von Maur
1601—1640
Constaffelherr
c. 1629 m.

Anna von Meiss
von Kempten
m. 1684

Heinrich von Zoller
XVIII. z. Rüden
m. 1664
Amtmann zu
Winterthur
c. 1631 m.

Elisabetha Rubli

Hans Heinrich Waser
von Lufingen
n. 1600 m. 1669
Bürgermeister der
Stadt Zürich
c. 1624 m.

Anna Füssli
m. 1641

Heinrich v. Lochmann
n. 1613 m. 1667
Oberst, Ratsherr
c. m.

Emerentiana Gossweiler

Johs. Meyer v. Knonau
1606—1658
Amtmann am
Oetenbach
c. m.

Barbara von Zoller

Ludwig von Schneeberger
n. 1591 m. 1658
Seckelmeister
c. 1632 m.

Dorothea v. Grebel
n. 1600 m. 1683

Hans Georg v. Escher v. Luchs
n. 1620 m. 1686
Amtmann zu
Winterthur
c. m.

Elisabetha Hess
1627—1693

Bernhard v. Reinhard
n. 1641 m. 1700
Amtmann im
Wettingerhaus

Anna Margaretha v. Escher v. Luchs
m. 1694

Conrad Grebel
von Maur
1564—1630
Schultheiss
Landvogt zu
Regensberg
c. m.

Anna von Schmid

Hans Rudolf v. Meiss
Herr auf Kempten
† 1633

Anna Maria v. Ulm

Hs. Heinrich v. Zoller
1564—1625

Anna Elisabetha v. Escher v. Luchs
m. 1630

Georg Rubli
Zeugherr

Cleophea v. Schwerzenbach

Joh. Caspar Waser
Chorherr
m. 1625

Dorothea Simmler
m. 1645

Peter Füssli
1577—1629
Glockengiesser und
Ratsherr

Anna Kitt

Peter Lochmann
1579—1656
Ratsherr

Magdalena Wirth

Jakob Gossweiler
Handelsherr

Barbara Werdmüller

Gerold Meyer v. Knonau
Reichsvogt

Dorothea v. Hinwyl

Wilpert von Zoller
n. 1571 m. 1611

Catharina v. Escher v. Luchs

Ludwig von Schneeberger
1556 m. 1598

Dorothea Gessner

Gerold von Grebel
Stadtschreiber
1555—1638

Barbara v. Edlibach

Hans Georg v. Escher
n. 1573 m. 1621

Cleophea v. Salis
m. 1665

Wilhelm Hess
Zunftmeister

Verena Christinger

Bernhard v. Reinhard
Wettinger Amtmann
n. 1604 m. 1676

Elisabetha v. Meiss
1570—1629

Hans v. Escher v. Luchs
n. 1616 m. 1696

Margaretha v. Ulm
m. 1667

Lehen Hans Rudolf Grebel von Mur

Wappen: in gespaltenem Schildhaupt rechts wachsender Mann mit Hut, links Stern, darunter Dreiberg

Johannes von Zeiland Grebel von Mur

1521 III 11 — 1550 III 16

Name	Geburt	Ehe	Tod
Hans Rudolf Grebel von Mur 1521—1570 XVIII. a. Zuhlen Landvogt zu Regensberg c. 1550 m.	**Hans Georg Grebel** von Mur 1561—1610 Landvogt zu Grüningen c. 1586 m.		
	Anna von Muralt von Kilchberg m. 1561		
	Heinrich von Zeller XVIII. a. Helfen m. 1584 Amtmann zu Wintertur c. 1621 m.	**Dorothea von Zeller**	
	Elisabeth Rubli		
Heinrich Wasser von Zürich c. 1550 m. 1560 Obervogt der Stadt Zürich c. 1621 m.	**Hans Heinrich Wasser** von Zürich c. 1600 m. 1630 Obervogtei der Stadt Zürich c. 1621 m.		
	Anna Rüssli m. 1611		
Magdalena von Luternau c. 1561	**Hedwig v. Lerchenau** c. 1561 m. 1587 Oberst, Statthalter c. m.		
	Emerentiana Gossweiler		
Hans Meyer von Knonau XVIII. a. Hohen Landvogt in Wyhlen m. 1570 c. 1621 m.	**Jakob Meyer von Knonau** 1587—1638 Amtmann zu Gebenstorf c. m.		
	Barbara von Zoller		
Barbara von Schauenberger c. 1587 m. 1610	**Ludwig von Schauenberger** c. 1621 m. 1650 Stadtmajor c. 1660 m.		
	Dorothea v. Grebel c. 1600 m. 1630		
Hans Georg v. Escher v. Glarus c. 1630 m. 1660 Amtmann zu Winterthur c. m.	**Hans Georg v. Escher** v. Glarus c. 1674 m. 1691 Landvogt c. 1724 m.		
	Elisabeth Hess 1671—1730		
Hans Conrad von Escher v. Lusche 1630—1681 Landschreiber c. m.	**Barbara v. Reinhard** Wittinger Amt Hausen c. 1668 m. 1690		
	Elisabeth v. Hess 1670—1730		
Anna Elisabeth von Reinhard m. 1660	**Hans v. Escher** v. Lusche c. 1674 m. 1724		
	Anna Margaretha v. Escher v. Lusche m. 1691		
	Margaretha v. Ulm m. 1697		

geb. von Lochmann, die Tochter eines Mannes war, der neben Waser als Hauptstütze der französischen Partei in Zürich galt. — Ob wohl der tugendhafte Bürgermeister durch seinen Gegen-Schwäher Lochmann auf französische Fährten geraten ist? — Dieser Heinrich Lochmann geb. 1613 als Sohn des Ratsherrn Peter Lochmann entstammte gleich Waser einer politisch auch bis anhin nicht unbedeutenden Bürgerfamilie, die indes erst in seiner Person zu Ehren und Reichtum gelangte und durch Heinrichs Brüder und deren Nachkommenschaft in die Reihen der ersten Schweizer Militärfamilien vorrückte. Diese militärische Ader der Familie Lochmann, welche deren Glieder in französischen und holländischen Kriegsdiensten zu den höchsten Chargen führen sollte, vererbte sich selbst durch die Töchter noch auf verschiedene andere Zürcher Familien, so z. B. den General Hirzel von Wülflingen, der uns durch Gottfried Kellers Zürcher Novellen freilich bekannter geworden ist, als durch seine militärischen Taten. Auch Salomon Landolt, der bekannte Reorganisator des zürcherischen Milizwesens, der originelle Landvogt von Greifensee, verdankte wohl sein militärisches Genie der Familie Lochmann, welcher seine Urgrossmutter entstammte.

Kehren wir zurück zu Oberst Heinrich Lochmann, so finden wir denselben zuerst als Mediziner in Amsterdam, später als Chirurg (Arzt) im Regiment von Schmid in französischen Diensten. Offenbar scheint dem jungen Mann der Degen besser konveniert zu haben als das Seziermesser; trat er doch bereits mit 29 Jahren ganz in die Armee und brachte es nach sechsjähriger Dienstzeit vom Lieutenant bis zum Obersten. Dieser fabelhafte militärische Erfolg wurde in erster Linie durch die militärische Unternehmungslust Ludwigs XIV. begünstigt, die Lochmann bei der Belagerung von Lerida in Katalonien und 1648 bei der Belagerung von Tortosa Gelegenheit zu glänzenden Proben seiner Tapferkeit gab. Im Jahre 1654 erhielt Lochmann für sich und seine Nachkommen einen von Ludwig XIV. eigenhändig unterzeichneten Adelsbrief und als besondere Auszeichnung als Vermehrung seines alten Wappens die Bourbonen-Lilie.

Dass ein Mann, der es wie Lochmann im Auslande zu solchen Ehren brachte, auch in seiner Vaterstadt nicht unberücksichtigt blieb, ist selbstverständlich. Nach seiner endgültigen Rückkehr nach Zürich finden wir den französischen Haudegen bald als würdigen Ratsherrn, an Seiten einer vornehmen Gattin, Emerentiana, geborene Gossweiler. Lochmann erwarb sich eine Liegenschaft in Stadelhofen (später Meyer-Ottsche Liegenschaft) und erbaute daselbst das Haus zum Stadelhof mit dem aus dem Landesmuseum bekannten Lochmann-Saal und starb 1667 im Alter von nur 54 Jahren. Dass der ehemalige französische Offizier seine königliche Gesinnung auch zu Hause noch beibehielt, ist uns leicht begreiflich; zeigt uns aber wieder von neuem, welch gefährlichen Einfluss die fremden Kriegsdienste auf das Wohl des eigenen Landes ausüben konnten. Die Abhängigkeit von einem fremden Herrn war leider zumeist stärker, als die Liebe zum eigenen Vaterlande.

Haben wir in der Familie Waser das Bild einer Familie, die sich durch staatsmännische Tüchtigkeit emporgeschwungen hat, in den Lochmann die Typen eines in fremden Kriegsdiensten gross gewordenen Geschlechtes, so finden wir

geb. von Loehmann, die Tochter eines Mannes war, der unten Wasser als Hauptsitze der französischen Partei in Zürich galt. — Ob wohl der tagesbeliebte Bürgermeister durch seinen Gegen-Schwäher Loehmann und französische Fäden geraten ist? — Dieser Heinrich Loehmann geb. 1815 als Sohn des Bankiers Peter Loehmann, entstammte gleich Wyss einer politisch auch bis unten nicht unbedeutenden Bürgerfamilie, die indes erst in seiner Person zu Leben und Reichtum gelangte und durch Heinrichs Bruder und dessen Nachkommenschaft in die Reihen der ersten Schweizer Militärfamilien vorrückte. Diese militärische Ader der Familie Loehmann, welche deren Glieder in französischen und holländischen Kriegsdiensten zu den höchsten Chargen führen sollte, verrieth sich selbst durch die Töchter noch auf verschiedene andere Zürcher Familien, so z. B. den General Hirzel von Wülflingen, der uns durch Feldrätzel Kellers Zürcher Novellen freilich bekannter geworden ist, als durch seine militärischen Taten. Auch Salomon Landolt, der bekannte Bürgermeister des zürcherischen Militärwesens, der originelle Landvogt von Greifensee, verlandete wohl auch mütterliches Genie der Familie Loehmann, welcher seine Urgroßmutter entstammte.

Kehren wir zurück zu Oberst Heinrich Loehmann, so finden wir denselben zuerst als Mediziner in Amsterdam, später als Chirurg (Arzt) im Regiment von Schmid in französischen Diensten. Offenbar schnitt dem jungen Mann der Degen besser konvenierte zu haben als das Skalpellmesser; drum er durch Heirate mit gutem Talent ganz in die Armee und brachte es auch sechsfachigen Dienstzeit vom Lieutenant bis zum Obersten. Dieses tabellarische militärische Erfolg wurde in erster Linie durch die militärische Differenzierungslust Ludwigs XIV. begünstigt, die Loehmann bei der Belagerung von Lorida in Katalonien und bei der Belagerung von Tarcos Gelegenheit zu glänzenden Probe seiner Tapferkeit gab. Im Jahre 1694 erhielt Loehmann für sich und seine Nachkommen eben von Ludwig XIV. eigenhändig unterzeichneten Adelsbrief und als besondere Auszeichnung als Verneuerung seines alten Wappens die Bourbonen-Lilie.

Dass ein Mann, den es wie Loehmann im Auslande zu solchen Ehren brachte, auch in seiner Vaterstadt nicht unbeachtet bleibt, ist selbstverständlich. Nach seiner endgültigen Rückkehr nach Zürich finden wir den Frau zählenden Handegen bald als wirdigen Kirchvater, an Stelle einer verschollenen Gattin, Emerentiana, geborene Gossweiler. Loehmann erwarb sich eine Liegenschaft in Stadelhofen (später Meyer-Ulrichs Liegenschaft) und erbaute daselbst das Haus zum Stadelhof mit dem aus dem Jugendsinnen bekannten Loehmann-Saal und stark 1811 in Alter von nur 61 Jahren. Dass der ehemalige französische Offizier seine königliche Gesinnung auch zu Hause noch beibehielt, ist uns leicht begreiflich; zeigt uns aber wieder von neuem, welch gefährlichen Einfluss die Fremden Kriegsdienste auf das Wohl der eigenen Landes ausüben konnten. Die Abhängigkeit von einem fremden Herrn war leider zumeist stärker, als die Liebe zum eigenen Vaterlande.

Haben wir in der Familie Wyss das Bild einer Familie, die sich durch staatsmännische Tüchtigkeit emporgeschwungen hat, in der Loehmann die Typen eines in fremden Kriegsdiensten gross gewordenen Geschlechtes, so finden wir

in Dorothea Simmler, der Mutter Wasers, die Tochter eines tüchtigen Gelehrten, des Chronisten Josias Simmler, † 1576, und zugleich Ur-Enkelin des grossen Reformators Ulrich Zwingli. Gleich Josias Simmler war auch Wasers Vater ein würdiger Vertreter der Wissenschaften. Aber auch die andern wenigen Bürgerfamilien unserer Tafel verdienen unser volles Interesse. So die Familie von Bürgermeister Wasers Gattin, die Familie Füssli, die Generationen hindurch die Glockengiesserei betrieb und später auch auf dem Felde der Kunst berühmt wurde. Den zürcherischen Grosshandel jener Zeit finden wir durch die Familien Gossweiler und Werdmüller vertreten; letzterer war es vergönnt, auch auf dem Kriegsfelde zu hohen Ehren zu gelangen.

Abgesehen oben genannter Bürgerfamilien, zu denen auch noch die Hess, Christinger, Gessner, Kitt und Wirth zu zählen sind, gehörten die übrigen Familien unserer Tafel sämtliche der adeligen Stube an und führten den Junkertitel. Eine Ausnahme machten immerhin die Schwerzenbach und Rubli, die zwar den Junkertitel — offenbar infolge ihres Reichtums und Ansehens — meistens führten, ohne indes der adeligen Stube angehört zu haben. Auch die Familien Reinhard und Schneeberger, erstere reich gewordene Wirtsleute, letztere reiche Apotheker, gelangten erst in späterer Zeit, nach Aufgabe ihres bürgerlichen Berufes und unter nicht geringen Schwierigkeiten aus dem äussern Verbande der Constaffel in die privilegierte Kaste der Junker. Gleich den Reinhard waren auch die Rubli eine Wirtsfamilie und eine ganze Reihe später teilweise sehr vornehm gewordener anderer Zürcher Familien, deren Wiege ein Gasthof des alten Zürichs bildete, zeigt uns, welch einträgliches Geschäft das Hotelwesen in Zürich gewesen sein muss.

Von den 32 Familien unserer Tafel ist heute ein guter Drittel ausgestorben, andere stehen ebenfalls auf dem Aussterbe-Etat oder sind ihrer Vaterstadt fremd geworden. Wieder andere sind von ihrer einstigen Höhe und Grösse in den einfachsten Bürgerstand gesunken und sind heute nur noch etwa dem Genealogen als Träger eines alten Namens kenntlich. — Sic transit gloria mundi — das alte Wort bewährt sich auch hier wieder von neuem; die Geschlechter verschwinden, wie die Blätter im Wind; neue Familien tauchen auf und freuen sich ihres Ansehens und ihres Reichtums, um nach einigen Generationen demselben Lose zu verfallen, wie so viele genannter Familien. Mutata eadem resurgo!

Wappenschmuck im alten Bubenberghause zu Bern.

Von W. F. von Mülinen.

Hiezu Tafel VIII/IX.

Aus verschiedenen Teilen der Schweiz kennen wir alte Wandmalereien, welche in den Wappen die Erinnerung an werte Verwandte, Freunde oder Gäste einer spätern Zeit überliefern sollten.

Wappenschmuck im alten Buhenbergshause zu Bern.

Von W. E. von Mülinen.

Hiezu Tafel VIII–IX.

Aus verschiedenen Teilen der Schweiz kommen wir alle Wandmalereien, welche in den Wappen die Erinnerung an verte Verwandte, Freunde oder Gäste einer späteren Zeit überliefern sollten

Die beiliegende Tafel ist ein weiteres Beispiel, das aber manches Rätsel enthält. Es ist eine, wie die Unterschrift meldet, „Exacte Copey und Abschilderung jeniger auf der Mauer gemahlten Wapen, so sich auf dem obern Etage Ihro Excellenz Herrn Generals und Schultheissen von Erlach auf der Hofstatt stehenden s. h. Bestallung, welche vermuthlich und nach allen Spuren ein ehemaliges Ritterhaus muss gewesen seyn, würklich noch zu finden und zu sehen sind".

Das Haus ist der heutige Erlacherhof, den eben dieser General und Schultheiss (Hieronymus) von Erlach umgebaut hat. Vermutlich wurde die Kopie, davon ein mit 1740 datiertes Exemplar bei Herrn Berthold von Erlach von Gerzensee, ein anderes in meinen Händen sich befindet, vor dem Abbruch der alten Gebäulichkeiten aufgenommen.

Die Bezeichnung „exacte Copie" ist eine relative. Wir wollen annehmen, dass sie möglichst getreu war, aber ausgeführt wurde sie von einem Manne, der manches besser hätte wissen können. Freilich muss der Zustand der Malereien ein schlechter gewesen sein, sonst wäre nicht eine Verwechslung der Damaszierung mit der Grundfarbe möglich gewesen und wäre nicht die blaue Farbe immer grün und die grüne Farbe einmal schwarz wiedergegeben worden. Es ist auch zu bezweifeln, dass die Schilde so geradlinig gezeichnet waren, wogegen anzunehmen ist, dass die unten zugespitzte Form dem Originale entsprach.

Als die Kopie angefertigt wurde, suchte man die Wappen auch zu erklären, wobei Stumpf, Stettler und ein Teutsch Wapenbuch zu Rate gezogen wurden. Das Verzeichnis scheint aber nicht immer richtig zu sein und sagt etwa von einem Wappen: ist nirgend an tag gekommen. Bei dem schadhaften Zustande war es auch nicht möglich, alle zu bestimmen und auch hier soll nur der Versuch gemacht werden, möglichst viele zu erklären, indem sie in der natürlichen Reihenfolge aufgeführt werden.

1. ?
2. Grafen v. Kyburg
   Löwen u. Balken weiss statt gelb
3. Thorberg
4. Grafen v. Neuenburg
5. Erlach
6. Grafen v. Buchegg
7. Blankenburg? Simpelen?
8. Savoyen, Bastarde
9. Wädischwyl
10. Sengen?
11. Stühlingen?
12. Grafen v. Greyerz?
13. Sumiswald
    gelber statt roter Seitenbalken
14. Wartenberg,
    wenn der Löwenkopf ohne Maske, wie auf der zweiten Kopie
15. Grafen v. Savoyen
16. Münzer?
17. Grafen v. Thierstein
18. Landshut?
19. Montmajor
20.
21. Herzoge v. Österreich
    im alten Verzeichnis: Herren v. Grindelwald!
22. Rohrbach
    laut dem alten Verzeichnis.
23. Gimel? Winow?
24. Grasburg
25. Grünenberg
    schwarze statt grüne Berge
26. Wartenstein? Kalnach?
27. v. Hertenberg?
28. Friesenberg
29.
30. Maggenberg
31. Grafen v. Werdenberg
32. Beckenhofen? Baden? Aro? Mansberg?
33. Schüpfen
34.
35. Spins
36. Affoltern?
37. Münsingen
    gelbes statt rotes Feld
38.
39. Burgistein

Die beiliegende Tafel ist ein weiteres Beispiel, das aber manches Rätsel enthält. Es ist eine, wie die Inscrschrift meldet, „Exacte Copey und Abbildung jenniger auf der Maner gemachten Wappen, so sich auf dem obern Kauge Hiro Excellenz Herrn Generals und Feldtobersten von Rebach auf der Hofstatt stehenden s. h. Hofstallung, welche verunstallet und nach alten Sporen ein alte maliges Rittherhaus mues gewesen seyn, wirklich noch zu finden und zu sehen sind“.

Das Haus ist der heutige Rittmeisterhof, den eben dieser General und Schultheiss (Hieronymus) von Rebach umgebaut hat. Verunstallt wurde die Kopie, davon ein mit 1740 datiertes Exemplar bei Herrn Baurlaud von Rebach von Gerazopee, ein anderes in meinem Besitze sich befindet, vor dem Ablaufen der alten Gebäudelichkeiten aufgenommen.

Die Bezeichnung „exacte Copie“ ist eine relative. Wir wollen annehmen, dass sie möglichst getreu war, aber ausgeführt wurde sie von einem Manne, der manches besser hätte wissen können. Freilich muss der Zustand der Malereien ein schlechter gewesen sein, sonst wäre nicht eine Verwechslung der Dammsicrung mit der Grundfarbe möglich gewesen und wäre nicht die blaue Farbe immer grün und die grüne Farbe einmal schwarz wiedergegeben worden. Es ist auch zu bezweifeln, dass die Schilde so gewaltsig gezerrlichet waren, wie gegen anzunehmen ist, dass die unten angespielte Form dem Original entspreche.

Als die Kopie angefertigt wurde, suchte man die Wappen auch zu erklären, wobei Stumpf, Stettler und ein Teutsch Wappenbuch zu Rate gezogen wurden. Das Verzeichnis scheint aber nicht immer richtig zu sein und sagt etwa von einem Wappen: ist nirgend zu lag gekommen. Bei dem schadhaften Zustande war es auch nicht möglich, alle zu bestimmen und auch hier soll nur der Versuch gemacht werden, möglichst viele zu erklären, immer sie in der natürlichen Reihenfolge aufgeführt werden.

1. ?	14. Wartenberg	26. Wartenstein? Kalk	
	wenn die Inscrschrift eine Mißgriff, wie auf der zweiten Copie	nach?	
2. Grafen v. Kyburg	15. Grafen v. Savoyen	27. v. Herrenberg?	
Lowen u. Balken weiss	16. Mihaser?	28. Frieseuberg	
statt gelb		29.	
3. Thorberg		30. Magenberg	
4. Grafen v. Neuenburg	17. Grafen v. Thierstein	31. Grafen v. Wardenberg	
5. Erlach	18. Landshut?	32. Dockenhofen? Baden?	
6. Grafen v. Buchegg	19. Montmajor	Arx? Mansberg?	
7. Blankenburg? Sinpelen?	20.	33. Schlüpfen	
	21. Herzoge v. Oesterreich	34.	
8. Savoyen, Unterseite	in alten Verzeichnis Herren v. Grindelwald!		
9. Wädischwyl	22. Rohrbach	35. Spins	
10. Seugen?	laut dem alten Verzeichnis	36. Aflotern?	
11. Stühlingen?	23. Gimel? Wimm?	37. Münsingen	
12. Grafen v. Greyerz?	24. Grasburg	gelbes statt rotes Feld	
13. Sumiswald	25. Grünenberg	38.	
gelber statt roter Sattelbalken	schwarzer statt grüner Berge	39. Bungiaman	

40. Offenburg?
41. Rümligen
42. Velga?
43. Ringgenberg
44. Saal? Heimenstein?
45. Hewen?
46. Ramstein?
47. Kramburg
48. Teutsch Orden?
49. Signau
50. Wippingen
51. Bremgarten
52. Önz
53. Brandis
54.
55. Montenach
56. Lunkhofen
57. Amsoldingen
58. Kalnach?
59. Weissenburg
60. Blumenstein?
61. Liebenberg?
oder Raron, wenn der Adler gelb sein sollt.
62. Lampart?
63. Kien
64.
65. Büderich
gelbes statt rotes Feld.

Da die Bestimmung so lückenhaft ist, fällt es schwer, zu sagen, welchem Gebiete die Inhaber der Wappen angehörten. Ungefähr lässt sich feststellen, dass die heutigen Kantone Bern und Freiburg die meisten Vertreter stellten und dass auch die grossen Geschlechter der weitern Nachbarschaft nicht fehlten.

Wie lässt sich nun die ganze Malerei erklären? Es handelt sich nicht um genealogischen Zusammenhang mit dem Geschlechte des Hauseigentümers; vor allem fehlte ja der Schild der Bubenberg. Es sind unzweifelhaft Erinnerungen an werte Besuche[1] im bubenbergischen Stadthause oder Ausschmückungen, die erwarteten Gästen galten. Und wenn wir einen Blick über die gesamte Tafel werfen und uns vergegenwärtigen, welche Familien vertreten sind und welche nicht, so sind wir geneigt, die Malerei in das 14. Jahrhundert, vielleicht dessen Ende, zu datieren.

Les Sceaux Westphaliens du Moyen-Age.

Par L. Bouly de Lesdain.

(Suite).

VII. Chapeaux. — Ce type est encore très peu répandu; il ne fournit que quatre exemples:

un chapeau pointu[2];
le même, surmonté d'une plante[3];
le même, surmonté d'un bouquet de plumes[4];
un chapeau de cardinal[5].

---

[1] Ähnliche Ausschmückung mit Wappen von Gästen weist M. Bruchet für Schloss Annecy nach (Anm. d. Red.).

[2] Sceau de Bernard Travelmann, clerc, en 1313 (Pl. 180, N° 10).

[3] Sceau de Godefroid de Tilbeck, en 1366 (Pl. 168, N° 17).

[4] Sceaux d'Evrard de Walegarden, vers 1340, et de Bertrand, son fils, juge à Ahlen, en 1349 (Pl. 180, N°s 13 et 14).

[5] Sceau d'Albert d'Asholt, juge à Wiedenbrück, en 1375 (Pl. 259, N° 22).

40. Odenburg?
41. Ismidgen
42. Velga?
43. Ismggenberg
44. Sauf? Heimenstein?
45. Herwn?
46. Ismalain?
47. Kranbeng
48. Tenbach Orlen?
49. Sigman
50. Wipolgen
51. Hrengarian
52. Gos
53. Hanalis
54.
55. Monteneck
56. Lenkhoten
57. Amsoldingen
58. Kidnauch?
59. Weissenburg
60. Thuncestein?
61. Lichtenberg?
62. Langnau?
63. Kien
64.
65. Diderwil

Da die Bestimmung so lückenhaft ist, fällt es schwer, zu sagen, welchen Gebiete die Inhaber der Wappen angehörten. Dagegen lässt sich feststellen, dass die heutigen Kantone Bern und Freiburg die meisten Vertreter stellen und dass auch die grossen Geschlechter der weiteren Nachbarschaft nicht fehlen.

Wie lässt sich nun die ganze Malerei erklären? Es handelt sich nicht um genealogischen Zusammenhang mit den Geschlechtern des Hochgerichtes; vor allem fehlte ja der Schild der Habsburger. Es sind unzweifelhaft Bürger ungen an weite Hesselo' im Lombardischen Stadtbanno oder Ausschmückungen, die erwarteten Gästen gelten. Und wenn wir einen Blick über die gesamte Tafel werfen und uns vergegenwärtigen, welche Familien vertreten sind und welche nicht, so sind wir geneigt, die Malerei in das 14. Jahrhundert, vielleicht dessen Ende, zu datieren.

Les Seeaux Westphaliens du Moyen-Age.

Par L. Bonly, de Lausanne.

(Suite)

IVV. Wappenseal. — Le type est encore très peu répandu; il ne tient qu'à quatre exemples:

un chapeau pointu[1];
le même, surmonté d'une plante[2];
le même, surmonté d'un bouquet de plumes[3];
un chapeau de cardinal[4].

[1] Sceau de Bernard Treyvilhusen, clerc, en 1334 (Cl. 180, No 102).
[2] Sceau de Godefroid de Tillowl, en 1366 (Cl. 108, No 17).
[3] Sceau d'Everard de Wildegrabe, vers 1310, et de Bertrand, son fils, page à Ahlen, en 1318 (Cl. 180, Nos 13 et 14).
[4] Sceau d'Albert d'Ashell, jadis à Wiedenbrück, en 1376 (Cl. 378, No 99).

VIII. Objets inanimés divers. — Il faut encore ici se borner à une simple énumération, car la variété même des objets tes nombreux rangés sous cette rubrique se refuse à toute classification. On y trouve en effet:

un lambel de cinq pendants[1];

deux losanges[2]; — deux losanges dont les angles se terminent en fleurs de lys[3];

deux épées dressées[4]; — deux épées dressées, sortant chacune d'un bouquet de plumes[5];

deux fers de lance[6]; — deux fers de lance accostés chacun d'un annelet[7];

une massue dressée[8]; — une massue à deux têtes, couchée[9]; — deux massues passées en sautoir[10]; — deux massues verticales et une troisième couchée[11];

deux couteaux, garnis chacun d'une touffe de plumes[12];

deux bannières[13]; — trois bannières entre deux plumes d'autruche[14]; — six bannières[15]; — huit bannières[16];

un fer à cheval[17];

un fermail en losange, les trois angles garnis de bouquets de plumes[18];

une coupe[19];

deux coussins triangulaires garnis extérieurement de plumes[20];

deux crampons[21];

---

[1] Sceau de Jean Kastel, en 1391 (Pl. 181, N° 23).

[2] Sceau d'Henri de Drebber, en 1353 (Pl. 182, N° 20).

[3] Sceau de Rodolphe de Langen, en 1365 (Pl. 179, N° 12) — Cette famille porte *d'azur, à la bande de cinq losanges d'or.* (Cf. pl. 150, N°s 1 à 4).

[4] Sceaux de Goswin et de Thierry de Velmede, en 1374 et 1391 (Pl. 191, N° 23, et pl. 198, N° 10).

[5] Sceau de Jean Machg, en 1326 (Pl. 258, N° 18).

[6] Sceau de Rembert de Werpe, en 1387 (Pl. 246, N° 7).

[7] Sceau de Werner de Reden, en 1392 (Pl. 181, N° 1).

[8] Sceau de Jean de Garfeln, juge à Lippstadt, en 1366 (Pl. 260, N° 12).

[9] Sceau d'Hildebold de Friesenhausen, en 1338 (Pl. 257, N° 16).

[10] Sceau d'Albert de Friesenhausen, en 1359 (Pl. 257, N° 17).

[11] Sceaux de Louis de Foro, bourgeois de Soest, en 1323, et de Conrad de Vornholt, châtelain de Rheda, en 1327 (Pl. 181, N° 16, et pl. 219, N° 8).

[12] Sceaux de Jean et de Reinold d'Uptorpe, en 1341 et 1345 (Pl. 233, N° 21, et pl. 260, N° 10).

[13] Sceau de Thomas Mosthard, en 1344 (Pl. 213, N° 26).

[14] Sceau de Thomas de Hörde, en 1332 (Pl. 241, N° 2). — Les bannières sont aux armes: *d'argent, à la rose de gueules, boutonnée d'or.*

[15] Sceau de Gottschalk de Rotwordessen, en 1370 (Pl. 259, N° 23).

[16] Sceau de Jean de Bentheim, en 1317 (Pl. XXI, N° 5). — Les bannières sont aux armes.

[17] Sceau d'Engilbert Sobbe, en 1363 (Pl. 191, N° 3).

[18] Sceau d'Ertwin d'Ellerbeck, en 1321 (Pl. 258, N° 16).

[19] Sceaux d'Henri et de Bernard, dit Stapel, en 1370 et 1391 (Pl. 251, N°s 12 et 13).

[20] Sceau d'Herman de Worden, juge à Neustadt-Osnabrück, en 1353 (Pl. 180, N° 18.

[21] Sceaux de Ludolphe Hake, en 1375, et de Jean de Brandscheid, en 1398 (Pl. 157, N° 12, et pl. 159, N° 6). — Les Brandscheid portent *de gueules, à trois crampons d'argent.*

XXXV. Objets ornementaux divers. — Il faut encore lui en joindre à une simple énumération, car la variété même des objets les nombreux rangés sous cette rubrique se refuse à toute classification. On y trouve en effet :

un bouclet de cuir perlé[1];

deux losanges[2]; — deux losanges dont les angles se terminent en fleurs de lys[3];

deux épées dressées[4]; — deux épées dressées, surtout chacune d'un bouquet de plumes[5];

deux fers de lance[6]; — deux fers de lance accostés chacun d'un annelet[7];

une massue dressée[8]; — une massue à deux têtes, renflée[9];

deux massues posées en sautoir[10]; — deux massues verticales et une trisélène couchée[11];

deux couteaux, garnis chacun d'une touffe de plumes[12];

deux bannières[13]; — trois bannières entre deux plumes d'autruche[14]; — six bannières[15]; — huit bannières[16];

un fer à cheval[17];

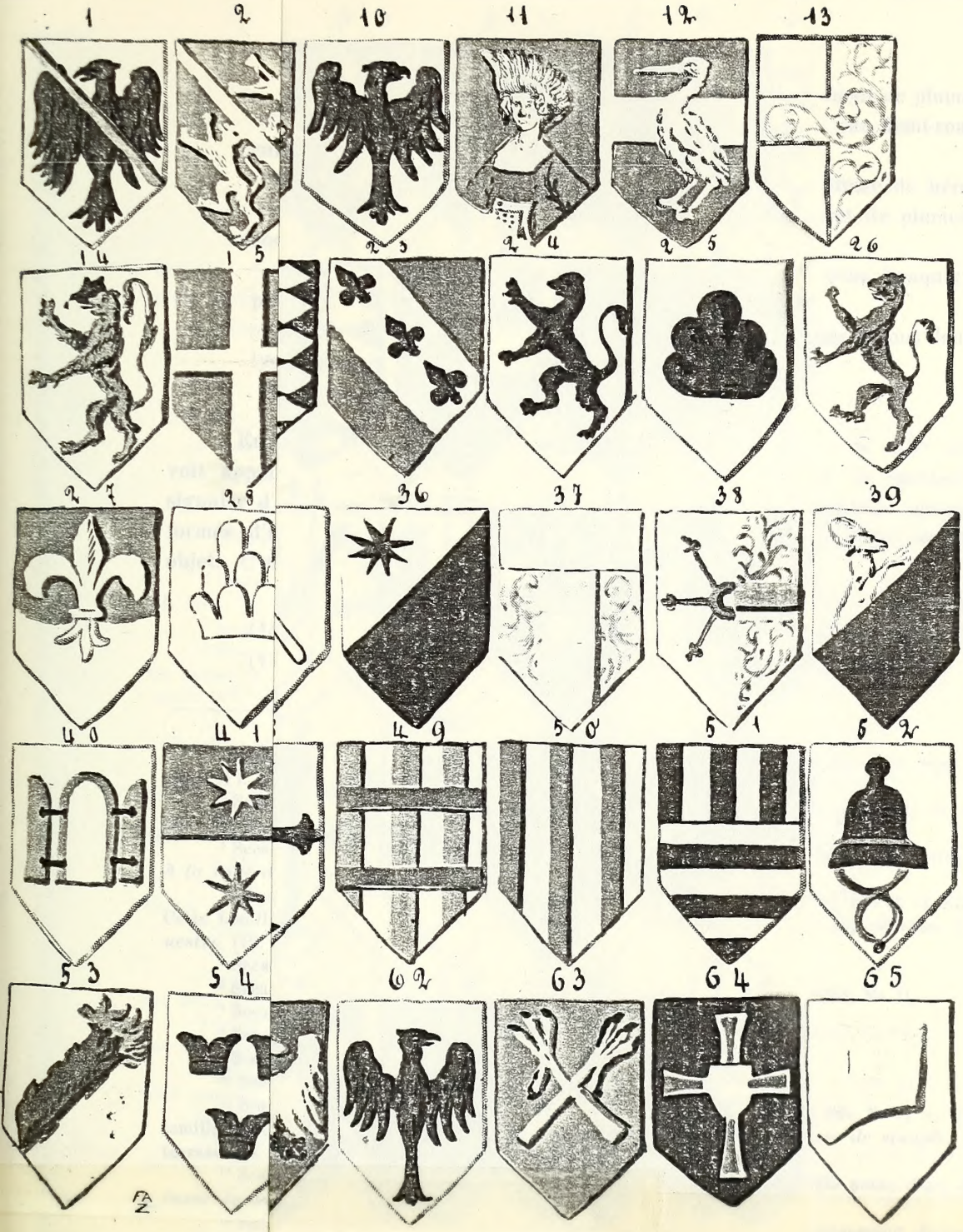
un fermail en losange, les trois angles garnis de bouquets de plumes[18];

une coupe[19];

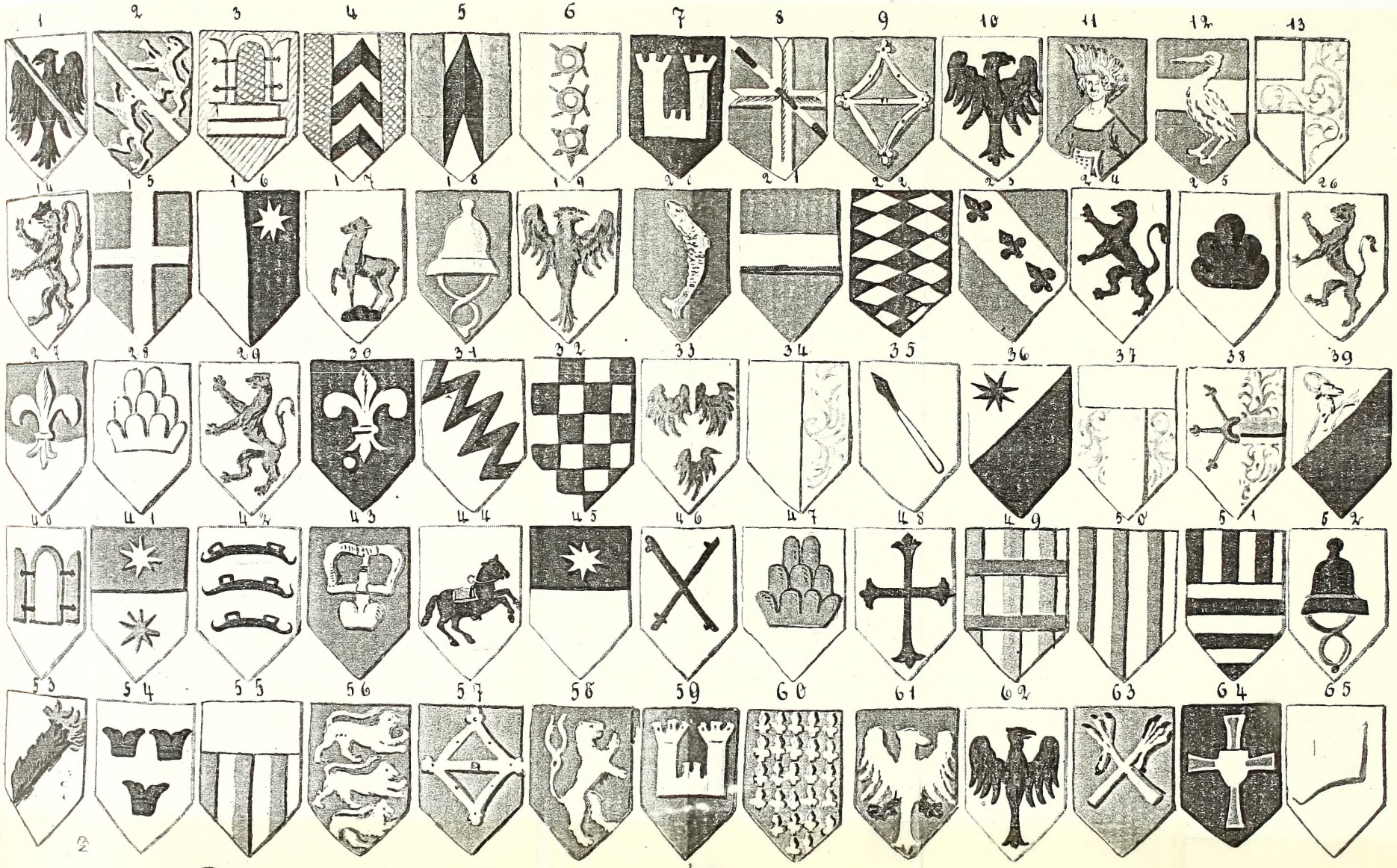
deux cassines triangulaires garnies extérieurement de plumes[20];

deux crampons[21];

[1] Sceau de Jean Kastel, en 1321 (Pl. 181, No 20).
[2] Sceau d'Henri de Dreiber, en 1253 (Pl. 182, No 20).
[3] Sceau de Rodolphe de Geispen, en 1385 (Pl. 179, No 12) — Cette bouille porte d'azur, à la bande de gueules, accompagnée d'un (Cf. pl. 180, No 1 à 6).
[4] Sceaux de Gravin et de Thierry de Velnodle, en 1274 et 1284 (Pl. 181, No 23, et pl. 198, No 10).
[5] Sceau de Jean Mesing, en 1296 (Pl. 226, No 18).
[6] Sceau de Herbert de Werpe, en 1257 (Pl. 226, No 7).
[7] Sceau de Werner de Boden, en 1262 (Pl. 181, No 1).
[8] Sceau de Jean de Gerdeln, page à Hagenau, en 1266 (Pl. 226, No 12).
[9] Sceau d'Hildebold de Frickenhausen, en 1234 (Pl. 257, No 10).
[10] Sceau d'Albert de Frickenhausen, en 1250 (Pl. 257, No 6).
[11] Sceaux de Louis de Fare, bourgeois de Sinsel, en 1285, et de Conrad de Vorchem, chatelain de Rhein, en 1237 (Pl. 181, No 10, et pl. 216, No 8).
[12] Sceaux de Jean et de Reinold d'Urtorpe, en 1311 et 1316 (Pl. 226, No 24, et pl. 229, No 10).
[13] Sceau de Thomas Mostbard, en 1311 (Pl. 216, No 26).
[14] Sceau de Thomas de Hirde, en 1262 (Pl. 241, No 21). — Les bannières sont aux armes d'Urpert, à la croix de gueules, bouclée d'or.
[15] Sceau de Gerlachish de Rotwonleesen, en 1270 (Pl. 250, No 20).
[16] Sceau de Jean de Freiblein, en 1317 (Pl. XXI, No 6). — Les bannières sont aux armes
[17] Sceau d'Engilbert Sobbe, en 1303 (Pl. 181, No 4).
[18] Sceau d'Otrada d'Illerbach, en 1321 (Pl. 206, No 10).
[19] Sceaux d'Ibert et de Bernard de Rapel, en 1270 et 1310 (Pl. 201, Nos 12 et 13).
[20] Sceau d'Irmine de Wurden, page à Hagenau-Guntershal, en 1262 (Pl. 180, No 9).
[21] Sceaux de Ludolphe Hale, en 1270, et de Jean de Brandshout, en 1285 (Pl. 177, No 12, et pl. 182, No 6). — Les Brandshout portent de gueules, à trois crampons d'argent.



Exacte mahlen Wappen, so sich auf dem obern Eta eißen von Erlach auf der Hofstatt bey allen Thuren ein hanneßliches Ritter Helm sind.



Exacte Copey und Abschilderung jenger auf der Wand genagelten Wappen, so sich auch dem ~ obern Etage Ihro Excellenz Herrn Generals und Schultheißen Von Erlach auf der Hofstatt stehenden S: K: Bestallung, welche beynahe und von allen Thüren ein ehrnaehnliches Ribber Hand und gebesten stehen, bürklich noch zu finden und zu sehen sind.

Clichés und Druck von Fritz Amberger vorm. David Bürkli in Zürich.

deux faucilles[1]; — deux faucilles garnies extérieurement de plumes[2]; une roue à cames[3]; — de chaque côté du heaume, une demi-roue à cames[4];

de chaque côté du heaume, une roue d'où sort une plume de héron[5]; une meule de chaque côté du heaume, et un bouquet de plumes au sommet[6];

une barque, sommée à la proue et à la poupe d'un bouquet de plumes[7];

deux bâtons garnis extérieurement de pointes[8]; — trois bâtons fleurdelysés[9];

cinq rosettes autour du heaume[10].

En dehors de ceux que l'on a déjà rencontrés au XIVe, le XVe siècle voit apparaître encore un certain nombre de nouveaux types. Il convient de signaler d'abord, à cette époque, la fréquence relative des cimiers composés, formés d'un vol, de deux plumes ou de deux cornes, accompagnant un autre objet. C'est ainsi qu'on trouve:

dans un vol: une tête et col de poulain (1417)[11]; — un fermail (1474)[12]; — un cercle fleurdelysé (1474)[13]; — une tête de braque (1478)[14]; — un buste humain (1487)[15]; — un lion issant (1493)[16].

---

[1] Sceau de Rodolphe Swicker, en 1384 (Pl. 179, No 20). — Cette famille porte deux faucilles (Pl. 163, No 20).

[2] Sceaux d'Herman et de Werner Schenking, en 1341, et de Werner Todrang, en 1376 (Pl. 179, Nos 16 et 17, et pl. 258, No 10).

[3] Sceau de Pierre de Berchem, en 1387 (Pl. 214, No 9). — Cette famille porte *d'argent, à la roue de gueules.* (Cf. *Ibid.*, Nos 8 et 10).

[4] Sceau de Conrad et de Gottschalk de Rottorpe, en 1338 (Pl. 259, Nos 15 et 16). — Cette famille porte *d'argent, à trois demi-roues de moulin de gueules, défaillantes à senestre.* (Pl. 250, No 17).

[5] Sceau de Burcard de Steinheim, en 1365 (Pl. 258, No 19).

[6] Sceau de Mathieu van der Molen, juge à Paderborn, en 1378 (Pl. 258, No 4).

[7] Sceau d'Henri, dit Rogge, en 1333 (Pl. 219, No 12).

[8] Sceau d'Henri Wolf de Lüdinghausen, en 1382 (Pl. 183, No 9).

[9] Sceau de Reinfried de Schorlemer, en 1344 (Pl. 257, No 21).

[10] Sceau de Gerlach de Boderike, en 1320 (Pl. 258, No 1).

[11] Sceau d'Hildebrand de Hengstenberg, bourgeois de Dortmund (Pl. 185, No 7). — Cette famille porte *d'argent, au poulain galopant de sable, sur une terrasse de sinople.* (La terrasse ne figure pas encore sur ce sceau).

[12] Sceau de Gérard de Bodelschwing (Pl. 200, No 15). — Cette famille porte *d'or, à la fasce de gueules, surmontée d'un fermail d'azur.* (Cf. *Ibid.*, No 14).

[13] Sceau de Jean Nagel (Pl. 162, No 9). — Les armoriaux modernes blasonnent *d'argent, au fermail rond de gueules, fleuronné de cinq pièces.* Les sceaux des XIVe et XVe siècles (1338-1474) offrent seulement un rond fleuronné de cinq pièces, sans ardillon (Pl. 162, Nos 6 à 9).

[14] Sceau de Philippe de Hörde (Pl. 232, No 11). — Cette famille porte *d'or, au braque de sable, colleté du champ.* (Cf. *Ibid.*, Nos 9, 10, 12 et 13), pl. 264, No 13).

[15] Sceau de Reineke de Schlon (Pl. 230, No 14).

[16] Sceau d'Herman Sinneman, bourgeois de Lippstadt (Pl. 170, No 9). — L'écu est coupé, le chef chargé d'un lion issant.

deux fauxilles[1]; — deux fauxilles garnies extérieurement de plumes[2];

une roue à canons[3]; — de chaque côté du besaunes, une demi-roue à canons[4];

de chaque côté du heaume, une roue d'un seul rang plumes de bérue[5];

une manche de chaque côté du besaunes, et le bouquet de plumes au sommet[6];

une barque, soumise à la proue et à la poupe d'un bouquet de plumes[7];

deux bâtons garnis extérieurement de pennes[8]; — trois bâtons fauxilles lysés[9];

cinq rosettes autour du heaume[10].

Un dehors de cens que l'on a vu[11] rencontrés au XIVe siècle voit apparaître encore un certain nombre de nouveaux types. Il convient de signaler d'abord, à cette époque, la fréquence relative des cimiers composés, formés d'un vol, de deux plumes ou de deux corps, accompagnant un autre objet. C'est ainsi qu'on trouve:

dans un vol: une hote et vol de pendan (1417)[12]; — un tronnel (1474)[13]; — un cornet ciseaudoux (1474)[14]; — une tête de lignon (1478)[15]; — un buste humain (1481)[16]; — un lion issant (1520)[17]

---

[1] Sceau de Rodolphe Rawlyn, en 1361 (P, 172, N° 20). — Cette fauxille porte alors la ellipse (P, 167, N° 20).

[2] Sceaux d'Hermon et de Wynter Schenkens, en 1410; et de Wynter Tailleur, en 1416 (P, 176, N° 16 et 17, et p. 365, N° 10).

[3] Sceau de Pierre de Hrzelbon, en 1365 (P, 374, N° 9). — Cette fauxille porte Wyvern à la roue de canons (P, 176, N° 8 et 10).

[4] Sceau de Conrad et de Gottfried de Bistrange, en 1376 (P, 520, N° 8 et 10). — Cette fauxille porte d'argent, à trois roues à canons de sinople, de gueules, d'argent et de sinople (P, 520, N° 17).

[5] Sceau de Jourard de Stadeburg, en 1403 (P, 520, N° 19).

[6] Sceau de Martin von der Mühle, pour l'abbaye, en 1328 (P, 364, N° 1).

[7] Sceau d'Henri, dit Horne, en 1328 (P, 316, N° 19).

[8] Sceau d'Henri Wolf de Lahnschoen, en 1364 (P, 165, N° 9).

[9] Sceau de Reinfried de Schlüsselberg, en 1404 (P, 367, N° 21).

[10] Sceau de Gottfried de Boeselbrug, en 1320 (P, 328, N° 1).

[11] Sceau d'Hildebrand de Hangenbaden, bourgeois de Brunnand (P, 365, N° 7). — Cette fauxille porte d'argent, au pommier pyramidal de sinople, sur une roue de sinople. Les feuillages de figuier pen amoris ne se sont.

[12] Sceau de Conrad de Sodelnbrung (P, 370, N° 19). — Cette fauxille porte alors, à la roue de gueules, accompagné d'un [illegible] (P, 370, N° 13).

[13] Sceau de Jean Nagel (P, 169, N° 9). — Les armoiries modernes [illegible] d'argent, au [illegible] vert de gueules, accompagné de deux [illegible]. Les armes du XIVe et XVIe siècles (1328-1474) offrent seulement un tout [illegible] de deux pièces, sans [illegible] (P, 169, N° 8 et 10).

[14] Sceau de Philippe de Sinde (P, 382, N° 1). — Cette fauxille porte alors, au [illegible] de sable, coiffé de sinople (P, 160, N° 9, 10, 12 et 13), et [illegible], N° 13).

[15] Sceau de Henri de Rohbo (P, 233, N° 11).

[16] Sceau d'Herman Ehrenman, bourgeois de Lingenfeld (P, 170, N° 9). — Lion est issant, le chef chargé d'un lion issant.

entre deux plumes: un écureuil issant (1432)[1]; — un renard issant (1440)[2]; — un croc (1447)[3]; — une crémaillère (1498)[4].

entre deux cornes: trois feuilles (1416)[5]; — une tête de braque (1419)[6]; — une plume d'autruche (1421)[7]; — trois gerbes (1483)[8].

Les plumes seules, comme nouveauté, n'offrent que la queue de paon (1405)[9]. Néanmoins, un sceau de 1446 montre encore un chevron brochant sur trois touffes de plumes[10].

Dans la catégorie des parties d'homme ou d'animal, on relève:

une tête de more (1470)[11].

une tête et col de bouc (1411)[12]; — de veau (1438)[13]; — de canard (1443)[14]; — de licorne (1469)[15]; — de poulain (1471)[16]; — de cheval (1477)[17]; — de cerf (1488)[18];

un moine issant (1406)[19];

un bouc issant (1408)[20]; — un taureau issant (1410)[21]; — un lion issant (1483)[22];

---

[1] Sceau de Guillaume Freseken (Pl. 186, N° 4). — Cette famille porte un écureuil. Cf. *Ibid.*, N°s 3 et 5.

[2] Sceau de Wessel de Landsberg (Pl. 146, N° 7).

[3] Sceau de Jean de Wintzingerode (Pl. 246, N° 4). — Le croc est placé au milieu de six plumes de paon. Les armes de cette famille sont *d'argent, au croc de gueules, posé en bande.* (Cf. *Ibid.*, N°s 3 et 5).

[4] Sceau de Gérard Kettler, chevalier (Pl. 212, N° 4). — Cette famille porte *d'or, à la crémaillère de gueules.*

[5] Sceau de Thierry de Romberg (Pl. 192, N° 20). — Cette famille porte *d'argent, à trois feuilles de tilleul, de gueules en pairle.* (Cf. *Ibid.*, N°s 18 et 19).

[6] Sceau de Jean, dit Artus, juge à Soest (Pl. 206, N° 6). — La tête est placée entre deux cornes de cerf. L'écu porte une bande chargée de trois rencontres de braque.

[7] Sceau de Jean Semmelbecker (Pl. 227, N° 9).

[8] Sceau d'Othon de Linne (Pl. 243, N° 3). — Cette famille porte trois gerbes, au chef chargé de trois roses. (Cf. *Ibid.*, N° 2).

[9] Sceau d'Henri François, chanoine (Pl. 298, N° 12).

[10] Sceau de Craft de Meschede (Pl. 208, N° 4). — Cette famille porte *d'or, au chevron de gueules.*

[11] Sceau de Reinhold Swarte, bourgeois de Dortmund (Pl. 178, N° 22). — L'écu porte une bande chargée de trois têtes de More.

[12] Sceau de Gerwin Buck, bourgeois de Münster (Pl. 172, N° 21). — Cette famille porte une fasce, au bouc saillant brochant. — Cf. *Ibid.*, N° 20.

[13] Sceau de Gottschalk Calf, bourgeois de Dortmund (Pl. 186, N° 4). — L'écu porte un veau passant.

[14] Sceau de Werner Runst (Pl. 257, N° 3).

[15] Sceau de Gérard de Leden, bourgeois d'Osnabrück (Pl. 171, N° 11). — Cette famille porte une tête et col de licorne. (Cf. *Ibid.*, N° 10).

[16] Sceau d'Alexandre, dit Volenspit (Pl. 185, N° 4). — Cette famille porte un poulain. (Cf. *Ibid.*, N°s 1, 2 et 3).

[17] Sceau de Jean Cubach, bourgeois de Soest (Pl. 214, N° 14). — Le cheval est chargé sur le cou d'une roue de moulin. L'écu porte un chef chargé de deux roues semblables.

[18] Sceau de Nicolas de Kukelsem (Pl. 185, N° 20). — L'écu porte un cerf couché.

[19] Sceau d'Heineke de Münchhausen (Pl. 255, N° 5). — Cette famille porte un moine cistercien en champ d'or ou d'argent, suivant les branches.

[20] Sceau de Riemar de Bucken (Pl. 172, N° 19). — L'écu porte un bouc.

[21] Sceau d'Henri Calf (Pl. 200, N° 3).

[22] Sceau de Bernard Palle (Pl. 198, N° 26). — L'écu porte une fasce échiquetée surmontée d'un lion issant.

cette deux plumes; un coiffeur issant (1432)[1] — un renard issant (1410)[2]; — un cygne (1417)[3]; — une cramoisière (1428)[4];

cette deux cornes; trois feuilles (1416)[5]; — une tête de bragan (1419)[6]; — une plume d'autruche (1421)[7]; — trois gerbes (1423)[8].

Les plumes seules, comme brochantes, n'offrent que la queue de paon (1409)[9]. Néanmoins, un sceau de 1410 montre encore un chevron brochant sur trois longues de plumes[10].

Dans la catégorie des parties d'homme ou d'animal, on relève:

une tête de more (1420)[11];

une tête et cou de loup (1411)[12]; — de veau (1438)[13]; — de renard (1412)[14]; — de lionne (1430)[15]; — de poulain (1471)[16]; — de cheval (1422)[17]; — de cerf (1488)[18];

un moine issant (1409)[19];

un loup issant (1408)[20]; — un bouvreau issant (1410)[21]; — un lion issant (1488)[22];

[1] Sceau de Guillaume Fraesken (Pl. 136, No 4). — Cette famille porte au contrait Cf. 1664, Nos 3 et 5.

[2] Sceau de Wessel de Landsberg (Pl. 116, No 7).

[3] Sceau de Jean de Wintersgroele (Pl. 209, No 6). — Le cygne est placé au milieu de ailes de plumes de paon. Les armes de cette famille sont *d'argent*, au cygne de *sinople*, au bande, (Cf. 1664, Nos 3 et 5).

[4] Sceau de Gérard Kettler, chevalier (Pl. 212, No 1). — Cette famille porte *d'or*, à la crénaillière de *gueules*.

[5] Sceau de Thierry de Isenberg (Pl. 193, No 20). — Cette famille porte *d'argent*, à trois feuilles de *tilleul*, de *gueules* en pointe. (Cf. 1664, Nos 18 et 19).

[6] Sceau de Jean, dit Arras, frère à cœur (Pl. 209, No 6). — La tête est placée entre deux cornes de cerf. Gérard porte une bande chargée de trois rencontres de bragan.

[7] Sceau de Jean Sennemacker (Pl. 227, No 2).

[8] Sceau d'Otton de Lione (Pl. 216, No 6). — Cette famille porte trois gerbes, au cent chargé de trois roses. (Cf. 1664, No 3).

[9] Sceau d'Henri Fraenckl, chanoine (Pl. 208, No 12).

[10] Sceau de Curt de Meschede (Pl. 208, No 1). — Cette famille porte *d'or, au chevron de sable*.

[11] Sceau de Reinhold Swarte, bourgeois de Dortmund (Pl. 178, No 22). — Le cou porte une bande chargée de trois fers de Mure.

[12] Sceau de Gerwin Bank, bourgeois de Münster (Pl. 172, No 21). — Cette famille porte une face, au lion saillant brochant. — (Cf. 1664, No 20)

[13] Sceau de Gottschalk Uell, bourgeois de Dortmund (Pl. 180, No 1). — Cette porte au veau passant.

[14] Sceau de Werner Ilmel (Pl. 227, No 3).

[15] Sceau de Gérard de Lodne, bourgeois d'Osnabrück (Pl. 171, No 11). — Cette famille porte une tête et cou de lionne. (Cf. 1664, No 10).

[16] Sceau d'Alexandre, dit Velenspit (Pl. 189, No 1). — Cette famille porte au poulain. (Cf. 1664, Nos 1, 2 et 3).

[17] Sceau de Jean Cabaret, bourgeois de Soest (Pl. 212, No 11). — Le cheval est chargé sur le cou d'une rose de *gueules*. Otton porte un tête chargée de deux cornes *sinoplées*.

[18] Sceau de Nicolas de Kuckelsen (Pl. 189, No 20). — Cette porte au cou cerf.

[19] Sceau d'Henrick de Mandinnesse (Pl. 209, No 3). — Cette famille porte un moine *tonsuré* en chemin *d'or* en *d'argent*, autant les bracches.

[20] Sceau de Ellmar de Bueten (Pl. 172, No 19). — Cette porte au loup.

[21] Sceau d'Henri Oth (Pl. 209, No 3).

[22] Sceau de Bernard Valle (Pl. 196, No 20). — Cette porte une face échiquetée patmoulée d'un lion issant.

deux bras tenant chacun une épée (1431)[1]; — tenant ensemble une couronne (1440)[2];

une patte d'ours (1457)[3].

Les animaux entiers offrent trois nouveaux types : un griffon assis (1403)[4]; — un lion assis entre deux masses (1430)[5]; — un braque assis (1494)[6]. On pourrait y ajouter une coquille (1499)[7].

Une branche de rosier (1410) représente seule la catégorie des végétaux[8].

On ne trouve aussi, dans la classe des écrans, qu'une seule nouveauté: deux écrans semi-circulaires aux armes[9].

Les chapeaux ne sont guère mieux partagés: un chapeau de cardinal surmonté de plumes (1449)[10], et un chapel de fer sommé d'un bouquet de plumes (1450)[11].

Enfin, comme objets inanimés, on trouve deux crémaillères (1446)[12]; — deux tenailles (1454)[13]; — une croix componée (1466)[14]; — une paire de broyes dans un cercle (1482)[15]; — trois crampons (1496)[16]; — et trois lances de tournoi (1499)[17].

* * *

Le changement de cimier, aux XIVe et XVe siècles, est au moins aussi fréquent que le changement d'armoiries; voici, par ordre alphabétique, les observations que l'on peut faire sur les familles de dynastes.

---

[1] Sceau de Jean de Rode, juge à Altstadt-Bielefeld (Pl. 258, No 21).

[2] Sceau d'Arnold Densekynck, bourgeois de Lippstadt (Pl. 236, No 4). — Le même meuble charge l'écu.

[3] Sceau de Jean de Lippe, juge à Münster (Pl. 174, No 20). — L'écu porte également une patte d'ours.

[4] Sceau de Gerlach de Breidenbach (Pl. 211, No 22).

[5] Sceau de Burchard de Klotingen (Pl. 198, No 21). — Cette famille porte une fasce chargée de deux ou trois pals, et surmontée d'un lion issant. (Cf. *Ibid.*, No 20).

[6] Sceau d'Etienne de Mecheln (Pl. 172, No 23). — Cette famille porte trois braques passants. (Cf. *Ibid.*, No 22).

[7] Sceau de Jean de Ole (Pl. 215, No 19). — Cette famille porte une coquille. (Cf. *Ibid.*, No 18).

[8] Sceau de Conrad de Balge, prêtre, prévôt d'Overenkirchen (Pl. 227, No 8). — L'écu porte une barre chargée de trois roses.

[9] Sceau d'Othon de Twislo, châtelain de Vechte (Pl. 145, No 2). — Cette famille porte une fasce. (Cf. *Ibid.*, No 1).

[10] Sceau de Jean de Bruharsen (Pl. 231, No 21).

[11] Sceau d'Hermann Wendt, doyen de l'église de Minden (Pl. 252, No 19).

[12] Sceau d'Hartung de Frenke (Pl. 248, No 8). — Cette famille porte trois crémaillères.

[13] Sceau d'Othon de Moncke (Pl. 151, No 14).

[14] Sceau de Thierry Haver (Pl. 216, No 3). — Cette famille porte *de gueules, à la croix d'or.*

[15] Sceau de César de Schedelich (Pl. 158, No 12. — Cette famille porte *d'argent, à trois paires de broyes de gueules.*

[16] Sceau de Gérard de Galen (Pl. 159, No 4). — Cette famille porte *d'or, à trois crampons de gueules.*

[17] Sceau d'Othon de Dincklage (Pl. 230, No 9).

deux bras tenant chacun une épée (1-1310)[1]; — tunique ensemble une couronne (1-1400)[2];

une patte d'ours (1-157)[3].

Les animaux entiers offrent trois nouveaux types : un griffon assis (1-1401)[1]; — un lion assis entre deux moines (1-1402)[2]; — un griffon assis (1-1403)[3]. Un pourrait y ajouter une coquille (1-1404).

Une branche de rosier (1-1410) représente seule la catégorie des végétaux.

On ne trouve aucun, dans la classe des corps, qu'une seule nouveauté : deux cornes semi-circulaires aux armes.

Les chapeaux en sont plus nombreux : parmi ces ornements de cardinal surmonté de plumes (1-1420)[1], et un chapeau de fer surmonté d'un bouquet de plumes (1-1430)[2].

Enfin, comme objets inanimés, on trouve deux crosses crosses (1-1440)[1]; deux tenailles (1-1451)[2]; — une croix composée (1-1460)[3]; — une patte de lapin dans un cercle (1-1480)[4]; — trois crapauds (1-1490)[5]; — et trois larves de lou noi (1-1500)[6].

*

Le changement de chapeau, aux XIVe et XVe siècles, est au moins aussi fréquent que le changement d'armoiries; voici, par ordre alphabétique, les observations que l'on peut faire sur les familles de Hainaut.

« Maison de Jean de Hainaut, page à Ath, non tel Ada (H, 32, N° 21).

« Maison d'Arnoul Trouvayne, bourgeois de Valenciennes (H, 33, N° 34). — Le même meuble chez Jean.

« Maison de Jean de Lappe, sire à Monceau (H, 111, N° 20). — Lycée porte seulement une patte d'ours.

« Maison de Gerlaud de Bruffenbroch (H, 231, N° 23).

« Maison de Simonard de Blatinesse (H, 1[illegible], N° 32). — Cette famille porte une chaîne chargée de deux ou trois pals et surmontée d'un lion issant (H, 1664, N° 40).

« Maison d'Ermen de Mordain (H, 172, N° 32). — Cette famille porte trois lionceaux passant (H, 1664, N° 32).

« Maison de Jean de Ath (H, 215, N° 10). — Cette famille porte une coquille (H, 1664, N° 18).

« Maison de Gérard de Blaton, pourvu du Overschoutenie (H, 327, N° 8). — Cette famille porte une large chaîne de trois roses.

« Maison d'Orpen de Tyrsin, chevalier de Vendre (H, 41[illegible], N° 20). — Cette famille porte une fasce (H, 1664, N° 1).

« Maison de Jean de Dombrayne (H, 231, N° 31).

« Maison d'Hermann Wendt, doyen de l'église de Mendre (H, 327, N° 10).

« Maison d'Hermine de Fauts (H, 218, N° 2). — Cette famille porte trois coquilles.

« Maison d'Orbon de Jemmle (H, 161, N° 11).

« Maison de Thierry Haver (H, 216, N° 3). — Cette famille porte de gueules, à de croix d'or.

« Maison de Gérard de Schiedelah (H, 156, N° 12). — Cette famille porte d'argent à trois parts de sinople de gueules.

« Maison de Gérard de Gerne (H, 183, N° 4). — Cette famille porte d'argent à trois pals de gueules.

« Maison d'Odon de Villeneuve (H, 230, N° 19).

Arnsberg. — Louis, en 1308, cime d'un écu aux armes sommé de touffes de plumes de paon [1]; Godefroid, en 1353, d'un vol, chaque aile chargé d'un écu aux armes [2].

Bentheim. — On a décrit plus haut le cimier d'Egbert, en 1298 [3]; Jean porte, en 1317, huit petites bannières aux armes [4]; Bernard, en 1385, un buste humain coiffé d'un bonnet aux armes [5].

Dortmund. — En 1312, Conrad II surmonte son heaume d'un écran semi-circulaire aux armes, sommé de sept touffes de plumes [6]; Conrad III, en 1333, d'une tête d'homme barbu [7].

Limburg. — Le plus ancien cimier, que nous avons déjà signalé, se rencontre sur un sceau secret de Thierry III, en 1338: il est formé d'une rose surmontée d'une touffe [8].

On doit alors descendre, pour rencontrer un nouveau cimier, jusqu'à son descendant au quatrième degré, Guillaume I: celui-ci, sur quatre sceaux différents remontant aux années 1401, 1412, 1418 et 1427, cime de deux arbustes [9]. Son frère Thierry VI, sire de Bruch, porte en 1418 un vol et en 1437 deux arbustes [10].

De ses deux fils, l'aîné, Guillaume II, surmonte également son heaume de deux arbustes [11]. Henri, le cadet, y ajoute un lion issant [12].

Enfin Jean V, en 1505, cime de trois touffes de plumes de paon [13].

La Mark. — Evrard I, en 1291, porte un écran semi-circulaire aux armes, le bord supérieur largement engrêlé [14]. Sur les sceaux d'Engilbert II, en 1319 et 1322 [15], et de Conrad de Hörde en 1343 [16], les engrêlures ont disparu, mais l'écran est surmonté de cinq plumes de paon. Adolphe II, en 1341, fait encore usage du même cimier [17]; mais, en 1344, il le remplace par deux plumes de héron; le heaume est, de plus, timbré d'une couronne dont le cercle est échi-

---

[1] Pl. XXVIII, No 7.
[2] Pl. XIV, No 4, et Pl. XVI, Nos 16 et 17.
[3] Pl. XIII, No 3.
[4] Pl. XXI, No 5.
[5] Pl. XXI, No 8.
[6] Pl. XXXIX, No 3.
[7] Pl. XXXVIII, No 6.
[8] Pl. XXXI, No 11.
[9] Pl. XXXII, Nos 1, 2 et 3, et T. III, p. 29.
[10] P. 29 et pl. XXXII, No 4.
[11] P. 29.
[12] *Ibid.*
[13] Pl. XXXII, No 7.
[14] Pl. X, No 1.
[15] Pl. XI, No 1, et pl. XXXIII, No 4.
[16] Pl. X, No 6.
[17] Pl. XI, No 2.

Jerneberg. — Louis, en 1383, vitre d'un cerc aux armes semé de toutes de plumes de paon[1]; Godefroid, en 1384, d'un vel, chaque aile chargée d'un écu aux armes[2].

Fremberim. — On a décrit plus haut le cimier d'Egbert, en 1298[3]; Jean porte, en 1317, huit petites bannières aux armes[4]; Bernard, en 1387, un buste humain coiffé d'un bonnet aux armes[5].

Dorenmund. — En 1312, Conrad II surmonte son heaume d'un écran semi-circulaire aux armes, semé de cœur toutes de plumes[6]; Conrad III, en 1333, d'une tête d'homme barbu[7].

Limburg. — Le plus ancien cimier, que nous avons déjà signalé, se rencontre sur un secau secret de Thierry III, en 1332: il est formé d'une roue surmontée d'une toque[8].

On doit alors descendre, pour rencontrer un nouveau cimier, jusqu'à son descendant au quatrième degré, Guillaume I: celui-ci, sur quatre sceaux différents remontant aux années 1401, 1412, 1418 et 1427, cimie de deux cornes[9]. Son frère Thierry VI, sire de Hruch, perte en 1418 un vol et en 1427 deux arbustes[10].

De ses deux fils, l'aîné, Guillaume II, surmonte également son heaume de deux arbustes[11]. Henri, le cadet, y ajoute un lion issant[12].

Enfin Jean V, en 1405, cimie de trois toques de plumes de paon[13].

La Marck. — Everard I, en 1291, porte au écran semi-circulaire aux armes, le bord supérieur surgonnant engrêlé[14]. Sur les sceaux d'Everard II, en 1319 et 1322[15], et de Conrad de Horde en 1313[16], les engrêlures ont disparu, mais l'écran est surmonté de cinq plumes de paon. Adolphe II, en 1341, fait adoptar usage du même cimier[17]; mais, en 1344, il le remplace par deux plumes de héron; le heaume est, de plus, timbré d'une couronne dont le cercle est orné

[1] P. XXVIII, N° 7.
[2] P. XIV, N° 4, et P. XVI, N°s 10 et 12.
[3] P. XIII, N° 6.
[4] P. XXI, N° 5.
[5] P. XXI, N° 8.
[6] P. XXXIX, N° 3.
[7] P. XXXVIII, N° 6.
[8] P. XXXI, N° 11.
[9] P. XXXII, N°s 1, 2 et 3, et T. III, p. 39.
[10] P. 29 et pl. XXXII, N° 4.
[11] P. 29.
[12] Idem.
[13] P. XXXII, N° 7.
[14] P. X, N° 1.
[15] P. XI, N° 1, et pl. XXXIII, N° 4.
[16] P. X, N° 6.
[17] P. XI, N° 2.

queté[1]. Sur trois sceaux de 1348, 1355 et 1362, Engilbert III porte également les deux plumes et la couronne[2].

Ravensberg. — Le cimier ordinaire, déjà signalé, se compose d'une branche de tilleul[3]. Sur un sceau armorial de 1323, Othon de Vechte charge son heaume de cinq branches de tilleul entre deux touffes de plumes de paon[4]. L'année suivante, un sceau équestre montre le cimier habituel de sa famille[5]; mais, au contre-sceau, on voit trois branches de tilleul entre deux touffes de plumes de paon[6].

Steinfurt. — Baudouin I de Steinfurt, en 1284, cime d'une sorte de cercle garni de plumes autour du heaume[7]; il en est de même de Ludolphe VII, son petit-fils, sur deux sceaux de 1343 et 1346[8]. Les deux fils de ce dernier, Ludolphe VIII, en 1343, et Baudouin IV, en 1361, portent deux têtes et cols de dragon affrontés[9].

Tecklenburg. — Le heaume d'Othon, en 1304, est surmonté d'un paon, la queue repliée[10]. Celui de son fils Othon V, en 1317, porte une queue de paon en éventail, chargée de trois feuilles de nénuphar[11].

Ces changements ne sont pas plus rares dans les familles de moindre noblesse; on en relève sur les sceaux des Brenken[12], v. d. Busche[13], Cappeln[14], Core[15], Droste[16], Friesenhansen[17], Gogreve[18], Hachtmeister[19], Hagen[20], Hanxleden[21], Hatzfeld[22], Hoberge[23], Horde[24], Horhusen[25], Klencke[26], Kukelsem[27],

---

[1] Pl. XI, No 4.
[2] Pl. XI, No 3, et pl. XXXIII, Nos 10 et 11.
[3] Pl. XII, Nos 1, 2 et 4, et pl. XVI, Nos 7 et 8.
[4] Pl. XXXVIII, No 1.
[5] Pl. XII, No 3.
[6] Pl. XVI, No 9.
[7] Pl. XXII, No 5.
[8] Pl. XXII, Nos 7 et 8.
[9] Pl. XII, No 10, et pl. XXIII, No 1.
[10] Pl. XIII, No 4.
[11] Pl. XX, No 8.
[12] Pl. 251, No 21; pl. 259, Nos 8 et 9.
[13] Pl. 222, Nos 13, 15 et 16.
[14] Pl. 150, Nos 10 à 13; pl. 159, No 21.
[15] Pl. 182, Nos 3 et 4.
[16] Pl. 154, Nos 13 et 14.
[17] Pl. 257, Nos 16 et 17.
[18] Pl. 224, Nos 3 à 6.
[19] Pl. 258, Nos 23 et 24.
[20] Pl. 219, Nos 13 à 15.
[21] Pl. 211, Nos 20 et 21.
[22] Pl. 211, Nos 7 et 8.
[23] Pl. 182, Nos 13 et 14.
[24] Pl. 232, Nos 10 et 11.
[25] Pl. 226, Nos 3 et 4.
[26] Pl. 250, Nos 3 et 5.
[27] Pl. 182, Nos 1 et 2.

quatre[1]. Sur trois sceaux de 1318, 1355 et 1365, Rogalbert III porte également les deux plumes et la couronne[2].

Ferrerawberg. — Le cimier ordinaire, déjà signalé, se compose d'une branche de tilleul[3]. Sur un sceau armorial de 1321, Othon de Verkete change son lezanne de cinq branches de tilleul entre deux touffes de plumes de paon[4]. L'année suivante, un sceau équestre montre le cimier habituel de sa famille[5]; mais, au contre-sceau, on voit trois branches de tilleul entre deux touffes de plumes de paon[6].

Sieveldurn. — Baudouin I de Sieldurn, en 1281, cime d'une souche de cerfs garni de plumes autour du lezanne[7]; il en est de même de Landolphe VII, son petit-fils, sur deux sceaux de 1318 et 1346[8]. Les deux fils de ce dernier, Landolphe VIII, en 1343, et Baudouin IV, en 1391, portent deux têtes et cols de dragon affrontés[9].

Verkeverdurg. — Le lezanne d'Othon, en 1301, est surmonté d'un paon, la queue repliée[10]; Odon de son fils Othon V, en 1317, porte une queue de paon ou éventail, chargée de trois feuilles de nénuphar[11].

Ces changements ne sont pas plus rares dans les familles de moindre noblesse; on en relève sur les sceaux des Ireyken[12], v. d. Bessel[13], Cnip-eln[14], Core[15], Dropte[16], Frisenhusen[17], Gegreve[18], Ihenhusesen[19], Hagen[20], Hanzelaen[21], Hatzfeld[22], Hoberge[23], Hurle[24], Hoffmann[25], Klencke[26], Kinkelsen[27],

---

[1] Pl. XI, No 4.
[2] Pl. XI, No 3, et pl. XXXIII, No 10 et 11.
[3] Pl. XII, Nos 1, 2 et 4, et pl. XVI, No 7 et 8.
[4] Pl. XXXVIII, No 1.
[5] Pl. XII, No 5.
[6] Pl. XVI, No 9.
[7] Pl. XXII, No 3.
[8] Pl. XXII, No 7 et 8.
[9] Pl. XII, No 10, et pl. XXIII, No 1.
[10] Pl. XIII, No 4.
[11] Pl. XX, No 8.
[12] Pl. 92d, No 21; pl. 92f, Nos 8 et 9.
[13] Pl. 92g, Nos 14, 15 et 16.
[14] Pl. 120, Nos 10 à 18; pl. 120, No 21.
[15] Pl. 123, Nos 3 et 4.
[16] Pl. 104, Nos 13 et 14.
[17] Pl. 127, Nos 16 et 17.
[18] Pl. 92d, Nos 3 à 6.
[19] Pl. 92h, Nos 20 et 21.
[20] Pl. 219, Nos 18 à 19.
[21] Pl. 211, Nos 20 et 21.
[22] Pl. 211, Nos 7 et 8.
[23] Pl. 183, Nos 13 et 14.
[24] Pl. 212, Nos 10 et 11.
[25] Pl. 92d, Nos 3 et 4.
[26] Pl. 92d, Nos 3 et 5.
[27] Pl. 182, Nos 1 et 2.

Langen [1], Leithe [2], Lüdinghausen [3], Meschede [4], Münster [5], Nedere [6], Padberg [7], Plettenberg [8], Schenking [9], Schnellenberg [10], Schönebeck [11], Schorlemer [12], Selbach [13], Stevening [14], Strünkede [15], Swicker [16], Westfal [17] et Wischelo [18].

* * *

La capeline ou volet se rencontre pour la première fois en 1283 sur le sceau équestre d'Othon de Vechte [19]; il faut alors descendre jusqu'en 1323 pour en trouver un deuxième exemple, fourni par le sceau d'Othon IV de Ravensberg [20]. Elle est peinte ou brodée aux armes sur les sceaux de Jean de Bentheim en 1317 [21], et de Godefroid d'Arnsberg en 1340 [22].

A l'origine, les bords de la capeline sont droits; plus tard ils se festonnent en écailles plus ou moins profondément découpées. Les lambrequins proprement dits se montrent seulement en 1400, sur le sceau d'Adrien de Dorth [23].

Le tableau suivant indique les proportions dans lesquelles se rencontrent, au XIVe et XVe siècle, le heaume nu, le heaume à volet, et le heaume à lambrequins.

	Heaume nu [24]	Heaume à volet [25]	Heaume à lambrequins [26]
1301 à 1325	11	2	—
1326 à 1350	17	9	—
1351 à 1375	11	16	—
1376 à 1400	12	31	1
1401 à 1425	17	48	7
1426 à 1450	13	13	53
1451 à 1475	5	2	45
1476 à 1500	1	—	54
	87	121	160

[1] Pl. 150, Nos 3 et 4, et pl. 179, No 12.
[2] Pl. 205, No 10; pl. 219, No 11.
[3] Pl. 183, Nos 9 à 12; pl. 219, No 1.
[4] Pl. 208, Nos 3 et 4.
[5] Pl. 142, Nos 2, 4 et 5.
[6] Pl. 256, No 17; pl. 257, No 13.
[7] Pl. 220, Nos 4 à 7.
[8] Pl. 194, Nos 3 à 5.
[9] Pl. 178, No 7; pl. 179, Nos 16 et 17.
[10] Pl. 204, Nos 12 et 13.
[11] Pl. 144, Nos 1 et 2; pl. 180, No 17.
[12] Pl. 226, No 16; pl. 257, No 21.
[13] Pl. 207, Nos 4, 5, 7, 8 et 9.
[14] Pl. 167, Nos 4 et 5; pl. 179, No 15.
[15] Pl. 169, Nos 11 et 12.
[16] Pl. 163, No 20; pl. 179, No 20.
[17] Pl. 223, Nos 6, 7, 9 à 13.
[18] Pl. 179, Nos 1 et 2.
[19] Pl. XII, No 2.
[20] Pl. XXXVIII, No 1.
[21] Pl. XXXVIII, No 1.
[22] Pl. XXI, No 5.
[23] Pl. 209, No 13.
(Suite, Nos 24, 25 et 26 voir p. 124.

angen[1], Lechlin[2], Lüdinghausen[3], Mesebede[4], Münster[5], Neuss[6], Paderborn[7], Pettenberg[8], Seitenkamp[9], Schmellenberg[10], Schönebeck[11], Schöneborn[12], Stel-ack[13], Stevening[14], Sternlaede[15], Swieler[16], Westfal[17] et Wiedelade[18].

* * *

La capeline ou valet se rencontre pour la première fois en 1293 sur le sceau équestre d'Uthen de Vechte[19]; il faut alors descendre jusqu'en 1323 pour trouver un dansième exemple, fourni par le sceau d'Uthen IV de Ravens-berg[20]. Elle est peinte ou brodée aux armes sur les sceaux de Jean de Hem-sin en 1317[21], et de Godefroid d'Arnsberg en 1340[22].

A l'origine, les bords de la capeline sont droits; plus tard ils se festonnent ; dentelles plus ou moins profondément découpées. Les lambrequins proprement-dits se montrent seulement en 1400, sur le sceau d'Adrian de Jorth[23].

Le tableau suivant indique les proportions dans lesquelles se rencontrent, au XIVe et XVe siècle, le heaume nu, le heaume à valet, et le heaume à lambrequins :

	Heaume nu[24]	Heaume à valet[25]	Heaume à lambrequins[26]
01 à 1325	11	2	—
26 à 1350	17	3	—
51 à 1375	11	16	—
76 à 1400	12	21	1
01 à 1425	17	48	7
26 à 1450	13	13	38
51 à 1475	5	2	15
76 à 1500	1	—	61
	87	121	160

[1] Pl. 100, Nos 3 et 4, et pl. 101, No 12.
[2] Pl. 205, No 10; pl. 210, No 11.
[3] Pl. 183, Nos 8 à 12; pl. 212, No 1.
[4] Pl. 208, Nos 3 et 4.
[5] Pl. 112, Nos 3, 4 et 5.
[6] Pl. 226, No 17; pl. 227, No 12.
[7] Pl. 220, Nos 4 à 7.
[8] Pl. 191, Nos 3 à 5.
[9] Pl. 178, No 7; pl. 179, Nos 10 et 11.
[10] Pl. 201, Nos 12 et 13.
[11] Pl. 144, Nos 1 et 2; pl. 180, No 17.
[12] Pl. 226, No 16; pl. 227, No 21.
[13] Pl. 207, Nos 4, 5, 7, 8 et 9.
[14] Pl. 167, Nos 4 et 5; pl. 172, No 10.
[15] Pl. 103, Nos 11 et 12.
[16] Pl. 160, No 20; pl. 172, No 20.
[17] Pl. 220, Nos 6, 7, 8 à 13.
[18] Pl. 170, Nos 1 et 2.
[19] Pl. XIII, No 2.
[20] Pl. XXXVIII, No 1.
[21] Pl. XXXVIII, No 4.
[22] Pl. XXI, No 3.
[23] Pl. 200, No 18.
[24] Suite, Nos 21, 25 et 26 voir p. 132.

Le plus ancien exemple de heaume couronné se relève sur le sceau de Gontran de Hatzfeld, en 1340[1]; le second est fourni par celui d'Engilbert III

---

[24] De 1301 à 1325: XX. 8 — XXXIII. 4 — 155.17 — 169.11 — 204.7 — 222.2 — 223.6 — 224.4 — 228.8 — 250.3 — 261.15.

De 1326 à 1350: XXXIV. 6 — 142.7 — 150.10 — 164.3 — 169.12 — 194.4 — 194.9 — 199.5 — 204.21 — 223.7 — 223.21 — 226.10 — 229.3 — 229.13 — 230.2 — 241.2 — 261.16.

De 1350 à 1375: 144.6 — 150.3 — 151.9 — 156.11 — 157.12 — 183.11 — 198.10 — 220.5 — 222.3 — 224.14 — 241.9.

De 1376 à 1400: XXXVIII. 3 — 144.8 — 167.5 — 191.23 — 211.20 — 214.9 — 225.13 — 229.15 — 234.2 — 237.12 — 249.4 — 261.19.

De 1401 à 1425: 143.5 — 146.16 — 154.14 — 159.21 — 177.8 — 185.7 — 188.21 — 188.24 — 191.4 — 191.8 — 192.12 — 201.16 — 224.12 — 227.8 — 234.13 — 236.13 — 241.10.

De 1426 à 1450: XXXII. 5 — XXXIV. 8 — 143.8 — 146.7 — 157.8 — 167.9 — 176.20 — 186.4 — 225.10 — 237.13 — 240.12 — 251.27 — 262.13.

De 1451 à 1475: 147.8 — 203.20 — 208.11 — 222.16 — 261.18.

De 1476 à 1500: 149.7.

[25] De 1301 à 1325: XXXVIII. 1 — 169.3.

De 1326 à 1350: 142.4 — 146.9 — 150.11 — 154.3 — 196.12 — 207.4 — 220.4 — 222.13 — 224.8.

De 1351 à 1375: XXXIII.10 — XXXIII.11 — 151.10 — 168.17 — 176.9 — 191.3 — 194.5 — 207.5 — 220.6 — 222.10 — 223.9 — 223.10 — 241.11 — 251.12 — 252.2 — 254.2.

De 1376 à 1400: XXI. 8 — XXXIX. 14 — 142.5 — 149.3 — 151.18 — 154.13 — 159.6 — 160.4 — 167.4 — 175.15 — 189.22 — 200.13 — 202.17 — 203.8 — 205.10 — 209.18 — 213.15 — 220.7 — 222.4 — 223.11 — 224.13 — 226.9 — 236.20 — 243.11 — 246.7 — 251.13 — 251.21 — 253.10 — 253.22 — 255.27 — 262.14.

De 1401 à 1425: XXXII. 1 — XXXII. 2 — XXXVIII 11 — XLI. 9 — 171.15 — 172.21 — 190.6 — 192.20 — 197.1 — 199.20 — 201.5 — 201.9 — 201.12 — 206.6 — 207.7 — 207.18 — 208.3 — 209.3 — 209.17 — 211.22 — 218.10 — 221.5 — 221.14 — 222.15 — 223.12 — 226.3 — 227.2 — 227.9 — 229.12 — 231.20 — 232.10 — 234.3 — 239.10 — 239.13 — 241.3 — 242.5 — 244.5 — 246.10 — 246.11 — 249.5 — 251.14 — 251.25 — 251.26 — 252.13 — 253.8 — 253.23 — 255.5 — 262.16.

De 1426 à 1450: XXV. 15 — 146.17 — 149.9 — 150.7 — 178.2 — 198.21 — 206.10 — 208.9 — 217.19 — 224.10 — 225.12 — 242.12 — 251.24.

De 1451 à 1475: 150.8 — 213.4.

[26] De 1376 à 1400: 209.13.

De 1401 à 1425: 172.19 — 183.12 — 190.7 — 222.5 — 232.17 — 243.5 — 251.17.

De 1426 à 1450: XXXII. 3 — XXXIX. 5 — XL. 5 — 145.2 — 145.5 — 147.14 — 150.12 — 155.5 — 156.4 — 157.9 — 165.7 — 165.15 — 165.19 — 166.18 — 176.12 — 176.18 — 185.18 — 186.5 — 186.12 — 187.5 — 189.3 — 192.5 — 193.20 — 195.22 — 196.5 — 197.11 — 197.24 — 198.12 — 199.3 — 200.15 — 202.11 — 204.18 — 205.21 — 208.4 — 208.18 — 211.18 — 216.3 — 216.21 — 217.18 — 226.4 — 233.16 — 233.21 — 235.17 — 236.4 — 246.4 — 246.13 — 248.8 — 249.17 — 249.18 — 250.5 — 251.15 — 251.16 — 252.19.

De 1451 à 1475: XXXII. 4 — XXXIII. 13 — 150.4 — 151.14 — 156.26 — 162.9 — 164.12 — 165.5 — 167.14 — 167.17 — 168.16 — 171.11 — 174.20 — 178.22 — 184.13 — 185.4 — 186.14 — 186.22 — 188.15 — 188.26 — 188.27 — 189.4 — 193.6 — 195.9 — 195.22 — 197.2 — 197.14 — 197.25 — 205.5 — 206.8 — 210.22 — 211.8 — 216.4 — 223.13 — 232.8 — 233.17 — 235.18 — 240.8 — 244.6 — 245.5 — 246.5 — 251.18 — 252.20 — 252.21.

De 1476 à 1500: 148.3 — 149.5 — 155.22 — 158.12 — 159.4 — 160.11 — 163.4 — 163.20 — 166.7 — 170.9 — 172.23 — 173.19 — 175.20 — 176.2 — 177.17 — 185.20 — 186.9 — 186.18 — 191.18 — 192.8 — 194.10 — 194.12 — 196.10 — 196.14 — 198.6 — 198.16 — 198.26 — 204.13 — 207.8 — 207.9 — 212.4 — 213.21 — 214.14 — 215.6 — 215.19 — 217.8 — 218.17 — 225.20 — 226.16 — 227.3 — 228.5 — 230.9 — 230.14 — 232.11 — 232.13 — 234.14 — 238.9 — 239.12 — 241.4 — 241.18 — 242.8 — 243.3 — 244.12 — 248.6 — 262.19.

[1] Pl. 211, N° 7.

Le plus ancien exemple de hennure connaissant se trouve sur le sceau de Gautran de Hatefield, en 1240 ; le second est fourni par celui d'Engelbert III

---

[1] De 1301 à 1325 : XX 8 — XXXIII.4 — 185.17 — 1054.11 — 304.7 — 2443 — 2916
— 2214 — 2968 — 3005 — 301.18.
De 1326 à 1350 : XXXIV.0 — 1127 — 180.10 — 1080 — 1059.16 — 1204 — 1018
— 1095 — 2047 — 2087 — 2321 — 2501 10 — 2503 — 2503.18 — 2403 — 2414 — 2614.16.
De 1350 à 1375 : 1116 — 1003 — 1013 — 1061.11 — 1171.12 — 1051.11 — 1081.10
— 2503 — 2224 — 2241.11 — 2111.8.
De 1376 à 1400 : XXXVIII.8 — 1118 — 1074 — 1051.24 — 2114.30 — 2145 — 2352.18
— 2521.18 — 2318.3 — 2817.12 — 2904 — 3011.10.
De 1401 à 1425 : 1183 — 1216.16 — 1254.14 — 1303.21 — 1377 — 1067.7 — 1064.21 —
1884.21 — 1014 — 1018 — 1051.12 — 2014.30 — 2321.18 — 2327.8 — 2314.13 — 2398.18 — 2114.10.
De 1426 à 1450 : XXXII.0 — XXXIV.8 — 1158 — 1067 — 1051.8 — 1070 — 1750.20
— 1850 — 2321.10 — 2317.13 — 2103.12 — 2014.27 — 2381.1.
De 1451 à 1475 : 1178 — 2002.20 — 2021.11 — 2233.10 — 2011.18.
De 1476 à 1500 : 1207.
[2] De 1501 à 1525 : XXXVIII.1 — 1033.
De 1526 à 1550 : 1321 — 1405 — 1801.11 — 1813 — 1051.12 — 2007.1 — 2230.4 — 2321.13
— 2214.
De 1551 à 1575 : XXXIII.10 — XXXIII.11 — 1810.10 — 1050.17 — 1720.9 — 1018 —
1713.9 — 2014.5 — 2230.10 — 2303.9 — 2328.10 — 2111.11 — 2314.12 — 2454.4 — 2414.4.
De 1576 à 1600 : XXI.8 — XXIX.11 — 1125 — 1103 — 1014 — 1911.18 — 1930
— 1001 — 1074 — 1718.18 — 1801.22 — 2001.12 — 2021.17 — 2034 — 2052.10 — 2081.18 — 2111.15
— 2207 — 2321 — 2341.11 — 2401.18 — 2403.9 — 2405.20 — 2113.11 — 2407 — 2511.18 — 2511.21
— 2528.10 — 2584.24 — 2597.27 — 2613.11.
De 1601 à 1625 : XXXII.1 — XXXII.3 — XXXVIII.11 — XII.0 — 1711.9 — 1720.9
1800 — 1025.20 — 1071 — 1081.20 — 2018 — 2011.8 — 2021.12 — 2303.6 — 2307.1 — 2017.18
2083.3 — 2081.17 — 2111.22 — 2118.10 — 2214.5 — 2311.1 — 2382.16 — 2421.12 — 2534.8
2517.2 — 2571.0 — 2581.12 — 2314.20 — 1520.10 — 1571.3 — 2172.10 — 2303.18 — 2111.4 — 2182.2
— 2112.5 — 2116.10 — 2110.0 — 2110.5 — 2211.1 — 2411.20 — 2412.18 — 2504.8 — 2504.20
— 2505.5 — 2515.10.
De 1626 à 1650 : XXV.16 — 1101.17 — 1401.1 — 1717 — 1808.7 — 2017.0 — 2030.4 —
2080.0 — 2117.0 — 2211.10 — 2317.12 — 2412.0 — 2421.31.
De 1651 à 1675 : 1503.8 — 2504.1.
[3] De 1676 à 1700 : 2003.15.
De 1701 à 1725 : 1720.19 — 1801.12 — 1901.1 — 2502.5 — 2517 — 2105.5 — 2511.7.
De 1726 à 1750 : XXXII.8 — XXXIV.9 — 2104.5 — 1803.0 — 1811.12 — 1717.8 — 1901.0
— 1805.5 — 1901.1 — 1571.0 — 1051.7 — 1051.16 — 1051.11 — 1051.8 — 1051.1 — 1701.1 — 1701.18 — 1051.16
— 1801.5 — 1801.12 — 1811.5 — 1801.8 — 1052.5 — 1052.8 — 1051.8 — 1051.5 — 1051.11 — 1051.21
— 1051.12 — 1801.8 — 2001.10 — 2011.11 — 2111.1 — 2011.8 — 2005.8 — 2005.18 — 2111.18 — 2005.0
— 2118.21 — 2117.18 — 2201.1 — 2211.10 — 2311.21 — 2311.11 — 2301.1 — 2301.11 — 2311.12 — 2111.0
— 2118.17 — 2110.18 — 2200.5 — 2211.18 — 2211.8 — 2111.18 — 2111.20.
De 1751 à 1775 : XXXII.1 — XXXIII.13 — 1901.1 — 1711.10 — 1751.8 — 1051.8 — 1051.12
— 1105.5 — 1051.14 — 1051.17 — 1051.10 — 1711.1 — 1711.21 — 1751.22 — 1811.8 — 1811.1
1801.11 — 1051.24 — 1801.10 — 1801.20 — 1851.27 — 1851.1 — 1051.8 — 1051.22 — 1051.22 — 1051.2
1051.11 — 1051.28 — 2005.8 — 2005.8 — 2101.22 — 2111.8 — 2111.1 — 2005.1 — 2005.8 — 2111.17 —
— 2118.18 — 2105.8 — 2111.0 — 2115.0 — 2105.5 — 2111.18 — 2111.20.
De 1776 à 1800 : 1183.8 — 1105.5 — 1051.22 — 1051.13 — 1051.1 — 1051.11 — 1051.1 — 1051.1 —
1051.20 — 1051.7 — 1701.5 — 1751.21 — 1811.21 — 1751.21 — 1751.8 — 1751.11 — 1751.20 — 1751.1 —
— 1851.18 — 1911.18 — 1951.8 — 1911.10 — 1911.12 — 1751.10 — 1751.10 — 1951.14 — 1951.8 — 1951.10 —
1951.20 — 2011.18 — 2017.8 — 2017.8 — 2121.1 — 2111.21 — 2111.11 — 2115.8 — 2115.18 — 2111.8 —
2118.17 — 2201.20 — 2201.10 — 2217.8 — 2225.1 — 2105.5 — 2201.11 — 2251.11 — 2251.18 — 2211.11
— 2215.0 — 2205.12 — 2115.1 — 2111.18 — 2115.1 — 2115.8 — 2111.12 — 2115.0 — 2205.18.
[4] 17, 211, 30.1

de la Mark, en 1355[1]. On n'en rencontre plus que quatre autres jusqu'à la fin du XIVe siècle[2]. Il est un peu moins rare au XVe, sans que le nombre en dépasse cependant treize[3].

On ne devrait pas croire qu'il ait été l'apanage de la haute noblesse; parmi les dynastes, seuls les comtes de la Mark en ont fait usage. Nous avons déjà signalé la particularité que présente leur couronne, dont le cercle est échiqueté[4].

* * *

Outre l'écu et le heaume, les armoiries ont orné la cotte d'armes, les ailettes, la housse et la bannière.

La cotte d'armes se remarque pour la première fois sur les sceaux d'Adolphe I de la Mark, en 1226[5], et d'Othon de Dale, en 1228[6]; elle ne semble pas alors porter d'armoiries. Celles-ci n'apparaissent qu'à la fin du siècle, et le plus ancien exemple en est fourni par le sceau d'Evrard I de la Mark, en 1291[7]. L'usage de la cotte armoriée semble d'ailleurs avoir été peu répandu : les seuls sceaux sur lesquels on la relève avec certitude sont ceux d'Engilbert II, d'Adolphe II et d'Engilbert III de la Mark[8].

Les premières ailettes se voient sur le sceau de Craft de Grafschaft, en 1291[9]; l'empreinte, assez fruste, ne permet pas de dire si elles sont ou non armoriées. Sur presque tous les sceaux du XIVe siècle, la position de l'écu masquant l'épaule empêche de voir si le cavalier porte l'ailette. Cette pièce ne s'aperçoit bien que sur les sceaux d'Engilbert II et d'Adolphe II de la Mark, en 1319 et 1341[10], ainsi que de Godefroid d'Arnsberg, en 1353[11] : les armoiries s'y distinguent très nettement.

Sur le sceau d'Othon de Vechte, en 1240, le cheval est, pour la première fois, couvert d'une housse[12]; il faut alors descendre jusqu'en 1283 pour en trouver un deuxième exemple, fourni par le sceau d'Othon de Ravensberg[13]. A partir de cette époque, la housse devient d'un usage absolument général : on ne peut citer que deux sceaux sur lesquels on ne la rencontre pas : ceux d'Egbert de Bentheim[14] et de Bernard de Bermentfelde[15] en 1298.

---

[1] Pl. XXXIII, No 10.
[2] XXXIII. 11 — 146.9 — 159.6 — 220.7.
[3] XXXII. 5 — XXXIII. 13 — 143.8 — 146.9 — 159.21 — 165.5 — 184.13 — 186.5 — 197.25 — 198.6 — 199.3 — 199.20 — 200.15.
[4] Pl. XXXIII, Nos 10, 11 et 13.
[5] Pl. X, No 3.
[6] Pl. XIII, No 5.
[7] Pl. X, No 4.
[8] Pl. XI, Nos 1 à 4.
[9] Pl. XV, No 2.
[10] Pl. XI, Nos 1 et 2.
[11] Pl. XIV, No 4.
[12] Pl. XII, No 1.
[13] *Ibid.*, No 2.
[14] Pl. XIII, No 3.
[15] Pl. XV, No 6.

la Mark, en 1325[1]. On n'en rencontre plus que quatre autres jusqu'à la fin du XIVe siècle[2]. Il est un peu moins rare au XVe, sans que le nombre en dépasse cependant trente[3].

On ne devrait pas croire qu'il ait été l'apanage de la haute noblesse; parmi les dynastes, seuls les comtes de la Mark en ont fait usage. Nous avons déjà signalé la particularité que présente leur cotte-hardie, dont le corsage est piqueté[4].

* * *

Outre l'écu et le heaume, les armoiries ont orné la cotte d'armes, les selles, la housse et la bannière.

La cotte d'armes se remarque pour la première fois sur les sceaux d'Adolphe I de la Mark, en 1229[5], et d'Othon de Thale, en 1230[6]; elle ne semble alors porter d'armoiries. Celles-ci n'apparaissent qu'à la fin du siècle, et le plus ancien exemple en est fourni par le sceau d'Erpeto I de la Mark, en 1297[7]. L'usage de la cotte armoriée semble d'ailleurs avoir peu répondu; seuls sceaux sur lesquels on la relève avec certitude sont ceux d'Engilbert II, d'Adolphe II et d'Engilbert III de la Mark[8].

Les premières selles se voient sur le sceau de Gaël de Gratelbach, en 1271[9]; l'empreinte, assez fruste, ne permet pas de dire si elles sont ou non armoriées. Sur presque tous les sceaux du XIVe siècle la position de l'écu quant l'épaule empêche de voir si le cavalier porte l'allèle. Cette place ne serait bien que sur les sceaux d'Engilbert II et d'Adolphe II de la Mark, 1310 et 1311[10], ainsi que de Godefroid d'Arnsberg, en 1326[11]; les armoiries distinguent très nettement.

Sur le sceau d'Othon de Vechte, en 1340, le cheval est, pour la première fois, couvert d'une housse[12]; il faut alors descendre jusqu'en 1393 pour trouver un deuxième exemple, fourni par le sceau d'Othon de Harnebergh[13]. Partir de cette époque, la housse devient d'un usage absolument général; on peut citer que deux sceaux sur lesquels on ne la rencontre pas, ceux d'Eg de Bentheim[14] et de Bernard de Bernburg[15], en 1528.

---

[1] Pl. XXXIII, No 10.
[2] XXXIII, 11 — 1429 — 1598 — 2307.
[3] XXXII, 5 — XXXIII, 13 — 1435 — 1469 — 1530 — 1605 — 1614 — 1680 — 1820 — 1830 — 1920 — 2003.
[4] Pl. XXXIII, Nos 10, 11 et 12.
[5] Pl. X, No 3.
[6] Pl. XIII, No 3.
[7] Pl. X, No 4.
[8] Pl. XI, Nos 1 à 4.
[9] Pl. XV, No 2.
[10] Pl. XI, Nos 1 et 2.
[11] Pl. XIV, No 4.
[12] Pl. XII, No 1.
[13] 1464, No 2.
[14] Pl. XIII, No 3.
[15] Pl. XV, No 6.

La housse est toujours armoriée. Sur le sceau de Thierry de Bilstein, en 1327, elle est seulement chargée de quatre écussons aux armes [1]. Partout ailleurs, elle est entièrement armoriée. La housse étant fendue en son milieu, les armoiries sont reproduites quatre fois: encolure à droite, encolure à gauche, croupe à droite et croupe à gauche. Le sceau d'Herman de Münster, en 1311, offre une exception. Les armes de cette famille étaient anciennement *d'or au chef de gueules* [2]. Sur l'écu, le chef de gueules est représenté par un quadrillé en losange, tandis que le champ demeure uni; la housse est de même unie; seul, le cou du cheval est enveloppé d'un quadrillé semblable au chef. On en doit certainement conclure que la housse était jaune et l'encolure seule rouge [3].

Les sceaux des la Mark, au XIVe siècle, montrent le cimier reproduit sur la tête du cheval [4].

En règle générale, le cavalier est armé de l'épée; il porte une bannière oblongue, armoriée, sur les sceaux d'Othon de Dale en 1228 [5], d'Othon III de Ravensberg en 1283 [6] et d'Othon IV en 1324 [7].

* * *

Les supports sont, dans toute l'Allemagne, d'un usage très restreint. La Westphalie ne fait pas exception à la règle. Ceux que nous avons relevés sont au nombre de dix-neuf: deux seulement remontent au XIVe siècle. En voici la liste:

Un ange: Roger de Wickede, en 1444 [8]; Albert Kerkhorde, en 1477; Herman d'Olpe, en 1483 [10]; Cordule de Gemen, en 1509 [11].

Une dame: Detmar Popinchus, en 1439 [12].

Un personnage assis: Tilmann Baumgast, en 1448 [13].

Une aigle: Jean d'Essen, en 1426 [14].

Un cygne: Thierry Brakel, en 1486 [15], et Henri Treking, en 1487 [16].

Deux anges: Thierry de Romberg, en 1416 [17].

Deux personnages: Ludolphe de Hake, en 1375 [18].

---

[1] Pl. XIV, No 2.
[2] On blasonne aujourd'hui *coupé de gueules et d'or*.
[3] Pl. XIV, No 3, et pl. 142, No 2.
[4] Pl. XI, Nos 1 à 4.
[5] Pl. XIII, No 5.
[6] Pl. XII, No 2.
[7] *Ibid.*, No 3.
[8] Pl. 204, No 19.
[9] Pl. 209, No 7
[10] Pl. 193, No 24.
[11] Pl. XL, No 7.
[12] Pl. 209, No 5.
[13] Pl. 189, No 23.
[14] Pl. 209, No 6.
[15] Pl. 217, No 13.
[16] Pl. 222, No 12.
[17] Pl. 192, No 20.
[18] Pl. 157, No 12.

La housse est toujours armoriée. Sur le sceau de Thierry de Hildesin, en 1327, elle est seulement chargée de quatre écussons aux armes[1]. Partout ailleurs, elle est antérieurement armoriée. La housse étant tombée en son milieu, les armes des seul représentées quatre fois: concluro à droite, ancolure à gauche, croupe à droite et croupe à gauche. Le sceau d'Hermann de Minster, en 1311, offre une exception. Les armes de cette famille étaient antérieurement d'or au chef de gueules[2]. Sur l'écu, le chef de gueules est remplacé par un quadrilli en losange, tandis que le champ demeure uni; la housse est de même nature; seul, le cou du cheval est enveloppé d'un quadrilli semblable au chef. On en doit certainement conclure que la housse était jaune et l'ancolure seule rouge[3].

Les sceaux des la Marck, au XIVe siècle, montrent le cimier reposant sur la tête du cheval[4].

En règle générale, le caparaçon est armé ou l'égal; il porte une bandoire oblongue, armoriée, sur les sceaux d'Othon de Date en 1328[5], d'Othon III de Ravensberg en 1282[6] et d'Othon IV en 1321[7].

* * *

Les supports sont, dans toute l'Allemagne, d'un usage très restreint, la Westphalie ne fait que exception à la règle. Dans que nous avons relevés, sont au nombre de dix-neuf: deux seulement remontent au XIVe siècle. En voici la liste:

Un ange: Roger de Wildeck, en 1344[8]; Albert Kerkhoerde, en 1377[9].

Hermann d'Olpe, en 1383[10]; Gottfrid de Gemen, en 1[illegible][11].

Une dame: Dietrich Topinelus, en 1430[12].

Un personnage assis: Tilmann Hunnepel, en 1448[13].

Une aigle: Jean d'Essen, en 1480[14].

Un cygne: Thierry Bankel, en 1480[15] et Henri Trekling, en 1487[16].

Deux anges: Thierry de Isenberg, en 1416[17].

Deux personnages: Rudolphe de Hake, en 1370[18].

[1] Pl. XIV, No 2.
[2] On blasonne aujourd'hui losangé de gueules et d'or.
[3] Pl. XIV, No 3, et pl. 112, No 2.
[4] Pl. XI, No 1 à 4.
[5] Pl. XIII, No 5.
[6] Pl. XII, No 2.
[7] Ibid., No 3.
[8] Pl. 204, No 19.
[9] Pl. 200, No 7.
[10] Pl. 183, No 21.
[11] Pl. XI, No 7.
[12] Pl. 200, No 5.
[13] Pl. 180, No 22.
[14] Pl. 200, No 6.
[15] Pl. 217, No 13.
[16] Pl. 222, No 12.
[17] Pl. 102, No 20.
[18] Pl. 187, No 12.

Deux hommes barbus : Hildebrandt de Hengstenberg, en 1417 [1].
Deux sauvages : Tideman d'Unna, en 1466 [2].
Un homme et une femme : Marguerite de Luxembourg, en 1442 [3].
Deux lions : Jean Stecke, en 1411 [4] et Gombert d'Alpen, en 1442 [5].
Deux aigles : Guillaume de Luxembourg en 1401 [6] et Albert Beye, en 1443 [7].
Deux griffons : Henri Terrax, en 1394 [8].

* * *

La France et l'Angleterre sont, par excellence, les pays de brisures. On trouve encore un certain nombre de ces modifications sur les bords mêmes du Rhin, mais elles deviennent de plus en plus rares à mesure qu'on s'avance vers l'est.

Parmi les variantes que nous avons étudiées tout à l'heure, quelques-unes peut-être ne sont autre chose que des brisures. Nous mentionnerons seulement ici celles qui consistent dans l'adjonction d'une pièce.

Cette pièce peut être :

un lambel [9]; — une bordure; — une étoile [10]; — une rose [11]; — une autre petite pièce.

Le tableau suivant indique les proportions dans lesquelles ces différents meubles se rencontrent :

	Lambel	Bordure	Etoile	Rose	Autre pièce
1226 à 1250	1	—	—	—	—
1251 à 1275	1	—	—	—	—
1276 à 1300	—	—	—	—	—
1301 à 1325	2	2	2	1	—
1326 à 1350	2	1	1	1	3
1351 à 1375	1	—	1	—	1
1376 à 1400	—	—	4	—	—
1401 à 1425	—	—	1	—	—
1426 à 1450	1	—	1	—	—
1451 à 1475	—	—	—	—	—
1476 à 1500	—	—	2	—	—
	8	3	12	2	4

[1] Pl. 185, N° 7.
[2] Pl. 195, N° 20.
[3] Pl. XXXII, N° 6.
[4] Pl. 199, N° 20.
[5] Pl. XXXII, N° 5.
[6] Pl. XXXII, N° 1.
[7] Pl. 206, N° 20.
[8] Pl. 219, N° 17.
[9] XXV. 12 — 183.2 — 192.6 — 203.2 — 205.2 — 214.6 — 215.7 — 250.1.
[10] XXXIII. 8 — 146.4 — 150.7 — 167.23 — 196.9 — 197.4 — 200.23 — 208.14 — 214.10 — 215.9 — 215.10 — 233.11.
[11] 153.8 — 198.2.

Deux hommes barbus: Hildebrandt de Hedgendorp, en 1417[1].
Deux sauvages: Thiemon d'Unna, en 1426[2].
Un homme et une femme: Marguerite de Luxembourg, en 1442[3].
Deux lions: Jean Stecke, en 1411[4] et Hombert d'Alpen, en 1442[5].
Deux aigles: Guillaume de Luxembourg, en 1410[6] et Albert Hegn, en 1443[7].
Deux griffons: Henri Terrex, en 1391[8].

* * *

La France et l'Angleterre seul, par excellence, les pays de brisures, ont encore un certain nombre de ces modifications sur les lords pennes de ville, mais elles deviennent de plus en plus rares à mesure qu'on s'avance vers l'est.

— Parmi les variantes que nous avons étudiées tout à l'heure, quelques unes au-être ne sont autre chose que des brisures. Nous mentionnerons seulement celles qui consistent dans l'adjonction d'une pièce.

Cette pièce peut être:

un lambel[9]; — une bordure; — une étoile[10]; — une rose[11]; — une autre petite pièce.

Le tableau suivant indique les proportions dans lesquelles ces différentes ables se rencontrent:

	Lambel	Bordure	Étoile	Rose	Autre pièce
1226 à 1250	1	—	—	—	—
1251 à 1275	1	—	—	—	—
1276 à 1300	—	—	—	—	—
1301 à 1325	2	2	2	1	—
1326 à 1350	2	1	7	1	3
1351 à 1375	1	—	1	—	1
1376 à 1400	—	—	4	—	—
1401 à 1425	—	—	1	—	—
1426 à 1450	1	—	1	—	—
1451 à 1475	—	—	—	—	—
1476 à 1500	—	—	2	—	—
	8	3	12	2	4

[1] Pl. 185, N° 7.
[2] Pl. 186, N° 20.
[3] Pl. XXXII, N° 6.
[4] Pl. 189, N° 20.
[5] Pl. XXXII, N° 6.
[6] Pl. XXXII, N° 1.
[7] Pl. 200, N° 20.
[8] Pl. 219, N° 17.
[9] XXV.12 — 1363.2 — 1426.6 — 3363.2 — 3363.2 — 3164.4 — 3167.2 — 3361.1.
[10] XXXIII.8 — 1164.4 — 1367.7 — 1072.23 — 1963.0 — 1074.4 — 3363.23 — 3363.11 — 3141.10 — 1363.0 — 3163.10 — 3361.11.
[11] 1363.8 — 1363.2

Outre les huit écus cités, un certain nombre d'autres portent un lambel[1] nous ne les avons pas fait figurer dans ce tableau, parce que rien ne nous mettait de reconnaître si le lambel constituait ici une brisure, ou formai contraire partie intégrante des armoiries.

Le lambel peut avoir trois, quatre ou cinq pendants; ce dernier ch n'est jamais dépassé. Le tableau suivant résume encore les données fournie sur ce point par le recueil:

	Trois pendants[2]	Quatre pendants[3]	Cinq pendants[4]
1226 à 1250	—	—	1
1251 à 1275	—	1	—
1276 à 1300	—	2	1
1301 à 1325	1	—	3
1326 à 1350	1	2	7
1351 à 1375	—	1	7
1376 à 1400	—	—	1
1401 à 1425	—	—	1
1426 à 1450	—	—	1
1451 à 1475	—	—	2
1476 à 1500	—	—	1
	2	6	25

Les trois exemples de bordure comprennent une bordure échiquetée su le sceau de Guillaume d'Arnsberg, en 1306[5], une bordure simple sur le sceau d'Adolphe II de la Mark, en 1323[6] et une bordure engrêlée sur le sceau du même personnage, en 1328[7].

Les quatre petites pièces reprises sans désignation spéciale au tableau de la page précédente consistent en un trèfle tigé, en 1344[8], un croissant et un étrier, en 1350[9], et un oiseau, en 1361[10].

La cotice traverse également un certain nombre d'écus[11], où elle considérée comme une marque de bâtardise[12]. Il convient de faire observe cette brisure ne se transmet pas aux enfants du bâtard. Sur une char

---

[1] 152.8 — 155.12 — 160. 13 et 14 — 166. 5 à 8 — 167.21 — 203. 5, 6 et 7 — 205.6 — — 223. 4, 6 à 13 — 229. 4 et 5 — 263.13.

Cette liste ne comprend pas les écus uniquement chargés d'un lambel.

[2] 192.6 — 205.6.

[3] 155.12 — 166.5 — 223.4 — 229.5 — 250.1 — 263.13.

[4] XXV. 12 — 152.8 — 160. 13 et 14 — 166. 6 à 8 — 167.21 — 183.2 — 203. 2, 5, 6 et 7 - 205.2 — 214.6 — 215.7 — 223. 6 à 13 — 229.4.

[5] Pl. XXVIII, N° 9.

[6] Pl. XXXIII, N° 9.

[7] Pl. XXXIX, N° 6.

[8] Sceau de Guillaume de Vernede (Pl. 223, N° 9).

[9] Sceaux d'Engilbert et de Jean de Lon (Pl. 260, N°s 2 et 3).

[10] Sceau de Lubbert de Wendt (Pl. 253, N° 19).

[11] 149.12 — 152.15 — 188.6 — 239.11.

[12] T. III, *Einleitung*, col. 31.

Outre les huit dons cités, un certain nombre d'autres portant un lambel[1] nous ne les avons pas fait figurer dans ce catalogue, parce que rien ne nous permettait de reconnaître si le lambel constituait ici une brisure, ou formait contrairement partie intégrante des armoiries.

Le lambel peut avoir trois, quatre ou cinq pendants; ce dernier cas n'est jamais dépassé. Le tableau suivant résume encore les données fournies sur ce point par le recueil:

	Trois pendants[2]	Quatre pendants[3]	Cinq pendants[4]
1226 à 1250	—	—	1
1251 à 1275	—	1	—
1276 à 1300	—	2	1
1301 à 1325	1	—	3
1326 à 1350	1	2	7
1351 à 1375	—	1	7
1376 à 1400	—	—	1
1401 à 1425	—	—	1
1426 à 1450	—	—	1
1451 à 1475	—	—	2
1476 à 1500	—	—	1
	2	6	26

Les trois exemples de bordure compromettant une bordure échiquetée en le sceau de Guillaume d'Arnsberg[5], en 1300[6], une bordure simple sur le sceau d'Adolphe II de la Marck, en 1329[7] et une bordure engrêlée sur le sceau du même personnage, en 1328[8].

Les quatre petites pièces triangulaires sans désignation spéciale au tableau de la page précédente consistent en un trèfle tigé, en 1314[9], un croissant et un étrier, en 1350[10], et un oiseau, en 1351[11].

La cotice traverse également un certain nombre d'écus[12], où elle considérée comme une marque de bâtardise[13]. Il convient de faire observer cette brisure ne se trouvant pas aux enfants du bâtard. Sur une chaux

---

[1] 1328 — 1351.12 — 1400.13 et 14 — 1406.4 à 8 — 1671.21 — 1924.5, 6 et 7 — 2056.6 — — 2234.4, 6 à 12 — 2320.4 et 5 — 2328.12.

Cette liste ne comprend pas les écus antérieurement classés dans l'ombre.

[2] 1322.6 — 2320.6.

[3] 1351.12 — 1400.5 — 2234.4 — 2320.5 — 2360.1 — 2328.10.

[4] XXV.12 — 1328.8 — 1400.13 et 14 — 1406.4 à 8 — 1671.21 — 1924.2, 5, 6 et 7 — 2056.2 — 2140.8 — 2167 — 2232.6 à 10 — 2234.4.

[5] Pl. XXVIII, N° 6.

[6] Pl. XXXIII, N° 8.

[7] Pl. XXXIX, N° 6.

[8] Sceau de Guillaume de Vorsele (Pl. 232, N° 9).

[9] Sceaux d'Engilbert et de Jean de Lun (Pl. 208, N°s 2 et 4).

[10] Sceau de Lambert de Wendt (Pl. 326, N° 10).

[11] 1402.12 — 1721.15 — 1924.6 — 2320.11.

[12] T. III, Kwalitoing, col. 31.

1476, Jean van Aldenbockum, bâtard, brise d'une cotice, et ses deux fils Jean et Bernard, d'une étoile [1].

Un type de brisure fort curieux est encore fourni par le sceau de Christian de Bentheim, fils de Baudouin, en 1373 [2]. Sans en avoir la preuve certaine, on suppose que ce personnage avait pour père naturel Baudouin de B., chanoine d'Osnabrück [3]. Il porte un écu à la fasce chargée de cinq boules; nous avons déjà dit que les Bentheim s'armaient *de gueules, à quatorze boules d'or.*

(A suivre).

Die Heraldik im Basler Gewerbemuseum.

Von E. A. S.

(Hiezu Tafel X u. XI).

Basel zählt, wie schon in einem der ersten Jahrgänge dieser Zeitschrift dargelegt worden ist, ausserordentlich viele Denkmäler der Heraldik. Dass dieselben aber stilistisch hervorragend und für das Kunstgewerbe vorbildlich sind, ist erst in den letzten Jahren anerkannt worden. Freilich sind viele dieser Stücke ihrer ursprünglichen Polychromie beraubt worden — dies gilt z. B. von dem Reinach-Eptingenschen Grabstein der St. Martinskirche (Tafel X), der vor zwanzig Jahren noch den tadellos erhaltenen Farbenschmuck der Erstellungszeit trug — viele sind öfter übermalt worden, wodurch die plastischen Einzelheiten der Schärfe beraubt wurden.

Die Direktion des Gewerbemuseums von Basel hat sich deshalb ein grosses Verdienst dadurch erworben, dass sie eine Reihe der schönsten gotischen Wappen der Basler Kirchen abformen und in Gips nachgiessen liess. Eine ganze Wand eines Museumssaales ist mit Nachbildungen dieser Art bedeckt; wir erkennen darunter die prächtigen Dreieckschilde der Dominikaner-, Peters-, Martin- und Klarakirche, welche einzelne Trommeln der Rundpfeiler (Tafel XI Fig. 1—3) schmücken. Einzelne Wohltäter der genannten Kirchen haben aber nicht nur ihre Schilde, sondern ihr vollständiges Wappen an solcher Stelle in Stein hauen lassen; die Helme derselben lassen uns den Übergang vom Kübel- zum sog. Stechhelm an mustergiltigen Beispielen verfolgen. Sie sind auch interessant durch die Helmdecken, indem dieselben sich nicht nach beiden Seiten ausbreiten, sondern zopfartig nach hinten flattern, manchmal am Ende durch einen Knoten zusammengefasst und mit einer Quaste geziert werden (Taf. XI Fig. 2 u. 3). Die Ränder der Helmdecke sind mit Zoddeln versehen, d. h. in derselben Art ausgeschnitten, wie die Kleider jener Epoche.

Ausser in der Gipssammlung enthält das Basler Gewerbemuseum noch zahlreiche andere heraldische Stücke; hervorgehoben seien hier nur die schönen

---

[1] Pl. 215, Nos 9 et 10, et p. 1. — Aldenbockum porte *de sable, à l'annelet d'argent.*

[2] Pl. 225, Nos 15.

[3] T. III, *Einleitung,* col. 31.

gotischen Ofenkacheln des 15. Jahrhunderts mit dem Basler Schild zwischen zwei Basilisken als Schildhaltern, sowie die Schnitzereien.

Kleinere Nachrichten.

Heraldisches aus Kaiserstuhl. Wappen des Abtes Kaspar I. von St. Blasien 1563 am sog. Amthause in Kaiserstuhl. In diesem Hause waltete von

Fig. 35

der Mitte des 16. Jahrhunderts bis ins 19. Jahrhundert hinein der Amtsschaffner von St. Blasien, welcher in dieser Gegend, bis zur Aufhebung des Klosters (1807), bedeutende Gefälle zu beziehen hatte; Abt Kaspar I. war ein Restaurator des Klosters und regierte 30 Jahre. Er starb 1571.

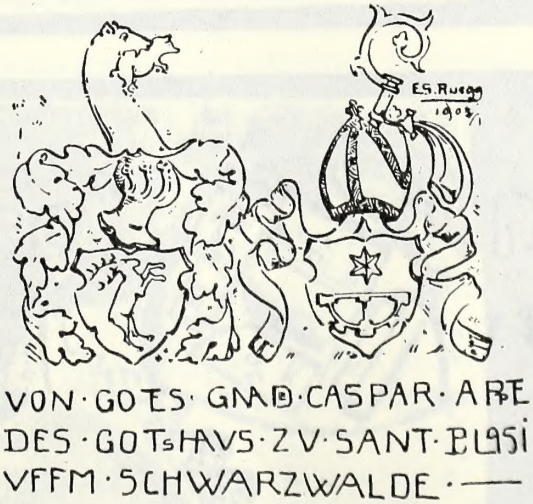


Fig. 36

gotischen Ofenkacheln des 16. Jahrhunderts mit dem Hinter-Schild zwischen zwei Rosiblaken als Schildhalteren, sowie die Schmiedearbeiten.

Kleinere Neuheiten.

Herzhäuschens aus Kaiserstuhl. Wappen des Abtes Kaspar I. von St. Blasien 1623 am sog. Amthause in Kaiserstuhl. In diesem Hause wohnte von

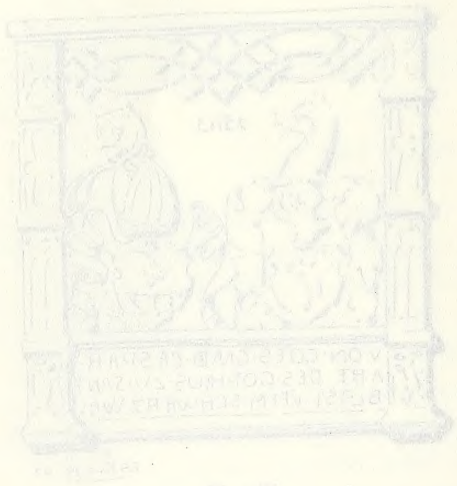


Fig. 29.

der Mitte des 16. Jahrhunderts bis ins 19. Jahrhundert hinein der Amtsschaffner von St. Blasien, welcher in dieser Gegend, bis zur Auflösung des Klosters (1807), bedeutende Gefälle zu beziehen hatte; Abt Kaspar I. war ein Bauernsohn des Klosters und regierte 30 Jahre. Er starb 1671.

Fig. 30.

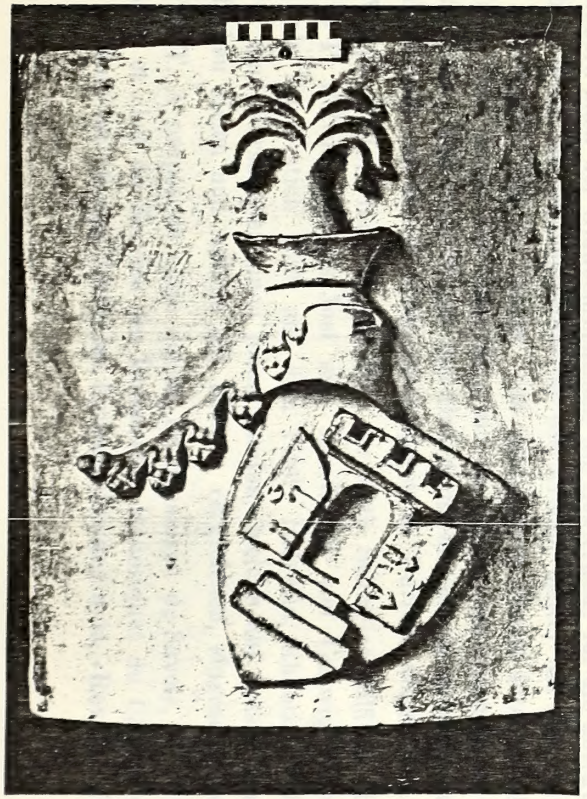


Fig. 1
St. Martinskirche Basel

Fig. 2.
St. Martinskirche Basel

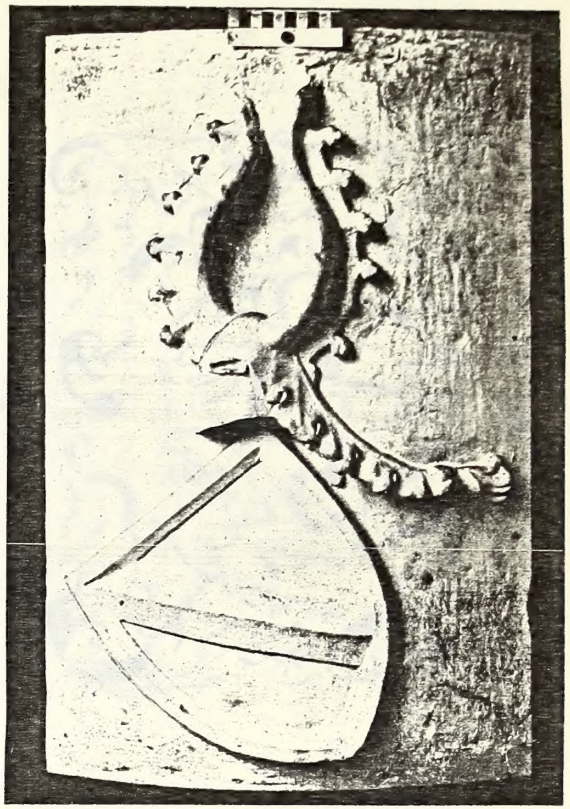


Fig. 3
St. Peterskirche Basel

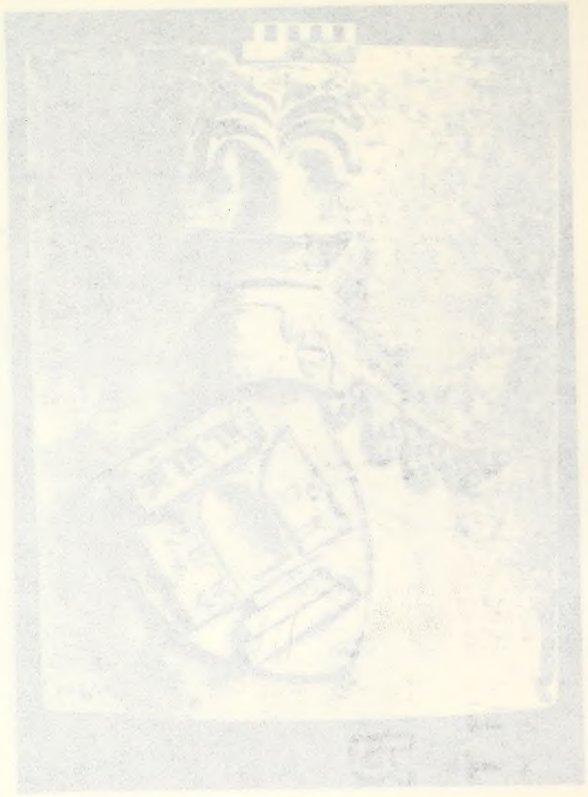


Fig. 1
St. Martinskirche Basel

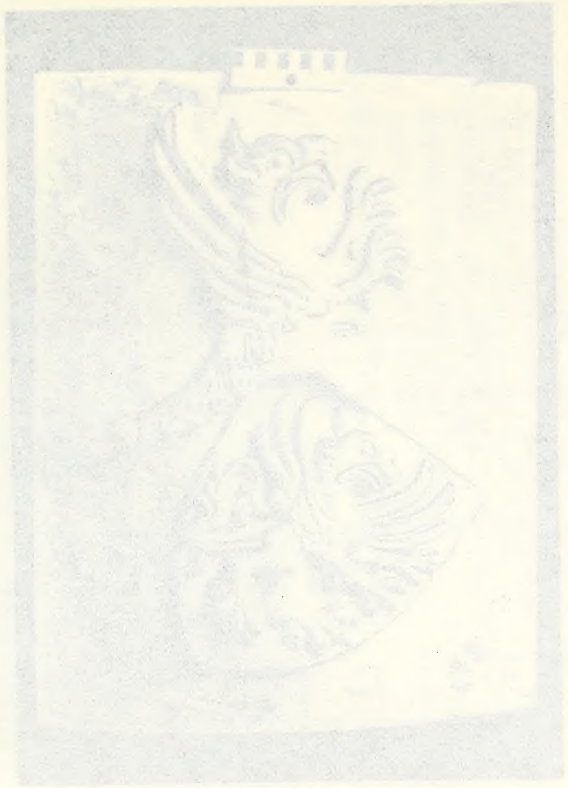


Fig. 2
St. Martinskirche Basel

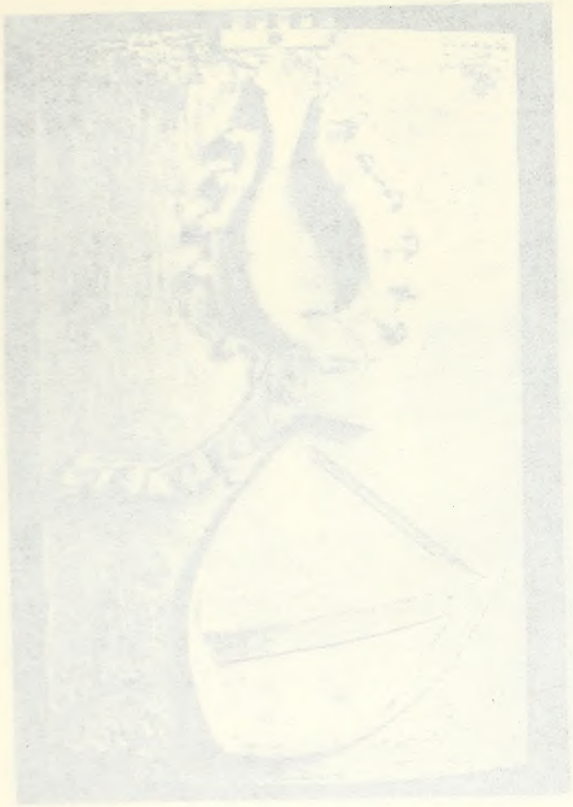


Fig. 3
St. Peterskirche Basel

Fig. 37

Wappen der Familie Buol. Ursprünglich stammte diese Familie aus Graubünden. Das Wappen ist in Stein und an der Strassenseite des Gasthauses zur „Krone“ in Kaiserstuhl angebracht.

Fig. 38

Wappen des Johann Manuel Buol, ist an einem Kellereingange beim Escherhause in Kaiserstuhl; die Initialen des Namens sind in die drei Teile des Kleeblatts eingezeichnet. *Ernst Rüegg, Zürich.*

Die Siegel der Franziskaner zu Bern. In der Festschrift zur Eröffnung des neuen Hochschulgebäudes zu Bern schildert unser Mitglied, Staatsarchivar Dr. H. Türler, die Schicksale des Franziskanerklosters von Bern, dessen Mauern nach der Glaubensspaltung als Logierhaus für die übergetretenen Geistlichen, dann als Suppenanstalt für die Armen, später als Sitz der theologischen Lehranstalt gedient hatten. Am Schluss der höchst interessanten Darlegung sind drei Siegel des Konventes mit der Figur des thronenden und segnenden Salvators und zwei Siegel des Guardians mit einem heraldischen Adler nach stilgetreuen und klaren Federzeichnungen R. Durrers abgebildet.

Wappenlieder. Im neuesten Heft der Kath. Schweizer Blätter (1903 III.) beschreibt P. Petrus Canisius Jost eine Landkarte von Ludwig Muos. Diese erschien als Kupferstich 1698 mit dem Titel: Helvetia, Rhaetia, Valesia. In der Karte sind Verse über einen jeden Kanton, welche auf dessen heraldische Standesfarben zielen und selbige mit Blumen vergleichen, eingeschrieben.

FERT. A propos de cette devise de la maison de Savoie, M. Albert Naef archéologue et chef du Service des Monuments Historiques du Canton de Vaud, a écrit, en date du 12 juin 1903, les lignes suivantes à la «Revue»: Beaucoup

Fig. 27

Wappen der Familie Ruol. Ursprünglich stammte diese Familie aus Graubünden. Das Wappen ist in Stein und an der Stirnseite des Hauses zur „Krone" in Kaiserstuhl angebracht.

Fig. 28

Wappen des Johann Manuel Ruol, ist an einem Kellereingange zu Kaiserstuhl; die Initialen des Namens sind in die drei Felder des Kleeblatts eingezeichnet.

Die Siegel der Franziskaner zu Thun. In der Gesellschaft zur Förderung des neuen Hochschulgebäudes zu Bern schilderte unser Mitglied, Stadtarchivar Dr. H. Türler, die Schicksale der Franziskanerklosters von Thun, dessen Mauern nach der Ottaunsgesellung als Lagerhaus für die übergetretenen Protestanten, dann als Kappenmagazin für die Armen, später als Sitz der Thuner Lehrmannschaft gedient hatten. Am Schlusse der Arbeit interessanten Inhalts sind drei Siegel des Konvents mit Figur der Dreieinigkeit und zwei Siegel des Salvators und zwei Siegel des Guardians mit einem heraldischen Adler, sich stilisierend und kleinen Federverzierungen in Form abgebildet.

Wappenalbum. In unserer Heft der Kath. Schweizer Blätter (1903 III.) veröffentlicht P. Petrus Canisius Jost eine Familiarie von Ludwig Suter. Dieser schien als Kapuzinerbruder 1602 mit dem Titel: Helvetia, Rätia, Valesia. In der Karte sind Vögel über einem jeden Kantone, welche auf diesen heraldische Wappenschilden sitzen und zwölfen mit Blumen vorgezeichnet, ausgeschmücken.

FRIET. A propos de cette devise de la maison de Savoie, M. Albert Naef archéologue et chef du Service des Monuments Historiques du Canton de Vaud, écrit, en date du 12 juin 1903, les lignes suivantes à la Gazette de Lausanne:

de vos lecteurs auront sans doute été frappés de la devise F. E. R. T. qui se trouve, alliée aux armes de Savoie, sur les anciennes peintures de nos temples (à Corsier par exemple), de nos châteaux, sur les monnaies italiennes actuelles, etc.

Il existe toutes sortes d'interprétations de ces lettres. La plus connue: *Fortitudo Ejus Rhodum Tenuit*, relative au siège de Rhodes en 1310, ne résiste pas à la critique historique; on a été jusqu'à l'expliquer, assez méchamment, de la façon suivante: *Femina. Erit. Ruina. Tua...!!*

Un article paru récemment dans le *Corriere della Sera* de Milan, numéro de dimanche 3 mai, donne l'historique complet de la question et fournit en même temps une solution, qui me semble définitive. On la doit au célèbre numismate Promis; ce dernier trouva une monnaie d'Amédée VII, sur laquelle on lit, *en toutes lettres*, le texte suivant: «*Fœdere Et Religione Tenemur*» [1].

Bücherchronik.

Siegel der badischen Städte in chronologischer Reihenfolge. Herausgegeben von der badischen historischen Kommission. Zweites Heft. Heidelberg 1903.

Mit Freuden wird der Heraldiker wie der Sphragistiker das Erscheinen des zweiten Heftes dieser wertvollen Veröffentlichung begrüssen. Sie enthält die Siegel der Städte Achern, Baden, Bühl, Gernsbach, Kuppenheim, Rastatt, Renchen, Heimbach, Gengenbach, Haslach, Hausach, Kehl, Lahr, Lichtenau, Neufreistett, Oberkirch, Offenburg, Oppenau, Schiltach, Wolfach und Zell am Harmersbach. Der Text ist knapp, klar und übersichtlich, die Abbildungen scharf und getreu. Wenn bei den folgenden Heften mehr Siegel auf eine Tafel zusammengedrängt werden, was ohne irgend welche ästhetische Einbusse geschehen kann, indem geradesogut 10 wie 4 Siegel verschiedenen Stiles auf einem Blatt können vereinigt werden, so wird diese sorgfältige Publikation an leichter und bequemer Benutzbarkeit noch gewinnen.

Kunstgewerbliche Altertümer aus dem schweizerischen Landesmuseum in Zürich. Hofer & Co., Zürich.

Vor uns liegt die zweite Lieferung dieser schon früher von uns angezeigten Veröffentlichung; wir erwähnen sie, weil auch diese Nummer auf zwei Tafeln heraldische Werke wiedergibt. Auch diesmal sind die Tafeln musterhaft ausgeführt, die eine davon als Vitrographie, d. h. als Farbendruck auf durchsichtiger, fast glasheller Gelatine; der Text ist zweisprachig, d. h. für dasjenige Publikum berechnet, das nur einer Landessprache mächtig ist. Ist die technische Ausführung des Gebotenen durchaus anerkennenswert, so kann man nicht dasselbe sagen von der Auswahl. Dieselbe ist einseitig, indem sie immer wieder Glasmalerei (zweimal dasselbe, bereits vor Jahren an anderer Stelle edierte Stück von 1549) und Keramik bringt, und anderes, das, wie anzunehmen ist, in einem Landesmuseum auch sollte vertreten sein, vernachlässigt.

---

[1] voir Stuckelberg: Das Wappen in Kunst und Gewerbe p. 114.

de vos lecteurs auront sans doute pris brusque de B. devise M. E. H. T. qui se trouvera, allies aux armes de Savoie, sur les ancienneses peintures de nos temples (à Corsier par exemple), de nos châteaux, sur les monnaies italiennes et ailleurs, etc.

Il existe toutes sortes d'interprétations de ces lettres. La plus connue: Fortitudo Ejus Rhodum Tenuit, relative au siège de Rhodes en 1310, ne résiste pas à la critique historique; on a vu jusqu'à l'expliquer, assez maladroitement, de la façon suivante: Fraudes, Ardor, Avaritia, Ira...?

Un article paru récemment dans le Convivio della Sera de Milan, numéro de dimanche 3 mai, donne l'interprétation complète de la question et fournit en même temps une solution, qui me semble définitive. On la doit au célèbre numismate Promis; ce dernier trouve une monnaie d'Amédée VII, sur laquelle on lit, en toutes lettres, le texte suivant: «Fraudes Ad Zerbinum Tenemus».[1]

Bibliographie.

Siegel der baslerischen Städte in chronologischer Reihenfolge. Herausgegeben von der baslerischen historischen Kommission. Zweites Heft. Heidelberg 1903.

Mit Freuden wird der Heraldiker wie der Sphragistiker das Erscheinen des zweiten Heftes dieser vorzüglichen Veröffentlichung begrüssen. Sie enthält die Siegel der Städte Aesch, Birsfelden, Dornach, Eptingen, Liestal, Lenzburg, Heinbach, Gempenbach, Hagenbach, Hauenstein, Kleid, Lehn, Liebenwan, Neuforstatt, Oberkirch, Ottenburg, Ugenenn, Schlatbach, Wolfach und Zell am Hauenstein. Der Text ist kurzgefasst, klar und übersichtlich, die Abbildungen scharf und gutes. Wenn bei den folgenden Heften noch Siegel auf eine Tafel zusammengedrängt werden, was ohne irgend welche Nachteile für die Schärfe geschehen kann, indem gewöhnlich 10 bis 4 Siegel verschiedener Städte auf einem Blatt können vereinigt werden, so wird diese sorgfältige Publikation an leichter und bequemer Benutzbarkeit noch gewinnen.

Kunstgewerbliche Altertümer aus dem schweizerischen Landesmuseum in Zürich. Huber & Co., Zürich.

Vor uns liegt die zweite Lieferung dieser schon früher von uns angezeigten Veröffentlichung; wir erwähnen sie, weil auch diese Nummer auf zwei Tafeln heraldische Werke wiedergibt. Auch diesmal sind die Tafeln musterhaft ausgeführt, die eine davon als Xylographie, d. h. als Buchdruck, die andere sichtlicher, fast glänzender Heliotype; der Text ist zweisprachig, d. h. für die deutsche Publikum bereichert, das nur einer Landesspracke mächtig ist. Ist die technische Ausführung des Gebotenen durchaus musterhaftes, so kann man nicht das selbe sagen von der Auswahl. Diesselbe ist einseitig, indem ein immer wieder (Hausmarken) (zweimal dasselbe, bereits vor Jahren an anderer Stelle edierte Stück von 1540) und Kermnik bringt, und anderes, das, wie nachgewiesen ist, in einem Landesmuseum auch solche vertreten sein, verwendbissigt.

[1] von Stadelhofer: Das Wappen in Kunst und Gewerbe p. 111.

Die Pflege der Kunst im Kanton Aargau, von J. Stammler. Anlässlich der Centenarfeier des Aargaus hat die kantonale historische Gesellschaft eine Publikation veranstaltet, deren Bedeutung besonders in zwei Eigenschaften liegt, in der klaren Übersichtlichkeit des Materials und in der sorgfältigen und reichhaltigen Illustration. Der Verfasser bezeichnet die Arbeit selbst als eine Zusammenfassung meist bekannter Werke auf den Gebieten der Architektur, Bildnerei und Malerei, als eine Kunststatistik des Kantons Aargau, aber durch die chronologische Zusammenfassung des Materials gibt er eine Entwicklungsgeschichte der Künste auf einem Fleck unseres Landes, welche durch ihre Voll-

Fig. 39

ständigkeit ein allgemeines Interesse erweckt. Die verschiedenen Landesteile des heutigen Kantons besassen einzelne provinziale Kunststätten, wie die Klöster von Muri, Wettingen und Königsfelden, sie sind reich an historischen Erinnerungen, die in den Denkmälern ein Echo hinterlassen haben.

An der Spitze der erhaltenen Baudenkmäler steht die ehemals flachgedeckte, dreischiffige, Klosterkirche von Muri, deren Chor nach der Hirschauer Ordens-

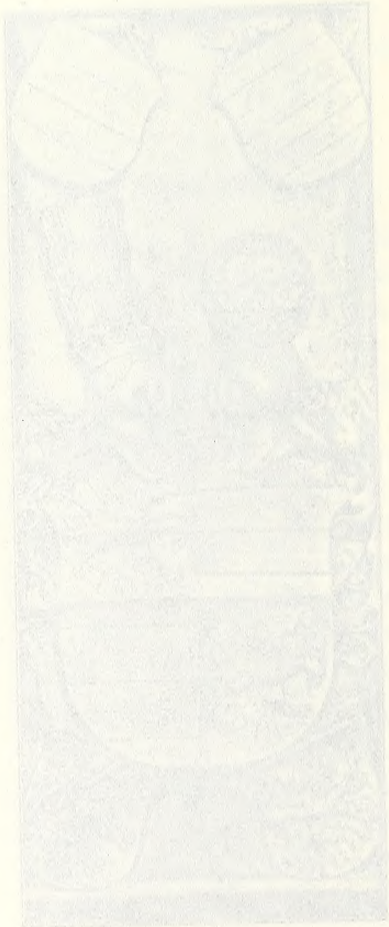


Fig. 80.

regel geradlinig abgeschlossen war. Ihre äussere Form musste einem Barockbau weichen, aber die alte romanische Anlage ist noch vorhanden, was aus dem beigegebenen Plane leicht ersichtlich ist. Es folgen Wettingen, eine Cisterziensergründung, Königsfelden und die Stiftskirchen von Zurzach und Zofingen, an denen der Wechsel der Stilarten zur Genüge dargetan ist. Sehr nützlich ist das chronologische Verzeichnis sämtlicher Kirchenbauten bis ins Jahr 1900. Der Profanbau hat im Turme Rore zu Aarau und dem Schlosse Brunegg gute Beispiele gefunden.

Fig. 40

Weit interessanter ist der Abschnitt über die Bildnerei, dessen 9 Unterabteilungen die erhaltenen Monumente nach der Materie gruppieren. Aus dem reichen Material hebe ich hervor: Grabstein aus der Stiftskirche zu Rheinfelden mit heraldischem Beiwerk (Fig. 39), Tischgräber der zu Sempach gefallenen Ritter in Königsfelden; zwei polychromierte Holzreliefs mit fein empfundenen Figuren im Kloster Muri, eine Ritterfigur aus Rheinfelden (Fig. 40); die Holzschnitzereien im Rathause von Aarau, in denen sich die ersten Einflüsse der

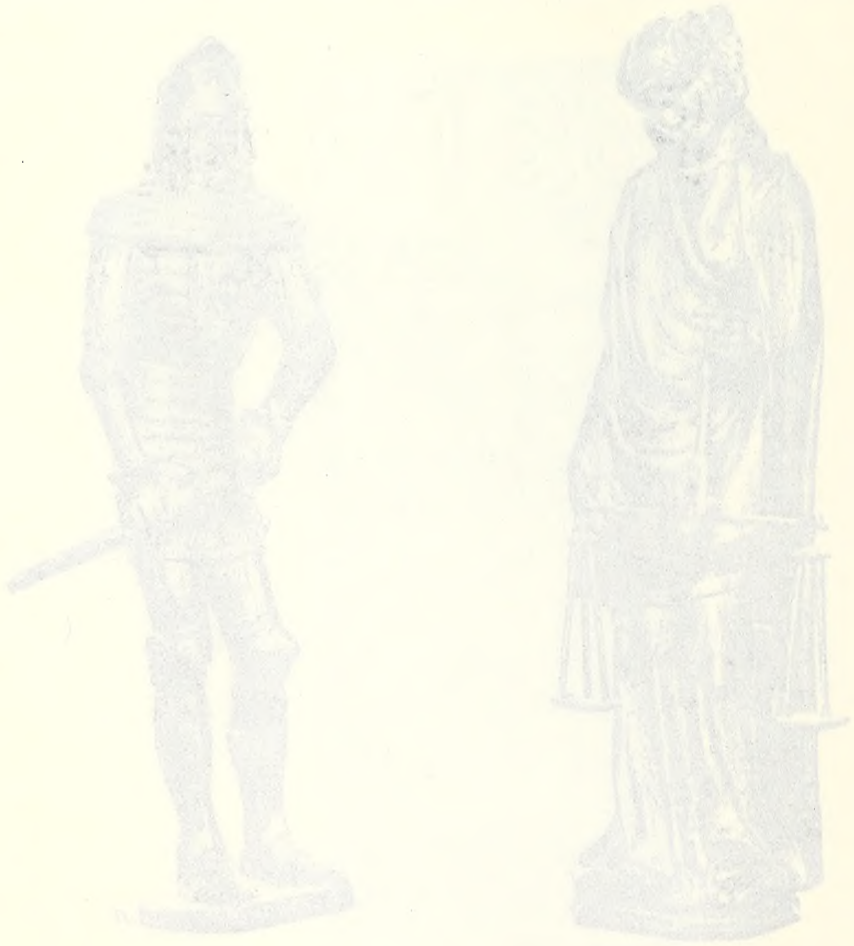


Fig. 40

Weit interessanter ist der Abschnitt über die Bildnerei, dessen 9 Unterabteilungen die erhaltenen Monumente nach ihr stylistic gruppieren. Aus dem reichen Material hebe ich hervor: Grabsteine aus der Ptolemäerzeit in Hieroglyphen mit hieratischem Texte (Fig. 39), Tiergötter, der zu Denderah gefundenen Bilder in Königsfiguren, zwei polychromierte Holzreliefs mit fein ausgeführten Figuren im Kloster Mari, eine Bildergruppe aus Kleinerdeg (Fig. 40); die Holzschnitzereien im Tempelhofe von Assuan, in denen sich die ersten Einflüsse der

Renaissanceornamentik, noch völlig unverstanden, geltend machen, prachtvolle Flachschnitzereien an Zimmerdecken und Möbeln, die Backsteine von St. Urban, die besonders in Zofingen baulich verwendet wurden und von Eisenarbeiten das Chorgitter von Muri. Die Goldschmiedekunst gruppiert kirchliche und profane Arbeiten, Kelche, Monstranzen, einen gotischen Reliquienarm aus Zurzach, einen gotischen Weibelschild der Stadt Bremgarten (Fig. 41), einen Ehren-

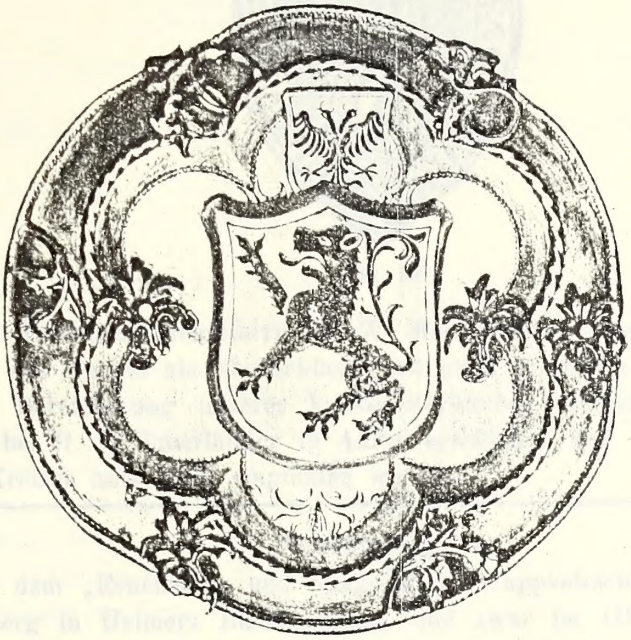


Fig. 41

becher der Stadt Baden von 1688 mit dem Wappen Dorer und Schnorf, und verschiedene Siegelstempel, darunter denjenigen des Verenenstifts in Zurzach (Fig. 42). Neben einer Menge interessanter Akten ist jeweilen eine Aufzählung aller Künstler und Besteller beigegeben, die überaus nützlich ist für jede Spezialforschung.

Im dritten Abschnitte fällt der Wand- und Tafelmalerei wenig Raum zu, um so stattlicher sind die Beispiele der Glasmalerei. Königsfelden, Zofingen und Staufberg aus gotischer Zeit, Wettingen und Muri mit ihren fast intakten Folgen von gestifteten Glasgemälden aus der Blütezeit des 16. Jahrhunderts. Hier sind die schönsten Beispiele der Heroldskunst zu finden, von der einfachen gotischen Form mit Tartsche und kleinem Spangenhelm bis zu den reich entwickelten Wappen der Renaissance mit Fahnen tragenden Schildhaltern und lustigen Oberbildchen. Hier ebenfalls wieder ein Verzeichnis der urkundlich bezeugten Stiftungen und eine Aufzählung der Glasmaler. Den Schluss des Buches bilden die Buchmalerei und die Stickerei, an der wiederum das Wappen eine häufige Erscheinung ist.

Die Illustration des Buches ist vorzüglich und in Anbetracht des Preises ganz überraschend reichhaltig. Die Abbildungen in Autotypie sind zum grössten

Fig. 41

beider der Stadt Baden von 1688 mit den Wappen Lipper und Rehmen, und verschiedene Siegelstampfel, dagunter denjenigen der Verwaltung in Norgach (Fig. 42). Neben einer Menge interessanter Akten ist besonders eine Aufzählung aller Klöster und Bestaller beigegeben, die übrigens unzählig ist für jede Spezialforschung.

Im dritten Abschnitte Bilder der Wand- und Tafelmalerei wenig Raum zu, um so statthafter sind die Beispiele der Glasmalerei, Kemgeldaten, Zollingen und Stanfbery aus gotischer Zeit. Wettingen und Alt-Rut tun ihrer das inmalten Pilgen von gestiftelten Glasgemälden aus der Blütezeit des 16. Jahrhunderts. Hier sind die schönsten Beispiele der Heraldikunst zu finden, von der einfachen gotischen Form mit Tartsche und kleinem Spangenhelm bis zu den reich entwickelten Wappen der Renaissance mit Federn besetzten Schildhalters und bastigen Oberhäuptchen. Hier ebenfalls wieder ein Verzeichnis der unbemalbiel besetzten Stiftungen und eine Aufzählung der Glasmaler. Den Schluss des Buches bilden die Buchmaler und die Stickerei, an der wiederum das Wappen eine häufige Erscheinung ist.

Die Illustration des Buches ist vorzüglich und in Anbetracht der Preises ganz überraschend reichhaltig. Die Abbildungen in Autotypie sind zum grossten

Fig. 42

Teil nach Aufnahmen des Herrn Dr. W. Merz-Diebold angefertigt, sie erhöhen den Wert des Buches als Nachschlagewerk ganz besonders und bilden eine erwünschte Bereicherung unseres kunstgewerblichen Abbildungsmaterials. Das Buch ist bei H. R. Sauerländer in Aarau erschienen und kann auch in heraldischen Kreisen aufs beste empfohlen werden. *P. G.*

Anfragen.

In dem „Erneuerten und Vermehrten Wappenbuche", erschienen 1705 in Nürnberg in Helmers Buchhandlung und zwar im III. Buche findet sich unter dem Schweizer Adel eine Familie „von Geltern" (von Geldern). — Existiert dieses Geschlecht noch irgendwo in der Schweiz? Gefl. Aufschluss und Angabe allfällig einschlägiger Literatur erbittet sich

Finanzrat **W. von Geldern**, Lindenaustrasse 3, **Dresden.**

1° Qui peut me dire s'il a bien existé un Michel de Signau (XIIIe siècle) qui fut chanoine de Bâle puis évêque de Constance, si oui, appartenait-il à la famille des „Freiherrn von Signau?"

2° Parmi les derniers des „Freiherrn von Signau" Robert von Signau 1347 a-t-il eu des descendants?

3° Matthias von Signau 1390 qui fut grand bailli en Alsace a-t-il laissé en Pays Rhénans des descendants?

Répondre: Mr A. de Seigneux, Chalet Elisabeth, Béthusy, Lausanne.

Nouveaux membres:

M. Aloys de Seigneux, Lausanne, Béthusy.
» Edwin Simond-bey, expert agronome, Alexandrie (Egypte).
» Victor H. Bourgeois, Château de Giez (Vaud).
Hr. Graf G. v. Reynold, Schloss Grissach bei Murten.
» B. von Steiger, Mont, Burgernziel, Bern.

Druck von Schulthess & Co., Zürich.

Fig. 12

Teil nach Anhaltspunkten des Herrn Dr. W. Merz-Diebold angefertigt, sie erhöhen den Wert des Buches als Nachschlagewerk ganz besonders und bilden eine erwünschte Bereicherung unseres kunstgewerblichen Abbildungsmaterials. Das Buch ist bei H. T. Sauerländer in Aarau erschienen und kann auch in beschränkten Kreisen nach Bedarf angeboten werden.

A. O.

Mitteilungen.

In dem „Erneuerten und Vermehrten Wappenbuche", erschienen 1705 in Nürnberg in Helmers Buchhandlung und zwar im III. Buche findet sich unter dem Schweizer Adel eine Familie „von Gelzern" (von Gelzern). — Existiert dieses Geschlecht noch irgendwo in der Schweiz? Weil Adelsbriefe und Angabe allfällig einschlägiger Literatur erbittet sich

Finanzrat W. von Gelzern, Tuchmacherstrasse 5, Dresden.

1° Qui peut me dire s'il a bien existé un Michel de Signan (XIIIe siècle) qui fut chanoine de Bâle puis évêque de Constance, et ou appartenait-il à la famille des „Freiherrn von Signan?"

2° Parmi les ducs des „Freiherrn von Signan" Robert von Signan 1317 a-t-il en des descendants?

3° Mathias von Signan 1500 qui fut grand bailli en Alsace a-t-il laissé en Pays Rhénans des descendants?

Répondre: Mr A. de Seigneux, Chalet Elisabeth, Bellevaux, Lausanne.

Nouveaux membres:

M. Alaya de Seigneux, Lausanne, Bellevaux.
» Edwin Simond-Ney, expert agronome, Alexandrie (Egypte).
» Victor H. Rougeots, Château de Glex (Vaud).
Dr. Graf G. v. Beyrnell, Schloss Grissach bei Mertan.
» R. von Steiger, Mont, Bourgeraniel, Jura.

Druck von Schultheiss & Co., Zürich.

Schweizer Archiv für Heraldik.
Archives Héraldiques Suisses.

1903 Jahrgang / Année XVII Heft 4.

Die Wappentafel der Kirche von Spiez.

Von Otto Hahn, Fürsprecher.

(Hiezu Tafel XIV).

In der Kirche zu Spiez befindet sich eine Malerei, welche es verdient, in den Kreisen, welche sich für Genealogie und Heraldik interessieren, bekannt zu werden.

Im Chor sind in den Seitenwänden rechts und links Nischen eingebrochen, die oben ein Bogen abschliesst, während unten hölzerne Chorstühle mit hoher Rücklehne hineingestellt sind. Die halbkreisförmige Fläche zwischen dem obern Rande der Chorstühle und der Wölbung des Bogens wird durch die Malerei ausgefüllt, welche uns hier beschäftigt.

Auf der südlichen dieser Wände sind auf weiss getünchtem Grund sechs Wappen der Familie von Erlach aufgemalt. Aus den begleitenden Spruchbändern geht hervor, dass es die Wappen von sechs Schultheissen dieses Geschlechtes sind. Fünf dieser Wappen sind in der Behandlung gleich und unterscheiden sich nur durch die Helmzier. Schultheiss Ulrich 1446—1456[1] führt einen Frauen-, Rudolf 1479—1501 und Hans 1519—1539 einen Mannes-Rumpf, alle mit Wiederholung des Wappens auf dem Kleide, Franz Ludwig 1629—1651 einen hohen federbesteckten Hut; Sigmund 1675—1699 eine schwere Perlenkrone. Diese fünf Schilde sind wohl bei der Erneuerung der Kirche 1676 gemalt worden. Das sechste Wappen, dasjenige des Hieronymus, dagegen ist augenscheinlich erst später, nachdem er 1721 zum Schultheissen erwählt worden war, hinzugefügt worden, was sowohl aus der Form des Schildes und des Beiwerks, als auch aus der Stelle, wo es angebracht ist, hervorgeht.

Mehr Interesse bietet die Malerei auf der gegenüberliegenden, nördlichen Wand. Hier sind auf weissgetünchtem Untergrund drei grosse Wappen mit Helm und Helmzier dargestellt. Es sind die Wappen der Herrschaftsherren- und Eigentümer von Spiez.

In der Mitte Strättligen (bis 1338), rechts davon (herald.) Bubenberg (1338 bis 1506), links von Erlach (1576 bis in unsere Zeit), der Schild von Strättligen, in Rot ein goldener Strahl, ist überhöht von einem Helm mit offenem Visier,

[1] Das erste Datum gibt jeweilen an, wann der betreffende Schultheiss zum erstenmal, das zweite, wenn er zum letztenmal in den Urkunden als solcher genannt wird.

Schweizer Archiv für Heraldik.
Archives Héraldiques Suisses.

1903 Jahrgang (Année) XVII Heft 4.

Die Wappentafel der Kirche von Spiez.

Von Otto Hahn, Lehrer, Spiez.

(Hiezu Tafel XVI.)

In der Kirche zu Spiez befindet sich eine Malerei, welche es verdient, in den Kreisen, welche sich für Genealogie und Heraldik interessieren, bekannt zu werden.

Im Chor sind in den Seitenwänden rechts und links Nischen eingebrochen, die oben ein Bogen abschliesst, während unten holzerne Chorstühle mit hoher Rücklehne hineingestellt sind. Die hellbraunrötlichgelbe Fläche zwischen dem obern Rande der Chorstühle und der Wölbung des Bogens wird durch die Malerei ausgefüllt, welche uns hier beschäftigt.

Auf der sichtlichen dieser Wände sind auf weiss getünchtem Grund sechs Wappen der Familie von Erlach aufgemalt. Aus den beigefügten Stammbäumen geht hervor, dass es die Wappen von sechs Schultheissen dieses Geschlechtes sind. Fünf dieser Wappen sind in der Reihenfolge eines und unversehrten sich nur durch die Helmzier. Schultheiss Ulrich 1431—1509, Hans, dessen Frauen, Rudolf 1479—1501 und Hans 1519—1530 einen Mannes-Kampf, alle mit Wiederholung des Wappens auf dem Kleide, Hans Jakob 1520—1561 einen hohen federbesteckten Hut; Sigmund 1573—1600 eine schwarze Perlenkrone. Diese fünf Schilde sind wohl bei der Erneuerung der Kirche 1870 gemalt worden. Das sechste Wappen, dasjenige des Hieronymus, dagegen, ist augenscheinlich erst später, nachdem er 1721 zum Schultheissen gewählt worden war, hinzugefügt worden, was sowohl aus der Form des Schildes und der Helmwerks, als auch aus der Stelle, wo es angebracht ist, hervorgeht.

Mehr Interesse bietet die Malerei auf der gegenüberliegenden nördlichen Wand. Hier sind auf weissgetünchtem Untergrund drei grosse Wappen mit Helm und Helmzier dargestellt. Es sind die Wappen der Herrschaftsherren und Eigenthümer von Spiez.

In der Mitte Stettlingen (bis 1328), rechts davon (heraldl.) Rudenberg (1328 bis 1500), links von Erlach (1570 bis in unsere Zeit), der Schild von Stettlingen, in Rot ein goldener Strahl, ist überdeckt von einem Helm mit offenem Visier,

[1] Das erste Datum gibt jeweilen an, wann der betreffende Schultheiss zum erstenmal, das zweite, wann er zum letztenmal in den Urkunden als solcher genannt wird.

auf welchen sich als Zimier zwei Hirschstangen befinden, deren je fünf Enden mit roten Rosen besteckt sind, die Helmdecken sind rot und golden.

Der Schild von Bubenberg — geteilt, von Blau mit silbernem Stern und von Weiss — ist von einem wilden Mann als Schildhalter gehalten; auf dem offenen Helm befindet sich ein männlicher Rumpf in den Wappenfarben und mit einem Barret bedeckt und daneben steckt eine Fahne mit der Wiederholung des Schildbildes — die Helmdecken sind blau und weiss.

Über dem Schild von Erlach — im Rot ein mit schwarzem Sparren belegter weisser Pfahl — steht ein gleicher Helm. Die Zimier bildet ein männlicher Rumpf mit Wiederholung des Wappens auf der Brust und bedeckt mit einem reich mit rot und weissen Federn besteckten rot-weissen Wulst — die Helmdecken rot und weiss.

Unter jedem der drei Wappen nennt ein Spruchband den Namen des Geschlechtes.

Über diesen drei grossen Wappen nun, der Rundung des Bogens folgend, welcher die Mauernische oben abschliesst, ist ein Kranz von 40 kleinen Wappen angebracht, welcher unsere Aufmerksamkeit sofort auf sich zieht.

Der bauliche Zustand der Wand lässt leider viel zu wünschen übrig; durch Feuchtigkeit wahrscheinlich, ist der Bewurf beschädigt und droht an mehreren Stellen abzufallen; die Farben sind teilweise verblasst und zwar oft so, dass die Zeichnung schwer zu erkennen ist und die ursprüngliche Farbe beinahe erraten werden muss. Eine Renovation ist dringend geboten und soll dann auch bald au Hand genommen werden.

Trotz des schlechten Zustandes der Malerei ist es uns gelungen, fast alle dargestellten Wappen festzustellen, und die wenigen, welche absolut nicht mehr erkennbar sind, lassen sich aus dem Zusammenhange ergänzen.

Auf den ersten Blick bemerkt man, dass die linke Seite des Halbkreises den Bubenberg gewidmet ist, die rechte den von Erlach; und zwar sind es meistens Allianzwappen, in der Weise, dass ein Schild die Wappen der beiden Eheleute umfasst; dazwischen befinden sich wieder Schilde, die nur das Wappen Bubenberg oder Erlach führen, wobei oft im Ort das Zeichen der Johanniter oder Deutschritter angebracht ist.

Die Allianzschilde sind gespalten und zeigen in der einen Hälfte das Wappen des Mannes, in der andern dasjenige der Frau. War der Mann zweimal verheiratet, so ist die dem weiblichen Gatten gewidmete Schildhäfte wieder geteilt und befinden sich die Wappen der beiden Frauen übereinander. Hiebei ist zu bemerken, dass das Wappen der Bubenberg stets links, das der Erlach stets rechts im Schilde steht, so dass bei der halbkreisrunden Anordnung der Schilde das Wappen des Mannes stets oben ist.

Die Ausführung der Malereien beweist, dass der Ersteller kein Künstler war. Die Wappentiere sind eckig und unbeholfen dargestellt, dem Schildbilde ist oft der Konstruktion zuliebe etwas Zwang angetan, während andererseits die Schildflächen oft nicht gehörig ausgefüllt sind. In der Einteilung des vorhandenen Raumes ist der Maler sehr oberflächlich vorgegangen. Zwar, dass

auf welchen sich als Zinnie zwei Hirschstangen befinden, durch je fünf Enden mit roten Rosen besteckt sind, die Helmdecken sind rot und golden.

Der Schild von Rubenberg — metallt, von Rot mit silbernen Stern und von Weiss — ist von einem wilden Mann als Schildhalter gehalten; auf dem offenen Helm befindet sich ein männlicher Rumpf in den Wappenfarben und mit einem Barret bedeckt und darauf steckt eine Fahne mit der Wiederholung des Schildbildes — die Helmdecken sind blau und weiss.

Über dem Schild von Erlach — ist Rot ein mit schwarzem Sparren belegter weisser Pfahl — steht ein gleicher Helm. Die Zinnen bildet ein mann licher Rumpf mit Wiederholung des Wappens auf der Brust und bedeckt mit einem reich mit rot und weissen Federn besteckten Barret — die Helmdecken rot und weiss.

Unter jedem der drei Wappen rennt ein Spruchband den Namen des Geschlechtes.

Über diesen drei grossen Wappen nun, der Rundung des Bogens folgend, welcher die Manerzinnen oben abschliesst, ist ein Kranz von 10 kleinen Wappen angebracht, welcher unsere Aufmerksamkeit sofort auf sich zieht.

Der heutige Zustand der Wand lässt leider viel zu wünschen übrig; durch Feuchtigkeit wahrscheinlich, ist der Bewurf beschädigt und droht an mehreren Stellen abzufallen; die Farben sind teilweise verblasst und zwar so, dass die Zeichnung schwer zu erkennen ist und die ursprüngliche Farbe beinahe erraten werden muss. Eine Renovation ist dringend geboten und soll dann auch bald an Hand genommen werden.

Trotz des schlechten Zustandes der Malerei ist es uns gelungen, fast alle dargestellten Wappen festzustellen, und die wenigen, welche absolut nicht mehr erkennbar sind, lassen sich aus dem Zusammenhange ergänzen.

Auf den ersten Blick bemerkt man, dass die linke Seite des Halbkreises den Rubenberg gewidmet ist, die rechte den von Erlach; und zwar sind es meistens Allianzwappen, in der Weise, dass ein Schild die Wappen der beiden Ehegatten umfasst; dazwischen befinden sich wieder Schilde, die nur das Wappen Rubenberg oder Erlach führen, wobei oft im Ort das Zeichen der Jahrzahl oder Deutschritter angebracht ist.

Die Allianzschilde sind gespalten und zeigen in der einen Hälfte das Wappen des Mannes, in der andern dasjenige der Frau. War der Mann zwei mal verheiratet, so ist die dem weiblichen Gatten zugewiesene Schildhälfte wieder geteilt und befinden sich die Wappen der beiden Frauen übereinander. Hieher ist zu bemerken, dass das Wappen der Rubenberg stets links, das der Erlach stets rechts im Schilde steht, so dass bei der halbierenden Anordnung der Schilde das Wappen des Mannes stets oben ist.

Die Ausführung der Malereien beweist, dass der Erbauer kein Künstler war. Die Wappenbilder sind eckig und unbeholfen dargestellt, dem Schildbilde ist oft der Konstruktion zuliebe etwas Zwang angetan, während andererseits die Schildhäuptchen oft nicht gehörig ausgefüllt sind. In der Einteilung des vorhandenen Raumes ist der Maler sehr oberflächlich vorgegangen. Zwar, dass

die Grenze zwischen den Wappen der beiden Geschlechter nicht im Scheitelpunkt des Halbkreises liegt, hat seinen berechtigten Grund darin, dass mehr Wappen von Erlach darzustellen waren, als solche von Bubenberg.

Während sich nämlich die Mitte des Bogens zwischen den Wappen Nr. 20 und 21 (von rechts gezählt) befindet, zeigt erst Nr. 23 das letzte Erlach-Wappen, so dass drei Erlachschilde links von der Mitte des Bogens zu erblicken sind. —

Schwerer fällt für den Maler der Vorwurf ins Gewicht, dass je mehr er sich von der Mitte entfernt, die Hälfte des Schildes mit dem allerdings oft wiederholten Erlachwappen je länger je schmäler wird, so dass der Pfahl mit dem Sparren oft bedeutend zusammenschrumpft; die ganz letzten Schilde zeigen dann das Wappen wieder breiter. Der Maler hat offenbar die Fläche nicht zum voraus eingeteilt und da er glaubte, zu wenig Platz zu haben, auf dem bekannten Schildbilde gespart, um das Frauenwappen, welches ja nur einmal erschien, nicht verkürzen zu müssen. Als er gegen das Ende sah, dass der Platz ausreiche, tat er sich wieder weniger Zwang an.

Nur aus mangelhafter Einteilung lässt es sich ferner erklären, dass auf der andern Seite, zu äusserst neben dem Schild des letzten Bubenberg sich plötzlich ein Erlachschild vorfindet. Es blieb hier offenbar nach Vollendung der Arbeit noch eine Lücke, welche man nicht anders auszufüllen wusste, als mit Anbringung noch eines Schildes des damals regierenden Geschlechtes.

Bevor wir die Frage nach den dargestellten Persönlichkeiten aufwerfen, möchten wir noch einige Worte über die Zeit der Herstellung und den Besteller der Malerei verlieren.

Die gemalten Scheiben in der Kirche zu Spiez, welche fast ausschliesslich der Verewigung des Geschlechtes von Erlach dienen, beweisen, dass um 1676 viel auf die Ausschmückung dieses Gotteshauses verwendet wurde. Wir wissen ferner, dass im 17. Jahrhundert (das Jahr steht meines Wissens nicht fest) das Städtchen Spiez abgebrannt ist, und es ist nicht unmöglich, dass bei diesem Brande auch die Kirche Schaden gelitten habe. Wir dürfen daher annehmen, dass bei der neuen Ausschmückung der Kirche auch die Malerei, wie sie sich uns heute zeigt, erstellt wurde. Hiefür spricht, wie bereits erwähnt, die Art und Behandlung der Malerei, die Form der Figuren, der Schilde und Helmdecken. Hiemit würden auch die fünf Schultheissenwappen an der gegenüberliegenden Wand übereinstimmen. In diesem Falle wäre als Auftraggeber anzunehmen Schultheiss Sigmund von Erlach 1614—1699, welcher 1676 Freiherr zu Spiez war. Dass aber dieser der ursprüngliche Besteller gewesen sei, darf dennoch nicht angenommen werden; und zwar aus folgenden Gründen: Die dargestellten Wappen weisen alle (wie später darzulegen sein wird), ausser auf die bekannten Mitglieder der Familie von Bubenberg, auf solche Mitglieder der Familie von Erlach, welche vor oder spätestens bei Erwerbung der Herrschaft Spiez durch Ludwig von Erlach 1516 lebten.

Die spätesten dargestellten Mitglieder der Familie von Erlach sind die in die gleiche Generation gehörenden Vettern des Erwerbers von Spiez; dieser selber aber ist nicht aufgenommen.

die Grenze zwischen den Wappen der beiden Geschlechter nicht im Schnittpunkt des Halbkreises liegt, hat schon Intendiglum Grund darin, dass mein Wappen von Erbach darzustellen wären, als solche von Hadamar.

Während sich oberhalb die Mitte des Bogens zwischen den Wappen Nr. 20 und 21 (von rechts gezählt) befindet, steht erst Nr. 23 das letzte Erbach Wappen, so dass drei Schwebeteile links von der Mitte des Bogens zu erblicken sind.

Schwerer fällt für den Maler der Vorwurf ins Gewicht, dass je mehr er sich von der Mitte entfernt, die Hälfte des Schildes mit dem allerdings oft wiederholten Erbachswappen je länger je schmaler wird, so dass der Pfahl mit dem Sparren oft bedeutend zusammenschrumpft; die ganz hinten Schilde zeigen dann das Wappen wieder breiter. Der Maler hat offenbar alle Fläche nicht zum voraus eingeteilt und da er gleichzeitig, zu wenig Platz zu haben, auf dem bekannten Schildchen gespart, um das Frauenwappen, welches ja nur einmal erscheinen, nicht verkürzen zu müssen. Als er gegen das Ende sah, dass der Platz ausreiche, hat er sich wieder weniger Zwang an.

Nur aus mangelhafter Kürzelung lässt es sich ferner erklären, dass auf der andern Seite, zu hinterst neben dem Schild des letzten Bischofs sich plötzlich ein Erbachschild vorfindet. Es blieb hier eben nach Vollendung der Arbeit noch eine Lücke, welche man nicht ganz ausfüllen wusste, als mit Anbringung noch eines Schildes des dunkels regierenden Geschlechtes.

Bevor wir die Frage nach den skizzenhaften Vorbildlichkeiten aufwerfen, müssten wir noch einige Worte über die Zeit der Herstellung und den Lieferanten der Malerei verlieren.

Die genauen Schichten in der Farbe zu Grunde, welche fast ausschliesslich der Verewigung des Geschlechtes von Erbach dienen, beweisen, dass um 1676 viel auf die Ausschmückung dieses Gartenhauses verwendet wurde. Wir wissen ferner, dass im 17. Jahrhundert (das Jahr selbst meines Wissens nicht fest) das Stiftchen Spiez abgebrannt ist, und es ist mehr unwahrscheinlich, dass bei diesem Brande auch die Kirche Schaden gelitten habe. Wir dürfen daher annehmen, dass bei der neuen Ausschmückung der Kirche auch die Malerei, wie sie sich uns heute zeigt, erstellt wurde. Hiezu spricht, wie bereits erwähnt, die Art und Behandlung der Malerei, die Farbe der Figuren, der Schilde und Helmdecken. Hiemit würden auch die Hilf Schildleinswappen an der gegen überliegenden Wand übereinstimmen. In diesem Falle wäre als Auftraggeber anzunehmen Schnitzlers Sigmund von Erlach 1671—1693, welcher letzt Freiherr zu Spiez war. Dass aber dieser der ursprüngliche Inserieller gewesen sei, darf dennoch nicht angenommen werden; und zwar aus folgenden Erwägungen: Die dargestellten Wappen weisen alle (wie später darzulegen sein wird), ausser auf die bekannten Mitglieder der Familie von Lindenberg, auf solche Mitglieder der Familie von Erlach, welche vor oder spätestens bei Erwerbung der Herrschaft Spiez durch Ludwig von Erlach 1610 lebten.

Die spätesten dargestellten Mitglieder der Familie von Erlach sind die in die gleiche Generation gehörenden Vetter des Erwerbers von Spiez; dieser selber aber ist nicht angenommen.

Zur Zeit der Bubenberge kann nun aber die Wappentafel, wie sie vorliegt, nicht entstanden sein, da die Aufnahme des Geschlechtes von Erlach jeder Begründung entbehren würde. Wäre sie aber später entstanden, so würde es bedeutend auffallen, dass gerade derjenige welcher die Verbindung zwischen Spiez und den von Erlach herstellte, übergangen wäre. Wir gelangen daher zu dem Schlusse, dass es Ludwig von Erlach, der Erwerber der Herrschaft Spiez gewesen sein muss, der die Wappenreihe hat erstellen lassen. Er wollte dadurch offenbar die frühern Besitzer der Herrschaft und andererseits seine eigene Familie verewigen. Dass er selber dabei nicht dargestellt wurde, lässt sich daraus erklären, dass er für sein eigenes Gedächtnis anderweitig genügend besorgt war; wir erinnern an die prächtigen Scheiben in der Kirche zu Einigen, welche sein und seiner Gattin Wappen zeigen (cf. Archives herald. Suisses 1897, pag. 39). Demnach würde die Wappentafel ursprünglich von Ludwig von Erlach, wahrscheinlich bald nach dessen Erwerbung der Herrschaft Spiez 1516, herrühren, später aber von Schultheiss Sigmund von Erlach um 1676 renoviert worden sein.

Für die Person des Malers besitzen wir auch nicht die leiseste Andeutung.

Sind die Wappen aber überhaupt ursprünglich hier in der Kirche gemalt gewesen? Eine derartige Ausschmückung des Chores zur katholischen Zeit ist nicht wohl denkbar. Wo könnte sie sonst angebracht worden sein? Vielleicht im Schlosse? Erinnere man sich, dass um jene Zeit, oder nur kurze Zeit vor dem Umbau der Kirche, der grosse Saal im Schlosse eine Holztäferung und schönes Stukkaturwerk erhielt, die heute noch bewundert werden. Wäre es möglich, dass an der gleichen Wand die Bubenberg und nach ihnen Ludwig von Erlach die Schildereien malen liessen? Wer weiss, ob nicht noch Spuren davon vorhanden sind? Kennt man denn ein zweites Beispiel einer Verlegung solcher künstlerisch ausgeführten Genealogien aus der Wohnung eines Laien in eine Kirche? Gerade die Erlach haben in spätern Jahren die Glasgemälde des Erlacherhofs in die Kirche von Hindelbank versetzt, jene herrlichen Werke, deren Inhalt uns so oft an die Spiezer Malereien mahnt. Es will uns gar nicht ausgeschlossen scheinen, dass diese heraldische Malerei, wenn auch in anderer Gruppierung, wirklich im Saal des Schlosses prangten.

Nun zu den dargestellten Wappen selbst:

Wir beginnen mit der spätern Generation, welche uns bekannt ist, um allmählich in dunklere Gebiete aufzusteigen, in denen nicht alles aufgeklärt werden konnte. Zu dem Behufe nehmen wir den Anfang am untern Ende rechts des Bogens.

Schild 1 ist ziemlich defekt, es lässt sich aber sicher feststellen von Erlach-Hertenstein — in Rot ein goldener Löwe zwischen zwei silbernen Hirschstangen — und stellt dar: Anton von Erlach, Schultheiss zu Burgdorf 1521—25, Vetter des oben genannten Ludwig von Erlach, des Erwerbers von Spiez, vermählt mit Luise von Hertenstein.

Schild 2 zeigt neben von Erlach einen Löwen in unbestimmter Farbe und weist auf Diebold von Erlach, Herr zu Bümplitz, † 1561, Vetter des

Zur Zeit der Hubenberge kann nun aber die Wappenfrage, wie sie vorliegt, nicht entstanden sein, da die Aufnahme des Geschlechtes von Erlach jeder Begründung entbehren würde. Wäre sie aber später entstanden, so würde es bedeutend auffallen, dass gerade derjenige, welcher die Verbindung zwischen Spiez und den von Erlach herstellte, übergangen wäre. Wir schauen daher zu dem Schlusse, dass es Ludwig von Erlach, der Erwerber der Herrschaft Spiez gewesen sein muss, der die Wappensolle hat erstellen lassen. Er wollte dadurch offenbar die frühern Besitzer der Herrschaft und gleichzeitig seine eigene Familie verewigen. Dass er selber dabei nicht dargestellt wurde, lässt sich daraus erklären, dass er für sein eigenes Gedächtnis anderweitig gesorgt war; wir erinnern an die prächtigen Scheiben in der Kirche zu Köniz, welche sein und seiner Gattin Wappen zeigen (cf. Archives heraldiques Suisses 1897, pag. 39). Demnach würde die Wappentafel unzweifelhaft von Ludwig von Erlach, wahrscheinlich bald nach dessen Erwerbung der Herrschaft Spiez 1511 herrühren, später aber von Schultheiss Sigmund von Erlach um 1571 renoviert worden sein.

Für die Person des Malers besitzen wir auch nicht die leiseste Andeutung.

Sind die Wappen aber überhaupt ursprünglich hier in der Kirche gemalt gewesen? Eine derartige Ausschmückung des Chores zur katholischen Zeit ist nicht wohl denkbar. Wo könnte sie sonst angebracht worden sein? Vielleicht im Schlosse? Erinnern man sich, dass um jene Zeit, oder nur kurze Zeit vor dem Umbau der Kirche, der grosse Saal im Schlosse eine Holzdecke und schönes Stuckaturwerk erhielt, die heute noch bewundert werden. Wäre es möglich, dass an der gleichen Wand die Hubenberg und nach ihnen Ludwig von Erlach die Schildereien malen liessen? Wer weiss, ob nicht noch Spuren davon vorhanden sind? Kennt man denn ein zweites Beispiel einer Verfassung solcher künstlerisch ausgeführten Genealogien aus der Wohnung eines Laien in eine Kirche? Gerade die Erlach haben in ältern Jahren die Chorgewölbe der Erlacherhofs in die Kirche von Hindelbank versetzt, jene berühmten Werke, deren Inhalt uns so oft an die Spiezer Malereien mahnt. Es will uns zur nicht ausgeschlossen scheinen, dass diese heraldische Malerei, wenn auch in anderer Gruppierung, wirklich im Saal des Schlosses prangte.

Nun zu den dargestellten Wappen selbst:

Wir beginnen mit der spätern Generation, welche uns bekannt ist, um allmählich in dunklere Gebiete aufzusteigen, in denen nicht alles ausgeklärt werden konnte. Zu dem Behufe nehmen wir den Anfang am untern Rande rechts des Bogens.

Schild 1 ist ziemlich defekt, es lässt sich aber sicher feststellen von Erlach-Hertenstein — in fast ein gelbener Löwe zwischen zwei silbernen Hirschstangen — und stellt dar: Anton von Erlach, Schultheiss zu Burgdorf 1521—25, Vetter des oben genannten Ludwig von Erlach, des Erwerbers von Spiez, verehelicht mit Luise von Hertenstein.

Schild 2 zeigt neben von Erlach einen Löwen in unbestimmter Farbe und weist auf Diebold von Erlach, Herr zu Hünigen 1501, Vetter des

Vorigen und des Ludwig von Erlach, vermählt mit Johanna Barbara Asperling von Raron, deren Wappen in Gold einen blauen, rotgekrönten Löwen aufweist.

Schild 3: von Erlach-von Mülinen — in Gold ein schwarzes Mühlrad — weist auf den Schultheissen Johann von Erlach (1474—1539), Bruder des Vorigen, vermählt mit Magdalena von Mülinen.

Schild 4: von Erlach-Seengen — in Silber ein schwarzer Adler — weist auf Burkard von Erlach, Herr zu Wyl, Landvogt zu Lenzburg, Erlach, und Nidau, † 1522, Bruder des Vorigen, vermählt mit Ursula von Seengen.

Diese vier gehören der nämlichen Generation an.

Schild 5: von Erlach und ziemlich undeutlich, in der andern Hälfte, einen geteilten Schild mit den Umrissen von Lilien — weist auf Hans von Erlach, Herr zu Reichenbach, Landvogt von Erlach des Rates, † 1519, Vater des Anton (Nr. 1), vermählt mit Appollonia Mundprat von Spiegelberg, welche einen geteilten Schild führt, oben in Schwarz zwei weisse Lilien und unten in Weiss eine schwarze Lilie.

Schild 6: von Erlach und die andere Hälfte geteilt; oben Scharnachtal — in Weiss auf rotem Dreiberg ein schwarzer Turm — unten Praroman — in Schwarz ein silbernes Fischgerippe — weist auf den Schultheissen Rudolf von Erlach (1449—1507), vermählt in erster Ehe mit Barbara von Praroman, in zweiter Ehe mit Barbara von Scharnachtal, — Vater von Nr. 2, 3 und 4.

Schild 7: von Erlach und die andere Hälfte geteilt, oben Büttikon — in Rot drei Rechtsschrägbalken von Feh (Eisenhütchen) — unten Ballmoos — geteilt, oben in Gold ein schwarzer wachsender Adler, unten dreimal von Schwarz und Gold geteilt — weist auf Hans Rudolf von Erlach, Landvogt von Nidau, des Rates, † 1479, vermählt in erster Ehe mit Küngold von Ballmoos, in zweiter Ehe mit Cordula von Büttikon, Bruder des vorigen und Vater des Ludwig von Erlach, Erwerbers von Spiez.

Nr. 5, 6, 7 gehören der gleichen Generation an, doch sind uns aus dieser Generation noch andere Mitglieder bekannt, die allerdings keine Nachkommenschaft hatten.

Schild 8: von Erlach-Haller von Courtelary — in Rot ein weisser, mit drei roten Lindenblättern belegter Schrägbalken, — weist auf Petermann von Erlach, Landvogt zu Schwarzenburg, Schultheiss zu Burgdorf, des Rates, † 1472, vermählt mit Adelheid Haller von Courtelary, Vater von Nr. 6 und 7, Grossvater von Ludwig.

Soweit ist nun alles klar und in Ordnung; von hier an aber zeigen sich verschiedene Undeutlichkeiten in der Anordnung. Es scheint beinahe so, als ob dem Ersteller unserer Wappenreihe die einzelnen Personen durcheinander gekommen seien. Ob dies erst bei der Restauration um 1676 oder schon bei Erstellung um 1520 der Fall war, lässt sich nicht feststellen. Auffällig ist, dass sämtliche uns zu Gebote stehenden Genealogien der Familie von Erlach (die-

Vorgen und des Ludwig von Erlach, verwandt mit Johanna Barbara Aspurling von Burgen, deren Wappen in Gold vorne blauen, rotgekrönten Löwen aufweist.

Schild 3: von Erlach-von Mülinen — in Gold ein schwarzer Mühlrad — weist auf den Schultheissen Johann von Erlach (1474—1529), Urgroßvater des Vorgen, verwandt mit Margaretha von Mülinen.

Schild 4: von Erlach-Sengen — in Silber ein schwarzer Adler — weist auf Burkard von Erlach, Herr zu Wyl, Landvogt zu Lenzburg, Erlach, und Nidau, † 1522, Urgroßvater des Vorgen, verwandt mit Dorothea von Seengen.

Diese vier gehören der nämlichen Generation an.

Schild 5: von Erlach und ziemlich unkenntlich, in der andern Hälfte einen geteilten Schild mit den Umrissen von Lilien — weist auf Hans von Erlach, Herr zu Reichenbach, Landvogt von Erlach des Rates † 1519, Vater des Anton (Nr. 1), verwandt mit Appollonia Mundprat von Spiegelberg, welche einen geteilten Schild führt, oben in Schwarz zwei weisse Lilien und unten in Weiss eine schwarze Lilie.

Schild 6: von Erlach und die andere Hälfte geteilt; oben Schaumenbel — in Weiss auf rotem Dreiberg ein schwarzer Turm — unten Frauenau — in Schwarz ein silberne Fischgräte — weist auf den Schultheissen Rudolf von Erlach (1410—1501), verwandt in erster Ehe mit Barbara von Frauenau, in zweiter Ehe mit Barbara von Schaumenbel, — Vater von Nr. 2, 3 und 4.

Schild 7: von Erlach und die andere Hälfte geteilt, oben Mülinen — in Rot drei Rechtsschrägbalken von Tal (Eisenhüttenleut) — unten Bubenberg — geteilt, oben in Gold ein schwarzer wachsender Adler, unten durchwal von Schwarz und Gold geteilt — weist auf Hans Rudolf von Erlach, Landvogt von Nidau, des Rates, † 1470, verwandt in erster Ehe mit Margarethe von Bubenberg, in zweiter Ehe mit Cordula von Mülinen, Bruder des vorigen und Vater des Ludwig von Erlach, Bewerbers von Spiez.

Nr. 5, 6, 7 gehören der gleichen Generation an, doch sind uns aus dieser Generation noch andere Mitglieder bekannt, die allerdings keine Nachkommen schaft hatten.

Schild 8: von Erlach-Haller von Gerstelen — in Rot ein weisser, mit drei roten Lindenblättern belegter Schrägbalken, — weist auf Peter von Erlach, Landvogt zu Schwarzenburg, Schultheiss zu Burgdorf, des Rates, † 1472, verwandt mit Adelheid Haller von Gerstelen, Vater von Nr. 6 und 7, Grossvater von Ludwig.

Soweit ist nun alles klar und in Ordnung; von hier an aber zeigen sich verschiedene Unebenheiten in der Anordnung. Es scheint beinahe so, als ob den Zeichner unserer Wappenrolle die einzelnen Personen durcheinander gekommen seien. Ob dies erst bei der Restauration im 1670 oder schon bei Herstellung um 1520 der Fall war, lässt sich nicht feststellen. Auffällig ist, dass sämtliche nur zu Gebote stehenden Genealogien der Familie von Erlach (die

jenige von Stürler, die von Mülinen, zwei Stammbäume im Besitze der Familie von Erlach in Schwand, Wappenbuch im Besitze des Hrn. Berchtold von Erlach in Gerzensee) vom gleichen Zeitpunkte an beginnen Divergenzen zu zeigen. Unsere anfängliche Hoffnung, durch die Spiezer Wappentafel völlige Klarheit in die Genealogie zu bringen, erwies sich als trügerisch. Es ist dies ein Beweis dafür, wie oft relativ bald die sichern Anhaltspunkte zu fehlen beginnen.

Bisher waren die Wappen genau nach den Generationen geordnet; aber schon hinter dem Grossvater des Erstellers fangen Ungenauigkeiten an, welche später sich zu Willkürlichkeiten steigern.

Schild 9: von Erlach und geteilt, oben Ligerz — in Gold ein blauer Herzschild, darüber ein roter Rechtsschrägbalken — unten Spiegelberg — in Gold auf sechs roten Bergen ein silberner Spiegel — weist auf: Schultheiss Ulrich von Erlach, † 1458, vermählt in erster Ehe mit Verena von Buch, in zweiter Ehe mit Anna von Spiegelberg, und in dritter Ehe mit Jonatha von Ligerz. Wahrscheinlich wegen mangelnden Platzes ist die erste Ehe im Schilde nicht dargestellt worden. Dieser Ulrich gehört vermutlich einer ältern Generation an und ist vermutlich der Vetter des Vaters von Nr. 8.

Schild 10: von Erlach-vom Stein — in Rot ein reich gezierter silberner Damengürtel — weist auf: Ulrich von Erlach, Herr zu Reichenbach und Bümplitz, des Rats, Schultheiss von Thun, † 1472, der in erster Ehe mit .... vom Stein, in zweiter Ehe mit Elisabeth Meggenthaler verheiratet war. Warum hier die zweite Ehe ignoriert ist, wissen wir nicht. Dieser ist der Vater von Nr. 5 und der Bruder von Nr. 8, sollte daher eigentlich an die Stelle von Nr. 9 stehen, da er in die gleiche Generation wie Nr. 8 gehört.

Schild 11: von Erlach und geteilt, oben Heidegg — gespalten von Gold und von Schwarz — unten Buchsee — in Rot ein mit 9 grünen Buchenblättern belegter silberner Schrägbalken — weist auf Rudolf von Erlach, Herr zu Jegistorf, Schultheiss zu Burgdorf 1416–1421, der in erster Ehe verheiratet war mit Anna Rinck (Rincko, Ringold), in zweiter Ehe mit Elisabeth von Heidegg, in dritter Ehe mit Anna von Buchsee, Bruder von Nr. 9.

Schild 12: von Erlach-vom Stein — weist auf Anton von Erlach, Herr zu Riggisberg, Ritter, des Rats 1436, vermählt mit Barbara vom Stein, Vetter des vorigen.

Schild 13: von Erlach und Krauchthal — in Silber ein roter Schrägbalken, begleitet von zwei roten Rosen — weist wahrscheinlich auf Rudolf von Erlach, Herr zu Reichenbach, † 1404, vermählt mit Lucia von Krauchthal, welcher einer Generation früher angehört und ein Vetter des Vaters von Nr. 9 und Nr. 11 ist, ebenso von Nr. 12 und Sohn des Helden von Laupen. Wir finden zwar noch eine andere Allianz mit Krauchthal, da der Onkel des genannten Rudolfs, Burkhard von Erlach, in erster Ehe mit Adelheid von Krauchthal vermählt war. Dieser gehörte aber einer noch höhern Generation an und war ausserdem mit Eva von Utzigen vermählt, deren Schild wir später finden (cf. Nr. 20).

Jüngre von Stirler, die von Mülinen, zwei Stammbäume im Besitze der Familie von Erlach in Schwand, Wappenbuch im Besitze des Herrn Dorfrichter von Erlach in Gerzensee) von gleichen Zeitpunkte an beginnen Turnergenen zu zeigen. Unsere aufhängliche Hoffnung, durch die Spiesen Wappenreihe verlige Stammt in die Genealogie zu bringen, erwies sich als trügerisch. Es ist dies ein Beweis dafür, wie oft relativ bald die sichern Anhaltspunkte zu fehlen beginnen.

Bisher waren die Wappen genau nach den Generationen geordnet, aber schon hinter dem Grossvater des Ideellen fangen Ungenauigkeiten an, welche später sich zu Willkürlichkeiten steigern.

Schild 9: von Erlach und gevelt, oben Lägerer — in Gold ein blauer Hirschkopf, darüber ein roter Rechtsschrägbalken — unten Spinnerlberg — in Gold auf sechs roten Bergen ein silberne Spinne — weist auf Schultheiss Ulrich von Erlach, † 1458, vermählt in erster Ehe mit Verena von Hindt, in zweiter Ehe mit Anna von Spiegelberg, und in dritter Ehe mit Jonatha von Lägerer. Wahrscheinlich wegen unangenehmen Platzes ist die erste Ehe im Schilde nicht dargestellt worden. Dieser Ulrich gehört vermutlich einer ältern Generation an und ist verwandt der Vater des Vaters von Nr. 8.

Schild 10: von Erlach von Stein — in Rot ein reich gezierter silberner Dancengerüst — weist auf: Ulrich von Erlach, Herr zu Reichenbach und Bümpliz, des Rats, Schultheiss von Thun, † 1472, der in erster Ehe mit ... von Stein, in zweiter Ehe mit Elisabeth Meggenshofer verheiratet war. Wenn hier die zweite Ehe figuriert ist, wissen wir nicht. Diese ist der Vater von Nr. 5 und der Bruder von Nr. 9, sollte daher eigentlich an die Stelle von Nr. 9 stehen, da er in die gleiche Generation wie Nr. 8 gehört.

Schild 11: von Erlach und gevelt, oben Reichsegg — geteilt von Gold und von Schwarz — unten Tudiesse — in Rot ein mit 9 grünen Tannenblättern belegter silberner Schrägbalken — weist auf Rudolf von Erlach, Herr zu Jegistorf, Schultheiss zu Burgdorf 1418-1421, der in erster Ehe verheiratet war mit Anna Riant (Illinolo, Ringold), in zweiter Ehe mit Elisabeth von Hallegg, in dritter Ehe mit Anna von Bubenberg, Bruder von Nr. 9.

Schild 12: von Erlach von Stein — weist auf Anton von Erlach, Herr zu Riggisberg, Ritter, des Rats 1430, vermählt mit Barbara von Stein, Vetter des vorigen.

Schild 13: von Erlach und Kramchthal — in Silber ein roter Sparrenbalken, begleitet von zwei roten Rosen — weist wahrscheinlich auf Rudolf von Erlach, Herr zu Reichenbach, † 1391, vermählt mit Lucia von Kramchthal, welcher einer Generation früher angehört und ein Vetter des Vaters von Nr. 9 und Nr. 11 ist, ebenso von Nr. 12 und Nein des Hadan von Laupen. Wir finden zwar noch eine andere Allianz mit Kramchthal, da den Onkel des genannten Rudolf, Bankhard von Erlach, in erster Ehe mit Adelheid von Kramchthal vermählt war. Dieser gehörte aber einer noch höheren Generation an und war ausserdem mit Eva von Utzigen vermählt, deren Schild wir später finden (cf. Nr. 20).

Schild 14: von Erlach und im Ort das Deutschordenskreuz — weist wahrscheinlich auf Hemman von Erlach, Deutschritter, Komtur zu Sumiswald, dann zu Könitz 1426, Bruder von Nr. 9 und 11. — Ein anderer Deutschritter Heinrich von Erlach, † vor 1384, gehört der gleichen Generation an, und ist der Neffe von Nr. 13, Sohn von Nr. 23 hienach.

Schild 15: von Erlach und Ringgenberg — in Rot auf goldenem Dreiberg eine goldene Schnalle. — Dieser Schild hat einen gänzlich falschen Platz erhalten. Eine Allianz mit den Ringgenberg ist urkundlich nicht erwiesen, doch wird an verschiedenen Orten eine Anna von Ringgenberg als Gattin des Ulrich von Erlach angegeben, der vermutlich der Vater des Ulrich, Feldhauptmann am Donnerbühl, war. Die Gattin des Letzteren war Mechthild von Rheinfelden (Fontes III, 741), deren Wappen hier nicht vorkommt. Wie dem auch sei, Schild Nr. 15 sollte zu Anfang des Geschlechtes von Erlach stehen, nicht mitten drin.

Schild 16: von Erlach und Seedorf — von Silber und Rot geteilt, oben ein wachsender schwarzer Bär — weist auf Burkard von Erlach, Mitherr von Reichenbach und Bümplitz, Schultheiss zu Aarberg 1415, Landvogt von Nidau 1423—1425, vermählt mit Margaretha von Seedorf, Vetter von Nr. 9, 11, 12, 14.

Schild 17: nur von Erlach, was auf einen Unverheirateten schliessen lässt, wahrscheinlich auf Werner von Erlach, † 1413, Domherr zu Solothurn, Bruder von Nr. 9, 11, 14.

Schild 18: von Erlach und Grasburg — in Silber ein steigender schwarzer Leu auf grünem Dreiberg — weist auf Johann von Erlach, Herr zu Reichenbach und Bümplitz, Vogt zu Oltigen 1398, des Rats, Schultheiss zu Thun 1402; vermählt mit Margaretha von Grasburg, Vater von Nr. 8 und 10, Bruder von Nr. 16.

Nr. 9, 11, 12, 14, 16, 17, 18 gehören der gleichen Generation an.

Schild 19: von Erlach und Oltigen — in Rot ein silberner Greif mit goldener Krone. Dieses Wappen hat stark gelitten, doch lassen sich noch die Beine und der untere Teil des Leibes des Greifen erkennen. Es weist auf Ulrich von Erlach 1382, vermählt mit Anna von Oltigen. Vater von Nr. 16 und 18.

Schild 20 ist sehr beschädigt, namentlich der Teil mit dem Frauen-Wappen. Derselbe zeigt in der Mitte eine rundliche Scheibe mit Ausbuchtungen und kann sehr wohl als ein vierblätteriges Kleeblatt gedeutet werden. Ein solches wird (Grün auf Silber) von den Utzigen geführt. Der Schild weist somit auf Burkhard von Erlach, Ritter, † 1357; in erster Ehe verheiratet mit Adelheid von Krauchthal (cf. Nr. 13), in zweiter Ehe mit Clara Kerro von Kerenried und in dritter Ehe mit Eva von Utzigen, Vater des Vorigen. Die Stellung des Schildes ist somit auch hier eine verfrühte. Warum die zwei andern Ehen nicht dargestellt worden sind, kann nicht gesagt werden, ob aus Unkenntnis oder wegen Kinderlosigkeit.

Schild 21: von Erlach und Senn von Münsingen — in Rot ein weisser Pfahl mit weissem Schildhaupt. — Dieser Schild bietet einige Schwierigkeiten.

Schild 14: von Erlach und in Gold das Deutschordenskreuz — weist wahrscheinlich auf Hermann von Erlach, Deutschordens, Komtur zu Sonnenwald, dann zu Köniz 1420, Bruder von Nr. 9 und 11. — Ein anderer Deutschritter Heinrich von Erlach, † vor 1381, gehört der gleichen Generation an, und ist der Neffe von Nr. 13, Sohn von Nr. 23 hienach.

Schild 15: von Erlach und Hingrenberg — in Rot auf goldenem Dreiberg eine goldene Schnalle. — Dieser Schild hat einen gemalten falschen Platz erhalten. Eine Allianz mit den Hingrenberg ist bekanntlich nicht erwiesen, doch wird an verschiedenen Orten eine Ehe von Hingrenberg als Gattin des Ulrich von Erlach angegeben, der vermutlich der Vater des Ulrich, Feldhauptmann zu Donnerbühl, war. Die Gattin des Letzteren war Mechtild von Kleinfelden (Fontes III, 741), deren Wappen hier nicht vorkommt. Wie dem auch sei, Schild Nr. 15 sollte zu Anfang des Geschlechtes von Erlach stehen, nicht mitten drin.

Schild 16: von Erlach und Seedorf — von Silber und Rot geteilt, oben ein wachsender schwarzer Bär — weist auf Ulrichard von Erlach, Mitherr von Reichenbach und Bibiphilz, Schultheiss zu Aarberg 1418, Landvogt von Nidau 1423—1425, vermählt mit Margaretha von Seedorf, Vater von Nr. 9, 11, 12, 14.

Schild 17: nur von Erlach, was auf einen Unverheirateten schliessen lässt, wahrscheinlich auf Werner von Erlach, † 1418, Domherr zu Solothurn, Bruder von Nr. 9, 11, 14.

Schild 18: von Erlach und Grafenberg — in Silber ein steigender schwarzer Leu auf grünem Dreiberg — weist auf Johann von Erlach, Herr zu Reichenbach und Bibiphilz, Vogt zu Oltigen 1398, des Rats, Schultheiss zu Thun 1402; vermählt mit Margaretha von Grafenberg, Vater von Nr. 8 und 10, Bruder von Nr. 16.

Nr. 9, 11, 12, 14, 16, 17, 18 gehören der gleichen Generation an.

Schild 19: von Erlach und Oltigen — in Rot ein silberner Dreiberg mit goldener Krone. Dieses Wappen hat stark gelitten, doch lassen sich noch die Beine und der untere Teil des Leibes des Greifen erkennen. Es weist auf Ulrich von Erlach 1352, vermählt mit Anna von Oltigen. Vater von Nr. 16 und 18.

Schild 20 ist sehr beschädigt, immerhin der Teil mit dem Frauenwappen. Derselbe zeigt in der Mitte eine rundliche Schnalle mit Ausschneidungen und kann sehr wohl als ein vierblättriges Kleeblatt gedeutet werden. Ein solches wird (Grün auf Silber) von den Hingen geführt. Der Schild weist somit auf Burkhard von Erlach, Ritter, † 1370; in erster Ehe verheiratet mit Adelheid von Kranenburg (cf. Nr. 13), in zweiter Ehe mit Clara Kerro von Kerenried und in dritter Ehe mit Eva von Diesbach, Vater des Vorigen. Die Stellung des Schildes ist somit auch hier eine verfehlte. Warum die zwei anderen Ehen nicht dargestellt worden sind, kann nicht gesagt werden, ob aus Unkenntnis oder wegen Kinderlosigkeit.

Schild 21: von Erlach und Sehn von Münsingen — in Rot ein weisser Pfahl mit weissem Schildhaupt. — Dieser Schild bietet einige Schwierigkeiten.

Eine Allianz mit den Senn ist nirgends beglaubigt. In den Familienpapieren wird eine solche auf mehrere Arten konstruiert, ohne dass irgendwelche Sicherheit darin herrschte. Sicher dagegen ist, dass Burkhard von Erlach, † 1395, eine Margaretha Rych heiratete, deren Mutter eine Senn war, und durch welche bedeutende Güter an die Familie gelangten. Im Wappenbuche (im Besitze des Herrn Berchtold von Erlach in Gerzensee) wird wiederholt auf dieses Verhältnis hingewiesen und scheinen die Sennschen Güter bei den spätern Geschlechtern einen gewissen Nimbus erhalten zu haben, welcher es nicht unmöglich erscheinen lässt, dass allmählich in der Familientradition an Stelle von Margaretha Rych deren Mutter erschien; diess würde auch in Spiez zutreffen, da das Wappen Rych — in Blau ein goldenes Rad — nirgends erscheint.

Dieser Burkhard von Erlach passt aber sehr gut hieher, da er der Vater von Nr. 9, 11, 14, 17 und Bruder von Nr. 19 ist.

Schild 22: von Erlach und Burgistein — schrägrechts geteilt von Schwarz und von Weiss, worin ein wachsender roter Hirsch. — Hiemit hat es offenbar die gleiche Bewandtnis wie bei Nr. 21. Eine Allianz mit Burgistein ist nirgends dokumentiert, wird aber in den Familienpapieren auch zu konstruieren gesucht, ohne zu einem festen Resultat zu gelangen. Walter von Erlach, Herr zu Riggisberg, † 1401, heiratete Elisabeth von Wichtrach, deren Mutter die letzte Burgistein war und ihrer Tochter die Güter dieses Geschlechtes hinterliess. Auch hier wurde wahrscheinlich im Familienbewusstsein die Mutter der Tochter substituiert. In der Wappentafel zu Spiez findet sich Wichtrach nicht vor (in Silber eine rote Pfeilspize). Walter von Erlach ist der Bruder des vorigen und Vater von Nr. 12.

Schild 23: von Erlach-Strättligen weist auf Ulrich von Erlach, wahrscheinlich Herr zu Bremgarten, verheiratet mit Anna von Strättligen, Bruder von Nr. 13 und Vater des bei Nr. 14 genannten Deutschritters Heinrich.

Nr. 13, 19, 21, 22, 23 gehören der gleichen Generation an.

Ob es ein Zufall ist, dass an der Stelle, welche den Ursprung des Geschlechtes von Erlach bezeichnet, gerade dies für Spiez bedeutsame Geschlecht der Strättligen gestellt wird, und gleich darauf die sehr begüterten und mächtigen Burgistein und Senn folgen, oder ob etwas Ruhmsucht dabei im Spiele stand, wage ich nicht zu entscheiden. Sehr auffällig ist, dass der berühmteste Held aus dem Geschlechte, Rudolf, der Sieger von Laupen, in der Wappenreihe nicht erscheint. Seine Frau war eine Elisabeth Rych, deren Wappen nicht vorkommt. Seine Söhne sind Nr. 23 und 13.

Nach obigen Ausführungen wäre die Reihenfolge der Wappen richtig die folgende:

1 2 3 4 5 6 7 8 10 12 9 11 14 17 16 18

19 21 22 23 13 20 15

(Die mit einer Klammer Verbundenen sind Brüder.)

Eine Allianz mit dem Stein ist allerdings begründet. In den Familienpapieren wird eine solche auf mehrere Arten konstruiert, ohne dass irgendwelche Sicherheit darin herrschte. Sicher dagegen ist, dass Burkhard von Erlach, † 1395, eine Margaretha Eyell heirathete, deren Mutter eine Stein war, und durch welche bedeutende Güter an die Familie gelangten. In Wappenbuche die Besitze des Herrn Bernhold von Erlach in Gamsenau wird widerlegt und dieses Verhältniss hingegenwissen und schreiben die Sumsechen Güter bei den späteren Geschlechtern einen gewissen Wunsch erhalten zu haben, welcher es nicht unmöglich erscheinen lässt, dass ausnahmsweise in der Familienerhaltung an Stelle von Margaretha Eyell deren Mutter erscheinen, dass wieder noch in Spiez zurückgehen, da das Wappen Eyell — in Blau ein goldenes Kad — hingegen erscheint.

Dieser Burkhard von Erlach passt aber sehr gut hieher, da er der Vater von Nr. 9, 11, 14, 17 und Bruder von Nr. 10 ist.

Schild 22: von Erlach und Burgistein — schliessenlich paßt von Schwarz und von Weiss, wurde ein wachsender roter Hirsch. — Hiemit hat es offenbar die gleiche Bewandtnis wie bei Nr. 21. Eine Allianz mit Burgistein ist nirgends dokumentiert, wird aber in den Familienpapieren auch an konstruieren gesucht, ohne zu einem sicheren Resultat zu gelangen. Walter von Erlach, Herr zu Hilgisberg, † 1401, heiratete Elisabeth von Wichtrach, deren Mutter die letzte Burgistein war und ihre Tochter die Erbin dieses Geschlechtes hinterliess. Auch hier wurde wahrscheinlich im Familienwappen sein die Mutter der Tochter substituiert. In der Wappenpartei zu Spiez findet sich Wichtrach nicht von Gr. Silber eine rote Fleischgeist. Walter von Erlach ist der Bruder des vorigen und Vater von Nr. 12.

Schild 23: von Erlach strahlligen wecke auf Ulrich von Erlach, wahrscheinlich Herr zu Brenngarten, verheiratet mit Anna von Strahlligen, Bruder von Nr. 13 und Vater des bei Nr. 14 genannten Deutschritters Ulrich.

Nr. 18, 19, 21, 22, 23 gehören der gleichen Generation an.

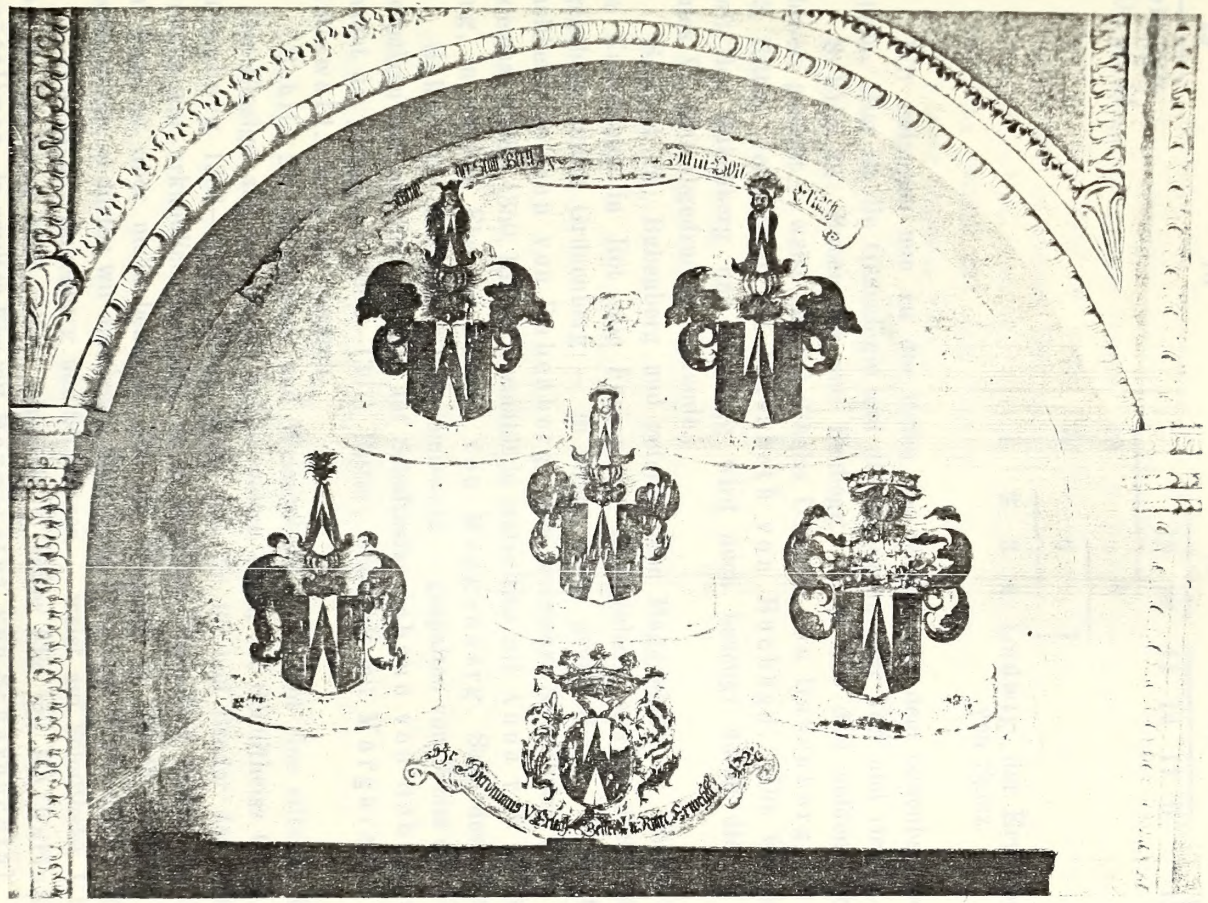
Ob es ein Zufall ist, dass an der Stelle, welche den Eingang des Geschlechtes von Erlach bezeichnet, gerade diese für Spiez bedeutsame Geschlecht der Strahlligen gestellt wird, und gleich darauf die sehr begüterten und tüchtigen Burgistein und Seen folgen, oder ob etwas Bewusstes dabei im Spiele stand, wage ich nicht zu entscheiden. Sicher auffällig ist, dass der berühmteste Held aus dem Geschlechte, Rudolf, der Sieger von Laupen, in der Wappenreihe nicht erscheint. Seine Frau war eine Elisabeth Erlach, deren Wappen nicht vorkommt. Seine Söhne sind Nr. 23 und 12.

Nach obigen Ausführungen wäre die Reihenfolge der Wappen richtig die folgende:

1 2 3 4 5 6 7 8 10 12 9 11 14 17 16 18

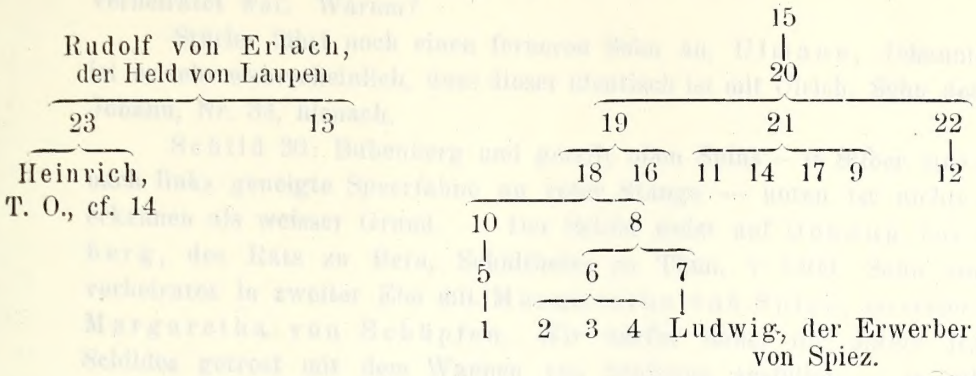
19 21 22 23 13 20 15

(Die mit einer Klammer Verbundenen sind Brüder.)



Wandgemälde in der Kirche zu Spiez

und der Stammbaum würde sich folgendermassen gestalten:



Wir gelangen nun zu der Reihe der Schilde mit dem bubenbergischen Wappen. Hier ist die Genealogie und die Anordung sehr klar und richtig.

Schild 24: Bubenberg und Buchegg — in Rot drei goldene Rosen, pfahlweis gestellt — weist auf Schultheiss Ulrich von Bubenberg 1284 bis 1293, Ritter, verheiratet mit Elisabeth von Buchegg. (Die Verwandtschaft der Bubenberg und Buchegg wird auch bezeugt durch die in den Fontes VI, 790 abgedruckte Urkunde.)

Schild 25: Bubenberg und geteilt, oben Maggenberg — weisse Lilie oder Kreuzblume in Rot (die Farben der Maggenberg werden stets anders angegeben), unten Grünenberg — in Silber sechs grüne Berge — weist auf Schultheiss Johann von Bubenberg, zum erstenmal Schultheiss 1319, zum letztenmal 1338—1350, Ritter, vermählt in erster Ehe mit Anna von Grünenberg, in zweiter Ehe mit Nicola von Maggenberg. Sohn des Vorigen.

Schild 26: Bubenberg und Sumiswald — gespalten von Weiss mit rotem Querbalken und von Rot — weist auf Schultheiss Johann von Bubenberg, genannt der jüngere (1364—1367), Ritter; vermählt mit Margaretha von Sumiswald. Sohn des vorigen.

Schild 27: Bubenberg und Weissenburg — in Rot eine silberne Burg. — Der Einzige auf den dieser Schild weisen kann, ist Schultheiss Otto von Bubenberg 1383—1393, Ritter, Sohn von Nr. 25 und Bruder des Vorigen. Derselbe war urkundlich vermählt, da er eheliche Dependenz hatte; der Name der Frau ist aber nicht bekannt. Da das Wappen zu keinem andern sonst passen würde, so dürfen wir annehmen, dass seine Frau eine Weissenburg war.

Schild 28: Bubenberg und Strättligen — weist auf Schultheiss Ulrich von Bubenberg 1367—1381, vermählt in erster Ehe mit Katharina von Strättligen, in zweiter Ehe mit Margaretha von Scharnachtal. Sohn von Nr. 25. Bruder des Vorigen. Warum die zweite Ehe nicht angegeben ist, wissen wir nicht.

Schild 29: Bubenberg, im Ort das Kreuz des deutschen Ordens — weist auf Vincenz von Bubenberg, Ritter dieses Ordens, Komtur zu Könitz und Beuggen, Landeskomtur von Elsass und Burgund. Sohn von Nr. 25.

und der Stammbaum würde sich folgendermassen gestalten:

Wir gelangen nun zu der Reihe der Schilde mit den Ludwigerischen Wappen. Hier ist die Genealogie und die Abstammung sehr klar und richtig.

Schild 21: Rubenberg und Buchegg — in Rot drei goldene Rosen, dahinein gestellt — weist auf Schultheiss Ulrich von Rubenberg 1293 bis 1293, Ritter, verheiratet mit Mitzabeth von Buchegg. (Die Verwandtschaft der Rubenberg und Buchegg wird auch bezeugt durch die in den Fontes VI, 790 abgedruckte Urkunde.)

Schild 22: Rubenberg und gestellt, oben Mugenberg — weiss Lilie oder Kreuzblume in Rot (die Farben der Mugenberg werden stets umgegeben), unten Gilmenberg — in Silber sechs grüne Berge — weist auf Schultheiss Johann von Rubenberg, zum erstenmal Schultheiss 1318, zum letztenmal 1338—1350, Ritter, vermählt in erster Ehe mit Anna von Gilmenberg, in zweiter Ehe mit Nicola von Mugenberg. Sohn des Vorigen.

Schild 23: Rubenberg und Sunniswald — gespalten von Weiss und rotem Querbalken und von Rot — weist auf Schultheiss Johann von Rubenberg, genannt der Jungere (1364—1397), Ritter; vermählt mit Margaretha von Sunniswald. Sohn des vorigen.

Schild 27: Rubenberg und Weissenberg — in Rot eine silberne Burg. — Der Einzige auf den dieser Schild weisen kann, ist Schultheiss Otto von Rubenberg 1388—1394, Ritter, Sohn von Nr. 25 und Bruder des Vorigen. Dorothe war urkundlich vermählt, ja er gleichte Jopenchore betto; der Name der Frau ist aber nicht bekannt. Da das Wappen an Feldern reichen zonet gemessen würde, so dürfen wir annehmen, dass seine Frau eine Weissenberg war.

Schild 28: Rubenberg und Strattligen — weist auf Schultheiss Ulrich von Rubenberg 1367—1381, vermählt in erster Ehe mit Katharina von Strattligen, in zweiter Ehe mit Margaretha von Scharnachtal, Sohn von Nr. 26, Bruder des Vorigen. Wenn die zweite Ehe nicht eingegehen ist, wissen wir nicht.

Schild 29: Rubenberg, im Ort das Kreuz des deutschen Ordens — weist auf Vincenz von Rubenberg, Ritter dieses Ordens, Kommtur zu Köniz und Heggen, Landeskommtur von Elsass und Burgund. Sohn von Nr. 26.

Nr. 26, 27, 28 und 29 sind Brüder und von den Söhnen des Johann, des älteren, Nr. 25, fehlt hier nur Richard † 1387, welcher mit einer Hünenberg verheiratet war. Warum?

Stürler führt noch einen ferneren Sohn an, Ulmann, Johanniter, doch ist es sehr wahrscheinlich, dass dieser identisch ist mit Ulrich, Sohn des jüngern Johann, Nr. 33, hienach.

Schild 30: Bubenberg und geteilt oben Spins — in Silber eine schwarze nach links geneigte Speerfahne an roter Stange — unten ist nichts mehr zu erkennen als weisser Grund. — Der Schild weist auf Johann von Bubenberg, des Rats zu Bern, Schultheiss zu Thun, † 1400. Sohn von Nr. 28, verheiratet in zweiter Ehe mit Margaretha von Spins; in erster Ehe mit Margaretha von Schüpfen. Wir dürfen daher die untere Hälfte des Schildes getrost mit dem Wappen von Schüpfen ausfüllen — in Silber drei (2, 1) rote liegende Flügel.

Schild 31: Bubenberg mit dem Orte des deutschen Ordens — weist auf Markward von Bubenberg, Komtur zu Sumiswald 1381. Sohn Johanns, des jüngern. Nr. 26.

Schild 32: Bubenberg und geteilt oben Ringgenberg (cf. Nr. 15), unten Ligerz (cf. Nr. 9) — weist auf Heinrich von Bubenberg, des Rats zu Bern, Schultheiss zu Thun 1402. Sohn von Nr. 26, verheiratet mit Beatrix von Ringgenberg. Diesem Schilde nach wäre er ausserdem verheiratet gewesen mit einer Freiin von Ligerz, urkundlich ist hierüber nichts bekannt.

Schild 33: Bubenberg, im Ort das weisse Kreuz in Rot des Johanniterordens — weist auf Ulrich von Bubenberg, Johanniter. Sohn von Nr. 26.

Schild 34: Bubenberg allein weist jedenfalls auf Hartmann von Bubenberg, Propst von Solothurn 1398 und Zofingen 1406. Sohn von Nr. 26.

Nr. 31, 32, 33 und 34 sind Brüder; ausser diesen vier hatte Johann, der jüngere, Nr. 26, noch drei andere Söhne: Konrad † 1395, Johann † 1375 und Mathys † 1368. Dieselben waren nicht verheiratet und auch nicht geistlich. Dies mag der Grund sein davon, dass sie hier nicht angeführt sind.

Schild 35: Bubenberg allein, weist auf Johann von Bubenberg, Chorherr zu Solothurn 1411. Sohn von Nr. 32. Stürler führt noch einen andern Johann, Chorherr zu Solothurn an, als Sohn des Schultheissen Otto, Nr. 27, der aber wahrscheinlich identisch ist mit diesem hier. Daraus, dass in der Reihe der Wappen Bubenberg, welche sonst absolut richtig ist, der Schild hier seine Stelle fand, dürfen wir schliessen, dass der Chorherr Johann wirklich der Sohn des Heinrich Nr. 32 und nicht des Otto Nr. 27 war.

Schild 36: Bubenberg und Rosenegg — in Gold ein blauer Querbalken, darüber drei, darunter zwei rote Rosen — weist auf Schultheiss Heinrich von Bubenberg, Ritter 1447—1462, vermählt mit Anna von Rosenegg. Sohn von Nr. 32, Bruder des Vorigen und Vater des grossen Adrian.

Schild 37: Bubenberg und geteilt, oben Neuenburg-Aarberg — in Rot ein goldener Pfahl mit drei schwarzen Sparren belegt — unten La Sarraz — fünfmal gepfählt von Weiss und von Blau mit rotem Schildshaupt, das mit drei

Nr. 26, 27, 28 und 29 sind Brüder und von den Söhnen des Johann, des älteren, Nr. 25, fehlt hier nur Reinhard † 1387, welcher mit ohne Hinterlassung verheiratet war. Warum?

Stifter führt auch einen jüngeren Sohn an: Hinzmann, Johannister, doch ist es sehr wahrscheinlich, dass dieser identisch ist mit Ulrich, Sohn des älteren Johann, Nr. 32, hienach.

Schild 30: Rabenberg und gezeilt oben Sphinx — in Silber eine schwarze nach links gewendete Sphinx an roter Stange — unten ist nicht mehr zu erkennen als weisser Grund. — Der Schild weist auf Johann von Rabenberg, des Hals zu Horn, Schultheiss zu Zittau, † 1400, Sohn von Nr. 24, verheiratet in zweiter Ehe mit Margarethe von Schlos; in erster Ehe mit Margarethe von Schlupfen. Wir dürfen daher die andere Hälfte des Schildes gerost mit dem Wappen von Schlupfen ansehen — in Silber drei (2, 1) rote liegende Flügel.

Schild 31: Rabenberg mit dem Orte des deutschen Ordens — weist auf Markward von Rabenberg, Komtur zu Sonnswald 1351, Sohn Johanns des Jüngeren, Nr. 20.

Schild 32: Rabenberg und gezeilt oben Ringgenberg (cf. Nr. 10), unten Ligera (cf. Nr. 9) — weist auf Heinrich von Rabenberg, des Hals zu Horn, Schultheiss zu Zittau 1402, Sohn von Nr. 20, verheiratet mit Beatrix von Ringgenberg. Diesem Schilde nach wäre er ausserdem verheiratet gewesen mit einer Freifin von Ligera, nehmlich ist hierüber nichts bekannt.

Schild 33: Rabenberg, im Ort des weissen Kreuz in Rot des Johanniterordens — weist auf Ulrich von Rabenberg, Johanniter. Sohn von Nr. 20.

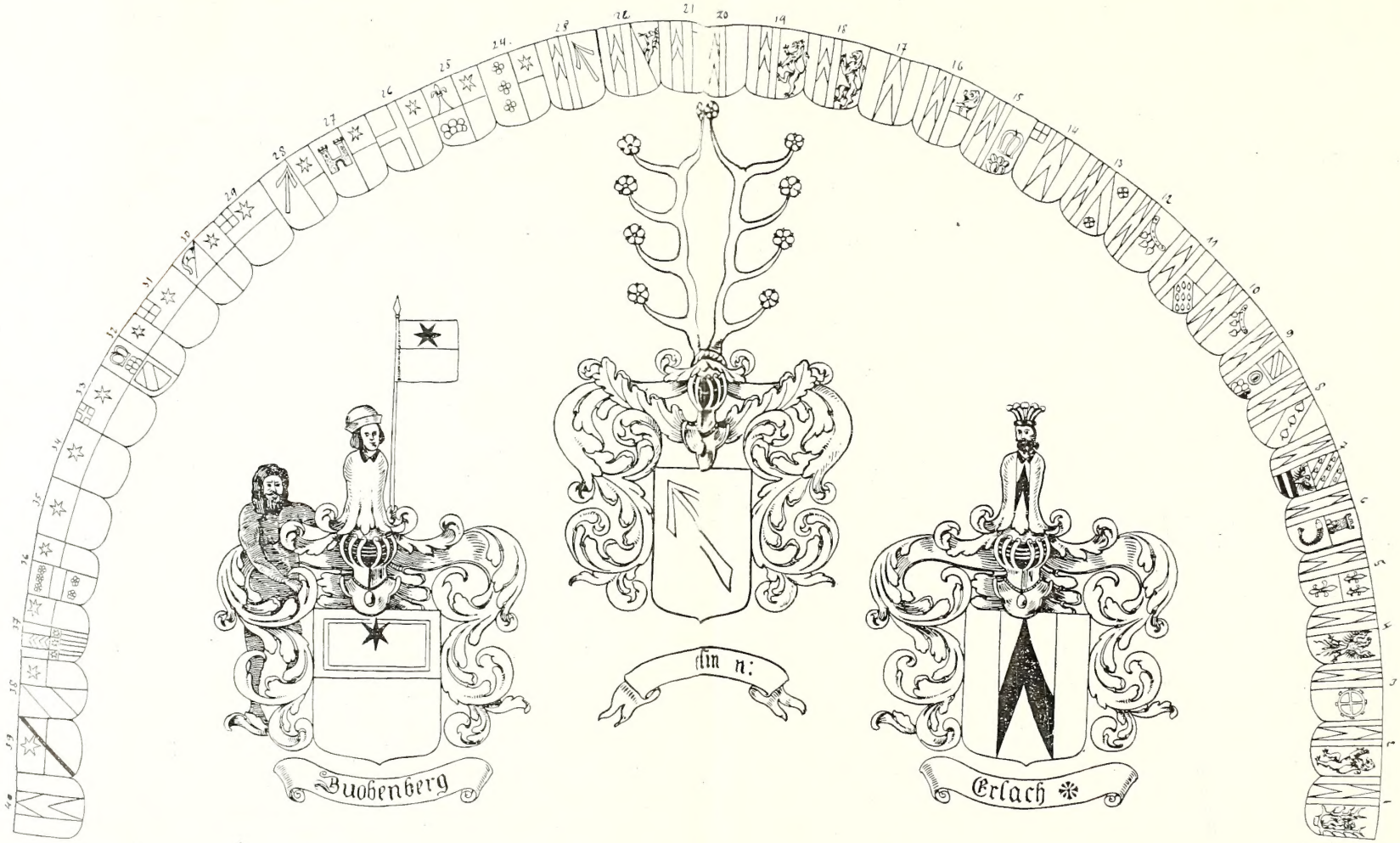
Schild 34: Rabenberg allein weist jedenfalls auf Hartmann von Rabenberg, Propst von Soleburn 1395 und Zofingen 1406. Sohn von Nr. 20.

Nr. 31, 32, 33 und 34 sind Brüder; ausser diesen vier hatte Johann, der Jüngere, Nr. 20, noch drei andere Söhne: Konrad † 1395, Johann † 1370 und Matthys † 1368. Diesselben waren nicht verheiratet und auch nicht geistlich. Dies mag der Grund sein davon, dass sie hier nicht angeführt sind.

Schild 35: Rabenberg allein, weist auf Johann von Rabenberg, Chorherr zu Soleburn 1417. Sohn von Nr. 22. Stifter führt noch einen anderen Johann, Chorherr zu Soleburn an, als Sohn des Schultheissen Otto, Nr. 27, der aber wahrscheinlich identisch ist mit diesem hier. Ferner, dass in der Reihe der Wappen Rabenberg, welche sonst absolut richtig ist, der Schild hier seine Stelle fand, dürfen wir schliessen, dass der Chorherr Johann verkehlt der Sohn des Heinrich Nr. 32 und nicht des Otto Nr. 27 war.

Schild 36: Rabenberg und Rosenegg — in Gold ein blauer Querbalken, darüber drei, darunter zwei rote Rosen — weist auf Schultheiss Heinrich von Rabenberg, Ritter 1447—1462, verheiratet mit Anna von Rosenegg. Sohn von Nr. 32, Bruder des Vorigen und Vater des grossen Jörgen.

Schild 37: Rabenberg und gezeilt, oben Neuenburg-Arberg — in Rot ein goldener Pfahl mit drei schwarzen Sparren belegt — unten La Sarraz — fünfmal geviertelt von Weiss und von Blau mit rotem Schildchenpt, das mit drei



Die Wappentafel d^r Kirche von Spiez

(vide 1903 Heft 4: «Die Wappentafel^r Kirche von Spiez», von Otto Hahn)

goldenen Sternen belegt ist — weist auf den grossen Adrian von Bubenberg, den Helden von Murten, Ritter, Schultheiss 1468—1479; der in erster Ehe mit Jakobäa von Neuenburg-Aarberg, in zweiter Ehe mit Johanna von La Sarraz vermählt war. Er ist der Sohn des Vorigen.

Schild 38: Bubenberg und die andere Hälfte in Gold ein roter Schrägbalken. Dieser Schild muss Adrian von Bubenberg, des Rats, † 1516, den Sohn des Vorigen bezeichnen, da sonst kein Mitglied der Familie mehr vorhanden ist. Er war vermählt mit Claudine von St. Trivier, deren Wappen somit das dargestellte sein muss. Dasselbe ist gleich demjenigen von Baden und es ist daher anzunehmen, dass die badischen Wappen, welche bei uns hie und da vorkommen, ohne dass der Grund ihres Vorhandenseins klar ist, öfters das Wappen St. Trivier darstellt, besonders da, wo es im Zusammenhange mit den Bubenbergen erscheint. Dies ist ohne Zweifel der Fall bei den gemalten Scheiben im Chor des Münsters zu Bern, wo neben zwei Bubenbergschilden noch das Wappen La Sarraz und das soeben beschriebene in symmetrischer und zusammengehörender Ausführung angebracht sind. Es haben dort Vater und Sohn mit ihren Frauen sich verewigen lassen, während Baden in keinem Zusammenhange stehen würde.

Schild 39: Bubenberg mit dem schrägen schwarzen Faden des Bastards, weist auf den letzten Spross des edeln Geschlechtes, Adrian von Bubenberg, den unehelichen Sohn des Vorigen, † 1564.

Schild 40 zeigt von Erlach allein und ist wahrscheinlich, wie oben pag. 139 erwähnt, nur zur Ausfüllung der Lücke hier angebracht worden.

Wir haben hier durch die Reihe der Bubenbergischen Wappen, die gesamte männliche Nachkommenschaft des Ulrich von Bubenberg und der Elisabeth von Buchegg, sofern sie verheiratet oder geistlich war; die ledigen, weltlichen Mitglieder der Familie sind übergangen, aus welchem Grunde ist unbekannt. Der Einzige, welcher fehlt, ist Richard von Bubenberg, † 1387, der Sohn Johanns (Nr. 25), der mit einer Hünenberg verheiratet war. Der Grund dieser Auslassung ist unbekannt, doch könnte möglicherweise hier eine Verwechslung stattgefunden haben mit seinem gleichnamigen Neffen (1425), dem Sohne Ottos (Nr. 27), welcher ein Schandfleck seines Hauses war, und den man in einer ruhmreichen Ahnenreihe lieber ignorieren wollte.

Bemerkenswert erscheint, dass die Bubenberge fast durchweg mit Freien verheiratet waren, obschon sie selber nur Edle sind. Sollte dies vielleicht darauf hinweisen, dass sie früher selber zum Freiherrenstande gehörten und alle ihre Beziehungen und Verwandtschaften trotz des geringeren Ranges doch noch dort hatten?

* * *

Dem Kirchgemeinderate von Spiez kann es nur verdankt werden, wenn er die Malereien auffrischen lässt. Sie werden wieder, was sie sind, ein farbenreicher Schmuck der Kirche. Wir danken ihnen manche genussreiche Stunde und wenn wir der heraldischen Kunst des 17. Jahrhunderts auch nicht die Be-

goldenen Sternen belegt ist — wobei auf den grossen Adrian von Ipsheim-berg, den Helden von Murten, Mitter, Schultheiss 1453—1479, der in erster Ehe mit Jakobea von Nonnenberg-Varbers, in zweiter Ehe mit Johanna von La Sarraz vermählt war. Er ist der Sohn der Vorigen.

Schild 38: Hubenberg und die andere Halfte in Gold ein rotes Schräg-balken. Dieser Schild muss Adrian von Hubenberg, des Rats, † 1516, der Sohn des Vorigen bezeichnen, da sonst kein Mitglied der Familie noch vorhanden ist. Er war vermählt mit Blanchine von St. Trivier, deren Wappen somit hier dargestellte sein muss. Dasselbe ist gleich denjenigen von Hallen und es ist daher anzunehmen, dass die beiden Wappen, welche bei uns hie und da vorkommen, ohne dass der Grund ihres Vorhandenseins klar ist, nämlich das Wappen St. Trivier darstellt, besonders da, wo es im Zusammenhange mit den Hubenbergen erscheint. Dies ist ohne Zweifel der Fall bei den gemalten Schilden im Chor des Münsters zu Bern, wo neben zwei Hubenbergschilden noch das Wappen La Sarraz und das andere besonderbare in symmetrischer und zusammenhängender Anordnung angebracht sind. Es haben dort Vater und Sohn mit ihren Frauen sich verewigen lassen, während Haben in keinem Zusammenhange stehen würde.

Schild 39: Hubenberg mit dem schräggestellten schwarzen Balken des Banners, weist auf den letzten Spross des edeln Geschlechtes, Adrian von Hubenberg, den unehelichen Sohn des Vorigen, † 1564.

Schild 40 zeigt von Hallen allein und ist verschwindend, wie oben Nr. 139 erwähnt, nur zur Ausfüllung der Tafeln hier angebracht worden.

Wir haben hier durch die Reihe der Hubenbergischen Wappen, die gemäss natürliche Nachkommenschaft des Hauses von Hubenberg und der Fähnlein von Hucheggs, seien sie verheiratet oder ledig, wer; die jedigen, welche jetzt lebende der Familie sind übergangen, aus welchem Grunde ist unbekannt. Der Einzige, welcher fehlt, ist Niklaus von Hubenberg † 1527, der Sohn Johanns (Nr. 25), der mit einer Hünenberg verheiratet war. Der Grund dieser Auslassung ist unbekannt, doch konnte möglicherweise hier eine Verwechslung stattgefunden haben mit seinem gleichnamigen Vetter (1525), dem Sohne Ottos (Nr. 27), welcher ein Schandfleck seines Hauses war, und den man in einer humorischen Almanachs lieber ignorieren wollte.

Bemerkenswert erscheint, dass die Hubenberge fast durchweg mit Frauen verheiratet waren, obschon sie selber nur Edle sind. Sollte dies vielleicht darauf hinweisen, dass sie Hüber selber zum Frauenverkehre geeignet und alle ihre Verbindungen und Verwandtschaften trotz des geringeren Ranges doch noch durch Ehen?

* * *

Dem Kirchgemeindehause von Spiez kann es nur verdankt werden, wenn die Malereien aufrischen lässt. Sie werden wieder, was sie sind, ein farbenfroher Schmuck der Kirche. Wir danken ihnen manche genussreiche Stunde und wenn wir der heraldischen Kunst des 17. Jahrhunderts auch nicht die Be-

wunderung entgegenbringen konnten, die der früheren Zeit gebührt, so hat doch diese Wappentafel für die Genealogie zweier bedeutender Familien Schlüsse zu ziehen erlaubt, die bald eine Annahme widerlegten, bald eine Vermutung bestätigten.

Les Sceaux Westphaliens du Moyen-Age.

Par L. Bouly de Lesdain.

(Suite et fin).

En dehors de la haute noblesse, l'usage du sceau semble avoir été peu répandu chez les dames allemandes. Le recueil en contient cinquante-cinq, dont vingt-huit appartiennent à des familles de dynastes. Les plus anciens sont ceux d'Agnès de Rüdenberg, épouse de Godefroid II d'Arnsberg, en 1210[1]; de Sophie d'Oldenburg, épouse d'Othon II de Vechte, en 1240[2]; d'Adelaïde de Ratzeburg, épouse de Louis de Ravensberg, en 1244[3]; d'Adelaïde d'Ahaus, épouse d'Othon IV de Horstmar, en 1259[4]; etc.

Le premier de ces sceaux est très curieux; il montre un chien au-dessus duquel vole un aigle: ce sont les figures, naturalisées, des armes de Rüdenberg et d'Arnsberg. Ceux de Sophie de Vechte et d'Adelaïde de Horstmar montrent une dame debout entre les écus de son père et de son mari. Celui d'Adelaïde de Ravensberg, offre l'image de la dame seule.

Au point de vue du type, les sceaux de femmes peuvent se ramener à quatre catégories.

1° *Sceaux équestres.* — Ils représentent la dame en costume de chasse, le faucon sur le poing. On en compte seulement trois. Ils appartiennent à Irmengarde de Berg, femme d'Evrard de la Mark, en 1291[5], à Hedwige de Lippe, femme d'Othon III de Ravensberg, la même année[6], et à Beatrix de Rietberg, femme d'Othon IV de Tecklenburg, en 1312[7]. Le premier est muni d'un contre-sceau aux armes modernes de la Mark[8].

2° *Sceaux en pied.* — Ils se rencontrent seulement aux XIIIe et XIVe siècles; ils offrent trois variantes:

dame debout, seule (1244 à 1299)[9],

---

[1] Pl. XXVIII, No 5.
[2] Pl. XXXV, No 4.
[3] Pl. XXXV, No 6.
[4] Pl. XXIII, No 4.
[5] Pl. X, No 5.
[6] Pl. XII, No 5.
[7] Pl. XV, No 4.
[8] Pl. XVI, No 2.
[9] Pl. XXV. 6 — XXXI. 5 — XXXV. 6 — XLI. 3 et 7 — 261. 2 et 3.

vunderung entgegenbringen konnten, die der reifenden Zeit gebührt, so hat doch diese Wappenarbeit für die Genealogie zwei bedeutsamen Familien Schlesiens zu ziehen erlaubt, die bald eine Annalme wünschenswerth, bald eine Verneinung bestätigten.

Les Sceaux Westphaliens du Moyen-Age.

Par L. Bouly de Lesdain.

(Suite et fin.)

En dehors de la haute noblesse, l'usage du sceau semble avoir été peu répandu chez les dames allemandes. Le recueil en contient cinquante-cinq, dont vingt-huit appartiennent à des familles de dynastes, les plus anciens sont ceux d'Agnès de Rüdenberg, épouse de Gottfrid II d'Arnsberg, en 1210[1]; de Sophie d'Oldenburg, épouse d'Otton II de Vechte, en 1210[2]; d'Adelaïde de Ratzeburg, épouse de Louis de Ravensberg en 1214[3]; d'Adelaïde d'Altena, épouse d'Otton IV de Hornamer, en 1250[4]; etc.

Le premier de ces sceaux est très ancien; il montre un chien au dessous duquel vole un aigle: ce sont les armes, naturalisées, des maires de Rüdenberg et d'Arnsberg. Ceux de Sophie de Vechte et d'Adelaïde de Hornamer montrent une dame debout entre les sens de son père et de son mari. Celui d'Adelaïde de Ravensberg, offre l'image de la dame seule.

Au point de vue du type, les sceaux de femmes peuvent se ramener à quatre catégories.

1° Sceaux équestres. — Ils représentent la dame en costume de chasse, le faucon sur le poing. On en compte seulement trois. Ils appartiennent à Imecgarde de Berg, femme d'Everard de la Mark, en 1231[5], à Hedwige de Lippe, femme d'Otton III de Ravensberg, la même année[6], et à Hearth de Tecklenburg, femme d'Otton IV de Tecklenburg, en 1312[7]. Le premier est muni d'un contre-scean aux armes modernes de la Mark[8].

2° Sceaux en pied. — Ils se rencontrent seulement aux XIIIe et XIVe siècles; ils offrent trois variantes:

dame debout, seule (1244 à 1299)[9],

---

[1] Pl. XXVIII, № 3.
[2] Pl. XXXV, № 4.
[3] Pl. XXXV, № 6.
[4] Pl. XXIII, № 4.
[5] Pl. X, № 3.
[6] Pl. XII, № 6.
[7] Pl. XV, № 4.
[8] Pl. XVI, № 2.
[9] Pl. XXV, 4 — XXXI, 5 — XXXV, 6 — XLI, 4 et 7 — Wd. 2 et 3.

dame debout tenant un écu (1284 à 1366)[1],
dame debout entre deux écus (1240 à 1390)[2].

Lorsque la dame tient un seul écu, celui-ci est aux armes de son mari. Une particularité se remarque pourtant sur les sceaux d'Adelaïde de Sassendorf; le sceau de 1357 porte un écu à la roue de moulin des Sassendorf; mais, sur celui de 1366, l'écu est coupé : en chef, un croissant, en pointe, une demi-roue, mouvante de la partition[3]. En 1299, Ermentrude de Kalenberg, épouse de Werner de Wetterburg, supporte un écu à trois miroirs, dont l'origine est inconnue[4].

Si la dame est accompagnée de deux écus, l'un est naturellement aux armes du mari, l'autre aux armes du père.

Deux sceaux féminins se rattachent encore au groupe des sceaux en pied, sans pouvoir rentrer, rigoureusement parlant, dans l'un ou l'autre des trois subdivisions. En 1308, Richarde, fille d'Othon IV de Tecklenburg, est représentée debout, tenant de la main droite une feuille de nénuphar, et de la gauche un oiseau assez indistinct[5]; le Dr Tumbült y reconnait un faucon[6] : nous serions plus tenté d'y voir un paon, oiseau qui forme le cimier de son père. En 1317, Mathilde de Lippe, femme de Jean IV de Bentheim, est assise, et tient sur le genou un écu à la rose[7].

3° *Sceaux armoriaux.* — Ils apparaissent seulement en 1318; ils peuvent porter :

un écu simple (1353 à 1402),
un écu parti (1318 à 1452),
un écu écartelé (1370),
deux écus accolés (1351 à 1509).

Sur sept sceaux de la première catégorie, cinq sont aux armes du père[8]. Les deux autres sont incertains: l'un, celui d'Ildegonde, veuve de Thierry Koning, bourgeois de Lemgo, en 1377 (coupé-émanché; en pointe, un W) parce qu'on ne sait rien de cette famille[9]; — l'autre celui de Marguerite de Berg-Ravensberg, femme de Guillaume IV de Juliers, en 1353 (un lion à queue fourchée), parce que Berg et Juliers s'arment également d'un lion[10].

Dans les écus *partis,* les armes du mari occupent toujours la droite; la

---

[1] XXII. 5 — XXX. 1 — 264. 3, 5, 8 et 9.
[2] XII. 6 — XXIII. 4 — XXXI. 12 — XXXIII. 5 et 7 — XXXIV. 2 — XXXV. 4 — XXXVI. 5 — XL. 8 — 264. 4, 15, 18 et 21.
[3] Pl. 264, Nos 8 et 9.
[4] *Ibid.,* No 3.
[5] Pl. XXI, No 1.
[6] T. I, 2e partie, *Beschreibung der Tafeln.*
[7] Pl. XXI, No 6.
[8] Pl. 264, Nos 11, 14, 17, 20 et 24.
[9] Pl. 264, No 16.
[10] Pl. XXXIX, No 11.

dame debout tenant un cœur (1294 à 1300)[1],
dame debout entre deux cœurs (1340 à 1380)[2].

Lorsque la dame tient un seul cœur, celui-ci est aux armes de son mari. Une particularité se remarque pourtant sur les sceaux d'Adelaïde de Susenberg[3]; le sceau de 1307 porte un cœur à la roue de moulin des Susenberg; mais sur celui de 1366, l'écu est coupé: en chef, un croissant, en pointe, une demi-roue, mouvante de la partition[4]. En 1299, Bertrandine de Kalmünzer, épouse de Werner de Wittelsburg, supporte un cœur à trois intérêts, dont l'origine est inconnue[5].

Si la dame est accompagnée de deux cœurs, l'un est naturellement aux armes du mari, l'autre aux armes du père.

Deux sceaux féminins se rattachent encore au groupe des sceaux en pied, sans pouvoir rentrer, rigoureusement parlant, dans l'un ou l'autre des trois subdivisions. En 1303, Richarde, fille d'Otton IV de Tecklenburg, est représentée debout, tenant de la main droite une feuille de nénuphar, et de la gauche un oiseau assez indistinct[6]; le Dr Tumbült y reconnaît un faucon[7]: nous serions plus tenté d'y voir un paon, oiseau qui forme le cimier de son père. En 1317, Mathilde de Lippe, femme de Jean IV de Hanstein, est assise, et tient sur le genou un cœur à la rose[8].

3° Sceaux armoriaux. — Ils apparaissent seulement en 1318; ils peuvent porter:

un cœur simple (1338 à 1402),
un cœur parti (1318 à 1402),
un cœur écartelé (1370),
deux cœurs accolés (1351 à 1500).

Sur sept sceaux de la première catégorie, cinq sont aux armes du père[9]. Les deux autres sont incertains: l'un, celui d'Hildegonde, veuve de Hildebrand Löning, bourgeois de Lemgo, en 1377 (coupé-échiqueté en pointe, au II 1 pièce qu'on ne sait rien de cette famille[10]; — l'autre celui de Margarette de Bergfravensberg, femme de Guillaume IV de Juliers, en 1393 (mi-bon à pièce fonncée), parce que Berg et Juliers s'arment également d'un lion[11].

Dans les deux parts, les armes du mari occupent toujours la droite; le

---

[1] XXII, 5 — XXX, 1 — 2M, 3, 5, 8 et 9.
[2] XII, 6 — XXIII, 4 — XXXI, 12 — XXXIII, 5 et 7 — XXXIV, 2 — XXXV, 1 — XXXVI, 4 — XI, 8 — 2M, 4, 15, 18 et 21.
[3] Pl. 2M, Nos 8 et 9.
[4] Ibid., No 8.
[5] Pl. XXI, No 1.
[6] T. I, 2e partie, Beschreibung der Tafeln.
[7] Pl. XXI, No 6.
[8] Pl. 2M, Nos 11, 14, 17, 20 et 24.
[9] Pl. 2M, No 16.
[10] Pl. XXXIX, No 11.

seule exception à cette règle est fournie par un sceau de Mathilde d'Arenberg, femme d'Engilbert II de la Mark, en 1318[1].

Les exemples d'écus accolés sont au nombre de cinq. Le plus ancien est fourni par le sceau d'Elisabeth de Plettenberg, veuve d'Etienne de Horhusen, en 1351[2]; le plus récent par celui de Cordule de Gemen, femme de Jean IV de Schauenburg, en 1509[3].

Le sceau de jeune fille d'Elisabeth de Oer, en 1442, offre à droite l'écu de son père, à gauche celui de sa mère (Droste)[4]. Sur les quatre autres, qui appartiennent à des femmes mariées, les armes du mari sont deux fois à droite[5], et deux fois à gauche[6].

L'unique exemple d'écu écartelé est fourni par le sceau de Sophie de Hörde, femme d'Henri Stapel, en 1370[7]; les armes de la femme sont placées aux 1re et 4e.

4° *Bildsiegel.* — Le recueil n'en contient que deux. Nous avons décrit tout à l'heure celui d'Agnès de Rüdenberg (1210). Celui de Sophie, épouse de Gautier, avoué de Soest, en 1246, porte un fleuron surmonté d'une aigle[8].

* * *

Les sceaux épiscopaux sont représentés par la série presque complète des évêques de Münster, Osnabrück, Minden et Paderborn. Elle s'ouvre, vers 1042, par le sceau de Robert, évêque de Münster[9]; viennent ensuite ceux de Benno II, évêque d'Osnabrück, en 1070[10]; d'Immad, évêque de Paderborn, en 1075[11]; d'Erpho, évêque de Münster, en 1090[12]; de Gui II, évêque d'Osnabrück[13] et d'Ulrich, évêque de Minden, en 1096[14]: de ce dernier toutefois il ne subsiste qu'un fragment informe.

A l'origine, le sceau est rond, et offre l'image en buste du titulaire[15].

---

[1] Pl. XXXVIII, N° 9. — Il est à remarquer que sur un sceau à portrait, de 1317, la dame est accompagnée à droite de l'écu de la Mark, à gauche de celui d'Arenberg (Pl. XXXIII, N° 5).

[2] Pl. 264, N° 7.

[3] Pl. XL, N° 7.

[4] Pl. 264, N° 26.

[5] Pl. XL, N° 7, et pl. 264, N° 25.

[6] Pl. 264, Nos 7 et 22.

[7] *Ibid.*, N° 13.

[8] *Ibid.*, N° 1.

[9] Pl. I, N° 1. — Le sceau de Meinwerk, évêque de Paderborn (vers 1018), reproduit à la pl. VI, N° 1, est plus probablement un sceau du chapitre. Cf. les observations du Dr Ilgen au T. II, 2e partie, p. 23.

[10] Pl. XVIII, N° 1.

[11] Pl. VI, N° 3.

[12] Pl. I, N° 2.

[13] Pl. XVIII, N° 3.

[14] Pl. XIX, N° 5.

[15] Toute cette question de la sigillographie épiscopale est traitée par le Dr Georges Tumbült dans ses *Remarques* publiées au T. II, 1re partie, pp. 10 et suiv.

seule exception à cette règle est fournie par un sceau de Mathilde d'Arenberg, femme d'Engilbert II de la Marck, en 1318[1].

Les exemples d'écus accolés sont au nombre de cinq. Le plus ancien est fourni par le sceau d'Elisabeth de Pleiteneberg, veuve d'Hélinne de Horkoven, en 1331[2]; le plus récent par celui de Gertrude de Vienen, femme de Jean IV de Schauenburg, en 1503[3].

Le sceau de jeune fille d'Elisabeth de Gist, en 1412[4], offre à droite l'écu de son père, à gauche celui de sa mère (Dreceln)[5]. Sur les quatre autres, qui appartiennent à des femmes mariées, les armes du mari sont deux fois à droite et deux fois à gauche[6].

L'unique exemple d'écu écartelé est fourni par le sceau de Sophie de Hörde, femme d'Henri Stapel, en 1370[7]; les armes de la femme sont placées aux 1er et 4e.

4° Bibliography. — The results we conclude date back. Nous avons déjà fait à l'heure ceint d'Après de Hadenberg (1270). Gobel de Sophie, épouse de Gautier, avoué de Soest, en 1210, porte un fleuron surmonté d'une aigle[8].

* * *

Les sceaux épiscopaux sont représentés par la série presque complète des évêques de Münster, Osnabrück, Minden et Paderborn. Elle s'ouvre, vers 1012, par le sceau de Robert, évêque de Münster[9]; viennent ensuite ceux de Henri II, évêque d'Osnabrück, en 1070[10], d'Annon, évêque de Paderborn, en 1076[11]; d'Erpho, évêque de Münster, en 1097[12]; de Gui II, évêque d'Osnabrück[13] et d'Ulrich, évêque de Minden, en 1098[14]; de ce dernier cependant il ne subsiste qu'un fragment informe.

A l'origine, le sceau est rond, et offre l'image en buste du titulaire[15]

---

[1] Tr. XXXVIII, № 9. — Il est à remarquer que sur ce sceau à portrait, de 1317 la dame est accompagnée à droite de l'écu de la Marck, à gauche de celui d'Arenberg (Tr. XXXIII, № 9).

[2] Tr. XXI, № 7.

[3] Tr. XL, № 7.

[4] Tr. XXI, № 20.

[5] Tr. XL, № 7, et pl. XXI, № 20.

[6] Tr. XXI, № 7 et 20.

[7] Ibid., № 18.

[8] Ibid., № 1.

[9] Tr. I, № 1. — Le sceau de Mathilde, évêque de Paderborn (vers 1030), représenté à la pl. VI, № 1, est plus probablement un sceau de chapitre. Tr. les observations de Tr figure au T. II, 2e partie, p. 22.

[10] Tr. XVIII, № 1.

[11] Tr. VI, № 3.

[12] Tr. I, № 2.

[13] Tr. XVIII, № 3.

[14] Tr. XIX, № 6.

[15] Toute cette question de la sigillographie épiscopale est traitée par le Dr Georges Tumbult dans ses Neuerwerbungen publiées au T. II, 1er partie, pp. 10 et suiv.

Pendant une deuxième période, qui s'étend de 1120 à 1360 environ, l'évêque y est représenté tout entier, et assis[1]. Il tient d'abord la crosse de la main droite et un livre de la main gauche; plus tard, le livre disparait: la crosse passe dans la main gauche, tandis que le prélat bénit de la dextre demeurée libre[2]. Un édicule gothique l'environne depuis le milieu du XIVe siècle[3]. De ronde qu'elle était encore au début de cette période, la forme du sceau devient ogivale à la fin du XIIe siècle[4].

Mais à côté du grand sceau on voit apparaître, dès la fin du XIIIe siècle, des sceaux secrets, parfois aussi employés comme contre-sceaux, et d'une disposition beaucoup plus simple. Ils peuvent se ramener à deux types: les uns offrent l'image en buste de l'évêque, accompagnée, dans le bas, d'un seul écu à ses armes personnelles, ou de deux écus accolés à ses armes et à celles du siège[5]; les autres sont purement armoriaux[6].

Les évêques d'Osnabrück n'employèrent jamais ces deux types comme grands sceaux; on les voit, en 1352, adopter un sceau d'une disposition assez compliquée. Un édicule à deux étages porte, dans le haut, l'image de St-Pierre accosté de deux anges; l'évêque figure seul dans le compartiment du bas[7].

A Münster et à Minden, le grand sceau ne porte plus que le buste, en 1364[8] et 1373[9]; il devient purement armorial à Minden, en 1385[10], à Paderborn, en 1390[11], à Münster, en 1424[12].

Les abbés, les abbesses, les prévôts imitent d'assez près le type épiscopal. Pour ces trois catégories de dignitaires, les plus anciens sceaux ne remontent qu'au milieu du XIIe siècle; ils appartiennent à:

Baudouin, Wenzo, Engilbert, abbés de Liesborn, en 1148, 1183 et 1195[13]; Widukind, abbé de Corvey[14] et N..., abbé de Marienfeld[15], en 1195; Jordan, abbé de Varlar, en 1197[16].

[1] Ce type apparaît à Paderborn en 1114 (Pl. VII, No 1), à Minden en 1124 (Pl. IV, No 5), à Münster en 1134 (Pl. I, No 4), à Osnabrück en 1142 (Pl. XVIII, No 6).

[2] Il en est ainsi pour la première fois à Münster et à Minden en 1264 (Pl. 43, No 5, et pl. 53, No 1), à Osnabrück en 1297-1308 (Pl. 51, No 17) et à Paderborn en 1324 (Pl. 50, No 1).

[3] A Minden, en 1353 (Pl. 58, No 1), à Paderborn, en 1355 (Pl. 55, No 4), a Osnabrück, en 1369 (Pl. 56, No 1).

[4] A Münster, en 1175 (Pl. II, No 5), à Minden, en 1200 (Pl. IV, No 6), à Osnabrück et Paderborn, en 1215 (Pl. XVIII, No 8, et pl. 49, No 1).

[5] A Münster, en 1314 (Pl. 46, No 4), à Minden, en 1335 (Pl. 55, No 7), à Osnabrück, en 1339 (Pl. 60, No 7), et à Paderborn, en 1350 (Pl. 61, No 1).

[6] A Münster, en 1261 (Pl. 45, No 9), et à Minden, en 1304 (Pl. 62, No 4). — Nous dirons un mot plus loin des *Bildsiegel* de Paderborn et d'Osnabrück.

[7] Pl. 57, No 6.

[8] Pl. 46, No 5.

[9] Pl. 55, No 6.

[10] Pl. 64, No 1.

[11] Pl. 65, No 1.

[12] Pl. 47, No 4. — On l'avait déjà vu apparaître en 1359 (Pl. 46, No 8), mais il ne s'était pas maintenu.

[13] Pl. V, Nos 6, 7 et 8.

[14] Pl. VIII, No 8.

[15] Pl. XIX, No 4.

[16] Pl. III, No 4.

Pendant une deuxième période, qui s'étend de 1120 à 1230 environ, l'évêque y est représenté tout entier, et assis[1]. Il tient d'abord la crosse de la main droite et un livre de la main gauche; plus tard, le livre disparaît: la crosse passe dans la main gauche, tandis que la partie droite de la dextre de marque libre[2]. Un édicule gothique l'environne depuis la milieu du XIVe siècle[3]. Du monde qu'elle était encore au début de cette période, la forme du nimbe devient ogivale à la fin du XIIIe siècle[4].

Mais à côté du grand sceau on voit apparaître, dès la fin du XIIIe siècle, des sceaux secrets, parfois aussi employés comme contre-sceaux, et d'une dimension beaucoup plus simple. Ils peuvent se ramener à deux types: les uns offrent l'image en buste de l'évêque, accompagnée, dans le bas, d'un seul écu à ses armes personnelles, ou de deux écus accolés à ses armes et à celles du siège[5]; les autres sont purement armoriaux[6].

Les évêques d'Osnabrück n'employèrent jamais ces deux types comme grands sceaux; on les voit, en 1252, adopter un sceau d'une disposition assez compliquée. Un édicule à deux étages porte, dans le haut, l'image de St Pierre accosté de deux anges; l'évêque figuré seul dans le compartiment du bas[7].

A Münster et à Minden, le grand sceau ne porte plus que le buste, en 1264[8] et 1273[9]; il devient purement armorial à Minden, en 1285[10], à Paderborn, en 1300[11], à Münster, en 1412[12].

Les abbés, les abbesses, les prévôts suivent d'assez près le type épiscopal. Pour ces trois catégories de dignitaires, les plus anciens sceaux ne remontent qu'au milieu du XIIIe siècle; ils appartiennent à:

Bauduin, Wenzo, Engilbert, abbés de Liesborn, en 1148, 1184 et 1195[13]; Wibuldus, abbé de Corvey[14] et N..., abbé de Marienfeld[15], en 1196; Jordan, abbé de Varlar, en 1197[16].

[1] Ce type apparaît à Paderborn en 1114 (Pl. VII, N° 1), à Minden en 1124 (Pl. IV, N° 3), à Münster en 1184 (Pl. I, N° 4), à Osnabrück en 1112 (Pl. XVIII, N° 6).

[2] Il ne est mis pour la première fois à Minden et à Münster en 1264 (Pl. 13, N° 2, et pl. 63, N° 1), à Osnabrück en 1207-1208 (Pl. 31, N° 17) et à Paderborn en 1321 (Pl. 56, N° 1), 1329 (Pl. 56, N° 1).

[3] A Minden, en 1323 (Pl. 58, N° 1), à Paderborn, en 1356 (Pl. 57, N° 1), à Osnabrück, en 1329 (Pl. 36, N° 1).

[4] A Münster, en 1176 (Pl. II, N° 3), à Minden, en 1200 (Pl. IV, N° 6), à Osnabrück et Paderborn, en 1218 (Pl. XVIII, N° 8, et pl. 40, N° 1).

[5] A Münster, en 1314 (Pl. 46, N° 4), à Minden, en 1325 (Pl. 65, N° 1), à Osnabrück, en 1329 (Pl. 60, N° 1), et à Paderborn, en 1330 (Pl. 61, N° 1).

[6] A Münster, en 1321 (Pl. 45, N° 6), et à Minden, en 1320 (Pl. 62, N° 1) — Nous trouvons aussi plus loin des *Mitteleisen* de Paderborn et d'Osnabrück.

[7] Pl. 37, N° 2.

[8] Pl. 46, N° 5.

[9] Pl. 55, N° 6.

[10] Pl. 61, N° 1.

[11] Pl. 65, N° 1.

[12] Pl. 47, N° 4. — On l'avait déjà vu apparaître en 1259 (Pl. 46, N° 8), mais il ne s'agit pas ici du même.

[13] Pl. V, N°s 6, 7 et 8.

[14] Pl. VIII, N° 8.

[15] Pl. XIX, N° 4.

[16] Pl. III, N° 4.

Gertrude et Jutta, abbesses d'Herford, en 1139 et 1146[1]; Regelinde, abbesse de Heerse, en 1163[2], Lutgarde, abbesse d'Herford, en 1165[3], Gertrude, abbesse d'Uberwasser, en 1173[4], Hocarde, abbesse de Heerse, en 1190[5]. Othon, prévôt de Cappenberg, en 1155[6] et Frédéric, prévôt de Clarholz, en 1196[7].

Au XIIe siècle, les sceaux des abbés et des abbesses sont généralement ronds et portent l'image assise du titulaire; on ne trouve cependant qu'un buste sur ceux de Gertrude, abbesse d'Uberwasser, en 1173 et de Jordan, abbé de Varlar, en 1197. Les abbés portent la crosse et le livre; les abbesses ne tiennent d'abord qu'un livre; à la fin du XIIe siècle vient s'y adjoindre une palme[8], remplacée quelquefois par un sceptre fleurdelysé[9].

La forme ogivale, employée déjà au XIIe siècle par les abbés de Liesborn et par Hocarde, abbesse de Heerse, règne sans partage depuis le commencement du XIIIe siècle. Un édicule gothique, plus ou moins riche, apparait le deuxième quart du XIVe siècle[10], et persiste jusqu'au XVIe siècle. Les abbesses sont assez souvent debout depuis la fin du XIIe siècle[11]; ce type n'apparait, chez les abbés, qu'en 1285[12]: il y demeure plus rare.

On voit fort peu de ces petits sceaux dont nous avons indiqué l'emploi assez fréquent par les évêques. Neanmoins, Lutgarde de Bicken, abbesse d'Herford, en 1326[13] et Wilbrand de Hallermünde, abbé de Corvey, en 1401[14] usent de signets montrant leur effigie en buste au-dessus de leurs armes. Le seul sceau purement armorial est celui de Marguerite de Gleichen, abbesse d'Herford, en 1449[15].

Les sceaux des deux prévôts cités plus haut sont ronds et offrent un portrait en buste. De ce type, également employé par un doyen de Wiedenbruck, en 1201[16] et un archidiacre de Lubbeke, en 1227[17], on trouve quelques rares exemples jusqu'en 1244[18].

---

[1] Pl. VIII, Nos 1 et 2.
[2] Pl. IX, No 3.
[3] Pl. VIII, No 3.
[4] Pl. V, No 5.
[5] Pl. IX, No 4.
[6] Pl. V, No 2.
[7] Pl. III, No 3.
[8] Sceau de Hocarde, abbesse de Heerse, en 1190 (Pl. IX, No 4).
[9] Sceau de Sophie, abbesse de Bœddeken, en 1200 (Pl. IX, No 1).
[10] A Herford, en 1326 (Pl. 126, No 5), à Corvey, en 1332 (Pl. 124, No 8), à Bredelar, en 1338 (Pl. 125, No 6), à Nottuln, en 1342 (Pl. 128, No 8), à Freckenhorst, en 1345 (Pl. 127, No 6) et à Abdinghof, en 1398 (Pl. 124, No 5).
[11] Pl. IX, No 3. — Sceau de Régelinde, abbesse de Heerse, en 1163.
[12] Pl. 125, No 13.
[13] Pl. 126, No 6. — Bicken porte une bande échiquetée
[14] Pl. 124, No 11. — Hallermünde porte *d'argent, à trois roses de gueules.*
[15] Pl. 126, No 8. — L'écu est écartelé de Waldeck (?) et de Gleichen. — Gleichen s'arme *d'azur, au lion d'argent, couronné d'or.*
[16] Pl. 134, No 1.
[17] Pl. 134, No 2.
[18] Pl. 134, No 6.

Gertrude et Jutta, abbesses d'Herford, en 1150 et 1180[1]; Hogelinde, abbesse de Tiersee, en 1158[2]; Lutgarde, abbesse d'Herford, en 1165[3]; Gertrude, abbesse d'Ilbenwassen, en 1174[4]; Hecerde, abbesse de Tiersee, en 1178[5]; Odron, prévôt de Cappenberg, en 1150[6] et Frederic, prévôt de Cleveley, en 1190[7].

Au XIIe siècle, les scenes des bâtiments et des abbesses sont généralement rondes et portent l'image assise de l'abbesse; on trouve cependant qu'un bâtiment sur ceux de Gertrude, abbesse d'Ilbenwassen, en 1178 et de Jutta, abbé de Verlar, en 1187. Les abbés portent la crosse et le livre; les abbesses ne tiennent d'abord qu'un livre; à la fin du XIIe siècle vient s'y adjoindre une palme, remplacée quelquefois par un sceptre fleurdelisé[8].

La forme ogivale, employée déjà au XIIe siècle par les abbés de Marcoborn et par Hecerde, abbesse de Tiersee, reparaît sans interruption depuis le commencement du XIIIe siècle. Un bâtiment gothique, plus ou moins rude, apparaît le deuxième quart du XIVe siècle[9], et persiste jusqu'au XVIe siècle. Les abbesses sont assez souvent debout depuis la fin du XIIIe siècle[10]; en type n'apparaît, chez les abbés, qu'en 1250[11]; il y demeure plus rare.

On voit fort peu de ces petits sceaux dont nous avons indiqué l'emploi assez fréquent par les évêques, Nassauenses, Intarnde de Bielen, abbesse d'Herford, en 1320[12] et Wilhrand de Hallerrûnde, abbé de Corvey, en 1401[13] usent de signets montrant leur effigie en buste ou dessus de leurs armes. Le seul sceau purement armorial est celui de Albertmarin de Gleideln, abbesse d'Herford, en 1410[14].

Les sceaux des dues prévôts cités plus haut sont ronds et offrent un portrait en buste. De ce type, également employé par un doyen de Wolfenbruck, en 1201[15] et un architrésorier de Lubbecke, en 1227[16], on n'avait quelques rares exemples jusqu'en 1241[17].

---

[1] Pl. VIII, Nos 1 et 2.
[2] Pl. IX, No 3.
[3] Pl. VIII, No 3.
[4] Pl. V, No 6.
[5] Pl. IX, No 4.
[6] Pl. V, No 2.
[7] Pl. III, No 3.
[8] Sceau de Hecerde, abbesse de Tiersee, en 1180 (Pl. IX, No 1).
[9] Sceau de Sophie, abbesse de Bonkelum, en 1300 (Pl. IX, No 1).
[10] A Herford, en 1320 (Pl. IX, No 5); à Corvey, en 1322 (Pl. IX, No 6), à Dreiden, en 1330 (Pl. IX, No 6), à Nortuln, en 1412 (Pl. IX, No 5), à Corvey, en 1340 (Pl. IX, No 6), à Dreiden, en 1340 (Pl. IX, No 6), à Ahlingfel, en 1383 (Pl. IX, No 5).
[11] Pl. IX, No 3. — Sceau de Mechtilde, abbesse de Tiersee, en 1188.
[12] Pl. IX, No 13.
[13] Pl. IX, No 6. — Ilderen porte une bande diagonale.
[14] Pl. IX, No 11. — Hallerrûnde porte d'argent, à trois roses de gueules.
[15] Pl. IX, No 8. — Ilderen est contrarié de Wahlen (?) et de Gleideln — Gleideln s'arme d'azur, au lion d'argent, couronné d'or.
[16] Pl. IX, No 1.
[17] Pl. IX, No 2.
[18] Pl. IX, No 4.

Dès 1206 apparait un autre type, ovale, portant l'image en pied du prévôt[1]; celui-ci tient assez fréquemment une palme de la main droite. Ce genre de sceaux, domine jusque vers la fin du XIIIe siècle. Il est également porté par un certain nombre de doyens[2], et par de rares trésoriers[3], chanoines[4] ou simples prêtres[5]. Ces dignitaires inférieurs toutefois font plus généralement usage de petits ronds ou ogivaux, d'une assez grande variété de type, portant des armoiries, des figures de saints, des scènes de l'Ancien ou du Nouveau Testament, des animaux symboliques, des plantes stylisées, etc.[6] Il en est de même des prévôts, depuis la seconde moitié du XIIIe siècle.

Le plus ancien exemple d'armoiries figurant sur un sceau ecclésiastique fourni par celui du prévôt de Lippstadt, en 1239: le sceau, scutiforme, porte une rose à cinq feuilles[7]. Peut-être ce personnage, dont on ignore le nom, appartenait-il à la maison de Lippe[8].

Nous trouvons ensuite un certain nombre de sceaux qui ne portent pas d'armoiries proprement dites, mais seulement des meubles empruntés aux armoiries de leurs possesseurs.

En 1253, Sueder, prévôt de Busdorf fait usage d'un sceau ogival, dont la partie supérieure porte les bustes de St Pierre et de St André, et la partie inférieure, une rose à cinq feuilles[9]. — On conjecture que Sueder appartenait à la famille de Strunkede, qui portait *coupé, le chef d'or, au lion issant de gueules; la pointe de sinople, à trois roses d'argent.*

En 1256, le sceau d'Othon II de Lippe, évêque de Münster, montre une rose à cinq feuilles sous les pieds du prélat[10].

En 1276, Folquin de Schwalenberg, évêque élu de Minden, apparaît sur son sceau accosté de deux étoiles[11]. — Les Schwalenberg portent *de gueules à l'étoile d'or.*

En 1280, Agnès, abbesse de Geseke, se montre également accostée de deux roses[12].

En 1282, Jean de Rüdenberg, chanoine de Minden, use d'un sceau chargé d'un chien passant dans le champ[13].

[1] Pl. 130, No 2.

[2] Leurs sceaux s'échelonnent de 1214 environ à 1329. — (Pl. 131, Nos 1, 2, 5 et 6; pl. 132, Nos 1, 2 et 3; pl. 133, No 3).

[3] Pl. 136, No 2.

[4] Pl. 136, No 6.

[5] Pl. 139, No 1.

[6] Pl. 131, et 133 à 139.

[7] Pl. 134, No 5.

[8] T. III, p. 31. — Il convient de remarquer que la ville de Lippstadt porte aussi une rose dans ses armes (Pl. 68, Nos 4, 5 et 6, et pl. 74, No 7).

[9] Pl. 133, No 1.

[10] Pl. 43, No 4.

[11] Pl. 52, No 7.

[12] Pl. 128, No 4. — Elle pourrait bien être une Störmede.

[13] Pl. XXVII, No 4.

Dès 1200 apparaît un autre type, ovale, portant l'image en pied du défunt; celui-ci tient assez fréquemment une palme de la main droite. Ce genre d'écussons, dominé jusqu'en vers la fin du XIIIe siècle. Il est également porté par un certain nombre de doyens[1], et par de rares trésoriers[2], chanoines[3] ou chapelains[4]. Ces dignitaires inférieurs interfèrent tout plus généralement de petits rondes ou ogivaux, d'une assez grande variété de type, portant armoiries, des figures de saints, des scènes de l'Ancien ou du Nouveau Testament, des animaux symboliques, des plantes stylisées, etc.[5]. Il en est de même des prévôts, depuis la seconde moitié du XIIIe siècle.

Le plus ancien exemple d'armoiries figurant sur un sceau ecclésiastique fournit par celui du prévôt de Lippstadt, en 1260: le sceau, sculptéenne, portait une rose à cinq feuilles[6]. Peut-être ce personnage, dont on ignore le nom, appartenait-il à la maison de Lippe[7].

Nous trouvons ensuite un certain nombre de sceaux qui ne portent pas d'armoiries proprement dites, mais seulement des motifs emprunts aux armoiries de leurs possesseurs.

En 1283, Sueder, prévôt de Bueckeburg fait usage d'un sceau ogival, dont la partie supérieure porte les bustes de St Pierre et de St Andre, et la partie inférieure, une rose à cinq feuilles[8]. — On remarquera que Sueder appartenait à la famille de Strunkede, qui portait comme, le cœy d'or, au lion rasant de gueules, accompagné de sinople, à trois roses d'argent.

En 1266, le sceau d'Otton II de Lippe, évêque de Minden, montre une rose à cinq feuilles sous les pieds du prélat[9].

En 1270, Volquin de Schwalenberg, évêque élu de Minden, apparaît sur un sceau accosté de deux étoiles[10]. — Les Schwalenberg portent de gueules à la fasce d'or.

En 1280, Agnès, abbesse de Fischeln, se montre également accostée de deux roses[11].

En 1282, Jean de Rüdenberg, chanoine de Minden, tire d'un sceau chargé d'un lion passant dans le champ[12].

[1] Pl. 180, N° 2.
[2] Sceaux écclésiastiques de 1211 environ à 1320 — (Pl. 181, Nos 1, 2, 8 et 10; pl. 182, 1, 2 et 3; pl. 183, N° 3).
[3] Pl. 183, N° 2.
[4] Pl. 186, N° 6.
[5] Pl. 182, N° 1.
[6] Pl. 181, et 182 à 189.
[7] Pl. 181, N° 3.
[8] Pl. III, p. 31. — Il convient de remarquer que la ville de Lippstadt porte aussi une rose sur armes (Pl. 68, Nos 4, 5 et 6, et pl. 24, N° 3).
[9] Pl. 182, N° 1.
[10] Pl. 63, N° 4.
[11] Pl. 62, N° 7.
[12] Pl. 182, N° 4. — Elle pourrait bien être une étoiemode.
[13] Pl. XXVII, N° 4.

En 1299, Engilbert de Tecklenburg, chanoine de Münster et d'Osnabrück porte sur son sceau l'image de St Pierre et de St Paul, accompagnée en chef d'une feuille de nénuphar, et en pointe de deux autres [1].

En 1320 encore, Egbert de Bentheim, chanoine de Münster, porte également l'image de St Paul sur un champ semé de boules [2].

Mais, dès 1261, on voit apparaître sur les sceaux ecclésiastiques des armoiries complètes; Gérard de la Mark, évêque de Münster, porte au contre-sceau l'écu aux anciennes armes de sa famille [3].

En 1277, Othon de Wölpe, prévôt du dôme de Münster, scelle d'un sceau portant son effigie, accostée de deux écus indistincts [4].

En 1293, Ludolphe d'Arnheim, chanoine d'Osnabrück, scelle d'un écu à l'aigle [5].

En 1295 se rencontre une série de sceaux de chanoines de Paderborn [6], Melchior de Büren [7], Arnold de Hochsteden [8], Berthold de Lüdinghausen (?), Werner de Volmestein, etc. dont un écu forme la pièce principale.

En 1304, Nicolas de Haren, clerc, scelle d'un écu à trois bobines, au chef chargé de trois roses [9].

En 1309, Bernard de Lippe, prévôt de Paderborn, est représenté en pied, tenant de la main gauche un écu à la rose [10]. La même année, Conrad I, évêque de Münster, porte sur son sceau l'image de St Pierre entre les écus de Münster et de Berg [11].

En 1315, Jean Snap, chanoine de Soest, porte un écu à la fasce chargée de pals [12].

En 1319, Jean d'Arnsberg, prévôt de Meschede, se montre accompagné à gauche d'un écu à l'aigle [13]; Elisabeth de Bentheim, abbesse de Freckenhorst, tient de la main gauche l'écu de sa famille [14]; Godefroid d'Arnsberg, évêque d'Osnabrück, se montre accompagné à droite de l'écu d'Osnabrück, à gauche des armes de sa famille; le champ même du sceau est, de plus, semi d'aiglettes [15].

En 1324, Guillaume d'Arnsberg, prévôt de Meschede, place un écu à l'aigle sous une image de Ste Walburge à mi-jambe [16].

---

[1] Pl. 133, No 2.
[2] Pl. 135, No 10.
[3] Pl. 45, No 9. — Cf. un autre contre-sceau armorié du même en 1267 (Pl. 45, No 10).
[4] Pl. 132, No 10.
[5] Pl. 234, No 15.
[6] Pl. 138, Nos 2, 3, 5, 6 et 7.
[7] Melchior appartenait sans doute à la branche aînée; son écu, coupé, porte en chef une *fasce* vivrée, en pointe un buste de chanoine.
[8] L'écu est coupé: en chef, deux bustes affrontés tenant une couronne, en pointe, trois pals.
[9] Pl. 252, No 11.
[10] Pl. 132, No 7.
[11] Pl. 45, No 1.
[12] Pl. 199, No 4.
[13] Pl. 134, No 11.
[14] Pl. 127, No 5.
[15] Pl. 55, No 1.
[16] Pl. 135, No 8.

En 1290, Engilbert de Teckelenburg, chanoine de Münster et d'Osnabrück porte sur son sceau l'image de St-Pierre et de St-Paul, accompagnées en chef d'une feuille de nénuphar, et en pointe de deux autres[1].

En 1320 encore, Egbert de Reuthenin, chanoine de Münster, porte également l'image de St-Paul sur un champ semé de bustes[2].

Mais, dès 1291, on voit apparaître sur les sceaux ecclésiastiques des armoiries complètes; Gérard de la Marck, évêque de Münster, porte au contre-scean l'écu aux ancienes armes de sa famille[3].

En 1277, Odon de Wöhpe, prévôt du chœur de Münster, scelle d'un sceau portant son effigie, accostée de deux écus indistincts[4].

En 1293, Ludolphe d'Arnheim, chanoine d'Osnabrück, scelle d'un écu à l'aigle[5].

En 1295 se rencontre une série de sceaux de chanoines de Paderborn[6], Melchior de Hüren[7], Arnold de Hochstedden[8], Burthold de Lüdinghausen (?), Werner de Volmestein, etc, dont un écu forme la pièce principale.

En 1304, Nicolas de Haren, clerc, scelle d'un écu à trois bobines, au chef chargé de trois roses[9].

En 1309, Bernard de Lippe, prévôt de Paderborn, est représenté en pied, tenant de la main gauche un écu à la rose[10]. La même année, Conrad I, évêque de Münster, porte sur son sceau l'image de St-Pierre entre les écus de Münster et de Berg[11].

En 1316, Jean Snap, chanoine de Soest, porte un écu à la fasce chargée de pals[12].

En 1319, Jean d'Arnsberg, prévôt de Meschede, se montre accompagné à gauche d'un écu à l'aigle[13]; Elisabeth de Reuthenin, abbesse de Frenkenberg, tient de la main gauche l'écu de sa famille[14]; Godefroid d'Arnsberg, évêque d'Osnabrück, se montre accompagné à droite de l'écu d'Osnabrück, à gauche des armes de sa famille; le champ même du sceau est, de plus, semé d'aiglettes[15].

En 1324, Guillaume d'Arnsberg, prévôt de Meschede, place un écu à l'aigle sous une image de St-Walburge à mi-jambe[16].

---

[1] Pl. 183, N° 3.
[2] Pl. 156, N° 10.
[3] Pl. 46, N° 3. — Cf. un autre contre-sceau armorié de même en 1297 (Pl. 46, N° 10).
[4] Pl. 183, N° 10.
[5] Pl. 234, N° 16.
[6] Pl. 158, N°s 2, 3, 5, 6 et 7.
[7] Melchior représenté sans doute à la bataille ainsi que son écu, coupé, porte un pal sur fasce vivrée, en pointe un lion de chasse.
[8] L'écu est coupé en chef, aux bustes affrontés [illegible] nommé, en pointe, trois pals.
[9] Pl. 202, N° 11.
[10] Pl. 183, N° 7.
[11] Pl. 46, N° 4.
[12] Pl. 130, N° 4.
[13] Pl. 134, N° 11.
[14] Pl. 187, N° 6.
[15] Pl. 56, N° 1.
[16] Pl. 150, N° 8.

En 1325, Egbert d'Herford, chanoine de Soest, scelle d'un écu à la fasce [1].

En 1326, sous les pieds de Luitgarde de Bickener (?) abbesse d'Hertford, figure un écu à la bande échiquetée [2].

A partir de cette époque, les sceaux portant des armoiries deviennent assez nombreux pour qu'il soit inutile de les mentionner.

Dans la première moitié du XIVe siècle, quelques dignitaires portent les armes et de leur père et de leur mère.

En 1318, Bernard de Lippe, prévôt des églises de Paderborn et de Minden est accompagné à droite de l'écu de Lippe, à gauche, de celui de Waldeck. Il en est de même, en 1334, sur un sceau d'un type analogue [3].

En 1322, Werner de Volmestein, prévôt de Paderborn, place l'image en pied de la Vierge sur la partie supérieure de son sceau, tandis que dans le bas figure son effigie en buste, flanquée des écus de Volmestein et de Brakele [4].

En 1329, Gottschalk de Wendt, doyen de Paderborn, est représenté assis, accompagné sous les pieds de deux écus, l'un aux armes de Wendt, l'autre à deux fasces [5].

En 1346, Cunégonde de Störmede, abbesse de Geseke, se tient debout entre deux écus aux armes de Störmede et de Hörde [6].

Au XVe siècle, cette disposition est tout-à-fait exceptionnelle; on la rencontre pour la dernière fois en 1473, sur le sceau d'Ida de Hövel, abbesse d'Uberwasser [7], et en 1484, sur celui de Marie de Tecklenburg, abbesse de Freckenhorst [8].

Une mention spéciale est due au sceau de Baudouin de Bentheim, chanoine d'Osnabrück, en 1320: sous une image à mi-corps de St Pierre, figure un écu parti d'Oldenbourg et de Bentheim [9].

On doit signaler encore le sceau de Louis II de Hesse, évêque de Münster, en 1314: il porte l'image en buste du prélat, accompagnée dans le bas des seules armes de sa mère, Mathilde de Clève [10].

Les armoiries des évêchés ne sont guère antérieures aux premières années du XIVe siècle. On sait qu'Osnabrück porte *d'argent, à la roue de sable;* Minden, *de gueules, à deux clefs d'argent, passées en sautoir;* Münster, *d'or, à la fasce de gueules;* Paderborn, *de gueules, à la croix d'or.*

La roue se rencontre pour la première fois en 1265, dans le champ même

---

[1] Pl. 197, No 15.

[2] Pl. 126, No 5.

[3] Pl. 132, Nos 8 et 9. — Waldeck porte *d'or, à l'étoile de sable.*

[4] Pl. 133, No 4. — Brakele porte *trois pals, à la fasce brochant.*

[5] Pl. 132, No 3. — Wendt porte *d'or, à trois chapels de fer partis d'azur et d'argent, les cordons de gueules passés en sautoir.*

L'écu aux deux fasces est peut-être celui des Ruce.

[6] Pl. 128, No 5.

[7] Pl. 127, No 12. — Les deux écus sont Hövel et Morrien.

[8] *Ibid.*, No 7. — Les deux écus sont Plesser et Tecklenburg.

[9] Pl. 135, No 11. — Oldenbourg porte *d'or, à deux fasces de gueules.*

[10] Pl. 46, No 4.

En 1320, Egbert d'Herford, chanoine de Soest, sculpte d'un côté à la tête[1].

En 1320, sous les pieds de l'antipape de Rheinenc[2] abbesse d'Herford, figure un côté à la bande sculptée[3].

A partir de cette époque, les sceaux portant des armoiries deviennent assez nombreux pour qu'il soit inutile de les mentionner.

Dans la première moitié du XIVe siècle, quelques divergences portent les armes et de leur père et de leur mère.

En 1318, Bernard de Lippe, prévôt des églises de Paderborn et de Minden est accompagné à droite de l'aigle de Lippe, à gauche, de celui de Waldeck. Il en est de même, en 1321, sur un sceau d'un type analogue[4].

En 1322, Werner de Volmerstein, prévôt de Paderborn, place l'image en pied de la Vierge sur la partie supérieure de son sceau, tandis que dans le bas figure son effigie en buste, flanquée des écus de Volmerstein à de Hirtzele[5].

En 1320, Gottschalk de Wendt, doyen de Paderborn, est représenté assis, accompagné sous les pieds de deux écus, l'un aux armes de Wendt, l'autre à aux lances[6].

En 1340, Cunegonde de Sternecke, abbesse de Geseke, se tient debout entre deux écus aux armes de Sternecke et de Hörde[7].

Au XVe siècle, cette disposition est tout-à-fait exceptionnelle: on la rencontre pour la dernière fois en 1472, sur le sceau d'Ida de Hövel, abbesse d'Oberwasser[8], et en 1481, sur celui de Marie de Tecklenburg, abbesse de Gesecknorel[9].

Une mention spéciale est due au sceau de Bernhoudt de Bentheim, chanoine d'Osnabrück, en 1320: sous une image à mi-corps de St Pierre, figure un petit d'Oldenburg et de Bentheim[10].

On doit signaler encore le sceau de Louis II de Hesse, évêque de Minden, 1414: il porte l'image en buste du prélat, accompagnée dans le bas des armes de sa mère, Mathilde de Clève[11].

Les armoiries des évêchés ne sont guère antérieures aux premières années du XIVe siècle. On sait que l'Osnabrück porte d'argent, à la roue de sable; Minden, de gueules, à deux clés d'argent, passées en sautoir; Münster, d'or, à la fasce de gueules; Paderborn, de gueules, à la crosse d'or.

La roue se rencontre pour la première fois en 1265, dans le champ même

[1] Pl. 107, N° 13.
[2] Pl. 126, N° 5.
[3] Pl. 126, N°s 3 et 3. — Waldeck porte d'or, à l'étoile de sable.
[4] Pl. 125, N° 4. — Bentheim porte trois pals, d'or, d'azur, d'argent.
[5] Pl. 125, N° 3. — Wendt porte d'or, à trois coupeaux de gueules d'azur et d'argent, les coupeaux de gueules posés en sautoir.
[6] Idem aux deux lances est peut-être celui des Hesse.
[7] Pl. 128, N° 3.
[8] Pl. 127, N° 12. — Les deux écus sont Hövel et Merrem.
[9] Idem, N° 7. — Les deux écus sont Diepen et Tecklenburg.
[10] Pl. 125, N° 11. — Oldenburg porte d'or, à deux fasces de gueules.
[11] Pl. 46, N° 4.

d'un sceau secret de Witkind de Waldeck[1]; mais elle ne s'enferme dans un écu qu'en 1324, sur le sceau de Godefroid d'Arnsberg[2]. Les deux clefs de Minden apparaissent en 1304, sur un sceau secret armorial de Ludolphe de Rosdorf[3]. La fasce de Münster figure en 1309 sur le grand sceau de Conrad de Berg[4]. La croix de Paderborn, nous le verrons dans un instant, date de 1324.

Dès la seconde moitié du XIVe siècle, on voit les évêques commencer à combiner leurs armes personnelles avec celles de leur siège. En 1324, un sceau secret de Bernard V de Lippe, évêque de Paderborn, offre dans un quadrilobe une croix chargée en cœur de la rose de Lippe[5]. Il faut alors descendre jusqu'en 1364 pour rencontrer quelque chose d'analogue. Le sceau de Jean de Virneburg, évêque de Münster, montre, au-dessous d'une effigie en buste, les armes de l'évêché, surchargées de celles des Virneburg[6]. Viennent ensuite:

En 1382, le sceau d'Henri I Wolf von Lüdinghausen, évêque de Münster: l'écu à la fasce est chargé d'une crosse en pal surchargée elle-même des armes familiales[7].

En 1396, celui de Jean I de Hoya, évêque de Paderborn[8].

En 1401, celui de Guillaume II de Buschen, évêque de Minden[9], etc.

Mais, dès 1373 apparait un autre type, qui ne remplacera pas complètement l'autre avant la fin du XVe siècle. Le sceau armorial de Melchior de Brunswick-Lunebourg, évêque d'Osnabrück, en offre le plus ancien exemple: il porte un écu écartelé d'Osnabrück et de Brunswick[10]. On trouve alors:

1393. Robert de Juliers, évêque de Paderborn: l'écu est ici écartelé de Paderborn, de Juliers, de Berg et de Ravensberg[11].

1458. Jean III de Simmern, évêque de Münster[12].

1463. Henri III de Schwarzburg, évêque de Münster[13].

1483. Conrad IV de Ritberg, évêque d'Osnabrück[14].

1488. Henri III de Schaumburg, évêque de Minden[15].

Un évêque administrateur d'un autre diocese, écartèle parfois des armes des deux diocèses, plaçant les siennes propres sur le tout. Les sceaux armoriaux d'Henri III de Schwarzburg, évêque de Münster et administrateur de Brême,

[1] Pl. 62, No 12.

[2] Pl. 55, No 1.

[3] Pl. 62, No 4.

[4] Pl. 45, No 1.

[5] Pl. 64, No 19.

[6] Pl. 46, No 5. — Virneburg porte *d'or, a sept losanges de gueules, 4 et 3, accolés en deux fasces.*

[7] Pl. 46, No 9.

[8] Pl. 64, No 11. — Hoya porte *de gueules, à deux pattes d'ours de sable.*

[9] Pl. 63, No 5. — Buschen porte une fleur de lys.

[10] Pl. 65, No 5.

[11] Pl. 63, No 12.

[12] Pl. 48, No 3. — L'écu est écartelé au 1er et 4e de Münster, au 2e du Palatinat, au 3e de Bavière.

[13] Pl. 47, No 12. — Schwarzburg porte *d'azur, au lion couronné d'or.*

[14] Pl. 63, No 15.

[15] Pl. 63, No 16. — Schaumburg porte le fameux *Nesselblatt.*

d'un sceau secret de Wilhelm de Waldeck[1]; mais elle ne s'aperçoit dans un des qu'en 1324, sur le sceau de Godefroid d'Arnsberg[2]. Les deux clefs de Minden apparaissent en 1301, sur un sceau secret armorial de Liudolphe de Hoeheln[3]. La fasce de Minister figure en 1309 sur le grand sceau de Conrad de Berg[4]. La croix de Paderborn, nous la verrons dans un instant, datée de 1321.

Dès la seconde moitié du XIVe siècle, on voit les évêques commencer à combiner leurs armes personnelles avec celles de leur siège. En 1321, un sceau secret de Bernard V de Lippe, évêque de Paderborn, offre dans un quadrilobe une croix chargée en cœur de la rose de Lippe[5]. Il faut alors descendre jusqu'en 1361 pour rencontrer quelque chose d'analogue. Le sceau de Jean de Virneburg, évêque de Minister, montre, au-dessous d'une effigie en buste, les armes de l'évêché, surchargées de celles des Virneburg[6]. Vienneut ensuite:

En 1382, le sceau d'Henri I Wolf von Ludinghausen, évêque de Minister: l'écu à la fasce est chargé d'une crosse en pal surchargée elle-même des armes familiales[7].

En 1390, celui de Jean I de Hoyn, évêque de Paderborn[8].

En 1401, celui de Guillaume II de Ruschen, évêque de Minden[9], etc.

Mais, dès 1379 apparaît un autre type, qui ne remplacera pas complètement l'autre avant la fin du XVe siècle. Le sceau armorial de Mathieu de Brunswick-Lunebourg, évêque d'Osnabrück, en offre le plus ancien exemple; il porte un écu écartelé d'Osnabrück et de Brunswick[10]. On trouve alors:

1393. Robert de Jülichs, évêque de Paderborn. Ici est la écartelé de Paderborn, de Jülichs, de Berg et de Ravensberg[11].

1456. Jean III de Simmern, évêque de Minister[12].

1468. Henri III de Schwarzburg, évêque de Minister[13].

1483. Conrad IV de Rittberg, évêque d'Osnabrück[14].

1488. Henri III de Schaumburg, évêque de Minden[15].

Un évêque administrateur d'un autre diocèse, héritière partiels des armes des deux dioceses, plaçant les armes propres sur le tout. Les sceaux armoriaux d'Henri III de Schwarzburg, évêque de Minister et administrateur de Brême,

[1] Pl. 62, No 12.
[2] Pl. 56, No 1.
[3] Pl. 62, No 4.
[4] Pl. 45, No 1.
[5] Pl. 61, No 19.
[6] Pl. 46, No 6. — Virneburg porte d'or, à sept losanges de gueules, 1, 2, 4, 2, accolés en deux fasces.
[7] Pl. 46, No 9.
[8] Pl. 64, No 11. — Hoya porte de gueules, au lion parties d'or et de sable.
[9] Pl. 62, No 6. — Ruschen porte une tour de [illegible].
[10] Pl. 66, No 3.
[11] Pl. 63, No 12.
[12] Pl. 48, No 3. — Ledeen est écartelé au 1er et 4e de Minister, au 2e de Paderborn, au 3e de Berg de Bavière.
[13] Pl. 47, No 12. — Schwarzburg porte d'azur, au lion couronné d'or.
[14] Pl. 63, No 16.
[15] Pl. 63, No 18. — Schaumburg porte le comte d'Arensberg.

en 1495, ainsi que de Conrad II de Ritberg, évêque de Münster et administrateur d'Osnabrück, en 1497-1504, offrent des exemples de cette combinaison[1].

On rencontre fort rarement les armes d'un abbé réunies à celles de son abbaye En 1499, Bonnisbeth de Limburg, abbesse d'Herford, use d'un sceau ogival portant l'image de la Vierge, accompagnée dans le bas d'un écu écartelé de Limburg et d'Herford[2].

Antérieurement au XVIe siècle, on voit peu d'évêques accompagner leur écu des insignes de leur dignité; trois exemples seulement en sont fournis par le recueil:

En 1359, Adolphe de la Mark, évêque de Münster, place une crosse en pal sur son écu[3];

En 1382, Henri Wolf von Lüdinghausen, évêque de Münster, porte un écu assez particulier, que nous avons signalé à la page précédente.

En 1362, Gérard II de Schaumburg, évêque de Minden, pose son écu sur une crosse en pal[4].

Les armoiries ecclésiastiques sont rarement timbrées. En 1313, Bernard Travelmann, clerc, scelle d'un *Helmsiegel*[5]. Il faut alors descendre jusqu'en 1390 pour en trouver un deuxième exemple, fourni par le sceau de Machorius Deckeninch, recteur de l'église de Horn[6]. Cette même année le sceau de Volmar de Brenken, prévôt de l'église de Paderborn, présente le plus ancien exemple d'armes complètes, écu et cimier[7]. Le recueil n'en contient plus que six autres, à tous appartenant des dignitaires d'ordre inférieur[8].

Parmi les hauts dignitaires, Conrad III de Diepholtz, évêque d'Osnabrück est le seul qui ait fait usage d'armes timbrées, sur trois sceaux de 1456, 1463 et 1474[9].

* * *

Les sceaux des abbayes et des chapitres ne présentent entre eux aucune différence. Ils portent presque toujours l'image du Saint patron.

On en possède deux seulement remontant au XIe siècle: ceux du chapitre de Paderborn, en 1018[10], et du chapitre de Münster, en 1022[11]. Au XIIe siècle, ils sont moins rares: on connaît ceux du chapitre de Paderborn vers 1123[12],

---

[1] Pl. 47, No 13, et pl. 48, No 12, 13 et 14. — L'évêché de Brême porte deux clefs passées en sautoir.

[2] Pl. 126, No 9.

[3] Pl. 46, No 8. — L'écu est aux armes modernes.

[4] Pl. 64, No 19.

[5] Pl. 180, No 10. — Le heaume est cimé d'un bonnet pointu.

[6] Pl. 179, No 13. — Le heaume est cimé de deux poissons.

[7] Pl. 251, No 21.

[8] 144.12 — 148.12 — 198.12 — 225.12 — 227.3 — 228.10.

[9] Pl. 62, Nos 16, 17 et 18. — Diepholtz porte *coupé d'or, au lion de gueules, couronné du champ, et d'azur, à l'aigle d'argent.* Le cimier consiste ici en deux cornes de buffle.

[10] Pl. VI, No 1. — Le sceau, rond, porte la tête de la Vierge. — Cf. la note 9 de la p. 60.

[11] Pl. III, No 5. — Le sceau, ogival, porte l'image en buste de St Paul. La reproduction est faite d'après une empreinte de 1249.

[12] Pl. VII, No 6. — Ce sceau, rond, porte l'image en buste de St Liboire.

en 1409, ainsi que de Conrad II de Rittberg, évêque de Minster et Admonteur d'Osnabrück, en 1427-1464, offrent des exemples de cette coutumeau[1].

On rencontre fort rarement les armes d'un abbé pénitent à côtés de son abbaye. En 1409, Bonnabeth de Limburg, abbesse d'Herford, fait d'un second seyel portant l'image de la Vierge, accompagnée dans le bas d'un écu écartelé de Limburg et d'Herford[2].

Antérieurement au XVIe siècle, on voit peu d'évêques accompagnés leur écu des insignes de leur dignité; trois exemples seulement en sont fournis par le recueil:

En 1350, Adolphe de la Marck, évêque de Münster, place une crosse en pal sur son écu[3];

En 1382, Henri Wolf von Lüdinghausen, évêque de Münster, porte un écu assez particulier, que nous avons signalé à la page précédente.

En 1302, Gérard II de Schaumburg, évêque de Minden, pose son écu sur une crosse en pal[4].

Les armoiries ecclésiastiques sont rarement timbrées. En 1313, Bernard Travelmann, clerc, scelle d'un *Adlerwappen*[5]. Il faut alors descendre jusqu'en 1390 pour en trouver un deuxième exemple, fourni par le sceau de Mechtorius Dechenich, recteur de l'église de Hom[6]. Cette tablette ainsi le sceau de Volmar de Brenken, prévôt de l'église de Paderborn, présente le plus ancien exemple d'armes complètes, écu et cimier[7]. Le recueil n'en renfermant plus que six autres, à tous appartenant des dignitaires d'ordre inférieur[8].

Parmi les hautes dignitaires, Conrad III de Diepholtz, évêque d'Osnabrück est le seul qui ait fait usage d'armes timbrées, sur trois sceaux de 1451, 1465 et 1471[9].

* * *

Les sceaux des abbayes et des chapitres ne présentent entre eux aucune différence. Ils portent presque toujours l'image du Saint patron.

On ne possède deux seulement remontant au XIe siècle: ceux du chapitre de Paderborn, en 1018[10], et du chapitre de Münster, en 1022[11]. Au XIIe siècle, ils sont moins rares: on connaît ceux du chapitre de Paderborn vers 1128[12],

[1] Pl. VI, N° 18, et pl. 18, N° 12, 13 et 14. — Crosse de Jerome perte dans plus pièces [illegible] en sautoir.

[2] Pl. 159, N° 3.

[3] Pl. 16, N° 8. — L'écu est aux armes modernes.

[4] Pl. 61, N° 10.

[5] Pl. 180, N° 10. — Le heaume est sans d'un bonnet pointu.

[6] Pl. 179, N° 13. — Le heaume est chargé de deux pattes.

[7] Pl. 201, N° 21.

[8] 144 12 — 148 12 — 138 12 — 229 12 — 227 3 — 228 10

[9] Pl. 62, N° 16, 17 et 18. — Diepholtz porte coupé d'or, au lion de gueules, couronné d'azur, et d'azur, à l'aigle d'argent. Le cimier consiste ici en deux cornes de bélier.

[10] Pl. VI, N° 1. — Le sceau, rond, porte la tête de la Vierge. — Cf. le sceau 3 de la p. 60.

[11] Pl. III, N° 6. — Le sceau, ogival, porte l'image du Saint. Il est de la p. 60.

[12] Cette d'après une empreinte de 1238.

[13] Pl. VII, N° 6. — Ce sceau, rond, porte l'image en buste de St Liborie.

du chapitre de St Patrocle, à Soest, vers 1140[1], de l'abbaye de Cappenberg, vers 1150[2], du chapitre de Meschede, en 1177[3], du chapitre de Marsberg, en 1191[4], du chapitre de Minden, vers 1200[5]. Viennent ensuite, appendus à des actes du XIIIe siècle, mais remontant certainement au XIIe, ceux des abbayes de Gertrudenberg[6], d'Oesede[7] et de Schildesche[8] ainsi que des chapitres d'Enger[9] et de St Maurice à Münster[10].

La Vierge distance de très loin tous les autres bienheureux; sur 150 chapitres ou abbayes dont on possède des sceaux antérieurs à 1508, il en est 60 environ qui portent son image[11]. Elle orne notamment les sceaux des abbayes de Benninghausen[12], de Bersenbruck[13], de Bredelar[14], de Brenkhausen[15], de Drolshagen[16], de Flechtdorf[17], de Falkenhagen[18], de Fröndenberg[19], de Glintfeld[20], d'Hardehausen[21], d'Himmelpforten[22], d'Holthausen[23], etc.; des chapitres de Cappel[24], d'Elsey[25], de Gevelsberg[26], de Herdecke[27], de Herford[28], etc. Les différents types, s'échelonnant de la fin du XIIe siècle à la fin du XVe, fournissent des renseignements d'une sérieuse importance pour l'histoire iconographique de la Mère de Dieu[29]. Nous nous bornerons à signaler un point, qui semble particulier à l'Allemagne: à l'origine, la Vierge tient presque toujours en main un sceptre fleurdelysé; depuis le commencement du XIVe siècle, le sceptre est souvent remplacé par une branche de roses[30].

[1] Pl. IX, No 5. — Le sceau, légèrement ovale, porte l'image en pied de St Patrocle.
[2] Pl. V, No 1. — Le sceau, rond, porte l'image de la Vierge et de St Jean à mi-jambe.
[3] Pl. IX, No 2. — Le sceau, rond, porte l'image en pied de Ste Walburge.
[4] Pl. VIII, No 7. — Le sceau, rond, porte la tête de St Pierre (?).
[5] Pl. IV, No 7. — Le sceau, rond, porte l'image de St Pierre à mi-corps.
[6] Pl. III, No 4. — Le sceau, rond, porte l'image assise de la Vierge.
[7] Pl. 109, No 6. — Le sceau, ogival, porte l'image assise de St Jean l'Evangéliste.
[8] Pl. 109, No 3. — Le sceau, rond, porte l'image assise de St Jean l'Evangéliste.
[9] Pl. 110, No 1. — Le sceau, rond, porte l'image assise de St Denys.
[10] Pl. IX, No 6. — Le sceau, ovale, porte l'image en pied de St Maurice.
[11] T. III, Introduction, p. 12.
[12] Pl. 114, Nos 6 et 7.
[13] Pl. 117, No 9.
[14] Pl. 114, No 11.
[15] Pl. 117, No 8.
[16] Pl. 117, No 4.
[17] Pl. 115, Nos 7 et 8.
[18] Pl. 118, No 5.
[19] Pl. 114, No 12.
[20] Pl. 116, Nos 9 et 10.
[21] Pl. 117, Nos 7.
[22] Pl. 117, No 5.
[23] Pl. 118, No 8.
[24] Pl. 112, Nos 6, 7 et 8.
[25] Pl. 117, No 10.
[26] Pl. 117, No 11.
[27] Pl. 115, No 6, et pl. 119, No 6.
[28] Pl. 113, Nos 1 et 2.
[29] T. III, Introduction, p. 12.
[30] Il en est ainsi notamment sur les sceaux des abbayes de Cappenberg, en 1329 (Pl. 104, No 3); de Marienfeld, en 1336 (Pl. 117, No 3); d'Uberwasser, en 1342 (Pl. 116, No 8); de Varlar, en 1345 (Pl. 117, No 2); etc.

du chapitre de St Patrocle, à Soest, vers 1120[1], de l'abbaye de Corpenbourg, vers 1150[2], du chapitre de Xrenchedée, en 1177[3], du chapitre de Marsberg, en 1191[4], du chapitre de Minden, vers 1200[5]. Vienneut ensuite, appartenant à des ateliers du XIIIe siècle, mais renommant certainement un XIIe, ceux des abbayes de Gerrindenberg[6], d'Oesede[7] et de Schildesche[8] ainsi que des chapitres d'Enger[9] et de St-Maurice à Münster[10].

La Vierge divisance de très loin tous les autres lionlumenses; son 150e environ qui portent son image[11]. Elle orne notamment les ateliers des abbayes de Bennighausen[12], de Iserenbruch[13], de Hradelar[14], de Bronkhausen[15], de Drolshagen[16], de Fleckdorf[17], de Falkenhagen[18], de Frömmenberg[19], de Gnadthal[20], d'Hardehausen[21], d'Himmelpforten[22], d'Holtmansen[23], etc; des chapitres de Cappel[24], d'Elsey[25], de Gerelsberg[26], de Hardecke[27], de Herford[28], etc. Les différents types, s'échelonnant de la fin du XIIIe siècle à la fin du XVe, forment ainsi des renseignements d'une sérieuse importance pour l'histoire iconographique de la Mère de Dieu[29]. Nous nous bornerons à signaler un point, qui semble particulier à l'Allemagne: à l'origine, la Vierge tient presque toujours en main un sceptre fleurdelysé; depuis le commencement du XIVe siècle, le sceptre est souvent remplacé par une branche de rose[30].

---

[1] Pl. IX, N° 6. — Le sceau, légèrement ovale, porte l'image en pied de St Patrocle.
[2] Pl. V, N° 1. — Le sceau, rond, porte l'image de la Vierge et de St Jean à mi-jambe.
[3] Pl. IX, N° 2. — Le sceau, rond, porte l'image en pied de St Walburge.
[4] Pl. VIII, N° 7. — Le sceau, rond, porte la tête de St Pierre (?).
[5] Pl. IV, N° 7. — Le sceau, rond, porte l'image de St Pierre à mi-corps.
[6] Pl. III, N° 4. — Le sceau, rond, porte l'image assise de la Vierge.
[7] Pl. 109, N° 6. — Le sceau, ogival, porte l'image assise de St Jean l'Evangéliste.
[8] Pl. 109, N° 3. — Le sceau, rond, porte l'image assise de St Jean l'Evangéliste.
[9] Pl. 110, N° 1. — Le sceau, rond, porte l'image assise de St Georges.
[10] Pl. IX, N° 6. — Le sceau, ovale, porte l'image en pied de St Maurice.
[11] T. III, Introduction, p. 12.
[12] Pl. 114, N°s 5 et 7.
[13] Pl. 117, N° 3.
[14] Pl. 114, N° 11.
[15] Pl. 117, N° 8.
[16] Pl. 117, N° 4.
[17] Pl. 115, N°s 7 et 8.
[18] Pl. 116, N° 6.
[19] Pl. 114, N° 12.
[20] Pl. 116, N°s 9 et 10.
[21] Pl. 117, N°s 7.
[22] Pl. 117, N° 5.
[23] Pl. 118, N° 8.
[24] Pl. 112, N°s 6, 7 et 8.
[25] Pl. 117, N° 10.
[26] Pl. 117, N° 11.
[27] Pl. 116, N° 6, et pl. 119, N° 8.
[28] Pl. 118, N°s 1 et 2.
[29] T. III, Introduction, p. 12.
[30] Il en est ainsi notamment sur les sceaux des abbayes de Gnadthal, en 1323 (Pl. 116, N° 9); de Marienfeld, en 1338 (Pl. 117, N° 8); d'Oberwasser, en 1362 (Pl. 116, N° 8); de Varlar, en 1385 (Pl. 117, N° 2); etc.

St Pierre est le patron des chapitres d'Iserlohn [1], de Marsberg [2], de Minden [3], du vieux dôme de Münster [4], et d'Osnabrück [5], des abbayes de Dalheim [6] et de Gehrden [7]. St Jean Baptiste veille sur les chapitres de Langenhorst [8], d'Oedingen [9], d'Oesede [10], d'Osnabrück (St Jean) [11] et de Schildesche [12]. St Martin protège les chapitres placés sous son invocation à Minden [13], à Münster [14] et à Nottuln [15]. Ste Walburge est honorée par les chapitres de Meschede [16] et de Ste Walburge à Soest [17]. On trouve enfin St Alexandre à l'abbaye de Grafschaft [18], Ste Anne à l'abbaye d'Annendorf [19], St Boniface au chapitre de Freckenhorst [20], Ste Catherine à l'abbaye de Dortmund [21], Ste Claire à l'abbaye de Clarenberg [22], St Cyriaque à l'abbaye de Geseke [23], Ste Felicité au chapitre de Vreden [24], etc.

Quelques chapitres ou abbayes possèdent deux patrons, dont la double image charge leurs sceaux. On trouve ainsi aux abbayes d'Abdinghof, St Pierre et St Paul [25]; de Busdorf, St Pierre et St André [26]; de Cappenberg, la Vierge et St Jean l'Evangéliste [27]; de Clarholz, la Vierge et St Laurent [28], etc.; aux chapitres d'Herford, St Jean et St Denis [29]; de Metelen, St Corneille et St Cyprien [30]; de Minden, St Pierre et St Gorgon [31], etc.

---

[1] Pl. 122, No 4.

[2] Pl. 105, Nos 1 et 2, et pl. VIII, No 7.

[3] Pl. IV, No 7, et pl. 101, No 1. — Les sceaux postérieurs portent l'image de St Pierre et de St Gorgon (Pl. 101, Nos 2, 3 et 4, et Pl. 122, No 2).

[4] Pl. 106, Nos 6 et 7.

[5] Pl. 101, No 5. — Le sceau postérieur porte l'image des St Crépin et Crépinien (Pl. 101, No 6).

[6] Pl. 105, Nos 6 et 7.

[7] Pl. 105, No 4. — Le sceau postérieur porte l'image de la Vierge et de St Pierre (Pl. 105, No 5).

[8] Pl. 109, No 7.

[9] Pl. 109, Nos 1 et 2.

[10] Pl. 109, No 6, et pl. 140, No 7.

[11] Pl. 122, No 3.

[12] Pl. 109, Nos 3, 4 et 5.

[13] Pl. 102, Nos 5 et 6.

[14] Pl. 110, Nos 5 et 6.

[15] Pl. 110, No 7.

[16] Pl. 111, Nos 6 et 7, et pl. IX, No 2.

[17] Pl. 111, Nos 1 à 3.

[18] Pl. 108, Nos 5 et 6.

[19] Pl. 119, No 1.

[20] Pl. 110, No 4.

[21] Pl. 111, Nos 8 et 9.

[22] Pl. 104, No 6.

[23] Pl. 107, Nos 3 et 4.

[24] Pl. 112, Nos 4 et 5.

[25] Pl. 106, No 1 à 3.

[26] Pl. 106, Nos 4 et 5.

[27] Pl. 104, Nos 1 à 3, et pl. V, No 1.

[28] Pl. 112, No 3.

[29] Pl. 110, No 3.

[30] Pl. 107, Nos 8 et 9.

[31] Pl. 101, Nos 2 à 4. — Le plus ancien sceau (vers 1200) ne porte que le buste de St Pierre (Pl. IV, No 7).

St Pierre est le patron des chapitres d'Iverdon[1], de Xanten[2], de Mun[illegible]en[3], du vieux dôme de Münster[4], et d'Osnabrück[5], des abbayes de Gallenen[6] [illegible] de Gebiden[7], St Jean Baptiste veille sur les chapitres de Langendorf[8], [illegible] Oedingen[9], d'Oexede[10], d'Osnabrück (St Jean)[11] et de Schildesche[12], St Martin [illegible]rotège les chapitres placés sous son invocation à Minden[13], à Münster[14] et à [illegible]ottula[15], St Walburge est honorée par les chapitres de Meschede[16] et de [illegible] Walburge à Soest[17]. On trouve enfin St Alexandre à l'abbaye de Gratenbarg[18], [illegible] Anne à l'abbaye d'Annenborg[19], St Maurice au chapitre de Frecheneiversa[20], [illegible] Catherine à l'abbaye de Dortmund[21], St Claire à l'abbaye de Gravenhorst[22], [illegible] Cyriaque à l'abbaye de Gesecke[23], St Roland au chapitre de Vreden[24], etc.

Quelques chapitres ou abbayes possédent deux patrons, dont la double [illegible]age charge leurs sceaux. On trouve ainsi aux abbayes d'Abbinghof[25] St Pierre [illegible] St Paul[26]; de Busdorf, St Pierre et St André[27]; de Cappenberg, la Vierge et [illegible] Jean l'Evangéliste[28]; de Clarholz, la Vierge et St Laurent[29], etc.; aux chapi[illegible]res d'Herford, St Jean et St Denis[30]; de Marienen, St Cornelle et St Cyprien[31]; [illegible] Minden, St Pierre et St Gorgon[32], etc.

---

[1] Pl. 122, No 4.

[2] Pl. 105, Nos 1 et 2, et pl. VIII, No 7.

[3] Pl. 17, No 7, et pl. 101, No 1. — Les sceaux postérieurs portent l'image de St Pierre [illegible] St Gorgon (Pl. 101, Nos 2, 3 et 4, et Pl. 122, No 2).

[4] Pl. 106, Nos 5 et 7.

[5] Pl. 101, No 5. — Le sceau postérieur porte l'image des St Crépin et Crépinien (Pl. [illegible], No 6).

[6] Pl. 105, Nos 5 et 7.

[7] Pl. 105, No 4. — Le sceau postérieur porte l'image de la Vierge et de St Jean (Pl. [illegible], No 5).

[8] Pl. 105, No 7.

[9] Pl. 109, Nos 1 et 2.

[10] Pl. 109, No 5, et pl. 140, No 7.

[11] Pl. 122, No 3.

[12] Pl. 108, Nos 5, 4 et 3.

[13] Pl. 106, Nos 5 et 4.

[14] Pl. 110, Nos 5 et 6.

[15] Pl. 110, No 7.

[16] Pl. 111, Nos 6 et 7, et pl. IX, No 2.

[17] Pl. 111, Nos 1 à 3.

[18] Pl. 108, Nos 2 et 6.

[19] Pl. 112, No 1.

[20] Pl. 110, No 4.

[21] Pl. 111, Nos 3 et 5.

[22] Pl. 104, No 6.

[23] Pl. 107, Nos 3 et 4.

[24] Pl. 112, Nos 4 et 5.

[25] Pl. 106, Nos 1 à 3.

[26] Pl. 106, Nos 4 et 5.

[27] Pl. 101, Nos 1 à 3, et pl. V, No 4.

[28] Pl. 112, No 3.

[29] Pl. 110, No 2.

[30] Pl. 107, Nos 2 et 3.

[31] Pl. 101, Nos 2 à 4. — Le plus ancien sceau (vers 1250) ne porte que le buste de [illegible]re (Pl. IV, No 7).

Les plus anciens sceaux sont ronds, et ne portent qu'une image en buste ou parfois même une simple tête. Le saint en pied qu'on avait rencontré une première fois sur le sceau du chapitre de Ste Walburge à Meschede, en 1177[1] apparaît à la fin du XIIe siècle sur les sceaux des abbayes de Gertrudenberg[2], d'Oesede[3] et de Schildesche[4], ainsi que sur ceux des chapitres d'Enger[5] et de St Maurice à Münster[6]; il domine complètement au XIIIe siècle. La forme ogivale, se rencontre également dès la fin du XIIe siècle[7], mais durant tout le cours des XIIIe, XIVe et XVe siècles, la proportion des sceaux ronds l'emporte de beaucoup dans les abbayes et les chapitres d'hommes; l'écart est moindre chez les femmes. On peut signaler comme exceptionnels le sceau hexagone de l'abbaye de Varlar, en 1248[8], et le sceau scutiforme du chapitre de Ste Walburge, à Soest, en 1287[9].

Au XIVe siècle, quelques maisons de Dominicains, d'Augustins ou de Capucins représentent sur leur sceau des scènes de l'ancien ou du nouveau Testament[10].

Les armoiries sont assez rares sur les sceaux d'abbayes ou de chapitres; voici la liste de toutes celles que contient le recueil :

1305. Abbaye de Lippstadt : une rose à cinq feuilles sous une Vierge assise entre deux moines agenouillés[11].

1312. Abbaye d'Osnabrück : une roue sous un St Augustin assis entre deux moines agenouillés[12].

1332. Chapitre de Corvey : l'abbé Robert de Tomburg debout sous un dais gothique, accompagné à droite d'un écu coupé, à gauche de l'écu de Tomburg[13].

1343. Abbaye de Clarenberg : dans la partie supérieure du sceau, le couronnement de Ste Claire; dans la partie inférieure, Conrad de la Mark et son épouse Elisabeth de Clèves, agenouillés et affrontés, supportant d'une main un modèle de l'abbaye, et de l'autre un écu parti de la Mark et de Clèves[14].

1365. Chapitre d'Herford : l'abbesse Elisabeth de Berge debout dans une

---

[1] Pl. IX, No 2.
[2] Pl. 111, No 4.
[3] Pl. 109, No 6.
[4] Pl. 109, No 3.
[5] Pl. 110, No 1.
[6] Pl. IX, No 6.
[7] Pl. 109, No 6, et IX. 6. — Sceaux déjà cités du chapitre de St Maurice à Münster et de l'abbaye d'Oesede.
[8] Pl. 117, No 1.
[9] Pl. 111, No 2.
[10] Pl. 119, No 11; pl. 120, Nos 1, 2, 3, 5, 6, 8 et 9; pl. 140, Nos 4 et 8.
[11] Pl. 119, No 9.
[12] Pl. 119, No 10.
[13] Pl. 124, No 8. — Les Tomburg portent deux fasces échiquetées.
[14] Pl. 104, No 6.

Les plus anciens sceaux sont ronds, et ne portent qu'une image en buste ou parfois même une simple tête. Le saint en pied qu'on avait rencontré une première fois sur le sceau du chapitre de St-Walburge à Maeseyck, en 1177[1], apparaît à la fin du XIIe siècle sur les sceaux des abbayes de Gerrenambrey[2], d'Oesede[3] et de Schildesche[4], ainsi que sur ceux des chapitres d'Essen[5] et de St-Maurice à Münster[6]; il domine complètement au XIIIe siècle. La forme ogivale, se rencontre également dès la fin du XIIe siècle[7], mais devient tout le cours des XIIIe, XIVe et XVe siècles, la prononciation des sceaux ronds l'emporte de beaucoup dans les abbayes et les chapitres d'hommes; l'ogive est réservée aux femmes. On peut signaler comme exceptionnels le sceau hexagone de l'abbaye de Varlar, en 1248[8], et le sceau semi-lunaire du chapitre de St-Walburge à Soest, en 1287[9].

Au XIVe siècle, quelques maisons de Dominicains, d'Augustins, ou de Cupucins représentent sur leur sceau des scènes de l'ancien ou du nouveau Testament[10].

Les armoiries sont assez rares sur les sceaux d'abbayes, ou de chapitres; voici la liste de toutes celles que contient le recueil :

1305. Abbaye de Lappstadt : une rose à cinq feuilles sous une Vierge assise entre deux moines agenouillés[11].

1312. Abbaye d'Osnabrück : une rose sous un St Augustin assis entre deux moines agenouillés[12].

1332. Chapitre de Corvey : l'abbé Robert de Tecnburg debout sous un dais gothique, accompagné à droite d'un écu coupé, à gauche de l'écu de Tecnburg[13].

1413. Abbaye de Clarenberg : dans la partie supérieure du sceau, la couronnement de St Claire; dans la partie inférieure, Conrad de la Marck et son épouse Elisabeth de Clèves, agenouillés et affrontés, supportant d'une main un modèle de l'abbaye, et de l'autre un écu parti de la Marck et de Clèves[14].

1505. Chapitre d'Herford : l'abbesse Elisabeth de Hoye debout dans une

---

[1] Pl. IX, N° 2.
[2] Pl. III, N° 4.
[3] Pl. 109, N° 6.
[4] Pl. 109, N° 3.
[5] Pl. 110, N° 1.
[6] Pl. IX, N° 6.
[7] Pl. 109, N° 8, et IX, 6. — Sceaux déjà cités du chapitre de St-Maurice à Münster et de l'abbaye d'Oesede.
[8] Pl. III, N° 1.
[9] Pl. III, N° 3.
[10] Pl. 119, N° 11; et 120, N°s 1, 3, 4, 5, 6, 8 et 9; et 120, N°s 1 et 8.
[11] Pl. 118, N° 3.
[12] Pl. 118, N° 10.
[13] Pl. 124, N° 3. — Les Tecnburg portent deux fasces échiquetées.
[14] Pl. 101, N° 6.

niche gothique; à sa droite, l'écu de Berge; à sa gauche, celui de Homburg (?); sous ses pieds, un écu à la fasce [1].

1366. Chapitre de Minden: sous l'image de St Pierre et de St Gorgon, dans une double niche gothique, un écu penché, chargé de deux clefs passées en sautoir [2].

XVe siècle. Abbaye d'Osterberg: sous l'image de Ste Hélène, l'écu à trois feuilles de nénuphar des Tecklenburg [3].

1488. Abbaye de Weddern, sous une Vierge à mi-jambe, dans une niche gothique, un écu à la bande de cinq losanges [4].

1568. Maison des Augustines d'Osnabrück: une roue, sous un St Augustin assis dans une niche gothique [5].

Ce ne sont toutefois là que des armes de seigneur ou de fondateur; deux exemples seulement d'armoiries propres sont fournis par les sceaux suivants:

XVe siècle. Abbaye d'Ervig: sous un saint debout dans une niche gothique, un écu à la croix pattée et alaisée [6].

1469. Abbaye de Maria Rosa à Ahlen: sous une Vierge debout, accompagnée à droite et à gauche de nonnes agenouillées, une rose à deux rangées de pétales [7].

* * *

Le plus ancien sceau de ville que contienne le recueil est celui de Soest, vers 1166 [8]; il est le seul du XIIe siècle. On trouve alors, en 1219, celui de Wiedenbruck [9]; en 1230, celui de Korbach [10]; en 1231, ceux de Lippstadt [11], Herford [12], Marsberg [13], Münster [14] et Paderborn [15]; en 1232, celui de Minden [16]; en 1237, celui de Geseke [17]; etc.

La forme est presque toujours circulaire; huit sceaux ogivaux s'échelon-

---

[1] Pl. 126, No 7. — Le chapitre d'Herford porte *d'argent, à la fasce de gueules.*
[2] Pl. 101, No 4.
[3] Pl. 122, No 10.
[4] Pl. 122, No 6. — Cet écu est celui des Keppel.
[5] Pl. 140, No 9.
[6] Pl. 141, No 6.
[7] Pl. 119, No 3.
[8] Pl. IX, No 7.
[9] Pl. 74, No 5.
[10] Pl. 78, No 3.
[11] Pl. 68, No 4.
[12] Pl. 69, No 3.
[13] Pl. 74, No 2.
[14] Pl. 77, No 1.
[15] Pl. 78, No 5.
[16] Pl. 96, No 7.
[17] Pl. 82, No 8.

niche gothique; à sa droite, l'évêque de Berge; à sa gauche, celui de Fünfburg (?); sous ses pieds, un cœur à la tresse[1].

1396. Chapitre de Minden: sous l'image de St Pierre et de St Gorgon, dans une double niche gothique, un évêque penché, chargé de deux clefs passées en sautoir[2].

XVe siècle. Abbaye d'Oelenberg: sous l'image de Ste Hélène, l'évêque à trois feuilles de nénuphar des Teckenburg[3].

1458. Abbaye de Weddern, sous une Vierge à mi-jambe, dans une niche gothique, un cœur à la bande de cinq losanges[4].

1668. Maison des Augustines d'Osnabrück: une rose, sous un St Augustin assis dans une niche gothique[5].

Ce ne sont toutefois là que des armes de seigneur ou de fondateur; leurs exemples seulement d'armoiries propres sont fournis par les sceaux suivants:

XVe siècle. Abbaye d'Ilfeld: sous un saint debout dans une niche gothique, un cœur à la croix pattée et alésée[6].

1469. Abbaye de Maria Ilsea à Ahlen: sous une Vierge debout, accompagnée à droite et à gauche de nonnes agenouillées, une rose à dix rangées de pétales[7].

* * *

Le plus ancien sceau de ville que contienne le recueil est celui de Soest, vers 1166[8]; il est le seul du XIIe siècle. On trouve alors, en 1210, celui de Wiedenbrück[9]; en 1230, celui de Korbach[10]; en 1231, ceux de Lippstadt[11], Herford[12], Marsberg[13], Münster[14] et Paderborn[15]; en 1252, celui de Minden[16]; en 1257, celui de Geseke[17]; etc.

La forme est presque toujours circulaire; huit sceaux ogivaux s'rencon-

---

[1] Pl. 120, No 7. — Le chapitre d'Herford porte d'argent, à la croix de sinople.
[2] Pl. 101, No 4.
[3] Pl. 122, No 10.
[4] Pl. 122, No 6. — Cet écu est celui des Rüppel.
[5] Pl. 140, No 8.
[6] Pl. 111, No 3.
[7] Pl. 113, No 4.
[8] Pl. 17, No 7.
[9] Pl. 74, No 6.
[10] Pl. 78, No 8.
[11] Pl. 68, No 4.
[12] Pl. 69, No 3.
[13] Pl. 74, No 2.
[14] Pl. 77, No 1.
[15] Pl. 78, No 5.
[16] Pl. 86, No 7.
[17] Pl. 89, No 8.

nent de 1232[1] à 1335[2]; ceux de Rheda en 1403[3] et de la terre de Westerwalde en 1476[4] sont scutiformes.

Quand au type, le plus répandu de beaucoup est le *Bildsiegel:* l'image peut être simple ou composée.

Les sceaux à image simple peuvent eux-mêmes se subdiviser en cinq groupes suivant qu'ils portent:

1° Une représentation symbolique de la ville, des murs, une porte ou une tour. — Il en est ainsi à Borken[5], Borgentreich[6], Burgsteinfurt[7], Dortmund[8], Fürstenau[9], Liebenau[10], Menden[11], Münster[12], Nienhaus[13], Paderborn[14], Schmallenberg[15], Unna[16], Warendorf[17], etc. A Unna, les murs sont surmontés de deux bannières aux armes de la Mark.

2° L'image du Saint patron: — St Antoine à Aldendorf[18], St Clément à Drolshagen[19], St Georges à Hattingen[20], St Jean à Sundern[21], St Lambert à Koesfeld[22], St Martin à Holpe[23] et à Scudenhorst[24], St Pierre à Attendorf[25], Medebach[26], Minden[27], Soest[28] et Werl[29], la Vierge à Neuenrade[30], St Victor à Dulmen[31].

3° L'image du seigneur. — Le portrait de l'archevêque de Cologne charge

---

[1] Sceau de la ville de Minden: pl. 96, No 7.

[2] Sceau de la châtellenie de Werl: pl. 71, No 7. — Les autres se rencontrent aux pl. 66, No 5; pl. 72, Nos 2, 5 et 6; pl. 90, No 1, pl. 95, No 5.

[3] Pl. 80, No 7.

[4] Pl. 90, No 3.

[5] Pl. 70, No 2, et pl. 87, No 4.

[6] Pl. 72, No 3.

[7] Pl. 80, No 4.

[8] Pl. 75, Nos 1, 2 et 3.

[9] Pl. 92, No 14.

[10] Pl. 91, No 10.

[11] Pl. 73, No 3; pl. 82, Nos 9 et 10, et pl. 88, No 12.

[12] Pl. 77, No 1.

[13] Pl. 86, No 1.

[14] Pl. 78, Nos 5 et 6.

[15] Pl. 72, No 2.

[16] Pl. 73, Nos 1 et 2, et pl. 82, No 11.

[17] Pl. 83, Nos 2 et 3, et pl. 97, Nos 7 et 8.

[18] Pl. 97, No 9.

[19] *Ibid.*, No 11.

[20] Pl. 90, Nos 4 et 5.

[21] Pl. 88, No 6, et pl. 89, No 9.

[22] Pl. 94, No 10.

[23] Pl. 80, No 6 et pl. 92, No 2.

[24] Pl. 80, No 5.

[25] Pl. 71, Nos 2, 3 et 4, et pl. 96, No 5.

[26] Pl. 76, No 2, et pl. 100, No 4.

[27] Pl. 96, No 7.

[28] Pl. IX, No 7, et pl. 76, No 1.

[29] Pl. 71, Nos 5 et 6; pl. 88, No 9, et pl. 98, No 10.

[30] Pl. 93, No 12.

[31] Pl 74, Nos 1 et 2.

mont de 1232[1] à INNA[2]; cœur de Hinda en 1161[3] et de la tour de Wesel en 1470[4] sont semblables.

Quand un type, le plus répandu de beaucoup est le ARMenergy, l'image peut être simple ou composée.

Les sceaux à image simple peuvent aux mêmes se subdiviser en quatre groupes suivant qu'ils portent:

1° Une représentation symbolique de la ville, des murs, une porte ou une tour. — Il en est ainsi à Borken[5], Borgentreich[6], Bergzabern[7], Dorsten[8], Fürstenau[9], Lichtenau[10], Minden[11], Münster[12], Nienburg[13], Paderborn[14], Schmallenberg[15], Unna[16], Warendorf[17], etc. A Unna, les murs sont accompagnés de deux bannières aux armes de la Mark.

2° L'image du Saint patron: — St Antoine à Altendorf[18], St Gean et à Dreiskingen[19], St Georges à Hattingen[20], St Jean à Sundern[21], St Landolf à Kaufeld[22], St Martin à Holpe[23] et à Sendenhorst[24], St Pierre à Altendorf[25], Mindenbach[26], Minden[27], Soest[28] et Werl[29], la Vierge à Neuenrade[30], St Victor à Thimen[31].

3° L'image du seigneur. — Le portrait de l'archevêque de Cologne chargé

---

[1] Sceau de la ville de Minden: pl. 98, No 1.
[2] Sceau de la chatellenie de Werl: pl. 71, No 1 — Les autres se trouvent aux pl. 68, No 5; pl. 72, Nos 2, 5 et 6; pl. 90, No 1, pl. 92, No 5.
[3] Pl. 80, No 7.
[4] Pl. 80, No 3.
[5] Pl. 70, No 2, et pl. 87, No 4.
[6] Pl. 72, No 3.
[7] Pl. 80, No 4.
[8] Pl. 76, Nos 1, 2 et 3.
[9] Pl. 92, No 14.
[10] Pl. 91, No 10.
[11] Pl. 70, No 3; pl. 82, Nos 9 et 10, et pl. 88, No 12.
[12] Pl. 77, No 1.
[13] Pl. 86, No 1.
[14] Pl. 73, Nos 5 et 6.
[15] Pl. 72, No 2.
[16] Pl. 73, Nos 1 et 2, et pl. 82, No 11.
[17] Pl. 88, Nos 2 et 3, et pl. 97, Nos 7 et 8.
[18] Pl. 97, No 9.
[19] Idem, No 11.
[20] Pl. 90, Nos 4 et 5.
[21] Pl. 88, No 6, et pl. 89, No 8.
[22] Pl. 94, No 10.
[23] Pl. 89, No 6 et pl. 92, No 2.
[24] Pl. 80, No 5.
[25] Pl. 71, Nos 2, 3 et 4, et pl. 96, No 1.
[26] Pl. 76, No 2, et pl. 100, No 4.
[27] Pl. 90, No 7.
[28] Pl. 13, No 7, et pl. 76, No 1.
[29] Pl. 71, Nos 5 et 6; pl. 98, No 3, et pl. 99, No 10.
[30] Pl. 93, No 12.
[31] Pl. 74, Nos 1 et 2.

les sceaux de Hallenberg[1]; celui de l'évêque de Paderborn, les sceaux de Neheim[2] et de Salzkotten[3].

4° L'insigne du seigneur, placé dans le champ même du sceau, et non dans un écu. — Arnsberg[4] et Grevenstein[5] portent ainsi l'aigle des comtes d'Arnsberg; Bösingfeld[6], l'étoile des Sternberg; Lünen[7], le lion des la Mark; Osnabrück-Altstadt[8] et Neustadt[9], la roue de ses évêques, etc.

5° Des insignes parlants, spéciaux à la ville. — Un hêtre (Buche) à Bocholt[10]; un livre (Buch) à Bochum[11]; un cerf (Hirsch) à Hirschberg[12].

Sur un très grand nombre de sceaux, les murs ou les tours se combinent avec une autre figure. On les trouve réunis :

1° A l'image du Saint patron sur les sceaux de Beckum (buste de St Etienne)[13], de Lichtenau (Vierge)[14], de Vechta (tête de St Paul)[15], de Willebadesen (St Vit)[16], de Winterberg (buste de St Pierre)[17].

Ils se combinent avec les clefs, insigne de St Pierre, sur les sceaux de Brilon[18], Herford-Altstadt[19] et Neustadt[20], Recklinghausen[21].

2° A l'image du seigneur. — L'archevêque de Cologne figure ainsi sur les sceaux de Dorsten[22] et de Rüthen[23]; l'évêque de Paderborn sur ceux de Borgholz[24], Peckelsheim[25] et Warburg[26].

4° A l'insigne du seigneur. — La rose de Lippe charge les sceaux de

---

[1] Pl. 99, No 1.
[2] Pl. 77, Nos 5 et 6, et pl. 98, No 7.
[3] Pl. 78, Nos 1 et 2, et pl. 91, No 11.
[4] Pl. 67, No 6; pl. 82, No 1, et pl. 92, No 16.
[5] Pl. 84, No 11.
[6] Pl. 100, No 2. — Sternberg porte *d'azur, à l'étoile d'or.*
[7] Pl. 93, No 16, et pl. 97, No 6.
[8] Pl. 72, No 4; pl. 75, No 6, et pl. 85, No 6.
[9] Pl. 82, No 4, et pl. 85, Nos 1, 4 et 5. — Sur le deuxième de ces sceaux, la roue est enfermée dans un écu.
[10] Pl. 77, No 3, et pl. 87, Nos 2 et 3.
[11] Pl. 92, Nos 4 et 5.
[12] Pl. 91, No 8, et pl. 93, No 17.
[13] Pl. 97, No 2.
[14] Pl. 86, Nos 7 et 8.
[15] Pl. 72, No 1, et pl. 86, Nos 2 et 3.
[16] Pl. 81, No 2, et pl. 91, No 4.
[17] Pl. 97, No 13, et pl. 99, No 4.
[18] Pl. 66, Nos 1 et 2.
[19] Pl. 69, Nos 3 et 4, et pl. 91, Nos 2 et 3.
[20] Pl. 69, Nos 5 et 6, et pl. 91, No 1.
[21] Pl. 88, No 5, et pl. 96, No 6.
[22] Pl. 70, No 4, et pl. 88, No 7.
[23] Pl. 71, No 1.
[24] Pl. 79, No 8.
[25] Pl. 79, No 9 et pl. 91, No 6.
[26] Altstadt: pl. 76, Nos 4 et 5. — Neustadt: pl. 76, No 3, et pl. 98, No 1.

les sceaux de Hallenburg[1], celui de l'évêque de Paderborn, les sceaux de Nesselin[2] et de Sinkelotten[3].

4° L'insigne du seigneur, placé dans le champ même du sceau, et non dans un écu. — Arnsberg[4] et Grevenstein[5] portant ainsi l'aigle des comtes d'Arnsberg; Ibsingfeld[6], l'étoile des Sternberg; Lahnen[7], le lion des la Marck, Osnabrück-Altstadt[8] et Neustadt[9], la tour de ses évêques, etc.

5° Des insignes partiels, spéciaux à la ville. — Un hêtre (Buche) à Buchholz[10]; un livre (Buch) à Bocholm[11]; un cerf (Hirsch) à Hirschberg[12].

Sur un très grand nombre de sceaux, les tours en les tours se rencontrent avec une autre figure. On les trouve réunis :

1° A l'image du Saint patron sur les sceaux de Bocholm (buste de St Etienne)[13], de Lichtenau (Tierge)[14], de Vechta (tête de St Paul)[15], de Wittlessen (St Vit)[16], de Winterberg (buste de St Pierre)[17].

Ils se combinent avec les clefs, insigne de St Pierre, sur les sceaux de Brilon[18], Herford-Altstadt[19] et Neustadt[20], Recklinghausen[21].

2° A l'image du seigneur. — L'archevêque de Cologne figure ainsi sur les sceaux de Dorsten[22] et de Rüthen[23]; l'évêque de Paderborn sur ceux de Borgholz[24], Peckelsheim[25] et Warburg[26].

4° A l'insigne du seigneur. — La rose de Lippe charge les sceaux de

---

[1] Pl. 99, No 1.
[2] Pl. 77, Nos 5 et 6, et pl. 98, No 7.
[3] Pl. 78, Nos 1 et 2, et pl. 91, No 11.
[4] Pl. 67, No 9; pl. 82, No 1, et pl. 92, No 10.
[5] Pl. 81, No 11.
[6] Pl. 100, No 2. — Sternberg porte d'azur, à l'étoile d'or.
[7] Pl. 91, No 10, et pl. 97, No 3.
[8] Pl. 72, No 4; pl. 75, No 6, et pl. 85, No 6.
[9] Pl. 82, No 4, et pl. 86, Nos 1, 4 et 5. — Sur le dandisme de ces sceaux, le lion est renversé dans un écu.
[10] Pl. 77, No 3, et pl. 97, Nos 2 et 3.
[11] Pl. 92, Nos 4 et 5.
[12] Pl. 91, No 8, et pl. 95, No 12.
[13] Pl. 97, No 2.
[14] Pl. 86, Nos 7 et 8.
[15] Pl. 72, No 1, et pl. 86, Nos 2 et 3.
[16] Pl. 81, No 2, et pl. 91, No 4.
[17] Pl. 97, No 13, et pl. 99, No 4.
[18] Pl. 68, Nos 1 et 2.
[19] Pl. 68, Nos 3 et 4, et pl. 91, Nos 2 et 3.
[20] Pl. 69, Nos 5 et 6, et pl. 91, No 1.
[21] Pl. 88, No 5, et pl. 98, No 6.
[22] Pl. 70, No 4, et pl. 86, No 1.
[23] Pl. 71, No 1.
[24] Pl. 70, No 3.
[25] Pl. 70, No 2 et pl. 91, No 6.
[26] Altstadt : pl. 76, Nos 1 et 4. — Neustadt : pl. 76, No 3, et pl. 98, No 1.

Blomberg[1], Detmold[2] et Lippstadt[3]; le lion issant des anciennes armes de la Mark, ceux de Hamm[4]; la croix de Paderborn, celui de Driburg[5]; la roue d'Osnabrück, celui de Wiedenbrück[6].

5° Aux armes du seigneur. — L'écu d'Arnsberg se rencontre ainsi à Ritberg[7], celui de Bentheim à Schüttorf[8], celui de Brakel à Brakel[9], celui de Büren à Büren[10] et à Wünnenberg[11], celui de Lippe à Lemgo[12], celui de la Mark à Plettenberg[13], celui de Wittgenstein à Laasphe[14].

Les exemples de combinaisons triples sont beaucoup plus rares. A Dringenberg apparaît sous une porte l'image en buste de l'évêque de Paderborn, chargé sur la poitrine de l'écu de Lippe[15]. A Lübbeke, la porte, sous laquelle se montre l'évêque Folquin de Schwalenberg, est surmonté de l'écu des Schwalenberg[16]. Les sceaux d'Ahlen montrent une anguille (Aal) sous la porte et St-Barthelemy au-dessus[17]. A Siegen, l'écu de Nassau se trouve placé dans l'ouverture de la porte, tandis que l'archevêque de Cologne surmonte les créneaux[18]. Le sceau de Lüdenscheid est coupé par la fasce échiquetée de la Mark: au-dessous s'étend une muraille, au dessus se dresse l'image de St-Médard[19]. Un cor, insigne parlant (Horn) et la rose de Lippe accompagnent une porte sur le sceau de Horn[20].

Dans un très petit nombre de cas, les combinaisons ne renferment pas de murs ou de portes. A Eversberg, on trouve un sanglier (Eber) et l'écu des comtes d'Arnsberg[21]. A Korbach, l'image en buste de St-Kilian sort d'une demi-étoile, empruntée aux armes des Waldeck, et qui remplit toute la moitié enférieure du sceau[22]. A Nordhorn, un cor s'étale sur un semis de boules, armes des Bentheim[23]. A Kamen, la fasce échiquetée de la Mark surmonte une roue de moulin (Kammrad)[24].

---

[1] Pl. 74, No 6; pl. 90, No 10, et pl. 98, No 4 — La rose pourrait également être considérée ici comme insigne parlant.
[2] Pl. 98, No 5.
[3] Pl. 68, Nos 4, 5 et 6.
[4] Pl. 70, Nos 5 et 6.
[5] Pl. 81, No 1.
[6] Pl. 74, No 5, et pl. 85, No 2.
[7] Pl. 67, No 5.
[8] Pl. 80, No 2, et pl. 94, Nos 7 et 8.
[9] Pl. 67, No 4; pl. 79, Nos 4, 5 et 6, et pl. 97, No 1.
[10] Pl. 67, No 3; pl. 83, No 8, et pl. 91, No 15.
[11] Pl. 83, No 6.
[12] Pl. 68, No 1.
[13] Pl. 92, No 10.
[14] Pl. 88, No 8.
[15] Pl. 75, No 5.
[16] Pl. 74, Nos 3 et 4.
[17] Pl. 77, No 2, et pl. 87, Nos 10 et 11.
[18] Pl. 72, Nos 5 et 6, et pl. 86, Nos 2 et 5.
[19] Pl. 96, No 4.
[20] Pl. 68, Nos 2 et 3, et pl. 98, No 3.
[21] Pl. 93, No 11.
[22] Pl. 78, Nos 3 et 4, et pl. 98, No 8.
[23] Pl. 83, No 7.
[24] Pl. 73, Nos 5 et 6; pl. 93, Nos 1 à 4, et pl 97, No 3.

Blomberg[1], Detmold[2] et Lippe-Detmold[3], le lion issant des armoiries ornes de la Mark, ceux de Hamm[4], le aroix de Paderborn, celui de Brilon[5], la rose d'Iserlohn, celui de Wiedenbrück[6].

7° Aux armes du seigneur. — Dans d'Arnsberg se rencontre aussi à Bilberg[7], celui de Bentheim à Schüttorf[8], celui de Tecklenbourg à Bielefeld[9], celui de Büren à Büren[10] et à Wünnenberg[11], celui de Lippe à Lemgo[12], celui de la Mark à Plettenberg[13], celui de Wittgenstein à Laasphe[14].

Les exemples de combinaisons triples sont beaucoup plus rares. A Dringenberg apparaît sous une porte l'image en buste de l'évêque de Paderborn, chargé sur la poitrine de l'écu de Lippe[15]. A Lüdinghausen, la porte, sous laquelle se montre l'évêque Folquin de Schwalenberg, est surmonté de l'écu des Schwalenberg[16]. Les sceaux d'Ahlen montrent une angrille (Aal) sous la porte et St-Hubertus-an-dessus[17]. A Siegen, l'écu de Nassau se trouve placé dans l'ouverture de la porte, tandis que l'archevêque de Cologne surmonte les crénaux[18]. Le sceau de Lüdenscheid est coupé par la tresse échiquetée de la Mark; au-dessous s'étend une muraille, au dessus se dresse l'image de St-Michael[19]. Un cor, insigne particulant (Horn) et la rose de Lippe accompagnent une porte sur le sceau de Horn[20].

Dans un très petit nombre de cas, les combinaisons ne renferment pas de mars ou de portes. A Fürstenberg on trouve un sanglier (Eber) et l'écu des comtes d'Arnsberg[21]. A Kerzbach, l'image en buste de St-Kilian sort à une demi-étoile, empruntée aux armes des Waldeck, et qui remplit toute la moitié supérieure du sceau[22]. A Nordhorn, un cor s'étale sur un semis de tonles, armes des Bentheim[23]. A Kamen, la tresse échiquetée de la Mark surmonte une tête de moulin (Kammrad)[24].

---

[1] Pl. 74, Nos 6; pl. 90, No 10, et pl. 98, No 4 — La rose pourrait [illegible] dérée les armes lorraines pertant.

[2] Pl. 98, No 6.

[3] Pl. 68, Nos 4, 5 et 6.

[4] Pl. 70, Nos 5 et 6.

[5] Pl. 81, No 1.

[6] Pl. 74, No 5, et pl. 85, No 2.

[7] Pl. 67, No 5.

[8] Pl. 80, No 2, et pl. 91, Nos 7 et 8.

[9] Pl. 67, No 4; pl. 72, Nos 4, 5 et 6, et pl. 97, No 1.

[10] Pl. 67, No 3; pl. 85, No 8, et pl. 91, No 12.

[11] Pl. 83, No 6.

[12] Pl. 68, No 1.

[13] Pl. 92, No 10.

[14] Pl. 88, No 8.

[15] Pl. 76, No 5.

[16] Pl. 74, Nos 3 et 4.

[17] Pl. 77, No 2, et pl. 87, Nos 10 et 11.

[18] Pl. 72, Nos 5 et 6, et pl. 80, Nos 2 et 5.

[19] Pl. 96, No 4.

[20] Pl. 68, Nos 2 et 3, et pl. 98, No 2.

[21] Pl. 92, No 11.

[22] Pl. 78, Nos 3 et 4, et pl. 98, No 8.

[23] Pl. 83, No 7.

[24] Pl. 73, Nos 5 et 6; pl. 93, Nos 1 à 4, et pl. 97, No 3.

Lorsque deux seigneurs différents exercent leur condominium sur une même ville, cette situation se réflète assez fréquemment sur le sceau. Ceux de Marsberg[1] et de Waldeck montrent, côte à côte, l'archevêque de Cologne et l'abbé de Corvey; ceux de Geseke[2] et de Salzkotten[3], l'archevêque de Cologne et l'évêque de Paderborn; celui de Volcmarsen, l'archevêque de Cologne et le comte de Waldeck[4], celui de Beverungen, l'archevêque de Cologne et St-Vit, patron de l'abbaye de Corvey[5]; ceux d'Hümmling[6] et de Vreden[7], St-Pierre et St-Paul, patrons des diocèses de Cologne et de Münster; celui de Lügde, la croix ancrée de Pyrmont et la clef de St-Pierre[8]; ceux de Petershagen, les clefs de Minden et le *Nesselblatt* de Schaumburg[9].

Le *Wappensiegel* est peu répandu: tout le recueil n'en offre qu'une vingtaine d'exemples. Le plus ancien est fourni par la ville de Seelbach, qui porte ainsi, en 1288, un écu à la bande de trois losanges[10]. En 1341 sur le sceau de Borgentreich figure l'écu à la croix de Paderborn[11]; en 1386 sur celui de Rheine, un écu à la fasce chargée de trois étoiles[12]; en 1403 sur celui de Rheda, l'écu au lion des dynastes de ce nom[13], etc. La plupart ne remontent donc qu'aux XVe et XVIe siècles.

Parmi ces écus, un certain nombre ne sont autres que ceux des seigneurs. Ahaus[14] et Hörde[15] montrent respectivement l'écartelé d'Ahaus et les boules de Bentheim; Balve[16] et Meschede[17] portent parti: au 1er une demi croix (Cologne); au 2e une demi aigle (Arnsberg). A Stadlon, au dessus des trois fasces des sires de Lon figurent, non trois oiseaux, mais trois têtes de St-Paul, patron du diocèse de Münster[18].

Les armes du seigneur subissent parfois quelque modification. Altena porte la fasce échiquetée de la Mark surmontée d'une St-Catherine[19]; Breckerfeld, la même pièce surmontée d'une fleur de lys[20]; Werne, la fasce de Münster surmontée d'un St-Christofle[21], Verden, une demi roue[22], etc.

---

[1] Pl. 66, No 3, et pl. 91, No 5.
[2] Pl. 66, No 4.
[3] Pl. 100, No 3.
[4] Pl. 66, No 6.
[5] Pl. 82, No 2.
[6] Pl. 99, No 8.
[7] Pl. 77, No 4; pl. 84, No 12, et pl. 87, Nos 7 et 8.
[8] Pl. 81, Nos 5 à 9, et pl. 95, No 1. — Pyrmont porte *d'or, à la croix ancrée de gueules.*
[9] Pl. 89, Nos 10 et 11.
[10] Pl. 92, No 6.
[11] Pl. 79, No 10. — Cf. pl. 86, No 13.
[12] Pl. 79, No 11. — Cf. *Ibid.*, No 12.
[13] Pl. 80, No 7. — Rheda porte *d'argent, au lion de sable, armé et lampassé de gueules.*
[14] Pl. 86, No 12, et pl. 97, No 7.
[15] Pl. 93, No 7.
[16] Pl. 92, No 15.
[17] Pl. 93, No 15.
[18] Pl. 75, No 4.
[19] Pl. 97, No 12.
[20] Pl. 93, No 5.
[21] Pl. 86, No 11.
[22] Pl. 92, No 1.

Lorsque deux seigneurs différents exercent leur souveraineté sur une même ville, cette situation se reflète assez fréquemment sur le sceau. Ceux de Marsberg[1] et de Waldeck montrent, côte à côte, l'archevêque de Cologne et l'abbé de Corvey; ceux de Gesecke[2] et de Salzkotten[3], l'archevêque de Cologne et l'évêque de Paderborn; celui de Volmarstein, l'archevêque de Cologne et le comte de Waldeck[4], celui de Bevergern, l'archevêque de Cologne et St-Vit, patron de l'abbaye de Corvey[5], ceux d'Hünsingen[6] et de Vreden[7], St-Pierre et St-Paul, patrons des diocèses de Cologne et de Münster; celui de Langela, la croix ancrée de Tyrnont et la clef de St-Pierre[8]; ceux de Velmerstedt, les clefs de Minden et le Wesserbär de Schaumbourg[9].

Le Hüxpensiegel est peu répandu; tout le reconnaît n'en offre qu'une vingtaine d'exemples. Le plus ancien est fourni par la ville de Recklinghausen, qui porte ainsi, en 1288, un écu à la bande de trois losanges[10]. En 1311 sur le sceau de Horgenrieth figure l'écu à la croix de Paderborn[11]; en 1386 sur celui de Hüneborg, un écu à la fasce chargée de trois étoiles[12]; en 1409 sur celui de Hildesheim, l'écu au lion des dynastes de ce nom[13], etc. Les plusieurs ne remontent donc qu'aux XVe et XVIe siècles.

Parmi ces sceaux, un certain nombre ne sont autres que ceux des seigneurs: Abbas[14] et Hörle[15] montrent respectivement l'écartelé d'Abbas et les losanges de Bentheim; Ralve[16] et Meschede[17] portent partit: au 1er une demi-croix (Cologne); au 2e une demi-aigle (Arnsberg). A Stadlon, au dessus des trois faces des sires de Lon figurent, non trois oiseaux, mais trois têtes de St-Paul, patron du diocèse de Münster[18].

Les armes du seigneur subissent parfois quelque modification. Altena porte la fasce échiquetée de la Mark surmontée d'une St-Catherine[19]; Hirschfeld, la même pièce surmontée d'une fleur de lys[20]; Werne, la fasce de Münster surmontée d'un St-Christophe[21], Verden, une demi roue[22], etc.

---

[1] Pl. 66, No 3, et pl. 91, No 4.
[2] Pl. 69, No 4.
[3] Pl. 100, No 4.
[4] Pl. 66, No 6.
[5] Pl. 83, No 2.
[6] Pl. 99, No 8.
[7] Pl. 77, No 4; pl. 84, No 12, et pl. 87, Nos 7 et 8.
[8] Pl. 81, Nos 5 à 9, et pl. 95, No 1. — Tyrnont porte d'or, à la croix ancrée de gueules.
[9] Pl. 89, Nos 10 et 11.
[10] Pl. 92, No 6.
[11] Pl. 73, No 10. — Cf. pl. 86, No 13.
[12] Pl. 79, No 11. — Cf. 1bid., No 12.
[13] Pl. 80, No 7. — Même porte d'argent au lion de sable, armé et lampassé de gueules.
[14] Pl. 89, No 12, et pl. 97, No 7.
[15] Pl. 98, No 7.
[16] Pl. 92, No 10.
[17] Pl. 93, No 15.
[18] Pl. 76, No 4.
[19] Pl. 97, No 12.
[20] Pl. 90, No 5.
[21] Pl. 80, No 11.
[22] Pl. 82, No 1.

Bevergern porte une tête de castor (Biber)[1]; Freudenberg, un château[2]; Ferndorf, un cor[3]; Hilchenbach, un loup[4]; etc.

L'unique exemple de *Hepmsiegel* est fourni par le sceau de Berleburg, en 1334; il porte un heaume de face surmonté d'un cercle garni de plumes (?), cimier de Wittgenstein[5].

Parmi toutes les villes dont nous venons de parler, un certain nombre ont fait successivement usage de plusieurs sceaux. Dortmund en a compté neuf; Geseke, Kamen, Lügde, sept; Attendorn, six; Brakel, Lübbeke, Münster, Osnabruck-Altstadt, six; etc. En général tous reproduisent le même type, mais cette règle n'est pas absolue; les changements de souveraineté, notamment, ont parfois amené des changements de sceaux.

A Geseke, le plus ancien sceau, remontant à 1237, ne montre que des murs, accompagnés des clefs de St-Pierre[6]; en 1265, un deuxième sceau offre les portraits de l'évêque de Paderborn et de l'archevêque de Cologne[7]; l'archevêque figure seul sur un troisième sceau, en 1283[8]; en 1350 enfin, il est supplanté par l'image de St-Pierre[9].

Sur le premier sceau de Salzkotten, en 1264, sont représentés l'évêque de Paderborn et l'archevêque de Cologne[10]; à partir de 1298, on ne voit plus que l'évêque[11].

Halter scelle, à l'origine (1445) avec l'image de St-Paul, patron de diocèse[12]; on y substitue, en 1486, le buste du pape St-Sixte, placé au dessus de l'écu du seigneur[13]. A Attendorn, St-Jean-Baptiste[14] succède également en 1393 au prince des Apôtres[15] dont l'effigie ornait le sceau de 1255.

Les sceaux secrets, employés assez souvent comme contre-sceaux, apparaissent des 1270[16]. Ils présentent à Borgentreich, un écu à la croix[17]; à Brilon, un buste de St-Pierre[18]; à Detmold, une rose[19]; à Dortmund, une

---

[1] Pl. 86, No 10, et pl. 97, No 11.
[2] Pl. 92, No 11.
[3] Pl. 92, No 7.
[4] Pl. 93, No 10.
[5] Pl. 92, No 8.
[6] Pl. 82, No 8.
[7] Pl. 66, No 4.
[8] Pl. 66, No 5.
[9] Pl. 70, No 3.
[10] Pl. 100, No 3.
[11] Pl. 78, Nos 1 et 2; et pl. 91, No 11.
[12] Pl. 70, No 1; et Pl. 87, No 13.
[13] Pl. 86, No 6.
[14] Pl. 88, No 4, et pl. 98, No 9.
[15] Pl. 71, No 2.
[16] Sceau secret de Dortmund. — Pl. 84, No 1.
[17] Pl. 79, No 10, et pl. 86, No 13.
[18] Pl. 76, No 6, et pl. 97, No 10.
[19] Pl. 98, No 6.

Neveregrey porte une tête de cerfe (Hilen)[1], Neuenahrer, un chateau[2], Ferndorf, un cor[3]; Hillenbach, un loup[4], etc.

L'unique exemple de Meyweiler[5] est tourné par le scean de Harfelburg en 1331; il porte en beaume de face armoiriée d'un cercle gemm de plumes[6], cimier de Wittgenstein[7].

Parmi toutes les villes dont nous venons de parler, un certain nombre ont fait successivement usage de plusieurs sceaux. Toutefois on a remplacé seul, Gesecke, Kamen, Lüdgde, seul; Altendorn, six; Ibbenbüren, Mülnstar, Osnabruck, Altscadt, six; etc. En général ces représentent le même type, mais cette règle n'est pas absolue; les changements de souverainetés, notamment, ont parfois amené des changements de sceaux.

A Gesecke, le plus ancien sceau, remontant à 1297, ne montre que des murs, accompagnés des clefs de St-Pierre[8]; en 1305, un deuxième sceau offre les portraits de l'évêque de Paderborn et de l'archevêque de Cologne[9]; l'archevêque figure seul sur un troisième sceau, en 1383[10]; en 1560 enfin, il est remplacé par l'image de St-Pierre[11].

Sur le premier sceau de Salzkotten, en 1294, sont représentés l'évêque de Paderborn et l'archevêque de Cologne[12]; à partir de 1298, on ne voit plus que l'évêque[13].

Halter accile, à l'origine (1415) avec l'image de St-Paul, patron de diocèse[14]; on y substitue, en 1480, le buste du pape Sixte, placé au dessus de l'écu de seigneur[15]. A Altendorn, St-Jean-Baptiste[16] succède également, en 1300, au pape des Apôtres[17] dont l'effigie ornait le sceau de 1295.

Les sceaux secrets, employés assez souvent comme contre-sceaux, apparaissent des 1270[18]. Ils présentent à Borgentreich, un cœur à la croix[19]; à Brilon, un buste de St-Pierre[20]; à Detmold, une rose[21]; à Horhausen, une

[1] Pl. 80, No 10, et pl. 97, No 11.
[2] Pl. 52, No 11.
[3] Pl. 92, No 7.
[4] Pl. 93, No 10.
[5] Pl. 92, No 8.
[6] Pl. 82, No 3.
[7] Pl. 66, No 4.
[8] Pl. 60, No 5.
[9] Pl. 70, No 3.
[10] Pl. 100, No 3.
[11] Pl. 75, Nos 1 et 2, et pl. 91, No 11.
[12] Pl. 70, No 1; et Pl. 87, No 15.
[13] Pl. 86, No 6.
[14] Pl. 88, No 4, et pl. 98, No 2.
[15] Pl. 71, No 2.
[16] Sceau secret de Dortmund. — Pl. 81, No 1.
[17] Pl. 79, No 10, et pl. 86, No 12.
[18] Pl. 76, No 6, et pl. 97, No 10.
[19] Pl. 98, No 6.

aigle[1]; à Koesfeld, une tête de vache[2]; à Lemgo[3] et à Lippstadt[4], une rose; à Minden, deux clefs adossées[5]; à Münster, la tête de St-Paul[6]; à Soest, l'image de St-Patrocle[7], etc.

* * *

S'il ne fallait donner une limite à cette étude déjà bien longue, les *Sceaux Westphaliens du Moyen-Age* offriraient encore matière à de nombreuses observations. Nous en avons dit assez cependant pour montrer l'intérêt capital de l'ouvrage. On ne peut, en fermant le livre, que formuler un souhait: c'est de voir toutes les provinces de l'Empire allemand entreprendre la publication d'un semblable recueil.

Heraldisches aus dem k. k. Statthalterei-Archiv in Innsbruck.

Von Friedr. Hegi.

Die historische Bedeutung der nachfolgenden Ehrungen liegt darin, dass sie typische Beispiele bilden für die Bestrebungen der habsburgischen Fürsten, die Eidgenossen dem Reich zu erhalten und dem habsburgischen Interesse dienstbar zu machen. Bedauerlich ist dabei nur, dass wir zur Zeit nicht im stande sind, die Namen der (in Nr. 1 und 2) mit Wappen Beschenkten zu eruieren. Vielleicht kann hier ein geehrter Leser helfen!

1. König Maximilian ersucht den Erzbischof Berthold von Mainz, Erzkanzler des Reichs, zwei verdienten Eidgenossen je einen Wappenbrief auszustellen. Kaufbeuren, 19. Juni 1496.

Maximilian von gots gnaden romischer kunig etc.

Erwirdiger, lieber neue vnd curfurst. Vnnser getrewer Heinrich Lüti[8] wirdet deiner liebe zwey wappen anzeigen, zweyen Eidtgenossen zugehorig; vnd dieweil vnns diselben zwo personen ieczund in der Eidtgenossschafft zů vnnserm furnemen wol erschiessen, begern wir an dein lieb mit sonderm ernst, du wellest in diselben zwen wappenbrief furderlichen fertigen vnd dauon kein gellt nemmen lassen. Daran tůt vns dein lieb gůt gefallen.

---

[1] Pl. 84, Nos 1 à 6.
[2] Pl. 87, Nos 14 et 15; pl. 97, No 4.
[3] Pl. 74, No 8, et pl. 98, No 11.
[4] Pl. 74, No 7.
[5] Pl. 85, No 15, et pl. 89, Nos 12 et 13.
[6] Pl. 84, Nos 7 à 10.
[7] Pl. 89, No 4.
[8] „der furwar enndlich vnd wol dient vnd genåmd ist allen personen", schreibt W. v. Diesbach an Maximilian, 15. Aug. 1496. (Max. XIV. 94). Lüti, der wie andere königliche Diener, Konstans und Götz Keller v. Schleitheim, Mang Töning, Jörg Sporer aus Schaffhausen stammt, agitierte vor dem Schwabenkrieg besonders lebhaft für Kaiser und Reich. Zwei Briefe von ihm s. Max. (1494) 106, und (1495) 72.

ofyle[1]; *A Koeskeld, une ilsle de vaches*[2]; *a Lounge*[3] *et A Lighpelark*[4], *une rose*; *A Mileden, deux clefs adoseses*[5]; *a Minster, la Isle de St-Tuel*[6]; *A Reset, Image de St-Patrocle*[7], etc.

* * *

S'il ne fallait donner une liste à cette étude déjà bien longue, les Sources d'exploitations du Moyen-Age offriraient encore quelque de nouveautés observations. Nous en avons dit assez cependant pour montrer l'intérêt capital de l'ouvrage. On ne peut, en terminant le livre, que formuler un souhait: c'est de voir toutes les provinces de l'Empire allemand entreprendre la publication d'un semblable recueil.

Heraldisches aus dem k. k. Statthalterei-Archiv in Innsbruck.

Von Friedr. Hegi.

Die historische Bedeutung der nachfolgenden Erkundigen liegt darin, dass sie typische Beispiele bilden für die Bestrebungen der habsburgischen Fürsten, die Eidgenossen dem Reich zu erhalten und dem habsburgischen Interesse dienstbar zu machen. Bedauerlich ist dabei nur, dass wir zur Zeit nicht im stande sind, die Namen der (in Nr. 1 und 2) mit Wappen Beschenkten zu erfahren. Vielleicht kann hier ein geneigter Leser helfen!

1. König Maximilian ersucht den Erzbischof Berthold von Mainz, Erzkanzler des Reichs, zwei verdienten Eidgenossen je einen Wappenbrief auszustellen. Kaufbeuren, 10. Juni 1496.

Maximilian von gots gnaden romischer kunig etc.

Erwirdiger, lieber neve und curfurst. Vnser gefrewet Heinrich Lauffer wirdet deiner liebe zwey wappen anzeigen, zwayen eidgenossen zu geborig; vnd dieweil vnns dieselben zwo personen lieximd in der Eidgenossschaft zu vnnsern furnemen wol erschiessen, begern wir an dein lieb mit sonderm ernst, du wellest in dieselben zwen wappenbrief furstellen lertigen vnd dannen kein gelt nemmen lassen. Darnach tut vns dein lieb gut gefallen.

[1] Pl. 84, Nos 1 à 6
[2] Pl. 87, Nos 14 et 15; pl. 97, No 4.
[3] Pl. 71, No 8, et pl. 98, No 11.
[4] Pl. 71, No 7.
[5] Pl. 89, No 15, et pl. 90, Nos 12 et 13.
[6] Pl. 84, Nos 7 à 10
[7] Pl. 89, No 1.

[1] „der forwar eendlich vnd wol dienst vnd ennphad ist allen personen", schreibt W. v. Fürstenberch an Maximilian, 15. Aug. 1496 (Mss. XIV, 30). Auch, der wie andere kaiserliche Diplomaten und Oberst Keller v. Schlaffenau, Mang Tumbing, Jörg Spurer aus Schlettstadt erhielt vor dem Schwabenkrieg besondere Lehnbriefe für Kaiser und Reich. Zwei Briefe von 8. Mai (1494) 106, und (1496) 72.

Geben zů Kauffbeuren an suntag nach Sannt Veitstag anno etc. LXXXXVj, vnnsers reichs im elfften iare.

Ad mandatum domini regis proprium. — Dem erwirdigen Berchtoldten, erczbischouen zů Meincz, des heiligen romischen reichs in Germanien erczcannzler, vnnserm lieben neuen vnd curfursten.

Maximiliana XIV (1496—98) 68. Orig. Pap. mit Siegelspuren rückwärts.

2. Maximilian übersendet einem Chorherrn am Fraumünster in Zürich für seine Dienste einen Wappenbrief. Freiburg, 2. Juli 1498.

Maximilian:

Ersamer, lieber, andechtiger. Wir sein durch gleüpwirdig personen grüntlich bericht worden, wie du aus gutem grunt vnd naturlicher liebe, so (du), des wir nit zweiuel tragen, von deinen eltern, die vnns vnd vnnserm loblichen haws Osterreich on mittel vnnderworffen gewesen sind, auf dich gewachsen ist, sonnderlich liebe, gunst vnd willen zu vnns vnd demselben vnnserm haws Osterreich tragest, dadurch wir dir vnnser kuniclich gnad mitzuteilen vnd annder dergleich personen dardurch zů solher lieb vnd willen gegen vnns vnd demselben vnserm loblichen haws Osterreich auch zu bewegen vnd zu raiczen genaigt sind. Vnd haben darumb aus denselben vrsachen vnd sonndern gnaden dir diss wappen vnd cleinet, so wir dir hierinn verslossen zusennden, wie dann das gemalet vnd mit farben eigentlich aussgestrichen ist, verlihen vnd gegeben, vnd dir das dein leben lang zu füeren vnd zu geprauchen gegönnt vnd erlaubt, mit ernst begerennde, du wellest das also von vnns zů sondern gnaden annemen vnd in solhem deinem guten willen, liebe vnd gunst gegen vnns vnd dem obgemelten vnnserm loblichen haws Osterreich verharren. Daran beweist du vnns sonnder geuallen. Geben Freiburg mentag post Petri et Pauli.

An chorherren zum Frawen Münster zu Zürch. —

Maximiliana XIV (1496—98) 158. Concept. —

3. Erzherzog Sigmund von Österreich schenkt dem Hans Schilling von Luzern (Vater des Chronisten Diebold Schilling) eine Wappenscheibe, 1479.

Hannsen Lanczen von Liebenfels hab ich [Jörg Häl, Erzherzog Sigmunds Kammermeister] an dem heiligen Ostertag im LXXX. vnd veruallen im LXXViiij. iar geben: Item für ain wappen venster Hannsen Schilling von Lucern auf beuelch meins gnedigen herrn bezalt X gulden.

Raitbuch 1479—1481, fol. 180, Provision.

Schilling, Unterschreiber zu Luzern, wurde gleichwie der Stadtschreiber Melchior Russ u. a. am 18. Februar 1480 (Cop.-Buch 1476—80, f. 229, Bekennen) zum erzherzoglichen Provisioner mit 30 Gulden Dienstgeld jährlich aufgenommen. Dies macht unsere Annahme, dass ihm wirklich die Wappenscheibe geschenkt worden sei, höchst wahrscheinlich, während sonst obiger Wortlaut auch noch andere Deutungen zuliesse.

4. Erzherzog Sigmund schenkt eine Wappenscheibe in das Rathaus von Unterwalden, 1486.

Geben zu Kaufbeuren an sonntag nach Sanct Veitstag anno etc. LXXXXV, unseres reiches im elften iare.

Ad mandatum domini regis proprium. — Item erwirbtigen Hieronimus, erzbischofen zu Meinez, des heiligen romischen reiches in Germanien erz canczler, unserm lieben neuen vad earfurstem.

Maximilians XIV (1490—98) 68. Urk. Pap. mit Siegelspuren rückwärts.

2. Maximilian übersendet einem Oberherrn zu Frankenstein in Zürich für seine Dienste einen Wappenbrief. Freiburg, 2. Juli 1494.

Maximilian:

Erasmus, lieber, andechtiger. Wir sein durch gleichwirdig personen gerichtlich bericht worden, wie du uns gutem gerucht vad ansprüchiger liebe, so (daß) dess wir nit zweifel tragen, von deinen eltern, die vnns vad vnserm hause Osterreich on mittel vnuberwonden gewesen sind, auf dich gewuchsen ist, sonderlich liebe, gunst vad willen zu vnns vad demselben vnserm hause Osterreich tragest, dadurch wir dir vnserer kunicklich gnad mitzuteilen vad andere dergleich personen dardurch zu sollen lich vad willen gegen vnns vad demselben vnserm loblichen hause Osterreich auch zu bewegen vad zu reizen geneigt sind. Vad haben darumb aus denselben vrsachen vad sonnderlich gnaden dir dies wappen vad eleinet, so wir dir hierinn verlossen, zuschuden, wie dann das gemalet vad mit farben eigentlich ausgestrichen ist, verliehen vad gegeben, vad dir das dein leben lang zu tieren vad zu gepruchen gewont vad erlaubt, mit ernst begerende, du weltest das also von vnns zu sonnderen gnaden annemen vad in sollem deinem gutem willen, liebe vad gunst gegen vnns vad dem obgemelten vnserm loblichen hause Osterreich verharren. Darzu bewerst du vnns sonnder gefallen. Geben Freiburg montag pach Petri et Pauli.

An oberherren zum Frawen Münster zu Zürich. —

Maximilians XIV (1490—98) 183. Concept. —

3. Erzherzog Sigmund von Österreich schenkt dem Hans Schilling von Luzern (Vater des Oberunsten Diebold Schilling) eine Wappenscheibe, 1479.

Hannsen Canczen von Liebenfels hab ich lüthg Hall, Erzherzog Sigmunds Kammermeister, an dem heiligen Osterfeyg im LXXX. vad verrichten im LXXVIIII. ier geben: liem für ein wappen vnnsers Hannsen schilling von Luzern auf beschech meins gnedigen herrn bezahl X gulden.

Raitbuch 1479—1481, fol. 180. Provision.

Schilling, Unterschreiber zu Luzern, wurde gleichwie der Stadtschreiber Melchior Russ u. a. am 18. Februar 1480 (Cop.-Buch 1476—80, f. 329) bekommen zum erbarzeglichen Provisioner mit 30 Gulden Dienstgeld jährlich aufgenommen. Dies macht unsere Annahme, daß ihm wirklich die Wappenscheibe geschenkt worden sei, höchst wahrscheinlich, während sonst obiger Wortlaut auch noch andere Deutungen zuließe.

4. Erzherzog Sigmund schenkt eine Wappenscheibe in das Rathaus von Unterwalden, 1482.

Sigmund schreibt an die erzherzoglichen Räte zu Zürich, Innsbruck, 4. Oktober 1486:

...Dann von des glass wegen in der von Vnderwalden rathaus haben wir[1] zů geuallen, das eins mit ettlichen vnnsern wappen vnd klaynadten dahin gegeben vnd von vnsern wegen bezalt werde.

Sigmundiana XIVa. Miscellanea 1486–89. Concept.

Es scheint aber, dass die Bezahlung lange auf sich habe warten lassen. Denn erst am 2. Juni 1488 werden Lucas Zeiner in Zürich, einem der Mörder Schneevogels, 10 Gulden für 2 Glasfenster, das eine nach Unterwalden, das andere nach Zürich bezahlt[2]. Warum nun gerade Unterwalden diese Ehrung? Wir vermuten, dass Erzherzog Sigmund damit die durch den Möttelihandel hervorgerufene Spannung mildern wollte.

Ein Zürcher Heraldiker der Jetztzeit.

Von E. A. S.

(Hiezu Tafel XII).

Es wäre ungerecht, wenn unsere Zeitschrift nicht eines Künstlers auf dem Gebiete der Heraldik gedächte, dessen Werke bisher nur in engern Kreisen bekannt und bewundert worden sind, durch ihre Qualität aber ein weiteres Bekanntwerden längst verdient haben.

Bankdirektor R. Wäber hatte von Jugend an grosses Interesse für die Wappenkunst; so versuchte er sich zunächst im Kopieren und dann im Komponieren heraldischer Gebilde. Eine bestimmte Richtung erhielten seine ersten Werke, späterhin sein Stil durch Arbeiten Bühlers in Bern. Im Jahre 1885 gab dann Prof. J. R. Rahn Wäber den vortrefflichen Rat, in den Wappenscheiben der Landkirchen des Kantons Bern seine Vorbilder zu suchen. Das Studium dieser Glasgemälde wurde von da an für einige Jahre Wäbers Ferienbeschäftigung.

Seit 1886 sind eine Anzahl von Kompositionen aus der Feder und dem Pinsel unseres Künstlers hervorgegangen, die zum Besten gehören, was in der Schweiz auf diesem Gebiete geleistet worden ist. Wäbers sämtlichen Arbeiten liegt heraldische Kenntnis der Form und sicheres Stilgefühl zu Grunde; mit grosser Sorgfalt und gutem Geschmacke, der besonders für die Reize der Spätgotik erschlossen ist, hat Wäber in seinen Frei- und Mussestunden diese Blätter geschaffen. Es sind grossenteils Entwürfe für Glasgemälde, die fast sämtlich in der Anstalt von Carl von Bouché in München ausgeführt worden sind, daneben drei Ex-libris und kleinere, heraldisch-sphragistische Skizzen.

[1] hs.: mir.

[2] Mayr-Adlwang in Jahrbuch der kunsthistorischen Sammlungen des a. h. Kaiserhauses, XXI Nr. 19166.

Ein Älterer Heraldiker der Jetztzeit.

Von R. A. S.

(Hiezu Tafel XIII).

Es wäre ungerecht, wenn unsere Zeitschrift nicht eines Künstlers auf dem Gebiete der Heraldik gedächte, dessen Werke bisher nur in engern Kreisen bekannt und bewundert worden sind, durch ihre Qualität aber ein weiteres Bekanntwerden längst verdient haben.

Bankdirektor R. Walter hatte von Jugend an grosses Interesse für die Wappenkunst; so versuchte er sich zunächst im Kopieren und dann im Komponieren heraldischer Gebilde. Eine bestimmte Richtung erhielten seine ersten Werke, späterhin sein Stil durch Arbeiten Bühlers in Horw. Im Jahre 1889 gab dann Prof. J. R. Rahn Walter den vorteilhaften Rat, in den Wappenschulen der Landkirchen der Kantons Bern seine Vorbilder zu suchen. Das Studium dieser Glasgemälde wurde von da an für einige Jahre Walters Ferien beschäftigung.

Seit 1896 sind eine Anzahl von Kompositionen aus der Feder und dem Pinsel unseres Künstlers hervorgegangen, die zum Teil erfüllen, was in der Schweiz auf diesem Gebiete gefordert worden ist. Walters sämtlichen Arbeiten liegt heraldische Kenntnis der Form und sicherer Stilgefühl zu Grunde; mit grosser Sorgfalt und gutem Geschmacke, der besonders für die Farbe der Spätgotik erschlossen ist, hat Walter in seinen Frau- und Ehrenscheiben diese Blätter geschaffen. Es sind grossenteils Entwürfe für Glasgemälde, die fast sämtlich in der Anstalt von Carl von Bonola in München ausgeführt worden sind, daneben drei Ex-libris und kleinere, heraldisch-symbolische Skizzen.

---

[1] Ba: wah.

[2] Meyer-Aufwang in Jahrbuch der kunsthistorischen Sammlungen des a. h. Kaiserhauses XXI Nr. 10168.

Unter den Scheibenrissen heben wir hervor diejenigen mit dem Allianzwappen Wäber-Lindt (1889), das Wappen Schumacher (Bern 1890), der Schmiedenzunft (Zürich 1891), v. Muralt (Zürich 1891), das Allianzwappen Huber-Meyer (Zürich 1892), die Wappen Meyer, Jenny (Taf. XII), Studer, Geilinger, v. Muralt (1892), Wäber (Bern 1893), Kienast-Cramer, Wunderly- v. Muralt, Rob. Stehli, (Meilen und Zürich 1895). Erwähnung verdienen ferner die heraldischen Risse: Krönlein, Huber-Meyer (1899, Taf. XII), Cloetta, Escher-Abegg (1898), nach der Beschreibung einer alten Scheibe in G. Kellers Grünem Heinrich, ferner die Wappen Meyer und Ganzoni (1900).

Wir hoffen auch die kommenden Jahre werden uns noch manches feine Erzeugnis Wäberscher Heroldskunst bringen.

Sceau du premier maire de La Chaux-de-Fonds.

Par Jean Grellet.

La Chaux-de-Fonds dont l'origine remonte à la fin du 15me siècle n'eut pas de juridiction particulière jusqu'au milieu du 17me siècle. Elle dépendait au criminel, comme toutes les communes des montagnes neuchâteloises, de la juridiction de Valangin et au civil ses habitants, tous communiers de Locle, de la Sagne ou des Brenets, devaient faire juger leurs procès à la mairie dont ils étaient ressortissants, soit généralement celle du Locle, ce qui, vu l'éloignement et le climat rigoureux, n'était pas sans présenter de nombreux inconvénients, surtout en hiver. La population de La Chaux-de-Fonds ayant augmenté assez rapidement, le gouvernement de la Principauté décida d'établir pour cette commune une juridiction civile particulière et de l'ériger en Mairie ce qui fut fait par lettres patentes datées de Rouen du 2 Décembre 1656 sous la signature et le sceau d'Henri II de Longueville, prince de Neuchâtel. Dès le 8 Décembre, par lettres d'Henri II, également datées de Rouen, la charge de maire de La Chaux-de-Fonds était conférée à Abraham Robert, alors secrétaire du Conseil d'Etat et greffier du Locle. La mise en possession et l'assermentation eurent lieu quelques semaines plus tard. Voici comment les manuels du Conseil d'Etat rapportent cette installation:

Du Lundi 12 Janvier 1657.

Présidant Monseigneur le Gouverneur; assistant Messieurs David Merveilleux, Guillaume Tribolet, Pierre Chambrier, Henri Hory et Simon Merveilleux:

Le sieur Abraham Robert cy-devant secrétaire du Conseil d'Etat de S. A. en ces souverainetés estant présent et invoqué selon le désir de S. A. de remplir la charge de mayre en la justice de la Chaux-de-Fonds. Pour cest effet aurait été mis en possession de la dicte charge, à forme du serment par luy presté, et selon le contenu des patentes qu'elle en a envoyé avec l'establissement cy-devant, dont la teneur s'en suit.

Unter den Schildhaltern haben wir hervor zuheben mit den Adlaus wappen Wäber-Linnt (1880), das Wappen Schmuecker (Bern 1890), der Schnelden zunft (Zürich 1891), v. Murait (Zürich 1891), das Allianzwappen Huber-Meyer (Zürich 1892), die Wappen Meyer, Jenny (Taf. XIII), Studer, Geilinger, v. Murait (1892), Wäber (Bern 1893), Kienast-Cramer, Wundschy v. Murait, Roo, Stähli, (Mellen und Zürich 1893). Erwähnung verdienen ferner die heraldischen Ideen Krönlein, Huber-Meyer (1893, Taf. XIII), Cloetta, Isenbart-Alberg (1894), nach der Beschreibung einer alten Scheibe in d. Kellers Grünem Herrmann, ferner die Wappen Meyer und Cianxoni (1895).

Wir hoffen auch die kommenden Jahre werden uns noch manches Neue Sitzungen Wäbischer Heroldskunst bringen.

Sceau du premier maire de la Chaux-de-Fonds.

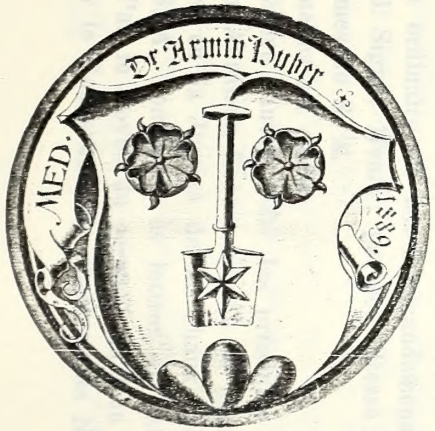
Par Jean Grellet.

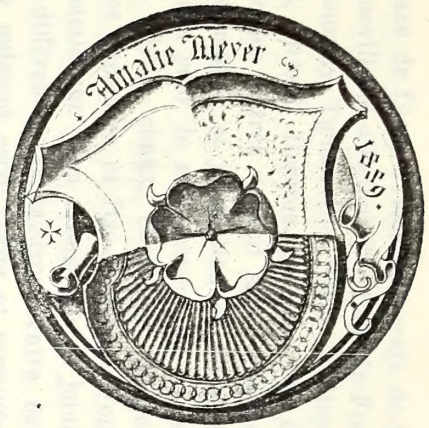
La Chaux-de-Fonds dont l'origine remonte à la fin du 15me siècle n'eut pas de juridiction particulière jusqu'au milieu du 17me siècle. Elle dépendait au criminel, comme toutes les communes des montagnes neuchâteloises, de la juridiction de Valangin et au civil ses habitants, tous ressortissants de Locle, de la Sagne ou des Brenets, devaient faire juger leurs procès à la mairie dont ils étaient ressortissants, soit généralement celle du Locle, ce qui, vu l'éloignement et le climat rigoureux, n'était pas sans présenter de nombreux inconvénients surtout en hiver. La population de la Chaux-de-Fonds ayant augmenté assez rapidement, le gouvernement de la Principauté décida d'établir pour cette commune une juridiction civile particulière et de l'ériger en Mairie ce qui fut fait par lettres patentes datées de Rouen du 2 Décembre 1656 sous la signature de le sceau d'Henri II de Longueville, prince de Neuchâtel. Puis le 8 Décembre par lettres d'Henri II, également datées de Rouen, le chetage de mairie de la Chaux-de-Fonds était confirmé à Abraham Robert, alors secrétaire du Conseil d'État et prêtier du Locle. La mise en possession et l'assermentation eurent lieu quelques semaines plus tard. Voici comment les manuels du Conseil d'État rapportent cette installation:

Du Lundi 12 Janvier 1657.

Président Monseigneur le Gouverneur; assistant Messieurs David Alleyvellieux, Guillaume Tribolet, Pierre Chambrier, Henri Hory et Simon Mayvellieux:

Le sieur Abraham Robert cy-devant secrétaire du Conseil d'Etat de S. A. en ces souverainetés estant présent et invoqué selon le désir de S. A. de remplir la charge de mayre en la justice de la Chaux-de-Fonds, l'on aest icelui aurait été mis en possession de la dicte charge, à forme du serment par luy prestés et selon le contenu des patentes qu'elle en a envoyé avec l'establissement cy-devant, dont la teneur s'en suit.





Scheibenrisse von R. Wäber

Henry par la Grace de Dieu, Prince souverain de Neuchastel et Valengin en Suisse, Duc de Longueville et d'Estouville, Pair de France, Comte de Dunois, Saint-Pol, Chaumont, Gournay, Tancarville, Baron de Montreuil, Belay, Vounans et Mérnans, Briquebert, Bresal, Hambie, Seigneur de Coulommier en Brie, a tous ceux qui les présentes lettres verront salut. Comme nous avons nouvellement créé et érigé une mairie et juridiction en basse et moyenne Justice au lieu de la Chaux-de-Fonds pour le soulagement de nos subjets du dit lieu, ensemble de ceux de la vieille chaux, Sombaille, Buttes, Valanvron, dernier Moulin, Joux Perret, Les Crosettes et Bas Monsieur, Fontaine Jaillet, Boynoud et Cernil Bourquin en partie que nous avons unis et joints en un seul corps et paroisse afin que tous différents qui naistront entre eux soyent pour causes réelles ou personnelles y puissent estre regler et terminés en première instance et estant besoin d'établir un chef en la dite mairie, qui soit au-dessus des autres justiciers, qui soit de probité, suffisance, et capacité reconnue, et qui suivant nostre désir et intention rende et fasse rendre et administrer à nos dits sujets bonne et briève Justice, sçavoir faisons que pour le bon et louable rapport qui fait nous a été de notre cher et bien amé Abraham Robert cy-devant secrétaire de nostre Conseil de ses bonnes vie et mœurs, sens, suffisance, preud'hommie et expériance. A si celuy pour ces causes et autres à ce nous mouvans, Nous avons donné et octroyer, donnons et octroyons par ces présentes l'Estat et Office de mayre en la dicte Mayrie et juridiction de la Chaux-de-Fonds, pour celuy tenir et jouir et posséder aux mêmes honneurs et authorités, droits, prééminences, prérogatives, fruits, proffits, et émoluments dont jouissent les autres mayries de nos dits comtés, ayant et exerçant basse et moyenne juridiction et ce tant qu'il nous plaira. Si donnons en mandement a nostre amé et féal gouverneur et nostre Lieutenant-général en nos dits comtés le sieur de Mollondin, qui du dit Abraham Robert pris et reçu le serment en tel cas requis et accoustumé il le remette et institue de par nous en la possession et jouissance du dit office de mayre de la Chaux-de-Fonds et d'jceluy ensemble des honneurs, authorités, droits, prééminences, fruicts, profits et émoluments susdits si le fasse, laisse, souffre jouir pleinement et paisiblement et à luy entendre et obeir par ceux qu'il appartiendra ès, choses touchant et concernant le dit office car telle est nostre intention. En temoin de quoi nous avons signé ces dictes présentes, à Jcelles faict mettre le scel de nos armes et contresigner par nostre conseiller et secrétaire ordinaire de nos commandemens. A Rouen le huitième jour de Décembre 1656. Signé: Henry; par son altesse: Boulanger, et dûment munies du sceau et armes de S. A.

Sur le dos desquelles est escrit:

Aujourd'hui douzième Janvier 1657 les présentes ayant esté exhibées et lues en conseil, le sieur Abraham Robert nommé au blanc a esté estably en la dicte charge de Mayre en la Justice de la Chaux-de-Fonds, suivant le bon plaisir et volonté de S. A., contenues ès lettres et patentes cy-devant à l'interrinement d'Icelles. Par le moyen du serment qu'il en a receu à luy faict et presté par Monseigneur le Gouverneur au chasteau de Neuchastel.

Henry par la Grace de Dieu, Prince souverain de Neuchâtel et Valangin
Suisses, Duc de Longueville et d'Estouteville, Pair de France, Comte de Tonnerre,
int Pol, Chaumont, Gournay, Tancarville, Baron de Montreuil, Helay, Gournay
Mérrans, Bricquebert, Breteuil, Hambie, Sergneur de Conlommiers en Brie, à
ux qui les présentes lettres verront salut. Comme nous avons nouvelle-
nt créé et érigé une justice et juridiction en bassa et moyenne Justice en
de la Chaux-de-Fonds pour le soulagement de nos subjets du dit lieu, en-
ble de ceux de la vieille chaux, Sonvilier, Buttes, Valanvron, derrière
nlin, Joux Perret, les Crosettes et Bois Monsieur, Fontaine Jaillet, Hayrand
Cernil Bourquin en partie que nous avons unis et joints en un seul corps et
rosse afin que tous différents qui naîtront entre ces ayant pour causes
les ou personnelles y puissent cette réglet et terminer en première instance
cetant besoin d'établir un chef en la dite justice, qui soit au-dessus des
res justiciers, qui soit de probité, suffisance, et capacité reconnue, et qui sui-
t notre désir et intention rendu et fasse rendre et administrer à nos dits
ets bonne et brève Justice, agréer faisons que pour le bon et louable
port qui fait nous a été de notre cher et bien aimé Abraham Robert ex-
ant secrétaire de notre Conseil de ses bonnes vie et mœurs, sens, suffisance,
nd'homme et expérience. A si celui pour ces causes et autres à ce nous
vant, Nous avons donné et octroyé, donnons et octroyons par ces pré-
tes l'Etat et Office de mayre en la dite Mayrie et juridiction de la Chaux-
Fonds, pour celui tenir et jouir et posséder aux mêmes honneurs et autorités,
ts, prééminences, prérogatives, fruits, profits, et émoluments dont jouissent
autres mayres de nos dits comtés, ayant et exerçant lesse et moyenne
diction et ce tant qu'il nous plaira. Si donnons en mandement à notre amé et
gouverneur et notre Lieutenant-général en nos dits comtés le sieur de
loudin, qui du dit Abraham Robert pris et reçu le serment en tel cas requis
accoutumé il le remette et instalte ou par nous ou la possession et jouis-
e du dit office de mayre de la Chaux-de-Fonds et d'icelui assemble des
ieurs, autorités, droits, prééminences, fruits, profits et émoluments susdits et
sse, laisse, souffre jouir pleinement et paisiblement et à lui entendre et obéir
ceux qu'il appartiendra ès choses touchant et concernant la dit office en
est notre intention. En témoin de quoi nous avons signé ces dites pré-
es, à Icelles faict mettre le seel de nos armes et contresigner par notre
eiller et secrétaire ordinaire de nos commandements. A Neuen le huitième
de Décembre 1750. Signé: Henry; par ord. adresse: Boulanger, et dessous
les du scean et armes de S. A.

Sur le dos desquelles est escrit:

Aujourd'hui douzième Janvier 1807 les présentes ayant été exhibées et
en conseil, le sieur Abraham Robert nommé au blanc a été assuby en la
charge de Mayre en la Justice de la Chaux-de-Fonds, suivant le bon
ir et volonté de S. A., conformes ès lettres et patentes cy-devant à lui
nement d'icelles. Par le moyen du serment qu'il en a receu à luy faict et
é par Monseigneur le Gouverneur en chastean de Neuchâtel.

Dans la principauté de Neuchâtel tout fonctionnaire d'un certain rang, magistrat, chef de juridiction, notaire devait avoir un sceau à ses armes. Au moment de sa nomination à une de ces charges le titulaire, s'il n'avait pas d'armoiries s'en composait selon son goût et même, si sa famille en possédait déjà, il n'était pas rare de lui en voir adopter de nouvelles, soit qu'il ignorât celles portées par des ancêtres ou des collatéraux, soit qu'il voulut précisément établir une distinction entre eux et lui, surtout si sa charge était plus élevée que celles revêtues par d'autres membres de la même famille; tel parait avoir été le cas du premier maire de la Chaux-de-Fonds, Abraham Robert.

Dans les archives de l'ancienne commune de la Chaux-de-Fonds se trouve sous le dossier 36 rubrique II une pièce portant le nº 10. Il s'agit d'une demande d'autorisation de faire citer deux témoins demeurant sur la montagne de Renan adressée par le maire de la Chaux-de-Fonds au baillif de la seigneurie d'Erguel, J. H. Tellung de Courtelary. Elle se termine par ces mots: «m'offrant de réciproque aux occasions. En foy de quoi j'ay signé la présante de ma main et à icelle apposé mon cachet. A la dite Chaux-de-Fonds le mardy troizième d'octobre mil six cent septante et un».

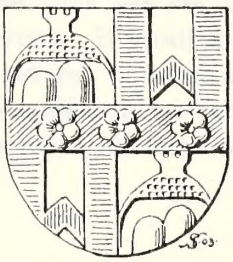


fig. 43

Le cachet[1] accompagnant la signature abondamment parafée d'Abraham Robert n'est malheureusement pas très bien conservé. Les bords en sont défectueux de sorte qu'il n'est pas possible de voir s'il était muni d'une légende. Il ne porte qu'un écusson, sans aucun ornement, dans lequel, d'après le texte du document cité plus haut, nous devons voir les armes adoptées par Robert. Elles sont écartelées portant au 1er et 4me une figure des plus étranges que nous ne saurions définer; au 2me et 3me un pal chargé d'un chevron et brochant sur le tout, une fasce chargée de trois roses. Dans la composition de ces armes Robert semble avoir emprunté le 2me et le 3me quartier à la principauté de Neuchâtel ou au comté de Valangin, en supprimant deux des chevrons. La fasce tire sans doute son origine des armes des seigneurs d'Estavayer ou de Stavay ce qui s'expliquerait par le fait que le gouverneur de Neuchâtel auquel Robert devait sa nomination à la charge de maire et dont il avait eu à se louer fréquemment pendant ses fonctions comme secrétaire du conseil d'Etat, était

[1] Nous en devons la communication à M. Arnold Robert, membre du Conseil des Etats, à la Chaux-de-Fonds.

Dans la principauté de Neuchâtel tout fonctionnaire d'un certain rang, magistrat, chef de juridiction, notaire devait avoir un sceau à ses armes. Au moment de sa nomination à une de ces charges le titulaire, s'il n'avait pas d'armoiries s'en composait selon son goût et même, si sa famille en possédait déjà, il n'était pas rare de lui en voir adopter de nouvelles, soit qu'il ignorât celles portées par des ancêtres ou des collatéraux, soit qu'il voulut précisément établir une distinction entre eux et lui, surtout si sa charge était plus élevée que celles revêtues par d'autres membres de la même famille; tel paraît avoir été le cas du premier maire de la Chaux-de-Fonds, Abraham Robert.

Dans les archives de l'ancienne communauté de la Chaux-de-Fonds se trouve sous le dossier 36 rubrique II une pièce portant la no 14. Il s'agit d'une demande d'autorisation de faire cider deux régoules démontant sur la montagne de Pouillerel adressée par le maire de la Chaux-de-Fonds au bailli de la seigneurie d'Erguel, J. H. Tellung de Courtelary. Elle se termine par des mots: «n'offrant de réciproque aux occasions. Foi de quoi j'ay signé la présente de ma main et à icelle apposé mon cachet. A la dite Chaux-de-Fonds le huitiy troisième d'octobre mil six cent septante et une.

fig. 43

Le cachet[1] accompagnant la signature abondamment paraphée d'Abraham Robert n'est malheureusement pas très bien conservé. Les bords en sont défectueux de sorte qu'il n'est pas possible de voir s'il était muni d'une légende. Il ne porte qu'un écusson, sans aucun ornement, dans lequel d'après le texte du document cité plus haut, nous devons voir les armes adoptées par Robert. Elles sont écartelées portant au 1er et 4me une figure des plus étranges que nous ne saurions définer; au 2me et 3me un pal chargé d'un chevron et brochant sur le tout, une fasce chargée de trois roses. Dans la composition de ces armes Robert semble avoir emprunté le 2me et le 3me quartier à la principauté de Neuchâtel ou au comté de Valangin, en supprimant dans des chevrons. La fasce tire sans doute son origine des armes des seigneurs d'Estavayer ou de Stavay ce qui s'explique par le fait que le gouverneur de Neuchâtel auquel Robert devait sa nomination à la charge de maire et dont il avait eu à se louer fréquemment pendant ses fonctions comme secrétaire-du conseil d'Etat, était

[1] Nous en devons la communication à M. Arnold Robert, membre du Conseil des États, à la Chaux-de-Fonds.

Jacques de Stavay-Mollondin[1] qui administra la principauté de 1646 à 1664. Quant aux 1er et 4me quartiers nous ne savons pas s'il faut y voir une coupole, une cloche, des montagnes ou tout autre objet.

D'après l'armorial du justicier Huguenin de 1660 il existait alors déjà des armoiries Robert offrant quelques variantes, mais dont la pièce principale était soit un soc de charrue, soit un fer de halebarde. Est-ce peut-être ce qu'un graveur malhabile a voulu représenter? Il faut avouer que si c'est le cas il n'y a réussi que bien imparfaitement. Ou devons-nous peut-être voir dans cette singulière figure une ruche d'abeilles? On sait que cet emblême a été adopté en 1851 par la municipalité de La Chaux-de-Fonds. Or d'après le chapitre consacré aux armes de La Chaux-de-Fonds dans l'ouvrage cité en note, on semble avoir été en 1824 sous l'impression que la commune avait possédé autrefois des armes dont le souvenir s'était perdu. On peut se demander si ce ne sont pas précisément celles qu'Abraham Robert a introduites dans le 1er et le 4me quartier de son écusson qui, s'il s'agissait en effet de la réunion héraldique des armes de la communes à celles du comté et du Gouverneur pourrait s'expliquer par le désir de créer un sceau d'office pour le mairie ou un sceau personnel destiné aux actes officiels émanant du maire Robert, plutôt que des armes de famille et l'on comprendrait pourquoi elles n'ont pas été conservées par ses descendants. La question reste cependant ouverte. Il serait dans tous les cas curieux qu'en 1671 le maire Robert ait été mu par la même idée que celle qui, deux cents ans plus tard, a présidé au choix définitif des emblêmes de La Chaux-de-Fonds. Jusqu'a présent il n'a pas été retrouvé d'autres exemplaires de ce curieux cachet.

Maler Ernst Stückelberg †.

(Hiezu Tafel XIII).

Am 14. September 1903 ist ein Schweizer Künstler dahingegangen, der es verdient, auch in dieser Zeitschrift ehrend erwähnt zu werden.

Ernst Stückelberg von Basel gehört zu den Männern, welche seit frühester Jugend ein offenes Auge für alle Äusserungen alter Kunst gehabt haben. So hat er, ein Schüler Wilhelm Wackernagels, Anspruch darauf, mit jenem Gelehrten zusammen genannt zu werden, welche die Pfade für die Erforschung des Mittelalters geebnet haben. Unzählige Skizzen, Durchzeichnungen, Abklatsche, wie auch grosse historische Gemälde legen Zeugnis dafür ab, dass der Künstler mit Sorgfalt, Treue und Fleiss alle Arten Denkmäler der Vorzeit studiert hat; im besondern hat er auch Wappen, Fahnen, Siegel und andere heraldische Ge-

[1] Voir: «La Chaux-de-Fonds, son passé et son présent», ouvrage publié à l'occasion du centenaire de l'incendie de 1794, les articles intitulés «Jacques de Stavay-Mollondin» (page 81 à 90) et «La Mairie de La Chaux-de-Fonds 1656-1848» (page 57 à 82) par Arnold Robert.

Jacques de Stavay-Mollondin[1] qui administra la principauté de 1610 à 1664. Quant aux 1er et 2e quartiers nous ne savons pas s'il faut y voir une coupole, une cloche, des montagnes ou tout autre objet.

D'après l'armorial du jésuite Hugounin de 1760 il existait alors déjà des armoiries Robert offrant quelques variantes, mais dont la pièce principale était soit un soc de charrue, soit un fer de hallebarde. Est-ce peut-être ce qu'un graveur maladroit a voulu représenter? Il faut avouer que si c'est le cas il n'y a réussi que bien imparfaitement. Ou devons-nous peut-être voir dans cette singulière figure une ruche d'abeilles? On sait que cet emblème a été adopté en 1851 par la municipalité de La Chaux-de-Fonds. On d'après le chapitre consacré aux armes de La Chaux de Fonds dans l'ouvrage cité en note, on semble avoir été en 1824 sous l'impression que la commune avait possédé autrefois des armes dont le souvenir s'était perdu. On peut se demander si ce ne sont pas précisément celles qu'Abraham Robert a introduites dans le fer et le jas quarter de son écusson qui, s'il s'agissait en effet de la création héraldique des armes de la commune, à celles du comté et du Gouverneur pourrait s'expliquer par le désir de créer un sceau d'office pour le maître ou un sceau personnel destiné aux actes officiels émanant du maire Robert, plutôt que des armes de famille et l'on comprendrait pourquoi elles n'ont pas été conservées par ses descendants. La question reste cependant ouverte. Il serait dans tous les cas curieux qu'en 1671 le maire Robert ait été mu par la même idée que celle qui, deux cents ans plus tard, a présidé au choix définitif des emblèmes de La Chaux-de-Fonds. Jusqu'à présent il n'a pas été retrouvé d'autres exemplaires de ce curieux cachet.

Maler Ernst Stückelberg †.

(Hiezu Tafel XIII).

Am 14. September 1905 ist ein Schweizer Künstler dahingegangen, der es verdient, auch in dieser Zeitschrift einmal erwähnt zu werden.

Ernst Stückelberg von Basel gehört zu den Männern, welche seit frühester Jugend ein offenes Auge für alte Aussprüche alter Kunst gehabt haben. So hat er, ein Schüler Wilhelm Wackernagels, Ausspruch darauf, mit jenen Gelehrten Kissammen genannt zu werden, welche die Pflicht für die Erforschung der Mittelalters geübet haben. Unzählige Skizzen, Inventarisationen, Abklatsche, wie auch grosse historische Gemälde legen Zeugnis dafür ab, dass der Künstler mit Sorgfalt, Treue und Fleiss alle Arten Denkmäler der Vorzeit studiert hat; im besondern hat er auch Wappen, Fahnen, Siegel und andere heraldische Ge-

[1] Voir: «La Chaux-de-Fonds, son passé et son présent», ouvrage publié à l'occasion du centenaire de l'incendie de 1794, les articles intitulés «Sceaux de Stavay-Mollondin» (page 81 à 89) et «La Mairie de la Chaux-de-Fonds 1656-1824» (page 57 à 63) par Arnold Robert.

genstände auf seinen Reisen in Italien und der Schweiz notiert, skizziert oder gezeichnet. In Kirchen, Sakristeien, Museen, Bibliotheken aller Länder hat er sich umgesehen und im besondern war er ein mit trefflichem Gedächtnis und sicherm Blick für den Stil ausgerüsteter Kenner unseres altschweizerischen Denkmälerschatzes. Wo es galt, solche Monumente zu retten und zu erhalten, war Stückelberg bei der Hand; den vaterstädtischen und vaterländischen Vereinen mit solchen Zielen gehörte er bis zu seinem Hinschied als treues Mitglied an und unsern vaterländischen Publikationen über Kunst und Altertum war er ein regelmässiger Subskribent und Leser, der Basler mittelalterlichen Sammlung ein freigebiger Mehrer.

Auch durch persönliches, pietätvolles Sammeln hat Stückelberg gar manches Altertum gerettet; in seinen Mappen fand sich manches alte heraldische Blatt. Unsere Tafel (XIII) gibt uns einen Scheibenriss, gezeichnet von dem grössten Schaffhauser Maler, Tobias Stimmer, aus seiner Sammlung alter Vorbilder wieder. Nicht nur der derbe kräftige Stil der alten Heraldik, sondern die ungebrochenen Farben derselben zogen den Künstler an. Hand in Hand damit ging ein lebhaftes Interesse für Genealogie, das ihn leitete, wenn er in Mussestunden die Porträts seiner Vorfahren zusammenstellte und deren Stamm erforschte. Sein Atrium verwahrte auch die Wachs- und Gipsmasken der Voreltern.

Wenn der Redaktor dieser Zeitschrift hier des Vaters gedenkt, so geschieht es, um den zu nennen, dem er seit Jugendzeiten Anleitung im Schauen und Anregung zum Zeichnen, Forschen und Sammeln verdankt. *E. A. S.*

Dr. Ernst Weydmann †.

Am 29. Juli erlag der junge Historiker in Chexbres einem unheilbaren Leiden, das ihm die letzten Jahre seines jungen Lebens zu einer schweren Prüfungszeit gemacht hatte. Mitten aus einer grösseren Arbeit heraus musste er sich in die Stille des Landaufenthaltes zurückziehen und dort das Geschick vollenden lassen, was ihm bestimmt war.

Ernst Weydmann wurde am 6. Dezember 1873 in St. Gallen geboren und zeigte schon früh die in seiner Familie keineswegs seltene Vorliebe für die Geschichte und Sprachvergleichung. Er besuchte die Lerberschule in Bern, das Gymnasium in Konstanz und brachte einen Teil des Jahres auf dem Gute seiner Eltern, auf Greiffenstein ob Staad zu, wo ihm eine bedeutende, historische Bibliothek das Privatstudium erleichterte. Nach einem Aufenthalte in Neuchâtel bezog er die Universität Heidelberg und studierte Philologie und Geschichte. Das fröhliche Studentenleben, das er trotz seines insichgekehrten Wesens im Kreise des Wingolf mit freudigem Anteil genoss, hat er später gemieden. Nach einigen Semestern in Zürich und Freiburg i./B. arbeitete er als Volontär auf Generallandesarchiv in Karlsruhe und promovierte am 1. Dezember 1898 mit

gestützte auf seinen Reisen in Italien und der Schweiz unterr, skizzirt oder gezeichnet. In Kirchen, Schlösseln, Museen, Bibliotheken aller Länder hat er sich umgesehen und im besondern war er an mit trefflichem Gedächtnis und sicherem Blick für den Stil mittelgotischer Kirchen unserer altschwäbischen Denkmälerschatzes. Wo es galt, solche Abbildungen zu retten und zu erhalten, war Stickelberg bei der Hand; den vaterländischen und vaterländischen Vereinen mit solchen Zielen gehörte er lös an seinem Hinscheiden als treues Mitglied an und unserm vaterländischen Publikationen über Kunst und Altertum war er ein regelmässiger Subskribent und Leser, der Inseln mittelalterlichen Sammlung ein freigebiger Mehrer.

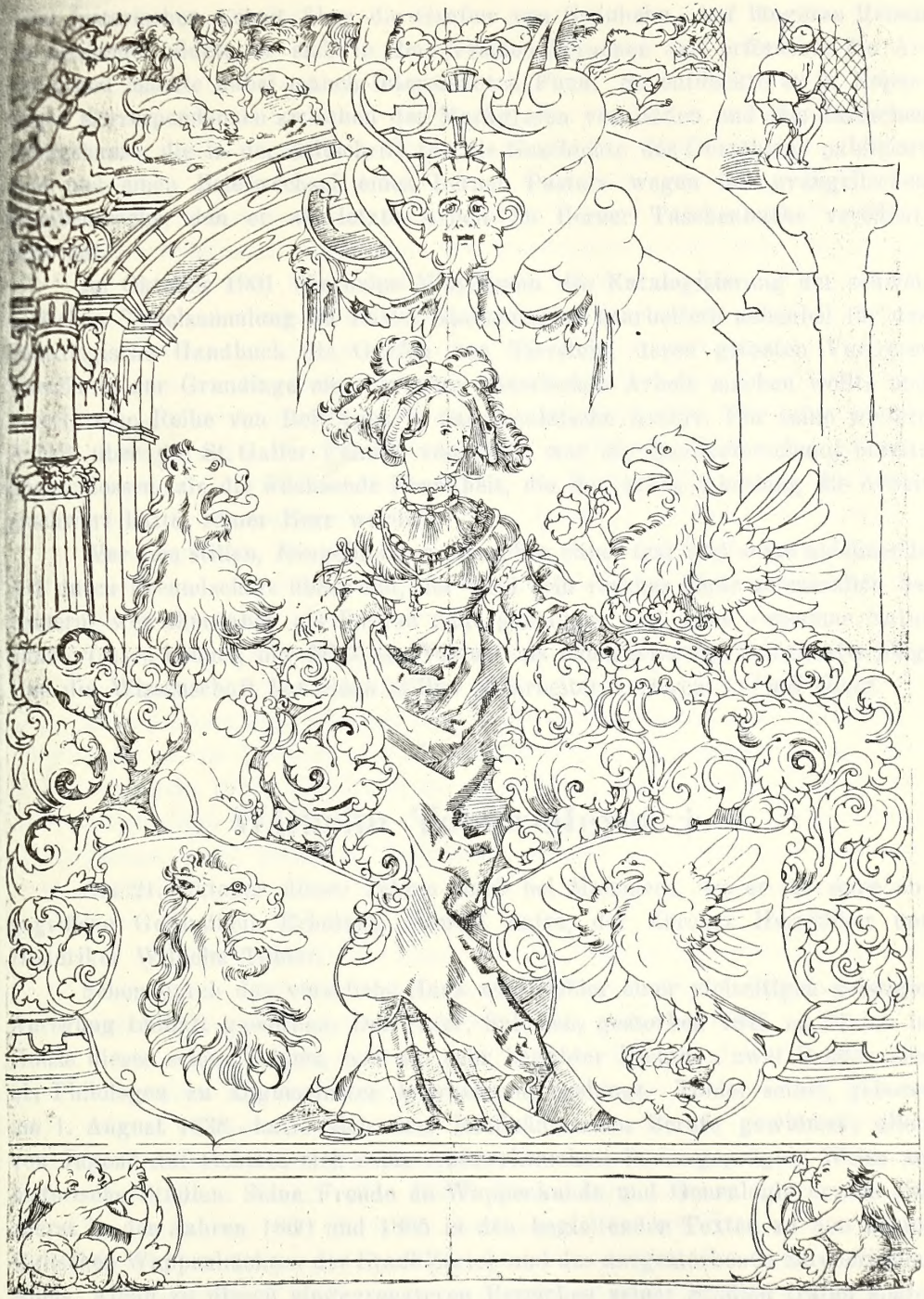
Auch durch persönliches, plastisches Sammeln hervorragender Altertum geretet; in seinen Mappen fand sich manches alte bemalte Blatt. Unsere Tafel (XIII) gibt uns einen Schatzhaus, reproduziert von dem grössten Schatzhauser Maler, Tobias Stimmer, aus seiner Sammlung alter Vorbilder wieder. Nicht nur der derbe kräftige Stil der alten Meister, sondern die ungebrochenen Farben derselben zogen den Künstler an. Hand in Hand damit ging ein lebhaftes Interesse für Genealogie, das ihn lebtete, wenn er in Mussestunden die Porträts seiner Vorfahren zusammenstellte und deren Stammbäume erforschte. Sein Adrium verwahrte auch die Wappen und Grabmäler der Voreltern.

Wenn der Redaktor dieses Zeitschrift über des Vaters gedenkt, so geschieht es, um den zu nennen, dem er seit Jugendzeiten Anleitung im Sehen und Anregung zum Zeichnen, Forschen und Sammeln verdankt. K. A. S.

Dr. Ernst Weydmann †

Am 30. Juli erlag der junge Historiker in Chicago einem unheilbaren Leiden, das ihn die letzten Jahre seines jungen Lebens an einer schweren Prüfungszeit gemacht hatte. Mitten aus einer grössen Arbeit heraus musste er sich in die Stille des Landaufenthaltes zurückziehen und auf das Geschick vollenden lassen, was ihm bestimmt war.

Ernst Weydmann wurde am 6. Dezember 1878 in St. Gallen geboren und zeigte schon früh die in seiner Familie keineswegs seltene Vorliebe für die Geschichte und Sprachvergleichung. Er besuchte die Lateinschule in Bern, das Gymnasium in Konstanz und bereitete einen Teil des Jahres auf dem Gute seiner Eltern, auf Greiffenstein ob Sissach zu, wo ihm eine bedeutende historische Bibliothek das Privatstudium erleichterte. Nach einem Aufenthalte in Neuchâtel bezog er die Universität Heidelberg und studierte Philologie und Geschichte. Das fröhliche Studentenleben, das er trotz seiner beschränkten Wesens im Kreise des Wingolf mit freudigem Anteil genoss, hat er später geniessen. Nach einigen Semestern in Zürich und Freiburg i/B. arbeitete er als Volontär auf Generallandesarchiv in Karlsruhe und promovierte am 1. Dezember 1898 mit



Allianzwappen Im Thurn - Stockar.

Scheibenriss von Tob. Stimmer (Smlg. E. Stückelberg †).

LICHTDRUCKANSTALT HENRI DESSON, BASEL.

einer historischen Arbeit über die Grafen von Sponheim. Auf längeren Reisen im Auslande bildete er sich in den fremden Sprachen aus, erforschte die Archive und machte dabei manch interessanten Fund. So entdeckte er in Kopenhagen Korrespondenzen zwischen den Markgrafen von Baden und dem dänischen Königshause, die in der Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins publiziert sind und einen Briefwechsel eines Berner Pastors wegen der evangelischen Glaubenssache, den er als letzte Arbeit im Berner Taschenbuche veröffentlicht hat.

Im Oktober 1901 übernahm Weydmann die Katalogisierung der schweizerischen Siegelsammlung im Basler Staatsarchiv, bearbeitete nebenbei für das genealogische Handbuch die Grafen von Tierstein, deren grössten Vertreter Oswald er zur Grundlage einer grossen historischen Arbeit machen wollte und lieferte eine Reihe von Beiträgen in das heraldische Archiv. Für seine weitere Arbeit über die St. Galler Familie von Watt war die Quellenforschung bereits abgeschlossen, als die wachsende Krankheit, die ihm schon jahrelang die Arbeit erschwert hatte, seiner Herr wurde.

Wer dem stillen, feingebildeten Menschen näher trat und seine ablehnende Art durch Freundschaft überwand, der wird sein rasches Ende schmerzlich betrauern, wer ihm aber als Freund nahe gestanden und seine vornehme Natur ganz erfassen konnte, der fühlt den Verlust als einen schweren Schicksalsschlag. Und die Wissenschaft hat einen stillen Mitarbeiter verloren. *Paul Ganz.*

Wilhelm Tobler-Meyer †.

Am 21. Oktober dieses Jahres starb bei Mammern, wo er für seine angegriffene Gesundheit Erholung gesucht hatte, der Zürcher Heraldiker und Historiker Wilhelm Tobler.

Schon durch das väterliche Haus war Tobler einer vielseitigen geistigen Anregung teilhaft geworden. Der Vater, Salomon, gestorben 1875 zu Zürich im Hause dieses seines Sohnes, war ein sehr begabter Dichter; zwei Brüder sind als Philologen zu allgemeinster Anerkennung gelangt. Tobler selbst, geboren am 1. August 1838, hatte sich dem kaufmännischen Berufe gewidmet; allein von Jugend auf richtete sich seine Aufmerksamkeit in ausgeprägter Weise auf historische Studien. Seine Freude an Wappenkunde und Genealogie erwies sich zuerst in den Jahren 1860 und 1865 in den begleitenden Texten zu den beiden Eglischen Wappenbüchern der Stadt Zürich und des ausgestorbenen zürcherischen Adels. Allein zu diesen eingegrenzteren Bereichen seiner Studien traten später wesentliche Erweiterungen, nach der Seite allgemeinerer historischer, rechtsgeschichtlicher, kulturgeschichtlicher Fragen, hinzu. Ebenso erwies sich in dem Verzeichnisse der grossen Wunderlyschen Sammlung eine gründliche Kenntnis des Münzwesens. Mit gutem Rechte fand 1894 die Schrift „Deutsche Familiennamen und ihre Entstehung und Bedeutung mit besonderer Rücksicht auf Zürich

ner historischen Arbeit über die Grafen von Spanheim. Auf längeren Reisen im Auslande bildete er sich in den Freiheiten ihrer Sprachen aus, erforschte die Archive und machte dabei manch interessanten Fund. So entdeckte er in Kopenhagen Korrespondenzen zwischen den Markgrafen von Baden und den dänischen Königshäusern, die in der Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins publiziert und einen Briefwechsel eines Berner Pastors wegen der evangelischen Landessprache, den er als letzte Arbeit im Berner Taschenbuche veröffentlicht hat.

Im Oktober 1901 übernahm Weydmann die Katalogisierung der sehr reichen Siegelsammlung im Basler Staatsarchiv, beschäftigte nebenbei für das genealogische Handbuch die Grafen von Tierstein, deren gräfliches Vorfahrenwald er zur Grundlage einer grossen historischen Arbeit machen wollte und erhielt eine Reihe von Beiträgen in das heraldische Archiv. Für seine weitere Arbeit über die St. Galler Familie von Watt war die Quellenforschung bereits abgeschlossen, als die wackere Krankheit, die ihm schon jahrelang die Arbeit schwer hatte, seiner Herr wurde.

Wer den stillen, feingebildeten Menschen näher trat und seine ansteckende Heiterkeit durch Freundschaft überwand, der wird sein rasches Ende schmerzlich betrauern, wer ihn aber als Freund nahe gekannten und seine vornehme Natur ganz erfassen konnte, der fühlt den Verlust als einen schweren Schicksalsschlag, und die Wissenschaft hat einen stillen Mitarbeiter verloren. *Wolf Davo.*

Wilhelm Tobler-Meyer †.

Am 21. Oktober dieses Jahres starb bei Münchenstein, wo er im Kreise seiner geistreichen Gesundheit Erholung gesucht hatte, der Zürcher Heraldiker und Historiker Wilhelm Tobler.

Schon durch das väterliche Haus war Tobler einer vielseitigen geistigen Anregung teilhaft geworden. Der Vater, Salomon, gestorben 1875 zu Zürich, im Alter dieses seines Sohnes, war ein sehr begabter Dichter, zwei Brüder sind Philologen zu allgemeinster Anerkennung gelangt. Tobler selbst, geboren 1. August 1858, hatte sich dem Kaufmannsberufe gewidmet, allein Jugend auf richtete sich seine Aufmerksamkeit in ausgesprägter Weise auf historische Studien. Seine Freude an Wappenkunde und Genealogie erwies sich erst in den Jahren 1890 und 1895 in den begeisternden Texten zu den beiden heraldischen Wappenbüchern der Stadt Zürich und des Ausgestorbenen zu Zürich. Allein zu diesen eingegrenzteren Bereichen seiner Studien traten später umfassendere Erweiterungen, nach der Seite allgemeinerer historischer, rechtlicher, kulturgeschichtlicher Fragen, hinein. Ebenso erwies sich in dem Zeichnisse der grossen Wunderlyschen Sammlung eine gründliche Kenntnis Münzwesens. Mit gutem Rechte fand 1891 die Schrift „Deutsche Familiennamen und ihre Entstehung und Bedeutung mit besonderer Rücksicht auf Zürich

und die Ostschweiz" auch in den Kreisen der Fachmänner eine günstige Aufnahme; denn der Verfasser war auf diesem sonst vom Dilettantismus oft überwucherten Gebiete sorgfältig überall auf die sachkundig gesammelten ältesten urkundlichen Zeugnisse zurückgegangen, so dass er mit Erfolg irrtümlichen Erklärungen entgegentreten konnte. Im Zürcher Taschenbuch, in diesem Schweizerischen Archiv für Heraldik, im Anzeiger für schweizerische Geschichte, an anderen Stellen sind zahlreiche Arbeiten Toblers niedergelegt, die fein eindringliches, liebevolles Verständnis der behandelten Gegenstände beweisen. So mag auf seinen 1886 im „Anzeiger" niedergelegten Artikel: „Über einige in der Schweiz sich wiederholende Gruppen von Ortsnamen" hingewiesen werden. Aber ganz besonders kehrte der Forscher mit Vorliebe immer wieder zu genealogischen Arbeiten zurück; dahin zählen z. B. seine Arbeit über die Herren von Goldenberg und Mörsburg, die in diesem „Archiv" mitgeteilte Studie über die Stühlinger ab Regensberg, von Waldhausen und in Eglisau. Eines der letzten grossen Zeugnisse sorgfältigen Fleisses widmete Tobler 1900 der zürcherischen Gesellschaft der Schildner zum Schneggen, indem er ihr zum 500jährigen Jubiläum ihres Bestandes die auf den Vorarbeiten des 1893 verstorbenen Obmanns Georg von Wyss aufgebaute Geschichte der einzelnen Schilde vom Jahre 1559 an als „Festschrift" gab.

Eben in dieser Gesellschaft der Schildner zum Schneggen, dann in der Antiquarischen Gesellschaft, in der Bogenschützengesellschaft, in der Konstaffel, in der Museumsgesellschaft hat Tobler Jahre hindurch als Mitglied, mehrfach auch in der Stellung eines Präsidenten, vortrefflich gewirkt. In Tobler haben zahlreiche Kreise Zürichs einen durch feine gesellschaftliche Begabung allgemein geschätzten Freund, aber besonders auch infolge seiner Belesenheit und vielfachen, stets präsenten Kenntnisse schwer zu ersetzenden Sachverständigen verloren.

G. Meyer von Knonau.

* * *

In Wilhelm Tobler-Meyer hat die Stadt Zürich, speziell das alte Zürich, einen treuen Bürger, unsere Gesellschaft ein eifriges Mitglied, unser Redaktionskomitee einen stets hilfsbereiten Mitarbeiter verloren.

Wilhelm Tober, 1838 im Pfarrhaus Embrach geboren, war der Sprosse einer alten Zürcherfamilie, deren Glieder sich seit Generationen dem geistlichen Stande widmeten, aber auch auf andern wissenschaftlichen Gebieten sich auszeichneten. So hat der Name auch in der schweizerischen Literaturgeschichte einen guten Klang; „Die Enkel Winkelrieds", die im Jahre 1837 erschienene Dichtung, war das Werk des Embracher Pfarrers Tobler, des Vaters unseres Verstorbenen. Es ist begreiflich, dass der reichbegabte Sohn ebenfalls den ausgesprochenen Wunsch hatte, sich einen wissenschaftlichen Beruf zu wählen; allein äussere Umstände nötigten ihn, sich dem Kaufmannsstande zu widmen, was durch verwandtschaftliche Beziehungen zu dem Chef eines grossen zürcherischen Seidenhauses begünstigt wurde. So finden wir Tobler nach einem Aufenthalt in Lyon, während vieler Jahre als Mitarbeiter im Seidenhaus Baumann älter & Co., bis er sich später im Anschluss an eine andere Firma selbständig

und die Oiseleweis" auch in den Kreisen der Forstbeamter eine gewisse Aufnahme; dann der Vorsatzer war auf diesem sonst von Dilettantenaus ich über wuchernden Gebiete sorgfältig überall auf die anerkanntig gewonnenen ältesten urkundlichen Zeugnisse zurückgegangen, so dass er mit Erfolg irrtümlichen Erklärungen entgegentreten konnte. Im Zür ber Taschenbuch, in diesem Schwei zerischen Arcadiy für Hervadik, im Anzeiger für schweizerische Geschichte, an anderen Stellen sind zahlreiche Arbeiten Tobler's niedergelegt, die sein eindringliches, liebevolles Verständnis der behandelten Gegenstände bewiesen. So mag auf seinen 1880 im „Anzeiger" niedergelegten Artikel: „Über einige in der Schweiz sich wiederholende Gruppen von Ortsnamen" hingewiesen werden. Aber ganz besonders kehrte der Forscher mit Vorliebe immer wieder zu genealogischen Arbeiten zurück; dahin zählen z. B. seine Arbeit über die Herren von Goldenberg und Mörsberg, die in diesem „Arcadiy" mitgeteilte Studie über die Stadtbürger zu Regensberg, von Wahlbonsen und in Eglisau. Eines der letzten grossen Zeugnisse sorgfältigen Fleisses widmete Tobler 1905 der zürcherischen Gesellschaft der Schuldner zum Schmeggen, indem er ihr zum 500jährigen Jubiläum ihres Bestandes die auf den Vorarbeiten des 1893 verstorbenen Ehrenmans Georg von Wyss aufgebaute Geschichte der einzelnen Schilde von Jahre 1550 an als „Festschrift" gab.

Eben in dieser Gesellschaft der Schuldner zum Schmeggen, dann in der Antiquarischen Gesellschaft, in der Bogenschützengesellschaft, in der Kon-tafel, in der Museumsgesellschaft hat Tobler Jahre hindurch als Mitglied, manchmal auch in der Stellung eines Präsidenten, vorzüglich gewirkt. In Tobler haben zahlreiche Kreise Zürichs einen durch seine gesellschaftliche Begabung allgemein geschätzten Freund, aber besonders auch infolge seiner Belesenheit und vielfachen, stets präsenten Kenntnisse schwer zu ersetzenden Sachverständigen verloren.

G. Meyer von Knonau.

* * *

In Wilhelm Tobler-Meyer hat die Stadt Zürich, speziell das alte Zürich, einen treuen Bürger, unsere Gesellschaft ein eifriges Mitglied, unser Archiv tronskomitee einen stets hilfsbereiten Mitarbeiter verloren.

Wilhelm Tobler, 1838 im Pfarrhause Embrach geboren, war der Sprosse einer alten Zürcherfamilie, deren Glieder sich seit Generationen dem geistlichen Stande widmeten, aber auch auf andern wissenschaftlichen Gebieten sich auszeichneten. So hat der Name auch in der schweizerischen Literaturgeschichte einen guten Klang; „Die Enkel Winkelriede", die im Jahre 1837 erschienene Dichtung, war das Werk des Embracher Pfarrers Tobler, des Vaters unseres Verstorbenen. Es ist begreiflich, dass der reichbegabte Sohn ebenfalls den ausgesprochenen Wunsch hatte, sich einem wissenschaftlichen Fache zu widmen; allein äussere Umstände nötigten ihn, sich dem Kaufmannsstande zu widmen, was durch verwandtschaftliche Beziehungen zu dem Chef eines grossen zürcherischen Seidenhauses begünstigt wurde. So finden wir Tobler nach einem Aufenthalt in Lyon, während vieler Jahre als Mitarbeiter im Seidenhause Baumann Bürer & Co., bis er sich später im Anschluss an eine andere Firma selbstständig

etablierte. Vor einer Reihe von Jahren übernahm er das nicht unwichtige Amt eines Beraters in Wohltätigkeitsangelegenheiten eines Anverwandten, das ihm, nachdem er sich von seinem Berufe losgesagt, zugleich auch mehr Musse zu seinem Lieblingsstudium der Genealogie und Heraldik zuliess. Auf diesem Boden war es auch, wo sich um den bereits ältern Herrn — sei es im Schosse der Antiquarischen Gesellschaft, zu deren ältesten Mitgliedern er gehörte, oder an der Tafelrunde der Gesellschaft zur Konstaffel, deren langjähriger Präsident er war, oder im Kreise der Schildner zum Schneggen, welchem Tobler noch seine letzte grössere Arbeit widmete, — eine Anzahl jüngerer Liebhaber der edeln Heroldskunst gesellten, um seinem reichen Wissen der Vergangenheit zu horchen. Tobler hat sich bereits in sehr jungen Jahren schriftstellerisch betätigt und sich durch die Herausgabe des Textes zum Zürcher Wappenbuch von Egli um die zürcherische Familiengeschichte sehr verdient gemacht. Wenn auch das Werk, speziell was die ältere Geschichte mancher Familie anbelangt, nicht immer streng wissenschaftlich genommen werden darf, — die Arbeiten des romantisch angelegten jugendlichen Autors vermochten einer nüchternen Kritik nicht immer Stand zu halten — war es immerhin Toblers Verdienst, das erste Mal die so reichlich verborgenen genealogischen Schätze auf der Zürcher Stadtbibliothek zu heben und dadurch das Interesse seiner Mitbürger an der Geschichte ihrer Familie geweckt zu haben. Dass es übrigens keineswegs nur die sog. historischen Familien waren, deren Erforschung sich Tobler widmete, bewies eine spätere Arbeit von allgemeinem historischem und auch sprachlichem Werte, eine etymologische Abhandlung über deutsche Familiennamen, besonders aus Zürich und der Ostschweiz, ein Werk, das auch dem Genealogen schon manche Nuss zu knacken half. Einen sehr wertvollen Beitrag zur zürcherischen Verfassungsgeschichte haben wir in Toblers Mitteilungen über den Erwerb des Bürgerrechtes und über die Regimentsfähigkeit im alten Zürich, eine durchaus auf urkundlichen Quellen beruhende Arbeit, worin zum erstenmal die ehemalige staatsrechtliche Stellung des zürcherischen Patriziates gegenüber der übrigen Bürgerschaft, sowie die Abhängigkeitsverhältnisse der unter städtischer Herrschaft stehenden Landbevölkerung rechtlich klargelegt worden sind.

Auch die Gesellschaft zur Konstaffel hat ihrem Präsidenten einen kurzen Abriss ihrer Geschichte, wie auch ihres ehemaligen Silberschatzes zu verdanken; weitaus wertvoller aber ist Toblers letztes grösseres Werk, das er auf Basis eines Manuskriptes aus dem Nachlass des verstorbenen Georg von Wyss, wie auch im Verein mit dem verstorbenen Heinrich Zeller-Werdmüller herausgab: die 1900 erschienene Festschrift der Gesellschaft der Schildner zum Schneggen zu ihrem 500jährigen Jubiläum. Diese Arbeit, ein genaues Verzeichnis sämtlicher Mitglieder der Gesellschaft, chronologisch geordnet und lückenlos fortgeführt vom Jahre 1557 bis zur Gegenwart, begleitet von einer Menge biographischer und genealogischer Notizen, bewies von neuem den unermüdlichen Fleiss und das grosse genealogische Wissen ihres Autors.

Es ist bereits früher auf die romantische Ader Toblers hingewiesen worden. Dieser ideale Zug seines Wesens ist es auch, der uns überall begleitet,

sammelte. Vor einer Reihe von Jahren übernahm er das nicht unwichtige Amt eines Heraldikers in Wohlthätigkeitsangelegenheiten eines Adverwandten, das ihn, nachdem er sich von seinem Berufe losgesagt, zugleich auch mehr Muse zu seinem Liebhaberstudium der Genealogie und Heraldik erließ. Auf diesem Boden war es auch, wo sich nun den bereits ältern Herrn — sei es im Schoße der Adelsrischen Gesellschaft, zu deren ältesten Mitgliedern er zählte, oder an der Tafelrunde der Gesellschaft zur Konstanzel, deren langjähriger Präsident er war, oder im Kreise der Schildner zum Schengen, welchem Tobler noch seine letzte größere Arbeit widmete, — eine Anzahl jüngerer Landsleute der edeln Heroldskunst gesellten, um seinem reichen Wissen der Vereinsgenossenschaft zu bereichern. Tobler hat sich bereits in sein jüngeres Jahren schriftstellerisch betätigt und sich durch die Herausgabe des Textes zum Zürcher Wappenbuch von Kopp um die zürcherische Familiengeschichte sehr verdient gemacht. Wenn auch das Werk, speziell was die ältere Geschichte manicher Familie anbelangt, nicht immer strenge wissenschaftlich genommen werden darf, — die Arbeiten des romanisch angelegten jugendlichen Autors verrieten einer nüchternen Kritik nicht immer Stand zu halten — war es immerhin Tobler's Verdienst, das erste Mal die so reichlich vorhandenen genealogischen Schätze auf der Zürcher Stadtbibliothek zu heben und dadurch das Interesse seiner Mitbürger an der Geschichte ihrer Familie gewecket zu haben. Dass es übrigens keineswegs nur die g. historischen Familien waren, deren Erforschung sich Tobler widmete, beweist eine spätere Arbeit von allgemeinem historischen und auch sprachlichem Werte, eine etymologische Abhandlung über deutsche Familiennamen, besonders zu Zürich und der Ostschweiz, ein Werk, das auch dem Genealogen schon manche Nuss zu knacken hat. Einen sehr wertvollen Beitrag zur zürcherischen Erbfassungsgeschichte haben wir in Tobler's Mitteilungen über den Schwerd des Burgerrechtes und über die Regimentsfähigkeit in alten Zürich, eine durchaus mit urkundlichen Quellen berufende Arbeit, wovon zum erstenmal die eine ausführliche statistische Stellung der zürcherischen Patriziate gegenüber der übrigen Burgerschaft, sowie die Abhängigkeitsverhältnisse der unterstädtischen Vorstadt stehenden Landbevölkerung rechtlich klargelegt worden sind.

Auch die Gesellschaft zur Konstanzel hat ihrem Präsidenten einen kostbaren Teil ihrer Geschichte, wie auch ihres ehemaligen Silberschatzes zu verdanken; ein wertvoller aber ist Tobler's letztes grösseres Werk, das er auf Basis des Manuskriptes aus dem Nachlass des verstorbenen Georg von Wyss, wie er im Verein mit dem verstorbenen Heinrich Zeller-Werdmüller herausgab, 1900 erschienene Festschrift der Gesellschaft der Schildner zum Schnegen ihrem 500jährigen Jubiläum. Diese Arbeit, ein genauer Verzeichnis sämtlicher Mitglieder der Gesellschaft, chronologisch geordnet und lückenlos fortführt vom Jahre 1507 bis zur Gegenwart, begleitet von einer Menge biographischer und genealogischer Notizen, beweist von neuem den unermüdlichen Fleiss und das grosse genealogische Wissen ihres Autors.

Es ist bereits früher auf die romanische Ader Tobler's hingewiesen worden. Dieser ideale Zug seines Wesens ist es auch, der uns überall begeistert,

wo wir uns des Verstorbenen erinnern, sei es als ausgezeichneten Sängers, sei es als vortrefflichen Redners, sei es in froher Geselligkeit. In diesem seinem, zu dem rastlosen Treiben der Gegenwart in so merkwürdigem Kontraste stehenden Charakterzuge, haben wir wohl auch einen Hauptgrund zu erblicken für die ungemeine Beliebtheit und Hochschätzung, deren sich Tobler überall zu erfreuen hatte. *H. S.*

Nécrologie.

Au printemps passé la mort nous enlevait un membre correspondant, M. **Léonce de Brotonne**, à Paris, membre du Conseil héraldique de France, un généalogiste et héraldiste érudit dont la courtoisie à communiquer le fruit de ses recherches n'était jamais prise en défaut.

Louis Bron-Dupin. Presque subitement et dans la force de l'âge mourait à Genève le 29 Juillet ce membre zélé de notre société dont l'activité s'est déployée dans de nombreux domaines. Excellent musicien et homme dévoué il s'est beaucoup occupé du mouvement artistique de sa ville natale, mais ses gouts le portaient plus spécialement vers tout ce qui a trait à l'armement militaire, armures, uniformes, drapeaux etc., domaine spécial dans lequel il s'était acquis des connaissances très étendues. Devenu une autorité en la matière, il fut chargé non seulement de réorganiser et cataloguer les riches collections des arsenaux de Genève et de Soleure, mais plus particulièrement de diriger toutes les installations et le classement de la salle d'armes et des costumes militaires du musée national de Zurich. Souvent aussi il a été appelé à dessiner les costumes pour des cortèges historiques et des pièces festivales en dernier lieu pour les fêtes du centenaire vaudois. Travailleur infatiguable il avait recueilli des volumes de notes et ses portefeuilles régorgeaient d'estampes et de dessins enluminés par lui et se rapportant à ses études de prédilection. Il rêvait d'utiliser tous ces matériaux pour écrire une histoire du costume militaire, mais pris par ses multiples occupations, car de toute part on faisait appel à ses connaissances et à sa bonne volonté, il n'est pas arrivé à mettre son projet à exécution. Bien qu'il ait écrit ça et là quelques articles de revue, la seule brochure qu'il ait publiée est le tirage à part d'un article paru dans les «Archives héraldiques», *le drapeau des Cent-Suisses de la garde du roi de France.* Lorsque dans nos réunions annuelles nous étions à court de communications, il suffisait de faire un signe à M. Bron pour qu'il arrivât, un énorme portefeuille sous le bras, et nous fit à l'aide de ses dessins une causerie pleine de savoir et d'humour. Grâce

Nécrologie.

Au printemps passé la mort nous enlevait un membre correspondant, M. Lecomte de Bretonnes, à Paris, membre du Conseil héraldique de France, un généalogiste et héraldiste étudit dont la nécrologie à communiquer le fruit de ses recherches n'était jamais prête en défaut.

Louis Biron-Dupin. Presque subitement et dans la force de l'âge mourait à Genève le 29 juillet ce membre zélé de notre société dont l'activité s'est déployée dans de nombreux domaines. Excellent musicien et homme lettré il s'est longtemps occupé de improvisations artistiques de la ville natale, mais ses goûts le portaient plus spécialement vers tout ce qui a trait à l'armement militaire, armures, uniformes, drapeaux, etc., domaines spécial dont lui-même il s'était inspiré des connaissances très étendues. Devenu une autorité en la matière, il fut chargé non seulement de réorganiser et classer les riches collections des armaux de Genève et de Solothurn, mais plus particulièrement de diriger toutes les installations et le classement de la salle d'armes et des costumes militaires du musée national de Zurich. Souvent aussi il a été appelé à dessiner les costumes pour des pièces historiques et des pièces festivales en dernier lieu pour les fêtes du centenaire vaudois. Travailleur infatigable il avait recueilli des volumes de notes et ses portefeuilles renfermaient d'autres et de dessins colorés par lui et se rapportant à ses études de prédilection. Il rêvait d'utiliser tous ces matériaux pour écrire une histoire du costume militaire, mais pris par ses multiples occupations, car de toute part on faisait appel à ses connaissances et à sa bonne volonté, il n'est pas arrivé à mettre son projet à exécution. Mieux qu'il ait écrit ça et là quelques articles de revue, la seule brochure qu'il ait publiée est le dirage à part d'un article paru dans les «Archives héraldiques», le drapeau des Cent-Suisses de la garde du roi de France, lorsque dans nos réunions annuelles nous étions à court de communications, il suffisait de lui un signe à M. Biron pour qu'il arrivât, un énorme portefeuille sous le bras, et nous fit à l'aide de ses dessins une causerie pleine de savoir et d'humour, vivifiée

à son caractère aimable et jovial il a aussi contribué à la gaieté de plus d'une de nos agapes héraldiques. Nous donnons ci-haut son portrait.

Félix Bovet. Le 4 septembre la société perdait ce membre fondateur, décédé à l'age de 79 ans dans sa campagne de Grandchamp, près Boudry. Bien que la théologie, la philologie et la littérature aient plus particulièrement fait l'objet de l'activité de Félix Bovet, il était avant tout un homme d'une vaste culture et d'un esprit délicat, jugeant toutes les branches des connaissances humaines dignes de son attention. Si son *Voyage en Terre-sainte,* ses études sur les Psaumes, sa *Vie de Zinzendorf* et de nombreux articles de critique littéraire et philologique lui ont assuré sa place dans le monde savant, ces travaux plus graves ne l'empêchaient pas de s'occuper aussi, à ses heures, d'art héraldique vers lequel il s'était de tous temps senti attiré. Le langage archaique du blason, les formes pleines de fantaisie de ses figures charmaient cet esprit si souriant et lorsqu'un rapprochement héraldique contribuait à résoudre un point d'histoire ou de généalogie, il en éprouvait une véritable jouissance. Il avait même été un des champions de nos héraldistes suisses par la publication qu'il entreprit en 1857 de l'*Armorial neuchâtelois,* reproduction des armes des souverains et gouverneurs qui se trouvent dans la salle des Etats au château de Neuchâtel. Le texte de ce beau livre, aujourd'hui très recherché, est modestement signé des initiales F. B.

Nul peut-être n'a suivi avec plus de sollicitude que Félix Bovet les progrès de notre organe, les *Archives héraldiques;* il les lisait encore avec intérêt pendant sa dernière maladie qui l'a tenu alité pendant près de six ans. Des amis de la première heure aussi fidèles ont droit à notre reconnaissant souvenir.

J. G.

Heraldik in Kunst und Kunstgewerbe.

Unser Mitglied Herr Jean Kauffmann in Luzern sendet uns die Abdrücke zweier von ihm gravierten Prägestöcke für heraldische Briefköpfe. Sie zeigen, dass der Künstler mit gleicher Virtuosität die gotische, wie die Renaissanceformenwelt in seinem Fach beherrscht. Herr Kauffmann ersucht unsere Leser, Freunde und Mitglieder, bei Vergebung künstlerischer Gravierarbeiten seiner Firma zu gedenken.

Unser schon mehrfach an dieser Stelle erwähntes Mitglied in Schaffhausen, Herr Holzbildhauer Streuli-Bendel, hat bei Anlass des Abbruchs der beinahe 600jährigen Basler Rheinbrücke Eichenholz von diesem ehrwürdigen Bauwerk erworben und aus demselben zahlreiche kleinere und grössere Wappenschilde, meist mit dem Baselstabe geziert, geschnitzt. Sie sind im Stil des 14., 15. und 16. Jahrhunderts nach sigillographischen und andern authentischen Vorlagen ausgeführt. Die Nachfrage war so stark, dass Herr Streuli derselben zeitweise nicht mehr genügen konnte.

Heraldik in Kunst und Kunstgewerbe.

Unser Mitglied Herr Jean Kauffmann in Luxem sendet uns die Adressbücher von ihm gewirkten Prägestöcke für heraldische Buchdrucke. Sie zeigen das der Künstler mit gleicher Virtuosität die gotische, wie die Renaissance-Formenwelt in seinem Buch beherrscht. Herr Kauffmann erfreut unsere Leser, Freunde und Mitglieder, bei Vergebung kirchlicher Gravierarbeiten zu Firma zu gedenken.

Unser schon mehrfach an dieser Stelle gewürdigtes Mitglied in Schaffhausen, Herr Holzbildhauer Strauß-Rendel, hat bei Anlass des Jubiläums der jetzigen 600jährigen Basler Rheinbrücke Modelle von diesem ehrwürdigen Bauwerk erworben und aus demselben zahlreiche kleinere und größere Wappenschilde, meist mit dem Baselstabe geziert, geschnitzt. Sie sind im Stil des 14., 15. und 16. Jahrhunderts nach sigillographischen und andern authentischen Vorlagen angefertigt. Die Nachfrage war so stark, dass Herr Strauß derselben zeitweise nicht mehr genügen konnte.

Kleinere Nachrichten.

Jurassische Wappen. Die vollständigste Sammlung jurassischer Wappen besitzt Hw. H. Pfarrer A. D'Aucourt in Miécourt. Mit unermüdlichem Fleiss hat er, Quellen der verschiedensten Art ausnützend, eine Serie von Wappenbüchern mit farbigen Einträgen angelegt, die schon bei mancher Gelegenheit Auskunft gegeben haben. Die Bände umfassen die Wappen der Bischöfe von Basel, der bischöflich Baselschen Lehen, der Äbte von Lützel, der Wohltäter von Lützel, der Klöster, Städte, Dörfer, Schlösser des Jura; daran schliesst sich ein Wappenbuch von Bellelay und eine Kopie der Wappen von Erstfelden nach der Cysatschen Handschrift in Luzern. Möchte der emsige Erforscher des Jura auch die Wappen der bürgerlichen und bäuerlichen Familien der Gegend aufzeichnen; seine Arbeit würde eine bestehende Lücke ausfüllen.

Zur Sigillographie der Grafen von Greierz und von Tierstein. Gütiger Mitteilung unseres Mitgliedes Herrn Direktor Kasser verdanken wir die Notiz, dass das historische Museum von Bern seit 1898 im Besitz eines prächtig patinierten Greierzer Siegelstempels ist, der als Sigillum minus verwendet worden zu sein scheint und Verwandschaft zeigt mit Nr. 16 des auf Siegeltafel VIII des genealogischen Handbuchs abgebildeten Typus'.

Vier Siegel von Grafen von Tierstein nach besonders schönen, von Herrn Archivschreiber Säuberlin gefertigten Abgüssen, finden sich abgebildet in „Hohkönigsburg", Vortrag von E. A. Stückelberg, 1903 (nicht im Buchhandel).

Flaggen der Schweizer Kantone in dekorativer Ausgestaltung. Entworfen von Prof. Ant. Seder. Auf einer Farbentafel der Stuttgarter „Dekorativen Vorbilder" stellt Seder eine Anzahl Entwürfe zusammen, bei denen nicht ersichtlich ist, in welcher Art sie zur Ausführung gelangen sollen, denn man wird über die Axe nicht klar. Diese ist bei einem Panner oder einer Fahne die vertikale Stange, bei einer Flagge steht sie senkrecht zum horizontal hängenden Stab. Die heraldischen Figuren stehen nun in der ersten Axe, schwere Troddeln aber verraten mit dem Titel der Entwürfe, dass Flaggen gemeint sind. Weitere Stilwidrigkeiten bestehen darin, dass Schilde, ja sogar Schildhalter in die Felder gesetzt werden, dass Inschriften, Ornamente, Schweizerkreuze und Farben, welche dem betreffenden Kantone fremd sind, in Seders Entwürfen hinzutreten. Was soll Purpur und Gold in Flaggen von Zürich, Wallis und Zug, was Grün bei Schaffhausen, Schwarz bei Solothurn und Tessin, was soll der rot-weiss gestückte Rand bei Bern, das blaue Beil bei St. Gallen, die willkürlich zugefügten und willkürlich gefärbten Wimpel, von unrichtigen Formen, wie denen des gespreizten Doppelschlüssels von Unterwalden (Fig. 31) ganz zu schweigen. Es wird in unserm Land auf dem Gebiete der Heraldik schon gerade genug gesündigt, und deshalb lehnen wir diese Entwürfe als Vorbilder des entschiedensten ab.

Kleinere Nachrichten.

Interessante Wappen. Die vollständigste Sammlung interessanter Wappen besitzt Hr. H. Pfarrer A. D'Amours in Mission. Mit unermüdlichem Fleiße hat er, Quellen der verschiedensten Art ausnützend, eine Serie von Wappenbildern mit farbigen Einträgen angelegt, die schon bei manchem Gelegenheit Auskunft gegeben haben. Die Bände umfassen die Wappen der Bischöfe von Basel, der bischöflich Baselschen Lehen, der Abte von Lützel, der Wappen von Latzel, der Klöster, Städte, Dörfer, Schlösser des Jura; dessen schliesst sich ein Wappenbuch von Bellelay und eine Kopie der Wappen von Erzgilden nach der Cysatschen Handschrift in Luzern. Möchte der emsige Forscher des Jura auch die Wappen der bürgerlichen und bäuerlichen Familien der Gegend aufzeichnen; seine Arbeit würde eine beachtenswerte Lücke ausfüllen.

Zur Sigillographie der Grafen von Greiers und von Tierstein. Gütiger Mitteilung unseres Mitgliedes Herrn Inspektor Kasser verdanken wir die Notiz, dass das historische Museum von Bern seit 1895 im Besitz eines prächtig patinierten Greierer Siegelstempels ist, der als Sigillum minus von wendet worden zu sein scheint und Verwandschaft zeigt mit Nr. 10 des und Siegeltafel VIII des genealogischen Handbuchs abgebildeten Typus.

Vier Siegel von Grafen von Tierstein noch besonders schätzen, von Herrn Archivverwalter Sauberlin gefertigten Abgüssen, finden sich abgebildet in „Hohkönigsburg", Vortrag von E. A. Stückelberg, 1903 (nicht im Buchhandel).

Flaggen der Schweizer Kantone in dekorativer Ausgestaltung. Entworfen von Prof. Ant. Sader. Auf einer Fundamentalfarbe der Stadtgarter „Dekorativen Vorbilder" stellt Sader eine Anzahl Entwürfe zusammen, bei denen nicht ersichtlich ist, in welcher Art sie zur Ausführung gelangen sollen, dann man wird über die Axe nicht klar. Diese ist bei einem Banner oder einer Fahne die vertikale Stange, bei einer Flagge steht sie senkrecht zum horizontal hängenden Stab. Die heraldischen Figuren stehen nun in der ersten Axe, schwere Tradeln aber verraten mit dem Titel der Entwürfe, dass Flaggen gemeint sind. Weitere Stilwidrigkeiten bestehen darin, dass Schilde, ja sogar Schildhalter in die Felder gesetzt werden, dass Inschriften, Ornamente, Schwizerkreuze und Farben, welche den betreffenden Kantone fremd sind, in Saders kolorierten hinzutreten. Was soll Purpur und Gold in Flaggen von Zürich, Wallis und Zug, was soll bei Schaffhausen, Schwyz bei Solothurn und Tessin, was soll der rot-weiss gestickte Rand bei Bern, das blaue Feld bei St. Gallen, die willkürlich angelegten und willkürlich gefärbten Winkel, von unterkürzten Schwänzen, wie denen des gespreizten Doppelschlüssels von Unterwalden (Fig. 31) ganz zu schweigen. Es wird in unserm Land auf dem Gebiete der Heraldik schon gerade genug gesündigt, und deshalb lehnen wir diese Entwürfe als Vorbilder dem entsprechendes ab.

Bücherchronik.

L. Schönach, Tirolische Turniere im 13. und 14. Jahrhundert. Sonderabdruck aus dem Programme der k. k. Ober-Realschule in Innsbruck, veröffentlicht am Schlusse des Schuljahres 1902/1903. Innsbruck, Wagner, Selbstverlag.

Tirol ist an chronikalischen Aufzeichnungen des Mittelalters arm. Dafür bieten die zahllosen Urkunden und die äusserst interessanten Rechnungsbücher der damaligen landesfürstlichen Kanzlei um so wertvollere Quellenmaterialien, die eine detailierte Rekonstruktion der Tirolergeschichte gestatten.

Der Verfasser genannter Arbeit, Professor an der k. k. Ober-Realschule in Innsbruck, beschäftigt sich seit etwa 20 Jahren in rastloser Tätigkeit mit der Ausbeutung der von 1288—1360 lückenlos erhaltenen 27 Rechnungsbücher der tirolischen Kanzlei, gruppiert die einzelnen Posten nach den verschiedensten Gesichtspunkten und hat im Sinne, sie mit der Zeit in Regestenform zu veröffentlichen. Denken wir an die reichhaltigen Publikationen kunsthistorischer Rechnungsposten der Jahre 1364—1626 durch Schönherr und Mayr-Adlwang in den Jahrbüchern der kunsthistorischen Sammlungen des Allerhöchsten Kaiserhauses, so dürfen wir auch dieses Vorgehen freudig begrüssen. Herr Professor Schönach ist jetzt schon jederzeit bereit, aus dem reichen Schatze seiner Forschungen Interessenten Mitteilungen zu machen. Zu dem Gebiete der heutigen Schweiz allerdings ergeben sich aus den Rechnungen nicht sehr viele Beziehungen; in Verbindung stehen fast allein die Grafen von Montfort und Werdenberg.

Mit Schönachs Schrift über die Tiroler Turniere befinden wir uns endlich einmal auf sicherem Boden bestimmter Angaben über ritterliche Waffenspiele, die im 13. und 14. Jahrhundert nicht nur in Tirol, sondern auch in Schwaben abgehalten wurden. Zwar weist der Verfasser in der Einleitung selbst darauf hin, dass sich ein genaues Datum und auch die Lokalität oft nicht bestimmen lassen. Bedenken wir aber, auf was für schwindelhaften Turnierbüchern, wie dasjenige von Rüxner, unsere Kenntnis von Turnierorten beruhte, so bilden Schönachs 44 knappe Nummern doch einen gewaltigen Fortschritt.

Wir können hier auf die einzelnen Turniere nicht näher eintreten, wollen aber, um die Arbeit zu charakterisieren, die Notiz über ein Turnier zu Zürich, das in die Jahre 1318—20 fallen muss, in extenso mitteilen (Nr. 15 bei Schönach):

„1320. 11. Juni, Tirol:

Jakob Schench, Richter in Glurns, raitet 1) de remanentiis der letzten Abrechnung vom 30. Juni 1318 Zenoberg, 2) über seine Gerichte für 2 Jahre: 21. Sept. 1318—21. Sept. 1320.

Item dedit dominis Chunrado de Schennano, Engelmaro de Vilanders et Georio de Schrovenstain euntibus in Zürch ad tornamentum cum quinque dextrariis et quatuor spadonibus pro expensis per noctem libras XVIII“.

Rückerchronik.

I. Schönnach, Tirolische Turniere im 13. und 14. Jahrhundert. Sonderdruck aus dem Programme der k. k. Ober-Realschule in Innsbruck, veröffentlicht am Schlusse des Schuljahres 1902/1903. Innsbruck, Wagner, Selbstverlag.

Tirol ist an chronikalischen Aufzeichnungen des Mittelalters arm. Darum sind die zahllosen Urkunden und die äusserst interessanten Rechnungsbücher dieses damaligen landesfürstlichen Kanzlei um so wertvollere Quellenmaterialien, eine plastische Rekonstruktion der Tirolergeschichte gestatten.

Der Verfasser genannter Arbeit, Professor an der k. k. Ober-Realschule in Innsbruck, beschäftigt sich seit etwa 30 Jahren in rastloser Tätigkeit mit Ausbeutung der von 1288—1320 inclusive erhaltenen 27 Rechnungsbücher tirolischen Kanzlei, gruppiert die einzelnen Posten nach den verschiedensten Gesichtspunkten und hat im Sinne, sie mit der Zeit in Regestenform zu veröffentlichen. Denken wir an die reichhaltigen Publikationen kunstgeschichtlicher Ausgrabungsposten der Jahre 1361—1520 durch Schönherr und Mayr-Adlwang in Jahrbüchern der kunsthistorischen Sammlungen des Allerhöchsten Kaiserhauses, so dürfen wir auch diesen Vorgelegen freudig begrüssen. Herr Professor Schönnach ist jetzt schon jederzeit bereit, aus dem reichen Schatze seiner Forschungen interessanten Mitteilungen zu machen. Zu dem Gebiete der heutigen Tirolerkunde allerdings ergeben sich aus den Rechnungen nicht sehr viele Beziehungen; in Verbindung stehen fast allein die Namen von Wandfrei und Lichtenberg.

Mit Schönnachs Schrift über die Tiroler Turniere befinden wir uns endlich auf sicherem Boden beschränkter Angaben über ritterliche Waffenspiele im 13. und 14. Jahrhundert nicht nur in Tirol, sondern auch in Schwaben und Bayern wurden. Zwar weist der Verfasser in der Einleitung selbst darauf hin, dass sich ein genaues Datum und auch die Lokalität als nicht bestimmen lassen.

Bedenken wir aber, auf was für schwindelfreien Tummelplätzen, wie manche von Rittern, unsere Kenntnis von Turnieren verdanke, so bilden solche 14 knappe Nummern doch einen gewaltigen Fortschritt.

Wir können hier auf die einzelnen Turniere nicht näher eintreten, wollen nur die Arbeit zu charakterisieren, die Notiz über ein Turnier zu Innsbruck, das in die Jahre 1318—20 fallen muss, in extenso mitteilen (Nr. 15 Schönnach):

„1320, 11. Juni, Tirol:

Jakob Schenck, Richter in Glarus, reitet 1) de reunuentiis der letzten Zusammenkunft vom 30. Juni 1318 Zenoberg, 2) über seine Geschäfte die 2 Jahre vom 1. 1318—21. Sept. 1320.

Item dedit dominis Chunrado de Schennunn, Hugeinero de Vilanders et Johanni de Schorvenstein omnibus in Nürch ad torneamentum cum quinque equis et quatuor equonibus pro expensis per mensem libras XVIII".

Es ist uns nicht möglich, in Zürich weitere Belege für dieses Turnier aufzufinden. *Friedrich Hegi.*

Bayrische Wappen. Reichsarchivdirektor Dr. Baumann hat eine Studie, betitelt: „Zur Geschichte des Lechrains und der Stadt München" in der Archivalischen Zeitschrift, Neue Folge X, erscheinen lassen.

Danach können die Wappen der bayerischen Städte und Märkte in folgende Kategorien eingeteilt werden:

1) in redende, z. B. gerade das Münchener Kindl: ein schwarzer Mönch in gelbem Felde; 2) nach der Lage gebildete; 3) das Bild des Schutzheiligen enthaltende; 4) das Wappen der Grund- und Landesherren zeigende; 5) Gebäude und Gebäudeteile aufweisende (so enthält eines der ältesten Münchener Siegel ein Tor, wahrscheinlich das schreckliche Sendlingertor!); 6) willkürlich geschaffen scheinende, noch nicht enträtselte; 7) durch Farbenwechsel oder durch Beizeichen unterschiedene.

Näheres meldet die Beil. z. Allg. Zeitg. 1903, p. 316—318.

Gesellschaftschronik.

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ SUISSE D'HÉRALDIQUE.

Die 12. Jahresversammlung der Gesellschaft hat am 3. und 4. Oktober in Solothurn stattgefunden. Nach der vorberatenden Sitzung des Vorstandes und gemeinsamem Mittagessen im Hôtel „Wirten" wurden am Nachmittag der Kirchenschatz, das Zeughaus und das neue Museum besichtigt. Besonderes Interesse bot die von unserem Mitgliede, Herrn Albert von Glutz arrangierte Ausstellung von Wappenbüchern, Diplomen und Siegeln aus Privatbesitz.

Der Generalversammlung im Gemeinderatssaal des Stadthauses wohnten 28 Mitglieder bei. Der Herr Präsident verlas den Jahresbericht, gedachte der verstorbenen Mitglieder der Gesellschaft, der Herren Léon de Brotonne, Paris; Louis Bron, Genf, Dr. Ernst Weydmann, Basel und Felix Bovet, Neuchâtel, die sich alle um die Förderung unserer Interessen verdient gemacht haben. Die Versammlung erhebt sich.

Der Quästor, Herr Bezirksrichter Hess, referiert über die Finanzlage. Bestand der Mitglieder 230.

Rechnungsauszug aus der Rechnung vom Jahre 1902

Einnahmen.

I. Mitgliederbeiträge	Fr. 2174. 45	
II. Abonnenten	„ 1010. —	
III. Verkauf	„ 126. 35	
IV. Verschiedenes	„ 69. 10	Fr. 3379. 90

Es ist uns nicht möglich, in Zürich weitere Belege für diesen Turnier aufzufinden.

Afrikjewich Alex.

Bayerische Wappen. Reichsarchivdirektor Dr. Hannsen hat eine Studie betitelt: „Zur Geschichte des Dachreiters und der Stadt-München" in der Archivalischen Zeitschrift, Neue Folge X, veröffentlichen lassen.

Danach können die Wappen der bayerischen Städte und Märkte in folgende Kategorien eingeteilt werden:

1) in redende, z. B. gerade das Münchener Kindl; ein schwarzer Mönch in gelben Felde; 2) nach der Tage gebildete; 3) das Bild des Schutzpatrons, entlehnende; 4) das Wappen der Grund- und Landesherren zeigende; 5) ein bildliche und Gebäudeteile aufweisende (so enthält einer der ältesten Münchener Siegel ein Tor, wahrscheinlich das schwedische Neuhausgerichtl); 6) willkürlich gewählten scheinende, noch nicht enträtselte; 7) durch Farbenwechsel oder durch Beizeichen unterschiedene.

Näheres meldet die Beil. z. Allg. Zeitg. 1903, n. 318—319.

Gesellschaftschronik.

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ SUISSE D'HÉRALDIQUE.

Die 12. Jahresversammlung der Gesellschaft fand am 3. und 4. Oktober in Solothurn stattgefunden. Nach der vorbereitenden Sitzung des Vorstandes und gemeinsamen Mittagessen im Hotel „Wirsen" wurden am Samstagnachmittag der Kirchenschatz, das Zeughaus und das neue Museum besichtigt. Besonders interessante bot die von unserem Mitgliede, Herrn Albert von Glutz arrangierte Ausstellung von Wappenbüchern, Diplomen und Siegeln aus Privatbesitz.

Der Generalversammlung im Gemeindesaal des Stadthauses wohnten 24 Mitglieder bei. Der Herr Präsident verlas den Jahresbericht, gedachte der verstorbenen Mitglieder der Gesellschaft, der Herren Léon de Bertouno, Paris; Louis Bron, Genf, Dr. Ernst Weydmann, Basel und Felix Bover, Neuchâtel, die sich alle um die Förderung unserer Interessen verdient gemacht haben. Die Versammlung erhebt sich.

Der Quästor, Herr Bezirksrichter Hess, referiert über die Finanzlage. Bestand der Mitglieder 239.

Rechnungsauszug aus der Rechnung vom Jahre 1902.

Einnahmen.

I. Mitgliederbeiträge	Fr. 2174. 40	
II. Abonnenten	„ 1000. —	
III. Verkauf	„ 120. 35	
IV. Verschiedenes	„ 99. 10	Fr. 3393. 90

Ausgaben.

I. Zeitschrift „Archiv“	Fr. 2293. 45	
II. Beitrag zum Genealogischen Atlas .	„ 500. —	
III. Bibliothek	„ 50. 75	
IV. Verwaltung und Verschiedenes . .	„ 596. 60	Fr. 3440. 80

Das Defizit ist durch den Nichtverkauf des Peyerschen Familienbuches und die Mehrausgabe für Siegeltafeln entstanden. Die Rechnung, von Herrn S. de Perregaux geprüft und gut befunden, wird genehmigt und verdankt.

Für die genealogische Kommission referiert Herr Dr. Diener. Die Arbeit schreitet vor, aber das Budget ist zu klein. Ein Brief von Herrn Dr. Merz mit einem Protest gegen den zu Stans gefassten, rückwirkenden Beschluss, dem Handbuche nur 500 Fr. inklusive Siegeltafeln zu bewilligen, gelangt zur Verlesung. Nach langer Diskussion über die Gültigkeit des Beschlusses und über den zur Deckung der Mehrausgabe zu wählenden Modus wird beschlossen, für 1903 und 1904 je Fr. 500 als Beitrag ans Handbuch zu bewilligen. Das Defizit soll in die allgemeine Gesellschaftsrechnung aufgenommen werden. Die Herren Dr. Diener und Dr. Roller schlagen vor, einen neuen Halbband mit eigener Paginierung zu beginnen, da das Material für die Grafenhäuser nicht zusammengebracht werden könne und es sich für den Buchhandel empfehle. Es erfolgen die Neuwahlen des Vorstandes und der beiden Kommissionen in bestätigendem Sinne. An Stelle der demissionierenden Herren Mayr von Baldegg Luzern und F. von Jecklin Chur werden in den Vorstand gewählt die Herren Jean Albert Choisy, Genf und Dr. August Burckhardt, Basel, in die Redaktionskommission an Stelle der Herren W. Tobler-Meyer und Dr. P. Ganz die Herren Dr. Robert Durrer, Stans und F. Th. A. Dubois, Lausanne. Die Kommission für das genealogische Handbuch wird durch Herrn Dr. Otto Roller, Karlsruhe vermehrt; sie soll sich ferner nach Bedürfnis kooptieren.

Zu Rechnungsrevisoren werden ernannt: Die Herren Wirz, Sarnen und Mayr von Baldegg, Luzern.

Als Versammlungsort für das nächste Jahr wird Sitten bezeichnet und beschlossen, die Verschiebung der Generalversammlung auf den Sommer dem Vorstande zu überlassen.

Wegen vorgerückter Zeit musste auf Anhörung der angekündigten Vorträge verzichtet werden.

Am Bankett in der Krone nahmen 28 Mitglieder und einige Gäste teil, offiziell war nur der Kirchenrat vertreten.

Am 4. Oktober wurde die Besichtigung von Burgdorf unternommen, wo der noch zahlreichen Gesellschaft von den gastfreundlichen Herren die recht bedeutenden Sammlungen im Schlosse, das Frankhausersche Haus und eine heraldische Ausstellung gezeigt wurde; in der letzteren fielen besonders die zahlreichen Holzstöcke zum bedrucken der Getreidesäcke auf, eine ganz einzigartige Sammlung. An dem belebten, fröhlichen Mittagessen, zu dem der Bürgergemeinderat einen Ehrentrunk gespendet hatte, sprachen die Herren Frank-

Ausgaben.

I. Zeitschrift „Archiv"	. . . .	Fr.	2292, 45
II. Beitrag zum Geneaologischen Atlas	. . .	„	600, —
III. Bibliothek	. . .	„	90, 75
V. Verwaltung und Verschiedenes	. . .	„	600, 60
		Fr.	3583, 80

Das Defizit ist durch den Nichtvorhand den Feyerzeichen Familienbudes d die Mehrausgabe für Sigelstiche entstanden. Die Rechnung, von Herrn de Perregaux geprüft und gut befunden, wird genehmigt und verdankt.

Für die genealogische Kommission referiert Herr Dr. Diener. Die Arbeit ureitet vor, aber das Budget ist zu klein. Ein Brief von Herrn Dr. Merz mit nem Protest gegen den zu Stande gekommenen, rückwirkenden Beschluss, dem ndbuche nur 500 Fr. inklusive Sigelstiche zu bewilligen, gelangt zur Verung. Nach langer Diskussion über die Gültigkeit des Beschlusses und über n zur Deckung der Mehrausgabe zu wählenden Modus wird beschlossen, für 03 und 1904 je Fr. 500 als Beitrag aus Handbuch zu bewilligen. Das Defizit l in die allgemeine Gesellschaftsrechnung aufgenommen werden. Die Herren , Diener und Dr. Roller schlagen vor, neben neuen Halbband mit eigener ginierung zu beginnen, da das Material für die Urpfarrbücher nicht zusammen bracht werden können und es sich für den Buchhandel empfiehlt. Es erfolgen Neuwahlen des Vorstandes und der beiden Kommissionen in bestätigendem ne. An Stelle der demissionierenden Herren Meyer von Baldegg Luzern und von Jecklin Chur werden in den Vorstand gewählt die Herren Jean Albert Chuisy, nf und Dr. August Burckhardt, Basel, in die Redaktionskommission an Stelle r Herren W. Tobler-Meyer und Dr. F. Gauz die Herren Dr. Robert Durrer, ns und F. Th. A. Dubois, Lausanne. Die Kommission für das genealogische handbuch wird durch Herrn Dr. Otto Roller, Karlsruhe verstärkt; sie soll sich ter nach Bedürfnis kooptieren.

Zu Rechnungsrevisoren werden ernannt: Die Herren Wirz, Sarnen und yr von Baldegg, Luzern.

Als Versammlungsort für das nächste Jahr wird Sursee bezeichnet und schlossen, die Verschiebung der Generalversammlung auf den Sommer dem rstande zu überlassen.

Wegen vorgerückter Zeit musste auf Ablesung der ungekündigten Vorge verzichtet werden.

Am Banket in der Krone nahmen 25 Mitglieder und einige Gäste teil, zieil war nur der Kirchenrat vertreten.

Am 4. Oktober wurde die Besichtigung von Burgdorf unternommen, wo r noch zahlreichen Gesellschaft von den gastfreundlichen Herren die reichlaufenden Sammlungen im Schlosse, das Frankhausersche Haus und eine valdische Ausstellung gezeigt wurde; in der letzteren fielen besonders die ichen Holzstöcke zum Bedrucken der Cartoffelsäcke auf, eine ganz einzigge Sammlung. An dem belebten, fröhlichen Mittagessen, zu dem der Burgermeisterrat einen Ehrentrunk gespendet hatte, sprachen die Herren Frank-

hauser, Grellet, Dürr und de Pury. Das Programm schloss mit dem Besuche der durch ihre schönen Glasgemälde berühmten Kirche von Laupperswil.

Basel, im November 1903.

Der Schreiber: Dr. **Paul Ganz.**

Als neue Mitglieder sind der Gesellschaft beigetreten:

Hr. Professor Ferdinand von Arx, Solothurn.
„ Dr. med. Max von Arx, Kantonsspital, Olten.
Mr Eugène Couvreu, Château de l'Aile, Vevey.
„ Henry Déonna, rue de Malagnou 53, Genève.
„ Louis Forestier, Directeur, Moudon.
„ Ernest Fay, Schützengraben 56, Basel.
Hr. Otto Hahn, Fürsprecher, Rainmattstrasse 11, Bern.
Mr Victor de Mestral-Combremont, 131 rue de Vaugirard, Paris.
„ le baron Georges de Montenach, Fribourg.
Hr. Paul Römer-Zeller, Bahnhofstrasse 71, Zürich.
„ Dr. jur. Hans Meyer-Rahn, Tödistrasse, Zürich.
Mr Charles Benziger à Munich.
„ Frédéric Amiguet à Lausanne.

An den Präsidenten der Heraldischen Gesellschaft!
Herrn ***Jean Grellet***
in ***Basel.***

Hochgeehrter Herr!

Mir kommt eine im Schweizer Archiv für Heraldik 1903 Heft 2 S. 93 enthaltene Besprechung von Dr. Lehmanns offiziellem Führer durch das Schweiz. Landesmuseum zu Gesicht, die nach allerhand Ausstellungen mit folgenden, auf den Verfasser gemünzten Worten schliesst: „Und solche Leute wagen es, Jakob Burckhardt und Moritz Heyne ihre Lehrer zu schimpfen!"

Dieser Äusserung gegenüber muss ich öffentlich betonen, welch grosse Freude es mir macht, den Vizedirektor des Schweizerischen Landesmuseums, Herrn Dr. Lehmann, der bis zum Jahre 1883 in Basel unter mir studierte und 1885 zu Göttingen durch eine germanistisch-archäologische Abhandlung und ein abgelegtes mündliches Examen die philosophische Doktorwürde mit hohem Lob erwarb, meinen Schüler nennen zu können, und dass diese Freude auch durch einige sinnentstellende Druckfehler seines Führers nicht gemindert wird.

Göttingen, 15. August 1903. ***M. Heyne.***

Wir überlassen es dem Leser, zu urteilen, ob in der vierten Auflage eines Buches grobe Verstösse noch als Druckfehler Entschuldigung finden können. *E. A. St.*

Zu verkaufen.

Ca. 150 gut erhaltene heraldische Zinkclichés in Strich- und Netzmanier. Näheres bei Juchli und Beck, Druckerei, Zürich.

Druck von Schulthess & Co., Zürich.

bauser, Gerlegl, Dürr und de Pury. Das Programm schloss mit dem Besuche der durch ihre schönen Glasgemälde berühmten Kirche von Laufenburg.

Basel, im November 1903.

Der Schriftführer: Dr. Paul Ganz.

Als neue Mitglieder sind der Gesellschaft beigetreten:

Hr. Professor Ferdinand von Arx, Solothurn.
» Dr. med. Max von Arx, Kantonsspital, Olten.
Mr. Eugène Couvreu, Château de l'Aile, Vevey.
» Henry Décoppet, rue de Malagnou 53, Genève.
» Louis Forestier, Directeur, Moudon.
» Ernest Fay, Schützengraben 56, Basel.
Hr. Otto Hahn, Fürsprecher, Raisinastrasse 11, Bern.
Mr. Victor de Montal-Combernoux, 131 rue de Vaugirard, Paris.
» le baron Georges de Montenach, Fribourg.
Hr. Paul Rüfener-Keller, Bahnhofstrasse 71, Zürich.
» Dr. jur. Hans Meyer-Rahn, Tödistrasse, Zürich.
Mr. Charles Brenzier à Munich.
» Frédéric Amignet à Lausanne.

An den Präsidenten der Hydrologischen Gesellschaft,
Herrn Jean Gysler
in Aarau.

Hochgeehrter Herr!

Mir kommt eine im Schweizer Jahrbuch für Hydrologie 1902 Heft 2 S. 93 enthaltene Besprechung von Dr. Lehmanns offiziellem Führer durch das Schweiz. Landesmuseum zu Gesicht, die noch aufrechtend Ausstellungen mit folgenden, auf den Verfasser gemünzten Worten schliesst: „Und solche Leute wagen es, Jakob Burckhardt und Moritz Heyne ihre Lehrer zu schimpfen“.

Dieser Äusserung gegenüber muss ich öffentlich bekennen, welch grosse Freude es mir macht, den Vizedirektor des Schweizerischen Landesmuseums, Herrn Dr. Lehmann, der bis zum Jahre 1885 in Basel unter mir studierte und 1885 zu Göttingen durch eine germanistisch-archäologische Abhandlung und ein abgelegtes mündliches Examen die philosophische Doktorwürde mit hohem Lob erwarb, meinen Schüler nennen zu können, und dass diese Freude auch durch einige abmunterstellende Druckfehler seines Führers nicht gemindert wird.

Göttingen, 22. August 1903.

H. Meyner.

Wir überlassen es dem Leser, zu urteilen, ob in der vierten Auflage eines Buches grobe Verstösse noch als Druckfehler Entschuldigung finden können.

A. J. S.

Zu verkaufen.

Ca. 150 gut erhaltene bernadische Zinkschilder in Strich- und Netzmanier. Näheres bei Jaeckli und Beck, Druckerei, Zürich.

Druck von Schulthess & Co., Zürich.

ARCHIVES HÉRALDIQUES SUISSES

Schweizerisches Archiv für Heraldik

Organe de la Société Suisse d'Héraldique

1904

Mit XI Tafeln und 58 Textbildern

ZURICH
IMPRIMERIE SCHULTHESS & Co.
1904

Inhaltsverzeichnis.

TABLE DES MATIÈRES.

pag.

Ein heraldisches Kunstwerk des 17. Jahrhunderts (Tafel III) . . 1
Les Faucigny de Fribourg (Planche IV) 8
Encore le sceau du maire Robert, par Jean Grellet 12
Armoiries valaisannes à Valère, peintes par R. A. Nuscheler . . 14
Das Familienbuch des Gardehauptmanns Ritter Jost Segesser, von Dr. Hans A. v. Segesser und Dr. Robert Durrer (Tafel VII und Stammtafel) 21
Les nobles Laurent de Lausanne, par André Kohler (Planche VIII) 39
Fribourg et le butin de Bourgogne, Notes héraldiques . . . 45
Les armes de l'évêque Guillaume de Menthonay à la cathédrale de Lausanne, par Fréd. Th. Dubois 48
Heraldik in Kunst und Kunstgewerbe 51
Genealogische Notizen zur zürcherischen Handels- und Industriegeschichte im 18. Jahrhundert 57
Reversalschreiben dess Abtss und Decans namenss dess ganzen Convents zu Dissentiss wegen dem Wapen und Titul dess Abtss. Anno 1651 den 27t. Aprilis 70
Les Armes de la ville d'Yverdon, par John Landry (Planche X) . 71
Das Siegel des Basler Goldschmieds Balthasar Hützschin, von E. Major 89
Eine Wappenschenkung des 14. Jahrhunderts, von A. Plüss . . 93
Bonbonnière aux armes de Muralt, par Jean Grellet . . . 96
Les armoiries de Mgr. Joseph Deruaz évêque de Lausanne et Genève, par Fréd. Th. Dubois 98
Eine Wappenskulptur der Familie von Erlach, von H. Türler . . 102
Das Wappen der Stadt Yverdon, von A. Zesiger 103
Ein schottisches Stadtsiegel, von Walther Merz 106
Les armoiries et l'art populaire, par N. G. de P. 107
Die Ahnentafeln des Bürgermeisters Adelberg Meyer zum Pfeil und dessen dritter Ehefrau Catharina Bischoff von Hiltelingen, von August Burckhardt (Tafel XI) 112

Inhaltsverzeichnis.

TABLE DES MATIÈRES.

Seite

heraldisches Kunstwerk des 17. Jahrhunderts (Tafel III) . . . 1
Fribourg de Fribourg (Planche IV) . . . 5
ore le sceau de maître Robert, par Jean Gremaud . . . 12
noirie valaisanne à Valère, peinture par R. A. Nœscheler . . . 14
Familienbuch des Gundelfingenstamms Ritter Jost Segesser, von
Dr. Hans A. v. Segesser und Dr. Robert Durrer (Tafel VII und
Stammtafel) . . . 21
nobles Laurent de Lausanne, par André Kohler (Planche VIII) . . . 25
bourg et le bailli de Bourgogne, Notes héraldiques . . . 4
armes de l'évêque Guillaume de Menthonay à la cathédrale de
Lausanne, par Fréd. Th. Dubois . . . 32
aldik in Kunst und Kunstgewerbe . . . 36
alogische Notizen zur altschweizerischen Handels- und Industrie-
geschichte im 18. Jahrhundert . . . 37
erzählerischen dess Abts und Thecans namens dess grauen Lon
vents zu Disentis wegen dem Wapen und Titul dess Ab-
Anno 1651 den 27. Aprilis . . . 70
Armes de la ville d'Yverdon, par John Landry (Planche X) . . . 71
Siegel des Basler Goldschmieds Balthasar Hirzeckin, von R. Marin . . . 80
Wappensammlung des 14. Jahrhunderts, von A. Bliss . . . 83
bannières aux armes de Murault, par Jean Gremaud . . . 90
armoiries de Mgr. Joseph Deruaz évêque de Lausanne et Genève,
par Fréd. Th. Dubois . . . 98
Wappenskulptur der Familie von Erlach, von H. Türler . . . 102
Wappen der Stadt Yverdon, von A. Zesiger . . . 103
schottisches Stadtsiegel, von Walther Merz . . . 106
armoiries et l'art populaire, par X. G. de F. . . . 107
Abnentafel des Bürgermeisters Adelberg Meyer zum Pfyl und
dessen dritter Ehefrau Catharina Bischoff von Hilfikon, von
August Burckhardt (Tafel XI) . . . 112

	pag.
Nécrologie	76—80
Heraldik in Kunst und Kunstgewerbe	51
Kleinere Nachrichten	17—19 (Tafel I u. II), 80—81, 115—118
Bücherchronik	19—20, 52—56, 81—87, 118—124
Gesellschaftschronik	87—88, 118
Nachtrag zur Geschichte des badischen Wappens, Heft 3 1903	16

Beilagen: Genealogisches Handbuch zur Schweizergeschichte, I. Bd. p. 225—288.

Verzeichnis der Tafeln.

TABLE DES PLANCHES.

	Heft	pag.
I. Heraldische Medaillenreverse von Hans Frei	1	17
II. Wappen des Ex-libris-Club „Basilea“ nach einer Scheibe von Emil Gerster, Glasmaler in Basel	1	19
III. Wappentafel der Schildner zum Schneggen in Zürich 1637	1	3
IV. Vitrail aux armes de Petermann de Faucigny	1	10
V. Spécimen du «Calendrier héraldique vaudois»: Les Baillis de Vaud	1	20
VI. Spécimen du «Calendrier héraldique vaudois»: Cully	1	20
VII. Aus dem Familienbuch des Gardehauptmanns Ritter Jost Segesser	2	35
VIII. Armes Laurent	2	41
IX. Armoiries de la famille de Diesbach	2	56
X. Drapeau d'Yverdon de 1741, Armoiries d'Yverdon, plat de M. Zobel 1583	3	73
XI. Aus der Familienchronik der Meyer zum Pfeil	4	114

Seite
Sphragistik . . . . . 76—80
Heraldik in Kunst und Kunstgewerbe 81
Kleinere Nachrichten . . . . . 17—19 (Band I u. II), 20, 81, 110—118
Bücherchronik . . . . . 19—20, 52—56, 81—84, 114—124
Gesellschaftschronik . . . . . 57—58, 118
Nachtrag zur Geschichte des baslischen Wappens, Heft 3, 1903 16
Beilagen: Genealogisches Handbuch zur Schweizergeschichte, I. Bd., S. 320—328.

Verzeichnis der Tafeln

TABLE DES PLANCHES

	Heft	Seite
I. Heraldische Medaillenreverse von Hans Jöst	1	17
II. Wappen des Ex-libris-Club „Basilea" nach einer Scheibe von Ismil Gerster, Glasmaler in Basel	1	19
III. Wappentafel der Schildner zum Schopfgen in Zürich 1677	1	3
IV. Vitrail aux armes de Pierremann de Fauvigny	1	10
V. Spécimen du «Calendrier héraldique vaudois» des Bailliages de Vaud	1	20
VI. Spécimen du «Calendrier héraldique vaudois» : Lully	1	20
VII. Aus dem Familienbuch des Gardelmeyerhofes, Erbe der Segesser	2	60
VIII. Armes Lamrent	2	41
IX. Armoiries de la famille de Diesbach	2	50
X. Drapeau d'Yverdon de 1711, Armoiries d'Yverdon, plan de M. Zobel 1838	3	73
XI. Aus der Familienchronik der Meyer zum Pfeil	4	114

Schweizer Archiv für Heraldik.

Archives Héraldiques Suisses.

1904 Jahrgang / Année XVIII Heft 1.

Ein heraldisches Kunstwerk des 17. Jahrhunderts.

(Mit Tafel III).

Die Gesellschaft der Schildner zum Schneggen in Zürich besitzt in ihrem Gesellschaftshause ein heraldisches Kunstwerk, das sowohl vom heraldischen, als genealogischen und historischen Standpunkte aus verdient, weitern Kreisen bekannt gegeben zu werden.

Bevor wir indes näher auf die Wappentafel eingehen, mögen einige historische Notizen über die Gesellschaft, deren Schosse das Kunstwerk seine Entstehung zu verdanken hat, am Platze sein. Wir folgen hiebei hauptsächlich der anlässlich der 500jährigen Jubiläumsfeier der Gesellschaft erschienenen Festschrift, die, auf Basis eines Manuskriptes des verstorbenen Historikers und Obmanns der Gesellschaft, Georg von Wyss, verfasst, im Jahre 1900 von zwei andern, sich ebenfalls auf historischem Gebiete auszeichnenden Schildnern, den seither ebenfalls verstorbenen Dr. Heinrich Zeller-Werdmüller und Wilhelm Tobler-Meyer herausgegeben wurde.

Während ein Haus zum Schneggen mit damit verbundener Trinkstube bereits Mitte des 14. Jahrhunderts urkundlich erwähnt wird, werden wir wenige Jahrzehnte später durch die zürcherischen Rats- und Richtbücher mit den „Gesellen" zum Schneggen bekannt gemacht und zwar offenbar als einer bereits hervorragenden Verbindung. Später begegnet uns die Gesellschaft hie und da wieder, sei es als eine Abteilung Berittener (1384), sei es als eine Gesellschaft der bedeutendsten politisch und militärisch tätigen Männer Zürichs, wie zur Zeit des alten Zürichkrieges, sei es endlich als Erbauerin ihres eigenen Gesellschaftshauses ca. 1400. Hier war es, wo die Mitglieder der Gesellschaft als Zeichen des Mitbesitzes an dem Hause, ihre Wappenschilder anbrachten und deshalb die Schildner zum Schneggen genannt wurden.

Zur Zeit Waldmanns stand die Gesellschaft der Schildner zum Schneggen schon seit langem an erster Stelle der zürcherischen Gesellschaften, an Rang und Ehrenrechten gleichgestellt mit der „Adeligen Stube" zum Rüden. Diese Höhe ihrer sozialen Stellung ist um so frappanter, als die Gesellschaft im Gegensatz zu den Zünften, im Staatswesen ohne besondere politische Rechte war. Dessen ungeachtet genossen die Schildner zum Schneggen persönlich die Privilegien der

zürcherischen Junker[1], wie auch die Schildnersfrauen im Gegensatz zu der bürgerlichen Frauenwelt an keine obrigkeitlichen Kleidervorschriften gebunden waren. Der Schneggen war somit bereits im 15. Jahrhundert der Sammelpunkt der vornehmsten Gesellschaft Zürichs und diente in der Regel auch zu offiziellen Festmahlzeiten, die zu Ehren fremder Gesandter gegeben wurden.

Das Recht, den Wappenschild in die Schildnertafel einzureihen und damit den Mitbesitz am Gemeinvermögen darzutun, war erblich, konnte aber unter gewissen Bedingungen auch testamentarisch oder durch Kauf übertragen werden. Nur dreien, um ihre Vaterstadt ganz besonders verdienten Zürchern ist die grosse Ehre zu teil geworden, dass ihnen die Gesellschaft schenkungsweise erbliche Mitgliedschaft verliehen hat.

Das erste Mal im Jahre 1804 waren es zwei Offiziere, die Obersten Joh. Jakob Meyer[2] zum St. Urban, 1763—1819, und Jakob Christoph Ziegler[3] zum Pelikan, 1768—1859, denen die Gesellschaft diese Ehre zu teil werden liess. Ersterer hat sich 1802 als Stadtkommandant und Leiter der Verteidigung der Stadt Zürich gegenüber den helvetischen Truppen um seine Vaterstadt verdient gemacht. Letzterer erwarb sich die grosse Hochachtung seiner Mitbürger gleich seinem Freunde Meyer als eifriger Offizier im Jahre 1802 und erreichte später in holländischen Diensten den Grad eines Generalmajors. — Im Jahre 1820 endlich war es der durch seine reizenden Dichtungen und künstlerischen Leistungen bekannt gewordene Ratsherr Johann Martin Usteri[4] (1763—1827), welchem die Gesellschaft einen Schild schenkte und damit zugleich ihr grosses Interesse an Literatur und Kunst bekundete.

Die Zahl der Mitglieder der Gesellschaft bestand von Anfang an aus 65 Schildnern; die ältesten urkundlichen Mitgliederlisten beginnen mit den Jahren 1537—1544, der älteste vollständige „Schildrodel“ datiert vom Jahre 1559.

Von den in jenen ersten urkundlich beglaubigten Verzeichnissen vertretenen Familien sind heute nur noch die Familien Escher[5] vom Luchs, Escher[5] vom Glas, Keller[5] vom Steinbock, Lavater, von Meiss[5], Meyer[5] von Knonau, Schulthess[6], Werdmüller[5], von Wyss[7] und Ziegler in direkter Nachfolge in der Gesellschaft vertreten.

---

[1] Zeller-Werdmüller, Zürcher. Stadtbücher II p. 256.

[2] Aus der in Stadelhofen wohnenden Branche der Hirschen-Meyer, Vater des als Kriegshistoriker bekannten Stadtrat Wilhelm Meyer-Ott, † 1877; Grossvater von Conrad Ferdinand Meyer.

[3] Vater des Oberstdivisionärs Paul Eduard Ziegler, † 1882.

[4] Mitteilungen aus der Geschichte der Familie Usteri. Zürich 1901. Msk.

[5] Vgl. die Anmerkungen über diese Familien p. 5, 6 u. 7, sowie deren erstes Auftreten in der Gesellschaft: Festschrift 1900.

[6] Diese seit Anfang des 15. Jahrhunderts in Zürich verbürgerte Familie hiess ehemals Cunrat, später Cunrat genannt Schulthess und führte seit Anfang des 17. Jahrhunderts lediglich den Namen Schulthess. Vgl. deren erstes Auftreten in der Gesellschaft im Jahre 1544, Beilage 6 zu v. Muralt, Gesellschaftsvortrag 1863.

[7] Diese bereits im 14. Jahrhundert aus Steuerrodeln bekannte Familie, deren Wappen der Angel, heute noch auf den ursprünglichen Beruf hinweist, gelangte bereits im 16. Jahrhundert zu grossem politischen Einfluss und führt seit Ende des 17. Jahrhunderts den Junkertitel (von Wyss, die beiden Bürgermeister David von Wyss, Vater und Sohn).

zuchterischen Junker[1], wie auch die Schildbürgerstreiche im Gegensatz zu der bürgerlichen Frauenwelt an keine obrigkeitlichen Kleiderverordnungen gebunden waren. Der Schneggen war somit bereits im 15. Jahrhundert der Sammelpunkt der vornehmsten Gesellschaft Zürichs und diente in der Folge auch zu offiziellen Festmahlzeiten, die zu Ehren fremder Gesandter gegeben wurden.

Das Recht, den Wappenschild in die Schildbürgerstube einzuverleiben und da mit den Mitbesitz an Gemeinvermögen darzutun, war erblich, konnte aber unter gewissen Bedingungen auch testamentarisch oder durch Kauf übertragen werden. Nur dieses, um ihre Vaterstadt ganz besondere verdienten Zürcherin ist die grosse Ehre zu teil geworden, dass ihnen die Gesellschaft schenkungsweise zur liche Mitgliedschaft verliehen hat.

Das erste Mal im Jahre 1804 waren es zwei Offiziere, die Obersten Joh. Jakob Meyer[2] zum St. Urban, 1783—1813, und Jakob Christoph Negelin[3] zum Pellikan, 1786—1850, denen die Gesellschaft diese Ehre zu teil werden liess. Ersterer hat sich 1802 als Stadtkommandant und Leiter der Verteidigung der Stadt Zürich gegenüber den helvetischen Truppen um seine Vaterstadt verdient gemacht. Letzterer erwarb sich die grosse Hochachtung seiner Mitbürger gleich seinem Freunde Meyer als eifriger Offizier im Jahre 1802 und erreichte später in holländischen Diensten den Grad eines Generalmajors. — Im Jahre 1820 endlich war es der durch seine zeichnenden Dichtungen und Übersetzungen bekannt gewordene Hauptmann Johann Martin Usteri[4] (1763—1827), welchem die Gesellschaft einen Schild schenkte und damit zugleich ihr grosses Interesse an Literatur und Kunst bekundete.

Die Zahl der Mitglieder der Gesellschaft bestand von Anfang an aus 65 Schildbürgern; die ältesten urkundlichen Mitgliederlisten beginnen mit den Jahren 1637—1644, der älteste vollständige „Schildbrief" datiert vom Jahre 1674.

Von den in jenen ersten urkundlich begabbrieften Vorzeichnissen vertretenen Familien sind heute nur noch die Familien Escher[5] von Luchs, Escher[6] vom Glas, Keller[7] vom Steinbock, Lavater, von Meiss[8], Meyer[9] von Knonau, Schulthess[10], Werdmüller[11], von Wyss[12] und Ziegler in direkter Nachfolge in der Gesellschaft vertreten.

---

[1] Zeller Werdmüller, Zürcher Stadtbücher II p. 366.

[2] Aus der in Stadtfolion wohnenden Tochter der hiesigen Meyer, Vater des als Krieges historiker bekannten Stadtrat Wilhelm Meyer-Ott, † 1871, Urgroßvater von Conrad Ferdinand Meyer.

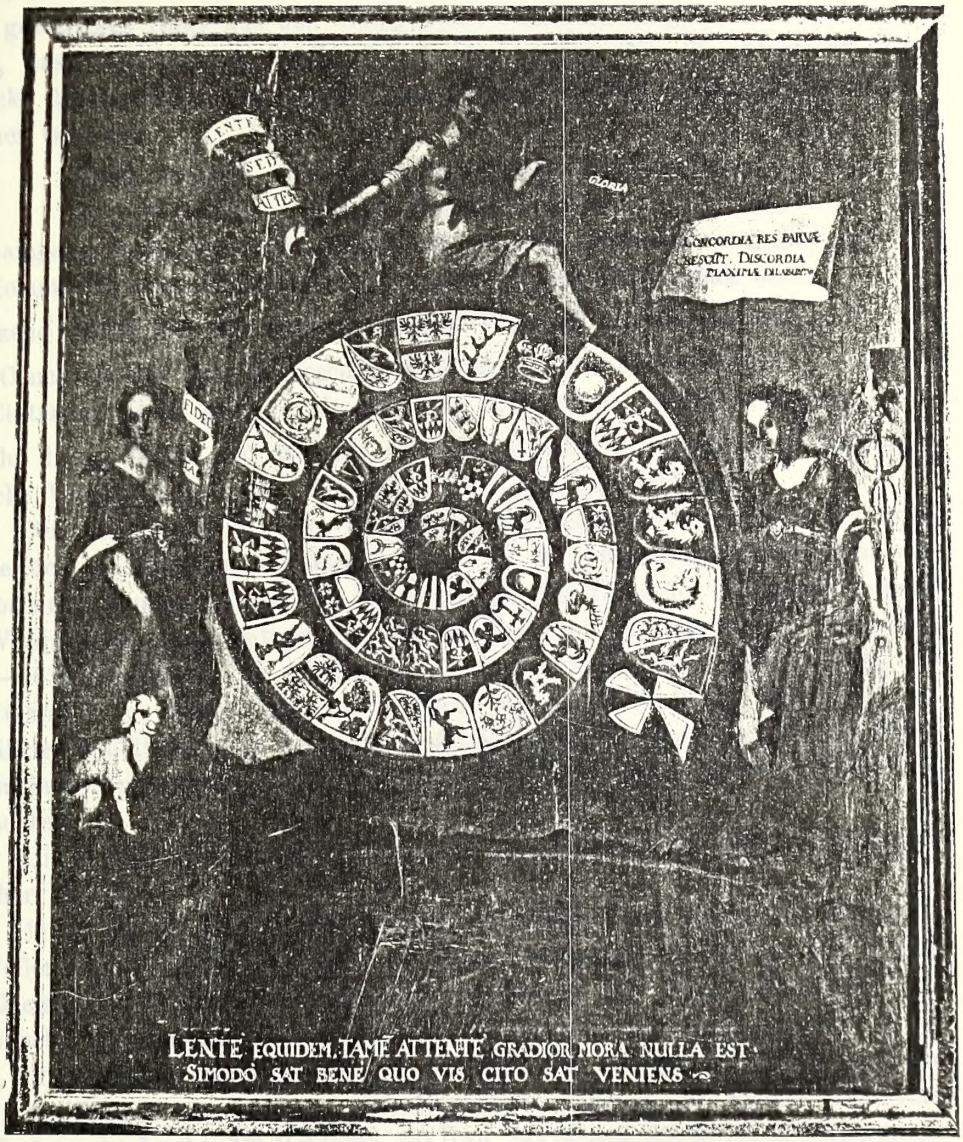
[3] Vater des Oberstdivisionärs Paul Eduard Negelin, † 1882.

[4] Mitteilungen aus der Geschichte der Familie Usteri. Zürich, Orell, 1884.

[5] Vgl. die Abhandlungen über diese Familien p. 5, 6 u. 7, sowie deren vorne Aufnahme in der Gesellschaft: Zweiundfünf 1890.

[6] Diese seit Anfang des 15. Jahrhunderts in Zürich [illegible] Familie führte ursprünglich Conrad, später Conrat genannt Schmiedes und führte seit Anfang des 17. Jahrhunderts [illegible] den Namen Schmiedes. Vgl. deren erstes Auftreten in der Gesellschaft im Jahre 1641, Beilage ii zu x. Mitteil. Gesellschaftsordnung 1893.

[7] Diese bereits im 14. Jahrhundert aus Steinerreichen bekannte Familie, deren Wappen der Angel, heute noch auf den ursprünglichen Hofe hinweist, gelangte bereits im 16. Jahrhundert zu grossem politischen Einfluss und führt seit Ende des 17. Jahrhunderts den Junkertitel (von Wyss, die beiden Bürgermeister Bernd von Wyss, Vater und Sohn).



Wappentafel der Schildner zum Schneggen in Zürich
1637

Wappenartel der Schildner zum Schwegen in Nürnberg
1627

Vom Jahre 1559 an ist die Geschichte jedes einzelnen Schildes bis auf den heutigen Tag, begleitet von einer Menge biographischer und genealogischer Notizen lückenlos und chronologisch geordnet, in genannter Festschrift enthalten.

Die Wappentafel zeigt uns das Wappentier der Gesellschaft, die Schnecke, deren gewaltiges Haus aus den Wappen der Schildner aufgebaut ist und zwar derart, dass der kleinste Schild No. 1, der grösste No. 65 entspricht. Die Schnecke überschreitet die Brücke eines Baches, unverdrossen sich des Wahlspruches tröstend:

Lente equidem, tamen attente, gradior; mora nulla est,
Si modo sat bene quo vis cito sat veniens.

Langsam zwar, aber aufmerksam schreite ich, keinen Verzug gibt es,
Komme ich nur wohlbehalten da, wohin es gilt, früh genug an.

Schützend stehen ihr zur Seite die Genien Fidelitas und Concordia,

„Concordia res parvae crescunt, discordia maximae dilabuntur"
Eintracht macht geringe Macht gross; Zwietracht zerstört die grösste,

ruft ihr diese, „Lente sed attente" jene zu und über dem Ganzen ist eine allegorische Verherrlichung des Wesens und Erfolges der Schildner.

Der heraldische Stil des Gemäldes lässt dessen Entstehung in die erste Hälfte des 17. Jahrhunderts datieren, und es ist abermals das Verdienst des verstorbenen Obmanns Georg von Wyss gewesen, an Hand der Zusammenstellung der Wappenschilde das Entstehungsjahr der Tafel mit Bestimmtheit in die Jahre 1629—1638 festgestellt zu haben. Das Gemälde wird wohl demnach eine Gedächtnistafel des Tages sein, an welchem die Gesellschaft im Jahre 1637 die 200jährige Jubelfeier ihres Bestandes festlich beging, entsprechend der damaligen allgemeinen Anschauung, das Jahr 1437 als Stiftungsjahr der Gesellschaft zu betrachten.

Die Wappen der Tafel sind mit No. 1 angefangen die Wappen folgender Zürcher Familien:

1) Meiss, 2) Meyer von Knonau, 3) Escher vom Luchs, 4) Thomann, 5) Wellenberg, 6) Wirz, 7) Ziegler, 8) Rahn, 9) Braem, 10) Escher vom Luchs, 11) Meiss, 12) Holzhalb, 13) Stapfer, 14) Rahn, 15) Wirz, 16) Keller vom Steinbock, 17) Schneeberger, 18) Schmid, 19) Brunner, 20) Wellenberg, 21) Holzhalb, 22) Edlibach, 23) Edlibach, 24) Holzhalb, 25) Ziegler, 26) Wolf, 27) Reinhard, 28) Steiner von Uitikon[1], 29) Meyer von Knonau, 30) Escher vom Glas, 31) Escher vom Luchs, 32) Holzhalb, 33) Hab, 34) Braem, 35) Rubli, 36) Schwerzenbach, 37) Keller vom Steinbock, 38) Ziegler, 39) Werdmüller, 40) Hirzel, 41) Keller vom Steinbock, 42) Grebel v. Maur, 43) Maag, 44) Ott, 45) Escher vom Luchs, 46) Zoller, 47) Meiss, 48) Schärer, 49) Holzhalb, 50) Holzhalb, 51) Stapfer, 52) Lochmann, 53) Werdmüller, 54) Lavater, 55) Escher vom Luchs,

---

[1] Wie bei den Familien von Wyss und von Schwerzenbach hat sich auch bei dieser Familie der Junkertitel bis auf den heutigen Tag erhalten, obwohl alle drei Familien zunftgenössig waren.

Vom Jahre 1653 an ist die Geschichte jedes einzelnen Schildes bis auf den heutigen Tag, begleitet von einer kleinen biographischen und genealogischen Skizze lückenlos und chronologisch geordnet, in genannter Festschrift enthalten.

Die Wappenstafel zeigt uns das Wappenbild der Hasselbach, die Schenck, den gewaltigen Hans aus dem Wappen der Schildner aufgehoben ist und zwar so, dass der kleinste Schild No. 1, der grösste No. 60 entspricht. Die Schlange überschneidet die Brücke eines Daches, darüberweg sich das Wappen eines Ritters trösteind:

„Lente equitem, tamen attente, gradior; mora nulla est,
Si modo sat bene quo vis eito eat veniens.
Langsam zwar, aber aufmerksam schreite ich, keinen Verzug gibt es,
Komme ich nur wohlbehalten da, wohin es gilt, früh genug an.

Hinzu stehen ihr zur Seite die Genien Fidelitas und Concordia,

„Concordia res parvae crescunt, discordia maximae dilabuntur“

Einstreich macht geringe Macht gross; Zwietracht zerstört die grössten.

Ihr diese, „Lente sed attente“ jenen zu und über dem Ganzen ist eine sinnige Verherrlichung des Wassers und Erfolges der Schildner.

Der heraldische Stil des Genialen liess dessen Entstehung in die erste Hälfte des 17. Jahrhunderts datieren, und es ist abermals ein Verdienst des verstorbenen Obmanns Georg von Wyss gewesen, an Hand der Zunftmeisterrechnung Wappenschilde das Entstehungsjahr der Tafel mit Bestimmtheit in die Jahre 1630—1638 festgestellt zu haben. Das Genialle wird wohl dadurch eine Ministerial des Tages sein, an welchem die Gesellschaft im Jahre 1637 die Jahrige Jubelfeier ihres Bestandes festlich beging, entsprechend der damaligen gemeinen Anschauung, das Jahr 1437 als Stiftungsjahr der Gesellschaft zu betrachten.

Die Wappen der Tafel sind mit No. 1 angefangen die Wappen folgender Familien:

1) Meiss, 2) Meyer von Knonau, 3) Escher vom Luchs, 4) Tschudi, Wellenberg, 5) Wirz, 7) Ziegler, 8) Fatio, 9) Mayer, 10) Escher vom Luchs, Meiss, 12) Holzhalb, 13) Steiner, 14) Lohn, 15) Wyss, 16) Keller vom Schlüssel, 17) Schneeberger, 18) Schmid, 19) Brunner, 20) Wellenberg, 21) Hölzhalb, 22) Lüthbach, 23) Bühlbach, 24) Holzhalb, 25) Zögelin, 26) Wolf, 27) Meiss, 28) Steiner von Lüthicon, 29) Meyer von Knonau, 30) Escher von Glas, Escher vom Luchs, 32) Holzhalb, 33) Hab, 34) Brunn, 35) Lüthi, 36) Schwerenbach, 37) Keller vom Steinbock, 38) Ziegler, 39) Wedmüller, 40) Hirzel, Keller vom Steinbock, 42) Grebel v. Mure, 43) Meyer, 44) Ott, 45) Escher Luchs, 46) Zoller, 47) Meiss, 48) Schärer, 49) Holzhalb, 50) Hirzel, Stapfer, 52) Locumann, 53) Wirthmüller, 54) Lavater, 55) Escher vom Luchs,

[1] Wie bei den Familien von Wyss und von Schwerenbach hat sich auch bei dieser Familie der Junkerstand bis auf den heutigen Tag erhalten, obwohl alle diese Familien zünftig waren.

56) Meiss, 57) Lochmann, 58) Dietschi, 59) Schmid, 60) Holzhalb, 61) Grebel v. Maur, 62) Grebel v. Maur, 63) Wolf, 64) Escher vom Luchs, 65) Stucki.

Viele genannter Familien sind heute teils ausgestorben, teils in fremden Landen, teils in bescheidenster Lebensstellung; dem Heraldiker und Historiker aber bieten sie ein ausgeprägtes Bild des politischen Lebens der Stadt Zürich zur Zeit des 30jährigen Krieges und zeigen uns abermals, wie stark die Schildner zum Schneggen auch in jener Zeitperiode mit der zürcherischen und eidgenössischen Geschichte verwachsen waren. Es ist bezeichnend, dass es gerade die auf unserer Tafel numerisch am meisten vertretene Familie Holzhalb war, welche das ganze 17. Jahrhundert hindurch den grössten Einfluss auf die zürcherische Politik ausübte. Die Familie, ursprünglich dem Metzgerstande entstammend und durch diesen schon im 15. Jahrhundert zu grossem Wohlstande[1] gelangt, kaufte 1507 die Gerichtsherrschaft Bonstetten und nahm als Besitzer derselben ein neues Wappen an, deren oberes Feld den Wilden Mann (das Haus zum Wilden Mann im Rennweg ist das Stammhaus der Familie), das untere Feld das Wappen Bonstettens zeigt. Zur Reformationszeit und das ganze 16. Jahrhundert hindurch finden wir die Familie stets zahlreich im Rate vertreten, um im 17. Jahrhundert zu den höchsten Staatsstellen zu gelangen. Drei Glieder der Familie bestiegen innerhalb jenes Jahrhunderts den Bürgermeisterstuhl und endlos ist die Reihe von Landvögten, Ratsherren und Zwölfern aus dem tatkräftigen Stamme. Gewandtheit und Tapferkeit, Klugheit und Energie, sowie eine seltene Leichtigkeit und Sicherheit im Verkehr in den höchsten Kreisen, Eigenschaften, die der ganzen Familie eigen waren, erklären auch das vielfache Auftreten von Gliedern dieses Stammes als Gesandte an fremde Höfe.

Auch den schönen Künsten, ganz besonders der Musik, war die Familie zugetan. Es war das spezielle Verdienst des im Jahre 1637 verstorbenen Bürgermeisters Heinrich Holzhalb (Erbauer des Hauses zum Wilden Mann an der Untern Zäunen, jenes prachtvollen Renaissancebaues, den uns Professor Rahn im Zürcher Taschenbuch 1883 so verlockend zu schildern verstand), der agressiven Politik Breitingers gegenüber erfolgreichen Widerstand geleistet zu haben. Es ist bekannt, dass die Wogen des 30jährigen Krieges auch die Eidgenossenschaft nicht unberührt liessen und dass speziell die Städte Bern und Zürich dem siegreichen Schwedenkönig als Verbündete sehr erwünscht gewesen wären. Zumal in Zürich ist dann auch der schwedische Bündnisantrag auf sehr fruchtbaren Boden gefallen und hat den Grund zu einer eigentlichen Kriegspartei gelegt[2]. An deren Spitze finden wir keinen geringeren als das Haupt der zürcherischen Kirche, Antistes Joh. Jakob Breitinger[3] (1575—1645). Dieser hochbegabte Mann war auch der tatsächliche Lenker des damaligen zürcherischen Staatswesens. Er war es, der die damalige Befestigung der Stadt Zürich durchsetzte; auf Breitingers Dringen wurde ein fremder Offizier, Oberst Georg von

[1] Keller-Escher, Neujahrsblatt des Waisenhauses 1904.
[2] Schweizer, Geschichte der schweizer. Neutralität.
[3] Mörikofer, Antistes J. J. Breitinger.

56) Meiss, 57) Lochmann, 58) Dieterich, 59) Schmidt, 60) Holzhalb, 61) Grebel v. Maur, 62) Grebel v. Maur, 63) Wolf, 64) Meiser vom Landis, 65) Stucki.

Viele prunnuter Familien sind hiente teils ausgestorben, teils in fremden Landen, teils in beschiedenere Lebensstellung; dem Herraldiker und Historiker aber bieten sie ein ausgezeichnetes Bild der politischen Lebens der Stadt Zurich zur Zeit des 30jährigen Krieges und zeigen uns abermals, wie stark die Schuldner zum Schuggen auch in jener Zeitperiode mit der zählenden und zu genossischen Geschäfte verwachsen waren. Es ist bezeichnend, dass es gerade die auf unserer Tafel numerisch an meisten vertretenen Familie Holzhalb war, welche das ganze 17. Jahrhundert hindurch den grössten Einfluss auf die zu cherische Politik ausübte. Die Familie, ursprünglich dem Metzgerstande entstammend und durch diesen schon im 15. Jahrhundert zu grossem Wohlstande gelangt, hatte 1607 die Gerichtsherrschaft Hunzenten und nahm als Besitzer derselben ein neues Wappen an, dessen obere Feld den Wilden Mann ohne Hans zum Wilden Mann im Fennweg ist das Stammhaus der Familie), das untere Feld das Wappen Hunzentens zeigt. Zur Reformationszeit und das ganze 16. Jahrhundert hindurch finden wir die Familie stets zahlreich im Rate vertreten, um im 17. Jahrhundert zu den höchsten Staatsstellen zu gelangen. Drei Glieder der Familie bestiegen innerhalb jenes Jahrhunderts den Bürgermeisterstuhl und endlos ist die Reihe von Landvögten, Beamteten und Zwölfern aus dem tatkräftigen Stamme. Gewandtheit und Tapferkeit, Klugheit und Energie sowie eine seltene Leichtigkeit und Sicherheit im Verkehre in den höchsten Kreisen, Eigenschaften, die der ganzen Familie eigen waren, erklären auch das vielfache Auftreten von Gliedern dieses Stammes als Gesandte an fremde Höfe.

Auch den schönen Künsten, ganz besonders der Musik, war die Familie zugetan. Es war das spezielle Verdienst des im Jahre 1637 verstorbenen Bürgermeisters Heinrich Holzhalb (Erbauer des Hauses zum Wilden Mann an der Unteren Zäunen), jenes prachtvollen Renaissancehauses, den uns Professor Lehmann in Zürcher Taschenbuch 1883 so verlockend zu schildern versteht, der agressiven Politik Frankreichs gegenüber erfolgreichen Widerstand geleistet zu haben. Es ist bekannt, dass die Wogen des 30jährigen Krieges auch die Eingesessenen schaft nicht unberührt liessen und dass speziell die Städte Bern und Zürich den siegreichen Schwedenkönig als Verbündeten sehr erwünscht gewesen waren. Zumal in Zürich ist dann auch der schwedische Bundesgenosse auf sehr fruchtbaren Boden gefallen und hat den Grund zu einer eigentlichen Kriegspartei gelegt[1]. An deren Spitze finden wir keinen geringeren als den Chef der zürcherischen Kirche, Antistes Joh. Jakob Breitinger[2] (1575—1645). Dieser hochbegabte Mann war auch der tatsächliche Lenker des damaligen zürcherischen Staatswesens. Er war es, der die damalige Heirsteuerung der Stadt Zürich durchsetzte; auf Breitingers Drängen wurde ein fremder Offizier, Oberst Georg von

[1] Keller-Escher, Neujahrsblatt der Wilkenhausen Haus
[2] Schweizer, Geschichte der schweizer. Neutralität.
[3] Mörikofer, Antistes J. J. Breitinger.

Peblis, † 1650, als Organisator des zürcherischen Militärwesens, zugezogen. Bürgermeister und Räte durften sich ohne Zustimmung dieses streitbaren geistlichen Herrn nichts erlauben.

Im Anschluss an die siegreiche schwedische Armee, mit Hülfe des Schwertes den Katholizismus im eigenen Vaterlande auszurotten, das war das Programm dieses Kirchenfürsten. Wir werden sehen, dass es ihm auch im Kreise der Schildner zum Schneggen nicht an Freunden, aber auch nicht an Feinden fehlte. Letztere waren hauptsächlich die Holzhalb und ihr Anhang. Heute ist diese einst so mächtige Familie in Zürich gänzlich ausgestorben und vergessen und nur in weiter Ferne sollen sich noch Nachkommen dieses stolzen Stammes in bescheidener Lebensstellung finden.

Auch das alte Stammhaus der Familie, das Haus zum Wilden Mann, musste längst dem Zahn der Zeit weichen und machte Zürich um ein wahres Kleinod ärmer.

Sic transit gloria mundi!

Haben wir in den Holzhalb die Hauptvertreter jener immer mächtiger werdenden Zunftaristokratie, so zeigt uns die am zweitstärksten vertretene Familie der Escher vom Luchs[1], dass der zürcherische Junkerstand auch damals noch, trotz der stets mehrenden politischen Einschränkungen, die sich die Konstaffel gefallen lassen musste, immer noch bedeutenden Einfluss ausübte. War es speziell der altzürcherische Stadtadel, der sich in dieser Familie verkörperte, so waren die Familien Meiss[2], Meyer von Knonau[3], Schmid als Besitzer einer Reihe von Gerichtsherrschaften und teilweise ausgedehnten Ländereien, auch mit einem grossen Teile des ausserkantonalen schweizerischen Adels in engster Verbindung.

Die Familie von Edlibach versah Generationen hindurch die Stelle eines Amtmanns des Stiftes St. Blasien. Gleich den Familien Holzhalb und Braem war es auch das Bestreben der Junker Grebel[4] von Maur, Zürich mit fremden Staaten in Verbindung zu bringen. Endlich seien an diesem Platze auch noch zwei andere Familien, die Reinhard und Schneeberger, erwähnt, die zwar noch nicht offiziell der adeligen Stube angehörten, deren gesellschaftliche Stellung, sowie die verwandtschaftlichen Beziehungen zum grössten Teile obiger Junkerfamilien, bereits ein Jahr später ihre Aufnahme in den erlauchten Kreis[5] bewirkte. Fügen wir obigem Kreise noch die Familien Blarer von Wartensee,

---

[1] Der Stammvater dieser Junkerfamilie, Ritter Goetz Escher, erhielt 1433 von Kaiser Sigismund ein neues Wappen mit Luchs im Schild; während die Nachkommen seines Vatersbruders das alte Stammwappen beibehielten und Escher vom Glas bezeichnet werden.

[2] Diese Familie ist die einzige noch blühende Zürcher Familie, die bereits vor der Brunschen Staatsumwälzung im zürcherischen Rate gesessen. Sie ist ununterbrochene Besitzerin des Schildes No. 1 auf dem Schneggen.

[3] Gleich der Familie von Meiss ist auch diese Familie ununterbrochene Besitzerin ein und desselben Schildes (No. 2) auf dem Schneggen. Näheres über diese, bereits im 13. Jahrhundert urkundlich erscheinende Familie siehe: Meyer von Knonau, Aus einer zürcherischen Familienchronik, 1884.

[4] Vgl. Heraldisches Archiv 1897 und 1903 Heft 3.

[5] Auch die auf unserer Tafel figurierenden Familien Dietschi, Hab, Rubli und Schärer gehörten zwar der Constaffel, aber sehr wahrscheinlich nur deren äusserm Verbande an. Dessen

Pelli, † 1650[1] als Organisator des zürcherischen Militärwesens, gegenüber Eingewanderten und Hätte durften sich ohne Zustimmung dieses wirklichen geistlichen Herrn nicht einlassen.

Im Anschluss an die siegreiche schweizerische Armee, auf Hilfe des Schwertes den Katholizismus im eigenen Vaterlande ausrotten, das war das Programm dieses Kirchenfürsten. Wir werden sehen, dass es ihm nicht in Kreise der Schuldner zum Schuldgeben nicht an Freunden, aber auch nicht an Feinden fehlte. Letztere waren hauptsächlich die Holzhalb und ihr Anhang. Heute ist dieses einst so mächtige Familie in Zürich gänzlich ausgestorben und vergessen und nur in weiter Ferne sollen sich noch Nachkommen dieses stolzen Stammes in bescheidener Lebensstellung finden.

Auch das alte Stammhaus der Familie, das Haus zum Wilden Mann, musste längst dem Zahn der Zeit weichen und neuem Zirkel ein ein weiteres Kleinod Erner.

Sic transit gloria mundi!

Haben wir in den Holzhalb die Hauptvertreter jener immer mächtigen werdenden Zunftaristokratie, so zeigt uns die aus zwanzigsten vertretene Familie der Escher von Luchs[1], dass der zürcherische Zunftadel auch dasselbe noch, trotz der stets mehrenden politischen Einschränkungen, die sich die Zünfte stetig gefallen lassen musste, immer noch bedeutenden Einfluss ausübte. Wäre es speziell der altzürcherische Stadtadel, der sich in diesen Familie verkörpert, so waren die Familien Meiss[2], Meyer von Knonau[3], schlicht als Freiherr einer Reihe von Gerichtsherrschaften und teilweise ausgestorbenen Landgrafen, auch mit einem grossen Teile des aussterbenden schweizerischen Adels in engster Verbindung.

Die Familie von Edlibach verzeichnet Generationen hindurch die Stelle eines Stadthauptmanns des Stiftes St. Hilarien. Gleich den Familien Holzhalb und Brennen war auch das Bestreben der Junker Urchel[4] von Altur, durch mit Fremden Verbindungen in Verbindung zu bringen. Endlich reihen sich diesen Fällen auch noch zwei andere Familien, die Reinhard und Schmiedberger, erwähnt, die zwar noch nicht offiziell der adeligen Stube angehörten, deren gesellschaftliche Stellung, wie die verwandtschaftlichen Beziehungen zum grössten Teile adeliger Junkerfamilien, bereits ein Jahr später ihre Aufnahme in den erlauchten Kreis[5] bekrönte. Folgen wir obigem Kreise noch die Familien Hinny, von Wattenwyl,

---

[1] Der Stammvater dieser Junkerfamilie, Hans Conrad Escher, erhielt 1573 von Kaiser Rudolf ein neues Wappen mit Lucks im Schild; während die Schildhalter ihres Vaters das alte Stammwappen beibehielten und Escher von Glas benannt wurden.

[2] Diese Familie ist die einzige noch blühende Zürcher Familie, die bereits vor der Einführung Stadtadelsverfassung in zürcherischen Rate gesessen. Sie ist quartierbürgerliche Hauptfamilie Schildes No. 1 auf dem Schmiedgraben.

[3] Dieses der Familie von Muss ist auch diese Familie quartierbürgerliche Hauptfamilie des dasselben Schildes (No. 2) auf dem Schmiedgraben. Nahmens übergeben, bestehe im 19. Jahrhundert ausschliesslich erscheinende Familie Meyer von Knonau. Aus einer anderen Linie stammend, lebt.

[4] Vgl. Heraldisches Archiv 1897 und 1903 Heft 4.

[5] Auch die auf unserer Tafel figurierenden Familien Diesseth, Hab, Rudi und Stadler waren zwar der Gesellschaft, aber sehr wahrscheinlich nur durch unseren Vorfahrer an Hessen.

Schönau, Breiten-Landenberg[1], Ulm, Zoller, Wellenberg, Stapfer und Stucki bei, so sehen wir, wie nahe die Adelige Stube der Gesellschaft der Schildner zum Schneggen je und je gestanden ist. Diese Familien, wiewohl auch diese nur als Korporation, genossen gegenüber der übrigen Bürgerschaft ein gewisses Vorrecht in der Vertretung im Rate und führten ohne Ausnahme den Junkertitel; die Souveränität aber gegenüber der Landschaft. d. h. die vollständigste Landeshoheit sowohl in der Stadt selbst, als in der ihr angehörenden Landschaft, die Siegelfähigkeit, das Anrecht auf alle Stellen und Ämter in der Regierung und Staatsverwaltung, alle Offiziersstellen vom Hauptmann an aufwärts, alle geistlichen Ämter und Pfründen, Grosshandel und Industrie etc. waren ein Privileg fast aller vor 1799 verbürgerten Familien. Rechtlich bestand unter diesen absolut kein Unterschied; tatsächlich jedoch gab es auch hier, abgesehen genannter Junkerfamilien, noch ein Patriziat im eigentlichen Sinne, d. h. eine Anzahl Familien, die infolge ihres Ansehens, politischen Einflusses und Reichtums an der Besetzung der Ämter und Würden, wenn auch nicht ausschliesslich, so doch vorzugsweise Anteil hatten und auch hier waren es wieder hauptsächlich die Schildner zum Schneggen, die neben der Adeligen Stube das Gros dieser Zunftaristokratie lieferten. Unsere Tafel bietet uns auch hiefür wieder, wenigstens für die erste Hälfte des 17. Jahrhunderts ein interessantes Bild jener Familien[2]. Wir haben bereits gesehen, dass es vornehmlich die Familie Holzhalb war, die damals die Spitze dieser Familienherrschaft bildete. Ihnen schlossen sich ebenfalls unter Besetzung der höchsten Staatsstellen hauptsächlich die Familien Braem[3], Keller vom Steinbock[5], Rahn[4] und

---

ungeachtet führten deren Glieder ebenfalls meistens den Junkertitel und waren mit den genannten Familien in engsten verwandtschaftlichen Beziehungen. Übrigens war der Junkertitel, wie früher gesagt, auch vielen andern zunftgenössigen Schildnern zum Schneggen eigen und hat sich in einigen solcher Familien bis auf den heutigen Tag erhalten. (Lt. gefl. Mitteilung des Herrn Dr. C. Keller-Escher).

[1] Diener, Familie von Breiten-Landenberg; Heer, das Haus Landenberg-Werdegg (Zürich 1904, Schulthess & Co.); Studer, die Edeln von Landenberg (1904, Schulthess & Co.).

[2] Von den heute (1904) in der Gesellschaft der Schildner zum Schneggen vertretenen sog. Patrizierfamilien sind die Familien Escher vom Luchs, Escher vom Glas, Finsler, Füssli, Hess, Hirzel, Keller vom Steinbock, Landolt, Lavater, von Meiss, Meyer von Knonau, von Muralt, von Orelli, Pestalozzi, Rahn, Schulthess, von Schwerzenbach, Werdmüller von Elgg, Wolf, von Wyss und Ziegler bereits vor 1799 in der Gesellschaft vertreten gewesen, während die Familien Bodmer, Bürkli, Cramer, Faesi, von Grebel, Hofmeister, Huber gen. von Biel, Meyer (Hirschen), Meyer (Rose), Nüscheler, Roemer, Stockar, Tobler, Ulrich, Usteri, Voegeli und Zeller ihre Mitgliedschaft im 19 Jahrhundert erwarben. Desgleichen sind die nach der Revolution in Zürich verbürgerten Familien Baumann, Bleuler, Cloetta, Meister, Mousson, Schindler, Steinbuch und Trümpler heute in der Gesellschaft vertreten.

[3] Diese Familie, gleich den Holzhalb, ursprünglich dem Metzgerstande entstammend, gelangte im 16. Jahrhundert zu den höchsten Staatsstellen und hat der Stadt Zürich ebenfalls innerhalb eines Jahrhunderts drei Bürgermeister gestellt.

[4] Gleich den Holzhalb und Braem hat auch diese Familie in der ersten Hälfte des 17. Jahrhunderts drei Bürgermeister (Vater und zwei Söhne) hervorgebracht, um sich später auch auf wissenschaftlichem Gebiete auszuzeichnen.

[5] Diese Familie, unstreitig zu den ältesten Zürcher Familien gehörend, erhielt 1487 in der Person des Ratsherrn Felix Keller den Reichsadel und ein neues Wappen (Steinbock, an Stelle des frühern Schlüssels).

Schönau, Freiten-Landenberg[1], Ulm, Zedtwitz, Wallenberg, Stapfer und Stockhof, so sehen wir, wie nahe die Adelige Stube der Gesellschaft der Schildner zum Schneggen je und je gestanden ist. Diese Familien, wiewohl auch diese nur als Korporation, genossen gegenüber der übrigen Bürgerschaft ein gewisses Vorrecht in der Vertretung in Rate und führten ohne Abstimmung das Junkerrittel; die Souveränität aber gegenüber der Landschaft, d. h. die vollständigste Landeshoheit sowohl in der Stadt selbst, als in der ihr angehörenden Landschaft, die Siegelfähigkeit, das Anrecht auf alle Stellen und Ämter in der Regierung und Staatsverwaltung, alle Offizierstellen vom Hauptmann an aufwärts, alle geistlichen Ämter und Pfründen, Grossbandel und Industrie etc. waren ein Privileg fast aller vor 1798 verbürgerten Familien. Rechtlich bestand unter diesen absolut kein Unterschied; tatsächlich jedoch gab es auch hier, abgesehen genannter Junkerfamilien, noch ein Patriziat im eigentlichen Sinne, d. h. eine Anzahl Familien, die infolge ihres Ansehens, politischen Einflusses und Reichtums an der Besetzung der Ämter und Würden, wenn auch nicht ausschliesslich, so doch vorzugsweise Anteil hatten und auch hier waren es wieder hauptsächlich die Schildner zum Schneggen, die neben der Adeligen Stube das Gros dieser Zunftaristokratie bildeten. Unsere Tafel bietet uns auch hierfür wieder, wenigstens für die erste Hälfte des 17. Jahrhunderts ein interessantes Bild jener Familien[2]. Wir haben bereits gesehen, dass es vorzugsweise die Familie Holzhalb war, die damals die Spitze dieser Familienaristokratie bildete. Ihnen schlossen sich ebenfalls unter Besetzung der höchsten Stellen hauptsächlich die Familien Braun[3], Keller vom Steinbock[4], Rahn[5] und

---

[1] Von den beiden Gliedern dieser Familie ist das Geschlecht von Freiten-Landenberg ausgestorben. Ulm, Zedtwitz, Wallenberg, Stapfer und Stockhof sind noch blühende Geschlechter.

[2] Von den heute (1901) in der Gesellschaft der Schildner zum Schneggen vertretenen ehemaligen Zunftfamilien sind die Familien Keller vom Steinbock, Bessler von Eibig, Zürcher, Vögeli, Hess, Hirzel, Keller von Steinbock, Landolt, Lavater, von Muralt, Meyer von Knonau, von Muralt, von Orelli, Pestalozzi, Rahn, Schulthess, von Schweinitzberg, Wesendonck von Egg, Wolf, von Wyss und Ziegler bereits vor 1798 in der Gesellschaft vertreten gewesen, während die Familie Hodmer, Hirzel, Cramer, Pestel, von Grebel, Hohensteiner, Hofmeister, von Hirt, Meyer (Hirzenhof), Meyer (Rosen), Nüscheler, Ronner, Stocker, Tobler, Hirzel, Usteri, Vogeli und Zeller zur Zunft gelangten in 19 Jahrhundert erwarben. Deszendenten sind die noch für Stadtbürgerrechte in Zürich verbürgerten Familien Baumann, Bleuler, Bluntschli, Bodmer, Escher, Meister, Schinz, Schulthess, Steinbrüchel und Trümpler heute in der Gesellschaft vertreten.

[3] Diese Familie, gleich den Holzhalb, repräsentiert den Adelsgeschlechtsadel, ist ausgestorben im 16. Jahrhundert zu den bedeutenden ritterbürtigen Geschlechtern der Stadt Zürich gehörend, innerhalb eines Jahrhunderts drei Burgermeister gestellt.

[4] Gleich den Holzhalb und Braun hat auch diese Familie in der ersten Hälfte des 17. Jahrhunderts drei Burgermeister (Vater und zwei Söhne) hervorgebracht, wo also später auch zur Adelsgesellschaft Gehörige mitzählen.

[5] Diese Familie, ursprünglich zu den ältesten Zürcher Familien gehörend, erhielt 1437 in der Person des Burkhard Felix Keller den Beinhardt und ein ganzes Wappen (Beinhardt, as Stelle der früheren Schildzeichen).

Wolf[1] an. Drei Familien, die indes hauptsächlich in der zweiten Hälfte des 17. Jahrhunderts und noch lange später berufen waren, eine führende Rolle zu übernehmen, die Escher vom Glas[2], Hirzel[2] und Werdmüller[3] von Elgg, erscheinen auf unserer Tafel nur je in einem oder zwei Familiengliedern vertreten; die Escher vom Glas durch den Statthalter Conrad Escher, die Hirzel durch den Bürgermeister Salomon Hirzel, die Werdmüller durch General Hans Rudolf Werdmüller (1614—1677) und Ratsherr Christof (1591—1688).

Als intime Freunde von Antistes Breitinger und mit ihm an der Spitze der zürcherischen Kriegspartei begegnen wir neben den Bürgermeistern Braem und Hirzel den beiden Seckelmeistern Hs. Hch. Wirz[4] und Ludwig Schneeberger und endlich dem Obersten Kaspar Schmid von Goldenberg, † 1638. Gleich der Familie Grebel war auch Schmid ein treuer Anhänger Herzog Rohans, unter dessen Oberbefehl er den Oberstenrang erreichte. Seine Nachkommen, obwohl seit Generationen als holländische Offiziere ihrer Heimatstadt entfremdet, sind ihrer altzürcherischen Herkunft dessenungeachtet heute noch sehr bewusst. Der Inhaber von Schild 13, Junker Hans Hch. Stapfer, starb 1670 als letzter seines Stammes; desgleichen sind auch die Familien Thommann, Wellenberg, Brunner, Schneeberger, Braem, Edlibach, Hab, Rubli, Maag, Zoller, Schärer, Lochmann, Reinhard, Dietschi, Grebel von Maur und Stucki wenn nicht ganz, so doch im Mannesstamme oder den hier in Frage kommenden Branchen heute ausgestorben. Die durch einen spätern Nachkommen berühmt gewordene Familie Lavater ist durch den Winterthurer Amtmann Hans Caspar, † 1654, vertreten; die wenige Jahrzehnte später in der zürcherischen Kaufmannschaft zu höchster Stellung gelangte Familie Ott[5] durch den XII. zur Saffran, Hans Balthasar Ott. Zwei Schilde besass auch die Familie Lochmann und zwar noch mit dem alten Stammwappen. Das von der Familie später allgemein geführte Wappen mit der Bourbonenlilie entstammt dem 1654 von Ludwig XIV. dem Obersten Hs. Hch. Lochmann, † 1667, verliehenen Adelsbriefe. Im 17. und 18. Jahrhundert war die Familie Lochmann bekanntlich neben der Familie Werdmüller eine Hauptvertreterin jener in fremden Kriegsdiensten gross gewordenen Militäraristokratie.

Schild 37, im Jahre 1637 im Besitze des Landvogts Adrian Ziegler, † 1654, gehört nebst den Schilden von Meiss, Meyer v. Knonau, Keller vom

---

[1] Die aus Wollishofen stammende Familie Wolf erlangte 1351 das zürcherische Bürgerrecht und gab der Stadt Zürich in Hans Ulrich Wolf († 1624, Landvogt zu Kyburg etc.) einen der besten Staatsmänner des 17. Jahrhunderts.

[2] Näheres über diese zwei bedeutenden Zürcher Familien siehe in deren Familiengeschichten von Dr. C. Keller-Escher.

[3] Diese, ursprünglich dem Müllerstande entstammende Familie schwang sich bereits im 16. Jahrhundert zu den bedeutendsten Zürcher Familien empor und hat sich später speziell auf militärischem, aber auch kaufmännischem Gebiete ausgezeichnet.

[4] Diese heute noch blühende, aber in der Gesellschaft zur Zeit nicht mehr vertretene Familie, genannt die Engel-Wirz oder Wirz von Uerikon, gehörte in einzelnen Branchen ebenfalls der Adeligen Stube an und führte lange Zeit den Junkertitel.

[5] Diese Familie hat 1770 in der Person des damaligen Ratsherrn, spätern Bürgermeisters Heinrich Ott den ihr von der Kaiserin Maria Theresia angebotenen Reichsfreiherrenstand ausgeschlagen.

Wolf[1] an. Drei Familien, die indes hauptsächlich in der zweiten Hälfte des 17. Jahrhunderts und noch lange später bestehen waren, eine führende Rolle zu übernehmen, die Escher vom Glas[2], Hirzel[3] und Werdmüller[4] von Elgg, erscheinen auf unserer Tafel nur je in einem oder zwei Familienzweigen vertreten; die Escher vom Glas durch den Stadthalter Conrad Hesekiel, die Hirzel durch den Hirgrermeister Salomon Hirzel, die Werdmüller durch General Hans Rudolf Werdmüller (1611—1677) und Ratsherr Chrystoph (1631—1683).

Als intime Freunde von Antistes Breitinger und mit ihm zu der Spitze der zürcherischen Kirchenpartei begegnen wir neben den Hirgrermeistern Hirzen und Hirzel den beiden Seckelmeistern Hs. Heh. Wyss[5] und Jacob Salomon Bürger und endlich dem Obersten Kaspar Schmid von Grüneck. † 1683. Gleich der Familie Grebel war auch Schmid ein treuer Anhänger Herzog Johanns, unter dessen Oberbefehl er den Oberstenrang erreichte. Seine Nachkommen, obwohl sich Generationen als holländische Offiziere ihrer Heimatstadt entfremdet, sind ihrer alt-zürcherischen Herkunft dessenungeachtet heute noch sehr bewusst. Ihr Ahnherr von Schild 12, Junker Hans Heh. Stapfer, starb 1670 als letzter seines Stammes; desgleichen sind auch die Familien Thommann, Wellenberg, Hirzner, Schneeberger, Hirzen, Edlibach, Heh, Heidi, Mangg, Zollikofer, Lochmann, Steinhard, Dietschi, Grebel von Mayr und Stucki vom nicht genau so hoch im Ansehstamme oder den hier in Frage kommenden Blättern heute angegeschrieben, die durch einen spätern Nachkommen berühmt gewordene Familie Lavater ist durch den Winterthurer Ammann Hans Caspar, † 1654, vertreten; die wenigen Jahre später in der zürcherischen Kanzleiangelegenheit zu jedenfalls Stellung gelangte Familie Ott[6] durch den XII. zur Saffran, Hans Heinrich Ott, Zwei Schilde hat auch die Familie Lochmann und zwar noch mit den alten Stammwappen; das von der Familie später allgemein geführte Wappen mit der Hauptmannsfigur ist stammt dem 1654 von Ludwig XIV. dem Obersten Hs. Heh. Lochmann, 1667, verliehenen Adelsbriefe. Im 17. und 18. Jahrhundert war die Familie Lochmann bekanntlich neben der Familie Werdmüller eine Hauptvertreterin der in fremden Kriegsdiensten gross gewordenen Militäraristokratie.

Schild 37, im Jahre 1617 im Besitze des Landvogts Adrian Zingeler, 1651, gehört nebst den Schilden von Meiss, Meyer v. Knonau, Keller von

[1] Die aus Wollishofen stammende Familie Wolf erlangte 1651 das zürcherische Bürgerrecht und gab der Stadt Zurich in Hans Ulrich Wolf († 1671) einen Landvogt zu Kyburg, zu Zürcher bestes Staatsmann des 17. Jahrhunderts.

[2] Näheres über diese zwei bedeutendsten Zürcher Familien siehe in meinen Familien-geschichten von Dr. C. Keller-Escher.

[3] Diese, ursprünglich dem Müllerstande entstammende Familie schwang sich bereits im 14. Jahrhundert zu den bedeutendsten Zürcher Familien empor und hat sich später vorzugsweise militärischen, aber auch kaufmännischen Gebiete ausgezeichnet.

[4] Diese heute noch blühende, aber in der Hauptsache nur Zweig, nicht mehr verzweigte Familie, genannt die Kugel-Wyss oder Wyss von Elgg, gehörte zu ehemaligen Bürgern ihrer Adeligen Stadt an und führte lange Zeit den Junkertitel.

[5] Diese Familie hat 1710 in der Person des damaligen Statthalters, spätern Bürgermeisters Conrad Ott den ihr von der Kaiserin Maria Theresia angebotenen Reichsfreiherrenstand ausgeschlagen.

Steinbock und Werdmüller, zu der kleinen Anzahl von Schilden, die seit 1559 ununterbrochen im Besitze von Trägern einer und derselben Familie, wenn auch in keinem einzigen Falle direkt von Vater auf den Sohn vererbt, sind.

Der Rahmen unserer bescheidenen Arbeit beschränkt sich sachgemäss lediglich auf das Jahr 1637 und die damals in der Gesellschaft vertretenen Familien; die 1900 erschienene Festschrift aber und in noch grösserem Masse die aus berufenster Feder stammende und heute bis zum Jahre 1797 gelangte Serie von historischen Vorträgen über die Gesellschaft zeigt uns, dass die Schildner zum Schneggen mehr als ein halbes Jahrtausend je und je an erster Stelle gewesen und auch heute noch, trotz der gewaltigen politischen Veränderungen, ist die soziale Stellung der Gesellschaft, die ihr historisch gegebene, geblieben.

Les Faucigny de Fribourg.

D'après les notes de l'abbé J. Gremaud et de J. Schneuwly, archiviste.

(Avec Planche IV).

La famille de Faucigny a paru avec éclat à Fribourg pendant le XVe siècle et les premières années du XVIe. Elle était sans doute originaire de la contrée savoisienne dont elle portait le nom, mais il est impossible de la rattacher aux dynastes de Faucigny, qui s'éteignirent vers 1268. Les armes des deux familles sont tout à fait différentes.

Avant de s'établir à Fribourg, les Faucigny habitaient Vevey où on les voit apparaître vers le milieu du XIVe siècle et où ils possédaient une maison, au bourg dit de Villeneuve. Ils étaient bourgeois de cette ville et vassaux des sires d'Oron [1]. Le premier membre connu de cette famille est Aymon qui apparaît en 1358. Il était notaire (clericus) à Vevey. Puis vient Guillaume, probablement son fils, mentionné en 1400 (1399) 5 février et 15 mars [2]. Celui eut un fils Guillerme, donzel, qui vint s'établir à Montagny, près Payerne, et avait épousé Alexie, fille de Jean de Broc, de Gruyère, qui était veuve en 1398 [3]. Ces époux laissèrent trois fils: Aymon, Théobald et Pierre. Aymon, donzel, était en 1417 membre du Conseil de Vevey, châtelain de Corsier pour les nobles de Compey qui possédaient la coseigneurie de la paroisse de Corsier [4]. Il fut reçu bourgeois de Fribourg le 13 octobre 1398. Il était notaire à Fribourg et à Vevey [5]. Il mourut probablement à Vevey.

Aymon eut un fils: noble Pierre de Faucigny qui résida d'abord à Vevey où il contracta deux mariages. Il perdit successivement ses deux premières

---

[1] Manuaux de la ville de Vevey.

[2] Enveloppe du compte des trés. de 1406, Fontaine.

[3] Premier livre en papier, de bourgeoisie, p. 90 verso.

[4] D. Martignier, Vevey et ses environs au moyen-âge, p. 77.

[5] 1406, 1442, p. 908.

Steinbock und Wernhuller, an der kleinen Ausmündung von Schlüchen, die seit 1500 mumfordrenchen im Besitze von Tigiporo einer und dorselben Familie, wenn auch in keinem einzigen Falle direkt von Vater auf den Sohn vererbt, sind.

Der Italiener unserer beschleidenen Arbeit beschränkt sich sachgemäss lediglich auf das Jahr 1897 und die damals in der Gesellschaft vertretenen Familien; die 1000 ersichtlichen Forschungen aber und in noch grösserem Masse die aus berufenster Feder stammende und heute bis zum Jahre 1797 reichende Serie von historischen Vorträgen über die Gesellschaft zeigt uns, dass die Schlüsse zum Schlusszeugen mehr als ein heiles Jahrhundert je und je an erster Stelle gewesen und auch heute noch, trotz der gewaltigen politischen Verschiebungen, ist die soziale Stellung der Gesellschaft, die ihr historisch gegeben, geblieben.

Les Francigny de Fribourg.

D'après les notes de Fabbé J. Dumoud et de J. Schneuwly, archiviste.

(Avec Planche IV).

La famille de Francigny a pris avec éclat à Fribourg pendant le XVe siècle et les premières années du XVIe. Elle était sans doute originaire de la contrée savoisienne dont elle portait le nom, mais il est impossible de la rattacher aux dynastes de Francigny, qui s'éteignirent vers 1295. Les noms des deux familles sont tout à fait différents.

Avant de s'établir à Fribourg, les Francigny habitaient Vevey où on les voit apparaître vers le milieu du XIVe siècle et où ils possédaient une maison, un bourg dit de Villeneuve. Ils étaient bourgeois de cette ville et vassaux des sires d'Oron [1]. Le premier membre connu de cette famille est Aymon qui apparaît en 1358. Il était notaire (clerc) à Vevey. Puis vient Guillaume, probablement son fils, mentionné en 1400 (13-20 février et 15 mars [2]). Ceini est un fils Guillerme, donzel, qui vint s'établir à Montagny près Payerne, et avait épousé Alexie, fille de Jean de Broc, de Oruyère, qui était veuve en 1395 [3]. Ces époux laissèrent trois fils: Aymon, Théobald et Pierre. Aymon, donzel, était en 1417 membre du Conseil de Vevey, châtelain de Oorsier pour les nobles de Gompy qui possédaient la coseigneurie de la paroisse de Corsier [4]. Il fut reçu bourgeois de Fribourg le 13 octobre 1395. Il était notaire à Fribourg et à Vevey [5]. Il mourut probablement à Vevey.

Aymon eut un fils noble Pierre de Francigny qui resida dès lors à Vevey, où il contracta deux mariages. Il perdit successivement ses deux premières

---

[1] Manuaux de la ville de Vevey.

[2] Enveloppe de compte des trés. de 1400, Fribourg.

[3] Premier livre en papier, de bourgeoisie p. 90 verso.

[4] D. Martignier, Vevey et ses environs au moyen-âge, p. 77.

[5] 1400, 1415, p. 208.

femmes qui furent ensevelies dans l'église de St-Martin de Vevey. Il vint plus tard à Fribourg dont il reconnaît la bourgeoisie le 5 juin 1424 et qu'il assigne sur sa maison située à la rue du Marché au bétail [1]. Le 1er octobre 1445 il loua cette maison [2]. En troisième noce, il épousa Isabelle, fille de Jacques de Praroman, de Fribourg, et de Jeannette Lombard, et veuve de Jean d'Affry (1438). Elle était mère de Vullierme d'Affry et grand'mère de Louis d'Affry, qui fut neveu et héritier de Pétermann de Faucigny.

Pierre survécut à sa femme dont il avait eu trois enfants: Pétermann, Catherine et Marguerite. Il fit son testament à Fribourg le 14 décembre 1444 entre les mains du notaire Calige [3].

Il institua son héritier universel son fils Pétermann mineur et légua à chacune de ses filles mineures aussi 400 florins du Rhin. Dans la „gieta" des bourgeois de Vevey, non habitants, en faveur du bailli de Chablais en 1454 ces héritiers payèrent 4 sols [4].

Catherine de Faucigny épousa Jean Mossu, elle était veuve en 1474, et Marguerite de Faucigny, Pétermann Velga, elle était veuve en 1474.

Pétermann de Faucigny joua un rôle considérable à Fribourg; il entra dans le Conseil des Soixante en 1464 et dans le Petit Conseil en 1469; la même année il fut créé chevalier, et ensuite nommé bourgmaistre en 1471. Il remplit les fonctions d'avoyer de la République pendant dix-huit années, à sept reprises différentes: 1478-79, 1480-83, 1486-90, 1493-96, 1498-1501, 1504-07, 1510-11 [5].

Pétermann de Faucigny épousa le 10 mai 1476 Barbe, fille de l'avoyer Rodolphe de Vuippens. Elle mourut en 1498 sans lignée.

Pendant sa longue carrière, Pétermann fut employé dans toutes les affaires importantes de l'Etat. Il eut surtout à remplir de nombreuses missions, soit dans les Diètes fédérales, soit auprès des puissances étrangères. Il fut chef des troupes fribourgeoises à la bataille de Morat en 1476 [6]. Il devait cette haute influence à ses qualités personnelles aussi bien qu'à sa fortune et à sa parenté avec les premières familles de Fribourg.

---

[1] Grand livre en parchemin, p. 45², 1426.

[2] Manot, notaire.

[3] No 33, p. 94 verso.

[4] Martignier, Vevey et ses environs au moyen-âge, p. 77.

[5] La nomination aux charges se faisait le jour de la fête de St-Jean Baptiste.

[6] Il rapporta de cette bataille une coupe qu'il léga à l'église de Bourguillon. Nous donnons ici les passages de son testament qui en font mention:

Extrait du testament de Petermann de Faucigny.

In dem Namen der unzerteyllten drufalltigkeytt, Gott vatters, Suns, vnnd heyllgenn geystes Amen, Vonn us ungehorsamkeyt des ersten geschöpfften menschenn Ade, aller sin Nachvolgender Sam der tödlichen beherschung unnderworffen, ... Darumb so hab Ich Petermann von foussigni Ritter, zu diser zitt Schultheiß der Statt fryburg In Öchtland, Loßner Bistumbs, mitt langer zittlicher gutter vorbetrachtung ..... min ordnung, Testament unnd letstenn willenn gemacht .....

Item Ordnen Ich unnser liebenn frouwenn uff Burglen (Eglise de la Sainte Vièrge à Bourguillon [Bürglen] près Fribourg) minen kelch den Ich von Murten hab gebracht, unnd will

femmes qui furent ensevelies dans l'église de St-Martin de Vevey. Il vint plus tard à Fribourg dont il reconnaît la bourgeoisie le 6 juin 1421 et qu'il assigne sur sa maison située à la rue du Marché au bétail[1]. Le 1er octobre 1442 il loue cette maison[2]. Ici trois femmes nous, il épouse Isabelle, fille de Jacques de Fribourg, de Fribourg, et de Jeannette Lombard, et veuve de Jean d'Affry (1420). Elle était nièce de Vuillerme d'Affry et grand'nièce de Louis d'Affry, qui fut avoyer et bailli de Peterman de Faucigny.

Pierre survécut à sa femme dont il avait eu trois enfants: Peterman, Catherine et Marguerite. Il fit son testament à Fribourg le 14 décembre 1444 entre les mains du notaire Caliga[3].

Il institua son héritier universel son fils Peterman mineur et légua à chacune de ses filles mineures aussi 400 florins de Rhin. Jean la „gieta" des bourgeois de Vevey, non habitants, en faveur du bailli de Chabais en 1434 ces héritiers payèrent à sole[4].

Catherine de Faucigny épousa Jean Moesen, elle était veuve en 1474, et Marguerite de Faucigny, Peterman Velga, elle était veuve en 1474.

Peterman de Faucigny joua un rôle considérable à Fribourg; il entra dans le Conseil des Soixante en 1434 et dans le Petit Conseil en 1439; la même année il fut créé chevalier, et ensuite maître bourgmestre en 1471. Il remplit les fonctions d'avoyer de la République pendant dix-huit années, à sept reprises différentes: 1478-79, 1480-83, 1486-90, 1493-96, 1498-1501, 1504-07, 1510-11[5].

Peterman de Faucigny épousa le 10 mai 1475 Marie, fille de Trouvoyer Rodolphe de Vuippens. Elle mourut en 1498 sans lignée.

Pendant sa longue carrière, Peterman fut employé dans toutes les affaires importantes de l'Etat. Il eut souvent à remplir de nombreuses missions, soit dans les Diètes fédérales, soit auprès des puissances étrangères. Il fut chef des troupes fribourgeoises à la bataille de Morat en 1476[6]. Il devait cette haute influence à ses qualités personnelles aussi bien qu'à sa fortune et à sa parenté avec les premières familles de Fribourg.

---

[1] Grand livre en parchemin, p. 45[a], 1420.

[2] Manot, notaire.

[3] N° 33, p. 94 verso.

[4] Marcigniez, Vevey et ses environs au moyen-âge, p. 77.

[5] La nomination aux charges se faisait le jour de la fête de St-Jean baptiste.

[6] Il rapporte de cette bataille une coupe qu'il légua à l'église de Bonnefontaine. Nous donnons ici les passages de son testament qui en font mention:

Extrait du testament de Peterman de Faucigny.

In dem Namen der unverteylten dreifaltigkeyt, Amen. Ich Peter, Sunt, vand beyligen gyates Amen, Vonn ne uwyghernunkeyt der ersten geschaffynen menschlichen Art, aller sie Nach-lygender Sun der tuflichen beleyssunge mankeywerden. ..... Darnach so ich, Peterman von Fossigni Ritter, an diese zyt Schultheit der Statt Fribourg in Oechtland, Lebner armuns, mitt langer xittlicher gutter rechtertechtung ..... und ordenung, Testament und letzten willens gemacht .....

Item ordnen ich unsser lieben Frowen uff Bergelen (Eglise de la Sainte Vierge à Bourguillon [Burgbühl près Fribourg] minen Leich den ich von Morten hab erkiesell, sunt wyll

Comme nous l'avons dit plus haut, la mère de Pétermann, Isabelle de Praroman, avait épousé en première noce Jean d'Affry dont elle eut un fils, Guillaume d'Affry, qui commanda la garnison fribourgeoise à Morat en 1476, et qui était ainsi le frère utérin de Pétermann, son fils Louis d'Affry fut avec Rodolphe et Sébold de Praroman ses héritiers.

Pétermann de Faucigny mentionne, dans son testament, son cousin Claude de Faucigny qui appartenait sans doute à la branche des Faucigny de Payerne, mais dont nous ne connaissons pas la filiation. Il l'institue son légataire et l'héritier de son nom. En 1515 Claude était entré au Grand Conseil. Le 6 avril 1517 il est reconnu bourgeois de Fribourg. Il épousa Louise Mestral dont il eut un fils Pétermann II [1]. Claude était déjà mort après la St-Jean 1517, sa femme épousa en seconde noce N. Sébastien de Diesbach (1518-1521) [2].

N. Pétermann II de Faucigny, chevalier, apparaît comme mineur dans les années 1518-1521 [3].

Il épousa Jaquette, fille de Girard Mestral, seigneur de Combremont et avoyer de Payerne [4]. En 1554 il avait déjà dissipé sa fortune [5]. Pétermann eut un fils N. Humbert de Faucigny, cité en 1554 janvier 12.

Les armes de Faucigny étaient d'azur à 3 têtes barbues de carnation coiffées d'un chapeau, ou bonnet à pointe, de gueules et habillées du même, posées deux et une. Il existe plusieurs variantes de ces armes. Voici ce que nous trouvons dans nos différents armoriaux: Armorial manuscrit de Mulinen, à Berne:

1) d'azur à 3 têtes barbues de carnation habillées de gueules coiffées du même avec reverts d'or.

2) d'azur à trois têtes d'argent.

Armorial Gaschet: de gueules à 3 têtes barbues de carnation, habillées et coiffées d'or reverts d'argent. Armorial vaudois (de Mandrot): d'azur à 3 têtes barbues de carnation habillées et coiffées de gueules. Armorial du canton de Fribourg (P. Appollinaire et de Mandrot): d'azur à 3 têtes barbues d'argent habillées et coiffées de gueules reverts d'argent.

Nous reproduisons ici trois documents héraldiques de cette famille. Le premier est un vitrail actuellement au Musée cantonal de Fribourg (Planche IV). Dans le catalogue manuscrit de ce Musée nous trouvons à la page 113 sous le

---

daß min usrichter den verguldenn, min wappenn doruff stechenn, unnd darzu uff demselben graben lassenn, wie derselb vor Murten an der slacht y gewunnenn, unnd Ich den doselbs gegebenn hab, die priester so ye doruss celebrieren, ermanend, der biderbenn lüten so doselbs an der slacht umbkommenn sind truwlichen zu gedennckenn.

. . . . . .

Gebenn uff den heylgenn wienachts abend was der vyer unnd zwantzigost tag decembers Im Jar Gezallt von der heyllsammenn geburtt Christi unnsers liebenn herrenn fünnffzechenn hunndert vnnd druyzechenn Jar. (Registre notarial de Jost Zimmermann, 1503—1522 No. 118; Archives d'Etat, Fribourg).

[1] Jean Hecht, notaire.

[2] Transaction signée Gachet (archives et parchemins de Diesbach. Arch. cant. Frib.).

[3] Arch. de Diesbach (parchemins).

[4] Jean Hecht, notaire (1549).

[5] Gerfer, Testament, Stadtsachen B N° 122.

Comme nous l'avons dit plus haut, la mère de Pétermann, Isabelle de Fraromon, avait épousé en première noce Jean d'Arry dont elle eut un fils, Guillaume d'Arry, qui commanda la garnison fribourgeoise à Morat en 1476, et qui était ainsi le frère utérin de Pétermann, son fils Louis d'Arry fut avoyer Rodolphe et Schold de Fraromon son beau-frère.

Pétermann de Faucigny mentionne, dans son testament, son cousin Claude de Faucigny qui apportenant sans doute à la branche des Faucigny de Payerne, mais dont nous ne connaissons pas la filiation. Il l'institue son légataire et l'héritier de son nom. En 1515 Claude était marié au Grand Conseil. Le 6 avril 1517 il est reconnu bourgeois de Fribourg. Il épousa Louise Mestral dont il eut un fils Pétermann II. Claude était déjà mort après le 25 Jean 1517, sa femme épousa en seconde noce N. Sébastien de Tibsbach (1518-1521)[1].

N. Pétermann II de Faucigny, chevalier, apparaît comme mineur dans les années 1518-1521[2].

Il épousa Jaquette, fille de Girard Mestral, seigneur de Combremont et avoyer de Payerne[3]. En 1524 il avait déjà dissipé sa fortune[4]. Pétermann est un fils N. Humbert de Faucigny, cité en 1524 janvier 12.

Les armes de Faucigny étaient d'azur à 3 tètes barbues de carnation coiffées d'un chapeau, ou bonnet à pointe, de gueules et habillées du même, posées deux et une. Il existe plusieurs variantes de ces armes. Voici ce que nous trouvons dans nos différents armoriaux : Armorial manuscrit de Mulinen, de Haven :

1) d'azur à 3 tètes barbues de carnation habillées de gueules coiffées du même avec revers d'or.

2) d'azur à trois tètes d'argent.

Armorial Gasebel : de gueules à 3 tètes barbues de carnation, habillées et coiffées d'or revers d'argent. Armorial vaudois (de Mandrot) : d'azur à 3 tètes barbues de carnation habillées et coiffées de gueules. Armorial du canton de Fribourg (P. Apollinaire et de Mandrot) : d'azur à 3 tètes barbues d'argent habillées et coiffées de gueules revers d'argent.

Nous reproduisons ici trois documents héraldiques de cette famille. Le premier est un vitrail actuellement au Musée cantonal de Fribourg (Planche IV). Dans le catalogue manuscrit de ce Musée nous trouvons à la page 114 sous le

---

daß man auch den verglasten, mit wappen versehenen stuhl, rund herum mit denselben graben lassen, wie darauf vor Murten an der alacht 5 wappen, und ich den stuhls gegeben hab, die priester so zu dorne erhalteren, gemeinet, der hilchrom hat 9 dasselbe an der alacht unklommen und trewlichen zu gehanessen.

[1] Siehe auf den beiglegen wiesedlis ahend wes der vogt mud ewmanigest sey dewen bere im Jar Gezalt von der heyllsamen geburt Cristi — Schreiben Bernen Bernna Bannerherren zechen hundert vund dreyzechen Jar. (Bernische national, de Jost Steinerwesen, 1500—1522 No. 119; Archives d'Etat, Fribourg).

[2] Jean Hecht, notaire.

[3] Transaction signée Gaudet (archives ecclésiastiques de Fribourg). Arch. can. Frib.

[4] Arch. de Loebsch (parchemins).

[5] Jean Hecht, notaire (1518).

[6] Gerber, Testament, Stadtarchiv B No 129.

Vitrail aux armes de Petermann de Faucigny

(Musée cantonal de Fribourg)

Aymon
notaire (1358)

Guillaume
1400

Guillerme
donzel
† avril 1398
ép. Alexie de Broc

Théobald — **Aymon** — **Pierre**

Aymon
donzel, notaire,
châtelain de Corsier

Pierre
ép. 1)? 2)?
3) Isabelle de Praroman

Marguerite
ép. Pétermann Velga

Catherine
ép. Jean Mossu

Pétermann
chevalier, avoyer de Fribourg
ép. Barbe de Vuippens

?

Claude
cousin de Pétermann
ép. Louise Mestral

Pétermann
ép. Jaquette Mestral

Humbert

nº 63, les indications suivantes: Vitrail de Petermann de Faucigny avoyer de Fribourg, commandant des Fribourgeois à Morat. Fin du XVe siècle. Provient (ainsi que plusieurs autres) de l'église de St-Loup, en 1882.

L'écu est d'azur à 3 têtes d'argent habillées et coiffées du même aux reverts d'hermine.

L'inscription qui est au bas du vitrail est la suivante: Her Wilhelm vom Nuwenhüs Kaplan zu St-Wolfgang MCCCCXXXXII. Nüwenhus: aujourd'hui, Neuhaus. En 1448 il y avait une famille Nuwenhüs à Fribourg au quartier du Bourg et une autre à Garmiswyl (paroisse de Guin)[1].

Une petite notice sur la chapelle de St-Loup se trouve dans le Dictionnaire des paroisses catholiques du canton de Fribourg par le P. Appolinaire. Il y est question de Petermann de Faucigny[2].

Le second document héraldique que nous donnons ici se trouve au pied du grand crucifix donné par Petermann de Faucigny et qui se

fig. 1

[1] Voir: Bevölkerungs- und Vermögensstatistik in der Stadt und Landschaft Freiburg um die Mitte des 15. Jahrhunderts, par le Dr Ferd. Buomberger, dans les Freiburger Geschichtsblätter 6. und 7. Jahrgang, pages 205 et 220.

[2] Tome VII p. 95-101.

fig. 1

[1] Voir Bevölkerungs- und Verwaltungsstatistik in der Stadt und Landschaft Freiburg von Mitte des 15. Jahrhunderts, par le Dr Fred. Schnelzlegen, dans les Freiburger Geschichtsblätter 6 und 7. Jahrgang, pages 320 et 321.

[2] Tome VII p. 98-101.

trouvait primitivement sur le cimetière de St-Nicolas, où on le voit figurer sur le plan de Martin Martini. En 1825 il fut transporté sur le cimetière de St-Pierre, maintenant il se trouve à l'extrémité de cimetière actuel de la ville.

Un petit écu arrondi, portant les trois têtes, est suspendu par une courroie à une banderolle (fig. 1), la courroie porte l'inscription en minuscules gothiques: *Petermann von Foucygnie,* la banderolle porte la date 1484 avec les 4 renversés. Le tout est en bronze. Le 9 décembre de la dite année Benoit de Montferrand évêque de Lausanne bénit ce crucifix, et pour exiter la dévotion des fidèles il l'enrichit de précieuses reliques, et accorda des indulgences à ceux qui viendraient le vénérer en récitant certaines prières. Des concessions semblables furent faites par 6 cardinaux le 19 mars 1488, et par le cardinal Raymond, légat apostolique en Allemagne, le 9 mai 1502.

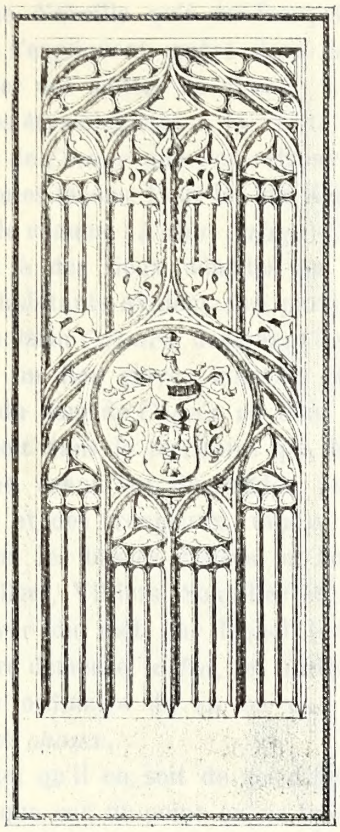


fig. 2

Le troisième monument héraldique que nous donnons ici (fig. 2) est le panneau de la première forme des stalles de l'église de Notre-Dame à Fribourg. Il porte au centre d'un motif de style gothique flamboyant, très fouillé, un médaillon aux armes de Faucigny, l'écu d'azur est chargé des 3 têtes barbues au naturel, et coiffées de bonnet de gueules, il est surmonté d'un casque et entouré de lambrequins très découpés, le cimier est formé d'une tête semblables à celles de l'écu, et portée par un très long cou.

Ces stalles furent exécutées pendant les années 1506 et 1507, elles portent les armes de leurs donateurs tous membres du Conseil souvrain, ou représentant de familles nobles de la ville. Petermann de Faucigny était alors avoyer de Fribourg.

Encore le sceau du maire Robert.

Par Jean Grellet.

Depuis la publication de notre article sur le sceau du premier maire de La Chaux-de-Fonds M. Kasser, directeur du Musée de Berne a bien voulu nous communiquer une hypothèse qui ne manque pas d'ingéniosité. Il se demande si le graveur n'a pas voulu représenter dans les 1er et 4me quartiers des armoiries en question un four à chaux comme armes parlantes de La Chaux-de-Fonds. La superstructure en forme de cheminée semble en effet moins bien s'adapter à

fig. 2

trouvant primitivement sur le cimetière de St Nicolas, où on le voit figurer sur le plan de Martin Martini. En 1820 il fut transporté au cimetière de St-Pierre, maintenant il se trouve à l'extrémité du cimetière actuel de la ville.

Un petit clos arrondi, portant les trois lises, est suspendu par une contrée à une bandérolle (fig. 1), le contrefort porte l'inscription en minuscules gothiques: Adhaeremus vos Adoncyrwc, la bandérolle porte la date 1451 avec les 4 rentrées. Le tout est en bronze. Le 9 décembre de la dite année Renon de Montferrand évêque de Lausanne bénit ce crucifix, et pour exciter la dévotion des fidèles il leur rédit de précieuses reliques, et accorda des indulgences à ceux qui viendraient le vénérer en récitant certaines prières. Des concessions aux bâtiles furent faites par Guillaume le 19 mars 1456, et par le cardinal Ippolito, légat apostolique en Allemagne, le 9 mai 1507.

Les instances nommant héraldiques que nous dumons ici (fig. 2) est le panneau de la première lunette des stalles de l'église de Notre Dame à Fribourg. Il porte au centre d'un moulé de style gothique flamboyant, très fouillé, en méplation aux armes de l'Antique, l'écu d'azur est chargé des 3 lises bachées au naturel, et noifées de bonnet de gueules, il est surmonté d'un casque et couronné de lambrequins très découpés, le cimier est formé d'une tête semblables à celles de l'écu, et porté par un très long cou.

Ces stalles furent exécutées pendant les années 1506 et 1507, elles portent les armes de leurs donateurs tous membres du Conseil souverain, ou représentant de familles nobles de la ville, Peterman de Praroman dont alors avoyer de Fribourg.

Encore le rocan du maître Robert.

Par Jean Gremaud.

Depuis la publication de notre article sur le rocan du prémontré maître de la Chaux-de-Fonds M. Kessler, directeur du Musée de Berne a bien voulu nous communiquer une hypothèse qui ne manque pas d'ingéniosité. Il se demande si le graveur n'a pas voulu représenter dans les 4 quartiers des armoiries en question un four à chaux comme armes parlantes de la Chaux-de-Fonds. La superstructure en forme de cheminée semble en effet moins bien s'adapter à

une ruche d'abeille qu'à un four; les deux monticules qui se trouvent sous le dôme ne s'expliquent guère dans une ruche, mais dans un four ils pourraient représenter des mottes de chaux.

Les étymologistes à la vérité expliquent la dérivation des nombreux noms composés de *Chaux* que l'on retrouve des deux côtés du Jura et ailleurs encore de différentes façons. Pour les uns il s'agit d'habitations recouvertes primitivement de toits de chaume (*Kalm, Calma*); d'autres croient que ces localités empruntent leur nom à des lieux dénudés ou chauves *(Calvus)* de la montagne dont les premiers habitants avaient tiré parti pour s'y établir; d'autres n'y voient qu'un dérivé du latin *Culmen* désignant le sommet d'une montagne ou, d'une manière générale, un lieu élevé; d'autres etymologistes enfin constatent que toutes les localités du nom de *Chaux* ou d'un de ses composés sont situées dans les hautes vallées, soit dans le territoire qui, lors de la formation du premier royaume de Bourgogne, échut aux Burgondes, peuple vivant essentiellement des produits de la chasse et des troupeaux, tandis que les Gallo-romains s'établirent de préférence dans les basses vallées où l'on trouve fréquemment des noms dérivés de *villa* (Villers, Villiers, Sonvilier etc.). Ils en tirent la conséquence que *Chaux* doit dériver du mot par lequel les Gallo romains désignaient, par antithèse à leur propre demeure, *villa,* les huttes des barbares soit: *casa,* qui par la transformation ordinaire de *ca* en *cha* et de *a* en *au* serait devenu chaza, puis *chaulx* et *chaux*.

Quoi qu'il en soit de ces différentes explications, les étymologistes ne sont d'accord que sur un point en ne trouvant aucun rapport entre le nom de *Chaux* et le produit calcaire, la chaux. Mais si nous sommes si peu fixés aujourd'hui sur la vraie signification des *Chaux,* nos ancêtres du 17me siècle l'étaient encore bien moins, aussi n'y aurait-il rien de surprenant à ce que le maire Robert, voulant donner des armes parlantes à La Chaux-de-Fonds se soit laissé guider par une interprétation simpliste du nom de la cité des montagnes neuchâteloises. Il n'aurait fait en cela que suivre une coutume très répandue, car la plupart des armes parlantes sont basées sur une simple consonance en dehors de toute préoccupation étymologique. Ainsi pour ne citer que quelques exemples les Vouga, en adoptant un navire comme emblème, ont pensé à « voguer » et non à « vouge » (serpe) étymologie de leur nom; les Perrin en adoptant des coquilles de pélerin ont ignoré que Perrin n'était primitivement qu'un simple prénom. De même Schaffhouse qui n'est qu'une corruption de Schiffhaus devrait plus logiquement porter dans ses armes un navire qu'un bélier. Les exemples pourraient être multipliés à l'infini.

Nous croyons donc que l'idée de M. Kasser mérite toute attention et sommes disposé à admettre que dans la première tentative de donner des armes à La Chaux-de-Fonds on avait choisi comme emblême parlant un four à chaux. Cette constatation que le 1er et le 4me quartier de l'écusson constituent bien les armes du village natal de Robert nous confirme dans l'idée émise que nous nous trouvons en présence d'un sceau destiné aux actes de la mairie et non d'armoiries de famille.

sée ruche d'abeille qu'à un four; les deux inquiétudes qui se trouvent sous le
ôme ne s'expliquent guère dans une ruche, mais dans un four il s'agirait
représenter des motifs de chaux.

Les étymologistes à la vérité expliquent la dérivation des noms
composés de Chaux que l'on retrouve des deux côtés du Jura et ailleurs par
de différentes façons. Pour les uns il s'agit d'habitations rectangulaires
de toits de chaume (Calme, Calmen); d'autres avaient que ces localités emprunteraient
leur nom à des lieux dénudés ou clairsés (Calmeau) de la végétation dont les
premiers habitants avaient tiré parti pour s'y établir. D'autres n'y voient qu'un
dérivé du latin Calmey désignant le sommet d'une montagne ou d'une muraille
rocheuse, un lieu élevé; d'autres étymologistes enfin considèrent que toutes les
localités de nom de Chaux ou d'un de ses composés sont situées dans les bas
fonds, soit dans le territoire qui, lors de la formation en pénétrer régulière de
Bourgogne, obéissant aux Burgondes, peuple vivant essentiellement des produits de
chasse et des troupeaux, tandis que les Gallo-romains s'établissent de préfé-
rence dans les basses vallées où l'on trouve fréquemment des noms dérivés de
Val (Villers, Villiers, Sonvillier etc). Ils en tirent la conséquence que Chaux
doit dériver du mot par lequel les Gallo-romains désignaient, par antithèse à
leur propre demeure, Vallon, les huttes des barbares soit : cava, qui par la tran-
mutation ordinaire de co en cha et de v en au marait devenu chaux, puis
chaux et chaux.

Quoi qu'il en soit de ces différentes explications, les étymologistes en sont
d'accord que sur un point en ne trouvant aucun rapport entre le nom de Chaux
et le produit calcaire, la chaux. Mais si nous sommes si peu fixés sur l'ori-
gine la vraie signification des Chaux, nos ancêtres du 17me siècle l'étaient encore
moins, aussi n'y aurait-il rien de surprenant à ce que le maître Hubert,
voulant donner des armes parlantes à La Chaux de-Fonds se soit laissé guider
par une interprétation simpliste du nom de la ville des montagnes neuchâteloises.
Il aurait fait en cela que suivre une coutume très répandue, car le blason des
armes parlantes sont basées sur une simple consonnance en défiance de toute
préoccupation étymologique. Ainsi pour ne citer que quelques exemples les
Ecossais, en adoptant un navire comme emblème, ont voulu à « voguer » et non à
« Burge » (serpe) étymologie de leur nom; les Ferrin en adoptant des coquilles
d'huitre ont ignoré que Ferrin n'était primitivement qu'un simple prénom. Ile
de Nehuffinnes qui n'est qu'une corruption de Schuffhans devrait plus logiquement
porter dans ses armes un navire qu'un hélice. Les exemples pourraient
être multipliés à l'infini.

Nous croyons donc que l'idée de M. Kaeser mérite toute attention et
nous disposé à admettre que dans la première tentative de donner des armes
à La Chaux-de-Fonds on avait choisi comme emblème parlant un four à chaux.
La constatation que la ire et le 4me quartier de l'échasson constituent bien les
ruines du village natal de Robert nous confirme dans l'idée émise que nous
trouvons en présence d'un essai destiné aux autres de la mairie et non
armoiries de famille.

Armoiries valaisannes à Valère.

Peintes par R. A. Nuscheler.

Description des armes :

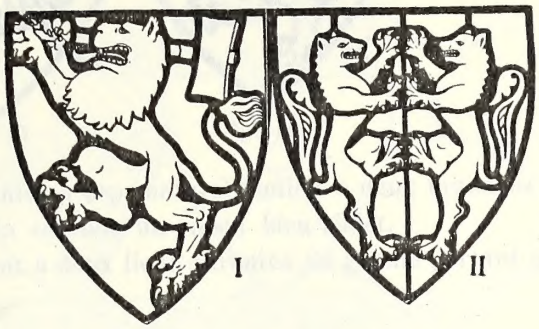


fig. 3 fig. 4

Fig. 3. *Martigny,* de gueule au lion rampant d'argent portant un morteau d'or.
Fig. 4. *Viège,* parti de gueule et d'argent aux lions affrontés argent et gueule. (Argent sur gueule et gueule sur argent).

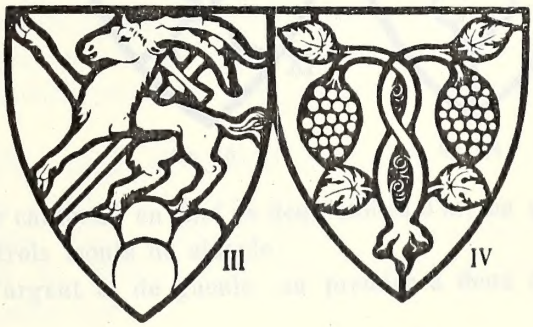


fig. 5 fig. 6

Fig. 5. *Entremont,* d'azur au bouc saillant d'argent transpercé d'une épée de même sur 4 monts de sinople.

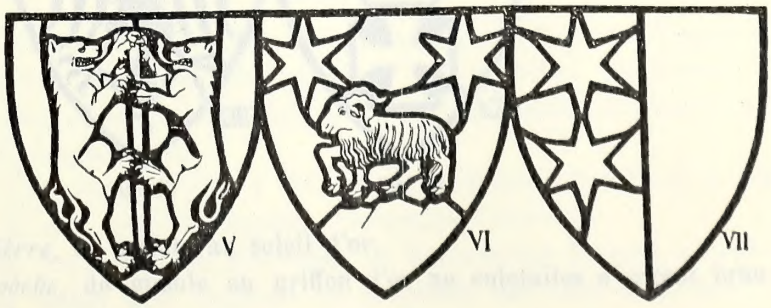


fig. 7 fig. 8 fig. 9

Armoiries valaisannes à Valère.

Relevés par E. A. Naville.

Description des armes.

Fig. 3. Mar'ligny, de gueule au lion rampant d'argent portant un morceau d'or.
Fig. 4. Tégo, parti de gueule et d'argent aux lions affrontés argent et gueule. (Argent sur gueule et gueule sur argent).

Fig. 5. Sarrasin, d'azur au bouc saillant d'argent transporté d'une épée de même sur 4 monts de sinople.

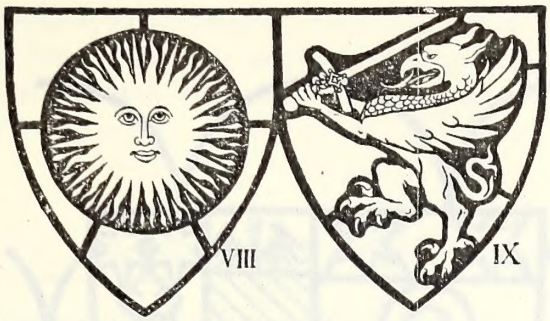


fig. 10 fig. 11

Fig. 6. *Rarogne,* de gueule au ceps naturel feuillée a deux branches portant la première un raisin blanc, la seconde un raisin bleu-violet.

Fig. 7. *Conthey,* d'argent à deux lions affrontés de gueule portant une épée d'or en pal.

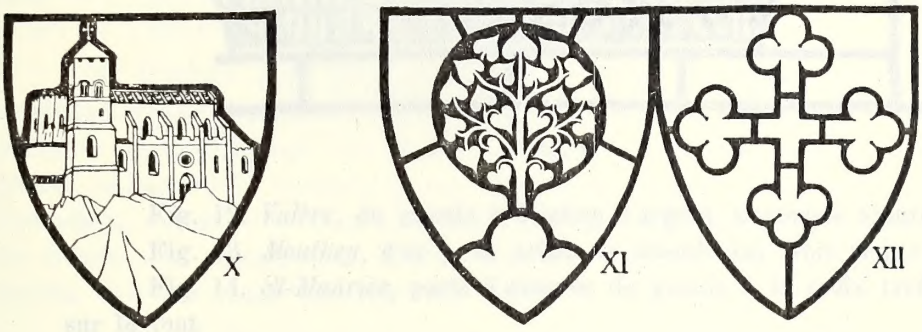


fig. 12 fig. 13 fig. 14

Fig. 8. *Hérens,* d'azur cantonné en chef de deux étoiles d'or, en pointe au belier d'argent passant sur trois monts de sinople.

Fig. 9. *Sion,* parti d'argent et de gueule, au premier à deux étoiles en pal de gueule.

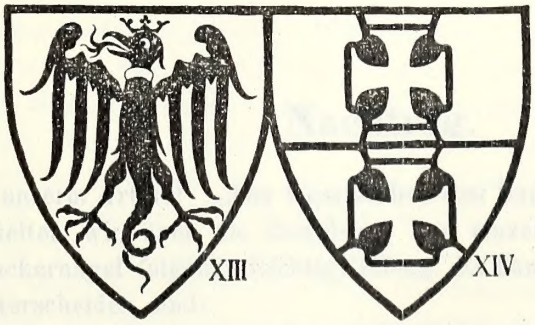


fig. 15 fig. 16

Fig. 10. *Sièrre,* de gueule au soleil d'or.

Fig. 11. *Loèche,* de gueule au griffon d'or au culetailes d'argent brandissant une épée d'or.

fig. 15 fig. 14

Fig. 6. Fawyne, de gueule au cep naturel tenillé à deux branches portant première un raisin blanc, la seconde un raisin bleu-violet.

Fig. 7. Cowley, d'argent à deux lions affrontés de gueule portant une épée en pal.

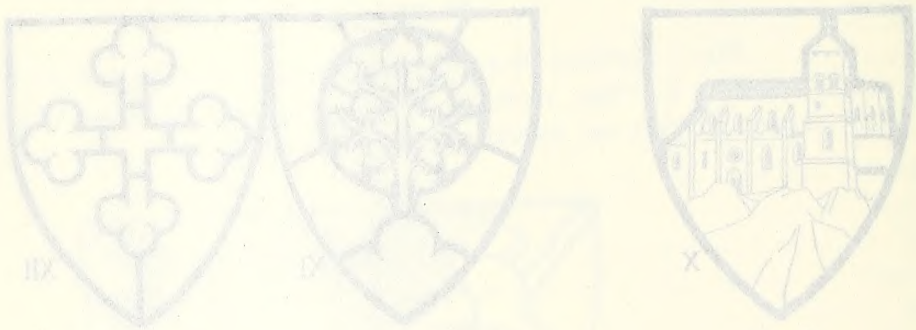


fig. 12 fig. 13 fig. 12

Fig. 8. Dévens, d'azur canthonné en chef de deux étoiles d'or, en pointe un r d'argent passant sur trois monts de sinople.

Fig. 9. Sinc, parti d'argent et de gueule, au pranon à deux étoiles en de gueule.

fig. 16 fig. 15

Fig. 10. Sévre, de gueule au soleil d'or.

Fig. 11. Lodvile, de gueule au griffon d'or au sulerailes d'argent bran- nt une épée d'or.

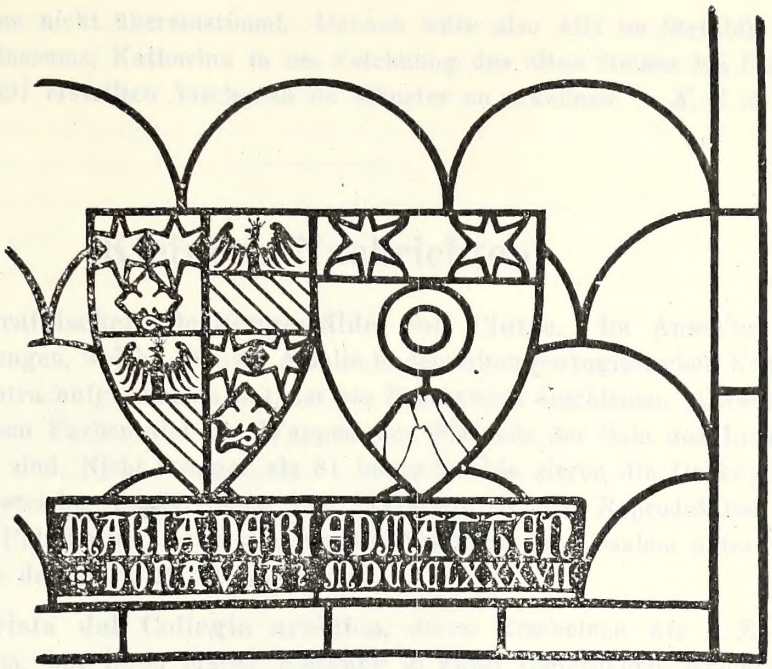


fig. 17

Fig. 12. *Valère,* de gueule à l'église d'argent maconnée ajoutée de sable.

Fig. 13. *Monthey,* d'or à un arbre de sinople sur trois monts de même.

Fig. 14. *St-Maurice,* parti d'azur et de gueule à la croix treflée d'argent sur le tout.

Fig. 15. *Conches,* coupé de gueule et d'argent à la croix patée de l'un en l'autre argent sur gueule et gueule sur argent.

Fig. 16. *Brique,* d'or au dragon éployé de sable, couronné, coleté d'or.

Fig. 17 stellt die Stifterwappen dieser wahrhaft mustergiltigen heraldischen Serie Nüschelers dar. *Red.*

Nachtrag.

Zu unserm Artikel: **„Zur Geschichte des badischen Wappens“**, Heft 3 1903, erhielten wir über die Zuweisung der einzelnen Grabsteine von Herrn Dr. R. Wackernagel folgende Richtigstellung. Es handelt sich um zwei Allianzen, die zu unterscheiden sind:

1) Katharina, geb. v. Thierstein, vermählte Hochberg, † 1385.

2) Alix, geb. Markgräfin, vermählte Thierstein.

Über die Zuweisung der Steine im Historischen Museum an die eine oder die andere finden sich Angaben im Textbuch von 1894 Seite 239 f. Seitdem fand ich, dass die Zeichnung bei Büchel mit dem im Historischen Museum be-

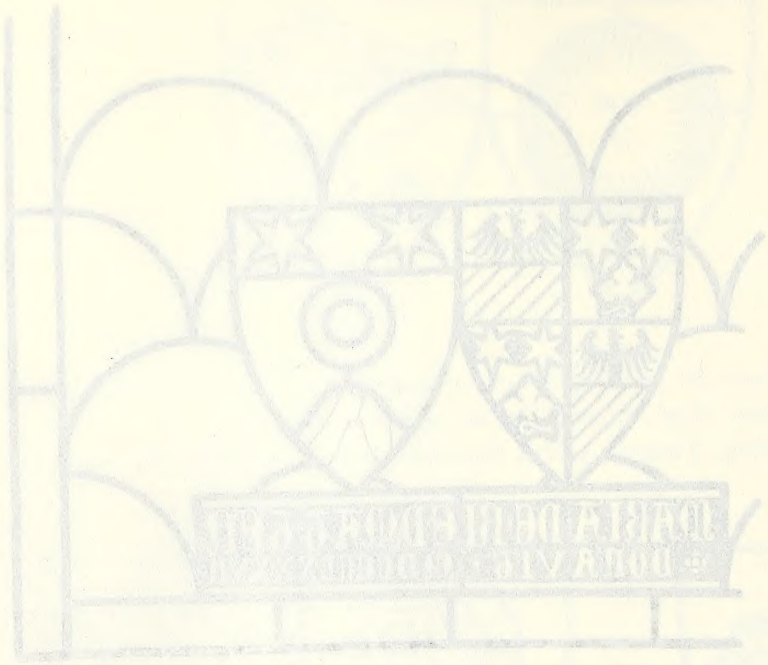


Fig. 17

Fig. 12. Fabre, de gueule à l'église d'argent maçonnée, ajourée de sable.

Fig. 13. Montfey, d'or à un arbre de sinople sur trois monts de même.

Fig. 14. St-Maurice, parti d'azur et de gueule à la croix tréflée d'argent sur le tout.

Fig. 15. Cuchez, coupé de gueule et d'argent à la croix parée de l'un en l'autre argent sur gueule et gueule sur argent.

Fig. 16. Grigny, d'or au dragon éployé de sable, couronné, colété d'or.

Fig. 17 stellt die Stiftswappen dieser wahrhaft ausserordentlichen heraldischen Serie Nüscheler dar.

Ew.

Nachtrag.

Zu unserm Artikel: „Zur Geschichte des heidnischen Wappens", Heft 3 1903, erhielten wir über die Zuweisung der erwähnten Grabsteine von Herrn Dr. R. Wackernagel folgende Richtigstellung. Es handelt sich um zwei Libraten, die zu unterscheiden sind:

1) Katharina, geb. v. Thierstein, verwählte Hochberg, † 1383.

2) Alix, geb. Markgräfin, verwählte Thierstein.

Über die Zuweisung der Steine im Historischen Museum an die eine oder die andere finden sich Angaben im Teschenbuch von 1804 Seite 293 f. Sondern fand ich, dass die Zeichnung bei Bindel mit dem im Historischen Museum be-

ändlichen Steine nicht übereinstimmt. Danach wäre also Alix im Steinbild des Historischen Museums, Katharina in der Zeichnung des alten Steines bei Büchel und in dem 1597 erstellten Tischgrab im Münster zu erkennen. *K. G. S.*

Kleinere Nachrichten.

Die heraldischen Deckengemälde von Cintra. Im Anschluss an Originalzeichnungen, welche Königin Amalia in dem alten portugiesischen Königsschloss von Cintra aufgenommen hat, ist ein Prachtwerk erschienen, in welchem auf einer grossen Farbentafel die Wappen des Plafonds der Sala dos Brazões wiedergegeben sind. Nicht weniger als 81 bunte Schilde zieren die Decke; eine sorgfältige Übersicht, Beschreibung und Erklärung ist der Reproduktion beigegeben. Die Publikation ist in der Nationaldruckerei zu Lissabon unter dem Titel: „O Paço de Cintra 1903“ erschienen.

Die **Rivista del Collegio araldico,** deren Erscheinen wir s. Z. angekündigt haben, hat ihren ersten Jahrgang in zwölf Lieferungen, welche die stattliche Seitenzahl von 790 Seiten aufweisen, beschlossen. Sie enthält eine höchst mannigfaltige Sammlung von Aufsätzen, welche päpstliche Heraldik, Genealogie, Orden, Titel u. s. w. beschlagen. Wer sich mit diesen Gegenständen im Gebiet der romanischen Länder befasst, wird in Zukunft nicht umhin können, sich der neuen Zeitschrift zu bedienen.

Ex-libris. Ein junger Künstler, in Zürich und Darmstadt ausgebildet und den Lesern der „Schweiz“ durch zahlreiche, wohlgelungene Illustrationen bereits bekannt, Ernst Tobler, hat sich in Zürich niedergelassen und hat daselbst schon eine Reihe schöner Ex-librisblätter geschaffen. Wir empfehlen seinen Stift unsern Mitgliedern und Abonnenten, die sich ein Bibliothekzeichen in modernem Stil verschaffen wollen.

Heraldische Medaillenreverse. Eine Auswahl vortrefflicher heraldischer Typen aus Hans Frei's «Oeuvre» bietet uns Tafel I. Wenn auch das figürliche Element bei den Medaillen dieses Künstlers die Hauptsache ist, so verdienen trotzdem auch die übrigen Kompositionen dieses tüchtigen Stempelschneiders der Schweiz lebhaftes Interesse. Die klassische Einfachheit, die reine Kontur, der weiche Schnitt unterscheiden Freis Erzeugnisse vorteilhaft vor allen andern Medaillen, die zur Zeit in unserm Land erzeugt werden. Wir hoffen sein Stil dringe durch und verdränge die geringe Ware, die hauptsächlich in Gestalt von offiziellen Medaillen bei allerhand patriotischen Feiern den Markt geschmackverderbend überschwemmt hat.

Zunft zu Brodbecken in Basel. Im Jahre 1895 beschloss der Vorstand E. E. Zunft zu Brodbecken, dem ehrwürdigen Wappenbuche der Zunft einen seinem geschichtlichen Werte entsprechenden neuen Umschlag erstellen

dahlichen Steine nicht übereinstimmt. Demnach wäre also Ahs, im Stammbuch des Historischen Museums, Kathrina in der Zeichnung des alten Steines, bei Kenkel und in dem 1587 erstellten Tischgrab im Münster zu erkennen. *A. O. S.*

Kleinere Nachrichten.

Die heraldischen Deckengemälde von Cintra. Im Anschluss an Originalzeichnungen, welche Königin Amalia in dem alten portugiesischen Königsschlosse von Cintra aufgenommen hat, ist ein Prachtwerk erschienen, in welchem auf einer grossen Farbentafel die Wappen des Palastes der Sala dos Brazões wiedergegeben sind. Nicht weniger als 81 bunte Schilde zieren die Decke; eine sorgfältige Übersicht, Beschreibung und Erklärung ist der Reproduktion beigegeben. Die Publikation ist in der Nationaldruckerei zu Lissabon unter dem Titel: „O Paço de Cintra 1903" erschienen.

Die Rivista del Collegio araldico, deren Erscheinen wir s. Z. angekündigt haben, hat ihren ersten Jahrgang in zwölf Lieferungen, welche die stattliche Seitenzahl von 720 Seiten aufweisen, beschlossen. Sie enthält eine höchst mannigfaltige Sammlung von Aufsätzen, welche päpstliche Heraldik, Genealogie, Orden, Titel u. s. w. beschlagen. Wer sich mit diesen Gegenständen im Gebiet der romanischen Länder befasst, wird in Zukunft nicht umhin können, sich der neuen Zeitschrift zu bedienen.

Ex-libris. Ein junger Künstler, in Zürich und Darmstadt ausgebildet und den Lesern der „Schweiz" durch zahlreiche, wohlgelungene Illustrationen bereits bekannt, Ernst Tobler, hat sich in Zürich niedergelassen und hat da selbst schon eine Reihe schöner Ex-librisblätter geschaffen. Wir empfehlen seinen auf unsern Mitgliedern und Abonnenten, die sich ein Bibliothekzeichen in moderneem Stil verschaffen wollen.

Heraldische Medaillenreverse. Eine Auswahl vorzüglicher heraldischer Typen aus Hans Frei's »Oeuvre« bietet uns Tafel I. Wenn auch das figürliche Element bei den Medaillen dieses Künstlers die Hauptsache ist, so verdienen trotzdem auch die übrigen Kompositionen dieses tüchtigen Stempelschneiders der Schweiz lebhaftes Interesse. Die klassische Einfachheit, die reine Kunst, mit welche Schnitt unterscheiden Frei's Erzeugnisse vorteilhaft vor allen andern Medaillen, die zur Zeit in unserm Land erzeugt werden. Wir hoffen sein Stil möge durch und verdränge die geringe Ware, die heutzutage in Gestalt von zahlreichen Medaillen bei allerhand patriotischen Feiern den Markt geschmacklos überhand überschwemmt hat.

Zunft zu Brodbecken in Basel. Im Jahre 1853 beschloss der Vorstand E. E. Zunft zu Brodbecken, dem einwürfigen Wappenbuche der Zunft in seinem geschichtlichen Werte entsprechendere neuere Umschlag erstellen

zu lassen, der gleichzeitig auch ein Denkmal des Kunstgewerbes unserer Zeit sein sollte. So entstand von der kunstfertigen Hand des hiesigen Goldschmiedmeisters Ulrich Sauter, nach Zeichnungen des Künstlers Albert Wagen, der massive, silber-getriebene Buchdeckel, der nun, von der Zunft im Basler Historischen Museum deponiert, aller Welt Kunde gibt von dem hohen Stand der Basler Goldschmiedekunst und nicht minder auch vom künstlerischen Sinn des löbl. Zunft-Vorstandes. Die Zunft hat nun ein Heftchen herausgegeben, das eine Abbildung des Buchdeckels in Lichtdruck und einen Begleittext aus der Feder von Dr. Karl Horner bringt. (Basl. Nachr. 1903 Nr. 303).

fig. 18

Un sceau ecclésiastique suisse. Si notre petit pays est riche plus qu'aucun autre peut-être en sociétés et en associations de tout genre qui toutes, ou à peu près, possèdent leur sceau et leurs emblêmes, il est à regretter que parmi ceux-ci, il y en ait si peu qui aient une réelle valeur artistique ou héraldique.

Aussi nous a-t-il paru intéressant de faire connaître aux lecteurs des *Archives héraldiques suisses* le sceau vraiment remarquable que possède depuis quelques années une des Eglises protestantes de la Suisse.

L'Eglise évangélique libre du Canton de Vaud est née à la suite de la démission d'une partie des pasteurs vaudois en novembre 1845; elle a été organisée régulièrement par la constitution qu'elle s'est donnée le 12 mars 1847 et qui a pour bases essentielles le principe de la séparation de l'Eglise et de l'Etat et les idées ecclésiastiques d'Alexandre Vinet.

Jusqu'en 1897 l'Eglise libre du Canton de Vaud ne possédait, — comme beaucoup d'autres Eglises et sociétés religieuses — qu'un sceau très simple et sans aucun cachet artistique.

A l'occasion de l'anniversaire des cinquante ans de sa fondation, quelques membres de cette Eglise lui firent don d'un sceau nouveau, dont le dessin avait été demandé au peintre vaudois bien connu, M. Eugène Burnand, qui accepta de s'en charger, et avec autant de complaisance que de talent mena le projet à bonne fin. Son dessin si gracieux et si réussi à tous égards fut remis à l'habile graveur qu'est son beau-frère, un autre artiste suisse, M. Théodore Girardet.

M. Burnand a choisi la forme en amande comme la plus heureuse pour un sceau ecclésiastique. Il a conservé de l'ancien sceau l'idée générale, mais en a opéré une transformation complète. Les inscriptions sont mieux disposées et ne contiennent aucune abréviation. Enfin le passage choisi comme mot d'ordre de l'Eglise et qui indique sa raison d'être est transcrit en toutes lettres au lieu d'une simple mention de sources, comme précédemment. *G. A. Br.*

Heraldische Ausstellung. In Mitau wurde im Oktober des vergangenen Jahres die erste russische Ausstellung für Heroldskunst und -Wissenschaft ver-

zu lassen, der gleichzeitig auch ein Denkmal des Kunstgewerbes unserer Zeit sein sollte. So entstand von der kunstfertigen Hand des bekannten Goldschmiedemeisters Ulrich Sauter, nach Zeichnungen des Künstlers Albert Wagner, der massive, silbergetriebene Buchdeckel, der nun, von der Zunft im Basler Münster rischen Museum deponiert, aber Wyß Kunde zählt, von dem noch stets der Basler Goldschmiedekunst und nicht minder auch von Kunstliebhabern Stadt der lobl. Zunft-Vorstandes. Die Zunft hat nun zur Verfügung Verzeichnis, als eine Abbildung des Buchdeckels in Lichtdruck und einen Begleittext aus der Feder von Dr. Karl Hermer bringt.

Un second recueil-statique suisse. Si notre petit pays est riche plus qu'aucun autre peut-être en sociétés et en associations de tout genre qui toutes, ou à peu près, possèdent leur essaim et leurs emblèmes, n'est à regretter que parcel cens-ci, il y en ait si peu qui aient une réelle valeur artistique ou héraldique.

Aussi nous est-il pour intéressant de faire connaître aux lecteurs des Archives héraldiques suisses le second très-mant remarquable que possède depuis quelques années une des Églises protestantes de la cuisse.

L'Église vaudoise, dite de Vinelon de Lausanne est née à la suite de la dénission d'une partie des paroissiens vaudois en nouvelles Églises, elle a été organisée définitivement par la constitution qu'elle s'est donnée le 12 mars 1847 et qui a pour bases essentielles le principe de la séparation de l'Église et de l'État et les idées ecclésiastiques d'Alexandre Vinet.

Jusqu'en 1897 l'Église libre du Canton de Vaud ne possédait — comme beaucoup d'autres Églises et sociétés religieuses — qu'un sceau très simple et sans aucun cachet artistique.

À l'occasion de l'anniversaire des cinquante ans de sa fondation, quelques membres de cette Église lui firent don d'un sceau nouveau, dont le dessin avait été demandé au peintre vaudois bien connu, M. Eugène Burnand, qui accepta de s'en charger, et avec autant de complaisance que de talent mena à bonne fin. Son dessin al fresco et si réussi à tous égards fit vraiment l'habile graveur qu'est son beau-frère, un autre artiste suisse, M. Théodore Gérardet.

M. Burnand a choisi la forme en amande comme la plus heureuse pour un sceau ecclésiastique. Il a conservé de l'ancien sceau l'idée générale, mais en a opéré une transformation complète. Les inscriptions sont mieux disposées et ne contiennent aucune abréviation. Enfin le passage de Jérémie comme mot d'ordre de l'Église et qui indique sa raison d'être est transporté en toutes lettres au lieu d'une simple mention de sources, comme précédemment. (A. L. M.)

Heraldische Ausstellung. In Milan wurde im Oktober des vergangenen Jahres die erste italienische Ausstellung für Heraldikkunst und Wissenschaft ver-

Heraldische Medaillenreverse

von Hans Frei in Basel.

Wappen des Ex libris Club „Basilea"

nach einer Scheibe von Emil Gerster, Glasmaler in Basel.

anstaltet. Sie umfasste eine grosse Menge von Originalien und Reproduktionen aus dem Gebiet der Waffenkunde, Heraldik, Sphragistik, Genealogie, Numismatik und Ex-libriskunde. Eine besondere Abteilung der Ausstellung war der Heraldik in Kunst und Gewerbe gewidmet. Auch Erzeugnisse schweizerischer Künstler waren zu sehen. Ein Katalog in deutscher Sprache von ca. 250 Seiten gibt nähere Auskunft. In der Organisation dieser Ausstellung steckte eine enorme Arbeitsleistung, die den Herren Mitgliedern des Komitees nicht warm genug kann verdankt werden.

Wappen des Exlibris-Klub Basilea. Auf Tafel II dieser Zeitschrift bringen wir in vortrefflichem Stahlstichprägedruck eine Wappenscheibe, ausgeführt von Glasmaler Emil Gerster in Basel. Das stilistisch und koloristisch vorzügliche Original wurde vom Exlibris-Klub seinem kunstsinnigen und opferwilligen Verleger, unserm Mitgliede, Herrn Fritz Amberger in Zürich, gestiftet. Die „Schweizerischen Blätter für Exlibris-Sammler", die schon früher in diesem Archiv erwähnt worden sind, stehen nunmehr im III. Jahrgang und enthalten stets mustergiltige Reproduktionen zahlreicher heraldischer Blätter schweizerischen Ursprungs, die auch für unsere Leser von Wert und Interesse sind.

Bauern- und Handwerkerwappen. Berichtigend schreibt unser Mitglied, Hr. Pfr. Gerster, das 1903 p. 105 unter Fig. 26 abgebildete Wappenbild sei kein Spaten, sondern eine Pflugschar, wie solche auf geschliffenen Bauernscheiben oft vorkommen; Fig. 31 sei kein Hack-, sondern ein Gerbermesser, wie es sich öfters in Schilden der Zünfte und Handwerke finde. Wir verdanken hiemit diese Aufklärung.

Das Wappen von Gross. Auch in Einsiedeln hat die heraldische Forschung Freunde und verständnisvolle Anhänger gefunden. Zeuge: ein Leitartikel des Einsiedler Anzeiger 1904 Nr. 24, in welchem Hw. P. Odilo Ringholz einer der neuen, am Rathaus von Einsiedeln angebrachten Schilde, der sog. Viertel, einer eingehenden Würdigung historischer, etymologischer und heraldischer Richtung unterzieht. Er verwirft die von der Genossengemeinde bevorzugten Tannen mit Recht — es gibt schon genug Wappen mit Tannen darin — und befürwortet den Storchenschnabel.

Bücherchronik.

Le Comte Guillaume de Portes, par Conrad de Mandach, Lausanne E. Payot et Cie.

Die interessante Arbeit des gelehrten Verfassers, dem wir schon eine flotte Monographie über den hl. Antonius von Padua verdanken, gibt uns das Lebensbild eines Waadtländer Militärs, der den Holländer Krieg kurz vor dem Ausbruch der Revolution und die schweizerischen Wirren mit erlebt hat. De

gestaltet. Sie umfasste eine grosse Menge von Originalen und Reproduktionen aus dem Gebiet der Waffenkunde, Heraldik, Sphragistik, Genealogie, Numismatik und Ex-libris-Kunde. Eine besondere Abteilung der Ausstellung war der Heraldik in Kunst und Gewerbe gewidmet. Auch Exemplare schweizerischer Künstler waren zu sehen. Ein Katalog in deutscher Sprache von ca. 250 Seiten ist nähere Auskunft. In der Organisation dieser Ausstellung steckte eine enorme Arbeitsleistung, die den Herren Mitgliedern des Komitees nicht warm genug von verdankt werden.

Wappen des Erlibris-Klub Basilea. Auf Tafel II dieser Zeitschrift bringen wir in vorzüglichem Steindruckverfahren eine Wappenscheibe, ausgeführt von Glasmaler Emil Gerster in Basel. Das stilistisch und koloristisch vorzügliche Original wurde vom Erlibris-Klub seinen Kunstgönnern und opferfreudigen Vereinsgenossen, unserm Mitgliede, Herrn Felix Staehelin in Zürich, gestiftet. Die „Schweizerischen Blätter für Erlibris-Sammler", die schon früher in diesem Archiv erwähnt worden sind, stehen immerhin im III. Jahrgang und enthalten eine musterhaftige Reproduktionen zahlreicher heraldischer Blätter, schweizerischen Ursprungs, die auch für unsere Leser von Wert und Interesse sind.

Hauszeichen- und Handwerkerwappen. Unterhaltend gestaltete unser Mitglied, Hr. Pfr. Gerster, das 1903 p. 105 unter Nr. 20 abgebildete Wappenschild nicht Spielen, sondern eine Jahrgesellen, wie solche und gewöhnlichen Hausmarken oft vorkommen; Fig. 21 sei kein Hausz., sondern ein Gerberzeichen, wie es sich öfters in Schilden der Zünfte und Handwerke fande. Wir verbinden damit diese Aufklärung.

Das Wappen von Gross. Auch in Einsiedeln hat sich heraldischer Forschung Freunde und verständnisvolle Anhänger gefunden. Zeugen: ein beifallartiges Einsiedler Anzeiger 1904 Nr. 24, in welchem Hrn. F. Odilo Ringholz einer neuen, am Rathaus von Einsiedeln angebrachten Schilde, der sog. Viereckigen eingehenden Würdigung historischer, etymologischer und heraldischer Deutung unterzieht. Er verwirft die von der Gemeindeversammlung beschlossenen mit Recht — es gibt schon genug Wappen mit Namen darin — und befürwortet den Storchenschnabel.

Bibliographie.

Le Comte Guillaume de Forbin, par Conrad de Mandach, Lausanne Payot et Cie.

Die interessante Arbeit des geehrten Verfassers, dem wir schon eine Monographie über den hl. Antonius von Padua verdanken, gibt uns das Bildnis eines Waadtländer Militärs, der den Holländer Krieg bis von dem Ausbruch der Revolution und die schweizerischen Wirren mit erlebt hat. Die

Portes hat die Entstehung der Waadtländer Selbständigkeit verfolgt. Angenehm berührt dabei die gerechte Beurteiltung der altbernischen Verwaltung; ist man doch leider schon lange daran gewöhnt worden, die einseitige, viel zu weitgehende Verurteilung des „Ancien régime“ in unseren Landen zu billigen und zu vergessen, dass sie lediglich das Resultat einer parteiischen Geschichtsschreiberei des jüngst vergangenen formalpolitischen Säkulums ist. Dem Verfasser, einem Urenkel de Portes', hat ein bisher noch nie benütztes Quellenmaterial zur Verfügung gestanden. *A. S.*

Calendrier héraldique vaudois. Aus dem dritten Jahrgang dieses von unsern Waadtländer Kollegen ins Leben gerufenen Unternehmens bringen wir als Illustrationsprobe die Reproduktion einer Wappenbriefmalerei des 15. Jahrhunderts (Tafel V) und eines spätgotischen Steinreliefs mit dem Schild von Cully (Tafel VI). Die übrigen Bilder des Calendrier 1904 bringen Schilde von Stadt und Bistum, von Cossonay, Villeneuve, Romainmôtier, Bursins, Oron, Lucens, Coppet, Vevey u. a. Besonders schön stilisiert ist das bischöfliche Wappen des J. v. Cossonay, † 1273.

Edm. Langer, Die Anfänge der Geschichte der Familie Thun. Wien, Karl Gerolds Sohn 1904. 1. Heft.

Auf urkundlicher Grundlage bietet der Verfasser, Schlossarchivar auf Tetschen a. E. (Böhmen), den Anfang zu einer mittelalterlichen Hausgeschichte des Geschlechtes Thun. Mit Recht weist er die Legende von einem Zusammenhang mit der Stadt Thun in der Schweiz, dem Basler Bischof Heinrich von Thun u. s. w. zurück und bezeichnet Ton(n)o oder Tun(n)o im Südtirol als Wiege der Familie. Erscheinen schon im 12. Jahrhundert mehrere Mitglieder derselben in ritterbürtiger Stellung, so beginnt mit Manfredinus (urk. 1187), der Ahnherr einer ununterbrochenen, lückenlos bis auf den heutigen Tag fortlaufenden Stammesreihe. Die der Langerschen Schrift beigegebene genealogische Tabelle umfasst die von Thun des 12. und 13. Jahrhunderts, d. h. bis auf Warimbert II., von dessen Enkel im sechsten Glied, Anton II., † 1522, alle überlebenden Linien abstammen. Urkundliche Beilagen erhöhen den Wert der Monographie.

Berichtigung.

Im Heft 3 des Jahrganges 1903 (Ahentafeln berühmter Schweizer, IV) pag. 112 unten rechts soll es heissen: Hans Balthasar (nicht Bernhard) Reinhard, n. 1604, m. 1676, c. 1640 mit Elisabetha Meiss von Wetzikon, n. 1619, m. 1648 (nicht 1570—1629).

Auf derselben Seite oben rechts könnte es korrekter heissen: Hans Rudolf Meiss, 1575—1633 Herr zu Wetzikon, Mitbesitzer der Herrschaft Kempten (anstatt Herr zu Kempten).

Druck von Schulthess & Co., Zürich.

Porres hat die Entstehung der Wandtünder Schlosskapelle verfolgt. Angesichts berühmt dabei die gerechte Beurteilung der altbernischen Verwaltung; ist man doch leider schon lange daran gewöhnt worden, die einseitige, viel zu weitgehende Verurteilung des „Ancien régime" in unserem Lande zu bedauern und zu vergessen, dass sie lediglich das Resultat einer politischen Verschiebung, schieberei des längst vergangenen formalpolitischen Systems ist. Dem Verfasser, einem Urenkel de Porres, hat ein bisher noch nie benutztes Quellenmaterial zur Verfügung gestanden.

Calendrier bernoise. Aus dem dritten Jahrgang dieses von unsern Wandtünder Kollegen ins Leben gerufenen Unternehmens bringen wir als Illustrationsprobe die Reproduktion einer Wappenschenkerei des 15. Jahrhunderts (Tafel V) und eines spätgotischen Steinreliefs mit dem Schild von Gally (Tafel VI). Die übrigen Bilder des Calendrier 1901 bringen Schilde von Stadt und Bistum, von Cossonay, Villeneuve, Romainmôtier, Buxenas, Grandson, Lucens, Coppet, Vevey u. a. Besonders schön stilisiert ist das bischöfliche Wappen des J. v. Cossonay † 1273.

Bühler, Langer, Die Anfänge der Geschichte der Familie Thun. Wien, Karl Gerolds Sohn 1904. 1. Heft.

Auf sicherlich guter Grundlage bietet der Verfasser, Schlossarchivar auf Teschen a. E. (Böhmen), den Anfang zu einer mittelalterlichen Hausgeschichte des Geschlechtes Thun. Mit Recht weist er die Legende von einem Zusammenhang mit der Stadt Thun in der Schweiz, dem Bischof Heinrich von Thun u. s. w. zurück und bezeichnet Tonna oder Thunno im Schwind als Wiege der Familie. Erscheinen schon im 12. Jahrhundert mehrere Mitglieder derselben in rittermäßiger Stellung, so beginnt mit Mitterhöhung (urk. 1187) der Ahnherr einer ununterbrochenen, bis auf den heutigen Tag fortlaufenden Stammesreihe. Die der Langerschen Schrift beigegebene genealogische Tabelle umfasst die von Thun des 12. und 13. Jahrhunderts, d. h. bis auf Wernhard II., von dessen Enkel im zweiten Grad, Anton II., † 1292, alle überlebenden Linien abstammen. Illustrationen bringen erläuternden Wert der Monographie.

Korrekturnote.

Im Heft 3 des Jahrganges 1903 (Abenteuer berühmter Schweizer, 17) pag. 112 unten rechts soll es heissen: Hans Balthasar (nicht Burkhard) Reinhard, n. 1604, m. 1676, c. 1640 mit Elisabetha Meiss von Wetzikon, n. 1616, m. 1648 (nicht 1670—1629).

Auf derselben Seite oben rechts könnte es korrekter heissen: Hans Rudolf Meiss, 1575—1638 Herr zu Wetzikon, Mitbesitzer der Herrschaft Kemptnau (anstatt Herr zu Kemptnau).

Druck von Schultheiss & Co., Zürich.

Les Baillis de Vaud

Humbert Cerjat

Chevalier seigneur de la Molière et coseigneur de Combremont. Le Pays de Vaud formait un des baillages du duché de Savoie; il avait à sa tête un bailli nommé pour deux ans. Humbert Cerjat fut appelé quinze fois à remplir ces fonctions de 1450 à 1487. Il était né vers 1420 et appartenait à une très ancienne famille de Moudon. Il fut un zélé défenseur des libertés de son pays.

Il mourut vers 1490.

FORNAZ

Spécimen du «Calendrier héraldique vaudois»

(fac-simile des armoiries peintes sur le diplôme impérial concédé à la famille Cerjat en 1415 par l'empereur Sigismond)

Les
Bailliis de Gex

Humbert Gerjat

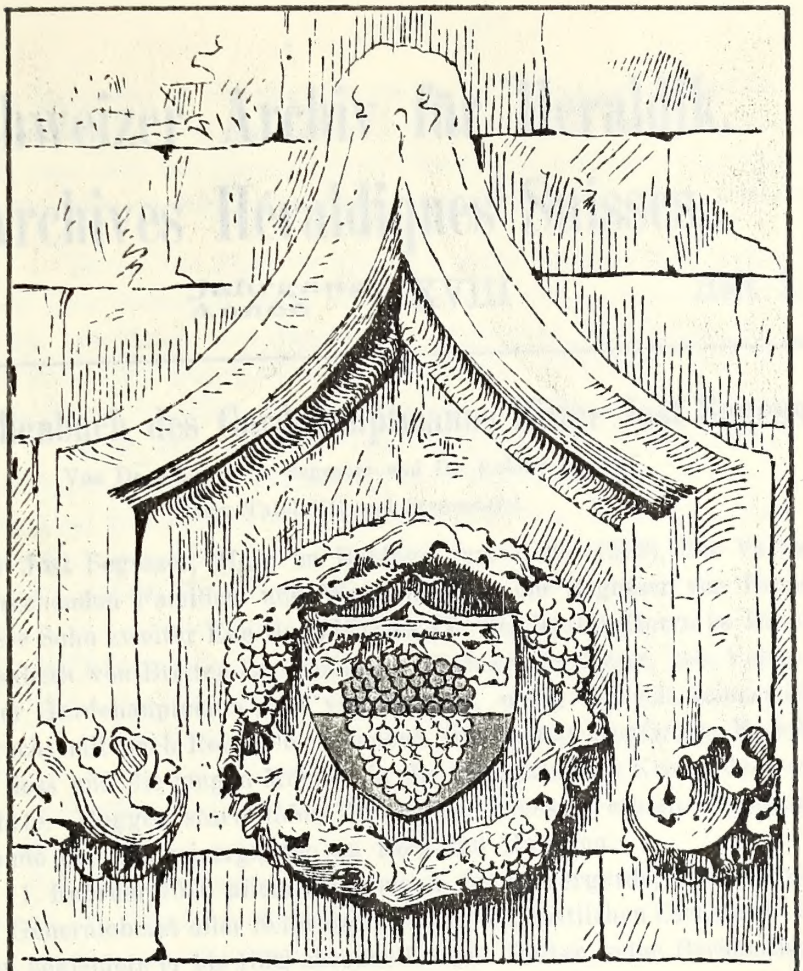
Chevalier seigneur de la Mollière et coseigneur de Gombermont. Le Pays de Gex formait un des bailliages du duché de Savoie ; il avait à sa tête un bailli nommé pour deux ans. Humbert Gerjat fut appelé quatre fois à remplir ces fonctions de 1450 à 1487. Il était né vers 1420 et appartenait à une très ancienne famille de Gex. Il fut un défenseur des libertés de son pays.

Il mourut vers 1490.

Gex.

Spécimen de «Chéndrier héraldique européen»

(fac-simile des armoiries peintes sur le diplôme impérial concédé à la famille Gerjat en 1415 par l'empereur Sigismond)

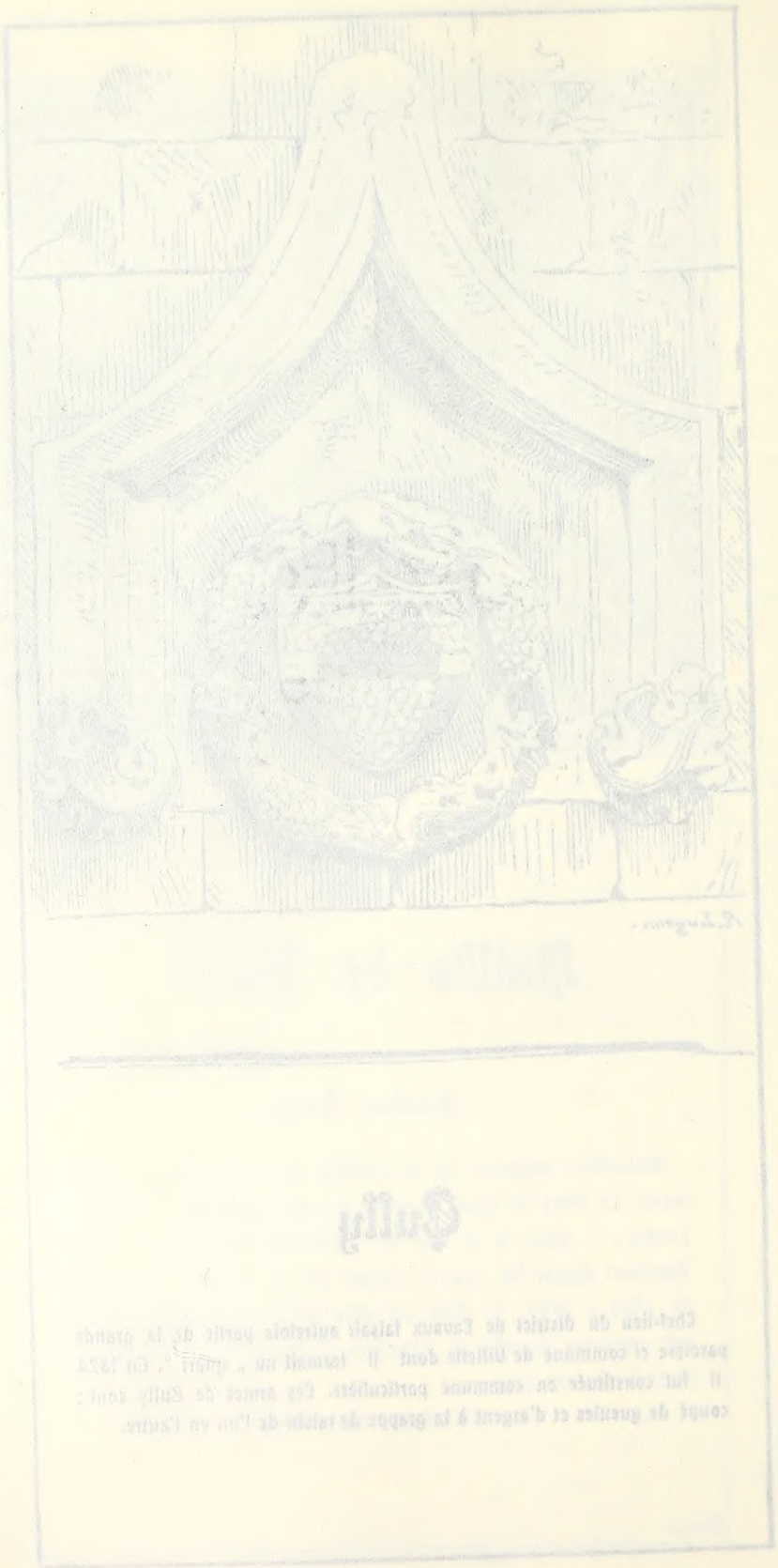


Cully

Chef-lieu du district de Lavaux faisait autrefois partie de la grande paroisse et commune de Villette dont il formait un „ quart ". En 1324 il fut constituée en commune particulière. Les armes de Cully sont : coupé de gueules et d'argent à la grappe de raisin de l'un en l'autre.

Spécimen du «Calendrier héraldique vaudois»

(sculpture du XVe siècle existant sur l'ancienne maison de ville de Cully)



Schweizer Archiv für Heraldik.
Archives Héraldiques Suisses.

1904 Jahrgang / Année XVIII Heft 2.

Das Familienbuch des Gardehauptmanns Ritter Jost Segesser.

Von Dr. Hans A. v. Segesser und Dr. Robert Durrer.

Hiezu Tafel VII und Stammtafel.

Ritter Jost Segesser, Herr zu Baldegg (ca. 1529—1592), der Verfasser des zu besprechenden Familien- und Wappenbuches der Segesser von Brunegg, ist der jüngere Sohn zweiter Ehe Hans Ulrichs IV., des letzten Herrn zu Brunegg, und der Elisabeth von Breiten-Landenberg [1]. 1543 war er Waise, sein Vetter und Vormund, der Gardehauptmann Jost von Meggen, nahm ihn mit seinem ältern Bruder Albrecht mit nach Rom, wo er beiden eine selten sorgfältige Erziehung angedeihen liess und die jungen Männer in die intellektuellen Kreise der ewigen Stadt einführte. Meggen starb 1559, die beiden Segesser erhielten gemeinsam das Kommando der Schweizergarden zu Rom und Ravenna.

Seit 11. Februar 1566 allein Hauptmann der Römergarde, wurde Jost Segesser 1587 Generaloberst aller Schweizertruppen in päpstlichen Diensten [2]. Unter vier Päpsten bekleidete er bis 1592 ehrenvoll seinen Posten, seine Berühmtheit erlangte er aber besonders als gewandter, feiner Diplomat. Er war zu verschiedenen Malen Gesandter der katholischen Orte in Rom und an den italienischen Höfen, insbesondere in Florenz und Mantua, und während der Vakanz der Nuntiatur war er mehrere Jahre lang ständiger Geschäftsträger des Papstes in der Schweiz. Die schweizerischen und insbesondere die italienischen Archive legen für seinen Einfluss, sein hohes Ansehen und seine umfangreiche Tätigkeit beredtes Zeugnis ab [3]. Jost Segesser ist einer der grössten Schweizer seiner Zeit.

Er heiratete in erster Ehe Anna Seematter von Sitten, eine Grossnichte des berühmten Kardinals Matthäus Schinner, in zweiter Ehe Afra von Fleckenstein und starb nachdem er das Kommando der päpstlichen Schweizertruppen seinem ältesten Sohne Stephan Alexander übergeben hatte, am 8. Juni 1592 auf

---

[1] Siehe beigefügte Stammtafel.

[2] Breve d. d. 16. April 1587 im Familienarchiv.

[3] Seine kurze Biographie vgl. «Genealogie und Geschlechtshistorie der Segesser von Brunegg», von Dr. A. Philipp von Segesser. Bern 1882. II. Teil S. 29—61. — Ebenso A. Lütolf: «Die Schweizergarde in Rom, ihre Bedeutung etc. im 16. Jahrhundert», 1859. S. 66—104. — Reinhardt und Steffens (Freiburg): «Nuntiaturberichte aus der Schweiz, von Giovanni Francesco Bonhomini, Bischof v. Vercelli». Einleitung SXCLVIII—CLXX, speziell CI[101]—CX[110] und die Dokumente des I. u. II. Bandes (im Druck). — Staatsarchiv Luzern, Akten: Gardeschriften, Missiven, Toscana, Frankreich, Burgund etc.

der Heimreise in Florenz und wurde bei S. Lorenzo mit grossen Feierlichkeiten beigesetzt. — Das Erbschenkenamt des Bistums Konstanz, das Ritter Jost am 25. Juni 1582 vom Kardinal Marc Sittich von Hohenems als Stammlehen erhalten hatte, ging an Stephan Alexander und 1639 an die ältere Luzerner-Linie über[1].

Ritter Jost Segesser gab dem schon bestehenden Familienarchive, das er vom alten Stammsitz Iberg zu Mellingen nach Luzern übersiedelte, den Charakter eines unteilbaren Gemeingutes der deutschen und Schweizer Linie; heute ist es dem 1737 gegründeten Fideikommisse einverleibt. Dort befindet sich auch das schöne Familien- und Wappenbuch, welches Jost eigenhändig anlegte[2].

Es ist dies ein Band von 106 starken Papierblättern mit dem Baselstab als Wasserzeichen in Klein-Folio. Der Kartondeckel zeigt in eleganter Kalblederpressung neben Kandelaber- und Rankenmotiven die nackten allegorischen Frauengestalten der CARITAS, PACIENTIA und FIDES. Die bemerkenswerte Arbeit verrät italienische Provenienz. Merkwürdigerweise ist dies aber auch das einzige, was auf die höchst wahrscheinliche Entstehung des Werkes im Mittelpunkt der italienischen Kultur hinweist. Die heraldischen und künstlerischen Formen sind durchaus deutsch, ohne die geringste Beimischung italienischen Geschmackes.

Jost Segesser leitet auf Fol. 1 den Band durch ausführliche Notizen über den Zuwachs und Abgang in seiner eigenen Familie ein. Es scheint, dass das an der Spitze stehende Geburtsdatum seines Sohnes Stefan Alexander, der 1. Februar 1570, zugleich den wirklichen Anfangstermin seiner Arbeit bezeichnet. — Von Fol. 5 an haben dann nach längerem Unterbruche spätere Hände den Zivilstand der Familie vom Anfang des 18. bis ins 19. Jahrhundert hinab fortgeführt.

Der heraldische Teil der Arbeit beginnt erst auf S. 15 mit einem Titelblatt, das die Ahnenprobe des Verfassers darstellt. Das Segesser Wappen zeigt das seit dem 15. Jahrhundert herkömmliche Bild, die schrägrechts gestellte Sensenklinge im schwarzen, gelbberandeten Feld. Der en face stehende Goldhelm trägt das bekannte Zimier mit den aufrechten, auseinander gewendeten Sensenklingen und wird von einer schweren, ornamentalen sch.-w. Helmdecke umwallt, deren schwarze Aussenseite mit goldenen Lindenblättern bestreut ist[3]. Die Beischrift zum Wappen von Josts Hand lautet: „Jost Se-

[1] Die Würde war vorher Stammlehen der Heggenzer v. Wasserstelz. Hans Melchior, der letzte dieses Geschlechts, starb als kaiserlicher Rat zu Ensisheim 1587. Er hatte das Lehen wegen Altersschwäche aufgesandt. Diplome ziemlich vollzählig im Familienarchive. Die deutsche Linie erhielt die gleiche Würde vor 1617, Diplome ebendaselbst.

[2] Das Familienarchiv enthält nebst andern wertvollen heraldischen Werken dieser Art eine Kopie des hier zu besprechenden Buches, welche von Ritter Jost II. (1577—1626) angefertigt wurde.

[3] Die Angaben des Herrn G. v. Vivis in seiner Arbeit über «Die Wappen der noch lebenden Geschlechter Luzerns», Archives Héraldiques Jahrg. 1899 Seite 66 ff. bedürfen bezüglich der Familie und das Wappen der Segesser zumal der Berichtigung und Ergänzung:

a) Die Segesser, ein habsburgisches Ministerialengeschlecht, das schon seit 1250 im Aargau eine Rolle spielt, erwerben 1501 (nicht erst 1536) das luzernische Burgerrecht. Über das Burgerrecht Joh. IV. 1395 vgl. Gen. Reg. 45.

b) Das Diplom vom 26. September 1442, dessen Original verloren ist, ist im Reichsregistraturbuch des österreichischen Ministeriums des Innern IV. fol. 10 erhalten. Der

der Heimreise in Florenz und wurde bei S. Jacopo mit grossen Feierlichkeiten beigesetzt. — Das Kriegsdenkmal des Ritters Konstantin, das Ritter Jost am 26. Juni 1882 vom Kandinal Mario Sittich von Hohenems als Stammbaum erhalten hatte, ging an Stephan Alexander und 1880 an die Älteren Luxemser-Linie über.[1]

Ritter Jost Segesser gab dem schon bestehenden Familienarchive, das er vom alten Stammsitz Brugg zu Mellingen nach Luzern abgestossen, den Charakter eines unteilbaren Gemeingutes der deutschen und Schweizer Linie; heute ist es dem 1757 gegründeten Fideikommisse einverleibt. Dort befindet sich auch das schöne Familien- und Wappenbuch, welches Jost eigenhändig anlegte.[2]

Es ist dies ein Band von 105 starken Papierblättern mit dem Basilisk als Wasserzeichen in Klein-Folio. Der Buchdeckel zeigt in eleganter Saffianerpressung neben Kandelaber- und Bankennadlyen die nackten allegorischen Frauengestalten der CARITAS, PACIENTIA und FIDES. Die bemerkenswerte Arbeit verrät italienische Provenienz. Merkwürdigerweise ist diese aber auch die einzige, was auf die höchst wahrscheinliche Entstehung des Werkes im Mittelpunkt der italienischen Kultur hinweist. Die heraldischen und kalligraphischen Formen sind durchaus deutsch, ohne die geringste Beimischung italienischen Geschmackes.

Jost Segesser leitet auf Fol. 1 den Band durch ansehnliche Notizen über den Zuwachs und Abgang in seiner eigenen Familie ein. Es scheint, dass das an der Spitze stehende Geburtsdatum seines Sohnes Stephan Alexander, der 1. Februar 1670, zugleich den wirklichen Anfangstermin seiner Arbeit bezeichnet. — Von Fol. 5 an haben dann noch längeren Entwerfen spätere Hände den Zivilstand der Familie vom Anfang des 18. bis ins 19. Jahrhundert hinab fortgeführt.

Der heraldische Teil der Arbeit beginnt erst auf S. 15 mit einem Titelblatt, das die Abnenprobe des Vorfahren darstellt. Eine Segesser Wappen zeigt das seit dem 15. Jahrhundert berühmtgewordene Bild, die schwarzgrelle gestellte Sensenklinge in schwarzem, gelbumrandetem Feld. Über ein lose stehende Geländer trägt das bekannte Kimier mit dem nackten, rechtsstehenden gewandeten Sensenklingen und wird von einer schwarzen, gekrönten Schlange, s. Helmdecke umwallt, deren schwarze Ausmaulte mit gelbenen Lindenblättern besteht ist.[3] Die Beischrift zum Wappen von Jakob Hand lautet: „Jost Se-

[1] Die Wende war vorher eingeschlossen der Bruderzweig v. Wessenberg-Ilmensee. Ihm bedeutet die letzte dieser Gesellschaft, wenn ich fortwährender Ehr an Sanktuarium 1807. Er hatte das Lehen wegen Altersschwäche aufgegeben. Diplome ermöglich vollständig im Familienarchive. Die obere Linie erhielt die gleiche Wende vor 1807. Diplome abgeschlossen.

[2] Das Familienarchiv enthält neben andere wertvolle heraldische Werken dieser Art eine Kopie der hier zu besprechenden Bandes, welche von Ritter Jost II. (1877—1890) angefertigt wurde.

[3] Die Angaben der Herrn G. v. Vivis in seiner Arbeit über „Die Wappen der noch lebenden Geschlechter Luzerns, Archives heraldiques Jahrg. Jan. Seite 65 ff. bestätigen ausgleich der Familie und das Wappen der Segesser samt der Herrschaftsgrenze und Begleitung.

a) Die Segesser, ein luzernerisches Ministerialengeschlecht, das schon seit 1300 in Angaben von Falle geht, erwerben 1501 bleibt erst 1530 das bernerische Burgerrecht. Über das Burgerrecht Jah. IV. 1830 vgl. Gen. Bern 15.

b) Der Diplom von 22. September 1442, dessen Original verloren ist, ist im Bundesregistraturrecht des bernerischen Ministeriums des Innern IV. fol. 10 erhalten. Der

1529)

43) 51. Ann
reitenlandenberg 52. Leop.
33542)

lbrecht, Ritter († 1606)
von Hinwyl († nach 1589)

t, Ritter 90. Joh. Georg
7) († 1584) 92
ttenwyl can. basil. 93

(1581—1617) 126. Maria
. Urban Jost An d
Melchior

167. Ignaz Leodegar 168.
169. Ca
170. F

Elisabeth (g. 1707)
Schwytzer von Buonas
ch Schwytzer von Buonas
185.

ver 201. Carolina
18) (1746—1815)
202. Vital v. Hertenstein

, Äbtissin zu
ell († 1611)

72. Martha
Conv. Dänikon

73. Agnes
74. Jost Muntprat
von Spiegelberg

Joh. 109. Felicitas
apt. 110. Bernhardin Peyer
3—84) im Hof

111. Franciscus
St. Steffan O. R.
(1587—1626)
112. Catharina
Peyer im Hof
(† 1626)
113. Joh. Constantin
(1611—1626)

114. Johann
Jacob
Malteser
O. Ritter
(1579—1618)

115. Elisabeth
(1590—1618)

Friedhofsgeschichte

Stammtafel zum Familienbuch des Gardehauptmanns Ritter Jost Segesser

(zusammengestellt aus den Stammtafeln I, II, III und IV der Genealogie der Segesser von Brunegg)

1. Walther (1250)
2. N. von Schännis (1303)

3. Rudolf (1294—1315)
4. N. von Hertenberg

5. Peter I. (1297—1313)

6. Johann I. (1303—1311)
7. Catharina v. Iberg (1303)

8. Agnesa N. (1311)

9. Catharina (1313)
10. Hartm. v. Vilmeringen

10. Johann II. rector eccl. (1326—1373)

11. Johann III. (1336—1351)
12. Clara Schultheiss v. Lenzburg (1367—1395)

13. Agnes und Clara Conv. Schönau (1329)

14. Johann IV. (1365—1421)
15. Verena von Birchdorf (1378—1403)
16. Verena Summer (1417—1424)

16. Peter II. zu Aarau (1416—1418)
17. Verena v. Büttikon (1416—1418)

18. Rudolf II. Chorherr (1397—1452)

19. Hans Ulrich I. (1424—1457)
20. Elisabet Sendler (1438—1457)

21. Ulrich und Burkard, Kleriker

22. Drei Töchter

23. Hans Arnold I. Ritter (1451, † 1501)
24. Anna v. Bonstetten (1451)
25. Elisab. Meyer v. Brugg († 1506)

26. Hans Ulrich II. Ritter (1451, † 1489)
27. Regula Schwend

28. Barbara v. Breitenlandenberg (1482, † 1506)
29. Hans Rudolf (1454—1523)
30. Margaretha v. Erlach

31. Johanna von Ringoltingen (1484, † 1529)

32. Hans v. Brugg (1493—1549)
33. Ottilia Trüllerey v. Ror (1494)

34. Hans Arnold II. Ritter († 1500)
35. Ursula Zehender

36. Ursula († 1501)
37. Simon v. Römerstal

38. Hans Ulrich III. (1489—1522)
39. Veronica v. Silinon (1535)

40. Elisabeth († 1521)
41. Ludwig Seiler
42. Hans v. Sonnenberg

43. Heinrich (1513) Kaplan

44. Hans Werner († 1508)
45. Marg. Rosse (1494)
46. Dorothea Seiler (1500)

47. Anna († 1532) Conv. Königsfelden

48. Hans Ulrich IV. (1526—1543)
49. N. Hugin v. Sulz

50. Elisab. v. Breitenlandenberg († 1542)

51. Anna († vor 1528)
52. Leop. Effinger v. Wildegg

Christoffe. († 1521)

53. Barbara (1537)
54. Konrad Hasfurt

55. Bernhard (1523, † 1565)
56. Magdalena Nägeli von Münsingen

57. Anna Faber v. Randegg

58. Anna (1531)
59. Peter Zukäs

60. Hans Heinrich († 1550)
61. Barbara

62. Albrecht, Ritter († 1606)

63. Kunigunde v. Meggen († Margareth Pfyffer († 1566)
86. zwei Kinder
87. ein Kind

65. Catharina von Hinwyl († nach 1589)

66. Jost I. Ritter († 1592) (1582 fürstl. konstanzischer Erbschenk)
67. Anna Seematter († 1571)

69. Anna

70. Barbara

71. Maria, Äbtissin zu Gutenzell († 1611)

72. Martha Conv. Dänikon

73. Agnes
74. Jost Muntprat von Spiegelberg

75. Jacobea (1527, † 1589)
76. Hans Fleckenstein († 1556)
77. Ludwig Pfyffer (h. 1551)

78. Hans Arnold III. Ritter († 1577)
79. Agatha v. Hertenstein

80. Veronica († 1588)
81. Gilg Bodmer
82. Beat Jak. Feer v. Casteln

83. Hans Caspar (1552—1591)

84. Hans Melchior (1541—1582) can. constant

85. Ursula Murer v. Istein (1578—1586)

86. Ludwig I., Ritter (1551—1587)
117. Maria Pfyffer (1577)

118. Maria († vor 1586)
119. Hans Feer v. Casteln
120. Christian Bircher

121. Anna Maria (1576)

122. Chr. E. Flaach v. Schwarzburg

81. Magdalena Bürer († 1576)

123. Beat Jakob (1582—1635)
124. Jacobea v. Bernhausen 1619

Deutsche Linie
1723 in den Reichsfreiherrenstand erhoben, 1841 erloschen

88. Hans Albrecht, Ritter († 1611)
89. Cath. v. Meltenwyl

90. Joh. Georg († 1584) can. basil.

91. Beatrix
92. M. Tulliker
93. Rud. Pfyffer

94. Catharina
95. Sigmund von Enzberg

96. Elisabeth
97. Michael von Schwarzach

98. Anna † 1566

99. Michael Pius (1565—1598)

100. Margreth († 1571)

101. Stephan Alexander Ritter (1571—1629)
102. Catharina von Sonnenberg

103. Heinrich (1575, † vor 1624)

104. Jost II. Ritter (1577—1626)
105. Catharina Feer
2 Töchter

106. Ludwig (1578—79)

107. Anna Äbtissin zu Gutenzell (1580—1630)

108. Joh. Bapt. (1583—84)

109. Felicitas

110. Bernhardin Peyer im Hof

111. Franciscus St. Steffan O. R. (1587—1626)
112. Catharina Peyer im Hof († 1626)
113. Joh. Constantin (1611—1626)

114. Johann Jacob Malteser O. Ritter (1579—1618)

115. Elisabeth (1590—1618)

125. Leodegar (1581—1617) Conv. St. Urban

126. Maria Jacobea (1600) Jost An der Allmend Melchior Schumacher

127. Jost Odoardo (1624—1623)
128. Dorothea Holdermeyer
2 Töchter †

129. Hortensia Anna Francisca
130. 1. Ehe: Niclaus von Fleckenstein
131. 2. Ehe: Heinrich Ludwig Segesser v. Brunegg (1634) (siehe nebenbei 140 und 142)

6 Kinder †

132. Macharius (g. 1579) später Franzi-kanermönch
133. Anna v. Seebach

134. Anna Maria (1601—1640) Conv. Wald

135. Maria Cloos (h. 1598)

136. Joh. Arnold IV. Ritter († 1615)
137. Catharina Zehender

138. Ludwig II. (1583) Conv. St. Urban (1606)

139. Anna Maria (1604—1677) Conv. St. Urban

140. Heinrich Ludwig I. Ritter (1599—1677)

141. Maria Grebel von Mur und Greifensee (h. 1630)

142. Hortensia Anna Francisca Segesser von Brunegg (h. 1634)

143. Maria Elisabeth Schumacher (h. 1639)

144. Jost IV. († 1600)

145. Catharina († 1602)

146. Anna Maria († 1624) h. Paul Schell

147. Carl († 1622) † ?

148. Joh. Heinrich (1623)

149. Catharina (1625)

150. Jost Ranutius I. (1636—1714)
151. Ma. Elisabeth Schumacher (h. 1657)

152. Gilg Franz († 1639)

153. Ma. Elisabeth (1655—1718) Conv. Sarnen

154. Anna Barbara († 1729)
155. Heinr. v. Sonnenberg
156. Frz. Ludw. Schnyder v. Wartensee

157. Josef Anton (1664—1734) Senior O. S. F. Luzern

158. Ma. Catharina (1664—1751) Conv. in Fahr

159. Heinrich Ludwig II. (1662—1728)
160. Catharina Rusconi († 1749)

161. Carl Franz (1665—1733) Prior zu St. Urban

162. Ma. Anna Conv. Ursul. Luzern

163. Jost Ranutius II. can. Beron. Stifter des Fideikommisses (1669—1745)

164. Ma. Lucilla (1671) Conv. Bruch

165. Elisabetha (1671)
166. Christian an der Allmend

167. Ignaz Leodegar

168. Catharina (1681)
169. Caspar Carl Meyer
170. Fidel zur Lauben

171. Anna Elisabetha (1687—1755) Äbtissin zu Hermetschwyl (Maria Francisca ist der Klostername)

172. Jost Ranutius III. (1688—1740) Secret. beron.

173. Philipp (1689—1762) S. J. Missionar in Mexiko

174. Barbara († 1762)
175. Jkr. Caspar Keller

176. Ulrich Franz Josef (1698—1767)
177. Catharina Am Rhyn (h. 1722) (erhielt 1712 das Erbschenkenamt des Bistums Konstanz als Erblehen bestätigt)

178. Hortensia († 1696) Conv. Rathausen

179. Anna Catharina (1703—1754)

180. Francisca († 1701)
181. Leodegar zur Gilgen von Hilfiken

182. Elisabeth († 1707)
183. Franz Schwytzer von Buonas
184. Heinrich Schwytzer von Buonas

185.
Catharina († 1690)
Lucilla († 1693)
Elisabeth († 1694)
Franz Ignaz († 1697)
H. Benedict († 1700)
Jost Ludwig († 1707)
Heinrich Christof († 1702)
Ferdinand († 1706)

186. Anna Catharina (1724—1793) Äbtissin zu Hermetschwyl

187. Ma. Aa. Francisca (1725—1787) Conv. Faber

188. Ma. Paula (1732—1801) Conv. Rathausen

189. Ursula (1735—1792) Conv. Bruch

190. Jost Heinrich Ranutius (1728—1788)
191. Barbara Sybilla Pfyffer von Altishofen

192. Helena (1735—1791)
193. Jkr. Conrad Schumacher

194. Frz. Josef Jesuit (1737—1808)

195. Philipp Anton (1738—1820)
196. Aa. Ma. Schwytzer von Buonas

197. Johann Martin (1742—1805)
198. Catharina Mohr († 1801)

199. Ma. Johanna Bapta. (1740—1797)

200. Jos. Xaver (1744—1748)

201. Carolina (1746—1815)
202. Vital v. Hertenstein

Fideikommisslinie

NB. Die Genealogie hat für die Deszendenz Bernhards und der Magdalena Nägeli v. Münsingen die Bezeichnung «ältere Luzerner-Linie» angenommen, diese blüht heute noch in drei Zweigen. Die erloschene Nachkommenschaft Hans Ulrichs IV. und der Elisabeth v. Breitenlandenberg wird als «jüngere Luzerner-Linie» bezeichnet.

gisser zu Lutzern, ritter, des grossen raths zu Lutzern, burger zu Romm und bäpstlicher Helligkeyt der Eydtgnossen guardy houptman (und erbschenk des bischoff von Costentz")[1].

In gewohnter Weise sind um das Wappen des Probanten die Wappen seiner Ahnen gruppiert, oben in der Mitte „Segisser" und „von Breyttenlandenberg" (Elisabeth v. B., Gattin Hans Ulr. Segessers, seine Mutter), unten in der Mitte „von Ringgelthingen" (Johanna v. R. seine Grossmutter väterlicherseits) und „von Boltschusen" (Barbara v. B., Gattin Albrechts von Breiten-Landenberg, seine Grossmutter mütterlicherseits). Links oben steht das Wappen „von Emmen genannt Zendler" (Elisab. Sendler von Ennetbaden, Gattin Hs. Ulrich Segessers I., seine Urgrossmutter väterlicherseits), links unten „von Hundwil" (Verena von Hunwil, Gattin Thürings

---

Inhalt ist folgender: Kaiser Friedrich III., zugleich Haupt des Hauses Österreich, entlässt die Segesser aller dienstlichen Eigenschaften gegenüber seinem Hause und erhebt sie zu freien, reichsunmittelbaren Dienstleuten somit in die Reichsritterschaft. Von einer Wappenerteilung oder Bestätigung findet sich aber in dem Diplome nichts. Der Text ist in der Gen. Reg. 162 abgedruckt.

c) Die uns bis heute bekannt gewordenen Typen des Segesser Wappens sind folgende:

1315 26. März. Stiftungsurkunde des Spitals zu Mellingen, Peter Segesser (1297—1315) Leutpriester, siegelt für seinen Bruder Johann und dessen Frau Catharina von Yberg.

✠ S · PETRI · PLEBANI · IN · MELLIGE

Spitzovalsiegel: (über Schriftband schreitender Adler, Symbol des Kirchenpatrons S. Johann Evangelista). Also eigentlich kein Wappen, sondern ein Abzeichen persönlichen Charakters.

1332 19. März und 1335 17. Oktober. Archiv Wettingen 374 und 378 [Johann I.]

✠ S · IO · DCI' · SEGES · SCVLTETI · I · MELLINGE

Rundsiegel: senkrecht abwärts gerichtete Sensenklinge, beidseitig begleitet von je einem Stern.

1344 22. März. Archiv Gnadental 21a [Johann III.]

✠ S' IO · DCI · SEGESER · D' · MELLIGE ·

(Schräglinks abwärts gerichtete Sensenklinge, beidseitig begleitet von je einem Stern).

1365 27. März. Archiv Gnadental [Johann II., Kirchherr zu Mellingen].

✠ S' · JOHIS · DCI · SEGES · DE · MELLINGEN

(Sense wie zuvor, im linken Obereck ein Stern).

1403 1. Juli. Familienarchiv, Stiftungsurkunde der Segesser Pfründe zu Mellingen [Johann IV.]

S ✠ IOANNIS ✠ DCI ✠ SEGENSER

(Schrägrechts mit der Spitze dem Obereck zugewandte Sensenklinge).

1424 12. November. Familienarchiv [Chorherr Rudolf II. von Münster]

✠ S' · RVDOLFI · DCI · SEGESER

Wappen wie 1403.

Nach Verleihung des erwähnten Diploms von 1442 erscheint der gelbe Schildrand, der heute integrierender Wappenbestandteil ist, konstant. Aus dem 15. Jahrhundert sind derartige Siegel zahlreich vorhanden.

Sehr gut erhalten ist:

1498 6. November. Familienarchiv, eine Urkunde betreffend Brunegg [Hans Ulrich III.]

S / Hans · Ulrich · Segeser

[1] Zusatz von schwächerer Tinte; da Segesser erst 1582 Erbschenk wurde, ein sicherer Beweis, dass das Wappen vorher gemalt ward.

gisser zu Lutzern, ritter, der grossen vatha zu Lutzern, burger zu Romm und bäpstlicher Heiligkeyt der Eytgnossen quardy houptman (und erbeschenk das bisanoff von Costentz").

In gewohnter Weise sind um das Wappen des Probsten die Wappen seiner Ahnen gruppiert, oben in der Mitte „Sogt-ser" und „von Mayytlandenberg" (Elisabeth v. B., Gattin Hans Dir. Segessers, seine Mutter), unten in der Mitte „von Ringgelthingen" (Johanna v. R. seine Grossmutter väterlicherseits) und „von Hollachusen" (Barbara v. B., Gattin Ulrichs von Breiten-Landenberg, seiner Grossmutter mütterlicherseits). Links oben steht das Wappen „von Emmen genannt Zundler" (Elisab. Segesser von Lunetdaden, Gattin Hs. Ulrich Segessers I., seine Urgrossmutter väterlicherseits), links unten „von Hundwil" (Verena von Hundwil, Gattin Thüringer

Jahalt ist folgender: Kaiser Friedrich III. ernennt Hans des Hanses Gilgerstein, auslässt die Segesser aller dienstlichen Eigenschaften gegenüber, schenkt Hans und erhebt sie zu Freien, reichsunmittelbaren Dienstleuten sowie in die Reichsritterschaft. Von einer Wappenverleihung oder Bestätigung findet sich aber in dem Diplome nichts. Der Tage ist in der Gen. Reg. 182 nachgetragen.

Die neu ein hinzu bekannt gewordenen Typen des Segesser Wappens sind folgende:

1410 26. März. Schlüsseurkunde der Spitals zu Mailingen, Peter Segesser (1387—1415) unpriester, siegelt für seinen Bruder Johann und dessen Sohn Gulbrecht von Vitzer.

✠ S · PETRI · FILIORVM · IN · MEILINGEN ·

Siegelwappen: (über Schildhaupt schreitender Adler, Symbol des Bischofsamtes, Johannesangeliza). Also eigentlich kein Wappen, sondern ein Abzeichen persönlichen Charakters.

1389 19. März und 1395 17. Oktober. Arnold Wettingen 474 und 475 (Johann V.)

✠ S · IO · DCI · SEGES · SCVLTETI · I · METLINGEN

Siegelgegenschrift abwärts gerichtete Sensenklinge, beiderseitig begleitet von je einem Stern.

1414 22. März. Arnold Gundelsal 294 (Johann III.)

✠ S' IO · DCI · SCVLTETI · D' · METLINGEN

Schildfeld abwärts gerichtete Sensenklinge, beiderseitig begleitet von je einem Stern.

1365 27. März. Arnold Gundelsal (Johann II.) Kirchherr zu Mellingen.

✠ S' · IOHIS · DNI · SEGESS · RC · MILLINGEN

(Sense wie unten, im linken Obereck ein Stern).

1403 1. Juli. Familienurkunde, Schlüsseurkunde der Segesser Pfründe zu Mellingen (Johann IV.)

S ✠ IOANNIS ✠ DCI ✠ SCGCNSER

(Sehnengerade mit der Spitze dem Oberrand zugewendete Sensenklinge).

1421 12. November. Familienurkunde Peterhans Rudolf II. von Mülinen.

✠ S' · RVDOLFI · DNI · SEGESER

Wappen wie 1403.

Verleihung des erwähnten Diplomes von 1182 erwähnt der gelbe Schildrand, der integrierender Wappenbestandteil ist, konstant. Aus dem 15. Jahrhundert sind ausserdem folgende zahlreich vorhanden.

Sehr gut erhalten ist:

1406 8. November. Familienurkunde, eine Urkunde betreffend Hansens Diner (Hans III.)

S' Johnis · Ulrich · Segesser

(Zwecks von schwäbischer Tiara) da Segesser erst 1382 Erbschenk wurde, ein sicherer Beweis, dass das Wappen vorher gewählt ward.

von Ringgoltingen, seine andere Urgrossmutter väterlicherseits). Rechts oben „Muntpradt von Spiegelberg“ (Anna Muntprat, Gattin Gotthards v. Breiten-Landenberg, seine Urgrossmutter mütterlicherseits) und „von Grünenberg“ (eine v. G. aus der Konstanzer Patrizierfamilie, Gattin des ? von Boltshusen, seine andere Urgrossmutter mütterlicherseits).

Die Wappen, welche mit der Segesser Genealogie zusammenhängen, werden wir unten wiederfinden und beschreiben. Das Wappen Hunwil zeigt entsprechend den Siegeln und der Darstellung aus dem Turm von Erstfelden einen w. Wolf in bl. Schild, mit w. Wolfsrumpf als Kleinod. Das Wappen Boltshusen einen weissen durch g. Wolkenband quergeteilten Schild, oben einen roten Stern. Kleinod: mit schw. Reiherfederbusch besteckte und mit r. Stern belegte w. Spitzmütze, auf deren umgestülptem Rand das Gewölk. — Die Muntprat führen einen sch. w. geteilten Schild mit drei (2, 1) Lilien in gewechselten Farben; Kleinod: Flug belegt mit Sch.-B. Die Grünenberg einen g. Sechsberg in sch. und auf dem gekrönten Helm einen sch. Reiherbusch[1]. —

Das eigentliche Wappenbuch, Fol. 17—26 und 49—51 b, enthält auf jeder Seite je zwei Allianzen, die einzelnen Wappen sind sehr flott nach einer Schablone gezeichnet (ca. 10 auf 7 Centimeter gross). Die Wappenfiguren, besonders die lebenden, sind frisch und fröhlich entworfen und angenehm koloriert, nur die Silbereinlagen haben vielfach durch das Alter gelitten, die Damaste dagegen sind gut erhalten.

Wir lassen nun den Originaltext mit den Nachträgen von späterer Hand *(alle diese spätern Schriften sind durch kursiven Druck hervorgehoben)* und die Wappenbeschreibungen folgen. Da Ritter Jost für sein Werk eine Form wählte, welche ihm nicht gestattete, die einzelnen Stämme wohlgeordnet zur Darstellung zu bringen, ist die Ordnung sehr mangelhaft. Wir haben deshalb hinter jeden Namen in Klammer eine Nummer gesetzt, welche derjenigen der beigefügten Stammtafel entspricht[2].

Die Reihe eröffnen eine Serie von apokryphen, nicht nur urkundlich nicht nachweisbaren, sondern teilweise gerade unmöglichen Allianzen.

Fol. 17a. Segisser — von Mülerenn[3]. S. in weiss schrägrechts 3 rote Sterne. K. Helm rechts gekrönter Mannsrumpf im Wappenkleid. Helm links w. Flug mit Sch. B. D. rot-weiss.

Segesser — von Wollenn[4]. S. geteilt von rot und weiss mit sch. Spitze. K. Helm rechts: r. Stierkopf en face. Helm links sch. Spitzhut mit weisser umgelitzter Krempe, oben besteckt mit weissem Straussenfederbusch. Decken rechts w.-r., links r.-w.-sch.

---

[1] Man vergleiche dazu die Ahnenprobe des jüngern Jost Segesser, die G. v. Vivis im Arch. 1901 Heft 2 ff. publiziert hat.

[2] Diese enthält nur die im Wappenbuche erwähnten Personen und dort fehlende, notwendige Bindeglieder.

[3] v. Mulern, altes bernisches Burgergeschlecht, das Wappen richtig übereinstimmend mit Siegeln und Farbenüberlieferung.

[4] v. Wohlen, aargauisches Ministerialengeschlecht.

von Ringgoltingen, seine andere Urgrossmutter väterlicherseits). Ihrella oben „Muntprat von Spiegelberg" (Anna Muntprat, Gattin Gottfrids v. Brieten-Landenberg, seine Urgrossmutter mütterlicherseits) und „von Grünenberg" (eine v. G. aus der Konstanzer Patrizierfamilie, Gattin des 2 von Bollschweil, seine andere Urgrossmutter mütterlicherseits).

Die Wappen, welche mit der Regesten Genealogie zusammenhängen, werden wir unten wiederfinden und beschreiben. Das Wappen Hunwil zeigt entsprechend den Siegeln und der Darstellung aus dem Turm von Kreßlißen einen w. Wolf in bl. Schild, mit w. Wolfsrumpf als Kleinod. Das Wappen Heidenreich einen weissen durch g. Wolfsbeinad quergeteilten Schild, oben einen roten Stern. Kleinod: mit schw. Reiherfederbusch besteckte und mit r. Stern belegte w. Spitzmütze, auf deren ungestülptem Rand das Gewölk. — Die Minnesänger führen einen sch. w. geteilten Schild mit drei (2, 1) Lilien in gewechselten Farben; Kleinod: Flug belegt mit sch.-R. Die Grünenberg einen g. Bachberg in sch. und auf dem gekrönten Helm einen sch. Reiherbusch[1]. —

Das eigentliche Wappenbuch, Fol. 17—26 und 49—61 b, enthält auf jeder Seite je zwei Allianzen, die einzelnen Wappen sind sehr hoch nach einer Schablone gezeichnet (ca. 10 auf 7 Centimeter gross). Die Wappenfiguren, besonders die lebenden, sind frisch und fröhlich entworfen und ausgemalen kolorirt, nur die Silberteilchen haben vielfach durch das Alter gelitten, die Damaste dagegen sind gut erhalten.

Wir lassen nun den Originaltext mit den Nachträgen von späterer Hand (alle diese späteren Schriften sind durch kursiven Druck hervorgehoben) und die Wappenbeschreibungen folgen. Da Ritter Jost für sein Werk eine Form wählte, welche ihm nicht gestattete, die einzelnen Stämme wohlgeordnet zur Darstellung zu bringen, ist die Ordnung sehr mangelhaft. Wir haben deshalb hinter jedem Namen in Klammer eine Nummer gesetzt, welche derjenigen der beigefügten Stammtafel entspricht[2].

Die Reihe erfahren eine Serie von abgekürzten, nicht nur urkundlich nicht nachweisbaren, sondern teilweise gerade unmöglichen Allianzen.

Fol. 17a Segisser — von Mülenen[3]. S. in weiss schwarzrechts 3 rote Sterne. K. Helm rechts gekrönter Mannsrumpf in Wappenkleid. Helm links w. Flug mit sch. B. D. rot-weiss.

Segesser — von Wollenen[4]. S. geteilt von rot und weiss mit sch. Spitze. K. Helm rechts: r. Silberkopf en face. Helm links sch. Spitzhut mit weisser magelitzter Krempe, oben besteckt mit weissem Straussenfedernbusch. Decken rechts w.-r., links r.-w.-sch.

---

[1] Man vergleiche dazu die Abbildungen des jüngern Jost Segesser, die G. v. Vivis im Arch. 1901 Heft 3 u. publiziert hat.

[2] Diese enthält nur die im Wappenbuche erwähnten Personen und dort erläuternde, entwedder Bildergleiche.

[3] v. Mülen, altes bernisches Patriziergeschlecht, dessen Wappen reichlich übereinstimmend mit Siegeln und Farbenbezeichnung.

[4] v. Wohlen, aargauisches Ministerialengeschlecht.

Fol. 17b. Segesser — von Eerenfelß[1] (Zusatz von Hd. des 18. Jahrhunderts: *und Schauenstein)*. S. in rot übereinander drei w. Forellen. K. sch. Barett mit w. Krempe, darüber Forelle. D. r.-w.

Segesser — von Winckhelßheym[2]. S. gespalten von rot und weiss belegt mit zwei sch. Sparren. K. zwei Hörner in den Tinkturen der Schildhälften. D. rechts w.-r., links sch.-w.

Fol. 18a. Segesser — von Dannenfelß[3]. S. in r. ein g. Löwe. K. Löwe wachsend. D. r.-g.

Segesser — von Lüttißhoffen[4]. S. in rot ein w. schräggestellter fliegender Fisch. K. wachsendes behaartes Wildweibchen, im Haar ein Rosenschappel und in die Hände klatschend. D. r.-w.

Fol. 18b. Segesser — von Scharnachthal. S. in rot über w. Dreiberg ein sch. Schachturm. K.: Sch. B. wiederholt. D. r.-sch.[5].

Segesser — von Luttherpouw. S. in schwarz ein w. Zinnenbalken. K. aus w. Zinnenkrone wachsender schwarzer Bärenrumpf. D. w.-sch.[6].

Fol. 19a. Segesser — von Gissenstein. S. in gelb eine aus drei Steinen geschichtete, rosafarbene Mauer, woraus ein roter Löwe wächst. K. wachsender roter Löwenrumpf.

Segesser — von Schönegg[7]. S. in rot ein schwarzer Pfahl mit 3 weissen Schildchen belegt. K. Flug mit Sch. B. belegt. D. w.-r.

Es ist auffallend, dass diese an den Anfang der Genealogie gestellten und in die Urzeit des Geschlechts verlegten Allianzen fast ausnahmslos sehr junge bürgerliche Geschlechter beschlagen. Was die Schönegg betrifft, so ist im Herald. Archiv 1897 der Nachweis erbracht, dass ihr Stammvater ein Basler Maler um 1350 war, woraus sich auch das Wappen mit den drei Malerschilden

---

[1] Das Wappen deutet auf die bündnerische Familie, die zeitweilig die Herrschaft Haldenstein besass.

[2] Winkelsheim, die Schaffhauser Familie, die durch den Schöpfer des künstlerischen Schmucks des Georgenklosters in Stein am Rhein bekannt geworden, wo sich dieses Wappen häufig findet.

[3] Tannenfels ob dem Sempachersee, das Geschlecht ist schon um die Mitte des 14. Jahrhunderts erloschen. Die Z. W. R. No. 408 gibt dem Schilde andere Farben: in b. gelber, weissgeschwänzter Löwe. K.: dreimal w.-r. geteilter Spitzhut mit schw. Federbusch.

[4] Richtiges Kleinod: Wildweibchen mit Löwenpranken, vgl. den Wappenstein von Beromünster, abgeb. Gfd. XLIX, ebendaselbst Nachrichten über die erst seit Mitte des 14. Jahrhunderts auftauchende Familie.

[5] Richtig ein sch. Turm in w. Felde auf r. Dreiberg. Über die aus dem Simmental stammende, später in Bern eine hohe politische Stellung einnehmende Familie vgl. die prächtige Monographie Geschichtsforscher III.

[6] Das Kleinod ist falsch, es soll ein Brackenkopf statt des Bärenkopfes sein.

[7] Nach Schnitts Wappenbuch von 1530 im St.-A. Basel sind die Farben: Feld blau, Pfahl weiss, Schildchen rot. Vgl. Zemp, Das Künstlerwappen in der Schweiz, Herald. Archiv 1897 S. 65. Übrigens dürfte zu vermuten sein, dass hier die Schönegg den Schännis substituiert sind, aus welcher Familie, nach einer Urk. von 1313 26. März im Familienarchiv, die Stammmutter der Segesser gestammt haben muss. — Das Wappen der Kiburger Ministerialen, später in Zürich verbürgerten v. Schänis zeigt einen quer geteilten Schild; die obere Hälfte gelb und blau gespalten mit Löwen in gewechselten Farben, die untere rot mit gelbem Streitkolben.

Fol. 17ᵃ Segesser — von Kerenzelin[1] (Zusatz von Hd. des 18. Jahrhunderts: und Schaffhausen). S. in rot übereinander drei w. Forellen. R. wch. Barett mit w. Krempe, darüber Forelle. D. r.-w.

Segesser — von Winckelbleyn[2]. S. gequalten von rot und weiss belegt mit zwei sch. Sparren. K. zwei Hörner in den Farben der Schildhalten. D. rechts w.-r., links sch.-w.

Fol. 18ᵃ Segesser — von Dannenfeld[3]. S. in r. ein g. Löwe. K. Löwe wachsend. D. r.-g.

Segesser — von Luttishofen[4]. S. in rot ein w. schwebegestellter fliegender Fisch. K. wachsendes bekanntes Wildweibchen, im Haar ein Rosenschuppen und in die Hände klatschend. D. r.-w.

Fol. 18ᵇ Segesser — von Schrannenkilian[5]. S. in rot über w. Dreiberg ein sch. Schachthirm. K.: Sch. B. wiederholt. D. r.-sch.[6]

Segesser — von Luttiferbrunn. S. in schwarz ein w. Zinnenhaken. K. aus w. Zinnenkrone wachsender schwarzer Bärenrumpf. D. w.-sch.[6]

Fol. 19ᵃ Segesser — von Gissenstein. S. in gelb eine aus drei Steinen gesichtete, rosafarbene Mauer, woraus ein roter Löwe wächst. K. wachsender roter Löwenrumpf.

Segesser — von Schönegg[7]. S. in rot ein schwarzer Turm mit zwei weissen Schildchen belegt. K. Flug mit Sch. B. belegt. D. w.-r.

Es ist auffallend, dass diese an den Anfang der Genealogie gestellten und in die Urzeit des Geschlechts verlegten Allianzen fast ausnahmslos sehr junge bürgerliche Geschlechter betreffen. Was die Schönegg betrifft, so ist im Herald. Archiv 1897 der Nachweis erbracht, dass ihr Stammvater ein Hansler Maier um 1350 war, woraus sich auch das Wappen mit den drei Maiensschildchen

---

[1] Das Wappen deutet auf die bundnerische Familie, die zeitweilig die Herrschaft Haldenstein besass.

[2] Winkelbleichen, die Schaffhauser Familie, die durch den Schöpfer des Schaffhauser Schmuckes des Georgenklosters in Stein am Rhein bekannt geworden, wo sich dieses Wappen häufig findet.

[3] Tannenfels ist dem Sempacherkreuz, das Gisenstein ist schon im die Mitte des 11. Jahrhunderts erloschene. Die Z. W. B. Ro. 109 gibt dem Schildchen andere Farben: in g. rechts, weiss-roschwarzer Löwe. R.: dreimal w.-r. geteilter Spitzhut mit schw. Federbusch.

[4] Kleiniges Kleinod: Wildweibchen mit Löwenrumpfe, vgl. den Wappenstein von Luttishofen, abgeb. Gld. XCIX, abschnitt Nordfelden über die erst seit Mitte des 14. Jahrhunderts auftauchende Familie.

[5] Hinkig als sch. Turm in w. Feldo auf r. Dreiberg. Über die aus dem Sonnenrad stammende, später in Bern eine hohe politische Stellung einnehmende Familie vgl. die geschichtlichen Genealogien Gerardi Lutfrerrechter III.

[6] Das Kleinod ist falsch, es soll ein Hirschkopf statt des Bärenrumpfes sein.

[7] Nach Schultes Wappenbuch von 1580 im St.-A. Basel sind die Farben Rot und Weiss, Schildchen rot. Vgl. Zeum, Das Kunstlerwappen 76 der Schwabe, Herald. A. Jahr 1897 S. 65. Dürfenen dürfte zu vermuten sein, dass hier die Schönegg, den Schönnis ausdrückt und, aus welcher Familie, wegen einer Urk. von 1370 zu Mars in Frankfurt-Mainz, die Stammmutter der Segesser gestanden haben muss. — Das Wappen der Kilchmatt Minnesänger, unter Zürich verbürgerten v. Schwanis zeigt einen quer geteilten Schild, die obere Hälfte rot und blau geteilten mit Löwen in gewechselten Farben, die untere rot mit gelben Querbalken.

Fig. 19

erklärt. Die Lütishofen tauchen ebenfalls erst in der zweiten Hälfte des 14. Jahrhunderts als österreichische Amtleute in Rotenburg auf, auch die bernischen Scharnachtal sind nicht viel älter. Die Gisenstein sind wie die Muleren ein bürgerliches Berner Geschlecht, das zwar schon im 13. Jahrhundert vorkommt, aber erst im 15. adelige Allianzen bekommt. Ähnlich verhält es sich mit den Schaffhausern von Winkelsheim. Von all diesen Familien passen einzig die von Wohlen und von Luternau nach ihren Standes- und lokalen Verhältnissen zu den Segessern des 14. Jahrhunderts[1].

Nun folgen die historisch erwiesenen Allianzen, soweit sie dem Verfasser bekannt waren, aber in ziemlich verworrener und verschobener Reihenfolge. Männer, die mehrere Frauen hatten, kommen mit jeder einzeln vor. Für die chronologische Reihenfolge verweisen wir auf die Stammtafel.

Fol. 19b. Segesser[2] — von Herttenberg (4). S. geteilt von rot mit wachsender, weisser Lilie und blau. K. wachsende, nackte, gekrönte, armlose Jungfrau. D. w.-bl.

---

[1] Die Luternau sind urkundlich bezeugte Ahnen mütterlicherseits: Magdalena v. Luternau war die Mutter der unten genannten Ursula Zehender (35). Auf ähnliche Weise kann vielleicht das Hiersein anderer dieser obiger Wappen erklärt werden. Die Berner Geschlechter mögen zum Teil Agnaten der Margareta v. Erlach (30), Johanna v. Ringgoltingen (31) oder Magdalena Nägeli (56) sein!

[2] Hand des 18. Jahrh.: *Rudolf Segisser, Burger zu Mellingen, Zeugen in einem Instrument zu Eschenbach Ao 1294.* Vgl. Geneal. Reg. 2, 6, 8.

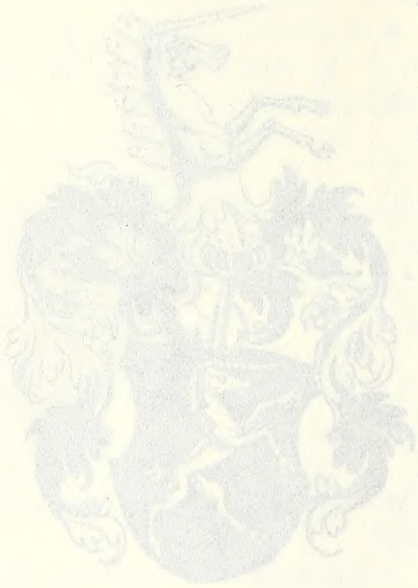


Fig. 19

erklärt. Die Lattichofen tauchen ebenfalls erst in der zweiten Hälfte des 14. Jahrhunderts als österreichische Amtsorte in Rotenburg auf, auch die heraldischen Schatzmeisterhal sind nicht viel älter. Die Eisenstein sind wie die Jüdisch ein bürgerliches Berner Geschlecht, das zwar schon im 15. Jahrhundert vorkommt, aber erst im 16. adelige Ahnen bekommt. Ähnlich verhält es sich mit den Schaffhausern von Winkelheim. Von all diesen Familien passen einzig die von Wohlen und von Luternau nach ihren Stands- und lokalen Verhältnissen zu den Segessern des 14. Jahrhunderts[1].

Nun folgen die historisch erwiesenen Ahnen, soweit sie dem Vortrasser bekannt waren, aber in zieralich verworrener und verschobener Hintereinanderfolge. Männer, die mehrere Frauen hatten, kommen mit jeder einzeln vor. Für die chronologische Reihenfolge verweisen wir auf die Stammtafel.

Fol. 19a Segesser[2] — von Brettenberg (4). S. geteilt von rot und wachsender, weisser Lilie und blau. R. wachsende, nackte, gekrönte, ernahsene Jungfrau. D. wild.

---

[1] Die Luternau sind urkundlich bezeugte Ahnen mütterlicherseits: Hugolinus v. Luternau war die Mutter der ersten gemeinen Frau Zeiendorfer (60). Auf Schaffhausen Wappen kann ich das Hirsch andrer dieser oblicer Wappen erklärt werden. Im Berner Geschlechter-Buch zum Teil Agnesen der Marzenria v. Erlach (30), Johanna v. Frisenberg (31) oder Magdalena Segesser (60) sein.

[2] Hand des 18. Jahrh.: Fordert eingeteilt, Nurer zu Mittelmann, Zeugen in einem Ausmaund zu Zeichenbaum. Je (1285. Vgl. Genealog. Reg. 2, 6. 8.

Segesser[1] — Fryherren von Yberg (7)[2]. S. in schwarz ein gelbes Einhorn. K. wachsendes Wappentier, der Nacken besteckt mit Pfauenspiegeln.

Fol. 20a. Segesser[3] — von altten Meggen. S. in g. rechts halber Adler, links zwei schw. Balken. K. mit Pfauenfedern bestecktes g.-sch. gespaltenes Horn. D. sch.-g.

Hans Ulrich Segisser ritter (19), verlyess dry sün, Hanß Ulrich Segisser ritter (26), Hanß Arnold Segisser ritter (23) unnd Hanß Rudolffen Segisser, welcher min grossvatter gsin ist (29), — Elisabettha von Emmen genandt Zendler[4] ligt zu Baden nit witth vom thauffstein begraben [*starb 18. Jenner 1469*] (20). S. sch. ein durchgehendes g. Andreaskreuz, je ein g. Stern in Haupt und Fuss. K. halber Flug mit Schildbild. D. g.-sch.

Fol. 20b. Hanß Ülrich Segisser ritter sass zu Mellingen, verliess Heinrichen[5] Segisser [*starb 1476*] (26). — Regula Schwend von Zürich (27)[6]. S. geteilt von w. mit 2 r. Rosen, und rot. K. Helm g., halber Flug mit Wiederholung des Schildbildes. D. w.-r.

Hans Růdolf Segisser (29) saß zů Mellingen und Brůnegg verließ bin deren von Erlach Hanss Wernher Segisser (44) und

---

[1] Hand des ausgehenden 17. Jahrh.: *Hanss Segisser, Schultheiss zu Meligen.* Es handelt sich um Joh. I. (1303—1341), vgl. Geneal. R. 7, 9, 10, 11, 12, 17.

[2] Hand des 18. Jahrhunderts: *Catharina.* Wahrscheinlich die Tochter Ritter Heinrichs (1257—1282) und der Margaretha (1275—1282), die am 5. Mai 1275 als Kind mit ihren Geschwistern Rudolf, Heinrich, Arbo, Deutschordensritter zu Hitzkirch, und Elisabeth erscheint. — In einer Urk. des Kloster Eschenbach (Luzern) kommen am 1. August 1294 Johannes v. I. und als Zeugen Rudolf I. Segesser und Hartmann v. I. vor. Diese Iberg, Ministerialen (der Schnabelburger?) nicht Freie — deren Burg am Inwilerberg, Kt. Luzern stand, sind von 1236 bis Ausgang des 14. Jahrhunderts nachgewiesen und führten sonst in gelb 2 blaue Einhornköpfe (Z. W. R. 288, Zürch. Urk. Buch IV Taf. IV. 28.; Mitteilung von Dr. W. Merz in Aarau).

Das oben für Iberg dargestellte Wappen beruht vielleicht auf einer Verwechslung mit demjenigen der benachbarten Freien von Rüsegg (in gold ein schw. Einhorn), deren Lehen ein Teil der seit 1409 segesserschen Herrschaft Tägeri war (s. u. Seite 8 Anm. 5). Das Wappen mit dem Einhorn kommt auf verschiedenen segesserschen Siegeln vor, ebenso in zahlreichen heraldischen Dokumenten des Familienarchives.

Durch Catharina kam der sog. «Iberg», die feste Burg mit Ringmauer und eigenem Stadttor, welche Mellingen im Süden abschliesst, an die Segesser, welchen er bis 1779 verblieb. (Geneal. I 7, 11, 299, 335, 361, 428, 459). — Diese Burg war niemals Lehen, sondern immer freies Eigen der Segesser, daher wohl der Name «Freyhof». Über die Pertinenzen und Herrschaftsrechte vgl. Pactum familiae betr. den «Iberg» vom 5. Juli 1737, welches mit dem Fideikommissbrief im übrigen gleichlautend ist. Geneal. II S. 153.

[3] Hand des ausgehenden 17. Jahrh.: *Hans Rudolph!* Die von Meggen ist vielleicht des obigen Johann I. zweite Frau Agnesa (8).

[4] Sendler von Ennetbaden; ihr Vater Klaus Sendler war 1402 Schultheiss zu Baden. Das hier gegebene Wappen stimmt mit dessen Siegel. Der hier vorgesetzte Beiname «von Emmen» ist sonst unbekannt und beruht sicher auf einer Verwechslung. Vielleicht ist er aus Verlesung einer Abbreviatur von Ennetbaden entstanden.

[5] Dieser Heinrich (Caplan der Segesser-Pfründe zu Mellingen) ist nicht ein Sohn der Schwend, sondern der Barbara v. Breiten-Landenberg. Vgl. Herald. Archiv 1901 No. 1 p. 122.

[6] Ernst Diener, Die Zürcher Familie Schwend 1250—1536, Neujahrsblatt der Stadtbibl. Zürich 1901 (mit Stammtafel).

Segesser[1] — Brycheren von Yberg (1)[2]. S. in schwarz ein gelber Löwe. K. wachsendes Wappentier, der Nacken besetzt mit Pfauenfedern.

Fol. 20ᵃ Segesser[3] — von alten Mayen. S. in g. rechts hoher Balken, links zwei schw. Balken. K. mit Pfauenfedern besteckter g. sch. gekrönter Hirn. D. sch.-g.

Hans Ulrich Segesser ritter[4] (19), vertryes dry ehn, Hans Ulrich Segesser ritter (20), Hans Arnold Segesser ritter (20) und Hans Rudolffen Segesser, welcher mit grossvatter gesin[t] (29), — Elisabetha von Ermen gemahl Segesser[5] ritter, Marien [illegible] with von thurnfletzin begraben [anno 15. Jahrzeit 1604] (20). sch. ein durchgehendes g. Andreaskreuz, in ein g. Stern in Haupt und [illegible]. K. halber Flug mit Schildchen. D. g. sch.

Fol. 20ᵇ Hans Ulrich Segesser ritter was zu Mellingen, vater des Heinrichen[6] Segesser [anno 1470] (20). — Regula Schwend von Luzern (27)[7]. S. geteilt von w. mit 2 r. Rosen, und rot. K. linke g. halber Flug mit Wiederholung des Schildchens. D. w.-r.

Hans Rudolf Segesser (29) was zu Mellingen und Brunegg erstlich hin deren von Ulrich Hanns Vrenbar Segesser (41) und

---

[1] Hand des ausgehenden 15. Jahrh.: Hanns Segesser, Schultheiss zu Mellingen. Es muss sich um Joh. I. (1390—1431), vgl. Genealogie II. 1, 2, 10, 11, 12, 13.

[2] Hand des 16. Jahrhunderts: Cuttenvaten. Wahrscheinlich die Tochter Rudolf Hartmanns (1287—1289) und der Margaretha (1270—1289), die am 6. Mai 1295 als Kind mit ihrem Vater Rudolf, Heinrich, Arbo, Dietrichsdorfer zu Hilfikon, und Elisabeth von Lenzburg — zu Gunsten des Kloster Fahrenbach (Urkunde Luzern am 1. August 1291 [illegible]) v. I. und Jungen Rudolf I. Segesser und Hartmann v. I. vor. Hiezu [illegible], Bibliothekar Luzern?) nicht Frau — durch Burg zu Lowlenberg, Kl. Luzern erwarb, also von 1295 bis Anfang des 14. Jahrhunderts ausgewiesen und falsch sowie 13 zeigt 2 blaue Rosenkopfe. W. R. 293, Zurch. Urk. Buch 17 Tal. 17, 28; Mitteilung von Dr. W. Ober in Aarau.

Das oben für Berg durchzeichnete Wappen beruht [illegible] auf einer Verwechslung mit Wappen der bekannten Frau Rösch (in erster Einhaupt, dann Jahrh. ein Kinderen Lomnet und verschiedenen [illegible] Geschlechtern [illegible] Dokumente der Familiensitz.

Durch Catharina von der zur Alberg, die [illegible] mit Bernhard und [illegible] Mellingen in Sulze absichtigen, in die Segesser, welchen [illegible] Jahrh. (Genealogie I. 1, 11, 240, 336, 361, 428, 1007 — Hanns Ulrich Segesser [illegible] Luzern, Sohn Ulrich Segesser, dieser welcher Neuer [illegible] Herrschaftsrechte [illegible] Hanns Rudolf von Mellingen [illegible] Jahrh. [illegible] Publikumsbesitzer in Sulzen [illegible] (Genealogie II. 3, 195).

[3] Hand des ausgehenden 17. Jahrh.: Hans Rudolph Segesser von Mellingen ist vielleicht der [illegible] Johann I. zweite Frau Agnes (8).

[4] Sauber von Einsiedelnen für Vater Klaus Sauber von 1402 Schultheiss zu Luzern. Er [illegible] gegeben Wappen stimmt mit diesem überein. Der über [illegible] Urkunde von Sulzbach [illegible] sonst unbekannt und beruht wohl auf einer Verwechslung. Vielleicht ist er ein Verwandter [illegible] Abkömmling von Sauberhaus [illegible].

[5] Unter Heinrich (Cyprian der Segesser-Tribolt zu Mellingen) ist [illegible] von Sulz der [illegible], sondern der Herren v. Hirzel-Landenberg. Vgl. Hirzel, Arch. [illegible] 1. p. 152.

[6] Ernst Dürrer, Die Zurcher Familie Schwend 1520—1[illegible], Mitgliederbuch der Stadt Zürich 1901 (mit Stammtafel).

M. [*Agnesa*[1]] convent frauw unnd jarzithmeystery zů Küngßfelden (47), starb nach zerstörig des closters zu Mellingen bin irem brüder mim vatter Hanß Ülrichen. — Margaretha von Erlach (30). S. in r. ein w. Pfahl, belegt mit sch. Sparren. K. rote weiss aufgeschlagene Spitzmütze, oben besteckt mit einem Reiherfederbusch. D. r.-w.

Fol. 21a. (11). — Schulthetzen von Lentzburg (12)[2]. S. gespalten von r. mit gelbem Stern und g. mit armlosem schwarzgekleidetem Mohrenrumpf. K. der Mohr mit roter g. aufgeschlagener Heidenmütze mit sch. Quaste. D. r. und g.

[*Hans Arnold Segesser Rtr.*] (23). — [*Anna*] von Bonstetten (24). S. sch. in g. Schildrand, dreifacher weisser Sparren. K. aus Krone wachsender weisser Schwan mit gelbem Schnabel[3].

Fol. 21b. Hans Ůlrich Segisser ritter (26). — Barbara von Breittenlandenberg starb Im 1476 Jar ligt zu Mellingen begraben (28). — S. in r. drei, 2, 1 gestellte w. Ringe, Helm g.; K. über weissem, rot bequastetem Kissen, halber sch. Flug, bestreut mit silbernen Lindenblättern. D. r. und w.

Hanss Arnold Segisser ritter saß zu Arouw ouch da begraben (34). — Ursula Zechendery (35)[4]. S. in r. eine g. Zehntgarbe. K. die Schildfigur. D. r. und g.

Fol. 22a. Johannes Segisser von Mellingen und da seßhaft (14)[5]. — Verena Schinderin von Baden (15)[6]. S. in r. ein weisser,

[1] Recte Anna. Diese ist die einzige Segesser, die z. Z. der Reformation Klosterfrau in Königsfelden war. Sie blieb dort bis 1528 und starb 1532 und ist nicht identisch mit der Frau Leopold Effingers von Wildegg, die eine Tochter der Johanna von Ringgoltingen ist und vor 1528 starb. Vgl. hierüber Genealogie Reg. 454 S. 237—239. Die schon mehrfach widerlegte Behauptung, die Klosterfrau Anna habe nach ihrem Austritt den Effinger geheiratet, tritt neuerdings bei Liebenau, «Burg Wildeck und ihre Bewohner», Stammtafel II, wieder auf.

[2] Johann III. und Klara Schultheiss von Lenzburg. Klara war eine Nichte des berühmten Bischofs v. Brixen, Johann Schultheiss v. Lenzburg, Kanzlers von Österreich. Joh. III. fiel am 26. Dez. 1351 als Schulth. von Mellingen in der Schlacht bei Tätwil, wo das Stadtpanner verloren ging. Über die Schultheissen v. Lenzburg vgl. Th. Liebenau: Bischof Joh. v. Gurk, Brixen und Chur und die Familie Sch. v. L. (1884).

[3] Tochter Kaspars von Bonstetten, Herrn zu Uster. Sie hinterliess ein Kind, das nach ihr, aber vor dem Vater starb. Die Wappendarstellung ist falsch, an Stelle des dreifachen Sparrens sollen drei w. Wecken stehen.

[4] Die Zehender, eine Aarauer Schultheissenfamilie (Dr. W. Merz, Die Schulth. der Stadt Aarau, Sauerl. 1899), Ursula ist die Tochter Markwarts und der Magdalena von Luternau, vgl. oben S. 26 Anm. 1.

[5] Dieser Johann IV., Herr zu Steinhausen, nimmt unter den zeitgenössischen Segessern die erste Stelle ein, 1364 68 focht er im persönl. Gefolge seines Oheims, des Bischofs von Brixen im Krieg gegen Bayern und erhielt als Lohn die Herrschaft Gernstein mit dem Gericht Lopfens im Tirol zu Lehen. Von 1390—1415 ist er herzogl. Rat. Über ihn vgl. Geneal. S. XXIV—XXVII Reg. 24, 25, 29—32, 34—39, 41—43, 45—65, 67—102, 104—106, 108, 114—119, 120, 124, 126, 134, 138, 154, 159, 164, 219. 1395 fiel ihm von seiner Mutter die Veste Neu-Rotenburg zu. 1409 erwarb er die Herrschaft und Gerichtsbarkeit zu Tägeri.

[6] Diese Schinder ist eine geborne von Birchdorf, Tochter des Claus von Birchdorf, Schulth. zu Baden. Sie wird hie und da mit dem Namen ihres ersten Mannes Heinrich Schinder benannt. Die Schinder besassen beim heutigen «Grand Hôtel» in Baden den sog. «Schinderhof» als österr. Lehen. Vgl. Fricker Gesch. v. Baden S. 390—392 und Geneal. Reg. 32, 36, 37, 72, 126, 164. Der Grabstein H. Arnolds in der Kirche zu Aarau trägt die Wappen: Segesser, Bonstetten und Meyer v. Brugg und die Schrift: In dem iar als man zalt von der geburt Jesu Cti MCCCCC und iiij iar uf Sant U(lrich) .... rut Her Hans Arnolt Segesser ritter, dem got gnad.

abwärts gekehrter, mit Spitzen versehener Triangel. Helm g. K. über r. w. bequastetem Kissen die Schildfigur aufrecht stehend. D. w. und r.

Hans Arnold Segisser ritter wz schulthetz zů Arouw ligt alda begraben, sass etwann zu Hapspurg, Küngstein und Wildenstein (23). — [*Anna*] Meyerin Von Brugg (25). S. in w. ein r. Sparren, begleitet von drei, 2, 1 gestellten g. Sternen. K. halber w. Flug mit Wiederholung des Schildbildes. D. r. und w.

Fol. 22b. Hans Růdolff Segisser sass zů Mellingen und Brunegg verlyeß bin dieser frouwen Hanss Ůlrichen Segisser (29). — Johanna von Ringgelthingen starb zů Bern ligt im Münster begraben, wz die letst irs geschlechtz und die letst so zu Bern in dz gwicht vergraben ward (31). S. in r. ein sch. Pfahl, belegt mit 3 w. Ringen. K. wachsender, bärtiger, armloser Rumpf, bekleidet mit dem Schildbilde und wallendem r. Stirnbande. D. r. und w.

Johannes Segisser von Mellingen (14). — Verena Summerin (16)[1]. S. in r. 2 g. in Lilien endende Spitzen. K. r. halbmondförmige Säge in g. Fassung mit Lilienhandhaben. D. r. und g.

Fol. 23a. (32). — Trüllerey von Ror[2] (33). S. in w. eine gestürzte, geschweifte r. Spitze, darin ein aus Schildfuss wachsender w. Lilienstab. K. (gekrönt) w. Federbusch, belegt mit dem Schildbilde. D. r. und w.

Hanß Ůlrich Segisser (48) saß zů Mellingen unnd Brunegg verlyeß ein sun bin disser frouwen hieß Hanß Heinrich Segisser starb zů Rom Im 1550 Jar den letsten tag Apprellen ligt in Campo Sant vergraben in der Kilchen in der Eydtgnossen Kappel under des von Meggen stein (60). — Hugin von Sultz (49)[3]. S. in g. gekrönter sch. Adlerkopf. K. (gekrönt) Wiederholung der Schildfigur. D. sch.-g.

Fol. 23b. Bernhart Segisser (55) ist Vogt zů Keysserstůl gsin, hatt bin der frouwen vill Kinder ghann, nach sim tod sind von der frouwen überbliben, Hanss Arnold (78), frouw Jacobe (75) und frouw Veronica (80). — Magdalena Negelin von Münsingen (56). S. in r. 2 g. mit den Spitzen nach unten gekreuzte Nägel. K. 2 Arme mit roten, weiss aufgestülpten Ärmeln, 2 mit den Spitzen auf dem Helm ruhende g. Nägel haltend. D. g. und r.

---

[1] Die Summer, eine Schultheissenfamilie von Aarau. Vgl. Merz l. c.

[2] Hans S. von Brugg und Ottilia Trüllerey (von Ror d. h. vom Turm Rore zu Aarau), sie brachte ihrem Manne die Dörfer Rüdlingen, Buchberg und Ellikon im heutigen Kanton Schaffhausen als Mitgift. Über die Trüllerey als Schultheissen von Aarau vgl. Merz l. c.

[3] Die Hug oder Hüglin von Sulz aus Basel, seit 1493 Besitzer der Herrschaft Wartenstein im Emmental, erhielten 8. Dez. 1467 von Kaiser Friedrich III. einen Wappenbrief: Sch. B. wie dargestellt. Kleinod: zwischen sch. mit gelben Schuppen bestreuten Flügeln ein gelber Schwanenhals mit rotem Schnabel (vgl. F. W. v. Mülinen, Archives 1897 S. 83; ein Segesser Wappenbüchlein von 1567 im Besitz von Dr. H. v. Segesser zeigt einen schwarzen, gelb gekrönten Schwanenhals (die Flügel sind nur mit Bleistift skizziert).

ashurts gekehrter, mit Spitzen versehener Triangel. Helm g. K. über r. w. bewaisteten Klappen die Schildfigur aufrecht stehend. D. w. und r.

Hans Arnold Seglasser ritter wasechtlich zu Arown ligt alda begraben, sass etwann zu Happerg, Kungstein und Wildenstein (23). — [Ahne] Meyerin Von Brugg (26). S. in w. ein r. Spitzen, begleitet von drei, 2, 1 gestellten g. Sternen. K. halben w. Flug mit Wiederholung des Schildbildes. D. r. und w.

Fol. 22b. Hans Rüdolff Seglasser sass zu Mellingen und Brunegg verlyeß hin dieser frouwen Hanns Ülrichen Seglasser (29). — Johanna von Ringgelshingen starb zu Bern ligt im Münster begraben, wa die leist ire geschlecht und die leist so zu Bern in [illegible] gewicht vergraben ward (21). S. in r. ein sch. Pfahl, belegt mit 3 [illegible] Ringen. K. wachsender, bartiger, armloser Rumpf, bekleidet mit dem Schildbilde und wallendem r. Stirnbande. D. r. und w.

Johannes Seglasser von Mellingen (14). — Verena Sumerin (16)[1]. S. in r. 2 g. in Lilien endende Spitzen. K. r. halbmondförmige Sage in [illegible] Fassung mit Lilienhandhaben. D. r. und g.

Fol. 23a (32). — Trullerey von Ror[2] (33). S. in w. eine geschwungene r. Spitze, durch ein aus Schildfuss wachsender w. Lilienast. K. (gekrönt) w. Federbusch, belegt mit dem Schildbilde. D. r. und w.

Hans Ülrich Seglasser (45) sass zu Mellingen und Brunegg verlyeß ein sun hin dieser frouwen hieß Hans Heinrich Seglasser starb zu Rom im 1500 Jar den letsten tag Apprellen liet in Trungen [illegible] vergraben in der Kilchen in der Eydtgenossen Kappel under [illegible] von Meggen stein (60). — Hugin von Salix (13)[3]. S. in g. gewachsener sch. Ahtenkopf. K. (gekrönt) Wiederholung der Schildfigur. D. w. g.

Fol. 23b. Berthart Seglasser (55) ist Vogt zu Kayserstuhl [illegible], hat ein der frouwen vill Kinder gehan, nach sim tod sind [illegible] der frouwen überblieben, Hanns Arnold (75), frouw Jacobe (76) [illegible] frouw Veronica (80). — Magdalena Nogelin von Mülsingen [illegible]). S. in r. 2 g. mit den Spitzen nach unten gekehrte Nägel. K. 2 Arme [illegible] roten, weiss aufgeschlitzten Ärmeln, 2 mit den Spitzen auf dem Helm ruhende Nägel haltend. D. g. und r.

---

[1] Die Sumerer, eine Schmiedsfamilie von Aarau. Vgl. Merz I. c.

[2] Hans S. von Brugg und Ottilia Trullerey (von Ror d. h. vom Turm Rore zu Aarau, sie [illegible] ihrem Manne die Herrn Rudiingen, Rudolfingen und Kilchen in benigem Kanton Schaffhausen als Mitgift. Über die Trullerey als Schmiedsleuten von Aarau vgl. Merz I. c.

[3] Die Hug oder Hügin von Salix aus Aarau, seit 1527 Besitzer der Herrschaft Wyneck im Kinnertal, erhielten 8. Dez. 1497 von Kaiser Friedrich III. einen Wappenbrief. Sie führten dargestellt: Kleinodi: zwischen sch. mit rotem Schnabel (vgl. F. W. v. Mülinen, Archives 1901 S. 89) ein sch. Schwanenhals mit rotem Schnabel (vgl. F. W. v. Mülinen, Archives 1901 S. 89); ein Schwanenhals (die Flügel sind am mit Silberfell ausgeschlagen, gelb [illegible] Wappenbuchlein von 1527 im Besitz von Dr. H. v. Sarasin ähnlich einen schwarzen, gelb [illegible] roten Schwanenhals (die Flügel sind am mit Silberfell ausgeschlagen, gelb [illegible]).

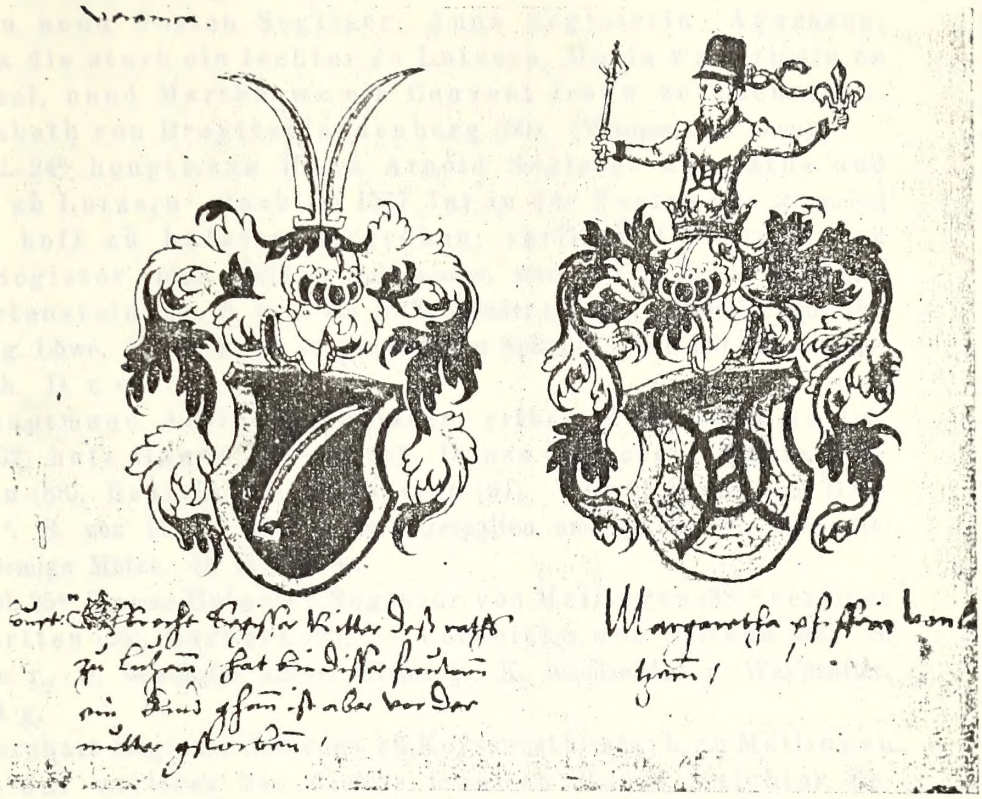


Fig. 20

houptm. Albrecht[1] Segisser ritter deß raths zů Lutzern hat bei disser frouwen ein Kind ghann ist aber vor der Mutter gstorben (62). — Margaretha Pfifferin von Lutzern (64)[2]. S. in g. schw. Mühleisen mit einem Ring. K. (gekrönt), bärtiger Mann mit gelbem, schwarz aufgeschlagenem Rock mit Schildfigur auf der Brust, in der Rechten einen gelben Streitkolben, in der Linken eine g. Lilie, sch. Hut und g. Binde. D. g. und sch.

Fol. 24a. Hanß Wernher Segisser starb zů Lutzern verlyeß keiny Kinder (44). — [*Margaritha*] Seylerin von Lutzern (46). S. gespalten von blau mit 3 gelben Sternen, und von g. K. bärtiger, armloser Rumpf im Wappenkleid mit blauer, gelb aufgeschlagener Heidenmütze. D. rechts bl. und g., links g. und bl.

[1] Gardehauptmann zu Rom und Bologna (Genealogie II p. 2—22), machte 1573 als Hauptmann in französischen Diensten im Regiment Tammann die Belagerung von La Rochelle mit. 1578 fürstl. konstanzischer Obervogt zu Arbon, 1581—94 Landvogt zu Rotenburg, mehrfach Tagsatzungsgesandter, wie sein Bruder Jost, eine hervorragende Persönlichkeit.

[2] Wohl irrtümlich gibt ihr Jost Segesser das Wappen der sog. Ringli-Pfyffer. Ihr Vater war Christof Pfyffer, der in keiner Weise mit einem der Pfyfferschen Wappen- oder Adelsbriefe in Beziehung stand; für sie ist die Wappendarstellung der Birseckerscheibe Albrechts im Besitze von Dr. H. v. Segesser die einzig richtige, das einfache bäuerliche Hauszeichen in g. ohne Stern!

Fig. 30

houpten. Albrecht' Seyfisser führt den rotha zu Lutzern hat bei dieser frouwen ein Kind gehan in aber vor der Mutter gstorben (02). — Margaretha Pfirrinin von Lutzern (04). S. 8 schw. Mühlisen mit einem Ring. K. (gek.?). Lauter Mann mit gelbem schwarz aufgeschlagenem Bock mit Schildhalter auf der Hinsel, in der Rechten einen gelben Streitkolben, in der Linken eine g. Lilie, seh. Hut und g. Binde. D. g. und seh.

Tol. 24- Hans Wernher Seyfisser starb zu Lutzern verlyes keiny Kinder (44). — [Margaretha] Seylerin von Lutzern (49). S. 9 spalten von blau mit 3 gelben Sternen, und von g. K. bärtiger, barhaupt Kampf im Wappenkleid mit blauer, gelb aufgeschlagener Beinkunitze. D. rechts bl. und g., links g. und bl.

[1] Bardehaupteman zu Rom und Bologna (Genealogie. II p. 3—29), wurde 1573 als Bogt, man in französischen Dienstes im Regiment Tiemanen die Belagerung von La Rochelle mit 1576 Intrigl. konstanzischer Obervogt zu Arbon, 1581—84 Landvogt zu Rorschach; nehmen Tagsatzungsgesandter, wie sein Bruder Jost, eine bevorzugende Stellung ein.

[2] Wohl irrtümlich gibt die Jost Schwarzer das Wappen der ein. Rudolf Pfyffer, die Vater war Christof Pfyffer, der in hoher Würde mit einem der Pfyffersohne oder Adoptivsohn in Beziehung stand; für sie ist die Wappendarstellung der Hirzenkäse-Linie Allmendis im Besitze von Dr. H. v. Segesser die einzig richtige, das einfache Quartierte Hirzenkäse in g. ohne Stern!

Hanß Ülrich Segisser (48) verlyeß von disser frouwen Albrechtten unnd Josten Segisser, Anna Segisserin, Agnessen, Barbara die starb ein tochter zu Lutzern, Maria wz abtissin zu Güttenzel, unnd Martha wz ein Convent frouw zu Thennikha. — Elisabeth von Breyttenlandenberg (50). (Wappen wie oben).

Fol. 24b. houptmann Hanß Arnold Segisser des raths und buwher zů Lutzern[1] starb im 1577 Jar in der Fasten [*den 21. mertz*] ligt im hoff zů Lutzern vergraben, verliess Ludwigen vnd Maria Segisser [*1563, 1564 in Rath gesetzt, starb 1577*] (78). — Agatha von Hertenstein (79). S. in r. ein w. Zehnender-Geweih, zwischen den Hörnern ein g. Löwe. K. ein r., w. aufgeschlagener Spitzhut, oben mit sch. Reiherfederbusch. D. r.-w.

houptmann Albrecht Segisser, ritter, dess raths zů Lutzern (62) hatt Hanss Jorgen (90), Hanss Casperen, Hanss Albrechtten (88), Beatrix (91), Catharina (94). — Catharina von Hinwil (65)[2]. S. von bl., w. und g. halb gespalten und geteilt. K. eine rote, glockenförmige Mütze. D. bl. und w.

Fol. 25a. Hanss Heinrich Segisser von Mellingen (38)[3] verliess Bernhartten (55), Barbara (53). — Veronicka von Silinon (39). S. in g. ein r., w. bewehrter Löwe. Helm g., K. wachsendes r. Wappentier. D. r. und g.

Bernhart Segisser (55) vogt zů Keysserstůl starb zu Mellingen im 1565 Jar verliess bin disser frouwen Hanss Melchior Segisser Thumbherren zů Costantz unnd Hanss Casparen Segisser (83), hatt wol mer kinder bin iren ghan sind aber vor im gstorben. — Anna Fauberin von Randegg (57)[4]. S. geviertet, 1 u. 4 in w., über gr. Dreiberg ein gelbgestielter, eiserner Hammer, 2 u. 3 in w. ein r. Löwenkopf. K. rechts Wiederholung von 1 u. 4 auf weissem Dreiberg (D. g. u. sch.); links Wiederholung von 2 u. 3 (D. r. u. w.).

Fol. 25b. Houptmann Albrecht Segisser (62) ritter des raths zu Lutzern hatt bin disser frouwen Nicklausen und Margreth Segisser, starbend bedy Kinder. [*† 28. octobris 1605, bischöfl. constanzischer Vogt zu Arbon 1578, 1589 Vogt zu Rottenburg*]. — Künigunda

---

[1] 1558—1563 Hauptmann im Regiment Fröhlich in Frankreich, kämpfte bei Corbeil und Dreux, und 1567—1570 im Regiment Pfyffer bei Meaux, St-Denis, Jarnac, Moncontour und St-Jean d'Angely.

[2] Das Kleinod von Hinwil ist gewöhnlich ein roter Hut (Eisenhut), überhöht von einer weissen Kugel, hier scheint sie durch ein Versehen des Zeichners mit dem roten Hut vereinigt worden zu sein. Dr. H. v. Segesser besitzt ein Waffeleisen mit der Wappenschrift:
ALBRECHT · SEGISER · VON · BALDEG · 1573 — CATHARINA · VON · HIN · WIL · 1573.
Albrecht schrieb sich mehrfach nach seinem Schlosse, z. B. in einem Wappenbüchlein von Dr. H. v. Segesser von 1567 p. 10 und 43.

[3] Hans Heinrich ist unbekannt, hieher gehört Hans Ulrich III. (1489—1522), als dessen Frau Veronica v. Silinon 1535 erscheint.

[4] Aus dieser Ehe mit Anna Faber v. Randegg stammt die deutsche Linie, welche 1723 in den Freiherrenstand erhoben wurde (Dipl. im Familien-Archive) und 1841 erlosch.

Hans Ulrich Seyfasser (48) verlieh von dieser Frouwen Ulrichen und Jacob Seyfasser, Anna Seyfasserin, Agnesen, Barbara die stark ein tochter an Lutzern, Maria wasbliasin zu Luttenzel, und Martha wz. ein Conrad Freuw zu Thannikha — Elisabeth von Breytenlandenberg (50) (Wappen wie oben).

Fol. 24a. Houptmann Hans Arnold Seyfasser des rahts und burger zu Lutzern, starb im 1577 Jar in der Pfaffen Jöw. 24. wurd begt im hoff zu Lutzern begraben, verliess Landwigen und Maria Seyfasser [1566, 1604 in Zug gewelt, starb 1577] (76). — Agnes Ulrichen Hertenstein (79), S. lb r. gen w. Zehnenuder-Gewirl, zwischen den Hörnern ein g. Löwe. K. ein r., w. aufgeschlagener Spitzhut, oben mit sich Reiherfederbusch. D. r.-w.

— Houptmann Albrecht Seyfasser, ritter, dess rahts zu Lutzern (62) hatt Hanns Jergen (90), Hanns Caspersen, Hanns Albrechten (88), Beatrix (91), Catharina (94). — Gertraudt von Hinwil (65)[1]. S. von bl., w. und g. halb gespalten und geteilt. K. eine rote, schenkelförmige Mütze. D. bl. und w.

Fol. 25a. Hanns Heinrich Seyfasser von Mellingen (36)[2] verliess zwey knaben (35), Barbara (33). — Veronika von Sillinen (32). S. lb. g. ein r., w. bewehrter Löwe. Helm g., K. wachsendes r. Wappentier, r. und g.

Bernhart Seyfasser (50) vogt zu Kayserstühl starb zu Mellingen 1565 Jar verliess ein dieser frouwen Hanns Melchior Seyfasser Thumbherren zu Constanz und Hanns Caspersen Seyfasser (?), hatt wol mer kinder hin iren khan sind aber vor im gestorben. — Anna Fanberin von Randegg (37)[3]. S. geviertet, 1 u. 4 in w. über gr. Dreiberg ein gelbgestiefelter, eisener Hammer, 2 u. 3 in w. ein r. Jagdhorn. K. rechts Wiederholung von 1 u. 4 auf weissem Dreiberg (D. g. r.); links Wiederholung von 2 u. 3 (D. r. u. w.).

Fol. 26a. Houptmann Albrecht Seyfasser, ritter des rahts zu Luzern hatt ein dieser frouwen Niklausen und Margreth Seyfasser, starbend beyd kinder. [4] 28. nachts 1604, begraben 30. dieses Jahr zu Arbon 1578, 1580 Vogt zu Aarburg. — Kunigunda

[1] 1566—1603 Hauptmann im Regiment Frohlich in Frankreich, kämpfte bei Dreux und Jarnac, und 1567—1570 im Regiment Pfyffer bei Meaux, St Denis, Poitiers, Montdidier und Mont d'Angely.

[2] Das Eisland von Hinwil ist gewöhnlich ein roter 1(?) (Gemahl?), überhäuft von schwarzen Kugel, hier scheint sie durch ein Verschen der Zeichnerin auf dem roten Hut verzeichnet zu sein. Dr. H. v. Segesser besitzt ein Wappenbuch mit der Wappenscheibe:

[3] SHORNOT · SEOFISER · VON · RAUNDEN · 1578 — GAYTHARINA · VON · HIN · WIL · 1578.

Aber es scheint sich mehrfach noch andere Schlösser, z. B. in neuer Wappenscheibe von H. v. Segesser von 1607 g. 10 und 13.

[4] Hans Heinrich ist unbekannt, dieser gehört Hans Ulrich III. (1489—1530), als dessen Veronika v. Sillinen 1530 erscheint.

[5] Aus dieser Ehe mit Anna Valer v. Landolfig stammt die deutsche Linie, welche 1788 zu Freiburgerrecht erhoben wurde (Dipl. im Familienarchiv) und heute erlischt.

von Meggen[1] [*ein Tochter Guardihauptmann Jost Ludwig von Meggen*] (63). S. geteilt von bl. mit wachsendem g. Löwen, und von bl. und w. 4mal geteilt. K. Helm g., wachsender g. Löwe, in den Pranken einen weissen Stab haltend. D. g. und bl.

Hanss Caspar Segisser vo Mellingen, hatt bin disser frouwen [*Johann Christoff und Anna Maria*] (83). — Magdalena Blarerin von Warttensee starb zů Costantz ligt alda im Thumb begraben (84). S. in w. ein r. gelb bewehrter Hahn, auf Kamm und Wamme ein g. Kreuz. K. wachsendes Wappentier. D. r. und w.

Fol. 26a. Jost Segisser ritter des grossen rath zů Lutzern Eydtgnosischer guardy houptmann und burger zů Rom (66) hatt bin disser frouwen Anna (98), Josten (104), Michael Pius (99), Margretha (100) unnd Steffan Alexander Segisser (101), Steffan überlebt sin mütter, aber die anderen starbend Kinder, Anna starb zu Lutzern, aber die andern zwey zů Rom sind nebend ir mutter Im Campo sant zů Rom begraben [*† 7. Juni 1592*]. — Anna Somatterin von Sitten [*† zu Rom a° 1571*] (67). S. in r. ein gestürzter g. Halbmond, darunter drei, 1, 2 gestellte g. Sterne. K. Wiederholung des Schildbildes auf r. Flug. D. r.-g.

obgedachter houptmann Jost Segisser (66) hatt bin disser frouwen Heinrichen (103), Josten (104), Ludwigen (106), Anna (107), Johannes Baptista (108), Felicitas (109), Franciscum (111), Hanss Jacoben (114) und Elisabetha (115), starb in der kindtbette, ein sun ward im huß thaufft und im Campo Sant vergraben. — Affra Fleckenstein von Lutzern starb zů Rom den 20te Mertzen 1590 ward im Campo Sant vergraben (68). — S. schräglinks geteilt von bl. mit goldenem Hauszeichen und von g. und gr. 6mal schräglinks geteilt. K. Helm gekrönt, halber Flug mit Wiederholung des Schildbildes. D. rechts blau, links gr. und g.

Fol. 26b. houptmann Ludwig Segisser (116) des raths zu Lutzern hatt bin disser frouwen Josten [and. Hd.: *Macharium der des Rath zu Lucern denne nach dem Tode siner Frawen ein Franciscanermunch ward* (132), *Hans Arnolden* (136) *und Ludwigen Conventherrn in S. Urban* (138). — Maria pfifferin vo Lutzern (117). S. in sch. eine g. Lilie. K. Helm gekrönt, halber sch. Flug mit g. Lilie. D. sch.-g.

Hans Caspar Segisser zu Mellingen (83) [*verliess bi disser Frawen Beat Jacoben* (123) *vogt zu Arbon*].

Mit diesem Segesserschild bricht einstweilen die Hand Josts ab, das Pendant, das Wappen der *Ursula Murerin von Istein* (85)[2] ist von anderer,

[1] Bezüglich der drei Frauen Albrechts herrscht einige Unklarheit. Er heiratete ca. 1559 in erster Ehe Kunigunde von Meggen, sie starb vor 1564; seine zweite Frau, Margaretha Pfyffer, starb ca. 1566; eine Wappenscheibe Albrechts, im Besitze von Dr. H. v. Segesser, trägt die Wappen Segesser, darunter links v. Meggen, rechts Pfyffer; seine dritte Frau, Catharina v. Hinwil, heiratete er 1566, sie starb nach 1589.

[2] In einem Zimmer des Yberg zu Mellingen befindet sich eine Fenstersäule mit Stirnschild, gespalten von Segesser und Murer v. Istein. Über die Familie vgl. P. Gabriel

von Meggen[1] [als Zweiter Generalkommandant Jost Ludwig von Meggen] (1671–?) geteilt von bl. mit wachsenden g. Löwen, und von bl. und w. 4mal geteilt. K. Helm g., wachsender g. Löwe, in den Pranken einen weißen Stab haltend. D. r. und bl.

Hanns Caspar Segisser zu Mellingen, hatt bin dieser frown [Johann Christoph] und dann Anna [1683]. — Hzgdtanen Bilaterin von Wartenhoe starb zu Costanitz liegt alda im Thumb begraben [sic]. S. in w. ein r. geib bewehter Helm, auf Kronn und Wannen ein g. Kraus. K. wachsendes Wappenlöwe. D. r. und w.

Fol. 28a. Jost Segisser ritter des grossen rath zu Lutzern Eydtgnossischer gnedy hauptmann und burger zu Rom (90) hatt bin dieser frowen Anna (98), Josten (101), Michael Fine (99), Margretha (100) und Steffan Alexander Segisser (101), Stretfon dieser leht ein mutter, aber die anderen stirbend kinder, Anna starb zu Lutzern, aber die andern zwey zu Rom sind verbrant in unklar im Campo sant zu Rom begraben [? 2. Jan. 1692]. — Anna Sammaterin von Sitten [? zu Rom ca. 1677] (97). S. in r. ein gewirbter g. Halbmond, darunter drei, 1, 2 gestellte g. Sterne. K. Wiederholung des Schildbildes auf r. Flug. D. r.-g.

obgedachter hauptmann Jost Segisser (90) hatt bin dieser frowen Heinrichen (109), Josten (104), Ludwigen (106), Anna (107), Johannes Baptista (108), Polixina (98), Nonnisioum (111), Hanns Jacoben (114) und Elisabetha (115), starb in der Kinnbetta, ein sun ward im Jahr 1648 und im Campo Sant verraschen. — Affra Fleckenstein von Lutzern starb zu Rom den 20. Januar 1690 ward im Campo Sant verraschen (98). — S. schwarzblau gestellt von bl. mit goldenen Hauszeichen und von g. und gr. quad schrägliegs geteilt. K. Helm gekrönt, halber Flug mit Wiederholung des Schildbildes. D. rechts blau, links gr. und g.

Fol. 29a. hauptmann Ludwig Segisser (116) des rahts zu Lutzern hatt bin dieser frowen Josten [und Hl.: Maria Magdalena der ehr. Frau] Caesar dienne nach dem Tode seiner Ahnerin ein Frauenkloster [sic] [1734]. Hans Jerodion (130) und Ludwigen Cassendorer zu Schwyz (138). — Maria pfifferin zu Lutzern (117). S. in sch. ohne g. Linie. K. Helm gekrönt, halber sch. Flug mit g. Lilie. D. sch.-g.

Hans Caspar Segisser zu Mellingen (53) [verfiel in dieser Linie] [Anna Jost Jacoben (123) vogt zu Arbon].

Mit diesem Segisserschild bricht einstweilen die Hand Josts ab, das Fendant, das Wappen der Urnna Minerin von Jacob (83)[2] ist von anderer,

[1] Bezeichnet der drei Frauen Abteilung bereits dieser Linie. In Rotulus ca. 1700 in erster Ehe Kunigunde von Segesser, sie starb vor 1691; seine zweite Frau, Maria Veronika Pfyffer, starb ca. 1690; eine Wappenscheibe Abrechts, im Besitz von Dr. R. v. Segesser, trägt die Wappen Segesser, darunter Bern v. Segesser, Pfeiffer Pfyffer zum Thurm, Gutbaylen v. Hinwil, heiratete er 1691, sie starb noch 1730.

[2] In einem Zimmer des Vieux zu Mellingen befindet sich eine Restaurierte mit Schildbild, gespalten von Segesser und Murer v. Lieln. Über die Familie vgl. R. Gabriel

etwas ungefüger Hand mit Benützung der bisherigen Schablone nachgetragen. S. in sch. mit g. Rand übereinander 3 weisse Kugeln. K. bärtiger Mannsrumpf mit schwarzer, weiss aufgeschlagener Heidenmütze und Wappenkleid.

Nach einer Reihe von spätern Wappen und Eintragungen und zahlreichen leeren Blättern treffen wir erst auf Fol. 49 wieder Josts Hand, die uns eine Anzahl weiblicher Segesser-Allianzen vorführt. Die Serie beginnt mit:

Römersthal (37). S. in sch. durchgehendes, weisses gezahntes Kreuz. K. bärtiger Rumpf, auf sch. Narrenmütze und Kleid die Schildfigur. D. sch. w. — Segesser (36)[1].

[*Ludwig*] Seyler [*Schultheiss zu Luzern*][2] (41) (Wappen siehe oben). — [*Barbara Segesser Tochter des Joh. Rudolf Segessers und der Frau Margaretha von Erlach*] (40).

Fol. 49b. Hanss Sonnenberg schulthetz zů Lutzern hatt bin disser frouwen Cristofel unnd Wendel Sonnenberg[3] (42). S. in weiss über gr. Dreiberg eine strahlende r. Sonne. K. Wiederholung des Dreibergs und der Sonne. D. r. u. w. — [*Elisabetha Segesser Tochter des Hauptmann Albrecht und der Catharina von Hinwil*] (40).

Lupold Effinger von Wildeggg (52). S. in w. ein r. Sechsberg. K. Helm gekrönt, halber w. Flug mit Schildfigur. D. r. und w. — [*Catharina Segesser*] (51)[4].

Fol. 50a. [*Heinrich*] Hasfurdt [*Schultheiss von Lucern*][5] (54). S. in r. springender g. Hase. K. über rotem, gelb aufgeschlagenem Hute das springende Wappentier. D. r. u. g. — Barbara Segisserin von Mellingen (53).

Hans Fleckhenstein des raths zů Lutzern hatt bei disser frouwen hansen Bernharthen und Brandolffen Convent herren zů Rinouw (76). Wappen wie oben. — Jakobea Segisserin [*Tochter des Stephan Alexander Segesser Guardihauptmann zu Rom u. Frau Cathri Sonnenberg*(75)[6].

Fol. 50b. Ludwig pfiffer ritter schulthetz und pannerher zů Lutzern, auch obrister über die Eydtgnossen in Frankrich hatt bin disser frouwen Ludigary, Petter Ludwig, Heinrich und Maria, auch etliche andere die gstorben sin (77)[7]. S. in g. ein sch. Mühleisen, begleitet von 3 blauen Lilien. K. (Helm gekrönt), wachsender

---

Meier: Der Karthäuser Heinr. Murer und seine Schriften, Gfd. LV S. 4 ff. und R. Wackernagel: Die Junker Murer von Basel, Arch. herald. 1902 Heft 2.

[1] Eine oft vorkommende Hand des 18. Jahrh. fügt hier bei: *Die Römerstahl haben auff den hochen Thumstiftern Passauw und Regensburg auch die Familie Segesser unter seinen adelichen Ahnen aufgeführt* (Chr. 54). Es handelt sich um Simon von Römerstal und Ursula Segesser, † 1504.

[2] Seine Frau hiess Elisabet, vgl. Geneal. Reg. 265, 302, 331, 335, 336.

[3] l. c. Reg. 373, 416, 428, 446, 455, 458, zweiter Gemahl der obigen Elisabet, Toitue Ludwig Seilers.

[4] Vgl. oben S. 28 Anm. 1.

[5] Richtig Konrad Hasfurter, Herr zu Heidegg, ein Sohn des Schultheissen Heinrich.

[6] Recte Tochter Bernhards und der Magdalena Nägeli von Münsingen.

[7] Zur Zeit seiner Verheiratung 1551 war Pfyffer erst Mitglied des Rats der Hundert. Auf Verlangen seines Schwiegervaters Bernhard Segesser, Obervogts zu Kaiserstuhl und Herrn zu Schwarzwasserstelz, zog er 1553 zum erstenmal als Fähnrich nach Frankreich (vgl. Segesser, Ludwig Pfyffer I, 17 u. 18). Die Wappendarstellung entspricht dem Diplom von 1566.

etwas ungefügter Hand mit Benützung der früheren Schildbilder nachgetragen.
R. in sch. mit g. Rand übereinander 3 weisse Kugeln. K. bärtiger Mann
rumpf mit schwarzer, weiss aufgeschlagener Heftgugutze und Wappenhut.

Nach einer Reihe von späteren Wappen und Inhabungen und zahlreichen
leeren Blättern treffen wir erst auf Fol. 49 wieder Jüngste Hand, die uns eine
Auszahl weiblicher Segesser-Allianzen vorführt. Die Serie beginnt mit:

Römerstbal (37). S. in sch. durchgehendes, weisses gezinntes Kreuz.
K. bärtiger Rumpf, auf sch. Sturmmütze und Flöl die Schildfigur. D. sch.
w. — Segesser (39).

[Ludwig] Boyler [Schultheiss zu Luzern][1] (41) (Wappen siehe oben. —
[Barbara Segesser Tochter des Ath. Ludwig Segessers und der Anna Meyerin
von Erlach] (40).

Fol. 49b Hanns Sonnenberg schultheiss zu Luzern hatt ein
disser frouwen Cristofel und Wendel Sonnenberg[2] (42). S. in
weiss über gr. Dreiberg eine strahlende r. Sonne. K. Wiederholung des Drei-
bergs und der Sonne. D. r. u. w. — [Elisabetha Segesser Tochter des Ulrich
von Altweyl und der Catharina von Rinach] (40).

Luppold Effinger von Wildegg (32). S. in w. ein r. Sechsberg. K. Helm
gekrönt, halber w. Flug mit Schildfigur. D. r. und w. — [Catharina Segesser] (31).

Fol. 50a [Heinrich] Hasenrat [Schultheiss von Luzern][3] (34). S. in r.
springender g. Hase. K. über rotem, gelb aufgeschlagenem Hut das springende
Wappentier. D. r. u. g. — Barbara Segisserin von Mellingen (33).

Hans Fleckhenstein des rathes zu Luzern hatt bei disser
frouwen hansen Bernhartzen und Brandolfen Convent bertha
zu Rinow (70). Wappen wie oben. — Jakobea Segisserin [Tochter des
Stephan Alexander Segesser Grundherrn von Rinau, Vater Caspar Sonnenberg] (70).

Fol. 50b Ludwig pfiffer rittter schultheiss und pannerher
zu Luzern, auch obrister über die Eydtgenossen in Frankrich
hatt bin disser frouwen Ludigery, Peters Ludwig, Heinrich
und Maria, auch ettliche andere die gestorben sin (77). S. in g. on
sch. Mühleisen, begleitet von 3 blauen Lilien. K. (Helm gekrönt), wachsender

---

Meier: Der Kartäuser diener, Murer und seine Schriften, Gen. LV S. 4 f. und R. Wackernagel: Die Jauber Murer von Basel, Arch. Herald. 1902 Heft 2.

[1] Eine ob vorkommende Hand der 18. Jahrh. fügt hier bei: die Ritterwürde Boyers und den Jungen Zimmerpfleiers Francisco und Regenbogen auch die Ehrenwürde Segesser vorher [illegible] Segesser, † 1501.

[2] Siehe Frau Elisabeth, vgl. General. Reg. 382, 383, 384, 386, 388.

[3] s. Reg. 318, 416, 429, 440, 453, 466, 468, zweiter (Gemahl der obigen Elisabeth), Tochter Ludwig Seilers.

[4] Vgl. oben S. 28 Anm. 1.

[5] Richtig Konrad Hasenrat, Herr zu Heidegg, ein roter des Schultheissen Heinrich.

[6] Recte Tochter Bernhards und der Magdalena Nagell von Mönchgau.

[7] Zur Zeit seiner Verheiratung 1501 war Pfyffer erst Mitglied des Rats der Hundert. Auf Verlangen seines Schwiegervaters Bernhard Segesser, Obervogts zu Kaiserstuhl und Herrn zu Schwarzenberg, zog er 1504 zum erstenmal als Fähnrich nach Frankreich (vgl. Segesser, Ludwig Pfyffer I, 17 u. 18). Die Wappenverleihung enthält den Diplom von 1506.

g. gekleideter Mann mit g. Hut und sch. Binde, in der Rechten einen Streithammer, in der Linken eine bl. Lilie haltend. D. sch.-g. — Jacobea Segesserin [*war eine Tochter Bernhard Segesser und Fr. Magdalena Naegeli*] (75).

houptm. Gilg Bodmer von Baden verlyß keine Kinder starb in Frankhrich (81). S. in w. ein r. Löwe, blaues Schildhaupt, darin 3 weisse Kugeln. K. wachsendes r. Wappentier. D. r. und w.[1] — Veronika Segissery [*filia Johannis Bernhardi Segesser*] (80).

Fol. 51a. Hans Feer von Lutzern hatt ein tochtter hiess ..... (119). S. in w. ein r. Löwe. K. Helm gekrönt, wachsendes Wappentier. D. r. und w. — Maria Segisserin [*Tochter Herr Hauptmann Hans Arnold Segesser und Agatha Von Hertenstein*] (118).

houptm. Beat Jacob Feer ritter, die kinder starbend imm (82). Wappen das obige. — Veronikha Segisserin [*sie starb den 14. Märtz 1588 zu Baden, alwo ihr gemahl Landtvogt war und ligt in der Kirche alda vergraben, wie auf ihrem dort befindlichen Grabstein bezüget ware ein Tochter des Bernhard Segesser und Magdalena Nägelin*] (80).

Fol. 51b. Jost Mundtpradt von Spiegelberg verließ nach sim Tod ein sun hyess ouch Jost (74). S. geteilt von sch. u. w., belegt mit drei, 2, 1 gestellten Lilien in wechselnder Tinktur. K. Helm gekrönt, halber Flug mit Schildbild. D. sch.-w. — Agness Segisserin (76) [*Tochter Hr. Hans Ulrich Segesser und Fr. Elisabeth v. Breitenlandenberg*].

[*Hr. petter zu Käss*] (59)[2]. S. in gelb ein schw. Hauszeichen, gebildet aus einem X und einem Fusskreuz darüber. K. zwei g. und sch. geteilte Hörner, dazwischen das Hauszeichen. D. sch.-g. — [*Anna Segisserin Tochter Hanss Heinrich Segessers und Veronica von Sillinon*] (58). Diese beiden letztern Wappen sind unter Benützung der bisher gebrauchten Schablone von anderer, roherer Hand ausgeführt.

Auf Seite 74b beginnt die dritte Wappenserie von der Hand Josts. Es sind die Wappen wirklicher und angeblicher Schlösser und Herrschaften der Segesser. Die bisher für Helm und Schild durchgehends verwendete Schablone ist hier verlassen, die Schildform ist reicher, die Decken schwerer, üppiger. Wahre heraldische Musterstücke.

Die Serie beginnt mit Iberg[3], dem alten Stammsitz in Mellingen. S. und K. wie oben Fol. 19b.

Als Pendant: Brunegckh[4]. S. in w. zwei sch. schreitende Löwen, belegt mit g. Lilienhaspel. K. zwei g. Büffelhörner mit je vier g. Lindenzweigen besteckt. D. sch.-w.

---

[1] Eine spätere Hand brachte die Korrektur an: *das Feld soll gel sin, der strich schwartz und Kuglen wyss*, was richtig ist!

[2] Schultheiss zu Luzern 1520—1523, 1526, 1528 (Geschichtsfr. XXXV).

[3] Siehe S. 26 Anm. 4.

[4] Schloss und Herrschaft Brunegg erhielten die Segesser am 14. Juni 1414 (Urk. im Fam.-A.) mit andern Gütern von den Rittern Hermann und Wilhem Gessler zu Pfand, das im Jahre 1472 ihnen verfiel. 1541 wurde Brunegg an die Stadt Bern verkauft (Geneal. I 297). Das obstehende Wappen ist apokryph. Es ist dasjenige einer gleichnamigen Hohenloheschen Besitzung, vgl. Jos Albrecht im Arch. f. Hohenlohesche Gesch. I 2, S. 280 ff.

g. geschlossener Mann mit g. Hut und sch. Binde, in der Rechten einen Strohhammer, in der Linken eine bl. Lilie haltend. D. sch.-g. — Jacobea von Gessern [aus einer Zweiter Herrnhaus Gegesser und Ob. Mingelheim Vorgeist] (70).

Bonpum. Gilg Rodmer von Baden verzichtet keine Kinder sich in Frankfurt (81). S. in w. ein r. Löwe, Hauptes Schildhaupt, darin 3 weisse Kugeln. K. wachsendes r. Wappenhelm. D. r. und w. — Veronika Segisserin [Wilm Johannis Herrnhaus Gegesser] (81).

Fol. 31a. Hans Peter von Lutzern hatt ein lockhter bless (119). S. in w. ein r. Löwe. K. Helm gekrönt, wachsendes Wappenhelm. D. r. und w. — Maria Segisserin [Vielter Mer, Hauptmann Hans Arnold Segesser und Agatha Von Hertenstein] (118).

Bonpum. Bast Jacob Peer ritter, die kinder starbend im (82). Wappen das obige. — Veronika Segisserin [sie stirbt den 14. März 1588 zu Baden, dass ihr gemahl Landvogt war und liegt in der Kirch, allda begraben, wie auf ihrem ihrer lebendlichen Grabstein bezeugt sowie ein Vorfahr des Hernhaus Gegesser und Magdalena Vogelin] (80).

Fol. 31b. Jost Mundipradt von Spiegelberg verlies auch sein Tod ein sun hyess auch Jost (74). S. geteilt von sch. u. w., belegt mit drei, 2, 1 gestellten Lilien in wechselnder Tinktur. K. Helm gekrönt, halber Flug mit Schildbild. D. sch.-w. — Agness Segisserin (76) [Zweiter Mer Jonas Hernhaus Gegesser und Fr. Kilianna v. Hrallenhawenfeser].

[Vr. peter zu Aaxa] (75)[1]. S. in gelb ein sehr. Hauszeichen, geschlossen mit einem X und einem Fusseisen darüber. K. zwei r. und sch. gestellte Tierhörner, die zwischen das Hauszeichen. D. sch.-g. — [Anna Segesserin Zweiter Mer Jonas Gegesser und Veronika von Stiffman] (38). Diese beiden letztern Wappen sind unter Benützung der bisher gebrauchten Schablone von anderer, roherer Hand ausgeführt.

Auf Seite 17a beginnt die dritte Wappenserie von der Hand Arx's. Es sind die Wappen wirklicher und angeblicher Schlösser und Herrschaften der Segesser. Die bisher für Helm und Schild durchschnittene verwendete Schablone ist hier verlassen, die Schildform ist reicher, die Decken reichworen; typische Wahre heraldische Meisterstücke.

Die Serie beginnt mit Iberg[2], dem alten Stammsitz in Illingen. S. und K. wie oben Fol. 19b.

Als Pendant: Hrunegckh[3]. S. in w. zwei sch. schreitende Löwen, belegt mit g. Lilienhaspel. K. zwei g. Hörnerhörner mit je vier g. Lindenwurzen besteckt. D. sch.-w.

---

[1] Eine spätere Hand brachte die Korrektur an: (Jos Ab[illegible] ist ein, der wird schwarz und Adyen sagen, was richtig ist)

[2] Schlüsseln zu Luzern 1520—1523, 1525, 1528 (Urschlüssel XXXV).

[3] Siehe S. 28 Anm. 4.

[4] Schlosser und Herrschaft Hrunegg erhielten die Gegesser am 14. Juni 1414 (Urk. im Fam.-A.) mit andern Gütern von den Rittern Herrnsen und Wilhem (Geschlechtsnamen, das im Jahre 1172 Ihnen verlieh. 1311 wurde Hrunegg an die Stadt Bern verkauft (Gasser, 1 369). Das abgebildete Wappen ist apocryph. Es ist dasjenige unter geschnitzten Lebensbaumen Bestimmung, vgl. Jos Albrecht in Arch. f. Heraldik 1 S. 520 f.

Küngstein[1]. S. schrägrechts geteilt von sch. mit w. linkem Schrägbalken und von gelb. K. rote, gelb eingefasste und mit gelbem Stern bestickte, an den Spitzen mit schw. Reiherbüschen besteckte Infel. D. g.-schw.

Biberstein[2]. S. in w. ein schwebender r. Dreiberg. K. hockender und schreiender w. Biber auf g. Dreiberg. D. r. und w. (vgl. Tafel VII).

Fol. 75a. Habspurg[3]. S. in g. roter Löwe. K. roter Löwe mit g. rot eingefassten und mit Pfauenfedern besteckten Rückenkamm. D. g.-r.

Warttenfels[4]. S. gespalten von sechsmal weiss u. rot geteilt und von schwarz. K. weisser Brackenkopf mit g. Halsband. D. w.-r.

Küssnacht[5]. S. in w. ein rotes mit w. Stern belegtes Kissen mit roten Eckquasten. K. über r. Kissen ein w. mit sch. Büscheln besetzter Stern.

Wassersteltzen[6]. S. in r. ein g. Balken, darin hintereinander vier w. Wasserstelzen. K. aus Krone wachsende rote, mit g. Balken belegte Spitzmütze, die in einen sch. Knopf mit sch. Reiherbusch endet.

Fol. 75b. Baldegg[7]. S. in r. weisser Doppelflug. K. Helm rechts rotgekleideter, armloser Engelsrumpf mit w. Flügeln; Helm links w. Doppelflug. D. r. und w.

* * *

---

[1] Küngstein bei Aarau wurde 18. Okt. 1453 unter Mitteilung an Kaiser Friedrich IV. von der Stadt Aarau an Ritter Hs. Arnold S. verkauft, der aber die Burg schon am 4. Februar folgenden Jahres wieder an den Komtur zu Biberstein abtrat. Gen. I Reg. No. 48, 153, 181, 182, 183, 184, 348. Das Wappen ist dasjenige der Erbauer der Burg, der Ritter von Kienberg. Die herkömml. Helmzier z. B. in der Z. W. R. No. 521 ist ein schwarzes Horn mit weissen Federn besteckt.

[2] Am 12. März 1430 kauft Peter Segesser, Schultheiss zu Aarau und Herr zu Ruod, vom Komtur Joh. Wittich zu Biberstein, unter Zustimmung des Ordensmeisters in deutschen Landen Graf Hugo von Montfort und des Ordenskapitels zu Strassburg einen jährl. Zins von 50 Goldgulden ab Ordenshaus und Stadt Biberstein und andern Ordensgütern um 1200 rh. Gulden (Urk. St.-A. Aargau; Geneal. Reg. No. 134). Das gewöhnliche Wappen von Biberstein, wie es z. B. auf einem Wappenrelief des 16. Jahrhunderts an der Schlossfassade erscheint, zeigt den redenden Biber gelb in rotem Felde. Das hier gegebene Schildbild dürfte vielleicht auf einer Verwechslung mit dem Effinger Wappen beruhen.

[3] Hs. Arnold II. kauft den 17. Febr. 1462 «das hus und sloss Habspurg» mit «allen Gerichten unz an das Blut und die hohe Herlichkit» um 1000 rh. Gulden von der Stadt Bern, verkauft sie aber schon 1469 an das Kloster Königsfelden. W. Merz, Die Habsburg (1896) S. 38 ff. Gen. Reg. 192, 193, 194, 195, 200, 202, 204, 206.

[4] Wartenfels ob Lostorf Kt. Solothurn. Vgl. Rahn, Stat. schw. Kdm. Soloturn 237. Ein Zusammenhang mit der Familie Segesser ist völlig unbekannt.

[5] Gemeint ist wohl Küssnacht am Vierwaldstättersee. Gewisse Teile der einstigen Herrschaftsrechte mögen durch Veronika von Silinon an ihren Gemahl Hs. Ulrich Segesser gekommen sein. — Die Siegel der alten Ritter von Küssnach zeigen übrigens das Kissen stets ohne Stern und auch die Überlieferung weiss sonst nichts von einem Stern.

[6] Schwarzwassersteltz im Rhein bei Kaiserstuhl, 1553 bis ca. 1593 im Besitz der Segesser. — In der Z. W. R. Nr. 395 ist das Feld blau, ebenso die drei Vögel in g. Balken. K. w. Schwanenhals.

[7] Baldegg kam durch Kunigunde von Meggen an Ritter Albrecht Segesser, der sich noch 1573 «von Baldegg» nennt. Er scheint es unter Vorbehalt des Wohnrechtes an seinen Bruder Jost abgetreten zu haben. Vgl. hierüber Geneal. II S. 58 ff. — 1630 ging Baldegg durch Verkauf von den Segessern an Hauptmann Laurenz Mayr über.

Die Helmzier mit dem Engel ist die gewohnte, die Z. W. Rolle Nr. 281 dagegen bringt ein gelbes Schirmbrett mit weiss-roten Eckzwickeln und Pfauenfederbesteckung.

Kungstein[1]. S. schwarzrotes geteilt von sch. mit w. linken Schrägbalken und von gelb. K. rote, gelb eingefasste und mit gelben Sternen besteckte, an den Spitzen mit sch.w. Reiherfiedern besteckte Infel. D. g. sch.w.

Biberstein[2]. S. in w. ein schwebender r. Dreiberg. K. linkerseits schreitender w. Biber auf g. Dreiberg. D. r. und w. (vgl. Tafel VIII).

Fol. 75a Hasburg[3]. S. in g. roter Lowe. K. roter Lowe mit g. rot eingefassten und mit Pfauenfedern besteckten Hirschkonsolen. D. g. r.

Wartenfels[4]. S. geteiltem von sch.weiss und weiss r. rot geteilt und von schwarz. K. weisser Brackenkopf mit g. Halsband. D. w. r.

Kissnacht[5]. S. in w. ein roter mit w. Steen belegtes Kissen mit roten Kolquasten. K. über r. Kissen ein w. mit sch. Hügelchen besetzter Stern.

Wasserstelzen[6]. S. in r. ein g. Halken, darin hintereinander vier w. Wasserstelzen. K. aus Krone wachsende rote, mit g. Halken belegte Pfahlmütze, die in einem sch. Knopf mit sch. Hellerbusch endet.

Fol. 75b Haldegg[7]. S. in r. weisser Doppelhalm. K. Halm rechts rot-geklebtet, arabischer Bogelstrauf mit w. Flügeln; Halm links w. Doppelhalm. D. r. und w.

* * *

[1] Kungstein bei Aarau wurde 18. Okt. 1433 unter Mitstiftung an Konrad Frankich IV. von der Stadt Aarau an Ritter Th. Arnold S. verkauft, der aber die Burg schon an Ulrich Schenk Laubes wieder an den Kontor zu Hilterstein abtrat. Gen. I Ber. Nr. 49, 179, 181, 183, 183, 184, 185. Das Wappen ist dasselbige der Erbauer der Burg, der Ritter von Kungstein. Die Kleinod Helmzier s. R. in Jer. E. W. B. No. 97 ist ein schwarzes Horn mit weissem Federbusch v. verkehrt.

[2] Am 12. März 1430 kaufte Peter Segesser, Schultheiss zu Aarau und Ferry zu Flüh, von Konrad von Wittich zu Hilterstein, unter Zustimmung der Ordensbeamten in Hohenlenzburg Graf Hugo von Montfort und der Ordensbaplets zu Strassburg, dem Abt Zins von Gerlisdorf gelten als Ordensleute und Stadt Hilterstein und andere Ordensgüter um 1380 fl. Gulden (Urk. St.-A. Aargau; General Ber. Nr. 186). Das genealogische Wappen von Hilterstein, wo es z. B. auf einem Wappenrelief des 16. Jahrhunderts an der Schlosskapelle Frenkendorf, erscheint, zeigt den redenden Hilter geh in rotem Felde. Das hier gegebene Schildbild dürfte entstehen durch Verwechslung mit dem Hilterer Wappen herrühren.

[3] Hs. Arnold II. kaufte den 17. Febr. 1402 das bei einer Hebegerg auf rotem Hartfeldsaus an das Hof und die hohe Herrlichkeit am 1000 fl. Gulden von der Stadt Bern, verkaufte sie aber schon 1420 an das Kloster Königsfelden. W. Stirz, Die Habsburg (1860) S. 8. Gen. Ber. 182, 183, 191, 195, 200, 202, 204, 206.

[4] Wartenfels ob Lostorf Kt. Solothurn. Vgl. Rahn, Stat. Alte. Kdm. Solothurn 217. Ein Zusammenhang mit der Familie Segesser ist völlig unbekannt.

[5] Gewiss ist wohl Kissenacht an Vierwaldstättersee. Unweit Tells der einzigen Hirschlaufrecht mögen durch Veronika von Silinon an Arnold Gemahl St. Ulrich Segesser gekommen sein. — Die Siegel der alten Ritter von Kissenacht zeigen übrigens das Kissen ohne Stern und auch die Liberfelsberg weiss zwei nicht ohne Stern.

[6] Schwarzwasserstelzen im Kleinen bei Kaiserstuhl, 1253 bis ca. 1320 im Besitz der Segesser. — In der Z. W. B. Nr. 809 ist das Feld blau, wegen die drei Vögel in a Reihen K. w. Schwanenhals.

[7] Haldegg kam durch Kunigunde von Hegegen an Ritter Albrecht Segesser, der sich von 1273 „von Haldegg“ nennt. Er scheint es unter Verbehalt des Wohnrechts an seinen Bruder Jost abgetreten zu haben. Vgl. hierüber Geneall. H. S. 56 f. — 1330 ging Haldegg durch Verkauf von den Segessern an Hauptmann Lamens Meyr über.

Die Helmzier mit dem Engel ist die gewöhnliche, die z. W. Kelle Nr. 281 darzeigt, während ein rotes Schirmbrett mit weissrotem Sakwechseln und Pfauenfederbesteckung.

Betrachten wir noch die spätern Fortsetzungsversuche des Jostschen Werkes. Erst zu Ende des 17. Jahrhunderts wagte sich ein Familienglied an diese Arbeit, nachdem die Nachkommenschaft des Urhebers im Mannesstamme längst erloschen war. Doch scheint es ein direkter Nachfahre desselben gewesen zu sein, Jost Ranucius Segesser (121), der Sohn von des Gardehauptmanns Enkelin Hortensia (113), die als Gattin Heinrich Ludwig Segessers (120) das Erbschenkenamt an die heutige ältere Luzerner Linie brachte. Die Fortsetzung, die dieser auf Fol. 27[a] beginnt, ist künstlerisch stümperhaft im Vergleich zu den Leistungen des Ahnherren. Die Wappenzeichnungen charakterisieren nicht nur den Verfall der heraldischen Kunst in jener Periode, sie sind auch technisch dilettantisch.

Die Reihe eröffnet:

Jost Segisser des grossen Raths zu Lucern [starb 1630] (129) *verliess bey diser Frauw Heinrich Ludwig Segisser, Anna Maria so ein Klosterfrauw des Gottshaus Wald wahr, Josten, starb in der Jugend, Chatharina starb auch in der Jugend, und Josten Segesser diser ist hernach im Niederland gestorben. — Maria Cloossin* (130). S. in bl. ein g. Kreisel. K. bl. gekleideter männlicher armloser Rumpf mit schwarzem Hut, auf der Brust die Schildfigur. D. bl.-g.

Steffan Alexander Segisser (101) *Ritter Guardihauptman zue Rom des grossen Raths zue Luzern auf Johann Evangelist 1593, verliess by diser Frauw Elisabetha starb in der Jugend, Jost Odoarden Segisser* (127), *Maria Jacobea und Hortensia Anna Francisca Segisser* (129). — *Katharina Sonnenbergin* (102). Wappen wie oben.

Fol. 27[b]. *Heinrich Ludwig Segisser* (140) *Ritter und Pannerherr des Innern Raths der Statt Lucern hatt versehen die Vogtey Ebikhon, Ittem Püren vnnd Triengen, Ittem 3 mal Landtvogt im Michelsambt, 2 mahl Landtvogt der Grafschafft Rottenburg, 6 mal Umgeltner, und andere Ampter mehr, hatte bei dieser Frauwen Anna Maria S.* (146), *Carolum S. zue Matt im Frankhrich*[1] (147) *und Heinrich starb in der Kindtheitt* (148). — *Maria Grebell* (141). S. in r. ein halber r. Löwe, auf der Brust einen r. Stern. K. aus r.-w. Bund wachsendes Wappentier. D. r.-w.

Obgedachter Heinrich Ludwig S. (140) *hatte by diser Frauwen Jost Ranutium S.* (150), *Gilg Franz S.* (152) *starb in Kindtheitt. — Hortensia Anna Francischa* (129/142) *Segisser eine elichte Tochter des Steffan Alexander Guardi Haubtmanns zu Rom.*

Fol. 28[a]. *Obgedachter Heinrich Ludwig S.* (140) *hatte kheine Khind by diser Frauwen, starb 1677. — Maria Elisabeth Schumacherin* (143). S. in r. über grünem Dreiberg zwei g. gestielte, mit der Schneide nach auswärts gedrehte Sicheln. K. wachsender r. Mann mit sch. Hut, in jeder Hand eine Sichel. D. r.-w.

Jost Ranutius S. des Grossen Raths zue Lucern (150) *hatt by diser Frauw, Maria Elisabeth* (153), *Anna Barbara* (154) *unnd Josef Antonium S.* (157), *Hein-*

---

[1] Vielleicht Matz (Département Seine et Oise) oder Mathes im Poitou, stand wohl in einem Schweizerregiment in französischen Diensten.

Betrachten wir noch die späteren Fortsetzungsversuche des Jostschen Werkes. Erst zu Ende des 17. Jahrhunderts wagte sich ein Familienglied an diese Arbeit, nachdem die Nachkommenschaft des Ehrbehrs im Mannesstamme längst erloschen war. Doch scheint es ein direkter Nachkomme desselben gewesen zu sein, Jost Hannelns Begesser (121), der Sohn von des Gundelmannus Enkelin Hortensia (113), die als Gattin Hermich Ludwig Segessers (120) das Erbschenkenamt an die heutige ältere Luzerner Linie brachte. Die Fortsetzung, die dieser auf Fol. 27ᵃ beginnt, ist lückenhaft, stilisiert im Vergleich zu den Leistungen des Ahnherren. Die Wappenzeichnungen charakterisieren nicht nur den Verfall der heraldischen Kunst in jener Periode, sie sind auch technisch dilettantisch.

Die Reihe eröffnet:

Jost Segisser des grossen Rates zu Luzern (ohne 60/61) (120) verliess bei dieser Firma Hieronymus Ludwig Segisser, dann Johann ist ein Afrosterfrauen des Gotthaus Wald rocher, Josten, starb in der Jugend. Chorherren starb auch in der Jugend, und Josten Segesser dieser ist bernach in Niederland gestorben. — Maria Cleoasin (130). S. in bl. ein g. Kreisel. K. bl. geklebter nahendicher armloser Rumpf mit schwarzem Hut, auf der Brust die Schildfigur. D. bl.-g.

Stiffon Alexander Segisser (101). Ritter Commendator zu Rom des grossen Rathes zu Luzern und Johann Bonaventura 1703, verliess bei dieser Firma Elisabetha starb in der Jugend, Jost Odomarius Segisser (127), Maria Theodora und Hortensia dann Franciscus Segisser (129). — Adlerwappen Sonnenkreuz (102), Wappen wie oben.

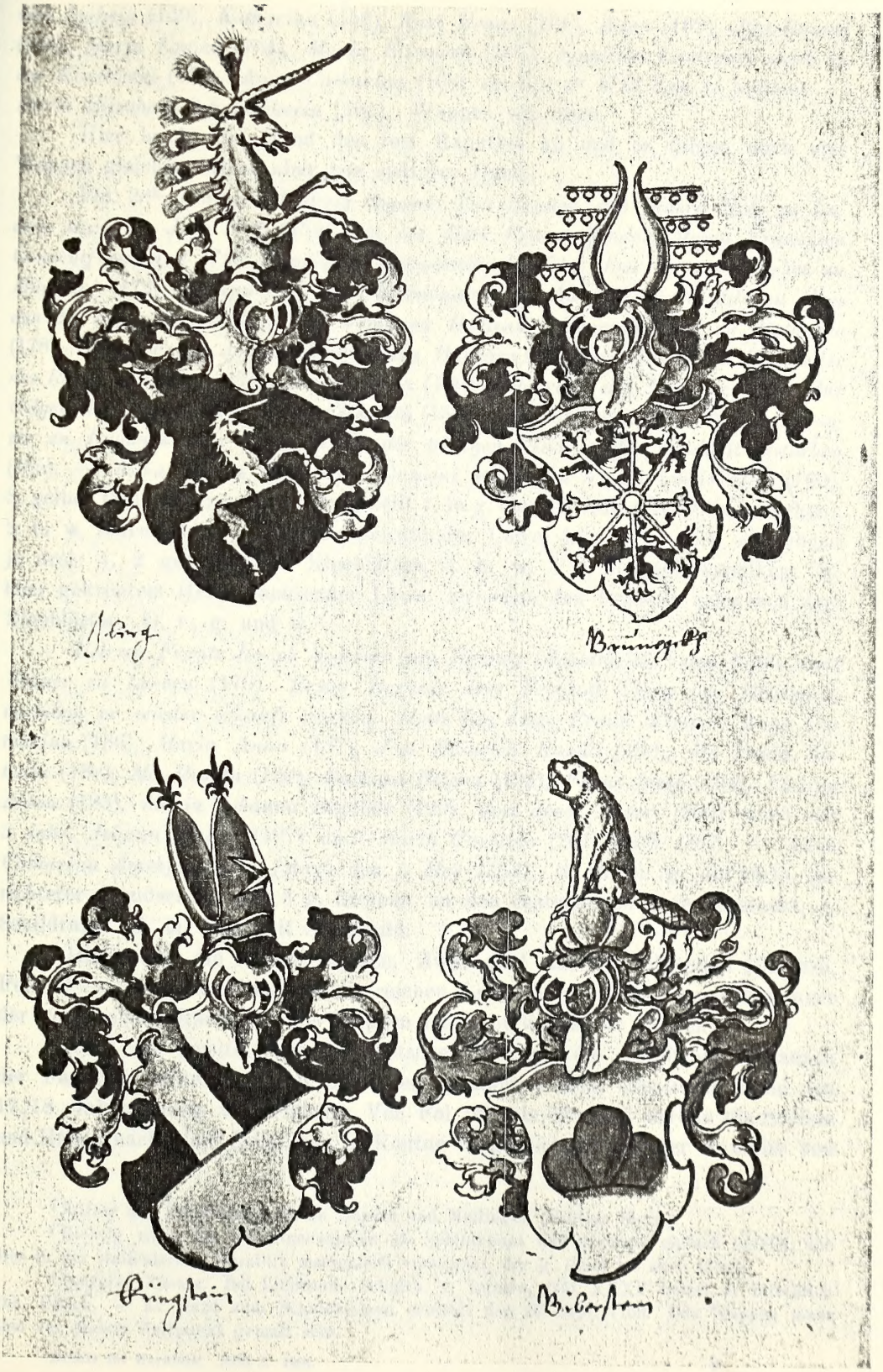
Fol. 27ᵇ. Heinrich Ludwig Segisser (140) Ritter und Commendator des Grossen Rathes der Stadt Luzern hat gewesen die Tochter Kilchmann, Hans Ulrich und Triesper, Hans 3 und Leonhard im Mittelmonat, 2 und Jacobsbad der Grafschaft Rottenburg, 6 und Engelberg, und andere Jungfer starb bei dieser Frauen Anna Maria S. (140). Cecilia S. ass Mann zu Ammann[1] (147) und Heinrich starb in der Kindheit (148). — Maria Cecilia (141). S. in r. ein halber r. Löwe, auf der Brust einen r. Stern. K. aus r. w. Hund wachsendes Wappenzeichen. D. r.-w.

Obgedachter Heinrich Ludwig S. (140) hatte bei dieser Frauen Just Hannes S. (130), Ulrich Franz S. (132) starb in Kindheit. — Hortensia Anna Franciscia (132/142) Segisser eine ältere Tochter des Stiffon Alexander Dominik Monbelmannus zu Rom.

Fol. 28ᵃ. Obgedachter Heinrich Ludwig S. (140) hatte Johann Adam bei dieser Frauen, starb 1677. — Maria Elisabeth Schumacherin (149). S. in r. über grünem Dreiberg zwei g. geeichte, mit der Schnurle nach auswärts gekehrte Sicheln. K. wachsender r. Mann mit roh. Hut, in jeder Hand eine Sichel. D. r.-w.

Jost Hannelns S. des Grossen Rathes zu Luzern (130) hatte bei dieser Frauen Maria Elisabeth (138), Anna Barbara (134) und Jost Odomarius S. (137), Maria

[1] Vielleicht Statt (Departement Sohn zu Olsa) oder Statthes im Pfalton, stand wohl in einem Schweizerregiment in französischen Diensten.



Aus dem Familienbuch des Gardehauptmanns Ritter Jost Segesser.

Clichés und Druck von Fritz Ambrosius Lorm, Druck[illegible]

Aus dem Familienbuch des Gerichtsadjunctus Ritter Jost Segesser.

rich Ludwig (159), *Katharina* (158), *Karl Franz* (161), *Anna* (162), *Jost Ranuti* (163), *Maria Louisa* (164), *Maria Elisabeth* (165), *Ignatium Leodegari starb in der Kindtbethi* (167), *Anna Catharina* (168) *starben a° 1713 den 21 octobris.* — *Maria Elisabeth Schumacherin* (151). Wappen wie oben.

Hier bricht die Hand des Jost Ranutius ab und es folgen noch vier Wappen gleichen Stiles, aber von späterer Hand:

Fol. 28b. *Heinrich Ludwig Segesser Von Bruneg, des Innern Rats zu Lucern starb im Jare 1728* (159), *hat bei diser Frauw Kinder, Maria Francisca Conventfraw und 1726 Priorin zu Hermetschwyl* (171), *Jost Ranuti Cohrher zu Münster*[1] (172), *Philipp Soc. Jesu Missionarius in America, starb alda zu Ures den 28. September 1762* (173), *Genoveva Hortensia Conventfrauw zu Rathusen* (178), *Ulrich Franz Joseph* (176), *Anna Barbara* (174) *verheiratet mit Hr. Keller des Raths zu Lucern* (175), *Maria Anna* (180) *verheiratet mit Herr Leodegar Zur Gilgen des Raths* (181), *Maria Elisabeth* (182) *verheiratet mit Herr Frantz Schwyzer zu Buonass dess Raths* (183), *die übrigen Kind in der Kindheit gestorben* (185). — *Anna Maria Catharina Rusconi starb den 5ten octobris 1749* (160). S. gelber Rand und zweimal quer geteilt 1. in g. ein sch. Adler (Gibellinenzeichen), 2. in w. schreitender r. doppeltgeschwanzter Löwe, hinten u. vorn schwebend je drei: 1, 2 gestellte gr. Kleeblätter, 3. in w. 4 r. Schräglinksbalken. K. über gekröntem Helm wachsender Löwe, zwischen den Pranken schweben drei Kleeblätter. D. r., g. und w.[2].

Uelrich Frantz Joseph Segesser von Bruneg (Schultheiss)[3] *des Raths undt Venner zu Lucern* (176). *Erster Besitzer dess Freyhoff Yberg bey Mellingen, nachdem er wieder erkauft worden. Hatte bey diser Frauw Kinder: Anna Catharina* (186), *Maria Anna* (187), *Jost Heinrich Ranuti* (190), *Ma Paula Antonia* (188), *Ma Ursula* (189), *Barbara Helena* (192), *Franz Josef* (194), *Philipp Anton* (195), *Maria Johanna Baptista* (199), *Jost Josef Xaveri* (200) *starb mit 3 Jahr, Johann Martin* (197) *undt Maria Carolina* (201) *starb 1767.* — *Anna Catharina Amrhyn* (177) *(starb den 1. Mey 1753).* S. in bl. g. aufwärts gerichteter Mondschein mit 3 g. Sternen an den Spitzen und unten besteckt, g. Schildrand. K. bl. Flug mit Schildbild.

Hier blieb die Arbeit stocken. Zwar sind auf den folgenden Blättern, Fol. 29a bis 31a die Allianzen mit reichen Lebensdaten noch verzeichnet, aber der vorgesehene Raum für die Wappen ist nicht ausgefüllt worden.

Auch die zweite Serie des Jostschen Werkes, die weiblichen Allianzen der Familie, wollte eine, mit der oben genannten nicht identische Hand des 17./18. Jahrhunderts weiterführen. Von Fol. 52a bis 53a sind bereits die Schilde und Helme nach einer Schablone in Kontur vorgezeichnet und der Text ist von

[1] Stifter des Fideikommisses zu Luzern und Mellingen (Schloss Iberg).

[2] Richtig wäre das Gibellinenzeichen als Schildhaupt und darunter einfach geteilt, wie dies in der italienischen Heraldik massenhaft vorkommt, der g. Rand ist auch falsch.

[3] Späterer Zusatz. Bei Liebenau: Schulth. v. Luzern, Gfd. XXXV heisst er fälschlich Joh. Ulrich. — Er ward zum Schultheissen erwählt den 26. Sept. 1759. Das Wappen muss also vor diesem Zeitpunkt gemalt sein.

rich Ludwig (150), Adalbertus (158), Aloyd Franz (161), Anna (163), José Manuel (163), Maria Louise (164), Maria Mathilde (165), Ignatius Leopoldus, Graf in der Kindbettlichkeit (167), Anna Catharina (168) starben an 1777 den 27 ordentlich — Maria Kinnades Geburtsdatum (151). Wappen wie oben.

Hier bricht die Hand des Jost Hamming ab und es folgen noch vier Wappen gleichen Stiles, aber von späterer Hand:

Fol. 28a: Maria Ludwig Gegnaser von Grossegg, der Tochter Maria an Lucerna abwik. in Anna 1725 (158), hat fol. dieser Wappen Kinder, Maria Francisca Concordia (vor und 1726 Victoria zu Hermelschwaig (171), José Manuel Valentin zu Mauter (172), Philipp Nic. Jose Bäckenmeister zu Luzern, durch Gilde zu Lowen den 23. September 1702 (173), Gaspar Hermann Commendatorius zu Jerusalem (178), Maria Anna Joseph (179), Anna Theodora (177) verehelicht mit Ir. Schöll von Ruhla zu Luzern (179), Maria Anna (180) verehelicht mit Ilere Leodegar Zur Gilgen der Jüngst (181), Maria Elisabeth (182) verehelicht mit Herr Anton Schöpfer zu Hunzenz Jesus Hanns (183), die übrigen Stiftl. in der Kinnbach Wappen (185). — Anna Maria Cecilia Gaspar starb der Eltern nachdem 1725 (186). 3 gelber Hand und zweimal quer geteilt 1. in g. ein sch. Adler (Gilbellmann-Gelter), 2. in w. schreitender r. deputierter Bäcker, hinten g. vorn schwarzbraun in drei: 1. 2 goldene gr. Kleeblätter, 3. in w. 4 r. Schinzelkäsblätter. 15. ober geschränkten Hein gesellsamder Lowe, zwischen den Fingern schwarzen drei Kleeblätter. D. r., g. und w.?

Dietrich Franz Joseph Gegnaser von Hennig (Schulbeisitz) des Hofes und Luzern zu Luzern (170). Einer Bäckerei Lucerna Franzing Jung Alt Gegenwartlichen zu welcher erkoren worden. Hatte den dieser Eltern Kinder Anna Catharina (180), Maria Anna (187), José Ignatius (188), die Frau Anna Antonia (189), Ma Urseula (189), Barbara Helena (192), Franz José (194), Philipp Nicolaus (195), Maria Johanna Baptista (198), José José Xaver (200) starb zur Jahr, Johann Martin (197) nach Maria Cornelian (201) starb 1757. — Anna Catharina Anna (177) (starb den 1. Mai 1743). S. in bl. g. aufwärts gerichteter Mondsichel mit 3 g. Sternen an den Spitzen und unten besetzt, Schildhaupt. K. bl. Helm mit Schildbild.

Hier hilft die Arbeit stecken. Zwar sind auf den folgenden Blättern, Fol. 28a bis 31a die Allianzen mit reichen Lebensdaten noch vorzufinden, aber vorgesehene Raum für die Wappen ist nicht ausgefüllt worden.

Auch die zweite Serie des Jostschen Werkes, die weiblichen Allianzen der Familie, wollte eine, mit der oben genannten nicht identische Hand aus 17/18. Jahrhunderte weiterführen. Von Fol. 32a bis 34a [illegible] bereits die Schilde und Helme nach einer Schablone in Konture vorgezeichnet und der Text ist von

[illegible] der Bäckenmeister zu Luzern und Mitglieder [illegible] Hofes.

[illegible] wie die Gilbellmannschen als Schildhaupt und dreimal [illegible] genau, wie [illegible] in der italienischen Heraldik [illegible] vorkommt, der g. Stand ist [illegible].

[illegible] Zusatz. Bei Liebenau: Schulbl. v. Luzern, Gd. XXXV [illegible] — [illegible] Gilbell. — Er ward zum Schultheisen erwählt den 22. Sept. 1726. Ein Wappen [illegible] vor diesem Zeitpunkt gemalt wird.

dieser Hand bis Fol. 54ª, von andern Händen bis Fol. 56ᵇ (Jahrzahl 1779) fortgesetzt, aber zur Ausführung ist es nicht gekommen.

Fol. 58ᵇ sind dagegen noch vier Wappen aus der deutschen freiherrlichen Linie in ziemlich sauberer Ausführung eingetragen.

Caspar Jakob Freyherr Segesser von Brunegg Herr zu Carifsholz, Moos, Hefen- undt Auwenhofen undt Wartensee. S. 1, 4 in g. ein halber sch. Adler, 2, 3 in sch. ein g. Löwe, Herzschild Segesser. K. rechts gekrönter, wachsender Löwe, links gekrönter sch. Adler, (Decken sch.-g.), Mitte 2 mit der Spitze nach auswärts gekehrte Sensenklingen (D. schw.weiss)[1]. — *Maria Charlotta Henrietta Frey Frauw Rauber von Blanckenstein.* W. geviertet 1, 4 in r. ein sch. halber Stier, aus dessen Maul und Ohren Feuerflammen sprühen, 2 3 in r. ein sch.-w. geschachteter Schräglinksbalken. K. rechts wachsendes Wappentier (D. sch.-w.), links, halber Flug mit Schildbild (D. r.-w.).

Frantz Joseph Freyherr Segesser ron Brunegg, Herr zu Wartensee undt Notzingen[2] *hatt bey dieser Ehe erzeuget Johann Christof Josef den 11. Jänner 1742, Johanna Francisca Theresia den 14ten Aprill 1743, undt Maria Anna Theresia Ignatia den 8. August 1744, starb . . . . . — Maria Carolina Teresia Fryfrauw Schmerowsky von Lidtkowitz zu Mestiz in Böhmen starb zu Notzingen aº 1744 (filia Francisci Wenceslai Schmerowski et Fredericae Justinae Rauber de Blankenstein).* Wappen fehlt, wäre: S. in r. ein halbes w. Einhorn. K. wachsendes Wappentier. D. r.-w.

Fol. 59. *Frantz Joseph Freyherr Segesser von Brunegg, H. zu Wartensee undt Notzingen.* Zweite Ehe: *Maria Anna Baronissa Thumbin von Neuwburg.* — S. geviertet, 1 u. 4 in r. ein w. Balken, 2 u. 3 in rot gekreuzte w.

---

[1] Diese ganz falsche Wappendarstellung mag unter anderm Herrn v. Vivis zum Vorbilde gedient haben, vgl. unsere Zeitschrift 1899 I. Das Diplom vom 16. Juni 1723, welches Caspar Jakob erhielt, liegt originaliter im Familienarchive und beschreibt das Wappen wie folgt: «einen in 4 Theile getheilten, mit einer freyherrlichen Cron gezierten Schild, in dessen hintern «und vordern obern weiss oder silberfarben Feldung ein in der Mitte getheilter, gecrönter «schwarzer Adler mit rotausschlagender Zungen, ausgespreizten Flügeln und Klauen, in der «vordern obern und hintern untern schwarzen Feldung ein zum grimm gerichter gold oder «gelbfarber aufrechstehender Löw mit vor sich werffenden Branken und doppelt aufgewundenem «Schwanz, aus dessen Rachen und Ohren Feuerflämmlein gehen; in der Mitte aber ein schwarzes «Herzschildlein, worinnen ein weiss oder silberfarben Sänsen, die von dem untern in das obern «Eck sich wendet, mit einem schwarzen Creuzlein bezeichnet. Auf dem Schild stehen drei offene «adeliche gecrönte, blau angeloffene u. roth gefütterte Turniershelm mit anhangendem Kleinod, «rechterseits schwarz u. weiss, linker schwarz u. goldvermischt herabhangenden Helmdecken, «auf deren vordern ein einfacher schwarzer gecrönter Adler, mitter zwei mit der schneid u. «spitz ausswerths gekehrte Sänsen, ebenfalls mit schwarzem Creuzlein bezeichnet, hintern aber «der in dem Schild beschriebene gelb oder goldfarben Löwe zu ersehen . . . .». Das Wappen ist in Farben ausgeführt. Das Kreuzlein ist die Brisüre der deutschen Linie.

[2] Franz Josef wurde 1746 churbayerischer Kämmerer, 1750 St. Georgs Ritter, später Kapitularkomtur (Proben und Aufnahmeakten im Ordensarchiv zu München, ferner ein Manuskript in Folio mit seinen Proben im Familienarchive); sein jüngerer Bruder Franz Anton war Kammerherr, Oberstallmeister des Markgrafen von Baden, 1756 geheimer Rat und Hofmarschall der Markgräfin Maria Anna, 1755 St. Georgs Ritter, 1775 Grosskomtur und Schatzmeister dieses Ordens, er starb 1791. — Von allen Schweizergeschlechtern können sich nur die Segesser v. Brunegg und die v. Reding-Biberegg rühmen, im bayerischen St. Georgsorden Aufnahme gefunden zu haben.

dieser Hand bis Fol. 64*, von andern Händen bis Fol. 66* (Januar 1779) fortgesetzt, aber zur Ausführung ist es nicht gekommen.

Fol. 68* sind dazwischen noch vier Wappen von der deutschen Fürstenreihen Linie in sicherlich sauberer Ausführung eingeklebt.

Caspar Jakob Freyherr Sequeser von Fernsay, Herr zu Gundelfingen, Illyrien und Lemenburg und Wurzenau. S. 1, 2 in g. ein halber roth. Adler; 2, 3 in sch. ein g. Löwe, Herzschild Sequeser: K. rechts gekrönter, wach sender Löwe, links gekrönter sch. Adler. (Diesen Wappen sind noch 3 mit der Spitze nach auswärts gekehrte Sensenblätter (D. sch.-w.-sch.). — Maria Charlotte Henrietta Freyin Fanny Fanuby von Fernsawsteck. W. gevierter 1, 4 in r. ein sch. halber Adler, aus dessen Maul und Ohren Feuerflammen sprühen, 2, 3 in r. ein sch.-w. geschachteter Schräghalbkahlkopf. K. rechts wachsender Wappenadler (D. sch. w.), links halber Flug mit Schildchen (D. r.-w.).

Franz Joseph Freyherr Sequeser von Fernsay, Herr zu Hernsessen und Vietzingen* hat bei dieser Ehe erzeugt Johann Christoph Josef den 17. Januar 1742, Johanna Francisca Theresia den 14ten April 1743, und Maria Anna Theresia Ignatia den 8. August 1744, starb . . . . . — Maria Caroline Freyin Freyfrauen Schauensteiny von Lichtenwerth zu Alestis in Tirolsen stiftete zu Vietzingen ao 1744 (Maria Francisca Theresia Schauensteiny et Freyfrauen Lichtenwerth de Alestis). Wappen fehlt, wäre: S. 3 in r. ein halbes w. Schildhorn. K. wachsendes Wappenadler. D. r. w.

Fol. 69. Franz Joseph Freyherr Sequeser von Fernsay, Herr zu Hernsessen und Vietzingen. Zweite Ehe: Maria Anna Francisca Theresia von Schauensteiny. — S. gevierter, 1 u. 4 in r. ein w. Halken, 2 u. 3 in rot gekrönter ü.

---

[1] Diese ganz falsche Wappenbezeichnung muß daher anderen Stiftern v. Vitis zum Vorbilde gedient haben, vgl. unsere Zeitschrift 1893 I. Das Siegel von Jo. Jacob 1729, welches Caspar Jakob erhielt, liegt originaliter im Familienarchive und bezeichnet das Wappen wie folgt: geviert in 4 Felde gekrönten, mit einer Freyherrlichen Krone gezierten Schild, in diesen Feldern und vorderm oberm weiss oder silberfarbes Feldlein wie in der Mitte geschildert, ne comes sechswerer Adler mit rotzungeldagender Zunge, mage pr. Jacob Ideogen und Eltern, in der vorderen oberen und hinteren unteren schwarzen Feldung in zum gelben Gerstenkorn gestellter gelbfarber aufrechtstehender Löw mit vor sich wachsendem Hyrgeln und gespreitet aufgewendetem Schwanz, aus dessen Fachen und Ohren 1 zwei Flammen sich gehen; in der Mitte ein schwarzer Hirschschildlein, worinnen ein weiss oder silberfarben Stamm, die zwo obersten in die obere stock sich wendet, mit einem schwarzen Dornhalm bezeichnet. Auf dem Schild stehen drei oberschildlein gewirbelt, blau angeflammt u. roth gefüttert Turnierhelmen mit gekrönten Kleinod, vorderer rechts schwarz u. weiss, linker schwarz u. gelb, vorderst mittelmässigen Adlerfl. und deren vorderen ein eisenfarber schwarzer gewendter Adler, mittlen zwei mit der sonnen u. spitz auswärts gekehrten Sensen, dazwischen mit schwarz und weiss bezeichnet, hinteren der in dem Schild bezeichneten gelb oder gelbfarben Löwe zu wachsen. Das Wappen ist in Farben ausgeführt. Das Kreuzeln ist die Farbe der deutschen Linie.

[2] Franz Josef wurde 1736 churbayerischer Kammerer, 1739 St. Georg-Ritter, später Kapitelhauptmann (Proben und Aufschwörungen in Ordenssachen zu München), ferner ein Mannsfrid in Polle mit seinen Proben im Familienarchive; sein Jugendfreund Franz Anton war Kammerer, Oberstallmeister des Markgrafen von Baden, 1750 geboren, Ritter und Hofmarschall der Markgräfin Maria Anna, 1780 St. Georgs-Ritter, 1776 Hofmarschall und Kammerer dieses Ordens, er starb 1791. — Von allen noch vorhandenen Ahnen konnten sich nur die Sequeser v. Fernsay und die v. Haslang-Hörmannsberg, im bayerischen St. Georgenorden Aufnahme gefunden zu haben.

Schwerter mit g. Griff. Herzschild mit g. Schildrand das Bild von 2/3. K. rechts gekrönter Helm mit zwei rotgeschnäbelten Schwanenhälsen, links gekrönter Helm mit wachsendem rotem Löwen.

Den Inhalt des interessanten Bandes vervollständigen S. 76—78 eine Aufzählung der Deszendenz Bernard Segessers (55) von einer Hand des 18. Jahrhunderts, ein modernes Verzeichnis der Familiengrabstätten im Hof zu Luzern (Fol. 98[b] und 99[a]) und von der Hand des ersten Anfängers des Bandes, des Ritters und Gardehauptmanns Jost die Kopie des Epigraphs seiner im Campo santo in Rom begrabenen Gattin Afra Fleckenstein[1] (Fol. 101[a]) und Auszüge aus den Jahrzeitbüchern von Mellingen, Inwil, Escholzmatt (Fol. 103[a] bis 104[a]), endlich ein moderner Auszug aus dem Jahrzeitbuch Hermetschwil (Fol. 104[b]).

Les nobles Laurent de Lausanne.

Par André Kohler.

(Planche VIII).

Les Archives héraldiques ont déjà publié deux diplômes de l'empereur Sigismond: une concession d'armes en faveur de Claus von Diesbach, de 1434[2]; les Lettres de noblesse (Adelsbrief) des Luchs-Escher, de 1433[3]. Les Lettres d'anoblissement délivrées à Jean Laurent de Lausanne sont antérieures d'une année à ces dernières: ce beau parchemin, de 0m,50 sur 0m,32, dont le sceau a malheureusement été enlevé, fait partie de la collection du Vieux-Lausanne, association qui s'est constituée il y a quelques années pour sauver de l'oubli ou de la destruction tout ce qui peut rappeler le passé de la capitale du Canton de Vaud.

En voici le texte:

Sigismundus dei gratia Romanorum Rex semper augustus ac Hungarie Bohemie Dalmacie Croacie Provido Johanni Laurencij Burgensi Lausannensis Civitatis nostro et Imperii sacri fideli dilecto Graciam regiam et omne bonum fidelis dilecte Quamquam Romanam regiam munificenciam cum sole deceat cottidie relucere et iugiter aliquid agere quomodo regalis nominis gloria possit attolli Illud tamen thezauris eius singuariter apponitur per quod personis providis circumspettionis industria et morum venustate preditis honor impenditur et digna meritorum premia tribuuntur / Sane attendentes multiplicia probitatis merita quibus nos et sacrum Romanum imperium diligentibus studiis honorasti necnon sincere fidelitatis obsequia nobis et sacro Romano imperio exhibita et futuris temporibus per te et heredes tuos fervencius exhibenda Idcirco animo deliberato sacroque principum comitum et nobilium nostrorum et Imperii sacri fidelium accedente consilio te prefatum Johannem ac universos et singulos heredes tuos

[1] Der gravierte Originalgrabstein ist dort in der Sakramentskapelle am Boden noch zu sehen.
[2] Arch. hérald. 1891.
[3] Arch. hérald. 1897.

Schwerter mit g. Griff. Herzschild mit g. Schildrand das Bild von 2/3. K. rechts gekrönter Helm mit zwei rotgeschnäbelten Schwanenhälsen, links gekrönter Helm mit wachsenden roten Löwen.

Den Inhalt des interessanten Bandes vervollständigen S. 71—78 eine Anfzählung der Descendenz Bernard Segyassers (55) von einer Hand des 18. Jahrhunderts, ein moderner Verzeichnis der Familienpraebendien im Hof zu Lazern (Fol. 98[a] und 99[a]) und von der Hand des ersten Anführers des Bandes, des Ritters und Gardehauptmanns Jost die Kopie des Epitaphs seiner im Campo santo in Rom begrabenen Gattin Afra Fleckenstein[1] (Fol. 101[a]) und Auszüge aus den Jahrzeitbüchern von Mellingen, Inwil, Kesslatzmatt (Fol. 102[a] bis 104[a]), endlich ein moderner Auszug aus dem Jahrzeitbuch "Hermetschwil" (Fol. 105[a]).

Les nobles Lanuvent de Lausanne.

Par André Kohler.

(Planche VIII).

Les Archives héraldiques ont déjà publié deux diplômes de l'empereur Sigismond: une concession d'armes en faveur de Claus von Diesbach, de 1434[1], et Lettres de noblesse (Adelsbrief) des Lucks-Rseler, de 1439[2]. Les Lettres d'anoblissement délivrées à Jean Lanuvent de Lausanne sont antérieures d'une année à ces dernières: ce beau parchemin, de 0m,60 sur 0m,32, dont le sceau a malheureusement été enlevé, fait partie de la collection de Vieux-Lausanne, association qui n'est constituée il y a quelques années pour sauver de l'oubli ou de la destruction tout ce qui peut rappeler le passé de la capitale de Lausanne de Vaud.

En voici le texte:

Sigismundus dei gratia Romanorum Rex semper augustus ac Hungarie Bohemie Dalmacie Croacie Ramie Johanni Lanuvent Burgensi Lausanensis Civitatis nostro et Imperii sacri fidali dilecto Firmum regiam et omne bonum fidelis dilecte Quemquam Romanum regiam munificentiam cum sole decori pertinere oluerere et ingiter aliquid agere quomodo regalis nostra clavia possit ariali illud tamen thesauris eius singularter exponitur per quod personis provisis firmamentionis industria et morum venustate preditis iuxta liberalitatem et dignitatem perforum premia tribuantur / Sane attendentes multiplicia probitatis merita nobis et sacrum Romanum Imperium diligentibus ~~[illegible]~~ tuo nosse necnon ~~[illegible]~~ fidelitatis obsequia nobis et sacro Romano Imperio exhibita et tibiis imperiibus per te et heredes tuos forrensis exhibenda libereo nobis dilectis ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~

legitimos de lumbis tuis et tuorum heredum descendentes auctoritate Romana regia nobilitavimus nobiles fecimus constituimus et creavimus Nobilitamus insignimus creamusque ad nobilitatis gradus apicem attollimus et vigore presencium graciosius elevamus ac sub forma et modo quibus decencius et prestancius possumus te et eosdem heredes tuos et descendentes nobilium honoribus privilegiis graciis immunitatibus et dignitatibus investimus decernentes quod ex nunc in antea eisdem ubique locorum frui valeatis et potiri. Et ne aliquibus in antea super condicione status tui et heredum tuorum predictorum valeat dubium suboriri nos de habundanciori plenitudine specialis gracie et pro confirmacione status vestri vobis animo deliberato et de certa sciencia Arma et nobilitatis insignia videlicet Clipeum cum campo celestini seu saphirei coloris, in quo quidem clipeo tres albe rose due in superiore et una in inferiore partibus continentur et in eius medio Trifolium aurei seu glauci coloris habetur damus et concedimus et auctoritate predicta Romana regia graciosius elargimur ut eadem arma et nobilitatis insignia in Clipeo et Galea more aliorum nobilium gestare et defere possitis et ipsis uti et frui in preliis, bellis hastiludiis duellis et in vestris sigillis et generaliter in omni exercicio et alias ubique locorum tam ad serium quam ad iocum iuxta animi vestri beneplacitum prout hec in medio presentis littere pictoris magisterio per figuras et species congruas distinctius sunt depicta Impedimentis quibuslibet penitus procul motis. Nolumus tamen ut per presentem armorum concessionem alicui hominum quantum ad arma sua preiudicium aliquod generetur. Gaudeatis igitur favore regio et de tanto pietatis munere etiam proles posteritas et heredes exultent et tanto fideliori studio ad nostrum et Imperii sacri honorem tua et heredum tuorum semper solidetur intencio quanto ampliori vos preventos conspicitis munere graciarum. Nulli ergo omnino hominum liceat hanc nostrae nobilitacionis largicionis armorum concessionis et gracie paginam infringere aut et quovis ausu temerario contraire prout nostram et Imperii sacri indignacionem gravissimam voluerit arcius evitare.

Presentium sub nostre regie maiestatis sigillo testimonio litterarum. Datum in Civitate Senarum Anno domini millesimo Quadringentesimo trigesimo secundo die vigesima septima mensis Julii Regnorum nostrorum anno Hungarie et Quadragesimo sexto Romanorum vigesimo secundo et Bohemie duodecimo.

Au revers du parchemin se lit l'indication «*Ad mandatum domini Regis Caspar Sligk*»[1] et le nom du greffier *Marquardus Brisacher*.

Les armes que l'Armorial de Mandrot attribue aux Laurent sont conformes à celles du diplôme de 1432 : *d'azur au trèfle d'or accompagné de 3 roses d'argent, deux en chef et une en pointe.*

* * *

A quelles circonstances Jean Laurent dut-il son anoblissement? Nous n'avons pu le découvrir. Le passage de Sigismond à Lausanne en 1415[2] lui

[1] Ansbach: Geschichte des Kaisers Sigmund, donne de nombreux détails sur Caspar Slik.

[2] En 1415 Sigismond se rendit de Bâle à Narbonne en passant par Aarberg, Neuchâtel, Lausanne, Genève, Chambéry, Valence, Nîmes, Montpellier. Cf. Ansbach, Op. cit.

legitimos de lunbis tuis et tuorum heredum descendentes nobilitavit Romana regia nobilitavimus nobiles fecimus constituimus et creavimus Nobilitamus insuper creamusque ad nobilitatis gradus apicem attollimus et vigore presentium graciosius elevamus ac sub forma et modo quibus decentius et presentius possumus te et eosdem heredes tuos et descendentes nobilium honorifice privilegiis gratiis immunitatibus et dignitatibus investimus decernentes quod ex nunc in antea eisdem ubique locorum fini valeatis et potiri. Et ne alignibus in antea super conditione status tui et heredum tuorum predictorum valeat dubium subiri nos de habundancieri plenitudine specialis gracie et pro conditionem status vestri vobis animo deliberato et de certa scientia Armas et nobilitatis insignia videlicet Clipeum cum campo celestini seu sapphiri colloris, in quo ipse clipeo tres albo rosa due in superiore et una in inferiore partibus coniunctim et in eius medio Trifolium aurei seu gilaucei coloris hiemis et conceditus et auctoritate predicta Romana regia gratiosius elargiuntur et eadem arma et nobilitatis insignia in Clipeo et Galea more aliorum nobilium gestare et deferre possitis et ipsis uti et frui in prelis, bellis hastilludiis duellis et in vestris sigillis et generaliter in omni exercicio et alias utilibus locorum tam ad serium quam ad iocum iuxta animi vestri beneplacitum prout lor in modio presentis littere pictoris magistrie per figuras et species congruas distinctis sunt depicta lumpedimentis quibuslibet pertinentibus prout moris. Notumque tamen ut per presentem armorum concessionem aliqui luminum quantum ad arma ea prenidicium aliquod generetur. Dandentis igitur fuerit regio et de tanto pietatis numero etiam prolem posteritas et heredes exulent et tanto fidelium studio ad nostrum et Imperii sacri honorem tua et heredum tuorum semper solliciter tancio quanto ampliori vos preventos conspicitis numero gracianum. Nulli ergo omnino hominum liceat hanc nostre nobilitationis largitionis armorum concessionis et gracie paginam infringere aut et quovis ausu temerario contraire prout nostrum et Imperii sacri indignacionem gravissimam vulnerit ut ipsis cultare.

Presentium sub nostre regis maiestatis sigilli testimonio litterarum. Datum in Civitate Sanctum Anno domini millesimo quadringentesimo tricesimo secundo die vigesima septima mensis Julii Regnorum nostrorum anno Hungarie et Quadragesimo sexto Romanorum vigesimo secundo et Italiarum quadragesimo.

Au revers du parchemin se lit l'indication «M monumentum domine Agnes Caspar Stigk» et le nom du greffier Johannes Hirschberg.

Les armes que l'Armorial de Mandrot attribue aux Lamont sont identiques à celles du diplôme de 1432: d'azur au rayé d'or et argent de 6 roses d'argent, deux en chef et une en pointe.

* * *

A quelles circonstances Jean Lamont fut-il son anoblissement? Nous n'avons pu le découvrir. Le passage de Sigismond à Lausanne en 1415[1] lui

[1] Aubert: Geschichte des Kaisers Sigismund, Sonne de nombreux détails sur Conrad Ali.
[2] En 1415 Sigismond se rendit de Bale à Neuchâtel en passant par Aarberg, Neuchâtel, Lausanne, Genève, Chambéry, Valence, Nîmes, Montpellier. Cf. Aubert, Op. cit.

André Köhler

Armes Laurent

Fac-similé des armes peintes sur la lettre de noblesse accordée par l'empereur Sigismond, en 1432, à Jean Laurent bourgeois de Lausanne

fournit-il l'occasion de s'attirer les faveurs impériales? Ce serait possible. — En 1434, par un diplôme daté de Radolfzell, l'empereur confirma les franchises de Lausanne[1]; cette confirmation avait sans doute nécessité des démarches antérieures: Jean fit-il partie de la délégation chargée d'obtenir cette bulle? Nous n'en savons rien.

Par contre nous sommes assez bien renseignés sur la descendance de Jean Laurent grâce à l'arbre généalogique dressé par Olivier[2] au commencement du XVIIIme siècle. Pour des raisons typographiques nous reproduisons cet arbre en abrégé; plus loin d'ailleurs nous donnerons les indications qu'il renferme sur les divers membres de la famille, en y ajoutant celles que fournissent les Manuaux du Conseil de Lausanne.

Jean
demeurait à Neuchâtel en 1699

Françoise	Antoine	Jeanne	Abraham	Marie	Benjamin	Pierre
1624—1675	1622—1622	1626—....	1640—....	1631—1687	1633—170.	1635—1639

Suzanne	Judith	Charles	Marie	Jeanne	Pierre
1590—....	1595—1665	1592—1642	1598—1613	1605—1669	1601—....

David	Suzanne	Marie	Abel	Etiennaz	Benoite	Elie	Daniel
1553—1587	1553—1587	1563—1580	1552—1619	1565—1567	1568—1577	1556—1557	1560—1564

Antoine
mort en 1569
|
François **Antheina**

Pierre
Mentionné comme frère d'Antoine dans des reconnaissances de 1577.

Jean

Provide Jean Laurent citoyen de Lausanne fut anobli par lettres patentes de l'Empereur Sigismond datées à Sienne en Toscane le 27 juillet 1432 Signées par Sligk avec le sceau en cire rousse pendant par des cordons jaunes et noirs. On y voit les armes accordées au dit Laurent.

Le Répertoire Picard[3] mentionne un Laurent, péager à Ouchy en 1378. Etait-ce un ancêtre de provide Jean Laurent? Nous ne pouvons le dire. — Le même recueil mentionne un Laurent syndic de Lausanne en 1493; il s'appelait Jean (Amedeus de Ruppe et Johannes Laurentii syndics en 1493)[4]: si c'est à lui que furent délivrées les Lettres de noblesse, il doit avoir été bien jeune lorsqu'il les reçut ou avoir exercé ses fonctions jusqu'à un âge des plus avan-

[1] Mém. et doc. pub. par la Soc. d'hist. de la Suisse romande. T. XXXV, p. 152.

[2] Les généalogies manuscrites d'Olivier: recueils de généalogies dressées par le pasteur Samuel Olivier, de St-Cierges, mort en 1745, complétées et continuées par son petit-fils Simeon Olivier, mort en 1843 (voir Dictionnaire biographique des Genevois et des Vaudois, par A. de Montet volume II p. 254). Ce travail qui comprend trois gros volumes in folio a été acquis par souscription, des descendants du pasteur Olivier, par un certain nombre d'amis de notre histoire. Ces volumes sont déposés chez M. Ch. Aug. Bugnion banquier à Lausanne, l'un des souscripteurs il les tient gracieusement à la disposition des chercheurs.

[3] Le Répertoire Picard. Recueil manuscrit. Archives cantonales. Lausanne.

[4] Mém. et doc. publ. par la Soc. d'hist. de la Suisse romande, T. XXVIII page 338.

fournit-il l'occasion de s'attirer les faveurs impériales? Ce serait possible. — En 1434, par un diplôme daté de Rudolfzell, l'empereur confirma les franchises de Lausanne[1]; cette confirmation avait sans doute nécessité des démarches onéreuses: Jean fit-il partie de la délégation chargée d'obtenir cette faveur? Nous n'en savons rien.

Par contre nous sommes assez bien renseignés sur la descendance de Jean Laurent, grâce à l'arbre généalogique dressé par Olivier[2] au commencement du XVIIIme siècle. Pour des raisons typographiques nous reproduisons cet arbre en abrégé; plus loin d'ailleurs nous donnerons les indications qu'il renferme sur les divers membres de la famille, en y ajoutant celles que fournissent les Manuaux du Conseil de Lausanne.

Jean
Bourgeois à Neuchâtel en 1489

Françoise 1521—1570	Antoine 1522—1592	Jeanne 1524—....	Abraham 1540—....	Marie 1557—1587	Benjamin 1564—170.	Pierre 1566—1640

Suzanne 1590—....	Judith 1595—1665	Gideon 1592—1612	Marie 1598—1618	Jeanne 1605—1649	Pierre 1601—....

David 1564—1587	Suzanne 1565—1587	Marie 1567—1590	Abel 1569—1610	Ethienne 1565—1607	Benoite 1568—1577	Elie 1568—1617	Daniel 1570—....

Antoine
mort en 1593
|
Pierre
Bourgeois, maître-forge d'Autrans
dans des reconnaissances de 1577

François — Antoine

Jean

Prévôté de Jean Laurent offerte de Lausanne lui accorde des lettres patentes de l'Empereur Sigismond datées à Sienne en l'année de 40 juillet 1433 signées par Sigis avec le sceau en cire rouge pendant par des cordons jaunes et noirs. On y voit les armes accordées au dit Laurent.

Le Hoperrore Fiscal[3] mentionne un Laurent, pédagre à Orbey en 1570. Était-ce un ancêtre de prévôté Jean Laurent? Nous ne pouvons le dire. — Le même recueil mentionne un Laurent syndic de Lausanne en 1493; il s'appelait Jean (Amedeus de Ruppe et Johannes Laurentii syndico en 1493)[4]; si c'est à lui que furent délivrées les lettres de noblesse, il doit avoir été bien jeune lorsqu'il les reçut ou avoir avancé ses fonctions jusqu'à un âge des plus avancé.

[1] Mém. et doc. publ. par la Soc. d'hist. de la Suisse romande. T. XXXV, p. 165.

[2] Les généalogies manuscrites d'Olivier, remarquables d'exactitude, dressées par le Lieutenant Daniel Olivier, de St-Croix, mort en 1742, complétées et continuées par son petit-fils Gideon Olivier, mort en 1818 (voir Dictionnaire biographique des Grandes et des Vaudois, par A. Morier volume II p. 231). Ce travail qui comprend trois gros volumes in folio a été copié par souscription, des descendants de pasteur Olivier, par un certain nombre d'noms de notre histoire. Ces volumes sont déposés chez M. Ch. Aug. Isenflou bourgeois à Lausanne. Un nécrographe si les plus grandes recherches à la disposition des généalogistes.

[3] Le Hoperrore Fiscal. Recueil manuscrit. Archives cantonales, Lausanne.

[4] Mém. et doc. publ. par la Soc. d'hist. de la Suisse romande. T. XXVIII page 434.

cés? Olivier eût-il omis cette charge? Comme dans son arbre il ne donne point de dates pour Jean et ses enfants, François et Antheina, nous serions tentés de supposer un Jean (II), fils de Jean (I) et père des dits; mais c'est une pure hypothèse.

Reprenons maintenant avec plus de détails la généalogie de la famille Laurent.

Jean fut (d'après Olivier) père de François et d'Antheina, laquelle épousa honorable François Guibaud, citoyen et marchand de Lausanne; François fut présent à ce mariage.

François eut deux enfants, Antoine et Pierre; ce dernier est nommé dans des reconnaissances de l'an 1577, signées F. Richard de Lutry.

Antoine, mort le 11 novembre 1569, avait épousé Jaquémaz Clavel (morte le 27 avril 1589). De ce mariage naquirent huit enfants: Abel dont il sera parlé ci-dessous; David, né le vendredi 10 février 1553, mort le 26 août 1587; Suzanne, née le samedi 1er janvier 1553[1], morte le 26 août 1587; Marie, née le 15 mars 1563, morte de la peste le 15 janvier 1580; Etiennaz, née le 11 août 1565, morte de fièvre pestilentielle le 24 mars 1567; Benoite, née le vendredi 20 avril 1568, morte de peste le 15 juin 1577; Elie, né le 19 septembre 1556, mort le 11 mars 1557; Daniel, né à la St-Barthélemy de l'an 1560, mort le samedi 13 avril 1564.

Abel, né le lundi 6 juin 1552, notaire et conseiller de Lausanne, épousa Bernardine, sœur de Pierre Olivey (grand-père du généalogiste Olivier) de St-Cierge vers Moudon. Il donna quittance du reste de la dot de sa femme à ses beaux-frères, Benoît, André, Georges et Pierre Olivey, le 12 janvier 1601. Il testa le 29 novembre 1619 et mourut le vendredi 24 décembre 1619.

Dans les Manuaux du Conseil de Lausanne nous trouvons: 1568. 15 octobre. Egrege Abel Laurent fils de feuz noble Anthoenne Laurent citoien de Lausanne, par mes très honorés Srs a esté constitué notaire juré rière leur ville, seigneurie et jurisdiction, lequel a presté le sèrement de bien, fidellement exercer l'art notarial et que dépend d'icelluy et soubz les conditions portées par sa lettre de constitution. A payé dix fl. pour le droit de Messieurs. Aussi a presté serement de l'office de substitué de secrétaire de la cour ordinaire. (Note de Mr. B. Dumur).

1589. 6. février. Noble Abel Laurent tuteur de l'enfant de feuz Pierre Gilliard. (Note de Mr. B. Dumur).

Abel eut six enfants: Suzanne, née le 17 septembre 1590 et dont le testament fut homologué le 6 juillet 1647 (d'après les Manuaux). Judith, née le mercredi 6 juillet 1595, morte le mardi 28 septembre 1665; elle avait épousé Antoine Joly notaire de Cully.

Lors de l'homologation du testament de noble Suzanne Laurent, damoiselle Judith Laurent proteste (Man. du 6 juillet 1647).

---

[1] Si le 1er janvier 1553 est un samedi, le 10 février ne saurait être un vendredi: il doit y avoir ici une erreur.

cès? Olivier eut-il mais cette charge? Comme dans son arbre il ne donne point de dates pour Jean et ses enfants, François et Antoinette, nous serions tentés de supposer un Jean (II), fils de Jean (I) et père des dites; mais c'est une pure hypothèse.

Reprenons maintenant avec plus de détails la généalogie de la famille Laurent.

Jean fut (d'après Olivier) père de François et d'Antoinette, laquelle épousa honorable François Guillaud, citoyen et marchand de Lausanne; François fut présent à ce mariage.

François eut deux enfants, Antoine et Pierre; ce dernier est nommé dans des reconnaissances de l'an 1577, signées P. Richard de Tolry.

Antoine, mort le 11 novembre 1603, avait épousé Jaquemée Chenel morte le 27 avril 1589. De ce mariage naquirent huit enfants: Abel dont il sera parlé ci-dessous; David, né le vendredi 10 février 1553, mort le 20 août 1587; Suzanne, née le samedi 1er janvier 1558, morte le 24 août 1587; Marie, née le 15 mars 1563, morte de la peste le 15 janvier 1589; Rodemus, né le 11 août 1565, mort de fièvre pestilentielle le 24 mars 1587; Benoîte, née le vendredi 20 avril 1568, morte de peste le 15 juin 1577; Elie, né le 19 septembre 1570, mort le 11 mars 1587; Daniel, né à la St-Barthélemy de l'an 1580, mort le samedi 13 avril 1584.

Abel, né le lundi 6 juin 1552, notaire et conseiller de Lausanne, épousa Bernardine, sœur de Pierre Olivey (grand-père du généalogiste Olivier), de St-Cierge vers Aloudon. Il donna quittance du reste de la dot de sa femme à ses beaux-frères, Benoît, André, Georges et Pierre Olivey, le 12 janvier 1591. Il testa le 29 novembre 1619 et mourut le vendredi 24 décembre 1619.

Dans les Manuaux du Conseil de Lausanne nous trouvons: 1586, 17 octobre, Mergeg Abel Laurent fils de feux noble Antoinne Laurent citoyen de Lausanne, par nos très honorés Sr a esté constitué notaire jusq ritère lon ytile seigneurie et jurisdiction, lequel a presté le sermenz de bien, fidellement exercer l'art notarial et que dépend d'iceluy et soulz les conditions portées par ladite lettre de constitution. A payé dix fl. pour le droit de Messeurs. Aussi a prêté serment de l'office de substitué de secrétaire de la cour ordinaire. (Note de Mr. R. Dunant).

1589, 6 février. Noble Abel Laurent lutour de l'enfant de feux Pierre Gilliard. (Note de Mr. R. Dunant).

Abel eut six enfants: Suzanne, née le 17 septembre 1580 et dont le testament fut homologué le 6 juillet 1617 (d'après les Manuaux); Judith, née le mercredi 6 juillet 1586, morte le mardi 24 septembre 1586; elle avait épousé Antoine Joly notaire de Cully.

Lors de l'homologation du testament de noble Suzanne Laurent, demoiselle Judith Laurent protesta (Man. du 6 juillet 1617)

[illegible] le 1er janvier 1585 est un samedi, le 10 février un samedi; donc, en vendredi; il doit y avoir lei une erreur.

Continuant l'énumération des enfants d'Abel, nous avons: Charles, dont il sera question ci-dessous; Marie, née le mercredi 11 octobre 1598, morte le lundi 11 octobre 1613; Jeanne, née le mardi 26 mars 1605 (eut 400 fl. de dot et avait été instituée héritière par le testament de noble Suzanne Laurent), morte le mardi 5 octobre 1669; Pierre, né le mardi 24 janvier 1601, eut sa part des biens selon les partages du 1er mai 1623. (Le 31 juillet 1628, le Conseil lui accorde une attestation de son extraction et origine. (Note de Mr. B. Dumur).

Charles, né le dimanche 5 mars 1592 fut conseiller et hospitalier à Lausanne. Habile sculpteur, il fit le chapiteau de la chaire du Grand Temple de Lausanne. Fut en France en 1609. Il épousa hon. Elisabeth Lionnaz, laquelle mourut le 15 octobre 1669. Il mourut le jeudi 6 octobre 1642.

Les enfants de Charles sont au nombre de sept: Françoise, née le mercredi 4 février 1624, mourut le jeudi 17 mai 1675 et fut ensevelie à Payerne; Antoine, né le jeudi 4 mars 1622, mourut le 12 du même mois; Jeanne, née le vendredi 20 novembre 1626, mourut le . . . . . .; Abraham dont il sera parlé ci-dessous; Marie, née le vendredi 1 avril 1631, mourut le 5 avril 1689; Benjamin, né le dimanche 10 février 1633, voyagea hors du pays[1], épousa Delle Anne Manget de Genève; dizenier à la Palud, mourut sans enfants en 170., sa femme mourut en 1714; Pierre, né le vendredi 11 septembre 1635, mourut le dimanche 3 novembre 1639.

Abraham, né le vendredi 29 mai 1640 eut trois femmes dont Olivier n'indique pas les noms. Il alla demeurer hors du Pays de Vaud. Les Manuaux du Conseil, en date du 8 octobre 1667, portent ce qui suit: «Noble Abraham Laurent requérant d'estre establi en la chambre des Srs 200 en la place de noble Benjamin Laurent, son frère, dès quelque temps hors du pays qu'il asséroit estre mort, esconduit». (Note de Mr. B. Dumur). Les Manuaux du 28 février 1708 le mentionnent encore: «Mr. le procureur des pauvres escrira à Abraham Laurent de ne revenir pas au pays pour appréhender l'héritage de son frère puisqu'il consiste en fort peu de chose». (Note de Mr. B. Dumur). Abraham laissa un fils, Jean, lequel en 1699 demeurait à Neuchâtel, et une fille (Manuaux, 1711, 15 janvier).

Jean est non seulement le dernier des nobles Laurent que porte l'arbre généalogique d'Olivier, mais c'est le dernier dont les manuaux fassent mention. A juger d'après les extraits qui suivent Jean et sa sœur étaient tombés dans la misère:

1708. 28 février. Mr. le procureur des pauvres distribuera à Jean et Salomé (sa femme) Laurent de l'argent qu'il a entre les mains selon sa prudence pour les assister.

1708. 5 juin. Mr. le procureur des pauvres fera faire à noble Jean Laurent du linge en sorte qu'il ait six chemises et six cravates, Mr. le receveur aura

[1] Manuaux du C. de Lausanne 1666 8 mai. A noble Benjamin Laurent attestation de son lieu et origine, et *pro viatico* dix florins. D'ailleurs le secrétaire lui expédiera copie bien signée et en dhue forme de la lettre de noblesse de ses prédécesseurs. (Note de Mr. B. Dumur).

Continuant l'énumération des enfants d'Abel, nous avons: Charles; dont il sera question ci-dessous; Marie, née le mercredi 11 octobre 1689, morte le lundi 11 octobre 1693; Jeanne, née le mardi 26 mars 1690 (est. 4[1] 8, de dat. et avait été instituée héritière par le testament de noble Susanne Lamarent), morte le mardi 5 octobre 1690; Pierre, né le mardi 24 janvier 1691, eut sa part des biens selon les partages du 1er mai 1728. (Le 21 juillet 1728, le Conseil lui accorde une attestation de son extraction et origine. (Note de Mr. B. Dumas).

Charles, né le dimanche 5 mars 1692 fut compositeur et imprimeur à Lausanne. Habile sculpteur, il fit le chapiteau de la chaire du Grand-Temple de Lausanne. Fut en France en 1726. Il épousa Mlle. Elisabeth Lemaire, laquelle mourut le 15 octobre 1766. Il mourut le jeudi 6 octobre 1742.

Les enfants de Charles sont au nombre de sept: François, née le mercredi 4 février 1724, mourut le jeudi 17 mai 1772 et fut ensevelie à Payerne; Antoine, né le jeudi 4 mars 1722, mourut le 12 du même mois; Jeanne, née le vendredi 20 novembre 1720, mourut le . . . . . ; Abraham dont il sera parlé ci-dessous; Marie, née le vendredi 1 avril 1731, mourut le 5 avril 1800; Benjamin, né le dimanche 10 février 1733, voyagea hors du pays[1], épousa Dlle Anne Mangot de Genève; décédé à la Prairie, mourut sans enfants en 1764; sa femme mourut en 1774; Pierre, né le vendredi 11 septembre 1736, mourut le dimanche 3 novembre 1830.

Abraham, né le vendredi 20 mai 1640 eut trois femmes dont Olivier n'indique pas les noms. Il alla demeurer hors du Pays de Vaud. Les Mémoires du Conseil, en date du 8 octobre 1667, portent ce qui suit: «Noble Abraham Lamarent requérant d'estre estably en la chambre des Six 200 en le place de noble Benjamin Lamarent, son frère, dès quelque temps hors du pays qu'il assérait estre mort, accordait». (Note de Mr. B. Dumas). Les Mémoires de 23 février 1708 le mentionnent encore: «Mr. le procureur des pauvres escrira à Abraham Lamarent de ne revenir pas au pays pour appréhender l'héritage de son frère puisqu'il consiste en fort peu de chose». (Note de Mr. B. Dumas). Abraham laissa un fils, Jean, né le 1690 demeurait à Neuchâtel, et une fille (Mémoires, 1711, 15 janvier).

Jean est non seulement le dernier des nobles Lamarent que porte l'arbre généalogique d'Olivier, mais c'est le dernier dont les mémoires fassent mention. A juger d'après les extraits qui suivent, Jean et sa sœur étaient traités dans la misère:

1708, 23 février. Mr. le procureur des pauvres distribuera à Jean et Salome sa femme) Lamarent de l'argent qu'il a entre les mains — son se prendrons pour se vestir.

1708, 5 juin. Mr. le procureur des pauvres fera faire à noble Jean Lamarent la linge en sorte qu'il ait six chemises et six cravates. Mr. le recevreur sera

[1] Mémoires de C. de Lausanne 1690 8 mai. A noble Benjamin Lamarent attestation de son lieu et origine, et pro relative dix florins. Hallenra le secrétaire lui expédiera copie bien digne et en due forme de la lettre de noblesse de ses prédécesseurs. (Note de Mr. B. Dumas).

soin des vignes d'Abraham Laurent et en fera publier les prises avec les vignes des pauvres.

1711. 15 janvier. On surçoit la vente des vignes de noble Abraham Lorent de 15 jours pendant quel temps la demoiselle Lorent fille du dit Abraham Laurent pourra chercher les moyens de payer les hypothèques . . . . ne trouvant pas qu'elle ait raison de charger l'héritier de noble Benjamin Laurent de ces dettes. On lui laisse le droit de rechercher les autres biens de Judith Laurent s'il en a.

1714. 4 décembre. On permet à noble Jean Laurent et à sa femme de tenir une rôtisserie et vendre du pain à la Cité, moyennant que Mr. le banderet de la Cité trouve qu'il n'y ait point de danger de feu. (Note de Mr. B. Dumur).

* * *

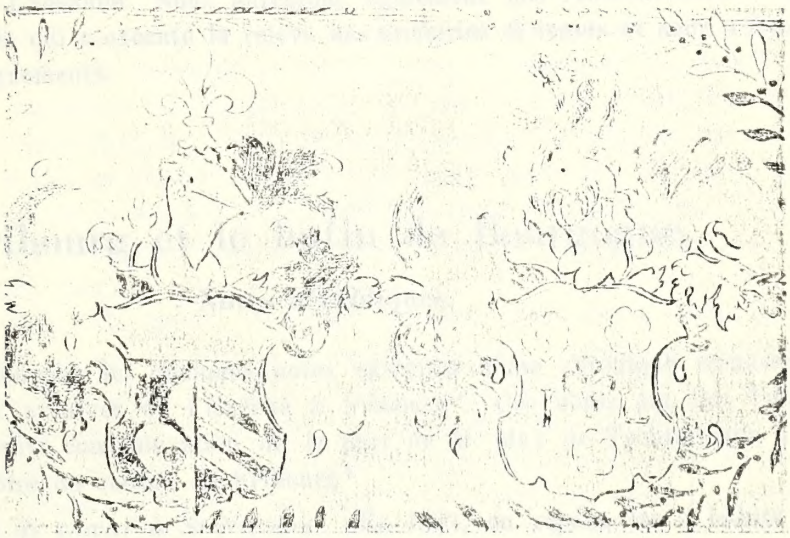


fig. 21

Ce que devint le diplôme délivré à Jean Laurent par l'empereur Sigismond, un dernier extrait des manuaux nous l'apprend:

1708. 24 janvier. Le Sr Benjamin Rossier héritier de feu noble Benjamin Laurent a remis à Mr. le banderet de la Palud la lettre de noblesse de Laurent qui luy en a donné un receu et l'a remise aujourdhuy en conseil pour estre conservé pour les Laurent. (Note de Mr. B. Dumur).

Les armes des Laurent se voient encore à Cully, elles sont peintes sur la paroi d'une pièce de l'étage supérieur de la maison portant le No 54 de la rue St-Antoine[1] et accompagnent un écu *parti, au premier de sinople à la*

[1] Sur le plan Graffenried de 1710 (Archives de Cully) cette maison est propriété d'une Dame Dumur; elle a appartenu depuis à la famille Gorgeat. Actuellement elle est à Mr. P. von Arx (communication de Mr. H. Voruz inst.: à Riez).

soin des vignes d'Abraham Laurent et en fera publier les prises avec les vignes des pauvres.

1711. 15 janvier. On surçoit la vente des vignes de noble Abraham Laurent de 15 jours pendant quel temps la demoiselle Laurent fille de dit Abraham Laurent pourra chercher les moyens de payer les hypothèques . . . se trouvant pas qu'elle ait raison de charger l'héritier de noble Benjamin Laurent de ces dettes. On lui laisse le droit de rechercher les autres biens de Judith Laurent s'il en a.

1714. 4 décembre. On permet à noble Jean Laurent et à sa femme de tenir une rôtisserie et vendre du pain à la Cité, moyennant que Mr. le lieutenant de la Cité trouve qu'il n'y ait point de danger de feu. (Note de Mr. B. Lemon).

fig. 21

Ce que devint le diplôme délivré à Jean Laurent par l'empereur, n'est mond, un dernier extrait des manuscrits nous l'apprend.

1708. 21 janvier. Le Sr Benjamin Jossier bénitier de feu noble Benjamin Laurent a remis à Mr. le lieutenant de la Judée la lettre de noblesse de Laurent qui luy en a donné un reçeu et l'a pouvoir authentiqueny en conseil pour celle conservé pour les Laurent. (Note de Mr. B. Lemon).

Les armes des Laurent se voient encore à Cholet, elles sont peintes sur la paroi d'une pièce de l'étage supérieur de la maison portant le N° 41 de la rue St-Antoine[1] et accompagnent un écu *parti*, ou *parmaux* de sinople à la

[1] Sur le plan Grafemeyer de 1710 (Archives de Cholet) cette maison est propriété d'une Dame Lemon; elle s'appelait depuis à la famille Lemon. Actuellement elle est à Mr. Pierre Ays (communication de Mr. H. Verne-Bacle à Bilan).

demi fleur de lys d'argent, au second de sinople à trois bandes d'argent, le tout abaissé sous un chef de ....; cimier une fleur de lys de .... (fig. 21).

D'après les initiales I. L. qui chargent l'écu des Laurent nous inclinons à y voir les armes de Judith Laurent, fille d'Abel, et femme d'Antoine Joly, notaire de Cully. Cette peinture fut peut-être exécutée à l'occasion de leur mariage, en tout cas postérieurement au reste de la décoration qui porte la date 1594; elle nous donnerait, si notre hypothèse se vérifiait, des armes omises par l'Armorial de Mandrot: nous n'y trouvons en effet sous le nom de Joly que des Joly de Nyon dont les armes n'ont aucun rapport avec celles que nous reproduisons.

En terminant nous tenons à exprimer à Mr. Benjamin Dumur, ancien président du Tribunal de district de Lausanne, toute notre reconnaissance pour l'obligeance avec laquelle il a mis à notre disposition ses extraits des Manuaux du Conseil de Lausanne. Nous adressons également nos remerciements à Mr. Frédéric Dubois qui a exécuté le relevé des armoiries ci-dessus et nous a fourni d'utiles renseignements.

Fribourg et le butin de Bourgogne.

Notes héraldiques.

Nous donnons ici quelques notes extraites d'une chronique manuscrite conservée aux archives de l'Evêché à Fribourg[1]. Ces notes ont fait l'objet d'une intéressante communication de la part de M. Max de Techtermann à la Société d'histoire du canton de Fribourg[2].

Habits de chœur à St-Nicolas. «En 1584, on répara les 4 habits de choeur que l'on a du duc de Bourgogne. Il en coûta 50 écus à 25 batz de Constance l'écu, ce qui fut compté pour 300 livres. — Je pense que ces 4 habits étaient la chape et les deux tuniques que nous voyons toutes les années à la procession, le jour de la bataille de Morat et de Grandson, et que la 4me aura été la chasuble qui, ayant beaucoup plus servi que les autres, sera entièrement usée».

[1] Ce volumineux manuscrit, qui porte au dos le titre de *chronique fribourgeoise* renferme pêle-mêle une foule de notes, documents, vieux comptes, récits et chroniques sur toute espèce de sujets, copiés ou rédigés par divers auteurs qui paraissent les avoir tirées, du moins pour la plupart, des archives d'Etat de Fribourg. Ces auteurs y ont aussi inséré beaucoup de souvenirs personnels qui présentent un certain intérêt. Les notes reproduites ci-dessus sont comme perdues dans un grand cahier intercalé au folio 190 de la chronique. Ce cahier a pour titre: *Extrait du rolle de la taille ou contribution imposée l'année 1555 sur tout le canton pour l'acquisition du comté de Gruyère ..... 1770*, voir surtout les folios 22, 23 et 24 de ce cahier. Nous en devons la copie à M. l'abbé Fr. Ducrest.

[2] Séance du jeudi ajouter 12 novembre 1903.

leur fleur de lys d'argent, au sceau de simple à trois bandes d'argent, le tout abrisse sous un chef de ..... : cimier une fleur de lys de .... (fig. 21).

D'après les initiales I. L. qui chargent l'écu des Lauvent nous inclinons à y voir les armes de Judith Lauvent, fille d'Ami, et femme d'Antoine Jaly, notaire de Cully. Cette peinture fut peut-être exécutée à l'occasion de leur mariage, en tout cas postérieurement au reste de la décoration qui porte la date 1591; elle nous donnerait, si notre hypothèse se vérifiait, des armes omises par l'Armorial de Mandrot: nous n'y trouvons en effet sous le nom de Jaly que des Jaly de Nyon dont les armes n'ont aucun rapport avec celles que nous reproduisons.

En terminant nous tenons à exprimer à Mr. Théophile Dunant, ancien président du Tribunal de district de Lausanne, toute notre reconnaissance pour l'obligeance avec laquelle il a mis à notre disposition ses extraits des Manuaux du Conseil de Lausanne. Nous adressons également nos remerciements à Mr. Frédéric Dubois qui a exécuté le relevé des armoiries ci-dessus et nous a fourni d'utiles renseignements.

Fribourg et le butin de Bourgogne.

Notes héraldiques.

Nous donnons ici quelques notes extraites d'une chronique manuscrite conservée aux archives de l'Evêché à Fribourg[1]. Ces notes ont fait l'objet d'une intéressante communication de la part de M. Max de Techtermann à la Société d'histoire du canton de Fribourg[2].

Après de chaux à Sa Vérolas. «En 1476, on réparas les à Jaulais de Bourgogne que l'on a du due de Bourgogne. Il on costa bo dans à 25 lutz de Constance l'écu, ce qui fut compté pour 200 livres. — Je pense que ces habits étaient la cuirasse et les deux tunques que nous voyons toutes les années à la procession, le jour de la bataille de Morat et de Grandson, et que la tunique été la chasuble qui, ayant beaucoup plus servi que les autres, sera différemment usée».

[1] Ce volumineux manuscrit, qui porte au dos le titre de «Chronique Fribourgeoise tirée pêle mêle des faits de notes, documents, titres, comptes», traite de chroniques sur toutes sortes de sujets, rédigées ou relatées par divers auteurs qui paraissent les avoir tirées, du moins en la plupart, des archives d'Etat de Fribourg. Ces auteurs y ont consignés beaucoup de souvenirs personnels qui présentent un certain intérêt. Les notes rédigées ci-dessus sont comme perdues dans un grand cahier intercalé au folio 160 de la chronique. Ce cahier a pour titre: Extrait de valle de la Valle ou conservation Impresée Fribourg 1655 sur fond de notre pour l'occupation du comté de Gruyère ..... 1776, voir surtout les folios 22, 23 21 de ce cahier. Nous en devons la copie à M. Tobie Ro, Bourgeat.

[2] Séance de jeudi après 12 novembre 1903.

«On avait rapporté de la bataille de Grandson une couverte appelée *drap* de velour noir brodée en or, que Jacob Arsent, maître de la fabrique soit maire de l'église de Saint Nicolas a achetée et payée à Vulli Techtermann, maître du butin, 50 livres, qui faisaient alors 18 écus d'or et $^2/_3$, qui font 51 écus et quelques batz à présent (1770). Le dit recteur de la fabrique fit pour la payer une quête qui produisit 53 livres et quelques sols».

«Outre ces effets, il eut une tapisserie que le dit recteur paya au capitaine Petermann de Faucigny 24 livres. Apparemment, il n'aura pas payé ces pièces bien cher, parce qu'on n'en connaissait ici guère mieux le mérite que le soldat suisse ne connaissait la valeur du gros diamant de Charles le Téméraire qu'il trouva sur le champ de bataille après la victoire de Grandson et qu'il vendit à un prêtre pour un florin du Rhin».

Ces trois chapes aux armes de Bourgogne sont conservées aujourd'hui au Musée de Fribourg. On a toujours supposé qu'elles avaient été taillées dans un grand drap acheté du butin de Morat par la Fabrique de St-Nicolas. M. de Techtermann est persuadé que cette théorie est fausse et il a trouvé de preuves qui la détruisent. Il est persuadé que ces 3 chapes étaient des manteaux de grands dignitaires de l'Ordre de la Toison-d'or. Ils auraient été primitivement rouge si l'on en croit la chronique du XVIIe siècle dite chronique Raemy. Un inventaire de la sacristie de la collégiale de St-Nicolas, dressé à la fin du XVe siècle, dit positivement que ces chapes ont été prises à Morat «*3 capas que conquiste fuerunt ante Muretum*».

Butin de Morat. «Fribourg remporta entre autres butins de la bataille de Morat un bon nombre de bannières, drapeaux et guidons, que l'on suspendit et étala en trophées à l'église de St Nicolas comme on le fait ailleurs, et c'est après en avoir tiré les portraits sur un grand volume de parchemin soit de vélin qui est aux archives de la Chancellerie dans lequel sont aussi les portraits des prédits habits sacerdotaux, les tapisseries et peut-être aussi la prédite couverte de velour noir brodée. Cet ouvrage là est un chef-d'oeuvre de miniature».

Ce recueil, «le Fahnenbuch» est conservé actuellement au Archives d'Etat de Fribourg. Plusieurs de ses planches ont été publiées dans le Fribourg artistique. Il a fait l'objet d'une étude spéciale avec description complète de toutes les planches, de M. Ch. Stajessi dans le volume de 1903 de cette même publication. La plupart de ces drapeaux provenaient du butin bourguignon et des campagnes d'Italie.

«Ces étendards, bannières et guidons sont restés ainsi suspendus dans l'église jusqu'en 1648 qu'on l'a reblanchie et dorée, comme on l'a fait pour la seconde fois entre les années 1750 à 1760».

«En 1648, on avait retiré ces pièces du trophée dans une grande caisse ou garde-robe fermée derrière les grandes orgues. Quand on vint depuis à refaire les orgues et la tribune, après ce second blanchissage de l'église, on a délogé cette caisse et ces pièces de trophée».

«Ceux qui avaient vu ce dépôt ou qui en avaient connaissance ont demandé des nouvelles de son sort. Ils se sont adressés pour cela à ceux qui semblaient

«On avait rapporté de la bataille de Grandson une couverte appelée drap de velour noir brodée en or, que Jacob Aysaut, maître de la fabrique son maître de l'église de Saint Nicolas a acheté et payée à Vitli Tschiterman, maître de bataille, 50 livres, qui faisaient alors 18 écus d'or et ½, qui font 51 écus et quelques batz à présent (1770). Le dit recteur de la fabrique fit pour la jarre une quête qui produisit 53 livres et quelques sols».

«Outre ces effets, il est une inscrite que le dit recteur paya au sergeant Petermann de Bauligny 21 livres. Apparemment, il n'aura pas bien ces pièces bien clair, parce qu'on n'en connaissait ici guère mieux le mérite que le soldat suisse ne connaissait la valeur du gros diamant de Charles le Téméraire qu'il trouva sur le champ de bataille après la victoire de Grandson et qu'il vendit à un prêtre pour un florin du Rhin».

Ces trois chapes aux armes de Bourgogne sont conservées aujourd'hui au Musée de Fribourg. On a toujours supposé qu'elles avaient été utilisées dans un grand drap mortuaire de bataille de Morat par la Fabrique de St Nicolas. M. de Tschiterman est persuadé que cette théorie est fausse et il a trouvé de preuves qui la détruisent. Il est persuadé que ces 3 chapes étaient des manteaux de grands dignitaires de l'Ordre de la Toison-d'or. Ils auraient été primitivement rouge si l'on en croit la chronique du XVIIe siècle dite chronique Bacon. Un inventaire de la sacristie de la collégiale de St Nicolas, dressé à la fin du XVe siècle, dit positivement que ces chapes ont été prises à Morat «et cuyes que compyste Jherrat mair Murtyum».

Entre de Morat, «Fribourg remporta entre autres butins de la bataille de Morat un bon nombre de bannières, drapeaux et guidons, que l'on généralement et étala en trophées à l'église de St Nicolas comme on le fait ailleurs, et c'est après en avoir tiré les portraits sur un grand volume de parchemin soit de vélin qui est aux archives de la Chancellerie dans lequel sont aussi les portraits des prélats habits accordotaux, les tapisseries et peut-être aussi la prélate couverte de velour noir brodée. Cet ouvrage là est un chef-d'œuvre de miniature».

Ce recueil, «le Fahnenbuch» est conservé actuellement au Archives d'Etat de Fribourg. Plusieurs de ses planches ont été publiées dans le Fribourg artistique. Il a fait l'objet d'une étude spéciale avec description complète de toutes les planches, de M. Ch. Stajessi dans le volume de 1908 de cette même publication. La plupart de ces drapeaux provenaient du butin bourguignon et des campagnes d'Italie.

«Ces étendards, bannières et guidons sont restés ainsi suspendus dans l'église jusqu'en 1618 qu'on l'a rebâtonné et décoré, comme on l'a fait pour la seconde fois entre les années 1750 à 1760».

«En 1648, on avait retiré ces pièces de trophée dans une grande caisse en gazée-role fermée derrière les grandes orgues. Quand on vint depuis à refaire les orgues et la tribune, après ce second blanchissage de l'église, on a déloqué cette caisse et ces pièces de trophées».

«Ceux qui avaient vu ce dépôt ou qui en avaient connaissance ont demandé des nouvelles de son sort. Ils se sont adressés pour cela à ceux qui semblaient

ne pas devoir l'ignorer, mais auraient dû le retirer d'office si on ne le pouvait plus laisser dans le même endroit, mais toutes les perquisitions furent inutiles. Si ceux-là ne peuvent en donner aucun indice, ne peut-on pas les taxer d'une négligence inexcusable? S'ils ne veulent pas en donner, de quoi ne peut-on pas les soupçonner? Je laisse l'homme de probité, pour peu de goût qu'il ait pour l'antiquité et la moindre étincelle d'amour pour la gloire de sa patrie, juger de la perte de semblables monuments etc. etc.»

«Il pourrait se faire que ces drapeaux ont été mis dans une caisse ou dans plusieurs, remis à un ouvrier pour les porter peut-être à la Chancellerie ou un domestique qui les aura reçus, les aura remisés sur le galetas, en aura dit quelque chose au chancelier qui peut l'avoir oublié, ou à un domestique du Hoof qu'un Baumeister peut avoir aussi bien oublié qu'un Abholtz dans une forêt, que les ouvriers du Hoof vendent. Ou ils peuvent aussi avoir été portés dans un arsenal où un ratasseur d'armes peut les avoir retirés sans autre consigne. J'espère qu'ils se retrouveront un jour par quelqu'un qui ne les cherchera pas: mais, s'il est bête comme les autres, il est vrai qu'ils risquent s'être cachés dans l'ignorance encore fort longtemps».

On a accusé faussement les troupes françaises de s'être emparées de ces trophées en 1798 lors de la prise de Fribourg. Suivant M. de Techtermann il se peut que l'une ou l'autre de ces tentures en particulier une tunique de héraut d'armes aux armes de Châlons et celle que le maître de la fabrique de la collégiale de St-Nicolas avait achetée au capitaine Petermann de Faucigny, se trouvent actuellement au Musée de Berne.

«Je parlerai encore de monuments antiques provenant de la bataille de Morat. Ce sont des boucliers de bois cloués à une poutre du plafond de l'entrée de l'abbaye des tanneurs de l'Auge. Leur provenance est assez indiquée par les marques armoriales qui y sont peintes. Toute espèces de légendes et de traditions ont surgi à propos de ces boucliers».

«L'année dernière (1769), un de ces boucliers étant tombé ou du moins menaçant de tomber, je l'ai fait apporter chez moi pour le faire voir à quelques ouvriers menuisiers connaisseurs et savoir de quel bois il était. Ils ne se sont pas trouvés d'accord, les uns disaient que s'était du peuplier: d'autres, disant que le bois de peuplier ne durait pas si longtemps sans pourrir, prétendaient que c'était du tilleul, soit de l'orme blanc, qui se laisse facilement travailler et tient plus longtemps contre la vermine et la corruption. J'opine pour ce dernier, parce que ce bois se laisse facilement travailler, bien qu'il soit extrêmement sec».

Description de ces boucliers. «Hauts de près de 4 pieds, épais de 9 lignes, pointus au bout inférieur armé d'une pointe de fer pour le planter en terre. Concavés à l'extérieur comme la fonde fendue d'un arbre, excavés intérieurement contre l'homme, deux courroies dans cette cavité distantes presque de deux coudées pour y passer le bras, un coussin soit un petit matelas cloué entre ces deux courroies, apparemment pour garantir le coude du porteur de se froisser dans la marche».

pas devoir l'ignorer, mais auraient dû le retirer d'office si on ne le pouvait
s laisser dans le même endroit, mais toutes les perquisitions furent nulles.
eux là ne peuvent en donner aucun indice, ne peut-on pas les taxer d'une
ligence inexcusable? S'ils ne veulent pas en donner, de quoi ne peut-on pas
soupçonner? Je laisse l'homme de probité, pour peu de cœur qu'il ait pour
tiquité et la noblesse ethnicelle d'amour pour la gloire de sa patrie, juger de
perte de semblables monuments etc. etc.»

«Il pourrait se faire que ces drapeaux aient été mis dans une maison ou
s planeiers, rendu à un ouvrier pour les porter peut-être à la Chancellerie
un domestique qui les aura reçus, les aura remisés sur le plafond, un autre dit
que chose au chancelier qui peut l'avoir oublié, ou à un domestique du Hôtel
n Bannoisier peut avoir aussi bien oublié qu'un Abbolla dans une forêt,
les ouvriers du Hôtel vendent. Ou ils peuvent aussi avoir été portés dans
arsenal où un ratassour d'armes peut les avoir retirés sans autre conséquence.
pérer qu'ils se retrouveront un jour par quelqu'un qui ne les chercherait pas
s, s'il est bête comme les autres, il est vrai qu'ils risquent s'être rendus
s l'ignorance encore fort longtemps».

On a accusé faussement les troupes françaises de s'être emparées de ces
bées en 1795 lors de la prise de Fribourg. Suivant M. de Vockinhausen il
ent que l'une ou l'autre de ces lentures en particulier une tunique de lévant
mes aux armes de Châlons et celle que le maître de la fabrique de la
ègiale de St-Nicolas avait achetée au capitaine Pelermann de Fanchigny, se
vent actuellement au Musée de Berne.

«Je parlerai encore de monuments antiques provenant de la bataille de
at. Ce sont des bouclier de bois cloués à une poutre du plafond de l'ancre
'abbaye des tanneurs de l'Auge. Leur provenance est assez indiquée par
nurques armoriales qui y sont peintes. Toute espèces de légendes et de
itions ont surgi à propos de ces bouclier».

«L'année dernière (1769), un de ces bouclier étant tombé en du moins
ant de tomber, je l'ai fait apporter chez moi pour le faire voir à quelques
ciers menuisiers connaisseurs et savoir de quel bois il était. Ils ne se sont
trouvés d'accord, les uns disaient que c'était du peuplier d'autres, disant
le bois de peuplier ne durait pas si longtemps sans pourrir, prétendaient
c'était du tilleul, soit de l'orme blanc, qui se laisse facilement travailler
tient plus longtemps contre la vermine et la corruption. J'opine pour ce
ier, parce que ce bois se laisse facilement travailler, bien qu'il soit extrême
t sec».

Description de ces bouclier. «Haut de pied de 4 pieds, large de 2
es, pointus au bout inférieur armé d'une pointe de fer pour le planter en
e. Concavée à l'extérieur comme la fonde ronde d'un arbre, extrêmement
eurement contre l'homme, deux courroies dans cette cavité distantes presque
ux coudées pour y passer le bras, un coussin soit un petit matelas cloué
e ces deux courroies, apparemment pour garantir le coude du portant de
rosser dans la marche».

Ornements. «Ces boucliers sont couverts d'une peau fine chamoisée de mouton collée à l'intérieur comme à l'extérieur, une croix rouge soit gueule en sautoir à l'extérieur aboutissant aux quatre coins. Quatre fusils, autrement briquets (batte-feu en patois), d'or, cantonés, joignant chacun à un caillou soit pierre à feu sable, jettent des étincelles soit des flammes. Ces deux pièces forment, par leur suite alternée, le colier de l'Ordre des Chevaliers de la Toison d'Or, institué par le duc de Bourgogne Philippe le Bon le 10 Janvier 1430 pendant la solennité de son mariage. Charles le Hardi a été le premier chef de cet Ordre après la mort de son père. Depuis ce prince, la maîtrise de l'Ordre a passé aux rois d'Espagne qui en sont encore les chefs [1]. Ces boucliers ne peuvent pas être plus récents que de la bataille de Morat. Il y a eu, dans le piquet commandé par Jacques Felga 11 soldats détachés de la compagnie des Tanneurs, qui auront, à leur retour, probablement rapporté ces boucliers et les auront déposés comme trophées dans leur auberge».

Usage de ces boucliers. «Ils ne devaient pas servir à la cavalerie; la pointe de fer dénote qu'ils devaient être fichés en terre et qu'ainsi ils se soutenaient d'eux-mêmes pour que le soldat eût les bras libres, afin que, ayant un genoux à terre, il pût tirer de son arquebuse ou de son arbalète, tout en étant à couvert. Chaque soldat du front d'un bataillon ayant ainsi son bouclier devant lui, ce bataillon était couvert comme d'un parapet, résistant aux piques et aux traits d'arbalètes des Suisses qui ne maniaient pour lors encore que peu d'armes à feu. Ces boucliers pouvaient encore résister à la balle des fusils et de la façon que l'on charge aujourd'hui, à moins que ce ne fût, comme on dit, à brûle-pourpoint. Celui que je me suis fait apporter a quelques trous et des nervures qui marquent qu'il a été attaqué aux premiers usages qu'on en a faits».

D'après M. de Techtermann cette description permet de conclure que ce sont des pavois de fantassins tels qu'ils sont décrits dans Viollet-Le-Duc.

On ignore tout à fait ce qu'ils sont devenus. Un pavois analogue de forme et d'ornementation, bien que de plus petites dimensions, se trouve au Musée de Berne.

Les armes de l'évêque Guillaume de Menthonay

à la cathédrale de Lausanne.

Par Fréd. Th. Dubois.

Il existe à l'extérieur de la cathédrale de Lausanne, dans l'angle rentrant du transept sud et de la nef, trois culs de lampe A, A, A (fig. 23) exécutés suivant le même modèle, représentant un petit ange aux ailes étendues et tenant devant lui un écu, portant une croix de St-André ou sautoir accompagné de quatre coquilles de St-Jaques (fig. 22) [2].

[1] L'auteur de ces notes aurait pu ajouter que depuis l'extinction de la maison d'Autriche en Espagne, le chef de la branche allemande de cette dynastie jouit du même privilège (J. G.).

[2] Ce plan et ce dessin ont été faits pour les Archives héraldiques par Mr B. Recordon, architecte. Nous lui exprimons ici nos remerciements.

Cuirasses. «Ces bonnières sont couvertes d'une peau blue chamoisée de manière collée à l'intérieur comme à l'extérieur, une croix rouge sort grande en sautoir à l'extérieur aboutissant aux quatre coins. Quatre fiches, surtout brunies (battu fer en patois), d'or, montées, joignant chacun à un collier cent pierre à feu sable, jettent des étincelles sous des flammes. Les deux pieces formant, par leur suite alternée, le collier de l'Ordre des Chevaliers de la Toison d'Or, institué par le duc de Bourgogne Philippe le Bon le 10 Janvier 1430 pendant la solennité de son mariage. Charles le Hardi a été le premier chef de cet Ordre après la mort de son pere. Depuis ce prince, la maîtrise de l'Ordre a passé aux rois d'Espagne qui en sont encore les chefs[1]. Ces bonnières ne pouvant pas être plus récentes que de la bataille de Morat. Il y a eu, dites le piquet commandé par Jacques Folgo 11 soldats détachés de la compagnie des Tannenrs, qui auront, à leur retour, probablement rapporté ces bonnières et les auront déposées comme trophées dans leur auberge».

Usage de ces bonnières. «Ils ne devaient pas servir à la cavalerie: la pointe de fer dénote qu'ils devaient être fichés en terre et qu'ainsi ils se soutenaient d'eux-mêmes pour que le soldat eût les bras libres, afin que, ayant mis genoux à terre, il pût tirer de son arquebuse ou de son arbalète, tout en étant à couvert. Chaque soldat du front d'un bataillon avant ainsi son bonnière devant lui, ce bataillon était couvert comme d'un parapet, résistant aux piques et aux traits d'arbalètes des Suisses qui ne manaient pour leurs ennemis que peu d'armes à feu. Ces bonnières pouvaient encore résister à la balle des fusils et de la façon que l'on charge aujourd'hui, à moins que ce ne fût, comme on dit, à brûle-pourpoint. Celui que je me suis fait apporter a quelques trous et des nervures qui marquent qu'il a été attaqué aux premiers usages qu'on en a faits.

D'après M. de Tscharnaman cette description permet de conclure que ce sont des pavois de fantassins tels qu'ils sont décrits dans Viollet-le-Duc.

On ignore tout à fait ce qu'ils sont devenus. Il pavois analogue de forme et d'ornementation, bien que de plus petites dimensions, se trouve au Musée de Berne.

Les armes de Février Guillaume de Montlouny
à la cathédrale de Lausanne.

Par Fred. Th. Dubois.

Il existe à l'extérieur de la cathédrale de Lausanne, dans l'angle rentrant du transept sud et de la nef, trois cuis de tombe (fig. 4, 5, 6) (fig. 22) [illegible] suivant le même modèle, représentant un guerrier armé aux allures étendues et tenant devant lui un écu, portant une croix de St-André ou sautoir accompagné de quatre coquilles de St-Jaques (fig. 22)[2].

[1] L'auteur de ces notes aurait pu ajouter que depuis l'extinction de la maison d'Autriche en Espagne, le chef de la branche aînée de cette dynastie, [illegible] (L. G.).

[2] Ce plan et ce dessin ont été faits pour la Société d'histoire [illegible] par M. R. Recordon, architecte. Nous lui exprimons ici nos remerciements.

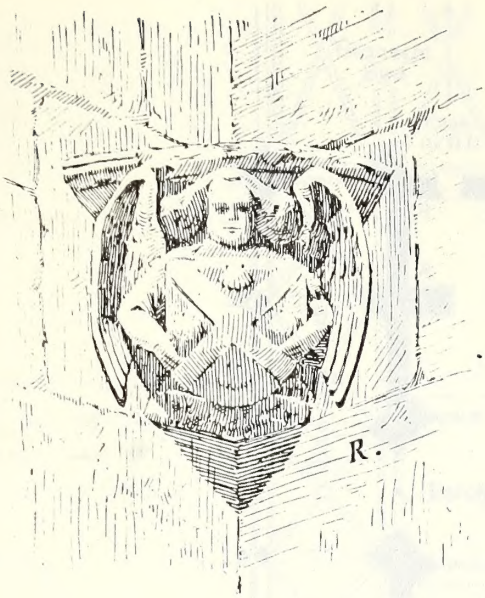


fig. 22

Quelles sont ces armes? Si nous consultons l'armorial du Pays de Vaud par de Mandrot nous trouverons que ces armes sont celles des Menthonay, ancienne famille de Savoie dont un seul membre a joué un rôle dans le Pays de Vaud: Guillaume de Menthonay, évêque de Lausanne.

En effet si nous examinons les monnaies émises sous l'épiscopat de cet évêque nous y trouverons les mêmes armes (fig. 24). Il y est représenté assis sur un siège gothique, coiffé de la mitre, revêtu de l'aube, de la chasuble et du pallium, de sa main gauche il tient la crosse, le volute tourné contre lui, de l'autre main il bénit, devant ses genoux est posé l'écu à ses armes (fig. 25)[1]. Sur le revers de ses monnaies nous trouvons une intéressante combinaison de ses armes et de la croix qui est habituellement sur les monnaies épiscopales (fig. 26 et 27).

Le seul document ancien nous donnant les émaux de ces armoiries est l'armorial manuscrit de Mulinen à Berne. Ils sont: de gueules au sautoir d'argent accompagnée de quatre coquilles de St-Jaques du même.

Guillaume de Menthonay avait été élu évêque de Lausanne le 7 août 1394[2].

Comme nous l'avons dit plus haut Guillaume de Menthonay appartenait à une très ancienne famille de Savoie[3], qui avait déjà donné plusieurs hommes de marque à l'Eglise. Nous citerons: Aymon de Menthonay évêque de Genève vers 1269 et Jaques de Menthonay camérier du pape Clément VII et cardinal en 1383.

---

[1] Nous devons cette petite reconstitution, exécutée d'après les différentes monnaies de Guillaume de Menthonay, à l'obligeance de M. J. Gruaz, adjoint au Musée cantonal d'Archéologie.

[2] Hierarchia catholica medii aevi. par le P. C. Heubel. Munster 1898, T. I p. 309.

[3] voir: Armorial et Nobiliaire de l'ancien duché de Savoie, par le comte E. Amédée de Foras, art. de Menthonay Tome III 471.

fig. 22

Quelles sont ces armes? Si nous consultons l'armorial du Pays de Vaud de Mandrot nous trouverons que ces armes sont celles des Montbonnay, ou famille de Savoie dont un seul membre a joué un rôle dans le Pays de : Guillaume de Montbonnay, évêque de Lausanne.

En effet si nous examinons les monnaies émises sous l'épiscopat de cet e nous y trouverons les mêmes armes (fig. 24). Il y est représenté assis n siège gothique, coiffé de la mitre, revêtu de l'aube, de la chasuble et illium, de sa main gauche il tient la crosse, le volute tourné contre lui, utre main il bénit, devant ses genoux est posé l'écu à ses armes (fig. 25). e revers de ces monnaies nous trouvons une intéressante combinaison de rmes et de la croix qui est habituellement sur les monnaies épiscopales 6 et 27).

Le seul document ancien nous donnant les armes de ces armoiries est rial manuscrit de Malinès à Berne. Ils sont: de gueules au sautoir d'or accompagnés de quatre coquilles de St-Jacques du même.

Guillaume de Montbonnay avait été élu évêque de Lausanne le 7 août 1394.[1] Comme nous l'avons dit plus haut Guillaume de Montbonnay appartenait très ancienne famille de Savoie[2], qui avait déjà donné plusieurs hommes rque à l'Eglise. Nous citerons: Aymon de Montbonnay évêque de Genève 250 et Jaques de Montbonnay camérier du pape Clément VII et cardinal 3.

Nous devons cette petite reconstitution, exécutée d'après les différentes monnaies de ne de Montbonnay, à l'obligeance de M. J. Grenat, adjoint au Musée cantonal d'archéologie Hierarchie catholique medii aevi, par le P. C. Eubel, Monster 1898, T. I p. 300. rot: Armorial et Nobiliaire de l'ancien duché de Savoie, par le comte E. Amédée de art. de Montbonnay Tome III 171.

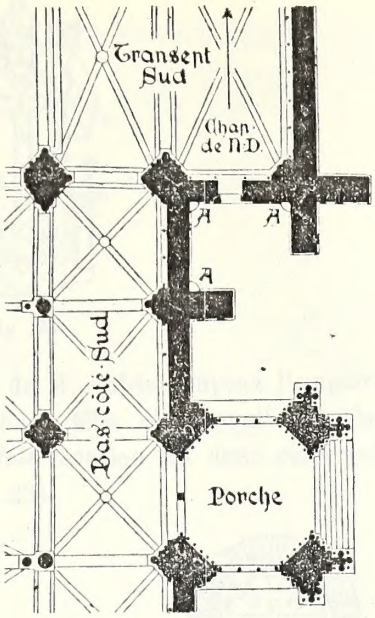


fig. 23

Son père était noble N. de Menthonay [1] et sa mère Nicolette fille de n. Mermet de Langin [2].

Guillaume de Menthonay avait un frère, sur lequel nous ne possédons pas de détails, et une sœur, Marguerite, dame de Turchet en Savoie et femme de Pierre de St-Jeoire, seigneur de Beaucroissant. Elle fut son héritière.

fig. 24
Demi Gros, ou 6 deniers (avers)

L'histoire de l'épiscopat de Guillaume de Menthonay se trouve dans les «Mémoires historiques sur l'évêché de Lausanne», par Schmitt auxquelles nous renvoyons nos lecteurs. Nous rappellerons que c'est à cet évêque que l'on doit la construction du château de Lausanne. Commencée peu avant sa mort elle fut terminée par son successeur, Guillaume de Challant dont les armoiries décorent encore actuellement les façades de ce château.

Dans son testament daté de 1406 Guillaume de Menthonay demande à être inhumé dans la chapelle qu'il a fait construire et qui n'est pas encore terminée, qui se trouve devant la porte par laquelle on entre dans la cathédrale du côté de la chapelle de Ste-Marie: *Corpus suum vult et elegit poni et intumulari infra capellam suam novam et nondum finitam, quam ordinavit et ordinat opere et effectu compleri, quae sita est ante portam per quam introitur ecclesiam Beate Mariae lausannensis tendendo versus et prope capellam Beatae Mariae et in eamdem capellam sepulturam suam fieri vult et ordinat secundum statum et conditionem ipsius* . . . . . [3].

[1] ibid.

[2] ibid.: Tome III art. de Langin page 235.

[3] Archives cantonales vaudoises. Baillage de Lausanne, No 2501, T. XIV, anno 1406.

fig. 23

Son père était noble N. de Menthonay[1] et sa mère Nicolette fille de n. Mermet de Langin[2].

Guillaume de Menthonay avait un frère, au lequel nous ne pensons pas de détails, et une sœur, Marguerite, dame de Turchy en Savoie et femme de Pierre de St-Jeoire, seigneur de Beauverissant. Elle fut son héritière[3].

fig. 24
Ancien sceau, en n. de pierre (avers) château.

L'histoire de l'épiscopat de Guillaume de Menthonay se trouve dans les «Mémoires» historiques sur l'évêché de Lausanne, par Schmitt, marquelles nous renvoyons nos lecteurs. Nous rappellerons que c'est à cet évêque que l'on doit la construction du château de Lausanne. Commencée peu avant, sa mort elle fut terminée par son successeur. Guillaume de Challant. Mais les armoiries décorant encore actuellement les façades de ce château.

Dans son testament daté de 1406 Guillaume de Menthonay demande à être inhumé dans la chapelle qu'il a fait construire et qui n'est pas encore terminée, qui se trouve devant la porte par laquelle on entre dans la cathédrale du côté de la chapelle de St-Marie: Corpus suum volo et eligo pro ut in tumulari fieri ordinari opere et ejusdem complere, quae ejus est nata proxima per ipsum interiorem ecclesiam Dictae Mariae Lausannensis tumulando ecclesiae et capelle supradictae Dictae Mariae et in eadem capellam sepelirunt sedum Dei voli et ordinat secundum statum et consideration ipsius. ...[4].

[1] Ibid.
[2] Ibid. : Tome III art. de Langin page 355.
[3] Archives cantonales vaudoises. Bailliage de Lausanne, No 2801, T. XIV, année 1402.

fig. 25

Grâce aux savantes recherches de M. l'abbé Dupraz l'emplacement de la chapelle de Ste-Marie est maintenant fixé. Elle se trouvait sous la tourelle du transept sud. La porte dont il est fait mention est donc celle qui s'ouvre du côté du porche des Apôtres (voir fig. 23).

fig. 26
¼ de denier ou Trésol ou 3 deniers (revers)

fig. 27
Demi Gros ou 6 deniers (revers)

Les trois consoles armoriées dont nous venons de parler sont donc les restes de la chapelle mentionnée dans le testament de l'évêque. Elles étaient destinées évidemment à recevoir les nervures d'une voûte recouvrant cette chapelle.

Le 8 Juillet 1406 Guillaume de Menthonay fut tué par un de ses serviteurs, au château de Lucens et d'après la chronique dite de Moudon il fut enseveli devant la petite porte, devant la chapelle de Ste-Marie .... *et corpus ejus fuit portatum apud Lausannam die decima ejusdem mensis et sepultum ante parvam portam prope capellam sanctae Mariae*[1].

Nous sommes donc bien là en présence des restes de la chapelle, et des armoiries de Guillaume de Menthonay évêque de Lausanne.

Heraldik in Kunst und Kunstgewerbe.

Ein moderner Totenschild. Für ein langjähriges Mitglied unserer Gesellschaft, das schon durch zahlreiche Aufträge das heraldische Kunstgewerbe in unserm Lande unterstützt hat, wurde in diesem Winter ein grösseres Schnitzwerk vollendet, das wir auf Wunsch des Verfertigers hier im Bilde wieder-

[1] Mémorial de Fribourg, Tome III, page 359.

fig. 26

Grâce aux savantes recherches de M. l'abbé Tappaz l'emplacement de la chapelle de Ste-Marie est maintenant fixé. Elle se trouvait sous le bénitier du bas côté sud. La porte dont il est fait mention est donc celle qui s'ouvre du côté du porche des Apôtres (voir fig. 24).

fig. 26
Sceau de Tréfaul au 3 denier de la denier (revers)

fig. 27
Sceau d'Aymon au 6 denier (revers)

Les trois consoles armoriées dont nous venons de parler sont donc les seules de la chapelle mentionnée dans le testament de l'évêque. Elles étaient précédées évidemment à recevoir les nervures d'une voûte recouvrant cette chapelle.

Le 3 Juillet 1406 Guillaume de Menthonay fut tué par un de ses serviteurs, au château de Lucens et d'après la chronique dite de Mandon il fut enseveli devant la petite porte, devant la chapelle de Ste Marie. . . . et corpus illius sepultum fuit apud Lausannam ante divinum cimiterium versus et subtus unum parvum portum prope capellam sancte Marie[1].

Nous sommes donc bien là en présence des restes de la chapelle et des entrailles de Guillaume de Menthonay évêque de Lausanne.

Heraldik in Kunst und Kunstgewerbe.

Ein moderner Totenschild. Für ein langjähriges Mitglied unserer Gesellschaft, das schon durch zahlreiche Aufträge der heraldischen Kunstgewerbe unserm Lande unterstützt hat, wurde in diesem Winter ein prächtiges Schildlein vollendet, das wir auf Wunsch des Verfertigers hier im Bilde wieder-

[1] Mémorial de Fribourg, Tome III, page 559.

Fig. 28

geben. Der hölzerne Schild zeigt in Anlehnung an die deutschen Totenschilde ein Vollwappen in kräftigem Relief und rings herum in sicherem Schnitt eine dekorativ gehaltene Schriftzeile. Für Zünfte, Vereine und Gesellschaften böte sich Gelegenheit, bei Herrn Streuli-Bendel heraldischen Zimmerschmuck ähnlichen Charakters erstellen zu lassen. Sein Atelier sei hiemit Freunden der Wappenkunst empfohlen.

Bücherchronik.

La Revue Héraldique, historique et nobiliaire fondée en 1862 (8 rue Daunier, Paris XVI).

Die vielseitige Pariser Monatsschrift, die unter diesem Titel, redigiert von Vicomte de Mazières-Mauléon, erscheint, hat heuer ihren 18. Band begonnen. Er ist, wie seine Vorgänger, ungemein reich an interessanten Mitteilungen. Heben wir aus dem Stoff, der unsere Leser vorab interessiert, hervor die Liste

Fig. 35.

geben. Der höfische Schild zeigt in Anlehnung an die dänischen Turnierschilde ein Vollwappen in kräftigem Relief und ringsherum in stilisiertem Schmuck eine dekorativ gehaltene Schriftzeile. Für Zünfte, Vereine und Gesellschaften bietet sich Gelegenheit, bei Herrn Stromil-Handel hervorragenden Kunstgegenstände für, lieben Charakters erstellen zu lassen. Sein Atelier sei hiemit Freunden der Wappenkunst empfohlen.

Bücherbrunnen

La Revue Héraldique, historique et nobiliaire fondée en 1892 (8, rue Hammier, Paris XVI).

Die vielseitige Pariser Monatsschrift, die unter diesem Titel, redigiert von Vicomte de Maxiéres-Maulden, erscheint, hat immer ihren 18. Band begonnen. Er ist, wie seine Vorgänger, ungemein reich an interessanten Mitteilungen. Haben wir aus dem Stoff, der unsere Leser vorab interessiert, hervor die Liste

der französischen Refugianten des Jahres 1793; dieses Verzeichnis dürfte für viele jetzt in Deutschland ansässige Familien von grossem Werte sein. Die Revue gibt ausser ihrem historischen, heraldischen, genealogischen Text und der Bücherchronik auch einen Zivilstand des französischen Adels und eine Chronique mondaine heraus, ferner Übersichten über hervorragende, unser Fach betreffende Auktionen, über Orden und Ordensverleihungen. Die Januarnummer behandelt u. a. das Vorkommen der Fledermaus in der Heraldik, deren Rolle im Schild der Stadt Valencia wir s. Z. in diesem Archiv erwähnt haben; die Märznummer bringt eine Arbeit über japanische Heraldik, die manchen unserer Leser interessieren dürfte. Im Aprilheft belehrt uns Vicomte de Mazières-Mauléon über die Angemne, eine seltene rosetten- oder sternförmige heraldische Figur. Wir hoffen, die Revue Héraldique bürgere sich auch in unseren Bibliotheken ein; sie ist es wert.

P. Ignaz Hess. Schild- und Fensterschenkungen in Engelberg. Obwaldner Geschichtsblätter 1904. Heft 2. Zürich, Schulthess & Co. 1904.

Dass die edle Wappenkunst auch im Kanton Unterwalden eifrige und gelehrte Freunde hat, ist unsern Mitgliedern besonders seit der vorletzten Generalversammlung der Heraldischen Gesellschaft zu Stans und Engelberg bekannt. Heute tritt unser Mitglied, P. Ignaz Hess, der unermüdlich tätige Stiftsarchivar von Engelberg, mit einer Zusammenstellung der Scheibenstiftungen seiner Landesgegend hervor; sie reicht von 1575 bis zum Jahre 1713 und umfasst eine reiche Sammlung von Daten, die aus Denkmälern und Urkunden zu gewinnen waren. Zu ergänzen wäre das Verzeichnis noch durch die interessante Scheibe der Talleute von Engelberg, die im ersten Drittel des 16. Jahrhunderts (die letzten beiden Ziffern des Datums 1521 sind modernen Ursprungs) nach unbekanntem Orte gestiftet und im April 1904 in Zürich versteigert worden ist.

Ed. Wymann. Das Geschlecht der Schönenbüel in Alpnach. Obwaldner Geschichtsblätter 1904 Heft 2. Zürich, Schulthess & Co. 1904.

Der Genealogie eines Obwaldner Ratsgeschlechtes, das seinem Lande zwei Landammänner und mehrere andere markante Persönlichkeiten geliefert hat, widmet der gründliche Kenner seiner heimatlichen Geschichte, Ed. Wymann, z. Z. Kaplan am Elisabethenheim in Zürich, eine eingehende, mit zahlreichen neuen, aus ungedrucktem Material geschöpften Nachweisen gewonnene Darstellung von 60 Seiten. Auf p. 6 finden wir eine höchst dankenswerte Stammtafel des zwar seit 1372 urkundlich vorkommenden, aber nur in seinen Sprossen des 16. und 17. Jahrhunderts in festem genealogischem Gefüge nachweisbaren Geschlechtes.

G. de Orestis di Castelnuovo. Brevi cenni sulla vita pubblica del Conte Giovan Francesco de Orestis. Torino, Cassone 1904.

Eine knappe Biographie des Grafen Orestis, der in kritischer Zeit als Bürgermeister von Nizza sich grosse Verdienste um diese Stadt erworben hat. Die Schrift ist mit einem Porträt und einem Anhang von Dokumenten ausgestattet.

französischen Bilderstürmen des Jahres 1792; dieses Verzeichnis dürfte für
jetzt in Deutschland unerreichte Fundgrube von grossem Werte sein. Die
gibt ausser ihrem historischen, heraldischen, genealogischen Text und
Bilderschmuck auch einen Zivilstand der französischen Adels und eine
nique monadine heraus, ferner Übersichten über hervorragende, unser Fach
tende Auflionen, über Orden und Ordensverleihungen. Die Jahresnummer
udet u. a. das Vorkommen der Fledermaus in der Heraldik, deren Fülle im
d der Stadt Valencia wir u. Z. in diesem Archiv erwähnt haben; die Mar-
ner bringt eine Arbeit über japanische Heraldik, die empfehlen unsere Tages-
essieren dürfte. Im Aprilheft bedient uns Vicomte de Marcère-Maulévon
die Angenne, eine seltene rosetten- oder sternförmige heraldische Figur.
holten, die Revue Héraldique bereichert sich auch in unserm Bibliotheken
sie ist es wert.

P. Ignaz Hess, Schild- und Fensterscheinungen in Engelberg. Obwald.
Geschichtsblätter 1904 Heft 2. Zürich, Schulthess & Co. 1904.

Dass die alte Wappenkunst auch im Kanton Unterwalden eifrige und
rte Freunde hat, ist unsern Mitgliedern bereits seit der vorletzten
ralversammlung der Heraldischen Gesellschaft zu Sursee und Engelberg be-
t. Heute tritt unser Mitglied, P. Ignaz Hess, der unermüdlich tätige Biblio-
var von Engelberg, mit einer Zusammenstellung der Schellenschmiedes
r Landesgegend hervor; sie reicht von 1675 bis zum Jahre 1718 und ist
eine reiche Sammlung von Daten, die aus Denkschriften und Urkunden zu
nen waren. Zu ergänzen wäre das Verzeichnis noch durch die interessante
he der Tafelgute von Engelberg, die im ersten Drittel des 18. Jahrhunderts
etzten beiden Zifern des Datums 1721 sind undeutlich. Ursprünglich hat
nnenen Orte gestiftet und im April 1904 in Zürich reproduziert worden ist.

Ed. Wymann, Das Geschlecht der Schönenthal in Alpnach. Obwaldner
chichtsblätter 1904 Heft 2. Zürich, Schulthess & Co. 1904.

Der Genealogie eines Obwaldner Ratsgeschlechtes, die seinen Lande
Landammänner und mehrere andere markante Persönlichkeiten geliefert
widmet der gründliche Kenner seiner heimatlichen Geschichte, Ed. Wymann,
Kaplan am Elisabethenheim in Zürich, eine eingehende, mit zahlreichen
, aus ungedrucktem Material geschöpften Nachweisen gewonnene Dar-
ung von 60 Seiten. Auf p. 6 finden wir eine bisher dunkelnswerte Stamm-
des zwar seit 1872 urkundlich vorkommenden, aber nach seinen Sprossen
8. und 17. Jahrhunderts in festem genealogischen Gefüge nachweisbaren
lechtes.

G. de Oresis di Castelnuovo, Brevi cenni sulla vita pubblica del Conte
n Francesco de Oresis. Torino, Casanova 1904.

Eine knappe Biographie des Grafen Oresis, der in kritischer Zeit als
rmeister von Nizza sich grosse Verdienste um diese Stadt erworben hat.
ürft ist mit einem Porträt und einem Anhang von Dokumenten ausgestattet.

Giustino Colaneri. Bibliografia araldica e genealogica d'Italia. Con introduzione del Conte F. Pasini-Frassoni. Roma, Loescher & Co. 1904.

Wenn eine Art heraldisch-genealogisches Unternehmen auf viele und dankbare Benützer rechnen kann, so ist es die Bibliographie Colaneris; des Vorstehers der an heraldischem Material so reichen Casanatense in Rom hat sich denn auch mit der vorliegenden Schrift, die 2056 ältere und neuere Titel umfasst, ein grosses Verdienst erworben. Bequem benützbar wird die Zusammenstellung durch einen Schlagwort- oder Realkatalog, der den Leser in den Stand setzt, in kürzester Zeit sich über Quellen und Literatur eines Wappens oder Geschlechts zu orientieren. Das sehr ansprechende Vorwort von Colaneris Bibliographie stammt aus der Feder des Grafen Pasini-Frassoni, korrespondierenden Mitglieds unserer Gesellschaft. Wir empfehlen die Schrift Historikern, Genealogen und Bibliotheken aufs wärmste.

Heraldisch-genealogische Blätter für adelige und bürgerliche Geschlechter. Monatsschrift, herausgegeben von H. Th. Kohlhagen, Bamberg.

Vor uns liegt die reichhaltige erste Nummer einer neuen Zeitschrift; sie befasst sich sowohl mit Denkmälern der alten Heraldik, Sphragistik, Epitaphik u. s. w., als mit neuen Erzeugnissen kunstgewerblichen und literarischen Ursprungs. Wir gedenken nach Schluss des ersten Jahrgangs auf diese Erscheinung zurückzukommen und wünschen, dass das historisch und künstlerisch Bedeutsame und Interessante hier stets Pflege finden möge.

Emil Zellner, Das heraldische Ornament in der Baukunst. Berlin, W. Ernst u. Sohn. 1903.

„Ein Künstler, der heraldisches Ornament anbringt, ohne die Bedeutung der Heraldik zu kennen, gleicht einem Menschen, der mit Fremdwörtern glänzen will, ohne deren Sinn zu verstehen". Mit diesem Satz, den jeder Freund der wahren Heraldik gern unterschreiben wird, charakterisiert der Verfasser seinen Standpunkt. Er stellt sich im Kampf gegen den Formelkram der verfallenden Wappenpflege der letzten Jahrhunderte genau auf den gleichen Standpunkt, den der Rezensent in einer 1901 erschienenen Broschüre eingenommen hat. Sonderbarerweise wird diese letztere aber nur erwähnt mit folgendem liebenswürdigen Satz: „Ein weiteres Beispiel der tief eingewurzelten irrigen Anschauungen über die kunstgeschichtliche Seite der Heraldik bietet uns der Verfasser des in Zürich 1902 (sic!) erschienenen Werkes: „Das Wappen in Kunst und Gewerbe", in dem er S. 244 u. 245 zeigt, „wie das Heroldsbild zum Ornament gemacht wird" und wie Wände „mit solchen heraldisch-stilisierten Gebilden" bemalt werden, womit er die biblisch-bildlichen Darstellungen des Mittelalters im Stile jener Zeit meint". Das nötigt uns, auf die Sache im einzelnen und im allgemeinen zurückzukommen. Die erste beanstandete Stelle bezieht sich auf ein Wandgemälde in Fahr, der einsiedlischen Propstei bei Zürich; es zeigt Lindenbäume, Raben und Hirschen. Nun ist der Lindenbaum das Schildbild der Edeln von Fahr (Brennwald Ms. II. p. 40 f. „v. Faar im zürichbiet an der Lindmat Burg Faar ist prochen") vgl. Fig. 29, und der Rabe (später sind es zwei Raben) ist das Wappen des Stiftes Einsiedeln. Auch der Hirsch ist des-

Ginestino Colonnesi. Bibliografia araldica e genealogica d'Italia. Con introduzione del Conte R. Paolin-Frassoni. Roma, Loescher & Co. 1904.

Wenn eine Art heraldisch-genealogischer Liteaturnotizen auf viele und dankbare Benützer rechnen kann, so ist es die Bibliographie Colonnesis; des Verstehers der an heraldischem Material so reichen Casamarciano in Rom hat sich diesem auch mit der vorliegenden Schrift, die zoölf Hefte und neuere Titel umfasst, ein grosses Verdienst erworben. Begonnen betitelt wird die Zusammenstellung durch einen Schlagwort- oder Realkatalog, der den Leser in den Stand setzt in kürzester Zeit sich über Quellen und Literatur dieses Wappens oder Geschlechts zu orientieren. Das sehr ansprechende Vorwort von Colonnesis Bibliographie stammt aus der Feder des Grafen Paolin Frassoni, korrespondierendes Mitglied unserer Gesellschaft. Wir empfehlen die Schrift Historikern, Genealogen und Bibliotheken aufs wärmste.

Heraldisch-genealogische Blätter für adelige und bürgerliche Geschlechter. Monatsschrift, herausgegeben von H. Th. Schulze, Hamburg.

Vor uns liegt die reichhaltige erste Nummer einer neuen Zeitschrift; sie befasst sich sowohl mit Denkmälern der alten Heraldik, Schriftkunst, Epitaphik u. s. w., als mit neuen Erzeugnissen Kunstgewerbe- und literarischen Ursprungs. Wir gedenken nach Schluss des ersten Jahrganges auf diese Erscheinung zurückzukommen und wünschen, dass das historisch- und künstlerisch Tüchtige und Interessante hier stets Pflege finden möge.

Emil Zellner. Das heraldische Ornament in der Baukunst. Berlin, W. Ernst u. Sohn. 1903.

„Ein Künstler, der heraldisches Ornament anbringt, ohne die Bedeutung der Heraldik zu kennen, gleicht einem Blenden, der mit Farbenwörtern glänzen will, ohne deren Sinn zu verstehen". Mit diesem Satz, den jeder Freund der wahren Heraldik gern unterschreiben wird, charakterisiert der Verfasser seinen Standpunkt. Er stellt sich im Kampf gegen den Fortschritt der verschiedenen Wappenpflege der letzten Jahrhunderte genau auf den gleichen Standpunkt, den der Referent in einer 1901 erschienenen Broschüre eingenommen hat. Sonderbarerweise wird diese letztere aber nur erwähnt mit folgendem lieblosen wählerischen Satz: „Ein weiteres Beispiel der tief eingewurzelten irrigen Anschauungen über die kunstgeschichtliche Seite der Heraldik bietet uns der Verfasser des in Zürich 1902 (sic!) erschienenen Werkes: „Das Wappen in Kunst und Gewerbe", in dem er S. 344 u. 346 zeigt, „wie das Heroldsbild zum Ornament gemacht wird" und wie Wände „mit solchen heraldisch stilisierten Gebilden" bemalt werden, womit er die bildlich-bildlichen Darstellungen des Mittelalters im Stile jener Zeit meint". Das mögen wir, auf die Sache im einzelnen und im allgemeinen zurückkommen. Die erste beanstandete Stelle bezieht sich auf ein Wandgemälde in Fahr, der einzelnstehenden Propstei bei Zürich, es zeigt Lindenblätter, Raben und Hirschen. Nun ist der Lindenbaum das Sohnbild der Eiche von Fahr (Brennwald Ms. II p. 40 f. „v. Fahr im zürchiter an der Limmat Burg Fahr ist prochen") vgl. Fig. 29, und der Rabe (wahrscheinlich sind es zwei Raben) ist das Wappen des Stiftes Einsiedeln. Auch der Hirsch ist der-

halb eher als heraldisches, denn als symbolisches Bild zu interpretieren; welcher Person (z. B. einem Propste) oder welchem Geschlecht (z. B. einer Allianz derer v. Fahr) er angehört, vermag ich indes nicht zu sagen. Dass aber nicht nur heraldische Figuren, sondern auch Schilde, Zimiere, Impresen u. s. w. rein ornamental, d. h. ausserhalb eines Schildes, oft in Multiplizität in der mittelalterlichen Kunst eine Rolle spielen, weiss jeder, der sich mit derselben eingehend befasst hat. Beispiele bietet sowohl Zellners Büchlein, wie mein Opusculum. Und nicht nur Wände, sondern Decken, Böden, Säulen, Kapitelle, Kamine, Kostümteile aller Art sind heraldisch ornamentiert, wobei von „biblisch-bildlicher" Bedeutung gar keine Rede sein kann. Hier ein paar Beispiele aus verschiedenen Zeiten und Ländern.

Fig. 29

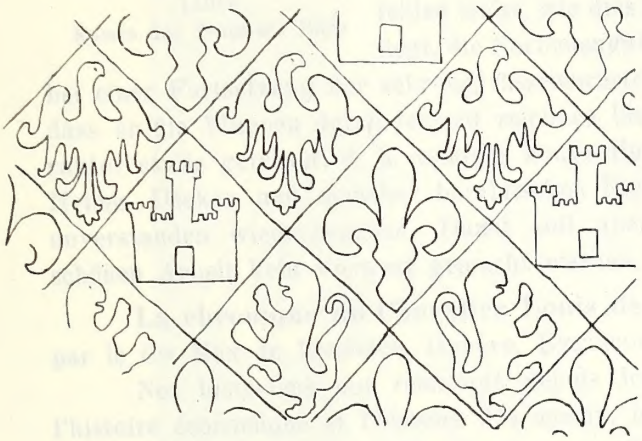


Fig. 30
Musterung der Kasel des sel. Thomas zu Biville
† 1257

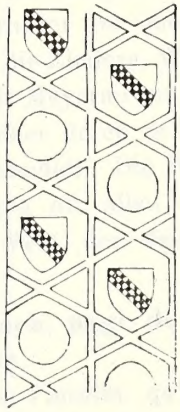


Fig. 31
Musterung mit Schilden
des Papstes Nikolaus IV.
Masci (1288—92)
im Lateran.
Cosmatenmosaik.

Am selben Ort bringt Zellner den Wolkenschnitt mit den Heiligen Deodat und Cyrill in Zusammenhang und nennt ihn sogar deren Attribut! Und doch handelt es sich hier nur um eine dekorative, dem ornamentalen Formenschatz des Mittelalters entnommene Teilungslinie des Schildes, bei der kein Mensch an Heilige gedacht hat.

Im Übrigen wird Zellners Büchlein gewiss gute Wirkung haben, wie denn Ziel und Aufgabe desselben durchaus anerkennenswert sind. Die Illustration ist reich und gut. Eine Ausnahme macht die Darstellung des Basilisken (nicht „Baselisken"), des Seedorfer und des Marburger Schildes; für die Verbindung von Mauer-

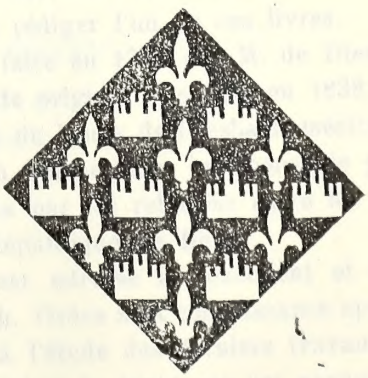


Fig. 32
Bodenfliese aus der Westschweiz
13. Jahrhundert

Fig. 29

ib eher als heraldisches, denn als symbolisches Bild zu inter-
ieren; welcher Person (z. B. einem Propheten) oder welchem
schlecht (z. B. einer Allianz derer v. Fuhr) er angehört, ver-
g ich indes nicht zu sagen. Dass aber nicht nur heraldische
gnen, sondern auch Schilde, Zinnen, Impresen u. s. w. rein
amental, d. h. ausserhalb eines Schildes, oft in Multiplizität
der mittelalterlichen Kunst eine Rolle spielen, weiss jeder,
sich mit derselben eingehend befasst hat. Beispiele dieser sowohl Zellners
chlein, wie mein Opusculum. Und nicht nur Wände, sondern Decken, Böden,
ten, Kapitelle, Kanäle, Kostümteile aller Art sind heraldisch ornamentiert,
bei von „bildlich bildlicher" Bedeutung gar keine Rede sein kann. Hier ein
r Beispiele aus verschiedenen Zeiten und Ländern.

Fig. 31
Illustrierung mit Schilden
des Papstes Nikolaus IV.
Mosaik (1288—92)
im Lateran.
(Gesamtansicht)

Fig. 30
Illustrierung der Kanzel des sel. Thomas zu Brville
† 1357

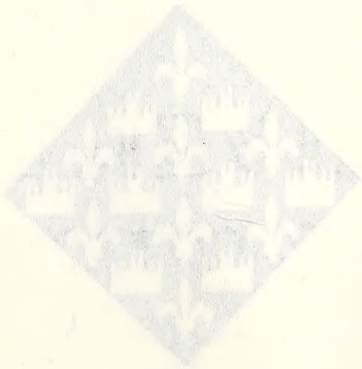


Fig. 32
Bannerlinien aus der Wappenrolle
15. Jahrhundert.

Am selben Ort bringt Zellner den Walkan-
it mit den Heiligen Deodat und Gyrill in
mmenhang und nennt ihn sogar deren Attri-
. Und doch handelt es sich hier nur um eine
rative, dem ornamentalen Formenschatz des
alters entnommene Teilungslinie des Schil-
bei der kein Mensch an Heilige gedacht hat.
Im Übrigen wird Zellners Büchlein gewiss
Wirkung haben, wie dem Ziel und Auf-
desselben durchaus anerkennenswert sind.
Illustration ist reich und gut. Nur Aus-
e macht die Darstellung des Basilisken
„Basaliaken"), des Seeadlers und des Mar-
r Schildes; für die Verbindung von Marter-

Fig. 33
Musterung mit französischen Lilien
Kamin des Schlosses Blois

und Schiffskrone (p. 24) liessen sich in den Museen Roms sowohl wie auf den Agrippamünzen weit bessere Vorbilder finden.

Alles in allem aber bedeutet Zellners Broschüre einen Schritt vorwärts in der Verbreitung echter Wappenkunde und -Kunst für weitere Kreise.

Georg Meyermann, Göttinger Hausmarken und Familienwappen. Göttingen, Horstmann, 1904.

Eine sehr willkommene Äuffnung bisher unbenutzter Quellen. Verfasser gibt nicht weniger als 607 Wappen nach Siegeln im Bilde wieder. Das Büchlein ist also ein eigentliches Wappenbuch für Adel und Bürger von Göttingen und Umgebung; freilich fehlen meist, wie dies im Charakter der Quelle (Siegel) liegt, die Farbenangaben und die Zimiere. Wir möchten bei einer Fortsetzung der sehr begrüssenswerten Arbeit Meyermanns wünschen, dass er die Wappen durch jemand zeichnen lässt, welcher deren Stil und Charakter etwas getreuer, d. h. weniger konventionell behandelt. Die Formen der Helme, Decken und mancher heraldischen Figuren sind oft allzu stillos und unverstanden wiedergegeben. Damit soll aber dem Verf. der fleissigen und schönen Arbeit kein Vorwurf gemacht werden.

La chronique du Chevalier Louis de Diesbach, page de Louis XI, par le Cte Max de Diesbach. Genève, Eggimann et Cie.

Nos historiens ont remarqué depuis longtemps l'intérêt qu'avait pour l'histoire économique et l'histoire des mœurs, les livres de famille. Une de nos anciennes et puissantes familles patriciennes, les Diesbach de Berne avait dans ses traditions la rédaction de ces journaux intimes qui pouvaient parfois présenter une utile contribution à l'histoire générale en raison des fonctions ou des ambassades confiées à ses membres. L'un d'entre eux, Louis de Diesbach seigneur de Diesbach et de Landshut né en 1452, mort en 1527 au moment où il était gouverneur de Bade en Argovie songea à rédiger l'un de ces livres.

Connue par une traduction fautive faite en 1789 par M. de Diesbach de Belleroche, puis par la publication du texte original allemand en 1838, dans le 8me volume du Geschichtsforscher, l'œuvre de Louis de Diesbach méritait l'honneur d'une plus fidèle traduction et d'un commentaire indispensable pour l'intelligence de certains passages importants par les relations entre les cours de France, de Savoie, de Bourgogne et la République de Berne.

Pour cette traduction l'éditeur s'est adressé à l'excellent et distingué historien fribourgeois, M. Max de Diesbach. Grâce à sa connaissance approfondie des Archives de Berne et Fribourg et à l'étude des derniers travaux publiés sur cette période, il a pu éclairer et préciser le texte par ses savantes et intéressantes notes.

Cet ouvrage illustré avec un gout parfait est en même temps un petit chef d'œuvre de typographie. (Planche IX).

Druck von Schulthess & Co., Zürich.

Fig. 33
Monogramm mit französischen Lilien
Kanzel des Schlosses Diessbach

und Schnitzereien (p. 21) liessen sich in den Mauern Roms sowohl wie auf den Acropolis-monumenten weit bessere Vorbilder finden.

Alles in allem aber bedeutet Zellmeers Broschüre einen Schritt vorwärts in der Verteidigung echter Wappenkunde und -Kunst für wahren Kreise.

Georg Meyerermann, Göttinger Hausmarken und Familienwappen. Göttingen, Dieterichsche, 1904.

Eine sehr willkommene Ergänzung bisher unbenutzter Quellen. Vergesser erst recht weniger als 607 Wappen nach Siegeln im Felde wieder, das Buch lehrt ist also ein eigentliches Wappenbuch für Adel und Bürger von Göttingen und Umgebung; freilich fehlen meist, wie dies im Charakter der Quelle (Siegel) liegt, die Farbenangaben und die Zahlen. Wir möchten bei einer Fortsetzung der sehr begrüssenswerten Arbeit Meyerermanns wünschen, dass er die Wappen durch jemand zeichnen lässt, welcher durch Stil und Charakter etwas geeigneter, d. h. weniger konventionell beleuchtet. Die Formen der Helme, Decken und mancher heraldischen Figuren sind oft allzu stillos und unverstanden wiedergegeben. Damit soll aber dem Verf. der fleissigen und schönen Arbeit kein Vorwurf gemacht werden.

La chronique du Chevalier Louis de Diesbach, page de Louis XI, par le Cte Max de Diesbach. Genève, Eggimann et Cie.

Nos historiens ont remarqué depuis longtemps l'intérêt qu'avait pour l'histoire économique et l'histoire des mœurs, les livres de famille. Une de ses anciennes et puissantes familles patriciennes, les Diesbach de Berne avait dans ses traditions la rédaction de ces journaux intimes qui peuvent parfois présenter une utile contribution à l'histoire générale en raison des fonctions ou des passades confiées à ses membres. L'un d'entre eux, Louis de Diesbach seigneur de Diesbach et de Landshut né en 1452, mort en 1527 au moment où il était gouverneur de Bade en Argovie songea à rédiger l'un de ces livres.

Connue par une traduction française faite en 1780 par M. de Diesbach de Belleroche, puis par la publication du texte original allemand en 1898, dans le 8me volume du Geschichtsforscher, l'œuvre de Louis de Diesbach méritait l'honneur d'une plus fidèle traduction et d'un commentaire indispensable pour l'intelligence de certains passages importants par les relations entre les cours de France, de Savoie, de Bourgogne et la République de Berne.

Pour cette traduction l'éditeur s'est adressé à l'excellent et distingué historien fribourgeois, M. Max de Diesbach. Grâce à sa compétence approfondie des Archives de Berne et Fribourg et à l'étude des derniers travaux publiés sur cette période, il a pu éclairer et préciser le texte par ses savantes et intéressantes notes.

Cet ouvrage illustré avec un goût parfait est en même temps un petit chef d'œuvre de typographie. (Planche IX).

Druck von Schmidt & Co., Zürich.

Armoiries de la famille de Diesbach

d'après le diplôme accordé à Nicolas de Diesbach

par l'empereur Sigismond le 4 avril 1434.

Schweizer Archiv für Heraldik.
Archives Héraldiques Suisses.

1904 Jahrgang / Année XVIII Heft 3.

Genealogische Notizen zur zürcherischen Handels- und Industriegeschichte im 18. Jahrhundert.

Zu den kostbarsten Schätzen des zürcherischen Staatsarchivs gehören neben den bis in die Mitte des 14. Jahrhunderts zurückreichenden eigentlichen Steuerverzeichnissen die in den Seckelamtsrechnungen enthaltenen sog. Pfundzollrödel, welche eine höchst wichtige Quelle nicht nur für die zürcherische Wirtschaftsgeschichte vergangener Jahrhunderte, sondern auch zur Genealogie der um Zürichs Handel und Industrie besonders verdienten Familien bilden.

Hatte doch die Stadt Zürich von der Reformationszeit an ihr äusseres Emporkommen und ihren Reichtum fast ganz ihrer Industrie zu verdanken und bildete die Abgabe, welche die Regierung von den in Zürich eingebürgerten Kaufleuten für den ihnen gewährten Schutz erhob, eine so grosse Bedeutung für den Staatshaushalt, dass man glaubte, ohne diesen Pfundzoll nicht existieren zu können. Dies scheint uns heute freilich um so begreiflicher, als die damalige Zeit von direkten Steuern gänzlich verschont war.

Sehr eingehende Auskunft über den Steuermodus dieses Pfundzolles gibt uns der um die zürcherische Handelsgeschichte vergangener Jahrhunderte hochverdiente A. Bürkli-Meyer im Zürcher Taschenbuch 1883 (S. 49), dem wir zu näherer Orientierung folgendes entnehmen:

„Das Schirmgeld wurde mit 2 Heller von jedem Pfund oder halbem Gulden Umsatz erhoben, betrug somit $0,_{83}$ % des Kaufswertes aller Waren. Jeder Handelsmann erhielt eine sogenannte Zollbüchse, in die er bei jedem Geschäfte seine 2 Heller vom Pfund, d. i. den Pfundzoll, einzulegen pflichtig war. Alljährlich auf die Ende Juli abzuschliessende Staatsrechnung hin musste die Büchse dem Amtsseckelmeister eingeliefert werden. Die genaue Durchsicht der Seckelamts-Rechnungen lässt zu dem Schlusse gelangen, dass die grosse Mehrzahl der Pflichtigen bei ihren Einlagen in die Büchsen ihrem geschwornen Eide getreulich nachkam, abgesehen davon, dass jeder die Prosperität seines Geschäftes gerne durch einen beträchtlichen Pfundzoll an den Tag legte. Mit der Zeit entschlugen sich grössere Geschäfte der jeweiligen Einlagen in die Büchsen, berechneten dagegen den ihnen zu zahlen obliegenden Zoll aus ihren Handlungsbüchern. Von 23,617 Pfund im Jahr 1681 stieg der Zoll auf 81,468 Pfund im Jahr 1750,

Schweizer Archiv für Heraldik.
Archives Héraldiques Suisses.

1904 Jahrgang XVIII Heft 3.

Genealogische Notizen zur zürcherischen Handels- und Industriegeschichte im 18. Jahrhundert.

Zu den kostbarsten Schätzen des zürcherischen Staatsarchivs gehören neben den bis in die Mitte des 14. Jahrhunderts zurückreichenden eigentlichen Steuerverzeichnissen die in den Seckelamtsrechnungen enthaltenen sog. Vermögenszeitbücher, welche eine lückenlose Quelle nicht nur für die ehemalige Wirtschaftsgeschichte vergangener Jahrhunderte, sondern auch zur Genealogie der um Zürichs Handel und Industrie besonders verdienten Familien bilden.

Hatte doch die Stadt Zürich von der Reformationszeit an ihr Aufsehen Emporkommen und ihren Reichtum fast ganz ihrer Industrie zu verdanken und bildete die Abgabe, welche die Regierung von den in Zürich angesiedelten Kaufleuten für den ihnen gewährten Schutz erhielt, eine so grosse Bedeutung für den Staatshaushalt, dass man glaubte, ohne diesen Ertrag nicht existieren zu können. Dies scheint uns heute freilich um so bemerkenswerter, als die damalige Zeit von direkten Steuern gänzlich verschont war.

Sehr eingehende Aufschlüsse über den Steuerertrag dieses Fundbuches gibt uns der um die zürcherische Handelsgeschichte verdienstvolle Jahrhundert- und Stadtarchivar A. Bürkli-Meyer in Zürcher Taschenbuch 1883 (S. 49), dem wir zu besserer Orientierung folgendes entnehmen:

„Das Schurzgeld wurde mit 2 Heller von jedem Pfund oder halben Pfunde Baumwolle erhoben, betrug somit 0,833 % des Kaufwertes aller Waren. Jeder Handelsmann erhielt eine sogenannte Zollbuchse, in die er bei jedem Geschäfte seine Heller vom Pfund, d. i. den Pfundzoll, einzuwerfen pflichtig war. Allsonntäglich auf die Ende Juli abzuschliessende Staatsrechnung hin mussten die Büchse dem Amtsseckelmeister eingeleitet werden. Die genaue Uebersicht der Seckelamtsrechnungen lässt zu dem Schlusse gelangen, dass die grosse Mehrzahl der Pflichtigen bei ihren Einlagen in die Büchsen ihren geschworenen Eide gewissenhaft nachkam, abgesehen davon, dass jeder die Prosperität seines Gewerbes gerne durch einen beträchtlichen Pfundzoll an den Tag legte. Mit der Zeit entschlossen sich grössere Gesellschafte der jeweiligen Einlagen in die Büchsen, verzichteten gegen den ihnen zu zahlen obliegenden Zoll aus ihrem Handlungsbuchen. Von 29,617 Pfund im Jahr 1681 stieg der Zoll auf 81,468 Pfund im Jahr 1780.

d. i. auf nahezu einen Drittel der ganzen Staatseinnahme, endlich im Jahr 1791 auf 153,490 Pfund oder 29 % der Gesamt-Einnahme. An dieser letztern Summe waren einzelne Handelsfirmen bis zu 6000 Pfund beteiligt. Der Zollertrag des Jahres 1791 entspricht, zu 0,83 % kapitalisiert, einem Gesamtverkehr der zürcherischen Handelswelt von zirka 18 Millionen Pfund oder 21 Millionen jetziger Franken.

Werden wir uns wundern, dass unter solchen Umständen das Bestreben, im Interesse des Staatshaushaltes das Schirmgeld zu mehren, den Rat in allen handelspolitischen Fragen leitete? Durch den Reichtum angeregt, welchen namentlich im letzten Viertel des 17. Jahrhunderts die Seidenindustrie der Stadt Zürich gebracht hatte, versuchten ihre Nachbarn allen Ernstes, sich diese Industrie ebenfalls anzueignen, besonders was das Spinnen von Floretseide betraf, Infolgedessen stieg beim Rate die Besorgnis um Minderung der eigenen Gewerbe und damit auch des Zollertrags; er ergriff alle ihm zu Gebote stehenden polizeilichen Mittel, die Verschleppung der Gewerbe in die Nachbarkantone, wie ins Ausland zu verhindern. Ängstlicher noch als früher wurde von den Achtziger-Jahren des 17. Jahrhunderts an jeder Versuch selbständiger industrieller Tätigkeit von Seite der Landleute unterdrückt, und zwar darum, weil man einerseits das Schirmgeld auf der Landschaft nicht wie in der Stadt erheben zu können glaubte anderseits den Verkehr der Landleute mit ihren Nachbarn jenseits der Grenze nicht zu kontrollieren vermochte. Im guten Glauben, das Wohl des Landes zu fördern, gelangte der Rat von Zürich auf diese Art dazu, die eigenen Landleute empfindlich zu schädigen. Diese betrachteten denn auch das Verbot, weiterhin auf dem Lande Wolle zu kämbeln (1679), ihre selbstgewobenen Baumwollentücher zu bleichen und zu färben (1693), Baumwolle und Seidenabfälle über die Kantonsgrenze hinaus zum Spinnen zu geben (1708) und einige weitere ähnliche Beschränkungen als eine Verkümmerung ihrer bisherigen Gewerbstätigkeit und grollten darob der Stadt um so mehr, als sich diese industriell im Laufe des 18. Jahrhunderts fortwährend hob, dank den neuen Industriezweigen, welche die französischen Religionsflüchtlinge zur Zeit von Ludwig XIV. in Zürich eingeführt hatten."

Wenn wir uns darauf beschränken müssen, unsere genealogischen Notizen nur auf die zürcherischen Handelsfamilien des 18. Jahrhunderts zu beziehen, so darf einerseits jenes Jahrhundert als das in kommerzieller Beziehung glänzendste des ancien régime betrachtet werden, andrerseits ist es aber auch nur für dieses Jahrhundert und zwar auch nur für die zweite Hälfte desselben möglich gewesen, von allen Firmen sichern Aufschluss über die Natur ihrer Geschäfte und Fabrikate erfahren zu haben. Die im übrigen tadellos erhaltenen Pfundzollrödel geben uns lediglich die Namen der Firmen mit jeweiligem Steuerbetreffnis, zuweilen auch unter Beifügung des Geschäftshauses. Die Kenntnis über die Natur der Fabrikate etc. scheint der Schreiber als selbstverständlich vorausgesetzt zu haben.

So sind uns aus frühern Jahrhunderten nur einzelne bedeutendere Firmen bekannt, die Grosshandel trieben und demnach den Pfundzoll zu entrichten

d. i. gar nahezu einen Drittel der ganzen Steuersumme, endlich im Jahr 1791 auf 153,100 Pfund oder 29 % der Gesamtsumme. An diesem letzteren Posten waren einzelne Handelshäuser bis zu 6000 Pfund beteiligt. Der Zollertrag des Jahres 1791 entspricht, zu 0,4 % kapitalisiert, einem Gesamtverkehr der außereuropäischen Handelswelt von zirka 18 Millionen Pfund oder 21 Millionen goldener Franken.

Werden wir uns wundern, dass unter solchen Umständen das Interesse, im Interesse des Staatsmonopolies das Schmuggeln zu mindern, den Rat in allen handelspolitischen Fragen leitete? Durch den Friedensvertrag, welchen nunmehr im letzten Viertel des 17. Jahrhunderts die Seidenindustrie der Stadt Zürich geschaffen hatte, verzichteten ihre Vertreter allen ähnlichen, sich diese in dustrie ebenfalls anzueignen, besonders was die Spinnerei und Weberei betraf.

Infolgedessen stieg beim Rate die Besorgnis um Abnahme der einzelnen Gewerbe und damit auch des Zollertrages, er zögerte alle ihm zu Gebote stehenden politischen Mittel, die Verzeichnung der Gewerbe in die Zweckmässigkeit wie ins Ausland zu verhindern. Ausgeführter noch als früher wurde von den Achtziger-Jahren des 17. Jahrhunderts an jeder Versuch, selbständiger industrieller Tätigkeit von Seite der Landleute unterbrochen, und zwar darum weil noch überzeugte das Schmuggeln auf der Landschaft nicht wie in der Stadt [illegible] zu können glaubte; andererseits den Verkehr der Landleute mit ihren Gerichten, besonders der Stadt nicht zu kontrollieren vermochte. In guten Gleisen aus Wohl des Landes zu führen, gelangte der Rat von Zürich mit diese Art taxis, die eigenen Land leute empfindlich zu schädigen. Diese betrachteten dem auch das Verbot, wollen hin auf dem Lande Wolle zu kämmen (1670), Garn zu färben, diesen Gemeinwesen über zu bleichen und zu färben (1690), Baumwolle und Seidenstoffe über die Kantonsgrenze hinaus zum Spinnen zu geben (1700) und einige weitere ähnliche Beschränkungen als eine Verkümmerung ihrer Lebensfähigkeit und gerieten durch der Stadt um so mehr, als sich diese industriell im Laufe der 18. Jahrhunderts fortwährend hob, dank den [illegible] Industrieerzeugnissen, welche die französischen Religionsflüchtlinge zur Zeit von Edikte XIV. in Zürich ge gefüllt hatten."

Wenn wir uns darauf beschränken müssen, unsere [illegible] Notizen nur auf die zürcherischen Handelsfamilien des 18. Jahrhunderts zu beziehen so darf einerseits jenes Jahrhundert als das in sozialer Beziehung [illegible] zeichnete des andern reiches bezeichnet werden, andererseits ist es aber auch nur für dieses Jahrhundert und zwar auch nur für die zweite Hälfte desselben möglich gewesen, von allen Firmen ähnliches [illegible] über die Natur ihrer Geschäfte und Fabrikate erfahren zu haben. Im übrigen [illegible] erhaltenen Fundzettel geben uns lediglich die Namen der Firmen mit jeweiligen Sitzen bezeichnen, zuweilen auch unter Beifügung des Geschäftszweiges. Die Kenntnis über die Natur der Fabrikate ist selbst der [illegible] als selbstverständlich vorausgesetzt zu haben.

So sind uns aus früheren Jahrhunderten nur einzelne bedeutendere Firmen bekannt, die Grossbandel treiben und dadurch den Fundzettel zu [illegible]

hatten. Bereits Ende des 16. Jahrhunderts treffen wir die Gebrüder David und Heinrich Werdmüller* im Seidenhof, als Gründer eines bis ins 19. Jahrhundert (1845) reichenden Seidengeschäftes, dessen Blütezeit in die ersten Jahrzehnte des 17. Jahrhunderts fällt. Mitte des 17. Jahrhunderts sind die Baumwollfirmen Leonhard und Konrad Holzhalb, Konrad Locher im Kratz, Rudolf Hartmann, Joh. Anton Pestalozzi* und Felix Orelli* beim Spiegel als Fabrikanten von Baumwollstoffen; die Häuser Hans Kaspar Schulthess*, Johs. von Muralt* und Kaspar und Hans Konrad Gossweiler* als Floretfabriken die grössten Geschäfte Zürichs, war ja doch bereits im 17. Jahrhundert die Stellung Zürichs für Seide, Wolle und Baumwolle gleich derjenigen St. Gallens für Leinen und derjenigen Basels für Bänder eine dominierende. Die bis vor nicht allzulanger Zeit eine wahre Zierde Zürichs bildenden Häuser zum Seidenhof[1] (das 1592 erbaute Stammhaus der Werdmüller, aus welchem ein getäfertes Prachtzimmer als letzter Überrest ins Schweizer. Landesmuseum gelangte), Wilden Mann[2] (Stammhaus der Holzhalb), sowie das heute noch in alter Pracht stehende Lusthaus Bocken (erbaut von dem reichen Seidenzwirner, spätern Bürgermeister Andreas Meyer (-Weggen) sind heute noch stumme Zeugen des Gewerbefleisses jenes Jahrhunderts. Den wachsenden politischen Einfluss jener Handelsaristokratie zeigen uns am besten die Namen der Escher vom Glas*, Holzhalb, Werdmüller*, Weggen-Meyer, die nebst andern bereits ein starkes Gegengewicht zu der, jedem Handel und aller Industrie gänzlich abholden Gesellschaft zur adeligen Stube[3] bildeten.

Allein erst das kommende Jahrhundert sollte die Stadt Zürich zur eigentlichen Metropole des schweizerischen Grosshandels stempeln; neben der Seiden- und Baumwollenmanufaktur wurde die Mousseline- und Indienne-Industrie von grösster Bedeutung, und es war hauptsächlich letzteren zwei Industriezweigen zuzuschreiben, dass der Ertrag des Pfundzolles Ende der neunziger Jahre des 18. Jahrhunderts beinahe fünfmal so gross war, als ein Jahrhundert früher. So ist es wohl auch gerechtfertigt, gelegentlich derjenigen Männer und Familien zu gedenken, die sich als Träger dieser Industriezweige um ihre Vaterstadt verdient gemacht haben. Wir folgen hiebei den Pfundzollrödeln der Jahre 1706, 1756 und 1796, indem wir selbstverständlich nur die bedeutendsten Firmen hervorheben können.

---

* Betreffend die Familiengeschichte, sowie den heutigen Personalbestand der mit * bezeichneten Familien, verweisen wir auf das im Herbst d. J. in Basel erscheinende «Schweizerische Geschlechterbuch», ferner für statistische Angaben des Personalbestandes auf den Bürgeretat der Stadt Zürich 1904, der indess in genealogisch-historischer Hinsicht allen Wert verloren hat, seit alle Familien ein und desselben Namens, nicht aber desselben Stammes, vermischt sind.

[1] Über das Haus zum Seidenhof vgl. Vögelin, das alte Zürich, sowie Bürkli-Meyer, Zürcher. Seidenindustrie. Zürich 1885.

[2] Über das Haus zum Wilden Mann vgl. die Abhandlung von Prof. Dr. Rahn im Zürcher Taschenbuch 1883.

[3] Zur Geschichte der Adeligen Stube in Zürich und der staatsrechtlichen Stellung der Zürcher Junkerfamilien vgl. Vögelin, das alte Zürich, ferner Herald. Archiv 1904. Heft 1, p. 5, und Schweizerisches Geschlechterbuch: Einleitung (Staatsrecht der Stadt und Republik Zürich.)

hatten. Hervorragende des 16. Jahrhunderts treten wie die Gebrüder Hurnd und Heinrich Werdmüller* im Sandenhof, als Gründer eines bis ins 19. Jahrhundert (1846) reichenden Seidengewerbliches, dessen Blütezeit in die ersten Jahrzehnte des 17. Jahrhunderts fällt. Mitte des 17. Jahrhunderts sind die Baumwollfirmen Leonhard und Konrad Holzhalb, Konrad Locher im Kreuz, Rudolf Hartmann, Joh. Anton Pestalozzi* und Felix Orelli* beim Spiegel als Fabrikanten von Baumwollstoffen; die Häuser Hans Kasper Schulthess*, John. von Muralt* und Kasper und Hans Konrad Usswetter* als Floretfabriken die grössten Gesellschaften Zürichs, war ja doch bereits im 17. Jahrhundert die Stellung Zürichs für Seide, Wolle und Baumwolle gleich dergestalten St. Gallens für Leinen und dergestalten Basels für Bänder eine dominierende. Die bis vor nicht allzulanger Zeit eine andere Zierde Zürichs bildenden Häuser zum Sonderhof[1] (das 1692 erbaute Stammhaus der Werdmüller, aus welchem ein zeitlebens Fraumünster als letzter Oberrest ins Schweizer. Landesmuseum gelangte), Wilden Mann* (Stammhaus der Holzhalb), sowie das heute noch in alter Frische stehende Lusthaus Boecken erbaut von dem reichen Seidenwirker, spätern Bürgermeister Andreas Meyer Weggen) sind heute noch stumme Zeugen des Gewerbelebens jener Jahrhunderte, den verschwenden politischen Einfluss jener Handelsaristokratie zeigen uns an erster die Namen der Escher vom Glas*, Holzhalb, Werdmüller*, Weggen-Meyer, die nebst anderen bereits ein starkes Gegengewicht zu der, jedem Handel und aller Industrie gänzlich abhaldenden Gesellschaft zur adeligen Stube* bildeten.

Allein erst das kommende Jahrhundert sollte die Stadt Zürich zur eigentlichen Metropole des schweizerischen Grossgewerbes stempeln; neben der Seiden- und Baumwollenmanufaktur wurde die Monnaieine und Indiennes Industrie von grösster Bedeutung, und es war hauptsächlich letzterem zwei Industriezweigen zuzuschreiben, dass der Ertrag des Pfundzolles Ende der neunziger Jahre des 18. Jahrhunderts beinahe fünfmal so gross war, als ein Jahrhundert früher. So ist es wohl auch gerechtfertigt, gelegentlich dergestalten Männer und Familien zu gedenken, die sich als Träger dieser Industriezweige um ihre Vaterstadt verdient gemacht haben. Wir folgen hiebei dem Pfundzollbücklein der Jahre 1700, 1750 und 1790, indem wir selbstverständlich nur die beizeitenden Firmen hervorheben können.

* Betreffend die Familiengeschichte, sowie den heutigen Personalbestand der mit * bezeichneten Familien, verweisen wir auf das im Druck d. i. in Band erscheinende «Schweizerische Geschlechterbuch», Band III, der genealogischen Abteilung des Personenbestandes der Burgerrat der Stadt Zürich 1909, der dabei in genealogisch-historischer Hinsicht alles Wert verleihen hat, soll alle Familien ein und derselben Namens, nicht aber dessen Stammes, verzeichnet sind.

[1] Über das Haus zum Seidenhof vgl. Vogelin, das alte Zürich, sowie Bürkli-Meyer, Zürcher Seidenindustrie, Zürich 1885.

[2] Über das Haus zum Wilden Mann vgl. die Abhandlung von Prof. Dr. Rahn im Zürcher Taschenbuch, 1893.

[3] Zur Geschichte der Adeligen Stube in Zürich und der strassenrechtlichen Stellung der Zürcher Junkerfamilien vgl. Vogelin, das alte Zürich, Band II. Zürich 1901. Bürkli, Geschichte Schweizerischer Gesellschaftsverbände: Einleitung (Staatsarchiv der Stadt und Kanton Zürich).

Im Jahre 1706 stehen mit einem Pfundzoll von 2380 ℔[4] die Gebr. Jakob Christof und Leonhard Ziegler* im Pelikan an der Spitze sämtlicher Firmen. Besitzer einer Florfabrik, beschäftigten die Herren Ziegler über 100 Weber und bezogen merkwürdigerweise schon damals, neben italienischer, auch japanesische Seide. Die Firma erscheint auch 10 Jahre später noch an erster Stelle und erlosch erst Ende des 18. Jahrhunderts. Jakob Christof Ziegler erbaute 1675 das Haus zum Pelikan im Thalacker; von seinen Nachkommen haben sich Generalmajor Jakob Christof Ziegler 1768—1859 und Oberstdivisionär Paul Karl Eduard Ziegler, 1800—1882, auf militärischem Gebiete ausgezeichnet. Das alte Stammhaus ist heute noch im Besitz der Familie.

Ebenfalls als Florfabrikanten scheinen die Gebrüder Wilhelm (1666—1737) und Kaspar (1670—1724) Schinz[5] ihr Glück gemacht zu haben. Geboren als Söhne eines biedern Bäckermeisters (Pfister) gründete das Brüderpaar im Hause zum Florhof ihr Geschäft, das in kurzer Zeit zu solcher Blüte gelangte, dass, als sich die Brüder im Jahre 1718 trennten, jeder 260,000 Gl. erhalten haben soll, ein für die damalige Zeit ganz bedeutendes Kapital (260,000 Gl. = zirka 750,000 Fr.). Ihre Nachkommen, zu denen auch der um die zürcherische Wirtschaftsgeschichte verdiente Ratsherr Hans Heinrich Schinz, † 1800, gehört, breiteten sich mit der Zeit sehr stark aus und widmeten sich auch mit Erfolg der Wissenschaft. Das Haus zum Graben (Bahnhofstrasse Nr. 43) ist heute noch im Besitz der Familie.

An dritter Stelle des Rodels vom Jahre 1706 finden wir die Familie Gossweiler[6], d. h. die Firma: Hans Kaspar Gossweiler im Berg, während die Firma Hs. Konrad Gossweiler beim Brunnen an sechster Stelle erscheint. Die Gründer dieses bedeutenden Kaufmannshauses sind die Gebrüder Hans Kaspar († 1653), Adrian († 1675) und Jakob († 1640) Gossweiler, Söhne des Gürtlers Konrad und der Agnes geb. Birch. Hans Kaspar, der älteste der Brüder, vermählt 1) mit Dorothea Werdmüller, 2) mit Margaretha Paravicini, starb als reicher, kinderloser Mann, während von seinen beiden Brüdern die zwei Hauptlinien der Familie abstammen. Adrian, vermählt mit Regula Hirzel, ist Begründer der Branche zum Brunnen, Jakob, vermählt 1) mit Barbara Werdmüller, 2) mit Magdalena von Zoller, derjenige der Branchen zum Berg und Schönenhof. Erstere betrieb mit grösstem Erfolg eine Floretspinnerei, letztere mit ebenso grossem Erfolge Baumwollfabrikation; die Blütezeit beider Branchen fällt hauptsächlich in die erste Hälfte des 18. Jahrhunderts; erstere ist heute ausgestorben, letztere sank anfangs des 19. Jahrhunderts in den Handwerkerstand und blüht heute noch als letztes Reis der einst sehr zahlreichen Familie, die, ohne zwar politisch von Bedeutung zu sein, kraft ihrer Tüchtigkeit im Handel lange Zeit zu den ersten Familien

---

[4] Im 18. Jahrhundert galt der Zürcher Gulden ca. Fr. 2.50 bis 2.90 jetzigen Geldwerts. Das Pfund, mit welchem die Kaufmannschaft ausschliesslich rechnete, entsprach einem halben Gulden, also ca. 1½ Fr. nach heutigem Kurs.

[5] Näheres über die Familie Schinz siehe: Tobler, Zürcher Wappenbuch.

[6] Zum alten Stamme dieser Familie gehört heute nur noch Nr. 7 des Zürcher. Bürgeretats 1904 (Familie Gossweiler).

Im Jahre 1706 stehen mit einem Pfandzoll von 2300 fl. die Fabr. Johann Christoph und Joachim Zieglers* im Felchen an der später ältesten Firma, Besitzer einer Fortbahn, beschäftigten die Herren Ziegler über 100 Weber und bezogen merkwürdigerweise schon damals, neben Italienischer, auch japanesische Seide. Die Firma erscheint auch 10 Jahre später noch an dieser Stelle und erlosch erst Ende des 18. Jahrhunderts. Jakob Christof Ziegler erbaute 1670 das Haus zum Felchen im Thalgäßer, von seinen Söhnen haben sich Generalmajor Jakob Christof Ziegler 1708—1850 und Oberamtsrichter Karl Eduard Ziegler, 1800—1882, auf bürgerlichem Gebiete bekannt gemacht. Das alte Stammhaus ist heute noch im Besitz der Familie.

Ebenfalls als Fortbahnfamilien scheinen die Gebrüder Wilhelm (geb. 1737) und Kasper (1670—1731) Schlayer* für 1705 gesucht zu haben. Ersteren als Söhne eines biedern Hackermeisters (Pfister) erhielt das Bürgerrecht im Hause zum Florhof für Geschäft, das in kurzer Zeit zu solcher Blüte gelangte, dass sich die Brüder im Jahre 1719 trennten. Jeder 200,000 fl. erhalten haben soll, ein für die damalige Zeit ganz bedeutendes Kapital (600,000 fl. = zirka 750,000 Fr.). Ihre Nachkommen, zu denen auch der um die allgemeine Wirtschaftsgeschichte verdiente Reichsrat Franz Heinrich Schlayer, † 1869, gehört, bereiten sich mit der Zeit sehr stark aus und widmeten sich auch mit Erfolg der Wissenschaft. Das Haus zum Graben (Stuhlbahnstrasse Nr. 23) ist heute noch im Besitz der Familie.

An dritter Stelle des Rodels von Jahre 1706 finden wir die Familie Gosswaller*, d. h. die Firma: Hans Kasper Gosswaller im Berg, während die Firma Hs. Konrad Gosswaller beim Brunnen zu zweiter Stelle erscheint. Die Gründer dieses bedeutenden Kaufmannsgeschlechtes sind die Gebrüder Hans Kasper († 1635), Adrian († 1675) und Jakob († 1689) Gosswaller, Söhne des Gebrüder Konrad und der Agnes geb. Birch. Hans Kasper, der älteste der Brüder, verheiratet 1) mit Dorothea Wordmüller, 2) mit Margarethe Herzvogin, stand als treuer, kinderloser Mann, während von seinen beiden Brüdern die zwei Hauptlinien der Familie abstammen. Adrian, verheiratet mit Brigeta Hirzel, ist Begründer der Firmen zum Brunnen, Jakob, verheiratet 1) mit Barbara Wordmüller, 2) mit Magdalena von Zoller, derjenige der Branchen zum Berg und Schönenhof. Ersterer begann mit grossem Erfolg eine Forstspinnerei, letzterer mit ebenso grossem Erfolge Baumwollfabrikation; die Blütezeit beider Branchen fällt hauptsächlich in die erste Hälfte des 18. Jahrhunderts; erstere ist heute ausgestorben, letztere zählt zu Anfang des 19. Jahrhunderts in den Handwerkerstand und blüht heute noch als letztes Haus der einst sehr zahlreichen Familie, die, ohne zwar politisch von Bedeutung zu sein, kraft ihrer Tüchtigkeit im Handel lange Zeit zu den ersten Familien

* Im 18. Jahrhundert soll der Zürcher Cuchen,* p. 3. 60 bis 3. 90 [illegible] Das Fond, mit welchem die Kaufmannschaft ausschliesslich umfuhr, [illegible] Gulden, also ca. 1½ Fr. nach heutigem Kurs.

* Näheres über die Familie siehe: Tobler, Zürcher Wappenbuch.

* Zum alten Stamm dieser Familie gehört heute nur noch Nr. 7 [illegible] Nähere, Burger-stata [illegible] Familie Gosswaller).

Zürichs zählte. Die Häuser zum Brunnen (1729 erbaut) (Bahnhofstrasse 32), zum Berg (Schönberggasse 15), zum Schönenhof (Rämistrasse 14), sowie das Landgut zum Langenbaum in Ütikon am See sind ehemals Gossweilersche Besitzungen.

Endlich sei noch die an vierter Stelle des Rodels stehende Familie Escher vom Glas[7] erwähnt. Der spätere Bürgermeister Heinrich Escher, n. 1626, war einer der tüchtigsten zürcherischen Kaufleute, bis er 1678 bei seiner Wahl zum Bürgermeister sein Fabrikationsgeschäft in Seide und Wolle seinen fünf Söhnen übergab. Drei derselben mieteten 1692 von ihren Vettern Werdmüller den Seidenhof und setzten unter der Firma Hans Konrad Escher und Gebrüder die darin langeher betriebene Fabrik von Wolle- und Seidenkrepp fort. 1702 verliess der älteste der drei Brüder den Seidenhof und gründete im Wollenhof ein Seidengeschäft, das lange Zeit unter den ersten Seidenfirmen stand. Die im Seidenhof verbliebenen zwei jüngern Brüder firmierten ab 1729/30 Heinrich Escher jünger und Gebrüder und erwarben sich durch die Einführung des sog. Bologneser Flores um die zürcherische Industrie ganz bedeutende Verdienste.

Wenden wir uns nunmehr zum Jahre 1756, so finden wir als Gesamtertrag des Pfundzolles bereits über 100,000 ℔, gegenüber ca. 38,000 im Jahr 1706, nach heutigem Werte also ca. 150,000 Fr. Weitaus an erster Stelle steht mit 5350 ℔ die Firma Hans Konrad Ott*. Gründer derselben ist der spätere Zunftmeister Salomon Ott 1653—1711, von Beruf ursprünglich gleich seinem Vater ein Nadler, später Baumwollfabrikant. Der Ursprung der Familie Ott ist nicht festgestellt, sicher ist bloss, dass die Familie von dem Färber Kilian Ott abstammt, der 1463 als Besitzer des Hauses zur Farb am Münsterhof erwähnt wird. Zunftmeister Salomon Ott hinterliess drei Söhne, die sich gleich dem Vater ihre Frauen aus der Familie Lavater holten, was auch weitere drei Generationen hindurch vom Vater auf den Sohn der Fall war. Sie sind die Gründer der Firmen: Ratsherr Ott, Pfleger Hs. Konrad Ott, Hans Heinrich und Gebrüder im Rennweg, die alle neben der Stammfirma Salomon Ott* bis zum Ende des 18. Jahrhunderts sowohl in der Seiden- als Baumwollenbranche an erster Stelle waren. Die Häuser zum Garten, zur Engelburg, zum roten Adler, zum Berg, zur Krone (jetzt Rechberg) gaben den verschiedenen Branchen der Familie den Namen. Die Nachkommen des ehemaligen Nadlers versteuerten 1756 mit 9070 ℔ die grösste, 1796 mit 11,951 ℔ immer noch die viertgrösste Steuer.

An zweiter Stelle des Steuerrodels 1756 treffen wir die Familie Schulthess* mit 8378 ℔. Wir haben dieselbe bereits im 17. Jahrhundert (1657) durch die Firma Hans Kaspar Schulthess vertreten gesehen. Das Jahr 1756 weist neben dem alten Stammhause eine Reihe jüngerer Firmen auf, die alle nach ihren Häusern genannt werden. Die Familie Schulthess erscheint bereits anfangs des 15. Jahrhunderts in den zürcherischen Bürgerbüchern und zwar vorerst unter dem Namen Cunrat, später Cunrat gen. Schulthess und seit Anfang des 17. Jahrhunderts nur noch unter dem Namen Schulthess.

---

[7] Näheres über diese bedeutende Zürcher Familie siehe: Keller-Escher: Geschichte der Familie Escher v. Glas.

iche zählte. Die Häuser zum Brunnen (1720 erbaut) (Hahnholzstrasse 32), zum
g (Schönbergpasse 19), zum Schönenhof (Hauptstrasse 14), sowie das Landgut
Landenhaus in Ottikon am See sind ebenfalls Gossweilersche Besitzungen.

Endlich sei noch die an vierter Stelle des Kantons stehende Familie Bachofner
n Gfäs[1] erwähnt. Der spätere Kirchenmeister Heinrich Bachofner, † 1826, war
r der tüchtigsten zürcherischen Kaufleute. Bis ca. 1774 bei seiner Wahl zum
gerrmeister sein Fabrikationsgeschäft in Seide und Wolle seinen ruhigen Gang
ngs. Drei derselben mieteten 1762 von ihren Vettern Wirthmüller den
hof und setzten unter der Firma Hans Konrad Bachofner und Gebrüder die
n langjährigen betriebenen Fabrik von Wolle und Seidenkrepp fort. 1762 verkaufte
allseits der drei Brüder den Seidenhof und gründete im Wolfenhof ein Seiden-
schäft, das lange Zeit unter den ersten Seidenfirmen stand. Die ihr Seiden-
verbliebenen zwei jüngeren Brüder kauften ca. 1770 30 Hectaren Bachofner Junker
Gebäude und erwarben sich durch die Einführung des sog. Holzgusses
res um die zürcherische Industrie ganz bedeutende Verdienste.

Wenden wir uns nunmehr zum Jahre 1750, so finden wir als Gesamt-
ag des Fundkapitals bereits über 100,000 fl., gegenüber ca. 50,000 im Jahre
1, nach heutigem Werte also ca. 150,000 Fr. Wenden an erster Stelle steht
5880 fl. die Firma Hans Konrad Ott. Erfinder derselben ist der spätere
ttmeister Salomon Ott 1653—1711, von Beruf ursprünglich gelernt Seidenen
er ein Nadler, später Baumwollfabrikant. Der Ursprung der Familie Ott ist
t festgestellt, sicher ist bloss, dass die Familie von den Fröhner Kühen stammt,
hanns, der 1463 als Besitzer des Hauses zur Fürst am Münsterhof erwähnt
d. Zunftmeister Salomon Ott hinterliess drei Söhne, die sich geteilt dem Vater
Frauen aus der Familie Lavater holten, was auch weiterer drei Generationen
durch vom Vater auf den Sohn der Fall war. Sie sind die Gründer der
nen: Lackerer Ott, Pfleger Hs. Konrad Ott, Hans Heinrich und Gedeonhof
Hennweg, die alle neben der Stammfirma Salomon Ott bis zum Ende des
Jahrhunderts sowohl in der Seiden- als Baumwollfabrikation an erster Stelle
ten. Die Häuser zum Garten, zur Kugelburg, zum roten Adler, zum Berg,
Krone (jetzt Rechberg) gaben den verschiedenen Stammhäusern der Familie den
men. Die Nachkommen des ebenbürtigen Nadlers verstarben 1788 mit 9070 fl
grösste, 1795 mit 11,061 fl immer noch die vierthöchste Stiftung.

An zweiter Stelle des Stiftungsrodels 1750 treffen wir die Familie Schulthess[1]
8878 fl. Wir haben dieselbe bereits im 17. Jahrhundert (1670) durch die Firma
s Kaspar Schulthess vertreten gesehen. Das Jahr 1750 weist neben dem ältern
mmhause eine Reihe jüngerer Firmen auf, die alle nach ihren Häusern genannt
den. Die Familie Schulthess erscheint bereits anfangs des 15. Jahrhunderts
den zürcherischen Bürgerbüchern und zwar vorerst unter dem Namen Cunrat,
ter Conrat gen. Schulthess und seit Anfang des 17. Jahrhunderts nur noch
er dem Namen Schulthess.

[1] Näheres über diese bekannte Zürcher Familie siehe Keller-Escher, genealogische
Familie Escher v. Glas.

Im 15. und in der ersten Hälfte des 16. Jahrhunderts hauptsächlich dem Gerber- und Müllerstande angehörend, hat sich Hans Heinrich Schulthess (1569 bis 1641) zum Grundstein als erster seiner Familie dem Handel zugewandt und zog von der Zunft seiner Väter (Gerwe) auf die Saffran. Seine beiden Söhne Heinrich (1594—1652), Zunftmeister zur Saffran, und Hans Jakob (1599—1684) gründeten die beiden Hauptstämme der Familie, von denen der eine ausschliesslich dem Grosshandel, der andere auch der Wissenschaft zugetan war. Während die Schultheßschen Firmen zum Talgarten und Lindengarten sich speziell mit Seiden-, die Firmen zum roten Turm und Lindentor mit Florfabrikaten abgaben, trieben die Firmen zur Limmatburg und zum Rechberg (im Neumarkt) auch ausgedehnte Bankgeschäfte. Auch in Lyon und Bergamo waren Glieder der Familie Schulthess bereits im 17. Jahrhundert als Kaufleute tätig.

Für die Stellung der Familie im 18. Jahrhundert ist bezeichnend, dass sozusagen ein ganzes Quartier, der Hirschengraben, in jenem Jahrhundert in ihrem Besitze war; die Häuser zum Lindentor, Lindengarten, Florhof, Krone (Rechberg) seit 1839, unterer Berg 1790 und Limmatburg 1771 waren alle von der Familie Schulthess[8] teils erbaut, teils erkauft.

An dritter Stelle folgt die Familie Finsler[9], vertreten durch die Seidenfirmen: Hans Heinrich, Hans Konrad und Jakob & Hans Konrad im Sihlhof. Diese, bereits im Jahr 1538 in Zürich verbürgerte Familie, gelangte durch die im Jahre 1710 erfolgte Gründung des Seidenhauses Hans Heinrich Finsler zum Granatapfel, welchem 1756 die Firmen Konrad und Jakob & Hans Georg und 1747 Hans Konrad im Sihlhof folgten, in der zürcherischen Handelswelt zu ziemlicher Bedeutung. Am Ende des 19. Jahrhunderts gründeten die zwei Brüder Hans Konrad (1765—1839), Staatsrat, schweizerischer Finanzminister und eidg. Oberstquartiermeister, und Hans Jakob (1767—1835) unter der Firma Gebrüder Finsler & Co. ein Bankhaus, das indess 1829 bereits wieder erlosch. Dagegen florierte die alte Stammfirma H. & R. Finsler bis zum Jahr 1880. Die Firma Hans Konrad Finsler zum Sihlhof ging später an die Familie Bodmer zur Arch über und gelangte zu erneuter Blüte.

An vierter Stelle erscheint im Jahre 1756 die Familie Usteri mit 5020 ℔, vertreten durch die Firmen Martin Usteri & Söhne und Jakob de Johs. Witwe. Gründer der erstern Firma und zugleich Stammvater der heute noch blühenden Familie Usteri* zum Neuenhof war Paulus Usteri[10] 1644—1718. Ursprünglich Spezereihändler in der Froschau, kaufte er 1683 eine Liegenschaft im Thalacker, erbaute daselbst 1684 das Haus zum Neuenhof und gründete darin eine Crepons- und Buratfabrik, die unter der Firma Martin Usteri & Söhne bis zur Revolution an der Spitze der zürcherischen Seidenindustrie stand. Ausser dem Neuenhof

---

[8] Eine Branche dieser Familie führt seit 1824 nach ihrem Stammhause, unter Immatrikulation in den österreichischen Adel, den Namen: von Schulthess-Rechberg. Den Personalbestand der an der 1751 gegründeten Familienstiftung partizipierenden Branchen (benannt nach ihrem Stammhause) siehe: Schweiz. Geschlechterbuch, 1904.

[9] Vgl. die Geschichte der Familie Finsler von Dr. Georg Finsler. Basel 1891.

[10] Vgl. die Mitteilungen der Familie Usteri. Zürich 1901.

Im 16. und in der ersten Hälfte des 17. Jahrhunderts beziehungsweise den Gerber- und Müllerstande angehörend, hat sich Hans Heinrich Schelderer (1620—1641) zum Grundstein als erster seiner Familie den Handel zugewandt und aus von der Zunft seiner Väter (Gerber) auf die Saffran. Seine beiden Söhne Heinrich (1654—1692), Zunftmeister zur Saffran, und Hans Jakob (1660—1731) gründeten die beiden Hauptstämme der Familie, von denen der eine ausschliesslich dem Grossshandel, der andere auch der Wissenschaft zugetan war. Während die Schultheissischen Firmen zum Talgenstein und Lindengrünen sich speziell mit Seiden, die Firmen zum roten Turm und Tannenhof mit Hanfschlichten abgaben, trieben die Firmen zur Lusmanburg und zum Bechlenberg (im Sonnenrain) auch ausgedehnte Bankgeschäfte. Auch in Lyon und Hamburg waren Schelderer der Familie Schultheiss bereits im 17. Jahrhunderte als Kaufleute tätig.

Für die Stellung der Familie im 18. Jahrhunderte ist bezeichnend, dass sozusagen ein ganzes Quartier, der Hirschengraben, in jenem Jahrhunderte in ihrem Besitze war; die Häuser zum Lindenhofen, Lindenberg, Flotteln, Krone (Rechberg) seit 1830, unterer Berg 1700 und Jakobsburg 1771 waren alle von der Familie Schultheiss" teils erbaut, teils erkauft.

An dritter Stelle folgt die Familie Finsler[*], vertreten durch die Söhne Firmen: Hans Heinrich, Hans Konrad und Jakob & Hans Konrad im Schlüssel. Diese, bereits im Jahr 1685 in Zürich verbürgerte Familie gelangte durch die im Jahre 1710 erfolgte Gründung des Seidenhauses Hans Heinrich Finsler zum Granatapfel, welchem 1766 die Firmen Konrad und Jakob & Hans sowie und 1747 Hans Konrad im Schlüssel folgten, in der zürcherischen Handelswelt zu ziemlicher Bedeutung. Am Ende des 18. Jahrhunderts, prüfdatierte die zwei Brüder Hans Konrad (1765—1830), Stadtrat, s. bürgerzürcherische Bürgerbibliothek, und eidg. Oberstquartiermeister, und Hans Jakob (1767—1835) unter den Firmen Gebrüder Finsler & Co. ein Handlung, das indessen 1830 bereits wieder erlosch. Dagegen florierte die alte Stammfirma H. & H. Finsler bis zum Jahr 1890, die Firma Hans Konrad Finsler zum Schlüssel ging später an die Familie Bodmer zur Arch über und gelangte zu erneuerter Blüte.

An vierter Stelle erscheint im Jahre 1750 die Familie Escher[**], vertreten durch die Firmen Martin Escher & Söhne und Jakob de Jonas, Mitbegründer der ersten Firma und zugleich stammverwandt der heute noch blühenden Familie Escher[*] zum Neumünster von Paulus Escher[*] (1644—1713). Eigentümlich Spezereihandler in der Fronfasten, kaufte er 1694 ein Lehengut, im Theaterquartier erbaute daselbst 1701 das Haus zum Sonnenhof und erhielt darin eine Freiplatz und Burgrechtlerin, die unter der Firma Magdalena Escher & Söhne bis zur Revolution an der Spitze der zürcherischen Seidenindustrie stand. Ausser dem Neumünster

[*] Eine Branche dieser Familie führt seit 1831 nach ihrem Stammhause, unter Immatrikulation in den österreichischen Adel, den Namen von Schultheiss-Escher. Ihre Personalbestand der an der 1731 gegründeten Familienstiftung partizipierenden Mitglieder (Descendenz durch ihren Stammhauses) siehe Schweiz. Geneal. Taschenbuch, 1891.

[*] Vgl. die Geschichte der Familie Escher von Dr. Georg Finsler. Basel 1891.

[**] Vgl. die Mitteilungen der Familie Escher. Zürich 1901.

waren auch die Häuser zum Thalhaus und Thalegg (beide im Thalacker) im Besitze der Familie Usteri.

Als bedeutende Mousselinehandlung verdient die Firma Hans Jakob Oeri[11] Erwähnung. Der Gründer derselben entstammte gleich denjenigen der Firmen Gossweiler, Esslinger und Schinz etc. sehr einfachen Verhältnissen, obwohl die Familie Oeri zu den allerältesten Zürcher Familien gehört und in einzelnen Branchen in früheren Jahrhunderten nicht ohne politischen Einfluss war. Auch auf dem Gebiete der Goldschmiedekunst hat die Familie ausgezeichnete Künstler hervorgebracht.

Der Vater unseres Hans Jakob Oeri war indes ein einfacher Gürtler, wohnhaft im Haus zum Pflug, † 1708. Auch der Sohn betrieb anfänglich dasselbe Handwerk, gründete jedoch später eine Mousselinehandlung, die bald zu einem bedeutenden Engrosgeschäft heranwuchs. Oeri soll bei seinem Tode ein Vermögen von über einer Million Gl. (2½ Mill. Fr.) hinterlassen haben. Als bleibendes Denkmal an die heute in Zürich[12] ausgestorbene Familie Oeri steht heute noch der in seiner Art einzige Prachtbau, das Haus zum Rechberg. Hs. Jakob Oeri hinterliess nur zwei Kinder, einen Sohn Felix, 1716—1774, vermählt mit Elisabetha Lavater, und eine Tochter Anna, vermählt mit Zunftmeister Hans Kaspar Werdmüller (1711—1773). Die Tradition erzählt, dass diese, jedenfalls sehr energische und unternehmungslustige junge Frau, die, nebenbei gesagt, auch mit Hülfe eines Associés (Cramer) das väterliche Geschäft mit Erfolg weiterführte, das Haus zur Krone (später Rechberg genannt) während der Teuerungsjahre 1770/71 habe bauen lassen, um den Arbeitern Brot zu geben; eine andere Version erzählt, der Bau sei aus einem Jahreserträgnis der Oerischen Mousselinehandlung errichtet worden; Tatsache ist indes, dass das Haus in den Jahren 1759—1776 von Baumeister Morf erbaut worden ist; d. h. Frau Werdmüller-Oeri hat ein Jahr nach dem Tode ihres Vaters den Bau unternommen. Da dieselbe 1800 kinderlos starb, vererbte sich der gesamte Oerische Nachlass, zu welchem ausser der Krone das Haus zum Schönenberg und die Landgüter zur Vogelhütte und Seehalde (Meilen) gehörten, an die Kinder ihres Bruders Rudolf Oeri n. 1759, vermählt mit einer Schwester des Landammanns Reinhard und Frau Major Schulthess-Oeri vom Thalgarten. Durch die einzige Tochter Rudolf Oeris, Elisabetha (verheiratet mit Hs. Konrad Ott n. 1775), gelangte die Krone in den Besitz dieser Familie, bis sie 1839 der Enkel Oeris, Oberst Hans Ott, an Direktor von Schulthess-von Salis verkaufte, der dem Haus nach dem alten Hause im Neumarkt (s. o.) den Namen Rechberg gab.

Ein weiteres Seidenhaus von Bedeutung war die Firma Hans Kaspar Ulrich* beim Kropf, nach dessen im Jahre 1766 erfolgten Tode ein Schwiegersohn und zwar der spätere Bürgermeister Heinrich Kilchsperger, † 1805, das Geschäft mit grösstem Erfolge weiterführte. Kilchsperger hinterliess neben zwei Töchtern (Frau Ott und Frau Escher) einen Sohn: Rittmeister Kilchsperger-

[11] Näheres über die Familie Oeri siehe: Tobler, Zürcher. Wappenbuch.
[12] Eine andere Branche der Familie blüht heute noch in Basel.

en auch die Häuser zum Thalhaus und Thalstegg (beide im Thalackerl) im
tze der Familie Oberl.

Als bedeutende Hausgeschichte verdient die Firma Hans Jakob Oerl
ähnung. Der Gründer derselben entstammte gleich denjenigen der Firmen
swoller, Kesinger und Schlitz etc. sehr einfachen Verhältnissen, obwohl die
ilie Oerl zu den allerältesten Münchner Familien gehört und in einzelnen
chen in früheren Jahrhunderten nicht ohne politischen Einfluss war. Auch
den Gebiete der Goldschmiedekunst hat die Familie ausgezeichnete Künstler
orgebracht.

Der Vater unseres Hans Jakob Oerl war Jakob ein einfacher Gürtler,
bhaft im Haus zum Pflug, † 1705. Auch der Sohn betrieb anfänglich das
Handwerk, gründete jedoch später eine Hausschlosserei, die bald zu
n bedeutenden Eisengroßgeschäft heranwuchs. Oerl soll bei seinem Tode ein
mögen von über einer Million Gl. (?), Mill. Fl.) hinterlassen haben. Als
endes Denkmal an die heute in Zirkel" ausgestorbene Familie Oerl steht
e noch der in seiner Art einzige Prachtbau, das Haus zum Isenberg. Hs.
h Oerl hinterließ nur zwei Kinder, einen Sohn Felix, 1716–1774, verwählt
Elisabetha Lavater, und eine Tochter Anna, verwählt mit Quartmeister
Kasper Wardmüller (1711–1773). Die Tradition erzählt, dass diese, jedoch
sehr energische und unternehmungslustige junge Frau, die, nachdem sie
mit Hilfe eines Associés (Cramer) das väterliche Geschäft mit Erfolg
rtsetzte, das Haus zur Krone (später Isenberg genannt) während der
ungsjahre 1770/71 habe bauen lassen, um den Arbeitern Tag für Tag
andere Speisen erzählt, der Bau sei aus einem Jahreseinkommen der Oerl-
Hausschlosserei errichtet worden; Tatsache ist jedoch, dass das Haus
n Jahren 1768–1770 von Hannsdieter Marl erbaut worden ist. A. b. Frau
Familie-Oerl hat ein Jahr nach dem Tode ihres Vaters den Bau unter-
ten. In dieselbe 1800 kinderlos starb, vererbte sich der gesamte Oerlsche
lass, zu welchem ausser der Krone das Haus zum Sonnenberg und die
ütter zur Vogelhütte und Seehalde (Melas) gehörten, an die Kinder ihres
ers Rudolf Oerl n. 1750, verwählt mit einer Schwester des Landhauptmanns
mard und Frau Major Schultheiss-Oerl vom Thalgarten. Durch die einzige
ter Rudolf Oerls, Elisabetha (verheiratet mit Hr. Konrad Ott n. 1775),
rgte die Krone in den Besitz dieser Familie, bis sie 1800 der Michel Oerle,
st Hans Ott, ein Director von Schultheiss von Salis verkaufte, der dem Hause
den alten Namen Haus im Neumarkt (s. o.) den Namen Isenberg gab.

Ein weiteres Seidenhaus von Bedeutung war die Firma Hans Kasper
ch" beim Kropf, nach dessen im Jahre 1700 erfolgtem Tode ein Schwiegersohn
und zwar der spätere Bürgermeister Friedrich Kilchsperger, † 1805, das
ft mit grossem Erfolge weiterführte. Kilchsperger hinterliess neben zwei
tern (Hans Ott und Frau Escher) einen Sohn: Bürgermeister Kilchsperger.

[1] Näheres über die Familie Oerl siehe Tobler, Zürcher Wappenbuch.
[2] Eine andere Filiale der Familie blüht heute noch in Basel.

Werdmüller, mit welchem seine männliche Deszendenz erlosch. Seine Tochter heiratete den Oberstlt. in franz. Diensten Jakob Christof Ott und war die Mutter des vor einigen Jahren verstorbenen Major Albert Ott in Zürich.

Noch sind es zwei Firmen, die uns aus dem Rodel 1756 speziell interessieren, zumal die Stadt Zürich beiden die Einführung neuer Industriezweige zu verdanken hatte. Nach vielfachen vergeblichen Versuchen gelang es dem ehemaligen Pastetenbäcker und Schirmmacher David Esslinger[13], 1679—1730, in Zürich die erste Indiennefabrik zu errichten, die er durch seine Tüchtigkeit zu grosser Blüte brachte. Er ist der Begründer der später sehr zahlreich gewordenen Branche der Familie Esslinger zum gelben Haus, welche das Geschäft mit wachsendem Erfolge weiterführte. David Esslinger hinterliess von seiner Frau Anna Elisabetha geb. Ziegler ausser einer Tochter Anna Barbara, vermählt mit Zunftpfleger Heinrich Schulthess und als solche Schwiegermutter der als Freundin Gœthes bekannten Frau Barbara Schulthess[14] im Schönenhof, nur einen Sohn David, der indes seinem Vater im Tode bald nachfolgte. Dagegen erhielt die Firma Esslinger in seinen zwei Söhnen: David 1728—1783 und Melchior 1738—1803 wieder zwei ausgezeichnete Chefs, so dass die Enkel des ehemaligen Pastetenbäckers zu den angesehensten und reichsten Kaufleuten Zürichs gehörten und beispielsweise im Jahr 1785 einen Pfundzoll von gegen 8000 Fr. bezahlten, was einem Warenumsatz von nahezu einer Million Fr. entspricht. Nach 120jährigem Bestande erlosch die Firma Esslinger im Jahre 1837 infolge Liquidation, während die Familie heute noch zahlreich vertreten ist und auch mütterlicherseits viele Zürcherfamilien dem gelben Hause stammverwandt sind.

Die andere Firma, welcher Zürich die Einführung eines neuen Industriezweiges zu verdanken hatte, ist die Firma Meyer & Co. Gründer dieser Branche der sog. Hirschen-Meyer* ist Melchior Meyer 1701—1787, Sohn des Dekans Joh. Jakob († 1723). Melchior Meyer betrieb anfänglich einen Tuchhandel im Hause zum Steg, später wurde aus dem einfachen Detailhändler ein grosser Strumpffabrikant, der als reichster Zürcher seiner Zeit gestorben sein soll[15]. Tatsache ist, dass er bei seinem Tode seinem Sohne ausser einem in höchster Blüte stehenden Geschäfte die Häuser zum Steg, zum Neuberg (Hirschengraben 60), St. Urban und Stadelhof hinterliess. Dieser Sohn, Quartierhauptmann Heinrich Meyer-Landolt 1732—1814, gründete mit Hülfe seines Sohnes, des nachmaligen Obersten Joh. Jakob Meyer zum St. Urban in Stadelhofen, die erste Bandfabrik in Zürich, deren hohe Blüte ebenfalls aus dem beträchtlichen Pfundzoll ersichtlich ist. Da sich indes die Konkurrenz von Basel immer fühlbarer machte, ging die Bandfabrik 1819 ein, während das alte Mousseline- und Baumwollengeschäft unter der Firma Melchior Meyer noch lange weiter florierte. Conrad Ferdinand

---

[13] Näheres über die Familie Esslinger vom gelben Haus und deren industrielle Tätigkeit siehe: Zürcher. Taschenbuch 1881.

[14] Biographie siehe: Neujahrsblatt des Waisenhaus Zürich, 1903.

[15] Näheres über diese nach ihrem Stammhaus Meyer zu Stadelhofen zubenannte Branche der Hirschen-Meyer siehe: Zürcher. Taschenbuch 1879 und Freys Biographie von Conrad Ferdinand Meyer.

Werdmüller, mit welchem seine männliche Descendenz erlosch. Seine Tochter heiratete den Oberstzt. in Frankr. Dionysius Jakob Christof 1[illegible] und war die Mutter des vor einigen Jahren verstorbenen Major Albert Ott in Kappel.

Noch sind es zwei Firmen, die uns aus dem Jahre 1750 speziell interessieren, zumal die Stadt Zürich beiden die Kultivierung unserer Industrie[illegible] zu verdanken hatte. Nach vielfachen vergeblichen Versuchen gelang es dem [illegible] Pastetenbäcker und Seidenmacher David Hess-Hüni (geb. 1670—1[illegible]), die erste Indiennefabrik zu errichten, die er durch seine Tüchtigkeit zu [illegible] Blüte brachte. Er ist der Begründer der später sehr [illegible] Branche der Familie Hess[illegible] wachsenden Erfolge weiterführte. David Hess[illegible] Anna Elisabetha geb. Ziegler unserer ersten Tochter Anna Barbara, [illegible] Zunftgenosse Heinrich Schulthess und als solche [illegible] Goethes bekannten Frau Barbara Schulthess[illegible] der Indiennefabrik. Hier[illegible] Hinterlassenschaft [illegible] zwei ausgezeichnete Chefs, so dass die Firma [illegible] zu den angesehensten und reichsten Kaufleuten Zürichs [illegible] weise im Jahr 1780 einen Umsatz von gegen 800,000 Fr. [illegible] Warenumsatz von nahezu einer Million Fr. [illegible] stande erlosch die Firma Hess[illegible] die Familie heute noch zahlreich vertreten ist und [illegible] Zürcherfamilien dem [illegible] Hause stammverwandt sind.

Die andere Firma, welcher Zürich die Einführung eines neuen Industriezweiges zu verdanken hatte, ist die Firma Meyer & Co. Gründer dieser [illegible] der sog. Hirschen-Meyer* ist Melchior Meyer 1701—1787, Sohn des [illegible] Joh. Jakob († 1723). Melchior Meyer bezog anfänglich einen [illegible] Hause zum Stieg, später wurde aus dem vorderen [illegible] Strumpffabrikant, der als reichster Bürger seiner Zeit [illegible] Tatsache ist, dass er bei seinem Tode seinem [illegible] Bürger stehenden Geschäfte die Häuser zum Stieg zum Kindberg (Hirschengraben 20), St. Urban und Stadelhof hinterliess. Dieser [illegible] Meyer-Landolt 1732—1814, gründete mit Hülfe seines Sohnes, des nachmaligen Obersten Joh. Jakob Meyer zum St. Urban in Stadelhofen, die erste Baumwollspinnerei in Zürich, deren hohe Blüte ebenfalls eine den [illegible] ist. Da sich indes die Konkurrenz von Basel immer fühlbarer machte, zog die Baudabtuik 1819 ein, während das alte Stoff- und Baumwollgeschäft unter der Firma Melchior Meyer noch lange weiter [illegible] Oberst Bernhard Meyer.

---

* Näheres über die Familie Hess[illegible] von [illegible] und deren industrielle Tätigkeit [illegible] Zürcher Taschenbuch 1881.

* Biographie [illegible] Melchior Meyer [illegible] Zürich, 1[illegible].

* Näheres über diese [illegible] Stammhaus Meyer zu Stadelhofen [illegible] der Hirschen-Meyer [illegible] Zürcher Taschenbuch 1[illegible] und [illegible] Biographie von [illegible] Meyer.

Meyer, der grosse Dichter und Schriftsteller, ist ein Enkel des als Chef des Hauses erwähnten Obersten Joh. Jakob Meyer z. St. Urban, † 1819.

Nachdem wir mit den grössten Handelshäusern anfangs und Mitte des 18. Jahrhunderts bekannt geworden, gibt uns das Steuerrodel vom Jahr 1796 auch noch einen Blick in die zürcherische Handelswelt des letzten Viertels des 18. Jahrhunderts.

Abermals ist der Gesamtertrag des Pfundzolles grösser geworden und beträgt mit 169,312 ℔ fünfmal so viel als 100 Jahre früher. Diese ausserordentliche Steigerung war hauptsächlich durch den grossen Aufschwung der Mousseline-Fabrikation und Indienne-Druckerei bewirkt worden, wiewohl auch eine merkliche Quote auf Rechnung der Seidenindustrie zu setzen ist.

Den grössten Pfundzoll steuert die Firma Kaspar Schulthess & Co. mit 8527 ℔, wie auch die Familie Schulthess* in corpore mit 18,710 ℔ (inkl. den Firmen Schinz & Schulthess und Pestalozzi* & Schulthess: 23,593 ℔) an erster Stelle steht. Wie schon früher bemerkt, verdankt die Familie ihren Reichtum hauptsächlich der Seiden- und Baumwollen-Industrie. An zweiter und dritter Stelle folgen die Firmen Esslinger a. Dorf und Kaspar Ott & Söhne (als Familien in corpore die Familien Escher v. Glas mit 13,788 ℔ und von Muralt mit 13,799 ℔), an vierter und fünfter Stelle die Firmen Hs. Konrad Schulthess zum Thalgarten und Heinrich & Daniel Muralt beim Ochsen; als Famile in corpore die Familie Ott mit 12,000 ℔. Es ist bekannt, dass die Familie von Muralt*, die im Jahre 1566 das zürcherische Bürgerrecht erlangte, bereits im 17. Jahrhundert Grosshandel trieb, indem ca. 1630 Johs. v. Muralt ein Seiden- und Floretseidengeschäft an der Sihl errichtete, das (in der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts durch Erbschaft in Besitz der Familie Bodmer* übergegangen) berufen war, anfangs des 19. Jahrhunderts unter seinem damaligen Chef Daniel Bodmer, † 1837, an die Spitze der zürcherischen Handelswelt zu treten. Die Firma erscheint 1804 bereits an zweiter, im Jahre 1816 an erster Stelle aller zürcherischen Handelshäuser.

Grösser noch waren, speziell im 17. Jahrhundert, die Verdienste der Familie von Orelli* um die Einführung der Seidenfabrikation. Der Stammvater jener, gleich den Muralt aus Locarno in Zürich eingewanderten Familie bezeichnet sich selbst im Jahre 1558 als Seckler und betrieb einen Kramladen unter dem Wirtshaus zum Raben. Doch bereits seine Söhne widmeten sich dem Seidenhandel und die Enkel treffen wir als Besitzer dreier bedeutender Handelsfirmen: „Felix Orelli zum Spiegel", „Jakob Joseph & Daniel Orelli zum Mohrenkopf" und „Martin Orelli". Wie die Werdmüller, so verdankten auch die Orelli ihr rasches Aufblühen der Fabrikation von Burat und Wollenkrepp, hauptsächlich aber der Seidenfabrikation. Nachdem die Familie durch die Konkurrenz etwas zurückgestellt wurde, gelangte die Firma Orelli & Sohn im Garten mit Fabrikation von Baumwolle in den Achtziger-Jahren des 18. Jahrhunderts nochmals in die Reihe der ersten Handelshäuser.

Wie die Familien Muralt und Orelli hat sich auch die Familie Pestalozzi*[16] dem Handel gewidmet. Bereits im Beginn des 17. Jahrhunderts begegnen wir

[16] Näheres siehe: Pestalozzi-Pfyffer: Geschichte der Familie Pestalozzi.

Meyer, der grosse Dichter und Schriftsteller, ist ein Enkel des als Chef des Hauses erwähnten Obersten Joh. Jakob Meyer z. zu Urbon, † 1810.

Nachdem wir mit den grossen Handelshäusern unseres und Zürichs des 18. Jahrhunderts bekannt geworden, gilt nun das Steuerrodel von Jahr 1707 noch noch einen Blick in die zürcherische Handelswelt des letzten Viertels des 17. Jahrhunderts.

Abermals ist der Gesamtertrag des Fünfzehnten grösser geworden und erhebt mit 109,812 ℔ Hanfgarn so viel als 100 Jahre früher. Diese ausserordentliche Steigerung war hauptsächlich durch den grossen Aufschwung der Klosterfabrikation und Indienne Druckerei bewirkt worden, wiewohl auch eine merkliche Quote auf Rechnung der Seidenindustrie zu setzen ist.

Den grössten Fünfzehn steuert die Firma Kasper Schulthess & Co. mit 27 ℔, wie auch die Familie Schulthess* in corpore mit 18,710 ℔ (vielleicht den ersten Schiner & Schulthess und Pestalozzi* & Schulthess, 28,000 ℔) an erster Stelle steht. Wie schon früher bemerkt, verdankt die Familie ihren Reichtum hauptsächlich der Seiden- und Baumwollen-Industrie. An zweiter und dritter Stelle folgen die Firmen Kesslingers, Dorf und Kasper Ott & Söhne und Familien in corpore die Familien Escher v. Glas mit 15,788 ℔ und von Muralt mit 13,700 ℔, an vierter und fünfter Stelle die Firmen Hs. Konrad Schulthess zum Thalgarten und Heinrich & Daniel Muralt zum Oelbaum; als Familie in corpore die Familie Ott mit 12,000 ℔. Es ist bekannt, dass die Familie von Muralt*, die im Jahre 1660 das zürcherische Bürgerrecht erhielte, bereits im 17. Jahrhundert Grosshandelsfirmen, indem ca. 1630 Joh. v. Muralt zu Sulzer- und Fabrikengeschäften an der Sihl erhielte, das in der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts zum Erbschaft in Besitz der Familie Bodmer* übergegangen sein dürfte, was, anfangs des 19. Jahrhunderts unter seinen damaligen Chef Daniel Bodmer, † 1827, an die Spitze der zürcherischen Handelswelt zu treten. Die Firma erreichte 1804 bereits zweiter, im Jahre 1810 an erster Stelle aller zürcherischen Handelshäuser.

Grösser noch waren, speziell im 17. Jahrhundert, die Vermögen der Familie von Orelli* um die Einführung der Seidenfabrikation. Der Stammvater, gleich den Muralt aus Locarno in Zürich eingewanderten Familie, etablierte sich selbst im Jahre 1559 als Seidler und betrieb einen Kramladen in der dem Wirtshaus zum Raben. Doch bereits seine Söhne widmeten sich dem Handelsfach und die Enkel treffen wir als Besitzer ganzer bedeutender Handelsfirmen: „Felix Orelli zum Spiegel“, „Jakob, Joseph & Daniel Orelli zum Molen“ und „Martin Orelli“. Wie die Vorhandlungen, so verbreiteten auch die Orelli zuerst eine Anfühlung der Fabrikation von Hanf und Wollenkreppe, hauptsächlich der Seidenfabrikation. Nachdem die Familie durch die Konkurrenz zurückgestellt wurde, gelangte die Firma Orelli & Sohn im Garten mit Fabrikation von Baumwolle in den Achtziger Jahren des 18. Jahrhunderts nochmals in die Reihe der ersten Handelshäuser.

Wie die Familien Muralt und Orelli hat sich auch die Familie Pestalozzi* im Handel gewahrt. Bereits im Beginn des 17. Jahrhunderts begegnen wir

* Näheres siehe: Pestalozzi-Pfyffer: Geschichte der Familie Pestalozzi.

der Seidenfirma Johann Anton Pestalutz, die in lebhaftem Verkehr mit Bergamo gestanden.

Bekannt ist der Versuch des Hs. Jakob Pestalutz zum Steinbock in der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts, in Zürich Seidenwürmer zu ziehen, ein Unternehmen, das mit Sachkenntnis, Aufopferung und Geldopfern zwar möglich, wirtschaftlich indes nicht empfehlenswert war.

Die grössten Handelserfolge der Familie begannen denn auch erst nach den Revolutionsjahren.

Noch bleibt uns übrig, einer Reihe anderer grösserer Handelshäuser zu gedenken, die, wenn auch nicht an allererster Stelle gestanden, dennoch mithalfen, die zürcherische Handelstätigkeit zu fördern. Wir beschränken uns auf diejenigen noch nicht genannten Firmen, die in den Jahren 1796/97 mehr als 2000 ℔ Pfundzoll steuerten.

Als altes Mousselinehaus begegnet uns die Firma Joh. Georg Bürkli im Tiefenhof, deren Besitzer Direktor Bürkli Meyer († 1811) auch der Stammvater der um die Stadt Zürich hochverdienten Branche der Bürkli im Seidenhof ist. Als Eigentümer einer Indiennefabrik, und zwar neben der Esslingerschen der bedeutendsten, steuerte Hans Jakob Hofmeister* zum weissen Kreuz gegen 4000 ℔. Diese Fabrik beschäftigte zuweilen gegen 800 Arbeiter; oft wurde die ganze Nacht hindurch gearbeitet. Das von Quartierhauptmann Hans Jakob Hofmeister erbaute Landgut im Letten wurde aus dem Ertrage weniger Jahre vollständig abbezahlt, die Neubauten bestritt man vorweg aus dem Profit, den die Mouchoirs abwarfen. Aber auch dieses bedeutende Handelshaus traf dasselbe Schicksal wie das Konkurrenzgeschäft der Gebrüder Esslinger, indem dasselbe, freilich erst 30 Jahre später als jenes, der Ungunst der Zeit erlag und im Jahre 1867 erlosch.

Anlässlich dieser beiden grossen Indiennefabriken sei auch noch einer Firma gedacht, die hauptsächlich zu dem grossen Aufschwung der Indiennemanufaktur beigetragen hat. Diese Beteiligung ist das Verdienst der Familie Zeller*, welcher die Einführung eines ganz neuen Industriezweiges nicht nur in Zürich, sondern in der ganzen Schweiz zukommt [17]. Bereits im Jahre 1671 betrieb Jakob Christoph Zeller, n. 1652, im sog. Bierhaus eine Färberei. Allein der Aufschwung des Geschäftes datiert erst aus den 1760er Jahren, in welchen Heinrich Zeller, 1746—1795, nach seiner Rückkehr aus seiner Fremdezeit in Frankreich die ersten Versuche im Türkischrotfärben begann und Begründer der zu grösster Blüte gelangten Firma Heinrich & Rudolf Zeller wurde. Seine beiden Söhne trennten sich 1801, um unter eigenem Namen Heinrich Zeller (in der Walche) und Johannes Zeller (im Bierhaus), ersterer die Türkischrotfärberei, letzterer die Färberei zu betreiben; beide Firmen trugen wesentlich zur Förderung von Zürichs Industrie bei und erloschen erst in der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts.

---

[17] Näheres über die industrielle Tätigkeit der beiden Branchen der Familie Zeller im Bierhaus und in der Walche siehe: Zürcher-Taschenbuch 1881 und Allgemeine Deutsche Biographie, Schlussband.

der Seidenfirma Johann Anton Forstalter, die in Jahrhundert Vetter von Hermann gestanden.

Bekannt ist der Versuch des Fs. Jakob Forstalter zum Stadtbogen 12/der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts, in Zürich Seidenwebereien zu gründen, die Unternehmen, das mit Sachkenntnis, Aufopferung und Geldopfern zwar möglich, wirtschaftlich indes nicht empfehlenswert war.

Die grössten Handelserfolge der Familie begannen dann auch erst nach den Revolutionsjahren.

Noch bleibt uns übrig, einer Reihe anderer grösserer Handelshäuser zu gedenken, die, wenn auch nicht an älterer Stelle genannt, dennoch mit Ehren, die zürcherische Handelstätigkeit zu fördern. Wir beschränken uns auf diejenigen noch nicht genannten Firmen, die in den Jahren 1900/1. mehr als 2000 ℔ Pfundzoll steuerten.

Als altes Monsseelinehaus begegnet uns die Firma Joh. Georg Hürlimann in Tiefenhof, deren Besitzer Direktor Rudolf Meyer († 1811) auch der Stammvater der um die Stadt Zürich hochverdienten Branche der Hurlli im Seidenhof ist. Die Eigentümer einer Indienerfabrik, und zwar neben der Kesslingerschen der bedeutendste, steuerte Hans Jakob Hofmeister* zum weissen Kranz gegen 3000 ℔. Diese Fabrik beschäftigte zuweilen gegen 500 Arbeiter; oft wurde die ganze Schweiz durch gearbeitet. Das von Quartierhauptmann Hans Jakob Hofmeister gründete Landgut im Letten wurde aus dem Erlrage weniger Jahre vollständig entschuldet, die Neubauten bestritt man vorweg aus dem Ertrag, den die Monsseelin abwarf. Aber auch diese bedeutende Handelshaus trat dessalbe Schicksal wie das Seidenhaus zu Zürich, der Gebrüder Kesslinger, indem dasselbe, theilweise erst 40 Jahre später als jenes, der Ungunst der Zeit erlag und im Jahre 1897 verkaufte.

Anlässlich dieser beiden grossen Indienerfabriken sei auch noch einer Firma gedacht, die hauptsächlich zu dem grossen Aufschwung der Baumwollmanufaktur beigetragen hat. Diese Bereitigung ist das Verdienst der Familie Zellar?, welcher die Einführung einer ganz neuen Industriezweiges nicht nur in Zürich, sondern in der ganzen Schweiz zuschreibt. Bereits im Jahre 1771 betrieb Jakob Christoph Zeller, n. 1852, im sog. Bierhause eine Fabrikerei. Allein der Aufschwung des Geschäftes datiert erst aus den 1780er Jahren, in welchen Heinrich Zeller, 1740—1795, nach seiner Rückkehr aus seiner Fabrikarbeit in Frankreich die ersten Versuche im Turkischrotfärben begann und Begründer der zu grosser Blüte gelangten Firma Heinrich & Rudolf Zeller wurde. Seine beiden Söhne trennten sich 1801, um unter eigenem Namen Heinrich Zeller (in der Wyde) und Johannes Zeller (im Bierhause), ersterer die Turkischrotfärberei, letzterer die Färberei zu betreiben; beide Firmen trugen wesentlich zur Förderung von Zürichs Industrie bei und erloschen erst in der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts.

* Näheres über die industrielle Tätigkeit der beiden Häuser des Familie Zeller in Horgen und in der Wyde siehe: Zürcher-Taschenbuch 1881 und Alexander Daniel Bürgraphie, Schauenberg.

Grosse Erfolge hatte auch die Seidenkreppfabrik Mathias Nüscheler* & Söhne im Grünenhof (Thalacker 32). Denselben Artikel fabrizierte die Firma Mathias Nüscheler* im Neuegg (Pelikanstrasse 19). Heute noch sind die beiden Häuser im Besitze der Familie Nüscheler, gleichwie das dritte, daran stossende Haus zum Magazinhof, die alle anfangs des 17. Jahrhunderts auf dem 1698 von den Gebrüdern Mathias und Kaspar Nüscheler gekauften Komplexe im Thalacker erbaut wurden.

Als grosses Baumwollenhaus versteuerte die Firma Melchior Römer* & Söhne beim Rennwegtor (Trülle) gegen 6000 ℔, desgleichen die Firma Mathias Römer & Sohn beim Kürras 1700 ℔. Beide Firmen sind längst erloschen, während das alte Stammhaus bis vor wenigen Jahren im Besitze der Familie verblieb.

Ganz bedeutend ist ferner die Baumwollenfirma Hans Jakob Scheuchzer & Söhne hinterm Münster, deren Besitzer Heinrich Scheuchzer (1751—1817) einen Pfundzoll von 5023 ℔ entrichtete und somit den grössten zürcherischen Kaufleuten beizuzählen ist. Die Firma scheint indes mit dem Tode ihres Besitzers eingegangen zu sein, die Familie selbst aber, deren Name auf dem Gebiete der Naturwissenschaften zu Berühmtheit gelangte, blüht heute noch im Kanton Zürich und in Basel.

Endlich seien noch die zwei Baumwollenfirmen Konrad Stockar* zu Stadelhofen (Stammvater aller heute noch lebenden Zürcher Branchen dieser Familie) und Friedrich & Benjamin Wegmann* a. Dorf erwähnt, sowie die bereits früher genannten Häuser Werdmüllers* Witwe und Joh. Konrad de Joh. Rudolf Werdmüller*[18] in Stadelhofen.

Als Merkwürdigkeit nennen wir endlich noch die Firma Heinrich Pestalozzi von Birr, unter welchem Namen die Gebrüder Notz aus Fluntern ein ziemlich bedeutendes Seidengeschäft betrieben. Bekanntlich durften bis zur Revolution nur die Stadtbürger auf eigene Rechnung fabrizieren und Grosshandel treiben, weshalb der geschickte und umsichtige Kaspar Notz auf die glückliche Idee kam, einen Stadtbürger zu gewinnen, um unter dessen Namen fabrizieren und sich eine selbständige Stellung sichern zu können. Diesen Mann fand er in dem berühmten Pädagogen Heinrich Pestalozzi, der, in bedrängter ökonomischer Lage, gegen freie Station und eine Rente von 1000 Gulden Notz seinen Namen lieh, Nach der Revolution erwarb die ganze Familie Notz 1817 das Bürgerrecht der Stadt Zürich, die Firma aber hiess von nun ab Notz & Diggelmann und blüht heute noch unter dem Namen Neeser, Weber & Diggelmann.

Als eines der wenigen Kommissionsgeschäfte figuriert die Firma Hottinger & Hess* beim Thörli, später im hintern Pelikan, mit einer Steuer von 1023 ℔. Gründer derselben war Johs. Hottinger, 1712—1784, Handelsherr in Stadelhofen. Geboren als Sohn des Pfarrers zu Seebach, verheiratete er sich mit Anna Cramer, der Tochter eines reichen Kaufmanns, dessen Geschäft er auch übernommen zu haben scheint. Sein Enkel, Hs. Konrad Hottinger, n. 1764, ist der

---

[18] Wir verweisen schon heute auf die in Arbeit befindliche Familiengeschichte dieser in industrieller und hauptsächlich militärischer Beziehung bedeutenden Familie.

Grosse Erfolge hatte auch die Seidenstickereifabrik Matthias Näseler* & Söhne im Grünenhof (Talacker 32). Dasselbe Artikel fabrizierte die Firma Matthias Näseler* in Neuegg (Feldbaustrasse 19). Heute noch sind die beiden Häuser in Besitze der Familie Näseler, gleichwie das dritte, damals aussendende Haus zum Magazinhof, die alle anfangs des 17. Jahrhunderts auf den 1628 von den Gebrüdern Matthias und Kasper Näseler gekauften Komplexe in Thalwil erbaut wurden.

Als grosses Baumwollenhaus verstanden die Firma Melchior Rüdiger & Söhne, beim Bernwegfor (Thalwil) gegen 1800 ff. dasselbe die Firma Matthias Rüdiger & Sohn beim Kurvas 1700 ff. Beide Firmen sind längst erloschen, während das alte Stammhaus bis vor wenigen Jahren im Besitze der Familie verblieb.

Ganz bedeutend ist ferner die Baumwollenfirma Hans Jakob Spörri & Söhne hinterm Münster, deren Besitzer Heinrich Schweizer (1751—1817) einen Fundzoll von 3023 ff entrichtete und somit den grössten abgabepflichtigen Kaufleuten beizuzählen ist. Die Firma scheint indes mit dem Tode Jakob Spörri's eingegangen zu sein, die Familie selbst aber, deren Name auf dem Gebiete der Naturwissenschaften zu Berühmtheit gelangte, blüht heute noch in Kanton Zürich und in Basel.

Endlich seien noch die zwei Baumwollenfirmen Konrad Stockar* zu Stadelhofen (Stammvater aller heute noch lebenden Zürcher Stauchen dieser Familie) und Friedrich & Benjamin Wegmann* a. Dorf erwähnt, sowie die bereits früher genannten Häuser Werdmüller* Witwe und Joh. Konrad de Joh. Rudolf Werdmüller* in Stadelhofen.

Als Merkwürdigkeit nennen wir endlich noch die Firma Heinrich Testalozzi & von Fürr, unter welchem Namen die Gebrüder Näf aus Flumbern ein weltberühmtes bedeutendes Seidengewebe betrieben. Bekanntlich durften bis zur Revolution nur die Stadtbürger auf eigene Rechnung fabrizieren und Grossfabrikanten, weshalb der geschickte und umsichtige Kasper Näf auf die glückliche Idee kam, einen Stadtbürger zu gewinnen, um unter dessen Namen fabrizieren und sich eine selbständige Stellung sichern zu können. Hiezu fand er in dem verdienten Pädagogen Heinrich Testalozzi, der, in bedrängter ökonomischer Lage, gegen freie Station und eine Rente von 1600 Gulden Näf's seinen Namen lieh. Nach der Revolution erwarb die ganze Familie Näf's 1817 das Bürgerrecht der Stadt Zürich, die Firma aber blieb von nun an Näf & Huggenmann und lebt heute noch unter dem Namen Nesser, Weber & Huggenmann.

Als einer der wenigen Kommissionsgeschäfte figurierte die Firma Hottinger & Hess* beim Thörli, später im hintern Talhof, mit einer Steuer von 3023 ff. Inhaber derselben war Joh. Hottinger, 1712—1784, Handelsherr in Stadelhofen, ebenso als Sohn des Pfarrers zu Seebach, verbindete er sich mit Anna Wanner, der Tochter einer reichen Kaufmanns, dessen Geschäft er auch über nommen zu haben scheint. Sein Enkel, Hs. Konrad Hottinger, n. 1761, ist der

* Wir verweisen schon heute auf die in Arbeit befindliche Familiengeschichte dieser industriellen und hauptsächlich auftretenden Bedeutung bedeutenden Familie.

Gründer des grossen Pariser Bankhauses Hottinger & Co. und galt als einer der ersten Finanzmänner seiner Zeit. Seine Nachkommen, von Napoleon I. in den Baronenstand erhoben und heute noch Besitzer des alten Pariser Bankhauses, sind heute noch Eigentümer des alten Stammhauses in Zürich.

Zum Schlusse mögen auch noch einige vergleichende Angaben betr. die politische Stellung zur Charakterisierung genannter Familie dienen. Es ist bekannt, dass die Teilnahme an der Regierung der Stadt und Republik Zürich bis zur Revolution ein ausschliessliches Vorrecht der Stadtbürger war, welchen die vollständigste Souveränität sowohl in der Stadt selbst, als in der ihr angehörenden Landschaft zukam. Dieselbe schloss ausser dem Anrecht auf alle Stellen und Ämter in der Regierung und Staatsverwaltung, sowie auf alle Offiziersstellen vom Hauptmann an aufwärts etc., hauptsächlich auch das Privileg auf Grosshandel und Industrie in sich. Als Gegenleistung dafür betrachtete denn auch die Regierung den hohen Pfundzoll der zürcherischen Kaufmannschaft als volles Äquivalent und betonte dies auch jederzeit bei Unzufriedenheit auf der Landschaft. Unter den Stadtbürgern selbst bestand rechtlich absolut kein Unterschied, tatsächlich jedoch gab es auch hier, abgesehen von der sog. Adeligen Stube, welche als Korporation gegenüber der übrigen Bürgerschaft ein gewisses Vorrecht in der Vertretung im Rate hatte, eine Anzahl Familien, die infolge ihres Ansehens, ihres Reichtums und politischen Einflusses an der Besetzung der Ämter und Würden, wenn auch nicht ausschliesslich, so doch vorzugsweise Anteil hatten und es ist uns an Hand der im Zürcher Taschenbuch 1881 von W. Tobler-Meyer veröffentlichten „Tabelle der in der Stadt und Republik Zürich regierenden Familien beim Ausbruch der Umwälzung von 1798“ ein leichtes, die Anteilnahme der zürcherischen Handelswelt am Staatswesen zu erkennen. Als regierender Bürgermeister steht an erster Stelle Bürgermeister Heinrich Kilchsperger, Besitzer des von seinem Schwiegervater Zunftmeister Ulrich* übernommenen Seidengeschäftes zum Kropf. Als zweiter Bürgermeister haben wir in David von Wyss den Vertreter einer Familie, die seit langer Zeit fast ausschliesslich dem Staatsdienst zugetan und von so grossem politischem Einfluss war, dass die Familie, ohne der Adeligen Stube angehört zu haben, schon seit Mitte des 17. Jahrhunderts allgemein den Junkertitel führte, was heute noch der Fall ist.

Wenn auch die Vertretung im Rate sehr oft von äussern Umständen einer Familie, wie z. B. der Stärke ihres Personalbestandes abhing, ist es immerhin interessant, aus der Tabelle zu ersehen, wie stark gerade diese Handelsaristokratie in der damaligen Regierung vertreten war. So finden wir die Familie Escher* v. Glas mit 14, die beiden, wie auf kommerziellem, so auch auf diesem Gebiete rivalisierenden Familien Schulthess* und Ott* mit je 8, die Werdmüller* und Schinz mit je 7, die Usteri*, Lavater* und Landolt* mit je 6 Gliedern vertreten. Letztere zwei Familien genossen gleich den Fries, Heidegger, Hess, Keller v. Steinbock, Leu, Rahn, Lochmann v. Schwerzenbach, Spöndlin, Steiner v. Uitikon und einigen andern in einzelnen Branchen im 18. Jahrhundert eine politisch und gesellschaftlich sehr hohe Stellung, obwohl sie weder der

Adeligen Stube angehörten, noch auf kommerziellem Gebiete in den ersten Reihen gestanden haben.

Von den sogen. Junker-Familien, die durch ihre Zugehörigkeit zur Adeligen Stube gewisse politische Vorrechte genossen, finden wir am stärksten die Familie der Luchs-Escher* mit 9 Mann vertreten, ausserdem finden sich aus jenem Kreise die Familien † Grebel von Maur, von Meiss*, Meyer von Knonau*, † von Reinhard, † von Schneeberger, von Schmid* und von Edlibach* vertreten.

Es ist schon früher bemerkt worden, dass diese Junkerfamilien bis zu den Revolutionsjahren weder Handel noch Industrie trieben. Ihre Beschäftigung bestand teilweise in der Bewirtschaftung ihrer Landgüter, die oft mit Gerichtsherrschaften (so besassen die von Meiss: Teufen; Meyer von Knonau: Weiningen; Escher vom Luchs: Berg etc.) verbunden waren, teilweise in der Besetzung von Amtsstellen u. dgl. (so war die Stelle eines fürstlich bischöflichen Konstanzeramtmanns in Zürich bei der Familie von Grebel von Maur, diejenige eines Amtmanns des Stiftes St. Blasien in der Familie von Edlibach erblich). Oft treffen wir auch Glieder dieser Familien als höhere Offiziere in französischen und holländischen Diensten; im Staatsdienste endlich hatten sie als Korporation der Adeligen Stube immer noch um so mehr Einfluss, als der weitere Verband der Constaffel jenen in der Besetzung der Ratsstellen weit nachstand, so dass dieselbe sich auf die wenigen „Stübler" Familien beschränkte, deren es 1798 nur noch elf gab. So genossen diese Familien trotz der mächtigen Handelsaristokratie immer noch sehr grosses Ansehen. Zu ihrem Schaden beschränkten sich indes ihre Alliancen fast zumeist auf die Familien ihres immer kleiner werdenden Zirkels, was das Aussterben so mancher Junkerfamilie zur Folge gehabt haben mag. Am stärksten aber ist in jenem Jahre die Familie Hirzel*[19] und zwar mit 15 Mann im Rate vertreten, eine Familie, die zwar anfangs des 17. Jahrhunderts ebenfalls durch Handel (Tuchhandel) emporgekommen war, sich später jedoch neben fremdem Militärdienste, fast ausschliesslich dem Staatsdienst und der Wissenschaft widmete. Dass bei dem starken Prozentsatz einerseits der Kaufmannschaft, andrerseits der Adeligen Stube und der ihr nahestehenden Familien der Landolt, Lavater etc. der Handwerkerstand immer mehr zu kurz kam, hängt in erster Linie mit dem Umstande zusammen, dass gerade Familien wie die Escher* vom Glas, Hirzel*, Werdmüller*, Ott* und Schulthess* etc. sich geflissentlich auf verschiedenen Zünften festsetzten, einerseits um sich selbst weniger Konkurrenz zu machen, andrerseits um den Handwerkerkreisen um so eher den Rang ablaufen zu können. So treffen wir auf der Zunft z. Schaf (Schneidern) die Landolt* und Ott*, bei den Zimmerleuten die Werdmüller* und Schinz*, bei den Gerwern die Wyss*, Usteri* und Schulthess*, bei den Schuhmachern die Escher v. Glas*, bei den Weinleuten (Meise) die Meyer* zu Stadelhofen und Pestalozzi*, bei der Constaffel (weiterer Verband) einzelne Muralt* und Orelli*, während dem Berufe nach die meisten genannten Familien der Saffran (Kaufleute) zugehört hätten.

---

[19] Näheres siehe: Dr. C. Keller-Escher, Geschichte der Familie Hirzel.

teligen Stube angehörten, noch auf kommerzielles Gebiete in den ersten Zeiten standen haben.

Von den sogen. Junker-Familien, die durch ihre Zugehörigkeit zur Adelsgenossenschaft gewisse politische Vorrechte genossen, finden wir an ältesten die Familie der Junckes-Kocher* mit 9 Mann vertreten, anscheinend finden sich noch jüngere Kreise Familien + Grendel von Mauer, von Meiss*, Meyer von Konnau*, + von Neuhaus, von Schneeberger, von Schmid* und von Schilling* vertreten.

Es ist schon früher bemerkt worden, dass diese Junkerfamilien bis zu den Revolutionsjahren weder Handel noch Industrie trieben. Ihre Hauptbeschäftigung stand teilweise in der Bewirtschaftung ihrer Landgüter, die oft aus Gebietsarrondierungen (so besassen die von Meiss: Teufen; Meyer von Konnau: Weinfelden; Kocher vom Luchs: Berg etc.) verbunden waren, teilweise in der Bestellung von Amtsstellen u. dgl. (so war die Stelle eines fürstlich bischöflichen Konstanzerrates in Nürnberg bei der Familie von Grendel von Mauer, diejenige eines Amtmannes des Stiftes St. Blasien in der Familie von Schilling erblich). Oftmals waren auch Glieder dieser Familien als höhere Offiziere in französischen und holländischen Diensten, Staatsdienste endlich hatten sie als Korporation der Adeligen Stube inne. Doch um so mehr Einfluss, als der weitere Verband der Gesellschaft jenen in der Besetzung der Ratsstellen weit nachstand, so dass dieselbe auch auf die wenigen „ältesten" Familien beschränkte, deren es 1798 nur noch elf gab. So gewannen diese Familien trotz der nämlichen Handelsaristokratie immer noch sehr grosses Ansehen. Zu ihrem Schaden beschränkten sich indes ihre Allianzen fast nur auf die Familien ihres immer kleiner werdenden Kreises, was die Ahnen so mancher Junkerfamilie zur Folge gehabt haben muss. Ein sichtbares ist in jenen Jahre die Familie Ilivezi** und zwar mit 15 Mann im Rate vertreten, eine Familie, die zwar anfangs des 17. Jahrhunderts allerdings durch Jodel (Trockenbodel) emporgekommen war, sich später jedoch in den Besitzen Zünftiger setzte, fast ausschliesslich dem Staatsdienst und der Wissenschaft widmete. Trotz dem starken Prozentsatz einerseits der Kaufmannsschaft, andrerseits der Angehörigen Stube und der ihr nahestehenden Familien der Landeh, Lavater etc. der Grundherrstand immer mehr zu Kurz kam, bringt in erster Linie mit dem Umstande zusammen, dass gerade Familien wie die Kocher* vom Glas, Hirzel*, Verenhalder*, * und Schultheiss* etc. sich gelissentlich auf verschiedenen Zünften festsetzten einerseits um sich selbst weniger Konkurrenz zu machen, andrerseits um den Handwerkerkreisen um so eher den Kauf abhalten zu können. So treffen wir zur Zunft z. Schuh (Schmieden) die Landeh* und Gut*, bei dem Nimmerfreien Weydmüller* und Schinz*, bei den Gerbern die Wyss*, Hirzel* und Schulthess*, bei den Schmiedern die Kocher v. Glas*, bei den Wirthen Meyer* zu Stadelhofen und Pestalozzi*, bei der Gesellschaft (westlicher Verband) Meine Marell* und Orelli*, während den Bernern noch die meisten geschmaufen Familien der Saffran (Kaufleute) angehörig blieben.

---

* Näheres siehe Dr. O. Keller-Escher, Geschichte der Familie Hirzel.

Ein weiteres beliebtes Mittel, eine gewisse politische Macht auszuüben, lag in der Erwerbung sogenannter Gerichtsherrschaften, was sich jeder Stadtbürger verschaffen konnte, vorausgesetzt, dass er die nötigen Kapitalien besass. So besassen im 18. Jahrhundert beispielsweise die Escher* v. Glas: Kefikon (1742), die Ott*: Hefenhofen und Moos (1781) im Thurgau, die Schulthess*: Wittenwil (1777) und Griessenberg (1791), beide im Thurgau, die Werdmüller*: Elgg (1712). Abgesehen von den Annehmlichkeiten des Landlebens, war freilich der Besitz dieser kleinen mittelalterlichen Feudalstaaten derart mit Schwierigkeiten jeder Art verbunden, dass die Besitzer sich in der Hauptsache nur noch dem Namen nach als freie Herren fühlen konnten, da einerseits der Staat, andrerseits das hörige Landvolk sich immer mehr der veralteten Einrichtungen zu entledigen suchten. Sehr oft nahm auch dieses Landjunkerleben der vornehmen Herren, deren landwirtschaftliche Kenntnisse gewöhnlich sehr gering waren, ein böses Ende.

In den Revolutionsstürmen fanden denn auch alle diese Vorrechte und zwar wie die politischen, so auch die kommerziellen ihr radikales Ende. Wenn auch manche alte angesehene Firma, sei es infolge der Aufhebung des städtischen Handelsprivilegiums, sei es infolge der Kontinentalsperre, oder infolge von Fallimenten um ihre Existenz kam, und hauptsächlich im ersten Jahrzehnt des 19. Jahrhunderts grosse Warenverluste vorkamen, wusste sich immerhin die Mehrzahl der zürcherischen Handelshäuser bald in die neue Zeit zu finden und bildet heute noch eine solide Basis der seither auch auf der Landschaft zu höchster Blüte gelangten zürcherischen Industrie.

Reversalschreiben dess Abtss und Decans namenss dess ganzen Convents zu Dissentiss wegen dem Wapen* und Titul dess Abtss.

Anno 1651 den 27t Aprilis.

Nachdeme ein Ehrs. Landschafft Dißentiß vernommen gehabt und zum Theil gesehen, daß ein tr. Prelat zu Dißentiß Etwelchen Jahren neüe Form des Gotts-hauß Wapenß angefangen zu brauchen, namblich nebend dem Stab Auch ein schwerd durch die Inful, auch sich Tituliert Dominus Disertinensis, welche erneuwerung Sie Keineswegs gestatten wollen noch mögen, dann hierdurch möchte die Posterität in zwyfel gesetzt werden, ob solche Titul und form etwaß Superiorität über ein Landschafft innotierte, deßen sy Keineßwegs geständig, sondern ein ganz freye Landschafft sein und bliben soll und damit guter fride,

[20] Die industriellen Angaben unseres Artikels sind zumeist der ausgezeichneten Arbeit von A. Bürkli-Meyer, Die Zürcher Seidenindustrie, entnommen. Die Firmen- und Steuerangaben entstammen den Seckelamtsrechnungen im Staatsarchiv, die genealogischen Angaben, ausser den genannten, im Druck erschienenen Familiengeschichten, ausschliesslich Manuskripten im Staatsarchiv und auf der Stadtbibliothek Zürich.

* Das Wappen des Klosters Dissentis ist ein weisses Andreaskreuz in rot. (Red.)

Ein weiteres sublimes Mittel, eine gewisse politische Macht auszuüben, lag in der Erwerbung sogenannter Gerichtsbarkeitsrechten, was sich jeder Standesherr verschaffen konnte, vorausgesetzt, dass er die nötigen Kapitalien besass. So besassen im 18. Jahrhundert beispielsweise die Reuss' "v. Gilsa" Erlach (1751), die Gilt*, Helfenbach und Moos (1761) im Thurgau, die Schultheiss*, Wyrsowski (1777) und Friesenberg (1791), beide im Thurgau, die Wurmsdorfer* Elsig (1791). Abgesehen von den Annehmlichkeiten des Tandelhofes, war freilich die Freude dieser kleinen mittelalterlichen Fundstätten derart mit Schwierigkeiten jener Art verbunden, dass die Besitzer sich in der Hauptsache nur noch dann Nutzen nach als freie Herren fühlen konnten, da einerseits der Staat, andrerseits das bürgerliche Landvolk sich immer mehr der veralteten Einrichtungen zu entledigen suchten. Sehr oft nahm auch dieses Landmannkleben der vorneuen Herren, deren fast wirtschaftliche Kenntnisse gewöhnlich sehr gering waren, ein böses Ende.

In den Revolutionsstürmen fanden dann auch alle diese Vorrechte und zwar wie die politischen, so auch die kommerziellen für radikales Ende. Wenn noch manche alte angesehene Firma, sei es infolge der Auflösung des städtischen Handelsprivilegiums, sei es infolge der Kontinentalsperre, oder infolge von Fehlmeinten um ihre Existenz kam, und hauptsächlich im ersten Jahrzehnt des 19. Jahrhunderts grosse Warenvorräte verkaufen, wurde sich immerhin die Mehrzahl der zürcherischen Handelshäuser bald in die neue Zeit zu finden und bildet heute noch eine solide Basis der seither auch auf der Landschaft zu blühender Blüte gelangten zürcherischen Industrie.

Reverzeichnis des Adels und Bezeichnung des ganzen Convents zu Dissentis wegen dem "Vnpen" und Titul des Adels.

Anno 1651 den 27t Aprilis.

Nachdeme ein Ehrs. Landschaft Dißentis verspommen Adelich und zum Thiell gesechen, daß ein ir. Freiat zu Dißentis Riwelchen Jahren sella Wem die Gotts haus Vnpen angefohgen zu Vnwachen, ennthiell nehmend dem Stat. Auch ein schwerd durch die Jahl, auch sich Thiellert Dennhus Dißentis, welche ernauwerung Sie Keinerweys gestatten wollen noch mögen, dann hierdurch möchte die Posterität in zwyfel gesetzt werden, ob solche Thiel und Gern etwch Superiorität über ein Landschaft Gnotteren, dessen sy Keinerweys geständig, sondern ein gaux freye Landschaft sein und bliben soll und dann guter Linde,

* Die industriellen Angaben unserer Artikel sind zumeist der ausgezeichneten Arbeit von A. Bürkli-Meyer, Die Zürcher Seidenindustrie, entnommen. Die Firmen und Sippennamen entstammen den Sockelinscriptionen im Rathaustreppe, der genealogischen Angaben, unsere den genannten, im Druck erschienenen Familienverzeichnissen, ausschliesslich Manuskripten im Staatsarchiv und auf der Stadtbibliothek Zürich.

* Das Wappen des Klosters Dissentis ist ein weisses Andreaskreuz in rot. (Red.)

ruhe und einigkeit in warer liebe entschwischend einem lob. Gottshauß und Landschafft hinfür seye, so hat ein herr Prelat und Convent folgender gestalt sich erklärt und zu mehrerer bekräftigung underschriben:

namblich dz die biß anharo gemachten wapen und Titul nicht sollen den verstand gehabt haben, noch haben, einiche weitere Superiorität über ein Ehrsam Landschafft zu denottieren, sondern sie billich bey Ihrer vollkommen freyheit sein und bleiben sollend, mit versprechung, hinführo derglychen wapen und Titul nit mehr zu brauchen, sondern bey der alten form und gewohnheit zu verbliben.

Geschehen in Dißentiß d. 27. Aprilis 1651.

Adelbertus Abbas.

Romanus Decanus suo et conventus nomine.

— Gm. III Pündten Standt- und Landts-Sachen. Tom 9 pag. 280. —

(Mitgeteilt von F. v. J.)

Les Armes de la ville d'Yverdon.[1]

Par John Landry.

(Avec Planche X).

Vers la fin du XIXe siècle, la ville d'Yverdon a fait construire plusieurs édifices publics, un *Théâtre,* un *Collège* et un *Hôtel des Postes,* sur le fronton desquels elle a voulu placer, comme c'est l'usage, les armes de la Ville.

Dépourvus de renseignements sûrs, les divers architectes ont copié les écussons qu'on leur a fournis, en sorte que le passant se trouve surpris de voir autant d'armoiries différentes que de monuments.

Ici, il découvre un *écu d'argent,* portant trois fasces ondées de *sinople,* tandis qu'un gros *Y* en écriture anglaise trône au-dessus; là, c'est un *Y* romain d'un autre émail, sur un *champ de sinople* avec *deux fasces d'argent.* S'il pousse jusqu'à l'Hôtel de Ville construit vers la fin du XVIIIe siècle (1769), il voit sur le fronton le *champ de sinople à trois fasces ondées d'argent.* L'Y a disparu (fig. 34)[2].

Les *sceaux* de la Ville présentent la même anomalie, tantôt les ondes sont de sinople, tantôt c'est le champ de l'écu; celui-ci porte *trois* fasces ondées celui-là *deux,* etc.

(fig. 35). *Sceau* inédit, communiqué par M. le Dr René Meylan à Moudon: *Ecu à deux fasces ondées:* au-dessus LA VILLE D'YVERDON. Ce sceau diffère notablement de celui publié par M. Ch. Ruchet dans: les *Sceaux communaux vaudois* et décrit comme suit: «Dans le champ et occupant la moitié inférieure du sceau «un écu *aux armes de la Ville* sans indications d'émaux, légèrement cintré au

---

[1] Notice lue à la *Société vaudoise d'histoire et d'archéologie* à Orbe le 21 août 1903.

[2] Reproduction d'un cliché pris au téléphot et que nous devons à l'obligeance de M. Auguste Vautier-Dufour.

Les Armes de la ville d'Yverdon.[1]

Par John Landry.

(Avec Planche X).

Vers la fin du XIXe siècle, la ville d'Yverdon a fait construire plusieurs bâtisses publics, un théâtre, un Collège et un Hôtel des Postes, sur le remblai qui a vaste place, comme c'est l'usage, les armes de la Ville.

Dépourvus de renseignements sûrs, les divers architectes ont copié les raisons qu'on leur a fournis, en sorte que le passant se trouve surpris de voir tant d'armoiries différentes que de monuments.

Ici, il découvre un aca d'argent, portant trois fasces ondées de sinople, qu'un gros Y en écriture anglaise trône au-dessus; là, c'est un Y remplacé par un autre émail, sur un champ de sinople avec chef d'argent. S'il pénètre dans l'Hôtel de Ville construit vers la fin du XVIIIe siècle (1768), il voit sur le fronton le champ de sinople à trois fasces ondées d'argent. Il y a quelque (fig. 34)?

Les scrupuleux de la Ville présentent la même anomalie, tantôt les ondées sont de sinople, tantôt c'est le champ de l'écu; coloriant parfois trois fasces ondées sur-là aussi, etc.

(fig. 35). Sceau inédit, communiqué par M. le Dr Henri Meylan à Moudon, avec à deux fasces ondées, au dessus LA VILLE D'YVERDON. Ce sceau utilisé actuellement de cette publié par M. Ch. Hunter dans : les Sceaux communaux vaudois, décrit comme suit : «Dans le champ et occupant la moitié inférieure du sceau, on voit armes de la Ville sous indications d'usage, légèrement entre un

[1] Notice lue à la Société vaudoise d'histoire et d'archéologie à Orbe le 21 mai 1907.

[2] Reproduction d'un clichet pris au trébuchet ne qui nous devons à l'obligeance de M. Charles Vautier-Dulon.

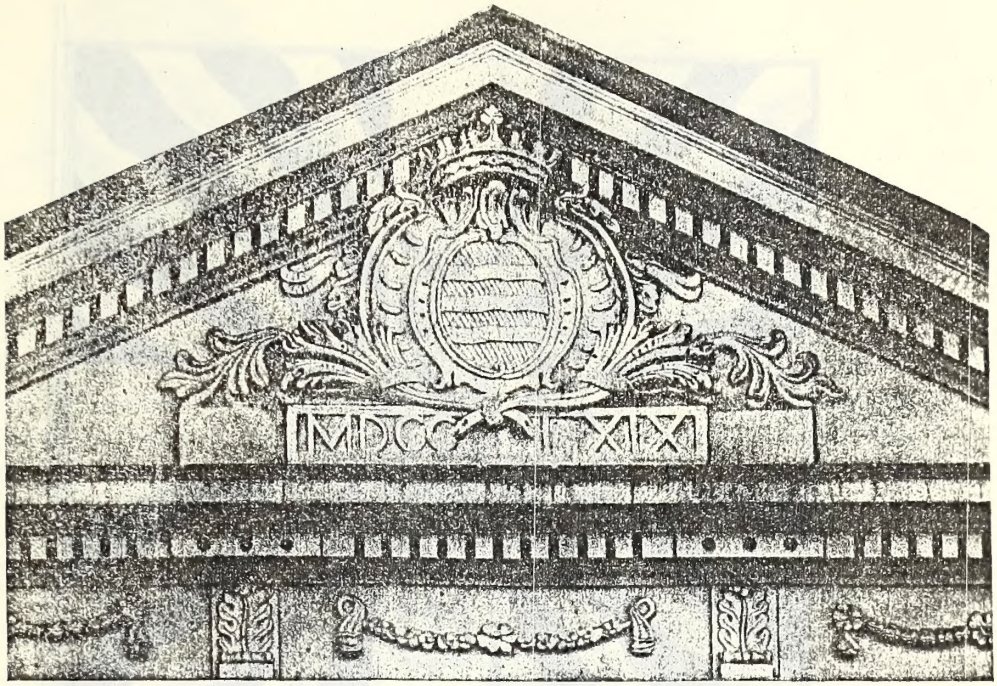


fig. 34

«sommet, faiblement échancré sur les flancs, ogival, posé sur un cartouche très «simple, le tout surmonté d'une balance suspendue par un anneau qui divise en «deux parties la légende (YVER—DON) et dont les plateaux descendent à «droite et à gauche de l'écu. Date du XVIIe siècle». (Archives héraldiques suisses 1903 page 8 Pl. II fig. 73).

Le *sceau de la Bibliothèque publique*, fondée en 1761, porte un *écu d'argent à* ***quatre*** *fasces ondées de sinople;* au-dessus un Y latin.

Il existe même des sceaux sur lesquels le graveur, mal initié aux lois de l'héraldique, a tracé les hâchures *en sens inverse*, mettant, sans s'en douter du *pourpre* dans les armes de la «bonne ville».

Devant le spectacle d'une telle anarchie, les autorités d'Yverdon se sont émues et, en 1898, elles ont fait une enquête à la suite de laquelle elles ont bravement pris un arrêté coupant court à toute fantaisie. Elles ont même dépassé la mesure en fixant la *forme de l'écu*, qui n'était point en cause!

«Quant à la *forme de l'écu* — dit l'arrêté du 24 Septembre 1898 — «il «est décidé de lui laisser celle que lui donnent les anciennes armoiries.....» Laquelle? Cruelle énigme! il suffit de jeter un coup d'œil sur les figures accompagnant ces lignes pour voir qu'il y a autant de formes d'écussons que de dessins. En examinant la collection de plus de cent armoiries que nous avons recueillies, on en voit bien d'autres encore.

On a réuni pour chercher la vraie armoirie d'Yverdon tous les dessins qu'on a pû trouver (sceaux, drapeaux, marques à feu, tableaux, écussons gravés

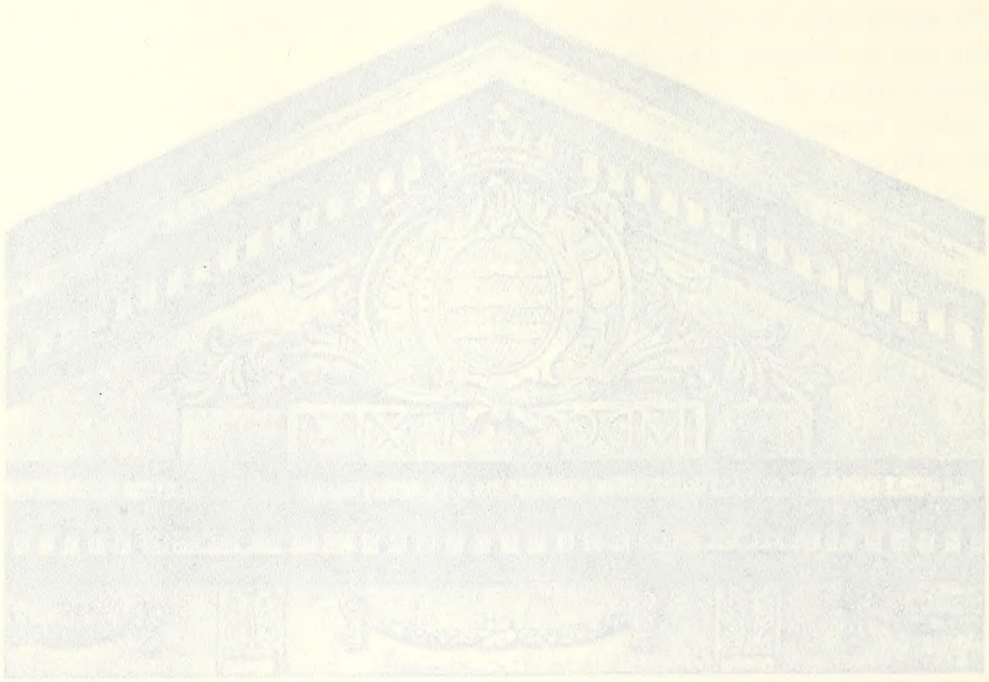
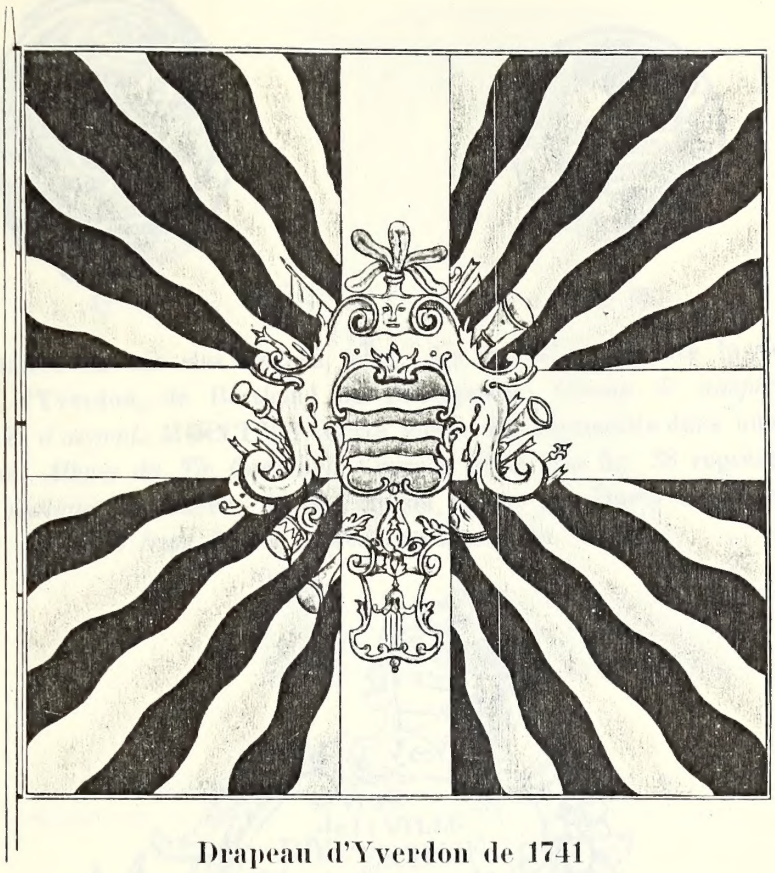
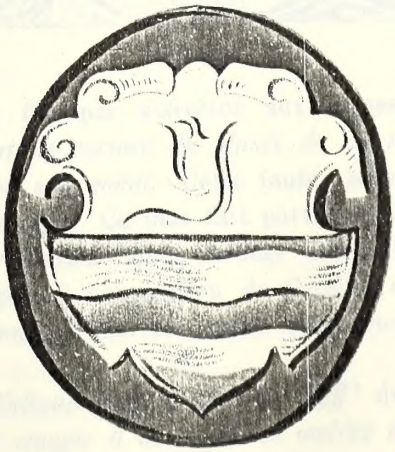


fig. 34



Drapeau d'Yverdon de 1741

Musée d'Yverdon



Armoiries d'Yverdon

plat de M. Zobel 1583

Musée de Berne

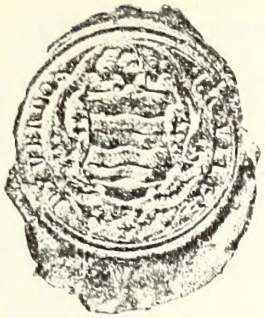


fig. 35

fig. 36

sur des chaires ou sur des cloches, etc.). La fig. 37 représente le cartouche d'une vue d'Yverdon, de Berthoud de Plancemont: *Champ de sinople à trois fasces ondées d'argent.* MDCCLVII. Cette vue a été reproduite dans une de nos publications: *Album du Tir Cantonal.* Yverdon 1899. La fig. 38 représente une *chèvre de fontaine* en marbre de St-Triphon taillée par David Doret en 1810: *Champ de sinople à trois fasces ondées;* au-dessus un Y latin.

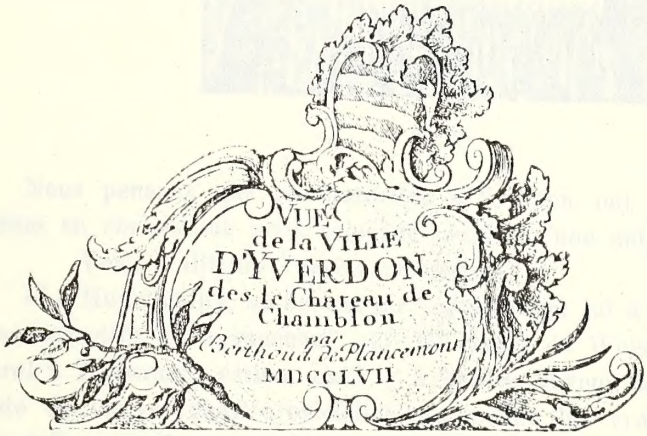


fig. 37

Nos autorités ont fini par s'arrêter aux armes qui figurent avec la date de 1583 sur le *plat de vermeil du Musée de Berne,* malgré l'énormité de l'*hérésie héraldique, métal sur métal.* Cette faute, souvent signalée, est maintenant officiellement consacrée. Ce plat fait partie d'un surtout de table offert au Conseil de Berne par Martin Zobel, fermier des Salines de Bex. Il est au Musée de Berne et a figuré à l'exposition de Genève en 1896. — Planche X. Par décision du 24 Septembre 1898 ces armes sont donc devenues les armoiries officielles d'Yverdon.

Le *Circkell der Eidtgnoschaft* d'*Andreas Ryff*[1] de 1597 donne à Yverdon les armes suivantes: *de sinople à deux fasces ondées d'argent et au chef d'argent chargé de la lettre Y d'or.*

[1] Une chronique suisse inédite du XVIe siècle, par Ernest Meininger. Bâle. A. Geering. 1892 pages 59 et 85.

fig. 56

fig. 57

sur des chaires ou sur des cloches, selon. La fig. 57 représente le couronnement d'une vue d'Yverdon, de Bentlund de l'Ancienne: Chaque ch. accompagné d'une [illegible] d'argent. MDCCCLVII. Cette vue a été reproduite dans une de nos publications: Album du 77e Centenaire, Yverdon 1876. La fig. 58 représente une [illegible] de fondeur en marbre de St Triphon taillée par Joseph Poral en 1810: Chaque ch. accompagné d'une [illegible] d'argent; [illegible] en 7 [illegible].

fig. 58

Nos autorités ont fini par s'arrêter aux armes qui figurent avec la date de 1853 sur le plat de revers du Jeton de Vevey, malgré l'énormité de l'écusson héraldique, mêlé au neuf. Cette faute, souvent signalée, est maintenant officiellement consacrée. Ce plat fait partie d'un surtout de table offert au Conseil de Berne par Martin Zobel, fermier des salines de Bex. Il est au Musée de Berne et a figuré à l'exposition de Londres en 1862. — Plusieurs X. Par décision du 24 Septembre 1859 ces armes sont donc devenues les armoiries officielles d'Yverdon.

Le Civrel der Eidgenossenschaft d'Aarau (fig. 1) de 1857 donne à Yverdon les armes suivantes: de sinople à deux fasces ondées d'argent et un chef d'or, [illegible] chargé de la lettre Y d'or.

[1] Une chronique suisse inédite du XVIe siècle, par Hugo Wunderer. Bâle. A. Geering. 1882 pages 10 et 63.

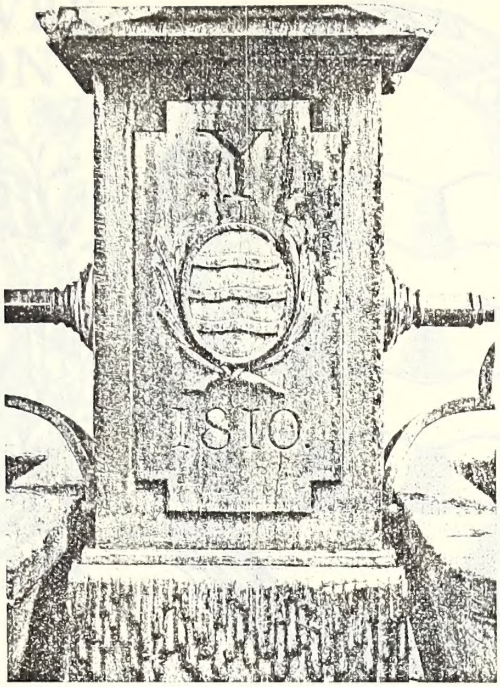


fig. 38

Nous pensons que les autorités d'Yverdon ont été, malgré cela, bien inspirées en choisissant cette armoirie plutôt qu'une autre.

Voici d'ailleurs l'arrêté municipal:

«La Municipalité, se basant sur l'opinion qui lui a été donné par les héral-«distes consultés et notamment par M. Emile de Weiss, greffier du Tribunal «fédéral à Lausanne, estime qu'il y a lieu de revenir aux anciennes armes et «décide de les reconnaître officiellement comme les vraies armoiries de notre «ville, telles qu'elles sont connues dès 1536 et qu'elles figurent sur le plat de «vermeil de 1583, c'est à dire de sinople à deux fasces ondées d'argent, au chef «d'argent, chargé d'un Y gothique, d'or» [1].

Les autorités d'Yverdon ont encore pris la décision suivante:

«Ne pas surmonter l'écu d'une couronne murale (à créneaux) comme «plusieurs villes surmontent leurs armes, cela par le fait qu'on n'en trouve nulle «part trace en ce qui concerne notre cité et qu'ainsi il y a lieu de s'abstenir «d'un pareil ornement».

Plusieurs spécialistes ont été consultés, M. *de Weiss*, qui conseillait de faire des recherches aux archives de Turin, M. *Jenner*, conservateur du Musée de Berne et d'autres.

---

[1] Le Dr *Hantz* dans son ouvrage: «Die Ortswappen der Schweiz», donne pour Yverdon les armes du plat de Berne.

[2] Nous avons relevé les mêmes armes sur une copie d'un «Fahnenbuch» du XVIIe siècle au Musée de Berne.

Nous pensons que les autorités d'Yverdon ont été inspirées en choisissant cette armoirie plutôt qu'une autre.

Voici d'ailleurs l'arrêté municipal:

«La Municipalité, se basant sur l'opinion qui lui a été donné par les lettres «dites consultés et notamment par M. Emile de Wyss, greffier du Tribunal «fédéral à Lausanne, estime qu'il y a lieu de revenir aux anciennes armes et «décide de les reconnaître officiellement comme les vraies armoiries de notre «ville, telles qu'elles sont connues dès 1530 et qu'elles figurent sur le plat du «vermeil de 1583, c'est à dire de sinople à deux roses unies d'argent, accolé «d'argent, chargé d'un Y gothique, d'or.»

Les autorités d'Yverdon ont encore pris la décision suivante:

«Ne pas surmonter l'écu d'une couronne murale (à 7 créneaux) comme «plusieurs villes surmontent leurs armes, cela par le fait qu'on n'en trouve nulle «part trace en ce qui concerne notre cité et qu'ainsi il y a lieu de s'abstenir «d'un pareil ornement.»

Plusieurs spécialistes ont été consultés, M. de Wyss, qui conseillait de faire des recherches aux archives de Turin, M. Lavoyer, conservateur du Musée de Berne et d'autres.

---

[1] Le Dr Wyss dans son ouvrage «Die Ortswappen der Schweiz», donne pour Yverdon les armes du plat de Berne.

[2] Nous avons relevé les mêmes armes sur un cor d'un Schweizerdegen de XVIIe siècle au Musée de Berne.

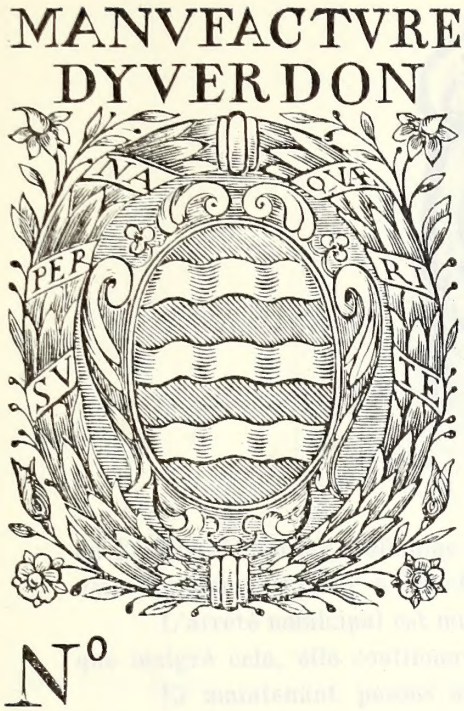


fig. 39

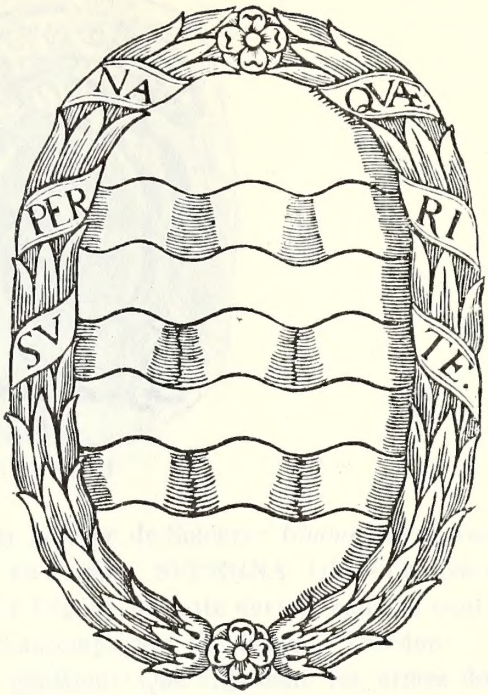


fig. 40

L'armorial vaudois de *de Mandrot* donne pour notre armoirie un *champ d'argent* avec *trois fasces ondées de sinople*. M. *A. Kohler*, dans la *Revue Historique vaudoise*, (Janvier 1900) donne la même description. C'est la même armoirie qui figure sur les vitraux de la *cathédrale de Lausanne* (Vᵉ vitrail).

En 1817, *de Grenus* publiait, sans nom d'auteur, dans ses *Documents relatifs à l'histoire du pays de Vaud* un article sur les armoiries; il décrivait les nôtres de la même manière (page 530) et ajoutait: «On les a quelquefois bla-«sonnées de *sinople* par le fond et d'argent pour les pièces».

En 1817, un Yverdonnois qui s'est occupé de l'histoire locale, *Correvon de Martines* écrivait:

«La Ville d'Yverdon avait pour devise ces mots latins »*Superna quærite*». «Son sceau et sa bannière étaient un fond blanc à trois ondes ou bandes ondées «vertes. Ses couleurs et la livrée de ses huissiers et de ses tambours étaient «le blanc et le vert». (Manuscrit de la Bibliothèque d'Yverdon N° 4483).

Ceci nous amène à dire deux mots de la *devise d'Yverdon «Superna quærite»*. On la trouve dans les divers marques de la Manufacture d'Yverdon (fig. 39), (1616—1628) *Champ de sinople à trois fasces ondées d'argent*, avec la devise SVPERNA QVÆRITE (fig. 40). Même marque, sans les hâchures sinople (1616—1628).

On la voit sur le fronton du temple, bâti en 1757 et sur divers dessins des cloches d'Yverdon. La figure 41 donne les armes gravées sur la *grosse cloche*

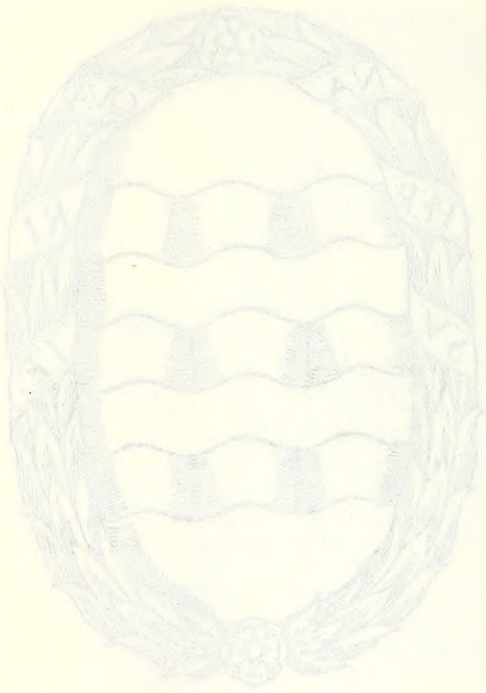


fig. 41

de l'église d'Yverdon, refondue par Maurer de Soleure: *Champ uni à trois fasces unies* surmonté d'un Y à boucle, au-dessus: SVPERNA QVAITE (sic) 1640[1].

L'arrêté municipal est muet à l'égard de cette devise, mais on peut espérer que malgré cela, elle continuera d'accompagner les armes d'Yverdon.

Et maintenant posons une question: Que signifient les armes dont nous nous occupons? Une seule explication a été donnée; elles représentent une prairie (sinople) traversée par deux cours d'eau (argent). La position de la Ville d'Yverdon au bas de la plaine de l'Orbe dans laquelle coulent la *Thièle* et le *Buron* donne en plein raison à cette explication admise jusqu'ici sans opposition.

Disons enfin que le *drapeau d' Yverdon* a été lui aussi, l'objet d'une décision du Conseil en date du 10 Mai 1741. «Le drapeau portera une grande «croix blanche, les flammes rouges et noires aux quatre coins. L'on y fera «mettre les armes de la Ville au milieu, en écusson». Ces armes portent: *Champ de sinople avec trois fasces ondées d'argent.*

Ce drapeau est au *Musée d' Yverdon* (Planche X).

Nécrologie.

Le Prof. Dr. J. J. Larguier des Bancels †.

Avec le Dr J.-J. Larguier des Bancels notre société vient de perdre un excellent membre, le corps médical vaudois un de ses doyens aimés et respectés, le Musée zoologique un directeur du plus grand mérite, l'Université de Lausanne un professeur éminent, la ville de Lausanne un de ses amis les plus chauds et les plus éclairés, le pays tout entier un citoyen de talent et de cœur, qui lui

[1] voir: Le clocher d'Yverdon par John Landry. 1865.

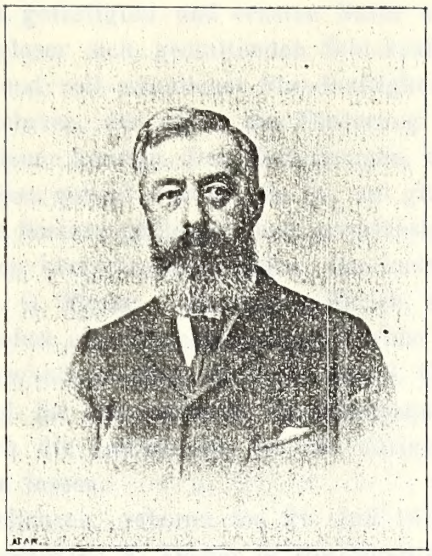


fig. 42

était tout devoué, et dont la mémoire reste chère à tous ceux qui l'ont connu. Peu de physionomies étaient plus aimées. Avec sa haute taille, sa fière prestance, sa belle et intelligente figure respirant la bonté, Mr le Dr Larguier était sympathique à tous. Il avait été un des fondateurs de la Commission du Vieux-Lausanne, il était un membre assidu de nos sociétés d'histoire et d'archéologie. Depuis quelques années il faisait partie de notre société suisse d'Héraldique et prenait une part active aux séances des héraldistes vaudois.

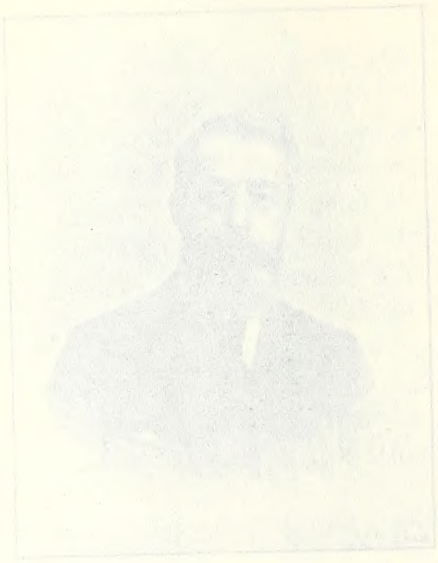
Mr le Dr Larguier était né le 19 mars 1844 à Vevey et appartenait à une ancienne famille protestante du Languedoc, réfugiée à Lausanne au XVIIIe siècle. Fils d'une praticien de ressource il embrassa la carrière de son père et fit ses étude de médecine à Paris et obtint le 16 juillet 1870 le diplôme de docteur. Il fut attaché à l'ambulance militaire suisse qui fit en 1870 avec le général Douai la campagne de Sédan, sous les ordres du Dr Rouge. Il étudia encore à Vienne et à Londres et s'établit à Lausanne en 1872 précédé d'une grande réputation médicale.

Dr. phil. Ernst Diener †.

Mitglied der Kommission für Herausgabe des Genealogischen Handbuchs zur Schweizer Geschichte.

Am 1. Oktober starb in Zürich unerwartet rasch, erst im 32. Altersjahre stehend, Dr. Ernst Diener von Zürich und Männedorf.

Erschütternd muss sein Hinschied alle diejenigen treffen, die das Glück hatten, mit dem „durch sein anspruchslos tüchtiges Wesen und seinen liebenswürdigen Charakter“ sich auszeichnenden jungen Gelehrten in näherem Ver-



Dr. Ax.

kehre zu stehen. Es war ein herzerhebender Gewinn, den Umgang mit dieser ruhigen, in sich gefestigten und ernsten Natur zu geniessen, die auch einem immer hoffnungsloser sich gestaltenden Schicksale gegenüber drei Jahre hindurch aufrecht und voll männlicher Standhaftigkeit geblieben ist.

Zum Gelehrten, der allein die Förderung der Wissenschaft vor Augen hat, war Dr. Diener berufen. Den Erwartungen, die er sich selbst gesetzt und die von den Kreisen gehegt wurden, die ihn mit glücklichster Wahl in ihre Mitte zogen, hat seine überaus gediegene und zuverlässige Tätigkeit in reichem Masse entsprochen. Von kompetentester Seite, von unserem hochverehrten Mitgliede, Herrn Prof. Dr. G. Meyer v. Knonau in Zürich, seinem geliebten Lehrer, wird Dr. Dieners Ableben als ein schmerzlicher Verlust für unsere historische schweizerische Wissenschaft erachtet (N. Z. Z. vom 3. Okt. 1904). Speziell für unsere Gesellschaft und ihr Unternehmen, die Herausgabe des Genealogischen Handbuchs, wird sich die Lücke, die der so eifrige Mitarbeiter hinterlässt, nur schwer ausfüllen lassen.

Der Verblichene, geboren am 21. Juli 1873, verlebte im Hause seines Vaters, des Architekten E. Diener in Hottingen-Zürich eine schöne Jugendzeit und bezog 1892 die Universität Zürich zum Studium der Geschichte und ihrer Hülfswissenschaften. Mit Ausnahme zweier Semester in Berlin verweilte er durchwegs in Zürich und führte hier seine Studien vortrefflich durch. Mit einem ausgesprochenen Talente für genealogische Forschungen begabt, — er hatte sich beiläufig schon frühe mit seiner eigenen Familiengeschichte beschäftigt[1], — trat er an eine Promotionsarbeit heran, die ihn mit den besten Empfehlungen in die wissenschaftliche Welt eingeführt hat. Die Dissertation, betitelt: „Das Haus Landenberg im Mittelalter, mit besonderer Berücksichtigung des 14. Jahrhunderts“, bietet die in besonnenster Weise ein für allemal vollendete Lösung schwieriger genealogischer Fragen dar und führt die Geschichte des Geschlechtes aus den Entwicklungsstadien bis in die grösste Machtfülle und Ausdehnung hinein. Als notwendige Ergänzung dazu veröffentlichte Dr. Diener in diesem „Archiv“ 1899 die gründliche und reich illustrierte Studie über Wappen und Siegel der Herren von Landenberg im Mittelalter. — Diese ihm ans Herz gewachsene Familie liess der Verstorbene nimmer aus den Augen. Sein Handexemplar der Dissertation enthält eine Fülle von Nachträgen und einzelne Änderungen in den Stammtafeln. Bemerken wir gleich, dass er in freigebiger Weise Interessenten von diesen neuen Funden jeweilen Mitteilungen gemacht hat. So sind die umfangreichen Stammtafeln Landenberg in Kindler v. Knoblochs Oberbad. Geschlechterbuch II auf diesen neuen Ergebnissen aufgebaut und von Dr. Diener persönlich verifiziert worden. Der Autor des „Hauses von Landenberg von Werdegg“, Lehrer A. Heer, verdankt ihm manche Anleitung und Ergänzung zu seiner Arbeit. Zu fruchtbringendem Gedankenaustausch haben auch die Beziehungen Dr. Dieners zu Pfarrer Studer, dem Verfasser des jüngst

[1] Die Familie stammt nach seinen Untersuchungen ursprünglich aus dem alten Städtchen Elgg bei Winterthur und kam über Fischenthal um 1750 an den Zürichsee.

kalte zu stehen. Es war ein herzerfrischender Gewinn, den Dieners uns dieser ruhigen, in sich gefestigten und ernsten Natur zu geniessen, die auch einem immer hoffnungsloser sich gestaltenden Schicksale gegenüber den Mut, das durch anfrischt und voll unbeirrbarer Standhaftigkeit geblieben ist.

Zum Gelehrten, der allein die Förderung der Wissenschaft vor Augen hat, war Dr. Diener berufen. Den Bewunderungen, die er sich selbst gewarb, die von den Kreisen gepflegt wurden, die ihn mit glücklichster Wahl in ihre Mitte zogen, hat seine überaus gediegene und zuverlässige Fähigkeit in reichem Masse entsprochen. Von kompetentester Seite, von unserem hochverehrten Mitglieds, Herrn Prof. Dr. O. Meyer v. Knonau in Zürich, seinem geliebten Lehrer, wird Dr. Diener's Ableben als ein schmerzlicher Verlust für unsere historische schweizerische Wissenschaft erachtet (N. Z. Z. vom 3. Oct. 1899). Spezielle für unsere Gesellschaft und ihr Unternehmen, die Herausgabe des Genealogischen Handbuchs, wird sich die Lücke, die der so eifrige Mitarbeiter hinterlässt, nur schwer ausfüllen lassen.

Der Verblichene, geboren am 24. Juli 1858, verlebte im Hause seines Vaters, des Architekten K. Diener in Hottingen-Zürich eine schöne Jugendzeit, und bezog 1879 die Universität Zürich, zum Studium der Geschichte und ihrer Hilfswissenschaften. Mit Ausnahme zweier Semester in Berlin verwalte er durchwegs in Zürich und führte hier seine Studien vorzüglich durch. Mit einem ausgesprochenen Talente für genealogische Forschungen begabt, — er hatte sich beiläufig schon frühe mit seiner eigenen Familiengeschichte beschäftigt[1], — trat er an eine Promotionsarbeit heran, die ihn mit den besten Empfehlungen in die wissenschaftliche Welt eingeführt hat. Die Dissertation, betitelt: „Das Haus Landenberg im Mittelalter, mit besonderer Berücksichtigung des 14. Jahrhunderts", bietet die in besonnenster Weise von 1ß aliunde vollständig lösende schwieriger genealogischer Fragen dar, und führt die Geschichte des Geschlechts aus den Entwicklungsstadien bis in die grosse Machtfülle und Ausdehnung hinein. Als notwendige Ergänzung dazu veröffentlichte Dr. Diener in diesem „Archiv" 1890 die gründliche und reich illustrierte Studie über Wappen und Siegel der Herren von Landenberg im Mittelalter. — Diese lud uns Herr Dr. Diener wohlsame Familie Ross der Verstorbene nimmer, bei den Augen, sein Hauptexemplar der Dissertation enthält eine Fülle von Nachträgen und schwachen Änderungen in den Stammtafeln. Immerhin sei gleich, dass er in freigebiger Weise Interessenten von diesem neuen Funden bewollen Mitteilungen gemacht hat. So sind die umfangreichen Stammtafeln Landenberg in Kindler v. Knobloch's Oberhof. Geschlechterbuch II auf diesen Grundlagen fortgebildet und von Dr. Diener persönlich verfasst worden. Der Autor des „Hauses von Landenberg von Werdegg", Lehrer A. Hirt, verdankt dem unermüdlichen Anleitung und Ergänzung zu seiner Arbeit. Zu Buchdruckerei-Gedenkausstellungen hatte auch die Beziehungen Dr. Dieners zu Pfarrer Kinder, dem Verfasser des „Jungst

[1] Die Familie stammt nach seinen Datenangaben ursprünglich aus dem alten schlesischen Bieg bei Wünschelburg und kam über Bischofstal um 1750 an den Zürichsee.

erschienenen umfangreichen Werkes über die Edeln von Landenberg geführt, das mehr die kulturhistorische Seite und die neueren Geschicke des Geschlechtes behandelt[1]. Ein leises Bedauern vermochte indessen Dr. Diener nicht zu unterdrücken, dass von diesem mit anderen beruflichen Arbeiten überhäuften Autor seine zahlreichen Mitteilungen leider nicht in gewünschter Weise benützt werden konnten, wie auch wertvolle Materialien auswärtiger Forscher, z. B. Barons Camillo v. Althaus in Freiburg i. Br.

Eine vorzügliche Prüfung (Juli 1898) hinter sich, hatte Dr. Diener seine Studien im Auslande, u. a. in Paris, vervollständigt. Nach Hause zurückgekehrt, nahm er neben zeitweiligem Erteilen von Unterricht voll Unternehmungslust neue genealogische Untersuchungen vor, erwarb sich seit Herbst 1900/02 als Aktuar der Antiquarischen Gesellschaft in Zürich anerkannte Verdienste und bekleidete von 1901/02 das Amt eines Unterbibliothekars der Kantonsbibliothek Zürich. In dieser letzteren Stellung lieferte er für Berners Jahresberichte der Geschichtswissenschaft (XXIII. Jahrgang 1900, ed. 1902) die Bearbeitung der schweizergeschichtlichen Literatur bis 1517; diese schwierige Aufgabe prägnanter objektiver Charakteristik neuer Literaturerzeugnisse löste er in vorzüglicher Weise; die genealogische Forschung kam dabei zu ihren gebührenden Rechten.

Seine unermüdliche und nur allzu angestrengte Tätigkeit auf genealogisch-heraldischem Gebiete manifestiert einmal die liebevoll aufgebaute Geschichte der Zürcher Familie Schwend (Neujahrsblatt der St.-Bibl. Z. 1901). Wenn ein ganz unberufener Rezensent in der N. Z. Z. sich herausnahm, von einem Missverhältnisse zwischen dem riesigen Gelehrtenfleisse des Autors und der wenig grossen Bedeutung des Themas zu sprechen, so verkannte dieser Kritikus einmal vollkommen das Erfordernis peinlichster Gewissenhaftigkeit des Historikers auch in anscheinend nicht weltbewegenden Stoffen; hätte der betreffende aber erst geahnt, wie Dr. Dieners feinfühlendes Empfinden im Bewusstsein, auf den besten Pfaden zu wandeln, verletzt wurde, so wären solche ungehörige Bemerkungen jedenfalls unterblieben. Überhaupt können wir bezeugen, dass die Herzensgüte des Verstorbenen Abweisungen, wie sie hie und da vorgekommen sind, nicht zu begreifen und kaum zu verschmerzen vermocht hat.

Die weiten Gesichtspunkte, die der Verstorbene auf genealogischem Gebiete gewonnen, das er mit dem ganzen Ernste seiner Natur beherrschte, haben ihn zu Plänen geführt, auf schweizerischem Boden wissenschaftliche Experimente vorzunehmen, wie sie Lorenz ja gerade für unsere Gegenden als äusserst ergiebig und aufschlussreich bezeichnet; leider hat der Verlauf seines Leidens alle diese Aussichten in den Hintergrund geschoben. Seine Besprechung von Dr. Rollers „Ahnentafeln der letzten regierenden Markgrafen von Baden etc.“ im „Archiv“ (1902, p. 129 ff.) lassen indessen mit anderen Rezensionen in unserer Zeitschrift seine Tendenzen zur Genüge erkennen.

---

[1] Alle drei Arbeiten über das Haus Landenberg, von Dr. Diener (1898), Lehrer Heer u. Pfarrer Studer (1904) sind im Verlage der Buchhandlung Schulthess & Co. in Zürich erschienen.

chienen umfangreichen Werkes über die Idole von Landenberg gefällt, mehr die kulturhistorische Seite und die neuern Gesichte des Geschlechtes andelt.[1] Ein leises Bedauern verspürte indessen Dr. Diener nicht zu unterlicken, dass von diesem mit modernen bewährten Arbeiten durchsetzten Autor so zahlreichen Mitteilungen letzter nicht in gewünschter Weise benützt wurden nten, wie auch wertvolle Materialien umwälzender Forscher, z. B. Narcisse nilla v. Althaus in Freiburg i. Br.

Eine vorzügliche Prüfung (Juli 1898) hinter sich; hatte Dr. Diener seine dien in Ausstande, u. a. in Paris, verwollständigt. Nach Ihnen zurückgekehrt, m er neben zeitweiligem Hüten von Unterricht voll Unterschlupfgelegenheit e genealogische Untersuchungen vor, erwarb sich seit Herbst 1899/02 als ar der Antiquarischen Gesellschaft in Zürich unerhörte Verdienste und leitete von 1901/02 das Amt eines Unterbibliothekars der Kantonsbibliothek ich. In dieser letzteren Stellung lieferte er für Bernera Jahresberichte der chichtswissenschaft (XXIII. Jahrgang 1900, ed. 1902) die Bearbeitung der weizergeschichtlichen Literatur bis 1917; diese schwierige Aufgabe prüfter objektiver Charakteristik neuer Literaturerzeugnisse löste er in vorlicher Weise; die genealogische Forschung kann daher zu ihren geschätzten ten.

Seine unermüdliche und nur allzu angestrengte Tätigkeit auf genealogisch-aldischem Gebiete manifestiert einmal die liebevoll aufgebaute Geschichte Zürcher Familie Schwend (Neujahrsblatt der St.-Erhl. Z. 1901). Wenn ein z unbeurteilter Hexenzeuge in der N. Z. Z. sich herausnahm, von einem Mäzenatentäliniste zwischen dem riesigen Geleistetsten des Autors und der wenig essen Bedeutung des Themas zu sprechen, so verkannte dieser Kritiker ein- vollkommen das Bürgerrecht publizistischer Gewissenhaftigkeit des Historikers h in ausschliesend nicht wettbewerbenden Stoffen; hatte der betreffende aber t gesehen, wie Dr. Diener fortwährendes Empfinden in Bewegsamkeit, auf den ten Tadel zu wandeln, verlegt wurde, so wäre solche ungeschickige Be- kungen jedenfalls unterblieben. Überhaupt können wir bezeugen, dass die rkennungen des Verstorbenen Abweisungen, wie sie bei uns da vorgekommen l, nicht zu begreifen und kaum zu verschmerzen vermocht hat.

Die weiten Gesichtspunkte, die der Verstorbene auf genealogischen Ge- le gewonnen, das er mit dem ganzen Ernste seiner Natur beherrschte, haben zu Plänen geführt, auf schweizerischem Boden wissenschaftliche Expeditionen zumehmen, wie sie Lorenz in gewisse Ihr unsere Gegenden als Aussagt er- ig und aufschlussreich bezeichnet; leider hat der Verfasser seines Lebens diese Ausziehen in den Hintergrund geschoben. Seine Besprechung von Hollers „Almanachen der letzten regierenden Markgrafen von Baden etc.“ „Archiv“ (1902, p. 120 ff.) lassen indessen mit anderen Erzeugnissen in erer Zeitschrift seine Tendenzen zur Genüge erkennen.

[1] Alle drei Arbeiten über das Haus Landenberg, von Dr. Diener (1898), Lehner (1901 ff.), rer Studer (1901) sind im Verlage der Buchhandlung Schulthess & Co. in Zürich erschienen.

Obwohl wir voraussetzen dürfen, dass den Lesern des „Archivs“ Dr. Dieners Tätigkeit als Mitglied der Kommission für Herausgabe des Genealog. Handbuchs bekannt ist, wollen wir doch nicht unterlassen, auch diese noch kurz zu würdigen, um den Verlust Dr. Dieners um so schärfer hervortreten zu lassen. 1899 in unsere Gesellschaft aufgenommen, war seine Wahl in die auf der Jahresversammlung zu Aarau 1899 bestellte Kommission eine gegebene. Als Vertreter der Ostschweiz in sorgfältiger und umsichtiger Art die Genealogien der Grafen von Kiburg aus dem Hause Dillingen, der Grafen von Toggenburg und Rapperswil, der Viktoriden bearbeitend, griff er doch auch in die Westschweiz hinüber mit der Genealogie der Könige von Burgund aus dem Hause der Welfen und derjenigen der Grafen von Greyerz. Bis in die letzten Stadien seiner Krankheit hinein hat er die Vorbereitungen zur Edition der freiherrlichen Geschlechter im Gebiete des Kantons Zürich getroffen und speziell die Genealogie des freiherrlichen Hauses von Wädenswil ziemlich druckfertig ausgearbeitet. Es wird daher wohl möglich sein, diese Arbeit noch unter seinem zu rascher Anerkennung gelangten Namen an der gegebenen Stelle zu publizieren.

Zur selben Zeit im Frühjahr 1902, als ihm von der Kantonsbibliothek weg ein von ihm stets ersehntes und noch geeigneteres Arbeitsfeld in archivalischer Tätigkeit entgegenwinkte, ist das unheilbare Leiden zum Ausbruch gelangt, das trotz aller Kuren in Italien und trotz aller elterlichen Pflege schliesslich die Kraft des jungen Mannes gebrochen hat. *F. Hegi.*

Kleinere Nachrichten.

Eidgenössische Kantonswappen. In dem stets vortrefflich informierten und redigierten „Vaterland“ (Luzern 1904 Nr. 175) lesen wir: Das Aargauer Wappen mit einem blauen Fluss im schwarzen Feld und das Thurgauer mit rotem Löwen im Silbergrund — so zu sehen an der Südfront des eidgenössischen Rathauses! Der Gedanke war schön und der Wille gut, am Parlament die Standeswappen neben dem eidgenössischen Kreuz glänzen zu lassen. — Aber die Heraldik der Bundesväter ist schwach und der Kantone sind gar viele. Uns wundert, was die Miteidgenossen vom Aargau und Thurgau zum Verschönerungsbedürfnis des betreffenden Künstlers sagen. Bereits sehen wir bei der nächsten Gelegenheit die Vertreter der übrigen Stände im Sonnenschein sich versichern, ob nicht auch ihre Standeswappen das Opfer der offiziellen Bundesheraldik geworden. Wir haben die Prüfung selbst nicht weiter auszudehnen gewagt. Difficile est, satiram non scribere.

Les armoiries de Faoug. Notre collègue M. Théodore Cornaz à Lausanne nous communique un dessin du XVIIIe siècle représentant les armes du village de Faoug, qu'il a découvert parmi d'anciens papiers de cette commune. Faoug est un ancien village du district d'Avenches qui faisait autrefois partie du territoire de l'évêché de Lausanne. Dès le milieu du XVe siècle il avait des

Obwohl wir voraussehen dürfen, dass den Lesern des „Archivs" Ihre Diesere Tätigkeit als Mitglied der Kommission für Herausgabe des Urnenfelder Handbuches bekannt ist, wollen wir doch nicht unterlassen, auch diese noch kurz zu würdigen, nur den Verlust Ihr. Hoheit um so schärfer hervorzuheben zu lassen. 1890 in unsere Gesellschaft aufgenommen, war seine Wahl in die auf der Jahresversammlung zu Aarau 1890 bestellte Kommission eine gegebene. Als Vertreter der Ostschweiz in ausgiebiger und umsichtiger Art die Gesamtarbeit der Grafen von Kilburg aus dem Hause Dillingen, der Gattin von Tegernheim und Rapperswil, der Viktorien beschleunigt, griff er doch auch in die Urgeschichte schwerin hinüber mit der Genealogie der Häuser von Hinrgnad aus dem Hause der Welfen und derjenigen der Grafen von Gruyère. Bis in die letzten Stadien seiner Krankheit hinein hat er die Verfertigungen zur Edition der frühern Lieben Geschlechter im Gebiete des Kantons Zürich geleitet und speziell die Genealogie des freiherrlichen Hauses von Wädenswil ausführlich durchforscht und bearbeitet. Es wird daher wohl möglich sein, diese Arbeit noch unter seinem zu rascher Anerkennung gelangten Namen an der gegebenen Stelle zu publizieren.

Zur selben Zeit im Frühjahr 1902, als ihn von der Kantonsbibliothek weg sie von ihm stets ersehnte und noch gebrauchtes Arbeitsfeld in ärztlicher Tätigkeit entgegenwinkte, ist das unheilbare Leiden zum Ausbruch gelangt, das trotz aller Kuren in Italien und trotz aller ärztlichen Pflege schliesslich die Kraft des jungen Mannes gebrochen hat. *A. Weg.*

Kleinere Nachrichten.

Eidgenössische Kantonswappen. In dem stets vortrefflich informierten und redigierten „Vaterland" (Luzerner 1904, N. 170) lesen wir: Das Aargauer Wappen mit einem blauen Fluss im schwarzen Feld und das Thurgauer mit roten Löwen im Silberfrund — so zu sagen an der Stelle dieses aufgegebenen Hauses! Der Gedanke war schön und der Wille gut, um Fahnen und die Standarwappen neben dem eidgenössischen Kreuz gültigen zu lassen. — Aber die Heraldik der Bundesrichter ist schwach und der Kantone sind zur viele. Das wundert, was die Mitteilungsnoten von Aargau und Thurgau zum Verschwenden bedürfnis des betreffenden Kantons sagen. Hierzu haben wir bei der nächsten Gelegenheit die Vertreter der übrigen Stände im Sonnenschein sich versichern, ob nicht auch ihre Standeswappen das Opfer der obrigkeitlichen Bundesgerichte werden. Wir haben die Frühlinge selbst nicht wieder auszudehnen gewagt. Hinc cile est, satiram non scribere.

Les armoiries de Faoug. Notre collègue M. Théodore Curvat à Lausanne nous communique un dessin du XVIIIe siècle représentant les armes du village de Faoug, qu'il a découvert parmi d'anciens papiers de cette commune. Faoug est un ancien village du district d'Avenches qui faisait autrefois partie du territoire de l'évêché de Lausanne. Dès le milieu du XVe siècle il avait des

magistrats municipaux. En temps de guerre les habitants de Faoug se réfugiaient dans l'enceinte d'Avenches. Sous la domination bernoise le village relevait de la châtellenie d'Avenches et était régi par un plaid général. L'administration communale était confiée a un Conseil de douze membres présidé par le châtelain d'Avenches. Ces armes que nous donnons ici (fig. 43) portent: *parti de . . . . au paon rouant de . . . . et de . . . . au chêne de . . . .*

Armoiries de Faoug

fig. 43

Le premier parti est-il une arme parlante? Le nom allemand de ce village «Pfauen» signifie paon. Le chêne doit probablement symboliser la forêt des Grangettes, un riche domaine concédé à la commune par les évêques déjà au XVe siècle et dont les droits de propriété ont été la cause de longues querelles et procès. Quelques étymologistes français font venir le nom de Faoug, du latin: fagus = le hêtre. Cet arbre doit-il plutôt représenter un hêtre? Nous aurions ainsi une double arme parlante, bien faite pour contenter les étymologistes des deux langues!

Quels sont les émaux de ces armes? Nous n'avons pu les découvrir. Il est probable qu'ils étaient les mêmes que ceux des armes de l'évêché *parti d'argent et de gueules,* la plupart des localités faisant partie des terres de l'évêché portaient ces deux émaux. Le paon et l'arbre étaient-ils au naturel?

Bücherchronik.

Th. v. Liebenau. Geschichte der Stadt Willisau. II. Teil (1904).

Der unermüdliche Luzerner Staatsarchivar, unser Ehrenmitglied Dr. Th. v. Liebenau, hat nun auch den zweiten Teil seiner Geschichte von Willisau vollendet. Heben wir aus der verdienstvollen Arbeit hervor, was für unsere Leser von speziellem Interesse ist: p. 38—42, das Verzeichnis der bürgerlichen Geschlechter mit Bezeichnung der noch blühenden Familien; p. 119—125, die hervorragenden Willisauer Bürger der Neuzeit, ferner den Anhang, welcher die Landvögte vom Jahre 1404 bis 1798 umfasst, die Oberamtmänner und Amts-

magistrats municipaux. Au temps de guerre les habitants de Fanog se réfugièrent dans l'ancienne d'Avenches, sous la domination bernoise le village relevait de la châtellenie d'Avenches et était rattaché au plaid général. L'administration communale était confiée à un Conseil de douze membres présidé par le châtelain d'Avenches. Les armes que nous donnons ici (fig. 43) portaient jadis de . . . au pomme rennant de . . . , à de . . . au rocher de . . .

Fig. 43

Le premier parti est-il une arme parlante? Le pom signifiant «rennant» signifie paon. La chêne doit probablement exprimer la force des Grandittes, un riche domaine concédé à la commune par les évêques ligés au Xe siècle et dont les droits de propriété ont été la cause de longues querelles et procès. Quelques étymologistes français font venir le nom de Fanog, de latin fanus = le bétre. Cet arbre doit-il plutôt représenter un hêtre? Nous mettons ici une double arme parlante, bien faite pour contenter les étymologistes des deux langues!

Quels sont les émaux de ces armes? Nous n'avons pu les découvrir. Il est probable qu'ils étaient les mêmes que ceux des armes de l'évêché *pour d'argent de gueules*, la plupart des localités faisant partie des terres de l'évêché portaient ces deux émaux. Le paon et l'arbre étaient-ils au naturel?

Bücherverzeichnis.

Th. v. Liebenau, Geschichte der Stadt Villmergen. Teil (1901).

Der unermüdliche Luzerner Stadtarchivar, unser Mitbürgerrechtsbrief Dr. Th. Liebenau, hat nun auch den zweiten Teil seiner Geschichte von Villmergen geendet. Holen wir aus der verdienstvollen Arbeit hervor, was für unsere Leser von speziellem Interesse ist: p. 38—42, das Verzeichnis der burgerlichen Geschlechter mit Bezeichnung der noch blühenden Familien; p. 113—128, die vorzugsweise Villmerger Bürger der Neuzeit, ferner den Abdruck, welcher die Advögte vom Jahre 1407 bis 1798 umfasst, die Oberamtmänner und Amts-

statthalter von 1803 bis 1902, die Schultheissen von 1278 bis 1798, die Stadtschreiber von 1436 bis 1798 und die Pfarrer von ungefähr 1280 bis auf den heutigen Tag. Die beiden Siegeltafeln bringen uns genaue Autotypien von Siegelabdrücken des 13., 14. und 15. Jahrhunderts.

La Revue Héraldique. Paris, 8 rue Daumier.

Unsere ausgezeichnete Schwester-Zeitschrift hat im Juli einen neuen Jahrgang — den XIX. Band — begonnen. Notieren wir aus dem reichen Inhalt des ersten Heftes einen Aufsatz von Baron du Roure de Paulin über Kamel und Dromedar in der Heraldik; den reichen hier mitgeteilten Nachweisen wäre noch beizufügen: die Zürcher Wappenrolle, die Kämbelzunft in Zürich und das Kloster Heiligenkreuz im Elsass, dessen Wappenbild, auf einer Reliquiensage beruhend, u. a. von H. Baldung gezeichnet worden ist. F. Cadet de Gassicourt steuert eine Abhandlung über die napoleonischen Herzogs- und Fürstentitel bei, wobei u. a. auch das Wappen des A. Berthier, Fürsten von Neuchâtel zur Abbildung gelangt. Vicomte de Balzesme referiert mit gewohnter Sachkenntnis über Neuerscheinungen des heraldischen Büchertisches.

L. Coquoz. Histoire et description de Salvan-Fins-Hauts. Lausanne 1899.

Für Genealogen von Interesse ist was auf p. 98—129 über 41 Familien der Gegend berichtet wird.

Aug. Graf v. Fries. Die Grafen von Fries. Eine genealogische Studie. Dresden, C. Heinrich 1903.

Eine vornehme und gewissenhafte Publikation. Sie behandelt in ihrem ersten Teil die verschiedenen Vries, Friesenberg und Fries in Bern, Basel, Mühlhausen und Österreich und weist den Zusammenhang mehrerer Linien untereinander nach. Es ist dies eine schwierige Aufgabe gewesen, um so mehr, als Vrieso ein altgermanischer Vorname ist, aus dem an zahlreichen Orten ein Geschlechtsname entstanden ist. Auch aus den Analogien der Wappen darf nicht allzu rasch auf Identität des Geschlechtes geschlossen werden; das Wappen ist nach Mitteilung des schweiz. Idiotikons ein redendes, kann also wie z. B. das Mühlerad manchen unter sich gar nicht verwandten Familien zukommen. Auch die Berge sind ein in den schweizerischen Wappenschilden so allgemein vorkommendes Bild, dass man in dem Dreiberg der Friese kaum eine Reminiszenz an den Zehnberg der Friesenbergschen Siegel erblicken darf.

Die zweite Abteilung des Buches — 205 Seiten stark — ist ein eigentliches Urkundenbuch zur Geschichte der Friesen geworden; es enthält eine Anzahl bisher noch ungedruckter Dokumente und begleitet uns bis zu den Freiherrn und Grafen Fries, die sich als grosse Finanzmänner Verdienste um das Haus Habsburg erworben haben. Einige vortrefflich reproduzierte Porträts dieser Grandseigneurs, darunter das wunderschöne Bild des Grafen Moritz I. von Gérard, einige Siegel- und Wappenabbildungen zieren den stattlichen Band.

Die schweizerischen Landsgemeinden, von Dr. H. Ryffel, Zürich, Schulthess & Co.[1] Zum erstenmal wird hier eine staatsrechtliche Materie von

[1] Die Redaktion lässt für die folgende Besprechung einem Juristen, der unserer Gesellschaft seit langer Zeit angehört, das unverkürzte Wort.

statthalter von 1803 bis 1805, die Schultheissen von 1378 bis 1798, die Stadtschreiber von 1430 bis 1798 und die Pfarrer von unbekannt 1280 bis auf den heutigen Tag. Die beiden Siegeltafeln bringen die ältesten Abdrücke von Siegelstöcken des 13., 14. und 15. Jahrhunderts.

Ia. Revue Héraldique. Paris, 9 rue Duroulet.

Unser ausgezeichnetes Schweizer Zeitschrift hat im 7ten Band einen neuen Jahrgang — den XIX. Band — begonnen. Notieren wir aus dem reichen Inhalt des ersten Heftes einen Aufsatz von Baron du Roure de Paulin über Romel und Dromedar in der Heraldik; den reichen hier mitgeteilten Neuheiten wäre noch beizufügen: die Zürcher Wappenrolle, die Kantonsrath in Zürich und das Kloster Heiligenkreuz im Elsass, dessen Wappenbild, auf einer Heiligenscheibe berubend, u. a. von H. Baldung gezeichnet worden ist. F. Cuelet de Chaudenay steuert eine Abhandlung über die napoleonischen Heroengr- und Fürstentitel bei, wobei u. a. auch das Wappen des A. Hardtier, Fürsten von Neuenfürst zur Zeit bildung gelangt. Vicomte de Bastarenq reformiert mit gewohnter Sachkenntnis über Neuerscheinungen der heraldischen Einbeziehung.

Ib. Coquoz. Histoire et description de Salvan Fins-Hauts. Lausanne 1903.

Für Genealogen von Interesse ist was auf p. 98—120 über die Familien der Gegend berichtet wird.

Aug. Graf v. Fries. Die Grafen von Fries. Eine genealogische Studie. Dresden, C. Heinrich 1903.

Eine verdienstvolle und gewissenhafte Publikation, die behandelt in diesem ersten Teil die verschiedenen Fries, Frieseneiberg und Fries in Hess. Hessen, Nidhausen und Österreich und weist den Zusammenhang mehrerer Linien untereinander nach. Es ist dies eine schwierige Aufgabe gewesen, um so mehr, als Fries ein allgemeinsicher Vorname ist, mit dem sich zahlreiche Personen schlechthinnen entstanden ist. Auch aus den Analogien der Wappen-Bild allein rasch auf Identität des Geschlechtes geschlossen werden; die Wappen ist nach Mitteilung des schwerl. Identitäts ein redendes. Kann also wie z. B. das Nibhlerod manchen unter sich gar nicht verwandten Familien zukommen. Auch die Berge sind ein in den schwarzrinnen Wappenschilden so allgemeinen vorkommendes Bild, dass man in dem Freiberg der Friese kaum eine Beziehung an den Zehnberg der Friesenbergschen Siegel erblicken darf.

Die zweite Abteilung des Buches — 310 Seiten stark — ist ein eigentliches Urkundenbuch zur Geschichte der Friesen geworden; es enthält eine Anzahl bisher noch ungedruckter Dokumente und begleitet uns bis zu den Freiherrn und Grafen Fries, die sich als grosse Finanzmänner Verdienste im das Haus Habsburg erworben haben. Einige vorzüglich reproduzierte Porträts dieser Grandseigneurs, darunter das wundervollen Bild des ersten Moritz I. von Gerard, einige Siegel und Wappenabbildungen zieren den stattlichen Band.

Die schweizerischen Landesgesetzbücher, von Dr. H. Brandt, Zürich, Schulthess & Co.[1] Zum erstenmal wird hier eine systematische Statistik von

[1] Die Redaktion hält für die folgende Besprechung diese Zeitschrift, die gegenwärtig erscheint, soll mit langer Zeit angestrebt, das umfassende Werk.

eminenter Bedeutung für jeden denkenden Schweizer in extenso behandelt. Das Resultat der Untersuchungen des gelehrten Verfassers verdient aber den Lesern unserer Zeitschrift um so mehr zum Studium empfohlen zu werden, als es sich grossenteils um historische, speziell rechtshistorische Ausführungen handelt. Die Geschichte der ehrwürdigen Institution der Landsgemeinde wird uns vor Augen geführt von der Zeit des fränkisch-alemannischen März- und Maifeldes, das sich im Gauding, dem spätern Landtag, auslebte, bis zur politischen Bestätigung der ursprünglich rein privatrechtlichen und wirtschaftlichen Markgenossenschaft, der Allmendgemeinde; dann folgt die Geschichte der Landsgemeinde der reichsfrei gewordenen Stände Uris, Schwyz' und Unterwaldens, deren Wurzeln auf Landtag und Allmendversammlung zurückgehen. Der Landammann, ursprünglich der Amtmann (minister) des Grafen oder des Reichsvogts in der Ausübung der niedern Gerichtsbarkeit, ist formell der Richter seines in der Landsgemeinde versammelten Volkes, das ihn einsetzt und unter seiner Leitung bis in späte Zeiten, wenn es ihm gefällt, auch gerichtliche Funktionen ausübt, wenngleich es regelmässig die Rechtsprechung bestimmten von ihm gewählten Organen zugeschieden hat. Der Verfasser behandelt so nacheinander Vergangenheit und Gegenwart des Instituts. Er beschreibt eingehend die Verfassung der Landsgemeindekantone vor ihrer Selbständigkeit, die Entstehung ihrer Freiheit, die Ausbreitungskraft der Landsgemeindeverfassung innerhalb der Schweiz, die Kriegsgemeinden schweizerischer Truppen im In- und Ausland, die Landsgemeinden im Zeitalter des Absolutismus, die ephemeren neuen Landsgemeindedemokratien der Revolutionsjahre in den frühern Untertanenlanden, die Veränderungen der Landsgemeindeverfassungen seit 1815 etc. Das jetzige Verfassungsrecht der Landsgemeindestände wird dogmatisch behandelt und daran eine auf eigener Betrachtung beruhende lebendige Beschreibung des Landsgemeindetags in den verschiedenen Kantonen geknüpft. Die Zukunft ebenfalls in seinen Bann ziehend, prophezeit der Verfasser dem urwüchsigen Institut allen radikalen Anfechtungen zum Trotz auch fernerhin Dauer zum Nutzen und Frommen vaterländischer Gesinnung und bespricht im Ernst die Frage, ob sich nicht die Landsgemeinde noch auf die Stimmzeddeldemokratien der andern Kantone ausdehnen liesse.

Wir teilen den Optimismus Dr. Ryffels nicht, da heute die Tendenz internationaler Verflachung nur zu deutlich zu Tage tritt; auch das Gute, weil es alt ist, muss eben weichen. Und doch sollte man glauben, dass die urwüchsige Landsgemeinde sich mit dem vielfach als vaterländisch geltenden Knotentum vertragen sollte, das sich bei uns in massgebenden Kreisen breit macht und uns in den Augen des Auslands so oft bloss stellt. Dass dem nicht so ist und die Landsgemeinde und der Storchenklub sich verständnislos gegenüber stehen, beweist kaum viel für Güte und Echtheit unserer heutigen Demokratie und ihrer Vertreter.

Die Einteilung des Ryffelschen Buches bringt gewisse Zerreissungen und Wiederholungen mit sich, die zwar nicht störend wirken, aber vielleicht vermeidbar gewesen wären. Von einigen dogmatischen Untersuchungen abgesehen, ist das Buch für jeden Laien eine verständliche und interessante Lektüre.

La famille des Arts d'après les Archives de Genève (Jena 1903) betitelt sich ein kürzlich bei Gustav Fischer in Jena erschienenes Schriftchen von L. E. Piccard. Dasselbe stellt sich zur Aufgabe, die Abstammung der seit Anfang des 19. Jahrhunderts in Hamburg niedergelassenen Familie Des Arts von der gleichnamigen Genfer Ratsfamilie festzustellen, deren Mitgliedern seit ihrem ersten Auftreten in der Genfer Geschichte (1505) das Prädikat «noble» zukam. Zugleich enthält die lesenswerte Arbeit die Biographien der direkten Ahnen der Hamburger Familie, von denen zwei, Jean (1551) und Joseph (1814 und 1815), sich um die Zugehörigkeit Genfs zur Schweiz verdient gemacht haben. In einem Anhang sind die wichtigten auf diese beiden hervorragenden Persönlichkeiten bezüglichen Dokumente abgedruckt. *Dr. Ad. S.*

A. Choisy. La Matricule des Avocats de Genève. Genf 1904.

In elegantester Ausstattung veröffentlicht unser Mitglied A. Choisy die Listen der Behörden der Genfer Advokatengilde, sowie deren Immatrikulationen von 1649 bis 1903. Wer auf dem Gebiete der Personengeschichte arbeitet, wird mit Nutzen diese verdienstvolle Edition durchgehen.

Ernst Fischer, Die Münzen des Hauses Schwarzburg. Ein Beitrag zur Landesgeschichte der Fürstentümer Schwarzburg-Sondershausen und Schwarzburg-Rudolstadt. Heidelberg, Carl Winters Universitätsbuchhandlung 1904. 8°. LXIV und 264 SS. und 16 Lichtdrucktafeln.

Es ist ein besonderer Umstand, ein Abschnitt, von dem wir ausführlich sprechen werden, durch welchen das vorliegende Buch sich der Aufmerksamkeit der Leser des Herald. Archivs empfehlen dürfte, obwohl das gediegene, vom Winterschen Verlag geschmackvoll und reich ausgestattete Werk schon an und für sich durch die Menge der beschriebenen und abgebildeten Münzen und der auf ihnen dargestellten Wappen das Interesse der Heraldiker auf sich zu ziehen geeignet ist. Werden doch im ganzen 666 schwarzburgische Münzen vom Ende des 12. bis Ende des 19. Jahrhunderts unter Zuziehung des einschlägigen Urkundenmaterials behandelt, die der Verfasser zum teil mit grosser Mühe zusammengebracht hat, so dass man den Eindruck erhält, hier eine Arbeit von möglichster Vollständigkeit und grösster Sorgfalt zu haben, doch ist dieses sich unwillkürlich aufdrängende Lob nicht das einzige; die oben berührte heraldische Untersuchung dürfte dem Scharfsinn und der Findigkeit des Verfassers mindestens ebensoviel Anerkennung eintragen. Die Einleitung bringt ausser einem kurzen Überblick über die Schwarzburgische Geschichte, nebst einer Regententafel und Genealogie des Schwarzburger Fürstenhauses, ein ausführliches Münzstättenverzeichnis und, worauf es uns hier vor allem ankommt, eine Geschichte des Schwarzburger Wappens und seiner Teile. Geschichte, Genealogie, Heraldik und Sphragistik gehören ja so sehr zum Rüstzeug der Münzkunde, dass es nun auch an den Heraldikern wäre, namentlich hinsichtlich der Wappenkunde des Mittelalters in grösserem Masse für die Anleihen Entgelt zu suchen, welche die Numismatiker bei ihnen nun schon bald 200 Jahre lang machen, jedenfalls würde es sehr zum Vorteil der Heraldiker dienen; die Brakteaten-

La famille des Arts d'après les Archives de Genève (1899) se rattache sur un intérêt bel Genève à Jean [illegible] Bodmer von J. R. Vincent. Dessaile stelle sich zur Angabe, die Schlossmeyer der zweiten Anfang des 18. Jahrhunderts in Hamburg niederzeichnen Familie Dies Jahr von der gleichnamigen Genfer Patrizierfamilie Deslandelles, deren Mitgliedern sich ihrem ersten Auftreten in der Genfer Grenzbriefe (1669) das Prädikat „noble" zuteilen. Zugleich enthält die lesenswerte Arbeit die Biographien der übrigen Ahnen der Hamburger Familie, von denen zwei, Jean (1671 und Jacques (1814) und 1819), sich um die Zugehörigkeit durch zur Schweiz verdienst gemacht haben. In einem Anhang sind die wichtigsten auf diese Familie bezüglichen Personalnachrichten bezüglichen Dokumente abgedruckt. *Dr. M. S.*

A. Choisy. La Marchande des Arcades de Genève. (Genf 1901.)

In eleganterer Ausstattung veröffentlicht unser Mitglied A. Choisy die Listen der Bodenden der Genfer Arkadengilde, sowie deren Innungsordnungen von 1699 bis 1803. Wer auf dem Gebiete der Zünftengeschichte arbeitet, wird mit Nutzen diese verdienstvolle Studie durchgehen.

Ernst Fischer, Die Wappen des Herzogs Schwarzburg. Ein Beitrag zur Landesgeschichte der Fürstentümer Schwarzburg-Sondershausen und Schwarzburg-Rudolstadt. Heidelberg, Carl Winters Universitätsbuchhandlung. 1901. LXIV und 204 SS. und 10 Lichtdrucktafeln.

Es ist ein lesenswerter Unterfang, mit Wehmuth von dem der ausführlich sprechen werden, durch welchen das verflossene Jahr sich der Aufmerksamkeit der Leser des Herald. Archives zuzuwenden. Obwohl das geringere Teil Wissenschaftlichen Verlag gesondert und rasch ausgestattete Werk schon an sich für sich durch die Menge der beschriebenen und abgebildeten Adressen und auf ihnen dargestellten Wappen das Interesse der Heraldiker auf sich zu ziehen geeignet ist, Werten doch im ganzen 1600 schwarzburgische Adressen vom Ende des 12. bis Ende des 19. Jahrhunderts unter Zuziehung des einschlägigen Urkundenmaterials behandelt, die der Verfasser zum Teil mit großer Mühe zusammengesucht hat, so daß man den Eindruck erhält, hier eine Arbeit von möglichster Vollständigkeit und größerer Sorgfalt zu haben, doch ist dieser sich unwillkürlich aufdrängende Eindruck nicht das einzige; die oben bezeichnete Hauptdiese Unterscheidung durfte dem Schriftchen und der Tüchtigkeit des Verfassers mindestens ebenso viel Anerkennung einbringen. Die Einleitung bringt einen kurzen Überblick über die Schwarzburgischen Geschichte, welche einen Geneatafel und Genealogie des Schwarzburger Fürstenhauses, ein chronologisches Adressatenverzeichnis und, soweit es uns gar nicht vorliegen, eine Geschichte des Schwarzburgischen Wappens und seiner Teile (Schildform, Inventarstücke, Heraldik und Symbolik) gehören in so sehr zum Erkennen der Adressen, daß es uns auch an den Heraldikern wäre, namentlich hinsichtlich der Wappenkunde des Mittelalters in erneuerten Maße für die Adelichen Entwürfe zu sogleich, welche die Familienhäuser bei ihnen um schon bald 200 Jahre lang machen, jedenfalls würde es sehr zum Vorteil der Heraldiker dienen; die Heraldiker

literatur, um nur eines zu nennen — von den Medaillen der Frühneuzeit und der folgenden Jahrhunderte zu schweigen — dürfte eine ergiebige Fundgrube sein. Doch zurück zu dem heraldischen Abschnitt des Fischerschen Werkes. Derselbe enthält eine Spezialuntersuchung, die um ihrer Methode willen hervorgehoben werden muss. In folgendem soll versucht werden, dieselbe auch unter Heranziehung weiterer einschlägiger Stellen des Buches zu skizzieren.

Das Schwarzburgische Stammwappen ist ein goldner, gekrönter (leopardierter) Löwe in blau. Die älteste Helmzier war ein Ulmenzweig, später trat an dessen Stelle ein Stab mit einer horizontalen Scheibe, von welcher Bänder herabhingen (etwa in der Art eines Turnierkragens), die Spitze des Stabes über der Scheibe war mit Federn geziert Auf Brakteaten und sonst in undeutlichen Abbildungen sieht dieses Bild leicht wie ein Gartenrechen aus, indem die Scheibe zum horizontalen Strich, die herunterhängenden Bänder zu Zähnen des Rechens werden. Seit König Günther ist die Helmzier ein wachsender Löwe. Das Stammwappen ist im Lauf der Zeit mannigfach durch die verschiedenen nach und nach erworbenen Besitz- und Anspruchswappen vermehrt worden, dazu kamen dann noch Gnadenwappen durch kaiserliche Verleihungen im 17. und 18. Jahrhundert, darunter der Mittelschild mit dem doppelköpfigen römischen Adler, der im Herzschild einen Fürstenhut trägt, eine Wappenvermehrung aus Anlass der Erhebung in den Reichsfürstenstand. Den Schildfuss des ganzen „grossen“ Wappens, oder neuerdings auch den des „kleinen“ mit dem Adler allein, welches das alte Löwenstammwappen jetzt noch und nachgeradezu verdrängt, bildet eine (Mist-)Gabel und ein (Pferde-)Kamm, beides rot in Gold, bezw. in Silber, je nach den Linien Sondershausen und Rudolstadt. Die Deutung dieser Bilder war schon frühe strittig, bald wurden sie auf die Herrschaft Leutenberg bezogen, bald und später ganz allgemein auf ein Reichserbstallmeisteramt. Fischer weist nun nach, wie diese beiden Deutungen durch Irrtümer entstanden sind, ein Reichserbstallmeisteramt überhaupt nicht existiert hat und erst zu diesem Wappen erfunden wurde. Das Wappen ist in seinen beiden Teilen (Gabel und Kamm) verschieden entstanden, wie Fischer an der Hand der Münzen ausführt. Im Jahre 1497 hatte Graf Günther XXXIX. von Schwarzburg einseitige Pfennige geprägt, um sie in eine nach heutigen Begriffen nicht ganz einwandfreie Konkurrenz mit Sächsichen Pfennigen des Herzogs Georg treten zu lassen, welche nur mit dem gespaltenen Wappen Meissen-Landsberg und einem G bezeichnet waren. Da die Initialen für Günther und Georg schon identisch waren und dem Meissener Löwe der Schwarzburger Löwe ebenfalls genügend entsprach, galt es nur noch eine Nachahmung des zweiten Wappenbestandteils auf den Sächsischen Pfennigen, der beiden Pfähle des Mark-Landsberger Wappens zu finden, welche Nachahmung aber nötigenfalls irgendwie als Besitz- oder Anspruchswappen zu rechtfertigen möglich sein musste. Dies suchte der Graf durch eine kurzstielige Gabel mit zwei stumpfen Zinken, die im Hüttenbetrieb noch heute bekannte und auch als bergmännisches Abzeichen verwendete Schlackengabel zu erreichen, welche er als Anspruchswappen für seine Bergwerksrechte im gespaltenen Schilde neben sein angestammtes Löwenwappen setzte. Dieses in-

literatur, um nur einige zu nennen — von den Metallen der Frühbronzezeit und der folgenden Jahrhunderte zu schweigen — dürfte eine ergiebige Fundgrube sein. Doch zurück zu dem heraldischen Abschnitt des Siebmacherschen Werkes. Derselbe enthält eine Spezialuntersuchung, die an ihrer Methode wollen besonders gelobt werden muss. In folgendem soll versucht werden, dieselbe auch unter Heranziehung weiterer einschlägiger Stellen der Kodices zu skizzieren.

Das Schwarzburgische Stammwappen ist ein goldner, rechtsstehender (heraldischer) Löwe in blau. Die älteste Helmzier war ein Flügelpaar, später trat an dessen Stelle ein Stab mit einer horizontalen Schaufel, von welcher Fähnchen herabhingen (etwa in der Art eines Turnierkragens), die Spitze des stabes über der Scheibe war mit Federn gezieret. Auf Heraldikatafeln und sonst in manuscriptlichen Abbildungen sieht dieses Bild leicht wie ein Hartenrechen aus. Indem die Schaufel zum horizontalen Stück, die herunterhängenden Fähnchen zu Zähnen des Rechens werden. Seit König Günther ist die Helmzier ein wachsender Löwe. Das Stammwappen ist im Laufe der Zeit mannigfach durch die verschiedensten Zusätze und durch erworbenen Besitz- und Anspruchswappen vermehrt worden, dann kamen dann noch Grafenwappen durch kaiserliche Verleihungen im 17. und 18. Jahrhundert, darunter der Mittelschild mit dem doppelköpfigen römischen Adler, der im Herzschild einen Fürstenhut trägt, eine Wappenvermehrung aus Anlass der Erhebung in den Reichsfürstenstand. Den Schildhalter des ganzen „grossen" Wappens, oder neuerdings auch den des „kleinen" mit dem Adler allein, wählte das alte Löwenstammwappen jetzt noch und unabänderlich verbleiben, nämlich eine (Mist-)Gabel und ein (Pferde-)Kamm, beides rot in Gold, beim ersten noch nach den Zinken Sonderbildungen und Fundstatt. Die Deutung dieser Bilder war schon frühe schwierig, bald wurden sie auf die Herrschaft Lippenberg bezogen, bald und später ganz allgemein auf ein Forstbeschlüsseteisen. Freilich erst nun nach, wie diese beiden Deutungen durch Irrthümer entstanden sind, in Reichsfürstenstandsurkunde überhaupt nicht existiert hat und erst an diesem Wappen erfunden wurde. Das Wappen ist in seinen beiden Teilen (Gabel und Kamm) verschieden entstanden, wie Fischer an der Hand der Urkunden ausführt. Im Jahre 1497 hatte Graf Günther XXXIX. von Schwarzburg einseitige Fremdgegangen, um sie in eine nach heutigen Begriffen nicht ganz einwandfreie Kommerzes mit Sächsischen Pfennigen des Herzogs Georg Irrlein zu lassen, welche er mit dem gespaltenen Wappen Meissen-Landsberg und einem Gekröntkreuz versah. Da die Initialen für Günther und Georg schon identisch waren und dem Meissener Löwe der Schwarzburger Löwe ähnlich genug entsprach, so fehlte nur noch eine Nachahmung des zweiten Wappenschildes auf den Sächsischen Pfennigen, der beiden Pfähle des Mark-Landsberger Wappens zu haben, welche Nachahmung oder nötigenfalls irgendwie als Freiheit oder Anspruchswappen zu reclutieren möglich sein musste. Dies suchte der Graf durch eine muxteilige Gabel mit zwei stumpfen Zinken, die im Hintergrunde noch heute planmäs und auch als bergmännisches Abzeichen verwendet, Schlägelgabel zu erreichen, welche er als Anspruchswappen für seine Bergwerkserzeugnisse in gestalteten Schilde neben sein angestammtes Löwenwappen setzte. Dieses in-

teressante Stück ist bei Fischer S. 26 und Tafel II unter Nr. 55 ausführlich beschrieben und abgebildet. Damit war ein neues Wappen geschaffen. Die Bedeutung der Gabel, die später spitzzinkig dargestellt wurde und im Schildfuss quergelegt erschien (vgl. Fischer S. 30 u. Tafel I, Münze Nr. 59), war in der zweiten Hälfte des 16. Jahrhunderts bereits vergessen. In derselben Zeit griff man auch in der Helmzier wieder auf die alte bebänderte Scheibe auf dem Stab zurück, die man irrig als einen Rechen darstellte und auch so bezeichnete und mit der neuen Helmzier, dem Löwen, derart vereinigte, dass man den Rechen auf die Krone des Löwen steckte (vgl. Fischer S. 62 und Tafel V, Münze Nr. 133, ein Taler von 1569). Überraschend schnell, schon im nächsten Jahre 1570 wurde dann ein richtiger Rechen dargestellt, dessen Stiel gabelartig geteilt das Querholz mit den Zinken hält, und es war nur ein natürlicher, weiterer Schritt, dass man die schon unverständlich gewordene Gabel mit den zweispitzen Zinken im Schildfuss mit der Helmzier in Verbindung zu bringen suchte und sie als Stiel dieses Rechens in der Helmzier ansah und das Zinkenquerholz des Rechens, das bald auch als richtiger Kamm gezeichnet wurde, ebenfalls in den Schildfuss aufnahm (1601, Münze Nr. 166), zumal der Rechen bald wieder (1618) aus der Helmzier verschwand. Nun war die Deutung der Bilder als (Stall-)Gabel und (Pferde-)Kamm die gegebene, wenn auch die kaiserlichen Diplome noch bis in das 18. Jahrhundert hinein an dem „hölzernen Rechen“ festhielten. Aus diesen beiden Stallinstrumenten, Gabel und Striegel, schloss man dann auch bald auf das Reichserbstallmeisteramt; es war dieselbe Zeit, in der Württemberg seinen Wappenkrieg um seine Reichsturmfahne führte und in der man sich bemühte, für die neue Kur von Braunschweig ein Reichsamt (das des Reichsschatzmeisters) nebst entsprechendem Wappen (Reichskrone) zu erfinden. Auf alle interessanten Einzelheiten, die Fischer in seiner methodisch sehr hübsch angelegten Untersuchung bringt, kann hier nicht eingegangen werden. Es genügt aber wohl, gezeigt zu haben, dass die Münzen, die ihre Typen viel schneller wechseln, als die oft durch eine ganze lange Lebens- und Regierungszeit gebrauchten Siegel, weitaus geeigneter sind, derartige Wappenfragen zu lösen, als alle anderen heraldischen Hilfsmittel.

Otto Konrad Roller, Karlsruhe i./B.

Das alte Zürich. Druck u. Verlag Polygraphisches Institut A.-G. Zürich.

Auf 27 ausgezeichnet gelungenen Lichtdrucktafeln wird eine Reihe von Denkmälern des alten Zürich, darunter viele Inedita vorgeführt. Für Heraldiker von besonderm Interesse ist die Wiedergabe der Krieger des 12. Jahrhunderts vom Grossmünster, ihrem Spitzovalschild mit Randbeschlägen, der Grabstein des Freiherrn Ulrich von Regensberg mit dessen Wappenschild auf der Brust der Figur des Toten; ferner der Grabstein Waldmanns und seiner Gattin, letzterer mit dem prächtigen Edlibachschild. Auch hübsche Hauszeichen des 16. und 17. Jahrhunderts finden sich in dem Album; sie enthalten allerlei heraldische Einzelheiten. Die schöne Publikation bildet eine passende Ergänzung zu Sal. Vögelins Text über das „Alte Zürich“; sie hält zugleich in zuverlässiger Weise Bild und Erinnerung an Denkmäler fest, deren Zahl und Zustand sich alljährlich verringert.

teressante Stück ist bei Fischer S. 30 und Tafel II unter Nr. 50 ausführlich beschrieben und abgebildet. Damit war ein neues Wappen gewonnen. Die Bedeutung der Fabel, die später spätestens durgestellt wurde und in Schlüters quergelegt erschien (vgl. Fischer S. 20 u. Tafel I, Abbrs. Nr. 30), war in der zweiten Hälfte des 16. Jahrhunderts bereits vergessen. In derselben Zeit griff man auch in der Helmzier wieder auf die alte beliebte Schleife mit den Stab zurück, die man irrig als einen Lieben darstellte und auch so bezeichnete und mit der neuen Helmzier, den Löwen, darauf, verdrängte, dass man den Rechen auf die Krone des Löwen steckte (vgl. Fischer S. 42 und Tafel V, Münze Nr. 134, ein Taler von 1560). Übersehen und schon im nächsten Jahre 1570 wurde dann ein richtiger Rechen dargestellt, dessen Stiel gelegentlich das Querholz mit den Zinken hat, und es war nur ein natürlicher, weiterer Schritt, dass man die schon unverständlich gewordene Fabel mit den zweispitzen Zinken im Schildfuss mit der Helmzier in Verbindung zu bringen suchte und sie als Stiel dieses Rechens in der Helmzier auch und das Zinkenquerholz des Rechens, das bald auch als richtiger Rahmen gezeichnet wurde, ebenfalls in den Schildfuss anhaben (1601, Münze Nr. 160), zumal der Rechen bald wieder (1618) aus der Helmzier verschwand. Nun war die Deutung der Bilder als (Stab)Dabel und (Pferde-)Kamm die gegebene, wenn auch die kaiserlichen Diplome noch bis in das 18. Jahrhundert hinein an dem „Jaiberrom Rechen" festhielten. Aus diesen beiden Stabhaustrumenten, Dabel und Stiegel, schloss man dann auch bald auf das Reichsbanbestallmeisteramt; es war dieselbe Zeit, in der Württemberg seinen Wappenbrief um seine Reichsbannerämter hatte und in der man sich bemühte, für die neue Kur von Brunnschweig ein Bannerbandmal (das des Reichsschatzmeisters) nebst erläuterndem Wappen (Helmkleinod) zu erfinden. Auf alle interessanten Einzelheiten, die Fischer in seiner meisterhaft sehr hübsch angelegten Untersuchung bringt, kann hier nicht eingegangen werden. Es genügt aber wohl, gezeigt zu haben, dass die Münzen, die ihre Typen viel schneller wechseln, als die oft durch eine ganze Länge Lebens und Regierungszeit gebrauchten Siegel, weitaus geeigneter sind, derartige Wappenfragen zu lösen, als alle anderen heraldischen Hilfsmittel.

Das Wappen Zürichs.

Das alte Zürich. Druck u. Verlag Polygraphisches Institut A.-G. Zürich.

Auf 21 ausgezeichnet gelungenen Lichtdrucktafeln wird eine Reihe von Denkmälern des alten Zürich, darunter viele bisher unbekannte, für Heraldiker von besonderm Interesse ist die Wiedergabe der Kriegeg des 12. Jahrhunderts vom Grossmünster, ihrem Spätgotikschild mit Bandbeschlägen, der Grabplatte des Freiherrn Ulrich von Regensberg mit dessen Wappenschild auf der Brust der Figur des Toten; ferner der Grabplatte Walthasars und seiner Gattin, letzterer mit dem prächtigen Rüdlinbeschild. Auch hübsche Hauszeichen des 16. und 17. Jahrhunderts finden sich in dem Album; sie entstammen allerlei bemalteln Einzelbeiten. Die schöne Publikation bildet eine passende Ergänzung zu Sal. Vogelins Text über das „Alte Zürich"; sie hält zugleich in anziehendster Weise Bild und Erinnerung an Denkmäler fest, deren Zahl und Zustand sich allmählich verringert.

Les seigneurs de Saulny, près de Metz (1240—1789) par Ferdinand des Robert, citain de Metz, Nancy, Sidot 1904. 261 pages in 8°. Prix fr. 4.—.

Dans cette intéressante étude de droit coutumier l'auteur nous raconte l'histoire d'une localité des environs de Metz. En classe du Barrois en Pays Messin, la seigneurie de Saulny fut divisée en plusieurs parts que possédèrent tour à tour les Avillers, les Baillioy, les Bandoche, Beauveau, Besange, Burnequin, Bettanivillers, Ladomchamps, Dieuamy, Chastelet, Gourcy, Chastenoy, Saint-Mauris, Villers etc. etc. De nombreux actes publiés et analysés avec soin fournissent de précieux documents à l'étude du droit féodal et à l'histoire de nombreuses familles lorraines ou messines. Un armorial, exécuté par un des meilleurs héraldistes lorrains, une vue de Saulny et un plan de la Commune complètent cet ouvrage dont la place est marquée dans la bibliothèque de ceux qui s'intéressent à l'histoire de la Lorraine et du Pays Messin aussi bien que dans celle des heraldistes et des généalogistes.

Gesellschaftschronik.

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ SUISSE D'HÉRALDIQUE.

13. Jahresversammlung in Sitten, den 9. und 10. Juli 1904.

Nachmittags 5 ½ Uhr Generalversammlung im Grossratssaale. Anwesend 13 Mitglieder.

1. Der Präsident verliest den Jahresbericht und gedenkt dabei des verstorbenen Mitgliedes J. J. Larguier des Bancels, zu dessen Ehrung sich die Versammlung erhebt.

2. Der Quästor verliest die Rechnung, die wieder mit einem Defizit abschliesst, das hauptsächlich auf zwei Umstände zurückzuführen ist: *a)* darauf, dass das Peyersche Armorial, das uns Fr. 250 gekostet hat, immer noch nicht verkauft ist, und *b)* auf den unverhältnismässig hohen Herstellungspreis eines der Hefte der „Archives". Da nun aber in der letzten am 28. November 1903 in Basel abgehaltenen Vorstandssitzung beschlossen worden ist, dass künftighin kein Heft der „Archives" mehr als Fr. 600 mehr kosten dürfe und anderseits mit dem Verkauf des Peyerschen Armorials endlich Ernst gemacht werden soll, so ist alle Aussicht vorhanden, dass das Defizit bis nächstes Jahr gehoben sein wird.

3. Herr Professor v. Mülinen teilt brieflich mit, dass er das Peyersche Armorial, allerdings ohne Erfolg, dem Staatsarchiv Luzern zum Kaufe angeboten habe. Der Präsident wird hierauf von der Versammlung nochmals beauftragt, von Herrn v. Mülinen die Sendung des Buches nach Basel zu erlangen zu suchen.

4. Der Präsident teilt mit, dass die Gesellschaftsbibliothek jetzt im Staatsarchiv Basel aufgestellt sei. Da, wie eine vorläufige Vergleichung der Bestände mit den Angaben des alten Kataloges ergeben hat, dieselben miteinander nicht stimmen, so wird die im letzten November neu ernannte Bibliothekskommission

Les seigneurs de Saulny, près de Metz (1240—1790) par Prosper Robert, citoyen de Metz, Nancy, Sidot fils, 201 pages in 8°, Paris, fr. 4.

Dans cette intéressante étude de droit coutumier français sur l'histoire d'une localité des environs de Metz, le lecteur trouvera, en passant, la seigneurie de Saulny fut divisée en plusieurs parts que possédèrent, à tour les Avillers, les Haillay, les Haudechin, Beauvoyer, Hennezel, Bourgogne, Bettamvillers, Lachoncharpe, Lisenancy, Chastelet, Gorcy, Chastenay, Saint-Maurice, Villers etc. etc. De nombreux actes publics et analyses avec extraits de précieux documents à l'étude du droit féodal et à l'histoire des diverses familles lorraines ou messines. Un armorial, exécuté par un des membres héraldistes lorrains, une vue de Saulny et un plan de la Commune complètent cet ouvrage dont la place est marquée dans la bibliothèque de ceux s'intéressent à l'histoire de la Lorraine et du Pays Messin aussi bien que à celle des héraldistes et des généalogistes.

Gesellschaftschronik.

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ SUISSE D'HÉRALDIQUE.

18. Jahresversammlung in Sitten, den 9. und 10. Juli 1904.

Nachmittags 5 ½ Uhr Generalversammlung im Grossratssaale. Anwesend 11 Mitglieder.

1. Der Präsident verliest den Jahresbericht und gedenkt dabei des verstorbenen Mitgliedes J. J. Lauzyaier des Hanzels, an dessen Stelle die Versammlung erhebt.

2. Der Quästor verliest die Rechnung, die wieder mit einem Defizit abschliesst, das hauptsächlich auf zwei Umstände zurückzuführen ist: 1) darauf, das Peyersche Armorial, das uns Fr. 200 gekostet hat, immer noch nicht fertig ist, und 2) auf den unverhältnismässig hohen Herstellungspreis einer Liefe der „Archives". Da nun aber in der letzten am 28. November 1903 abgehaltenen Vorstandssitzung beschlossen wurde, es, dass künftighin Heft der „Archives" mehr als Fr. 600 mehr kosten dürfe und andererseits den Verlauf des Peyerschen Armorials endlich Ernst gemacht werden soll, alle Aussicht vorhanden, dass das Defizit bis nächstes Jahr gedeckt wird.

3. Herr Professor v. Mülinen teilt brieflich mit, dass das Peyersche Armorial, allerdings ohne Erfolg, den Staatsarchiv Luzern zum Kaufe angeboten. Der Präsident wird hierauf von der Versammlung rechtmässig beauftragt, Herrn v. Mülinen die Sendung des Buches nach Basel zu erlangen zu suchen.

4. Der Präsident teilt mit, dass die Gesellschaftsbibliothek jetzt in Strasburg Basel aufgestellt sei. Da, wie eine vorläufige Vergleichung der Bestände mit den Angaben des alten Katalogs ergeben hat, diesellen mitnehmen nicht sind, so wird die im letzten November neu ernannte Bibliothekskommission

ersucht, bevor sie an die Aufstellung eines neuen Kataloges gehe, sich mit dem bisherigen Verwalter der Bibliothek deswegen in Verbindung zu setzen.

5. An Stelle des aus der Redaktionskommission austretenden Herrn Hans Schulthess in Zürich wird Dr. Aug. Burckhardt in Basel gewählt.

6. Zu Rechnungsrevisoren wurden gewählt die Herren Aloys de Seigneux und André Kohler.

7. Als Ort der nächstjährigen Versammlung wird Schwyz bestimmt und als Zeitpunkt derselben Ende Mai oder spätestens Ende Juni.

8. Zum Ehrenmitgliede der Gesellschaft wird ernannt der Baron Antonio Manno, Commissario del Re per la Consulta araldica Italiana.

9. Nach längerer Diskussion wird auf Antrag von Herrn Dr. Roller der genealogischen Kommission die Ermächtigung erteilt, je nach Gutfinden, ohne darum weder den weiteren Vorstand, noch die Generalversammlung begrüssen zu müssen, entweder den ersten Band des genealogischen Handbuches durch Anfügen einiger freiherrlicher Familien abzuschliessen und also nicht mit dem Abschluss zu warten, bis die noch fehlenden gräflichen Häuser bearbeitet sind, oder aber den ersten Band einstweilen unvollendet zu lassen und schon jetzt einen zweiten Band mit den freiherrlichen Familien in Angriff zu nehmen, eventuell sogar auch noch einen dritten Band, der die Ministerialen und das städtische Patriziat bringen würde.

10. Herr Dubois verliest einen Aufsatz über Entstehung und Geschichte des Wappens des Bistums Lausanne, das vom jetzigen Inhaber der Würde in unrichtiger Zusammensetzung geführt wird. Weiter liest Herr Dubois auch noch eine Arbeit von Landry vor über das Wappen von Yverdon.

Schluss der Sitzung 7 Uhr.

An die Sitzung anschliessend fand im Hotel zur Post ein von 20 Teilnehmern besuchtes Bankett statt, das einen recht fröhlichen und animierten Verlauf nahm. Nach einer Begrüssungsrede unseres Präsidenten sprach Herr Staatsrat und Stadtpräsident de Rivaz auf die Gesellschaft, endlich noch unser Mitglied de Seigneux auf die anwesende Dame, Mme de Blonay. Sonntag vormittags 9 ½ Uhr war Zusammenkunft auf der Valeria, woselbst Herr Dr. Ganz einen interessanten Vortrag über die zahlreichen noch dem 15. Jahrhundert angehörenden heraldischen Malereien, die sich in der Kirche finden, hielt. Es schloss sich daran ein Rundgang durch das Museum unter Führung des Konservators, Herrn de Preux, an. Nachmittags fuhren die meisten Herren noch nach St-Maurice, woselbst die Ausgrabungen, sowie der reiche Kirchenschatz besichtigt wurden. Der Aktuar: *A. B.*

Zur Beachtung!

Die sämtlichen Mitglieder, welche Bücher aus unserer Gesellschaftbibliothek in Händen haben, werden hiemit gebeten, dieselben innert drei Wochen zurückzusenden. Adresse: Bibliothek der Schweiz. heraldischen Gesellschaft, Staatsarchiv Basel.

Druck von Schulthess & Co., Zürich.

ersucht, bevor sie an die Aufstellung eines neuen Katalages gehe, sich mit dem bisherigen Verwalter der Bibliothek desswegen in Verbindung zu setzen.

5. An Stelle des aus der Redaktionskommission austretenden Herrn Hans Schultheiss in Zürich wird Dr. Aug. Hurlebaut in Basel gewählt.

6. Zu Rechnungsrevisoren wurden gewählt die Herren Alfred de Seigneux und André Kohler.

7. Als Ort der nächstjährigen Versammlung wird Schwyz bestimmt und als Zeitpunkt derselben Ende Mai oder spätestens Ende Juni.

8. Zum Ehrenmitgliede der Gesellschaft wird ernannt der Baron Antonio Manno, Commissario del Re per la Consulta araldica italiana.

9. Nach längerer Diskussion wird auf Antrag von Herrn Dr. Roller jun. genealogischen Kommission die Ermächtigung erteilt, je nach Gutfinden, ohne darum weder den weiteren Vorstand, noch die Generalversammlung beziehen zu müssen, entweder den ersten Band des genealogischen Handbuches durch Anfügen einiger heimerlicher Familien abzuschliessen und also nicht mit dem Abschluss zu warten, bis die noch fehlenden größeren Häuser bearbeitet sind, oder aber den ersten Band einstweilen provisorisch zu lassen und schon jetzt einen zweiten Band mit den freiburgischen Familien in Angriff zu nehmen, gegebenenfalls sogar auch noch einen dritten Band, der die Militärstatistik und das städtische Patriziat bringen würde.

10. Herr Dubois verliest einen Aufsatz über Entstehung und Geschichte des Wappens des Bistums Lausanne, das vom jetzigen Inhaber der Würde in ausführlicher Zusammensetzung geführt wird. Weiter liest Herr Dubois noch eine Arbeit von Landry von über das Wappen von Lyoncon.

Schluss der Sitzung 7 Uhr.

An die Sitzung anschliessend fand im Hotel zur Post ein von 20 Personen besuchtes Bankett statt, das einen recht fröhlichen und animierten Verlauf nahm. Nach einer Begrüssungsrede unseres Präsidenten sprach Herr Staatsrat und Stadtpräsident de Rivaz auf die Gesellschaft, endlich noch unser Mitglied de Seigneux auf die anwesende Dame, Mme de Rémy. Sonntag vormittags 9½ Uhr war Zusammenkunft auf der Valérie, wosselbst Herr Dr. Gauss einen interessanten Vortrag über die zahlreichen noch aus 15. Jahrhundert angehörenden heraldischen Malereien, die sich in der Kirche finden, hielt. Es schloss sich daran ein Rundgang durch das Museum unter Führung des Conservators, Herrn de Fleury, an. Nachmittags führen die meisten Herren noch nach St-Maurice, wosselbst die Ausgrabungen, sowie der reiche Kirchenschatz besichtigt wurden.

Der Aktuar: J. W.

Zur Beachtung!

Die ausmärtigen Mitglieder, welche Bücher aus unserer Gesellschaftsbibliothek in Händen haben, werden hiemit gebeten, dieselben unent dgl. Werden zurückzusenden. Adresse: Bibliothek der Schweiz. heraldischen Gesellschaft, Staatsarchiv Basel.

Druck von Schultheiss & Co., Zürich.

Schweizer Archiv für Heraldik.

Archives Héraldiques Suisses.

1904 Jahrgang / Année XVIII Heft 4.

Vorbemerkung der Redaktion.

Da der bisherige Redaktor des Heraldischen Archivs, Herr Dr. E. A. Stückelberg, es des bestimmtesten abgelehnt hat, noch das letzte Heft des Jahrganges 1904 zu besorgen, so sieht sich der für 1905 gewählte neue Redaktor gezwungen, interimistisch schon diese Nummer herauszugeben. Da nun aber auch die sämtlichen Vorarbeiten erst noch zu erledigen waren, so wurde das Erscheinen dieses Heftes nicht unbeträchtlich verzögert, wofür wir hiemit ergebenst um Entschuldigung bitten.

Wir sagen allen Mitarbeitern an dieser Nummer unsern besten Dank und hoffen, auch künftighin von den Mitgliedern unserer Gesellschaft Arbeiten — grössere und kleinere — für das Archiv zu erhalten. Zum Schlusse bitten wir künftighin sämtliche Manuskripte und Clichés, ebenso auch Briefe und Rezensionsexemplare an den verantwortlichen Redaktor: Dr. L. Aug. Burckhardt, Basel, Albanvorstadt 94 adressieren zu wollen.

Zur Beachtung!

Die sämtlichen Mitglieder, welche Bücher aus unserer Gesellschaftsbibliothek in Händen haben, werden hiemit nochmals dringend gebeten, dieselben so bald wie möglich an folgende Adresse zurückzusenden: Bibliothek der Schweiz. Heraldischen Gesellschaft, Staatsarchiv Basel.

Das Siegel des Basler Goldschmieds Balthasar Hützschin.

Von E. Major.

Mit zu dem Besten, was die Basler Siegelstecherei im 15. Jahrhundert hervorgebracht hat, gehört das an zwei Urkunden des Staatsarchivs zu Basel (St. Urk. 1880 vom 16. Mai 1470. — St. Urk. 1983 vom 11. Febr. 1475) hängende Siegel des Balthasar Hützschin. Ist das reizende Stückchen schon an und für sich der eingehenden Betrachtung wert, so verdient es unser Interesse in noch höherem Grade, weil sein Besitzer zugleich Goldschmied war, so dass wir, da

Schweizer Archiv für Heraldik.

Archives Héraldiques Suisses.

1904 Jahrgang / Année XVIII Heft 4.

Verbesserung der Redaktion.

In der bisherige Redaktor des Heraldischen Archivs, Herr Dr. E. A. Gerlberg, es des bestimmtesten abgelehnt hat, noch das laufende Heft des Jahrganges 1904 zu besorgen, so sieht sich der für 1905 gewählte neue Redaktor verpflichtet, unterrichtlich schon diese Nummer herauszugeben. Da nun aber die sämtlichen Vorarbeiten erst noch zu erledigen waren, so wurde das Erscheinen dieses Heftes nicht unbedenklich verzögert, sodass wir bisheit er-sucht um Entschuldigung bitten.

Wir sagen allen Mitarbeitern an dieser Nummer unsern besten Dank und ersuchen, auch fernerhin von den Mitgliedern unserer Gesellschaft Arbeiten — grosse und kleinere — für das Archiv zu erhalten. Zum Schlusse bitten wir dringlich sämtliche Manuskripte und Cliches, ebenso auch Digitis und Korrekturexemplare an den verantwortlichen Redaktor, Herr L. Von Hurenbach, Sel. Albanvorstadt 94 adressieren zu wollen.

Zur Beachtung!

Die sämtlichen Mitglieder, welche Bücher aus unserer Gesellschaftsbibliothek in Händen haben, werden hiemit nochmals dringend ersucht, dieselben bald wie möglich an folgende Adresse zurückzusenden: Bibliothek der Schweiz. Heraldischen Gesellschaft, Staatsarchiv Basel.

Das Siegel des Basler Goldschmieds Balthasar Hatzechin.

Von E. Major.

Mit zu dem Besten, was die Basler Siegelsammlung im 15. Jahrhundert hervorgebracht hat, gehört das an zwei Urkunden des Staatsarchivs zu Basel, Urk. 1880 vom 10. Mai 1470. — St. Urk. 1968 vom 11. Febr. 1476) hängende Siegel des Balthasar Hatzechin. Ist das reizende Stückchen schon an und für sich der eingehenden Betrachtung wert, so verdient es unser Interesse in noch erhöhtem Grade, weil sein Besitzer zugleich Goldschmied war, so dass wir, da

Fig. 44

es in einer Zeit entstand, wo jeder Goldschmięd gleichzeitig Siegelstecher war, mit voller Sicherheit schliessen können, dass Balthasar Hützschin das Siegelbild selbst gestochen hat.

Das Siegel, welches einen Durchmesser von 2 cm hat, zeigt auf sternenbesäetem Grunde eine weibliche Figur, die sich mit der Rechten auf den Wappenschild stützt und mit der Linken ein Spruchband hält. Die Dame, eine überschlanke Gestalt mit der gezierten, modischen Körperbewegung der spätgotischen Periode, ist in der Tracht, welche für die zweite Hälfte des 15. Jahrhunderts bezeichnend ist: Die Haare sind zu beiden Seiten des Kopfes in Netzen untergebracht, welche bis zu den Schläfen herabhängen und vermittelst Kopfspangen festgehalten werden; an einer hoch über der Stirn befindlichen Agraffe ist der über den Nacken herabflatternde Schleier befestigt. Das Gewand ist längs des bis zum Gürtel hinabreichenden spitzwinkligen Halsausschnittes umgeschlagen, unterhalb des Gürtels mehrfach gefältelt und endigt in eine lange, die Füsse verdeckende Schleppe. Der Schild, welcher Tartschenform hat, zeigt ein auf einem Dreiberg stehendes Antoniuskreuz, das Wappen der Hützschin. Auf dem meisterhaft verschlungenen Spruchband liest man die Worte: · ꝟ · balteſer · hüßin · Die Anordnung der einzelnen Teile ist dem Künstler vorzüglich gelungen. Durch die Figur der Schildhalterin teilte er das Rundbild in zwei gleiche Teile, brachte auf der einen Seite die grosse Bandrolle mit der Schrift an und setzte auf die andere als Gegengewicht den Schild, das kleine Ende des Spruchbandes und den Kopfschleier. Diese wohldurchdachte Verteilung im Verein mit der feinen Durchbildung des einzelnen macht das Siegel zu einem eigentlichen kleinen Kunstwerk und lässt uns in Balthasar Hützschin einen der talentvollsten Basler Goldschmiede seiner Zeit erkennen. Im Stil hat das Bild grosse Verwandtschaft mit Kupferstichen des Meisters E. S. vom Jahre 1466, und wir sehen auch hieraus wieder, welch grossen Einfluss dieser Unbekannte auf seine Zeitgenossen ausgeübt hat. Eine Schildhalterin von ihm (abgebildet im Herald. Atlas von H. G. Ströhl auf Tafel XII, 3) hat die gleiche Körperhaltung, das gleiche Gewand und einen ähnlichen Schild; ein weiteres Blatt, „Simson und Delila“ (Bartsch, Le peintre graveur VI. pag. 5 Nr. 3), sowie ein ganz kleines Blättchen mit einer Dame, die einem Herrn einen Ring darreicht, zeigt ähnlich behandelte Figuren, auch dasselbe flatternde Kopftuch und denselben Halsausschnitt wie die Schildhalterin auf unserem Siegel. Der Siegelstempel muss daher, da wir am 16. Mai 1470 dem Siegel zum ersten Male be-

Fig. 31

es in einer Zeit entstand, wo jeder Goldschmied gleichzeitig Siegelstecher war, mit voller Sicherheit schliessen können, dass Rathinsen Hilteschin das Siegelstahl selbst geätzt hat.

Das Siegel, welches einen Durchmesser von 2 cm hat, zeigt auf stumpfem besäetem Grunde eine weibliche Figur, die sich mit der Rechten auf den Wappenschild stützt und mit der Linken ein Spruchband hält. Die Dame, ohne über schlanke Gestalt mit der gezierten, modischen Körperbewegung der spätgotischen Periode, ist in der Tracht, welche für die zweite Hälfte des 15. Jahrhunderts bezeichnend ist: Die Haare sind an beiden Seiten des Kopfes in Netzen zusammengebracht, welche bis zu den Schläfen herabhängen und vermittelst Kopfbändern festgehalten werden; an einer hoch über der Stirn befindlichen Agrafe ist der über den Nacken herabflatternde Schleier befestigt. Das Gewand ist längs der bis zum Gürtel hinabreichenden spitzwinkligen Halsausschnittes angezogen, unterhalb des Gürtels modrach geöffnet und zeigt in eine lange, die Füsse verdeckende Schleppe. Der Schild, welcher Turnierhelmform hat, zeigt ein auf einem Dreiberg stehendes Antoniuskreuz, das Wappen der Hilteschin. Auf dem meisterhaft verschlungenen Spruchband liest man die Worte: „S. Bahlirc . . . lähin“. Die Anordnung der einzelnen Teile ist dem Künstler vorzüglich gelungen. Durch die Figur der Schildhalterin teilte er das Rundbild in zwei gleiche Teile, brachte auf der einen Seite die grosse Rundfläche mit der Schrift an und setzte auf die andere als Gegengewicht den Schild, das kleine Rund des Spruchbandes und den Kopfschleier. Diese wohlabgewogene Verteilung im Verein mit der feinen Durchbildung der einzelnen macht das Siegel zu einem eigentümlichen kleinen Kunstwerk und lässt uns in Rathinsen Hilteschin einen der talentvollsten Hasler Goldschmiede seiner Zeit erkennen. Im Stil hat es viele grosse Verwandtschaft mit Kupferstichen des Meisters E. S. von Antwerpen und wir sehen auch hierzu wieder, welch grosses Einfluss dieser Künstler auf seine Zeitgenossen ausgeübt hat. Eine Schildhalterin von ihm (abgebildet im Herald. Atlas von H. G. Strohl auf Tafel XII, 3) hat die gleiche Körperhaltung, das gleiche Gewand und einen ähnlichen Schild; ein weiteres Blatt, „Simson und Delila“ (Bartsch, Le peintre graveur VI. pag. 6 No. 3), sowie ein ganz kleines Blättchen mit einer Dame, die einem Herrn einen Korb darreicht, zeigt ähnlich behandelte Figuren, auch dasselbe flatternde Kopftuch und den selben Halsausschnitt wie die Schildhalterin auf unserem Siegel. Der Siegelstempel muss daher, da wir am 10. Mai 1470 den Siegel zum ersten Male be-

gegnen, zu Ende der sechziger Jahre entstanden sein. Über die weitere künstlerische Tätigkeit des Meisters fand sich bis jetzt nur ein Vermerk aus dem Jahre 1465 (Klosterarchiv, St. Martin B. pag. 64 b): „item gen Baltheser Hütschy für daz schiltlin uf den kelch..... Viii sh.“ Darnach brachte er also auf einem St. Martin zugehörigen Kelche ein Stifterschildchen an, wofür ihm 8 Schillinge gezahlt wurden. Über sein Leben sind wir indessen besser unterrichtet: Balthasar Hützschin war der Sohn des Hans H. aus Thann resp. Sennheim (Ober-Elsass), welcher 1421 Bürger in Basel wurde und von 1428—1434 als Ratsherr von Hausgenossen im Rate sass, und dessen Gattin Greda Swab. Er muss um 1430 herum geboren sein. Zum ersten Male wird er genannt im Jahre 1437, wohl anlässlich des Todes seines Vaters; von da ab bis zum Jahre 1458 erscheint er stets bevogtet, anfangs mit seinem älteren Bruder Claus, dann mit Burkhard Besserer und seit 1444 mit Hans Zscheggenbürlin. Dies erklärt sich dadurch, dass er in der ersten Zeit noch minderjährig, in der späteren aber auf der Wanderschaft war. Im Jahre 1458, Mittwoch nach St. Antonientag, wurde er in die Zunft zu Hausgenossen aufgenommen. Von 1463—1473 sass er im Rate, erst als Meister, doch seit 1469 als Ratsherr zu Hausgenossen. Am 4. Mai 1462 erscheint er als Vogt der Frau Ennelin Hůtlin von Kolmar. Zusammen mit seiner Ehefrau Anna kaufte er am 17. Mai 1464 dem Schuhmacher Claus Murer um 600 fl. das Haus „zum Rebstock“ ab (Sporengasse 13) und verkaufte ihm zwei Tage darauf 18 fl. Zins ab diesem Hause um 360 fl. (Fertigb. pag. 49, 52); er bewohnte das Haus bis zu seinem Tode. Am 16. Mai 1470 siegelte er samt Hans Irme d. j. den Urfehdebrief des Kannengiessers Wernlin Siffrit. Wie manche, besonders die wohlhabenderen Goldschmiede seiner Zeit, so betrieb auch Hützschin neben seinem Handwerk das Gewerbe eines Wechsler, ja, er scheint sich dieser Tätigkeit mehr und mehr gewidmet zu haben, denn, während er früher stets der „goltsmid“ genannt wird, wird er später nur noch als Wechsler angeführt; er hatte, jedenfalls seit 1474, zusammen mit Mathis Eberler, genannt Grünenzwig, den Stadtwechsel inne. Daneben bekleidete er jedoch, seit mindestens 1472, noch ein anderes Amt, nämlich das des Wardiners oder Wardeins in der goldenen Münze zu Basel. Kaiser Sigismund hatte im Jahre 1429 zu Basel eine goldene Münze oder Reichsmünzstätte errichtet und dem Rate der Stadt das Recht verliehen, den Münzwardein zu ernennen. Aber schon 1431 hatte Sigismund dem Reichserbkämmerer Conrad von Weinsberg die goldene Münze zu Basel verpfändet; dieser hatte daher zu Basel seinen eigenen Münzmeister in der goldenen Münze und der Rat setzte laut Privileg den Wardiner ein (Basler Chroniken 3, pag. 404 ff. — J. Albrecht, Die Reichsmünzstätten Frankfurt a. M., Nördlingen u. Basel, 1835). Zu Ende des Jahres 1474 war Balthasar Hützschin Wardein und Ludwig Gesell Münzmeister der Reichsmünzstätte und daneben auch Münzmeister der Stadt für die silberne Münze. Während ihrer bisherigen Amtsdauer hatten sie sich jedoch weitgehende Münzbetrügereien zu Schulden kommen lassen, weshalb sie am 31. Dezember 1474 verhaftet wurden. Über diese Betrügereien, in welche eine Reihe der angesehensten Bürger verwickelt waren, berichtet das Tagebuch Hans Knebels (Basler Chroniken 2,

en, zu Ende der sechziger Jahre entstanden sein. Über die weitere Einzelne Tätigkeit des Meisters fand sich bis jetzt nur ein Vermerk aus dem e 1466 (Klosterarchiv, St. Martin B. pag. 64 bis „Item von Balthasser Hutsnly das schillin uf den leich ..... VIII sh." Darnach berechte er also auf einem Karren angefertigten Kelche ein Silberschildchen zu, worin ihm 3 Schillinge bezahlt wurden. Über sein Leben sind wir indessen besser unterrichtet: Balthasar scheint war der Sohn des Hans H. aus Thann resp. Sennheim (Ober-Elsass), vor 1421 Bürger in Basel wurde und von 1428—1431 als Ratsherr von Basel genossen im Rate sass, und dessen Gattin Gredi hieß. Er muss um 1430 geboren sein. Zum ersten Male wird er genannt im Jahre 1437, wohl gleich des Todes seines Vaters; von da ab bis zum Jahre 1458 erscheint er als bewegter, anfangs mit seinem älteren Bruder Claus, dann mit Burkhard Ferber und seit 1444 mit Hans Zeschweggenhüdin. Dies erklärt sich dadurch, er in der ersten Zeit noch minderjährig, in der späteren aber auf der Wanderschaft war. Im Jahre 1456, Mittwoch nach St. Antonientag, wurde er Zunft zu Hausgenossen aufgenommen. Von 1466—1473 sass er im Rate, als Meister, doch seit 1470 als Ratsherr zu Hausgenossen. Am 4. Mai erscheint er als Vogt der Frau Kunegin Hüdin von Kolmar. Zusammen mit Ehefrau Anna kaufte er am 17. Mai 1471 dem Schuhmacher Claus Murer 00 fl. das Haus „zum Rebstock" ab (Sporengasse 18) und verkaufte ihm Tage darauf 18 fl. Zins ab diesem Hause um 360 fl. (Ferrich, pag. 49, 52); wohnte das Haus bis zu seinem Tode. Am 18. Mai 1470 siegelte er samt Frau d. i. den Urfehdebrief des Kaufmannsgesellen Wernlin Sifert. Wie er, besonders die wohlhabenderen Goldschmiede seiner Zeit, so betrieb Hutzelin neben seinem Handwerk das Gewerbe eines Wechslers, ja, er t sich dieser Tätigkeit mehr und mehr gewidmet zu haben, denn, während er stets der „goldsmid" genannt wird, wird er später nur noch als Wechsler ihrt; er hatte, jedenfalls seit 1474, zusammen mit Matlis Meyerer, genannt axwig, den Stadtwechsel inne. Daneben bekleidete er jedoch, seit mindestens noch ein anderes Amt, nämlich das des Wardeiners oder Wardeins in der en Münze zu Basel. Kaiser Sigismund hatte im Jahre 1429 zu Basel goldene Münze oder Reichsmünzstätte errichtet und dem Rate der Stadt recht verliehen, den Münzwardein zu ernennen. Aber schon 1431 hatte und dem Reichserbkämmerer Conrad von Weinsberg die goldene Münze sel verpfändet; dieser hatte daher zu Basel seinen eigenen Münzmeister goldenen Münze und der Rat setzte laut Urfehde den Wardeiner ein Chroniken 3, pag. 404 ff. — J. Alberich, Die Reichsmünzstätten Brunk M., Nördlingen u. Basel, 1880). Zu Ende des Jahres 1474 war Balthasar ein Wardein und Ludwig Gesell Münzmeister der Reichsmünzstätte und n auch Münzmeister der Stadt für die silberne Münze. Während dieser en Amtsdauer hatten sie sich jedoch wiederholte Mißhandlungen zu en kommen lassen, weshalb sie am 31. Dezember 1474 verhaftet wurden. diese Betrügereien, in welche eine Reihe der angesehensten Bürger ver- warren, berichtet das Tagebuch Hans Knebels (Basler Chroniken 2,

pag. 157): „.... fuerunt incarcerati, videlicet Balthasar Hútzschin campsor et alius quidam monetarius, et fuit magna querela contra eos, quia Balthasar alchemista scivit facere aquam fortem, in quam cum poneret centum florenos per diem et noctem, haberet quinque florenos lucri, sicque fecissent, ut omnes floreni fuissent diminuti in pondere.“ Eine schon am folgenden 5. Januar 1475 durch Graf Oswald von Thierstein und solothurnische Abgesandte für die Gefangenen eingelegte Fürbitte blieb ergebnislos. Als aber bald darauf eine Gesandtschaft im Namen des Rates von Zürich und zugleich gemeiner Eidgenossen für die Verhafteten eine neue Fürbitte vorbrachte, welche noch durch einige Freunde derselben unterstützt wurde, hatte dies den Erfolg, dass Hützschin am 11. Februar, und Gesell am 15. Februar gegen Entrichtung einer Geldbusse von je 500 fl. auf freien Fuss gesetzt wurden. Am gleichen Tage noch schwur Balthasar Hützschin Urfehde. In dem Geständnis, welches er ablegte, heisst es: „zum ersten daz ich mitsampt dem munzmeister die saffoyer blancken uffgesatzt versucht und funden hab, daz ir deheiner acht stebler wert sin, daruber die selben munz empfangen und verrer ye eynen fur zehen pfenning ussgeben: item daz ich die crutzer mit den zweyen kopffen, so ich gewisst hab, nit werschafft umb ir wertt gewesen, empfangen, die selben under ander gut crutzer gemischt und die selben fur gut und werschafft ussgeben hab....; item daz ich welsch silber und ander derglich silber, so nit werschafft gewesen ist, fur der statt Basel werung und werschafft geben....; item daz ich metzblancken beheimsch spagnrli und derglich munz manigfaltig abgetan und gekurnt: item die rinischen gulden genant zulouffer und die, so uff nünzehen krat goldes gemünzt sind, ouch mir in wechssels wise zu guter bewar geleit, abgetan, mit anderem gold bezalt und die obgemelten gulden verfurt.... hab....“ (St. Urk. 1983). Balthasar, von seiner Stelle als Münzwardein enthoben, kündete sodann sein Bürgerrecht auf und verliess die Stadt. Er erhielt jedoch am 5. Juni 1475 einen Brief vom Rate, welcher ihn bestimmte, auf die Entlassung aus dem Bürgerrechte zu verzichten und dem Rate verschiedene Bitten zu unterbreiten; dies geschah etwa Mitte Juni (Öffnungsb. 136 b): „als Balthasar Hútzschis halb anbracht ist:
siner urfecht halb, die abzetůnd: sol im ein abgeschrifft davon geben werden.
ettwas an der sum 500 gulden widerkeren: sol by der besserung bliben.
in lassen des von Winsperg wardiner sin: doch uff der von Winsperg bitte.
in by der zunfft zů behalten: sol by der zunfft bliben.“

Trotzdem muss das Verhältnis Hützschins zur Stadt noch einige Zeit ein gespanntes gewesen sein, denn wir sehen am 15. Juli den Rat, ihm auf acht Tage Geleite zusagen, um nach Basel zu kommen (Missivenb. 148). Nun lief auch eine Beschwerde Philipps d. ält. von Weinsberg beim Rate ein wegen dessen Vorgehen gegen seinen Münzmeister und Wardein; er verlangte, „sy wider zu der muntz kommen und an die Arbeit steen und die uben und handhaben ze laßen wie vorher bescheen ist,“ und wurde durch den Markgrafen Albrecht von Brandenburg in seiner Forderung unterstützt. Der Rat liess sie am 5. September wissen, dass er bereit sei, auf ihre Bitten die goldene Münze wieder durch Hützschin und Gesell versehen zu lassen, „doch by dem krat und

pag. 197): „... Interim incertum, videlicet Haltinsner Hutzschin cumpcer et alius quidam monetarius, et fuit magna pecunia contra eos, quia Haltinsner et chemnitz scivit facere aquam fortem, in quam cum pecunia ponunt omnium horrorum diem et noctem, habuerunt quinque florenos Inter, aequos fuissent, ut omnes florenos fuissent diminuti in monetis." Eine schon am folgenden 5. Januar 1479 durch Graf Oswald von Thierstein und solothurnische Abgesandte für die Gefangenen eingelegte Fürbitte blieb ergebnislos. Als aber bald darauf eine Gesandtschaft im Namen des Rates von Zürich und zugleich gemeiner Eidgenossen für die Verhafteten eine neue Fürbitte vorbrachte, welche noch durch einige Freunde derselben unterstützt wurde, hatte diese den Erfolg, dass Hutzschin am 11. Februar und Gassel am 13. Februar gegen Entrichtung einer Geldbusse von je 500 fl. auf freien Fuss gesetzt wurden. Am gleichen Tage noch schwur Haltinsner Hutzschin Urfehde. In dem Geständnis, welches er ablegte, heisst es: „zum ersten das ich mitsampt dem munzmeister die maloyer blancken ungesatzt versucht und funden hab, das ir deheiner nicht stichhe wer sein, darnach die selben munz empfangen und verrer ye eynen fur zehen pfenning hingegeben; item das ich die cruzer mit den zwey en kopffen, so ich gewisst hab, mit versuchtt und ir werth gewesen, empfangen, die selben under andere gut cruzen gemischt und die selben fur gut und wirschaft hingegeben hab ...; item das ich welsch silber und ander dergleich silber, so mit wirschaft gewesen ist, fur der stat Isnach werung und wirschaft geben ....; item das ich mit stalkmecken heimlich sprengt und dergleich munz manigfaltig abgetan und gefunden, item die rinischen gulden gemacht zuhauffen und die, so mit zimmeln fast gutes gemacht sind, auch nur in wechselsweise zu gutter bewer geben, abgetan, mit anderen gold bezalt und die obgemelten gulden verfurt .... hab ....“ (St. Urk. 1083). Haltinsner, von seiner Stelle als Münzwardein entlassen, hinderte gedaun sein Hinwegreisen nicht und verliess die Stadt. Er erhielt jedoch am 5. Juni 1479 einen Brief von Rate, welcher ihn bestimmte, auf die Entlassung aus dem Hinwegreisen zu verzichten und dem Rate verschiedene Bitten zu unterbreiten; dies geschah etwa Mitte Juni (Öffnungsb. 136 b): „als Haltinsner Hutzschins halb unbescheid ist; einer urfecht halb, die abzestand; sol im ein abgeschrift dayon geben werden, etwas an der summ 500 gulden widerkeren; sol by der besserung bilben, in lassen das von Wimpfen wartiner sin; doch auf der von Wimpfen bitte in by der zunfft zu belaiten; sol by der zunfft bilben.“

Trotzdem muss das Verhältnis Hutzschins zur Stadt noch einige Zeit ein gespanntes gewesen sein, denn wir sehen am 26. Juli den Rat, ihm auf acht Tage Geleite ausstellen, um nach Basel zu kommen (Missiven. 117). Nun hat auch eine Beschwerde Philipps d. ä. von Wertheim beim Rate ein wegen dessen Vorgehen gegen seinen Münzmeister und Wardein; er verlangte, „sy wider zu der munntz kommen und an die Arbeit alsen und die uben und haud haben zu laden wie vorher beschehen ist,“ und wurde durch den Markgrafen Albrecht von Brandenburg in seiner Forderung unterstützt. Der hat diese am 5. September wissen, dass er bereit sei, auf ihre Bitten die geldene Münze wieder durch Hutzschin und Gassel verweben zu lassen, „doch by dem krat und

fzug, wie vorher". Damit war die Sache erledigt, beide traten wieder in ihre orherigen Stellungen ein und Gesell wurde von der Stadt Basel auch wieder m Münzmeister der silbernen Münze bestellt. Bei dem Münzvertrag zwischen asel, Freiburg i/B., Kolmar und Breisach, 1480, befand sich auch Hützschin nter den „botten uber die muntz", welche der Rat von Basel berief. (Basler hroniken 3, pag. 404 ff.). Er wird dann noch 1481 genannt und 1484 als georben erwähnt. Er hinterliess sechs Kinder: 1. Balthasar (genannt 1480—1482); Magdalena, in erster Ehe mit Junker Hans Hiltprand, in zweiter mit Bürgerneister Junker Heinrich Meltinger vermählt; 3. Katharina, die Ehefrau zuerst es Ratsherrn Jakob von Kilchen und dann des Bürgermeisters Adelberg Meyer; . Melchior, seit 1509 Meister zum Schlüssel, in erster Ehe verheiratet mit)orothea Höcklin von Steineck, der Witwe von Bernhard Zscheggenbürlin, in weiter Ehe mit Maria Rul aus Kolmar; 5. Dorothea, die Gattin von Martin Cilchmann; 6. Margaretha, verheiratet mit Claus Rieher. Mit den Kindern des Ielchior Hützschin erlosch das Geschlecht wieder, 1554 im Mannsstamm und 581 auch in der weiblichen Descendenz [1].

Eine Wappenschenkung des 14. Jahrhunderts.

Von A. Plüss.

Am 15. April 1368 machte der kinderlose Graf Rudolf IV. von Neuenburg-Nidau sein Testament. Wie üblich, sorgte er darin zunächst für sein Seelenheil urch Vergabungen an die Kirche und liess dann die andern Legate, an seine Gemahlin Isabella von Neuenburg und an seine Dienerschaft folgen. Die ganze ibrige Hinterlassenschaft fiel, falls Rudolf wirklich ohne Kinder starb, an seine m Testament begreiflicherweise nicht aufgeführten gesetzlichen Erben, nämlich m seine Schwestern Anna und Verena, Gräfinnen von Kiburg und Tierstein, nd an ihre Nachkommen. Schon am 10. August 1367 hatte er seine bischöfich-baselschen Lehen, darunter Burg und Stadt Nidau, dem Bischof aufgegeben nd sich von ihm wieder damit belehnen lassen, aber nun gemeinsam mit seinen Neffen Rudolf und Eberhart von Kiburg, Otto und Simon von Tierstein.[2] Unter liesen Neffen besass er einen besondern Liebling, den er auch erzogen hatte, len Grafen Rudolf von Kiburg, ältesten Sohn des Grafen Hartmann III. von Kiburg. Ihm ist im Testament[3] von 1368 folgende bisher nicht beachtete Stelle gewidmet: „Wir wellen och und haben vorußgegeben graf Rudolf von Kyburg, unser swester sun, den wir erzogen haben, die burg und stat Nydow nit aller ir zügehörden, es si eigen, erbe oder lehen, wie es genennet si, und nd sol sich och nennen nach der vorgenannten burg Nydow, wand dar umbe

---

[1] Gefl. Mitteilungen des Herrn Dr. Aug. Burckhardt in Basel.

[2] Trouillat IV 241.

[3] Das Original liegt im Hofarchiv in Turin und wird zum erstenmal vollständig gedruckt erscheinen in den Font. rer. Bernens. IX, 94—96; Matile II, 1155 f. bringt nur einen Auszug.

, wie vorher". Damit war die Sache erledigt, beide traten wieder in ihre
igen Stellungen ein und Gessl wurde von der Stadt Basel auch wieder
Hofmeister der silbernen Minne bestellt. Bei den Minneverfeng zwischen
Freiburg i. B., Kolmar und Breisach, 1481, bestand auch noch Hilteschin
den „botten uber die minne", welche der Rat von Basel bestellt. (Basler
iken 3, pag. 404 ff.). Er wird dann noch 1491 genannt und 1494 als ge-
n erwähnt. Er hinterliess sechs Kinder: 1. Balthasar (geschrieben 1470—1520);
gdalena, in erster Ehe mit Junker Hans Hilprand, in zweiter mit Bürger-
r Junker Heinrich Mellinger vermählt; 3. Katharina, die Ehefrau unsers
lsherrn Jakob von Kilchen und dann des Bürgermeisters Adelberg Meyer;
lchior, seit 1509 Meister vom Schlüssel, in erster Ehe verheiratet mit
ina Hecklin von Steineck, der Witwe von Bernhard Zeckeggenburg, in
r Ehe mit Maria Rul aus Kolmar; 5. Dorothea, die Gattin von Martin
mann; 6. Margaretha, verheiratet mit Claus Bieber. Mit den Kindern des
lor Hilteschin erlosch das Geschlecht wieder, 1504 im Mannesstamm und
auch in der weiblichen Descendenz [1].

Eine Wappenschenkung des 14. Jahrhunderts.

Von A. Fluss.

Am 16. April 1365 machte der Kinderlose Graf Rudolf IV. von Neuenburg-
Zeiß Testament. Wie üblich, sorgte er darin zunächst für sein Seelenheil
Vergabungen an die Kirche und liess dann die andern Legate, an seine
ilin Isabella von Neuenburg und an seine Dienerschaft fahren. Die ganze
Hinterlassenschaft fiel, falls Rudolf wirklich ohne Erben starb, an seine
tamment begreiflicherweise nicht aufgeführten gesetzlichen Erben, nämlich
ine Schwestern Anna und Verena, Gräfinnen von Kiburg und Thierstein,
n ihre Nachkommen. Schon am 10. August 1367 hatte er seine bisherig
nsolchen Lehen, darunter Burg und Stadt Nidau, dem Bischof aufgegeben
ch von ihm wieder damit belehnen lassen, aber nun gemeinsam mit seinen
Rudolf und Eberhart von Kiburg, Otto und Simon von Thierstein. Unter
Nefen besass er einen besondern Liebling, den er auch erzogen hatte,
rafen Rudolf von Kiburg, ältesten Sohn des Grafen Hartmann III. von
g. Ihn ist im Testament [2] von 1365 folgende bisher nicht beachtete
gewidmet: „Wir wellen och und haben verusgegeben graf Rudolf von
g, unser swester sun, den wir erzogen haben, die burg und stat Sydow
ler ir zugehörden, es si eigen, erbe oder lehen, wie es genamet si, und
l sich och nennen nach der vorgenanten burg Sydow, wand dir unbe

[1] Gef. Mitteilungen des Herrn Dr. Aug. Burckhardt in Basel.
[2] Trouillat IV 221.
[3] Das Original liegt im Hohenbriv in Turin und wird zum erstenmal vollständig gedruckt
werden in den Font. rer. Bernens. IX, 31 ff. Mitte II. 1366 ist bereits nur eines dazuge-

wir ime och unsere waffen geben, die er füren und haben sol. Doch sol er die vorgenante burg und stat und die güter, so da zu gehörent, weder verkouffen noch versetzen und sol sie haben unwöstenklich, ane geverde.“ Graf Rudolf von Kiburg soll also Burg und Stadt Nidau voraus erhalten und zugleich auch den Namen und das Wappen des Erblassers. Es tritt somit hier der Fall ein, dass der letzte Vertreter eines Familienzweiges durch letztwillige Verfügung Namen und Wappen an die Weiberlinie vergabt. Daran knüpfen sich verschiedene Fragen. Zunächst käme das Wappenheimfallsrecht in Betracht, das nach den Ausführungen von Hauptmann[1] darin besteht, dass das Wappen einer ausgestorbenen Familie weder frei wird, noch an die Erben der Familie geht, sondern wie ein Lehen an den Landesherrn zurückfällt und von ihm weiter verliehen werden kann. Aber abgesehen davon, dass das Heimfallsrecht wohl nie strikte angewendet wurde, zumal nicht in so früher Zeit, und dass es sich kaum auf frei angenommene Wappen erstreckte,[2] handelt es sich ja in diesem Fall auch nur um einen aussterbenden Familienzweig, nicht um die ganze Familie, denn noch blühten die Linien Arberg und Valangin des neuenburgischen Grafenhauses. Wenn also nicht von seiten des Landesherrn, so hätte man dafür gerade von diesen andern Zweigen einen Einspruch gegen die Vergabung des Wappens durch Rudolf von Nidau erwarten können, denn Arberg und Valangin führten genau wie Nidau den mit drei schwarzen Sparren belegten goldenen Pfahl im roten Feld. Und doch verlautet nichts von einer Anfechtung dieser Testamentsstelle, begreiflicherweise, denn wenn nun einmal die Helmzier einen integrierenden Bestandteil des Wappens ausmacht, so führte eben die Linie Nidau ein anderes Wappen als die übrigen Zweige. Bei diesen ist als Zimier eine Mütze mit Federbusch gewöhnlich, nur bei der Linie Nidau dagegen findet sich als Helmzier ein mit dem Schild bekleideter Frauenrumpf.[3] Diese Variation des Neuenburger Wappens scheint nun mit der Zeit immer mehr als Besitzwappen für Burg und Stadt Nidau betrachtet worden zu sein, wie aus den unten folgenden Ausführungen hervorgehen wird.

Wie haben sich nun die Verhältnisse in Wirklichkeit gestaltet? Rudolf IV. von Nidau fiel bekanntlich Ende 1375 bei der Verteidigung von Büren gegen die Engländer. Nach dem Abzug der Söldnerscharen hätten die Grafen von Kiburg und Tierstein das Erbe sogleich antreten können, wenn nicht der Oberlehensherr, Bischof Johann von Basel, die Hand darauf geschlagen und Nidau besetzt hätte. So gelangten sie erst Ende 1376, nachdem sie sich der Stadt bemächtigt und die Parteigänger des Bischofs bei Schwadernau geschlagen hatten, in den Besitz der Hinterlassenschaft Rudolfs IV. von Nidau. Nun sollte man erwarten, dass Rudolf von Kiburg sich als Besitzer von Burg und Stadt Nidau durch Namen und nidauisches Wappen kundgeben würde, es scheint aber, dass er zu Lebzeiten seines Vaters seine Sonderansprüche nicht geltend machen

---

[1] Das Wappenrecht, Bonn 1896, S. 299.

[2] Vgl. die Ausführungen in dieser Zeitschrift 1898, S. 79 ff. und 95 ff., bes. S. 101.

[3] J. Grellet, Les cimiers de la Maison de Neuchâtel, in dieser Zeitschrift 1889, S. 234 ff.

wir lue ock unsere waffen geben, die er führe und haben soll. Doch sol er die vorgenante burg und stat und die gilten, so de an gehörent, weder verkaufen noch versetzen und sol sie haben unverlorenlich, une gevarde. Ouch sol er von Kibourg soll also burg und Stadt Nidau vorane erhalten und ingeben ane den Namen und das Wappen des Erblassers. Es tritt somit hier der Fall ein, dass der letzte Vertreter eines Familienzweiges durch letztwillige Verfügung Namen und Wappen an die Weiberlinie vergibt. Hiezu knüpfen sich verschiedene Fragen. Zunächst kann das Wappenbenützungsrecht in Betracht, das nach den Ausführungen von Hauptmann[1] darin besteht, dass das Führen einer ausgestorbenen Familie weder frei wird, noch an die Söhne der Familie geht, sondern wie ein Lehen an den Landesherrn zurückfällt und von diesem weiter verliehen werden kann. Aber abgesehen davon, dass das Hauptfideicommiss nie strikte angewendet wurde, zumal nicht in so früher Zeit, und dass es sich kaum auf frei angenommene Wappen erstreckte,[2] handelt es sich ja in diesem Fall auch nur um einen aussterbenden Familienzweig, nicht um die ganze Familie, denn noch blühten die Linien Arberg und Valangin des neuenburgischen Grafenhauses. Wenn also nicht von seiten des Landesherrn, so hätte man durch gerade von diesem andern Zweigen einen Einspruch gegen die Vergebung des Wappens durch Rudolf von Nidau erwarten können, denn Arberg und Valangin führten genau wie Nidau den mit drei schwarzen Sparren belegten goldenen Pfahl im roten Feld. Und doch verdankt nichts von dieser Anschauung dieser Testamentsstelle, begreiflicherweise, denn wenn man einmal die Heimzier seines integrierenden Bestandteil des Wappens ausmacht, so führen eben die Linie Nidau ein anderes Wappen als die übrigen Zweige. Bei diesen ist die Zinne eine Mauer mit Federbusch gewöhnlich, nur von der Linie Nidau abgegangen indem sich als Helmzier ein mit dem Schild bekleideter Brustrumpf.[3] Diese Variation des Neuenburger Wappens scheint nun mit der Zeit immer mehr als Besitzwappen für Burg und Stadt Nidau betrachtet worden zu sein, wie aus den unten folgenden Ausführungen hervorgehen wird.

Wie haben sich nun die Verhältnisse in Wirklichkeit gestaltet? Rudolf IV. von Nidau fiel bekanntlich Ende 1375 bei der Verfolgung von Italien gegen die Engländer. Nach dem Abzug der Söldnerscharen hatten die Grafen von Kibourg und Thierstein das Erbe sogleich antreten können, wenn nicht der Oberlehensherr, Bischof Johann von Basel, die Hand darauf geschlagen und Nidau besetzt hätte. So gelangten sie erst Juli 1376, nachdem sie den Stadt bemächtigt und die Partisangänger des Bischofs bei Schwarzenburg gefangen hatten, in den Besitz der Hinterlassenschaft. Schöpfle 17, von Vidau. Nun sollte man erwarten, dass Rudolf von Kibourg sich als Besitzer von Burg und Stadt Nidau durch Namen und nidauisches Wappen kundgeben würde, es scheint aber, dass er zu Lebzeiten seines Vaters seine Sonderansprüche nicht geltend machen

[1] Das Wappenrecht, Bonn 1896, S. 236.
[2] Vgl. die Ausführungen in dieser Zeitschrift 1896, S. 76 ff. und 96 ff., bes. S. 101.
[3] L. Grellet, les armoiries de la Maison de Neuchâtel, in dieser Zeitschrift 1899, S. 321 f.

Fig. 45

Fig. 46

durfte, denn er führt im Siegel ausnahmslos das kiburgische Wappen und den kiburgischen Löwen als Helmzier.[1] Nur nennt er sich jetzt, als ältester Neffe des verstorbenen Rudolf von Nidau, „Landgraf in Neuenburg", denn so ist ohne Zweifel die zweimal vorkommende Bezeichnung aufzufassen: Hartmannus de Kyburg, landgravius in Burgenden, Rudolfus de Kiburg, filius ejus in Núwenburg.[2] Rudolf von Kiburg bereitete sich aber vor, um sofort nach dem Ableben seines Vaters seine Anrechte auf Burg und Stadt Nidau dokumentieren zu können. Als Todestag des Grafen Hartmann III. von Kiburg ist im genealogischen Handbuch, in den Eidg. Abschieden I, 58 und in Argovia 8, 363 der 29. März 1377 angegeben. Diese Angabe ist offenbar dem Jahreszeitbuch von Fraubrunnen entnommen, wo unter dem 29. März eine Jahrzeit für Graf Hartmann verzeichnet ist. Eine Jahrzeit braucht aber keineswegs auf den Todestag zu fallen; der 29. März ist auch wirklich nicht Hartmanns Todestag, denn schon am 21. März 1377 verpfändet Graf Rudolf von Kiburg, offenbar in Thun, als Landgraf zu Burgund, dem Peter von Gauenstein für 500 Gulden „die fünfzig phunt phennig, die úns die burger und die stat ze thun jerlichen gebend und schuldig sint ze gebende uf sant Andres tag".[3] Die Bezeichnung „landgrafe ze Búrgenden", noch mehr aber die Art des Geschäfts, nämlich die Verpfändung der Steuer der Stadt Thun, zwingen zu der Annahme, dass Rudolfs Vater, Hartmann, an diesem Tage nicht mehr am Leben war. Zwar urkundet Graf Hartmann noch am 17. März in Gegenwart Rudolfs in Schaffhausen,[4] aber bei der Annahme, dass er am gleichen oder am folgenden Tag plötzlich starb, ist Rudolfs Anwesenheit in Thun am 21. März nichts Unmögliches. Er mag, sobald sein Vater die Augen geschlossen hatte, nach Thun geeilt sein, zunächst um durch Aufnahme einer Geldsumme für die nötigsten Barmittel zu sorgen. Eben in dieser Thuner Urkunde vom 21. März nun nennt sich Graf Rudolf auch zum erstenmal „herrn ze Nidow" und benützt ein Siegel, das über dem kiburgischen Schild die nidauische Helmzier zeigt.[5] Um zwischen dem 17. und 21. März einen neuen Stempel anfertigen zu lassen, war die Zeit zu kurz, Rudolf muss

[1] Siegel Nr. 1 (Fig. 45) von Urk. 1377 Febr. 4 im St.-A. Basel-Stadt, St. Urk. Nr. 503.

[2] 1377 Jan. 29., Orig. vermisst, Druck im Solothurner Wochenblatt 1827, 92 und 1377 Febr. 4., die gen. Urk. im St.-A. Basel-Stadt.

[3] Orig. im St.-A. Bern, Fach Thun.

[4] Orig. im Archiv in Innsbruck, Druck in Herrgott III, 732, Reg. in Trouillat IV, 746.

[5] Siegel Nr. 2 (Fig. 46), so viel mir bekannt ist nur an dieser Urkunde vorkommend.

Fig. 16.

Fig. 15.

rfe, denn er führt im Siegel unzweifelhaft das kiburgische Wappen mit den burgischen Löwen als Helmzier.[1] Nur nennt er sich jetzt, als ältester Neffe s verstorbenen Rudolf von Nidau, „Landgraf in Neuenburg", denn so ist ne Zweifel die zweimal vorkommende Bezeichnung aufzufassen: Hartmannus de yburg, landgravius in Burgunden, Rudolfus de Kiburg, filius ejus in Nuwenburg.[2] Rudolf von Kiburg bereitete sich über von, um sofort nach dem Ableben ines Vaters seine Ansprüche auf Burg und Stadt Nidau dokumentieren zu nnen. Als Todestag des Grafen Hartmann III. von Kiburg ist in genealogischen ndbuch, in den Kidg. Abschieden I, 58 und in Argovia 8, 203 der 22. März 77 angegeben. Diese Angabe ist offenbar dem Jahrzeitbuch von Frauenunnen entnommen, wo unter dem 22. März eine Jahrzeit für Graf Hartmann rzeichnet ist. Eine Jahrzeit braucht aber keineswegs auf den Todestag zu llen; der 22. März ist auch wirklich nicht Hartmanns Todestag, denn schon 21. März 1277 verpfändet Graf Rudolf von Kiburg, offenbar in Thun, als ndgraf zu Burgund, dem Peter von Oranenstein für 500 Gulden „die Burg, ant phennig, die dus die burger und die stat ze thun jerlichen gehond und buldig sint ze gebende ut sunt Apdres tag".[3] Die Bezeichnung „landgrafe ze Burgunden", noch mehr aber die Art des Geschäftes, nämlich die Verpfändung r Steuer der Stadt Thun, zwingen zu der Annahme, dass Rudolfs Vater, rtmann, an diesem Tage nicht mehr am Leben war. Zwar erkennet Graf rtmann noch am 17. März in Gegenwart Rudolfs in Schaffhausen,[4] aber bei r Annahme, dass er am gleichen oder am folgenden Tag plötzlich starb, ist holle Anwesenheit in Thun am 21. März nicht unmöglich. Er mag, sobald in Vater die Augen geschlossen hatte, nach Thun geeilt sein, zunächst um rch Anhängung einer Geldsumme für die nötigen Barmittel zu sorgen. Einen dieser Thuner Urkunde vom 21. März nun nennt sich Graf Rudolf auch zum stenmal „herre ze Nidow" und benützt ein Siegel, das unter dem Kiburgerschild die nidauische Helmzier zeigt.[5] Im zwischen dem 17. und 21. März ten neuen Stempel anfertigen zu lassen, war die Zeit zu kurz. Rudolf muss

[1] Siegel Nr. 1 (Fig. 16) von Urk. 1277 Febr. 4 im St.-A. Basel-Stadt, St.-Urk. Nr. 705.
[2] 1277 Jan. 29. Orig. veraus., Druck in Schöpflinns Werdenberg 1821, 92 und 1277 Febr. 4. die gen. Urk. im St.-A. Basel-Stadt.
[3] Orig. im St.-A. Bern, Fach Thun.
[4] Orig. im Archiv in Innsbruck, Druck in Herrgott III, 782 Reg. in Tschudi IV, 716.
[5] Siegel Nr. 2 (Fig. 15), so viel mir bekannt ist nur an dieser Urkunde vorkommend.

Fig. 47

Fig. 48

sich somit schon früher mit diesem Siegelstempel versehen haben, um ihn im geeigneten Augenblick zu gebrauchen. Dass er ihn jetzt sofort nach seines Vaters Tod zugleich mit dem Titel „Herr zu Nidau“ anwendet, beweist, dass er erst jetzt in den faktischen Besitz von Burg und Stadt Nidau gelangte und charakterisiert zu gleicher Zeit das neu angenommene Wappen als Besitzwappen. Es ist begreiflich, dass Rudolf von Kiburg als ältester seines Hauses sich nicht dazu entschliessen konnte, das ganze ihm vermachte nidauische Wappen zu übernehmen und dafür sein eigenes Familienwappen aufzugeben, viel gegebener war hier die von ihm vorgenommene Wappenvereinigung; vom nidauischen Wappen übernahm er gerade das, was dieses Wappen von dem andern Zweige des Hauses Neuenburg unterschied und den Träger zugleich als Besitzer von Nidau kennzeichnete, die Helmzier. Solche Zimierübertragungen, die nicht selten vorkamen, beweisen die grosse Bedeutung der Helmzier als Wappenbestandteil.[1] Von dieser Zeit an benützt Rudolf von Kiburg fast ausschliesslich Siegel mit nidauischer Helmzier, ausser dem bereits genannten sind noch zwei andere bekannt.[2] Auch nach der entgegen der Testamentsbestimmung vorgenommenen Verpfändung von Nidau an Freiburg und an Österreich im Jahre 1379 behielt er diese Siegel bei, sei es aus ökonomischen Gründen, sei es, um die ihm verbliebenen Anrechte zu dokumentieren, da er sich das Wiederlösungsrecht vorbehalten hatte.

Bonbonnière aux armes de Muralt.

Par Jean Grellet.

Nous reproduisons le couvercle d'une bonbonnière aux armes de la famille de Muralt qui appartenait à M. Alfred Bovet, en son vivant membre de notre société. Cette petite boite mesurant $8^1/_2$ sur $6^1/_2$ centimètres est en ivoire d'une belle patine crême portant les armes ciselées en assez fort relief et date du

[1] Vgl. darüber z. B. in dieser Zeitschrift 1893, S. 118. Concession d'un Cimier en fief und 1895 S. 71 W.-F. v. Mülinen, A propos des Cimiers.

[2] Nr. 3 (Fig. 47) an Urk. 29. Okt. 1377 im St.-A. Freiburg, Bündnisse und Verträge 324; Nr. 4 (Fig. 48) an Urk. 13. Sept. 1379 ib. 227.

Fig. 17

Fig. 18

sich somit schon früher mit diesem Siegelstempel versehen lassen, um von so geeigneten Augenblick an gebrauchen. Dass er ihn jetzt sofort nach seines Vaters Tod zugleich mit dem Titel „Herr zu Nidau“ anwendet, beweist, dass er erst jetzt in den faktischen Besitz von Burg und Stadt Nidau gelangte und charakterisiert zu gleicher Zeit das neu angenommene Wappen als Familienwappen. Es ist begreiflich, dass Rudolf von Kibburg als Erbe seines Hauses sich nicht dazu entschliessen konnte, das ganze ihm vermachte nidauische Wappen zu übernehmen und dafür sein eigenes Familienwappen aufzugeben, vielmehr wählte er hier die von ihm vorgenommene Wappenverbindung; von diesem Wappen übernahm er gerade das, was dieses Wappen von dem silbern Zweig des Hauses Neuenburg unterschied und den Vergen zugleich als Besitzer von Nidau kennzeichnete, die Helmzier. Solche Zusammensetzungen, die nicht selten vorkamen, bewahren die grosse Bedeutung der Helmzier als Wappenbestandteil.[1] Von dieser Zeit an benützt Rudolf von Kibburg fast ausschliesslich Siegel mit nidauischer Helmzier, ausser den beiden genannten sind noch 8 weitere[2] bekannt.[3] Auch nach der entgegen der Testamentsbestimmung vorgenommenen Verpfändung von Nidau an Freiburg und an Österreich im Jahre 1370 benützt er diese Siegel bei, sei es aus dem einen Grunde, sei es, um die Ehre des blühenden Adelsgeschlechtes zu dokumentieren, da er auch das Wiederlösungsrecht erhalten hatte.

Bonbonnière aux armes de Muralt.

Par Jean Grivel.

Nous reproduisons le convercle d'une bonbonnière aux armes de la famille de Muralt qui appartenait à M. Alfred Ferrot, au sein duquel naquirent de notre société. Cette petite boîte mesurant 8½ sur 6½ centimètres est en ivoire d'une belle patine crème portant les armes ciselées en nasse lot relief et dans la

[1] Vgl. darüber e. B. in dieser Zeitschrift 1900, S. 118. Interessante ähnliche Fälle die Art und 1890 S. 17 W. R. v. Mulinen, A propos des Cimiers.

[2] Nr. 3 (Fig. 17) an Urk. 23. Okt. 1377 in St. A. Frutigen, modelliert pag. V, Anhang 224. Nr. 4 (Fig. 18) an Urk. 12. Sept. 1379 ib. 227.

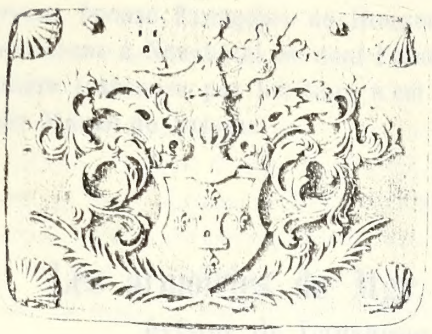


fig. 49

XVIIIme siècle. Bien que l'art héraldique de cette époque ne puisse en général pas être recommandé comme modèle, la vigueur de dessin des lambrequins et la belle éxécution de la gravure de notre ivoire en font une œuvre sortant du courant des productions héraldiques de l'époque. Cette petite pièce gagne en intérêt par le nom de son premier propriétaire et par l'apposition aux quatre coins d'une coquille, dont à première vue on ne s'explique pas la présence, mais qui contribuent à confirmer l'origine assignée à cette bonbonnière et à en fixer la date.

Elle a appartenu à Jean de Muralt, de la branche de Zurich. Né en 1710, il fit une carrière militaire en France, parvint en 1770 au grade de maréchal de camp et devint en 1777 colonel propriétaire du régiment Lochmann dans lequel il servait et qui par là devint le régiment de Muralt. Sa bravoure à la bataille de Crefeld, en 1758, lui avait valu la croix de chevalier de l'ordre du Mérite militaire dont il devint plus tard commandeur.

Jean de Muralt s'est marié en France ayant épousé Anna de Brissac. Or les armes de cette maison sont: d'azur au sautoir d'argent, cantonné de quatre coquilles de même et chargé en cœur d'un dauphin de sable. Ainsi se trouve expliquée la présence des quatre coquilles entourant le blason des Muralt. C'était au XVIIIme siècle un usage assez répandu que le fiancé offrit à sa belle un médaillon orné d'une miniature et qu'il en reçut en retour une bonbonnière plus ou moins richement parée, suivant l'état de fortune des interessés. Ainsi nous devons voir dans cet élégant petit objet figurant d'une manière presque cachée l'alliance, non encore consommée, des deux familles, un gage d'amour offert par Mlle. de Brissac à son fiancé, car si le don avait été postérieur au mariage, il est probable que les deux écussons auraient été accolés en plein. Par une pensée délicate, tandis que les armes du récipiendaire s'étalent avec tous leurs atours, la donatrice ne s'est modestement signée que par l'ornement accessoire des coquilles, suffisamment compréhensible pour les initiés, mais peu compromettant dans le cas où, après tout, le mariage n'aurait pas eu lieu.

Le colonel Jean de Muralt ne laissa qu'un fils, Jean également, qui de son mariage avec Dorothée Escher n'eut aussi qu'un fils portant le même nom

fig. 49

que père et grand-père. Avec lui s'éteignit la descendance masculine du colonel. En effet, ayant épousé Françoise de Rougemont il n'eut que quatre filles qui toutes se marièrent à Neuchâtel et dont l'ainée fut la mère de M. Alfred Bovet. La bonbonnière transmise par héritage n'est ainsi pas sortie de la descendance du couple de Muralt-de Brissac.

Les armoiries de Mgr. Joseph Deruaz

évêque de Lausanne et Genève.

Par Fréd. Th. Dubois.

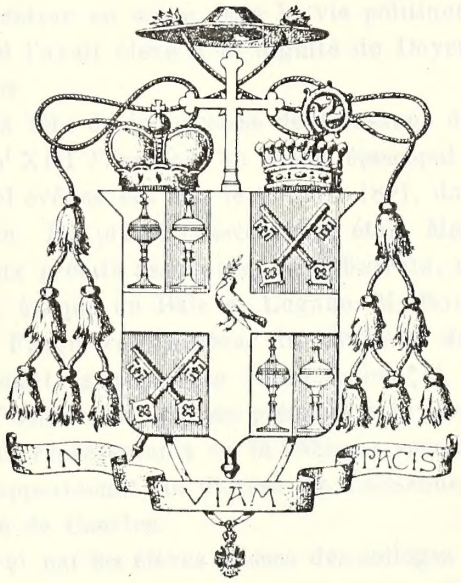


fig. 50

Mgr. Mermillod ayant été nommé cardinal en 1890, il fut relevé de sa charge d'évêque de Lausanne et Genève le 30 janvier 1891.

Le pape Léon XIII choisit pour son successeur l'abbé Joseph Deruaz alors curé de la paroisse catholique de Lausanne. Il fut nommé le 14 mars 1891 [1].

Mgr. Joseph Deruaz qui est né le 13 mai 1826 à Choulex, dans le canton de Genève, appartient à une ancienne et honorable famille de cette localité [2].

Après avoir fait sa première éducation dans son village natal, il était entré au collège d'Evian, puis en 1846, au collège des Jésuites à Fribourg. Ce

[1] Avant la Réforme l'évêque était nommé par le chapitre de Lausanne. Depuis lors il est nommé directement par le Saint-Siège.

[2] Cette famille est probablement autochtone. Pour la filiation nous n'avons pu remonter au delà de 1750. En 1870 elle a fourni un député au Grand Conseil genevois: Amédée Deruaz. (Note de M. J. A. Choisy).

que père et grand-père. Avec lui s'éteignit la descendance masculine du colonel. En effet, ayant épousé Françoise de Jonvenoud, il n'eut que quatre filles qui toutes se marièrent à Neuchâtel et dont l'aînée fut la mère de M. Alfred Dovel. La bonbonnière transmise par héritage n'est ainsi pas sortie de la descendance du couple de Marcelin-de-Brisace.

Les armoiries de Mgr. Joseph Herrmann

évêque de Lausanne et Genève

Par Fréd. Th. Dubois.

Mgr. Herrmann ayant été nommé cardinal en 1899, il fut relevé de sa charge d'évêque de Lausanne et Genève le 30 janvier 1901.

Le pape Léon XIII choisit pour son successeur l'abbé Joseph Herrmann alors curé de la paroisse catholique de Lausanne. Il fut nommé le 14 mars 1901.

Mgr. Joseph Herrmann qui est né le 13 mai 1850 à Cheudal, dans le canton de Genève, appartient à une ancienne et honorable famille de cette localité.

Après avoir fait sa première éducation dans son village natal, il était entré au collège d'Evian, puis en 1870, au collège des Jésuites à Fribourg. Ce

---

[1] Avant la Réforme l'évêque était nommé par le chapitre de Lausanne. Depuis lors il est nommé directement par le Saint-Siège.

[2] Cette famille est probablement autochtone. Pour la Gilbin nous n'avons pu remonter au delà de 1700. En 1870 elle a formé un dépôt au Grand Conseil genevois. André Dovel. (Note de M. J. A. Cherry).

collège et le séminaire ayant été fermés à l'époque du Sonderbund il avait du se rendre à Annecy pour y terminer ses études de théologie sous la direction de Mgr. Rendu. Le 25 mai 1850, à l'âge de 24 ans, il était ordonné prêtre des mains de Mgr. l'évêque de Gap.

Le 7 juin 1850 il était nommé vicaire de la paroisse du Grand-Saconnex-Prégny. Le 26 juin 1852 le Conseil d'Etat du canton de Vaud le nommait curé de la paroisse de Rolle, et le 21 septembre 1859, curé de la paroisse de Lausanne.

Pendant les années qu'il remplissait ces fonctions il avait, en 1870, l'honneur d'accompagner Mgr. Marilley, évêque de Lausanne et Genève, au Concile du Vatican. En 1878, le 13 août, il était nommé chanoine honoraire de l'antique et royale abbaye de St-Maurice-d'Agaune. Nous devons signaler aussi qu'en 1884 une partie de son entourage l'avait pressé d'accepter à l'Assemblée Constituante vaudoise, un siège qui lui était offert par les deux partis libéral et radical, mais il refusa absolument d'entrer en scène dans la vie politique. En 1888 le 22 septembre, Mgr. Mermilliod l'avait élevé à la dignité de Doyen du Décanat de St-Amédée, ou de Lausanne.

Mgr. Deruaz était à la tête de la paroisse de Lausanne depuis près de 31 ans lorsque le pape Léon XIII l'appelait au siège épiscopal de Lausanne et Genève. Le sacre du nouvel évêque eut lieu le 19 mars 1891, dans la chapelle du Collège Canadien à Rome. Le prélat consécrateur était Mgr. Mermilliod, qui était accompagné de deux prélats assistants, Mgr. Ferrata, archevêque de Thessalonique, et Mgr. Haas, évêque de Bâle et Lugano. M. Bovet, chancelier de l'évêché de Lausanne, M. Fragnière, directeur du séminaire de Fribourg, le Rév. Père Bernard d'Andermatt, général des Franciscains, et le Rév. Père Laborie, vicaire général des Dominicains, étaient présents à la cérémonie. Parmi les assistants étaient plusieurs représentants de la noblesse romaine et tout les gardes suisses au Vatican, appartenant au diocèse de Lausanne, accompagnés de leur commandant le comte de Courten.

L'autel qui était desservi par les élèves suisses des collèges écclésiastiques de Rome, était décoré de deux armoiries: d'un côté était celle de l'évêque consécrateur, de l'autre côté apparaissait, pour la premiere fois, la nouvelle armoirie de l'évêque élu: *écartelé au 1 et 4 parti d'argent et de gueules à deux ciboires de l'un à l'autre, et au 2 et 3 de gueules à deux clefs d'or posées en sautoir, à la croix d'argent brochant sur le tout et chargée d'une colombe au naturel portant dans son bec un rameau d'olivier de sinople.*

A défaut d'armes de famille, Mgr. Deruaz avait imaginé une combinaison spéciale symbolisant la belle et noble devise qu'il avait choisie: *In viam pacis:* tout par les voies de la paix. Il avait séparé les armes des deux diocèses écartelées, par *une croix d'argent chargée en abime d'une colombe au naturel tenant dans son bec, un rameau d'olivier de sinople.* La colombe apporte l'olivier de la paix et elle l'apporte en Jésus Christ que la croix rappelle et symbolise.

A l'origine les évêques de Lausanne se servaient des armes de leur famille, accompagnées des insignes épiscopaux, mais depuis le XVIIe siècle ils ont porté les armes de l'évêché et leurs armes personnelles écartelées, et depuis

collège et le séminaire avaient été fermés à l'époque du Sonderbund. Il avait dû se rendre à Annecy pour y terminer ses études de théologie sous la direction de Mgr. Rendu. Le 29 mai 1850, à l'âge de 24 ans, il était ordonné prêtre des mains de Mgr. l'évêque de Grep.

Le 7 juin 1850 il était nommé vicaire de la paroisse du Grand-Saconnex-Pregny. Le 26 juin 1852 le Conseil d'Etat du canton de Vaud le nommait curé de la paroisse de Rolle, et le 21 septembre 1860, curé de la paroisse de Lausanne.

Pendant les années qu'il remplissait ces fonctions il avait, en 1870, l'honneur d'accompagner Mgr. Marilley, évêque de Lausanne et Genève, au Concile du Vatican. En 1878, le 13 août, il était nommé chanoine honoraire de l'antique et royale abbaye de St-Maurice-d'Agaune. Nous devons signaler aussi qu'en 1884 une partie de son entourage l'avait prié d'accepter à l'Assemblée Constituante vaudoise, un siège qui lui était offert par les deux parties libéral et radical, mais il refusa absolument d'entrer en scène dans la vie politique. En 1888 le 22 septembre, Mgr. Morinillod l'avait élevé à la dignité de Doyen du Décanat de St-Amédée, en de Lausanne.

Mgr. Deruaz était à la tête de la paroisse de Lausanne depuis près de 11 ans lorsque le pape Léon XIII l'appelait au siège épiscopal de Lausanne et Genève. Le sacre du nouvel évêque eut lieu le 10 mars 1891, dans la chapelle du Collège Canadien à Rome. Le prélat consécrateur était Mgr. Morinillod, qui était accompagné de deux prélats assistants, Mgr. Ferrata, archevêque de Thessalonique, et Mgr. Hans, évêque de Mâle et Lugano. M. Bovet, chancelier de l'évêché de Lausanne, M. Fragnière, directeur du séminaire de Fribourg, le Rév. Père Bernard d'Andermatt, général des Franciscains, et le Rév. Père Laborde, vicaire général des Dominicains, étaient présents à la cérémonie. Parmi les assistants étaient plusieurs représentants de la noblesse romaine et tous les gardes suisses au Vatican, appartenant au diocèse de Lausanne, accompagnés de leur commandant le comte de Courten.

L'autel qui était dressé par les élèves suisses des collèges écclésiastiques de Rome, était décoré de deux armoiries; d'un côté était celle de l'évêque consécrateur, de l'autre côté apparaissait, pour la première fois, la nouvelle armoirie de l'évêque élu: écartelé au 1 et 4 parti d'argent et de gueules à deux cyprès de l'un à l'autre, et au 2 et 3 de gueules à deux cyprès d'or posés en sautoir, à la croix d'argent brochant sur le tout et chargée d'une colombe au naturel portant dans son bec un rameau d'olivier de sinople.

A défaut d'armes de famille, Mgr. Deruaz avait imaginé une combinaison spéciale symbolisant la belle et noble devise qu'il avait choisie: *Ad viam pacis*: tout par les voies de la paix. Il avait séparé les armes des deux diocèses écartelées, par une croix d'argent chargée en abîme d'une colombe au naturel tenant dans son bec, un rameau d'olivier de sinople. La colombe apporte l'olivier de la paix et elle l'apporte en Jésus Christ que la croix rappelle et symbolise.

A l'origine les évêques de Lausanne se servaient des armes de leur famille, accompagnées des insignes épiscopaux, mais depuis le XVIIe siècle ils ont porté les armes de l'évêché et leurs armes personnelles écartelées, et depuis

1821 ils ont toujours posé leurs armes en abime sur les armes des évêchés de Lausanne et de Genève écartelées.

A propos des armes de l'évêché de Lausanne, aux quartiers 1 et 4, un fait intéressant à noter est, que nous retrouvons le *parti argent et gueules* dans les armes des deux plus anciennes abbayes du diocèse: Payerne, (fondée par l'évêque St-Maire) et Romainmôtier, et dans celles du quartier de la Cité à Lausanne. Ces deux émaux se retrouvent également dans la plupart des armes des localités qui faisaient partie des terres de l'évêché: Lutry, Villette, St-Saphorin, Corsier, Lucens et Bulle.

Les quartiers 2 et 3 sont les armes de l'évêché de Genève, elles portent les deux clefs, attributs de St-Pierre, le patron de l'antique cathédrale de ce diocèse. Depuis 1821, ces armes se portent toujours écartelées avec celles de l'évêché de Lausanne.

En voici la cause: en 1535 l'évêque de Genève avait du quitter cette ville devant la Réforme, et ses successeurs avaient fixé leur résidence à Annecy dès 1568 et y restèrent jusqu'en 1801, à l'époque du Concordat.

En 1801 les anciens diocèses de Chambéry, Genève, Maurienne, Tarentaise et une partie de celui de Belley, furent réunis pour former le diocèse unique de Chambéry et Genève.

Après l'entrée de Genève dans la Confédération suisse, en 1815, et l'accroissement de territoire qu'il reçut, des démarches furent faites par cet Etat pour obtenir que les paroisses suisses fussent rattachées à un diocèse suisse.

Par bref du 20 septembre 1819 le pape Pie VII réunit les paroisses catholiques du canton de Genève, au diocèse de Lausanne, ainsi que la partie vaudoise de l'ancien diocèse de Genève, qui s'étendait jusqu'à l'Aubonne, et qui avait été administrée jusqu'alors, en vertu d'une délégation apostolique, par l'archevêque de Chambéry.

Le titre d'évêque de Genève était depuis près de deux ans comme en suspens, il n'était plus porté par l'évêque de Chambéry, et l'évêque de Lausanne ne signait ses mandements, que comme évêque de ce diocèse.

Les magistrats de Genève firent solliciter à Rome, par M. de Niebuhr, ambassadeur de la Prusse au Congrès de Vienne, qu'il put y adjoindre celui de Genève. Le pape fit droit avec empressement à cette demande et accorda, par un bref du 20 janvier 1821 à Mgr. Pierre Tobie Yenni le titre d'évêque de Lausanne et Genève [1].

Nous donnons ici le dernier cliché des armes de Mgr. Deruaz (fig. 50). Cette excellente composition est l'œuvre de notre collègue M. Théodore Cornaz à Lausanne. Ce cliché a été exécuté à la demande de la chancellerie épiscopale, à laquelle nous avions signalé les nombreuses erreurs existantes dans les clichés en usage jusqu'ici. Depuis longtemps déjà on intervertissait les émaux des armes de l'évêché de Lausanne. Souvent les ciboires étaient représentés d'*argent* au lieu d'être de *l'un à l'autre*. Dans les armes de l'évêché de Genève, les clefs

[1] Hist. de l'église de Genève. Fleury. Tome III.

1821 ils ont toujours posé leurs armes en ajoutant sur les armes des évêchés de Lausanne et de Genève écartelées.

A propos des armes de l'évêché de Lausanne, ses quartiers 1 et 4, un fait intéressant à noter est, que nous retrouvons le gravé ayant s'avancé dans les armes des deux plus anciennes abbayes du diocèse: Payerne, (fondée par l'évêque St Marire) et Romainmôtier, et dans celles du quartier de la Cité à Lausanne. Ces deux chaux se retrouvent également dans la plupart des armes des localités qui faisaient partie des terres de l'évêché: Lutry, Villette, St-Saphorin, Cursier, Lucens et Balle.

Les quartiers 2 et 3 sont les armes de l'évêché de Genève, elles portent les deux clefs, attributs de St-Pierre, le patron de l'antique cathédrale de ce diocèse. Depuis 1821, ces armes se portent toujours écartelées avec celles de l'évêché de Lausanne.

En voici la cause: en 1535 l'évêque de Genève avait dû quitter cette ville devant la Réforme, et ses successeurs avaient fixé leur résidence à Annecy dès 1536 et y restèrent jusqu'en 1801, à l'époque du Concordat.

En 1801 les anciens diocèses de Chambéry, Genève, Maurienne, Tarentaise et une partie de celui de Belley, furent réunis pour former le diocèse unique de Chambéry et Genève.

Après l'entrée de Genève dans la Confédération suisse, en 1815, et l'accroissement de territoire qu'il reçut, des démarches furent faites par cet Etat pour obtenir que les paroisses suisses fussent rattachées à un diocèse suisse.

Par bref du 20 septembre 1819 le pape Pie VII réunit les paroisses catholiques du canton de Genève, au diocèse de Lausanne, ainsi que la partie vaudoise de l'ancien diocèse de Genève, qui s'étendait jusqu'à Aubonne, et qui avait été administrée jusqu'alors, en vertu d'une délégation apostolique, par l'archevêque de Chambéry.

Le titre d'évêque de Genève était dérogé pour de deux fois comme on suspens, il n'était plus porté par l'évêque de Chambéry, et l'évêque de Lausanne ne signait ses mandements, que comme ordinaire de ce diocèse.

Les magistrats de Genève firent solliciter à Rome, par M. de Bichofer, ambassadeur de la Prusse au Congrès de Vienne, qu'il fut y adjoindre celui de Genève. Le pape fit droit avec empressement à cette demande et accorda, par un bref du 20 janvier 1821 à Mgr. Pierre Tobie Yenni le titre d'évêque de Lausanne et Genève[1].

Nous donnons ici le dernier écusson de armes de Mgr. Yenni (fig. 30). Cette excellente composition est l'œuvre de monsieur le chanoine M. Théodore Dornaz à Lausanne. Ce dignité a été exécuté à la demande de la «Quartalschrift» d'Rottenburg, à laquelle nous avions signalé les nombreuses armes existantes dans les diocèses en usage jusqu'ici. Depuis longtemps déjà on interversissait les émaux des armes de l'évêché de Lausanne. Souvent les albertes étaient représentés d'argent au lieu d'être de l'or à l'argent. Dans les armes de l'évêché de Genève, les clefs

[1] Hist. de l'église de Genève. Grenier. Tome III.

étaient représentées d'*argent* au lieu d'être d'*or*. Enfin dans les derniers clichés le *gueules* était partout remplacé par l'*azur!*

Depuis la nomination de Mgr. Deruaz, les graveurs avaient omis de timbrer l'écu des couronnes que ses prédécesseurs avaient toujours portées, et qui font allusion aux titres dont ce siège épiscopal avait été autrefois pourvu, et dont il est intéressant de conserver ainsi le souvenir historique.

La première de ces couronnes et celle de *prince du St-Empire*. Avant la conquête bernoise, les terres de l'évêché et du chapitre de Lausanne formaient dans le pays romand comme un petit Etat dans l'Etat, dont l'évêque était le souverain temporel; celui-ci se trouvait de ce fait prince ou grand-feudataire de l'empereur, de qui il tenait directement les droits régaliens. Les évêques de Lausanne sont qualifiés princes de l'Empire dès l'année 1125 [1]. Dans des diplômes du XIIIe et du XIVe siècles il sont appelés par les empereurs: *princeps noster* [2]. Ils ont toujours gardé et porté ce titre dès lors.

La seconde de ces couronnes est celle de comte. Depuis 1011 les évêques de Lausanne étaient *comte de Vaud*. Rodolphe III roi de Bourgogne Transjurane avait donné en cette année le comté de Vaud à l'évêque Henri [3]. L'acte de donation n'indique pas l'étendue du comté, et il ne semble pas avoir reçu une éxécution complète et immédiate, ou parait être resté sans effet, relativement aux terres qui ne faisaient pas partie des domaines de l'Eglise de Lausanne.

Les évêques de Lausanne n'ont porté régulièrement ce titre que depuis le XVe siècle [4], et à cette époque ils l'avaient transformé en celui de *comte de Lausanne* [5].

Nous avons placé sous les armoiries de Mgr. Deruaz, la croix de commandeur de l'ordre de François-Joseph. A la nouvelle de l'assassinat de l'imperatrice d'Autriche à Genève le 10 septembre 1898 Mgr. Deruaz s'était empressé d'aller auprès de l'entourage de la princesse et de l'empereur, leur apporter les consolations de l'Eglise et leur témoigner sa sympathie. Pour exprimer sa reconnaissance, l'empereur François-Joseph accorda à Mgr. Deruaz le titre de commandeur de l'ordre de François-Joseph [6].

---

[1] Schmitt. Mém. hist. sur le diocèse de Lausanne, T. II p. 241.

[2] Ibid. T. II p. 237. Diplômes d'Albert I en 1299 et 1302, de Charles IV en 1365 et 1376 etc. Dans les Mém. et Doc. S. R. T. VII p. 74, 75, 81, 200 et 257.

[3] Mém. et Doc. S. R. T. VII p. 1.

[4] Schmitt. Mém. hist. sur le diocèse de Lausanne, T. I p. 329.

[5] Sur les documents, sceaux, vitraux etc. on trouve toujours . . . . *episcopus et comes Lausannensis.*

[6] Traduction du diplôme conférant à Mgr. Deruaz la dignité ci-dessus.

Sa Majesté apostolique Empereur et Roi François-Joseph I, Empereur d'Autriche, Roi de Bohême et Roi apostolique de Hongrie a daigné accorder selon décision du 31 octobre 1898 à l'évêque de Genève et Lausanne Monseigneur Joseph Deruaz, la croix de Commandeur avec la plaque de l'ordre très illustre de François-Joseph. La Chancellerie de l'ordre au vu de cette nomination dans l'ordre, a l'honneur d'expédier l'acte, d'y ajouter la date, etc.

Vienne, le 4 novembre 1898.

Le Chancelier de l'ordre:
Jh. von Zelpert.

étaient représentées d'avoyé au lieu d'être d'or. Enfin dans les dernières armoiries, le gwevles était partout remplacé par l'avoyé.

Depuis la nomination de Sigr. Derrua, les gravures avaient omis le timbre d'où des couronnes que ses prédécesseurs avaient toujours portées, et qui, outre allusion aux titres dont ce siège épiscopal avait été autrefois pourvu, et dont il est intéressant de conserver ainsi le souvenir historique.

La première de ces couronnes est celle de gwevles de Sy-Ajoyes, à son tour conquête héroïque, les terres de l'évêché et du chapitre de Lausanne formaient dans le pays romand comme un petit Etat dans l'Etat, dont l'évêque était le souverain temporel; celui-ci se trouvait de ce fait prince et grand feudataire de l'empereur, de qui il tenait directement les droits régaliens. Les évêques de Lausanne sont qualifiés princes de l'Empire dès l'année 1125 [1]. Dans des diplômes du XIIIe et du XIVe siècles il sont appelés par les empereurs « avoyés » [2]. Ils ont toujours gardé et porté ce titre dès lors.

La seconde de ces couronnes est celle de comte. Depuis 1011 les évêques de Lausanne étaient comtes de Vaud. Rodolphe III roi de Bourgogne Transjurane avait donné en cette année le comté de Vaud à l'évêque Hugues [3]. Toute de donation n'indique pas l'étendue du comté, et il ne semble pas avoir reçu une exécution complète et immédiate, on pourrait dire même sans effet, relativement aux terres qui ne faisaient pas partie des domaines de l'Eglise de Lausanne.

Les évêques de Lausanne n'ont porté régulièrement ce titre que depuis le XVe siècle [4], et à cette époque ils l'avaient remplacé en réalité par celui de « Lausanne » [5].

Nous avons placé sous les armoiries de Sigr. Derrua, la croix de commandeur de l'ordre de François-Joseph. A la nouvelle de l'assassinat de l'impératrice d'Autriche à Genève le 10 septembre 1898 Sigr. Derrua s'était empressé d'aller auprès de l'entourage de la princesse et de l'empereur, leur apporter les condoléances de l'Eglise et leur témoigner sa sympathie. Pour exprimer sa reconnaissance, l'empereur François-Joseph accorda à Sigr. Derrua le titre de commandeur de l'ordre de François-Joseph [6].

---

[1] Schmitt, Mem. hist. sur le diocèse de Lausanne, T. II p. 211.

[2] Ibid. T. II p. 227. Diplômes d'Albert I en 1298 et 1304, de Henri IV en 1306 et 1376 etc. Dans les Mem. et Doc. S. R. T. VII p. 74 à 81, 90 et 137.

[3] Mem. et Doc. S. R. T. VII p. 1.

[4] Schmitt, Mem. hist. sur le diocèse de Lausanne, T. I p. 232.

[5] Sur les documents, sceaux, vitraux etc. on trouve toujours « avoyé » ou « gwevles » à côté de « Lausanne ».

[6] Traduction du diplôme conférant à Sigr. Derrua le grand cordon.

Sa Majesté apostolique Empereur et Roi François-Joseph I, Empereur d'Autriche, Roi de Bohême et Roi apostolique de Hongrie a daigné accorder par décision du 21 octobre 1898 à l'évêque de Genève et Lausanne Monseigneur Joseph Derrua, le titre de Commandeur avec la plque de l'ordre très illustre de François-Joseph. La Chancellerie de l'ordre en a de cette nomination dans l'ordre, à l'honneur d'expédier l'acte, dès contre le date, etc.

Vienne, le 4 novembre 1898.

Le Chancelier de l'ordre.
(S.) von Schlosser.

Toutes les pièces officielles, sortant de l'Evêché, telles que: lettres pastorales, circulaires épiscopales, dimissoires, lettres testimoniales, titres d'ordination, d'investiture canonique, actes de consécration, de nomination, etc. sont timbrées des armes de l'évêque.

Eine Wappenskulptur der Familie von Erlach.

Von H. Türler.

Fig. 51

Im Münster in Bern steht an einem Pfeiler der ehemaligen St. Antonius-Kapelle das hier reproduzierte Wappen. Die korrekten hübschen Formen desselben verraten die ausgehende Gotik als Entstehungszeit. Auf einer Konsole ruht der stark nach hinten gewölbte Schild mit dem Wappen der Familie von Erlach: im roten Feld ein mit schwarzem Sparren belegter weisser Pfahl. Den Schild krönt ein in durchaus richtigen Proportionen gehaltener offener Stech-

Toutes les pièces officielles, sortant de l'Évêché, telles que: lettres pastorales, circulaires épiscopales, diplômes, lettres testimoniales, lettres d'ordination, d'investiture canonique, actes de consécration, de nomination, etc., sont timbrées des armes de l'évêque.

Eine Wappenskulptur der Familie von Erlach.

Von H. Türler.

Fig. 31.

Im Münster in Bern steht an einem Pfeiler der ehemaligen St. Antonius-Kapelle das hier reproduzierte Wappen. Die korrekten heraldischen Formen derselben verraten die ausgehende Gotik als Entstehungszeit. Auf einer Konsole ruht der stark nach hinten gewölbte Schild mit dem Wappen der Familie von Erlach: im roten Feld ein mit schwarzem Spitzen besetzter weisser Pfahl. Den Schild krönt ein in durchaus richtigen Proportionen gehaltener offener Stech-

helm, dem eine daraus hervorschauende Fratze Leben gibt. Die Helmzier, die aus einem Spitzhut mit dem Wappen und einem kleinen schwarzen Federbusch besteht, geht direkt in die hübsch geschwungenen Helmdecken über, die bei der Wiederbemalung des ganzen Wappens merkwürdigerweise nicht rot und schwarz tingiert, sondern neben dem rot natur-, d. h. steinfarben gelassen wurden.

Auf dem Sockel stehen in gezierter Schrift die Buchstaben RVE, die auf den Berner Schultheissen Rudolf von Erlach hinweisen. Bestätigt wird diese Auflösung auch durch die Wappen Scharnachtal, Erlach und Praroman, die an den Zapfen des $1^1/_2$ m über unserm Wappen angebrachten Baldachins prangen und, wie wir sehen werden, denselben Schultheissen mit seinen Frauen bezeichnet. Im Boden vor dem Pfeiler sind ferner die zwei metallenen Wappen von Erlach und Praroman eingelassen.

Ritter Rudolf von Erlach, Herr zu Spiez, war von 1471—1474 der letzte Vogt zu Erlach im Namen des Hauses Châlons und hierauf erster Vogt der Stadt Bern. 1478 Mitglied des Rates von Bern geworden, bekleidete er die Würde eines Schultheissen der Stadt von 1479—81, 1492—94, 1501—03 und zuletzt wieder von Ostern 1507 an, 1499 war Rudolf von Erlach Anführer der Berner beim Zug ins Hegau und in der Schlacht bei Dornach. Er starb am Samstag, den 18. November 1507 zwischen der 8. und 9. Stunde nachmittags, wie das Spiezer Exemplar der Schillingschen Chronik meldet[1].

Seine erste Gemahlin war Barbara von Praroman, Tochter des Schultheissen Johann von Praroman von Freiburg. Indem der Rat von Bern selbst zu gunsten seines Schultheissen als Brautwerber auftrat, wurde 1492 Barbara von Scharnachtal seine zweite Gemahlin. Sie war aus erster Ehe Witwe des berühmten Schultheissen Niklaus von Diesbach und aus zweiter Ehe des Hans Friedrich von Mülinen, Meyers zu Biel.

Das Wappen der Stadt Yverdon.[2]

Von A. Zesiger.

Im historischen Museum Bern befindet sich als Nr. 207 die Standarte, deren Abbildung hier folgt:

Auf roten Seidengrund mit schwarzroten Fransen sind in Öl gemalt die Wappen rechte Schildhälfte Bern, Yverdon, Nyon,
linke „ Lausanne, Morges, Romainmôtier.

Das Ganze ist umgeben von zwei stilisierten Palmzweigen und überragt von einer goldenen edelsteinbesetzten Krone mit 7 Perlen. — Die Stange ist

[1] Wir machen noch darauf aufmerksam, dass in diesem ehemaligen Spiezer Codex Rudolf von Erlach, sowie seine erste Gemahlin mit den Söhnen und Töchtern abgebildet ist. Die zwei Blätter hat Hr. Architekt E. v. Rodt in seinem Werke: «Bern im 15. Jahrhundert» S. 60 und 61 reproduziert.

[2] Vgl. Herald. Archiv 1904, S. 71.

helm, den eine darauf hervorschauende Frauenfigur zu Lehen gibt. Die Helmzier, die aus einem Spitzhut mit den Wappen und einem kleinen schwarzen Federbusch besteht, geht direkt in die bisher gesehenen Helmzierden über, die bei der Wiederbenutzung des ganzen Wappens merkwürdigerweise bisher rot und schwarz tingiert, sondern neben dem rot nur, d. h. steinfarben gelassen wurden.

Auf dem Sockel stehen in gewirrter Schrift die Buchstaben RVE, die auf den Berner Schultheissen Rudolf von Erlach hinweisen. Heraldisch wird diese Ausdeutung auch durch die Wappen Schwarzenburg, Erlach und Frauenau, die an den Zapfen des 1½m hohen Wappens angebracht, Bestätigung gewinnen und, wie wir sehen werden, denselben Schultheissen mit seinen Ehrenen bezeichnet. Im Boden vor dem Pfeiler sind ferner die zwei metallenen Wappen von Erlach und Frauenau eingelassen.

Ritter Rudolf von Erlach, Herr zu Spiez, war von 1471—1474 der letzte Vogt zu Erlach im Namen des Hauses Châlons und hierauf erster Vogt der Stadt Bern. 1475 Mitglied des Rates von Bern geworden, bekleidete er die Würde eines Schultheissen der Stadt von 1479—81, 1482—91, 1501—05 und zuletzt wieder von Ostern 1507 an, 1490 war Rudolf von Erlach Anführer des Berner beim Zug ins Hegau und in der Schlacht bei Dornach. Er starb am Samstag, den 18. November 1507 zwischen der 3. und 9. Stunde nachmittags, wie das Spiezer Exemplar der Schillingschen Chronik meldet.[1]

Seine erste Gemahlin war Barbara von Frauenau, Tochter des Schultheissen Johann von Frauenau von Freiburg, Inhaber der Burg von Bern schon zu gunsten seines Schultheissen als Brautwerber auftrat, wurde 1492 Barbara von Scharnachtal seine zweite Gemahlin. Sie war aus erster Ehe Witwe des berühmten Schultheissen Niklaus von Diesbach und aus zweiter Ehe des Hans Friedrich von Mülinen, Meyers zu Thun.

Das Wappen der Stadt Yverdon.[2]

Von A. Zesiger.

Im historischen Museum Bern befindet sich als Nr. 207 die Grundlage derem Abbildung hier folgt:

Auf rotem Seidengrund mit schwarzroten Fäden sind in Öl gemalt die Wappen rechte Schildhälfte Bern, Yverdon, Savoyen,
linke „ Lausanne, Morges, Romainmôtier.

Das Ganze ist umgeben von zwei silbiernen Fahnenwellen und überragt von einer goldenen edelsteinbesetzten Krone mit 7 Perlen. — Die Stange ist

[1] Wir machen noch darauf aufmerksam, dass in diesem chronikalischen Spiezer Codex Rudolf von Erlach, sowie seine erste Gemahlin nur den Namen und Titelzeile abgeschrieben ist. Die zwei Blätter hat Dr. Archivar E. v. Rodt in seinem Werke: „Bern im 15. Jahrhundert“ S. 99 und 61 reproduziert.

[2] Vgl. Herald. Archiv 1904, S. 71.

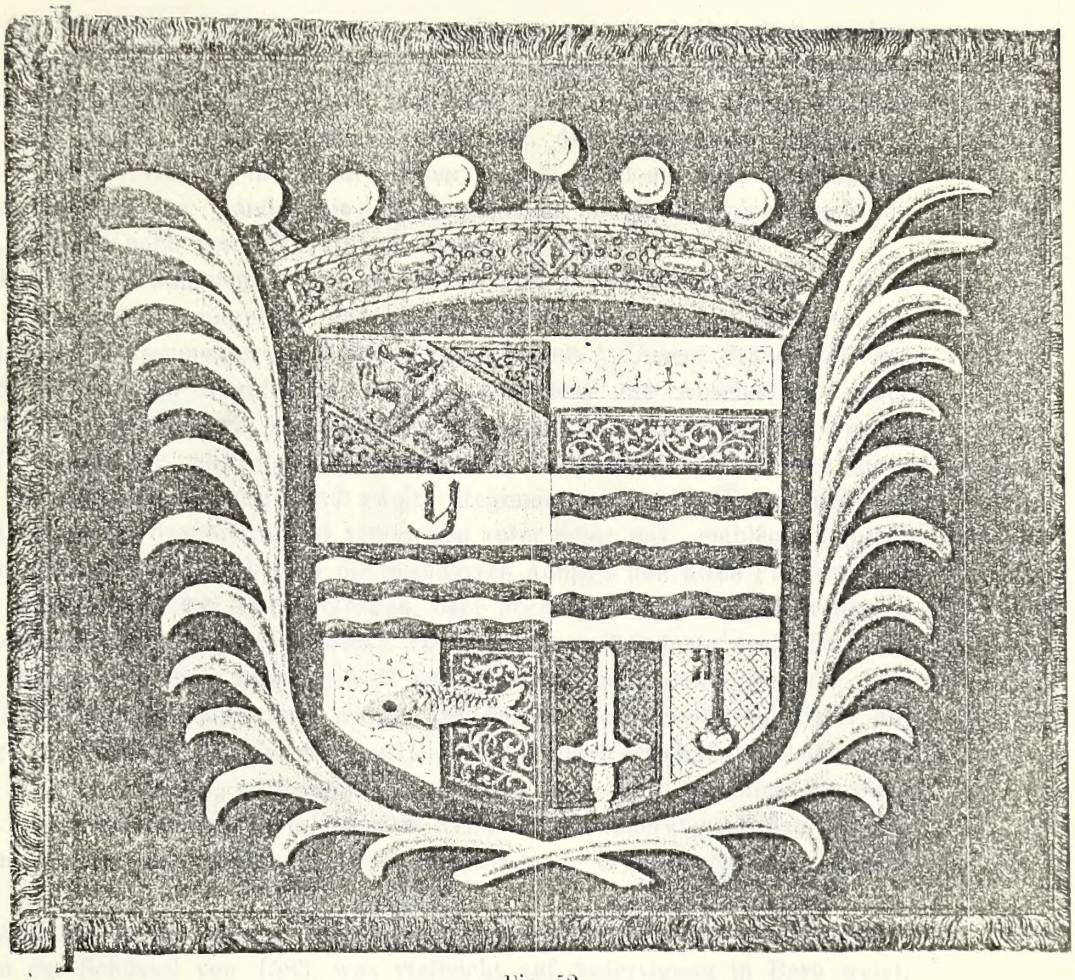


Fig. 52

schwarz und von der Form der Fahnen-, nicht der eigentlichen Standartenstangen, mit einfacher Messingspitze.

Die Zierrate und die Form des Schildes, der Krone und der Palmzweige verraten den Geschmack, wie er ungefähr von 1680—1740 vorherrschte. (Vgl. Herald. Archiv 1902. S. 92: Ofenplatte von 1692, Holzschnitzerei in Bern von 1686, Teutsche und Welsche Seckelmeisterrechnungen 1701—1742). Eine nähere Bestimmung ist auf diesem Wege nicht möglich. Dagegen liefert folgendes Anhaltspunkte:

Gegen Ende des XVII. Jahrh. begann Bern infolge der Erfahrungen von 1656 sein Heer sozusagen neu zu schaffen und zu verstärken durch allmählige Einführung der allgemeinen Wehrpflicht, an Stelle der Kontingente zum Panner oder später zum Fähnli und Regiment. Zudem errichtete es eine Reiterei an Stelle der schwerfälligen, gepanzerten Vasallenreuter und Kürassiere, durch Umwandlung dieser in Dragoner (ursprünglich nur berittene Infanterie). Mit dem Jahr 1713 war diese Reorganisation vollendet für den deutschen Teil mit Aus-

Fig. 32

nahme der Stadtreuter oder -kürassiere der Hauptstadt, die beibehalten wurden. In der Waadt dagegen machte der heftige Widerstand der Nobles Seigneurs Vassaux die Umwandlung unmöglich, und nach wie vor stellten einige Dutzend Herren und Städte wie Lausanne, Yverdon etc. drei Kompagnien gepanzerte Reuter in ihren Kosten ins Feld. Daher kamen 1713 nur drei Kompagnien welsche Dragoner zu stande, die die Gemeinden und Städte nicht nach den Gütern, sondern nach den Feuerstätten liefern mussten [1].

Die neugeschaffenen Dragoner wurden nun in zwei Regimenter zu je 8, später 9 Kompagnien eingeteilt und blieben auf diesem Fuss bis 1768, wo die Neueinteilung 4 Regimenter zu 4 Kompagnien bildete [2]. Unsere Standarte muss aber vor diesem Jahr angefertigt worden sein, denn die Anschaffung neuer wurde bis 1774 verschoben, und im Februar dieses Jahres beschloss der Kriegsrat auf Antrag der militärischen Kommission Anschaffung von 8 neuen Standarten, davon 4 für das erste und zweite Regiment, wozu die Waadt gehörte, von weisser, 4 für das dritte und vierte von roter Seide mit „emblêmes“ (nicht Wappen) bemalt [3]. Vorher hatten die Standarten ähnlich den alten Pannern und Fahnen das Wappen des Amts getragen, oder doch dessen Farben, entweder in Tuch aufgenäht, oder aber aufgestickt. Da nun unsere Standarte noch die Amtswappen trägt, aber doch schon gemalt ist, so dürfte sie ungefähr aus der Zeit von 1730—1740 stammen, und wurde auf Kosten der beteiligten Ämter angefertigt, weil sonst die Kriegsratsmanuale über ihre Anschaffung Aufschluss gäben. 1773 mussten alle vorhandenen Standarten nach Bern geschickt werden [4] und da mag dann die Standarte der drei welschen Dragonerkompagnien zurückbehalten worden und durch eine oder mehrere neue ordonnanzmässige ersetzt worden sein.

Auffällig ist die genaue Übereinstimmung des Wappens unserer Standarte mit dem der Schüssel von 1583, was vielleicht auf Anfertigung in Bern weist, immerhin aber nicht im Zeughaus.

Zum Schlusse möchte ich noch auf eine Notiz aufmerksam machen, die in einem andern Aktenband des Staatsarchivs von Bern mit dem Titel „Fahnen“ sich findet. Nr. 7 dieses Bandes ist der Bericht über das letzte Referendum, das Bern veranstaltete (1616), und das die Einführung von Fahnen, d. h. nichtheraldischen Feldzeichen an Stelle der alten Panner bezweckte. Da schlägt „Yferden“ vor: „das zwey fendlj in beider Stetten Losanna vnd Yferden Kosten mitt dero zeichen vnd farben gemacht“ werden sollten, woraus hervorgeht, dass schon vor jenem Jahr 1616 Yverdon ein Stadtpanner oder -fähnli mit seinem Wappen besass. Es ist mir aber unbekannt, ob dieses Feldzeichen und ähnliche des XV.—XVI. Jahrhunderts, die zuletzt 1656 und 1712 bei Vilmergen wehten, noch heute erhalten sind. Gewiss förderte eine genaue Untersuchung der Stadt-

---

[1] Band „Dragoner tom. I Generalia“ Staatsarchiv Bern.
[2] Kriegsratsmanual LXV, S. 478.
[3] „ LXVIII, S. 171.
[4] „ LXVIII, S. 113.

nahme der Stadtteuter oder Schmiedes der Hauptstadt, die begleitet wurden in der Wacht dagegen mußte der betige Wiederstand der Soldes Schmiedes Vassung die Umwandlung unmöglich, und auch wie vor stellen einige Unterof Herren und Stadte wie Lassanne, Yverden etc. drei Kompagnien eingeworbene Reuter in ihren Kosten ins Feld. Daher kamen 1712 nur drei Kompagnien welche Dragoner zu stande, die die Grenadier und Stadte nicht nach den Gutern, sondern nach den Feuerstätten liefern mussten.

Die neugeschaffenen Dragoner wurden nun in zwei Regimenter zu je 8, später 9 Kompagnien eingeteilt und blieben auf diesem Fuse bis 1764, wo die Neueinteilung 4 Regimenter zu 4 Kompagnien bildete. Unsere Grenadiere muss aber vor diesem Jahr angeworben werden seit dem die Ausbildung neuer wurde bis 1774 verschoben, und im Februar dieses Jahres begehrte die Kriegsrat auf Antrag der militärischen Kommission Auscheidung von 8 guten Stadtdarten, davon 4 für das erste und zweite Regiment, wenn die Wacht geschehe von weisser, 4 für das dritte und vierte von roter Seide mit „cendrées" (nicht Wappen) bemalt.[1] Vorher hatten die Stadtdarten ähnlich den alten Fahnen und Fähnen das Wappen des Amts getragen, aber doch dessen Farben, entweder in Tuch aufgenäht, oder aber aufgeschnitt. Da nun unsere Stadtdarte noch die Amtswappen trägt, aber doch schon gemalt ist, so dürfte sie ungefähr aus der Zeit von 1730—1740 stammen, und wurde auf Kosten der betreffenden Amter angefertigt, weil sonst die Kriegsratsmandate über ihre Anschaffung Aufschlüsse geben. 1773 mussten alle vorhandenen Stadtdarten noch Fern geschickt werden[2] und da mag dann die Stadtdarte der drei welschen Dragonerkompagnien entstanden worden und durch eine oder mehrere neue ordonnanzmässige ersetzt worden sein.

Auffällig ist die genaue Übereinstimmung des Wappens unserer Stadtdarte mit dem der Schlüssel von 1683, was vielleicht auf Anfertigung in Bern weist, immerhin aber nicht in Zweifel.

Zum Schlusse möchte ich noch auf eine Notiz aufmerksam machen, die in einem andern Altenbund des Staatsarchivs von Bern mit dem Titel „Fähnen" sich findet. Nr. 1 dieses Bandes ist der Herrolt über das letzte Beschreibung, das Bern veranstaltete (1616), und das die Einführung von Fähnen, d. h. nicht heraldischen Feldzeichen an Stelle der alten Fanne bezweckte. Da schlägt „Yverden" vor: „das zwey fendli in beider Stetten Farnuss und Yverden Kosten mitt dero zeichen und farben gemacht". Werden sollten, woraus hervorgeht, dass schon vor jenem Jahr 1616 Yverden ein Stadtpanner oder -Fähnli mit seinem Wappen besass. Es ist mir aber unbekannt, ob dieses Feldzeichen auch identisch das XV.—XVI. Jahrhunderts, die zuletzt 1694 und 1712 bei Vibourgen weilten, noch heute erhalten sind. Gewiss würdete eine genaue Untersuchung der Stadt-

[1] Rand „Dragoner ins. I Grenadier" Stadtarchiv Bern.
[2] Kriegsratsmandat LXV, S. 416.
[3] „ „ LXVIII, S. 171.
[4] „ „ LXVIII, S. 172.

und Kantonsarchive viel Interessantes zu Tage, wie auch über unsere Standarte eine genaue Notiz nur in den Rechnungen oder Manualen der fünf Ämter sein kann, deren Wappen unsere Standarte schmücken.

Ein schottisches Stadtsiegel.

Von Walther Merz.

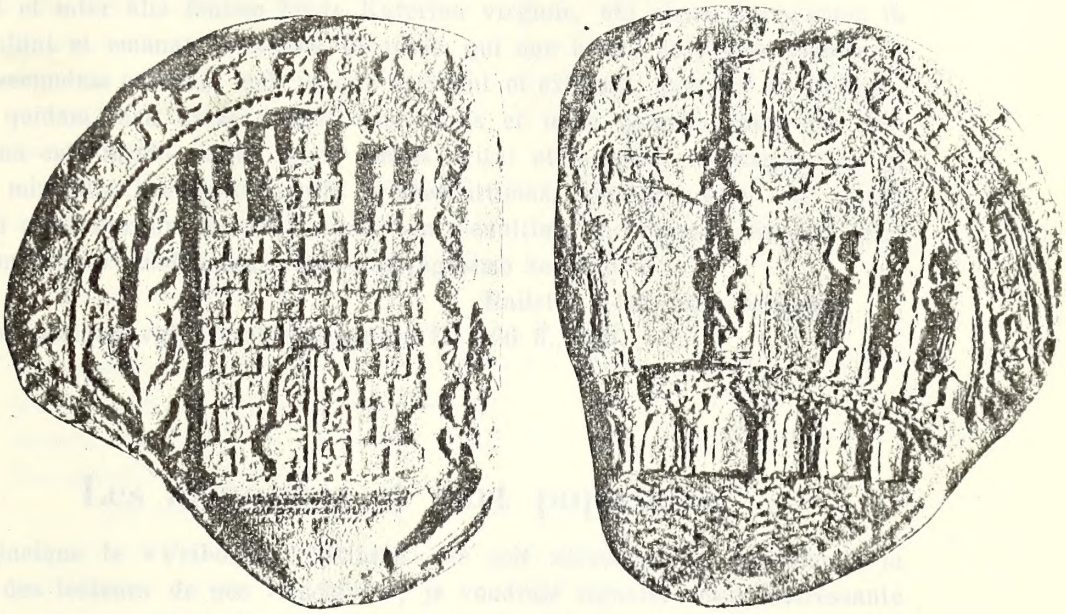


Fig. 53

Abbildung und Siegel von Streucline in Scotia 1447 I. 30.

Vorderseite	Rückseite
✠ CO..... STREVELINSE	Umschrift undeutlich

Kunrad von Scharnachtal, „ein selzam wit erfarner riter", am savoyischen Hofe erzogen, bereiste nicht nur die angrenzenden Länder und Höfe, sondern zog nach Rhodus und ins heilige Land, nach Spanien, England, Schottland und Irland, nach Holland und Burgund. Auf der Fahrt nach Schottland besah er verschiedene Naturmerkwürdigkeiten und liess sich hierüber am 30. Januar 1447 von der Stadt Streueline in Scotia, d. h. offenbar dem heutigen Sterling Castle, ein Zeugnis ausstellen, das gegenwärtig im Staatsarchiv Bern, Fach Varia, aufbewahrt wird. An dieser Urkunde hängt das allerdings beschädigte Siegel der Stadt, ein sog. Münz- oder doppelseitiges Siegel, das seiner bemerkenswerten Darstellungen wegen — auf der Vorderseite eine Burg, auf der Rückseite die Kreuzigung Christi — hier abgebildet wird.

Die Urkunde selbst lautet nach einer von Hrn. Staatsarchivar Dr. Türler mitgeteilten Abschrift folgendermassen:

und Kantonsarchive viel Interessantes zu Tage, wie auch über unsere Standarte eine genaue Notiz nur in den Rechnungen oder Memorialen die Tut Amter sein kann, deren Wappen unsere Standarte schmückten.

Ein schottisches Stadtsiegel.

Von Walther Merz.

Fig. 38.

Abbildung und Siegel von Stranraer in Schottland 1477 I, 30.

Vorderseite: ✠ CO..... STRCVLINS

Rückseite: Umschrift unleserlich

Konrad von Schaffhausen, „ein sadsam wil erfarner ritter", um estnischen Hole erzogen, bereiste nicht nur die angrenzenden Länder und Meere, sondern zog nach Rhodus und ins heilige Land, nach Spanien, England, Schottland und Irland, nach Holland und Burgund. An der Fahrt nach Schottland lernte er verschiedene Naturwunderwürdigkeiten und liess sich hierüber am 10. August 1477 von der Stadt Stranraer in Schottland, d. h. offenbar dem heutigen Stirling Castle, ein Zeugnis ausstellen, das gegenwärtig im Staatsarchiv Bern, Fach Varia, aufbewahrt wird. An dieser Urkunde hängt das allerdings beschädigte Siegel der Stadt, ein sog. Mähne oder doppelseitiges Siegel, das seiner bemerkenswerten Darstellungen wegen — auf der Vorderseite eine Burg, auf der Rückseite die Kreuzigung Christi — hier abgebildet wird.

Die Urkunde selbst lautet nach einer von Ihm Staatsarchivar Dr. Türler mitgeteilten Abschrift folgendermassen:

Universis et singulis regibus principibus ducibus marchionibus comitibus vicecomitibus admirallis capitaneis castellanis et eorum locatenentibus necnon et potestatibus prepositis burgorum et civitatum custodibus ceterisque officiariis de mistr[alibus], ad quorum noticias presentes littere pervenerint, prepositus ballivi et consules burgi de Streueline in Scotia salutem in filio virginis gloriose. Quoniam, ut ait Seneca, non amicitie reddas testimonium sed veritati, hinc est, quod vestris universitatibus tenore presentium veraciter innotescimus, quod Conradus de Scharnachtal armiger, familiaris ducis Sabaudie ac lator presentium, le table rounde ceteraque loca et mirabilia infra regnum Scotie personaliter visitavit et inter alia fontem beate Katerine virginis, ubi oleum purissimum in dies ebulliat et emanat, ac etiam de pisce, qui non habet quicquam ordoris in ventre secundum naturam laci, in qua crescunt et existunt, gustavit et comedit, in qua quidam lacu extat ventus sine undis et unde grandes econverso sine vento una cum insula mobili prout ventus agitat et insufflat, ceteraque sibi, ut asserit, mirabilia brevitatis gratia prettermittimus. Datum nostro sub sigillo communi apud burgum nostrum antedictum penultimo die mensis Januarii anno domini millesimo quadringentesimo quadragesimo septimo etc.

Railston 1447 (cum paraphe).

Im übrigen vgl. Geschichtforscher III 166 ff., 469).

Les armoiries et l'art populaire.

Quoique le «Fribourg Artistique» ne soit sûrement pas inconnu à la plupart des lecteurs de nos «Archives», je voudrais signaler cette intéressante publication à ceux qui ne l'ont pas eu encore entre les mains.

Développer dans les esprits le goût du Beau, mettre sous les yeux de ceux qui les ignorent les merveilles dont notre pays est plein, tirer de l'oubli le nom des artistes et des artisans obscurs qui nous ont laissé tant de marques de leur génie, faire comprendre à la génération actuelle l'attrait puissant du passé, ce grand éducateur, tel est le but poursuivi par l'ouvrage si instructif et captivant qui fait l'objet de notre modeste étude.

Cette Revue d'Art en est à sa quatorzième année d'existence et nous lui souhaitons longue vie! Au point de vue archéologique et artistique, le canton de Fribourg offre un filon inépuisable à ceux qui veulent bien l'exploiter et les musées, les églises, les vieilles maisons si délicieusement pittoresques et les ruines altières des châteaux de jadis n'ont pas encore livré tous leurs secrets.

Tous les ans, le «Fribourg Artistique» publie une préface, sorte de coup-d'œil rétrospectif sur les travaux de l'année écoulée: ce travail a été confié à plusieurs reprises à l'un des meilleurs critiques d'art de Fribourg, M. G. de Montenach; servi par une érudition remarquable, un profond sentiment artistique et une plume d'une rare élégance, les pages qu'il nous offre sont autant de petits chef-d'œuvres.

Universis et singulis regibus principibus ducibus marchionibus comitibus vicecomitibus baronibus capitaneis castellanis et eorum locumtenentibus nemon et potestatibus prepositis burgorum et civitatum cuiuslibet rationique officiariis de mistefalibus, ad quorum notitiam presentes litere pervenerint, prepositus ballivi et consules burgi de Stravelina in Scotia salutem in illo virginis gloriosa Quoniam, ut ait Seneca, non multitio redditus testimonium sed veritati hunc ex quod vestris universitatibus tenore presentium veraciter innotescimus, quod (sic) regius de Schurrenchtal armiger, familiaris ducis Sabaudie ac lator presentium la table rotunde celebrique loca et mirabilia infra regnum Scotie peregrinatus visitavit et inter alia fontem beate Katerine virginis, ubi olaum perseverans in dies ebullitat et emanat, ac oliam de pisce, qui non habet quicquam preter in ventre secundum naturam loci, in quo crescunt et existunt, gustavit et comedit, in qua quidem loca existi ventus sine undis et unde grandes conservas sine vento una cum insula mobili prout ventus agitat et insultat, cedrangue sibi, ac asseruit, mirabilia brevitatis gratia pretermittimus. Datum nostro sub sigillo communi apud burgum nostrum antedictum pennultimo die mensis Januarii anno domini millesimo quadringentesimo quadragesimo septimo etc.

Hallston 1447 (sein perrgube)

In ähnlichen vgl. Geschichtsforscher III 105 ff., 460.

Les armoiries et l'art populaire.

Quoique le «Fribourg Artistique» ne soit s'adressant pas inconnu à la plupart des lecteurs de nos «Archives», je voudrais signaler cette intéressante publication à ceux qui ne l'ont pas en encore entre les mains.

Développer dans les esprits le goût du beau, mettre sous les yeux de ceux qui les ignorent les merveilles dont notre pays est plein, tirer de l'oubli le nom des artistes et des artisans obscurs qui nous ont laissé tant de monuments de leur génie, faire comprendre à la génération actuelle l'admirable puissance du passé, ce grand dédaigneur, tel est le but poursuivi par l'ouvrage si intéressant et captivant qui fait l'objet de notre modeste étude.

Cette Revue d'Art en est à sa quatrième année d'existence et nous lui souhaitons longue vie! Au point de vue archéologique et artistique, le canton de Fribourg offre un champ inépuisable à ceux qui veulent bien l'exploiter et les musées, les églises, les vieilles maisons si délicieusement pittoresques et les ruines altières des châteaux de jadis n'ont pas encore livré tous leurs secrets.

Tous les ans, le «Fribourg Artistique» publie une pérenne, porte de coup-d'oeil rétrospectif sur les travaux de l'année écoulée; ce travail a été confié à plusieurs reprises à l'un des meilleurs critiques d'art de Fribourg, M. E. de Montenach; servi par une érudition remarquable, un profond sentiment artistique et une plume d'une rare élégance, les pages qu'il nous offre sont autant de petits chef-d'oeuvres.

En 1903, M. de Montenach nous a donné un plaidoyer vibrant en faveur de l'art de nos pères, cet art sain et vigoureux qui a traversé les siècles en conservant toute sa jeunesse et devant les manifestations duquel nous nous sentons toujours saisis d'admiration. Mais trop souvent encore, dédaigneux, ou peut-être seulement ignorants des beautés que nous avons à notre porte, nous allons chercher au loin des impressions artistiques; les trésors que nos ancêtres nous ont légués nous en procureraient d'aussi vives et d'aussi pures si nous y apportions plus d'attention.

Le «Fribourg Artistique» a déjà publié plusieurs travaux sur l'Héraldique, cette noble science étant intimément liée à l'histoire et à l'archéologie. A ce propos, nous pouvons constater avec plaisir que l'étude du blason fait de sérieux progrès chez nous, grâce au zèle et à l'initiative de quelques héraldistes désireux de vulgariser cette langue pleine d'intérêt pour qui veut bien en pénétrer les mystères.

«Le blason est une histoire vivante et animée», écrivait M. le vicomte de Magny, le grand héraldiste français, et en effet combien précieuse est son aide pour éclaircir parfois des points d'histoire restés obscurs et sur lesquels les documents écrits font défaut.

Au point de vue de la décoration, le blason imprimera toujours un cachet très spécial à tout ce qui lui sera demandé d'orner: un décor héraldique n'est jamais banal et vulgaire, car il se prête à toutes les fantaisies et quoi que en restant astreint à de certaines règles immuables, il offre mille ressources à l'imagination de l'artiste.

Les idées si nouvelles et si justes que M. de Montenach a émises dans son dernier travail méritaient d'être présentées aux lecteurs des «Archives héraldiques»: puissent-elles attirer à l'auteur des lignes qui vont suivre la reconnaissance et l'admiration de tous les amis de l'art. *N. G. de P.*

* * *

Dans le troisième numéro du *Fribourg artistique,* celui de juillet 1903, nous trouvons couchée dans le gazon, une pierre rongée portant, à demi effacées, les armes des sires de Montagny. Ce n'est rien et cela dit tant de choses!

Les seigneurs, les bourgeois, les paysans, les artisans du passé avaient ainsi l'habitude de marquer partout le signe distinctif de la race, de la famille ou de leur personnalité. Ces blasons, ces symboles, qu'ils ornent un château altier, qu'ils soient enfouis sous les lierres de quelques ruines branlantes, peints au fronton d'une modeste grange, sculptés sur une crédence, nichés à l'angle d'une maison, nous sont infiniment précieux par ce qu'ils racontent et par ce qu'ils évoquent.

Ce n'est point le cas de rechercher ici les origines du blason, ni de dire les enseignements tirés de lui par l'érudition. Nous ne voulons pas revenir non plus sur les passions politiques qui firent des armoiries, à un moment de notre histoire, la représentation des réactions aristocratiques, des privilèges jalousés et détestés. On leur infligea alors dans la haine, le sort du régime auquel elles étaient liées par erreur et ignorance.

En 1903, M. de Montenach nous a donné un plaidoyer vibrant en faveur de l'art de nos pères, cet art sain et vigoureux qui a traversé les siècles en conservant toute sa jeunesse et devant les manifestations disparates nous sentons toujours sûrs d'admiration. Mais trop souvent encore, défaitgnons, on peut être seulement ignorants des beautés que nous avons à notre porte, nous allons chercher au loin des impressions artistiques; les trésors que nos ancêtres nous ont légués nous en procurerait d'aussi vives et d'aussi pures si nous y apportions plus d'attention.

Le «Fribourg Artistique» a déjà publié plusieurs travaux sur l'Héraldique, cette noble science étant intimement liée à l'histoire et à l'archéologie. A ce propos, nous pouvons constater avec plaisir que l'étude du blason fait de sérieux progrès chez nous, grâce au zèle et à l'initiative de quelques héraldistes désireux de vulgariser cette langue pleine d'intérêt pour qui veut aller au générer les mystères.

«Le blason est une histoire vivante et animée», écrivait M. le vicomte de Magny, le grand héraldiste français, et en effet combien précieux est son aide pour éclaircir parfois des points d'histoire restés obscurs et sur lesquels les documents écrits font défaut.

Au point de vue de la décoration, le blason importera toujours un caractère très spécial à tout ce qui lui sera demandé d'orner: un décor héraldique n'est jamais banal et vulgaire, car il se prête à toutes les fantaisies et quel que soit restant astreint à de certaines règles immuables, il offre mille ressources à l'imagination de l'artiste.

Les idées si nouvelles et si justes que M. de Montenach a émises dans son dernier travail méritaient d'être présentées aux lecteurs de «Artistique héraldique»: puissent-elles attirer à l'auteur des lignes qui vont suivre la reconnaissance et l'admiration de tous les amis de l'art. *M. de C.*

* * *

Dans le troisième numéro du «Fribourg artistique», août de juillet 1908, nous trouvons concédée dans le gazon, une pierre rougeâtre portant, à demi effacées les armes des sires de Montagny. Ce n'est rien et cela dit tout de choses!

Les seigneurs, les bourgeois, les paysans, les artisans du passé avaient ainsi l'habitude de marquer partout le signe distinctif de la race, de la famille ou de leur personnalité. Ces blasons, ces symboles, qu'ils aient un caractère altier, qu'ils soient enfouis sous les lierres de quelques ruines bienfaitrices, peints au fronton d'une modeste grange, sculptés sur une crédence, moulés à l'angle d'une maison, nous sont infiniment précieux par ce qu'ils racontent et par ce qu'ils évoquent.

Ce n'est point le cas de rechercher ici les origines du blason, ni de dire les enseignements tirés de lui par l'érudition. Nous ne voulons pas revenir non plus sur les passions politiques qui firent des armoiries, à un moment de notre histoire, la représentation des réactions aristocratiques, des privilèges jalousés et détestés. On leur indigna alors dans la haine, le sort du régime auquel elles étaient liées par erreur et ignorance.

Je voudrais simplement constater que le blason et tous les multiples décors empruntés à l'héraldique, avec plus ou moins de fantaisie, furent chez nous les meilleurs éléments de l'art local et populaire. S'il existe une contrée où l'armoirie a des racines démocratiques et libertaires, c'est bien la nôtre. Partout en Suisse, face à l'écu féodal ou patricien, s'étalaient en floraisons touffues et multicolores, les armes des bourgeois, des paysans, des corporations ouvrières, celles des villages et des villes.

Cette généralisation dans l'emploi de l'armoirie fut une des premières manifestations de l'égalité des classes sociales, de l'ascension vers le Pouvoir des couches profondes du peuple, ce double idéal, aujourd'hui réalisé.

Je suis donc fort étonné que Solandieu, le fin et délicat écrivain dont j'apprécie fort les croquis alpestres, ait publié naguère dans la *Liberté* les lignes suivantes où je retrouve la trace de superstitions démocratiques sans raison d'être maintenant.

Le passage de l'article de Solandieu que je vais citer constitue, du reste, un solide argument en faveur de ma thèse, nous montrant quelles proportions l'usage de ces emblèmes avait pris, en Suisse, dans certains milieux compagnards, et toute la richesse décorative dont il était l'aliment:

« Tourtemagne a de nombreuses maisons des XVIme et XVIIme siècles; elles sont généralement flanquées de tourelles crénelées, ont des portes et fenêtres ogivales et à chanfrein, des escaliers en colimaçons, et, sur leur façade principale, généralement au-dessus de la porte d'entrée, les armoiries de la famille sculptées dans le marbre vif ou scellées dans le tuf de l'encadrement.

Le sentiment héraldique, né du patriciat, s'est attaché au cœur des paysans tourtemanais comme la cuscute au champ de trèfle; ils ont un pieux respect pour le blason, le culte des armoiries, dont ils ornent les croix et pierres tumulaires de leur cimetière.

Ce relief de *féodalisme* est, d'ailleurs, bien compréhensible chez un peuple qui a vécu si longtemps sous le régime oligarchique des hobereaux moyennageux. C'est un atavisme qui durera aussi longtemps que les indéracinables préjugés et que l'éternelle vanité humaine.

Mais, à côté de ce petit travers social, point dangereux d'ailleurs pour la sécurité de la République, le descendant de l'ancien seigneur ou du serf à la glèbe est le meilleur enfant du monde ».

Ce serait donc pour le paysan attaché au Terroir par la chaîne des générations, ce serait donc un travers social que d'imprimer aux choses venant de ses pères, tenant à sa race, à sa maison comme à son tombeau, l'empreinte représentative de la durée, de la permanence, de la continuité de la famille!

Cette opinion me paraît contraire à toutes les données sociologiques actuelles; on cherche à relever par tous les moyens le foyer familial, cette vraie cellule de la ruche sociale; la question du logement ouvrier, du *home* fait des progrès, les partisans de l'art social cherchent à parer le logis des humbles; le problème du *homestead* est soulevé dans les enceintes législatives; on voudrait soustraire par des lois le bien rural au partage et à la saisie, bref, tout un

Je voudrais simplement constater que le blason et tous les multiples décors empruntés à l'héraldique, avec plus ou moins de fantaisie, furent chez nous les meilleurs éléments de l'art local et populaire. S'il existe une contrée où l'armorie a des racines démocratiques et libertaires, c'est bien la nôtre. Partout en Suisse, face à l'ordre féodal ou patricien, s'étaient en floraisons touffues et multicolores, les armes des bourgeois, des paysans, des corporations ouvrières, celles des villages et des villes.

Cette généralisation dans l'emploi de l'armoirie fut une des premières manifestations de l'égalité des classes sociales, de l'ascension vers le pouvoir des couches profondes du peuple, ce double idéal, auquel lui réalisa.

Je suis donc fort étonné que Solandieu, le fin et délicat écrivain dont j'apprécie fort les crayons alpestres, ait publié naguère dans la *Revue* les lignes suivantes où je retrouve la trame de superstitions démodantiques, sans raison d'être maintenant.

Le passage de l'article de Solandieu que je vais citer constitue, du reste, un solide argument en faveur de ma thèse, nous montrant quelles proportions l'usage de ces emblèmes avait pris, en Suisse, dans certains milieux compétents, et toute la richesse décorative dont il était l'aliment:

« Tourtemagne a de nombreuses maisons des XVIIe et XVIIIe siècles; elles sont généralement flanquées de tourelles crénelées, ont des portes et fenêtres ogivales et à chanfrein, des escaliers en colimaçons, et, sur leur façade principale, généralement au-dessus de la porte d'entrée, les armoiries de la famille sculptées dans le marbre vif ou scellées dans le tuf de l'encadrement.

Le sentiment héraldique, ne du patriciat, est attaché au nom des paysans tourtemagnais comme la cuisse au champ de trèfle; ils ont un grand respect pour le blason, le cadre des armoiries, dont ils ornent les crois et pierres tumulaires de leur cimetière.

Ce relief de *Rhône* est, d'ailleurs, bien compréhensible chez un peuple qui a vécu si longtemps sous le régime oligarchique des hobereaux moyennageux. C'est un atavisme qui durera aussi longtemps que les inégalités physiques et que l'éternelle vanité humaine.

Mais, à côté de ce petit travers social, point dangereux d'ailleurs pour la sécurité de la République, le descendant de l'ancien seigneur ou du serf à la glèbe est le meilleur enfant du monde. »

Ce serait donc pour le paysan attaché au terroir par la chaîne des générations, ce serait donc un travers social que d'imprimer aux choses venant de ses pères, venant à sa race, à sa maison comme à son tombeau, l'empreinte représentative de la durée, de la permanence, de la continuité de la famille!

Cette opinion me paraît contraire à toutes les données sociologiques actuelles; on cherche à relever par tous les moyens le foyer familial, cette vraie cellule de la cité sociale; la question du logement ouvrier, du *home* fait des progrès, les partisans de l'art social cherchent à parer la loge des humbles; le problème du *home* est soulevé dans les enquêtes législatives; on voudrait soustraire par des lois le bien rural au partage et à la saisie, bref, tout un

ensemble de faits révélateurs nous montre une renaissance de cet esprit communautaire dont l'armoirie fut la plus frappante et la plus logique expression.

Jadis, dans ce moyen âge qu'on a représenté si sombre et si barbare, la vie sociale s'épanouissait librement dans l'ordre et la mesure: l'ordre et la mesure qui sont la garantie et non la négation de la liberté.

Les villes, les communautés civiles, les confréries, les corporations avaient déjà des bannières, des couleurs, symboles de leur histoire, de leur préoccupation particulière, de leur raison d'être, et ces drapeaux ont souvent flotté au premier rang dans les batailles, pour la Patrie, pour le Droit et pour la Liberté.

Sur leurs plis multicolores déployés au vent des mêlées sanglantes, il y avait l'âme du peuple qui planait.

A côté des blasons orgueilleux de la noblesse, se dressait aussi fier et aussi respecté l'écusson corporatif où les humbles outils du tisserand, du boulanger, du boucher et du charpentier brillaient sur des fonds d'azur et d'or.

Une visite dans nos Musées prouve à quel point l'héraldique était en honneur dans les milieux populaires et nous montre tout le profit que l'art national suisse a su tirer de lui.

Certaines associations octroyaient des armes à chacun de leurs membres et cette habitude s'est perpétuée, dans quelques localités, jusqu'à nos jours. Lors des mariages bourgeois, le bahut contenant les trésors du trousseau était peint, enluminé avec des devises, des dates, des figures. L'usage du vitrail commémoratif était répandu dans tous les milieux et l'art du verrier cultivé dans notre Suisse avec tant d'éclat, était un art héraldique.

Nous devons, du reste, reconnaître que les pays germaniques moins bouleversés par les influences stérilisantes de la révolution française gardèrent davantage les traditions héraldisantes comme en témoigne encore aujourd'hui la construction moderne dans certaines villes et certains villages de la Suisse orientale et de l'Allemagne.

Dans les petits cantons, foyers primitifs de notre affranchissement national, on voit encore des armoiries partout en grand nombre, on en continue l'emploi sans y attacher les idées de caste qui chez nous les firent proscrire.

Proscription appuyée sur des prétextes bien enfantins puisque dans son armorial[1], le Père Apollinaire nous donne les types de près de 500 écussons se rapportant à notre petit pays. Dans les papiers de cet historien, déposés aux archives de l'Etat, on trouverait plus de 900 blasons divers, recueillis dans notre seul canton. Ces chiffres me paraissent éclairer ma démonstration et faire justice de certaines idées si longtemps fatales à l'art héraldique qui peut et doit redevenir un art populaire.

Je m'étonne que, dans une époque où triomphe l'individualisme, les hommes très ardents à défendre leurs droits personnels, soient si peu enclins à marquer les choses dont ils s'entourent d'un signe indiquant leur caractère, leur état, leurs fonctions.

[1] Armorial historique du Canton de Fribourg par le P. Apollinaire, capucin, avec la collaboration de A. de Mandrot Lt Colonel fédéral. 1865.

ensemble de faits révélateurs nous montre une renaissance de cet esprit communautaire dont l'armoirie fut la plus frappante et la plus logique expression.

Jadis, dans ce moyen âge qu'on a représenté si souvent et si-hardiment, la vie sociale s'épanouissait librement dans l'ordre et la mesure; l'ordre et la mesure qui sont la garantie et non la négation de la liberté.

Les villes, les communautés civiles, les confréries, les corporations avaient déjà des bannières, des couleurs, symboles de leur histoire, de leur représentation particulière, de leur raison d'être, et ces drapeaux ont souvent flotté au premier rang dans les batailles, pour la Patrie, pour la Foi et pour la Liberté.

Sur leurs plis multicolores déployés au vent des mêlées sanglantes, il y avait l'âme du peuple qui planait.

A côté des blasons pugnaliens de la noblesse, ces drapeaux aussi fier et aussi respecté l'écusson corporatif où les humbles outils du tisserand, du bon laqueur, du boucher et du charpentier brillaient sur des fonds d'azur et d'or.

Une visite dans nos Musées prouve à quel point l'héraldique avait gagné bonneur dans les milieux populaires et mais manière leur le prestige que l'art national suisse a su tirer de lui.

Certaines associations corporatives avaient à chacun de leurs membres et cette habitude s'est perpétuée, dans quelques localités, jusqu'à nos jours. Les marraines bourgeois, le balant contenant les trésors en transmission était peint enluminé avec des devises, des dates, des figures. L'usage du vitrail domine mortif était répandu dans tous les milieux et l'art de verrier suisse-romand Suisse avec tant d'éclat, était un art héraldique.

Nous devons, du reste, reconnaître que les pays germaniques, moins bouleversés par les influences stérilisantes de la révolution française gardèrent davantage les traditions héraldiques comme en témoigne encore aujourd'hui la construction moderne dans certaines villes et certains villages de la Suisse orientale et de l'Allemagne.

Dans les petits cantons, foyers primitifs de notre armoirie nationale, on voit encore des armoiries parmi un grand nombre, où on continue l'emploi sans y attacher les idées de caste qui chez nous les firent proscrire.

Proscription injuste sur des préjugés bien enfantins, puisque dans son armorial[1], le Père Apollinaire nous donne les types de prêtres de Grèce-Rome se rapportant à notre petit pays. Dans les papiers de cet historien dépouillés aux archives de l'Etat, on trouverait plus de 300 blasons divers, recueillis dans notre seul canton. Ces chiffres me paraissent éclairer par démonstration et faire justice de certaines idées si longtemps fausses et l'art héraldique qui peut et doit redevenir un art populaire.

Je n'étonne que, dans une époque où triomphe l'individualisme, les hommes très ardents à défendre leurs droits personnels, soient n'ayant oublié à marquer les choses dont ils s'autorent d'un signe indiquant leur caractère, leur état, leurs fonctions.

[1] Armorial historique du Canton de Fribourg par le P. Apollinaire, capucin, avec la collaboration de M. de Blanchet, lieutenant-colonel fédéral. 1893.

Si quelque cataclysme amenait l'engloutissement de nos petites cités d'aujourd'hui, les archéologues futurs ne trouveraient dans cette fosse commune de notre civilisation locale que des débris informes, anonymes et muets.

Les idées nouvelles ayant cours maintenant dans le domaine social, et auxquelles je faisais allusion à l'instant, amènent cependant peu à peu, nous devons le reconnaître, un certain retour du sentiment dont nous déplorons la perte; sans doute sous des formes nouvelles, avec un autre langage, une autre orientation. Mais au point de vue esthétique, qui seul nous intéresse ici, cette renaissance pourra devenir très féconde.

La fondation et le progrès de la *Société suisse d'héraldique* présidée par M. Jean Grellet, de Neuchâtel, sont d'heureux augure.

On constate, en outre, dans toutes nos archives et bibliothèques la multiplicité grandissante des recherches et des études appliquées au blason. Remarquons que les savants et les spécialistes adonnés à ces travaux sont peu nombreux; c'est le gros public, ce sont les familles qui perquisitionnent, fouillent des documents destinés à remettre en honneur la marque distinctive de leur nom et de leur race.

Enfin les municipalités, les communes font reviser soigneusement leurs anciens sceaux; certaines particularités abolies jadis sont reprises, chaque ville, chaque village veut fixer d'une manière normale les couleurs et les emblèmes obtenus ou adoptés.

La Société d'histoire du canton de Fribourg, donnant suite à un nombre considérable de demandes, poursuit chez nous ce travail régénérateur.

L'esprit d'association rayonnant toujours davantage offre au blason une foule de perspectives favorables et déjà nos bannières redeviennent artistiques et parlantes.

Nos fêtes nationales, nos centenaires, nos cortèges sont autant de manifestations mettant en valeur les étendards et les écus de nos villes et de nos cantons. L'éclat de nos rues pavoisées vient des nombreuses couleurs héraldiques qui se mêlent et flottent au vent léger. Aucun pays ne peut offrir un tel spectacle, une pareille richesse et une pareille diversité. De plus en plus l'emploi décoratif de ces éléments se perfectionne; le Festival vaudois fut pour l'héraldisme un triomphe et une consécration.

Le monde industriel et commercial qui employait tant de marques de fabrique, laides, grotesques et absurdes se préoccupe d'infiltrer un peu de beauté et de mesure dans le signe distinctif des maisons et des produits. Les citoyens eux-mêmes ne craignent plus les sarcasmes et font sculpter souvent sur leurs maisons, leurs meubles et leurs bibelots les attributs de leur famille. Ils sont imités par les administrations, les banques, les hôtels; bref, il en est du blason comme de la corporation, ils recommencent tous deux selon de nouvelles formules et en vertu des idées et des forces sociales aujourd'hui dominantes.

Puissions-nous à Fribourg, entrer plus avant dans cette voie avec l'appui, l'exemple des pouvoirs publics et des sociétés savantes.

Le peuple est souverain, qu'il use de tous les droits de la souveraineté, écu, sceptre, couronne, bonnet, devise; nul ne les lui disputera plus. Mais qu'il

Si quelque cataclysme amenait l'engloutissement de nos petites villes d'aujourd'hui, les archéologues futurs ne trouveraient dans cette fosse commune de notre civilisation locale que des débris informes, sommaires et muets.

Les idées nouvelles avant cours maintenant dans le domaine social, et auxquelles je faisais allusion à l'instant, amènent cependant peu à peu, nous devons le reconnaître, un certain retour de sentiment dont nous défendons la perte; sans doute sous des formes nouvelles, avec un autre langage, une autre orientation. Mais au point de vue esthétique, qui seul nous intéresse ici, cette renaissance pourra devenir très féconde.

La fondation et le progrès de la *Société suisse d'Archéologie* présidée par M. Jean Grellet, de Neuchâtel, sont d'heureux augures.

On constate, en outre, dans toutes nos archives et bibliothèques la multiplicité grandissante des recherches et des études appliquées au blason. Remarquons que les savants et les spécialistes adonnés à ces travaux sont peu nombreux; c'est le gros public, ce sont les familles qui propriétairement, fouillent des documents destinés à remettre en honneur la marque distinctive de leur nom et de leur race.

Enfin les municipalités, les communes font revivre scrupuleusement leurs anciens sceaux; certaines paroissiales abolies jadis sont rajeunies, chaque ville, chaque village veut fixer d'une manière normale les couleurs et les emblèmes obtenus ou adoptés.

La Société d'histoire du canton de Fribourg, dévouement suite à un nombre considérable de demandes, poursuit chez nous ce travail régénérateur.

L'esprit d'association rayonnant toujours davantage offre au blason une foule de perspectives favorables et déjà nos bannières redoublement artistiques et pittoresques.

Nos fêtes nationales, nos centenaires, nos cortèges ont attiré de nouvelles festivités mettant en valeur les étendards et les écus de nos villes et de nos cantons. L'éclat de nos rues pavoisées vient des bannières cantonales bariolées qui se mêlent et flottent au vent léger. Aucun pays ne peut offrir un tel spectacle, une parelle richesse et une pareille diversité. De plus en plus l'emploi décoratif de ces éléments se perfectionne; le festival vaudois lui pour l'heraldisme un triomphe et une consécration.

Le monde industriel et commercial qui analogiquement leur de marques de fabrique, labels, protégées et absorbée se préoccupe d'enlever un peu de beauté et de mesure dans le signe distinctif des maisons et des sociétés. Les citoyens eux-mêmes se cramponnent plus les successeurs et fondateurs ouvrent sur leurs maisons, fiers, meubles et leurs bibelots les attributs de leur famille. Ils sont imités par les administrations, les banques, les hôtels; bref, il en est du blason comme de la corporation, ils reconnaissent tous dans ceux de nouvelles formules et en vertu des idées et des forces sociales ayant d'ont dominées.

Puisions-nous à Fribourg, entrer plus avant dans cette voie avec l'appui, l'exemple des pouvoirs publics et des sociétés savantes.

Le peuple est souverain, qu'il use de tous les droits de la souveraineté, qu'il, soupire, commande, bouvet, décrète; nul ne les lui disputera plus. Mais qu'il

le fasse dans un sentiment d'art et de beauté pour raconter dans un noble langage aux âges futurs, la grandeur de notre civilisation.

Donnons un accent, une intonation, un filet de voix aux choses familières qui nous entourent; un jour elles parleront de nous dans un lointain avenir, alors que nos os confondus, cesseront même d'alimenter dans les profondeurs du sol, la vie obscure des germes fécondants.

Die Ahnentafeln des Bürgermeisters Adelberg Meyer zum Pfeil und dessen dritter Ehefrau Catharina Bischoff von Hiltelingen.

Von August Burckhardt.

(Hiezu Tafel XI)

Fig. 54

Die sogenannte Beinheimische Handschrift der Basler Universitäts-Bibliothek, d. h. die aus Auftrag von Bürgermeister Adelberg Meyer in den 1520er Jahren verfertigte Abschrift der deutschen Übersetzung von Heinrich v. Beinheims lateinischer Chronik, enthält auf einigen, Beinheims Text vorgehefteten Blättern zunächst eine von 1533 — dem Jahre von Adelberg Meyers Verheiratung mit Catharina Bischoff — bis 1656 reichende Familienchronik der Meyer zum Pfeil, dann ferner eine Kopie der alten, schon zu Anfang des XV. Jahrhunderts errichteten und 1515 ebenfalls durch Adelberg Meyer und dessen Bruder Bernhard erneuerten und erweiterten Jahrzeitstiftung des Geschlechts, sowie endlich auf weiteren 22 Blättern die Wappen aller in der Familienchronik genannten Personen. Wir können bei diesen Wappentafeln deutlich zwei Hände unterscheiden, von denen die eine, welcher wir auf den vier ersten Blättern begegnen, noch der ersten Hälfte des XVI. Jahrhunderts angehört, also gleich-

le fasse dans un sentiment d'art, et de bonne poor rajeunir dans un moule langage aux âges futurs, la grandeur de notre civilisation.

Donnons un accent, une intonation, un ton de voix aux choses fugitives qui nous entourent; un jour elles parleront de nous dans un lointain avenir, alors que nos os confondus, conservent même d'ailleurs dans les profondeurs du sol, la vie obscure des germes fécondants.

Die Ahnentafeln
des Bürgermeisters Adelberg Meyer zum Fiel und dessen dritter Ehefrau Catharina Bischoff von Hilchingen.

Von August Kurzelmann.

(Hiezu Taf. XI)

Fig. 31

Die sogenannte Beinheimsche Handschrift der Basler Universitäts-Bibliothek, d. h. die aus Anfang von Bürgermeister Adelberg Meyers in den 1520er Jahren verfertigte Abschrift der deutschen Übersetzung von Heinrich v. Beinheims lateinischer Chronik, enthält nur einigen, besonders Text vorgeheftenen Blättern zunächst eine von 1533 — dem Jahre von Adelberg Meyers Verheiratung mit Catharina Bischoff — bis Bach reichende Stammbaumtafel der Meyer zum Fiel, dann ferner eine Kopie der oben, schon zu Anfang des XVI. Jahrhunderts errichteten und 1515 ebenfalls durch Adelberg Meyer und dessen Bruder Bernhard erneuerten und erweiterten Ahnentafel der Geschlechts, sowie endlich auf weiteren 22 Blättern die Wappen aller in der Stammbaumtafel genannten Personen. Wir können bei diesen Wappenbildern deutlich zwei Hände unterscheiden, von denen die eine, welcher wir auf den vier ersten Blättern begegnen, noch der ersten Hälfte des XVI. Jahrhunderts angehört, also gleich-

- **Hans Ludwig Meyer** des Rats (geb. 1539, gest. 1607)
  - **Adelberg Meyer** (geb. 1474, gest. 1548) von 1521—1548 Bürgermeister von Basel
    - **Niclaus Meyer** Ratschreiber (geb. 1451, gest. 1500)
      - **Hans Ludwig Meyer** (1431—gest. 1452)
        - **Niclaus Meyer** Herr zu Büren (1395—gest. 1426)
        - **Anna Stör** (cop. 1420, gest. 1454)
      - **Catharina von Mutzwiler** (Montsevelier) (cop. 1449)
        - **N. N. von Mutzwiler**
        - **N. N. Efrer** (?)
    - **Barbara zum Luft** (cop. 1471, lebt noch 1534)
      - **Ulrich zum Luft** des Rats (1429—1483)
        - **Rudolf zum Luft** Oberstknecht (1396—gest. 1424)
        - **Clara Rosegg** (1424—gest. 1456)
      - **Magdalena Grünenzwig** (1450)
        - **Heinrich Eberler** genannt Grünenzwig am Gericht (1422—tot 1448)
        - **Elsa N. N.** (1430—tot 1441)
  - **Catharina Bischoff** (cop. 1533, gest. 1541)
    - **Andreas Bischoff** Herr zu Hiltrelingen, des Rats (geb. 1481, gest. 1558)
      - **Niclaus Bischoff** des grossen Rats (geb. 1451, gest. 1487)
        - **Andreas Bischoff** des grossen Rats (1458—gest. 1482)
        - **Barbara David** (gest. 1492)
      - **Verena Zangenberg** (1475—gest. 1541)
        - **Hans Zangenberg** am Gericht (1446—gest. 1473)
        - **Barbara Schlierbach** (1473—1509)
    - **Barbara Bär** (cop. 1506)
      - **Hans Bär** des Rats (1465—gest. 1502)
        - **Hans Bär** (?) (1442—1453)
        - . . . . . .
      - **Anna Grünenzwig** (1484—1506)
        - **Mathis Eberler** genannt Grünenzwig des Rats (1450—gest. 1482)
        - **Anna Peiger** (tot 1478)

Hans Ludwig Meyer
des Alten
(geb. 1530, gest. 1607)

Adelbert Meyer
(geb. 1571, tod. 1620)
von 1591–1626 Bürgermeister von Brest

Helena Meyer
geborene
Hatzenweiler
(geb. 1573, tod. 1629)

Hans Ludwig Meyer
(1591–gest. 1672)

Katharina von Hatzweiler
(Hautzeweiler)
(geb. 1449)

N. N. von Hatzweiler

N. N. Erer (?)

Barbara zum Luft
geb. 1471, 1481 heir. 1493

Ulrich zum Luft
der Alte
(1429–1488)

Radolf zum Luft
(Ulrich-Linie)
(1390–gest. 1434)

Clara Rasigg
(1441–gest. 1503)

Magdalena Grünenzweig
(1450)

Heinrich Ebeler
geborene Grünenzweig
aus Grünfeld
(1422–um 1482)

Elsa N. N.
(1420–um 1441)

Adelbert Bischoff
der Ältere
(geb. 1481, gest. 1553)

Helena Bischoff
des grossen Hans
(geb. 1491, gest. 1553)

Andreas Bischoff
der grossen Linie
(1450–gest. 1500)

Barbara David
(gest. 1492)

Sabina Grün
geb. 1509
von 1531 Bürgermeister

Hans Zangenberg
der Ältere
(geb. 1481, gest. 1553)

Veronika Zangenberg
(1479–gest. 1511)

Hans Zangenberg
aus Grünfeld
(1410–gest. 1473)

Barbara Schlierbach
(1479–1500)

Hans Bär
des Hans
(1469–gest. 1503)

Hans Bär (?)
(1419–1463)

Anna Grünenzweig
(1481–1556)

Matthis Ebeler
geborene Grünenzweig
aus Grünfeld
(1450–gest. 1485)

Anna Geiger
(um 1470)

zeitig mit Adelberg Meyer ist, währenddem die zweite Hand erst etwa 80 bis 100 Jahre später in Tätigkeit tritt [1]. Was die künstlerische Ausführung der Wappenbilder anbetrifft, so stehen diejenigen der früheren Epoche auf einer ungleich höheren Stufe als diejenigen der späteren Zeit. Wir geben auf Tafel XI als Probe die beiden ersten Blätter, die zugleich auch in genealogischer Hinsicht die weitaus interessantesten sind; die störenden Zutaten zum ursprünglichen Text stammen von der Feder des Ratsherrn Hans Conrad Meyer, eines Urenkels des Bürgermeisters Adelberg, des letzten Fortsetzers der Familien-Chronik, auf den wohl auch die späteren Wappenbilder zurückgehen.

Doch gehen wir zur Beschreibung der beiden Blätter über. Auf Blatt 1 (linke Hälfte unserer Tafel) sehen wir in der Mitte die beiden flott gezeichneten und gemalten Wappen von Bürgermeister Adelberg Meyer und dessen dritter Ehefrau Catharina Bischoff; darunter stehen die Worte: „Dis sind her Adelberg meiger Burgermeisters vier Anen, als Vatter, Groszvatter, Ane und Urane sampt irenn eefrowenn, unnd ligenn all vier mann an Steynen im Closter in der kilchenn begrabenn wie dann ir Jarzitt harnoch meldet.“ In der linken oberen Ecke sind die Wappen Meyer und zem Luft mit der Legende: „Niclaus meiger und frow Barbara zū Lufft sin gemachel“, in der rechten die Wappen Meyer und v. Mutzwiler, und die Legende: „Hans Ludwig meiger un̄ frow Katherin von Mutzwiler sin gemachel“; in der linken unteren Ecke sehen wir die Wappen Meyer und Stör mit der Legende: „Niclaus meiger von Buren unnd frow Anna Störin sin gemachel“, in der rechten endlich die Wappen Meyer und Alexin mit der Erklärung: „Herman meiger unnd frow Anna Alexinenn sin gemachel“. Alle diese Wappen sind flott gezeichnet und fein gemalt, einzig die Helmzier des v. Mutzwilerschen Wappens ist dem Künstler nicht recht geraten; besser ist sie auf Blatt 3 ausgefallen, wo sie — und zwar bloss der Helm mit Zimier auf Wolken — rechts über der als Titelvignette an der Spitze unseres Artikels abgebildeten Zeichnung angebracht ist. Auf Blatt 2 (rechte Hälfte unserer Tafel) sehen wir in der Mitte wieder, wie auf Blatt 1, die Wappen Meyer und Bischoff, diesmal aber mit der Unterschrift: „Dis sind her Adelberg meigers dry müteren und frow Katherinē bischoffin siner gemachel ouch dry müterē“. Es sind dies — jeweilen mit Beifügung der betreffenden Wappen —: „Sin muter frow Barbara zum Lufft, ir muter frow Barbel bärenenn, sin groszmuter frow Elzbeth Grünezwigin, ir groszmuter frow Anna Grünezwigin, sin Anenen frow Katherin vo Roszeck, ir Anenen frow Lucia peygerin“.

Aus den Angaben dieser beiden Blätter und aus verschiedenen andern Quellen, auf die wir aber hier nicht näher eingehen können, lässt sich nun noch eine bis ins dritte Glied lückenlose Ahnentafel rekonstruieren, wobei wir aber gleich bemerken wollen, dass die Angaben der Familien-Chronik nicht absolut zuverlässig sind: so heisst Adelberg Meyers mütterliche Grossmutter nicht Elisabeth, sondern Magdalena Grünenzwig, seine Urgrossmutter — und zwar die dritte und nicht die vierte, wie die Wappentafel andeutet — Clara und

[1] Vgl. darüber auch Basler Chroniken VI p. 381 ff.

zeitig mit Adelberg Meyer ist, während dem die zweite Hand erst etwa 80 bis 100 Jahre später in Tätigkeit tritt[1]. War die Kirchgängische Ausführung der Wappenbilder unbestritten, so stehen dieselben der früheren Epoche auf einer ungleich höheren Stufe als diejenigen der späteren Zeit. Wir gehen auf Tafel XI als Probe die beiden ersten Blätter, die zugleich auch in genealogischer Hinsicht die weitaus interessantesten sind; die stammen Nähern zum ursprünglichen Text, stammen von der Feder des Statthalters Hans Conrad Meyer, eines Urenkels des Bürgermeisters Adelberg, der letzten Forstmeisters der Familien Chronik, auf den wohl auch die späteren Wappenbilder zurückgehen.

Doch gehen wir zur Beschreibung der beiden Blätter über. Auf Blatt 1 (linke Hälfte unserer Tafel) sehen wir in der Mitte die beiden fast gezweiteten und gemalten Wappen von Bürgermeister Adelberg Meyer und dessen dritter Ehefrau Catharina Bischoff; darunter stehen die Worte: „Dis sind der Adelberg meiger Burgermeisters vier Annen, als Vatter, Grossvatter, Ane und Urene sampt irem geschwem, nund ligenn all vier nunn vor Steyren im Closter in der Kirchenn begrabenn wie dann in Jarzeit lutteren modet.“ In der linken oberen Ecke sind die Wappen Meyer und zum Lutt mit der Legende: „Niclaus meiger und frow Barbara zu Lutt sin gemachel“, in der rechten die Wappen Meyer v. Mutzwiler und v. Mutzwiler mit der Legende: „Hans Ludwig meiger uf frow Katherin von Mutzwiler sin gemachel“; in der linken unteren Ecke sehen wir die Wappen Meyer und Stör mit der Legende: „Niclaus meiger von Turen nund frow Anna Störin sin gemachel“, in der rechten endlich die Wappen Meyer und Vogin mit der Erklärung: „Herman meiger nund frow Anna Alexinnen sin gemachel“. Alle diese Wappen sind fett gezeichnet und fein gemalt, einzig die Helmzier des v. Mutzwilerschen Wappens ist dem Künstler nicht recht geraten; besser ist sie auf Blatt 3 ausgefallen, wo sie — und zwar bloss der Helm mit Kimier auf Wolken — rechts über der als Trotzvogelle an der Spitze unseres Artikels abgebildeten Zeichnung angebracht ist. Auf Blatt 2 (rechte Hälfte unserer Tafel) sehen wir in der Mitte wieder, wie auf Blatt 1, die Wappen Meyer und Bischoff, diesmal aber mit der Umschrift: „Dis sind der Adelberg meigers dry mutteren nund frow Katherine Bischoffin zuber gemachel nach dry mutter“. Es sind dies — jeweilen mit Helmgrößer-verbundenen Wappen — : „Ein mutter frow Barbara zum Lutt, ir mutter frow Barbara, ein grossmutter frow Elsbeth Grüneswigin, ir grossmutter frow Anna Grüneswigin, ein urmutter frow Katherin vo Rosseck, ir Ane frow Lucy geygerin“.

Aus den Angaben dieser beiden Blätter und aus verschiedenen anderen Quellen, auf die wir aber hier nicht näher eintreten können, lässt sich nun auch eine bis dritte Ordnung lückenlose Ahnentafel rekonstruieren, wobei wir aber gleich bemerken wollen, dass die Angaben der Legenden durchaus nicht absolut zuverlässig sind: so heisst Adelberg Meyers mütterliche Grossmutter nicht Elisabeth, sondern Magdalena Grüneswig, seine Urgrossmutter — und zwar die dritte und nicht die vierte, wie die Wappentafel andeutet — Clara und

[1] Vgl. darüber auch Basler Chroniken VI p. 231 f.

Niclaus meiger. vnd
frow Barbara zu lufft
sin gemachel.
Anno 1478 for
Anno 1474 [illegible]
Folio [illegible]

Ir muter. frow Barbel
bareneim Anno 1506 [illegible]

Dis sind her Adelberg meiger Burgerm
vatter: Ane-vnnd-Vrane-laupt-ireun
Steynen im Closter in der kilcheim begr
Adelberg meigers dry
nd frow Katherine bischo
machel ouch dry mutere.

Ueber ler, genad, gruench

Ir grosmuter. frow
Anna grunezwigin.

Niclaus meiger von Buren. vnnd frow [illegible]szeck.
Anna storm sin gemachel Anno 1420.

Ir Nuenen frow Lutra peygerinn.

Aus der Familienchronik der Meyer zum Pfeil.

nicht Catharina Rosegg, endlich der Catharina Bischoff vierte Urgrossmutter nicht Lucia, sondern Anna Peyer. — Adelberg Meyer, von 1521—1548 Bürgermeister von Basel, ist der Ahnherr einer noch heutzutage daselbst blühenden Familie; Ratsherr Hans Ludwig Meyer (1539—1607) ist neben zwei Töchtern der einzige Sohn dritter Ehe Adelbergs, dessen beide früheren Ehen mit Catharina Hützschy und Margaretha Trutmann kinderlos geblieben waren. Da nun ferner die männliche Descendenz von Adelbergs Bruder, dem Bürgermeister Bernhard Meyer, schon in der dritten Generation wieder erlosch, so gehen die jetzigen Meyer zum Pfeil sämtlich auf genannten Hans Ludwig, der mit Anna Froben, der Tochter des bekannten Druckerherrn Hieronymus, verheiratet war, zurück. Es mag zum Schluss noch beigefügt werden, dass die Meyer zum Pfeil die einzige, noch heutzutage in Basel existierende Familie sind, deren direkte Vorfahren zu den Junkern, d. h. Achtbürgern zählten, wenn sie auch nie als Vertreter der hohen Stube im Rate der Stadt sassen; immerhin wurden vor 1515, in welchem Jahre durch eine neue demokratischere Verfassung die alten Vorrechte der hohen Stube aufgehoben wurden, sowohl Adelberg als auch seine Brüder gelegentlich, selbst in offiziellen Aktenstücken, gleich ihrem Vater und Urgrossvater als Junker bezeichnet.

Über Adelberg Meyer vgl. namentlich allgem. deutsche Biographie Bd. 21, sowie Basler Chroniken VI, woselbst auch über seine Vorfahren das nötigste mitgeteilt wird; eine ausführliche Darstellung des gesamten Geschlechtes bis hinab in die zweite Hälfte des 16. Jahrhunderts soll demnächst im 3. Bande der „Basler Biographien“ erscheinen.

Kleinere Nachrichten.

La chapelle particulière de la famille Bourgeois, dans le tempel de Grandson par V. H. Bourgeois (Extrait de la Revue historique vaudoise. Lausanne, imprimerie Vincent).

Il existe dans l'antique église romane de Grandson, à l'Est du chœur une petite chapelle fondée vers la fin du XVe siècle par la famille Bourgeois de Giez. Cette chapelle, malgré la Réforme et la Révolution, est restée jusqu'à nos jours la propriété de cette famille. Ce fait est unique dans le canton de Vaud. Plusieurs membres y ont été inhumé dans le courant du XVIe-XVIIe et XVIIIe siècles. Elle renferme encore la pierre tombale de Guillaume Bourgeois, prieur du prieuré de Bénédictins de Grandson, mort en 1508. Nous trouvons la famille Bourgeois dans la contrée de Grandson dès le XIIIe siècle (en 1299 Jean Borgeys était châtelain de Montagny le Corbe). Elle y a possédé plusieurs seigneuries et y a rempli de nombreuses charges, sous la domination bernoise et fribourgeoise.

Dans cette petite plaquette M. V. H. Bourgeois fait la description archéologique et historique de cette chapelle et nous donne la reproduction de la pierre tombale que nous venons de citer, de la clef de voûte armoriée de la

nicht Catharina Hosegg, endlich der Catharina Bischof vereinigt. Ihrer nicht Linie, sondern Anna Meyer. — Adelberg Meyer, von 1521—1546 Meyer meister von Basel, ist der Ahnherr einer noch bestehenden daselbst bürgerlichen Familie; Hansens Sohn Ludwig Meyer (1520—1597) ist neben zwei Töchtern der einzige Sohn dritter Ehe Adelbergs, dessen beide früheren Ehen mit Cecilia von Hattstedt und Margaretha Trutmann kinderlos geblieben waren. Da nun ferner die männliche Descendenz von Adelbergs Bruder, dem Burgermeister Bernhard Meyer, schon in der dritten Generation erloschen, so gehen die jetzigen Meyer zum Pfirt sämtlich auf genannten Ludwig Meyer, der mit Anna Frecken, der Tochter des bekannten Dreizehnerrichters Hieronymus, verheiratet war, zurück. Es mag zum Schlusse noch beigefügt werden, dass die Meyer zum Pfirt die einzige, noch bestehende in Basel existierende Familie sind, deren direkte Vorfahren zu den Zünften, d. h. Achtbürgern zählten, wenn sie auch nie als Vertreter der beiden Stände in Rate der Stadt sassen; bekanntlich wurden vor 1515, in welchem Jahre durch eine neue demokratisches Verfassung die alten Vorrechte der beiden Stände aufgehoben wurden, sowohl Adelberg als auch seine Brüder gelegentlich, selbst in offiziellen Aktenstücken, gleich ihren Vater und Urgrossvater als Zunfter bezeichnet.

Über Adelberg Meyer vgl. namentlich diesen, dessen Biographie Bd. 21, sowie Basler Chroniken VI, woselbst auch über seine Vorfahren das nötigste mitgeteilt wird; eine ausführliche Darstellung des gesamten Geschlechtes bis hinab in die zweite Hälfte des 16. Jahrhunderts soll demnächst in 3. Bande der „Basler Biographien" erscheinen.

Kleinere Nachrichten.

La chapelle paroissiale de la famille Bourgeois, dans le Grandson par V. H. Bourgeois (Extrait de la Revue historique vaudoise. Lausanne, imprimerie Vincent).

Il existe dans l'antique église romane de Grandson, à l'est du chœur une petite chapelle fondée vers la fin du XVe siècle par la famille bourgeois de Gies. Cette chapelle, malgré la Réforme et la Révolution, est restée jusqu'à nos jours la propriété de cette famille. Ce fait est unique dans le canton de Vaud. Plusieurs membres y ont été inhumé dans le courant du XVIe-XVIIe et XVIIIe siècles. Elle renferme encore la pierre tombale de Guillaume Bourgeois, prélat du prieuré de Bénédictins de Grandson, mort en 1508. Nous trouvons la famille Bourgeois dans la contrée de Grandson dès le XIIIe siècle (en 1270 Jean Bourgeois était châtelain de Montagny le Corbet). Elle y a possédé plusieurs seigneuries et y a rempli de nombreuses charges, sous la domination bernoise et fribourgeoise.

Dans cette petite plaquette M. V. H. Bourgeois fait la description archéologique et historique de cette chapelle et nous donne la reproduction de la pierre tombale que nous venons de citer, de la clef de voûte armoriée de la

chapelle (fig. 55) de l'armoirie qui décore la crédence du chœur de l'église (fig. 56) etc.

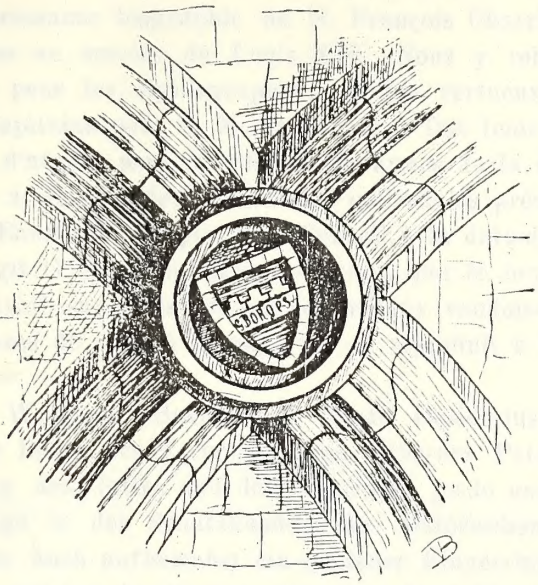


fig. 55

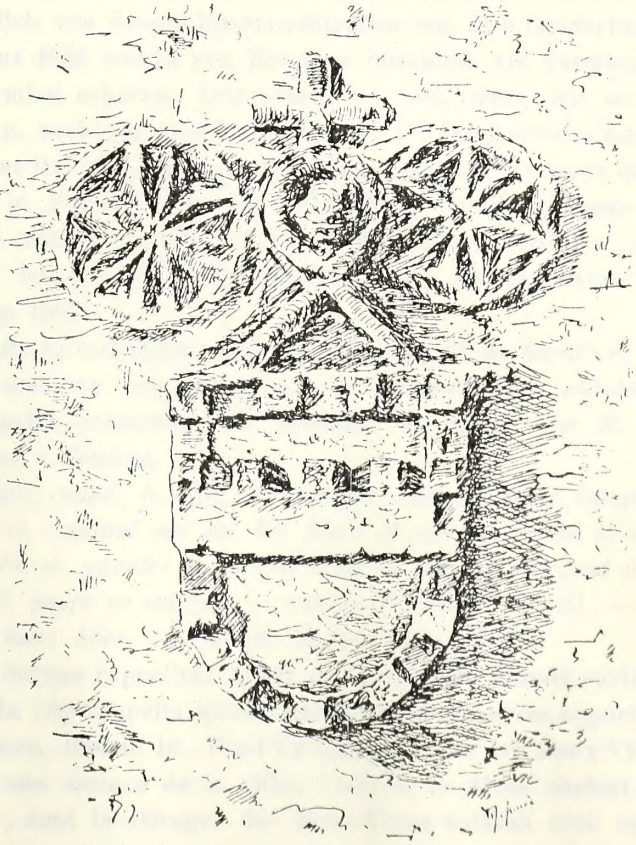


fig. 56

A propos du sceau de Cossonay. Dans la séance du 23 mars 1904 de la société d'Histoire de la Suisse romande à Lausanne, M. W. Charrière de Sévery a lu une intéressante biographie de N. François Charrière, capitaine d'une compagnie suisse au service de Louis XIV. Nous y relevons la note suivante, intéressante pour les sigillographes: «Noble vertueux et généreux «François Charrière, capitaine pour S. M. de France a fait tenir ici en conseil «en présent un cachet d'argent pour la ville où les armes de la dite ville sont, «de quoy la ville luy a de grandes obligations oultres les précédentes le dit «cachet remis à M. le Banderet» (Régistre du Conseil à la date du 7 juin 1697). Nous croyons qu'il s'agit là du sceau encore existant, que M. le pasteur Ruchet a décrit dans son travail sur «Les Sceaux communaux vaudois» dans les Archives héraldiques suisses de 1902 à la page 99, et reproduit à la planche IX fig. 12.

Des Erasmus Wappen. Bekanntlich führte Desiderius Erasmus als Symbol und Siegel die Büste des Terminus. Sein silbernes Petschaft mit der angeblichen Darstellung des Gottes und der Umschrift „cedo nulli" als Motto befindet sich heutzutage in der Schatzkammer des historischen Museums zu Basel; ferner wird hier auch aufbewahrt ein goldener Fingerring mit antikem geschnittenem Carneol, welcher den bärtigen Dionysos darstellt — ein Geschenk des schottischen Prinzen und Erzbischofs von Saint Andrews, Alexander Stuart an Erasmus anlässlich von dessen Zusammentreffen mit dem Gelehrten in Italien im Jahre 1509. Das Bild wurde von Erasmus fälschlich als Terminus gedeutet und zu seinem Symbol erkoren. Interessant ist nun, dass, wie wir aus einer Notiz des anonymen, noch der zweiten Hälfte des 16. Jahrhunderts angehörenden Basler Armorials der Berliner Zeughausbibliothek erfahren, Erasmus die genannte Darstellung auch in Farben, also als eigentliches Familienwappen gebraucht hat; es heisst dort nämlich bei Beschreibung des Bildes wörtlich: „in der mitt (scil. des Schildes) ist ein lybfarben Terminus byss an den nabel gestandenn inn einem gryenenn feld". *A. B.*

Armoiries de la commune des Eaux-Vives, Ct de Genève. Le Conseil municipal de la commune des Eaux-Vives à définitivement adopté le projet d'«Armes» communales présenté, à la demande du maire, par M. A. St. van Muyden, dessinateur à Genève.

Elles portent: *coupé, le chef de pourpre chargé d'une barque à voiles d'argent, au naturel, voguant sur un lac fascé et ondé d'argent et de pourpre. — La pointe, partie de gueules à la clef d'or en pal, et d'argent à l'arc et à la flèche au naturel, posée en sautoir.* — Cimier *de Genève (soleil).* — Feuillage: *deux branches de houx liées.* — Devise: *Aquae vivae filicitas.*

L'*eau* et la *barque* rappellent le lac qui borde une grande partie du territoire eaux-vivien; la *clef* rappelle qu'une partie de la commune appartenait jadis à l'évêque de Genève, témoin le «Pré-l'Evêque», et que les Eaux-Vives étaient en partie comme une annexe de la ville; l'*arc* et la *flèche* parlent du «Noble Exercice de l'Arc», dont le «tirage» des Eaux-Vives existait déjà en 1444. Ces armes sont surmontées du cimier de l'écusson genevois, soit d'un soleil à rais

A propos du sceau de Coesonay. Dans la séance du 23 mars 1904 de la société d'Histoire de la Suisse romande à Lausanne, M. W. Chevrier, de Sévery, a lu une intéressante biographie de N. François Chevrier, capitaine d'une compagnie suisse au service de Louis XIV. Nous y relevons le note suivante, intéressante pour les sigillographes: «Nous verrons et vérifierons «François Chevrier, capitaine pour S. M. de France a Rill, lieu ou se trouve «en présent un cachet d'argent pour la ville ou armes de la dite ville sont «de quoy la ville luy a de grandes sollicitations outtres les prédécesseurs le dit «cachet remis à M. le bandoret» (Registre du Conseil à la date du 7 juin 1691). Nous croyons qu'il s'agit là du sceau encore existant, que M. le pasteur Kuchel a décrit dans son travail sur «Les Sceaux communaux vaudois» dans les Archives héraldiques suisses de 1902 à la page 99, et reproduit à la planche IX fig. 12.

Des Erasmus Wappen. Bekanntlich führte Presidentius Erasmus als Symbol und Siegel die Büste des Terminus, «sein silbernes Tafelstuck mit der angeblichen Darstellung des Gottes und der Eiseschuh, «coin pulli» als Motto beifindet sich heutzutage in der Schatzkammer des historischen Museums zu Basel; ferner wird hier auch aufbewahrt ein goldener Fingerring mit antikem geschnittenem Carneol, welcher den bärtigen Dionysos darstellt. — Ein Gesschnitt des sechsteiligen Frieses und Triskelions von Saint Andrews Alexander Stuart an Erasmus anlässlich von diesen Zusammenarbeiten mit dem Gelehrten in Venedig im Jahre 1540. Das Bild wurde von Erasmus tatsächlich als Terminus gewählt und zu seinem Symbol erkoren. Interessant ist nun, dass, wie wir aus einer Notiz des anonymen, noch der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts angehörenden Basler Arsenals der Berliner Zeughausbibliothek erfahren, Erasmus die gemeinte Darstellung auch in Farben, also als eigentliches Familienwappen gebraucht hat; es heisst dort nämlich bei Beschreibung des Bildes wörtlich: «In der mitt (scil. des Schildes) ist ein bybarten Terminus bysis ob den nabel gestanden im einem gryenen feld».

Armoiries de la commune des Eaux-Vives. Le de Genève, Le conseil municipal de la commune des Eaux-Vives à définitivement adopté le projet d'«Armes» communales présenté, à la demande de M. le, par M. A. de van Muyden, dessinateur à Genève.

Elles portent: coupé, le chef de pourpre chargé d'une bourgeoise d'argent, au naturel, coupant sur un fer [illegible] d'argent et de pourpre. — La pointe, parti de gueules à le chef d'or au lion d'argent à [illegible] de gueules au sautoir, posé en sautoir. — Cimier [illegible]. — Feuillages dans bouches de bon ton. — Devise: «Jamais sans [illegible]».

L'eau et la bouche rappellent le lac qui borde une grande partie de territoire eaux-vivien; le chef rappelle qu'une partie de la commune appartenait jadis à l'évêque de Genève, témoin le «Pré l'évêque», et que les Eaux-Vives étaient en partie comme une annexe de la ville; l'ours et la [illegible] partant du «Noble Exercice de l'Arc», dont le «tirage» des Eaux-Vives existait déjà en 1444. Ces armes sont surmontées du cimier de l'écusson genevois, soit d'un soleil à rais

et flammes alternés, portant l'inscription I. H. S, cela comme armes d'une commune genevoise. Les branches de houx attestent qu'il s'agit d'une ancienne commune de la République, le houx étant l'ancien signe de ralliement adopté entre ces anciennes communes et les Confédérés. Enfin, la devise, qui est la traduction latine d'un refrain d'une vieille chanson locale: «*Dans les Eaux-Vives est le bonheur*», a le double avantage de rappeler le nom même que porte la commune et qui provient de sources d'eau jaillissante qui s'y trouvaient, et de ne pouvoir déplaire aux habitants, ni surtout d'en éloigner qui que ce soit!

La lecture de ces armes est peu claire, la présence de pourpre n'est pas très heureuse et il eut été plus logique de placer la barque et le lac en pointe.

Espérons que les habitants des Eaux-Vives verrons bientôt ces armes sculptées au dessus de la porte d'entrée d'une nouvelle mairie digne de cette vieille commune genevoise.

Gesellschaftschronik.

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ SUISSE D'HÉRALDIQUE.

In der am 15. Oktober 1904 im Restaurant „Saffran" zu Zürich abgehaltenen Vorstandssitzung wurde an Stelle des mit dem neuen Jahrgange die Redaktion des heraldischen Archivs niederlegenden Herrn Dr. E. A. Stückelberg als neuer Redaktor gewählt der Schreiber der Gesellschaft, Dr. L. Aug. Burckhardt in Basel; als französischer Subredaktor und zugleich Stellvertreter des Hauptredaktors wurde gewählt Herr F. Th.-A. Dubois in Lausanne. An Stelle des verstorbenen Herrn Dr. Ernst Diener tritt Herr cand. phil. Fritz Hegi in die genealogische Kommission ein; die Redaktionskommission wird durch die Wahl der Herren Staatsarchivar Prof. Dr. H. Türler in Bern und Dr. Paul Ganz in Basel erweitert.

Der Aktuar: *A. B.*

* * *

Wir bringen unsern Mitgliedern hiemit zur Kenntnis, dass unser verdienter Mitarbeiter und lieber Kollege, der am 1. Oktober vorigen Jahres verstorbene Herr Dr. Ernst Diener, der Schweiz. heraldischen Gesellschaft durch letztwillige Verfügung die Summe von Fr. 2000 zugewiesen und damit auch noch nach seinem Tode in hochherzigster Weise für die Weiterführung der von unserer Gesellschaft verfolgten Ziele und Bestrebungen gesorgt hat.

Der Präsident: *Jean Grellet.*

Bücherchronik.

Les filigranes avec la crosse de Bâle. — Par Paul Heitz. Strasbourg, J.-H.-Ed. Heitz (Heitz et Mündel) 1904 (16 Mark).

Der Herausgeber dieses Werkes hat sich schon durch Publikationen, in denen alte Formschneiderarbeiten, Einblattdrucke, Schrotblätter mit vollendeter Technik reproduziert wurden, hohe Verdienste erworben; das wichtigste sind seine schönen Sammlungen von Büchermarken, Buchdrucker- und Verlegerzeichen.

et dannus alterea, portant l'inscription L. H. 8, cela nomme ainsi d'une commune genevoise. Les branches de hoex atteignent qu'il s'agit d'une ancienne commune de la République, le hoex étant l'ancien signe de ralliement adopté entre ces anciennes communes et les confédérés. Mais la dryas, qui est la végétation latine d'un terrain d'une vieille chanson locale «Dans les Alpes, l'aire de bonheur», a le double avantage de rappeler le nom même que porte la commune et qui provient de sources d'eau jaillissante qui s'y trouvaient, et de ne pouvoir déplaire aux habitants, ni surtout d'en déterrer ou que ce soit!

La lecture de ces armes est peu claire, la présence de pourpre n'est pas très heureuse et il est été plus logique de placer le bateau et le lac en point.

Espérons que les habitants des Eaux-Vives voudront voir armoriés au dessus de la porte d'entrée d'une nouvelle mairie digne de cette vieille commune genevoise.

Gesellschaftschronik.

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ SUISSE D'HÉRALDIQUE.

In der am 15. Oktober 1904 im Restaurant „Schwan" an Zürich abgehaltenen Vorstandssitzung wurde an Stelle des mit dem neuen Jahrgange die Redaktion des heraldischen Archivs niederlegenden Herrn Dr. R. A. Stückelberg als neuer Redaktor gewählt der Schreiber der Gesellschaft, Dr. L. Aug. Burckhardt in Basel; als französischer Subredaktor und zugleich Stellvertreter des Hauptredaktors wurde gewählt Herr F. Th.-A. Dubois in Lausanne. An Stelle des verstorbenen Herrn Dr. Ernst Diener tritt Herr cand. phil. Fritz Helg in die genealogische Kommission ein; die Redaktionskommission wird durch die Wahl der Herren Staatsarchivar Prof. Dr. H. Türler in Bern und Dr. Paul Ganz in Basel erweitert.

Der Aktuar: J. Z.

* * *

Wir bringen unsern Mitgliedern hiemit zur Kenntnis, dass unser verdienter Mitarbeiter und lieber Kollege, der am 1. Oktober verstorbene Zürcher Herr Dr. Ernst Diener, der Schweiz. heraldischen Gesellschaft durch letztwillige Verfügung die Summe von Fr. 1000 zugewiesen und damit auch noch manch anderer Zwecke in hochherzigster Weise für die Wohlfahrtskasse der von unserer Gesellschaft verfolgten Ziele und Bestrebungen gesorgt hat.

Der Präsident: Jean Mottaz.

Hüchenchronik.

Les Hilgrenes avec la croisse de Fiale. — Par Paul Hella. Strasbourg, J.-H.-Ed. Heitz (Heitz et Mündel) 1904 (10 Marks).

Der Herausgeber dieses Werkes hat sich schon durch Publikationen, in denen alte Formschneidewerkstätten, Einblattdrucke, Schmalbücher mit vollendeter Technik reproduziert wurden, hohe Verdienste erworben; das vielfältige sind seine schönen Sammlungen von Hüchenmarken, Bundbriefen und Verlegerzeichen.

Was hier vorliegt, ist ein Beitrag zur Geschichte der alten Wasserzeichen, unter Beschränkung auf eine bestimmte Spezies, die Filigrane mit dem Baselstab.

Der alte Weltruhm Basels als Metropole des Buchdrucks und Verlags ruhte unmittelbar auf dem Ruhme der Papiererstadt. Die Papierindustrie Basels, im 15. Jahrhundert durch Heinrich Halbisen begründet und rasch zu einer nirgends sonst erreichten Grösse sich entwickelnd, erlangte einen Ruf, der weit hinaus ging und sich durch die Jahrhunderte hindurch bewährte. Auch Goethe hat mit Vorliebe auf Basler Papier geschrieben.

Heitz eröffnet seine Publikation mit einer gehaltvollen geschichtlichen Darstellung der Basler Papierfabrikation, von Halbisen und Gallician bis zu den grossen Firmen des 18. Jahrhunderts. An diesen Überblick schliesst sich der Atlas, 75 Tafeln stark, mit 299 Abbildungen. Beigegeben ist ein genaues Verzeichnis der einzelnen Wasserzeichen mit Angaben über Herkunft und frühestes Vorkommen eines jeden.

Es ist von Interesse, zu verfolgen, wie der Baselstab hier ursprünglich nichts anderes ist als Herkunftsmarke, als lokales Ursprungszeichen, dann aber allmählich zum Qualitätszeichen wird. Im 18. Jahrhundert führen eine ganze Reihe nichtbaslerischer Firmen, vorab im Elsass (Jungholz, Niederbronn, Kolmar, Türkheim, Heiligkreuz u. s. w.), den Baselstab in ihren Papieren, um dadurch die Sorte des Fabrikates zu kennzeichnen. Das Publikum verlangte Papier mit dem Baselstab, wenn es eine gute Ware brauchte, welchem Wunsche nun auch die auswärtigen Fabriken zu entsprechen im stande sein wollten.

Die Technik des Wasserzeichens war natürlich bestimmend für die Gestaltung des Baselstabs, und diese Figur erscheint daher in den meisten Zeichen als wenig gut gelungen. Es begegnen alle Abarten schlecht gebildeter Baselstäbe bis zu jenen Unformen, die dann zu den seltsamen Deutungen der Basler Wappenbilder durch Henne am Rhyn („Lilie"), Gödecke („Basler Horn"), Grote („Mütze spitz, oben rückwärts aufgewickelt, unten ausgeschweift in drei Spitzen auslaufend") Anlass geben konnten.

Trotz diesen, meist in der Natur der Sache begründeten Unbeholfenheiten gibt die Sammlung ein lehrreiches Bild von Verwendung eines Wappens als Fabrikzeichen durch drei Jahrhunderte. Das früheste Filigran ist 1530, das jüngste 1804 datiert. Befremdend ist der Mangel von Dokumenten aus dem 15. Jahrhundert.

In den verschiedensten Kombinationen zeigt sich hier der Baselstab: freistehend ohne jede Zutat; mit Initialen, Namen, Wappenfiguren des Fabrikanten kombiniert; im Schild; im Lorbeerkranz; mit den Basilisken; endlich auch, was in der offiziellen Heraldik nie begegnen kann, auf der Brust des Reichsadlers liegend. *Rudolf Wackernagel.*

Schweizerisches Geschlechterbuch. Jahrgang 1905. Herausgegeben von C. F. Lendorff, Basel 1904.

Im helvetischen Lexikon von J. J. Leu und J. J. Holzhalb besitzt die Schweiz ein unentbehrliches Nachschlagewerk für staatsrechtliche und topographische Verhältnisse, besonders aber für Personengeschichte des 18. und

Was hier vorliegt, ist ein Beitrag zur Geschichte der alten Wasserzeichen, unter Beschränkung auf eine bestimmte Sparte, die Filigrane mit dem Baselstab.

Der alte Weltrühm Basels als Metropole des Buchdrucks und Verlags rüttte unmittelbar auf dem Boden der Papiermacherei. Die Papierindustrie Basels im 15. Jahrhundert durch Heinrich Halbisen begründet und rasch zu einer nirgends sonst erreichten Grösse sich entwickelnd, erlangte einen Ruf, der weit hinaus ging und sich durch die Jahrhunderte hindurch bewährte. Auch theoretisch hat mit Vorliebe auf Basler Papier gezeichnet.

Heitz eröffnet seine Publikation mit einer geschichtlichen Darstellung der Basler Papierfabrikation, von Halbisen und Galliczian bis zu den grossen Firmen des 18. Jahrhunderts. An diesen Überblick schliesst sich der Atlas, 75 Tafeln stark, mit 290 Abbildungen. Hiergegenüber ist ein genaues Verzeichnis der einzelnen Wasserzeichen mit Angaben über Herkunft und Jahreszahl Vorkommen eines jeden.

Es ist von Interesse, zu verfolgen, wie der Baselstab hier ursprünglich nichts anderes ist als Herkunftsmarke, als lokales Erzeugnisszeichen, dann aber allmählich zum Qualitätszeichen wird. Im 18. Jahrhundert führen eine ganze Reihe nichtbaslerischer Firmen, vorab im Elsass (Bischweiler, Niederbronn, Hagenau, Thurkheim, Heiligkreuz u. s. w.), den Baselstab in ihren Papieren, um dadurch die Sorte des Fabrikates zu kennzeichnen. Das Publikum verlangte Papier mit dem Baselstab, wenn es eine gute Ware brauchte, welchem Umstande auch die auswärtigen Fabriken zu entsprechen im stande sein wollten.

Die Technik des Wasserzeichens war natürlich bestimmend für die Gestaltung des Baselstabes, und diese Figur erscheint daher in den ersten Zeiten als wenig gut gelungen. Es begegnen alle Abarten, schwach gebildeter Basselstäbe bis zu jenen Elaborenen, die dann zu den sehr feinen Zeichnungen der Basler Wappenbilder durch Henne am Rhyn („Lilie"), Gloecke („Basler Horn"), Ziegler („Nelke aus Lilie"), oder rückwärts aufgewickelt, unter ausgesprochenem in dirn Spitzen auslaufend") Anlass geben konnten.

Trotz diesem, meist in der Natur der Sache begründeten Unbehaltenheiten gibt die Sammlung ein lehrreiches Bild von Verwendung eines Wappens als Fabrikzeichen durch drei Jahrhunderte. Das frühere Filigran ist 1530, das jüngste 1804 datiert. Referendend ist der Mangel von Dokumenten aus dem 15. Jahrhunderts.

In den verschiedenen Kombinationen zeigt sich hier der Basselstab: freistehend ohne jede Zutat; mit Initialen, Namen, Wappenfiguren der Fabrikanten kombiniert; im Schild; im Lorbeerkranz; pult den Basilisken; endlich auch, was in der offiziellen Heraldik nie begegnen kann, auf der Brust des Heraldsadlers liegend.

Schweizerisches Geschlechterbuch. Jahrgang 1909. Herausgegeben von C. E. Leonhardt, Basel 1904.

Im helvetischen Lexikon von J. J. Leu und J. J. Holzhalb besitzt die Schweiz ein unentbehrliches Nachschlagewerk für statistische und topographische Verhältnisse, besonders aber für Personengeschichte des 18. und

früherer Jahrhunderte. Wer zu jener Zeit an die Öffentlichkeit getreten ist, sei es als Staatsmann, sei es als Offizier, Geistlicher, Gelehrter oder als Künstler, der hat mit den nötigsten Daten und Angaben in jenem Werke Platz gefunden. Den Mangel einer Fortsetzung und teilweisen Korrektur empfindet man allzu oft, als dass nicht schon viele gewünscht hätten, es möchte ein neuer Leu erstehen, der für das 19. Jahrhundert das leistete, was der alte für seine Zeit vollbracht hat. — Das neue „schweizerische Geschlechterbuch" entspricht diesem Wunsche nicht; es ist allzu beschränkt in seinem Inhalte und verfolgt überhaupt ganz andere Zwecke. Das Buch behandelt nur die heute noch bestehenden „schweizerischen Geschlechter" und versteht darunter die vor 1798 in den XIII alten Orten der Eidgenossenschaft und ihren Zugewandten an der Regierung beteiligten oder dazu berechtigten Geschlechter und den Landadel jener Zeit. Es entspricht dem gothaischen Adelsalmanach, der ja in der „Einführung" vergleichsweise genannt wird, und ist also gewissermassen ein schweizerischer „Gothaer". Allerdings ist hier nicht das Erfordernis des „Uradels" gestellt, sondern eine irgendwie privilegierte Stellung des Geschlechts vor 1798, eventuell sogar nur von 1813—30, für Neuenburg bis 1848. Wie für den „Gothaer" ist also auch hier das Prinzip der Legitimität aufgestellt, das, allerdings unsern bürgerlichen Verhältnissen angepasst, doch einen Kreis schafft, von dem die führenden Personen in Staat und Kirche, Kunst und Wissenschaft zum guten Teile ausgeschlossen sind.

Wer sich zur Aufnahme in das Buch berechtigt glaubt, hat ein motiviertes Aufnahmegesuch an die Redaktionskommission einzusenden, die das Gesuch prüft und die den Erfordernissen entsprechende Einsendung einer der beiden Abteilungen des Buches zuweist. Diese Zweiteilung ist ein blosses Auskunftsmittel, um einem allfälligen zu grossen Andrang von Aufnahme Verlangenden zu begegnen. Dieser Andrang muss befürchtet werden, wenn man berücksichtigt, dass sich die rechtliche Regimentsfähigkeit auf sämtliche Burger und Landrechtsgenossen erstreckte und also in jedem Städte- und Länderkanton mindestens je 100 solcher Geschlechter noch bestehen. In die zweite Abteilung sind nun diejenigen Familien verwiesen, die ihre Regimentsfähigkeit niemals faktisch ausgeübt haben und ferner solche, die in den privilegierten Landstädten die bedeutendsten Magistratsstellen inne gehabt haben. Für diese Abteilung besteht kein Anspruch auf Aufnahme in das Buch. Es ist begreiflich, dass Personen, die in diese zweite Abteilung eingeordnet worden sind, dies als Zurücksetzung empfinden und gegen die Teilung überhaupt Opposition erheben. „Dass herzlich unbedeutende Handwerkerfamilien in den grossen demokratischen Zunftstädten, ja selbst im alten Bern, irgend einmal einen ehrsamen Schuster oder Schneider als Familienangehörigen im Rate sitzen sahen, gewährt noch keinen Grund, solche Familien, „Ratsgeschlechter" (!) zu nennen und sie von kulturhistorisch weit bedeutsameren Standesgenossen zu trennen." (N. Z. Z., 361 I.)

Die Redaktionskommission hat eine schwere Aufgabe, ja sogar eine sehr schwere, wenn sie den „Hauptgesichtspunkt" für die Aufnahme eines einzelnen Familienartikels gewissenhaft berücksichtigen will, nämlich das Erfordernis, „dass ein geschichtliches Interesse nicht nur der Familienmitglieder, sondern

früherer Jahrhunderte. Wer zu jener Zeit an die Öffentlichkeit getreten ist, sei es als Staatsmann, sei es als Offizier, Geistlicher, Gelehrter oder als Kaufmann, der hat mit den nötigsten Daten und Angaben in jenem Werke Platz gefunden. Den Mangel einer Fortsetzung und teilweisen Korrektur empfindet man allzu oft, als dass nicht schon viele gewünscht hätten, es möchte ein neuer Lex erstehen, der für das 19. Jahrhundert das leistete, was der alte für seine Zeit vollbracht hat. — Das neue „schweizerische Geschlechterbuch" ersetzt diesen Wunsche nicht; es ist allzu beschränkt in seinem Inhalte und verfolgt überhaupt ganz andere Zwecke. Das Buch behandelt nur die heute noch bestehenden „schweizerischen Geschlechter" und verzeichnet darunter die vor 1798 in den Kill alten Orten der Eidgenossenschaft und ihren Zugewandten an der Regierung beteiligten oder dazu berechtigten Geschlechter und den Inhaber jener Zeit. Es entspricht dem zottischen Adelsmanuch, der ja in der „Einführung" verzeichnisweise genannt wird, und ist also gewissermassen ein schweizerischer „Gothaer"-Alliadinga ist hier nicht das Erfordernis des „Freiherrn" gestellt, sondern eine irgendwie privilegierte Stellung des Geschlechts vor 1798, gewissermaßen sogar nur von 1813—30, für Neuenburg bis 1848. Wie für den „Gothaer" ist also auch hier das Prinzip der Legitimität aufgestellt, das, allerdings neuere liberaleren Verhältnissen angepasst, doch einen Kreis schafft, von dem die führenden Personen in Staat und Kirche, Kunst und Wissenschaft zum guten Teil ausgeschlossen sind.

Wer sich zur Aufnahme in das Buch berechtigt glaubt, hat ein motiviertes Aufnahmegesuch an die Redaktionskommission einzusenden, die das Gesuch prüft und die den Eintretenden entsprechende Einreihung einer der beiden Abteilungen des Buches zuweist. Diese Zweiteilung ist ein bloßes Ausskunftsmittel, um einem allfälligen zu grossen Andrang von Aufnahme Verlangenden zu begegnen. Dieser Andrang muss befürchtet werden, wenn man berücksichtigt, dass sich die rechtliche Regimentsfähigkeit an sämtliche Burger und Landrechtsgenossen erstreckte und also in jedem Stande und Landesteilen mindestens je 100 solcher Geschlechter noch bestehen. In die zweite Abteilung sind nun diejenigen Familien verwiesen, die ihre Regimentsfähigkeit niemals faktisch ausgeübt haben und ferner solche, die in den privilegierten Kantonsteilen die bedeutendsten Magistratsstellen innegehabt haben. Für diese Abteilung besteht kein Anspruch auf Aufnahme in das Buch. Es ist begreiflich, dass Personen, die in diese zweite Abteilung eingereiht worden sind, dies als Zurücksetzung empfinden und gegen die Teilung überhaupt Opposition erheben. „Dass beträchtlich mindestens Handwerkerfamilien in den grossen, demokratischen Kantonsteilen, ja selbst im alten Bern, irgend einmal einen gleichmen Schuster oder Schneider als Familienangehörigen im Rate sitzen sahen, gewöhnt noch keinen Grund, solche Familien, „Ratsgeschlechter" (!) zu nennen und sie von Kulturhistorisch weit bedeutsameren Standesgenossen zu trennen." (N. Z. Z., 3ttl I.)

Die Redaktionskommission hat eine schwere Aufgabe, ja sogar eine sehr schwere, wenn sie den „Hauptgesichtspunkt" für die Aufnahme einer einzelnen Familienartikels gewissenhaft berücksichtigen will, nämlich das Historische, „dass ein geschichtliches Interesse nicht nur der Familienmitglieder, sondern

auch des neutralen Lesers für die Geschichte und den Personenbestand der betreffenden Familie vorausgesetzt werden darf" (S. 707).

Die einzelnen Artikel sind nach einem Schema verfasst und geben in allerdings sehr verschiedener Ausdehnung geschichtliche Nachrichten über die Familie, sowie die Aufzählung ihrer bemerkenswerten Männer und der einschlagenden Literatur. Den breitesten Raum jedoch nimmt die Aufzählung der heute lebenden Familienglieder ein. Diese stellen sich hier im Glanze ihrer Vorfahren einander gegenseitig vor und erlauben jedem Neugierigen den Personenstand und die verwandtschaftlichen Verhältnisse nachzuschlagen. Hier liegt kein historisches Interesse vor, das sonst so viel betont ist. In den historischen Angaben dagegen, die gewöhnlich viel weniger bieten als der alte Leu, entdeckt man zu oft das Bestreben, das Geschlecht in möglichst günstigem Lichte erscheinen zu lassen. Man faselt da von Tournieren von 1104 und 1165 und andern unmöglichen und überwundenen Dingen (S. 103). Dort erscheint eine falsche Familientradition von einem 110jährigen Anherrn, der nach den Burgunderkriegen als letzter Träger des Namens den Priesterstand verlässt und das Geschlecht fortpflanzt (S. 149). Der Zusammenhang mit ältern Familien gleichen Namens wird für wahrscheinlich erklärt, wo er total unwahrscheinlich ist (S. 272, 580 und 398, womit zu vergleichen ist S. 53, Jahrg. 1899 dieser Zeitschrift), oder man lässt glauben, das „von" sei von Anfang an Bestandteil des Namens gewesen, wie bei den v. Sonnenberg, die sich mindestens drei Jahrhunderte lang mit dem blossen Flurnamen S., ohne das „von", bezeichneten (vgl. diese Zeitschrift 1899, S. 66). Wer nicht die tatsächlichen Verhältnisse kennt, muss nach der Darstellung des Buches die Namensform de Pourtalès für die ursprüngliche halten. Auch hier findet sich die Sitte, selbst die Namen desjenigen Vorfahren mit dem „von" zu zieren, die es gar nie geführt haben (so S. 314, 678). Bezeichnend ist auch die Unterlassung, zu sagen, wann das „von" dem Namen beigefügt wurde, in den Fällen auf S. 616, 619, 598, 458. Im Namen von Mechel darf man doch das „von" nicht ein Prädikat nennen, denn es ist Präposition und bezeichnet die Herkunft. Der Familie Schumacher von Luzern hat die Redaktion das „von" im Register verliehen. Dass die Filiation der de Blonay mit 1108 und diejenige der v. Juvalt mit 1140 beginnen, ist noch zu beweisen. Der Name Attilio ist auf S. 333 aus gewissen Gründen abgekürzt wiedergegeben worden.

Manche Einsender haben ganz objektiv gehaltene Einleitungen geliefert, aber oft genug, speziell bei bedeutenden Familien, wie die Bernoulli u. a. können dieselben niemals genügen. Wir müssen noch besonders darauf aufmerksam machen, dass oft die Mitteilung des Wappens unterlassen ist. Unrichtig sind Wappen auf S. 580 und 614 erklärt, wo aus leicht begreiflichen Gründen die bäuerliche Pflugschar als Lanzenspitze bezeichnet ist. Sogar auf dem Titelblatt finden sich heraldische Schnitzer.

Von den wissenschaftlichen Beilagen bietet die erste, aus der Feder des Prof. Max Huber, eine sehr lesenswerte gedrängte Darstellung des Staatsrechts des alten Zürich, die zweite, von G. de Reynold, gibt die Entwicklung des freiburgischen Patriziats und die dritte, von Dr. Aug. Burckhardt verfasst, liefert

auch den neutralen Leserin für die Geschichte und den Personenbestand der betreffenden Familie vorausgesetzt werden darf" (S. 707).

Die einzelnen Artikel sind nach einem Schema verfasst und geben in allerdings sehr verschiedener Ausdehnung geschichtliche Nachrichten über die Familie, sowie die Aufzählung ihrer bemerkenswerten Mitglieder und der einschlägigen Literatur. Den breitesten Raum jedoch nimmt die Aufzählung der heute lebenden Familienglieder ein. Diese stellen sich hier im Glanze ihrer Vorfahren einander gegenseitig vor und erhalten jedem Neugeborenen den Personenstand und die verwandtschaftlichen Verhältnisse nachgewiesen. Hier liegt kein historisches Interesse vor, das sonst so viel beteiligt ist. In den historischen Angaben dagegen, die gewöhnlich viel weniger bieten als der alte Lex. enthält, muss man zu oft das Bestreben, das Geschlecht in möglichst glänzender Lichte erscheinen zu lassen. Man lässt da von Tourniren von 1101 und 1105 und andern unmöglichen und überwundenen Dingen (S. 103). Dort erscheint eine falsche Familienerhebung von einem 1105jährigen Ahnen, der nach den Burgundern kriegen als letzter Träger des Namens den Priesterstand verlässt und das Geschlecht fortpflanzt (S. 149). Der Zusammenhang mit älteren Familien gleichen Namens wird für wahrscheinlich erklärt, wo er total unwahrscheinlich ist (S. 272, 580 und 398, womit zu vergleichen ist S. 58, Jahrg. 1890 dieser Zeitschrift), oder man lässt glauben, das „von" sei von Anfang an Bestandteil des Namens gewesen, wie bei den v. Sonnenberg, die sich mindestens den Jahrhunderte lang mit dem blossen Familiennamen S., ohne das „von", bezeichneten (vgl. dieser Zeitschrift 1890, S. 90). Wer nicht die tatsächlichen Verhältnisse kennt, muss nach der Darstellung des Buches die Namensform de l'ouvrales für die ursprüngliche halten. Auch hier findet sich die Sitte, selbst die Namen dezimaligen Vorfahren mit dem „von" zu zieren, die es gar nie geführt haben (so S. 314, 678). Bezeichnend ist auch die Unterlassung, zu sagen, wann das „von" dem Namen beigefügt wurde, in den Fällen auf S. 616, 618, 598, 456. Im Namen von Alecke darf man doch das „von" nicht ein Prädikat nennen, denn es ist Präposition und bezeichnet die Herkunft. Der Familie Schumacher von Lucern hat die Redaktion das „von" im Register verliehen. Dass die Filiation der de Hinny mit 1108 und diejenige der v. Javalt mit 1140 beginnen, ist noch zu beweisen. Der Name Attilio ist auf S. 383 aus gewissen Gründen abgeleitet, niedergegeben wurde.

Manche Einsender haben ganz objektiv gehaltene Einleitungen geliefert, aber oft genug, speziell bei bedeutenden Familien, wie die Bernouilli u. a. können diesellen nicht genug zeigen: Wir müssen noch besonders darauf aufmerksam machen, dass oft die Mitteilung des Wappens unterlassen ist. Richtig sind Wappen auf S. 580 und 614 erklärt, wo uns leicht begreiflichen Gründen die bäuerliche Phantasie als Lieferantin beschäftigt ist. Sogar auf dem Titelblatt haben sich heraldische Schnitzer.

Von den wissenschaftlichen Beilagen bietet die erste, aus der Feder des Prof. Max Huber, eine sehr lesenswerte gedrängte Darstellung des Stammbaumes des alten Zürich, die zweite, von G. de Reynold, gibt die Entwicklung des freiburgischen Patriziats und die dritte, von Dr. Aug. Burckhardt verfasst, bietet

in der Darstellung des ausgestorbenen Basler Geschlechtes der Zscheggenbürlin ein treffliches nachahmungswertes Beispiel für die Behandlung von solchen genealogischen Fragen. Die am Schlusse des Bandes folgenden Ahnentafeln sind Spielerei.

Über die Berechtigung des Buches verlieren wir kein Wort. Das aber ist ungehörig, dass die Redaktion es für nötig erachtet hat, die Berechtigung durch einen Ausfall gegen Historiker zu stützen (S. 11). Von „dauernden, tendenziösen Verunglimpfungen, denen das ancien régime von seiten vieler meist andern Kreisen und Richtungen angehörenden Historiker seit bald 100 Jahren ausgesetzt ist," zu reden, ist lächerlich. Es fehlt nur noch zum Schutze gegen solche, uns ganz unbekannte Historiker, ein langer Panegyrikus auf jene „sehr lange glückliche und im ganzen friedliche Zeit der Unabhängigkeit" unseres Landes. Gegenüber solchen Erzeugnissen, wie das „Geschlechterbuch", ist es Ehrenpflicht der heraldischen Gesellschaft, ihre eigene, so trefflich bearbeitete Publikation, „das genealogische Handbuch zur Schweizergeschichte", mit allem Eifer zu fördern. *H. T.*

Die Lenzburg. Von Dr. jur. Walther Merz, mit 42 Tafeln, 27 Abbildungen im Text und 3 Stammtafeln. Aarau, Sauerländer & Cie.

Fig. 57
Reitersiegel Albrechts II. von Österreich

Fig. 59
Siegel des Albrecht II. von Österreich

Die Geschichte des uralten Grafensitzes und seiner Bewohner ist in der vorliegenden Monographie auf Grund eingehendster Studien geschrieben worden; sie sucht nicht nur die älteste Stammfolge zu erforschen, sondern auch die baulichen Anfänge der Burg festzustellen und gibt mit den vollständigen Stammbäumen der späteren Zeit ebenfalls eine Baugeschichte des Schlosses. In vier Abschnitten ist das Material chronologisch verarbeitet; der erste mit der Gründungsgeschichte und der Genealogie der alten Grafen von Lenzburg weicht stark von den bisherigen Darstellungen ab und berührt die allgemeine deutsche Geschichte durch die Beziehungen der Lenzburger zu dem staufischen Kaiserhause. Im zweiten Teile sind die Erben der alten Grafen im Rahmen der Burg

Fig. 58
Reitersiegel Parricidas

behandelt, Friedrich Barbarossa und sein Sohn Otto, die Grafen von Kyburg und von Habsburg bis zu dem unglücklichen Johannes Parricida, und die habsburgisch-österreichischen Besitzer mit ihren Vögten. Den Schluss bildet die Entstehung der Stadt Lenzburg und das Werden und rasche Vergehen des Schultheissengeschlechtes der Ribi von Seengen. Unter den zahlreichen Siegelabbildungen, welche die beiden ersten Teile illustrieren, sind als besonders vorzüglich die prächtigen Reitersiegel der österreichischen Herzoge und eine Serie von Siegeln der Ribi, genannt Schultheiss zu erwähnen. Die übrigen Wappenabbildungen stammen aus dem Wappenbuche des Aarauer Glasmalers Hans Ulrich Fisch von 1621.

Aus der Baugeschichte des Schlosses geht hervor, dass die alte Anlage nur einen Teil des Hügelplateaus eingenommen hat und aus zwei festen Türmen mit angebautem Palas bestand, ähnlich wie die Abbildung auf den Siegeln der Grafen Chuno und Arnold. Um 1343 wurde das Schloss stark umgebaut und

Die Geschichte des merkwürdigen Grafensitzes und seiner Bewohner ist in den vorliegenden Monographie auf Grund eingehenderer Studien geschrieben worden; sie sucht nicht nur die ältesten Stammsitze zu erforschen, sondern auch die baulichen Anfänge der Burg festzustellen und gibt mit den vollständigen Stammbäumen der späteren Zeit ebenfalls eine Baugeschichte des Schlosses. In vier Abschnitten ist das Material chronologisch verarbeitet; der erste mit der Frühbaugeschichte und der Genealogie der alten Grafen von Lenzburg wurde stark von den bisherigen Darstellungen ab und bringt die allgemeine deutsche Geschichte durch die Beziehungen der Lenzburger zu den staufischen Kaisern bauen. Im zweiten Teile sind die Ereignisse der alten Grafen im Rahmen der Burg

Fig. 18
Rathausplatz Brugg

behandelt, Friedrich Barbarossa und sein Sohn Otto, die Grafen von Kyburg und von Habsburg bis zu dem unglücklichen Johannes Parricida, und die habsburgisch-österreichischen Heiraten mit ihrem Vögten. Den Schluss bildet die Entstehung der Stadt Lenzburg und das Werden und rasche Vergehen des Schultheissengeschlechtes der Rüti von Seengen. Unter den zahlreichen Siegelabbildungen, welche die beiden ersten Teile illustrieren, sind als besonders zutreffend die prächtigen Reiterzeichen der österreichischen Herzoge und eine Reihe von Siegeln der Rüti, ferner schattiertes zu erwähnen. Die übrigen Wappenabbildungen stammen aus dem Wappenbuche des Aarauer Chronisten Hans Ulrich Fisch von 1021.

Aus der Baugeschichte des Schlosses geht hervor, dass die alte Anlage nur einen Teil des Hügelplateaus eingenommen hat und aus zwei Teilen Türmen mit angelehntem Palas bestand, ähnlich wie die Abbildung auf den Siegeln der Grafen Chuno und Arnold. Um 1242 wurde das Schloss stark umgebaut und

erweitert, um den Ansprüchen einer neuen Herrin, der Johanna von England, der Braut Herzog Friedrichs zu genügen. Im dritten Abschnitte „die Lenzburg unter Bern“ tritt der Schlossbau in den Vordergrund, indem die Burg zu einem strategischen Stützpunkt gemacht und zu einer starken Festung ausgebaut wurde. Zahlreiche Ansichten des Schlosses aus allen Zeiten und Befestigungsprojekte erläutern die urkundlichen Berichte und geben die Veränderungen der alten Burg im Bilde wieder, die im 19. Jahrhundert eine Erziehungsanstalt wurde und beinahe zu einem Zuchthause degradiert geworden wäre. Der vierte Abschnitt enthält die Beschreibung des gegenwärtigen Baubestandes und der seit 1893 durchgeführten Restaurationsarbeiten, eine Anzahl hübscher Bilder aus dem Innern der Lenzburg und die architektonischen Aufnahmen und Rekonstruktionen von W. Hanauer und Prof. J. Zemp. Den Schluss des Werkes bilden zwei rein historische Abhandlungen über den Aargau und seine Grafen und über die Lenzburger Stammfolge, sowie drei Stammtafeln und 41 Urkundenbeilagen.

Für den Genealogen wie für den Heraldiker bietet das auch äusserlich schön ausgestattete Buch eine wertvolle Bereicherung und schliesst sich würdig der Serie von Monographien an, die der Verfasser über Burgen und Adelsgeschlechter des Aargaus geschrieben hat. *Pz.*

C. M. Carlander. Svenska Bibliothek och Ex-Libris Stockholm, Verlag Iduna 1904.

Schon im Jahre 1894 besass Schweden ein dreibändiges Werk über Exlibris; daraus ist eine zweite Auflage entstanden, welche in sechs Bänden zu einer eigentlichen Geschichte der schwedischen Bibliotheken erwachsen ist, wie sie in ähnlich monumentaler Gestalt noch kein Land besitzt. Die Arbeit behandelt Gelehrte, Bibliotheken, Sammler, die Heraldik und in einem Exkurs das Wappen der Wasa (von 1367 bis 1495 in 14 Varianten vorliegend), wendet sich also an weiteste Kreise. Nicht weniger als 483 Illustrationen, Ex-libris heraldischen, typographischen oder monogrammatischen Charakters, von Porträts, Schriftfaksimiles, Einbandpressungen, Druckervignetten u. s. w. schmücken das Werk.

Der erste Teil enthält die Bibliotheken der königlichen Personen von 1520 bis 1900, darunter die Bücherei der Königin Christina, ferner die öffentlichen und Leihbibliotheken. Im zweiten Teil werden die Privatbibliotheken behandelt; hiezu rechnet Carlander diejenigen der Klöster und geistlichen Personen, die vom 13. Jahrhundert an aufgeführt werden; es folgen die Privatbibliotheken bis zum Ende des 19. Säkulums. Heben wir darunter hervor die des westindischen Negers Couchi oder Badin. Im Schlussband findet sich ein Register von nicht identifizierten Bibliothekzeichen von 1400 bis 1900, sowie ein Generalregister zu den sechs Bänden.

Das prächtige, aufs sorgfältigste gedruckte und ausgestattete Werk sei allen Forschern und Liebhabern aufs wärmste empfohlen. *E. A. S.*

Druck von Schulthess & Co., Zürich.

erweitert, um den Ansprüchen einer neuen Herrin, der Johanna von Bucland, der Braut Herzog Friedrichs zu genügen. In dieser Abschnitte „die Lichtburg unter Bern“ mit der Schlosskapelle in den Vordergrund, indem die Burg zu einem strategischen Stützpunkt gemacht und zu einer starken Festung ausgebaut wurde. Zeichnerische Ansichten des Schlosses aus allen Zeiten und Entwicklungsprojekte erläutern die urkundlichen Berichte und geben die Veränderungen der alten Burg im Bilde wieder, die im 19. Jahrhundert eine Erhaltungsgesetzlichkeit wurde und beinahe zu einem Zuchthause degradiert gewesen wäre. Der vierte Abschnitt enthält die Beschreibung des gegenwärtigen Bestandes und der seit 1893 durchgeführten Restaurationsarbeiten, ohne Anzahl bisheriger Bilder aus dem Innern der Lauxburg und die architektonischen Aufnahmen und Rekonstruktionen von W. Hanauer und Prof. J. Zemp. Den Schluss des Werkes bilden zwei rein historische Abhandlungen über den Ursprung und ältere Grafen und über die Lenzburger Stammtafeln, sowie drei Stammtafeln und 11 Urkunden-beilagen.

Für den Genealogen wie für den Heraldiker bietet das auch äusserlich schon ausgezeichnete Buch eine wertvolle Bereicherung und schliesst sich würdig der Serie von Monographien an, die der Verfasser über Burgen und Adels geschlechter des Aargaus geschrieben hat.

C. M. Carlander. Svenska Bibliotek och Ex-libris Stockholm, Verlag Hinna 1904.

Schon im Jahre 1904 besass Schweden ein dickleibiges Werk über Ex libris; daraus ist eine zweite Auflage entstanden, welche in sechs Bänden zu einer eigentlichen Geschichte der schwedischen Bibliotheken erwachsen ist, wie sie in ähnlich monumentaler Gestalt noch kein Land besitzt. Die Arbeit behandelt Gelehrte, Bibliotheken, Sammler, die Heraldik und in einem Exkurs das Wappen der Vasa (von 1527 bis 1450) in 14 Varianten vorführend, wendet sich also an weitere Kreise. Nicht weniger als 488 Illustrationen, Ex libris heraldischen, typographischen oder monogrammatischen Charakters, von Porträts Schriftkleinlie, Einbandpressungen, Druckerzeichnungen u. s. w. schmücken das Werk.

Der erste Teil enthält die Bibliotheken der königlichen Personen von 1520 bis 1900, darunter die Bibliothek der Königin Christina, ferner die adeligen und Lehnsbibliotheken. Im zweiten Teil werden die Privatbibliotheken behandelt; hiezu rechnet Carlander diejenigen der Bischöfe und geistlichen Personen, die vom 13. Jahrhundert an aufgeführt werden; es folgen die Privatbibliotheken bis zum Ende des 19. Jahrhunderts. Haben wir darunter hervor die des westindischen Negers Cuadni oder Bada. Im Schlussband findet sich ein Register von nicht identifizierten Bibliothekzeichen von 1400 bis 1800, sowie ein Generalregister zu den beiden Bänden.

Das prächtige, aufs sorgfältigste gedruckte und ausgestattete Werk sei allen Forschern und Liebhabern aufs wärmste empfohlen. E. A. S.

Druck von Schultheiss & Co., Zürich.

6145 1

The HF Group
Indiana Plant
084885 E 6 00
2/16/2007